JACQUES LACAN

PAS –TOUT

ÉCRITS DE JACQUES LACAN DE 1928 A 1980*

(à l'exception des séminaires)

IV

1950 – 1959

* Pas-tout Lacan à été réalisé grâce au long et patient travail d'établissement de l'École Lacanienne de Psychanalyse (E.L.P.): http://www.ecole-lacanienne.net/presentation.php/
http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php/
Cette édition PDF à été réalisé par http://www.lacan-con-freud.it :
1) pour la plus grande commodité de lecture et de navigation sur l'écran de l'ordinateur; 2) pour surligner le texte, ajouter commentaires et annotations, rechercher rapidement et bien d'autre choses encore grâce aux Extensions de Adobe Reader (seulement Adobe Reader 7.0 ou version supérieure).
Info : http://help.adobe.com/fr_FR/Acrobat/9.0/Standard/WS58a04a822e3e50102bd615109794195ff-7e80.w.html ;
http://www.lacan-con-freud.it/home/Estensioni_Adobe_Reader.htm (ITA).

Table des matières

1950-00-00
Intervention au Premier Congrès mondial de psychiatrie....6

1950-05-29
Intervention lors de la discussion des rapports théorique et clinique....11

1950-05-29
Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie....17

1951-00-00
Intervention sur l'exposé de F. Pasche....45

1951-00-00
Intervention sur l'exposé de P. Fouquet....47

1951-00-00
Intervention sur l'exposé de G. Amado....49

1951-05-02
Some reflections on the ego....51

1951-05-29
Intervention sur l'exposé de A. Berge....84

1951-06-19
Intervention sur l'exposé S. Lebovici....85

1951-11-01
Intervention sur le transfert....86

1952-00-00
Intervention sur l'exposé de J. Dreyfus-Moreau....98

1953-00-00
Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose....100

1953-01-00
Lettre aux membres de l'Assemblée de la Société Psychanalytique de Paris....121

1953-01-00
Statuts proposés pour l'institut de psychanalyse....123

1953-01-23
Intervention sur l'exposé de Jenny Aubry....138

1953-05-19
Le stade du miroir en action....139

1953-05-24
Lettre de Jacques Lacan à Madame J. Roudinesco....140

1953-07-00
Considérations psychosomatiques sur l'hypertension artérielle....146

1953-07-08
Le symbolique, l'imaginaire et le réel....162

1953-07-14
Lettre à Rudolph Loewenstein....197

1953-07-14
Lettre à Michael Balint....217

1953-07-14
Lettre au Professeur N. Perrotti....219

1953-07-21
Lettre à Heinz Hartmann....221

1953-09-26
Discours de rome et réponses aux interventions....223

1953-09-26
Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse....259

1954-02-10
Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung*....353

1954-02-10
Réponse au commentaire de Jean Hyppolite....366

1955-01-11
Intervention sur l'exposé de J. Hyppolite....386

1955-01-25
Intervention sur l'exposé de J. Favez-Boutonier....387

1955-02-03
Variantes de la cure-type....393

1955-03-22
Intervention sur l'exposé de Mme Aubry....434

1955-11-00
Notes en allemand préparatoires à la conférence sur la chose freudienne....453

1955-11-07
La chose freudienne ou sens du retour à Freud en psychanalyse....459

1956-00-00
Traduction de « logos » de Martin Heidegger....497

1956-00-00
The Symbolic, the Imaginary and the Real....520

1956-05-26
Interventions sur l'exposé de Claude Lévi-Strauss....544

1956-08-15
La lettre volée....552

1956-09-30
Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956....601

1956-11-06
Intervention sur l'exposé de Monsieur Hesnard....623

1957-00-00
Curriculum présenté pour une candidature à une direction de : psychanalyse à l'école des hautes-études....625

1957-01-08
Intervention sur l'exposé de D. Lagache....632

1957-02-05
Intervention sur l'exposé de G. Favez....634

1957-02-23
La psychanalyse et son enseignement....643

1957-05-07
Intervention sur l'exposé de J. Favez-Boutonier....686

1957-05-09
L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud....693

1957-05-31
Interview à l'Express....731

1957-06-04
Intervention sur l'exposé de P. Matussek....750

1958-01-00
D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose....752

1958-03-05
Sur *Le balcon* de Genet....807

1958-04-00
Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir....815

1958-06-00
La psychanalyse vraie et la fausse....843

1958-07-10/13
La direction de la cure et les principes de son pouvoir....855

1958-11-25
L'obsessionnel et son désir....921

1959-01-03
À la mémoire d'Ernest Jones : sur sa théorie du symbolisme....924

Intervention au Premier Congrès mondial de psychiatrie en 1950 qui fait suite aux exposés de Franz Alexander, Anna Freud, Mélanie Klein et Raymond de Saussure, dans le cadre de la Ve section du Congrès mondial, « Psychothérapie, psychanalyse ». Ce discours a été publié dans les Actes du Congrès, *volume 5, à Paris, Hermann et Cie, 1952, pp. 103-108.*

Jacques LACAN (Paris)

(103)La notion de l'émotion à laquelle l'essai théorique de Raymond de Saussure marque un retour, ne nous paraît pas pouvoir suppléer à celle de la situation qui la domine, et l'épithète d'hallucinée n'y change rien, sinon de nous rappeler qu'aucune rétrospection du malade, hors de l'analyse qui la résout en ses (104)significations, ne vaut pour nous que sous caution de son contrôle. Dès lors les vacances, ici tenues pour réaliser l'accès du sujet au plaisir, nous semblent un critère un peu trop conformiste, pour reléguer au second plan toute une histoire obsessionnelle.

Aussi bien devons-nous tenir ici le plus grand compte de l'avertissement combien justifié de Thomas de Quincey concernant l'assassinat, à savoir qu'il mène au vol, puis au mensonge et bientôt à la procrastination, et dire qu'une faute de logique a conduit notre ami à une étiologie désuète, à une anamnèse incertaine et, pour tout dire, au manque d'humour.

Quel intérêt peut-il y avoir, en effet, à traduire notre expérience dans les catégories par où M. Piaget avec ses questionnaires sépare la psychologie de l'enfant d'une idéale psychologie de l'adulte qui serait celle du philosophe dans l'exercice de ses fonctions : qu'on se rapporte aux critères énoncés page 144 dans la distinction du subjectif et de l'objectif, la réciprocité des points de vue, etc., pour voir si je dis vrai.

Pourquoi chercher à fonder sur ces fallacieuses objectivations de structure ce que nous découvrons par la méthode la plus contraire : à savoir par une dialectique familière, au niveau des intérêts particuliers du sujet, où la seule vertu des significations

incluses dans le langage, mobilise les images mêmes qui à son insu érigent sa conduite et s'avèrent régler jusqu'à ses fonctions organiques ?

Notre procédé part de la similitude impliquée dans l'usage de la parole, similitude supra-individuelle sans doute comme son support, mais c'est par là que se sont accomplies les découvertes impensables au sens commun (n'en déplaise à M. Alexander), qui n'ont pas seulement bouleversé notre connaissance de l'homme, mais, on peut le dire, inauguré celle de l'enfant.

Car le fait de structure essentiel pour l'étude du psychisme de l'enfant, n'est-il pas qu'en parlant, et pour cause, la langue dont se servent les adultes, il use de ses formes syntaxiques avec une justesse frappante dès les débuts de son apprentissage ?

Aussi n'est-ce pas seulement de nous que viennent les critiques que méritent les notions de pensée primitive, de pensée magique, voire celle de pensée vécue, dont je salue ici la nouveauté. Et un ethnographe comme M. Claude Lévi-Strauss [105]qui les articule définitivement dans le chapitre intitulé l'*Illusion archaïque,* de son livre majeur, les illustre volontiers de cette remarque : qu'aux adultes des sociétés primitives leurs propres enfants paraissent participer des formes mentales qui pour eux caractérisent l'homme civilisé.

Recourons donc pour comprendre notre expérience aux concepts qui s'y sont formés : l'identification, par exemple, et si nous devons chercher appui dans une autre science, que ce soit dans la linguistique, dans la notion de *phonème* par exemple, promue par M. Roman Jakobson, puisque le langage détermine la psychologie plus que la psychologie ne l'explique.

Et que M. de Saussure nous pardonne notre critique d'un travail qui reste une très brillante observation de clinique psycho-somatique.

Nous allons voir maintenant chez M. Alexander un exposé rigoureux de la pensée de Freud aboutir à une complète inversion de son sens, sous l'influence d'un facteur que nous tâcherons de définir.

L'accent qu'il met à juste titre sur le terme de préverbal pour désigner le champ de l'inconscient dynamique, nous rappelle, – avec l'importance qu'y ont les phénomènes proprement linguistiques du lapsus, du calembour, etc., – que Freud exigeait de la définition du refoulé, que la situation en ait été à quelque moment verbalisée.

Mme Mélanie Klein, en procédant chez l'enfant dès l'apparition du langage à une véritable incantation du vécu du stade *infans,* a soulevé des objections qui ne tiennent à rien de moins qu'à l'éternel problème de l'essence de l'innommé.

Nous évoquons ici son œuvre non pas seulement parce que Mlle Anna Freud, toute opposée qu'elle se soit montrée à cette sorte de transgression qui la fonde, est seule à en avoir fait ici mention, mais parce que nous voyons en cet exemple illustre que les fruits de notre technique ne peuvent être appréciés sainement qu'à la lumière de la notion de vérité. Si cette notion en effet peut être éliminée en physique d'opérations qu'on peut tenir pour dénuées de sens, nous ne pouvons, sous peine de plonger notre pensée dans les ténèbres, cesser de la soutenir dans sa vigueur socratique : c'est-à-dire oublier que la vérité est un mouvement du discours, qui peut valablement éclairer (106)la confusion d'un passé qu'elle élève à la dignité de l'histoire, sans en épuiser l'impensable réalité.

C'est, en effet, cette dialectique même qui opère dans la cure et qu'on y découvre parce qu'elle a joué dans l'homme depuis sa venue au monde jusqu'à pénétrer toute sa nature à travers les crises formatrices où le sujet s'est identifié en s'aliénant.

Ainsi l'*ego,* syndic des fonctions les plus mobiles par quoi l'homme s'adapte à la réalité, se révèle-t-il à nous comme une puissance d'illusion, voire de mensonge : c'est qu'il est une superstructure engagée dans l'aliénation sociale. Et si la théorie des instincts nous montre une sexualité où pas un élément de la relation instinctuelle : tendance, organe, objet n'échappe à la substitution, à la réversion, à la conversion,

c'est que le besoin biologique dont la portée est supra-individuelle, était le champ prédestiné aux combinaisons de la symbolique comme aux prescriptions de la Loi.

Dès lors en s'attachant dans sa technique abrégée à l'égalisation des tensions de l'*ego, M.* Alexander peut faire œuvre d'ingénieur. Il méconnaît l'esprit même de la thérapeutique freudienne, qui, posant le sujet entre la logique qui le porte à l'universel et la réalité où il s'est aliéné, respecte le mouvement de son désir. La vérité qui fera son salut, il n'est pas en votre pouvoir de la lui donner, car elle n'est nulle part, ni dans sa profondeur, ni dans quelque besace, ni devant lui, ni devant vous. Elle est, *quand* il la réalise, et si vous êtes là pour lui répondre quand elle arrive, vous ne pouvez la forcer en prenant la parole à sa place.

Aussi bien la théorie de la sexualité que M. Alexander introduit sous le chef de la psycho-somatique nous révèle-t-elle le sens de sa position : la sexualité, nous l'avons entendu, est une forme spécifique de décharge pour toutes les tensions psychologiques en excès. Ainsi la dialectique freudienne qui a révélé la vérité de l'amour dans le cadeau excrémentiel de l'enfant ou dans ses exhibitions motrices, se renverse ici en un bilanisme hors nature où la fonction sexuelle se définit biologiquement comme un surplus de l'excrétion, psychologiquement comme un prurit né d'un moi à la limite de son efficacité.

La théorie nous intéresse en ce qu'elle manifeste que toute science dite psychologique doit être affectée des idéaux de la [(107)]société où elle se produit, non certes que nous la rapportions à ce que la littérature nous apprend des manifestations du sexe en Amérique, mais plutôt par ce qui s'en déduit à la prendre au pied de la lettre, à savoir : que les animaux mécaniques qu'on est en train de monter un peu partout sur le ressort du *feedback,* puisque déjà ils voient, s'agitent et peinent pour leurs besoins, ne manqueront pas de manifester d'ici peu une neuve envie de faire l'amour.

Désignons la carence subjective ici manifestée dans ses corrélatifs culturels par la lettre petit *c*, symbole auquel il est loisible de donner toute traduction qui paraîtra

convenir. Ce facteur échappe aux soins comme à la critique, tant que le sujet s'en satisfait et qu'il assure la cohérence sociale. Mais si l'effet de discordance symbolique que nous appelons la maladie mentale, vient à le dissoudre, ce ne saurait être notre tâche que de le restaurer. Il est dès lors désirable que l'analyste l'ait, si peu que ce soit, surmonté.

C'est pourquoi l'esprit de Freud restera quelque temps encore à notre horizon à tous, pourquoi aussi, remerciant Mlle Anna Freud de nous en avoir rappelé une fois de plus l'ampleur de vues, nous nous réjouirons que M. Lévine nous apprenne que certains en Amérique même le tiennent comme nous pour menacé.

Intervention du 29 mai 1950 lors de la discussion des rapports théorique et clinique à la 13ème conférence des psychanalystes de langue française, paru dans la Revue Française de Psychanalyse, *janvier-mars 1951, tome XV, n° 1, pp. 84-88*

Mme Marie. Bonaparte. – (84)[…]

M. J. LACAN. – Dans une série de réponses à chacune des personnes qui sont intervenues et dont il est impossible de restituer les moments qui n'ont point été enregistrés, tout spécialement dans un long dialogue avec Hesnard, j'ai trouvé l'occasion de réaffirmer les prémisses essentielles que je (85)tiens pour imposées par l'expérience analytique à tout développement possible de la criminologie.

L'analyse, en tant quelle est, dans les limites de certaines conventions techniques, essentiellement dialogue et progrès vers un sens, maintiendra toujours présente, au cœur de ses conséquences objectivables en termes scientifiques, la plénitude dramatique du rapport de sujet à sujet ; si elle part en effet de l'appel de l'homme à l'homme, elle se développe dans une recherche qui va au delà de la réalité de la conduite : nommément à la vérité qui s'y constitue.

Nulle méthode donc ne rendra moins possible d'éluder la relation dialectique qui lie le Crime à la Loi, en tant que celle-ci est à la fois normative (impératif catégorique) et contingente (loi positive). C'est dire qu'elle ne saurait appuyer aucun abaissement scientiste ou pragmatiste du niveau des problèmes.

Or c'est là la pente même de la criminologie, telle qu'elle apparaît à entendre le discours de M. Hesnard, dans la pleine antinomie de ses effets : à savoir que, si elle va à humaniser le traitement du criminel, elle ne le fait qu'au prix d'une déchéance de son humanité, si tant est que l'homme se fasse reconnaître de ses semblables par les actes dont il assume la *responsabilité*.

Le lazaret certes est la solution idéale du problème que pose le crime à l'idéalisme scientiste. Et sans doute est-elle valable pour parer aux actes qu'une

détermination organique exclut avec certitude du cercle de l'interaction sociale. Encore cette exclusion est-elle rarement aussi complète qu'on le suppose trop simplement (et même dans les états épileptiques, cas exemplaire en la matière).

La psychanalyse étend le domaine des indications d'une cure possible du criminel comme tel : en manifestant l'existence de crimes qui n'ont de sens que compris dans une structure fermée de la subjectivité, nommément celle qui exclut le névrosé de la réalisation authentique de l'autre en étouffant pour lui les épreuves de la lutte et de la communication sociale, structure qui le laisse en proie à cette racine tronquée de la conscience morale que nous appelons le surmoi, autrement dit à l'ambiguïté profonde du sentiment que nous isolons dans le terme de culpabilité.

Encore est-il que, si la reconnaissance de la morbidité de ces cas permet de leur éviter heureusement avec la dégradation pénitentiaire le stigmate qui s'y attache dans notre société, il reste que la guérison ne saurait y être autre chose qu'une intégration par le sujet de sa responsabilité véritable, et qu'aussi bien est-ce là ce à quoi il tendait par des (86)voies confuses dans la recherche d'une punition qu'il peut être parfois plus humain de lui laisser trouver.

La dénonciation de l'Univers morbide de la faute ne peut avoir pour corollaire ni pour fin l'idéal d'une adaptation du sujet à une réalité sans conflits.

Ceci parce que la réalité humaine n'est pas seulement le fait de l'organisation sociale, mais un rapport subjectif qui, pour être ouvert à la dialectique pathétique qui doit soumettre le particulier à l'universel, prend son départ dans une aliénation douloureuse de l'individu dans son semblable, et trouve ses cheminements dans les rétorsions de l'agressivité.

Aussi comprenons-nous le fait de cette importante fraction des criminels dont M. Hesnard nous affirme, combien justement, qu'on ne trouve chez eux *absolument rien* à relever comme anomalie psychique. Et ce n'est pas peu que sa grande expérience et sa rigueur de clinicien nous témoignent que c'est là le cas courant devant lequel le psychiatre sans idée préconçue demeure d'abord étonné.

Seul le psychanalyste qui sait à quoi s'en tenir sur la structure du *moi* en tant que tel, comprendra aussi la cohérence des traits que présentent ces sujets et qu'on nous dépeint pour leur idéalisme égocentrique, leur apologétique passionnelle, et cette étrange satisfaction de l'acte accompli où leur individualité semble s'enfermer dans sa suffisance.

Ces criminels que nous avons appelés ici les criminels du *moi*, sont les victimes sans voix d'une évolution croissante des formes directrices de la culture vers des rapports de contrainte de plus en plus extérieure.

Aussi bien la société où ces criminels se produisent ne les prend-elle pas sans mauvaise conscience comme boucs émissaires et le rôle de vedette qu'elle leur confère si facilement manifeste bien la fonction réelle qu'ils y assurent. D'où ce mouvement de l'opinion qui se plaît d'autant plus à les tenir pour aliénés qu'elle reconnaît chez eux les intentions de tous.

Seule la psychanalyse, pour ce qu'elle sait comment tourner les résistances du *moi*, est capable dans ces cas de dégager la vérité de l'acte, en y engageant la responsabilité du criminel par une assomption logique, qui doit le conduire à l'acceptation d'un juste châtiment.

Qui oserait pourtant poursuivre sans trembler une telle tâche, s'il n'y est investi par une théologie ?

Seul l'État, avec la Loi positive qu'il soutient, peut donner à l'acte criminel sa rétribution. L'acte sera donc soumis à un jugement fondé [87]abstraitement sur des critères formels, où se reflète la structure du pouvoir établi. Le verdict restera livré, non sans scandale mais non plus sans raison, au jeu des débats les moins véridiques : d'où résulte non moins logiquement cette reconnaissance du droit de l'accusé au mensonge, que l'on dénomme respect de la conscience individuelle.

Cet enchaînement implacable heurte trop – du moins encore pour un temps – les valeurs de vérité maintenues dans la conscience publique par les disciplines

scientifiques, pour que les meilleurs esprits ne soient point tentés sous le nom de criminologie par le rêve d'un traitement entièrement objectif du phénomène criminel.

Ainsi M. Piprot d'Alleaumes nous adjure de concerter, aux fins de déterminer les conditions de l'état dangereux, toutes les sciences de l'homme, mais sans tenir compte des pratiques juridiques en exercice.

À quoi nous lui disons alors : « Vous revenez au leurre, pourtant percé à jour, des catégories du *crime naturel*. ». Mais l'ethnographie comme l'histoire nous témoignent que les catégories du crime ne sont que relatives aux coutumes et aux lois existantes. De même que la psychanalyse vous affirme que la détermination majeure du crime, c'est la conception même de la responsabilité que le sujet reçoit de la culture où il vit.

C'est pourquoi Lacan et Cenac écrivent : « La responsabilité, c'est-à-dire le châtiment… », et lient l'apparition de la criminologie elle-même à une conception de la peine qu'ils désignent après Tarde comme conception *sanitaire*, mais qui, pour être nouvelle, ne s'en inscrit pas moins que les précédentes dans une structure de la société. Point de vue où nous avons été honorés de l'approbation de plusieurs des juristes présents aujourd'hui.

Mais si une telle conception de la peine a été portée par un mouvement humanitaire dont il n'est pas question de contester les fondements, les progrès de l'époque depuis Tarde nous en ont montré les dangers : à savoir la déshumanisation qu'elle implique pour le condamné.

Nous disons qu'elle aboutit à la limite, pour obtenir le redressement de Caïn, à mettre dans le parc concentrationnaire exactement le quart de l'humanité. Qu'on veuille bien reconnaître dans cette image où nous incarnons notre pensée, la forme utopique d'une tendance dont nous ne prétendons pas prévoir les métamorphoses futures, puisque sa réalisation supposerait l'établissement de l'Empire universel.

C'est pourquoi il est une conciliation nécessaire entre les droits de l'individu tels qu'ils sont garantis actuellement par l'organisation juridique (n'oublions pas tout ce qui reste suspendu de liberté à la distinction quant au régime pénal du Droit politique et

du Droit commun [88]par exemple) et les progrès ouverts par la science à notre manœuvre psychologique de l'homme.

Pour une telle conciliation, la psychanalyse apporte une mesure essentielle.

Certes elle est scientifiquement féconde, car elle a défini des structures qui permettent d'isoler certaines conduites pour les soustraire à la commune mesure, et dans celles-là qui restent en relever, elle fait comprendre les jeux de mirage et de compensation, elle rétablit dans sa clarté dialectique cet engluement des motivations agressives dans une aliénation foncière, où venaient échouer les spéculations dérisoires des utilitaristes sur la valeur intimidante de la peine.

Il n'est point jusqu'aux ténèbres d'un destin plus inchangeable que toutes les incidences biographiques, qu'elle n'éclaire avec la notion d'automatisme de répétition de la clarté nocturne d'un sens inscrit dans l'ordre du corps.

Les notions conjuguées du surmoi, du moi et du ça ne ressortissent donc point à une vaine casuistique et peuvent guider l'action et la pensée du pédagogue, du politique et du législateur.

L'action concrète de la psychanalyse est de bienfait dans un ordre dur. Les significations qu'elle révèle dans le sujet coupable ne l'excluent point de la communauté humaine. Elle rend possible une cure où le sujet n'est point à lui-même aliéné, et la responsabilité qu'elle restaure en lui répond à l'espoir, qui palpite en tout être honni, de s'intégrer dans un sens vécu.

Mais de ce fait elle affirme aussi qu'aucune science des conduites ne peut réduire la particularité de chaque devenir humain, et qu'aucun schéma ne peut suppléer dans la réalisation de son être à cette recherche où tout homme manifeste le sens de la vérité.

La vérité où la psychanalyse peut conduire le criminel, ne peut être détachée du fondement de l'expérience qui la constitue, et ce fondement est le même qui définit le caractère sacré de l'action médicale : à savoir le respect de la souffrance de l'homme.

La psychanalyse du criminel a des limites qui sont exactement celles ou commence l'action policière, dans le champ de laquelle elle doit se refuser d'entrer. C'est pourquoi elle ne s'exercera pas sans peine, même là où le délinquant, infantile par exemple, bénéficie d'une certaine protection de la loi.

Mais c'est précisément parce que la vérité qu'elle recherche est la vérité d'un sujet qu'elle ne peut que maintenir la notion de la responsabilité, sans laquelle l'expérience humaine ne comporte aucun progrès.

13ème conférence des psychanalystes de langue française le 29 mai 1950, publiée dans la Revue Française de Psychanalyse, *janvier-mars 1951 tome XV, n° 1 pages 7 à 29.*

Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie

par J. LACAN et M. CENAC

(7)I. – DU MOUVEMENT DE LA VERITE DANS LES SCIENCES DE L'HOMME

Si la théorie dans les sciences physiques n'a jamais réellement échappé à cette exigence de cohérence interne qui est le mouvement même de la connaissance, les sciences de l'homme parce qu'elles s'incarnent en comportements dans la réalité même de leur objet, ne peuvent éluder la question de leur sens, ni faire que la réponse ne s'impose en termes de vérité.

Que la réalité de l'homme implique ce procès de révélation, c'est là un fait qui fonde certains à penser l'histoire comme une dialectique inscrite dans la matière ; c'est même une vérité qu'aucun rituel de protection « behaviouriste » du sujet à l'endroit de son objet, ne châtrera de sa pointe créatrice et mortelle, et qui fait du savant même, voué à la « pure » connaissance, un responsable au premier chef.

Nul ne le sait mieux que le psychanalyste, qui dans l'intelligence de ce que lui confie son sujet comme dans la manœuvre des comportements conditionnés par la technique, agit par une révélation dont la vérité conditionne l'efficace.

La recherche de la vérité n'est-elle pas d'autre part ce qui fait l'objet de la criminologie dans l'ordre des choses judiciaires, et aussi ce qui unifie ses deux faces : vérité du crime dans sa face policière, vérité du criminel dans sa face anthropologique.

De quel apport à cette recherche peuvent être la technique qui guide notre dialogue avec le sujet et les notions que notre expérience a définies en psychologie,

c'est le problème qui fera aujourd'hui notre [8]propos : moins pour dire notre contribution à l'étude de la délinquance – exposée dans les autres rapports – que pour en poser les limites légitimes, et certes pas pour propager la lettre de notre doctrine sans souci de méthode, mais pour la repenser, comme il nous est recommandé de le faire sans cesse, en fonction d'un nouvel objet.

II. – DE LA REALITE SOCIOLOGIQUE DU CRIME ET DE LA LOI ET DU RAPPORT DE LA PSYCHANALYSE A LEUR FONDEMENT DIALECTIQUE

Le crime ni le criminel ne sont pas des objets qui se puissent concevoir hors de leur référence sociologique.

La sentence : c'est la loi qui fait le péché, reste vraie hors de la perspective eschatologique de la Grâce où saint Paul l'a formulée.

Elle est vérifiée scientifiquement par la constatation qu'il n'est pas de société qui ne comporte une loi positive, que celle-ci soit traditionnelle ou écrite, de coutume ou de droit. Il n'en est pas non plus où n'apparaissent dans le groupe tous les degrés de transgression qui définissent le crime.

La prétendue obéissance « inconsciente », « forcée », « intuitive » du primitif à la règle du groupe est une conception ethnologique, rejeton d'une insistance imaginaire qui a jeté son reflet sur bien d'autres conceptions des « origines », mais aussi mythique qu'elles.

Toute société enfin manifeste la relation du crime à la loi par des châtiments dont la réalisation, quels qu'en soient les modes, exige un assentiment subjectif. Que le criminel en effet se fasse lui-même l'exécuteur de la punition dont la loi fait le prix du crime, comme dans le cas de cet inceste commis aux îles Trobriand entre cousins matrilinéaires et dont Malinowski nous rapporte l'issue dans son livre, capital en la matière, sur *Le crime et la coutume dans les sociétés sauvages* (et n'importent les ressorts psychologiques où se décompose la raison de l'acte, ni même les oscillations

de vindicte que les malédictions du suicidé peuvent engendrer dans le groupe), – ou que la sanction prévue par un Code pénal comporte une procédure exigeant des appareils sociaux très différenciés, cet assentiment subjectif est nécessaire à la signification même de la punition.

Les croyances par où cette punition se motive dans l'individu, comme les institutions par quoi elle passe à l'acte dans le groupe, nous permettent de définir dans une société donnée ce que nous désignons dans la nôtre sous le terme de responsabilité.

Mais il s'en faut que l'entité responsable soit toujours équivalente.

(9)Disons que si primitivement, c'est la société dans son ensemble (toujours clos en principe, ainsi que les ethnologues l'ont souligné) qui est considérée comme affectée du fait d'un de ses membres d'un déséquilibre qui doit être rétabli, celui-ci est si peu responsable comme individu que souvent la loi exige satisfaction aux dépens soit d'un des tenants, soit de la collectivité d'un « in-group » qui le couvre.

Il arrive même que la société se tienne pour assez altérée dans sa structure pour recourir à des procédés d'exclusion du mal sous la forme d'un bouc émissaire, voire de régénération par un recours extérieur. Responsabilité collective ou mystique, dont nos mœurs portent des traces, si tant est qu'elle ne tende à revenir au jour par des ressorts inversés.

Mais aussi bien dans les cas où la punition se limite à frapper l'individu fauteur du crime, ce n'est pas dans la même fonction ni, si l'on veut, dans la même image de lui-même, qu'il est tenu pour responsable : comme il est évident à réfléchir sur la différence de la personne qui a à répondre de ses actes, selon que son juge représente le Saint-Office ou siège au Tribunal du Peuple.

C'est ici que la psychanalyse, par les instances qu'elle distingue dans l'individu moderne, peut éclairer les vacillations de la notion de responsabilité pour notre temps et l'avènement corrélatif d'une objectivation du crime à quoi elle peut collaborer.

Que si en effet en raison de la limitation à l'individu de l'expérience qu'elle constitue, elle ne peut prétendre à saisir la totalité d'aucun objet sociologique, ni même l'ensemble des ressorts qui travaillent actuellement notre société, il reste qu'elle y a découvert des tensions relationnelles qui semblent jouer dans toute société une fonction basale, comme si le malaise de la civilisation allait à dénuder le joint même de la culture à la nature. On peut en étendre les équations, sous réserve d'en opérer la transformation correcte, à telles sciences de l'homme qui peuvent les utiliser, et spécialement, nous allons le voir, à la criminologie.

Ajoutons que si le recours à l'aveu du sujet qui est une des clefs de la vérité criminologique et la réintégration à la communauté sociale qui est l'une des fins de son application, paraissent trouver une forme privilégiée dans le dialogue analytique, c'est avant tout, parce que pouvant être poussé jusqu'aux significations les plus radicales, ce dialogue rejoint l'universel qui est inclus dans le langage et qui, loin qu'on puisse l'éliminer de l'anthropologie, en constitue le fondement et la fin, car la psychanalyse n'est qu'une extension technique explorant [(10)]dans l'individu la portée de cette dialectique qui scande les enfantements de notre société et où la sentence paulinienne retrouve sa vérité absolue.

À qui nous demandera où va ici notre propos, nous répondrons au risque assumé de bon gré d'en écarter la suffisance clinicienne et le pharisaïsme préventionniste, en le renvoyant à l'un de ces dialogues qui nous rapportent les actes du héros de la dialectique, et notamment à ce *Gorgias* dont le sous-titre, invoquant la rhétorique et bien fait pour en distraire l'inculture contemporaine, recèle un véritable traité du mouvement du Juste et de l'Injuste.

Ici Socrate réfute l'infatuation du Maître incarnée dans un homme libre de cette Cité antique dont la réalité de l'Esclave fait la limite. Forme qui fait passage à l'homme libre de la Sagesse, en avouant l'absolu de Justice, en elle dressé par la seule vertu du langage sous la maïeutique de l'Interlocuteur. Ainsi Socrate, non sans lui faire apercevoir la dialectique, sans fond comme le tonneau des Danaïdes, des passions de

la puissance, ni lui épargner de reconnaître la loi de son propre être politique dans l'injustice de la Cité, vient-il à l'incliner devant les mythes éternels où s'exprime le sens du châtiment, d'amendement pour l'individu et d'exemple pour le groupe, cependant que lui-même, au nom du même universel, accepte son destin propre et se soumet d'avance au verdict insensé de la Cité qui le fait homme.

Il n'est point inutile en effet de rappeler ce moment historique où naît une tradition qui a conditionné l'apparition de toutes nos sciences et dans laquelle s'affirme la pensée de l'initiateur de la psychanalyse quand il profère avec une confiance pathétique : « La voix de l'intellect est basse, mais elle ne s'arrête point qu'on ne l'ait entendue » – où nous croyons entendre en un écho assourdi la voix même de Socrate s'adressant à Calliclès : « La philosophie dit toujours la même chose ».

III. – DU CRIME EXPRIMANT LE SYMBOLISME DU SURMOI COMME INSTANCE PSYCHOPATHOLOGIQUE : SI LA PSYCHANALYSE IRREALISE LE CRIME, ELLE NE DESHUMANISE PAS LE CRIMINEL

Si l'on ne peut même pas saisir la réalité concrète du crime sans le référer à un symbolisme dont les formes positives se coordonnent dans la société, mais qui s'inscrit dans les structures radicales que transmet inconsciemment le langage, ce symbolisme est aussi le premier dont l'expérience psychanalytique ait démontré par des effets pathogènes [(11)]jusqu'à quelles limites jusqu'alors inconnues il retentit dans l'individu, dans sa physiologie comme dans sa conduite.

Ainsi c'est en partant d'une des significations de relation que la psychologie des « synthèses mentales » refoulait le plus haut possible dans sa reconstruction des fonctions individuelles, que Freud a inauguré la psychologie qu'on a bizarrement reconnue comme étant celle des profondeurs, sans doute en raison de la portée toute superficielle de ce dont elle prenait la place.

Ces effets dont elle découvrait le sens, elle les désigna hardiment par le sentiment qui leur répond dans le vécu : la culpabilité.

Rien ne saurait mieux manifester l'importance de la révolution freudienne que l'usage technique ou vulgaire, implicite ou rigoureux, avoué ou subreptice, qui est fait en psychologie de cette véritable catégorie omniprésente depuis lors, de méconnue qu'elle était, – rien sinon les étranges efforts de certains pour la réduire à des formes « génétiques » ou « objectives », portant la garantie d'un expérimentalisme « behaviouriste », dont il y a belle lurette qu'il serait tari, s'il se privait de lire dans les faits humains les significations qui les spécifient comme tels.

Bien plus, la première *situation* dont encore nous sommes redevables à l'initiative freudienne d'avoir amené la notion en psychologie pour qu'elle y trouve à mesure des temps la plus prodigieuse fortune – première situation, disons-nous, non comme confrontation abstraite dessinant une relation, mais comme crise dramatique se résolvant en structure, – c'est justement celle du crime dans ses deux formes les plus abhorrées, l'Inceste et le Parricide, dont l'ombre engendre toute la pathogénie de l'Œdipe.

On conçoit qu'ayant reçu en psychologie un tel apport du social, le médecin Freud ait été tenté de lui en faire quelque retour, et qu'avec *Totem et Tabou* en 1912, il ait voulu démontrer dans le crime primordial l'origine de la Loi universelle. À quelque critique de méthode que soit sujet ce travail, l'important était qu'il reconnût qu'avec la Loi et le Crime commençait l'homme, après que le clinicien eût montré que leurs significations soutenaient jusqu'à la forme de l'individu non seulement dans sa valeur pour l'autre, mais dans son érection pour lui-même.

Ainsi la conception du *surmoi* vint-elle au jour, fondée d'abord sur des effets de censure inconsciente expliquant des structures psychopathologiques déjà repérées, éclairant bientôt les anomalies de la vie quotidienne, corrélative enfin de la découverte d'une morbidité immense [(12)]en même temps que de ses ressorts

psychogénétiques : la névrose de caractère, les mécanismes d'échec, les impuissances sexuelles, « der gehemmte Mensch ».

Une figure moderne de l'homme se révélait ainsi, qui contrastait étrangement avec les prophéties des penseurs de la fin du siècle, figure aussi dérisoire pour les illusions nourries par les libertaires que pour les inquiétudes inspirées aux moralistes par l'affranchissement des croyances religieuses et l'affaiblissement des liens traditionnels. À la concupiscence luisante aux yeux du vieux Karamazov, quand il interrogeait son fils : « Dieu est mort, alors tout est permis », cet homme, celui-là même qui rêve au suicide nihiliste du héros de Dostoïevski ou qui se force à souffler dans la baudruche nietzschéenne, répond par tous ses maux comme par tous ses gestes : « Dieu est mort, plus rien n'est permis ».

Ces maux et ces gestes, la signification de l'auto-punition les couvre tous. Va-t-il donc falloir l'étendre à tous les criminels, dans la mesure où, selon la formule où s'exprime l'humour glacé du législateur, nul n'étant censé ignorer la loi, chacun peut en prévoir l'incidence et devrait donc être tenu pour en rechercher les coups.

Cette ironique remarque doit, en nous obligeant à définir ce que la psychanalyse reconnaît comme crimes ou délits, émanant du *surmoi*, nous permettre de formuler une critique de la portée de cette notion en anthropologie.

Qu'on se reporte aux remarquables observations *princeps* par lesquelles Alexander et Staub ont introduit la psychanalyse dans la criminologie. Leur teneur est convaincante, qu'il s'agisse de la « tentative d'homicide d'un névrosé », ou des vols singuliers de cet étudiant en médecine qui n'eut de cesse qu'il ne se fit emprisonner par la police berlinoise et qui plutôt que d'acquérir le diplôme auquel ses connaissances et ses dons réels lui donnaient droit, préférait les exercer en infraction à la loi, – ou encore du « possédé des voyages en auto ». Qu'on relise encore l'analyse qu'a fait Mme Marie Bonaparte du cas de Mme Lefebvre, – la structure morbide du crime ou des délits est évidente, leur caractère forcé dans l'exécution, leur stéréotypie quand ils se répètent, le style provocant de la défense ou de l'aveu,

l'incompréhensibilité des motifs, tout confirme la « contrainte par une force à laquelle le sujet n'a pu résister », et les juges dans tous ces cas ont conclu dans ce sens.

Ces conduites deviennent pourtant tout à fait claires à la lumière de l'interprétation œdipienne. Mais ce qui les distingue comme morbide, [13]c'est leur caractère symbolique. Leur structure psychopathologique n'est point dans la situation criminelle qu'elles expriment, mais dans le mode *irréel* de cette expression.

Pour nous faire comprendre jusqu'au bout, opposons-leur un fait qui, pour être constant dans les fastes des armées, prend toute sa portée du mode, à la fois très large et sélectionné des éléments asociaux, sous lequel s'opère depuis un grand siècle dans nos populations le recrutement des défenseurs de la patrie, voire de l'ordre social, c'est à savoir le goût qui se manifeste dans la collectivité ainsi formée, au jour de gloire qui la met en contact avec ses adversaires civils, pour la situation qui consiste à violer une ou plusieurs femmes en la présence d'un mâle de préférence âgé et préalablement réduit à l'impuissance, sans que rien fasse présumer que les individus qui la réalisent, se distinguent avant comme après comme fils ou comme époux, comme pères ou citoyens, de la moralité normale. Simple fait que l'on peut bien qualifier de divers pour la diversité de la créance qu'on lui accorde selon sa source, et même à proprement parler de divertissant pour la matière que cette diversité offre aux propagandes.

Nous disons que c'est là un crime réel, encore qu'il soit réalisé précisément dans une forme œdipienne, et le fauteur en serait justement châtié si les conditions héroïques où on le tient pour accompli, n'en faisait le plus souvent assumer la responsabilité au groupe qui couvre l'individu.

Retrouvons donc les formules limpides que la mort de Mauss ramène au jour de notre attention ; les structures de la société sont symboliques ; l'individu en tant qu'il est normal s'en sert pour des conduites réelles ; en tant qu'il est psychopathe, il les exprime par des conduites symboliques.

Mais il est évident que le symbolisme ainsi exprimé ne peut être que parcellaire, tout au plus peut-on affirmer qu'il signale le point de rupture qu'occupe l'individu dans le réseau des agrégations sociales. La manifestation psychopathique peut révéler la structure de la faille, mais cette structure ne peut être tenue que pour un élément dans l'exploration de l'ensemble.

C'est pourquoi les tentatives toujours renouvelées et toujours fallacieuses pour fonder sur la théorie analytique des notions telles que la personnalité modale, le caractère national ou le *surmoi collectif* doivent par nous en être distinguées avec la dernière rigueur. On conçoit certes l'attrait qu'exerce la théorie qui laisse transparaître de façon si sensible la réalité humaine, sur les pionniers de champs d'objectivation [(14)]plus incertaine ; n'avons-nous pas entendu un ecclésiastique plein de bonne volonté, se prévaloir auprès de nous de son dessein d'appliquer les données de la psychanalyse à la symbolique chrétienne ? Pour couper court à ces extrapolations indues, il n'est que de toujours référer à nouveau la théorie à l'expérience.

C'est en quoi le symbolisme, d'ores et déjà reconnu dans le premier ordre de délinquance que la psychanalyse ait isolé comme psychopathologique, doit nous permettre de préciser, en extension comme en compréhension, la signification sociale de l'œdipisme comme de critiquer la portée de la notion du *surmoi* pour l'ensemble des sciences de l'homme.

Or les effets psychopathologiques en leur majeure partie, sinon en leur totalité, où sont révélées les tensions issues de l'œdipisme, non moins que les coordonnées historiques qui ont imposé ces effets au génie investigateur de Freud, nous laissent à penser qu'ils expriment une déhiscence du groupe familial au sein de la société. Cette conception qui se justifie par la réduction de plus en plus étroite de ce groupe à sa forme conjugale, et par la conséquence qui s'ensuit du rôle formateur de plus en plus exclusif qui lui est réservé dans les premières identifications de l'enfant comme dans l'apprentissage des premières disciplines, explique l'accroissement de la puissance captatrice de ce groupe sur l'individu à mesure même du déclin de sa puissance sociale.

Évoquons seulement, pour fixer les idées, le fait que dans une société matrilinéaire comme celle des *Zuni* ou des *Hopi*, le soin de l'enfant à partir du moment de sa naissance revient de droit à la sœur de son père, ce qui l'inscrit dès sa venue au jour dans un double système de relations parentales qui s'enrichiront à chaque étape de sa vie d'une complexité croissante de relations hiérarchisées.

Le problème est donc dépassé de comparer les avantages que peut présenter pour la formation d'un surmoi supportable à l'individu, telle organisation prétendue matriarcale de la famille sur le triangle classique de la structure œdipienne. L'expérience a rendu patent désormais que ce triangle n'est que la réduction au groupe naturel opérée par une évolution historique d'une formation où l'autorité conservée au père, seul trait subsistant de sa structure originelle, se montre en fait de plus en plus instable, voire caduque, et les incidences psychopathologiques de cette situation doivent être rapportées tant à la minceur des relations de groupe qu'elle assure à l'individu, qu'à l'ambivalence toujours plus grande de sa structure.

Cette conception se confirme de la notion de la délinquance latente [(15)]où Aichorn a été conduit en appliquant l'expérience analytique à la jeunesse dont il avait le soin au titre d'une juridiction spéciale. On sait que Kate Friedlander en a élaboré une conception génétique sous la rubrique du « caractère névrotique », et qu'aussi bien les critiques les plus avisés, d'Aichorn lui-même à Glover, ont paru s'étonner de l'impuissance de la théorie à distinguer la structure de ce caractère en tant que criminogène, de celle de la névrose où les tensions restent latentes dans les symptômes.

Le propos ici poursuivi permet d'entrevoir que le « caractère névrotique » est le reflet, dans la conduite individuelle, de l'isolement du groupe familial dont ces cas démontrent toujours la position asociale, tandis que la névrose exprime plutôt ses anomalies de structure. Aussi bien ce qui nécessite une explication est-il moins le passage à l'acte délictueux chez un sujet enfermé dans ce que Daniel Lagache a fort justement qualifié de conduite imaginaire, que les procédés par où le névrosé

s'adapte partiellement au réel : ce sont, on le sait, ces mutilations autoplastiques qu'on peut reconnaître à l'origine des symptômes.

Cette référence sociologique du « caractère névrotique » concorde du reste avec la genèse qu'en donne Kate Friedlander, s'il est juste de la résumer comme la répétition, à travers la biographie du sujet, des frustrations pulsionnelles qui se seraient comme arrêtées en court-circuit sur la situation œdipienne, sans jamais plus s'engager dans une élaboration de structure.

La psychanalyse dans son appréhension des crimes déterminés par le surmoi a donc pour effet de les *irréaliser*. En quoi elle s'accorde avec une reconnaissance obscure qui s'en imposait dès longtemps aux meilleurs parmi ceux auxquels il est dévolu d'assurer l'application de la loi.

Aussi bien les vacillations qu'on enregistre tout au long du XIXe siècle dans la conscience sociale sur le point du droit de punir sont-elles caractéristiques. Sûre d'elle-même et même implacable dès qu'apparaît une motivation utilitaire – au point que l'usage anglais tient à cette époque le délit mineur, fût-il de chapardage, qui est l'occasion d'un homicide pour équivalent à la préméditation qui définit l'assassinat (cf. Alimena, *La premeditazione*), – la pensée des pénologistes hésite devant le crime où apparaissent des instincts dont la nature échappe au registre utilitariste où se déploie la pensée d'un Bentham.

Une première réponse est donnée par la conception lombrosienne aux premiers temps de la criminologie, qui tient ces instincts pour ataviques, et fait du criminel un survivant d'une forme archaïque de l'espèce, biologiquement isolable. Réponse dont on peut dire qu'elle[16]trahit surtout une beaucoup plus réelle régressionphilosophique chez ses auteurs, et que son succès ne peut s'expliquer que par les satisfactions que pouvait exiger alors l'euphorie de la classe dominante, tant pour son confort intellectuel que pour sa mauvaise conscience.

Les calamités de la première guerre mondiale ayant marqué la fin de ces prétentions, la théorie lombrosienne a été rendue aux vieilles lunes, et le plus simple

respect des conditions propres à toute science de l'homme, lesquelles nous avons cru devoir rappeler dans notre exorde, s'est imposé même à l'étude du criminel.

The Individual Offender de Healy marque une date dans le retour aux principes en posant d'abord celui-ci que cette étude doit être monographique. Les résultats concrets apportés par la psychanalyse marquent une autre date, aussi décisive par la confirmation doctrinale qu'ils apportent à ce principe que par l'ampleur des faits mis en valeur.

Du même coup la psychanalyse résout un dilemme de la théorie criminologique : en irréalisant le crime, elle ne déshumanise pas le criminel.

Bien plus par le ressort du transfert elle donne cette entrée dans le monde imaginaire du criminel, qui peut être pour lui la porte ouverte sur le réel.

Observant ici la manifestation spontanée de ce ressort dans la conduite de ces criminels, et le transfert qui tend à se produire sur la personne de son juge, comme les preuves en seraient faciles à recueillir. Citons seulement pour la beauté du fait les confidences du nommé Frank au psychiatre Gilbert chargé de la bonne présentation des accusés au procès de Nuremberg : ce Machiavel dérisoire, et névrosique à point pour que l'ordre insensé du fascisme lui confiât ses hautes œuvres, sentait le remords agiter son âme au seul aspect de dignité incarnée et dans la figure de ses juges, particulièrement celle du juge anglais, « si élégant », disait-il.

Les résultats obtenus avec des criminels « majeurs » par Melitta Schmideberg, encore que leur publication se heurte à l'obstacle que rencontrent toutes nos cures, mériteraient d'être suivis dans leur catamnèse.

Quoi qu'il en soit, les cas qui relèvent clairement de l'œdipisme devraient être confiés à l'analyste sans aucune des limitations qui peuvent entraver son action.

Comment ne pas en faire l'épreuve entière quand la pénologie s'y justifie si mal que la conscience populaire répugne à l'appliquer même dans les crimes *réels*, comme il se voit dans le cas célèbre en Amérique [17]que rapporte Grotjahn dans son article aux *Searchlights on delinquency,* et où l'on voit le jury acquitter, à

l'enthousiasme du public, des accusés, alors que toutes les charges avaient semblé les accabler dans la probation de l'assassinat, camouflé en accident de mer, des parents de l'un d'eux.

Achevons ces considérations en complétant les conséquences théoriques qui s'ensuivent dans l'utilisation de la notion du *surmoi.* Le *surmoi,* dirons-nous, doit être tenu pour une manifestation individuelle, liée aux conditions sociales de l'œdipisme. C'est ainsi que les tensions criminelles incluses dans la situation familiale ne deviennent pathogènes que dans les sociétés où cette situation même se désintègre.

En ce sens le *surmoi* révèle la tension, comme la maladie parfois éclaire une fonction en physiologie.

Mais notre expérience des effets du surmoi, autant que l'observation directe de l'enfant à la lumière de cette expérience, nous révèle son apparition à un stade si précoce qu'il paraît contemporain, voire antérieur à l'apparition du moi.

Mélanie Klein affirme les catégories du Bon et du Mauvais au stade *infans* du comportement, posant le problème de l'implication rétroactive des significations à une étape antérieure à l'apparition du langage. On sait comment sa méthode, en jouant au mépris de toute objection des tensions de l'œdipisme dans une interprétation ultra-précoce des intentions du petit enfant, a tranché ce nœud par l'action, non sans provoquer autour de ses théories des discussions passionnées.

Il reste que la persistance imaginaire des bons et des mauvais objets primordiaux dans des comportements de fuite qui peuvent mettre l'adulte en conflit avec ses responsabilités, va à faire concevoir le surmoi comme une instance psychologique qui chez l'homme a une signification générique. Cette notion n'a pour autant rien d'idéaliste ; elle s'inscrit dans la réalité de la misère physiologique propre aux premiers mois de la vie de l'homme, sur laquelle a insisté l'un de nous, et elle exprime la dépendance générique en effet, de l'homme par rapport au milieu humain.

Que cette dépendance puisse apparaître comme signifiante chez l'individu à un stade incroyablement précoce de son développement, ce n'est pas là un fait devant lequel doit reculer le psychanalyste.

Si notre expérience des psychopathes nous a portés au joint de la nature et de la culture, nous y avons découvert cette instance obscure, aveugle et tyrannique qui semble l'antinomie, au pôle biologique de l'individu, de l'idéal du Devoir pur que la pensée kantienne met en pendant à l'ordre incorruptible du ciel étoilé.

(18)Toujours prête à émerger du désarroi des catégories sociales pour recréer, selon la belle expression d'Hesnard, l'Univers morbide de la faute, cette instance n'est saisissable pourtant que dans l'état psychopathique, c'est-à-dire dans l'individu.

Aucune forme donc du surmoi n'est inférable de l'individu à une société donnée. Et le seul *surmoi collectif* que l'on puisse concevoir exigerait une désagrégation moléculaire intégrale de la société. Il est vrai que l'enthousiasme dans lequel nous avons vu toute une jeunesse se sacrifier pour des idéaux de néant, nous fait entrevoir sa réalisation possible à l'horizon de phénomènes sociaux de masse qui supposeraient alors l'échelle universelle.

IV. – DU CRIME DANS SES RAPPORTS AVEC LA REALITE DU CRIMINEL : SI LA PSYCHANALYSE EN DONNE LA MESURE, ELLE INDIQUE SON RESSORT SOCIAL FONDAMENTAL

La responsabilité, c'est-à-dire le châtiment, sont une caractéristique essentielle de l'idée de l'homme qui prévaut dans une société donnée.

Une civilisation dont les idéaux seront toujours plus utilitaires, engagée qu'elle est dans le mouvement accéléré de la production, ne peut plus rien connaître de la signification expiatoire du châtiment. Si elle retient sa portée exemplaire, c'est en tendant à l'absorber dans sa fin correctionnelle. Au reste celle-ci change insensiblement d'objet. Les idéaux de l'humanisme se résolvent dans l'utilitarisme du groupe. Et comme le groupe qui fait la loi, n'est point, pour des raisons sociales, tout à

fait rassuré sur la justice des fondements de sa puissance, il s'en remet à un humanitarisme où s'exprime également la révolte des exploités et la mauvaise conscience des exploiteurs, auxquels la notion du châtiment est devenue également insupportable. L'antinomie idéologique reflète ici comme ailleurs le malaise social. Elle cherche maintenant sa solution dans une position scientifique du problème : à savoir dans une analyse psychiatrique du criminel à quoi doit se rapporter, en fin du compte de toutes les mesures de prévention contre le crime et de protection contre sa récidive, ce qu'on peut désigner comme une conception sanitaire de la pénologie.

Cette conception suppose résolus les rapports du droit à la violence et le pouvoir d'une police universelle. Nous l'avons vu en effet portant haut à Nuremberg et quoique l'effet sanitaire de ce procès reste douteux eu égard à la suppression des maux sociaux qu'il prétendait à réprimer, le psychiatre n'y aurait su manquer pour des raisons d'« humanité », [(19)]dont on peut voir qu'elles tiennent plus du respect de l'objet humain que de la notion du prochain.

À l'évolution du sens du châtiment répond en effet une évolution parallèle de la probation du crime.

Commençant dans les sociétés religieuses par l'ordalie ou par l'épreuve du serment où le coupable se désigne par les ressorts de la croyance ou offre son destin au jugement de Dieu, la probation, à mesure que se précise la personnalité juridique de l'individu, exige toujours plus de son engagement dans l'aveu. C'est pourquoi toute l'évolution humaniste du Droit en Europe qui commence à la redécouverte du Droit romain dans l'École de Bologne jusqu'à la captation entière de la justice par les légistes royaux et l'universalisation de la notion du Droit des gens, est strictement corrélative dans le temps et dans l'espace, de la diffusion de la torture inaugurée également à Bologne comme moyen de probation du crime. Fait dont on ne semble pas avoir mesuré jusqu'ici la portée.

C'est que le mépris de la conscience qui se manifeste dans la réapparition générale de cette pratique comme procédé d'oppression, nous cache quelle foi en l'homme il suppose comme procédé d'application de la justice.

Si c'est au moment précis où notre société a promulgué les Droits de l'homme, idéologiquement fondés dans l'abstraction de son être naturel, que la torture a été abandonnée dans son usage juridique, – ce n'est pas en raison d'un adoucissement des mœurs, difficile à soutenir dans la perspective historique que nous avons de la réalité sociale au XIXe siècle, c'est que ce nouvel homme, abstrait de sa consistance sociale, *n'est plus croyable* dans l'un ni dans l'autre sens de ce terme ; c'est-à-dire que, n'étant plus peccable, on ne peut ajouter foi à son existence comme criminel, ni du même coup à son aveu. Dès lors il faut avoir ses motifs, avec les mobiles du crime, et ces motifs et ces mobiles doivent être compréhensibles, et compréhensibles pour tous, ce qui implique, comme l'a formulé un des meilleurs esprits parmi ceux qui ont tenté de repenser la « philosophie pénale » dans sa crise, et ceci avec une rectitude sociologique digne de faire réviser un injuste oubli, nous avons nommé Tarde, ce qui implique, dit-il, deux conditions pour la pleine responsabilité du sujet : la similitude sociale et l'identité personnelle.

Dès lors la porte du prétoire est ouverte au psychologue, et le fait qu'il n'y apparaît que rarement en personne prouve seulement la carence sociale de sa fonction.

(20)À partir de ce moment, la « situation d'accusé », pour employer l'expression de Roger Grenier, ne peut plus être décrite que comme le rendez-vous de vérités inconciliables : comme il apparaît à l'audition du moindre procès de Cour d'Assises où l'expert est appelé à témoigner. Le manque de commune mesure est flagrant entre les références sentimentales où s'affrontent ministère public et avocat parce que ce sont celles du jury, et les notions objectives que l'expert apporte, mais que, peu dialecticien, il n'arrive point à faire saisir, faute de pouvoir les asséner en une conclusion d'irresponsabilité.

Et l'on peut voir cette discordance dans l'esprit de l'expert lui-même se retourner contre sa fonction en un ressentiment manifesté au mépris de son devoir ; puisque le cas s'est rencontré d'un expert auprès du Tribunal se refusant à tout autre examen que physique d'un inculpé au reste manifestement valide mentalement, en se retranchant derrière le Code de ce qu'il n'avait pas à conclure sur le fait de l'acte imputé au sujet par l'enquête de police, alors qu'une expertise psychiatrique l'avertissait expressément qu'un simple examen de ce point de vue démontrait avec certitude que l'acte en question était de pure apparence et que geste de répétition obsessionnelle, il ne pouvait constituer, dans le lieu clos quoique surveillé où il s'était produit, un délit d'exhibition.

À l'expert pourtant est remis un pouvoir presque discrétionnaire dans le dosage de la peine, pour peu qu'il se serve de la rallonge ajoutée par la loi à son usage à l'article 64 du Code.

Mais avec le seul instrument de cet article, si même il ne peut répondre du caractère contraignant de la force qui a entraîné l'acte du sujet, du moins peut-il chercher qui a subi cette contrainte.

Mais à une telle question seul peut répondre le psychanalyste, dans la mesure où lui seul a une expérience dialectique du sujet.

Remarquons qu'un des premiers éléments dont cette expérience lui ait appris à saisir l'autonomie psychique, à savoir ce que la théorie a progressivement approfondi comme représentant l'instance du moi, est aussi ce qui dans le dialogue analytique est avoué par le sujet comme de lui-même, ou plus exactement ce qui, tant de ses actes que de ses intentions, a son aveu. Or d'un tel aveu Freud a reconnu la forme qui est la plus caractéristique de la fonction qu'il représente : c'est la *Verneinung,* la dénégation.

On pourrait décrire ici toute une sémiologie des formes culturelles par où se communique la subjectivité, commençant par la restriction mentale caractéristique de l'humanisme chrétien et dont on a tant reproché aux admirables moralistes qu'étaient les Jésuites, d'avoir [21]codifié l'usage, continuant par le Kêtman, sorte d'exercice de

protection contre la vérité, que Gobineau nous indique comme général dans ses relations si pénétrantes sur la vie sociale du Moyen Orient, passant au Jang, cérémonial des refus que la politesse chinoise pose comme échelons à la reconnaissance d'autrui, pour reconnaître la forme la plus caractéristique d'expression du sujet dans la société occidentale, dans la protestation d'innocence, et poser que la sincérité est le premier obstacle rencontré par la dialectique dans la recherche des intentions véritables, l'usage primaire de la parole semblant avoir pour fin de les déguiser.

Mais ce n'est là que l'affleurement d'une structure qui se retrouve à travers toutes les étapes de la genèse du *moi,* et montre que la dialectique donne la loi inconsciente des formations, même les plus archaïques, de l'appareil d'adaptation, confirmant ainsi la gnoséologie de Hegel qui formule la loi génératrice de la réalité dans le procès : thèse, antithèse, et synthèse. Et il est certes piquant de voir des marxistes s'escrimer à découvrir dans le progrès des notions essentiellement idéalistes qui constituent les mathématiques les traces imperceptibles de ce procès, et en méconnaître la forme là où elle doit le plus vraisemblablement apparaître, à savoir dans la seule psychologie qui manifestement touche au concret, pour si peu que sa théorie s'avoue guidée par cette forme.

Il est d'autant plus significatif de la reconnaître dans la succession des crises, sevrage, intrusion, Œdipe, puberté, adolescence, qui refont chacune une nouvelle synthèse des appareils du moi dans une forme toujours plus aliénante pour les pulsions qui y sont frustrées, toujours moins idéale pour celles qui y trouvent leur normalisation. Cette forme est produite par le phénomène psychique, peut-être le plus fondamental qu'ait découvert la psychanalyse : l'identification, dont la puissance formative s'avère même en biologie. Et chacune des périodes dites de latence pulsionnelle (dont la série correspondante se complète de celle qu'a découverte Franz Wittels pour l'*ego* adolescent), est caractérisée par la domination d'une structure typique des objets du désir.

L'un de nous a décrit dans l'identification du sujet *infans* à l'image spéculaire le modèle qu'il tient pour le plus significatif, en même temps que le moment le plus originel, du rapport fondamentalement aliénant où l'être de l'homme se constitue dialectiquement.

Il a démontré aussi que chacune de ces identifications développe une agressivité que la frustration pulsionnelle ne suffit pas à expliquer, sinon dans la compréhension du *common sense,* cher à M. Alexander, [22]– mais qui exprime la discordance qui se produit dans la réalisation aliénante : phénomène dont on peut exemplifier la notion par la forme grimaçante qu'en donne l'expérience sur l'animal dans l'ambiguïté croissante (telle d'une ellipse à un cercle) de signaux conditionnés à l'opposé.

Cette tension manifeste la négativité dialectique inscrite aux formes mêmes où s'engagent chez l'homme les forces de la vie, et l'on peut dire que le génie de Freud a donné sa mesure en la reconnaissant comme « pulsion du moi » sous le nom d'instinct de mort.

Toute forme du moi incarne en effet cette négativité, et l'on peut dire que si Clothô, Lachésis, Atropos se partagent le soin de notre destin, c'est de concert qu'elles tordent le fil de notre identité.

Ainsi la tension agressive intégrant la pulsion frustrée chaque fois que le défaut d'adéquation de l'« autre » fait avorter l'identification résolutive, elle détermine ainsi un type d'objet qui devient criminogène dans la suspension de la dialectique du moi.

C'est la structure de cet objet dont l'un de nous a tenté de montrer le rôle fonctionnel et la corrélation au délire dans deux formes extrêmes d'homicide paranoïaque, le cas « Aimée » et celui des sœurs Papin. Ce dernier cas faisant la preuve que seul l'analyste peut démontrer contre le sentiment commun l'aliénation de la réalité du criminel, dans un cas où le crime donne l'illusion de répondre à son contexte social.

Ce sont aussi ces structures de l'objet qu'Anna Freud, Kate Friedlander, Bowlby déterminent en tant qu'analystes, dans les faits de vol chez les jeunes délinquants,

selon que s'y manifeste le symbolisme de don de l'excrément ou la revendication œdipienne, la frustration de la présence nourricière ou celle de la masturbation phallique, – et la notion que cette structure répond à un type de réalité qui détermine les actes du sujet, guide cette part qu'ils appellent éducative de leur conduite à son égard.

Éducation qui est plutôt une dialectique vivante, selon laquelle l'éducateur par son non-agir renvoie les agressions propres au moi à se lier pour le sujet en s'aliénant dans ses relations à l'autre, pour qu'il puisse alors les délier par les manœuvres de l'analyse classique.

Et certes l'ingéniosité et la patience qu'on admire dans les initiatives d'un pionnier comme Aichorn, ne font pas oublier que leur forme doit toujours être renouvelée pour surmonter les *résistances* que le « groupe agressif » ne peut manquer de déployer contre toute technique reconnue.

Un telle conception de l'action de « redressement » est à l'opposé [23]de tout ce que peut inspirer une psychologie qui s'étiquette génétique, qui dans l'enfant ne fait que mesurer ses aptitudes dégressives à répondre aux questions qui lui sont posées dans le registre purement abstrait des catégories mentales de l'adulte, et que suffit à renverser la simple appréhension de ce fait primordial que l'enfant, dès ses premières manifestations de langage, se sert de la syntaxe et des particules selon les nuances que les postulats de la « genèse » mentale ne devraient lui permettre d'atteindre qu'au sommet d'une carrière de métaphysicien.

Et puisque cette psychologie prétend atteindre sous ces aspects crétinisés la réalité de l'enfant, disons que c'est le pédant qu'on peut bien avertir qu'il devra revenir de son erreur, quand les mots de « Vive la mort », proférés par des lèvres qui ne savent pas ce qu'elles disent, lui feront entendre que la dialectique circule brûlante dans la chair avec le sang.

Cette conception spécifie encore la sorte d'expertise que l'analyste peut donner de la réalité du crime en se fondant sur l'étude de ce qu'on peut appeler les

techniques négativistes du moi, qu'elles soient subies par le criminel d'occasion ou dirigées par le criminel d'habitude : à savoir l'inanisation basale des perspectives spatiales et temporelles nécessitées par la prévision intimidante où se fie naïvement la théorie dite « hédoniste » de la pénologie, la subduction progressive des intérêts dans le champ de la tentation objectale, le rétrécissement du champ de la conscience à la mesure d'une appréhension somnambulique de l'immédiat dans l'exécution de l'acte, et sa coordination structurale avec des fantasmes qui en absentent l'auteur, annulation idéale ou créations imaginaires, sur quoi s'insèrent selon une spontanéité inconsciente les dénégations, les alibis, les simulations où se soutient la réalité aliénée qui caractérise le sujet.

Nous voulons dire ici que toute cette chaîne n'a point ordinairement l'organisation *arbitraire* d'une conduite délibérée et que les anomalies de structure que l'analyste peut y relever seront pour lui autant de repères sur la voie de la vérité. Ainsi interprétera-t-il plus profondément le sens des traces souvent paradoxales par où se désigne l'auteur du crime, et qui signifient moins les erreurs d'une exécution imparfaite que les ratés d'une trop réelle « psychopathologie quotidienne ».

Les identifications anales, que l'analyse a découvertes aux origines du moi, donnent son sens à ce que la médecine légale désigne en argot policier sous le nom de « carte de visite ». La « signature » souvent flagrante laissée par le criminel peut indiquer à quel moment de l'identification [(24)]du moi s'est produite la répression par quoi l'on peut dire que le sujet ne peut répondre de son crime, par quoi aussi il y reste attaché dans sa dénégation.

Il n'est pas jusqu'au phénomène du miroir où un cas récemment publié par Mlle Boutonier ne nous montre le ressort d'un réveil du criminel à la conscience de ce qui le condamne.

Ces répressions, recourrons-nous pour les surmonter à un de ces procédés de narcose si singulièrement promus à l'actualité par les alarmes qu'ils provoquent chez les vertueux défenseurs de l'inviolabilité de la conscience ?

Nul, moins que le psychanalyste, ne s'égarera dans cette voie, et d'abord parce que, contre la mythologie confuse au nom de quoi les ignorants en attendent la « levée des censures », le psychanalyste sait le sens précis des répressions qui définissent les limites de la synthèse du moi.

Dès lors, s'il sait déjà que pour l'inconscient refoulé quand l'analyse le restaure dans la conscience, c'est moins le contenu de sa révélation que le ressort de sa reconquête qui fait l'efficace du traitement, – à fortiori pour les déterminations inconscientes qui supportent l'affirmation même du moi, il sait que la réalité, qu'il s'agisse de la motivation du sujet ou parfois de son action elle-même, ne peut apparaître que par le progrès d'un dialogue que le crépuscule narcotique ne saurait rendre qu'inconsistant. Ici pas plus qu'ailleurs la vérité n'est un donné qu'on puisse saisir dans son inertie, mais une dialectique en marche.

Ne cherchons donc point la réalité du crime pas plus que celle du criminel par le moyen de la narcose. Les vaticinations qu'elle provoque, déroutantes pour l'enquêteur, sont dangereuses pour le sujet, qui, pour si peu qu'il participe d'une structure psychotique, peut y trouver le « moment fécond » d'un délire.

La narcose comme la torture a ses limites : elle ne peut faire avouer au sujet ce qu'il ne sait pas.

Ainsi dans les *Questions médico-légales* dont le livre de Zacchias nous témoigne qu'elles étaient posées dès le XVIIe siècle autour de la notion de l'unité de la personnalité et des ruptures possibles qu'y peut apporter la maladie, la psychanalyse apporte l'appareil d'examen qui couvre encore un champ de liaison entre la nature et la culture : ici, celui de la synthèse personnelle, dans son double rapport d'identification formelle qui s'ouvre sur les béances des dissociations neurologiques (des raptus épileptiques aux amnésies organiques) d'une part, – d'autre part d'assimilation aliénante qui s'ouvre sur les tensions des relations de groupe.

(25)Ici le psychanalyste peut indiquer au sociologue les fonctions criminogènes propres à une société qui, exigeant une intégration verticale extrêmement complexe

et élevée de la collaboration sociale, nécessaire à sa production, propose aux sujets qu'elle y emploie des idéaux individuels qui tendent à se réduire à un plan d'assimilation de plus en plus horizontal.

Cette formule désigne un procès dont on peut exprimer sommairement l'aspect dialectique en remarquant que, dans une civilisation où l'idéal individualiste a été élevé à un degré d'affirmation jusqu'alors inconnu, les individus se trouvent tendre vers cet état où ils penseront, sentiront, feront et aimeront exactement les choses aux mêmes heures dans des portions de l'espace strictement équivalentes.

Or la notion fondamentale de l'agressivité corrélative à toute identification aliénante, permet d'apercevoir qu'il doit y avoir dans les phénomènes d'assimilation sociale à partir d'une certaine échelle quantitative une limite, où les tensions agressives uniformisées doivent se précipiter en des points où la masse se rompt et se polarise.

On sait au reste que ces phénomènes ont déjà, sous le seul point de vue du rendement, attiré l'attention des exploiteurs du travail qui ne se payent pas de mots, et a justifié les frais à la *Hawthorne Western Electric* d'une étude suivie des relations de groupe dans leurs effets sur les dispositions psychiques les plus désirables chez les employés.

Une séparation complète par exemple entre le groupe vital constitué par le sujet et les siens, et le groupe fonctionnel où doivent être trouvés les moyens de subsistance du premier, fait qu'on illustre assez en disant qu'il rend M. Verdoux vraisemblable, – une anarchie d'autant plus grande des images du désir qu'elles semblent graviter de plus en plus autour de satisfactions scoptophiliques, homogénéisées dans la masse sociale, – une implication croissante des passions fondamentales de la puissance, de la possession et du prestige dans les idéaux sociaux, sont autant d'objets d'études pour lesquelles la théorie analytique peut offrir au statisticien des coordonnées correctes pour y introduire ses mesures.

Ainsi le politique même et le philosophe y trouveront-ils leur bien. Connotant dans telle société démocratique dont les mœurs étendent leur domination sur le

monde, l'apparition d'une criminalité truffant le corps social, au point d'y prendre des formes légalisées, l'insertion du type psychologique du criminel entre ceux du recordman, du philanthrope ou de la vedette, voire sa réduction au type général de la servitude du travail, et la signification sociale du crime réduite à son usage publicitaire.

(26)Ces structures, où une assimilation sociale de l'individu poussée à l'extrême montre sa corrélation à une tension agressive dont l'impunité relative dans l'État est très sensible à un sujet d'une culture différente (comme l'était par exemple le jeune Sun Yat Sen), apparaissent renversées quand, selon un procès formel déjà décrit par Platon, la tyrannie succède à la démocratie et opère sur les individus, réduits à leur numéro ordinal, l'acte cardinal de l'addition, bientôt suivi des trois autres opérations fondamentales de l'arithmétique.

C'est ainsi que dans la société totalitaire, si la « culpabilité objective » des dirigeants les fait traiter comme criminels et responsables, l'effacement relatif de ces notions, qu'indique la conception sanitaire de la pénologie, porte ses fruits pour tous les autres. Le camp de concentration s'ouvre, pour l'alimentation duquel les qualifications intentionnelles de la rébellion sont moins décisives qu'un certain rapport quantitatif entre la masse sociale et la masse bannie.

Il pourra sans doute être calculé dans les termes de la mécanique développée par la psychologie dite de groupe, et permettre de déterminer la constante irrationnelle qui doit répondre à l'agressivité caractéristique de l'aliénation fondamentale de l'individu.

Ainsi dans l'injustice même de la cité, – et toujours incompréhensible à l'« intellectuel » soumis à la « loi du cœur », – se révèle le progrès où l'homme se crée à sa propre image.

V. – DE L'INEXISTENCE DES « INSTINCTS CRIMINELS » LA PSYCHANALYSE S'ARRETE A L'OBJECTIVATION DU ÇA ET REVENDIQUE L'AUTONOMIE DUNE EXPERIENCE IRREDUCTIBLEMENT SUBJECTIVE

Si la psychanalyse apporte des lumières que nous avons dites à l'objectivation psychologique du crime et du criminel, n'a-t-elle pas aussi son mot à prononcer sur leurs facteurs innés ?

Observons d'abord la critique à laquelle il faut soumettre l'idée confuse à laquelle se confient beaucoup d'honnêtes gens : celle qui voit dans le crime une éruption des « instincts » renversant la « barrière » des forces morales d'intimidation. Image difficile à extirper pour la satisfaction qu'elle donne même à des têtes graves, en leur montrant le criminel sous garde forte, et le gendarme tutélaire, qui pour être caractéristique de notre société, passe ici à une rassurante omniprésence.

Que si l'instinct signifie en effet l'animalité incontestable de l'homme, [(27)]on ne voit point pourquoi elle serait moins docile d'être incarnée en un être raisonnable. La forme de l'adage : *homo homini lupus,* trompe sur son sens, et Baltasar Gracián en un chapitre de son *Criticon* forge une fable où il montre ce que veut dire la tradition moraliste en exprimant que la férocité de l'homme à l'endroit de son semblable dépasse tout ce que peuvent les animaux, et qu'à la menace qu'elle jette à la nature entière, les carnassiers eux-mêmes reculent horrifiés.

Mais cette cruauté même implique l'humanité. C'est un semblable qu'elle vise, même dans un être d'une autre espèce. Nulle expérience plus loin que celle de l'analyse n'a sondé, dans le vécu, cette équivalence dont nous avertit le pathétique appel de l'Amour : c'est toi-même que tu frappes, et la déduction glacée de l'Esprit : c'est dans la lutte à mort de pur prestige que l'homme se fait reconnaître par l'homme.

Si en un autre sens on désigne par instincts des conduites ataviques dont la violence eût été nécessitée par la loi de la jungle primitive et que quelque fléchissement physiopathologique libérerait, à la façon des impulsions morbides, du

niveau inférieur où elles seraient contenues, – on peut se demander pourquoi, depuis que l'homme est homme, il ne se révèle pas aussi des impulsions à bêcher, à planter, à faire la cuisine, voire à enterrer les morts.

La psychanalyse certes comporte une théorie des instincts, fort élaborée, et à vrai dire la première théorie vérifiable qu'on en ait donné chez l'homme. Mais elle nous les montre engagée dans un métamorphisme où la formule de leur organe, de leur direction et de leur objet, est un couteau de Jeannot aux pièces indéfiniment échangeables. Les *Triebe* ou pulsions, qui s'y isolent, constituent seulement un système d'équivalences énergétiques où nous référons les échanges psychiques, non en tant qu'ils se subordonnent à quelque conduite toute montée, naturelle ou acquise, mais en tant qu'ils symbolisent, voire intègrent dialectiquement les fonctions des organes où apparaissent les échanges naturels, à savoir les orifices, buccal, anal et génito-urinaire.

Dès lors ces pulsions ne nous apparaissent que dans des liaisons très complexes, où leur gauchissement même ne peut faire préjuger de leur intensité d'origine. Parler d'un excès de *libido* est une formule vide de sens.

S'il est en fait une notion qui se dégage d'un grand nombre d'individus capables, tant par leurs antécédents que par l'impression « constitutionnelle » qu'on retire de leur contact et de leur aspect, de donner l'idée de « tendances criminelles », – c'est bien plutôt celle d'un défaut [(28)]que d'un excès vital. Leur hypogénitalité est souvent manifeste et leur climat rayonne la froideur libidinale.

Si de nombreux sujets dans leurs délits, exhibitions, vols, grivèleries, diffamations anonymes, voire dans les crimes de la passion meurtrière, trouvent et recherchent une stimulation sexuelle, celle-ci, quoi qu'il en soit des mécanismes qui la causent, angoisse, sadisme ou association situationnelle, ne saurait être tenue pour un effet de débordement des instincts.

Assurément la corrélation est évidente de nombreuses perversions chez les sujets qui viennent à l'examen criminologique, mais elle ne peut être évaluée

psychanalytiquement qu'en fonction de la fixation objectale, de la stagnation de développement, de l'implication dans la structure du moi, des refoulements névrotiques qui constituent le cas individuel.

Plus concrète est la notion dont notre expérience complète la topique psychique de l'individu : celle du Ça, mais aussi combien plus que les autres difficile à saisir.

En faire la somme des dispositions innées est une définition purement abstraite et sans valeur d'usage.

Un terme de constante situationnelle, fondamentale dans ce que la théorie désigne comme automatismes de répétition, paraît s'y rapporter, la déduction étant faite des effets du refoulé et des identifications du moi, et peut intéresser les faits de récidive.

Le Ça sans doute implique aussi ces élections fatales, manifestes dans le mariage, la profession ou l'amitié, et qui souvent apparaissent dans le crime comme une révélation des figures du destin.

Les « tendances » du sujet d'autre part ne sont point sans montrer des glissements liés au niveau de leur satisfaction. On voudrait poser la question des effets qu'y peut avoir un certain indice de satisfaction criminelle.

Mais nous sommes là peut-être aux limites de notre action dialectique, et la vérité qu'il nous est donné d'y reconnaître avec le sujet, ne saurait être réduite à l'objectivation scientifique.

À l'aveu que nous recevons du névrosé ou du pervers de la jouissance ineffable qu'ils trouvent à se perdre dans l'image fascinante, nous pouvons mesurer la puissance d'un hédonisme, qui nous introduira aux rapports ambigus de la réalité et du plaisir. Si à nous référer à ces deux grands principes, nous décrivons le sens d'un développement normatif, comment ne pas être saisi de l'importance des fonctions fantasmatiques dans les motifs de ce progrès, et combien captive reste la vie [(29)]humaine de l'illusion narcissique dont nous savons qu'elle tisse ses plus « réelles »

coordonnées. Et d'autre part tout n'est-il pas déjà pesé près du berceau aux balances incommensurables de la Discorde et de l'Amour ?

Au-delà de ces antinomies qui nous amènent au seuil de la sagesse, il n'y a pas de crime absolu, et il existe encore malgré l'action de police étendue par notre civilisation au monde entier, des associations religieuses, liées par une pratique du crime, où leurs adeptes savent retrouver les présences surhumaines qui dans l'équilibre de l'Univers veillent à la destruction.

Pour nous dans les limites que nous nous sommes efforcés de définir comme celles où nos idéaux sociaux réduisent la compréhension du crime et qui conditionnent son objectivation criminologique, si nous pouvons apporter une vérité d'une rigueur plus juste, n'oublions pas que nous le devons à la fonction privilégiée : celle du recours du sujet au sujet, qui inscrit nos devoirs dans l'ordre de la fraternité éternelle : sa règle est aussi la règle de toute action à nous permise.

Intervention sur l'exposé de F. Pasche « Cent cinquante biographies de tuberculeux pulmonaires » paru dans l'Evolution Psychiatrique, *1951, fascicule IV, page 554-556.*

(554)M. LACAN. – En ouvrant la discussion, je tiens à souligner l'intérêt des recherches de M. Pasche. J'apprécie, dans la partie théorique de l'entretien, l'attention portée aux *mécanismes relationnels simples*, relevés chez les malades (et qui les opposent de ce chef aux *névrosés* où l'analyse permet d'observer des mécanismes de défense plus compliqués). L'analyse des névroses fait apercevoir l'entité « Moi », mais l'analyse des tuberculeux pulmonaires de M. Pasche fait apparaître des conflits, des frustrations puisant « actuellement » dans le milieu extérieur, et cela correspond bien à mon opinion.

Didactiquement parlant, il résulte de ces faits, pour le psychiatre, l'impression d'un flou, d'un éparpillement, d'une non-constitution du Moi. D'où, en conséquence, la nécessité d'une étude massive, de grosses statistiques.

La référence comparative à la méthodologie psychanalytique chez ces malades qui ne sont pas psychanalysés, est pour nous inévitable dans la poursuite de cette étude. Elle est singulièrement difficile pourtant, eu égard à ce qui a été dit plus haut. Que l'on se rappelle simplement que dans l'analyse des névroses, les pulsions du *Ça* ne peuvent être perçues et étudiées qu'à travers le *Moi.*

M. MINKOWSKI. […]

(556)M. LACAN.– Je trouve que M. Pasche a bien fait, dans son enquête sur le déterminisme de la localisation respiratoire, d'avoir attribué de l'importance à la fonction *expressive* de l'organe respiratoire, telle qu'illustrée par exemple dans le cri ; s'adressant à M. Minkowski, il dit ne pas voir ce que la phénoménologie peut apporter sur cet exemple précis de plus que le conférencier.

M. PASCHE – Je remercie tous ceux qui ont bien voulu prendre la parole et dois dire d'emblée que je suis en somme d'accord avec eux. La conception même que je fais de la tuberculose pulmonaire rend nécessaire l'examen d'un bien plus grand nombre de cas et une étude comparative qui reste à faire. En particulier je suis d'autant plus sensible aux remarques de M. Lacan que je me suis fait les mêmes critiques qui, d'ailleurs, m'ont fait hésiter à vous présenter si prématurément ce travail. […]

Intervention sur l'exposé de P. Fouquet « Réflexions cliniques et thérapeutiques sur l'alcoolisme » paru dans l'Evolution Psychiatrique, *1951 fascicule II, pages 260-261*

M. CENAC. – Les médecins de l'Infirmerie Spéciale ont une attitude particulière à l'égard des alcooliques dont la mauvaise foi est bien connue. Ces malades ont en effet une attitude de reniement que l'on retrouve également chez les sujets amenés pour attentat à la pudeur. Il serait intéressant d'étudier ce problème même en dehors de toute sanction (dans les Services Ouverts par exemple).

M. HENRI EY. – Les analyses de M. Fouquet ont été conduites avec beaucoup de brio et il a adressé un schéma intéressant de la structure complexuelle du buveur rivé à son « biberon ». Ce qu'il a paru moins bien expliquer, comme le soulignait M. Bonnafé, c'est le fait que les femmes « boivent » moins car si la frustration orale joue un rôle déterminant on se demande pourquoi les femmes ne réagissent pas comme les hommes. Ce serait alors qu'il faudrait faire intervenir des « facteurs de milieu ». Et M. Bonnafé a précisément reproché au conférencier d'avoir scotomisé ceux-ci aux dépens d'une sorte de mythe, celui de la névrose, de la régression névrotique. Nous considérons que la névrose – et celle de la disposition, de l'appétence toxicophilique en est une – n'est ni réductible au jeu de pulsions et de frustrations, ni aux difficultés de milieu. Ce n'est pas sans malice que j'assiste à ces conflits d'opinions également fausses dans la mesure même où pour expliquer l'arriération affective ou la fixation d'habitudes qui représentent comme on l'a dit un « suicide différé » on n'a pas recours à la notion d'une certaine condition organique de cet état névrotique. Condition organique qui s'impose nécessairement et que l'on appelle selon les époques et les écoles : dégénérescence, déséquilibre, constitution névropathique, prédisposition, immaturité, ou « arriération » affective.

M. LACAN – Je trouve que les divers orateurs sont bien injustes avec Fouquet, en l'accusant de ne pas avoir traité des problèmes qui étaient hors de son propos. C'est quand M. Fouquet aborde les problèmes psychopathologiques que l'on doit faire quelques réserves sur les termes de dépendance et de frustration qu'il emploie. Ces termes sont ambigus parce qu'ils ont un sens précis dans l'expérience analytique et un sens très vague dans le langage courant. Il est difficile d'approfondir cette question sans faire une étude phénoménologique de l'ivresse, dont le stade et les aspects peuvent avoir des significations différentes, certainement distinctes des effets de la

nutrition lactée. Il est vrai que l'alcool n'est pas seulement un toxique mais aussi un aliment. Il en résulte que le cadre de l'alcoolisme, par la diversité des significations qu'il comporte, pose des problèmes très embarrassants. Il faut également envisager l'alcoolisme dans les différentes ères* culturelles. Le vin et l'alcool ont par exemple joué un rôle considérable dans la civilisation chinoise. Les orgies ont pu être un élément significatif du style d'une civilisation. Le rôle du milieu est indéniable et on peut soutenir que l'alcool est une dimension sociologique essentielle. Mettre un individu devant l'alcool a été parfois un facteur de sélection sociale. Il est donc difficile d'enlever à l'alcool son rôle dans les échanges sociaux.

Mr FOUQUET – Je tenterai de répondre à mes interlocuteurs […]

* Il faut lire « aire » sans doute !

Intervention sur l'exposé de G. Amado « Éthique et psychologie d'adolescents inadaptés » paru dans l'Evolution Psychiatrique, *1951, fascicule 1, pages 28-29.*

Monsieur LACAN. – Je m'associe à tous ceux qui sont intervenus pour vous féliciter. Une chose me paraît ressortir particulièrement de votre conférence et présenter un intérêt particulier : c'est ce que vous avez exposé sous le nom « d'état d'asthénie », la passivité homosexuelle y joignant une note qui mériterait d'être étudiée de plus près et approfondie. Il y a là non seulement refus, mais passivité consciente et appliquée s'étendant à toute l'attitude à l'endroit de l'existence et comportant dans les pratiques homosexuelles non une attirance particulière mais ce qui répond le mieux à une passivité profonde et systématique.

Je m'associe à la remarque de Lebovici, sur ce que le groupe paraît être décrit comme plus inconsistant qu'il ne l'est. La structure en est difficile à saisir parce qu'il y a des éléments secrets. Lebovici a parlé de rites. Du moment qu'il y a des rites, on ne peut pas dire que le groupe soit inconsistant.

Je ne crois pas qu'il soit correct d'envisager l'adhésion de nouveaux éléments sous l'angle des prédispositions individuelles. Cependant, à un autre point de vue, il n'y a pas seulement l'état de crise de la société, auquel il a été fait allusion. Il y a longtemps que la société est en crise et on peut envisager le Snobisme comme une crise perpétuelle ; l'Europe est en crise perpétuelle. Ce phénomène répond à des composantes très définies du moment. Il faudrait sans doute faire intervenir des éléments du symbolisme social. Ce n'est pas seulement par besoin d'étiquette que ces jeunes gens se réclament de l'Existentialisme. Ils peuvent n'avoir rien lu de Sartre ou d'un autre. Cependant je ne crois pas qu'il soit illégitime qu'il s'en réclament. Si l'Existentialisme a eu un succès tout à fait surprenant, c'est qu'il correspond à l'actualité de problèmes sociaux, moraux, voire même spirituels. Les éléments de ce groupe sont recrutés dans une certaine classe bourgeoise qui est le support de ces phénomènes de crise. C'est un fait local qui a lieu en un point délimité de la grande ville. On ne

peut pas séparer ce groupe d'un [29]certain nombre de significations. Nous sommes trop près pour pouvoir bien en juger. On fait plus facilement une étude de la culture de populations lointaines, comme celle des îles Fidji, par exemple. Peut-on en définir les arêtes originales ? Des études de ce point de vue auraient le plus grand intérêt. Je pense qu'une part importante de manifestations reconnues comme maladies mentales, comme délires, ne sont pas justiciable d'une simple notion d'éléments morbides en relations avec des actions individuelles. Je crois que ce qu'on entend comme maladie mentale (où la notion de maladie évoque un biologisme qui fait illusion) rentre dans le symbolisme général d'une société, dans le discours constitutif d'une société. Même dans les sociétés les mieux portantes, très civilisées, il y a plusieurs systèmes de symbolismes qui interfèrent, rivalisent et sont inconciliables. On pourrait peut-être un jour étudier la « maladie mentale » en l'envisageant moins comme phénomène individuel que comme une déchirure entre ces divers symbolismes, en particulier lorsque nous parlons de délinquance ou d'individus « à la limite de la maladie mentale ».

« Some reflections on the ego » fut lu par Lacan à la British Psycho-Analytical Society *le 2 mai 1951, publié dans* International Journal of psychoanalysis, *1953, volume 34, pp. 11-17. Ce texte sera suivi d'une traduction en français.*

SOME REFLECTIONS ON THE EGO[1]

(11)The development of Freud's views on the ego led him to two apparently contradictory formulations.

The ego takes sides against the object in the theory of narcissism : the concept of libidinal economy. The bestowal of the libidinal cathexis on one's own body leads to the pain of hypochondriasis, while the loss of the object leads to a depressive tension which may even culminate in suicide.

On the other hand, the ego takes sides with the object in the topographic theory of the functioning of the perception-consciousness system and resists the id, i.e. the combination of drives governed solely by the pleasure-principle.

If there be a contradiction here, it disappears when we free ourselves from a naive conception of the reality-principle and take note of the fact – though Freud may have been clear on this point, his statements sometimes were not – that while reality precedes thought, it takes different forms according to the way the subject deals with it.

Analytic experience gives this truth a special force for us and shows it as being free from all trace of idealism, for we can specify concretely the oral, anal, and genital relationships which the subject establishes with the outer world at the libidinal level.

I refer here to a formulation in language by the subject, which has nothing to do with romantically intuitive or vitalistic moods of contact with reality, of his interactions with his environment as they are determined by each of the orifices of his body. The whole psycho-analytic theory of instinctual drives stands or falls by this.

[1] Read to the British Psycho-Analytical Society on 2 May, 1951.

What relation does the « libidinal subject » whose relationships to reality are in the form of an opposition between an *Innenwelt* and an *Umwelt* have to the ego ? To discover this, we must start from the fact – all too neglected – that verbal communication is the instrument of psycho-analysis. Freud did not forget this when he insisted that repressed material such as memories and ideas which, by definition, can return from repression, must, at the time when the events in question took place, have existed in a form in which there was at least the possibility of its being verbalized. By dint of recognizing a little more clearly the supra-individual function of language, we can distinguish in reality the new developments which are actualized by language. Language has, if you care to put it like that, a sort of retrospective effect in determining what is ultimately decided to be real. Once this is understood, some of the criticisms which have been brought against the legitimacy of Melanie Klein's encroachments into the pre-verbal areas of the unconscious will be seen to fall to the ground.

Now the structure of language gives us a clue to the function of the ego. The ego can either be the subject of the verb or qualify it. There are two kinds of language : in one of them one says « I am beating the dog » and in another « There is a beating of the dog by me ». But, be it noted, the person who speaks, whether he appears in the sentence as the subject of the verb or as qualifying it, in either case asserts himself as an object involved in a relationship of some sort, whether one of feeling or of doing.

Does what is expressed in such statements of the ego give us a picture of the relationship of the subject to reality ?

Here, as in other examples, psycho-analytical experience substantiates in the most striking way the speculations of philosophers, in so far as they have defined the existential relationship expressed in language as being one of negation.

What we have been able to observe is the privileged way in which a person expresses himself as the ego ; it is precisely this – *Verneinung*, or denial.

We have learned to be quite sure that when someone says « It is not so » it is because it is so ; that when he says « I do not mean » he does [(12)]mean ; we know how

to recognize the underlying hostility in most « altruistic » statements, the undercurrent of homosexual feeling in jealousy, the tension of desire hidden in the professed horror of incest ; we have noted that manifest indifference may mask intense latent interest. Although in treatment we do not meet head-on the furious hostility which such interpretations provoke, we are nevertheless convinced that our researches justify the epigram of the philosopher who said that speech was given to man to hide his thoughts ; our view is that the essential function of the ego is very nearly that systematic refusal to acknowledge reality *(méconnaissance systématique de la réalité*) which French analysts refer to in talking about the psychoses.

Undoubtedly every manifestation of the ego is compounded equally of good intentions and bad faith and the usual idealistic protest against the chaos of the world only betrays, inversely, the very way in which he who has a part to play in it manages to survive. This is just the illusion which Hegel denounced as the Law of the Heart, the truth of which no doubt clarifies the problem of the revolutionary of to-day who does not recognize his ideals in the results of his acts. This truth is also obvious to the man who, having reached his prime and seen so many professions of faith belied, begins to think that he has been present at a general rehearsal for the Last Judgement.

I have shown in my earlier works that paranoia can only be understood in some such terms ; I have demonstrated in a monograph that the persecutors were identical with the images of the ego-ideal in the case studied.

But, conversely, in studying « paranoiac knowledge », I was led to consider the mechanism of paranoiac alienation of the ego as one of the preconditions of human knowledge.

It is, in fact, the earliest jealousy that sets the stage on which the triangular relationship between the ego, the object and « someone else » comes into being. There is a contrast here between the object of the animal's needs which is imprisoned in the field of force of its desire, and the object of man's knowledge.

The object of man's desire, and we are not the first to say this, is essentially an object desired by someone else. One object can become equivalent to another, owing to the effect produced by this intermediary, in making it possible for objects to be exchanged and compared. This process tends to diminish the special significance of any one particular object, but at the same time it brings into view the existence of objects without number.

It is by this process that we are led to see our objects as identifiable egos, having unity, permanence, and substantiality ; this implies an element of inertia, so that the recognition of objects and of the ego itself must be subjected to constant revision in an endless dialectical process.

Just such a process was involved in the Socratic Dialogue : whether it dealt with science, politics, or love, Socrates taught the masters of Athens to become what they must by developing their awareness of the world and themselves through « forms » which were constantly redefined. The only obstacle he encountered was the attraction of pleasure.

For us, whose concern is with present-day man, that is, man with a troubled conscience, it is in the ego that we meet this inertia : we know it as the resistance to the dialectic process of analysis. The patient is held spellbound by his ego, to the exact degree that it causes his distress, and reveals its nonsensical function. It is this very fact that has led us to evolve a technique which substitutes the strange detours of free association for the sequence of the Dialogue.

But what, then, is the function of this resistance which compels us to adopt so many technical precautions ?

What is the meaning of the aggressiveness which is always ready to be discharged the moment the stability of the paranoiac delusional system is threatened ?

Are we not really dealing here with one and the same question ?

In trying to reply by going into the theory a little more deeply, we were guided by the consideration that if we were to gain a clearer understanding of our

therapeutic activity, we might also be able to carry it out more effectively – just as in placing our rôle as analyst in a definite context in the history of mankind, we might be able to delimit more precisely the scope of the laws we might discover.

The theory we have in mind is a genetic theory of the ego. Such a theory can be considered psycho-analytic in so far as it treats the relation of the subject to his own body in terms of his identification with an *imago*, which is the psychic relationship *par excellence ;* in fact, the concept we have formed of this relationship from our analytic work is the starting point for all genuine and scientific psychology.

(13)It is with the body-image that we propose to deal now. If the hysterical symptom is a symbolic way of expressing a conflict between different forces, what strikes us is the extraordinary effect that this « symbolic expression » has when it produces segmental anaesthesia or muscular paralysis unaccountable for by any known grouping of sensory nerves or muscles. To call these symptoms functional is but to confess our ignorance, for they follow the pattern of a certain imaginary Anatomy which has typical forms of its own. In other words, the astonishing somatic compliance which is the outward sign of this imaginary anatomy is only shown within certain definite limits. I would emphasize that the imaginary anatomy referred to here varies with the ideas (clear or confused) about bodily functions which are prevalent to a given culture. It all happens

as if the body-image had an autonomous existence of its own, and by autonomous I mean here independent of objective structure. All the phenomena we are discussing seem to exhibit the laws of *gestalt* ; the fact that the penis is dominant in the shaping of the body-image is evidence of this. Though this may shock the sworn champions of the autonomy of female sexuality, such dominance is a fact and one moreover which cannot be put down to cultural influences alone.

Furthermore, this image is selectively vulnerable along its lines of cleavage. The fantasies which reveal this cleavage to us seem to deserve to be grouped together under some such term as the « image of the body in bits and pieces » (*imago du*

corps morcelé) which is in current use among French analysts. Such typical images appear in dreams, as well as in fantasies. They may show, for example, the body of the mother as having a mosaic structure like that of a stained-glass window. More often, the resemblance is to a jig-saw puzzle, with the separate parts of the body of a man or an animal in disorderly array. Even more significant for our purpose are the incongruous images in which disjointed limbs are rearranged as strange trophies ; trunks cut up in slices and stuffed with the most unlikely fillings, strange appendages in eccentric positions, reduplications of the penis, images of the cloaca represented as a surgical excision, often accompanied in male patients by fantasies of pregnancy. This kind of image seems to have a special affinity with congenital abnormalities of all sorts. An illustration of this was provided by the dream of one of my patients, whose ego development had been impaired by an obstetrical brachial plexus palsy of the left arm, in which the rectum appeared in the thorax, taking the place of the left sub-clavicular vessels. (His analysis had decided him to undertake the study of medicine).

What struck me in the first place was the phase of the analysis in which these images came to light : they were always bound up with the elucidation of the earliest problems of the patient's ego and with the revelation of latent hypochondriacal preoccupations. These are often completely covered over by the neurotic formations which have compensated for them in the course of development. Their appearance heralds a particular and very archaic phase of the transference, and the value we attributed to them in identifying this phase has always been confirmed by the accompanying marked decrease in the patient's deepest resistances.

We have laid some stress on this phenomenological detail, but we are not unaware of the importance of Schilder's work on the function of the body-image, and the remarkable accounts he gives of the extent to which it determines the perception of space.

The meaning of the phenomenon called « phantom limb » is still far from being exhausted. The aspect which seems to me especially worthy of notice is that such

experiences are essentially related to the continuation of a pain which can no longer be explained by local irritation ; it is as if one caught a glimpse here of the existential relation of a man with his body-image in this relationship with such a narcissistic object as the lack of a limb.

The effects of frontal leucotomy on the hitherto intractable pain of some forms of cancer, the strange fact of the persistence of the pain with the removal of the subjective element of distress in such conditions, leads us to suspect that the cerebral cortex functions like a mirror, and that it is the site where the images are integrated in the libidinal relationship which is hinted at in the theory of narcissism.

So far so good. We have, however, left untouched the question of the nature of the imago itself. The facts do, however, involve the positing of a certain formative power in the organism. We psycho-analysts are here reintroducing an idea discarded by experimental science, i.e. Aristotle's idea of *Morphe.* In the sphere of relationships in so far as it concerns [(14)]the history of the individual we only apprehend the exteriorized images, and now it is the Platonic problem of recognizing their meaning that demands a solution.

In due course, biologists will have to follow us into this domain, and the concept of identification which we have worked out empirically is the only key to the meaning of the facts they have so far encountered.

It is amusing, in this connexion, to note their difficulty when asked to explain such data as those collected by Harrison in the *Proceedings of the Royal Society,* 1939. These data showed that the sexual maturation of the female pigeon depends entirely on its seeing a member of its own species, male or female, to such an extent that while the maturation of the bird can be indefinitely postponed by the lack of such perception, conversely the mere sight of its own reflection in a mirror is enough to cause it to mature almost as quickly as if it had seen a real pigeon.

We have likewise emphasized the significance of the facts described in 1941 by Chauvin in the *Bulletin de la Société entomologique de France* about the migratory

locust, *Schistocerca,* commonly known as a grasshopper. Two types of development are open to the grasshopper, whose behaviour and subsequent history are entirely different. There are solitary and gregarious types, the latter tending to congregate in what is called the « cloud ». The question as to whether it will develop into one of these types or the other is left open until the second or third so-called larval periods (the intervals between sloughs). The one necessary and sufficient condition is that it perceives something whose shape and movements are sufficiently like one of its own species, since the mere sight of a member of the closely similar *Locusta* species (itself non-gregarious) is sufficient, whereas even association with a *Gryllus* (cricket) is of no avail. (This, of course, could not be established without a series of control experiments, both positive and negative, to exclude the influence of the insect's auditory and olfactory apparatus, etc., including, of course, the mysterious organ discovered in the hind legs by Brunner von Wattenwyll).

The development of two types utterly different as regards size, colour and shape, in phenotype, that is to say, and differing even in such instinctual characteristics as voraciousness is thus completely determined by this phenomenon of Recognition. M. Chauvin, who is obliged to admit its authenticity, nevertheless does so with great reluctance and shows the sort of intellectual timidity which among experimentalists is regarded as a guarantee of objectivity.

This timidity is exemplified in medicine by the prevalence of the belief that a fact, a bare fact, is worth more than any theory, and is strengthened by the inferiority feelings doctors have when they compare their own methods with those of the more exact sciences.

In our view, however, it is novel theories which prepare the ground for new discoveries in science, since such theories not only enable one to understand the facts better, but even make it possible for them to be observed in the first place. The facts are then less likely to be made to fit, in a more or less arbitrary way, into accepted doctrine and there pigeon-holed.

Numerous facts of this kind have now come to the attention of biologists, but the intellectual revolution necessary for their full understanding is still to come. These biological data were still unknown when in 1936 at the Marienbad Congress I introduced the concept of the « Mirror Stage » as one of the stages in the development of the child.

I returned to the subject two years ago at the Zurich Congress. Only an abstract (in English translation) of my paper was published in the Proceedings of the Congress. The complete text appeared in the *Revue française de Psychanalyse.*

The theory I there advanced, which I submitted long ago to French psychologists for discussion, deals with a phenomenon to which I assign a twofold value. In the first place, it has historical value as it marks a decisive turning-point in the mental development of the child. In the second place, it typifies an essential libidinal relationship with the body-image. For these two reasons the phenomenon demonstrates clearly the passing of the individual to a stage where the earliest formation of the ego can be observed.

The observation consists simply in the jubilant interest shown by the infant over eight months at the sight of his own image in a mirror. This interest is shown in games in which the child seems to be in endless ecstasy when it sees that movements in the mirror correspond to its own movements. The game is rounded off by attempts to explore the things seen in the mirror and the nearby objects they reflect.

The purely imaginal play evidenced in such deliberate play with an illusion is fraught with significance for the philosopher, and all the [15]more so because the child's attitude is just the reverse of that of animals. The chimpanzee, in particular, is certainly quite capable at the same age of detecting the illusion, for one finds him testing its reality by devious methods which shows an intelligence on the performance level at least equal to, if not better than, that of the child at the same age. But when he has been disappointed several times in trying to get hold of something that is not there,

the animal loses all interest in it. It would, of course, be paradoxical to draw the conclusion that the animal is the better adjusted to reality of the two !

We note that the image in the mirror is reversed, and we may see in this at least a metaphorical representation of the structural reversal we have demonstrated in the ego as the individual's psychical reality. But, metaphor apart, actual mirror reversals have often been pointed out in Phantom Doubles. (The importance of this phenomenon in suicide was shown by Otto Rank). Furthermore, we always find the same sort of reversal, if we are on the look-out for it, in those dream images which represent the patient's ego in its characteristic rôle ; that is, as dominated by the narcissistic conflict. So much is this so that we may regard this mirror-reversal as a prerequisite for such an interpretation.

But other characteristics will give us a deeper understanding of the connexion between this image and the formation of the ego. To grasp them we must place the reversed image in the context of the evolution of the successive forms of the body image itself on the one hand, and on the other we must try to correlate with the development of the organism and the establishment of its relations with the Socius those images whose dialectical connexions are brought home to us in our experience in treatment.

The heart of the matter is this. The behaviour of the child before the mirror seems to us to be more immediately comprehensible than are his reactions in games in which he seems to wean himself from the object, whose meaning Freud, in a flash of intuitive genius, described for us in *Beyond the Pleasure Principle.* Now the child's behaviour before the mirror is so striking that it is quite unforgettable, even by the least enlightened observer, and one is all the more impressed when one realizes that this behaviour occurs either in a babe in arms or in a child who is holding himself upright by one of those contrivances to help one to learn to walk without serious falls. His joy is due to his imaginary triumph in anticipating a degree of muscular co-ordination which he has not yet actually achieved.

We cannot fail to appreciate the affective value which the gestalt of the vision of the whole body-image may assume when we consider the fact that it appears against a background of organic disturbance and discord, in which all the indications are that we should seek the origins of the image of the « body in bits and pieces » (*corps morcelé).*

Here physiology gives us a clue. The human animal can be regarded as one which is prematurely born. The fact that the pyramidal tracts are not myelinated at birth is proof enough of this for the histologist, while a number of postural reactions and reflexes satisfy the neurologist. The embryologist too sees in the « foetalization », to use Bolk's term, of the human nervous system, the mechanism responsible for Man's superiority to other animals – viz. the cephalic flexures and the expansion of the fore-brain.

His lack of sensory and motor co-ordination does not prevent the new-born baby from being fascinated by the human face, almost as soon as he opens his eyes to the light of day, nor from showing in the clearest possible way that from all the people around him he singles out his mother.

It is the stability of the standing posture, the prestige of stature, the impressiveness of statues, which set the style for the identification in which the ego finds its starting-point and leave their imprint in it for ever.

Miss Anna Freud has enumerated, analysed and defined once and for all the mechanisms in which the functions of the ego take form in the psyche. It is noteworthy that it is these same mechanisms which determine the economy of obsessional symptoms. They have in common an element of isolation and an emphasis on achievement ; in consequence of this one often comes across dreams in which the dreamer's ego is represented as a stadium or other enclosed space given over to competition for prestige.

Here we see the ego, in its essential resistance to the elusive process of Becoming, to the variations of Desire. This illusion of unity, in which a human being is

always looking forward to self-mastery, entails a constant danger of sliding back again into the chaos from which he started ; it hangs over the abyss of a dizzy Assent in which one can perhaps see the very essence of Anxiety.

(16)Nor is this all. It is the gap separating man from nature that determines his lack of relationship to nature, and begets his narcissistic shield, with its nacreous covering on which is painted the world from which he is for ever cut off, but this same structure is also the sight where his own milieu is grafted on to him, i.e. the society of his fellow men.

In the excellent accounts of children provided by the Chicago observers we can assess the rôle of the body-image in the various ways children identify with the Socius. We find them assuming attitudes, such as that of master and slave, or actor and audience. A development of this normal phenomenon merits being described by some such term as that used by French psychiatrists in the discussion of paranoia, viz. « transivitism ». This transivitism binds together in an absolute equivalent attack and counter-attack ; the subject here is in that state of ambiguity which precedes truth, in so far as his ego is actually alienated from itself in the other person.

It should be added that for such formative games to have their full effect, the interval between the ages of the children concerned should be below a certain threshold, and psychoanalysis alone can determine the optimum such age interval. The interval which seems to make identification easiest may, of course, in critical phases of instinctual integration, produce the worst possible results.

It has perhaps not been sufficiently emphasized that the genesis of homosexuality in a body can sometimes be referred to the imago of an older sister ; it is as if the boy were drawn into the wake of his sister's superior development ; the effect will be proportionate to the length of time during which this interval strikes just the right balance.

Normally, these situations are resolved through a sort of paranoiac conflict, in the course of which, as I have already shown, the ego is built up by opposition.

The libido, however, entering into narcissistic identification, here reveals its meaning. Its characteristic dimension is aggressiveness.

We must certainly not allow ourselves to be misled by verbal similarities into thinking, as so often happens, that the word « aggressiveness » conveys no more than capacity for aggression.

When we go back to the concrete functions denoted by these words, we see that « aggressiveness » and « aggression » are much more complementary than mutually inclusive terms, and, like « adaptability » and « adaptation », they may represent two contraries.

The aggressiveness involved in the ego's fundamental relationship to other people is certainly not based on the simple relationship implied to the formula « big fish eat little fish », but upon the intra-psychic tension we sense in the warning of the ascetic that « a blow at your enemy is a blow at yourself ».

This is true in all the forms of that process of negation whose hidden mechanism Freud analysed with such brilliance. In « he loves me. I hate him. He is not the one I love », the homosexual nature of the underlying « I love him » is revealed. The libidinal tension that shackles the subject to the constant pursuit of an illusory unity which is always luring him away from himself, is surely related to that agony of dereliction which is Man's particular and tragic destiny. Here we see how Freud was led to his deviant concept of a death instinct.

The signs of the lasting damage this negative libido causes can be read in the face of a small child torn by the pangs of jealousy, where St. Augustine recognized original evil. « Myself have seen and known even a baby envious ; it could not speak, yet it turned pale and looked bitterly on its foster-brother » (… *nondum loquebatur, et intuebatur pallidus amaro aspectu conlactaneum suum).*

Moreover, the whole development of consciousness leads only to the rediscovery of the antinomy by Hegel as the starting-point of the ego. As Hegel's well-

known doctrine puts it, the conflict arising from the co-existence of two consciousnesses can only be resolved by the destruction of one of them.

But, after all, it is by our experience of the suffering we relieve in analysis that we are led into the domain of metaphysics.

These reflections on the functions of the ego ought, above all else, to encourage us to reexamine certain notions that are sometimes accepted uncritically, such as the notion that it is psychologically advantageous to have a strong ego.

lit actual fact, the classical neuroses always seem to be by-products of a strong ego, and the great ordeals of the war showed us that, of all men, the real neurotics have the best defences. Neuroses involving failure, character difficulties, and self-punishment are obviously increasing in extent, and they take their place among the tremendous inroads the ego makes on the personality as a whole.

(17)Indeed, a natural process of self-adjustment will not alone decide the eventual outcome of this drama. The concept of self-sacrifice, which the French school has described as *oblativité*, as the normal outlet for the psyche liberated by analysis seems to us to be a childish oversimplification.

For every day in our practice we are confronted with the disastrous results of marriages based on such a self-sacrifice, of commitments undertaken in the spirit of narcissistic illusion which corrupts every attempt to assume responsibility for other people.

Here we must touch on the problem of our own historical evolution, which may be responsible both for the psychological impasse of the ego of contemporary man, and for the progressive deterioration in the relationships between men and women in our society.

We do not want to complicate the issues by straying too far from our main topic, and so shall confine ourselves to mentioning what comparative anthropology has taught us about the functions in other cultures of the so-called « bodily techniques » of which the sociologist Mauss has advocated a closer study. These bodily techniques

are to be found everywhere ; we can see them maintaining the trance-states of the individual, as well as the ceremonies of the group, they are at work in ritual mummeries and ordeals of initiation. Such rites seem a mystery to us now ; we are astonished that manifestations which among us would be regarded as pathological, should in other cultures, have a social function in the promotion of mental stability. We deduce from this that these techniques help the individual to come through critical phases of development that prove a stumbling-block to our patients.

It may well be that the Oedipus complex, the corner-stone of analysis, which plays so essential a part in normal psycho-sexual development, represents in our culture the vestigial relics of the relationships by means of which earlier communities were able for centuries to ensure the psychological mutual interdependence essential to the happiness of their members.

The formative influence which we have learned to detect in the first attempts to subject the orifices of the body to any form of control allows us to apply this criterion to the study of primitive societies ; but the fact that in these societies we find almost none of the disorders that drew our attention to the importance of early training, should make us chary of accepting without question such concepts as that of the « basic personality structure » of Kardiner.

Both the illnesses we try to relieve and the functions that we are increasingly called upon, as therapists, to assume in society, seem to us to imply the emergence of a new type of man : *Homo psychologicus*, the product of our industrial age. The relations between this *Homo psychologicus* and the machines he uses are very striking, and this is especially so in the case of the motor-car. We get the impression that his relationship to this machine is so very intimate that it is almost as if the two were actually conjoined – its mechanical defects and breakdowns often parallel his neurotic symptoms. Its emotional significance for him comes from the fact that it exteriorizes the protective shell of his ego, as well as the failure of his virility.

This relationship between man and machine will come to he regulated by both psychological and psychotechnical means ; the necessity for this will become increasingly urgent in the organization of society.

If, in contrast to these psychotechnical procedures, the psycho-analytical dialogue enables us to re-establish a more human relationship, is not the form of this dialogue determined by an impasse, that is to say by the resistance of the ego ?

Indeed, is not this dialogue one in which the one who knows admits by his technique that he can free his patient from the shackles of his ignorance only by leaving all the talking to him ?

(Received 2 May, 1951)

Nous vous proposons la traduction parue dans Le coq-héron *sous le titre : « Quelques réflexions sur l'ego », 1980, n° 78, pp. 3-13.*

(3)Le développement des vues de Freud sur l'Ego l'a conduit à deux formulations en apparence contradictoires.

L'Ego prend place contre l'objet dans la théorie du narcissisme : le concept d'économie libidinale. L'investissement libidinal du corps propre conduit à la douleur hypochondriaque, tandis que la perte de l'objet conduit à une tension dépressive qui peut même aboutir au suicide.

D'un autre côté, l'Ego prend place avec l'objet dans la théorie topographique du fonctionnement du système perception-conscience et résiste au ça, c'est à dire la combinaison des pulsions uniquement gouvernée par le principe de plaisir.

Cette contradiction disparaît lorsque nous nous libérons d'une conception naïve du principe de réalité, et prenons en considération le fait – bien que Freud ait été clair sur ce point et pourtant son exposé ne l'était quelquefois pas – que tandis que la réalité précède la pensée, elle prend des formes différentes selon la manière dont le sujet s'en accommode.

L'expérience analytique donne à cette vérité une force spéciale pour nous, et la montre comme étant libre de toute trace d'idéalisme, car nous pouvons déterminer concrètement les relations orales, anales et génitales, que le sujet établit avec le monde extérieur au niveau libidinal.

Je me réfère ici à une formulation de langage par le sujet, qui n'a rien à voir avec des modalités intuitives, romantiques ou vitalistes, de contact avec la réalité, de ses interactions avec son environnement comme elles sont déterminées par chacun des orifices de son corps. Toute la théorie psychanalytique des conduites instinctuelles tient ou non à cela.

Quelle relation a le « sujet libidinal », dont les relations à la réalité prennent la forme d'une opposition entre l'*Innenwelt* et l'*Umwelt,* à l'Ego ? Pour le découvrir, nous

devons partir du fait – trop négligé – que la communication verbale est l'instrument de la psychanalyse. Freud n'a pas oublié cela quand il insistait sur le matériel refoulé tel que souvenirs et idées qui, par définition, peuvent émerger du refoulé, et qui ont dû, au moment où les évènements [(4)]en question eurent lieu, avoir existé dans une forme sous laquelle ils ont eu pour le moins la possibilité d'être verbalisés. À force de reconnaître un peu plus clairement la fonction supra-individuelle du langage, nous pouvons distinguer en réalité les nouveaux développements qui sont actualisés par le langage. Le langage, si vous prenez soin de le considérer ainsi, a une sorte d'effet rétrospectif *qui lui fait déterminer ce qu'en dernier recours il désigne comme réel.* Une fois cela compris, une partie des critiques qui ont été apportées contre la légitimité des empiètements de M. Klein dans les aires préverbales de l'inconscient, tomberont.

La structure du langage nous donne à présent un indice quant à la fonction de l'Ego. L'Ego peut soit être le sujet du verbe ou bien le qualifier. Il y a deux sortes de langage : l'un où l'on dit « Je bats le chien » « le chien est battu par moi », et l'autre : il y a un battement du chien par moi ». Mais il faut souligner que celui qui parle, qu'il apparaisse dans la phrase en tant que sujet du verbe, ou comme le qualifiant, dans les deux cas s'affirme comme un objet inclus dans une relation, de quelque sorte qu'elle soit, ressentir ou agir.

Est-ce que ce qui est exprimé dans de tels énoncés de l'Ego nous donne une image du mode de relation du sujet à la réalité ?

Là, comme dans d'autres exemples, l'expérience psychanalytique confirme de façon remarquable, les spéculations des philosophes, jusqu'au point où ils ont défini la relation existentielle exprimée dans le langage comme étant celle de la négation.

Ce que nous avons été capables d'observer dans cette voie privilégiée par laquelle une personne s'exprime en tant qu'Ego : c'est précisément cela – *Verneinung* – le déni[2].

Nous avons appris à être sûr que lorsque quelqu'un dit « ce n'est pas ainsi » c'est parce que c'est ainsi ; et quand il dit « ce n'est pas cela que je veux dire », il dit vraiment. Nous savons reconnaître l'hostilité sous-jacente dans les énoncés les plus altruistes ; le courant homosexuel latent ressenti dans la jalousie, la tension du désir caché dans l'horreur professée de l'inceste ; nous avons noté qu'une indifférence manifeste peut masquer un intense intérêt secret. Quoique dans le traitement, nous ne rencontrions pas d'emblée l'hostilité furieuse que de telles interprétations provoquent, nous sommes néanmoins convaincus que nos recherches justifient l'épigramme du philosophe disant que le langage fut donné à l'homme pour cacher ses pensées. Notre vue est que la fonction essentielle de l'Ego est très proche d'une méconnaissance systématique de la réalité à laquelle les analystes français se réfèrent en parlant de psychose.

Sans aucun doute, chaque manifestation de l'Ego est également composée de bonnes intentions et de mauvaise foi, et la protestation idéaliste habituelle contre le chaos du monde trahit seulement, à l'inverse, la manière même par laquelle celui qui a une part à y jouer réussit à survivre. Cela est très exactement l'illusion qu'Hegel a dénoncé comme Loi du Cœur, dont la vérité clarifie sans doute le problème du révolutionnaire d'aujourd'hui qui ne reconnaît pas ses idéaux dans les résultats de ses actes. Cette vérité est aussi évidente à l'homme qui, ayant atteint sa perfection, et

---

[2]. Le mot anglais utilisé dans le texte original est « denial ». La traduction anglaise du mot « Verneinung » apparaissant dans la Standart Edition est « Negation ». Le terme de dénégation n'apparaît dans l'œuvre de Lacan que deux ans plus tard, par rapport à cette communication, dans le Séminaire de 1953-1954 à savoir : *Les Écrits Techniques de Freud*. Nous avons cru bon d'utiliser la traduction la plus directe du mot « denial » – à savoir déni – sans oublier le commentaire de Jean Hyppolite, datant aussi de 1953-1954 (*in Écrits* éd. Seuil,pages 879-887). Il ne faut pas oublier qu'aucun de ces deux mots – déni et dénégation – n'offre une approche acceptable de la nuance contenue dans le mot « Verneinung ». La particule « ver » dans la langue allemande implique l'idée de perte, d'aliénation,et véhicule toujours une nuance péjorative. Aucun mot ni anglais, ni français ne peut rendre un tel contenu. <note du traducteur>.

ayant vu tant de professions de foi démenties, commence à penser qu'il a assisté à une répétition générale du Jugement Dernier.

(5)J'ai montré dans mes premiers travaux, que la paranoïa ne peut être comprise qu'en de tels termes ; j'ai démontré dans une monographie que les persécuteurs étaient identiques aux images du moi idéal dans le cas étudié.

Mais, réciproquement, en étudiant « la connaissance paranoïaque », j'ai été conduit à considérer le mécanisme de l'aliénation paranoïaque de l'Ego comme l'une des conditions préalables à la connaissance humaine.

C'est en fait, la *jalousie primitive* qui instaure le stade sur lequel la relation *triangulaire* entre l'Ego, l'objet et « quelqu'un d'autre » commence à être. Il y a là contraste entre l'objet des besoins animaux qui est emprisonné dans le champ de force de son désir, et l'objet de la connaissance humaine.

L'objet du désir de l'homme est essentiellement un objet désiré par quelqu'un d'autre ; nous ne sommes pas les premiers à le dire, un objet peut devenir équivalent à un autre, par suite de l'effet produit par cet intermédiaire, rendant possible pour les objets d'être échangés et comparés. Ce processus tend à diminuer la signification spéciale d'un quelconque objet particulier, mais en même temps permet d'entrevoir l'existence d'objets sans nombre.

C'est par ce procédé que nous sommes conduits à voir nos objets comme des Egos identifiables, ayant unité permanente et substantialité. Cela implique un élément d'inertie, de telle façon que la reconnaissance d'objets et de l'Ego lui-même doit être sujet à une constante révision dans un processus dialectique sans fin. Un tel processus était justement inclus dans le Dialogue Socratique : qu'il s'agisse de sciences, de politique ou d'amour, Socrate enseignait aux maîtres d'Athènes à devenir ce qu'ils devaient être en développant leurs perceptions du monde, et eux-mêmes, au travers de « formes » qui étaient constamment redéfinies. Le seul obstacle qu'il rencontra fût l'attraction du plaisir.

Pour nous, dont l'intérêt va à l'homme d'aujourd'hui, qui est *un homme à la conscience troublée*, c'est dans l'Ego que nous rencontrons cette inertie : nous le connaissons comme la résistance au processus dialectique de l'analyse. Le patient est prisonnier de son Ego ; au degré exact qui cause sa détresse, et révèle sa fonction absurde. C'est très exactement ce fait qui nous a conduit à élaborer une technique qui substitue les étranges détours de l'association libre à la séquence du dialogue.

Mais quelle est alors la fonction de cette résistance qui nous oblige à adopter tant de précautions techniques ?

Quelle est la signification de cette agressivité qui est toujours prête à être déchargée au moment où la stabilité du système de désillusion paranoïaque est menacée ?

N'avons-nous pas en fait, ici affaire à une seule et même question ?

Essayant de répondre, en avançant un peu plus profondément dans la théorie, nous étions guidés par l'idée que si nous allions gagner une compréhension plus claire de notre activité thérapeutique, nous pourrions aussi être en mesure de l'appliquer de manière plus efficace ; plaçant ainsi notre rôle d'analyste dans le contexte défini de l'histoire de l'espèce humaine, nous pourrions délimiter plus précisément l'étendue des lois que nous serions à même de découvrir.

(6)La théorie que nous avons à l'esprit est une théorie génétique de l'Ego. Une telle théorie peut être considérée comme psychanalytique dans la mesure où elle traite de la *relation* du sujet à son propre corps dans des *termes d'identification* à une *imago*, qui est la relation psychique par excellence[3] ; en fait, le concept que nous avons élaboré de cette relation à partir de notre travail analytique est le point de départ de toute psychologie véritable et scientifique.

C'est de l'image du corps que nous nous proposons de traiter maintenant. Si le symptôme hystérique est une façon symbolique d'exprimer un conflit entre différentes forces, ce qui nous frappe est l'effet extraordinaire qu'a cette « expression

[3]. En français dans le texte.

symbolique » quand elle produit une anesthésie segmentaire ou une paralysie musculaire qu'on ne peut attribuer à aucun groupement connu de muscles ou de nerfs sensoriels.

Qualifier ces symptômes de fonctionnels n'est rien d'autre que d'armer notre ignorance, car ils suivent le modèle d'une certaine anatomie imaginaire qui a ses formes typiques. En d'autres termes, l'étonnante complaisance somatique qui est le signe extérieur de cette anatomie imaginaire est seulement montré à l'intérieur de certaines limites définies. Je mettrai en relief que cette anatomie imaginaire mentionnée là varie avec les idées (claires ou confuses) sur les fonctions corporelles qui sont prévalentes dans une culture donnée. Tout se passe comme si l'image du corps, avait une existence propre autonome, et par autonome je veux dire indépendante d'une structure objective.

Tous les phénomènes dont nous discutons semblent montrer les lois de la « *gestalt* » ; le fait que le pénis soit dominant dans la formation de l'image du corps est une évidence de cela. Bien que cela puisse choquer les champions jurés de l'autonomie de la sexualité féminine, une telle dominance est un fait, et qui plus est, qui ne peut être imputé aux seules influences culturelles.

En outre, cette image est sélectivement vulnérable selon ses lignes de clivage. Les fantasmes qui nous révèlent ce clivage semblent mériter d'être regroupés ensemble sous un vocable tel que l'imago du corps morcelé qui est d'un usage courant parmi les analystes français. De telles images typiques apparaissent dans les rêves, aussi bien que dans les fantasmes. Elles peuvent montrer par exemple, le corps de la mère ayant une structure en mosaïque comme dans un vitrail. Plus souvent, la ressemblance est celle d'un puzzle, avec les parties séparées du corps d'un homme ou d'un animal dans un arrangement désordonné.

Encore plus significatives pour notre propos, sont les images incongrues dans lesquelles les membres disjoints sont réarrangés en d'étranges trophées : troncs coupés en tranches et remplis des plus étranges façons, accessoires bizarres en

positions excentriques, reduplications du pénis, images du cloaque représenté comme une intervention chirurgicale, souvent accompagnés chez les malades hommes de fantasme de grossesse. Ces sortes d'images semblent avoir une affinité spéciale avec des anomalies congénitales de toutes sortes. Une illustration de cela fut fournie par le rêve d'un de mes patients, dont le développement de l'Ego avait été altéré par une paralysie obstétricale du plexus brachial gauche dans laquelle le rectum apparaissait dans le thorax, prenant la place des vaisseaux sous-claviers gauches (son analyse le décida à entreprendre l'étude de la médecine).

(7)Ce qui me frappa en premier fut la phase de l'analyse dans laquelle ces images vinrent en lumière ; elles étaient toujours liées à l'élucidation des problèmes les plus précoces de l'Ego du patient, et à la révélation de préoccupations hypochondriaques latentes. Elles sont souvent complètement recouvertes par les formations de la névrose qui les ont remplacées au cours du développement. Leur apparition annonce une phase particulière et très archaïque du transfert, et la valeur que nous leur attribuons pour identifier cette phase a toujours été confirmée par la diminution marquée des plus profondes résistances du patient qui l'accompagne.

Nous avons insisté sur ce détail phénoménologique, mais nous savons l'importance du travail de Schilder sur la fonction de l'image du corps, et les remarquables explications qu'il donne à son extension qui détermine la perception de l'espace.

La signification du phénomène, appelé « membre fantôme » est encore loin d'être épuisée. L'aspect qui me semble spécialement intéressant à noter, est que de telles expériences se rapportent à la permanence d'une douleur qui ne peut plus être expliquée par une irritation locale ; c'est comme si on avait un regard sur la relation existentielle de l'homme avec son image du corps, dans cette relation avec un objet narcissique tel que l'absence d'un membre.

Les effets de la lobotomie frontale sur les douleurs jusque là incurables de certaines formes de cancer, le fait étrange de la persistance de la douleur avec

l'ablation de l'élément subjectif de gêne dans de telles conditions, nous conduisent à suspecter que le cortex cérébral fonctionne comme un miroir, et qu'il est le *lieu où les images sont intégrées dans le relation libidinale* que nous laisse entendre la théorie du narcissisme.

Jusque là tout est clair. Nous avons cependant laissé de côté la question de la nature de l'Imago elle-même. Or les faits entraînent la question d'un certain pouvoir de formation dans l'organisme. Nous, psychanalystes, réintroduisons là une idée délaissée par la science expérimentale, à savoir l'idée d'Aristote du « *Morphe* ». Dans la sphère relationnelle, pour autant qu'elle concerne l'histoire de l'individu, nous saisissons seulement les images extériorisées, et maintenant, c'est le problème platonicien de reconnaître leur signification qui demande une solution.

Tout bien considéré, les biologistes devront nous suivre dans ce domaine, et le concept de l'identification que nous avons élaboré empiriquement est la seule clé pour la signification des faits qu'ils ont déjà rencontrés.

Il est amusant à ce propos de noter leur difficulté quand on leur demande d'expliquer des données telles que celles recueillies par Harrison dans les *« Proceedings of the Royal Society – 1939 »*. Ces données montrent que la maturation sexuelle de la femelle pigeon dépend entièrement du fait de voir un membre de sa propre espèce, mâle ou femelle. Tandis que la maturation de l'oiseau peut être indéfiniment reculée par le manque d'une telle perception – réciproquement, la simple vue de sa propre réflexion dans un miroir est suffisante pour déclencher sa maturation, presque aussi vite que si elle avait vu un vrai pigeon.

Nous avons également souligné la signification des faits décrits en 1941 par Chauvin dans le bulletin de la *« Société Entomologique de France »,* au sujet du criquet pèlerin, *« Schistocerca »,* communément connu sous le nom de sauterelle. Deux types de développement s'offrent à la sauterelle, dont le comportement et l'histoire qui en découlent sont complètement différents. Il y a des types solitaires et grégaires, ces derniers ayant tendance à se rassembler dans ce qui [8]est appelé le

« nuage ». Il s'agit de savoir si la sauterelle se développera dans l'un ou l'autre de ces types ; question qui reste ouverte jusqu'à la seconde ou troisième période larvaire (les intervalles entre les mues). La condition nécessaire et suffisante est qu'elle perçoive quelque chose dont la forme et les mouvements ressemblent suffisamment à l'un des membres de sa propre espèce, puisque la simple vue d'un membre d'une espèce étroitement semblable, « *Locusta* » (elle-même non grégaire) est suffisante, tandis que même la fréquentation d'un « *Gryllus* » (criquet) est sans effet. (Cela, bien sûr, ne pourrait être établi sans séries d'expériences de contrôle, positives et négatives, pour exclure l'influence de l'appareil auditif et olfactif de l'insecte, etc., comprenant, bien sûr le mystérieux organe découvert dans les pattes postérieures par Brunner von Wattenwyll).

Le développement des deux types complètement différents en ce qui concerne la taille, la couleur, la forme, le phénotype, et même, par conséquent, en leurs caractéristiques instinctuelles telle la voracité, est ainsi complètement déterminé par ce phénomène de la reconnaissance. M. Chauvin, qui est bien obligé d'admettre son authenticité, le fait néanmoins à grand regret, démontrant en cela une sorte de timidité intellectuelle qui, chez les chercheurs, est considérée comme une garantie d'objectivité.

La timidité sert d'exemple en médecine, par la prédominance de la croyance qu'un fait – un fait brut – est valable plus que n'importe quelle théorie. Cette croyance est renforcée par le sentiment d'infériorité qu'ont les médecins quand ils comparent leurs propres méthodes avec celles de sciences plus exactes.

De notre point de vue, cependant, ce sont les théories nouvelles qui préparent le terrain à de nouvelles découvertes en science, puisque de telles théories non seulement permettent de mieux comprendre les faits, mais de les doser en premier lieu. Les faits sont alors moins susceptibles d'être conformes d'une façon plus ou moins arbitraire, à une doctrine acceptée, puis classée.

De nombreux faits de cette sorte sont maintenant remarqués des biologistes, mais la révolution intellectuelle nécessaire à leur totale compréhension reste à faire. Ces données biologiques étaient encore inconnues lorsque, en 1936 au Congrès de Marienbad, j'ai introduit le concept du « stade du miroir » comme l'un des stades de développement de l'enfant.

Je suis revenu sur ce sujet il y a deux ans, au Congrès de Zurich. Un simple résumé de mon article (traduit en anglais) fut publié dans les Actes du Congrès. Le texte complet est paru dans la *Revue Française de Psychanalyse.*

La théorie que j'avançais là, et qu'il y a longtemps, j'avais soumis à discussion aux psychologues français, traite d'un phénomène auquel j'assigne une double valeur. En premier lieu, il a une valeur historique, car il marque un tournant décisif dans le développement mental de l'enfant. D'un autre côté, il représente une relation libidinale essentielle à l'image du corps. Pour ces deux raisons le phénomène démontre clairement le passage de l'individu par un stade où la plus précoce formation de l'Ego peut être observée.

(9)L'observation consiste simplement en l'intérêt jubilant montré par l'enfant de plus de huit mois à la vue de sa propre image dans un miroir. Cet intérêt est montré dans des jeux au cours desquels l'enfant semble être plongé dans une extase infinie quand il voit que les mouvements dans le miroir correspondent à ses propres mouvements. Le jeu est achevé par des tentatives d'explorer les choses vues dans le miroir et les objets proches qu'il réfléchit.

Le jeu purement imaginaire mis en évidence dans un tel jeu délibéré avec une illusion est pourvu de signification pour le philosophe, essentiellement, parce que l'attitude de l'enfant est juste l'inverse de celle des animaux. Le chimpanzé, en particulier, est certainement presque capable au même âge de déceler l'illusion, car on le trouve testant sa réalité par des méthodes détournées qui montrent une intelligence au niveau performance au moins égale, si ce n'est meilleure, que celle de l'enfant au même âge. Mais lorsqu'il a été déçu plusieurs fois en essayant de saisir

quelque chose qui n'est pas là, l'animal ne s'y intéresse plus. Il serait, bien sûr, paradoxal d'en tirer la conclusion que l'animal est celui des deux qui est le mieux adapté à la réalité !

Nous remarquons que l'image dans le miroir est renversée et nous pouvons voir en cela, au moins, une représentation métaphorique du renversement structural que nous avons démontré dans l'Ego comme réalité psychique de l'individu. Mais, métaphore mise à part, les véritables renversements du miroir, ont souvent été mis en évidence dans les Doubles-fantômes ; (l'importance de ce phénomène dans le suicide a été montré par Otto Rank). De plus nous trouvons toujours la même sorte de renversement, si nous y faisons attention, dans ces images oniriques qui représentent l'Ego du patient dans son rôle caractéristique – c'est à dire dominé par le conflit narcissique. À tel point que nous pouvons considérer le renversement du miroir comme une nécessité préalable pour une telle interprétation.

Mais d'autres caractéristiques nous feront mieux comprendre la relation entre cette image et la formation de l'Ego. Pour les saisir, nous devons d'un côté placer l'image renversée dans le contexte de l'évolution des formes successives de l'image même du corps, et de l'autre nous devons essayer d'établir des corrélations avec le développement de l'organisme et l'établissement de ses relations avec le Socius dont les images et les connections dialectiques nous sont rapportées dans notre expérience du traitement.

Mais voici le fond du problème : le comportement de l'enfant devant le miroir nous semble plus immédiatement compréhensible que ne sont ses réactions dans des jeux dans lesquels il semble se sevrer lui-même de l'objet, dont Freud, dans un éclair de génie intuitif, nous a décrit la signification dans l'« Au-delà du principe de plaisir ».

Mais le comportement de l'enfant devant le miroir est si frappant qu'il est tout à fait inoubliable, même par l'observateur le moins éclairé, et on est encore plus impressionné de réaliser que ce comportement survient soit chez un petit enfant dans les bras, soit chez un enfant qui se tient debout à l'aide de l'un de ces appareils qui

aide à apprendre à marcher en évitant les chutes sérieuses. Sa joie est due à son triomphe imaginaire, d'anticiper un degré de sa coordination musculaire qu'il n'a pas encore véritablement atteint.

Nous ne pouvons manquer d'apprécier la valeur affective que la *gestalt*, la vision de toute l'image du corps, peut revêtir quand nous considérons le fait [(10)]qui se détache sur un fond de trouble et de perturbation organique, dans lequel toutes les indications que nous pouvons rechercher sont celles des origines de l'image du corps morcelé.

Là, la physiologie nous donne une indication. L'animal humain peut être considéré comme né prématurément. Le fait que les faisceaux pyramidaux ne soient pas myélinisés à la naissance est une preuve suffisante de cela pour l'histologiste, tandis qu'un nombre de réactions posturales et de réflexes satisfont le neurologue. L'embryologiste aussi voit dans la « foetalisation », pour employer le terme de Bolk, du système nerveux humain, le mécanisme responsable de la supériorité de l'homme sur les autres animaux – c'est à dire les courbures céphaliques et le développement du cerveau antérieur. Ce défaut de *coordination sensori-motrice n'empêche pas le nourrisson d'être fasciné par le visage humain*, presque aussitôt qu'il ouvre les yeux à la lumière du jour, ni de montrer de la manière la plus claire que, de tout le monde qui l'entoure, *il distingue sa mère*.

C'est la stabilité de la station verticale, le prestige de la taille, la solennité des statues qui fournissent le modèle à l'identification dans laquelle l'Ego trouve son point de départ et laissent leur empreinte pour toujours.

M[lle] Anna Freud a énuméré, analysé et défini, une fois pour toutes les mécanismes par lesquels les fonctions de l'Ego prennent forme dans la psyché. Il est remarquable que ce sont ces mécanismes qui déterminent l'économie des *symptômes obsessionnels*. Ils ont en commun un élément *d'isolation* et une force d'accomplissement ; en conséquence de cela, on rencontre souvent des rêves dans

lesquels l'Ego du rêveur est représenté comme un stade ou un autre espace clos *abandonné à la compétition pour le prestige*.

Là nous voyons l'Ego, dans sa résistance essentielle du développement insaisissable du Devenir, aux variations du Désir. Cette illusion d'unité, dans laquelle un être humain se réjouit toujours de sa propre maîtrise, comporte un danger constant de reglisser en arrière dans le chaos duquel il est parti, il surplombe l'abîme d'un assentiment vertigineux dans lequel on peut peut-être voir l'essence même de l'Anxiété.

Ce n'est pas tout. C'est la brèche séparant l'homme de la nature qui détermine son manque de relation à la nature, et suscite son bouclier narcissique, avec son revêtement nacré, sur lequel est peint le monde dont il est séparé pour toujours ; mais cette même structure est aussi le spectacle où son propre milieu s'implante en lui, c'est à dire la société de son petit autre.

Dans les excellents exposés d'enfants fournis par les observateurs de Chicago nous pouvons évaluer le rôle de l'image du corps dans les différentes façons qu'ont les enfants de s'identifier au Socius. Nous les voyons prendre des attitudes, telles celles maître – esclave ou acteur – audience. Un développement de ce phénomène normal mérite d'être décrit par des termes tels que ceux utilisés par les psychiatres français dans la discussion de la paranoïa, c'est à dire le « transitivisme ». Ce transitivisme noue ensemble, en un équivalent absolu, l'attaque et la contre-attaque ; le sujet est là dans ce stade d'ambiguïté qui précède la vérité, dans la mesure où son Ego est complètement aliéné de lui dans l'autre personne.

(11)On devrait ajouter que pour que de tels jeux formateurs puissent avoir leur plein effet, l'intervalle entre les âges des enfants concernés devrait être inférieur à un certain seuil, et seule la psychanalyse peut déterminer l'optimum d'un tel intervalle d'âge. L'intervalle qui semble rendre l'identification plus facile peut, bien sûr, dans les phases critiques d'intégration instinctuelle, produire les plus mauvais résultats.

Il n'a peut-être pas été suffisamment souligné que la genèse de l'homosexualité dans un corps peut parfois être rapportée à l'imago d'une sœur plus âgée. C'est comme si le garçon était entraîné dans les traces du développement supérieur de sa sœur : l'effet sera proportionné à la longueur du temps pendant lequel cet intervalle atteint juste le bon équilibre.

Normalement, ces situations se résolvent par une sorte de conflit paranoïaque, au cours duquel comme je l'ai déjà montré, l'Ego se construit par opposition. La libido, cependant, entrant dans l'identification narcissique, révèle là sa signification. Sa dimension caractéristique est l'agressivité.

Nous ne devons certainement pas nous autoriser à être égaré par les similitudes verbales, et penser, comme cela arrive souvent, que le mot « agressivité » ne comporte pas plus que la capacité à l'agression.

Quand nous revenons aux fonctions concrètes désignées par ces mots, nous voyons que « agressivité » et « agression » sont des termes beaucoup plus complémentaires que globalement réciproques, et – de même qu'« adaptabilité » et « adaptation » – ils peuvent représenter deux contraires.

L'agressivité comprise dans la relation fondamentale de l'Ego aux autres n'est certainement pas basée sur la simple relation impliquée dans la formule : « le gros poisson mange le petit », mais sur une tension intrapsychique que nous présentons dans la pensée de l'ascète : « un coup à votre ennemi est un coup à vous-même ».

Il est vrai que dans toutes les formes de ce processus de négation dont Freud a analysé le mécanisme caché avec tant de brillant dans « Il m'aime, je le hais. Il n'est pas celui que j'aime », la nature homosexuelle du « je l'aime » sous-jacent est révélée. La tension libidinale qui entrave le sujet dans la poursuite constante de son unité illusoire qui le détourne toujours de lui-même, a sûrement un rapport avec cette angoisse d'abandon qui est la destinée tragique et particulière de l'Homme. Nous voyons là comment Freud a été conduit à son concept déroutant d'instinct de mort.

Les signes de ces dégâts durables que cause cette libido négative peuvent être lus sur le visage d'un petit enfant déchiré par les affres de la jalousie, où Saint Augustin reconnaissait un mal originaire « j'ai vu et même connu un bébé envieux ; il ne pouvait parler, et cependant pâlissait et regardait amèrement son frère de lait *(… nomdum loquebatur, et intuebatur pallidus amaro aspectu conlactaneum suum) ».*

De plus, tout le développement de la conscience ne conduit qu'à la redécouverte de l'antinomie de Hegel comme point de départ de l'Ego. Comme la fameuse doctrine hégélienne le dit, le conflit s'élevant de la co-existence de deux consciences peut seulement être résolu par la destruction de l'une d'entre elles.

(12)Mais après tout, c'est par notre expérience de la souffrance que nous soulageons dans l'analyse, que nous sommes conduits au domaine de la métaphysique.

Ces réflexions sur les fonctions de l'Ego, doivent, plus que tout autre, nous encourager à réexaminer certaines notions qui sont parfois acceptées sans critiques, telle la notion qu'il est avantageux psychologiquement d'avoir un Ego fort.

En réalité, les névroses classiques semblent toujours un effet secondaire d'un Ego fort, et les grandes épreuves de la guerre nous ont montré que, de tous les hommes, ce sont les vrais névrosés qui ont les meilleures défenses.

Les névroses comportant échec, difficultés caractérielles, autopunition, sont de toute évidence en extension, et elles prennent leur place parmi les terribles incursions que l'Ego fait dans la personnalité considérée comme un tout.

Un processus naturel d'auto-adaptation ne décidera pas seul de l'issue éventuelle de ce drame. Le concept d'autosacrifice, que l'école française a décrit sous le terme *d'oblativité*, comme débouché normal de la psyché libérée par l'analyse nous semble être une sursimplification puérile.

Car chaque jour, dans notre pratique, nous sommes confrontés aux résultats désastreux de mariages basés sur un tel autosacrifice, ou d'engagements entrepris

dans l'esprit d'une illusion narcissique qui corrompt toute tentative d'assumer la responsabilité pour d'autres.

Ici nous devons effleurer le problème de notre propre évolution historique, qui peut être responsable à la fois de l'impasse psychologique de l'Ego de l'homme contemporain, et de la détérioration progressive des relations entre les hommes et les femmes dans notre société.

Nous ne voulons pas compliquer les questions en nous écartant trop loin de notre principal sujet, et ainsi, nous nous limiterons à mentionner ce que l'anthropologie comparative nous a enseigné au sujet des fonctions, dans d'autres cultures, des techniques dites corporelles que le sociologue Mauss a préconisées dans une étude précise. *Ces techniques corporelles* peuvent se rencontrer partout, nous pouvons les voir entretenir l'état de transe de l'individu, aussi bien que les cérémonies de groupe ; elles sont à l'œuvre dans les pièces folkloriques rituelles, et dans les épreuves initiatiques. De tels rites nous semblent aujourd'hui mystérieux ; nous sommes étonnés que des manifestations qui parmi nous seraient considérées comme pathologiques, puissent dans d'autres cultures, avoir une fonction sociale dans la promotion de la stabilité mentale. Nous déduisons de cela que ces techniques aident l'individu à traverser les phases critiques du développement, ce qui révèle la pierre d'achoppement de nos patients.

Il se pourrait bien, que le complexe d'Œdipe, la pierre angulaire de la psychanalyse, qui joue un rôle si important dans le développement psycho-sexuel normal, représente dans notre culture, les reliques, vestiges de relations au moyen desquelles les communautés primitives étaient capables d'assurer pour des siècles l'interdépendance psychologique mutuelle, essentielle au bonheur de ses membres.

Les influences formatrices, que nous avons appris à déceler dans les premières tentatives de soumettre les orifices du corps à quelque forme de contrôle que ce soit, nous autorisent à appliquer ce critère à l'étude des sociétés [13]primitives ; mais le fait que dans ces sociétés, nous ne trouvons presque pas les désordres qui ont attiré

notre attention dans l'importance du développement précoce, devrait nous rendre prudent dans l'acceptation sans réserve de concepts tels que « la structure de base de la personnalité » de Kardiner.

La maladie que nous essayons de soulager et les fonctions qu'on nous demande de plus en plus d'assumer, en tant que psycho-thérapeutes, dans la société, nous semblent impliquer l'émergence d'un nouveau type d'homme : *Homo psychologicus*, produit de notre ère industrielle. Les relations entre cet *Homo psychologicus* et les machines qu'il utilise sont très frappantes, et cela spécialement dans le cas de l'automobile. Nous avons l'impression que sa relation à cette machine est si intime que c'est comme si les deux étaient complètement unis – ses défauts mécaniques et ses pannes sont souvent synchrones à ces symptômes névrotiques. Pour lui, cette signification émotionnelle provient du fait qu'elle extériorise la coquille protectrice de son Ego, aussi bien que l'échec de sa virilité.

Cette relation entre l'homme et la machine devra être modérée par des moyens, à la fois psychologiques et psychotechniques ; la nécessité de cela deviendra de plus en plus urgente dans l'organisation de la société.

Si, en contraste avec ces procédés psycho-techniques, le dialogue psychanalytique nous permet de rétablir une relation plus humaine, la forme de ce dialogue n'est-elle pas déterminée par une impasse, c'est à dire la résistance de l'Ego ?

N'est-ce pas un dialogue dans lequel celui qui sait admet par sa technique qu'il peut libérer son patient des entraves de son ignorance, simplement en le laissant tout dire.

2 Mai 1951

Intervention sur l'exposé de A. Berge : « Psychothérapie analytique et psychanalyse » – Groupe de l'Evolution Psychiatrique. *Paru dans* L'Évolution psychiatrique, *1951, fascicule III, p. 382*

M. LACAN – Pour confronter les indications de la psychanalyse et de toute autre psychothérapie, je fais remarquer qu'il est impérieux de rappeler au préalable l'incoercibilité radicale de la position psychanalytique par rapport à toute autre.

Je rappelle, pour exemple, les mots objet, transfert, résistance, investigation, culpabilité et demande qu'on ne penche pas à leur enlever leur sens dynamique et dialectique.

Seule cette remarque théorique essentielle de départ peut rendre possible et utile cette classification pratique des indications tentée par Berge et dont, médecins que nous sommes, nous sentons tous le besoin.

Intervention sur l'exposé sur l'exposé de S. Lebovici : « À propos du traumatisme sexuel chez la femme », paru dans l'Evolution Psychiatrique, *1951, fascicule III, pp. 382*

M. LACAN – Sans doute faut-il préciser que la psychanalyse est, et a toujours été, loin d'être « sensassioniste » – Comment pourrait-elle l'être puisqu'elle a essentiellement pour méthode de ne connaître du « Ça » qu'en fonction du « Moi » ? Cela ne saurait cependant nous faire accepter que Lebovici ait voulu minimiser le rôle le l'Événement. Corollairement il me paraît que la conception psychanalytique de l'Ego peut, dans une certaine mesure, s'accorder avec la conception reflexologique. Une des valeurs d'acquisition – ne serait-elle que didactique et elle n'est pas seulement cela – de la psychanalyse est et ne saurait être que de dégager des événements *significatifs*, ce terme devant être pris non dans son sens formel étroit, mais dans un sens éminemment dynamique et dialectique.

Intervention du 1er novembre 1951 lors de la 14ème conférence des psychanalystes de langue française, sur l'exposé de D. Lagache « Le problème du transfert » et sur l'exposé de M. Schlumberger « Introduction à l'étude du transfert en clinique psychanalytique ». Parue dans la Revue Française de Psychanalyse, *janvier-juin 1952, tome XVI, n° 1-2, pages 154-163.*

(154)Intervention de M. Jacques LACAN

Notre collègue Bénassy, par sa remarque que l'effet Zeigarnik semblerait dépendre du transfert plus qu'il ne le détermine, a introduit ce qu'on pourrait appeler les faits de résistance dans l'expérience psychotechnique. Leur portée est de mettre en valeur la primauté du rapport de sujet à sujet dans toutes les réactions de l'individu en tant qu'elles sont humaines, et la dominance de ce rapport dans toute épreuve des dispositions individuelles, que cette épreuve soit définie par les conditions d'une tâche ou d'une situation.

Ce qui constitue en effet l'homme en tant qu'homme, c'est une exigence d'être reconnu par l'homme. Cette exigence, préjudicielle à toute expérience où l'on puisse affronter le sujet, pourra être réduite aussi loin que l'on voudra dans sa variance : il n'en restera pas moins que, constituante de l'expérience, elle ne saurait être constituée par elle.

Pour l'expérience psychanalytique on doit comprendre qu'elle se déroule tout entière dans ce rapport de sujet à sujet, en signifiant par là qu'elle garde une dimension irréductible à toute psychologie considérée comme une objectivation de certaines propriétés de l'individu.

Dans une psychanalyse en effet, le sujet, à proprement parler, se constitue par un discours où la seule présence du psychanalyste apporte, avant toute intervention la dimension du dialogue. (155)Quelque irresponsabilité, voire quelque incohérence que les conventions de la règle viennent à poser au principe de ce discours, il est clair que ce ne sont là qu'artifices d'hydraulicien (voir observation de *Dora*, p. 152) aux fins

d'assurer le franchissement de certains barrages, et que le cours doit s'en poursuivre selon les lois d'une gravitation qui lui est propre et qui s'appelle la vérité. C'est là en effet le nom de ce mouvement idéal que le discours introduit dans la réalité. En bref, *la psychanalyse est une expérience dialectique* et cette notion doit prévaloir quand on pose la question de la nature du transfert.

Poursuivant mon propos dans ce sens je n'aurai pas d'autre dessein que de montrer par un exemple à quelle sorte de propositions on pourrait parvenir. Mais je me permettrai d'abord quelques remarques qui me paraissent être urgentes pour la direction présente de nos efforts d'élaboration théorique, et pour autant qu'ils intéressent les responsabilités que nous confère le moment de l'histoire que nous vivons, non moins que la tradition dont nous avons la garde.

Qu'envisager avec nous la psychanalyse comme dialectique doive se présenter comme une orientation distincte de notre réflexion, ne pouvons nous voir là quelque méconnaissance d'une donnée immédiate, voire du fait de sens commun qu'on n'y use que de paroles – et reconnaître, dans l'attention privilégiée accordée à la fonction des traits muets du comportement dans la manœuvre psychologique, une préférence de l'analyste pour un point de vue où le sujet n'est plus qu'objet ? Si méconnaissance il y a en effet, nous devons l'interroger selon les méthodes que nous appliquerions en tout semblable cas.

On sait que je vais à penser qu'au moment où la psychologie et avec elle toutes les sciences de l'homme ont subi, fût-ce sans leur gré, voire à leur insu, un profond remaniement de leurs points de vue par les notions issues de la psychanalyse, un mouvement inverse paraît se produire chez les psychanalystes que j'exprimerais en ces termes.

Si Freud a pris la responsabilité – contre Hésiode pour qui les maladies envoyées par Zeus s'avancent sur les hommes en silence – de nous montrer qu'il y a des maladies qui parlent et de nous faire entendre la vérité de ce qu'elles disent –, il semble que cette vérité, à mesure que sa relation à un moment de l'histoire et à une

crise des institutions nous apparaît plus clairement, inspire une crainte grandissante aux praticiens qui perpétuent la technique.

Nous les voyons donc, sous toutes sortes de formes qui vont du piétisme aux idéaux de l'efficience la plus vulgaire en passant par la gamme des propédeutiques naturalistes, se réfugier sous l'aile d'un [156]psychologisme qui, chosifiant l'être humain, irait à des méfaits auprès desquels ceux du scientisme physicien ne seraient plus que bagatelles.

Car en raison même de la puissance des ressorts manifestés par l'analyse, ce n'est rien de moins qu'un nouveau type d'aliénation de l'homme qui passera dans la réalité, tant par l'effort d'une croyance collective que par l'action de sélection de techniques qui auraient toute la portée formative propre aux rites : bref un *homo psychologicus* dont je dénonce le danger.

Je pose à son propos la question de savoir si nous nous laisserons fasciner par sa fabrication ou si, en repensant l'œuvre de Freud, nous ne pouvons retrouver le sens authentique de son initiative et le moyen de maintenir sa valeur de salut.

Je précise ici, si tant est qu'il en soit besoin, que ces questions ne visent en rien un travail comme celui de notre ami Lagache : prudence dans la méthode, scrupule dans le procès, ouverture dans les conclusions, tout ici nous est exemple de la distance maintenue entre notre *praxis* et la psychologie. Ce que je vais avancer maintenant à son encontre n'est pas contradiction mais dialogue. À vrai dire je ne prétends être ici que le *supporter* d'un discours dont tel passage de son beau livre sur l'unité de la psychologie me témoigne qu'il pourrait le tenir à ma place, s'il ne tenait déjà celle qu'il a aujourd'hui choisie.

(Le cas de Dora, la première des cinq grandes psychanalyses publiées par Freud, que je prends pour fondement de ma démonstration est alors évoqué sous une forme inutile pour le lecteur qui peut s'y reporter pour vérifier le caractère *textuel* du commentaire que j'en donne. Je résume donc ici les ressorts de mon argumentation,

me reportant aux pages de l'édition française de Denoël, traduction de Marie Bonaparte et de R. Loewenstein).

Il est frappant que personne n'ait jusqu'à présent souligné que le cas de Dora est exposé par Freud sous la forme d'une série de renversements dialectiques. Il ne s'agit pas là d'un artifice d'ordonnance pour un matériel dont Freud formule ici de façon décisive que l'apparition est abandonnée au gré du patient. Il s'agit d'une scansion des structures où se transmute pour le sujet la vérité, et qui ne touchent pas seulement sa compréhension des choses mais sa position même en tant que sujet dont sont fonction ses « objets ». C'est dire que le concept de l'exposé est *identique* au progrès du sujet, c'est-à-dire à la réalité de la cure.

Or c'est la première fois que Freud donne le concept de l'obstacle sur lequel est venu se briser l'analyse, sous le terme de *transfert*. Ceci, à soi seul, donne à tout le moins sa valeur de retour aux sources à l'examen [(157)]que nous entreprenons des relations dialectiques qui ont constitué le moment de l'échec. Par où nous allons tenter de *définir en termes de pure dialectique le transfert* qu'on dit négatif dans le sujet, comme l'opération de l'analyste qui l'interprète.

Il nous faudra pourtant passer par toutes les phases qui ont amené ce moment, aussi bien que le profiler sur les anticipations problématiques qui, dans les données du cas, nous indiquent où il eût pu trouver son issue achevée. Nous trouvons ainsi :

Un premier développement, exemplaire en ceci que nous sommes portés d'emblée sur le plan de l'affirmation de la vérité. En effet, après une mise à l'épreuve de Freud : va-t-il se montrer aussi hypocrite que le personnage paternel ? Dora s'engage dans son réquisitoire, ouvrant un dossier de souvenirs dont la rigueur contraste avec l'imprécision biographique propre à la névrose. Mme K… et son père sont amants depuis tant et tant d'années et le dissimulent sous des fictions parfois ridicules. Mais le comble est qu'elle est ainsi offerte sans défense aux assiduités de M. K… sur lesquelles son père ferme les yeux, la faisant ainsi l'objet d'un odieux échange.

Freud est trop averti de la constance du mensonge social pour en avoir été dupe, même de la bouche d'un homme qu'il considère lui devoir une confiance totale. Il n'a donc eu aucune peine à écarter de l'esprit de sa patiente toute imputation de complaisance à l'endroit de ce mensonge. Mais au bout de ce développement, il se trouve mis en face de la question, d'un type d'ailleurs classique dans les débuts du traitement : « Ces faits sont là, ils tiennent à la réalité et non à moi-même. Que voulez-vous y changer ? ». À quoi Freud répond par :

Un premier renversement dialectique qui n'a rien à envier à l'analyse hégélienne de la revendication de la « belle âme », celle qui s'insurge contre le monde au nom de la loi du cœur : « Regarde, lui dit-il, quelle est ta propre part au désordre dont tu te plains » (voir p. 32). Et il apparaît alors :

Un second développement de la vérité : à savoir que c'est non seulement sur le silence, mais par la complicité de Dora elle-même, bien plus sous sa protection vigilante, que la fiction a pu durer qui a permis à la relation des deux amants de se poursuivre.

Ici l'on voit non seulement la participation de Dora à la cour dont elle est l'objet de la part de M. K…, mais ses relations aux autres partenaires du quadrille reçoivent un jour nouveau de s'inclure dans une subtile circulation de cadeaux précieux, rachat de la carence des prestations [158]sexuelles, laquelle, partant de son père à l'adresse de M^me^ K…, revient à la patiente par les disponibilités qu'elle libère chez M. K…, sans préjudice des munificences qui lui viennent directement de la source première, sous la forme des dons parallèles où le bourgeois trouve classiquement l'espèce d'amende honorable la plus propre à allier la réparation due à la femme légitime avec le souci du patrimoine (remarquons que la présence de ce dernier personnage se réduit ici à cet accrochage latéral à la chaîne des échanges).

En même temps la relation œdipienne se révèle constituée chez Dora par une identification au père, qu'a favorisée l'impuissance sexuelle de celui-ci, éprouvée au reste par Dora comme identique à la prévalence de sa position de fortune : ceci trahi

par l'allusion inconsciente que lui permet la sémantique du mot fortune en allemand : *Vermögen*. Cette identification transparaît en effet dans tous les symptômes de conversion présentés par Dora, et sa découverte amorce la levée d'un grand nombre d'entre eux.

La question devient donc : que signifie sur cette base la jalousie soudainement manifestée par Dora à l'endroit de la relation amoureuse de son père ? Celle-ci, pour se présenter sous une forme tellement *prévalente*, requiert une explication qui dépasse ses motifs, (voir p. 50). Ici se place :

Le deuxième renversement dialectique, que Freud opère par cette remarque que ce n'est point ici l'objet prétendu de la jalousie qui en donne le vrai motif, mais qu'il masque un intérêt pour la personne du sujet-rival, intérêt dont la nature beaucoup moins assimilable au discours commun ne peut s'y exprimer que sous cette forme inversée. D'où surgit :

Un troisième développement de la vérité :

L'attachement fasciné de Dora pour Mme K… (« la blancheur ravissante de son corps »), les confidences qu'elle reçoit jusqu'à un point qui restera insondé sur l'état de ses relations avec son mari, le fait patent de leurs échanges de bons procédés, comme ambassadrices mutuelles de leurs désirs auprès du père de Dora.

Freud a aperçu la question à laquelle menait ce nouveau développement.

Si c'est donc de cette femme que vous éprouvez si amèrement la dépossession, comment ne lui en voulez-vous pas de ce surcroît de trahison, que ce soit d'elle que soient parties ces imputations d'intrigue et de perversité où tous se rangent maintenant pour vous accuser de mensonge ? Quel est le motif de cette loyauté qui vous fait lui garder le secret dernier de vos relations ? (à savoir l'initiation sexuelle, décelable [159]déjà dans les accusations mêmes de Mme K…). Avec ce secret nous serons menés en effet :

Au troisième renversement dialectique, celui qui nous livrerait la valeur réelle de l'objet qu'est Mme K… pour Dora. C'est-à-dire non pas un individu, mais un mystère,

le mystère de sa propre féminité, nous voulons dire de sa féminité corporelle – comme cela apparaît sans voiles dans le second des deux rêves dont l'étude fait la seconde partie de l'exposé du cas Dora, rêves auxquels nous prions qu'on se reporte pour voir combien leur interprétation se simplifie avec notre commentaire.

Déjà à notre portée nous apparaît la borne autour de laquelle notre char doit tourner pour renverser une dernière fois sa carrière. C'est cette image la plus lointaine qu'atteigne Dora de sa petite enfance (dans une observation de Freud, même comme ici interrompue, toutes les clefs ne lui sont-elles pas toujours tombées dans les mains ?) : c'est Dora, probablement encore *infans*, en train de suçoter son pouce gauche, cependant que de la main droite elle tiraille l'oreille de son frère, plus âgé qu'elle d'un an et demi (voir p. 47 et p. 20).

Il semble qu'on ait là la matrice imaginaire où sont venues se couler toutes les situations que Dora a développées dans sa vie – véritable illustration pour la théorie, encore à venir chez Freud, des automatismes de répétition. Nous pouvons y prendre la mesure de ce que signifient maintenant pour elle la femme et l'homme.

La femme c'est l'objet impossible à détacher d'un primitif désir oral et où il faut pourtant qu'elle apprenne à reconnaître sa propre nature génitale. (On s'étonne ici que Freud ne voie pas que la détermination de l'aphonie lors des absences de M. K… (voir p. 36) exprime le violent appel de la pulsion érotique orale dans le « seule à seule » avec Mme K…, sans qu'il soit besoin d'invoquer la perception de la *fellatio* subie par le père (voir p. 44), alors que chacun sait que le *cunnilingus* est l'artifice le plus communément adopté par les « messieurs fortunés » que leurs forces commencent d'abandonner). Pour accéder à cette reconnaissance de sa féminité il lui faudrait réaliser cette assomption de son propre corps, faute de quoi elle reste ouverte au morcellement fonctionnel (pour nous référer à l'apport théorique du *stade du miroir*), qui constitue les symptômes de conversion.

Or pour réaliser la condition de cet accès, elle n'a eu que le seul truchement que l'*imago* originelle nous montre lui offrir une ouverture vers l'objet, à savoir le

partenaire masculin auquel son écart d'âge lui permet de s'identifier en cette aliénation primordiale où le sujet se reconnaît comme *je*…

(160)Aussi Dora s'est-elle identifiée à M. K… comme elle est en train de s'identifier à Freud lui-même (le fait que ce fut au réveil du rêve « de transfert » qu'elle ait perçu l'odeur de fumée qui appartient aux deux hommes n'indique pas, comme l'a dit Freud, p. 67, qu'il se fût agi là de quelque identification plus refoulée, mais bien plutôt que cette hallucination correspondît au stade crépusculaire du retour au moi). Et tous ses rapports avec les deux hommes manifestent cette agressivité où nous voyons la dimension propre de l'aliénation narcissique.

Il reste donc vrai, comme le pense Freud, que le retour à la revendication passionnelle envers le père, représente une régression par rapport aux relations ébauchées avec M. K…

Mais cet hommage dont Freud entrevoit la puissance salutaire pour Dora, ne pourrait être reçu par elle comme manifestation du désir, que si elle s'acceptait elle-même comme objet du désir, c'est-à-dire après qu'elle ait épuisé le sens de ce qu'elle cherche en Mme K…

Aussi bien pour toute femme et pour des raisons qui sont au fondement même des échanges sociaux les plus élémentaires (ceux-là mêmes que Dora formule dans les griefs de sa révolte), le problème de sa condition est au fond de s'accepter comme objet du désir de l'homme, et c'est là pour Dora le mystère qui motive son idolâtrie pour M^me^ K…, tout comme dans sa longue méditation devant la Madone et dans son recours à l'adorateur lointain, il la pousse vers la solution que le christianisme a donnée à cette impasse subjective, en faisant de la femme l'objet d'un désir divin ou un objet transcendant du désir, ce qui s'équivaut.

Si Freud en un troisième renversement dialectique eût donc orienté Dora vers la reconnaissance de ce qu'était pour elle Mme K…, en obtenant l'aveu des derniers secrets de sa relation avec elle, de quel prestige n'eût-il pas bénéficié lui-même (nous amorçons ici seulement la question du sens du transfert positif), ouvrant ainsi la voie à

la reconnaissance de l'objet viril. Ceci n'est pas mon opinion, mais celle de Freud (voir note, p. 107).

Mais que sa défaillance ait été fatale au traitement, il l'attribue à l'action du transfert (voir pp. 103-107), à l'erreur qui lui en a fait ajourner l'interprétation (voir p. 106) alors que, comme il a pu le constater après coup, il n'avait plus que deux heures devant lui pour éviter ses effets (voir p. 106).

Mais chaque fois qu'il revient à invoquer cette explication qui prendra le développement que l'on sait dans la doctrine, une note au bas de la page vient la doubler d'un recours à son insuffisante appréciation du lien homosexuel qui unissait Dora à M^me^ K… [(161)]Qu'est-ce à dire sinon que la seconde raison ne lui apparaît la première en droit qu'en 1923, alors que la première en ordre a porté ses fruits dans sa pensée à partir de 1905, date de la publication du cas Dora.

Pour nous quel parti prendre ? L'en croire assurément sur les deux raisons et tâcher de saisir ce qui peut se déduire de leur synthèse.

On trouve alors ceci. Freud avoue que pendant longtemps il n'a pu rencontrer cette tendance homosexuelle (qu'il nous dit pourtant être si constante chez les hystériques qu'on ne saurait chez eux en trop majorer le rôle subjectif) sans tomber dans un désarroi (note, p. 107) qui le rendait incapable d'en agir sur ce point de façon satisfaisante.

Ceci ressort, dirons-nous, à un préjugé, celui-là même qui fausse au départ la conception du complexe d'Œdipe en lui faisant considérer comme naturelle et non comme normative la prévalence du personnage paternel : c'est le même qui s'exprime simplement dans le refrain bien connu : « Comme le fil est pour l'aiguille, la fille est pour le garçon ».

Freud a pour M. K… une sympathie qui remonte loin, puisque c'est lui qui lui a amené le père de Dora (voir p. 18) et qui s'exprime dans de nombreuses appréciations (voir note, p. 27). Après l'échec du traitement il persiste à rêver d'une « victoire de l'amour » (voir p. 99).

À l'endroit de Dora sa participation personnelle dans l'intérêt qu'elle lui inspire, est avouée en maints endroits de l'observation. À vrai dire elle la fait vibrer d'un frémissement qui, franchissant les digressions théoriques, hausse ce texte, entre les monographies psychopathologiques qui constituent un genre de notre littérature, au ton d'une Princesse de Clèves en proie à un bâillon infernal.

C'est pour s'être mis un peu trop à la place de M. K… que Freud cette fois n'a pas réussi à émouvoir l'Achéron.

Freud en raison de son contre-transfert revient un peu trop constamment sur l'amour que M. K… inspirerait à Dora et il est singulier de voir comment il interprète toujours dans le sens de l'aveu les réponses pourtant très variées que lui oppose Dora. La séance où il croit l'avoir réduite à « ne plus le contredire » (p. 93) et à la fin de laquelle il croit pouvoir lui exprimer sa satisfaction, est conclue par Dora d'un ton bien différent. « Ce n'est pas grand-chose qui est sorti », dit-elle, et c'est au début de la suivante qu'elle prendra congé de lui.

Que s'est-il donc passé dans la scène de la déclaration au bord du lac, qui a été la catastrophe par où Dora est entrée dans la maladie, en entraînant tout le monde à la reconnaître pour malade – ce qui répond ironiquement à son refus de poursuivre sa fonction de soutien pour leur [(162)]commune infirmité (tous les « bénéfices » de la névrose ne sont pas au seul profit du névrosé) ?

Il suffit comme dans toute interprétation valable de s'en tenir au texte pour le comprendre. M. K… n'a eu le temps que de placer quelques mots, il est vrai qu'ils furent décisifs : « Ma femme n'est rien pour moi ». Et déjà son exploit avait sa récompense : une gifle majeure, celle-là même dont Dora ressentira bien après le traitement le contre-coup brûlant en une névralgie transitoire, vient signifier au maladroit : « Si elle n'est rien pour vous, qu'êtes-vous donc pour moi ? »

Et dès lors que serait-il pour elle, ce fantoche, qui pourtant vient de rompre l'ensorcellement où elle vit depuis des années ?

Le fantasme latent de grossesse qui suivra cette scène, n'objecte pas à notre interprétation : il est notoire qu'il se produit chez les hystériques en fonction même de leur identification virile.

C'est par la même trappe où il s'enfonce en un glissement plus insidieux que Freud va disparaître. Dora s'éloigne avec le sourire de la *Joconde* et même quand elle reparaîtra Freud n'aura pas la naïveté de croire à une intention de retour.

À ce moment elle a fait reconnaître par tous la vérité dont elle sait pourtant qu'elle n'est pas, toute véridique qu'elle soit, la vérité dernière et elle aura réussi à précipiter par le seul *mana* de sa présence l'infortuné M. K… sous les roues d'une voiture. La sédation de ces symptômes, obtenue dans la deuxième phase de sa cure, s'est maintenue pourtant. Ainsi l'arrêt du procès dialectique se solde-t-il par un apparent recul, mais les positions reprises ne peuvent être soutenues que par une affirmation du *moi*, qui peut être tenue pour un progrès.

Qu'est-ce donc enfin que ce transfert dont Freud dit quelque part que son travail se poursuit *invisible* derrière le progrès du traitement et dont au reste les effets « échappent à la démonstration » (p. 67) ? Ne peut-on ici le considérer comme une entité toute relative au contre-transfert défini comme la somme des préjugés, des passions, des embarras, voire de l'insuffisante information de l'analyste à tel moment du procès dialectique. Freud lui-même ne nous dit-il pas (voir p. 105) que Dora eût pu transférer sur lui le personnage paternel, s'il eût été assez sot pour croire à la version des choses à lui présentée par le père ?

Autrement dit le transfert n'est rien de réel dans le sujet, sinon l'apparition, dans un moment de stagnation de la dialectique analytique, des modes permanents selon lesquels il constitue ses objets.

Qu'est-ce alors qu'interpréter le transfert ? Rien d'autre que de [163]remplir par un leurre le vide de ce point mort. Mais ce leurre est utile, car même trompeur il relance le procès.

La dénégation dont Dora eût accueilli la remarque venant de Freud qu'elle lui imputait les mêmes intentions qu'avait manifestées M. K…, n'eût rien changé à la portée de ses effets. L'opposition même qu'elle eût engendré aurait probablement engagé Dora, malgré Freud, dans la direction favorable : celle qui l'eût conduite à l'objet de son intérêt réel.

Et le fait qu'il se fût mis en jeu en personne comme substitut de M. K…, eût préservé Freud de trop insister sur la valeur des propositions de mariage de celui-ci.

Ainsi le transfert ne ressortit à aucune propriété mystérieuse de l' « affectivité », et même quand il se trahit sous un aspect d'émoi, celui-ci ne prend son sens qu'en fonction du moment dialectique où il se produit.

Mais ce moment est peu significatif puisqu'il traduit communément une erreur de l'analyste, fût-ce celle de trop vouloir le bien du patient, dont Freud lui-même bien des fois a dénoncé le danger.

Ainsi la neutralité analytique prend son sens authentique de la position du pur dialecticien qui, sachant que tout ce qui est réel est rationnel (et inversement), sait que tout ce qui existe, et jusqu'au mal contre lequel il lutte, est et restera toujours équivalent au niveau de sa particularité, et qu'il n'y a de progrès pour le sujet que par l'intégration où il parvient de sa position dans l'universel : techniquement par la projection de son passé dans un discours en devenir.

Le cas de Dora paraît privilégié pour notre démonstration en ce que, s'agissant d'une hystérique, l'écran du *moi* y est assez transparent pour que nulle part, comme l'a dit Freud, ne soit plus bas le seuil entre l'inconscient et le conscient, ou pour mieux dire, entre le discours analytique et le *mot* du symptôme.

Nous croyons pourtant que le transfert a toujours le même sens d'indiquer les moments d'errance et aussi d'orientation de l'analyste, la même valeur pour nous rappeler à l'ordre de notre rôle : un non agir positif en vue de l'orthodramatisation de la subjectivité du patient.

[…]

Intervention sur l'exposé de J. Dreyfus-Moreau : « Étude structurale de deux cas de névrose concentrationnaire » Paru dans l'Evolution psychiatrique, *1952, fascicule II, p. 217, 218.*

(217)M. LACAN. – Il me parait désirable que pour l'étude des individus vivant une vie concentrationnaire, une terminologie psychanalytique soit employée. Je n'ai pas, en écoutant l'intéressante conférence de Mme Dreyfus-Moreau, pleinement souscrit à son assimilation totale des réactions de son deuxième malade à l'égard de ses geôliers à des phénomènes de transfert paternel. Je tiens pour très probable que ces deux malades étaient des névrosés et dans ces cas de névrose je ne puis que souligner l'inefficacité de la narcose pour toute reconstitution structurale. L'échec de ces procédés thérapeutiques me parait aussi évident dans les névroses dites « traumatiques » que dans les autres. Je sais bien qu'on se targue, en recourant à leur emploi, d'éviter au patient l'angoisse, mais l'angoisse est le prix dont se paie nécessairement toute réidentification en tant qu'elle est une condition inéluctable de toute modification du « Moi ».

M. LEBOVICI. – Je m'accorde avec M. Lacan pour demander si vraiment l'étiquette de « Névrose traumatique » doit être appliquée au « concentrationnaire » et pour discuter les limites de la valeur du langage psychanalytique à propos de l'envisagement psychologique des situations aux actions humaines en général. Dans le cas particulier des malades de Mme Dreyfus-Moreau, il me semble que nous pouvons à leur sujet comprendre la nécessité d'étudier les structures « préparantes ». C'est dans cette perspective que l'abréaction émotionnelle de la cure, narco-psychothérapique peut être éventuellement utilisée comme facteur d'amélioration durable. On ne saurait oublier (et spécialement à l'occasion de la malade qui a fui son traitement) la notion des bénéfices secondaires de la névrose. On ne saurait non plus négliger les aléas déterminés par la technique qui consiste à analyser un seul complexe, technique partielle impliquée souvent, dans les techniques des psychothérapies brèves.

M. MARTY. – je voudrais demander à Mme Dreyfus-Moreau quelle est la qualité spéciale de *l'événement* qui l'a fait qualifier de « traumatique ».

Mme DREYFUS-MOREAU. – Ici, l'événement concentrationnaire.

M. LACAN. – J'insiste sur l'intérêt soulevé par la question de M. Marty.

Mme DREYFUS MOREAU. – Peut-être faut-il souligner l'intensité de l'agression.

M. LACAN. – Peut-on considérer que c'est l'extériorisation de l'agresseur qui joue ici le rôle important ?

[218]Mlle BOUTONIER. – Il faut distinguer le trauma qui provoque un brusque changement actuel et le trauma qui provoque un passage dans un monde éthique différent et où le sujet ayant vécu avec des monstres devient un monstre. Ainsi la première malade, émue au souvenir de ses camarades décimées indiquait implicitement qu'en se « débrouillant » elle envoyait les autres mourir à sa place.

M. LACAN. – Telle était la loi de cette jungle.

Mlle BOUTONIER. – Ceux qui sont névrosés « sympathisent », au sens étymologique de « résonance douloureuse », avec cette loi. M. Lacan a nié l'assimilation d'une image paternelle au personnage du camp de concentration. Niera-t-il également celle d'une image maternelle ? Et je me rappelle à ce sujet que M. Lacan a attiré l'attention ailleurs, sur les fantasmes sado-masochistes du tout jeune enfant.

M. LACAN. – Oui, peut-être l'image maternelle joue-t-elle un rôle. Cependant ne restons pas cantonnés à propos de ces cas dans une méthode de psychologie strictement individuelle.

« Le Mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose » est une conférence donnée au Collège philosophique de Jean Wahl. Le texte ronéotypé fut diffusé en 1953, sans l'accord de Jacques Lacan et sans avoir été corrigé par lui, (cf. Écrits, p. 72, note n° 1). La présente version est celle transcrite par J. A. Miller dans la revue Ornicar ? n° 17-18, Seuil, 1978, pages 290-307.

(290)[…]

(291)Je vais vous parler d'un sujet qu'il me faut bien qualifier de nouveau, et qui comme tel est difficile.

La difficulté de cet exposé ne lui est pas tellement intrinsèque. Elle tient au fait qu'il traite de quelque chose de nouveau que m'ont permis d'apercevoir tant mon expérience analytique que la tentative que je fais, au cours d'un enseignement dit de séminaire, d'approfondir la réalité fondamentale de l'analyse. Extraire cette partie originale hors de cet enseignement et hors de cette expérience, pour vous en faire sentir la portée, comporte des difficultés tout à fait spéciales dans l'exposé.

C'est pourquoi je vous demande à l'avance votre indulgence, si peut-être quelque difficulté va vous apparaître dans la saisie au moins au premier abord de ce dont il s'agit.

I

La psychanalyse, je dois le rappeler en préambule, est une discipline qui, dans l'ensemble des sciences, se montre à nous avec une position vraiment particulière. On dit souvent qu'elle n'est pas une science à proprement parler, ce qui semble impliquer par contraste qu'elle est tout simplement un art. C'est une erreur si on entend par là qu'elle n'est qu'une technique, une méthode opérationnelle, un ensemble de recettes. Mais ce n'en est pas une, si on emploie ce mot, un art, au sens où on l'employait au moyen-âge quand on parlait des arts libéraux – vous en connaissez la série, qui va de l'astronomie à la dialectique, en passant par l'arithmétique, la géométrie, la musique et la grammaire.

Il nous est difficile assurément d'appréhender aujourd'hui, de ces dits arts libéraux, la fonction et la portée dans la vie et dans la pensée des maîtres médiévaux. Néanmoins, il est certain que ce qui [292]les caractérise et les distingue des sciences qui en seraient sorties, c'est qu'ils maintiennent au premier plan ce qui peut s'appeler un rapport fondamental à la mesure de l'homme. Eh bien ! la psychanalyse est actuellement la seule discipline peut-être qui soit comparable à ces arts libéraux, pour ce qu'elle préserve de ce rapport de mesure de l'homme à lui-même – rapport interne, fermé sur lui-même, inépuisable, cyclique, que comporte par excellence l'usage de la parole.

C'est bien en quoi l'expérience analytique n'est pas décisivement objectivable. Elle implique toujours au sein d'elle-même l'émergence d'une vérité qui ne peut être dite, puisque ce qui la constitue c'est la parole, et qu'il faudrait en quelque sorte dire la parole elle-même, ce qui est à proprement parler ce qui ne peut pas être dit en tant que parole.

Nous voyons par ailleurs se dégager de la psychanalyse des méthodes qui, elles, tendent à objectiver des moyens d'agir sur l'homme, l'objet humain. Mais ce ne sont là que des techniques dérivées de cet art fondamental qu'est la psychanalyse en tant qu'elle est constituée par ce rapport intersubjectif qui ne peut, je vous l'ai dit, être épuisé, puisqu'il est ce qui nous fait hommes. C'est pourtant ce que nous sommes amenés à essayer d'exprimer quand même dans une formule qui en donne l'essentiel, et c'est bien pourquoi il existe au sein de l'expérience analytique quelque chose qui est à proprement parler un mythe.

Le mythe est ce qui donne une formule discursive à quelque chose que ne peut pas être transmis dans la définition de la vérité, puisque la définition de la vérité ne peut s'appuyer que sur elle-même, et que c'est en tant que la parole progresse qu'elle la constitue. La parole ne peut pas se saisir elle-même, ni saisir le mouvement d'accès à la vérité, comme une vérité objective. Elle ne peut que l'exprimer – et ce, d'une façon mythique. C'est en ce sens qu'on peut dire que ce en quoi la théorie analytique

concrétise le rapport intersubjectif, et qui est le complexe d'Œdipe, a une valeur de mythe.

Je vous apporterai aujourd'hui une série de faits d'expérience que j'essaierai d'exemplifier à propos de ces formations que nous constatons dans le vécu chez les sujets que nous prenons en analyse, les sujets névrosés par exemple, et qui sont connues de tous ceux à qui l'expérience analytique n'est pas tout à fait étrangère. Ces formations nécessitent d'apporter au mythe œdipien, en tant qu'il est au cœur de l'expérience analytique, certaines modifications de structure qui sont corrélatives aux progrès que nous faisons nous-mêmes dans la compréhension de l'expérience analytique. C'est ce qui nous permet, au second degré, de saisir que la théorie analytique est toute entière sous-tendue par le conflit fondamental qui, par [293]l'intermédiaire de la rivalité au père, lie le sujet à une valeur symbolique essentielle – mais ce, vous allez le voir, toujours en fonction d'une certaine dégradation concrète, peut-être liée à des circonstances sociales spéciales, de la figure du père. L'expérience elle-même est tendue entre cette image du père, toujours dégradée, et une image dont notre pratique nous permet de prendre de plus en plus la mesure, et de mesurer les incidences chez l'analyste lui-même, en tant que, sous une forme assurément voilée et presque reniée par la théorie analytique, il prend tout de même, d'une façon presque clandestine, dans la relation symbolique avec le sujet, la position de ce personnage très effacé par le déclin de notre histoire, qui est celui du maître – du maître moral, du maître qui institue à la dimension des relations humaines fondamentales celui qui est dans l'ignorance, et qui lui ménage ce qu'on peut appeler l'accès à la conscience, voire même à la sagesse, dans la prise de possession de la condition humaine.

Si nous nous fions à la définition du mythe comme d'une certaine représentation objectivée d'un épos ou d'une geste exprimant de façon imaginaire les relations fondamentales caractéristiques d'un certain mode d'être humain à une époque déterminée, si nous le comprenons comme la manifestation sociale latente ou patente,

virtuelle ou réalisée, pleine ou vidée de son sens, de ce mode de l'être, alors il est certain que nous pouvons en retrouver la fonction dans le vécu même d'un névrosé. L'expérience nous livre en effet toutes sortes de manifestations qui sont conformes à ce schéma et dont on peut dire qu'il s'agit à proprement parler de mythes, et je vais vous le montrer par un exemple que je crois des plus familiers à la mémoire de tous ceux d'entre vous qui s'intéressent à ces questions, que j'emprunterai à une des grandes observations de Freud.

Ces observations bénéficient périodiquement d'un regain d'intérêt dans l'enseignement, ce qui n'empêche qu'un de nos éminents confrères manifestait récemment à leur égard – je l'ai entendu de sa bouche – une sorte de mépris. La technique, disait-il, y est aussi maladroite qu'archaïque. Cela peut après tout se soutenir si on songe aux progrès que nous avons faits en prenant conscience de la relation intersubjective, et en n'interprétant qu'à travers les relations qui s'établissent entre le sujet et nous dans l'actualité des séances. Mais mon interlocuteur devait-il pousser les choses jusqu'à dire que les cas de Freud étaient mal choisis ? On peut dire, certes, qu'ils sont tous incomplets, que pour beaucoup ce sont des psychanalyses arrêtées en route, des morceaux d'analyse. Mais cela même devrait nous inciter à réfléchir et à nous demander pourquoi ce choix a été fait par Freud. Cela, bien entendu, si l'on fait confiance à Freud. Et il faut lui faire confiance.

(294)Ce n'est pas tout de dire, comme poursuivait celui qui émettait les propos que je vous ai rapportés, qu'assurément cela a au moins ce caractère encourageant de nous montrer qu'il suffit d'un tout petit grain de vérité quelque part pour qu'il arrive à transparaître et à surgir en dépit des entraves que l'exposé lui oppose. Je ne crois pas que ce soit là une vue juste des choses. En vérité, l'arbre de la pratique quotidienne cachait à mon confrère la montée de la forêt qui a surgi des textes freudiens.

J'ai choisi à votre intention « l'*Homme aux* rats », et je crois pouvoir à cette occasion justifier l'intérêt de Freud pour ce cas.

II

Il s'agit d'une névrose obsessionnelle. Je pense qu'aucun de ceux qui sont venus entendre la présente conférence n'est sans avoir entendu parler de ce qu'on considère comme la racine et la structure de cette névrose, à savoir la tension agressive, la fixation instinctuelle, etc. Le progrès de la théorie analytique a mis à l'origine de notre compréhension de la névrose obsessionnelle une élaboration génétique extrêmement complexe, et sans doute, tel élément, telle phase des thèmes fantasmatiques ou imaginaires que nous avons l'habitude de toujours rencontrer dans l'analyse d'une névrose obsessionnelle, se retrouvent à la lecture de « l'*Homme aux rats* ». Mais ce côté rassurant – qu'ont toujours pour ceux qui lisent ou qui apprennent, les pensées familières, vulgarisées, masque peut-être au lecteur l'originalité de cette observation, et son caractère spécialement significatif et convaincant.

Ce cas emprunte son titre, vous le savez, à un fantasme tout à fait fascinant, lequel a dans la psychologie de la crise qui amène le sujet à la portée de l'analyste, une fonction évidente de déclenchement. C'est le récit d'un supplice qui a toujours bénéficié d'un éclairage singulier, voire d'une véritable célébrité, et qui consiste dans l'enfoncement d'un rat excité par des moyens artificiels, dans le rectum du supplicié, au moyen d'un dispositif plus ou moins ingénieux. C'est sa première audition de ce récit qui provoque chez le sujet un état d'horreur fascinée, qui non pas déclenche sa névrose, mais en actualise les thèmes, et suscite l'angoisse. Toute une élaboration s'ensuit, dont nous aurons à voir la structure.

Ce fantasme est certainement essentiel pour la théorie du déterminisme d'une névrose, et il se retrouve dans de nombreux thèmes au cours de l'observation. Est-ce à dire que c'est là ce qui en fait tout l'intérêt ? Non seulement je ne le crois pas, mais je suis sûr [295]qu'à toute lecture attentive on s'apercevra que son intérêt principal vient de la particularité extrême du cas.

Comme toujours Freud l'a souligné, chaque cas doit être étudié dans sa particularité, exactement comme si nous ignorions tout de la théorie. Et ce qui fait la particularité de ce cas-ci, c'est le caractère manifeste, visible, des rapports en jeu. La valeur exemplaire de ce cas particulier tient à sa simplicité, à la façon dont on peut dire qu'en géométrie un cas particulier peut avoir une éblouissante supériorité d'évidence par rapport à la démonstration, dont la vérité, en raison de son caractère discursif, restera voilée sous les ténèbres d'une longue suite de déductions.

Voilà en quoi consiste l'originalité du cas, et qui apparaît à tout lecteur un peu attentif.

La constellation – pourquoi pas ? au sens où en parlent les astrologues – la constellation originelle qui a présidé à la naissance du sujet, à son destin, et je dirais presque à sa préhistoire, à savoir les relations familiales fondamentales qui ont structuré l'union de ses parents, se trouve avoir un rapport très précis, et peut-être définissable par une formule de transformation, avec ce qui apparaît le plus contingent, le plus fantasmatique, le plus paradoxalement morbide de son cas, à savoir le dernier état de développement de sa grande appréhension obsédante, le scénario imaginaire auquel il parvient comme à la solution de l'angoisse liée au déclenchement de la crise.

La constellation du sujet est formée dans la tradition familiale par le récit d'un certain nombre de traits qui spécifient l'union des parents.

Il faut savoir que le père a été sous-officier au début de sa carrière, et qu'il est resté très « sous-officier », avec la note d'autorité, mais un peu dérisoire, que cela comporte. Une certaine dévaluation l'accompagne de façon permanente dans l'estime de ses contemporains, et un mélange de braverie et d'éclat lui compose un personnage conventionnel qu'on retrouve à travers l'homme sympathique décrit par le sujet. Ce père s'est trouvé dans la position de faire ce qu'on appelle un mariage avantageux – sa femme appartient à un milieu beaucoup plus élevé dans la hiérarchie bourgeoise, et lui a apporté à la fois les moyens de vivre et la situation même dont il

bénéficie au moment où ils vont avoir leur enfant. Le prestige est donc du côté de la mère. Et une des taquineries les plus fréquentes entre ces personnes qui en principe s'entendent bien et semblent même liées par une affection réelle, est une sorte de jeu qui consiste en un dialogue des époux – la femme fait une allusion amusée à un vif attachement de son mari, juste avant le mariage, pour une jeune fille pauvre mais jolie, et le mari de se récrier et d'affirmer en chaque occasion qu'il s'agit là de quelque chose d'aussi fugitif que lointain, [296]et oublié. Mais ce jeu, dont la répétition même implique peut-être qu'il comporte une part d'artifice, a certainement impressionné profondément le jeune sujet qui deviendra plus tard notre patient.

Un autre élément du mythe familial n'est pas de peu d'importance. Le père a eu, au cours de sa carrière militaire, ce qu'on peut appeler en termes pudiques des ennuis. Il n'a fait ni plus ni moins que de dilapider au jeu les fonds du régiment, dont il était dépositaire au titre de ses fonctions. Et il n'a dû son honneur, voire même sa vie, au moins au sens de sa carrière, de la figure qu'il peut continuer à faire dans la société, qu'à l'intervention d'un ami, qui lui a prêté la somme qu'il convenait de rembourser, et qui se trouve ainsi avoir été son sauveur. On parle encore de ce moment comme d'un épisode vraiment important et significatif du passé paternel.

Voilà donc comment se présente la constellation familiale du sujet. Le récit en sort morceau par morceau au cours de l'analyse, sans que le sujet ne le raccorde d'aucune façon à quoi que ce soit qui se passe d'actuel. Il faut toute l'intuition de Freud pour comprendre que ce sont là des éléments essentiels du déclenchement de la névrose obsessionnelle. Le conflit *femme riche / femme pauvre* s'est reproduit très exactement dans la vie du sujet au moment où son père le poussait à épouser une femme riche, et c'est alors que s'est déclenchée la névrose proprement dite. Apportant ce fait, le sujet dit presque en même temps : « *Je vous dis là quelque chose qui n'a certainement aucun rapport avec tout ce qui m'est arrivé* ». Alors Freud aperçoit aussitôt le rapport.

Ce qui se voit en effet au survol panoramique de l'observation, c'est la stricte correspondance entre ces éléments initiaux de la constellation subjective, et le développement dernier de l'obsession fantasmatique. Ce développement dernier, quel est-il ? L'image du supplice a d'abord engendré chez le sujet, selon le mode de la pensée propre à l'obsessionnel, toutes sortes de craintes, à savoir que ce supplice puisse être un jour infligé aux personnes qui lui sont les plus chères, et nommément soit à ce personnage de la femme pauvre idéalisée à laquelle il voue un amour dont nous verrons tout à l'heure le style et la valeur propre – c'est la forme même d'amour dont est capable le sujet obsessionnel – soit, plus paradoxalement encore, à son père, qui est pourtant à ce moment-là décédé, et réduit à un personnage imaginé dans l'au-delà. Mais le sujet s'est enfin trouvé mené à des comportements qui nous montrent que les constructions névrotiques de l'obsédé finissent parfois par confiner aux constructions délirantes.

Il est dans la situation d'avoir à payer le prix d'un objet qu'il n'est pas indifférent de préciser, une paire de lunettes lui appartenant, qu'il a laissé perdre au cours des grandes manœuvres pendant [(297)]lesquelles lui a été fait le récit du supplice en question, et où s'est déclenchée la crise actuelle. Il demande le remplacement d'urgence de ses lunettes à son opticien de Vienne – car tout cela se passe dans l'ancienne Autriche-Hongrie, avant le début de la guerre 14 – et par courrier exprès celui-ci lui adresse un petit colis contenant l'objet. Or, le même capitaine qui lui a appris l'histoire du supplice, et qui l'impressionne beaucoup par une certaine parade de goûts cruels, l'informe qu'il en doit le remboursement à un lieutenant A, qui s'occupe des affaires de poste, et est censé avoir déboursé la somme pour lui. C'est autour de cette idée de remboursement que la crise connaît son développement dernier. Le sujet se fait en effet un devoir névrotique de rembourser la somme, mais dans certaines conditions bien précises. Ce devoir, il se l'impose à lui-même sous la forme d'un commandement intérieur qui surgit dans le psychisme obsessionnel, en contradiction avec son premier mouvement qui s'était exprimé sous la forme « *ne pas*

payer ». Le voilà au contraire lié à lui-même par une sorte de serment, *« payer* A ». Or, il s'aperçoit très vite que cet impératif absolu n'a rien d'adéquat, car ce n'est pas A qui s'occupe des affaires de poste, mais un lieutenant B.

Ce n'est pas tout. Au moment même où toutes ces élucubrations se produisent en lui, le sujet sait parfaitement, on le découvre par la suite, qu'en réalité il ne doit pas non plus cette somme au lieutenant B, mais tout bonnement à la dame de la poste, qui a bien voulu faire confiance à B, monsieur honorable qui est officier et se trouve dans les environs. Néanmoins, jusqu'au moment où il viendra se confier aux soins de Freud, le sujet sera dans un état d'angoisse maxima, poursuivi par un de ces conflits si caractéristiques du vécu des obsessionnels, et qui tourne tout entier autour du scénario suivant – puisqu'il s'est juré qu'il rembourserait la somme à A, il convient, afin que n'arrivent pas à ceux qu'il aime le plus, les catastrophes annoncées par l'obsession, qu'il fasse rembourser par le lieutenant A la généreuse dame de la poste, que devant lui celle-ci reverse la somme en question au lieutenant B, et que lui-même rembourse alors le lieutenant A, accomplissant ainsi son serment à la lettre. Voilà où le mène, par cette déduction propre aux névrosés, la nécessité intérieure qui le commande.

Vous ne pouvez pas ne pas reconnaître, dans ce scénario qui comporte le passage d'une certaine somme d'argent du lieutenant A à la généreuse dame de la poste qui a fait face au paiement, puis de la dame à un autre personnage masculin, un schéma qui, complémentaire sur certains points, supplémentaire sur d'autres, parallèle d'une certaine façon et inverse d'une autre, est l'équivalent de la situation originelle, en tant qu'elle pèse d'un poids certain sur l'esprit du sujet et sur tout ce qui fait de lui ce personnage avec un mode de [(298)]relations tout spécial envers les autres, qui s'appelle un névrosé.

Bien entendu ce scénario est impossible à suivre. Le sujet sait parfaitement qu'il ne doit rien ni à A, ni à B, mais à la dame de la poste, et que si le scénario était réalisé, ce serait elle en fin de compte qui en serait pour ses frais. En fait, comme c'est toujours le cas dans le vécu des névrosés, la réalité impérative du réel passe avant tout cela qui

le tourmente infiniment – qui le tourmente jusque dans le train qui l'emmène dans la direction strictement contraire à celle qu'il aurait dû prendre pour aller accomplir auprès de la dame de la poste la cérémonie expiatoire qui lui paraît si nécessaire. Tout en se disant à chaque station qu'il peut encore descendre, changer de train, retourner, c'est vers Vienne qu'il se dirige, où il va se confier à Freud, et il se contentera tout bonnement, une fois commencé le traitement, d'envoyer un mandat à la dame de la poste.

Ce scénario fantasmatique se présente comme un petit drame, une geste, qui est précisément la manifestation de ce que j'appelle le mythe individuel du névrosé.

Il reflète en effet, d'une façon sans doute fermée au sujet, mais non pas absolument, loin de là, la relation inaugurale entre le père, la mère et le personnage, plus ou moins effacé dans le passé, de l'ami. Cette relation n'est évidemment pas élucidée par la façon purement factuelle dont je vous l'ai exposée, puisqu'elle ne prend sa valeur que de l'appréhension subjective qu'en a eue le sujet.

Qu'est-ce qui donne son caractère mythique à ce petit scénario fantasmatique ? Ce n'est pas simplement le fait qu'il met en scène une cérémonie qui reproduit plus ou moins exactement la relation inaugurale qui s'y trouve comme cachée – il la modifie dans le sens d'une certaine tendance. D'une part, nous avons à l'origine une dette du père à l'égard de l'ami – car j'ai omis de vous dire qu'il n'a jamais retrouvé l'ami, c'est bien là ce qui reste mystérieux dans l'histoire originelle, et qu'il n'a jamais pu rembourser sa dette. D'autre part, il y a dans l'histoire du père substitution, substitution de la femme riche à la femme pauvre. Or, à l'intérieur du fantasme développé par le sujet, nous observons quelque chose comme un échange des termes terminaux de chacun de ces rapports fonctionnels. L'approfondissement des faits fondamentaux dont il s'agit dans la crise obsessionnelle montre en effet que l'objet du désir tantalisant qu'a le sujet de retourner à l'endroit où est la dame de la poste n'est pas du tout cette dame elle-même, mais un personnage qui, dans l'histoire récente du sujet incarne la femme pauvre, une servante d'auberge qu'il a rencontrée

au cours des manœuvres, dans l'atmosphère de chaleur héroïque qui caractérise la fraternité militaire, et avec laquelle il s'est livré à quelques-unes de ces opérations de pince-fesses où s'épanchent volontiers ces sentiments généreux. Pour éteindre la dette, il faut en [299]quelque sorte la rendre, non à l'ami, mais à la femme pauvre, et par là à la femme riche, que lui substitue le scénario imaginé.

Tout se passe comme si les impasses propres à la situation originelle se déplaçaient en un autre point du réseau mythique, comme si ce qui n'est pas résolu ici se reproduisait toujours là. Pour bien comprendre, il faut voir que dans la situation originelle telle que je vous l'ai dépeinte, il y a une double dette, il y a d'une part la frustration, voire une sorte de castration du père. Il y a d'autre part la dette sociale jamais résolue qui est impliquée dans le rapport au personnage, en arrière-plan, de l'ami. C'est là quelque chose de très différent de la relation triangulaire considérée comme typique à l'origine du développement névrosant. La situation présente une sorte d'ambiguïté, de diplopie – l'élément de la dette est placé sur deux plans à la fois, et c'est précisément dans l'impossibilité de faire se rejoindre ces deux plans que se joue tout le drame du névrosé. À essayer de les faire se recouvrir l'un l'autre, il fait une opération tournante, jamais satisfaisante, qui n'arrive pas à boucler son cycle.

C'est ce qui se produit en effet dans la suite des choses. Que se passe-t-il quand l'homme aux rats se confie à Freud ? Dans un premier temps, Freud se substitue très directement dans ses relations affectives à un ami qui remplissait un rôle de guide, de conseil, de protecteur, de tuteur rassurant, et qui lui disait régulièrement, après avoir reçu confidence de ses obsessions et de ses angoisses – *« Tu n'as jamais fait le mal que tu crois avoir fait, tu n'es pas coupable, ne fais pas attention ».* Freud est donc mis à la place de l'ami. Et très vite se déclenchent des fantasmes agressifs. Ils ne sont pas liés uniquement, loin de là, à la substitution de Freud au père, comme l'interprétation de Freud lui-même tend sans cesse à le manifester, mais plutôt, comme dans le fantasme, à la substitution du personnage dit de la femme riche à l'ami. Très vite en effet, dans cette espèce de court délire qui constitue, au moins chez les sujets très

profondément névrosés, une véritable phase passionnelle à l'intérieur même de l'expérience analytique, le sujet se met à imaginer que Freud ne désire rien de moins que lui donner sa propre fille, dont il fait fantastiquement un personnage chargé de tous les biens de la terre, et qu'il se représente sous la forme assez singulière d'un personnage pourvu de lunettes de crotte sur les yeux. C'est donc la substitution au personnage de Freud d'un personnage ambigu, à la fois protecteur et maléfique, dont les lunettes qui l'affublent marquent assez par ailleurs le rapport narcissique avec le sujet. Le mythe et le fantasme ici se rejoignent, et l'expérience passionnelle liée au vécu actuel de la relation avec l'analyste, donne son tremplin, par le biais des identifications qu'elle comporte, à la résolution d'un certain nombre de problèmes.

(300)J'ai pris là un exemple bien particulier. Mais je voudrais insister sur ce qui est une réalité clinique, qui peut servir d'orientation dans l'expérience analytique – il y a chez le névrosé une situation de quatuor, qui se renouvelle sans cesse, mais qui n'existe pas sur un seul plan.

Pour schématiser, disons que s'agissant d'un sujet de sexe mâle, son équilibre moral et psychique exige l'assomption de sa propre fonction, – de se faire reconnaître comme tel dans sa fonction virile et dans son travail, d'en assumer les fruits sans conflit, sans avoir le sentiment que c'est quelqu'un d'autre que lui qui le mérite ou que lui-même ne l'a que par raccroc, sans que se produise cette division intérieure qui fait du sujet le témoin aliéné des actes de son propre moi. C'est la première exigence. L'autre est celle-ci – une jouissance qu'on peut qualifier de paisible et d'univoque de l'objet sexuel une fois qu'il est choisi, accordé à la vie du sujet.

Eh bien ! à chaque fois que le névrosé réussit, ou tend à réussir, l'assomption de son propre rôle, à chaque fois qu'il devient en quelque sorte identique à lui-même, et s'assure du bien-fondé de sa propre manifestation dans son contexte social déterminé, l'objet, le partenaire sexuel, se dédouble – ici sous la forme *femme riche ou femme pauvre*. Ce qui est très frappant dans la psychologie du névrosé – il suffit d'entrer, non plus dans le fantasme, mais dans la vie réelle du sujet, pour le toucher du doigt – c'est

l'aura d'annulation qui entoure le plus familièrement le partenaire sexuel qui a pour lui le plus de réalité, qui lui est le plus proche, avec lequel il a en général les liens les plus légitimes, qu'il s'agisse d'une liaison ou d'un mariage. D'autre part un personnage se présente qui dédouble le premier, et qui est l'objet d'une passion plus ou moins idéalisée poursuivie de façon plus ou moins fantasmatique, avec un style analogue à celui de l'amour-passion, et qui pousse d'ailleurs à une identification d'ordre mortel.

Si d'un autre côté, dans une autre face de sa vie, le sujet fait un effort pour retrouver l'unité de sa sensibilité, c'est alors à l'autre bout de la chaîne, dans l'assomption de sa propre fonction sociale et de sa propre virilité – puisque j'ai choisi le cas d'un homme – qu'il voit apparaître à côté de lui un personnage avec lequel il a aussi un rapport narcissique en tant que rapport mortel. C'est à celui-ci qu'il délègue la charge de le représenter dans le monde et de vivre à sa place. Ce n'est pas lui véritablement – il se sent exclu, en dehors de son propre vécu, il ne peut en assumer les particularités et les contingences, il se sent désaccordé à son existence, et l'impasse se reproduit.

C'est sous cette forme très spéciale du dédoublement narcissique que gît le drame du névrosé, par rapport à quoi prennent toute [(301)]leur valeur les différentes formations mythiques, dont je vous ai donné tout à l'heure l'exemple sous la forme de fantasmes, mais qu'on peut retrouver aussi bien sous d'autres formes, dans les rêves par exemple. J'en ai nombre d'exemples dans les récits de mes patients. C'est là que peuvent vraiment être montrées au sujet les particularités originelles de son cas, d'une façon beaucoup plus rigoureuse et vivante pour lui que selon les schèmes traditionnels issus de la thématisation triangulaire du complexe d'Œdipe.

Je voudrais vous citer un autre exemple, et vous en montrer la cohérence avec le premier. Je prendrai à cette fin un cas qui est très près de l'observation de « l'*Homme aux rats* », mais qui touche à un sujet d'un autre ordre – à la poésie, ou à la fiction littéraire. Il s'agit d'un épisode de la jeunesse de Goethe, que celui-ci nous narre dans

« *Poésie et Vérité* ». Je ne vous l'apporte pas arbitrairement – c'est en effet un des thèmes littéraires les plus valorisés dans les confidences de l'homme aux rats.

III

Goethe a vingt-deux ans, il vit à Strasbourg, et c'est alors le célèbre épisode de sa passion pour Frédérique Brion, dont la nostalgie ne s'est pas éteinte pour lui jusqu'à une époque avancée de sa vie. Elle lui permit de surmonter la malédiction qui avait été jetée sur lui par une de ses amours antécédentes, la nommée Lucinde, quant à tout rapprochement amoureux avec une femme, et très spécialement quant au baiser sur les lèvres.

La scène vaut d'être contée. Cette Lucinde a une sœur, personnage un peu trop fin pour être honnête, qui est occupée à persuader Goethe des ravages qu'il fait sur la pauvre fille. Elle le prie à la fois de s'éloigner et de lui donner, à elle, la fine mouche, le gage du dernier baiser. C'est alors que Lucinde les surprend, et dit – « *Soient maudites à jamais ces lèvres. Que le malheur survienne à la première qui en recevra l'hommage* ». Ce n'est évidemment pas sans raison que Goethe, alors dans toute l'infatuation de l'adolescence conquérante, accueille la malédiction dont il s'agit comme un interdit qui désormais lui barre la route dans toutes ses entreprises amoureuses. Il nous raconte alors comment, exalté par la découverte de cette fille charmante qu'est Frédérique Brion, il parvient pour la première fois à surmonter l'interdiction, et en ressent l'ivresse du triomphe, après cette appréhension de quelque chose de plus fort que ses propres [302]interdictions intérieures assumées.

C'est là un des épisodes les plus énigmatiques de la vie de Goethe, et non moins extraordinaire l'abandon de Frédérique par lui. Aussi les *Goethesforscher,* – comme les stendhaliens, les bossuettistes, ce sont de ces gens très particuliers qui s'attachent à un des auteurs dont les mots ont donné forme à nos sentiments, et passent leur temps à fouiller les papiers dans les armoires pour analyser ce que le génie a mis en

évidence – les *Goethesforscher* se sont-ils penchés sur ce fait. Ils nous en ont donné toutes sortes de raisons, dont je ne voudrais pas faire ici le catalogue. Il est certain que toutes fleurent cette sorte de philistinisme qui est corrélatif de telles recherches quand elles sont poursuivies sur le plan commun. Il n'est pas non plus exclu qu'il y ait toujours en effet quelque obscure dissimulation de philistinisme dans les manifestations de la névrose, car c'est bien d'une telle manifestation qu'il s'agit dans le cas de Goethe, comme vous le montreront les considérations que je vais maintenant exposer.

Il y a nombre de traits énigmatiques dans la façon dont Goethe aborde cette aventure, et je dirais presque que c'est dans ses antécédents immédiats que se trouve la clé du problème.

Pour dire les choses en bref, Goethe, qui vit alors à Strasbourg avec un de ses amis connaît depuis longtemps l'existence dans un petit village de la famille ouverte, aimable, accueillante du pasteur Brion. Mais quand il y va, il s'entoure de précautions dont il nous raconte dans sa biographie le caractère amusant – en vérité, à regarder les détails, on ne peut s'empêcher de s'étonner de la structure vraiment contournée qu'ils révèlent.

Il croit d'abord devoir y aller déguisé. Goethe, fils d'un grand bourgeois de Francfort, et qui se distingue au milieu de ses camarades par l'aisance des manières, le prestige dû au costume, un style de supériorité sociale, se déguise en étudiant de théologie, avec une soutane très spécialement râpée et décousue. Il part avec son ami, et ce ne sont qu'éclats de rire pendant tout le trajet. Mais il se trouve bien entendu très ennuyé à partir du moment où la réalité de la séduction évidente, éclatante, de la jeune fille, surgie sur le fond de cette atmosphère familiale, lui fait apparaître que s'il veut se montrer dans son beau et dans son mieux, il lui faut changer au plus vite l'étonnant costume, qui ne le fait pas paraître â son avantage.

Les justifications qu'il donne à ce déguisement sont très étranges. Il n'évoque rien de moins que le déguisement que les dieux prenaient pour descendre au milieu des

mortels – ce qui lui paraît, lui-même le souligne, marquer assurément, dans le style de l'adolescent qu'il était alors, plus que de l'infatuation – quelque chose qui confine à la mégalomanie délirante. Si nous regardons les choses en détail, le texte de Goethe nous montre ce qu'il en pense. C'est que, [303]par cette façon de se déguiser, les dieux cherchaient surtout à s'éviter des ennuis, et, pour tout dire, c'était pour eux une façon de n'avoir pas à ressentir comme des offenses la familiarité des mortels. Ce que les dieux risquent le plus de perdre, quand ils descendent au niveau des mortels, c'est leur immortalité, et la seule façon d'y échapper, est précisément de se mettre à leur niveau.

C'est bien en effet de quelque chose comme cela qu'il s'agit. La suite le démontre mieux encore quand Goethe revient vers Strasbourg pour reprendre ses beaux atours, non sans avoir ressenti, un peu tardivement, ce qu'il y a d'indélicat à s'être présenté sous une forme qui n'est pas la sienne, et à avoir ainsi trompé la confiance de ces gens qui l'ont accueilli avec une hospitalité charmante – on retrouve vraiment dans le récit la note même du *gemütlich.*

Il revient donc vers Strasbourg. Mais, bien loin de mettre à exécution son désir de retourner pompeusement paré au village, il ne trouve rien de mieux que de substituer à son premier déguisement un second, qu'il emprunte à un garçon d'auberge. Il apparaîtra cette fois déguisé d'une façon encore plus étrange, plus discordante que la première fois, et de plus, grimé. Sans doute met-il la chose sur le plan du jeu, mais ce jeu devient de plus en plus significatif – à la vérité il ne se place même plus au niveau de l'étudiant en théologie, mais légèrement au-dessous. Il bouffonne. Et tout ceci est volontairement entremêlé d'une série de détails qui font qu'en somme tous ceux qui collaborent à cette farce sentent très bien que ce dont il s'agit est étroitement lié au jeu sexuel, à la parade.

Il y a même certains détails qui ont leur valeur, si l'on peut dire, d'inexactitude. Comme le titre *Dichtung und Wahrheit* l'indique, Goethe, a eu conscience qu'il avait le droit d'organiser et d'harmoniser ses souvenirs avec des fictions qui en comblent les

lacunes, qu'il n'avait sans doute pas le pouvoir de combler autrement. L'ardeur de ceux dont j'ai dit tout à l'heure qu'ils suivaient les grands hommes à la trace a démontré l'inexactitude de certains détails, qui en sont d'autant plus révélateurs de ce qu'on peut appeler les intentions réelles de toute la scène. Lorsque Goethe, s'est présenté, grimé, sous les vêtements du garçon d'auberge, et qu'il s'est longuement amusé du quiproquo qui en est résulté, il était, dit-il, porteur d'un gâteau de baptême qu'il lui avait également emprunté. Or, les *Goethesforscher* ont démontré que six mois avant et six mois après l'épisode de Frédérique, il n'y avait pas eu de baptême dans le pays. Le gâteau de baptême, hommage traditionnel au pasteur, ne peut être autre chose qu'un fantasme de Goethe, et il prend ainsi à nos yeux toute sa valeur significative. Il implique la fonction paternelle, mais précisément en tant que Goethe se spécifie de n'être pas le père, seulement celui qui apporte quelque chose et n'a qu'un rapport externe à la cérémonie – [304]il s'en fait le sous-officiant, non le héros principal. De sorte que toute la cérémonie de sa dérobade apparaît en vérité non seulement comme un jeu, mais beaucoup plus profondément comme une précaution, et se range dans le registre de ce que j'appelais tout à l'heure le dédoublement de la fonction personnelle du sujet dans les manifestations mythiques du névrosé.

Pourquoi Goethe agit-il ainsi ? C'est très sensiblement qu'il a peur – comme le manifestera la suite, car cette liaison n'ira qu'en déclinant. Loin que le désenchantement, le désensorcellement de la malédiction originelle se soit produit après que Goethe eut osé en franchir la barrière, on s'aperçoit au contraire par toutes sortes de formes substitutives – la notion de substitution est indiquée dans le texte de Goethe – que ses craintes ont été toujours croissantes à l'égard de la réalisation de cet amour. Toutes les raisons qu'on a pu en donner – désir de ne pas se lier, de préserver le destin sacré du poète, voire même différence de niveau social – ne sont que formes rationalisées, habillement, surface du courant infiniment plus profond qui est celui de la fuite devant l'objet désiré. Devant le but, nous voyons se produire à nouveau un dédoublement du sujet, son aliénation par rapport à lui-même, les manœuvres par

lesquelles il se donne un substitut sur lequel doivent se porter les menaces mortelles. Dès qu'il réintègre ce substitut en lui-même, impossibilité d'atteindre le but.

Je ne peux vous donner ce soir que la thématisation générale de cette aventure, mais sachez qu'il y a là une sœur, le double de Frédérique, qui vient compléter la structure mythique de la situation. Si vous reprenez le texte de Goethe, vous verrez que ce qui peut vous apparaître dans un exposé rapide comme une construction, est confirmé par d'autres détails divers et frappants, jusques et y compris l'analogie donnée par Goethe avec l'histoire bien connue du vicaire de Wakefield, transposition littéraire, fantasmatique de son aventure.

IV

Le système quaternaire si fondamental dans les impasses, les insolubilités de la situation vitale des névrosés, est d'une structure assez différente de celle qui est donnée traditionnellement – le désir incestueux de la mère, l'interdiction du père, ses effets de barrage, et, autour, la prolifération plus ou moins luxuriante de symptômes. Je crois que cette différence devrait nous conduire à discuter l'anthropologie générale qui se dégage de la doctrine analytique telle qu'elle [305]est jusqu'à présent enseignée. En un mot, tout le schème de l'Œdipe est à critiquer. Je ne peux pas m'y engager ce soir, mais je ne peux pas pourtant ne pas essayer d'introduire ici le quart élément dont il s'agit.

Nous posons que la situation la plus normativante du vécu originel du sujet moderne, sous la forme réduite qu'est la famille conjugale, est liée au fait que le père se trouve le représentant, l'incarnation, d'une fonction symbolique qui concentre en elle ce qu'il y a de plus essentiel dans d'autres structures culturelles, à savoir les jouissances paisibles, ou plutôt symboliques, culturellement déterminées et fondées, de l'amour de la mère, c'est-à-dire du pôle à quoi le sujet est lié par un lien, lui, incontestablement naturel. L'assomption de la fonction du père suppose une relation

symbolique simple, où le symbolique recouvrirait pleinement le réel. Il faudrait que le père ne soit pas seulement le *nom-du-père,* mais qu'il représente dans toute sa plénitude la valeur symbolique cristallisée dans sa fonction. Or, il est clair que ce recouvrement du symbolique et du réel est absolument insaisissable. Au moins dans une structure sociale telle que la nôtre, le père est toujours, par quelque côté, un père discordant par rapport à sa fonction, un père carent, un père *humilié,* comme dirait M. Claudel. Il y a toujours une discordance extrêmement nette entre ce qui est perçu par le sujet sur le plan du réel et la fonction symbolique. C'est dans cet écart que gît ce qui fait que le complexe d'Œdipe a sa valeur – non pas du tout normativante, mais le plus souvent pathogène.

Ce n'est là rien dire qui nous avance beaucoup. Le pas suivant, qui nous fait comprendre ce dont il s'agit dans la structure quaternaire, est ceci, qui est la seconde grande découverte de la psychanalyse, pas moins importante que la fonction symbolique de l'Œdipe – la relation narcissique.

La relation narcissique au semblable est l'expérience fondamentale du développement imaginaire de l'être humain. En tant qu'expérience du moi, sa fonction est décisive dans la constitution du sujet. Qu'est-ce que le moi, sinon quelque chose que le sujet éprouve d'abord comme à lui-même étranger à l'intérieur de lui ? C'est d'abord dans un autre, plus avancé, plus parfait que lui, que le sujet se voit. En particulier, il voit sa propre image dans le miroir à une époque où il est capable de l'apercevoir comme un tout, alors que lui-même ne s'éprouve pas comme tel, mais vit dans le désarroi originel de toutes les fonctions motrices et affectives qui est celui des six premiers mois après la naissance. Le sujet a toujours ainsi une relation anticipée à sa propre réalisation, qui le rejette lui-même sur le plan d'une profonde insuffisance, et témoigne chez lui d'une fêlure, d'un déchirement originel, d'une déréliction, pour reprendre (306)le terme heideggerien. C'est en quoi dans toutes ses relations imaginaires c'est une expérience de la mort qui se manifeste. Expérience sans doute

constitutive de toutes les manifestations de la condition humaine, mais qui apparaît tout spécialement dans le vécu du névrosé.

Si le père imaginaire et le père symbolique sont le plus souvent fondamentalement distingués, ce n'est pas seulement pour la raison structurale que je suis en train de vous indiquer, mais aussi d'une façon historique, contingente, particulière à chaque sujet. Dans le cas des névrosés, il est très fréquent que le personnage du père, par quelque incident de la vie réelle, soit dédoublé. Soit que le père soit mort précocement, qu'un beau-père s'y soit substitué, avec lequel le sujet se trouve facilement dans une relation plus fraternisée, qui s'engagera tout naturellement sur le plan de cette virilité jalouse qui est la dimension agressive de la relation narcissique. Soit que ce soit la mère qui ait disparu et que les circonstances de la vie aient donné accès dans le groupe familial à une autre mère, qui n'est plus la vraie. Soit que le personnage fraternel introduise le rapport mortel de façon symbolique et à la fois l'incarne d'une façon réelle. Très fréquemment, comme je vous l'ai indiqué, il s'agit d'un ami, comme dans « l'*Homme aux rats* », cet ami inconnu et jamais retrouvé qui joue un rôle si essentiel dans la légende familiale. Tout cela aboutit au quatuor mythique. Il est réintégrable dans l'histoire du sujet, et le méconnaître, c'est méconnaître l'élément dynamique le plus important dans la cure elle-même. Nous n'en sommes ici qu'à le mettre en valeur.

Le quart élément, quel est-il ? Eh bien, je le désignerai ce soir en vous disant que c'est la mort.

La mort est parfaitement concevable comme un élément médiateur. Avant que la théorie freudienne n'ait mis l'accent, avec l'existence du père, sur une fonction qui est à la fois fonction de la parole et fonction de l'amour, la métaphysique hégélienne n'a pas hésité à construire toute la phénoménologie des rapports humains autour de la médiation mortelle, tiers essentiel du progrès par où l'homme s'humanise dans la relation à son semblable. Et on peut dire que la théorie du narcissisme telle que je vous l'ai exposée tout à l'heure, rend compte de certains faits qui restent énigmatiques

chez Hegel. C'est qu'après tout, pour que la dialectique de la lutte à mort, de la lutte de pur prestige, puisse seulement prendre son départ, il faut bien que la mort ne soit pas réalisée, car le mouvement dialectique s'arrêterait faute de combattants, il faut bien qu'elle soit imaginée. Et c'est en effet de la mort, imaginée, imaginaire, qu'il s'agit dans la relation narcissique. C'est également la mort imaginaire et imaginée qui s'introduit dans la dialectique du drame œdipien, et c'est d'elle [307]qu'il s'agit dans la formation du névrosé – et peut-être, jusqu'à un certain point, dans quelque chose qui dépasse de beaucoup la formation du névrosé, à savoir l'attitude existentielle caractéristique de l'homme moderne.

Il ne faudrait pas beaucoup me pousser pour me faire dire que ce qui fait médiation dans l'expérience analytique réelle, c'est quelque chose qui est de l'ordre de la parole et du symbole et qui s'appelle dans un autre langage un acte de foi. Mais assurément, ce n'est ni ce que l'analyse exige, ni non plus ce qu'elle implique. Ce dont il s'agit est bien plutôt du registre de la dernière parole prononcée par ce Goethe dont ce n'est pas pour rien, croyez-le, que je l'ai amené ce soir à titre d'exemple.

De Goethe on peut dire qu'il a, par son inspiration, sa présence vécue, extraordinairement imprégné, animé, toute la pensée freudienne. Freud a avoué que c'est la lecture des poèmes de Goethe qui l'a lancé dans ses études médicales et a du même coup décidé de sa destinée, mais c'est là peu de chose auprès de l'influence de la pensée de Goethe sur son œuvre. C'est donc avec une phrase de Goethe, la dernière, que je dirai le ressort de l'expérience analytique, avec ces mots bien connus qu'il a prononcé avant de s'enfoncer, les yeux ouverts, dans le trou noir – *Mehr Licht (plus de lumière).*

Lettre de Jacques Lacan aux membres de l'Assemblée de la Société Psychanalytique de Paris, publié dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornicar *?) 1976 n° 7 pages 52-53.*

(52)Mon cher collègue,

Le texte ci-joint ne représente pas les propositions d'un groupe. Je ne l'apporte pas non plus en mon seul nom.

En remerciant l'Assemblée qui m'a élu à la charge provisoire de l'Institut, j'ai dit quelle fonction j'entendais y remplir. Je la remplis.

Le texte que je vous présente peut hâter le vote des statuts. Encore faut-il souligner que j'y ai visé non le compromis, mais l'accord.

Il ne s'oppose en rien à mon sens aux principes du statut proposé par notre Président. Bien plus, à les rapprocher des idées qui ont guidé les rédacteurs du programme des cours, je crois en avoir reconnu le bien-fondé.

Puisque notre division semblait faire obstacle à cette reconnaissance, j'ai pensé qu'il ne manquait que d'intégrer à ce statut *la raison* de cette division. Car nous sommes de ceux qui croient que tout ce qui est, a une raison d'être.

Et si mon texte justement s'étend un peu sur la raison de son dispositif, vous constaterez qu'il sera facile d'y couper court, dès qu'il nous aura mis d'accord.

Si vous me permettez maintenant, en faveur des vœux de la nouvelle année et de la licence rituelle qui s'y relie dans toutes les traditions, d'user de la plaisanterie intime, je vous dirai que je présente ici à notre corps morcelé l'instrument d'un miroir où veuille le ciel qu'il anticipe son unité.

S'il en était ainsi, notre dissension prendrait, après coup, son sens : *nachträglich,* comme s'exprime notre maître pour mettre en (53)relief moins la déformation que l'histoire, que la genèse même du souvenir.

Nous comprendrons alors que c'est parce que notre fondation n'était pas vaine, que nous avons sacrifié à cette Discorde, qu'Héraclite met à l'origine de tout et à laquelle nous, analystes, donnons un autre nom.

Croyez-moi votre tout dévoué

Jacques Lacan

Il s'agit d'un projet d'amendement aux statuts proposés par le docteur Sacha Nacht pour l'Institut de Psychanalyse, présenté à la discussion de l'Assemblée de la Société en janvier 1953 par le docteur Jacques Lacan au titre de Directeur provisoire de l'Institut de Psychanalyse. Ce projet fut publié dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornicar ?), *n° 7, 1976, pages 53 à 63.*

(53)Exposé des motifs – Psychanalyse et enseignement

Si l'on avait – idée qui semble aujourd'hui fantastique – à fonder une faculté analytique, on y enseignerait certes bien des matières que l'École de médecine enseigne aussi : à côté de la « psychologie des profondeurs », celle de l'inconscient, qui resterait toujours la pièce de résistance, il faudrait y apprendre dans une mesure aussi large que possible, la science de la vie sexuelle et y familiariser les élèves avec les tableaux cliniques de la psychiatrie. Par ailleurs l'enseignement analytique embrasserait aussi des branches fort étrangères au médecin et dont il n'entrevoit pas même l'ombre au cours de l'exercice de sa profession : l'histoire de la civilisation, la mythologie, la psychologie des religions, l'histoire et la critique littéraires…

Sigmund Freud

Le besoin se faisait sentir de rendre à l'enseignement de la psychanalyse l'organe d'un Institut qui existait à Paris avant la guerre et avait fermé ses portes avec elle.

La Société Psychanalytique de Paris, seule autorité à pouvoir en France garantir les conditions d'un tel enseignement, l'avait assuré depuis lors par la collaboration de ses membres. Un règlement intérieur lui permettait de s'ajuster aux exigences premières de la formation du psychanalyste.

(54)Mais le passage des psychothérapies à l'échelle des phénomènes sociaux, la nécessité d'y distinguer les principes d'une discipline toujours défigurée par sa diffusion vulgaire autant que les règles correctes d'une pratique souvent usurpée, venaient accroître ses responsabilités de fait, au-delà des moyens d'une association presque sans appuis extérieurs et sans classement reconnu.

Ces conditions nouvelles ne pouvaient plus se suffire du simple local où se dispensaient autrefois des conférences ouvertes à tous les étudiants seulement soucieux de s'y inscrire. Même le propos second qui avait autrefois pu s'y satisfaire,

d'offrir un accès tout-venant à une cure de choix, avait à compter maintenant avec les obligations de la Sécurité Sociale.

Bref, si tout nécessitait un centre, c'est-à-dire une organisation matériellement différenciée qui offrît une réponse adéquate à ces besoins, les transactions légales, exigées par sa reconnaissance, imposaient qu'il fût désormais autonome juridiquement.

Bien plus, le retard de son lancement, avec les urgences qu'il apportait, appelait une direction à laquelle fût laissée une initiative très large dans ses négociations avec les pouvoirs publics et les organismes professionnels.

Les dangers d'un tel organisme étaient doubles : politique personnelle de la direction, et formalisation des études.

On verra dans les présents statuts comment la Société a voulu y parer : en préservant l'autonomie de la Commission de l'enseignement et en l'articulant à la Direction de l'Institut sous un mode concerté. Ceci aux fins d'affirmer son contrôle entier sur l'ordre de transmission de l'expérience, de l'analyste qualifié au candidat psychanalyste, qui fait la vertu du *gradus* psychanalytique, – et de maintenir le principe d'études aussi libéralement conçues que doivent l'être celles qui conduisent à une science qui mérite entre toutes d'être qualifiée d'humaniste.

Certes, la formation du psychanalyste ne saurait même être conçue sans une participation authentique aux recherches qui fondent les catégories de l'expérience analytique, à savoir :

1) le commentaire des textes originaux parmi lesquels les textes de Freud s'avèrent d'une fécondité jamais égalée en ce domaine et qui est loin de s'épuiser avec le temps. C'est la voie la plus sûre et la plus rationnelle pour un accès méthodique aux concepts fondamentaux de l'expérience, étant entendu que le mouvement de ces concepts ne saurait qu'être méconnu sans une référence toujours entretenue à la forme actuelle des problèmes dans une anthropologie (55)à laquelle ils ont contribué essentiellement.

2) le cours de technique contrôlée où l'étudiant peut reconnaître la fonction créatrice de la praxis et la valeur de l'analyse comme science du particulier, mettant à l'épreuve, dans la durée d'une expérience, la relation des règles à leurs effets dans le cas.

3) la critique clinique et phénoménologique qui remet en question, sur un plan d'enquête dirigé à la lumière des données analytiques, tant les normes de la psychopathologie classique que la valeur effective de l'intervention technique elle-même.

4) la psychanalyse des enfants enfin s'est révélée, dans les registres de la conduite de l'expérience et de sa valeur clinique, sujette à des incertitudes, toujours plus riches en problèmes à mesure qu'on y apporte un intérêt plus ordonné. Sans doute est-ce là la frontière où s'offre à l'analyse le plus d'inconnu à conquérir, où son idéal de compréhension peut trouver ses effets les plus humanisants. Tout le développement de l'enfant peut en être éclairé ; toute une clinique y est à définir, avec les cadres d'une sociologie ; mais surtout nulle part la relation de l'homme à lui-même n'a été moins élucidée, ni sa reconnaissance n'a eu à répondre à un défi plus essentiel que celui qui résonne dans la pensée classique avec le mot de Pascal, « qu'un enfant n'est pas un homme ».

Telles sont les raisons de l'ordonnance des quatre séminaires dont on peut estimer qu'à en suivre trois, l'étudiant aura acquis une discipline qui lui permette ultérieurement d'ordonner sa réflexion et de compléter sa culture.

Car si Freud nous avertit qu'une analyse didactique digne de ce nom doit présenter ce caractère de ne pas prendre fin avec sa dernière séance, mais de se prolonger dans une transformation continuée du moi, l'enseignement théorique ne saurait non plus se limiter à un cycle de connaissances qu'on boucle une fois pour toutes.

Ce n'est pas que l'Institut ne se croie tenu de présenter aux besoins d'étudiants de provenance très diverse tous les chapitres d'un enseignement élémentaire sous

une forme groupée. Mais le recours en doit être laissé à la discrétion de sujets qui n'ont pas été choisis sans la preuve d'une certaine formation personnelle. Bref, l'Institut se distinguera à ne pas participer à des exigences formelles d'assiduité et d'examens, qui, pour s'exercer peut-être avec un peu trop d'insistance de nos jours dans les études supérieures, montrent assez qu'elles en dégradent le style sans en relever le niveau.

Est-ce à dire que pour autant l'Institut remplira sa tâche à la mesure d'une profession que Freud paradoxalement déclarait être [56]une des trois fonctions humaines impossibles à remplir ?

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher la place de la psychanalyse dans le système des sciences. On provoque autant de résistances à souligner ce qu'elle n'est pas qu'à formuler ce qu'elle est. Mais le mode d'enseignement ici prôné pour cette discipline, pour restaurer dans l'exercice de la maîtrise la primauté de la parole et reconnaître dans ses effets sur l'auditeur l'institution, même à la muette, d'un dialogue, – montre avec l'expérience de l'analyse didactique une symétrie trop frappante pour ne pas toucher au cœur du problème. Si l'on peut dire en effet que l'un et l'autre de ces échanges transforment leurs sujets par leur seule médiation, c'est que le fait humain du don reste latent dans tout usage de la parole, et ce ressort jamais saisi situe l'analyse au centre de toutes les sciences de l'homme.

C'est pourquoi la psychanalyse n'est réductible ni à la neurobiologie, ni à la médecine, ni à la pédagogie, ni à la psychologie, ni à la sociologie, ni à la science des institutions, ni à l'ethnologie, ni à la mythologie, ni à la science des communications, non plus qu'à la linguistique : et ses formes dissidentes se désignent d'elles-mêmes en ce qu'elles la font tout cela qu'elle n'est pas.

À toutes pourtant elle a donné une inflexion décisive, et c'est de toutes qu'elle doit tirer son information.

C'est pourquoi l'Institut, loin d'enfermer la psychanalyse dans un isolement doctrinal, se considérera comme l'hôte désigné de toute confrontation avec les disciplines affines.

Pour la formation des sujets, c'est à l'esprit qui se fera jour chez chacun dans le travail de table ronde ou d'équipe, stimulant l'élaboration culturelle, la réflexion méthodique autant que l'émulation technique, que nous nous fierons pour le rendre propre à une fonction qui sans doute l'élève à sa dignité éminente, mais aussi lui donne la charge d'une responsabilité infinie.

Constituer la tradition d'un tel esprit est une entreprise de longue haleine et un pari à longue portée.

L'Institut sera reconnu avant tout à la valeur de ses élèves, et ceux-ci ne seront pas jugés seulement à leur succès de thérapeutes, mais à leur part dans l'œuvre humaine.

(57) *But et composition de l'association*

Organisation

Article 1

Une association se déclare qui a pour but d'enseigner la psychanalyse et d'en propager la pratique.

Elle entend par là la discipline issue des recherches de Freud et la technique mise sous son chef à l'épreuve d'une expérience universelle.

Elle doit sa fondation et ses statuts à la Société psychanalytique de Paris, société scientifique dont les membres se groupent en cette association nouvelle, pour y remplir les deux offices de développer cette discipline et de garantir cette technique.

Cette association se dénomme l'Institut de psychanalyse. Son siège social est à Paris ; sa durée est illimitée.

Article 2

Les organes de l'Institut se classent immédiatement selon que chacun de ses deux offices y apparaît dominant.

L'office I ou d'enseignement supérieur et de recherches comprend les séminaires permanents et les séminaires extraordinaires.

Les séminaires permanents, au nombre de 4, ont leurs titres essentiels énumérés dans l'exposé des motifs.

Un maître de séminaire est nommé pour chacun d'eux pour la durée statutaire de l'exercice de la Direction de l'Institut. Il en est le titulaire, mais non pas forcément seul, plusieurs maîtres pouvant être appelés à professer parallèlement au même séminaire.

Les maîtres de séminaire permanent ne peuvent être choisis que parmi les membres actifs de l'Association.

Les séminaires extraordinaires sont créés selon l'actualité des relations qui s'avèrent être à promouvoir entre la psychanalyse et toute autre discipline, sans qu'elles puissent s'exprimer utilement ailleurs.

La rubrique ni le nombre de ces séminaires ne sont soumis à aucune limitation de principe.

Leurs titulaires sont nommés pour une durée propre à chaque cas et ne sont choisis que pour la maîtrise particulière qui leur est reconnue à cette occasion. Ils n'ont même pas à justifier en principe d'une formation psychanalytique authentique ni complète.

L'office II, ou office conjoint de stage et de cure, unit deux organes différents en ce qu'ils ont de commun de constituer deux standards qui ne se présentent actuellement nulle part ailleurs.

Le premier standard est celui d'un enseignement-type qui comprend la clinique des névroses, les techniques de choix pour leur cure, leurs indications et contre-

indications et les notions élémentaires qui font comprendre leur mode d'action, reconnaître leur application correcte, et avertissent des dangers de leur [58]usage inconsidéré, voire de leur maniement à contre-sens. Sa fonction est de grouper les connaissances qui peuvent manquer à des candidats de toute origine aux bases de la technique médicale.

Le second standard est un dispensaire-modèle, tel qu'on peut souhaiter de le voir annexé à tout hôpital, classé comme centre complet qu'il soit urbain ou régional.

Les charges de l'école de stage et du dispensaire-modèle sont déférées à des médecins, membres actifs de l'Institut, avec le titre de lecteur et de consultant de l'Institut de psychanalyse.

Ceux-ci choisissent eux-mêmes leurs assistants parmi des psychanalystes agréés selon les qualifications médicales requises par les lois existantes pour l'enseignement et l'exercice de la médecine, et parmi les non-médecins selon les qualifications auxiliaires qui pourront être introduites par la jurisprudence et qui seront admises par les pouvoirs autorisés à fonctionner sous la garantie de l'Institut.

Article 3

L'Institut de psychanalyse admet comme étudiants :

1) les candidats psychanalystes qui, ayant reçu l'agrément de la Commission de l'enseignement et l'autorisation du psychanalyste qui conduit leur analyse didactique, sont par là promus au rang de stagiaires dans leur gradus analytique.

2) tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, sont admis par le Comité de direction à participer à ses travaux.

Aucune assiduité n'est obligatoire en principe pour aucun étudiant de l'Institut.

Le candidat psychanalyste stagiaire doit pouvoir témoigner de sa participation active à trois des séminaires permanents : il est laissé à chacun des maîtres de séminaire d'apprécier si cette participation a été suffisante.

C'est parmi ces maîtres que le sujet choisit le tuteur qui sera le répondant de l'achèvement de sa formation théorique.

Ce tuteur le conseille dans le choix des compléments à apporter à ses connaissances, guide et surveille sa formation, dirige son travail de candidature et décide du moment où il le présente à l'agrément de l'Institut.

Deux titres sont conférés par l'Institut, étant admis qu'ils ne sont actuellement l'objet d'aucune reconnaissance officielle, et sans préjudice des validations qu'ils peuvent ultérieurement recevoir :

– le titre d'*agréé de l'Institut* qui habilite le candidat à la pratique de la psychanalyse, sous réserve des dispositions légales existantes pour l'exercice de la médecine, et sans que le titulaire puisse s'en prévaloir à l'encontre des lois en vigueur ;

– le titre d'*assistant de l'Institut* que l'Institut confère sur proposition d'un maître de séminaire pour collaboration éminente aux travaux de l'Institut. Ce titre ne qualifie pour la pratique de la psychanalyse qu'au degré surérogatoire, ce pour les sujets agréés de l'Institut.

Article 4

(59)Les membres de l'Institut de psychanalyse se répartissent en trois classes :

– les membres d'honneur qui font partie du Comité de patronage et qui ont contribué par leurs libéralités à la fondation de l'Institut ;

– les membres actifs, ayant seuls voix délibérative et qualité électorale, qui sont et seront de droit et exclusivement les membres titulaires de la Société de psychanalyse ;

– les membres adhérents, agrégés ou non à la Société de psychanalyse, qui sont ou ont été titulaires d'un séminaire extraordinaire, ou sont assistants, lecteurs ou consultants de l'Institut. Ils doivent avoir deux parrains parmi les membres actifs.

Article 5

La qualité de membre de l'Institut de psychanalyse se perd :

– par démission,

– par radiation prononcée par l'Assemblée délibérative sur proposition du Conseil d'administration, soit pour un motif grave intéressant les fonctions qu'exerce le sujet dans l'Institut, ou l'honneur des collègues qui lui sont associés dans ces fonctions, soit pour refus de payer la cotisation. Le membre intéressé sera toujours appelé à s'expliquer devant l'Assemblée.

Les membres démissionnaires ou radiés ne peuvent exercer aucune réclamation sur les sommes qu'ils auraient versées, celles-ci restant définitivement acquises à l'Association.

Administration et fonctionnement

Article 6

Sans préjudice de la double orientation ici inscrite dans son organisme, un institut d'enseignement saura séparer les fonctions politique et doctrinale, et d'autant plus nettement que leurs pouvoirs seront plus largement délégués.

C'est le cas pour l'Institut de psychanalyse où les pouvoirs sont représentés par le Comité de Direction et par la Commission de l'enseignement.

L'unité de l'autorité y est pourtant assurée dans sa réalité et dans sa forme :

1) pour les actes de l'administration, par une articulation de ces pouvoirs réglée sur l'alternance de leurs fonctions ;

2) pour les décisions de gouvernement, par leur réunion en Conseil, et par le privilège réservé au directeur de la moindre formalité pour recourir à celui-ci.

Le Conseil d'Administration se compose donc :

1) du Comité de direction qui y est représenté par le Directeur et ses deux secrétaires scientifiques ayant seuls voix délibérative ;

2) de la Commission de l'enseignement représentée par son Président et ses 6 membres.

Le Directeur préside de droit le Conseil.

Article 7

(60)Le Conseil d'administration décide de toutes les initiatives engageant l'avenir de l'Institut et délègue à la direction tous les pouvoirs nécessaires pour en négocier ou pour en remplir le propos.

Outre sa réunion annuelle précédant l'Assemblée délibérative, le Conseil d'administration est convoqué selon les besoins par le Directeur soit de sa propre initiative et avec un préavis de 15 jours, soit sur la demande de trois de ses membres et dans un terme d'un mois.

Cette convocation annonce l'ordre du jour apporté selon le cas par le Directeur ou par les demandeurs.

La présence de sept des membres du Conseil est nécessaire pour la validité de ses délibérations.

L'ordre du jour de la séance comporte par ordre de préemption les propositions du Directeur, celles du Président de la Commission de l'enseignement, celles de tout autre membre présent ou absent.

Les décisions sont prises à la majorité des voix des membres votants, les membres absents pouvant voter par correspondance, sans néanmoins que leur absence puisse être un motif à renvoyer la délibération ni la mise aux voix.

Le Président à défaut du Directeur est le Président de Commission de l'enseignement, puis n'importe quel autre membre tiré au sort.

La voix du Président des séances prévaut dans le partage des voix.

Il est tenu procès-verbal des séances. Les procès-verbaux sont signés par le Président de séance et le secrétaire administratif présent. Ils sont transmis sur un registre coté et paraphé par le Préfet de Police ou son délégué.

Article 8

Le Comité de direction comprend

– le Directeur de l'Institut de psychanalyse choisi parmi les membres actifs de l'Association et élu par l'Assemblée délibérative pour une durée de

5 ans, non rééligible

3 ans, rééligible.

– deux secrétaires scientifiques désignés par lui au moment de sa candidature et soumis au vote de l'Assemblée. Ils ne peuvent appartenir en même temps à la Commission de l'enseignement.

– un secrétaire administratif choisi par lui après son élection et qui n'a pas voix délibérative au Conseil.

Ce Comité forme le bureau du Conseil d'administration, le Directeur distribuant entre ses secrétaires scientifiques les fonctions de secrétaire et de trésorier du Conseil.

Le Directeur est élu à la séance annuelle régulière de l'Assemblée délibérative : l'élection est proclamée à la majorité absolue des voix au premier tour, simple au deuxième tour.

Le Directeur nomme et peut révoquer tous ceux qui à un titre quelconque ont une fonction dans l'office II de l'Institut.

(61)Son approbation est nécessaire à la nomination des titulaires des séminaires dont l'élection et le maintien dépendent de la Commission de l'enseignement.

Il crée les postes des séminaires extraordinaires sur proposition de la Commission de l'enseignement.

Il fixe les traitements des fonctions rétribuées.

Le Comité de direction règle le fonctionnement administratif des deux enseignements de l'Institut et du Dispensaire.

La plus large autonomie lui est concédée, dans les limites des buts fixés par le Conseil d'administration, quant aux initiatives et aux engagements qu'il aura à prendre avec les pouvoirs publics et les corps constitués pour en faire reconnaître l'Institut, comme avec les divers organismes qui peuvent avoir à connaître de ses activités.

Article 9

La Commission de l'enseignement est élue traditionnellement par l'Assemblée générale de la Société psychanalytique de Paris et immédiatement confirmée dans ses fonctions auprès de l'Institut, les mêmes et identiques personnes ayant voix délibérative dans l'une et l'autre Assemblée.

Pour le cas où, un ou plusieurs membres ayant perdu leur appartenance à l'une d'entre elles, un doute pourrait être élevé sur la validation du vote de la Société, celle-ci serait confirmée par un simple attendu formel à la suivante Assemblée délibérative de l'Institut.

La Commission de l'enseignement continue d'exercer à l'intérieur de l'Institut les fonctions réglementaires qui lui sont imparties dans la formation des candidats psychanalytiques, et sous la forme établie par le document dit « Règlement et doctrine de la Commission de l'enseignement », publié, après adoption par

l'Assemblée générale de la Société, dans le numéro de juillet-septembre 1949 de son organe officiel.

Elle y adjoint les fonctions qui lui sont déférées par le présent statut, c'est-à-dire :

– le choix et la nomination des titulaires des séminaires permanents, la limitation de leur nombre étant laissée à la discrétion de sa doctrine,

– la proposition de la création des séminaires extraordinaires,

– le choix et la nomination des titulaires de ces séminaires,

– l'approbation des programmes du stage et du mode d'attribution des cures du dispensaire,

– l'approbation de la nomination des lecteurs et consultants.

Elle tient deux ordres de séances :

1) Les séances dites statutaires dont une au moins se tient à date régulière dans les huit jours qui suivent la réunion annuelle de l'Assemblée délibérative, les autres étant fixées à la disposition du Président de la Commission de l'enseignement qui en donne avis 15 jours à l'avance.

2) Les séances réglementaires qui gardent leur fréquence et leur date mensuelle.

(62)Le Directeur de l'Institut est convié aux unes et aux autres comme représentant du Comité de direction. Il y a droit de vote.

Dans les premières, la séance s'ouvre sur l'ordre du jour de la Commission qui propose et ordonne, le Directeur de l'Institut disposant, sauf recours au Conseil d'administration. La Présidence de la séance est confiée au Directeur de l'Institut, et sa voix prévaut en cas de partage.

Dans les secondes, la séance s'ouvre sur l'ordre du jour du Directeur qui propose et ordonne, la Commission disposant conformément à sa fonction des décisions appelées par le *cursus* des candidats. C'est pourquoi elle est présidée par son Président traditionnel, c'est-à-dire par le Président de la Société de psychanalyse, dont la voix prévaut en cas de partage.

Article 10

Les règles inscrites dans le document « Règlement et doctrine de la Commission de l'enseignement » gardent leur plein effet, ces règles devant être revues et complétées par les soins de la Commission en tenant compte des conditions nouvelles de son fonctionnement et cette révision soumise à l'approbation de l'Assemblée générale de la Société psychanalytique.

C'est dire que la Commission sera élue selon le même mode : renouvellement par tiers tous les deux ans à l'Assemblée générale de la Société psychanalytique en janvier ; choix par elle-même des membres sortants, rééligibles ; promotion par elle de candidats à l'élection, sans préjudice du choix de l'Assemblée.

Pour ses fonctions, le document plus haut cité, bien loin d'être caduc, prévoit, notamment à l'art. 2 par. 3, et à l'art. 5 par. 2 a) et b), l'exercice de sa vigilance et de son conseil dans la doctrine de l'enseignement et dans la direction des candidats.

C'est pourquoi elle aura l'initiative dans la proposition des patronages les plus propres à manifester le principe de communication avec les autres disciplines, dont les cadres mêmes inscrits au présent statut, témoignent assez qu'il n'est pas de pure forme.

Elle aura à approuver d'autre part les collaborations plus précises que, par la voie d'une cooptation approuvée du Conseil, le Comité de direction pourra solliciter, tant aux fins de valoriser les travaux de l'Institut que d'obtenir la validation de ses titres.

De même, la fonction de tuteur du candidat pour la phase théorique de sa formation apparaît déjà réservée aux par. 5 et 6 de l'art. 3. Sa réalisation n'emporte qu'un appoint de procédure : c'est le tuteur de séminaire qui, par le truchement du Directeur, présente à la Commission de l'Enseignement les candidats qu'il juge avoir satisfait à sa formation théorique, comme postulant l'agrément final de l'Institut, avec le travail de candidature exigé pour son agrégation à la Société de psychanalyse.

(63)Passés les dix premiers articles, le statut proposé par le Docteur Nacht ne demanderait, si les amendements précédents étaient pris en considération, que des modifications infimes, parmi lesquelles nous noterons :

– à l'art. 11, une précision à apporter sur la qualité des membres du Comité de patronage qui exerceraient la fonction de membres cooptés au Conseil d'Administration.

– à l'art. 13, si les membres actifs de l'Association ne peuvent en effet recevoir aucune rémunération du fait de leur fonction, il n'en est pas de même des membres adhérents, soit qu'ils professent en un séminaire extraordinaire, car il faut ici assurer la qualité du recrutement, soit qu'il s'agisse de jeunes dont les actes au dispensaire doivent être, contrairement aux usages courants, honorés.

– à l'art. 14, les fonctions mêmes, réservées par cet article, à l'Assemblée délibérative, semblent indiquer qu'elle se réunisse à la fin de l'année scolaire puisqu'il s'agit d'un Institut d'enseignement.

Comme il est nécessaire d'autre part de faire suivre cette Assemblée par une séance dite statutaire de la Commission de l'enseignement où sera prévu le programme de l'année suivante, tant pour la création éventuelle de séminaires extraordinaires que pour l'ordonnance du stage, la fixation au mois de mai de cette réunion semble indiquée pour laisser un délai suffisant à la réalisation de ce programme (ceci sans préjudice des opportunités propres à l'élection du Comité actuellement en instance).

– à l'art. 18, le fonctionnement de la Commission de l'enseignement doit être exclu de cet article, conformément aux modifications ici proposées au statut.

Courte intervention de Lacan après l'exposé de Jenny Aubry « Les formes graves de la carence de soins maternels » paru dans l'Evolution Psychiatrique *1955 fascicule I page 31.*

Discussion :

[…]

D^R^ J. LACAN. – L'étude du langage des enfants examinés est de nature précisément à élucider la structure de leurs relations sous son aspect le plus profond et décisif. À cet égard, les observations de Madame Aubry sont très significatives.

[…]

Dans la Revue française de Psychanalyse, *juillet-septembre 1953, tome XVIII, n° 3 on trouve indexé le texte ci-dessous.*

SOCIETE PSYCHANALYTIQUE DE PARIS

Séance scientifique du 19 mai 1953

Conférence du Dr Jacques Lacan : « Le stade du miroir en action » avec projection du film de Gesell : « La découverte de soi devant le miroir. »

Interventions de Mmes Marie Bonaparte, Roudinesco, Dolto, MM. Nacht, Mannoni, Benassy, Mme Jones, MM. Labbe, Lagache, Pasche.

Lettre de Jacques Lacan à Madame J. Roudinesco publié dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornicar ? *), 1976, n° 7, pp. 76-80.*

(76)Ce 24 mai, fête de la Pentecôte 1953

Chère Madame,

La lettre ouverte que vous nous adressez conjointement au docteur Nacht et à moi-même en votre nom et au nom des candidats pose sur le sens des engagements qu'on vous demande, c'est-à-dire sur les statuts du nouvel Institut et sur son règlement intérieur, quelques questions.

La réplique immédiate du docteur Nacht en pose une autre qui lui paraît valoir de passer avant tout, celle du droit qui m'autorise à recevoir votre lettre en même temps que lui, point, vous dit-il, qu'avec un peu plus de patience vous eussiez pu résoudre sans son aide comme étant une incongruité dont vous vous seriez ainsi évité le faux-pas.

Et me voici moi-même conduit à joindre à ma réponse la question de savoir à quel titre je vous la donne, et quelle sorte d'état vous pourrez en faire auprès de ceux qui vous ont prise comme interprète.

La tâche qui m'incombe ainsi pourrait paraître effrayante s'il n'était évident que toutes ces questions sont si solidaires que les réponses à y donner ne peuvent être qu'une : et c'est si vrai que la réponse du docteur Nacht dans sa simplicité est d'une clarté sans équivoque à qui sait l'entendre, et ne laisserait ouverte que la question dernière des relations humaines entre l'Institut et les candidats, si le commentaire public dont il l'a accompagné à votre usage ne l'avait elle aussi tranchée dans l'opinion de tous.

J'y prendrai donc mon départ et remarquerai que personne sans doute n'eut trouvé à redire à cette codestination, si s'adressant seulement à nos personnes cette lettre les eut associées en cet hommage de votre reconnaissance dont nous devons

nous sentir grandement honorés, – voire si vous n'y eussiez pris d'autre appui que de symboles du grand effort de tous pour la réanimation de notre société après la guerre, en tant qu'il aboutit au moment où nous vivons.

C'est donc seulement aux titres respectifs de Directeur de l'Institut et de Président de la Société que vous ne pouvez nous conjoindre, comme le docteur Nacht vous le fait observer, en vous renvoyant à [77]un communiqué dont les termes saisissants ne sont passés inaperçus d'aucun des membres de la Société quand, en même temps que tous les lecteurs de la presse médicale, ils en ont pu prendre connaissance.

Le docteur Nacht est au reste, pour vous en faire sentir la portée, mieux placé que personne, puisque dès l'origine, c'est-à-dire dès que le moment tant de fois reculé, de donner à notre mouvement l'Institut dont l'exigence s'était fait sentir toujours croissante au cours des années de sa longue présidence, lui fût apparu, au terme échu de celle-ci comme enfin venue, ce fut dans la forme même dudit communiqué qu'il posa le principe de la nouvelle fondation : renvoyer la Société à ses occupations scientifiques et reporter sur l'Institut, avec le crédit qu'elle s'était acquise dans ses fonctions d'enseignement, les créances que les candidats, en contrepartie des engagements qu'ils avaient pris, avaient sur elle.

Le docteur Nacht vous a dit qu'il s'agissait des mêmes personnes en même temps qu'il vous démontrait le contraire. Vous avez déclaré n'y rien comprendre. C'est donc qu'il y a là quelque maldonne, que je vais tâcher d'éclaircir pour vous à sa place.

Pour ce faire, je rendrai d'abord hommage au courage avec lequel il s'est proposé lui-même pour la charge de diriger le nouvel organisme, sûr de l'assentiment de tous, non moins qu'au choix qu'il a su faire parmi ses élèves les plus distingués de ceux qui devaient le secourir dans la tâche, toute de tact et de discrétion infinie, de valider pour chacun les efforts acquis dans l'ancienne perspective et de faire valoir aux yeux de tous les promesses offertes par la nouvelle. Rien, vous le savez, n'est venu démentir le bien-fondé de ce choix.

Aussi bien puis-je témoigner que du côté des étudiants tout leur était favorable, mille propos émouvants me rappellent que l'annonce du nouvel Institut fut accueilli par eux dans un mouvement d'immense espoir, et si leurs exigences de principe furent parmi nous une source de débats, l'écho confus qu'ils en eurent ne provoquait chez eux qu'une réprobation attristée.

Ne croyez pas que ces débats nous retinrent longtemps. Si violemment qu'ils nous aient agités, nous voulions aboutir et les statuts furent acceptés de tous aux termes d'un véritable gentleman agreement, sûrs que nous étions que l'avenir se chargerait de concilier en les dépassant nos divergences formelles. Ils furent votés dans les délais mêmes que nous avait imposés notre directeur, soit aux ides de janvier, date traditionnelle pour le renouvellement du bureau de la société.

Nous voici aux calendes de juin. Des besoins de mise en place sans doute capitaux à satisfaire avant tout autre, semblent avoir retardé [78]le soin de donner forme à cette bonne volonté générale. Cependant des communications du secrétariat général parvenaient aux élèves, leur donnant l'idée que de profonds remaniements s'opéraient dans ce qu'ils pensaient devoir être conservé dans les nouveaux statuts, dont au reste ils s'étaient jusque là fort peu inquiétés, des formes auparavant en vigueur.

Ainsi, malgré la confiance que ces candidats font à leur maître et dont vous pouvez témoigner par la réunion de dimanche dernier qu'elle n'a pas fléchi, mais plutôt tremble de faillir aux formes du respect, malgré cette réserve de leurs pensées qui se traduit dans la mesure de leur propos, un malaise grandissant les gagnait, auquel vous avez su dans la patience et dans le calme donner sa représentation et sa voix. Qu'est-ce à dire ?

Je n'aurai là-dessus rien à dire, étant membre d'un Conseil dont je suis solidaire, si le bon vouloir du directeur ne devait faire que lorsque vous recevrez cette lettre les candidats auront pu prendre connaissance, sur place, dit-on, des statuts.

Dès lors, c'est comme membre de la Société de Psychanalyse que je vous ferai sur la structure de ces statuts une communication scientifique, n'exerçant mes droits de Président qu'à vous autoriser, si vous le jugez bon, à la transmettre aux candidats, disons à titre d'invités à cette séance extraordinaire.

Les statuts étant supposés connus, je m'en tiendrai à démontrer le résultat nécessaire qui ressort de leur seul examen quant au fonctionnement de l'organisme qu'ils régissent.

J'entends ceci, quels que doivent être la bonne ou la mauvaise volonté, l'objectivité ou le parti pris des personnes. Car vous verrez que ces statuts sont tels que les intentions individuelles s'avéreront négligeables au regard de la portée écrasante des déterminations de nombre auxquelles ils se réduisent en réalité. Je commence ma démonstration.

Le propre de toute assemblée délibérante est de manifester ses décisions par des votes.

Soit un conseil d'administration. Certaines questions sont de son ressort : proposition de modification des statuts par exemple, élaboration d'un règlement intérieur. Prennent part au vote tous ceux qui y ont voix délibérative.

Supposons que ce conseil se compose de deux organismes, appelons-les comités de direction et commission de l'enseignement. Chacun d'eux fonctionne seul pour les questions qui lui sont propres. Le premier par exemple pour l'élaboration des programmes, voire le [79]choix des professeurs, le second pour l'admission des candidats aux diverses étapes de leur cursus, voire la doctrine de l'enseignement, sans exclure qu'ils aient à en référer l'un à l'avis de l'autre. Il est clair que l'ordre de leur vote respectif ne sera pas le même s'ils votent chacun selon leurs attributions ou s'ils votent confondus.

Plus sera fréquent l'exercice qu'ils feront de leur fonction spéciale – et d'autant plus qu'ils auront à en coordonner les décisions –, plus ces organismes gagneront en cohérence. La dominance pourtant qui pourra en résulter d'un groupe sur l'autre ne

peut être estimée au seul fait de sa supériorité numérique. La nature même de ces fonctions, consultative par exemple ou doctrinale, peut faire que le groupe le plus nombreux vote toujours d'une façon plus divisée que le groupe le plus réduit, surtout si ce dernier est formé à des fonctions de décision ou d'administration. Si ce dernier constitue le bureau du conseil et par conséquent à l'initiative non seulement de sa convocation, mais de son ordre du jour, si le directeur seul peut faire passer au vote sur une motion proposée, s'il a en cas de partage voix prépondérante, vous sentez bien que le calcul des résultats moyens des votes en conseil est un problème très difficile à seulement le poser. Rassurez-vous, je ne vous ai rien annoncé de tel. Les statuts de l'Institut nous font grâce des embarras théoriques que nous aurions rencontrés à vouloir prédire les effets d'une telle structure. Celle qu'ils nous montrent, bien au contraire, s'offre à nos prises sans ambages, étant réduite, pour l'agrément momentané de notre esprit, à la dernière simplicité. Du moins en est-il ainsi grâce à une révision où nous fûmes conviés comme à une pure formalité et devant mettre la dernière main à des clauses de style faites pour le rendre impeccable au regard de la loi : un génie veillait qui grâce à quelques propositions dont la surprise rendit l'intromission preste et facile, fit venir au jour la forme d'une élégance suprême que voici.

Le conseil d'administration comprend d'une part le Comité de direction composé de quatre membres, soit un directeur élu par l'assemblée générale, deux secrétaires dits scientifiques choisis par lui et qu'elle confirme, un secrétaire administratif qui ne doit rien à l'assemblée. Les trois premiers ont de droit voix délibérative au conseil, le quatrième par une disposition qui ne saurait qu'avoir été voulue pour mettre une note originale dans des statuts qui peut-être auraient été trop loin dans l'impeccable, peut devenir, quoique non élu par l'assemblée et même choisi hors de son sein, membre votant au comité et au conseil s'il vient à rentrer en celle-ci au cours de son exercice. Nous pouvons lire d'autre part que la commission de l'enseignement [80]comprend six membres, renouvelés par tiers tous les deux ans au

vote de l'assemblée, auxquels sont adjoints de droit le président de la société dont entre nous la présence ici apparaît à la lumière des principes qu'on vous a rappelés, comme un vestige, *les deux secrétaires dits scientifiques qui siègent au comité de direction,* plus les présidents d'honneur de la société, autre étrangeté sans doute, mais qui se comprend par le fait que cette catégorie réduite depuis l'origine de la société à un exemplaire unique, devait être honorée en la personne qui l'incarne, ne serait-ce que pour les services éminents que celle-ci a rendus au comité par ses propositions dans l'élaboration de la forme impeccable des statuts, et enfin le directeur de l'Institut qui désormais conjoint dans ses pouvoirs statutaires la direction du comité et la présidence de cette commission de onze membres où il aura l'initiative des ordres du jour et des votes avec voix prépondérante en cas de partage. Nous voyons donc qu'il n'y a actuellement aucune différence autre que celle des questions traitées et qui le seront désormais à la suite entre le conseil d'administration et la commission de l'enseignement.

Pour que tous comprennent la portée de cette disposition, il faudrait qu'il y eut à l'usage du grand public un petit manuel concentrant les notions acquises quant au calcul…

(Le texte s'interrompt ici)

« Considérations psychosomatiques sur l'hypertension artérielle » en collaboration avec R. Levy et H. Danon-Boileau fut publié dans l'Evolution Psychiatrique, *1953, fascicule III, pp. 397-409.*

[397]INTRODUCTION

Le caractère décevant et fragmentaire des recherches étio-pathogéniques et des traitements somatiques de l'hypertension artérielle contraignit les chercheurs à élaborer une conception globale des maladies hypertensives, en en faisant ainsi un des chapitres principaux des maladies psychosomatiques.

Nous n'envisagerons ici que les formes dites « essentielles » de cette affection, éliminant du cadre de cette étude les cas où une étiologie organique précise a été décelée.

Un certain engouement, suscité par cette conception, a tendu à réduire l'hypertension artérielle à certaines explications d'ordre psychologique et à vouloir en déduire les principales possibilités thérapeutiques dans la plupart de ses formes.

En reprenant les dossiers de nos malades, suivis et traités dans cet état d'esprit, il nous semble aujourd'hui qu'un certain nombre de questions restent à poser.

MATERIEL D'ETUDE

Les cas observés se répartissent ainsi :

Sur un total de 200 malades, 60 ont été hospitalisés pour leur hypertension – 40 ont été soumis à une ou plusieurs cures de sommeil ; nous avons, au cours d'un ou plusieurs entretiens prolongés, [398]étudié le psychisme de 40 malades – quant aux autres, à chacun d'entre eux nous avons systématiquement posé quelques questions concernant les grandes lignes de leur vie affective et sociale, essayant ainsi de ne pas méconnaître un conflit ou un bouleversement d'importance.

Certains de nos cas sont suivis depuis plus de trois ans.

CONSIDERATIONS GENERALES

Un des caractères fondamentaux de la maladie hypertensive nous paraît être la variabilité, fait connu de longue date, mais sur lequel nous croyons important d'insister à nouveau

A. – DATE D'APPARITION

Si l'hypertension débute le plus fréquemment entre 40 et 55 ans, il n'est pas exceptionnel de la rencontrer entre 20 et 30 ans – voire dans l'adolescence (un de nos cas était âgé de 15 ans). Dans certains cas au contraire, c'est après 60 ans qu'elle se manifeste.

B. – CIRCONSTANCES D'APPARITION

Tantôt découverte fortuite à l'occasion d'un examen systématique, tantôt révélée par une symptomatologie fonctionnelle, variable, mais suffisante pour amener le malade à consulter. Ailleurs enfin, c'est d'emblée un accident gravissime qui ouvre la scène.

C. – VARIABILITE DE TERRAIN

Il est classique d'opposer les hypertendus rouges, pléthoriques, obèses, aux hypertensions blanches évoluant chez les sujets maigres et consomptifs.

En fait, il existe d'innombrables formes intermédiaires, se rapprochant plus ou moins de ces deux types opposés.

L'hérédité hypertensive n'est pas constamment prouvée, les femmes sont plus souvent atteintes que l'homme – mais sans qu'on puisse en tirer des conclusions statistiquement valables.

Si certains groupes ethniques et sociaux (noirs) semblent payer un plus lourd tribut à cette affection, d'autres (Nord-Africains) semblent relativement préservés – alors même que pour beaucoup d'entre eux les conditions de vie pourraient paraître favorisantes. Ces variabilités somatiques se retrouveront sur le plan psychologique.

[399]D. – VARIABILITE DE TOLERANCE ET D'EVOLUTION

S'il est classique de décrire à l'hypertension trois phases évolutives : latente, troublée et compliquée (Vaquez) évoluant sur plusieurs années, les évolutions les plus diverses s'observent en fait : de l'hypertension maligne, évoluant toujours vers la mort en peu d'années, à cet état hypertensif qui peut évoluer sur quelques décades, entrecoupées d'accidents variables mais tolérés.

Malgré de nombreuses recherches, il ne semble pas qu'on ait distingué de caractère différentiel précis entre ces deux types et rien n'interdit de penser qu'il s'agit de deux aspects évolutifs extrêmes de la même maladie.

Si l'on oppose le stade labile, à la sclérose irréversible et à l'hypertension fixée, il nous semble exister, là aussi, un facteur de variabilité supplémentaire. En effet, il n'est pas exceptionnel d'observer, soit spontanément, soit sous l'influence de certaines thérapeutiques, même au deuxième stade, une involution tensionnelle importante.

Il n'y a pas de rapport constant entre la hauteur de chiffre de l'élévation tensionnelle et le seuil de tolérance et la rapidité évolutive. L'élévation de la minima cependant est considérée comme un facteur de gravité – de même le pincement de la différencielle, de même encore l'existence d'à-coups hypertensifs sur un fond d'hypertension fixée.

Si ces notions gardent une valeur pronostique certaine, il arrive également qu'elles soient controuvées par l'expérience.

Enfin, dans certains cas, les débuts de l'évolution font craindre une issue rapidement fatale, ce que confirme la survenue précoce d'une complication grave (hémorragie par exemple). Paradoxalement, cet accident, loin de précipiter l'évolution, ouvre au contraire une seconde période ; celle-ci dure parfois de nombreuses années, les chiffres tensionnels demeurent moins élevés et la tolérance est bien meilleure.

De tout ce qui précède découlent les difficultés « pronostic ».

Quelques critères sont habituellement employés : les quatre stades du fond d'œil (Vagener) – le rapport tension diatolique et tension rétinienne – l'importance du retentissement viscéral – le degré de sclérose vasculaire.

(400)En fait, à part quelques cas bien tranchés, ces critères eux-mêmes restent à interpréter et en pratique, rien n'est plus difficile que le cas le plus banal : celui de l'hypertendu de la cinquantaine, à tension relativement élevée – 18 – 10 sans retentissement viscéral grave – présentant une prépondérance gauche à l'E.C.G. – un léger degré de sclérose au fond d'œil – (stades 1-2), au taux d'urée légèrement élevé. Dans un tel cas on ne peut prévoir l'évolution, l'accident grave pouvant survenir à tout moment ou au contraire un état sensiblement identique pouvant se maintenir pendant de nombreuses années.

FACTEURS PSYCHOLOGIQUES DE L'HYPERTENSION ARTERIELLE

Ces facteurs comprennent des problèmes doctrinaux et pratiques d'importance variable. Ce sont essentiellement :

1°.– la notion d'une psychogenèse ou d'un rôle psychique primordial dans l'étiologie des hypertensions artérielles essentielles ;

2°.– l'importance et le retentissement des conflits et des trauma affectifs ou sociaux actuels sur la tension artérielle ;

3°.– les conséquences psychologiques de l'affection elle-même.

1°.– Les auteurs anglo-saxons (Alexander et Dunbar, Weiss et English, etc.) reportent l'origine de la maladie à l'inhibition de l'agressivité – inhibition qu'exige la vie sociale.

Le conflit se joue essentiellement entre « les désirs de dépendance passive et les impulsions agressives compensatrices » (Alexander). Cette hostilité crée la crainte qui les fait reculer devant la réalité vers une attitude de dépendance passive ; celle-ci à son tour réveille un fort sentiment d'infériorité et un cercle vicieux s'ensuit. « L'inhibition chronique de l'hostilité […] est la cause d'une augmentation chronique de la pression sanguine » (Alexander). Le même auteur, tout en signalant que les hypertendus ont des personnalités « fort dissemblables », leur attribue toutefois des traits de caractère communs et, notamment, une remarquable maîtrise d'eux-mêmes, une patience affable, que coupent de loin en loin de brusques explosions coléreuses. Binger s'accorde avec Alexander sur la nature du conflit (impulsions agressives inhibées) mais n'est pas convaincu de l'étiologie psychique de l'H.T.A. ; s'il n'a rencontré que peu de névroses [401]caractérisées, il a constaté à de nombreuses reprises l'existence de perturbations accentuées de la personnalité et insiste sur l'incapacité pour l'hypertendu de résister à l'anxiété ; il attribue, par ailleurs, un rôle important à une instabilité vaso-motrice constitutionnelle.

Dès 1948, l'un de nous (J. Lacan) dans le traitement chirurgical de l'hypertension artérielle (rapport au 51e Congrès français de Chirurgie), mettait l'accent sur le caractère particulier de cette agressivité : « l'agressivité d'identification narcissique », qui réapparaît, médiane, entre une crise de frustration et une identification sublimantes, scandant l'intervalle entre chacune des métamorphoses instinctuelles du développement, soit, pour le mâle : sevrage, Œdipe, puberté, maturité virile, préménopause.

Dès lors : deux ans, huit ans, dix-huit ans, trente-cinq ans, devraient – compte tenu d'un temps de précipitation lésionnelle – répondre au point maximum des courbes en cloches où se manifesteraient des groupes psychogénétiques d'étape différents de l'hypertension artérielle des jeunes. (J. Lacan). « Cette théorie peut être mise à l'épreuve d'autres corrélations nombreuses : formations de défense contre les tensions agressives. La névrose obsessionnelle l'est éminemment. Révélateurs seraient

les cas, existant, nous en témoignons, où apparaisse chez un sujet une hypertension maligne. » (J. Lacan).

Chez nos malades, il nous semble que l'on retrouve effectivement les types de conflits décrits plus haut. De même retrouve-t-on le type de personnalité défini par les auteurs anglo-saxons. Mais celui-ci, loin d'être la règle, nous a paru au contraire assez peu fréquent. On se trouve, le plus souvent, en présence d'individus émotifs, irritables, volontiers hostiles, mais d'humeur labile, dont l'anxiété se fait jour en chaque geste, et dont l'impatience est manifeste tout au long de l'examen. Ils confient volontiers que leurs explosions coléreuses sont fréquentes. Ces aspects eux-mêmes varient grandement avec chaque malade, et pour un même malade, au cours de différents entretiens. Ils recouvrent d'un vernis commun les personnalités les plus diverses : qu'il s'agisse de personnalités rigides, aux mécanismes de défense de type obsessionnel, d'arriérés affectifs dont le besoin de dépendance n'entraîne pas, tant s'en faut, les réactions de révolte et d'agressivité compensatrice définies ci-dessus. Ailleurs, c'est une femme à l'identification maternelle ou, au contraire, paternelle prévalente ; telle autre présente des traits hystériques. [402]En fait, nous n'avons pas retrouvé un type de personnalité normale ou pathologique qui puisse être considéré comme le vecteur privilégié de l'H.T.A. Et ceux-là même qu'apparentaient l'habitus émotif si fréquent ou, tout au contraire, la maîtrise de soi, ne présentaient, tant du point de vue personnel que de leur maladie aucune ressemblance réellement significative, et, il nous semble qu'il s'agissait là d'apparences, de masques, dont nous étudierons plus loin l'une des causes possibles.

Quant aux mécanismes qui sous-tendent et conditionnent cette hypertension, nous avons vu la diversité des opinions. Signalons qu'il semble qu'on puisse en décrire d'autres existant chez des hypertendus (sinon conditionnant l'H.T.A.) tels, par exemple, les malades qui donnent libre cours à leur agressivité, mais chez qui cette hostilité ouverte provoque, en contre-partie, un sentiment plus ou moins intense de culpabilité avec les retentissements tensionnels que l'on peut imaginer.

Quant à la coexistence ou à l'exclusion d'un état névrotique, nous avons, en fait, observé tantôt des éléments névrotiques associés, tantôt des personnalités apparemment indemnes de ces difficultés.

En confrontant nos résultats, nous avons essayé d'établir des corrélations entre les divers types et mécanismes psychologiques et les catégories cliniques et évolutives de l'H.T.A.

Nous avons essayé d'étudier le problème sous différents angles, et, devant la carence apparente de la clinique classique, de dégager quelque élément demeuré jusque-là dans l'ombre. On relève parfois des traits psychologiques ou vécus particuliers mais rien de valablement différent par rapport à ce que l'on rencontre dans une population dite normale, ni de commun dénominateur, et l'existence de personnalités bien adaptées sans difficultés objectives ou intimes, n'étaient pas exceptionnelles. Autrement dit nous ne pensons pas qu'un examen psychique même très approfondi permette de poser un diagnostic d'H.T.A.

Mais nous ne possédons pas actuellement un nombre suffisant d'observations de chaque catégorie (ou même d'une seule, privilégiée) pour nous hasarder à formuler une hypothèse.

Si nous pouvons écarter la notion d'un caractère unique ou d'un mécanisme univoque, c'est, nous semble-t-il, seulement après avoir défriché ces rapports somato-psychiques que l'on pourra cerner au plus près le problème de la psychogenèse de l'H.T.A. La psychogenèse [403]à elle seule risque toutefois de ne pas élucider tous les cas de maladies hypertensives.

2°.– Un autre aspect du problème concerne les conflits et les conditions de vie actuels. Le rôle de ces facteurs peut être ramené aux retentissements profonds et inconscients qu'ils provoquent. Mais c'est ouvrir là un débat plus théorique que pratique. En effet, au cours de 40 entretiens prolongés, voire répétés, nous avons retrouvé :

Une fois l'existence d'un conflit actuel opposant une fille à sa mère éthylique ; une autre observation concerne une Martiniquaise de vingt cinq ans dont l'histoire vécue est une longue série d'avatars, mais dont l'H.T.A. fut découverte lors d'un examen systématique plusieurs années après une stabilisation sociale.

Quant à l'influence des bouleversements brutaux, des traumatismes affectifs, violents et répétés, des difficultés vitales objectives, sur 200 observations, c'est deux fois seulement qu'on a pu établir un lien de cause à effet assez certain entre les événements vécus et l'apparition de l'H.T.A.

Peut-être ces conditions psycho-sociales n'ont fait que rendre perceptible un état latent. La rareté de ces exemples nous semble à souligner ; on demeure frappé du rôle apparemment minime joué par des causes considérées, parfois, comme capitales. Et l'importance peut-être trop négligée de différencier H.T.A. permanente et à-coups hypertensifs, passagers.

3°.– Nous évoquerons enfin l'influence psychologique de la maladie hypertensive en tant que telle sans insister sur la « psychose du sphygmo-manomètre » (M. Lipkin) ni sur l'anxiété légitime ou rationalisée qu'engendre souvent la connaissance de l'affection, nous nous attacherons plus particulièrement aux points suivants ;

À partir d'un certain seuil de tolérance, variable avec chaque individu, seuil qui ne paraît systématiquement en rapport ni avec les chiffres tensionnels ni avec le degré de sclérose, le facteur organique en tant que tel paraît entraîner des modifications psychiques. La cause (H.T.A. vasculaire cérébrale – substance vaso-pressive) demeure ici encore obscure et sans doute variable.

Quoi qu'il en soit, l'aboutissant est une maladie auto-entretenue, car ces modifications psychiques faites d'hyper-émotivité, d'hyperesthésie affective provoquent à leur tour une augmentation de la T.A., le malade, du fait de son H.T.A., se révèle plus sensible aux stimuli émotionnels, et réagit plus violemment, d'où augmentation de la pression retentissant sur la réceptivité émotionnelle et affective elle-même [404]nocive – on voit que le cercle vicieux somato-psychique, secondaire

dans son apparition, et variable dans son importance, s'affirme indépendant de l'étiologie et du mécanisme de l'H.T.A. Ces remarques s'appuient d'ailleurs sur l'observation des malades soumis à l'influence des sédatifs et aux cures de sommeil.

LA CURE DE SOMMEIL

La cure de sommeil dans l'H.T.A. s'inspire essentiellement de la physiologie pavlovienne, théorie et application sont exposées dans l'article du professeur Lang.

Il commence par définir la maladie hypertensive par opposition à d'autres affections où l'hypertension fait simplement partie du tableau clinique, sans en être la manifestation essentielle. Elle se caractérise par :

– son apparition chez l'adulte ;

– sa longue période de latence ;

– enfin, par l'évolution de cette période vers une aggravation irréversible.

Et, pour Lang « la maladie hypertensive est cette forme d'hypertension, au cours de laquelle, l'atteinte des fonctions des centres corticaux supérieurs et des centres hypothalamiques qui régularisent la pression artérielle, joue un rôle décisif ».

Le facteur étio-pathogénique fondamental provocateur de l'atteinte des fonctions de ces centres est le traumatisme de la sphère de l'activité nerveuse supérieure. L'augmentation de la vaso-constriction tonique des artérioles et l'hypertension artérielle qui en découle conduit au développement de l'artériosclérose et au développement progressif de l'athérosclérose.

L'hypertension, le renforcement de la contraction tonique de la musculature artériolaire, à laquelle s'ajoute la tendance au spasme, conduisent aux troubles de l'irrigation sanguine viscérale, surtout de la circulation cérébrale, oculaire, cardiaque ; et la perturbation, dans l'apport sanguin, au niveau des reins, déclenche le mécanisme presseur rénal humoral. Par quoi se referme le cercle vicieux.

Cette définition et cette conception globale de la maladie hypertensive mènent à sa classification en deux phases :

(405)1°.– Phase « *neurogène* », et même neuro-psychique, où l'atteinte de l'appareil neuro-endocrinien régulateur est encore réversible (phase transitoire et phase instable).

2°.– Phase de *sclérose* secondaire irréversible.

Ainsi s'élabore la notion d'un système complet, à chaînons multiples, à point de départ cortical, tenant sous sa dépendance : les centres hypothalamiques vaso-régulateurs et le système endocrinien rénal (Rénine), mais aussi cortico-surrénal.

Ainsi, la conception russe rejoint la notion plus générale de « stress » et d'adaptation, que ce stress soit psychique, affectif ou matériel.

Ces stress joueraient comme des stimuli de réflexes conditionnés répétés. Ils pourraient aboutir à l'épuisement, puis à la « viciation » des incitations corticales, pouvant aboutir à un processus pathologique irréversible.

Elle insiste sur l'importance d'instaurer le traitement à la phase initiale, réversible.

Cette conception du rôle déterminant essentiel du facteur neuropsychique, rapprochée de la théorie pavlovienne du rôle protecteur et curateur du sommeil sur l'activité nerveuse supérieure, a mené les auteurs russes à proposer un nouveau traitement des maladies « cortico-viscérales » et notamment de la maladie hypertensive.

En effet, s'il est exact que le sommeil protège l'activité du cortex cérébral et même qu'il a un rôle réparateur et curateur, à son niveau, si, d'autre part, le *primum movens* de l'hypertension est une atteinte des centres corticaux, les cures de sommeil, pratiquées à la phase réversible de la maladie, doivent avoir un rôle thérapeutique efficace.

D'après les auteurs, *deux méthodes* pour obtenir le sommeil sont préconisées, expérimentées par eux, depuis 1947 environ.

A) La méthode de Feldmann comporte des cures de 10 jours avec 15 à 18 heures de sommeil quotidiennes.

B) La méthode de Lisinova, qui comporte trois cycles de cinq jours de sommeil, séparés par trois jours de repos.

Dans l'une et l'autre techniques, le sommeil est obtenu par des doses fractionnées de barbiturique. Le plus usité est l'Amytal sodique, *per os,* à cause de son élimination plus rapide (Feldmann).

(406)A leur entrée, les malades sont mis au repos, deux au maximum par chambre.

Cette période de repos dure une dizaine de jours pendant lesquels ils restent au régime sans sel et prennent une dose minime de barbiturique.

Cette période préliminaire sert :

1°.– A obtenir la baisse tensionnelle que procure tout repos, baisse souvent sensible, mais n'atteignant jamais les chiffres normaux, surtout pour la minima, dans les cas d'une hypertension vraie.

2°.– A faire un bilan exact du malade, de sa maladie, de son retentissement viscéral, humoral et psychologique.

3°.– Enfin, pendant cette période, il est nécessaire d'expliquer schématiquement au malade le traitement qu'on a l'intention de lui appliquer et d'obtenir son consentement sans réserve.

C'est là une condition indispensable.

Notre étude est encore trop récente, sur une maladie au long cours, pour tirer des conclusions définitives.

Cependant, nous avons pu faire les quelques observations suivantes :

C) Il est relativement facile d'obtenir la coopération de certains malades. Il est, en effet, indispensable de l'obtenir et d'obtenir d'eux qu'ils fassent leur cure de sommeil sans recevoir de visites.

Par contre, il existe un certain nombre de difficultés :

a) Découvrir les malades à la phase initiale de la maladie hypertensive, il s'agit rarement de malades hospitalisés, mais qui sont le plus souvent rencontrés dans des consultations ou lors d'examens systématiques. Un grand nombre d'entre eux refuse l'hospitalisation.

b) La difficulté relative d'obtenir le consentement des malades ; certains, après avoir accepté le traitement n'entrent pas à la date fixée, d'autres déjà hospitalisés, sortent volontairement avant le traitement ou à son début, soit qu'ils trouvent l'hospitalisation trop prolongée (un mois environ), soit qu'ils manquent de confiance dans le traitement et que, venus consulter souvent pour être rassurés eux-mêmes, ils s'effrayent de l'importance des moyens déployés, ailleurs, leur comportement est le fait de l'hostilité au médecin, signalée par les auteurs américains.

Cette difficulté (six de nos malades sont sortis volontairement, de nombreux autres ne sont pas entrés, alors qu'ils l'avaient décidé), n'est pas négligeable, d'abord parce qu'il s'agit le plus souvent de [407]malades jeunes et instables auxquels le traitement semble plus particulièrement réservé et que, d'autre part, il n'entre évidemment pas dans le cadre de la psychothérapie de les alarmer sur leur état, en leur faisant redouter les complications évolutives dont ils sont menacés.

Ces difficultés sont liées sans doute à une exaspération des conflits et c'est là que quelques conversations d'ordre psychothérapique permettent de faire accepter et d'entamer au mieux le traitement. Ainsi, les cures de sommeil deviennent un de nos principaux moyens thérapeutiques.

En ce qui nous concerne, les résultats nous paraissent satisfaisants pour calmer une poussée évolutive d'H.T.A. fixée. Mais surtout, la cure de sommeil semble à employer de principe dans les H.T.A. juvéniles ou révélées à leur phase initiale.

Ces conclusions nous ont été suggérées par l'observation suivie de nos propres malades ainsi traités : dans la plupart des cas, les chiffres tensionnels baissent (maxima et minima) pendant la cure. Il est habituel de les voir remonter ensuite dans un délai plus ou moins bref (48 heures à un mois) soit aux chiffres antérieurs, soit à un niveau

légèrement inférieur. L'amélioration fonctionnelle obtenue qu'accompagne une détente psychique s'avère le plus souvent de beaucoup plus longue durée (quelques semaines à deux-trois mois). Dans certains cas (un quart des observations environ), le sommeil obtenu est insuffisant en durée et qualité – les résultats nuls. Ceci est dû en partie aux mauvaises conditions matérielles (difficultés d'obtenir silence et obscurité en milieu hospitalier), en partie à l'hyperesthésie auditive propre à ces patients en imminence de sommeil.

Conclusions :

L'hypertension nous apparaît multiple, du point de vue clinique et pathogénique. Il nous semble donc évident que les différentes thérapeutiques doivent s'adapter étroitement à ses différents aspects. Chaque hypertendu pose un problème particulier – doit donc être étudié sous toutes les incidences de sa maladie – de sa personnalité et de son histoire. Ainsi pour chacun, à chaque moment de sa maladie, les moyens dont nous disposons pourront être utilisés et associés avec un maximum d'opportunité, de souplesse et d'efficacité. S'il est vrai que la maladie évolue en deux phases – il est souhaitable d'intervenir [(408)]à la période labile mais se posent alors de difficiles problèmes théoriques et pratiques. Devant un malade jeune dit « fonctionnel », dont la tension, à la faveur d'une cause déclenchante minime, s'élève davantage ou plus longtemps qu'il n'est normal, quelle est la conduite à tenir ?

Il faut, pensons-nous, en se gardant de l'inquiéter outre mesure, pratiquer un examen complet somatique et psychique, ainsi trouvera-t-on parfois une cause viscérale (surrénalome par exemple), plus souvent, c'est un conflit psychique qui sera mis à jour, c'est un pareil cas qu'une cure de sommeil « starter » suivie d'un traitement médicamenteux et d'une psychothérapie nous semble promise au maximum de succès. En effet, la sédation obtenue permet un meilleur contact, un premier résultat favorable par la cure de sommeil encourageant le malade à poursuivre un traitement

psychothérapique et aidant à surmonter la réticence en général manifestée devant ce genre de traitement.

S'il est impossible pratiquement d'affirmer qu'on évite l'apparition d'une authentique maladie hypertensive, du moins espérons-nous retarder la survenue de la phase irréversible et de ses complications. Quel que soit le type d'H.A. ou la méthode médicale envisagée (chirurgie comprise) une psychothérapie de surface ou d'inspiration analytique nous paraît essentielle comme le soulignent Weiss et English.

L'intérêt et les buts différant dans chaque cas, les indications étant fonction de l'âge du sujet, de son psychisme, et de la forme même de son H.T.A.

RESUME

L'objet de ce travail est de préciser l'importance et le rôle exact du point de vue psychosomatique dans les différents aspects des hypertensions artérielles dites essentielles.

Sachant que le caractère constant de cette affection est sa variabilité dans tous ses aspects cliniques et évolutifs. Les investigations somatiques et psychologiques doivent donc être menées de pair dans chaque cas, les examens répétés, chaque série de recherches aboutissant à une discussion puis à une décision commune entre somaticiens et psychiatres, évitant ainsi le cloisonnement entre les différentes disciplines. Ainsi, au décours de ces confrontations, les nombreuses possibilités thérapeutiques pourront être adaptées à chaque malade et à chaque moment de sa maladie, qu'il s'agisse de traitement médicamenteux, psychologiques (psychothérapie), cure de sommeil, voire même intervention chirurgicale : sauf cas exceptionnel, il ne nous paraît guère possible de donner à l'une de ces méthodes une importance exclusive au détriment des autres.

Travail des Services des docteurs Sylvain Blondin, Weismann-Netter (Hôpital Beaujon) et du service de médecine psychosomatique, docteur Montassut (Villejuif).

BIBLIOGRAPHIE

Alexander (F.), *Médecine psycho-somatique*, Payot, Paris ; – « Emotionnal Factors in essential hypertension », (psycho-somatic médecine, 1939)

Binger et Ackerman, *Personnality in essential hypertension*, (psycho-somatic médecine, 1935).

Blondin (Sylvain), *P.M., 1904 – 50.*

Blondin (Sylvain) et Weiss, Rapport du 50ème Congrès de Chirurgie, 1948.

Brisset et Gachkel, *La médecine psycho-somatique en U.R.S.S.*, P.M., 1904 –50

Derot (M.), *Paris Médical,* mars 1950

East (Terence), *The criteria of Hypertension.*

Faim (Michel), *Revue Française de Psychanalyse,* juillet-septembre *1950 ;* et Boukaert « Hypertension expérimentale », *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique* 25-11-39, 4-IV 1941 ; – « Pathogénie de l'hypertension », 15-11-47.

Feldmann, « Le traitement de la maladie hypertensive par le sommeil prolongé et discontinu », S.H.P., 14-11-51

Fenichel (O.), *Psychanalytic theory of neurosis.*

Lang (G. F.), « Evolution de la maladie hypertensive et sa classification », (*Médecine clinique),* 1949, t. XXVII, n° 7.

Lanolo (Constantino), *Psychothérapie de l'hypertension in policlinico.*

Lévy Roger, (Thèse, Paris, 1951)

Lipkin Mark, « Les facteurs psycho-somatiques de l'hypertension artérielle », *Médical clinic of north America,* mai *1949.*

Lisinova *Traitement des hypertensions par un sommeil prolongé.*

Nacht, *Introduction à la médecine.*

Pavlov, *Leçons sur l'activité du cortex cérébral.*

Salmon Malebranche, *S.H.P.,* 21-9-50.

Weiss et English, *médecine psycho-somatique,* (Delachaux et Niestlé).

Wertheimer et Lecure, « Traitement chirurgical de l'hypertension artérielle », *Encyclopédie Médico-Chirurgicale.*

Weiss, « Psycho-somatic aspect of essential hypertension » *Jama,* n° *14 – 1942*

Wilson (Cliord), « The criteria of hypertension » *The practioner,* juin *1947.*

Zimar, « Psychanalyse des principaux syndromes psycho-somatiques », *Revue Française de Psychanalyse*, octobre-décembre *1948.*

Cette conférence « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » fut prononcée le 8 juillet 1953 pour ouvrir les activités de la Société française de Psychanalyse. Cette version est annoncée dans le catalogue de la Bibliothèque de l'e.l.p. comme version J.L. Il existe plusieurs autres versions sensiblement différentes à certains endroits, dont une parue dans le Bulletin de l'Association freudienne, *1982, n° 1.*

(1)Mes bons Amis,

Vous pouvez voir que pour cette première communication dite « scientifique » de notre nouvelle Société, j'ai pris un titre qui ne manque pas d'ambition. Aussi bien commencerai-je d'abord par m'en excuser, vous priant de considérer cette communication dite scientifique, plutôt comme, à la fois, un résumé de points de vue que ceux qui sont ici, ses élèves, connaissent bien, avec lesquels ils sont familiarisés depuis déjà deux ans par son enseignement, et aussi comme une sorte de préface ou *d'introduction à une certaine orientation d'étude de la psychanalyse.*

En effet, je crois que le retour aux textes freudiens qui ont fait l'objet de mon enseignement depuis deux ans, m'a – ou plutôt, nous a, à tous qui avons travaillé ensemble, donné l'idée toujours plus certaine qu'il n'y a pas de prise plus totale de la réalité humaine que celle qui est faite par l'expérience freudienne et qu'on ne peut pas s'empêcher de retourner aux sources et à appréhender ces textes vraiment en tous les sens du mot. On ne peut pas s'empêcher de penser que la théorie de la psychanalyse (et en même temps la technique qui ne forment qu'une seule et même chose) n'ait subi une sorte de rétrécissement, et à vrai dire de dégradation. C'est qu'en effet, il n'est pas facile de se maintenir au niveau d'une telle plénitude. Par exemple, un texte comme celui de « l'homme aux loups », je pensais le prendre ce soir pour base et pour exemple de ce que j'ai à vous exposer. Mais j'en ai fait toute la journée d'hier une relecture complète ; J'avais fait là-dessus un séminaire l'année dernière. Et j'ai eu tout simplement le (2)sentiment qu'il était tout à fait impossible ici de

vous en donner une idée, même approximative ; et que mon séminaire de l'année dernière, je n'avais qu'une chose à faire : le refaire l'année prochaine.

Car ce qui m'est apparu dans ce texte formidable, après le travail et le progrès que nous avons faits cette année autour du texte de « l'*Homme aux rats »,* me laisse à penser que ce que j'avais sorti l'année dernière comme principe, comme exemple, comme type de pensée caractéristique fournis par ce texte extraordinaire était littéralement une simple « approche », comme on dit en langage anglo-saxon ; autrement dit un balbutiement. De sorte qu'en somme, j'y ferai peut-être incidemment une brève allusion, mais j'essaierai surtout, tout simplement, de dire quelques mots sur ce que veut dire *la* position d'un tel problème ; sur ce que veut dire la *confrontation de ces trois registres qui sont bien les registres essentiels de la réalité humaine,* registres très *distincts* et qui s'appellent : le symbolisme*, *l'imaginaire* et le *réel.*

Une chose d'abord qui est évidemment frappant et ne saurait nous échapper ; à savoir qu'il y a, dans l'analyse, toute une part de réel chez nos sujets, précisément qui nous échappe ; qui n'échappait pas pour autant à Freud quand il avait à faire à chacun de ses patients. Mais, bien entendu, si ça ne lui échappait pas, c'était tout aussi hors de sa prise et de sa portée. On ne saurait être trop frappé du fait, de la façon dont il parle de son « homme aux rats », distinguant entre « ses personnalités ». C'est là-dessus qu'il conclut : « La personnalité d'un homme fin, intelligent et cultivé », il la met en contraste avec les autres personnalités auxquelles il a eu à faire. Si cela est atténué quand il parle de son « homme aux loups », il en parle aussi. Mais, à vrai dire, nous ne sommes pas forcés de contresigner [(3)]toutes ses appréciations. Il ne semble pas qu'il s'agisse dans « l'homme aux loups » de quelqu'un d'aussi grande classe. Mais il est frappant, il l'a mis à part comme un point particulier. Quant à sa « Dora », n'en parlons pas ; tout juste si on ne peut pas dire qu'il l'a aimée.

Il y a donc là quelque chose qui, évidemment, ne manque pas de nous frapper et qui, en somme, est quelque chose à quoi nous avons tout le temps à faire. Et je dirai

*. *sic.*

que cet élément direct, cet élément de pesée, d'appréciation de la personnalité est quelque chose d'assez <texte manque> à quoi nous avons affaire sur le registre morbide, d'une part, et même sur le registre de l'expérience analytique avec des sujets qui ne tombent pas absolument sous le registre morbide ; c'est quelque chose qu'il nous faut toujours, en somme, réserver et qui est particulièrement présent à notre expérience à nous autres qui sommes chargés de ce lourd fardeau de faire le choix de ceux qui se soumettent à l'analyse dans un but didactique.

Qu'est-ce que nous dirons en somme, au bout du compte ? Quand nous parlons, au terme de notre sélection, si ce n'est que tous les critères qu'on invoque (« faut-il de la névrose pour faire un bon analyste ? Un petit peu ? Beaucoup ? Sûrement pas : pas du tout ? ». Mais en fin de compte, est-ce que c'est ça qui nous guide dans un jugement qu'aucun texte ne peut définir, et qui nous fait apprécier les qualités personnelles, cette réalité ? et qui s'exprime en ceci : qu'un sujet *a de l'étoffe ou n'en a pas ;* qu'il est, comme disent les Chinois, (« She-un-ta ») ? ou « homme de grand format », ou (« Sha-ho-yen ») « un homme de petit format » ? C'est quelque chose dont il faut bien dire que c'est ce qui [(4)]constitue les limites de notre expérience. Que c'est en ce sens qu'on peut dire, pour poser la question de savoir qu'est-ce qui est mis en jeu dans l'analyse : Qu'est-ce que c'est ? Est-ce ce rapport réel au sujet, à savoir *selon une certaine façon et selon nos mesures de reconnaître ?* Est-ce cela à quoi nous avons à faire dans l'analyse ? *Certainement pas.* C'est incontestablement autre chose. Et c'est bien là la question que nous nous posons sans cesse et que se posent tous ceux qui essaient de donner une théorie de l'expérience analytique. Qu'est-ce que c'est que *cette expérience singulière entre toutes, qui va apporter chez ces sujets des transformations si profondes ?* Et que sont-elles ? Quel en est le ressort ?

Tout ceci, l'élaboration de la doctrine analytique depuis des années est faite pour répondre à cette question. Il est certain que l'homme du commun public ne semble pas s'étonner autrement de l'efficacité de cette expérience qui se passe toute entière en paroles, et d'une certaine façon, dans le fond ; il a bien raison puisqu'en

effet, elle marche, et que, pour l'expliquer, il semblerait que nous n'ayons d'abord qu'à démontrer le mouvement en marchant. Et déjà « parler » c'est s'introduire dans le sujet de l'expérience analytique. C'est bien là, en effet, qu'il convient de procéder et de savoir ; d'abord de poser la question : « *Qu'est-ce que la parole ? » c'est-à-dire le* « symbole ».

À la vérité, ce à quoi nous assistons, c'est plutôt un évitement de cette question. Et, bien entendu, ce que nous constatons c'est qu'à la rétrécir cette question, à vouloir ne voir dans les éléments et les ressorts proprement techniques de l'analyse que quelque chose qui doit arriver, par une série d'approches, à modifier les conduites, les ressorts, les coutumes du [(5)]sujet, nous aboutissons très vite à un certain nombre de difficultés et d'impasses, non pas certes au point de leur trouver une place dans l'ensemble d'une considération totale de l'expérience analytique ; mais à aller dans ce sens, nous allons toujours plus vers un certain nombre d'opacités qui s'opposent à nous et qui tendent à transformer dès lors l'analyse en quelque chose, par exemple, qui apparaîtra comme beaucoup plus irrationnel que cela n'est réellement.

Il est très frappant de voir combien de récents et récemment venus à l'expérience analytique se sont produits, dans leur première façon de s'exprimer sur leur expérience, en posant la question du caractère irrationnel de cette analyse, alors qu'il semble qu'il n'y a peut-être pas, au contraire, de technique plus transparente.

Et, bien sûr, tout va dans ce sens. Nous abondons dans un certain nombre de vues psychologiques plus ou moins partielles du sujet patient ; nous parlons de sa « pensée magique » ; nous parlons de toutes sortes de registres qui ont incontestablement leur valeur et sont rencontrés de façon très vive par l'expérience analytique. De là à penser que l'analyse elle-même joue dans un certain registre, bien sûr, dans la pensée magique, il n'y a qu'un pas, vite franchi quand on ne part pas et ne décide pas de se tenir tout d'abord à la question primordiale : « Qu'est-ce que cette expérience de la parole » et, pour tout dire, de poser en même temps la question de l'expérience analytique, *la question de l'essence et de l'échange de la parole.*

Je crois que ce dont il s'agit c'est de partir de ceci :

Partons de l'expérience, telle qu'elle nous est [6]d'abord présentée dans les premières théories de l'analyse : qu'est-ce que ce « névrosé » à qui nous avons affaire par l'expérience analytique ? Qu'est-ce qui va se passer dans l'expérience analytique ? Et ce passage du conscient à l'inconscient ? Et *quelles sont les forces qui donnent à cet équilibre une certaine existence ?* Nous l'appelons le *principe du plaisir.*

Pour aller vite nous dirons avec M. de Saussure que « le sujet hallucine son monde », c'est-à-dire que ses illusions ou ses satisfactions illusoires ne pouvaient être de tous les ordres. Il va leur faire suivre un autre ordre évidemment que celles de ses satisfactions qui trouvent leur objet dans le réel pur et simple. Jamais un symptôme n'a apaisé la faim ou la soif d'une façon durable, hors de l'absorption d'aliments qui les satisfont. Même si une baisse générale du niveau de la vitalité peut répondre, dans les cas limites, par exemple l'hibernage naturel ou artificiel. Tout ceci n'est concevable que comme une phase qui ne saurait bien entendu durer, sauf à entraîner des dommages irréversibles.

La réversibilité même des troubles névrotiques implique que l'économie des satisfactions qui y étaient impliquées fussent d'un autre ordre, et infiniment moins liées à des rythmes organiques fixes, quoique commandant bien entendu une partie d'entre eux. Ceci définit la catégorie conceptuelle qui définit cette sorte d'objets. C'est justement celle que je suis en train de qualifier : « l'imaginaire », si l'on veut bien y reconnaître toutes les implications qui lui conviennent.

À partir de là, il est tout à fait simple, clair, facile, de voir que cet ordre de satisfaction imaginaire ne peut se trouver que dans l'ordre des registres sexuels.

[7]Tout est donné là, à partir de cette sorte de condition préalable de l'expérience analytique. Et il n'est pas étonnant, encore que, bien entendu, des choses aient dû être confirmées, contrôlées, inaugurées, dirais-je, par l'expérience, qu'une fois l'expérience faite les choses paraissent d'une parfaite rigueur.

Le terme « libido » est une notion qui ne fait qu'exprimer cette notion de réversibilité qui implique celle d'équivalence, d'un certain métabolisme des images ; pour pouvoir penser cette transformation, il faut un terme énergétique à quoi a servi le terme de libido. Ce dont il s'agit, c'est bien entendu, quelque chose de complexe. Quand je dis « satisfaction imaginaire », ce n'est évidemment pas le simple fait que Démétrios a été satisfait du fait d'avoir rêvé qu'il possédait la prêtresse courtisane… encore que ce cas n'est qu'un cas particulier dans l'ensemble… Mais c'est quelque chose qui va beaucoup plus loin et est actuellement recoupé par toute une expérience qui est l'expérience que les biologistes évoquent concernant les cycles instinctuels, très spécialement dans le registre des cycles sexuels et de la reproduction ; à savoir que, mises à part les études encore plus ou moins incertaines et improbables concernant les relais neurologiques dans le cycle sexuel, qui ne sont pas ce qu'il y a de plus solide dans leurs études, il est démontré que ces cycles chez les animaux eux-mêmes <texte manque> ils n'ont pas trouvé d'autres termes que le mot même qui sert à désigner les troubles et les ressorts primaires sexuels des symptômes chez nos sujets, à savoir le « déplacement ».

Ce que montre l'étude des cycles instinctuels chez les animaux, c'est précisément leur dépendance d'un certain nombre de déclencheurs, de mécanismes de déclenchement [8]qui sont essentiellement d'ordre imaginaire, et qui sont ce qu'il y a de plus intéressant dans les études du cycle instinctuel, à savoir que leur limite, leur définition, la façon de les préciser fondées sur la mise à l'épreuve d'un certain nombre de leurres <texte manque> jusqu'à une certaine limite d'effacement, sont susceptibles de provoquer chez l'animal cette sorte de mise en érection de la partie du cycle du comportement sexuel dont il s'agit. Et le fait qu'à l'intérieur d'un cycle de comportement déterminé, il est toujours susceptible de survenir dans certaines conditions un certain nombre de déplacements ; par exemple, dans un cycle de combat, la brusque survenue, au retour de ce cycle (chez les oiseaux l'un des

combattants qui se met soudain à se lisser les plumes), d'un segment du comportement de parade qui interviendra là au milieu d'un cycle de combat.

Mille autres exemples peuvent en être donnés. Je ne suis pas là pour les énumérer. Ceci est simplement pour vous donner l'idée que cet élément de déplacement est un ressort absolument essentiel de l'ordre, et principalement de l'ordre des comportements liés à la sexualité. Sans doute, ces phénomènes ne sont pas électifs chez les animaux. Mais d'autres comportements (cf. les études de Lorenz sur les fonctions de l'image dans le cycle du nourrissage), montrent que l'imaginaire joue un rôle aussi éminent dans l'ordre des comportements sexuels. Et du reste, chez l'homme, c'est toujours sur ce plan, et principalement sur ce plan, que nous nous trouvons devant ce phénomène.

D'ores et déjà, signalons, ponctuons cet exposé par ceci : que ces éléments de comportements instinctuels déplacés chez l'animal sont susceptibles de quelque chose dont nous voyons l'ébauche de ce que nous appellerons un « comportement symbolique ».

(9)Ce que l'on appelle chez l'animal un comportement symbolique c'est à savoir que, quand un de ces segments déplacés prend une valeur socialisée, il sert au groupe animal de repérage pour un certain comportement collectif.

Ainsi, nous posons qu'un comportement peut être imaginaire quand son aiguillage sur des images et sa propre valeur d'image pour un autre sujet le rendent susceptible de déplacement hors du cycle qui assure la satisfaction d'un besoin naturel.

À partir de là, l'ensemble dont il s'agit à la racine, le comportement névrotique, peut être dit, sur le plan de l'économie instinctive, être élucidé – et de savoir pourquoi il s'agit toujours de comportement sexuel, bien entendu –. Je n'ai pas besoin d'y revenir, si ce n'est pour indiquer brièvement qu'un homme puisse éjaculer à la vue d'une pantoufle est quelque chose qui ne nous surprend pas, ni non plus qu'un

conjoint s'en serve pour le ramener à de meilleurs sentiments, mais qu'assurément personne ne peut songer qu'une pantoufle puisse servir à apaiser une fringale, même extrême, d'un individu. De même ce à quoi nous avons à faire constamment c'est à des fantasmes. Dans l'ordre du traitement, il n'est pas rare que le patient, le sujet, fasse intervenir, au cours de l'analyse un fantasme tel que celui de la « fellatio du partenaire analyste ». Est-ce là aussi quelque chose que nous ferons rentrer dans un cycle archaïque de sa biographie d'une façon quelconque ? Une antérieure sous-alimentation ? Il est bien évident que, quel que soit le caractère incorporatif que nous donnions à ces fantasmes, nous n'y songerons jamais. Qu'est-ce à dire ?

Cela peut dire beaucoup de choses. En fait, il faut bien voir que l'imaginaire est à la fois loin de se confondre avec le domaine de l'analysable, et que, d'autre [(10)]part il peut y avoir une autre fonction que l'imaginaire. Ce n'est pas parce que l'analysable rencontre l'imaginaire que l'imaginaire se confond avec l'analysable, qu'il est tout entier l'analysable, et qu'il est tout entier l'analysable ou l'analysé.

Pour prendre l'exemple de notre fétichiste, bien que ce soit rare, si nous admettons qu'il s'agit là d'une sorte de perversion primitive, il n'est pas impossible d'envisager des cas semblables. Supposons qu'il s'agisse d'un de ces types de déplacement imaginaire, tel que ceux que nous trouvons réalisés chez l'animal. Supposons en d'autres termes que la pantoufle soit ici, très strictement, le déplacement de l'organe féminin, puisque c'est beaucoup plus souvent chez le mâle que le fétichisme existe. S'il n'y avait littéralement rien qui puisse représenter une élaboration par rapport à cette donnée primitive, ce serait aussi inanalysable qu'est inanalysable telle ou telle fixation perverse.

Inversement, pour parler de notre patient, ou sujet, en proie à un fantasme, là c'est autre chose qui a un tout autre sens, et là, il est bien clair que si ce fantasme peut être considéré comme quelque chose qui représente l'imaginaire, peut représenter certaines fixations à un stade primitif oral de la sexualité, d'autre part, nous ne dirons pas que ce fellateur soit un fellateur constitutionnel.

J'entends par là qu'ici, le fantasme dont il s'agit, l'élément imaginaire n'a strictement qu'une valeur symbolique que nous n'avons à apprécier et à comprendre qu'en fonction du moment de l'analyse où il va s'insérer. En effet, même si le sujet en retient l'aveu, ce fantasme surgit et sa fréquence montre assez qu'il surgit à un moment du dialogue analytique. Il est fait pour s'exprimer, pour être dit, pour symboliser quelque [11]chose et quelque chose qui a un sens tout différent, selon le moment même du dialogue.

Donc, qu'est-ce à dire ? Qu'il ne suffit pas qu'un phénomène représente un déplacement, autrement dit s'inscrive dans les phénomènes imaginaires, pour être un phénomène analysable, d'une part, et que pour qu'il le soit, il faut qu'il représente autre chose que lui-même, si je puis dire.

Pour aborder, d'une certaine façon, le sujet dont je parle, à savoir le symbolisme, je dirai que toute une part des fonctions imaginaires dans l'analyse n'ont pas d'autre relation avec la réalité fantasmatique qu'elles manifestent que, si vous voulez, la syllabe « po » n'en a avec le vase aux formes, de préférence simples, qu'elle désigne. Comme on le voit facilement dans le fait que dans « police » ou « poltron » cette syllabe « po » a évidemment une toute autre valeur. On pourra se servir du « pot » pour symboliser la syllabe « po »,inversement, dans le terme « police » ou « poltron », mais il conviendra alors d'y ajouter en même temps d'autres termes également imaginaires qui ne seront pas pris là pour autre chose que comme des syllabes destinées à compléter le mot.

C'est bien ainsi qu'il faut entendre le symbolique dont il s'agit dans l'échange analytique, à savoir que ce que nous trouvons, et ce dont nous parlons est ce que nous trouvons et retrouvons sans cesse, et que Freud a manifesté comme étant sa réalité essentielle, soit qu'il s'agisse de symptômes réels, actes manqués, et quoi que ce soit qui s'inscrive ; il s'agit encore et toujours de symboles et de symboles même très spécifiquement organisés dans le langage, donc fonctionnant à partir de cet équivalent du signifiant et du signifié : la structure même du langage.

(12)Il n'est pas de moi ce terme que « le rêve est un rébus » ; c'est de Freud lui-même. Et que le symptôme n'exprime, lui aussi, quelque chose de structuré et d'organisé comme un langage est suffisamment manifesté par le fait, pour partir du plus simple d'entre eux, du symptôme hystérique qui est, qui donne toujours quelque chose d'équivalent d'une activité sexuelle, mais jamais un équivalent univoque, au contraire il est toujours plurivoque, superposé, surdéterminé, et, pour tout dire, très exactement construit à la façon dont les images sont construites dans les rêves, comme représentant une concurrence, une superposition de symboles, aussi complexe que l'est une phrase poétique qui vaut à la fois par son ton, sa structure, ses calembours, ses rythmes, sa sonorité, donc essentiellement sur plusieurs plans, et de l'ordre et du registre du langage.

À la vérité, ceci ne nous apparaîtra peut-être pas suffisamment dans son relief, si nous n'essayons pas de voir quand même qu'est-ce que c'est, tout à fait originairement que le langage !

Bien entendu (la question de l'origine du langage, nous ne sommes pas ici pour faire un délire collectif, ni organisé, ni individuel. C'est un des sujets qui peuvent le mieux prêter à ces sortes de délires) sur la question de l'origine du langage ; le langage est là ; c'est un émergent. Et maintenant qu'il a émergé, nous ne saurons plus jamais quand ni comment il a commencé, ni comment c'était avant qu'il soit.

Mais quand même, comment exprimer ce quelque chose qui doit peut-être s'être présenté comme une des formes les plus primitives du langage ? Pensez aux mots de passe. Voyez-vous, je choisis exprès cet exemple, justement parce que l'erreur et le mirage, quand on parle du sujet du langage, est toujours de croire que sa signification (13)est ce qu'il désigne. Mais non, mais non. Bien sûr qu'il désigne quelque chose, il remplit une certaine fonction. Et je choisis exprès le mot de passe, parce que le mot de passe a cette propriété d'être choisi justement d'une façon tout à fait indépendante de sa signification (et si celle-ci est idiote, à quoi l'École répond – sans doute faut-il ne jamais répondre – que la signification d'un tel mot est de désigner

celui qui le prononce comme ayant telle ou telle propriété répondant à la question qui fait donner le mot. D'autres diraient que l'exemple est mal choisi parce qu'il est pris à l'intérieur d'une convention, ça vaut mieux encore) et, d'un autre côté, on ne peut pas nier que le mot de passe n'ait les vertus les plus précieuses. Il sert tout simplement à vous éviter d'être tué.

C'est bien ainsi que nous pouvons considérer effectivement le langage comme ayant une fonction. Né entre ces animaux féroces qu'ont dû être les hommes primitifs (à en juger d'après les hommes modernes, ce n'est pas invraisemblable), le mot de passe est justement ce à quoi non pas « se reconnaissent les hommes du groupe », mais « se constitue le groupe ».

Il y a un autre registre où l'on peut méditer sur cette fonction du langage ; c'est celui du langage stupide de l'amour, qui consiste au dernier degré du spasme de l'extase – ou au contraire de la routine, selon les individus – à, subitement qualifier son partenaire sexuel du nom d'un légume des plus vulgaires, ou d'un animal des plus répugnants. Ceci exprime aussi certainement quelque chose qui n'est certainement pas loin de toucher à la question de l'horreur de l'anonymat. Ce n'est pas [(14)]pour rien que telle ou telle de ces appellations, animal ou support plus ou moins totémique, se retrouve dans la phobie. C'est évidemment qu'il y a, entre les deux, quelque point commun ; le sujet humain est tout à fait spécialement exposé, nous verrons tout à l'heure, à cette sorte de vertige qui surgit et éprouve le besoin de l'éloigner, le besoin de faire quelque chose de transcendant ; ce n'est pas pour rien dans l'origine de la phobie.

Dans ces deux exemples, le langage est particulièrement dépourvu de signification. Vous voyez là le mieux *ce qui distingue le symbole du signe à savoir la fonction interhumaine du symbole.* Je veux dire quelque chose qui naît avec le langage et qui fait qu'après que le mot (et c'est à quoi sert le mot) a été vraiment parole prononcée, les deux partenaires sont autre chose qu'avant. Ceci sur l'exemple le plus simple.

Vous auriez tort d'ailleurs de croire que ce n'est pas justement des exemples particulièrement pleins. Assurément à partir de ces quelques remarques, vous pourrez vous apercevoir que, quand même, soit dans le mot de passe, soit dans le mot qu'on appelle d'amour, il s'agit de quelque chose, qui en fin de compte, est plein de portée. Disons que la conversation qu'à un moment moyen de votre carrière d'étudiant, vous avez pu avoir à un dîner de patron également moyen, où le mode et la signification des choses qu'on échange <texte manque> combien ce caractère est équivalent de conversations rencontrées dans la rue et dans l'autobus, et qui n'est pas autre chose qu'une certaine façon de se faire reconnaître, ce qui justifierait Mallarmé disant que le langage était [15]« comparable à cette monnaie effacée qu'on se passe de la main à la main en silence ».

Voyons donc en somme de quoi il s'agit à partir de là, et, en somme ce qui s'établit quand le névrosé arrive à l'expérience analytique.

C'est que lui aussi commence à dire des choses. Il dit des choses, et les choses qu'il dit, il n'y a pas énormément à nous étonner si, au départ, elles ne sont pas non plus autre chose que ces paroles de peu de poids auxquelles je viens de faire allusion. Néanmoins, il y a quelque chose qui est fondamentalement différent, c'est qu'il vient à l'analyste pour autre chose que pour dire des fadaises et des banalités que, d'ores et déjà, dans la situation est impliqué quelque chose, et quelque chose qui n'est pas rien, puisque en somme, c'est son propre sens plus ou moins qu'il vient chercher ; c'est que quelque chose est là mystiquement posé sur la personne de celui qui l'écoute. Bien entendu, il s'avance vers cette expérience, vers cette voie originelle, avec mon Dieu ! ce qu'il a à sa disposition : à savoir que ce qu'il croit d'abord c'est qu'il faut qu'il fasse le médecin lui-même, qu'il renseigne l'analyste. Bien entendu, vous avez votre expérience quotidienne ; le remettant à son plan, disons que ce dont il s'agit, ce n'est pas de cela, mais qu'il s'agit de parler, et, de préférence, sans chercher soi-même à mettre de l'ordre, de l'organisation, c'est-à-dire à se mettre, selon un narcissisme bien connu, à la place de son interlocuteur.

En fin de compte, la notion que nous avons du névrosé c'est que dans ses symptômes même, c'est une « parole bâillonnée » où s'exprime un certain nombre, disons [16]de « transgressions à un certain ordre », qui, par elles-mêmes crient au ciel l'ordre négatif dans lequel elles se sont inscrites. Faute de réaliser l'ordre du symbole d'une façon vivante, le sujet réalise des images désordonnées dont elles sont les substituts. Et, bien entendu, c'est cela qui va d'abord et d'ores et déjà s'interposer à toute relation symbolique véritable.

Ce que le sujet exprime d'abord et d'ores et déjà quand il parle, s'explique, c'est ce registre que nous appelons les « résistances » ; ce qui ne veut et ne peut s'interpréter autrement que comme le fait d'une réalisation *hic et nunc*, dans la situation et avec l'analyste, de l'image ou des images qui sont celles de l'expérience précoce.

Et c'est bien là-dessus que toute la théorie de la résistance s'est édifiée, et cela seulement après la grande reconnaissance de la valeur symbolique du symptôme et de tout ce qui peut être analysé.

Ce que l'expérience prouve et rencontre, c'est justement autre chose que la réalisation du symbole ; c'est la tentative par le sujet, de constituer hic et nunc, dans l'expérience analytique, cette référence imaginaire, ce que nous appelons les tentatives du sujet de faire entrer l'analyste dans son jeu. Ce que nous voyons par exemple, dans le cas de « l'homme aux rats », quand nous nous apercevons (vite, mais pas tout de suite, et Freud non plus), qu'à raconter son histoire obsessionnelle, la grande observation autour du supplice des rats, il y a tentative du sujet de réaliser *hic et nunc*, ici et avec Freud, cette sorte de relation sadique-anale imaginaire qui constitue à elle seule le sel de l'histoire. [17]Et Freud s'aperçoit fort bien, qu'il s'agit de quelque chose qui se trahit et se traduit physionomiquement, sur la tête même, la face du sujet, par ce qu'il qualifie à ce moment-là « l'horreur de la jouissance ignorée ».

À partir du moment où ces éléments de la résistance sont survenus dans l'expérience analytique, qu'on a pu mesurer, poser comme tels, c'est bien un moment

significatif dans l'histoire de l'analyse. Et on peut dire que c'est à partir du moment où on a su en parler d'une façon cohérente et à la date, par exemple, de l'article de Reich, un des premiers articles à ce sujet (paru dans l'*International Journal),* au moment où Freud faisait surgir le second dans l'élaboration de la théorie analytique et qui ne représente rien d'autre que la théorie du moi ; vers cette époque, en 1920, apparaît « *das Es* » et à ce moment-là, nous commençons à nous apercevoir à l'intérieur (il faut toujours le maintenir à l'intérieur du registre de la relation symbolique), que le sujet résiste ; que cette résistance, ça n'est pas quelque chose comme une simple inertie opposée au mouvement thérapeutique, comme en physique on pourrait dire que la masse résiste à toute accélération. C'est quelque chose qui établit un certain lien, qui s'oppose comme tel, comme une action humaine, à celle du thérapeute ; mais à ceci près qu'il ne faut pas que le thérapeute s'y trompe. Ce n'est pas à lui, en tant que réalité qu'on s'oppose, c'est dans la mesure où, à sa place, est réalisée une certaine image que le sujet projette sur lui.

À la vérité, ces termes même ne sont qu'approximatifs.

(18)C'est à ce moment également que la notion d'instinct agressif naît, qu'il faut ajouter à la libido le terme de *destrudo*. Et ceci, non sans raison. Car à partir du moment où son but <texte manque> les fonctions tout à fait essentielles de ces relations imaginaires, telles qu'elles apparaissent sous forme de résistance, un autre registre apparaît qui n'est lié à rien de moins qu'à la fonction propre que joue le moi, à cette théorie du moi dans laquelle je n'entrerai pas aujourd'hui, et qui est ce qu'il faut absolument distinguer dans toute notion cohérente et organisée du moi de l'analyse ; *à savoir du moi comme fonction* imaginaire, du moi *comme unité du sujet aliéné à lui-même, du moi* comme ce dans quoi le sujet ne peut se reconnaître d'abord qu'en s'aliénant, et donc ne peut se retrouver qu'en abolissant l'alter ego du moi, qui comme tel, développe la dimension, très distincte de l'agression, qui s'appelle en elle-même et d'ores et déjà : l'agressivité.

Je crois qu'il nous faut maintenant reprendre la question en ces deux registres : la question de la parole et la question de l'imaginaire.

La parole, je vous l'ai montré sous une forme abrégée, joue ce rôle essentiel de médiation. De médiation, c'est-à-dire de quelque chose qui change les deux partenaires en présence, à partir du moment où il a été réalisé. Ceci n'a rien d'ailleurs qui ne nous soit donné jusque dans le registre sémantique de certains groupes humains. Et si vous lisez (ce n'est pas un livre qui mérite toutes les recommandations, mais il est assez expressif et particulièrement maniable et excellent comme introduction pour ceux qui ont besoin d'être introduits), [19]le livre de Leenhardt : Do Kamo, vous y verrez que chez les Canaques, il se produit quelque chose d'assez particulier sur le plan sémantique, à savoir que le mot « parole » signifie quelque chose qui va beaucoup plus loin que ce que nous appelons tel. C'est aussi bien une action. Et d'ailleurs aussi pour nous « parole donnée » est aussi une forme d'acte. Mais c'est aussi bien quelquefois un objet, c'est-à-dire quelque chose qu'on porte, une gerbe… C'est n'importe quoi. Mais, à partir de là, quelque chose existe qui n'existait pas avant. Il conviendrait aussi de faire une autre remarque : c'est que cette parole médiatrice n'est pas purement et simplement médiatrice sur ce plan élémentaire ; qu'elle permet entre deux hommes de transcender la relation agressive fondamentale au mirage du semblable. Il faut qu'elle soit encore bien autre chose, car si l'on y réfléchit, on voit que non seulement elle constitue cette médiation, mais aussi bien, elle constitue la réalité elle-même : Ceci est tout à fait évident si vous considérez ce qu'on appelle une structure élémentaire, c'est-à-dire archaïque de la parenté. Loin d'être élémentaires, elles ne le sont pas toujours. Par exemple, spécialement complexe (mais, à la vérité ces structures complexes n'existeraient pas sans le système des mots qui les exprime), le fait que, chez nous, les interdits qui règlent l'échange humain des alliances, au sens propre du mot, soient réduits à un nombre d'interdits excessivement restreint, tend à nous confondre des termes comme « père, mère, fils… » avec des relations réelles.

C'est parce que le système des relations de parenté, pour autant qu'il ait été fait, s'est extrêmement réduit, dans ses bornes et dans son champ. Mais [20]si vous faisiez partie d'une civilisation où vous ne pouvez pas épouser telle cousine au septième degré, parce qu'elle est considérée comme cousine parallèle, ou inversement, comme cousine croisée, ou se retrouvant avec vous dans une certaine homonymie qui revient toutes les trois ou quatre générations, vous vous apercevriez que le mot et les symboles ont une influence décisive dans la réalité humaine, et c'est précisément que les mots ont exactement le sens que je décrète de leur donner. Comme dirait Humpty Dumpty dans Lewis Carroll quand on lui demande pourquoi. Il fait cette réponse admirable : « parce que je suis le maître ».

Dites-vous qu'au départ, il est bien clair que c'est l'homme en effet qui donne son sens au mot. Et que si les mots ensuite se sont trouvés dans le commun accord de la communicabilité, à savoir que les mêmes mots servent à reconnaître la même chose, c'est précisément en fonction de relations, d'une relation de départ, qui a permis à ces gens d'être des gens qui communiquent. En d'autres termes, il n'est absolument pas question, sauf dans une perception psychologique exprimée, d'essayer de déduire comment les mots sortent des choses et leur sont successivement et individuellement appliqués ; mais de comprendre que c'est à l'intérieur du système total du discours, de l'univers d'un langage déterminé, qui comporte, par une série de complémentarités, un certain nombre de significations ; que ce qu'il y a à signifier, à savoir les choses, a à s'arranger à prendre place.

C'est bien ainsi que les choses, à travers l'histoire, se constituent. C'est ce qui rend particulièrement puérile toute théorie du langage, pour autant qu'on aurait à comprendre le rôle qu'il joue dans la formation [21]des symboles. Que celle qui est par exemple donnée par Massermann, qui a fait là-dessus (dans l'*International Journal of Psycho-analysis* 1944*),* un très joli article qui s'appelle : « Language, behaviour and dynamic psychiatry ». Il est clair qu'un des exemples qu'il donne montre assez la faiblesse du point de vue behavioriste. Car c'est de cela qu'il s'agit en cette occasion. Il

croit résoudre la question de la symbolique du langage, en donnant cet exemple : le conditionnement qui aurait de l'effet dans la réaction de contraction de la pupille à la lumière, qu'on aurait régulièrement fait se produire en même temps qu'une clochette. On supprime ensuite l'excitation à la lumière, la pupille se contracte quand on agite la clochette. On finirait par obtenir la contraction de la pupille par la simple audition du mot « contract ». Croyez-vous qu'avec cela, vous avez résolu la question du langage et de la symbolisation ? Mais il est bien clair que si, au lieu de « contract », on avait dit autre chose, on aurait pu obtenir exactement le même résultat. Et ce dont il s'agit n'est pas le conditionnement d'un phénomène, mais ce dont il s'agit dans les symptômes c'est de la relation du symptôme avec le système tout entier du langage. C'est-à-dire, le système des significations des relations interhumaines comme telles.

Je crois que le ressort de ce que je viens de vous dire est ceci : qu'est-ce que nous constatons, et en quoi est-ce que l'analyse recoupe très exactement ces remarques et nous en montre jusque dans le détail la portée et la présence ?

C'est ni plus ni moins qu'en ceci : que toute relation analysable, c'est-à-dire interprétable symboliquement, [(22)]est toujours plus ou moins inscrite dans une relation à trois. Déjà nous l'avons vu dans la structure même de la parole : médiation entre tel et tel sujet, dans ce qui est réalisable libidinalement ; ce que nous montre l'analyse et ce qui donne sa valeur à ce fait affirmé par la doctrine et démontré par l'expérience que rien finalement ne s'interprète, car c'est de cela qu'il s'agit : que par l'intermédiaire de la réalisation œdipienne. C'est cela que ça veux dire. Cela veut dire que toute relation à deux est toujours plus ou moins marquée du style de l'imaginaire ; et que pour qu'une relation prenne sa valeur symbolique, il faut qu'il y ait la médiation d'un tiers personnage qui réalise, par rapport au sujet, l'élément transcendant grâce à quoi son rapport à l'objet peut-être soutenu à une certaine distance.

Entre le rapport imaginaire et le rapport symbolique, il y a toute la distance qu'il y a dans la culpabilité. C'est pour cela, l'expérience vous le montre, que la culpabilité est toujours préférée à l'angoisse. L'angoisse est en elle-même d'ores et déjà, nous le

savons par les progrès de la doctrine et de la théorie de Freud, elle est toujours liée à une perte, c'est-à-dire à une transformation du moi, c'est-à-dire à une relation à deux sur le point de s'évanouir et à laquelle doit succéder quelque chose d'autre que le sujet ne peut pas aborder sans un certain vertige. C'est cela qui est le registre et la nature de l'angoisse. Dès que s'introduit le tiers, et <texte manque> qui entre dans le rapport narcissique introduit la possibilité d'une médiation réelle, par l'intermédiaire essentiellement du personnage qui, par rapport au sujet, [23]représente un personnage transcendant, autrement dit une image de maîtrise par l'intermédiaire de laquelle son désir et son accomplissement peuvent se réaliser symboliquement. À ce moment intervient un autre registre, qui est justement celui qu'on appelle : ou celui de la loi, ou celui de la culpabilité, selon le registre dans lequel il est vécu. (Vous sentez que j'abrège un peu ; c'est le terme. Je crois en donnant d'une façon abrégée ne pas vous dérouter trop pour autant, puisqu'aussi bien ce sont des choses qu'ici ou ailleurs dans nos réunions, j'ai répétées maintes fois).

Ce que je voudrais souligner concernant ce registre, du symbolique, est pourtant important. C'est à savoir ceci : dès qu'il s'agit du symbolique, c'est-à-dire ce dans quoi le sujet s'engage, dans une relation proprement humaine, dès qu'il s'agit d'un registre du « je », ce dans quoi le sujet s'engage. Dans « je veux… j'aime… » il y a toujours quelque chose, littéralement parlé, de problématique, c'est-à-dire qu'il y a là un élément temporel très important à considérer. Qu'est-ce que je veux dire ainsi ? Ceci pose tout un registre de problèmes qui doivent être traités parallèlement à la question du rapport du symbolique et de l'imaginaire. La question de la constitution temporelle de l'action humaine est, elle, inséparable absolument de la première. Encore que je ne puisse pas l'arrêter dans son ampleur ce soir, il faut au moins indiquer que nous la rencontrons sans cesse dans l'analyse, je veux dire de la façon la plus concrète. Là aussi, pour la comprendre, [24]il convient de partir d'une notion structurale, si on peut dire existentielle, de la signification du symbole.

Un des points qui paraît des plus< texte manque > de la théorie analytique, à savoir celui de l'automatisme, du prétendu automatisme de répétition, celui dont Freud a si bien montré le premier exemple, et comme la première maîtrise agit : l'enfant dont on abolit, par la disparition, son jouet. Cette répétition primitive, cette scansion temporelle qui fait que l'identité de l'objet est maintenue : et dans la présence et dans l'absence, nous avons là très exactement la portée, la signification du symbole en tant qu'il se rapporte à l'objet, c'est-à-dire à ce qu'on appelle le concept.

Or, nous trouvons là aussi illustré quelque chose qui paraît si obscur quand on le lit dans Hegel, à savoir : que « le concept c'est le temps ». Il faudrait une conférence d'une heure pour faire la démonstration que le concept, c'est le temps. (Chose curieuse, Monsieur Hyppolite, qui travaille la phénoménologie de l'esprit, s'est contenté de mettre une note disant que c'était un des points les plus obscurs de la théorie de Hegel).

Mais là, vous avez vraiment touché du doigt cette chose simple qui consiste à dire que le symbole de l'objet, c'est justement « l'objet là ». Quand il n'est plus là, c'est l'objet incarné dans sa durée, séparé de lui-même et qui, par là même, peut vous être en quelque sorte toujours présent, toujours là, toujours à votre disposition. Nous retrouvons là le rapport qu'il y a entre le symbole et le fait que tout ce qui est humain [25]est considéré comme tel, et plus c'est humain, plus c'est préservé, si on peut dire, du côté mouvant et décompensant du processus naturel. L'homme fait, et avant tout lui-même fait subsister dans une certaine permanence tout ce qui a duré comme humain.

Et nous retrouvons un exemple. Si j'avais voulu prendre par un autre bout la question du symbole, au lieu de partir du mot, de la parole ou de la petite gerbe, je serais parti du tumulus sur le tombeau du chef ou sur le tombeau de n'importe qui. C'est ce qui caractérise l'espèce humaine, justement, d'environner le cadavre de quelque chose qui constitue une sépulture, de maintenir le fait que « ceci a duré ». Le tumulus ou n'importe quel autre signe de sépulture mérite très exactement le nom de

symbole, de quelque chose d'humanisant. J'appelle symbole tout ce dont j'ai tenté de montrer la phénoménologie.

C'est pourquoi si je vous signale ceci, ce n'est évidemment pas sans raison, et la théorie de Freud a dû se pousser jusqu'à la notion qu'elle a mise en valeur d'un instinct de mort, et tous ceux qui, dans la suite, en mettant l'accent uniquement sur ce qui est l'élément résistance, c'est-à-dire l'élément action imaginaire pendant l'expérience analytique, et annulant plus ou moins la fonction symbolique du langage, sont les mêmes pour qui l'instinct de mort est quelque chose qui n'a pas de raison d'être.

Cette façon de « réaliser », au sens propre du mot, de ramener à un certain réel l'image, bien entendu y ayant inclus comme une fonction essentiellement un particulier signe de ce réel, ramener au réel l'expression [(26)]analytique, est toujours chez ceux qui n'ont pas ce registre, qui la développent sous ce registre, est toujours corrélatif de la mise entre parenthèses, voire l'exclusion de ce que Freud a mis sous le registre de l'instinct de mort, ou qu'il a appelé plus ou moins automatisme de répétition.

Chez Reich, c'est exactement caractéristique. Pour Reich tout ce que le patient raconte est « flatus vocis », la façon dont l'instinct manifeste son armure. Point qui est significatif très important, mais comme temps de cette expérience, c'est dans la mesure où est mise entre parenthèses toute cette expérience comme symbolique, que l'instinct de mort est lui-même exclu, mis entre parenthèses. Bien entendu, cet élément de la mort ne se manifeste pas que sur le plan du symbole. Vous savez qu'il se manifeste plus ou moins dans ce qui est du registre narcissique. Mais c'est autre chose dont il s'agit, et qui est beaucoup plus près de cet élément de néantisation finale, liée à toute espèce de déplacement. Bien entendu, on peut le concevoir. L'origine, la source, comme je l'ai indiqué à propos d'éléments déplacés de la possibilité de transaction symbolique du réel. Mais c'est aussi quelque chose qui a beaucoup moins de rapport avec l'élément durée, projection temporelle, en tant que j'entends l'avenir essentiel du comportement symbolique comme tel.

(Vous le sentez bien, je suis forcé d'aller un petit peu vite. Il y a beaucoup de choses à dire sur tout cela. Et il est certain que l'analyse de notions aussi différentes que ces termes de : résistance, résistance de transfert, transfert comme tel… La possibilité de faire comprendre à ce propos ce qu'il faut appeler [27]proprement « transfert » et laisser à la résistance. Je crois que tout cela peut assez aisément s'inscrire par rapport à ces notions fondamentales du symbolique et de l'imaginaire).

Je voudrais simplement, pour terminer, illustrer en quelque sorte (il faut toujours donner une petite illustration à ce qu'on raconte), vous donner quelque chose qui n'est qu'une approximation par rapport à des éléments de formalisation que j'ai développés beaucoup plus loin avec les élèves au Séminaire (par exemple dans l'Homme aux Rats). On peut arriver à formaliser complètement à l'aide d'éléments comme ceux que je vais vous indiquer. Ceci est une espèce qui vous montrera ce que je veux dire.

Voilà comment une analyse pourrait, très schématiquement, s'inscrire depuis son début jusqu'à la fin :

rS – rI – iI – iR – iS – sS – SI – SR – iR – rS. rS :
réaliser le symbole.

– rS : Cela, c'est la position de départ. L'analyste est un personnage symbolique comme tel. Et c'est à ce titre que vous venez le trouver, pour autant qu'il est à la fois le symbole par lui-même de la toute-puissance, qu'il est lui-même déjà une autorité, le maître. C'est dans cette perspective que le sujet vient le trouver et qu'il se met dans une certaine posture qui est à peu près celle-ci : « C'est vous qui avez ma vérité », posture complètement illusoire, mais qui est la posture typique.

– rI : après, nous avons là : la réalisation de l'image.

(28)C'est-à-dire l'instauration plus ou moins narcissique dans laquelle le sujet entre dans une certaine conduite qui est justement analysée comme résistance. Ceci en raison de quoi ? D'un certain rapport : il

– il : $\frac{imagination}{image}$

C'est la captation de l'image qui est essentiellement constitutive de toute réalisation imaginaire en tant que nous la considérons comme instinctuelle, cette réalisation de l'image qui fait que l'épinoche femelle est captivée par les mêmes couleurs que l'épinoche mâle et qu'ils entrent progressivement dans une certaine danse qui les mène où vous savez.

Qu'est-ce qui la constitue dans l'expérience analytique ? Je le mets pour l'instant dans un cercle (cf. schéma entre la fin de la conférence et la discussion).

Après cela, nous avons :

– iR – qui est la suite de la transformation précédente :

I est transformé en R

C'est la phase de résistance, de transfert négatif, ou même, à la limite de délire, qu'il y a dans l'analyse. C'est une certaine façon dont certains analystes tendent toujours plus à réaliser : « L'analyse est un délire bien organisé », formule que j'ai entendu dans la bouche d'un de mes Maîtres, qui est partielle, mais pas inexacte.

Après, que se passe-t-il ? Si l'issue est bonne, si le sujet n'a pas toutes les dispositions pour être psychotique (auquel cas il reste au stade iR), il passe à :

– iS – l'imagination du symbole.

(29)Il imagine le symbole. Nous avons, dans l'analyse, mille exemples de l'imagination du symbole. Par exemple : le rêve. Le rêve est une image symbolisée.

Ici intervient :

– sS – qui permet le renversement.

Qui est la symbolisation de l'image.

Autrement dit, ce qu'on appelle « l'interprétation ».

Ceci uniquement après le franchissement de la phase imaginaire qui englobe à peu près :

rI – iI – iR – iS –

commence l'élucidation du symptôme par l'interprétation

(SS)

– SI –

Ensuite, nous avons :

– SR – qui est, en somme, le but de toute santé, qui est non pas (comme on le croit) de s'adapter à un réel plus ou moins bien défini, ou bien organisé, mais de faire reconnaître sa propre réalité, autrement dit son propre désir.

Comme je l'ai maintes fois souligné, le faire reconnaître par ses semblables ; c'est-à-dire de le symboliser.

À ce moment-là, nous retrouvons :

– rR – <texte manque>

Ce qui nous permet d'arriver à la fin au :

– rS –

(30)C'est-à-dire, bien exactement à ce dont nous sommes partis.

Il ne peut en être autrement, car si l'analyste est humainement valable, ça ne peut être que circulaire. Et une analyse peut comprendre plusieurs fois ce cycle.

– iI – c'est la partie propre de l'analyse,

c'est ce qu'on appelle (à tort) « la communication des inconscients ».

L'analyste doit être capable de comprendre le jeu que joue son sujet. Il doit comprendre qu'il est lui-même l'épinoche mâle ou femelle, selon la danse que mène son sujet.

Le sS, c'est la symbolisation du symbole. C'est l'analyste qui doit faire ça. Il n'a pas de peine : il est déjà lui-même un symbole. Il est préférable qu'il le fasse avec complétude, culture et intelligence. C'est pour cela qu'il est préférable, qu'il est

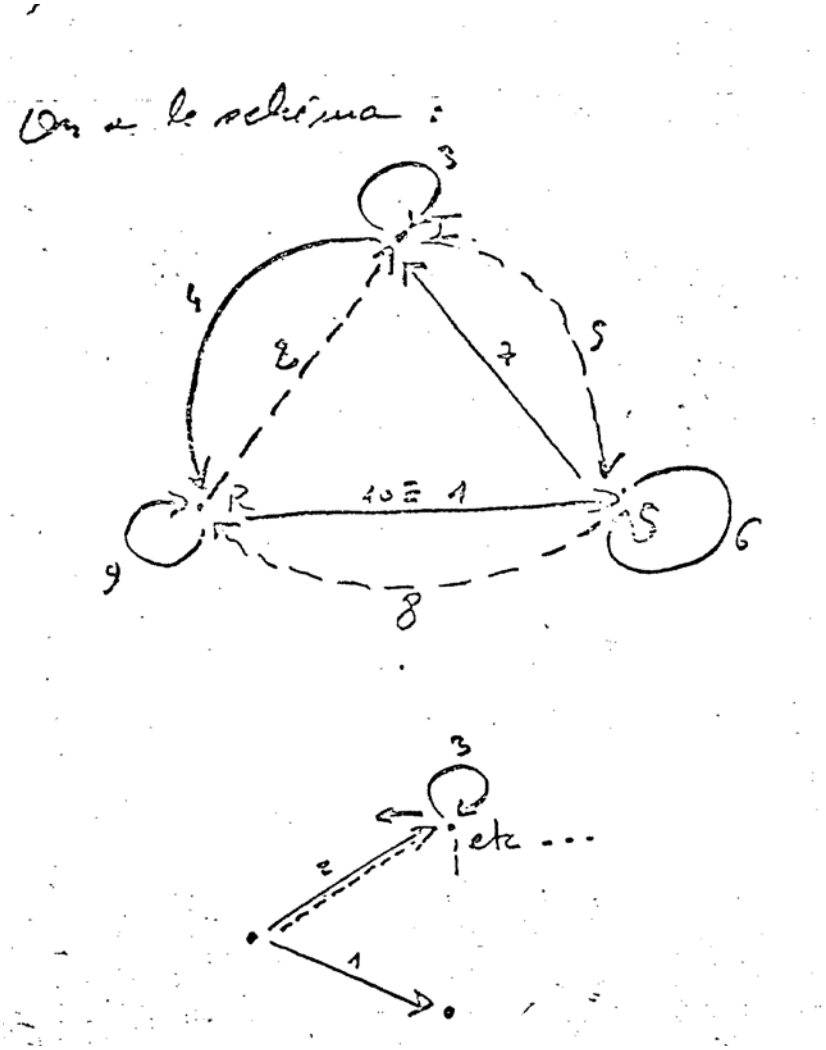
nécessaire que l'analyste ait une formation aussi complète que possible dans l'ordre culturel. Plus vous en saurez, plus cela vaudra. Et cela (sS) ne doit intervenir qu'après un certain stade, après une certaine étape franchie. Et en particulier, c'est en ce registre qu'appartient, du côté du sujet (ce n'est pas pour rien que je ne l'ai pas séparé)… Le Sujet forme toujours et plus ou moins une certaine unité plus ou moins successive, dont l'élément essentiel se constitue dans le transfert. Et l'analyste vient à symboliser le surmoi qui est le symbole des symboles.

Le surmoi est simplement une parole qui ne dit rien (une parole qui interdit). L'analyste n'a précisément [(31)]aucune peine à la symboliser. C'est précisément ce qu'il fait.

Le rR est son travail, improprement désigné sous le terme de cette fameuse « neutralité bienveillante » dont on parle à tort et à travers, et qui veut simplement dire que, pour un analyste, toutes les réalités, en somme, sont équivalentes ; que toutes sont des réalités. Ceci part de l'idée que tout ce qui est réel est rationnel, et inversement. Et c'est ce qui doit lui donner cette bienveillance sur laquelle vient se briser <texte manque> et mener à bon port son analyse.

Tout cela a été dit un peu rapidement.

J'aurais pu vous parler de bien d'autres choses. Mais, au reste, ce n'est qu'une introduction, une préface à ce que j'essaierai de traiter plus complètement, plus concrètement, le rapport que j'espère vous faire, à Rome, sur le sujet du langage dans la psychanalyse.



(32) *DISCUSSION :*

Le P^R LAGACHE remercie le conférencier et ouvre la discussion.

M^me MARCUS-BLAJAN – Votre conférence a fait en moi « résonner les cloches… » il est dommage que je n'aie pas compris certains mots. Par exemple : « transcendants ».

Deux choses m'ont frappé particulièrement :

– ce que vous avez dit à propos de l'angoisse et de la culpabilité ;

– et ce que vous venez de dire à propos de rR.

Ce sont des choses que nous sentons très confusément. Ce que vous dites de l'angoisse et de la culpabilité m'a fait penser à des cas, à l'agoraphobie, par exemple.

Ce que vous dites à propos de rR… que tout ce qui existe a le droit d'exister puisque c'est humain…

D^R LACAN – Ce que j'ai dit à propos de l'angoisse et de la culpabilité… la distance…

L'angoisse est liée au rapport narcissique, Madame Blajan en donne une très jolie illustration, (car il n'y a pas de phénomènes plus narcissique) par l'agoraphobie.

Chaque fois que j'ai commenté un cas dans mon séminaire, j'ai toujours montré les différents temps de réaction [33]du sujet. Chaque fois qu'il se produit un phénomène à deux temps, dans l'obsession par exemple, le 1^er temps est l'angoisse, et le 2^e temps est la culpabilité qui donne apaisement à l'angoisse sur le registre de la culpabilité.

À propos du mot « transcendant »… ce n'est pas un mot très métaphysique, ni même métapsychologique. Je vais tâcher de l'illustrer. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ça veut dire, en l'occasion précise où je l'ai employé ?

C'est ceci : que dans le rapport à son semblable, en tant que tel, dans le rapport à deux, dans le rapport narcissique, il y a toujours, pour le sujet, quelque chose d'évanoui.

Il sent en fin de compte qu'il est l'autre, et l'autre est lui. Et ce sujet défini réciproquement est un des temps essentiels de la constitution du sujet humain. C'est un temps où il ne veut pas subsister, encore que sa structure soit toujours sur le point d'apparaître, et très précisément dans certaines structures névrotiques.

L'image spéculaire s'applique au maximum. Le sujet n'est que le reflet de soi-même. Le besoin de constituer un point qui constitue ce qui est transcendant, c'est justement l'autre en temps qu'autre.

On peut prendre mille exemples.

Par exemple, il est tout à fait clair, puisque je prenais l'exemple de la phobie. Le fait que c'est justement à une angoisse semblable que correspond le fait de subsister au partenaire humain quelque chose d'aussi étranger, d'aussi séparé de l'image humaine qu'est l'image animale. En fait, si nous voyons que quoi que nous puissions penser de la fonction, (car tout cela n'est pas transparent, quels que soient les travaux qu'on ait fait là-dessus), quoi que nous puissions penser de [34]l'origine historique réelle du totémisme, il y a une chose très certaine, c'est qu'il est en tout cas lié à l'interdiction du cannibalisme, c'est-à-dire qu'on ne peut pas manger… car c'est tout de même le mode de rapports humains primitifs. Le mode de rapport humain le plus primitif est certainement l'absorption de la substance de son semblable.

Là vous voyez bien quelle est la fonction du totémisme. C'est d'en faire un sujet transcendant à celui-là. Je ne pense pas que le Dr Gessain me contredira ?.

Là nous retrouvons différentes questions sur un des points qui nous intéresse le plus : le rapport entre enfants et adultes. Les adultes, pour l'enfant, sont transcendants pour autant qu'ils sont initiés. Le plus curieux est que justement les enfants ne sont pas moins transcendants pour les adultes. C'est-à-dire, par un système de réflexion caractéristique de toute relation, l'enfant devient, pour les adultes, le sujet de tous les mystères. C'est le siège de cette sorte de confusion des langues entre enfants et adultes, et un des points les plus essentiels dont nous devons tenir compte quant il s'agit d'intervention sur les enfants.

Il y aurait d'autres exemples à prendre.

En particulier dans ce qui constitue la relation œdipienne de type sexuel, qui est quelque chose du sujet, et qui le dépasse en même temps, constitution d'une forme à une certaine distance.

DR LIEBSCRUTZ – Vous nous avez parlé du symbolique de l'imaginaire. Mais il y avait le réel, dont vous n'avez pas parlé.

[35]DR LACAN – J'en ai tout de même parlé quelque peu.

Le réel est ou la totalité, ou l'instant évanoui…

Dans l'expérience analytique pour le sujet, c'est toujours le heurt à quelque chose, par exemple : le silence de l'analyste.

J'aurais dû dire que, tout de même, il se produit quelque chose que j'ai ajouté seulement à la fin. Il se produit tout de même, à travers ce dialogue, quelque chose qui est tout à fait frappant, sur lequel je n'ai pas pu insister, c'est-à-dire, c'est un des faits de l'expérience analytique qui vaudrait, à soi tout seul, beaucoup plus qu'une communication. On doit poser la question sous cet angle : comment se fait-il… ? (je prends un exemple tout à fait concret), qu'à la fin de l'analyse des rêves… (je ne sais pas si j'ai dit ou non qu'il sont composés comme un langage… effectivement, dans l'analyse, ils servent de langage. Et un rêve en milieu ou en fin de l'analyse c'est une partie du dialogue avec l'analyste…). Eh bien, comment se fait-il que ces rêves (et bien d'autres choses encore : la façon dont le sujet constitue ses symboles…) portent quelque chose qui est la marque absolument saisissante de la réalité de l'analyste, à savoir : de la personne de l'analyste telle qu'elle est constituée dans son être ? Comment se fait-il qu'à travers cette expérience imaginaire et symbolique on aboutisse à quelque chose qui, dans sa dernière phase, est une connaissance limitée, mais frappante, de la structure de l'analyste ? C'est quelque chose qui à soi tout seul pose un problème que je n'ai pas pu aborder ce soir.

(36)DR MAUCO – Je me demande s'il ne faut pas rappeler les différents types (?) de symboles.

DR LACAN – … C'est un emblème.

DR MAUCO – Le symbole c'est du vécu.

Par exemple, la maison, éprouvée d'abord par un symbole, est ensuite élaborée collectivement, disciplinée collectivement… Il évoque toujours le mot maison.

DR LACAN – Laissez-moi vous dire que je ne suis pas absolument de cet avis, comme le démontre l'expérience analytique, à savoir que tout ce qui constitue le symbole, ces symboles qu'on retrouve aux racines de l'expérience analytique, qui constituent les symptômes, la relation œdipienne… Jones en fait un petit catalogue et il démontre qu'il s'agit toujours et essentiellement des thèmes plus ou moins connexes aux relations de parenté, du thème du roi, de l'autorité du maître, et de ce qui concerne la vie et la mort.

Or, tout ce dont il s'agit là, ce sont évidemment des symboles. Ce sont précisément des éléments qui n'ont absolument rien à voir avec la réalité.

Un être complètement encagé dans la réalité, comme l'animal, n'en a aucune espèce d'idées.

Ce sont justement des points où le symbole constitue la réalité humaine, où il crée cette dimension humaine sur laquelle Freud insiste à tout bout de champ quand il dit que le névrosé obsessionnel vit toujours dans le registre de ce qui comporte au maximum des éléments [37]d'incertitude, de ce qu'il désigne par : « la durée de la vie… « La paternité… ». Tout ce qui n'a pas évidence sensible. Tout ce qui est dans la réalité humaine construit est construit primitivement par certaines relations symboliques qui peuvent ensuite trouver leur confirmation dans la réalité. Le père est effectivement le géniteur. Mais avant que nous le sachions de source certaine, le nom du père crée la fonction du père.

Je crois donc que le symbole n'est pas une élaboration de la sensation ni de la réalité. Ce qui est proprement symbolique (et les symboles les plus primitifs) est quelque chose d'autre qui introduit dans la réalité humaine quelque chose de différent, et qui constitue tous les objets primitifs de vérité.

Ce qui est remarquable est que la catégorie des symboles, des symboles symbolisants, sont tous de ce registre-là, à savoir comportant, par la création des symboles, l'introduction d'une réalité nouvelle dans la réalité animale ».

DR MAUCO – Mais sublimé et élaboré, on a le soubassement du langage ultérieur.

DR LACAN – Là, tout à fait d'accord.

Par exemple, les relations, les logiciens eux-mêmes font tout naturellement appel au terme de parenté. C'est le premier modèle d'une relation transitive.

DR MANNONI – Le passage de l'angoisse à la culpabilité semble liée à la situation analytique.

L'angoisse peut conduire à la honte, et non pas à la culpabilité. Lorsque l'angoisse n'évoque pas l'idée [38]d'un punisseur, mais d'une mise à l'écart, c'est la honte qui apparaît.

L'angoisse peut se traduire non en culpabilité, mais en doute. Il me semble que c'est parce que l'analyste est là que l'angoisse se transforme en culpabilité.

DR LACAN – Tout à fait d'accord ! C'est une situation privilégiée dans l'expérience analytique qui fait que l'analyste détient la parole, qu'il juge ; et parce que l'analyse s'oriente tout entière dans un sens symbolique, parce que l'analyste l'a substituée à ce qui a fait défaut, parce le père n'a été qu'un Surmoi, c'est-à-dire une « Loi sans parole », pour autant que ceci est constitutif de la névrose, que la névrose est définie par le transfert.

Toutes ces définitions sont équivalentes.

Il y a en effet d'autres aiguillages infinis à la réaction de l'angoisse. Il n'est pas exclu que certaines apparaissent dans l'analyse… Chacune mérite d'être analysée comme telle.

Je crois que la question du doute, elle, est beaucoup plus proche de la constitution symbolique de la réalité. Elle est en quelque sorte préalable. S'il y a une position qu'on puisse qualifier essentiellement au sens où je l'entends, de « subjective », c'est-à-dire que c'est elle qui constitue toute la situation. À savoir : quand et comment est-elle réalisée ? C'est un développement à part.

DR BERGE – Le passage de l'angoisse à la culpabilité…

Ce qui m'a frappé dans ces deux choses, c'est la notion d'insécurité. L'angoisse et la culpabilité : l'insécurité. L'angoisse et la culpabilité : l'insécurité… (39)l'angoisse est ressentie sans savoir quel est le danger. La culpabilité est une défense, parce qu'il y a un objet, et on sait ce que c'est.

D^R LACAN –… J'ai bien besoin d'un pont tournant…

Un… indéterminé me devient un supplice dormant.

D^R GRANOFF – Le parallélisme entre l'attitude des hommes vis à vis de l'anthropophagie et de leurs enfants.

Sans remonter très loin dans l'Histoire, dans l'histoire des Normands, vers le 16e siècle, certaines chartres de marins comportaient la renonciation à l'anthropologie* disant que les marins « renonçaient à boire du sang humain… à embrocher des enfants sur la broche… ».

Le schéma que vous donnez ici trouve son illustration dans le processus analytique, mais aussi dans la formation de la personnalité. Ce qui prouve que l'analyse ne fait que reprendre le processus de la formation de la personnalité.

D^R LACAN – Le fétichisme est une transposition de l'imaginaire. Il devient un symbole.

D^R GRANOFF – Pour parler du réel, on a tous besoin de l'aide de quelqu'un pour appréhender le réel. Et, au fond, la structure de la personnalité du fétichisme serait une analyse qui se serait interrompue après iS.

Le fétichisme** n'est pas un organe génital féminin nous apprend Freud, mais une image angoissante qui fait démarrer un processus de l'ordre de l'imaginaire. Et c'est la démarche qui, dans ce cas particulier n'aboutit (40)jamais. Je n'ai jamais conduit un traitement de fétichisme jusqu'à la fin. Mais il me semble que l'exemple de fétichisme est irremplaçable.

D^R LACAN – En effet, je n'ai pas repris le fétiche…

*. Il s'agirait plutôt d'anthropophagie !
**. Le fétiche ?

DR GRANOFF – Mais, sous le rapport de la culpabilité, dans la mesure où le fétiche lui permet un rapport entre…

DR PIDOUX – J'ai vu, à propos d'angoisse et culpabilité, je voudrais vous demander si vous ne pensez pas que le symbole n'intervient pas… (?)… Et de l'angoisse au travail, et de l'élément transférentiel.

DR LACAN – Exactement, comme il intervient dans le moindre acting-out… ce qui est transfert et…

M. ANZIEU – Lorsque Freud a fait la théorie clinique, il a emprunté des modèles aux théories de son époque… En nous proposant ce début de schéma… j'aimerais savoir si ces modèles sont du registre du symbole ou de l'imaginaire. Et quelle origine donner à ces modèles ?

Ce que vous proposez aujourd'hui est-il un changement de modèle permanent de penser les données cliniques, adapté à l'évolution culturelle ? Ou quelque chose d'autre.

(41)DR LACAN – Plus adapté à la nature des choses, si nous considérons que tout ce dont il s'agit dans l'analyse est de l'ordre du langage, c'est à dire, en fin de compte, d'une logique.

Par conséquent, c'est ce qui justifie cette formalisation qui intervient comme une hypothèse.

Quant à ce que vous dites de Freud, je ne suis pas d'accord que sur le sujet du transfert il ait emprunté des modèles plus ou moins atomistiques, associationnistes, voire mécanistes du style de son époque.

Ce qui me paraît frappant, c'est l'audace avec laquelle il a admis comme mode tout à fait à ne pas répudier dans le registre du transfert : l'amour, purement et simplement. Il ne considère pas du tout que cela soit une sorte d'impossibilité, d'impasse, quelque chose qui sorte des limites. Il a bien vu que le transfert, c'est la réalisation même du rapport humain sous sa forme la plus élevée, réalisation du symbole, qui est là, au départ, et qui est à la fin de tout cela.

Et entre un commencement et une fin, qui sont toujours le transfert ; au début, en puissance, donné par le fait que le sujet vient, le transfert est là, prêt à se constituer. Il est là depuis le début.

Que Freud y ait fait rentrer l'amour, c'est une chose qui doit bien nous montrer à quel point il donnait à ses rapports symboliques leur portée, même sur le plan humain, car, en fin de compte, si nous devons donner un sens à ce quelque chose de limite, dont on peut à peine parler, qu'est l'amour, c'est la conjonction totale de la réalité et du symbole qui font une seule et même chose.

(42)DR DOLTO – Réalité et symbole, qu'est-ce que tu entends par réalité ?

DR LACAN – Un exemple : l'incarnation de l'amour c'est le don de l'enfant, qui, pour un être humain a cette valeur de quelque chose de plus réel.

DR DOLTO – Quand l'enfant naît, il est symbolique du don. Mais il peut y avoir aussi don sans enfant. Il peut donc y avoir parole sans langage.

DR LACAN – Justement, je suis prêt à le dire tout le temps : le symbole dépasse la parole.

DR DOLTO – Nous arrivons tout le temps à « qu'est-ce que le réel ? » et nous y échappons tout le temps. Et il y a une autre manière d'appréhender la réalité psychanalytique aussi que celle là, qui pour ma psychologie me semble très extrême. Mais tu es un Maître si extraordinaire qu'on peut te suivre si on ne comprend qu'après.

Dans l'appréhension sensorielle, qui est un registre de la réalité, à des assises qui me paraissent plus sûres… préalables au langage, et l'image de notre corps. Et je pensais tout le temps, et surtout pour l'expression verbale, puisque l'adulte se passe surtout avec l'expression verbale de l'imaginaire, s'il n'y a pas l'image du corps propre… (?).

Dès que l'autre a des oreilles, on ne peut pas parler… (?)

(43)DR LACAN – Tu y penses beaucoup, toi, que l'autre a des oreilles ?

DR DOLTO – Pas moi, les enfants.

Si je parle, c'est que je sais qu'il y a des oreilles. Je n'en parlerai pas avant l'âge œdipien, on parle même s'il n'y a pas d'oreilles.

DR LACAN – Qu'est-ce que tu veux dire ?

DR DOLTO – Pour parler, il faut qu'il y ait bouche et oreilles. Alors il reste une bouche.

DR LACAN – C'est l'imaginaire.

DR DOLTO – J'en ai eu hier en exemple. Hier, dans un enfant muet qui mettait des yeux sans oreille. Je lui ait dit (comme il est muet), je lui dis : « ce n'est pas étonnant qu'il ne puisse pas parler, celui-là, puisqu'il n'a pas de bouche ».

Il a essayé avec un crayon de mettre une bouche. Mais il l'a mise à l'enfant à l'endroit qui coupait le cou. Il perdait la tête s'il parlait ; il perdrait l'intelligence ; il perdrait la notion d'un corps vertical, s'il parlait. Pour parler, il faut la certitude qu'il y ait une bouche, et qu'il y ait des oreilles.

DR LACAN – Oui, je veux bien.

Mais les faits très intéressants que tu mets en valeur sont tout à fait liés à quelque chose de complètement laissé de côté ; liés à la constitution de l'image du corps en tant qu'…*** du moi, et avec ce tranchant ambigu ; avec le corps morcelé.

Je ne vois pas où tu veux en venir…

(44)DR DOLTO – Le langage n'est qu'une des images. Ce n'est qu'une des manifestations de l'acte d'amour, qu'une des manifestations où l'être dans l'acte d'amour, est morcelé. Nous ne sommes pas complets, puisque nous avons besoin de nous compléter quand nous avons besoin de parole. Il ne sais

***. À cet endroit une autre source indique le mot *orbite*. Serait-ce *Urbild ?*

pas ce qu'il dit, c'est l'autre, s'il l'entend. Ce qui se passe par le langage peut se passer pas beaucoup d'autres moyens.

DR MANNONI – Une remarque :

C'est que les dessins ne sont pas images, mais des objets et le problème de savoir si son image est symbole ou réalité ? C'est extrêmement difficile.

DR LACAN – C'est un des modes par lesquels en tout cas dans la phénoménologie de l'intention, on aborde l'imaginaire, par tout ce qui est reproduction artificielle, les plus accessibles.

MME MARCUS-BLAJAN – Il est frappant de voir la prédominance du visuel. Les rêves en général sont visuels.

Je me demande à quoi cela correspond ?

DR LACAN – … Tout ce qui est captations…

Lettre de Jacques Lacan à Rudolph Loewenstein du 14 juillet 1953 publié dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornicar ?) *1976 n° 7 pages 120-135*

Mon cher Loew,

(120)Si je ne vous ai pas écrit plus tôt des événements – extravagants (au sens propre) – que vient de traverser notre groupe, c'est pour les raisons de solidarité qui ont dominé depuis que j'y appartiens, ma conduite. Ce lien, vous le savez, maintenant est rompu. J'ai laissé passer quelques jours, autant pour laisser porter ses effets à la véritable détente que nous a apportée cette rupture que pour me consacrer d'abord à la mise en place d'une communauté de travail qui s'annonce sous les meilleurs auspices : inespérés, dirais-je, si nous n'y retrouvions pas justement le fruit même de notre effort de ces dernières années, le sens de notre travail, les principes de notre enseignement, bref tout ce que nous avons cru pendant de longs mois devoir nous être ravi, et qui nous l'eût été de la façon la plus pernicieuse pour ceux que nous avions introduits à la discipline psychanalytique.

Qu'il me suffise de vous dire que j'ai inauguré la vie scientifique de la nouvelle Société française de psychanalyse mercredi dernier dans cet amphithéâtre de la Clinique que vous connaissez, cher Loew, par une communication sur « le symbolique, l'imaginaire et le réel », devant une assistance de 63 personnes, dont 45 nous ont d'ores et déjà donné leur adhésion comme candidats à notre enseignement et à nos travaux.

Lagache, dont la rigueur de conduite depuis le début de notre crise ne s'est pas démentie, présidait cette séance. Que si l'on vous dit que pour autant nous représentons le clan des psychologues, n'en croyez rien : nous vous montrerons listes en main que nous avons parmi nos élèves plus de médecins que l'ancienne Société, et les plus qualifiés. Nous ne saurions au reste nous en donner le seul mérite. Car pour être juste, il faut y faire la part du comportement insensé de cette équipe qui dans la fondation de l'Institut a vu l'occasion de confisquer à son profit l'autorité vraiment

énorme que l'ancienne Société s'était acquise auprès des étudiants. Cette autorité fondée sur la bonne foi de gens qui trouvaient dans l'expérience même de leur propre analyse, de leurs contrôles, à justifier le bien-fondé des engagements et des règles à eux imposés, on la leur a soudain présentée sous la figure la plus autocratique et la plus désagréable : au lieu d'un collège d'aînés respectés, parmi lesquels chacun selon ses affinités [121]trouvait ses maîtres et ses recours, ils ont vu apparaître la figure unique de notre ancien camarade Nacht dont vous savez qu'elle ne s'est jamais distinguée par la bonne grâce, mais qui devant des difficultés imprévues s'est révélée sous les aspects d'un manque de tact et de mesure, d'une brutalité de propos, d'un mépris des personnes que je ne mentionnerais pas ici si ce ne devait pas être la fable des étudiants pour de nombreuses années. L'appuyant, deux nouveaux venus sans expérience didactique : Lebovici dont la nervosité, réversion des sévices quotidiens dont il est l'objet dans son service à l'hôpital (je pense que vous en savez assez sur le mode de rapport qui peut s'établir parfois entre élève et patron pour que je n'aie pas là-dessus à m'étendre) a toujours causé l'impression la plus désagréable aux étudiants auxquels il fait l'effet d'un « méchant lapin ». L'autre, Bénassy, garçon non sans culture, qui s'est révélé soudain à la stupeur générale avoir une mentalité d'adjudant, promoteur attendu des mesures les plus tracassières, instaurant l'« appel » dans des cours où viennent des gens à cheveux blancs, passant brusquement devant l'insurrection de tous à des aveux dérisoires – « Je dois reconnaître qu'en fondant cet Institut, nous vous avions oubliés » – pour conclure d'ailleurs : « maintenant il est trop tard : faites-vous oublier ». Et pour couronner le tout, un aiguillage général remis entre les mains d'un jeune choisi par Nacht pour sa médiocrité notoire, et dont le nom ne saurait rien vous dire puisqu'il n'était même pas membre adhérent de la Société quand il a été élevé à ces fonctions : celui-là se trouvait soudain préposé à la fonction de désigner aux étudiants en didactique leurs contrôleurs, voire à ceux qui seraient dès lors admis leur analyste. Absurde dans ses initiatives, bombardant les étudiants des notes administratives les plus déconcertantes, encore qu'hélas ! obscurément

conformes aux directives de Nacht, il mit le comble à leur désarroi et doit être considéré comme un des artisans de l'échec de l'Institut (car peut-on appeler autrement une situation où il lui reste environ 25 élèves sur 83 qui étaient appelés à s'y inscrire).

Voilà donc où nous en sommes.

Pour vous en analyser les ressorts, je dois rendre à Nacht cette justice qu'il n'a ni varié ni fléchi dans la poursuite de son dessein. Et que s'il groupe encore autour de lui une majorité parmi nos anciens collègues, il le doit à une constance dans sa politique qui serait digne d'inspirer le respect si elle n'avait procédé non moins constamment par les moyens les plus dépourvus de scrupules.

(122)S'il a cru qu'il pourrait me gagner à son jeu en me faisant pendant des années une cour patiente, je conviens que la déception a dû lui être sévère. Il n'a pourtant retiré de cette relation que des bienfaits : informations, idées, lectures, pour lesquelles il s'oriente mal faute de fonds. Il a été accueilli par ma femme et a trouvé chez mon beau-frère le peintre Masson l'hospitalité qui lui a permis de se remarier hors de l'anonymat de la grande ville dans l'atmosphère cordiale d'un petit village provençal. C'était exactement en juillet dernier, et ma femme et moi y fûmes témoins.

Déjà à ce moment pourtant, il put sentir ma désapprobation de la façon vraiment peu correcte dont il s'était fait élire un mois auparavant – et pour cinq ans – au poste de Directeur d'un Institut qui n'existait pas encore. Sans que l'Assemblée en ait été prévenue par un ordre du jour, le principe, la durée du mandat, et la proposition par lui-même de sa propre candidature comme candidature unique, furent enlevés par un vote à mains levées dont les meilleurs parmi ses partisans convenaient il y a seulement quelques mois que c'était là une procédure « fasciste ». Cette fois-là encore, j'avais conclu l'année par une communication à laquelle avait succédé la discussion la plus chaleureuse. Et ces propositions furent une surprise pour l'Assemblée. Je dois avouer que je votai *pour* la première, gêné néanmoins, mais je fus littéralement stupéfait quand je vis que la seconde lui succédait immédiatement. Nacht ne me paraissait pas

indigne d'exercer des fonctions de direction, mais nous ne savions même pas en quoi elles devaient consister alors. Car de cet Institut il n'y avait encore rien, ni programme ni statuts, seulement un local par lui soudain trouvé et de toute urgence adopté malgré ses inconvénients alors que c'était de lui qu'étaient toujours partis les objections, les obstacles et finalement les refus qui avaient écarté jusqu'alors (nous en avons des preuves écrites) tous les choix qui s'étaient proposés pour une fondation dont l'ajournement avait entravé pendant des années notre travail. Le vote sur son nom fut pourtant loin d'être unanime, d'autres et nommément Lagache, plus avertis que moi, s'étant abstenus.

Ma confiance sur le fond, il faut le dire, lui restait acquise, et quand grâce à son effort l'Institut fut en novembre matériellement prêt, ce fut un effondrement pour moi que d'entendre de sa propre bouche avec quel cynisme il en envisageait l'usage purement politique : « y donner beaucoup de cours » par exemple à ceux dont il avait le dessein de neutraliser l'action, abandonner complètement la question de la défense des non-médecins que nous avions accueillis en [123]grand nombre parmi nos élèves, malgré leur mise en cause alors par un certain nombre d'actions judiciaires en cours, proposer comme mot d'ordre destiné à entraîner un petit groupe l'officialisation du diplôme de psychanalyse en France dont il savait fort bien qu'à moins d'un succès de pure surprise par une procédure politique toujours sujette à caution, le Conseil de l'Ordre des médecins s'y opposerait toujours, domestiquer à l'aide de ce leurre l'ensemble dès lors impressionnant de ceux qui avaient eu recours à nous depuis la guerre en manifestant leur immense besoin d'une technique vraiment compréhensive du malade mental, – et organiser sur ces bases ce que les tenants de son groupe ont avoué tout haut au moment où ils se sont crus les maîtres de la situation : un « barrage » destiné à soumettre à l'autorisation d'une petite équipe l'accès à l'exercice de la profession.

L'enseignement n'était donc pas le but de l'Institut, mais le moyen d'une domination sur ceux-là mêmes qui l'attendaient avec un espoir aux manifestations

émouvantes. Et ils allaient le payer cher (je l'entends au sens littéral comme vous le verrez tout à l'heure).

Je ne cachai pas à Nacht ma désapprobation dont il ne comprit pas d'abord la nature. « C'est ton intérêt », « Tu as là-dedans une situation en or : comment vas-tu la gâcher », combien de fois ai-je entendu cet appel chaque fois que durant ces mois de lutte sordide, ma voix dès lors toujours refusée aurait pu faire pencher la balance en leur faveur.

L'opposition s'engagea malheureusement pour nous sur un porte-à-faux. Nacht, sûr de son fait, crut pouvoir se débarrasser de la personne de la Princesse, alors fort engagée dans la défense de Madame Williams dont il osa déclarer publiquement qu'il était regrettable que le Tribunal l'eût acquittée : il congédia symboliquement la Princesse de nos conseils en refusant de la recevoir.

Certes on peut considérer que l'action de cette personne a toujours été néfaste dans notre groupe. Le prestige social qu'elle représente ne peut qu'y fausser les rapports, celui qu'elle tire de son rôle auprès de Freud la fait écouter par tous avec une patience qui prend figure d'approbation, le respect dû à une femme âgée entraîne une tolérance à ses avis qui démoralise les jeunes aux yeux desquels nous apparaissons dans une sujétion ridicule.

À ce moment je ne savais pas ce que j'ai appris depuis sur ses manœuvres constantes dans le passé pour maintenir ses privilèges dans le groupe.

Elle profita pour y rentrer de la première des extravagances [124]auxquelles Nacht et les siens n'ont cessé de se livrer et qui pourtant ne les a menés qu'après de longs mois à leur perte, tellement grand est le pouvoir d'une minorité cohérente.

La Commission de l'enseignement fut un jour avisée quarante huit heures à l'avance qu'elle aurait à recevoir à sa prochaine réunion des avis importants du Comité directeur (Comité dont personne n'avait encore entendu parler comme étant en fonction). Ce fut pour recevoir communication d'un programme d'études, non seulement plein de faiblesse, mais manifestement fait pour mettre à l'ombre tout ce

qui s'était fait jusqu'alors sur le plan de l'initiative de chacun, et nommément mon propre séminaire de textes que suivaient depuis un an et demi 25 élèves que rien n'y obligeait, avec une fidélité qui ne s'était pas démentie – au seul bénéfice du séminaire dit technique de Nacht qui se trouvait, en absorbant à lui seul l'activité de la « troisième année », former le couronnement de la formation psychanalytique. Pour mieux encore souligner la portée de la chose, mon séminaire réservé aux « première année » était placé en horaire simultané (fait unique dans tout le programme) avec un séminaire attribué à Lagache sous la même rubrique (à ceci près que les textes attribués à Lagache étaient en général inaccessibles aux lecteurs français).

Au plat qui nous était servi sur le ton « ne le trouvez-vous pas excellent ? » par les complices encore assez rigoleurs qui l'avaient cuisiné dans l'intimité, s'adjoignait un dessert du même goût : il était, nous dit-on, de toute urgence politique que Nacht (déjà trois fois prorogé dans sa fonction au-delà des limites statutaires) fut maintenu à la Présidence de la Société jusqu'au vote des statuts de l'Institut, qui restaient toujours dans l'indétermination, et dont on nous laissait entendre qu'il faudrait longuement les mûrir.

Je dois dire que je rentrai chez moi prodigieusement égayé et restai quinze jours sans rien manifester à personne. Je vous passe le fait que Nacht chez qui j'avais déjeuné la veille de ce premier jour mémorable, m'avait assuré de son intention de me laisser enfin la Présidence – curieuse démarche pour laquelle il n'a jamais trouvé d'autre excuse, sinon que sa femme lui aurait déconseillé de me troubler en me parlant de ce qui allait être proposé le lendemain ! ! Le plus fort est qu'il semble l'avoir réellement tenue pour responsable d'avoir ainsi « altéré nos relations ».

Bien entendu, tout ceci fut utilisé par la Princesse pour agiter le groupe. Cependant Lagache vint me voir pour m'exposer combien il était regrettable que nous ayons si longtemps abandonné à Nacht une fonction représentative pour laquelle la neutralité même, sinon la [125]nullité de ses positions doctrinales, nous avait paru le rendre particulièrement apte, et qu'il avait tenue en effet avec dignité en

concluant toute discussion un peu stimulante par quelques propos qui équivalaient à en tenir l'objet pour indifférent à tout prendre au regard de son expérience, ceci sur un ton dont la bénignité pouvait passer pour heureusement conforme à sa fonction.

Un changement de style pouvait être escompté comme favorable, maintenant que la fondation de l'Institut devait redonner en principe à la Société une plus grande disponibilité pour le travail doctrinal. Ma désignation pour la Présidence devait faire l'accord de tous.

A une Assemblée exceptionnelle obtenue par la Princesse, Lagache donc débrida l'abcès avec un grand courage, sur le thème :

« Le travail ne peut se poursuivre ainsi dans cette Société, car pour le plus grand nombre, on y est malheureux ». Le concours de ce propos avec les attaques de la Princesse dont vous connaissez le style mit le feu aux poudres, mais servit hélas ! à cristalliser autour de Nacht un noyau « médical », dont on ne peut que regretter qu'il fut alors minoritaire, car Nacht en profita pour l'entretenir dès lors dans une atmosphère obsidionale qui lui donna une cohérence qu'il n'avait absolument sur aucun plan, ni doctrinal ni technique ni même amical.

Avec une hypocrisie parfaite Nacht voulut y voir la marque d'une mission dès lors à lui conférée par le groupe. Sa technique fut constante, toute manifestation venue de l'autre côté fut-elle la plus innocente (la candidature de Favez comme membre titulaire par exemple) fut présentée à ses partisans comme trait d'un complot.

Les semaines de crise qui suivirent furent menées sur le plan d'engagements qu'il faisait *signer* aux huit qui s'étaient groupés autour de lui. Le principe en était que pour qu'il pût mener à bien la tâche de l'Institut, il fallait qu'il fût « maître chez lui », c'est-à-dire qu'il restât Président de la Commission de l'enseignement en même temps qu'il était Directeur de l'Institut, puisqu'il fallait bien admettre qu'on ne pouvait le garder plus longtemps à une Présidence qui me reviendrait, ceci était accordé, mais à laquelle jusque là avait été conjointe la fonction de présider la Commission.

C'est sur ce point que s'engagea donc la bataille.

Pendant tout ce temps et dès la première séance, je m'abstins de toute attaque personnelle contre Nacht et limitai mon opposition à mes votes. Je m'efforçai, ce qui était suffisamment indiqué par les fonctions qui m'étaient confiées du consentement de tous, de jouer un rôle médiateur.

Aux réunions chez la Princesse, je maintins contre tous et sans défaillance le principe qu'il fallait que la Direction de l'Institut fût [126]conservée à celui qui avait pris l'initiative de le fonder – tous les témoins de mon action vous en seront garants – et malgré toutes les pressions je n'admis jamais que je pus m'y substituer à lui sinon en cas de nécessité dernière.

Ce fut bien malgré moi que je fus témoin des étonnants appels téléphoniques que fit la Princesse à l'adresse d'Anna Freud, où nos adversaires étaient qualifiés par elle de gangsters et où elle lui posa la question de savoir si l'Internationale reconnaîtrait leur groupe en cas de scission (à quoi il lui fut répondu qu'ils seraient certainement reconnus, comme cela était arrivé pour d'autres scissions à l'échelle nationale).

La scission fut en effet dès l'origine l'instrument de chantage de ce qui était dès lors le groupe Nacht, et elle ne cessa d'être agité jusqu'au moment où il devint lui-même majoritaire.

Voici en effet comment la chose se produisit. Le chantage à la démission ne put être poursuivi par le Comité de Direction de l'Institut sans qu'à la fin il dût s'y résoudre. Normalement la Commission de l'enseignement devait en recueillir la charge et ce furent encore les partisans de Nacht qui y firent obstruction.

Dès lors je crus que je devais l'accepter, me croyant seul en mesure d'arriver à un arbitrage. J'y fus élu en effet, ne pris avec moi aucun Secrétaire scientifique, alors que Lagache et Bouvet eussent certainement alors accepté de m'y apporter leur concours, et déclarai aussitôt que je ne me considérais que comme Directeur provisoire aux fins d'aboutir à des statuts qui fissent l'accord de tous, et dès le lendemain je convoquai

les huit tenants du groupe Nacht à se réuni avec moi pour étudier la situation. Tous acceptèrent individuellement, pour se dérober ensuite sur l'injonction de Nacht.

Je fis dès lors ce qui me semblait la seule tentative pour une issue saine. Je me retirai huit jours (c'était les vacances de Noël) loin de tout contact avec quiconque et élaborai les principes d'un Institut tel qu'il m'apparaissait destiné à assurer un enseignement ouvert à la diversité des esprits que nous avons à satisfaire et à prolonger la tradition de la Société.

Il n'y avait dans ce projet dont tous ont reconnu alors qu'il contenait des idées d'avenir rien qui ressemblât à une motion de compromis. Si j'y tenais compte de la conjoncture présente, c'est uniquement dans la forme que je tenais à lui conserver d'être le plus près possible du projet déjà apporté, ceci pour éviter le conflit d'amour-propre qui eût pu surgir de l'idée que j'apportais « mon statut ». A la délicate question de la Présidence de la Commission [127] j'apportais une solution certes un peu complexe mais qui dans l'état de raidissement où étaient les esprits me paraissait la seule qui put leur faire entendre raison. Bref j'espérais ramener les opposants à la notion des principes.

Ce fut là que j'échouai : on m'opposa que la forme des dits statuts n'était pas juridique. Ceci était vrai et je n'avais jamais espéré qu'ils seraient votés tels quels, mais qu'ils seraient le point de départ d'une entente enfin rétablie, avec une perspective qui mît l'accent sur l'enseignement même et non sur ses incidences politiques.

Le seul fait que je n'y faisais mention ni de la Princesse ni de ses fonctions honoraires, suffit à décider de tout.

Dans un entretien personnel qu'elle avait sollicité avec Nacht, et qu'au sortir d'un dîner chez moi où elle eut le front de nous l'annoncer à Lagache, à Bouvet et à moi, elle poursuivit avec lui durant une heure et demie, toute la Société cependant piétinant à les attendre, elle passa avec Nacht un traité dont seule la suite des choses nous a montré quels furent les termes.

Un de ses premiers effets fut qu'elle me trouva parmi les siens suivants qui lui permettaient d'assurer à Nacht sa majorité <un mot illisible>, un concurrent à la fonction de la Présidence en la personne de Cénac, dont vous imaginez dans quelle intention toute désintéressée de « conciliation » il accepta ce rôle. Je fus néanmoins élu Président.

Et de ce fait je devins le symbole de la résistance à un long processus dont un rapport de Lagache vous indiquera les étapes, et par où Nacht réalisa point par point ce qui avait été dans son intention, eux qui me soutenaient le savaient depuis l'origine : s'assurer par l'entrée massive du Comité de Direction (y compris le Secrétaire administratif !) dans la Commission de l'enseignement une majorité permanente dans le fonctionnement ordinaire et extraordinaire de cette Commission, remanier de fond en comble l'exercice traditionnel des fonctions de cette Commission : c'est-à-dire faire examiner les sujets à toutes les étapes par une commission de quatre membres seulement, le Directeur de l'Institut seul élément permanent y ayant bien entendu voix prépondérante, ce qui du fait que c'est son secrétariat qui désigne les trois autres, lui assure, vous le comprenez je pense, une assez jolie probabilité qu'il ne sera jamais contré, etc.

Le succès de toutes ces propositions à propos de chacune desquelles j'ai entendu à chaque fois affirmer à un ou plusieurs membres de son propre groupe qu'il s'agissait d'un excès auquel il ne donnerait jamais son adhésion, a été obtenu néanmoins à chaque fois grâce à [128]une technique savamment réglée qui consistait à se faire renvoyer par la Princesse la balle une première fois repoussée dans des circonstances où l'ensemble n'en étant pas averti la majorité se trouvait favorable.

Ce petit jeu parfaitement démoralisant pour les opposants eux-mêmes a mis quatre mois à arriver à sa fin et a été couronné par une séance spécialement consacrée à donner à la Princesse Marie Bonaparte le prix de ses bons et loyaux services (qu'elle a dû attendre jusque là) en l'intégrant définitivement et à vie au nombre des membres du Conseil d'administration de l'Institut (médical) de

psychanalyse, organe qui, des communiqués aux journaux nous l'ont fait savoir, décharge définitivement la Société psychanalytique de Paris de tout ce qui concerne l'enseignement et l'habilitation des psychanalystes.

Vous verrez dans une lettre ouverte de Juliette Boutonier ce qu'est devenu pendant ce temps le standard d'existence de cette malheureuse Société et comment le « gang » (la Princesse dixit) occupait le temps de ses réunions à des conciliabules dans les salles directoriales de l'Institut, d'où il émergeait à l'heure à laquelle les « travaux » futiles auxquels on avait désormais renvoyé la Société prenaient fin, pour la séance administrative où l'on commençait à s'occuper des affaires sérieuses.

La dernière, vous le savez, a consisté à démissionner enfin le Président de la Société pour que le faux-pas de son élection imprévue fût enfin réparé et pour le remplacer selon l'expression même de M. Lebovici par une personnalité encore plus insignifiante (et donc plus docile) que celle qui la première fois avait échoué contre lui.

C'est ici que nous retrouvons les fameux étudiants oubliés dans toute cette affaire.

Ceux-ci en effet auxquels on avait demandé dès l'ouverture de l'Institut en mars, des frais d'inscription absolument exorbitants, avaient à ce moment, c'est-à-dire pendant que se poursuivait encore une lutte dont personne parmi nous qui les défendions ne fit durant toute l'année auprès d'eux la moindre mention, avaient donc osé élever des revendications, d'ailleurs sous la forme la plus respectueuse pour leurs Directeurs et maîtres, et c'est dans la forme de leur réponse que ceux-ci commencèrent à perdre à leur tour la face. L'un d'eux n'hésita pas à leur dire qu'il perdait chaque mois 200.000 francs dans cette petite affaire ; le même encore, que si on leur demandait beaucoup d'argent la psychanalyse d'autre part était un métier qui permettait d'en gagner beaucoup par la suite.

(129)Le même toujours n'hésita point à dire en face à l'un des délégués en train de lui présenter des doléances de ses camarades, que le rôle qu'il assumait lui faisait bien mal augurer de son avenir analytique. A toutes leurs manifestations la réponse-clef fut :

« Vous manifestez à quel point vous êtes mal analysés » (il s'agissait d'ailleurs de leurs propres élèves).

Il n'y a pas à s'étonner que dans ces conditions les déboutés s'en vinssent à penser qu'ils faisaient un déplacement, et ils furent mis sur la voie d'une plus juste interprétation de leurs réactions par la teneur des engagements qu'on leur demanda de signer une seconde fois à l'adresse de l'Institut après qu'ils les eussent déjà pris de bon cœur à l'endroit de la bonne vieille Société. Cela leur mit la puce à l'oreille et ils demandèrent à voir les statuts.

L'effet produit fut indescriptible. Ce fut le moment que le groupe de nos collègues de plus en plus démonté et refusant de rien comprendre à ce qui arrivait, choisit pour faire un exemple. On avait essayé d'intimider les étudiants en leur annonçant la formation d'une Commission de discipline et en proposant de nommer à sa tête un ancien magistrat (sic !). Cela fit un certain effet. Mais il était difficile qu'il fût définitif auprès de gens qui ne s'étaient pas encore engagés à l'endroit de l'Institut. Comment put-on penser qu'en frappant haut, l'intimidation serait décisive. Un nommé Pasche, ancien existentialiste, passé au rang de jacobin de la nouvelle institution et qui dès les premiers conflits me déclara qu'il s'agissait d'avoir en main un pouvoir dont on pousserait les effets « jusqu'à ses dernières conséquences », me fit savoir – avec toute l'estime où il tenait et ma personne et un enseignement dont les termes avaient été souvent pour lui illuminants – que ma présence même à la place que j'occupais était à l'origine de la résistance des étudiants, que c'est parce qu'ils se savaient soutenus par moi à l'intérieur qu'elle se poursuivait et donc qu'il convenait de nous séparer.

Je me souviendrai toute ma vie à travers les propos de ce Robespierre qui conservaient quelque tenue dans leur délire, des figures convulsées de ceux qui participèrent à cet hallali original. Ce n'était pas un beau spectacle et, résistant à leurs aboiements, je me donnai le luxe de le revoir une seconde fois.

A vrai dire, cette seconde fois ce fut beaucoup plus calme. La motion de défiance proposée par Madame Odette Codet pour le compte de la Princesse sûre de son fait

fut votée. Mais un certain nombre de ceux en qui le précédent spectacle avait ému la fibre de l'horreur humaine, s'en allèrent définitivement pour fonder une nouvelle Société, et je les rejoignis aussitôt.

(130)Vous savez maintenant toute l'histoire de l'affaire. Et vous pouvez imaginer quelle expérience elle a été pour moi. J'ai été mis à l'épreuve de la plus constante et déchirante trahison. Quelqu'un, Nacht, que j'avais admis à mon amitié, s'est comporté de telle sorte que chaque fois que sa femme d'ailleurs bouleversée par cette affaire téléphonait à la mienne, je pouvais y trouver l'indice certain qu'il me porterait dans les 48 heures qui suivraient un nouveau coup.

Rien n'a été épargné par lui pour m'atteindre. Une discussion ancienne qui s'était poursuivie sur le terrain de la théorie et de l'expérience – et qui portait sur une technique que, justifiée ou non, j'avais défendue publiquement, à savoir l'usage réglé de séances plus courtes dans certaines analyses, et spécialement dans l'analyse didactique où la nature particulière des résistances m'avait paru la justifier, a été réveillée par lui alors que j'avais publiquement déclaré que, me soumettant au principe de standards fondés sur un règlement professionnel, dès lors que nous passions à un stade d'organisation de la profession, je ne reviendrais plus sur cette pratique quel que m'en parût l'intérêt, et que j'avais progressivement régularisé dans l'année précédente et définitivement mis au temps réglementaire toutes mes analyses didactiques dès la fin de cette année, sans qu'on aie pu depuis lors relever contre moi le moindre manquement.

On a rappelé un prétendu engagement pris en février 1951 et précisément à propos d'une analyse didactique particulièrement réussie, de me tenir au standard commun sans vouloir se souvenir qu'on m'avait autorisé encore au mois de décembre 1951 à exposer devant la Société les raisons de cette technique que j'avais en effet poursuivie au vu et au su de tous.

On a fait état contre moi du nombre de mes élèves en prétendant que c'était le seul motif de cette réduction du temps consacré à chacun sans se souvenir que tous

ceux qui avaient précédemment passé à l'examen de la Commission avaient pu dire individuellement quel bénéfice ils en avaient tiré dans leur cas et démontrer dans leurs contrôles le bon aloi de leur formation.

Nacht en rapportant un propos qu'aurait tenu une de nos collègues médecin des hôpitaux, Madame Roudinesco pour la nommer, concernant ces faits, sous une forme qui s'est avérée fausse à l'enquête, à savoir que lui, Nacht, aurait menti, a réussi, sous le coup de cette allégation reproduite auprès de chacun de nos collègues de la Commission au cours d'une tournée qui lui a pris toute une après-midi, à obtenir de plusieurs d'entre eux de signer une attestation que j'aurais bien en effet pris l'engagement en question lors de la [131]réunion de la Commission de février 1951. Ceci dans le seul but de la produire sous cette forme le lendemain dans une réunion d'étudiants où elle n'a fait d'ailleurs aucun effet.

Tout a été mis en œuvre pour que mes étudiants me quittent. Et après mon départ de la Société on a fait savoir à ces étudiants en analyse soit-disant suspects de malfaçons dans leur initiation, qu'ils pourraient se présenter dès lors spontanément, c'est-à-dire sans mon autorisation, pour être habilités aux contrôles devant la Commission de l'enseignement.

Pas un ne m'a quitté, ni n'y a même songé. Et j'ose même dire que mes analyses se sont poursuivies sans être sensiblement influencées par toute cette tornade extérieure.

Je puis vous dire aussi que ce que cette épreuve m'a appris quant à la manœuvre et quant à la faiblesse des hommes, est de nature à ce qu'une page soit tournée dans ma vie. J'ai vu comment un ami glisse à chaque pas plus loin dans le sens où une pression plus forte que lui l'entraîne contre vous, à quels abandons les meilleurs viennent vous conseiller d'accéder en prenant votre bien pour prétexte, la légèreté avec laquelle chacun considère ce qui ne touche pas ses intérêts immédiats, et comment on lie à ces entreprises un homme honnête et généreux en obtenant de lui à

la faveur de la fatigue la première concession faite au désir de paix et qui est une infamie.

J'ai vu ce qui peut arriver dans un milieu de gens « analysés » dit-on, et je savais par Freud lui-même que cela dépasse tout ce qu'on peut imaginer : jamais en effet je n'aurais imaginé cela. Je m'aperçois à en avoir fait revivre quelques traits pour vous maintenant de ce qu'ont pu être pour moi ces mois de cauchemar, et que vraiment je n'ai pu y survivre qu'en poursuivant à travers les émotions affreuses qu'ils m'ont données mon séminaire de textes et de contrôle, sans y avoir une seule fois manqué, ni sans je crois en avoir vu fléchir l'inspiration ni la qualité. Bien au contraire cette année a été particulièrement féconde, et je crois avoir fait faire un progrès authentique à la théorie et à la technique propres à la névrose obsessionnelle.

Oui j'ai vécu grâce à ce labeur parfois poursuivi dans un véritable désespoir – et aussi grâce à une présence dont le secours n'a pas fléchi d'un instant, encore qu'elle-même, oui elle ma femme, n'ait pas été à l'abri des tentatives pour ébranler la fermeté que je lui ai vue à certaines heures. Oui croyez-moi Loew, je ne veux pas vous parler du plus abject, et pourtant cela aussi a été.

Ce qui m'étreint le plus, c'est peut-être l'attitude d'un certain nombre de titulaires et d'adhérents. Dieu merci les plus jeunes se sont [132]montrés d'une autre trempe, je vous l'ai dit. Mais chez ceux-là qui ont connu l'occupation et les années qui l'ont précédée, j'ai vu avec terreur une conception des rapports humains qui s'est manifestée dans le style et les formes que nous voyons fleurir dans les démocraties populaires. L'analogie était frappante, et les effets de groupe qui en sont résultés m'en ont plus appris sur le problème qui m'a toujours fasciné du type de procès dit de Prague que toutes mes réflexions pourtant fort avancées sur ce sujet.

Je songe à la sorte de foi qui me porte maintenant au-delà de tout cela, qui me le fait oublier presque, oui elle est faite d'un pouvoir d'oubli qui tient à ce que j'ai devant moi cette audience précieuse de ceux qui m'ont suivi, – qui ne m'auraient jamais abandonné même si j'étais sorti seul – à ce que je vais écrire pour Rome, mon rapport

sur la fonction du langage dans la psychanalyse, – à ce que je sais de mieux en mieux ce que j'ai à dire sur une expérience que seules ces dernières années m'ont permis de reconnaître dans sa nature et par là seulement de maîtriser vraiment.

J'espère vous voir à Londres – quoiqu'il arrive, sachez que vous y trouverez un homme plus sûr de ses devoirs et de son destin.

Lagache vous y apportera le dossier de l'affaire : et vous y verrez que ce n'est pas nous qui avons fait du fractionnisme.

Ces pages n'ont pas été écrites pour contribuer à ce dossier – mais pour vous donner sur le ton libre que nous permet notre relation particulière, le témoignage vécu sans lequel l'histoire ne saurait être écrite. Aucune objectivité ne saurait être atteinte en matière humaine sans ce fondement subjectif.

C'est pourquoi je vous autorise à en user auprès de qui vous croirez pouvoir l'entendre – et nommément Heinz Hartmann auquel j'enverrai d'autre part un message.

Vous savez Loew, que si vous passez en France avant ou après le Congrès nous serons heureux ma femme et moi que vous veniez avec votre femme nous faire à notre maison de campagne la visite à laquelle vous étiez dès longtemps convié. Je pourrais vous en dire beaucoup plus sur ce que nous attendons tous de l'avenir de notre travail. Nous nous y sommes donnés d'un cœur assez entier pour nous trouver actuellement être là-dessus à votre endroit dans un très grand retard.

Sachez pourtant que notre fidélité à votre personne reste inchangée.

Jacques Lacan

(133)Second manuscrit

Nous y viendrons en effet avec nos dossiers, et prêts à soutenir notre position.

Malgré l'apparence formelle, nous n'avons fait nulle scission.

Les membres qui ont dû se séparer de la Société étaient l'objet depuis de longues années d'une attitude injurieuse de la part d'un groupe de la Société qui prétendait détenir à son égard je ne sais quelle position de supériorité scientifique, et nous vous donnerons des preuves de ce véritable rejet. Ils se sont maintenus pourtant avec patience en une position de collaboration loyale. Mais l'intimation de s'en aller leur a été formellement adressée par le nommé Pasche en même temps qu'au Président alors en exercice.

Pour celui-ci, à savoir votre serviteur Lacan, sa situation, vous venez de le voir, a été différente. Mis en vedette pendant ces dernières années par ledit groupe qui tirait lustre et avantage du succès de son enseignement, il entra en dissentiment avec lui sur des questions de principe, et dès lors on lui tint à crime son désir même de maintenir le lien entre tous les éléments de la Société. J'ai des preuves de ceci également.

Au reste, le moment était venu où Nacht ne pouvait plus tenir la fonction médiatrice qui lui avait convenu pendant la période de reconstitution de la Société. Le manque absolu de cohérence doctrinale et technique du groupe avait indiqué de lui laisser une place pour laquelle il était désigné pour son manque d'éclat. Il sut transformer le service qu'il rendait ainsi en hégémonie. Mais déjà le vent tournait, le style même des débats doctrinaux (au dernier Congrès par exemple) laissait apparaître un certain nombre de personnalités nouvelles porteuses d'une expérience authentique et d'un véritable pouvoir d'expression.

Dès lors puisqu'il lui fallait passer la main pour sa fonction de leadership, il était clair qu'il n'allait être plus rien. Le mot est d'un de ses propres amis, et qui avoue l'avoir soutenu dans sa nouvelle fonction pour cette raison même.

Il y aurait en effet trouvé son exact emploi, s'il eût consenti à le remplir dans ses limites propres.

Il y vit au contraire l'occasion d'étouffer la vie de la Société renaissante sous les exigences d'un appareil bureaucratique soudain jugé digne d'accaparer tous nos efforts. Et ceci pour le profit d'une clique constituée par lui expressément à cette intention, dans laquelle les éléments de valeur avaient été astucieusement jusque là (134)tenus par lui-même à l'écart de l'expérience enseignante. C'est ce qu'exprimait glorieusement l'un d'eux en ces termes : « J'étais jusqu'ici indésirable, maintenant je suis là pour la vie ».

Loew, je vous le dis, personne plus que moi n'a eu le souci de mesurer ses manifestations au rythme des progrès du groupe.

Pendant des années, j'ai maintenu dans un certain ésotérisme ce qui eut pu y dérouter des esprits hésitants encore sur la valeur de la psychanalyse.

Et c'est alors qu'une vie authentique devenait possible qu'on a voulu nous en dérober l'accès.

La chose n'a été possible que grâce à l'apport du groupe flottant, celui pour lequel ces questions n'ont aucun sens, groupe marchant aux ordres de la Princesse dont la seule préoccupation véritable est de maintenir sa position privilégiée. Ceci s'est fait par un marchandage cynique, tout à fait digne de ceux que Lagache a tout à fait justement désigné du terme de « fraction sans principe ».

Le fractionnisme en effet, c'est eux qui l'ont pratiqué, et dès l'origine de cette crise – et sous la forme d'un chantage ouvert à la scission.

Si inouï que cela paraisse maintenant, c'est pour éviter qu'ils s'en aillent, que nous avons été de concession en concession, et jusqu'à perdre par la lassitude de ce jeu tel qui nous était à l'origine fidèle et dévoué par les affinités mêmes d'une personnalité délicate, mais qui trop fragile physiquement, a fini par s'user, ne plus rien vouloir entendre des tensions qui le détérioraient.

Soyez sûrs que l'avenir nous rendra plus d'un qui est vraiment avec nous.

Avec nous qui représentons tout ce qu'il y a d'enseignement réel – et non postiche – dans la Société.

Car c'est là que l'épreuve tourne toujours plus en notre faveur. Croyez-moi : la leçon inaugurale de Nacht sur l'historique de la psychanalyse a été pour les élèves une révélation d'ignorance qu'ils ne sont pas près d'oublier. Et l'on verra bientôt si en présence d'une Société rivale active, un institut d'enseignement peut se maintenir au service de seules fins de prestige.

Pour nous c'est, je vous le dis, une libération que la rupture qu'on nous a enfin imposée – et une libération heureuse puisque nous avons pu voir à la maturité avec laquelle la génération des candidats en formation a réagi que l'avenir était sauf – et que l'accouchement, tout forcé qu'il ait paru, avait été vraiment salutaire.

Excusez-moi si je me suis un peu étendu, cher Loew. L'essentiel [135]qui est dans ces dernières lignes ne pouvait se comprendre sans l'esquisse que je vous ai donnée d'une histoire qui a détourné cette année de longues heures de notre travail.

Cette expérience, j'ai voulu que vous sentiez combien elle nous a été amère, combien aussi elle est décisive.

Je vous autorise à communiquer ceci, quel que soit le ton de confession qui y règne et qu'autorisait notre relation particulière, à Heinz Hartmann dont j'ai toujours tenu la personne en estime particulière.

Je crains que quelque malentendu ne reste entre nous de la communication étranglée par le temps (on m'avait réduit mes 20 minutes à 12 in extremis) que j'ai faite à Amsterdam. Au vrai, c'est pour cela que j'ai préféré ne pas la publier quoiqu'elle prendrait son sens dans la ligne de ce qui va pouvoir maintenant paraître et qui permettra au rapport de nos positions de s'établir clairement. Il verra alors combien elles sont peu opposées.

Le contraire vous eût étonné, cher Loew, puisque ces positions sont les vôtres et que votre élève y a pris son départ.

J'espère vous voir bientôt, et si vous venez en France soit avant soit après Londres, nous vous renouvelons, Sylvia et moi pour vous et votre femme cette invitation à venir nous voir à notre maison de campagne, pour laquelle nous avons tant espéré votre venue à l'avant dernier Congrès de psychanalyse de langue française.

Présentez à votre femme mes hommages – et nous vous disons en tout fidélité « à bientôt ».

J. L.

Lettre de Jacques Lacan à Michael Balint, publiée dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornicar ?), n° 7, 1976, page 119.

Bien cher ami,

Pardonnez-moi de vous répondre si tard, quand vous-même m'avez accordé si promptement ma requête. Je vous en remercie et saurai ne pas oublier ni la confiance que vous m'avez faite ni votre générosité.

Comme vous l'avez sûrement appris, des événements se sont ici passés. Ils sont en tout conformes à vos propres termes : « interesting, startling, tragic, or non-essential », et j'eusse préféré n'avoir jamais à en faire état au dehors.

Je mettais un grand espoir dans votre article, dans la tentative que j'ai faite pour ramener à la notion des principes un conflit sans issue entre les étudiants et la Direction du nouvel Institut. Cette tentative a échoué comme toutes celles que j'avais précédemment faites dans le même sens tout au long de la dissension (« curse of strifes ») qui durait depuis le mois de novembre à l'intérieur de la Société elle-même.

Et il a fallu en venir à une scission qui a été littéralement imposée à notre minorité, alors que nous avions fait pour l'éviter tous les sacrifices.

Ceci bien entendu ne saurait s'expliquer en quelques lignes. Nous sommes partis, et la grande majorité des élèves nous a suivis.

Si vous vouliez que je vous parle de tout cela, j'arriverais volontiers à Londres un jour ou deux avant le Congrès.

Je garde sans doute dans la situation actuelle bien des motifs d'amertume pour le passé, mais ils sont effacés par des raisons de certitude pour le présent, et le plus grand espoir dans l'avenir.

Pour tout dire, la nouvelle Société française de psychanalyse est née sous les auspices les plus favorables, ceux de la réaction du cœur et de l'audace, et sans que nous ayons à nous faire de reproches.

À bientôt, cher ami. Sachez que je fais toujours une grande part dans mon enseignement à la lignée spirituelle de Ferenczi, et que je vous reste sympathiquement lié, avec mes meilleurs sentiments.

J. L.

Lettre au Professeur N. Perrotti, publiée dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornicar ?*), n° 7, 1976 pp. 117-118.*

[117]Mon cher Ami,

Comme le Professeur Lagache vous en a fait part, un certain nombre de nos collègues dont moi-même, se sont séparés de la Société psychanalytique de Paris pour fonder une Société française de psychanalyse. Cette décision a été prise dans l'esprit de nous conformer aux devoirs que nous avons envers nos élèves.

La destination donnée à l'Institut nouvellement fondé par la petite équipe qui l'avait prise en main, ne nous a pas paru pouvoir être approuvée, et les conflits survenus entre la Direction de cet Institut et les élèves, rendaient d'extrême urgence que nous ne laissions pas leurs espoirs à l'abandon, – c'est-à-dire que nous leur assurions l'atmosphère de confiance qu'ils exigeaient pour leur travail.

C'est en effet avec la grande majorité de ceux-ci que nous allons poursuivre notre tâche et c'est eux que vous verrez nous suivre à Rome.

Lagache m'a fait connaître en effet que vous aviez tenu à cœur de maintenir ouverte votre invitation à l'égard de tous ceux qui en étaient depuis l'an dernier l'objet.

Croyez que nous avons tout fait pour éviter qu'un tel conflit éclatât avant une réunion internationale que nous aurions voulu tenir hors du débat. La vérité nous oblige à dire que nous n'avons rencontré qu'indifférence à ce point de vue chez ceux qui nous étaient opposés : nous ne nous en croyons pas moins tenus à vous présenter des excuses au nom de tous.

Vous avez proposé pour la situation nouvelle la solution la plus élégante. Je suis disposé quant à moi à vous donner mon rapport dès la fin du mois d'août, et à le prononcer dans une réunion autonome au Congrès.

Je mettrai à ce rapport tous mes soins et vous savez mieux que personne, par le dialogue qui m'est resté précieux, de notre rencontre à Amsterdam, qu'il est au cœur des problèmes qui me préoccupent le plus et auxquels j'ai donné depuis un grand développement dans mon enseignement.

Beaucoup de nos élèves vont s'inscrire qui avaient retardé jusqu'à présent leur adhésion. C'est pourquoi je pense que vous voudrez bien prolonger pour eux les délais d'inscription.

(118)Nous allons leur demander la même cotisation. Le Dr Fulvia Pontani-Mayer voudra-t-elle bien se mettre en rapport avec M. Didier Anzieu, 7 bis, rue Laromiguière, Paris (5e), Secrétaire de la Société française pour le Congrès de Rome, pour toutes les questions pratiques : telles que distribution conjointe du rapport du Professeur Servadio et du mien, avantages réservés aux congressistes, programme du Congrès, jour de notre réunion (car il faudra bien prolonger le Congrès d'un jour), etc.

Je souhaiterais pour moi que le jour d'ores et déjà prévue pour mon rapport me fût conservé, soit, si j'ai bien compris, le deuxième jour. J'accepterais pourtant ce que vous jugerez le meilleur.

Je ne puis vous quitter sans vous prier de transmettre mes amitiés au Professeur Servadio, et de m'excuser pour mon silence. Dans les heures que nous avons traversées, j'étais peu porté à des épanchements qui n'eussent pu éviter les difficultés en cours. Je vais lui écrire maintenant.

Croyez, mon cher Ami, à mon attachement de toujours.

J.L.

Lettre de Jacques Lacan à Heinz Hartmann, publiée dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornicar ?), n° 7, 1976 pages 136-137.

(136)Cher Heinz Hartmann,

J'ai écrit à Loewenstein la lettre de témoignage sans artifices que je croyais devoir à celui qui m'a formé et je l'ai autorisé à vous en faire part comme à toute personne qui soit en position de donner à un tel document son exacte portée.

Vous savez, je pense, que je n'ai pas ouvert la scission, que j'ai suivi ceux qui, témoins et acteurs de ce qui se passe ici depuis des années, ont compris qu'elle était nécessaire et ont rendu par là confiance à 45 candidats, eux-mêmes révoltés de la façon dont l'équipe de l'Institut nouvellement fondé concevait les rapports de maître à élève.

Les membres de cette équipe ont avoué pendant des mois à qui voulait les entendre que cet Institut avait été fait contre nous, c'est-à-dire contre ceux qu'ils ont enfin forcés de se séparer d'eux.

J'ai toujours collaboré loyalement avec mes collègues et réglé mon activité et mes manifestations pour le bien de la communauté. Ils en ont tiré avantage et prestige pendant les années de notre renaissance après la guerre, renaissance dont vous pouvez juger quel effort elle demandait de nous, si vous songez combien peu nous étions à y pouvoir être efficaces. Et pour abattre ceux qui avaient donné le plus pour le training comme pour l'animation scientifique de la Société, nos adversaires n'ont pas hésité à se servir du groupe de ceux-là même dont ils parlaient il y a seulement quelques mois dans les termes de leur style habituel comme de la partie morte de la Société.

S'ils me reprochent maintenant de prétendues libertés de technique, ils ont toujours pu en contrôler les effets, et ne les ont pas jugés défavorables. Et c'est au

moment où je me suis conformé depuis des mois à la règle de tous sur le principe admis du contrôle professionnel, qu'ils en font une arme contre moi.

Mais pour le comprendre vous n'avez qu'à voir ce qui se passe : ceux qu'on fait monter pour me remplacer au Congrès de Rome se désignent eux-mêmes : ce sont ceux qui depuis des mois dirigent la manœuvre.

Je ne parle pas de Nacht, je n'en parlerai plus jamais. Je me suis donné tout entier à l'enseignement et à la formation des élèves. Je leur ai donné l'amour de notre technique et je les ai aidés dans mes [137]contrôles et dans mes séminaires, en répondant à un besoin de connaître et de comprendre qui ne rencontrait ailleurs que défiance ombrageuse et sotte ironie.

Si vous ne pouvez faire aussitôt une enquête à la source pour savoir ce que j'ai apporté à chacun de nos élèves, vous pouvez penser que le fait de la majorité des deux tiers qui nous suit, n'est pas dû seulement aux fautes de ceux qu'il nous faut bien appeler nos adversaires.

Cher Heinz Hartmann, je peux regretter sans doute que les événements chaotiques des années passées, puis l'isolement extrême que conditionne notre vie professionnelle m'aient empêché de me faire mieux connaître de vous.

Mais je compte sur votre autorité pour faire respecter le travail authentique et profondément soucieux de faire vivre l'enseignement de Freud qui est le nôtre ; pour redonner le ton de la raison dans une lutte aussi stérile dans ses formes que basse dans ses motifs, et en y apportant une mesure équitable pour préserver l'audience que la psychanalyse est en train de conquérir en France et que cette lutte ne peut que desservir.

Je vous prie de présenter à votre femme mes hommages et de croire à ma confiance et à ma fidélité.

J. L.

Les « Actes du congrès de Rome » furent publiés dans le numéro 1 de la revue La psychanalyse *parue en 1956,* Sur la parole et le langage. *On y trouve notamment un compte rendu de l'intervention de J. Lacan et une réponse de Lacan aux interventions. Les extraits renvoient aux pages 202-211 et 242-255 du numéro.*

(202)Discours de Jacques Lacan (26 sept. 1953)

« Mes amis », c'est ainsi que le Dr Lacan s'adresse[1] à une assemblée dont il mettra la rencontre sous le signe de l'amitié. Amitié des confrères romains, garante pour ceux qu'elle accueille que « ce n'est ni en touristes, ni en envahisseurs, mais en hôtes qu'ils peuvent prendre l'air de la ville, et sans s'y sentir trop barbares ». Amitié qui soutient l'union en ce Congrès solennel, de ceux qui viennent de fonder en un nouveau pacte la conscience de leur mission. Et l'orateur ici souligne que si la jeunesse qui domine parmi les adhérents du nouveau mouvement dit les promesses de son avenir, l'effort et les sacrifices que représente la présence de leur quasi-totalité en ce lieu de ralliement dessinent déjà son succès. Qu'à cette amitié participent donc tous ceux qu'aura ici mené le sentiment des intérêts humains emportés par l'analyse.

Se fiant à la lecture que ses auditeurs ont pu faire du rapport distribué, certes écrit dans le mode parlé, mais trop long pour être effectivement reproduit dans sa présente adresse, l'orateur se contentera de préciser la signification de son discours.

Il remarque que si ce qu'il apporte aujourd'hui est le fruit d'une méditation lentement conquise contre les difficultés, voire les errances d'une expérience parfois guidée, plus souvent sans repères, à travers les quelques vingt-cinq années où le mouvement de l'analyse, au moins en France, peut être considéré comme sporadique, – c'est « de toujours » qu'il en avait réservé l'hommage à tous ceux qui depuis la guerre s'étaient rassemblés en un effort dont le commun patrimoine lui avait

[1]. Pour des considérations de volume, le discours du Dr Lacan est ici résumé sur la sténotypie complète qui en a été recueillie à Rome. D'où l'usage partiel du style indirect dans sa rédaction.

semblé devoir primer les manifestations de chacun. « De toujours » veut dire, bien entendu : depuis le temps qu'il fût venu à en tenir les concepts et leur formule. Car il n'a fallu rien de moins que l'empressement des jeunes après la guerre à recourir aux sources de l'analyse, et la magnifique pression de leur demande de savoir, pour que l'y menât ce rôle d'enseigneur dont il se fût sans eux toujours senti indigne.

Ainsi est-il juste en fin de compte que ceux-là mêmes entendent la réponse qu'il tente d'apporter à une question essentielle, qui la lui ont posée.

Car, pour être éludée, le plus souvent par l'un des interlocuteurs dans l'obscur sentiment d'en épargner la difficulté à l'autre, *une* question n'en reste pas moins présente essentiellement à tout enseignement analytique et se trahit dans la forme intimidée *des* questions où se monnaye l'apprentissage technique. « Monsieur (sous-entendu, qui savez ce qu'il en est de ces réalités voilées : le transfert, la résistance), que faut-il faire, que faut-il dire (entendez : que faites-vous, que dites-vous ?) en pareil cas ? »

(203)Un recours au maître si désarmé qu'il renchérit sur la tradition médicale au point de paraître étranger au ton moderne de la science, cache une incertitude profonde sur l'objet même qu'il concerne. « De quoi s'agit-il ? », voudrait dire l'étudiant, s'il ne craignait d'être incongru. « Que peut-il se passer d'effectif entre deux sujets dont l'un parle et dont l'autre écoute ? Comment une action aussi insaisissable en ce qu'on voit et en ce qu'on touche, peut-elle atteindre aux profondeurs qu'elle présume ? »

Cette question n'est pas si légère qu'elle ne poursuive l'analyste jusque sur la pente d'un retour, au demeurant parfois précoce, et qu'essayant alors de s'y égaler, elle n'y aille de sa spéculation sur la fonction de l'irrationnel en psychanalyse, ou de toute autre misère du même acabit conceptuel.

En attendant mieux, le débutant sent son expérience s'établir dans une suspension hypothétique où elle paraît toujours prête à se résoudre en un mirage, et se prépare ces lendemains d'objectivation forcenée où il se paiera de ses peines.

C'est que d'ordinaire sa psychanalyse personnelle ne lui rend pas plus facile qu'à quiconque de faire la métaphysique de sa propre action, ni moins scabreux de ne pas la faire (ce qui veut dire, bien entendu, de la faire sans le savoir).

Bien au contraire. Il n'est, pour s'en rendre compte, que d'affronter l'analyste à l'action de la parole en lui demandant de supposer ce qu'emporterait sa plénitude, dans une expérience où s'entrevoit, et probablement se confirme, qu'à en bannir tout autre mode d'accomplissement, elle doit, au moins, y faire prime.

Partir sur l'action de la parole en ce qu'elle est celle qui fonde l'homme dans son authenticité, ou la saisir dans la position originelle absolue de l'« Au commencement était le Verbe… » du IVe Évangile, auquel l'« Au commencement était l'action » de Faust ne saurait contredire, puisque cette action du Verbe lui est coextensive et renouvelle chaque jour sa création, – c'est par l'un et l'autre chemin aller droit par delà la phénoménologie de l'*alter ego* dans l'aliénation imaginaire, au problème de la médiation d'un Autre non second quand l'Un n'est pas encore. C'est mesurer aussi aux difficultés d'un tel abord, le besoin d'inconscience qu'engendrera l'épreuve d'une responsabilité portée à une instance qu'on peut bien dire ici étymologique. Expliquer du même coup que si jamais à ce point les incidences de la parole n'ont été mieux offertes à la décomposition d'une analyse spectrale, ce n'a guère été que pour mieux permettre au praticien des alibis plus obstinés dans la mauvaise foi de son « bon sens » et des refus de sa vocation à la hauteur de ce qu'on peut appeler son éminence s'il lui est imparti de s'égaler à la possibilité de toute vocation.

Aussi bien alibis et refus prennent-ils apparence de l'aspect ouvrier de la fonction du praticien. À tenir le langage pour n'être que moyen dans l'action de la parole, le bourdonnement assourdissant qui le caractérise le plus communément va servir à le récuser devant l'instance de vérité que la parole suppose. Mais on n'invoque cette instance qu'à la garder lointaine, et pour donner le change sur les données aveuglantes du problème : à savoir que le rôle constituant du matériel dans le langage exclut qu'on le réduise à une sécrétion de la pensée, et que la probation de masse

des tonnes et des kilomètres où se mesurent les supports anciens et modernes de sa transmission, [204]suffit à ce qu'on s'interroge sur l'ordre des interstices qu'il constitue dans le réel.

Car l'analyste ne se croit pas par là renvoyé à la part qu'il prend à l'action de la parole pour autant qu'elle ne consiste pas seulement pour le sujet à se dire, ni même à s'affirmer, mais à se faire reconnaître. Sans doute l'opération n'est-elle pas sans exigences, sans quoi elle ne durerait pas si longtemps. Ou plutôt est-ce des exigences qu'elle développe une fois engagée que le bienfait de l'analyse se dégage.

Le merveilleux attaché à la fonction de l'interprétation et qui conduit l'analyste à la maintenir dans l'ombre alors que l'accent devrait être mis avec force sur la distance qu'elle suppose entre le réel et le sens qui lui est donné, – et proprement la révérence de principe et la réprobation de conscience qui enveloppent sa pratique – obstruent la réflexion sur la relation intersubjective fondamentale qui la sous-tend.

Rien pourtant ne manifeste mieux cette relation que les conditions d'efficacité que cette pratique révèle. Car cette révélation du sens exige que le sujet soit déjà prêt à l'entendre, c'est dire qu'il ne l'attendrait pas s'il ne l'avait déjà trouvée. Mais si sa compréhension exige l'écho de votre parole, n'est-ce pas que c'est dans une parole qui déjà de s'adresser à vous, était la vôtre, que s'est constitué le message qu'il doit en recevoir. Ainsi l'acte de la parole apparaît-il moins comme la communication que comme le fondement des sujets dans une annonciation essentielle. Acte de fondation qu'on peut parfaitement reconnaître dans l'équivoque qui fait trembler l'analyste à ce point suprême de son action, pour lequel nous avons évoqué plus haut le sens étymologique de la responsabilité : nous y montrerons volontiers maintenant la boucle proprement gordienne de ce nœud où tant de fois les philosophes se sont essayés à souder la liberté à la nécessité. Car il n'y a bien sûr qu'une seule interprétation qui soit juste, et c'est pourtant du fait qu'elle soit donnée que dépend la venue à l'être de ce nouveau qui n'était pas et qui devient réel, dans ce qu'on appelle la vérité.

Terme d'autant plus gênant à ce qu'on s'y réfère que l'on est plus saisi dans sa référence, comme il se voit chez le savant qui veut bien admettre ce procès patent dans l'histoire de la science, que c'est toujours la théorie dans son ensemble qui est mise en demeure de répondre au fait irréductible, mais qui se refuse à l'évidence que ce n'est pas la prééminence du fait qui se manifeste ainsi, mais celle d'un système symbolique qui détermine l'irréductibilité du fait dans un registre constitué, – le fait qui ne s'y traduit d'aucune façon n'étant pas tenu pour un fait. La science gagne sur le réel en le réduisant au signal.

Mais elle réduit aussi le réel au mutisme. Or le réel à quoi l'analyse s'affronte est un homme qu'il faut *laisser parler*. C'est à la mesure du sens que le sujet apporte effectivement à prononcer le « je » que se décide s'il est ou non *celui qui parle* : mais la fatalité de la parole, soit la condition de sa plénitude, veut que le sujet à la décision duquel se mesure proprement à chaque instant l'être en question dans son humanité, soit autant que celui qui parle, celui qui écoute. Car au moment de la parole pleine, ils y ont part également.

Sans doute sommes-nous loin de ce moment, quand l'analysé commence à parler. Écoutons-le : entendons ce « je » mal assuré, dès qu'il lui faut se [(205)]tenir à la tête des verbes par où il est censé faire plus que se reconnaître dans une réalité confuse, par où il a à faire reconnaître son désir en l'assumant dans son identité : j'aime, je veux. Comment se fait-il qu'il tremble plus en ce pas qu'en aucun autre, si ce n'est que si léger qu'il en fasse le saut, il ne peut être qu'irréversible, et justement en ceci qu'à la merci sans doute de toutes les révocations, il va désormais les exiger pour ses reprises.

Sans doute tiendra-t-il ordinairement à l'auditeur que ce pas même n'ait aucune importance ; il ne tient pas au sujet que son être ne soit dès lors entré dans l'engrenage des lois du bla-bla-bla ; mais il tient encore moins au choix du psychanalyste de s'intéresser ou non à l'ordre où le sujet s'est ainsi engagé. Car s'il ne s'y intéresse pas, il n'est tout bonnement pas un psychanalyste.

Ceci parce que c'est à cet ordre et à nul autre qu'appartient le phénomène de l'inconscient, découverte sur quoi Freud a fondé la psychanalyse.

Car où situer de grâce les déterminations de l'inconscient si ce n'est dans ces cadres nominaux où se fondent de toujours chez l'être parlant que nous sommes l'alliance et la parenté, dans ces lois de la parole où les lignées fondent leur droit, dans cet univers de discours où elles mêlent leurs traditions ? Et comment appréhender les conflits analytiques et leur prototype œdipien hors des engagements qui ont fixé, bien avant que le sujet fût venu au monde, non pas seulement sa destinée mais son identité elle-même ?

Le jeu des pulsions, voire le ressort de l'affectivité, ne reste pas seulement mythique, trouvât-on à le localiser en quelque noyau de la base du cerveau ; il n'apporte à l'inconscient qu'une articulation unilatérale et parcellaire. Observez ce que nous appelons bizarrement le matériel analytique ; n'en chicanons pas le terme : matériel donc, si l'on veut, mais matériel de langage, et qui, pour constituer du refoulé, Freud nous l'assure en le définissant, doit avoir été assumé par le sujet comme parole. Ce n'est pas improprement que l'amnésie primordiale est dite frapper dans le sujet son histoire. Il s'agit bien en effet de ce qu'il a vécu en tant qu'historisé. L'impression n'y vaut que signifiante dans le drame. Aussi bien comment concevoir qu'une « charge affective » reste attachée à un passé oublié, si justement l'inconscient n'était sujet de plein exercice, et si le *deus* de la coulisse affective n'y sortait justement de la *machina* intégrale d'une dialectique sans coupure ?

Ce qui prime dans la poussée qui prend issue dans le retour du refoulé, c'est un désir sans doute, – mais en tant qu'il doit se faire reconnaître, et parce qu'inscrit dès l'origine dans ce registre de la reconnaissance, c'est au moment du refoulement le sujet, et non pas cette inscription imprescriptible, qui de ce registre s'est retiré.

Aussi bien la restauration mnésique exigée par Freud comme la fin de l'analyse ne saurait-elle être la continuité des souvenirs purs, imaginés par Bergson dans son intégration mythique de la durée, – mais la péripétie d'une histoire, marquée de

scansions, où le sens ne se suspend que pour se précipiter vers l'issue féconde ou ruineuse de ce qui fut problème ou ordalie. Rien ne s'y représente qui ne prenne place en quelque phrase, fût-elle interrompue, que ne soutienne une ponctuation, fût-elle fautive ; et c'est là ce qui rend possible la répétition symbolique dans l'acte, et le mode d'insistance où il apparaît dans la compulsion. Pour le phénomène de transfert, il participe toujours à l'élaboration propre de l'histoire comme telle, c'est-à-dire [206]à ce mouvement rétroactif par où le sujet, en assumant une conjoncture dans son rapport à l'avenir, réévalue la vérité de son passé à la mesure de son action nouvelle.

La découverte de Freud, c'est que le mouvement de cette dialectique ne détermine pas seulement le sujet à son insu et même par les voies de sa méconnaissance, ce que déjà Hegel avait formulé dans la ruse de la raison mise au principe de la phénoménologie de l'esprit, – mais qu'il le constitue en un ordre qui ne peut être qu'excentrique par rapport à toute réalisation de la conscience de soi ; moyennant quoi de l'ordre ainsi constitué se reportait toujours plus loin la limite, toujours plus souverain l'empire dans la réalité de l'être humain, qu'on n'avait pu l'imaginer d'abord. C'est ainsi qu'à la ressemblance des pierres qui à défaut des hommes eussent acclamé celui qui portait la promesse faite à la lignée de David, et contrairement au dire d'Hésiode qui de la boîte ouverte sur les maux dont la volonté de Jupiter afflige à jamais les mortels, fait surgir les maladies qui « s'avancent sur eux en silence », nous connaissons dans les névroses, et peut-être au delà des névroses, des maladies qui parlent.

Les concepts de la psychanalyse se saisissent dans un champ de langage, et son domaine s'étend aussi loin qu'une fonction d'appareil, qu'un mirage de la conscience, qu'un segment du corps ou de son image, un phénomène social, une métamorphose des symboles eux-mêmes peuvent servir de matériel signifiant pour ce qu'a à signifier le sujet inconscient.

Tel est l'ordre essentiel où se situe la psychanalyse, et que nous appellerons désormais l'ordre symbolique. À partir de là, on posera que traiter ce qui est de cet

ordre par la voie psychanalytique, exclut toute objectivation qu'on puisse proprement en faire. Non pas que la psychanalyse n'ait rendu possible plus d'une objectivation féconde, mais elle ne peut en même temps la soutenir comme donnée et la rendre à l'action psychanalytique : ceci pour la même raison qu'on ne peut à la fois, comme disent les Anglais, manger son gâteau et le garder. Considérez comme un objet un phénomène quelconque du champ psychanalytique et à l'instant ce champ s'évanouit avec la situation qui le fonde, dont vous ne pouvez espérer être maître que si vous renoncez à toute domination de ce qui peut en être saisi comme objet. Symptôme de conversion, inhibition, angoisse ne sont pas là pour vous offrir l'occasion d'entériner leurs nœuds, si séduisante que puisse être leur topologie ; c'est de les dénouer qu'il s'agit, et ceci veut dire les rendre à la fonction de parole qu'ils tiennent dans un discours dont la signification détermine leur emploi et leur sens.

On comprend donc pourquoi il est aussi faux d'attribuer à la prise de conscience le dénouement analytique, que vain de s'étonner qu'il arrive qu'elle n'en ait pas la vertu. Il ne s'agit pas de passer d'un étage inconscient, plongé dans l'obscur, à l'étage conscient, siège de la clarté, par je ne sais quel mystérieux ascenseur. C'est bien là l'objectivation, par quoi le sujet tente ordinairement d'éluder sa responsabilité, et c'est là aussi où les pourfendeurs habituels de l'intellectualisation, manifestent leur intelligence en l'y engageant plus encore.

Il s'agit en effet non pas de passage à la conscience, mais de passage à la parole, n'en déplaise à ceux qui s'obstinent à lui rester bouchés, et il faut que la parole soit entendue par quelqu'un là où elle ne pouvait même être [(207)]lue par personne : message dont le chiffre est perdu ou le destinataire mort.

La lettre du message est ici l'important. Il faut, pour le saisir s'arrêter un instant au caractère fondamentalement équivoque de la parole, en tant que sa fonction est de celer autant que de découvrir. Mais même à s'en tenir à ce qu'elle fait connaître, la nature du langage ne permet pas de l'isoler des résonances qui toujours indiquent de la lire sur plusieurs portées. C'est cette partition inhérente à l'ambiguïté du langage qui

seule explique la multiplicité des accès possibles au secret de la parole. Il reste qu'il n'y a qu'un texte où se puisse lire à la fois et ce qu'elle dit et ce qu'elle ne dit pas, et que c'est à ce texte que sont liés les symptômes aussi intimement qu'un rébus à la phrase qu'il figure.

Depuis quelque temps la confusion est complète entre la multiplicité des accès au déchiffrement de cette phrase, et ce que Freud appelle la surdétermination des symptômes qui la figurent. Une bonne part d'une psychologie prétendument analytique a été construite sur cette confusion : la première propriété tient pourtant essentiellement à la plurivalence des intentions de la phrase eu égard à son contexte ; l'autre au dualisme du signifiant et du signifié en tant qu'il se répercute virtuellement de façon indéfinie dans l'usage du signifiant. La première seule ouvre la porte à ce que toute « relation de compréhension » ramène indissolublement des causes finales. Mais la surdétermination dont parle Freud ne vise nullement à restaurer celles-ci dans la légitimité scientifique. Elle ne noie pas le poisson du causalisme dans la fluidité d'un parallélisme psycho-physiologique qu'un certain nombre de têtes molles croient pouvoir conforter de sa leçon. Elle détache seulement du texte sans fissure de la causalité dans le réel, l'ordre institué par l'usage signifiant d'un certain nombre de ses éléments, en tant qu'il témoigne de la pénétration du réel par le symbolique, – l'exigence causaliste ne perdant pas ses droits à régir le réel pour apparaître ne représenter qu'une prise spéciale de cette action symbolisante.

Que cette remarque témoigne au passage des bornes irréductibles que la pensée de Freud oppose à toute immixtion d'un idéalisme « à bon marché[2] » à la mode de Jaspers.

Freud en effet est trop cohérent en sa pensée pour que la surdétermination à quoi il rapporte la production du symptôme entre un conflit actuel en tant qu'il reproduit un conflit ancien de nature sexuelle, et le support non pas adventice d'une béance organique (épine lésionnelle ou complaisance du corps) ou imaginaire

[2]. On sait que c'est là un qualificatif dont M. Jaspers lui-même fait volontiers usage. (*Note de J. L.*).

(fixation), lui fût apparue autre chose qu'un échappatoire verbal à dédaigner, s'il ne s'agissait en l'occasion de la structure qui unit le signifiant au signifié dans le langage. Et c'est pour le méconnaître que l'on glisse à identifier le rapport entier de l'homme à ses objets, à un fantasme de coït diversement imaginé : sommeil de la raison où a sombré la pensée analytique et qui ne cesse pas d'y enfanter de nouveaux monstres.

Car nous en sommes au point de nous interroger si l'analyse est ce leurre par quoi l'on éteint chez le sujet des besoins prétendument régressifs en leur donnant à s'épuiser par les voies imaginaires qui leur sont propres, sans que le peu de réalité qui les supporte puisse jamais les satisfaire, ou si elle est la [208]résolution des exigences symboliques résolution des exigences symboliques que Freud a révélées dans l'inconscient et que sa dernière topique a liées avec éclat à l'instinct de mort. Si cette deuxième conception est la vraie, l'erreur que représente la première devient évidente, avec l'aberration où toute la pratique analytique est actuellement engagée.

Je vous prie seulement de noter le lien qu'ici j'affirme entre la deuxième position, seule pour nous correcte, et la reconnaissance pour valable de la position de Freud combien discutée, sur l'instinct de mort. Ce que vous confirmerez à constater que toute abrogation de cette partie de son œuvre s'accompagne chez ceux qui s'en targuent, d'un reniement qui va jusqu'à ses principes, en ce que ce sont les mêmes, et non pas par hasard, qui ne cherchent plus rien dans le sujet de l'expérience analytique qu'ils ne situent au delà de la parole.

Entrons maintenant dans la question des rapports de la psychanalyse avec la psychologie.

Je suis d'accord avec mon collègue Lagache pour affirmer l'unité du champ où se manifeste le phénomène psychologique. C'est ainsi que ce que nous venons de définir comme le champ psychanalytique informe bien entendu la psychologie humaine aussi profondément que nous le constatons dans notre expérience, et même plus loin qu'il n'est coutume de le reconnaître : comme les psychologues s'en apercevraient s'ils voulaient bien ne pas empêcher d'entrer les concepts

psychanalytiques au seuil du laboratoire où aucune des isolations constituantes de l'objet ne saurait les mettre hors de jeu, par exemple pour résoudre les paradoxes vainement attribués à la consolidation dans la réminiscence ou ceux laissés pendants dans les résistances de l'animal à l'apprentissage du labyrinthe temporel.

Il reste qu'on méconnaît l'ordre entier dont la psychanalyse, en y instaurant sa révolution, n'a fait que rappeler la présence de toujours, à poser qu'il n'est rien, dans les relations intéressant la totalité de l'individu humain, qui ne relève de la psychologie.

Ceci est faux, et non pas seulement en raison de préjugés latents aux modes d'objectivation positive où cette science s'est historiquement constituée. Préjugés qui seraient rectifiables dans un reclassement des sciences humaines dont nous avons donné le crayon : étant entendu que toute classification des sciences, bien loin d'être question formelle, tient toujours aux principes radicaux de leur développement.

S'il est si important pour nous de poser que la psychologie ne couvre pas le champ de l'existence humaine, c'est qu'elle en est une particularisation expresse, valable historiquement, et que la science de ce nom, pour tout dire, est inséparable d'une certaine réalité présupposée, celle qui se caractérise comme un certain type de relation de l'homme à lui-même dans l'époque dite moderne, type auquel l'appellation d'*homo psychologicus* ne nous paraît apporter rien de forcé dans son terme.

On ne saurait en effet trop insister sur la corrélation qui lie l'objectivation psychologique à la dominance croissante qu'a prise dans le vécu de l'homme moderne la fonction du *moi*, à partir d'un ensemble de conjonctures sociales, technologiques et dialectiques, dont la *Gestalt* culturelle est visiblement constituée an début du XVII^e^ siècle.

Les impasses créées par cette sorte de mutation, dont seule la psychanalyse (209)nous permet d'entrevoir maintenant les corrélations structurantes, ont puissamment motivé cet aveu du malaise de la civilisation à la fin du XIX^e^ siècle, dans lequel on peut dire que la découverte freudienne constitue un retour des lumières. C'est pourquoi il

s'agit bien d'un nouvel obscurantisme quand tout le mouvement présent de la psychanalyse se rue dans un retour aux croyances liées à ce que nous avons appelé le présupposé de la psychologie, – au premier rang desquelles la prétendue fonction de synthèse du *moi*, pour avoir été cent fois réfutée, et bien avant et hors de la psychanalyse, par toutes les voies de l'expérience et de la critique, mérite bien dans sa persistance d'être qualifiée de superstition.

La notion de *moi* que Freud a démontrée spécialement dans la théorie du narcissisme en tant que ressort de toute énamoration (*Verliebtheit*) et dans la technique de la résistance en tant que supportée par les formes latente et patente de la dénégation (*Verneinung*), accuse de la façon la plus précise ses fonctions irréalisantes : mirage et méconnaissance. Il la complétait d'une genèse qui clairement situe le moi dans l'ordre des relations imaginaires et montre dans son aliénation radicale la matrice qui spécifie comme essentiellement intrasubjective l'agressivité interhumaine. Mais déjà sa descendance spirituelle, prenant de la levée du tabou sur un mot, prétexte à tous les contresens, et de celle de l'interdit sur un intérêt, occasion d'un retour d'idolâtrie, nous préparait les lendemains de renforcement propédeutique du moi où maintenant tend à se résorber l'analyse.

C'est qu'aussi bien la dite descendance n'avait pas eu le temps d'assimiler le sens de la découverte de l'inconscient, faute d'avoir reconnu dans sa manœuvre analytique la grande tradition dialectique dont elle représentait pourtant la rentrée éclatante. Tout au contraire, les épigones furent bientôt pris de vergogne à l'endroit d'un matériel symbolisant dont, sans parler de son étrangeté propre, l'ordonnance tranchait sur le style de la science régnante à la façon de cette collection de jeux privilégiés que celle-ci relègue dans les récréations, mathématiques ou autres, voire qui évoque ces arts libéraux où le Moyen Âge ordonnait son savoir, de la grammaire à la géométrie, de la rhétorique à la musique.

Tout les invitait pourtant à reconnaître la méthode dialectique la plus développée dans le procédé essentiel par où la psychanalyse dans son expérience

conjugue le particulier à l'universel, dans sa théorie subordonne le réel au rationnel, dans sa technique rappelle le sujet à son rôle constituant pour l'objet, dans mainte stratégie enfin recoupe la phénoménologie hégélienne, – ainsi dans la rétorsion au discours de la belle âme, du secours qu'elle apporte au désordre du monde où sa révolte prend son thème. Thème, soit dit en passant, dont on ne saurait imputer l'engeance à l'introversion du promeneur solitaire, quand nous nous souvenons qu'il fut produit sur la scène du monde par le conquérant combien extraverti, Camoëns, dans le titre d'un de ses grands poèmes.

Ce n'est pas en effet de psychologie que Freud se soucie, ni de renforcer le moi de sa patiente, ni de lui apprendre à supporter la frustration, quand il est par Dora pris à partie sur la situation scandaleuse où l'inconduite de son père la prostitue. Bien au contraire, c'est à cette situation même qu'il la renvoie et pour obtenir d'elle l'aveu de l'actif et constant soutien qu'elle y apporte et sans quoi cette situation n'eût pu un instant se perpétuer.

(210)Aussi bien seul l'exercice de cette dialectique permet-il de ne pas confondre l'expérience analytique avec une situation à deux qui, d'être abordée comme telle, ne peut engendrer chez le patient qu'un surcroît de résistances, à quoi l'analyste à son tour ne croit pouvoir remédier qu'en s'abandonnant aux siennes, aboutissant en fin de compte à cette méthode que les meilleurs avouent, sans plus même en ressentir l'avertissement d'une gêne : chercher un allié, disent-ils, dans « la partie saine » du moi du patient pour remanier l'autre à la mesure de la réalité. Qu'est-ce donc là, sinon refaire le moi du patient à l'image du moi de l'analyste ? Le processus se décrit en effet comme celui de la « refente du moi » *(splitting of the ego)* : de gré ou de force, la moitié du moi du sujet est censée passer du bon côté de la barricade psychologique, soit celui où la science de l'analyste n'est pas contestée, puis la moitié de la moitié qui reste, et ainsi de suite. On comprend que dans ces conditions on puisse espérer la réforme du pécheur, nous voulons dire du névrosé ; à tout le moins,

ou à son défaut, son entrée au royaume de l'*'homo psychanalyticus,* odieux à entendre, mais sûr de son salut.

Le *moi* pourtant n'est jamais qu'une moitié du sujet, vérité première de la psychanalyse ; encore cette moitié n'est-elle pas la bonne, ni celle qui détient le fil de sa conduite, de sorte que dudit fil il reste à retordre, et pas seulement un peu. Mais qu'importe ! Chacun ne sait-il pas depuis quelque temps que le sujet dans sa résistance use de telle ruse qu'il ira jusqu'à prendre le maquis de la perversion avouée, la *strada* de l'incontinence passionnelle, plutôt que de se rendre à l'évidence : à savoir qu'en dernière analyse il est prégénital, c'est-à-dire intéressé, – où l'on peut voir que Freud fait retour à Bentham, et la psychanalyse au bercail de la psychologie générale.

Inutile donc d'attaquer un tel système où tout se tient, sinon pour lui contester tout droit à s'appeler psychanalyse.

Pour revenir, quant à nous, à une vue plus dialectique de l'expérience, nous dirons que l'analyse consiste précisément à distinguer la personne étendue sur le divan analytique de celle qui parle. Ce qui fait déjà avec celle qui écoute trois personnes présentes dans la situation analytique, entre lesquelles il est de règle de se poser la question qui est de base en toute matière d'hystérie : où est le *moi* du sujet ? Ceci admis, il faut dire que la situation n'est pas à trois, mais bien à quatre, le rôle du mort comme au bridge étant toujours de la partie, et tellement qu'à n'en pas tenir compte il est impossible d'articuler quoi que ce soit qui ait un sens à l'endroit d'une névrose obsessionnelle.

Aussi bien est-ce par le médium de cette structure où s'ordonne tout transfert, qu'a pu se lire tout ce que nous savons de la structure des névrosés. De même que si le truchement de la parole n'était pas essentiel à la structure analytique, le contrôle d'une analyse par un analyste qui n'en a que le rapport verbal, serait strictement impensable, alors qu'il est un des modes les plus clairs et les plus féconds de la relation analytique (*cf.* le rapport).

Sans doute l'ancienne analyse, dite « du matériel », peut-elle paraître archaïque à nos esprits pris à la diète d'une conception de plus en plus abstraite de la réduction psychothérapique. À en reprendre pourtant le legs clinique, il apparaîtra de plain-pied avec la reprise que nous tentons de l'analyse freudienne en ses principes. Et, puisque nous évoquions tout à [211]l'heure, pour situer cette phase ancienne, la science d'une époque périmée, souvenons-nous de la sagesse que contenait celle-ci dans ses exercices symboliques et de l'exaltation que l'homme y pouvait prendre quand se brisaient les vases d'un verre encore opalisé. Et j'en tirerai pour vous un signe sur lequel vous guider.

Plus d'une voie se propose à votre recherche, en même temps que des entraves y sont mises de toutes parts au nom d'interdits, de modes, de prétentions au « classicisme », de règles souvent impénétrables et, pour tout dire, de mystifications, – j'entends le terme au sens technique que lui a donné la philosophie moderne. Quelque chose caractérise pourtant ces mystères et leurs douteux gardiens. C'est la morosité croissante des tâches et des termes où ils appliquent leurs efforts et leurs démonstrations.

Apprenez donc quel est le signe où vous pourrez vous assurer qu'ils sont dans l'erreur. La psychanalyse, si elle est source de vérité, l'est aussi de sagesse. Et cette sagesse a un aspect qui n'a jamais trompé depuis que l'homme s'affronte à son destin. Toute sagesse est un gay savoir. Elle s'ouvre, elle subvertit, elle chante, elle instruit, elle rit. Elle est tout langage. Nourrissez-vous de sa tradition, de Rabelais à Hegel. Ouvrez aussi vos oreilles aux chansons populaires, aux merveilleux dialogues de la rue…

Vous y recevrez le style par quoi l'humain se révèle dans l'homme, et le sens du langage sans quoi vous ne libérerez jamais la parole.

[…]

[242]Réponse de Jacques Lacan aux interventions

Les raisons de temps ne justifieraient pas que j'élude rien des questions qu'on m'a posées, et ce ne serait pas sans arbitraire après mon discours que je prétendrais que ma réponse à l'une pût valoir pour celle qui n'en serait pas moins la même d'être d'un autre. Si donc, m'adressant dans ma réponse à chacun, je fais un choix dans ces questions, c'est que je pense ne pouvoir ici satisfaire à aucune, si elle n'est valable pour tous.

Je commencerai donc par remercier Daniel Lagache du soin qu'il a mis à vous représenter dans une clarté systématique les directions et les incidences de mon rapport : il n'eût pas mieux fait en la solennité d'une soutenance de thèse, si justifiées que soient ses remarques sur la rupture manifeste en mon travail des lois du discours académique.

Aussi l'ordre qu'il y retrouve à le restituer, pour employer ses termes, à une raison raisonnante, ne peut-il m'apparaître que comme la palme accordée à une intention qui fut la mienne et que je dirai proprement véridique, entendant par là désigner ce qu'elle vise plus encore que ce qui l'inspire.

Une vérité en effet, tel est le centre unique où mon discours trouve sa cohérence interne et par quoi il prétend à être pour vous ce qu'il sera si vous voulez bien y recourir en nos travaux futurs : cet A. B. C., ce rudiments dont le défaut se fait sentir parfois en un enseignement toujours engagé en quelque problème actuel, et qui concerne les concepts dialectiques : parole, sujet, langage, où cet enseignement trouve ses coordonnées, ses lignes et centre de référence. Ceci, non pas en vous proposant ces concepts en des définitions formelles où vous trouveriez occasion à renouveler les entifications qu'ils visent à dissoudre, mais en les mettant à votre portée dans l'univers de langage où ils s'inscrivent dans le moment qu'ils prétendent à en régir le mouvement. Car c'est à vous référer à leur articulation dans ce discours que vous

apercevrez l'emploi exact où vous pourrez les reprendre dans la signification nouvelle où il vous sera donné d'en faire usage.

Je vais maintenant à la question qui me semble avoir été ramenée de façon saisissante, fût-ce à l'état décomplété, en plus d'une intervention.

Quel lien faites-vous, me suis-je entendu interpeller, entre cet instrument de langage dont l'homme doit accepter les données tout autant que celles du réel et cette fonction de fondation qui serait celle de la parole en tant qu'elle constitue le sujet dans la relation intersubjective ?

Je réponds : en faisant du langage le médium où réordonner l'expérience [243]analytique, ce n'est pas sur le sens de moyen qu'implique ce terme, mais sur celui de lieu que nous mettons l'accent : forçons encore jusqu'à le dire lieu géométrique pour montrer qu'il n'y a là nulle métaphore.

Ce qui n'exclut pas, bien loin de là, que ce ne soit en chair et en os, c'est-à-dire avec toute notre complexité charnelle et sympathisante, que nous habitions ce lieu, et que ce soit précisément parce que tout s'y passe de ce qui peut nous intéresser de pied en cap, que l'empire va si loin des correspondances développées dans les dimensions de ce lieu.

Tel s'ébauche le fondement d'une théorie de la communication inter-humaine, dont seule peut-être notre expérience peut se trouver en posture de préserver les principes, à l'encontre de cette débauche de formulations aussi simplettes que précipitées qui font les frais des spéculations à la mode sous ce chef.

Il reste que c'est dans le parti pris propre à la notion de communication que nous orientons délibérément notre conception du langage, sa fonction d'expression n'étant mentionnée, que nous sachions, qu'une seule fois dans notre rapport.

Précisons donc ce que le langage signifie en ce qu'il communique : il n'est ni signal, ni signe, ni même signe de la chose, en tant que réalité extérieure. La relation entre signifiant et signifié est tout entière incluse dans l'ordre du langage lui-même qui en conditionne intégralement les deux termes.

Examinons d'abord le terme signifiant. Il est constitué par un ensemble d'éléments matériels liés par une structure dont nous indiquerons tout à l'heure à quel point elle est simple en ses éléments, voire où l'on peut situer son point d'origine. Mais, quitte à passer pour matérialiste, c'est sur le fait qu'il s'agit d'un matériel que j'insisterai d'abord et pour souligner, en cette question de lieu qui fait notre propos, la place occupée par ce matériel : à seule fin de détruire le mirage qui semble imposer par élimination le cerveau humain comme lieu du phénomène du langage. Où pourrait-il bien être en effet ? La réponse est pour le signifiant : partout ailleurs. Sur cette table voici, plus au moins dispersé, un kilo de signifiant. Tant de mètres de signifiant sont là enroulés avec le fil du magnétophone où mon discours s'est inscrit jusqu'à ce moment. C'est le mérite, peut-être le seul, mais imprescriptible, de la théorie moderne de la communication d'avoir fait passer dans le sérieux d'une pratique industrielle (ce qui est plus que suffisant aux yeux de tous pour lui donner son *affidavit* scientifique) la réduction du signifiant en unités insignifiantes, dénommées unités *hartley*, par où se mesure, en fonction de l'alternative la plus élémentaire, la puissance de communication de tout ensemble signifiant.

Mais le nerf de l'évidence qui en résulte, était déjà pour ce qui nous intéresse dans le mythe forgé par Rabelais, ne vous disais-je pas le cas qu'on en peut faire, des paroles gelées. Bourde et coquecigrue, bien sûr, mais dont la substantifique moelle montre qu'on pouvait même se passer d'une théorie physique du son, pour atteindre à la vérité qui résulte de ce savoir que ma parole est là, dans l'espace intermédiaire entre nous, identique aux ondes qui la véhiculent de ma glotte à vos oreilles. À quoi nos contemporains ne voient que du feu, et non pas seulement comme on pourrait le croire pour ce que le sérieux de la pratique industrielle, dont Dieu me garde (244)de me gausser, manque au gay savoir, mais sans doute pour quelque raison de censure, puisque les gorges chaudes qu'ils font du génie d'anticipation dont ce mythe ferait la preuve, ne leur découvrent pas la question : anticipation de quoi ? À savoir quel sens

inclus aux réalisations modernes du phonographe a-t-il pu guider l'auteur de cette fantaisie, s'il est vrai qu'elle les anticipe ?

Passons au signifié. Ce n'est pas la chose, vous ai-je dit, qu'est-ce donc ? Précisément le sens. Le discours que je vous tiens ici, pour ne pas chercher plus loin notre exemple, vise sans doute une expérience qui nous est commune, mais vous estimerez son prix à ce qu'il vous communique le sens de cette expérience, et non pas cette expérience elle-même. Vous communiquât-il même quelque chose qui fût proprement de cette dernière, ce serait seulement pour autant que tout discours en participe, question qui, pour être justement celle en suspens, montre que c'est à elle qu'est suspendu l'intérêt de ma communication[3]. Si donc le questionneur à qui le bon sens a été si bien partagé qu'il ne tient pas pour moins promise à sa certitude la réponse à sa question renouvelée de tout à l'heure, la repose en effet :

« Et ce sens, où est-il ? » La réponse correcte ici, « nulle part », pour être opposée quand il s'agit du signifié à celle qui convenait au signifiant, ne l'en décevra pas moins, s'il en attendait quelque chose qui se rapprochât de « la dénomination des choses ». Car, outre que, contrairement aux apparences grammaticales qui la font attribuer au substantif, nulle « partie du discours » n'a le privilège d'une telle fonction, le sens n'est jamais sensible que dans l'unicité de la signification que développe le discours.

C'est ainsi que la communication inter-humaine est toujours information sur l'information, mise à l'épreuve d'une communauté de langage, numérotage et mise au point des cases de la cible qui cerneront les objets, eux-mêmes nés de la concurrence d'une rivalité primordiale.

Sans doute le discours a-t-il affaire aux choses. C'est même à cette rencontre que de réalités elles deviennent des choses. Tant il est vrai que le mot n'est pas le signe de

[3]. Puis-je verser ici au dossier le remarquable aveu que j'ai reçu plus récemment de l'un des assidus d'un cours où j'ai eu à traiter de la psychanalyse à l'usage de spécialistes qui ne s'y destinaient pas : « Je n'ai pas toujours compris les choses que vous nous disiez » (on sait que je ne ménage guère mes auditeurs). « Mais j'ai pu constater que vous aviez, sans que je sache comment, transformé ma façon d'entendre les malades dont j'avais à m'occuper ». *(Note de J. L.).*

la chose, qu'il va à être la chose même. Mais c'est justement pour autant qu'il abandonne le sens, – si l'on en exclut celui de l'appel, au reste plutôt inopérant en tel cas : comme il se voit aux chances minimes dans l'ensemble qu'à l'énoncé du mot « femme » une forme humaine apparaisse, mais grandes par contre qu'à s'écrier ainsi à son apparition on la fasse fuir.

Que si l'on m'oppose traditionnellement que c'est la définition qui donne au mot son sens, je le veux bien : ce n'est pas moi pour lors qui aurai dit que chaque mot suppose en son usage le discours entier du dictionnaire…, – voire de tous les textes d'une langue donnée.

Reste que, mis à part le cas des espèces vivantes, où la logique d'Aristote prend son appui réel, et dont le lien à la nomination est déjà suffisamment indiqué au livre biblique de la Genèse, toute chosification comporte une [(245)]confusion, dont il faut savoir corriger l'erreur, entre le symbolique et le réel.

Les sciences dites physiques y ont paré de façon radicale en réduisant le symbolique à la fonction d'outil à disjoindre le réel, – sans doute avec un succès qui rend chaque jour plus claire, avec ce principe, la renonciation qu'il comporte à toute connaissance de l'être, et même de l'étant, pour autant que celui-ci répondrait à l'étymologie au reste tout à fait oubliée du terme de physique.

Pour les sciences qui méritent encore de s'appeler naturelles, chacun peut voir qu'elles n'ont pas fait le moindre progrès depuis l'histoire des animaux d'Aristote.

Restent les sciences dites humaines, qui furent longtemps désorientées de ce que le prestige des sciences exactes les empêchait de reconnaître le nihilisme de principes que celles-ci n'avaient pu soutenir qu'au prix de quelque méconnaissance interne à leur rationalisation, – et qui ne trouvent que de nos jours la formule qui leur permettra de les distancer : celle qui les qualifie comme sciences conjecturales.

Mais l'homme n'y paraîtra bientôt plus de façon sérieuse que dans les techniques où il en est « tenu compte » comme des têtes d'un bétail ; autrement dit, il y serait bientôt plus effacé que la nature dans les sciences physiques, si nous autres

psychanalystes ne savions pas y faire valoir ce qui de son être ne relève que du symbolique.

Il reste que c'est là ce qui ne saurait être, si peu que ce soit, chosifié, – aussi peu que nous n'y songeons pour la série des nombres entiers ou la notion d'une espérance mathématique.

C'est pourtant dans ce travers que tombe mon élève Anzieu en m'imputant une conception magique du langage qui est fort gênante en effet pour tous ceux qui ne peuvent faire mieux que d'insérer le symbolique comme moyen dans la chaîne des causes, faute de le distinguer correctement du réel. Car cette conception s'impose à défaut de la bonne : « Je dis à mon serviteur : « Va ! » et « il va », comme s'exprime l'Évangile, « Viens ! », et « il vient ». Magie incontestable que tout cela, si quotidienne qu'elle soit. Et c'est bien parce que toute méconnaissance de soi s'exprime en projection, Anzieu mon ami, que je vous parais victime de cette illusion. Car reconnaissez celle à laquelle vous cédez quand le langage vous paraît n'être qu'un des modèles entre autres qu'il m'est loisible de choisir, pour comprendre notre expérience dans l'ordre des choses, sans vous apercevoir que, si j'ose dire, il y fait tache dans cet ordre, puisque c'est avec son encre que cet ordre s'écrit.

À la vérité, cet ordre s'est écrit en bien des registres avant que la notion des causes y régisse entrées et sorties. Les lignes d'ordre sont multiples qui se tracent entre les pôles où s'oriente le champ du langage. Et pour nous acheminer du pôle du *mot* à celui de la *parole*, je définirai le premier comme le point de concours du matériel le plus vide de sens dans le signifiant avec l'effet le plus réel du symbolique, place que tient le mot de passe, sous la double face du non-sens où la coutume le réduit, et de la trêve qu'il apporte à l'inimitié radicale de l'homme pour son semblable. Point zéro, sans doute, de l'ordre des choses, puisqu'aucune chose n'y apparaît encore, mais qui déjà contient tout ce que l'homme peut attendre de sa vertu, puisque celui qui a le mot évite la mort.

Vertu de reconnaissance liée au matériel du langage, quelles chaînes du [246]discours concret vont-elles la relier à l'action de la parole en tant qu'elle fonde le sujet ? Pour vous faire connaître aux emplois que les primitifs donnent au mot parole l'extension qu'ils donnent à sa notion, voire le lien essentiel qui l'unit, plus saisissant ici d'apparaître radical, à l'efficace de ces techniques dont souvent nous n'avons plus le secret, et où se confirme la fonction fondamentalement symbolique de leurs produits comme de leur échange, je vous renvoie au livre parfois embrouillé, mais combien suggestif qu'est le *Do kamo* de Leenhardt.

Mais rien ne fonde plus rigoureusement notre propos que la démonstration apportée par Lévi-Strauss que l'ensemble des structures élémentaires de la parenté, au delà de la complexité des cadres nominaux qu'ils supposent, témoignent d'un sens latent de la combinatoire qui pour n'être rendu patent qu'à nos calculs, n'a d'équivalent que les effets de l'inconscient que la philologie démontre dans l'évolution des langues.

Les remarques sur la coïncidence des aires culturelles où se répartissent les langues selon les systèmes primordiaux d'agrégation morphologique avec celles que délimitent les lois de l'alliance au fondement de l'ordre des lignées, convergent en une théorie généralisée de l'échange, où femmes, biens, et mots apparaissent homogènes, pour culminer en l'autonomie reconnue d'un ordre symbolique, manifeste en ce point zéro du symbole où notre auteur formalise le pressentiment qu'en donne de toujours la notion de mana.

Mais comment ne pas dire encore que le fruit de tant de science nous était déjà offert en un gay savoir, quand Rabelais imagine le mythe d'un peuple où les liens de parenté s'ordonneraient en nominations strictement inverses à celles qui ne nous paraissent qu'illusoirement conformes à la nature ? Par quoi nous était déjà proposée cette distinction de la chaîne des parentés et de la trame réelle des générations dont le tressage abonde en répétitions de motifs qui justement substituent l'identité symbolique à l'anonymat individuel. Cette identité vient en fait à contre-pente de la

réalité, autant que les interdits s'opposent aux besoins sans nécessité naturelle. Et qu'on n'excepte même pas le lien réel de la paternité, voire de la maternité, l'un et l'autre conquêtes fraîches de notre science : qu'on lise Eschyle pour se convaincre que l'ordre symbolique de la filiation ne leur doit rien.

Voici donc l'homme compris dans ce discours qui dès avant sa venue su monde détermine son rôle dans le drame qui donnera son sens à sa parole[4]. Ligne la plus courte, s'il est vrai qu'en dialectique la droite le soit (247)aussi, pour tracer le chemin qui doit nous mener, de la fonction du mot dans le langage, à la portée dans le sujet de la parole.

Maints autres pourtant nous offrent leurs courbes parallèles en ce déduit, aux chaînes en fuseau de ce champ de langage, – où l'on peut voir que la prise du réel en leur séquence n'est jamais que la conséquence d'un enveloppement de l'ordre symbolique.

Le démontrer serait les parcourir. Indiquons-en pourtant un moment privilégié, que nous ferait oublier celui où nous sommes venus de remettre à la chaîne des causes la direction de l'univers, si nous ne nous rappelions qu'il était son antécédent nécessaire.

Pour que la décision du vrai et du faux se libérât de l'ordalie, longtemps seule épreuve à opposer à l'absolu de la parole, il a fallu en effet que les jeux de l'agora, au cours de l'œuvre où se donna « un sens plus pur » aux mots s'affrontant des tribus, dégagent les règles de la joute dialectique par quoi avoir raison reste toujours avoir raison du contradicteur.

---

[4]. Qu'on nous excuse de rapporter encore un commentaire récent des faits à ce discours. Comme nous invitions, conformément à cette remarque, la distinguée ambassadrice d'une république de l'au-delà européen de naguère, à considérer ce qu'elle devait, autant et plus qu'aux gènes de ses géniteurs, voire à sa nourriture de chair et d'images, à la singularité du fait d'état civil qui lui attribuait le nom, disons d'Olga Durantschek, nous pûmes surprendre le tout-à-trac de l'innocence dans sa verdeur, en ces mots qui jaillirent : « Mais c'est un hasard ! ». En quoi cette âme pure, peu soucieuse des conquêtes du matérialisme dialectique, retrouvait l'accident, en tant qu'opposé à la substance par la tradition scolastique, en même temps que la base authentique de sa coexistence avec la petite bourgeoise la plus férue de sa personne, ô combien humaine, dans la croyance irréprimée qu'*elle était elle,* bien « elle », elle à jamais prévue sans doute en sa radieuse apparition au monde par une science incréée.

Sans doute est-ce là moment d'histoire, miracle si l'on veut, qui vaut un hommage éternel aux siècles de la Grèce à qui nous le devons. Mais on aurait tort d'hypostasier en ce moment la genèse d'un progrès immanent. Car outre qu'il entraîna à sa suite tant de byzantinismes qu'on situerait mal dans ce progrès, si peu dignes qu'ils soient de l'oubli, nous ne saurions faire de la fin même qu'on lui supposerait dans un causalisme achevé, une étape si décisive qu'elle renvoie jamais les autres au passé absolu.

Et prenez la peine, je vous prie, d'ouvrir les yeux sur ce qui en manière de sorcellerie se passe à votre porte, si la raison de mon discours n'a pas l'heur de vous convaincre.

C'est que pour les liaisons de l'ordre symbolique, c'est-à-dire pour le champ de langage qui fait ici notre propos, *tout est toujours là.*

C'est là ce qu'il vous faut retenir, si vous voulez comprendre la contestation formelle par Freud de toute donnée en faveur d'une tendance au progrès dans la nature humaine. Prise de position catégorique, bien qu'on la néglige au détriment de l'économie de la doctrine de Freud, sans doute en raison du peu de sérieux où nous ont habitué en cette matière nos penseurs patentés, Bergson y compris, – de l'écho qu'elle paraît faire à une pensée réactionnaire devenue lieu commun, – de la paresse aussi qui nous arrête d'extraire du pied de la lettre freudienne le sens que nous pouvons être sûrs pourtant d'y trouver toujours.

Ne peut-on en effet se demander, à se fier à ce verdict de Freud à son apogée, s'il ne rend pas non avenu l'étonnement qu'il marquait encore douze ans plus tôt à propos de « l'homme aux loups », de l'aptitude si manifeste en ce névrosé, à maintenir ses conceptions sexuelles et ses attitudes objectales précédentes pêle-mêle avec les nouvelles qu'il avait réussi à acquérir et s'il se fut dès lors attardé à l'hypothèse d'un trait de constitution en ce cas, plus que ne le comportait la voie où son sens du symbolique l'engageait déjà pour le comprendre.

Car ce n'est pas bien entendu à quelque fumeuse *Völkerpsychologie*, mais bien à l'ordre que nous évoquons ici, qu'il se référait en vérité, en rapprochant dès l'abord

ce phénomène névrotique du fait historique, porté à son attention par son goût érudit de l'ancienne Égypte, de la coexistence, aux diverses époques de son Antiquité, de théologies relevant d'âges bien différents [248]de ce qu'on appelle plus ou moins proprement la conscience religieuse.

Mais quel besoin surtout d'aller si loin dans le temps, voire dans l'espace, pour comprendre la relation de l'homme au langage ? Et si les ethnographes depuis quelque temps s'entraînent à l'idée qu'ils pourraient trouver leurs objets dans la banlieue de leur propre capitale, ne pourrions-nous, nous qui avons sur eux l'avance que notre terrain soit notre couche et notre table, je parle ici du mobilier analytique, au moins tenter de rattraper le retard que nous avons sur eux dans la critique de la notion de régression, par exemple, quand nous n'avons pas à en chercher les bases ailleurs que dans les formes fort dialectiquement différenciées sous lesquelles Freud présenta cette notion dès qu'introduite. Au lieu de quoi notre routine la réduit à l'emploi toujours plus grossier des métaphores de la régression affective.

Ce n'est donc pas une ligne du discours, mais toutes (et chacune en son genre portant effet de détermination dans le sens, c'est-à-dire de raison), qui vont se rassembler à l'autre pôle du champ de langage, celui de la parole. Il n'est pas en reste sur le pôle du *mot* pour la singularité de la structure qu'il présente en une forme contrariée. S'il s'agissait en effet dans celui-là du concours de la pure matérialité du langage avec l'effet optimum de l'acte de reconnaissance, on voit ici en quelque sorte diverger de l'intention de reconnaissance, la forme de communication la plus paradoxale. Si l'on ne recule à la formuler telle que l'expérience l'impose, on y recueille en termes éclatants l'équation générale de la communication transsubjective, – en quoi nous est fourni le complément nécessaire à la théorie moderne de la communication, laquelle n'a de sens qu'à se référer strictement à l'autre pôle de notre champ. Cette formule, la voici : l'action de la parole pour autant que le sujet entende s'y fonder, est telle que l'émetteur, pour communiquer son message, doit le recevoir du récepteur, encore n'y parvient-il qu'à l'émettre sous une forme inversée.

Pour l'éprouver aux angles opposés des intentions les plus divergentes en la relation de reconnaissance, celle qui s'engage devant la transcendance et devant les hommes dans la foi de la parole donnée, et celle qui fait fi de toute médiation par l'autre pour s'affirmer en son seul sentiment, – nous la trouvons confirmée dans les deux cas en sa séquence formelle.

Dans le premier, elle apparaît avec éclat dans le « tu es ma femme » ou le « tu es mon maître » par où le sujet fait montre de ne pouvoir engager en première personne son hommage lige dans le mariage ou dans la discipline, sans investir l'autre comme tel de la parole où il se fonde, au moins le temps qu'il faut à celui-ci pour en répudier la promesse. À quoi se voit de façon exemplaire que la parole n'est en aucun des sujets, mais en le serment qui les fonde, si légèrement que chacun vienne à y jurer sa foi.

Le second cas est celui du refus de la parole qui, pour définir les formes majeures de la paranoïa, n'en présente pas moins une structure dialectique dont la clinique classique, par le choix du terme d'interprétation pour désigner son phénomène élémentaire, montrait déjà le pressentiment. C'est du message informulé qui constitue l'inconscient du sujet, c'est-à-dire du « je l'aime » que Freud y a génialement déchiffré, qu'il faut partir pour obtenir avec lui dans leur ordre les formes de délire où ce message se réfracte dans chaque cas.

On sait que c'est par la négation successive des trois termes du message, [(249)]que Freud en fait une déduction qui impose le rapprochement avec les jeux de la sophistique.

C'est à nous d'y trouver la voie d'une dialectique plus rigoureuse, mais constatons dès maintenant que la formule que nous donnons de la communication transsubjective, ne s'y révèle pas moins brillante à l'usage.

Elle nous conduira seulement à reconnaître les effets de la dissociation de l'imaginaire et du symbolique, – l'inversion symbolique pour ce que le « tu » est ici

exclu, entraînant subversion de l'être du sujet, – la forme de réception du message par l'autre se dégradant en réversion imaginaire du moi.

Il reste que c'est à s'additionner sur l'objet (homosexuel) du sentiment « qui n'ose pas dire son nom » que ces effets, pour dissociés qu'ils s'y maintiennent, vont à la moindre subversion de l'être pour le sujet, c'est-à-dire lui évitent d'être-pour-la-haine dans l'érotomanie, où le « je l'aime » devient dans l'inversion symbolique « ce n'est pas lui, mais elle que j'aime », pour s'achever dans la réversion imaginaire en « elle m'aime » (ou « il » pour le sujet féminin). Si cependant l'héroïsme marqué dans la résistance aux « épreuves » pouvait un instant donner le change sur l'authenticité du sentiment, la fonction strictement imaginaire de l'autre intéressé, se trahit assez dans l'intérêt universel attribué à l'aventure.

À s'additionner par contre sur le sujet, les deux effets, symbolique et imaginaire, par les transformations en « ce n'est pas moi qui l'aime, c'est elle », et « il l'aime (elle) » (au genre près du pronom pour le sujet féminin), – aboutissent au délire de la jalousie, dont la forme proprement interprétative comporte une extension indéfinie des objets révélant la même structure généralisée de l'autre, mais où la haine vient à monter dans l'être du sujet.

Mais c'est à porter sur la relation que fonde la parole latente, que l'inversion réfractant ses effets sur les deux termes que désubjective également le refus de la médiation par l'Autre, fait passer le sujet du « Je le hais » de sa dénégation latente, par l'impossibilité de l'assumer en première personne, au morcellement projectif de l'interprétation persécutive dans le réseau sans fin de complicités que suppose son délire, – cependant que son histoire se désagrège dans la régression proprement imaginaire du statut spatio-temporel dont nous avons mis en valeur la phénoménologie dans notre thèse, comme proprement paranoïaque.

Si certains d'entre vous en ce point ont déjà laissé naître sur leurs lèvres le « Que nul n'entre ici s'il n'est dialecticien » que suggère mon discours, qu'ils y reconnaissent aussi sa mesure.

Car l'analyse dialectique que nous venons de tenter du déploiement des structures délirantes, Freud n'y a pas seulement trouvé un raccourci, il lui a donné son axe à y tracer son chemin au ras des formes grammaticales sans paraître embarrassé que ce fût là une déduction « trop verbale[5] ».

Que donc vous soyez rompus aux arts de la dialectique n'exige pas pour autant que vous soyez des penseurs. Ce que vous comprendrez facilement à être juste assez déniaisés pour ne plus croire que la pensée soit supposée dans la parole. Car, outre que la parole s'accommode fort bien du vide de (250)la pensée, l'avis que nous recevons des penseurs est justement que pour l'usage que l'homme en fait d'ordinaire, la parole si tant est qu'il y ait quelque chose à en penser, c'est bien qu'elle lui a été donnée pour cacher sa pensée. Qu'il vaille mieux, en effet, poux la vie de tous les jours « cacher ça », fût-ce au prix de quelque artifice, c'est ce qu'on accordera sans peine à savoir quels borborygmes sont habituellement revêtus du nom pompeux de pensées : et qui mieux qu'un analyste pourrait se dire payé pour le savoir ? L'avis des penseurs pourtant n'est, même par nous, pas pris fort au sérieux, ce qui ne fait que leur rendre raison, ainsi qu'à la position que nous soutenons présentement et qui se renforce d'être pratiquement celle de tout le monde.

Leur commun pessimisme n'est pourtant pas seul en faveur de l'autonomie de la parole. Quand hier nous étions tous saisis du discours de notre transparente Françoise Dolto, et que dans ma fraternelle accolade je lui disais qu'une voix divine s'était fait entendre par sa bouche, elle me répondit comme un enfant qu'on prend au fait : « Qu'ai-je donc dit ? J'étais si émue d'avoir à parler que je ne pensais plus à ce que je pouvais dire ». Pardi ! Françoise, petit dragon (et pourquoi le dire petit si ce n'est qu'il s'agisse du lézard d'Apollon), tu n'avais pas besoin d'y penser pour nous faire don de ta parole, et même pour en fort bien parler. Et la déesse même qui t'eût soufflé ton discours, y eût pensé moins encore. Les Dieux sont trop identiques à la béance

[5]. *Cf.* le cas du président Schreber, *in Cinq psychanalyses*, P. U. F., pp. 308-309. – *G. W.*, VIII, pp. 299-300.

imaginaire que le réel offre à la parole, pour être tentés par cette conversion de l'être où quelques hommes se sont risqués, pour que la parole devînt pensée, pensée du néant qu'elle introduit dans le réel et qui dès lors va par le monde dans le support du symbole.

C'est d'une telle conversion qu'il s'agit dans le *cogito* de Descartes, et c'est pourquoi il n'a pu songer à faire de la pensée qu'il y fondait un trait commun à tous les hommes, si loin qu'il étendît le bénéfice de son doute à leur faire crédit du bon sens. Et c'est ce qu'il prouve dans le passage du Discours que cite Anzieu, en n'apportant pour distinguer l'homme de son semblant dans l'étendue, d'autres critères que ceux-là même que nous donnons ici pour ceux de la parole. Comme il le montre à réfuter par avance l'escamotage que les modernes en font dans le circuit dit du stimulus-réponse : « Car on peut bien, dit-il en effet, concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profère des paroles… à propos des actions corporelles qui causeront quelques changements en ses organes, comme si on la touche en quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on veut lui dire ; si, en un autre, qu'elle crie qu'on lui fait mal », – pour se confier au double critère à quoi la machine fera selon lui défaut, à savoir qu'il ne sera pas possible que ces paroles, « elle les arrange diversement » et « pour répondre au sens de tout ce qui se dira en sa présence » : soit les deux termes de substitution combinatoire du signifiant et de transsubjectivité fondamentale du signifié où nous caractérisons mot et parole dans le langage.

Si donc Anzieu pense ici arguer contre moi, c'est en raison du préjugé commun sur l'harmonie de la parole à la pensée qui est ce que je mets en doute. Je passe sur l'inadéquation de l'exemple dont Descartes ne peut mais, puisque l'automate n'est pris par lui que pour cet aspect de leurre de l'animé dont son époque s'enchantait : alors que la machine nous apparaît – j'y reviendrai quelque jour – comme un ensemble d'éléments symboliques, [(251)]organisé de façon précisément à ce qu'ils « s'arrangent diversement » en des séquences orientées, et assez capable de « répondre au sens » des questions qu'on lui propose en son langage, pour que ce qu'on lui a attribué

improprement de pensée puisse légitimement être imputé à la fonction d'une moitié de la parole.

Et ceci nous mène droit au sens du surréalisme dont je dirai qu'Anzieu ne le méconnaît pas moins, à porter les confusions qui nous sont léguées avec la notion d'automatisme au compte d'une « pensée magique » qui, pour être le lieu commun d'un certain retour à la psychologie de notre discipline, en est aussi le plus manifeste alibi.

Le surréalisme en effet prend bien sa place dans une série d'émergences dont l'empreinte commune donne sa marque à notre époque : celle d'un dévoilement des relations de l'homme à l'ordre symbolique. Et le retentissement mondial de ses inventions les plus gamines montre assez qu'il préludait à un avènement plus grave, et plus sombre aussi bien, tel le Dieu-enfant dont Dürer a gravé la figure, animant de ses jeux parodiques le monde d'une Mélancolie en gésine. Panique nuée de symboles confus et de fantasmes morcelants, le surréalisme apparaît comme une tornade au bord de la dépression atmosphérique où sombrent les normes de l'individualisme humaniste. Si l'autonomie de la conscience de soi était déjà condamnée par l'achèvement du discours sur le Savoir dans Hegel, ce fut l'honneur de Freud d'avoir profilé au berceau de ce siècle la figure et l'ombre, sur le nouvel individu, de la puissance contraire. Empire du langage, il commande dans l'avènement historique du discours de l'auto-accusation avant de promettre, aux murmures d'oracle de la machine à calculer. Un pouvoir plus originel de la raison semble surgir par l'éclatement du concept dans la théorie logico-mathématique des ensembles, de l'unité sémantique dans la théorie linguistique du phonème. À cette lumière tout le mouvement phénoménologique, voire existentialiste, apparaît comme la compensation exaspérée d'une philosophie qui n'est plus sûre d'être maîtresse de ses motifs ; et qu'il ne faut pas confondre, bien qu'on les y démarque, avec les interrogations qu'un Wittgenstein ou qu'un Heidegger portent sur les rapports de l'être et du langage, si pensives de s'y savoir incluses, si lentes à en chercher le temps.

Si c'est donc dans le pouvoir que j'accorde au langage qu'Anzieu veut trouver le sens de mon propos, qu'il renonce à m'affubler de romantiques parrainages : sans renier mes amitiés surréalistes, ni désavouer le style à la Marat de leur discours, c'est plutôt sous l'intercession de M. de Tocqueville que je mettrais le mien. Et en ceci au moins que j'indique, que le langage à se libérer des humaines médiations qui le masquaient jusqu'à ce jour, montre un pouvoir auprès duquel les prétentions d'Ancien Régime de celles-ci à l'absolu, apparaîtront des atténuations dérisoires.

Si ces déclarations paraissent osées, du moins témoignent-elles que je ne prends pas la contradiction qu'on m'oppose pour un défaut à la réponse que je peux attendre, – tout au contraire quand chez Anzieu elle manifeste cette proximité à la vérité qui ne s'obtient qu'à ce que ce soit la vérité qui nous serre de près.

C'est même au point que certains enthousiasmes, pour approbatifs qu'ils soient, peuvent m'inspirer plus de réserve : qu'on s'applaudisse des effets [252]de libération que mon propos fait ressentir, d'accord, mais qu'on le fasse juste assez vite pour que ces applaudissements s'éteignent avec l'euphorie de ce sentiment.

Le primat de la technique n'est pas ici mis en cause, mais les mensonges de son enseignement. Il n'est pas question d'y faire rentrer la fantaisie, mais d'en écarter les mystères. Or le mystère est solidaire de privilèges où tout le monde trouve son compte sans quoi l'on n'y tiendrait pas tant, et toute démystification est importune, d'y attenter.

Il est réel qu'on respire mieux à ce que les brumes d'une tâche se lèvent, mais non moins vrai que ses obstacles ne sont pas abaissés pour autant. Sans doute je vous affranchis en vous rappelant que la parole qui guérit dans l'analyse ne peut être que la vôtre, mais je vous rends dans le langage au maître le plus revêche à vos mérites. Il n'est pas de domaine, en effet, où il suffise moins de se faire valoir pour se faire reconnaître, ni où la prudence comme l'audace soient plus souvent prises sans vert : il suffit pour le comprendre de vous souvenir que les retours de la fortune sont la figure

humaine des lois de la dialectique, et donc que ce n'est pas à se confier à la parole qu'on peut espérer les éviter.

Pour en avoir une autre issue, il faudrait, si l'on me permet la métaphore, en agir avec le langage comme on a fait avec le son : aller à sa vitesse pour en franchir le mur. Aussi bien en parlant du bang-bang de l'interprétation vraie, userait-on d'une image assez convenable à la rapidité dont il lui faut devancer la défense du sujet, à la nuit où elle doit le plonger pour qu'il en fasse resurgir à tâtons les portants de la réalité, sans l'éclairage du décor.

L'effet en est rare à obtenir, mais à son défaut vous pouvez vous servir de ce mur même du langage que je ne tiens pas, lui, pour une métaphore puisque c'est un corollaire de mon propos qu'il tient sa place dans le réel.

Vous pouvez vous en servir pour atteindre votre interlocuteur, mais à condition de savoir que, dès qu'il s'agit d'utiliser ce mur, vous êtes l'un et l'autre en deçà, et qu'il faut donc viser à l'atteindre par la bande et non l'objectiver au delà.

C'est ce que j'ai voulu indiquer en disant que le sujet normal partage cette place avec tous les paranoïaques qui courent le monde pour autant que les croyances psychologiques où s'attache ce sujet dans la civilisation, constituent une variété de délire qu'il ne faut pas tenir pour plus bénigne d'être quasi générale. Assurément rien ne vous autorise à y participer sinon dans la mesure justement posée par Pascal où ce serait être fou par un autre tour de folie que de n'être pas fou d'une folie qui apparaît si nécessaire.

Ceci ne saurait aucunement justifier que vous chaussiez les pieds de plomb de la pédagogie, se parât-elle du titre d'analyse des résistances, pour faire l'ours qui expliquerait la danse à son montreur.

Il est tout à fait clair, si l'analyse didactique a un sens, que c'est à vous entendre répondre au sujet, que vous saurez ce qu'il vous dit. Inversement voyez là le secret du miracle permanent qu'est l'analyse dite contrôlée. Mais ceci suppose que, si peu que

ce soit, votre analyse personnelle vous ait fait apercevoir cette aliénation à vous-même, qui est la résistance majeure à quoi vous avez affaire dans vos analyses.

Ainsi vous ferez-vous entendre de la seule place qui soit occupée ou devrait l'être, au delà du mur du langage, à savoir la vôtre.

(253)Il y a là un long chemin technique tout entier à reprendre, et tout d'abord dans ses notions fondamentales puisque la confusion est à son comble et que le battage qu'on mène autour du contre-transfert, s'il part d'une bonne intention, n'y a apporté qu'un bruit de surcroît.

Comment en effet, à ne pas strictement savoir qui parle en vous, pourriez-vous répondre à celui qui vous demande qui il est. Car c'est là la question que votre patient vous pose, et c'est pourquoi quand Serge Leclaire ose ici vous la poser avec lui, ce n'est pas de la réponse qu'elle implique de moi à lui : « Tu es mon disciple », que je lui suis redevable puisque déjà il s'est déclaré tel pour la poser, mais c'est de celle qu'il mérite de moi devant vous : « Tu es un analyste », que je lui rends le témoignage pour ce qu'il a bravé en la posant.

Je dois ici limiter ma réponse. Pour suivre Granoff là où déjà il nous engage en attaquant l'emploi qu'on fait en psychanalyse de la relation d'objet, il me faudrait anticiper sur le chemin que, je l'espère, nous parcourrons ensemble, et qui peut-être impose d'en passer d'abord par la question de l'instinct de mort, soit par le passage le plus ardu qu'ait frayé la pensée de Freud, à en juger par la présomption avec laquelle on le dédaigne. Je n'ai jamais songé à vous guider ici dans les épaisseurs de sens, où le désir, la vie et la mort, la compulsion de répétition, le masochisme primordial sont si admirablement déchosifiés, pour que Freud les traverse de son discours. Au carrefour qui ouvre ce chemin, je vous donnais hier un rendez-vous sans date.

À vrai dire, c'est Juliette Boutonier qui par son admirable lettre, m'empêche de m'y dérober en concluant. Elle sait bien que je ne songe pas à faire tort à l'imaginaire, moi dont le nom reste attaché au stade du miroir. Non seulement je mets l'image au fondement de la conscience, mais je l'étendrais bien partout. Le reflet de la montagne

dans le lac, dirais-je, joue peut-être son rôle dans un rêve du cosmos, oui, mais nous n'en saurons jamais rien tant que le cosmos ne sera pas revenu de son mutisme. Les scrupules dont Juliette Boutonier ceint mon discours, seraient donc superflus s'ils ne trouvaient leur point de chute dans l'objection qu'ils préparent : pourquoi l'équation serait-elle nécessaire que j'établis entre le symbole et la mort ?

Faute d'en pouvoir maintenant définir le concept, je l'illustrerai de l'image dont le génie de Freud semble jouer comme d'un leurre pour nous mettre au cœur fulgurant de l'énigme.

Il a surpris le petit d'homme au moment de sa saisie par le langage et la parole. Le voici, lui et son désir. Cette balle qu'un fil retient, il la tire à lui, puis la jette, il la reprend et la rejette. Mais il scande sa prise et son rejet et sa reprise d'un oo, aa, oo, à quoi le tiers sans qui il n'y a pas de parole ne se trompe pas en affirmant à Freud qui l'écoute que cela veut dire : Fort ! Da ! Parti ! Voilà ! Parti encore… ou mieux selon le vocable auquel un auteur oublié avait fait un sort : Napus !

Au reste peu importe que ce que l'enfant module soit d'une articulation aussi fruste puisque, déjà, y apparaît formé le couple phonématique où la linguistique, en le pas majeur qu'elle a fait depuis, a reconnu le groupe d'opposition élémentaire, dont une batterie assez courte pour tenir en un tableau d'un quart de page donne le matériel vocalique d'une langue donnée.

S'il est presque trop beau de voir le signifiant faire avènement sons la [(254)]forme de son pur élément, en va-t-il de même de la signification qui émerge dans le même temps ? Comment au moins ne pas se le demander devant ce jeu si simple ?

Car que fait-il cet enfant de cet objet sinon de l'abolir à cent reprises, sinon de faire son objet de cette abolition. Sans doute n'est-ce que pour que cent fois renaisse son désir, mais ne renaît-il pas déjà désir de ce désir. Nul besoin donc de reconnaître par le contexte et le témoin que le mal d'attendre la mère a trouvé ici son transfert symbolique. Le meurtre de la chose dont Juliette Boutonier a relevé le terme dans mon discours, est déjà là. Il apporte à tout ce qui est, ce fonds d'absence sur quoi

s'enlèveront toutes les présences du monde. Il les conjoint aussi à ces présences de néant, les symboles, par quoi l'absent surgit dans le présent. Et le voici ouvert à jamais au pathétique de l'être. « Va-t-en ! » lancera-t-il à son amour pour qu'il revienne, « Viens donc ! » se sentira-t-il forcé de murmurer à celui dont déjà il s'absente.

Ainsi le signifiant sous sa forme la plus réduite apparaîtra-t-il déjà superlatif à tout ce qu'il peut y avoir à signifier, et c'est pourquoi nous ne pouvons garder l'illusion que la genèse ait ici le privilège de se calquer sur la structure. La question de savoir quel minimum d'oppositions signifiantes constitue le quantum nécessaire à la constitution d'un langage n'est pas ici de mise, non plus que celle du minimum de joueurs nécessaires pour qu'une partie s'engage où le sujet puisse dire : « Parole ! ».

Car l'autrui comme le désir sont déjà là dans les fantômes inclus dans cet objet symbolisant, avec la mort qui de l'avoir saisi première, en sortira tout à l'heure la dernière pour faire muette la quatrième au jeu. Le jeu, *c'est* le sujet. Mais il n'empêche que le battage des cartes le précède, que les règles se sont élaborées sans lui, que d'autres ont biseauté les cartes, qu'il peut en manquer au paquet, que les vivants même qui joueront sous la livrée des fantômes, ne feront d'annonce qu'à leur couleur, et qu'à quelque jeu que l'on joue, l'on sait qu'on ne jouera jamais qu'au jeu. Si bien que dans l'*Alea jacta est*, qui sonne à chaque instant, ce ne sont pas les mots : « Les dés roulent », qu'il faut entendre, mais bien plutôt pour le redire de l'humour qui me rattache au monde : « Tout est dit. Assez jacté d'amour ».

Ce n'est pas dire que ce que l'action humaine engage dans le jeu, ne vive pas, bien sûr, mais c'est d'y revivre. Telle elle se fige dans ce qu'elle rassemble en un fétiche, pour le rouvrir à un nouveau rassemblement où le premier s'annule ou se confond. (Ici Anzieu qui retrouve son Kant, opine du bonnet). Mais ce sont toujours les quatre du début qui se comptent.

Aussi bien rien se peut-il se passer qui ne les laisse dans leur ordre ? C'est pourquoi, avant de m'effacer moi-même, j'accorderai à M. Perrotti que la musique

n'est pas sans avoir son mot à dire en leur ballet, et même que les tambours sacrés[6] nous rappellent les résonances organiques qui préludèrent à la promulgation de leurs lois, mais qu'en dire de plus ? Sinon de remarquer que l'analyse ne se fait pas en musique, pour accorder qu'il s'y passe aussi de l'ineffable. Mais c'est aussi le parti pris de ce discours que de répondre à ce qui se propose seulement comme ineffable par un « Dès lors n'en parlons plus » dont la désinvolture peut prêter à critique.

(255)Mais n'en montre-t-on pas une plus grande encore à méconnaître que si les moyens de l'analyse se limitent à la parole, c'est que, fait digne d'être admiré en une action humaine, ils sont les moyens de sa fin[7] ?

Conclusion du Pr LAGACHE

[…]

[6].Dont nous retrouvâmes avec Marcel Griaule le nom abyssin dans ces nacaires qu'il ne faut pas prendre pour des trompettes.

[7]. De ce texte a été retranché le passage qui répondait à la remarquable communication de M. Bänziger : eussions-nous même reproduit cette réponse, qu'il eût fallu l'amplifier pour qu'elle pût satisfaire à sa visée, qui n'était rien de moins que de définir la relation de l'analyse à cette zone « mystique » dont il nous semble de pure méthode de l'exclure de son champ, si centrale qu'y apparaisse sa place. Y était indiqué de même le sens systématique de l'ostracisme de Freud par rapport à toute forme plus ou moins océanique de religiosité.
L'invisibilité du lieu de la coupure confirme-t-elle le propos avoué de ce discours de se soutenir dans une multivocité aussi égale que possible entre ses parties ?

Cette première version de « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » parut dans La psychanalyse, *n° 1, 1956, Sur la parole et le langage, pages 81-166.*

(81)FONCTION ET CHAMP DE LA PAROLE ET DU LANGAGE
EN PSYCHANALYSE

par Jacques LACAN

Rapport du Congrès de Rome tenu à l'Istituto di Psicologia *della* Universitá di Roma les 26 et 27 septembre 1953

PRÉFACE

> « En particulier, il ne faudra pas oublier que la séparation en embryologie, anatomie, physiologie, psychologie, sociologie, clinique n'existe pas dans la nature et qu'il n'y a qu'une discipline : la neurobiologie à laquelle l'observation nous oblige d'ajouter l'épithète d'humaine en ce qui nous concerne ».
> (Citation choisie pour exergue d'un Institut de Psychanalyse en 1952).

Le discours qu'on trouvera ici mérite d'être introduit par ses circonstances. Car il en porte la marque.

Le thème en fut proposé à l'auteur pour constituer le rapport théorique d'usage, en la réunion annuelle dont la société qui représentait alors la psychanalyse en France, poursuivait depuis dix-huit ans la tradition devenue vénérable sous le titre de « Congrès des Psychanalystes de langue française », étendu depuis deux ans aux psychanalystes de langue romane (la Hollande y étant comprise par une tolérance de langage). Ce Congrès devait avoir lieu à Rome au mois de septembre 1953.

(82)Dans l'intervalle, des dissentiments graves amenèrent dans le groupe français une sécession. Ils s'étaient révélés à l'occasion de la fondation d'un « institut de psychanalyse ». On put alors entendre l'équipe qui avait réussi à y imposer ses statuts et son programme, proclamer qu'elle empêcherait de parler à Rome celui qui avec

d'autres avait tenté d'y introduire une conception différente, et elle employa à cette fin tous les moyens en son pouvoir.

Il ne sembla pas pourtant à ceux qui dès lors avaient fondé la nouvelle Société française de Psychanalyse qu'ils dussent priver de la manifestation annoncée la majorité d'étudiants qui se ralliaient à leur enseignement, ni même qu'ils dussent se démettre du lieu éminent où elle avait été prévue.

Les sympathies généreuses qui leur vinrent en aide du groupe italien, ne les mettaient pas en posture d'hôtes importuns dans la Ville universelle.

Pour l'auteur de ce discours, il pensait être secouru, quelque inégal qu'il dût se montrer à la tâche de parler de la parole, de quelque connivence inscrite dans ce lieu même.

Il se souvenait en effet, que bien avant que s'y révélât la gloire de la plus haute chaire du monde, Aulu-Gelle, dans ses *Nuits attiques*, donnait au lieu dit du *Mons Vaticanus* l'étymologie de *vagire*, qui désigne les premiers balbutiements de la parole.

Que si donc son discours ne devait être rien de plus qu'un vagissement, au moins prendrait-il là l'auspice de rénover en sa discipline les fondements qu'elle prend dans le langage.

Aussi bien cette rénovation prenait-elle de l'histoire trop de sens, pour qu'il ne rompît pas quant à lui avec le style traditionnel qui situe le « rapport » entre la compilation et la synthèse, pour lui donner le style ironique d'une mise en question des fondements de cette discipline.

Puisque ses auditeurs étaient ces étudiants qui attendent de nous la parole, c'est avant tout à leur adresse qu'il a fomenté son discours, et pour renoncer à leur endroit, aux règles qui s'observent entre augures de mimer la rigueur par la minutie et de confondre règle et certitude.

Dans le conflit en effet qui les avait menés à la présente issue, on avait fait preuve quant à leur autonomie de sujets, d'une méconnaissance si exorbitante, que l'exigence

première [83]en ressortait d'une réaction contre le ton permanent qui avait permis cet excès.

C'est qu'au delà des circonstances locales qui avaient motivé ce conflit, un vice était venu au jour qui les dépassait de beaucoup. Qu'on ait pu seulement prétendre à régler de façon si autoritaire la formation du psychanalyste, posait la question de savoir si les modes établis de cette formation n'aboutissaient pas à la fin paradoxale d'une minorisation perpétuée.

Certes les formes initiatiques et puissamment organisées où Freud a vu la garantie de la transmission de sa doctrine, se justifient dans la position d'une discipline qui ne peut se survivre qu'à se tenir au niveau d'une expérience intégrale.

Mais n'ont-elles pas mené à un formalisme décevant qui décourage l'initiative en pénalisant le risque, et qui fait du règne de l'opinion des doctes le principe d'une prudence docile où l'authenticité de la recherche s'émousse avant de se tarir ?

L'extrême complexité des notions mises en jeu en notre domaine fait que nulle part ailleurs un esprit, à exposer son jugement, ne court plus totalement le risque de découvrir sa mesure.

Mais ceci devrait comporter la conséquence de faire notre propos premier, sinon unique, de l'affranchissement des thèses par l'élucidation des principes.

La sélection sévère qui s'impose, en effet, ne saurait être remise aux ajournements indéfinis d'une cooptation vétilleuse, mais à la fécondité de la production concrète et à l'épreuve dialectique de soutenances contradictoires.

Ceci n'implique de notre fait aucune valorisation de la divergence. Bien au contraire, ce n'est pas sans surprise que nous avons pu entendre au Congrès international de Londres où, pour avoir manqué aux formes, nous venions en demandeurs, une personnalité bien intentionnée à notre égard déplorer que nous ne puissions pas justifier notre sécession de quelque désaccord doctrinal. Est-ce à dire qu'une association qui se veut internationale, ait une autre fin que de maintenir le principe de la communauté de notre expérience ?

Sans doute est-ce le secret de polichinelle, qu'il y a belle lurette qu'il n'en est plus ainsi, et c'est sans aucun scandale qu'à l'impénétrable M. Zilboorg qui, mettant à part notre cas, insistait pour que nulle sécession ne fût admise qu'au titre [84]d'un débat scientifique, le pénétrant M. Wälder put rétorquer qu'à confronter les principes où chacun de nous croit fonder son expérience, nos murs se dissoudraient bien vite dans la confusion de Babel.

Nous pensons, quant à nous, que, si nous innovons, ce n'est point à nous d'en faire état, et il n'est point de notre goût de nous en faire un mérite.

Dans une discipline qui ne doit sa valeur scientifique qu'aux concepts théoriques que Freud a forgés dans le progrès de son expérience, mais qui, d'être encore mal critiqués et de conserver pour autant l'ambiguïté de la langue vulgaire, profitent de ces résonances non sans encourir les malentendus, il nous semblerait prématuré de rompre la tradition de leur terminologie.

Mais il nous semble que ces termes ne peuvent que s'éclaircir à ce qu'on établisse leur équivalence au langage actuel de l'anthropologie, voire aux derniers problèmes de la philosophie, où souvent la psychanalyse n'a qu'à reprendre son bien.

Urgente en tout cas nous paraît la tâche de dégager dans des notions qui s'amortissent dans un usage de routine, le sens qu'elles retrouvent tant d'un retour sur leur histoire que d'une réflexion sur leurs fondements subjectifs.

C'est là sans doute la fonction de l'enseigneur, d'où toutes les autres dépendent, et c'est elle où s'inscrit le mieux le prix de l'expérience.

Qu'on la néglige, et le sens s'oblitère d'une action qui ne tient ses effets que du sens, et les règles techniques, à se réduire à des recettes, ôtent à l'expérience toute portée de connaissance et même tout critère de réalité.

Car personne n'est moins exigeant qu'un psychanalyste sur ce qui peut donner son statut à une action qu'il n'est pas loin de considérer lui-même comme magique, faute de savoir où la situer dans une conception de son champ qu'il ne songe guère à accorder à sa pratique.

L'exergue dont nous avons transporté l'ornement à cette préface, en est un assez joli exemple.

Aussi bien s'accorde-t-elle à une conception de la formation analytique qui serait celle d'une auto-école qui, non contente de prétendre au privilège singulier de délivrer le permis de [85]conduire, s'imaginerait être en posture de contrôler la construction automobile ?

Cette comparaison vaut ce qu'elle vaut, mais elle vaut bien celles qui ont cours dans nos convents les plus graves et qui pour avoir pris naissance dans notre discours aux idiots, n'ont même pas la saveur du canular d'initiés, mais n'en semblent pas moins recevoir valeur d'usage de leur caractère de pompeuse ineptie.

Cela commence à la comparaison que l'on connaît, du candidat qui se laisse entraîner prématurément à la pratique, au chirurgien qui opérerait sans asepsie, et cela va à celle qui incite à pleurer sur ces malheureux étudiants que le conflit de leurs maîtres déchire comme des enfants dans le divorce de leurs parents.

Sans doute cette dernière née nous paraît s'inspirer du respect qui est dû à ceux qui ont subi en effet ce que nous appellerons, en modérant notre pensée, une pression à l'enseignement qui les a mis à rude épreuve, mais on peut aussi se demander à en entendre le trémolo dans la bouche des maîtres, si les limites de l'enfantillage n'auraient pas été sans préavis reculées jusqu'à la niaiserie.

Les vérités que ces clichés recouvrent, mériteraient pourtant qu'on les soumette à un plus sérieux examen.

Méthode de vérité et de démystification des camouflages subjectifs, la psychanalyse manifesterait-elle une ambition démesurée à appliquer ses principes à sa propre corporation : soit à la conception que les psychanalystes se font de leur rôle auprès du malade, de leur place dans la société des esprits, de leurs relations à leurs pairs et de leur mission d'enseignement ?

Peut-être pour rouvrir quelques fenêtres au grand jour de la pensée de Freud, cet exposé soulagera-t-il chez certains l'angoisse qu'engendre une action symbolique quand elle se perd en sa propre opacité.

Quoi qu'il en soit, en évoquant les circonstances de ce discours, nous ne pensons point à excuser ses insuffisances trop évidentes de la hâte qu'il en a reçue, puisque c'est de la même hâte qu'il prend son sens avec sa forme.

Aussi bien avons-nous démontré, en un sophisme exemplaire du temps intersubjectif[1], la fonction de la hâte dans la précipitation (86)logique où la vérité trouve sa condition indépassable.

Rien de créé qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre son dépassement dans la parole.

Mais rien aussi qui n'y devienne contingent quand le moment y vient pour l'homme, où il peut identifier en une seule raison le parti qu'il choisit et le désordre qu'il dénonce, pour en comprendre la cohérence dans le réel et anticiper par sa certitude sur l'action qui les met en balance.

INTRODUCTION

> Nous allons déterminer cela pendant que nous sommes encore dans l'aphélie de notre matière car, lorsque nous arriverons au périphélie, la chaleur sera capable de nous la faire oublier. (Lichtenberg).

> « Flesh composed of suns. How can such be ? » exclaim the simple ones.
> (R. Browning, *Parleying with certain people).*

Tel est l'effroi qui s'empare de l'homme à découvrir la figure de son pouvoir qu'il s'en détourne dans l'action même qui est la sienne quand cette action la montre nue. C'est le cas de la psychanalyse. La découverte – prométhéenne – de Freud a été une telle action ; son œuvre nous l'atteste ; mais elle n'est pas moins présente dans chaque expérience humblement conduite par l'un des ouvriers formés à son école.

[1]. Cf. Le temps logique ou l'assertion de certitude anticipée, voir *Cahiers d'art,* 1945.

On peut suivre à mesure des ans passés cette aversion de l'intérêt quant aux fonctions de la parole et quant au champ du langage. Elle motive les « changements de but et de technique » qui sont avoués dans le mouvement et dont la relation à l'amortissement de l'efficacité thérapeutique est pourtant ambiguë. La promotion en effet de la résistance de l'objet dans la théorie et de la technique, doit être elle-même soumise à la dialectique de l'analyse qui ne peut qu'y reconnaître un alibi du sujet.

Essayons de dessiner la topique de ce mouvement. À considérer cette littérature que nous appelons notre activité scientifique, les problèmes actuels de la psychanalyse se dégagent nettement sous trois chefs :

A) Fonction de l'imaginaire, dirons-nous, ou plus directement des fantasmes dans la technique de l'expérience et dans [88]la constitution de l'objet aux différents stades du développement psychique. L'impulsion est venue ici de la psychanalyse des enfants, et du terrain favorable qu'offrait aux tentatives comme aux tentations des chercheurs l'approche des structurations préverbales. C'est là aussi que sa culmination provoque maintenant un retour en posant le problème de la sanction symbolique à donner aux fantasmes dans leur interprétation.

B) Notion des relations libidinales d'objet qui, renouvelant l'idée du progrès de la cure, remanie sourdement sa conduite. La nouvelle perspective a pris ici son départ de l'extension de la méthode aux psychoses et de l'ouverture momentanée de la technique à des données de principe différent. La psychanalyse y débouche sur une phénoménologie existentielle, voire sur un activisme animé de charité. Là aussi une réaction nette s'exerce en faveur d'un retour au pivot technique de la symbolisation.

C) Importance du contre-transfert et, corrélativement, de la formation du psychanalyste. Ici l'accent est venu des embarras de la terminaison de la cure, qui rejoignent ceux du moment où la psychanalyse didactique s'achève dans l'introduction du candidat à la pratique. Et la même oscillation s'y remarque : d'une part, et non sans courage, on indique l'être de l'analyste comme élément non négligeable dans les effets de l'analyse et même à exposer dans sa conduite en fin de jeu ; on n'en

promulgue pas moins énergiquement, d'autre part, qu'aucune solution ne peut venir que d'un approfondissement toujours plus poussé du ressort inconscient.

Ces trois problèmes ont un trait commun en dehors de l'activité de pionniers qu'ils manifestent sur trois frontières différentes avec la vitalité de l'expérience qui les supporte. C'est la tentation qui se présente à l'analyste d'abandonner le fondement de la parole, et ceci justement en des domaines où son usage, pour confiner à l'ineffable, requerrait plus que jamais son examen : à savoir la pédagogie maternelle, l'aide samaritaine et la maîtrise dialectique. Le danger devient grand, s'il y abandonne en outre son langage au bénéfice de langages déjà institués et dont il connaît mal les compensations qu'ils offrent à l'ignorance.

À la vérité on aimerait en savoir plus sur les effets de la symbolisation chez l'enfant, et les mères officiantes dans la (89)psychanalyse, voire celles qui donnent à nos plus hauts conseils un air de matriarcat, ne sont pas à l'abri de cette confusion des langues où Ferenczi désigne la loi de la relation enfant-adulte[2].

Les idées que nos sages se forment de la relation d'objet achevée sont d'une conception plutôt incertaine et, à être exposées, laissent apparaître une médiocrité qui n'honore pas la profession.

Nul doute que ces effets, – où le psychanalyste rejoint le type du héros moderne qu'illustrent des exploits dérisoires dans une situation d'égarement –, ne pourraient être corrigés par un juste retour à l'étude où le psychanalyste devrait être passé maître, des fonctions de la parole.

Mais il semble que, depuis Freud, ce champ central de notre domaine soit tombé en friche. Observons combien lui-même se gardait de trop grandes excursions dans sa périphérie : ayant découvert les stades libidinaux de l'enfant dans l'analyse des adultes et n'intervenant chez le petit Hans que par le moyen de ses parents, – déchiffrant un pan entier du langage de l'inconscient dans le délire paranoïde, mais n'utilisant pour

2. Ferenczi, Confusion of tongues between the adult and the child, Int. Jour. of Psycho., 1949, XXX, IV, pp. 225-230.

cela que le texte-clef laissé par Schreber dans la lave de sa catastrophe spirituelle. Assumant par contre pour la dialectique de l'œuvre, comme pour la tradition de son sens, et dans toute sa hauteur, la position de la maîtrise.

Est-ce à dire que si la place du maître reste vide, c'est moins du fait de sa disparition que d'une oblitération croissante du sens de son œuvre ? Ne suffit-il pas pour s'en convaincre de constater ce qui se passe à cette place ?

Une technique s'y transmet, d'un style maussade, voire réticente en son opacité, et que toute aération critique semble affoler. À la vérité, prenant le tour d'un formalisme poussé jusqu'au cérémonial, et tant qu'on peut se demander si elle ne tombe pas sous le coup du même rapprochement avec la névrose obsessionnelle, à travers lequel Freud a visé de façon si convaincante l'usage, sinon la genèse, des rites religieux.

L'analogie s'accentue à considérer la littérature que cette activité produit pour s'en nourrir : on y a souvent l'impression [(90)]d'un curieux circuit fermé, où la méconnaissance de l'origine des termes engendre le problème de les accorder, et où l'effort de résoudre ce problème renforce cette méconnaissance.

Pour remonter aux causes de cette détérioration du discours analytique, il est légitime d'appliquer la méthode psychanalytique à la collectivité qui le supporte.

Parler en effet de la perte du sens de l'action analytique, est aussi vrai et aussi vain que d'expliquer le symptôme par son sens, tant que ce sens n'est pas reconnu. Mais l'on sait qu'en l'absence de cette reconnaissance, l'action ne peut être ressentie que comme agressive au niveau où elle se place, et qu'en l'absence des « résistances » sociales où le groupe analytique trouvait à se rassurer, les limites de sa tolérance à sa propre activité, maintenant « reçue » sinon admise, ne dépendent plus que du taux numérique où se mesure sa présence à l'échelle sociale.

Ces principes suffisent à répartir les conditions symbolique, imaginaire et réelle qui détermineront les défenses, – isolation, annulation, dénégation et généralement méconnaissance –, que nous pouvons reconnaître dans la doctrine.

Dès lors si l'on mesure à sa masse l'importance que le groupe américain a pour le mouvement analytique, on appréciera à leur poids les conditions qui s'y rencontrent.

Dans l'ordre symbolique d'abord, on ne peut négliger l'importance de ce facteur c dont nous faisions état au Congrès de Psychiatrie de 1950, comme d'une constante caractéristique d'un milieu culturel donné : condition ici de l'anhistorisme où chacun s'accorde à reconnaître le trait majeur de la « communication » aux U. S. A., et qui à notre sens, est aux antipodes de l'expérience analytique. À quoi s'ajoute une forme mentale très autochtone qui sous le nom de behaviourisme, domine tellement la notion psychologique en Amérique, qu'il est clair qu'elle a désormais tout à fait coiffé dans la psychanalyse l'inspiration freudienne.

Pour les deux autres ordres, nous laissons aux intéressés le soin d'apprécier ce que les mécanismes manifestés dans la vie des sociétés psychanalytiques doivent respectivement aux relations de prestance à l'intérieur du groupe, et aux effets ressentis de leur libre entreprise sur l'ensemble du corps social, ainsi que le crédit qu'il faut faire à la notion soulignée par un de leurs représentants les plus lucides, de la convergence qui [91]s'exerce entre l'extranéité d'un groupe où domine l'immigrant, et la distanciation où l'attire la fonction qu'appellent les conditions sus-indiquées de la culture.

Il apparaît en tout cas de façon incontestable que la conception de la psychanalyse s'y est infléchie vers l'adaptation de l'individu à l'entourage social, la recherche des pattern de la conduite et toute l'objectivation impliquée dans la notion des human relations, et c'est bien une position d'exclusion privilégiée par rapport à l'objet humain qui s'indique dans le terme, né sur place, de *human engineering*.

C'est donc à la distance nécessaire à soutenir une pareille position qu'on peut attribuer l'éclipse dans la psychanalyse, des termes les plus vivants de son expérience, l'inconscient, la sexualité, dont il semble que bientôt la mention même doive s'effacer.

Nous n'avons pas à prendre parti sur le formalisme et l'esprit de boutique, dont les documents officiels du groupe lui-même font état pour les dénoncer. Le pharisien

et le boutiquier ne nous intéressent que pour leur essence commune, source des difficultés qu'ils ont l'un et l'autre avec la parole, et spécialement quand il s'agit du *talking shop*, de parler métier.

C'est que l'incommunicabilité des motifs, si elle peut soutenir un magistère, ne va pas de pair avec la maîtrise, celadu moins qu'exige un enseignement. On s'en est aperçu du reste, les mêmes causes ayant mêmes effets.

C'est pourquoi l'attachement indéfectiblement réaffirmé par maints auteurs pour la technique traditionnelle après bilan des épreuves faites aux champs frontières plus haut énumérés, ne va pas sans équivoque ; elle se mesure à la substitution du terme de *classique* à celui *d'orthodoxie* pour qualifier cette technique. On se rattache à la forme, faute de savoir à quel sens se vouer.

Nous affirmons pour nous que la technique ne peut être comprise, ni donc correctement appliquée, si l'on méconnaît les concepts qui la fondent. Notre tâche sera de démontrer que ces concepts ne prennent leur sens plein qu'à s'orienter dans un champ de langage, qu'à s'ordonner à la fonction de la parole.

Point où nous notons que pour manier aucun concept freudien, la lecture de Freud ne saurait être tenue pour superflue, fût-ce pour ceux qui sont homonymes à des notions [92]courantes. Comme le démontre la mésaventure que la saison ramène à notre souvenir d'une théorie des instincts, revue de Freud par un auteur peu éveillé à la part, dite par Freud expressément mythique, qu'elle contient. Manifestement il ne saurait l'être puisqu'il l'aborde par un exposé de seconde main, tenu sans cesse pour équivalent au texte freudien et cité sans que rien en avertisse le lecteur, se fiant, peut-être non sans raison, au bon goût de celui-ci pour l'en distinguer, mais prouvant par là que rien ne justifie cette préférence, sinon la différence de style par quoi l'ouvrage reste ou non partie de l'œuvre. Moyennant quoi de réductions en déductions, et d'inductions en hypothèses, l'auteur conclut par la stricte tautologie de ses prémisses fausses : à savoir que les instincts dont il s'agit sont réductibles à l'arc réflexe. Telle la pile d'assiettes dont l'écroulement se distille dans l'exhibition classique, pour ne laisser

entre les mains de l'artiste que deux morceaux dépareillés par le fracas, la construction complexe qui va de la découverte des migrations de la libido dans les zones érogènes au passage métapsychologique d'un principe de plaisir généralisé à l'instinct de mort, devient le binôme d'un instinct érotique passif modelé sur l'activité des chercheuses de poux, chères au poète, et d'un instinct destructeur, simplement identifié à la motricité. Résultat qui mérite une mention très honorable pour l'art, volontaire ou non, de pousser à la rigueur les conséquences d'un malentendu.

(93) |

PAROLE VIDE ET PAROLE PLEINE
DANS LA RÉALISATION PSYCHANALYTIQUE DU SUJET

> « Donne en ma bouche parole vraie et estable et fay de moy langue caulte ». *(L'Internele consolacion,* XLV[e] Chapitre : qu'on ne doit pas chascun croire et du legier trebuchement de paroles).
>
> « Cause toujours ». (Devise de la pensée causaliste).

Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on le néglige. Or toute parole appelle réponse.

Nous montrerons qu'il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur, et que c'est là le cœur de sa fonction dans l'analyse.

Mais si le psychanalyste ignore qu'il en va ainsi de la fonction de la parole, il n'en subira que plus fortement l'appel, et si c'est le vide qui d'abord s'y fait entendre, c'est en lui-même qu'il l'éprouvera et c'est au delà de la parole qu'il cherchera une réalité qui comble ce vide.

Ainsi en vient-il à analyser le comportement du sujet pour y trouver ce qu'il ne dit pas. Mais pour en obtenir l'aveu, il faut bien qu'il lui en parle. Il retrouve alors la parole, mais rendue suspecte de n'avoir répondu qu'à la défaite de son silence, devant l'écho perçu de son propre néant.

Mais qu'était donc cet appel du sujet au delà du vide de son dire ? Appel à la vérité dans son principe, à travers quoi (94)vacilleront les appels de besoins plus humbles. Mais d'abord et d'emblée appel propre du vide, dans la béance ambiguë d'une séduction tentée sur l'autre par les moyens où le sujet met sa complaisance et où il va engager le monument de son narcissisme.

« La voilà bien, l'introspection ! » s'exclame l'homme qui en sait long sur ses dangers. Il n'est pas certes le dernier à en avoir goûté les charmes, avant d'en avoir épuisé le profit. Dommage qu'il n'ait plus de temps à y perdre. Car vous en entendriez de belles et de profondes, s'il venait sur votre divan.

Il est étrange qu'un analyste, pour qui ce personnage est une des premières rencontres de son expérience, fasse encore état de l'introspection dans la psychanalyse. Car si cet homme tient sa gageure, il voit s'évanouir ces belles choses qu'il avait en réserve et, s'il s'oblige à les retrouver, elles s'avèrent plutôt courtes, mais d'autres se présentent assez inattendues pour lui paraître des sottises et le rendre coi un bon moment, comme tout un chacun.

Il saisit alors la différence entre le mirage de monologue dont les fantaisies accommodantes animaient sa jactance et le travail forcé de ce discours sans échappatoire que le psychologue, non sans humour, et le thérapeute, non sans ruse, ont décoré du nom de « libre association ».

Car c'est bien là un travail, et tant un travail qu'on a pu dire qu'il exige un apprentissage, et aller jusqu'à voir dans cet apprentissage la valeur formatrice de ce travail. Mais à le prendre ainsi, que formerait-il d'autre qu'un ouvrier qualifié ?

Dès lors, qu'en est-il de ce travail ? Examinons ses conditions, son fruit, dans l'espoir d'y voir mieux son but et son profit.

On a reconnu au passage la pertinence du terme *durcharbeiten* auquel équivaut l'anglais *working through,* et qui chez nous a désespéré les traducteurs, encore que s'offrît à eux l'exercice d'épuisement à jamais marqué en notre langue de la frappe d'un maître du style : « Cent fois sur le métier, remettez… », mais comment l'ouvrage progresse-t-il ici ?

La théorie nous rappelle la triade : frustration, agressivité, régression. C'est une explication d'aspect si compréhensible qu'elle pourrait bien nous dispenser de comprendre. L'intuition est preste, mais une évidence doit nous être d'autant plus suspecte qu'elle est devenue idée reçue. Que l'analyse vienne à [95]surprendre sa

faiblesse, il conviendra de ne pas se payer du recours à l'affectivité. Mot-tabou de l'incapacité dialectique qui, avec le verbe *intellectualiser,* dont l'acception péjorative fait de cette incapacité mérite, resteront dans l'histoire de la langue les stigmates de notre obtusion en matière de psychologie…

Demandons-nous plutôt d'où vient cette frustration ? Est-ce du silence de l'analyste ? Une réponse, même et surtout approbatrice, à la parole vide montre souvent par ses effets qu'elle est bien plus frustrante que le silence. Ne s'agit-il pas plutôt d'une frustration qui serait inhérente au discours même du sujet ? Ce discours ne l'engage-t-il pas dans une dépossession toujours plus grande de cet être de lui-même, dont, à force de peintures sincères qui laissent se dissiper son image, d'efforts dénégateurs qui n'atteignent pas à dégager son essence, d'étais et de défenses qui n'empêchent pas de vaciller sa statue, d'étreintes narcissiques qui s'épuisent à l'animer de son souffle, il finit par reconnaître que cet être n'a jamais été qu'une œuvre imaginaire et que cette œuvre déçoit en lui toute certitude. Car dans ce travail qu'il fait de la reconstruire pour un *autre*, il retrouve l'aliénation fondamentale qui la lui a fait construire *comme une autre,* et qui l'a toujours destinée à lui être dérobée par un *autre.*

Cet ego, dont nos théoriciens définissent maintenant la force par la capacité de soutenir une frustration, est frustration dans son essence[3]. Il est frustration non d'un désir du sujet, mais d'un objet où son désir est aliéné et qui, tant plus il s'élabore, tant plus s'approfondit pour le sujet l'aliénation de sa jouissance. Frustration au second degré, donc, et telle que le sujet en ramènerait-il la forme en son discours jusqu'à l'image passivante par où le sujet se fait objet dans la parade du miroir, il ne saurait

[3]. C'est là la croix d'une déviation autant pratique que théorique. Car identifier *l'ego* à la discipline du sujet, c'est confondre l'isolation imaginaire avec la maîtrise des instincts. C'est par là s'offrir à des erreurs de jugements dans la conduite du traitement : ainsi à viser un renforcement de *l'ego* dans maintes névroses motivées par sa structure trop forte, ce qui est une voie sans issue. N'avons-nous pas lu, sous la plume de notre ami Michaël Balint, qu'un renforcement de *l'ego* doive être favorable au sujet souffrant d'*ejaculatio praecox*, parce qu'il lui permettrait une suspension plus prolongée de son désir. Comment le penser pourtant, si c'est précisément au fait que son désir est suspendu à la fonction imaginaire de *l'ego* que le sujet doit le court-circuit de l'acte, dont la clinique psychanalytique montre clairement qu'il est lié à l'identification narcissique au partenaire.

s'en satisfaire puisqu'à atteindre même en cette image sa plus parfaite ressemblance, ce serait encore la jouissance de l'autre qu'il y ferait reconnaître. C'est pourquoi il n'y a (96)pas de réponse adéquate à ce discours, car le sujet tiendra comme de mépris toute parole qui s'engagera dans sa méprise.

L'agressivité que le sujet éprouvera ici n'a rien à faire avec l'agressivité animale du désir frustré. Cette référence dont on se contente, en masque une autre moins agréable pour tous et pour chacun : l'agressivité de l'esclave qui répond à la frustration de son travail par un désir de mort.

On conçoit dès lors comment cette agressivité peut répondre à toute intervention qui, dénonçant les intentions imaginaires du discours, démonte l'objet que le sujet a construit pour les satisfaire. C'est ce qu'on appelle en effet l'analyse des résistances, dont apparaît aussitôt le dangereux versant. Il est déjà signalé par l'existence du naïf qui n'a jamais vu se manifester que la signification agressive des fantasmes de ses sujets[4].

C'est le même qui, n'hésitant pas à plaider pour une analyse « causaliste » qui viserait à transformer le sujet dans son présent par des explications savantes de son passé, trahit assez jusque dans son ton, l'angoisse qu'il veut s'épargner d'avoir à penser que la liberté de son patient soit suspendue à celle de son intervention. Que le biais où il se résout puisse être à quelque moment bénéfique pour le sujet, ceci n'a pas d'autre portée qu'une plaisanterie stimulante et ne nous retiendra pas plus longtemps.

Visons plutôt ce *hic et nunc* où certains croient devoir enclore la manœuvre de l'analyse. Il peut être utile en effet, pourvu que l'intention imaginaire que l'analyste y découvre, ne soit pas détachée par lui de la relation symbolique où elle s'exprime. Rien ne doit y être lu concernant le moi du sujet, qui ne puisse être réassumé par lui sous la forme du « je », soit en première personne.

[4]. Ceci dans le travail même qui reçoit notre palme à la fin de notre introduction.

« Je n'ai été ceci que pour devenir ce que je puis être » : si telle n'était pas la pointe permanente de l'assomption que le sujet fait de ses mirages, où pourrait-on saisir ici un progrès ?

L'analyste dès lors ne saurait traquer sans danger le sujet dans l'intimité de son geste, voire de sa statique, sauf à les réintégrer comme parties muettes dans son discours narcissique, et ceci a été noté de façon fort sensible, même par de jeunes praticiens.

(97)Le danger n'y est pas de la réaction négative du sujet, mais bien plutôt de sa capture dans une objectivation, non moins imaginaire que devant, de sa statique, voire de sa statue, dans un statut renouvelé de son aliénation.

Tout au contraire l'art de l'analyste doit être de suspendre les certitudes du sujet, jusqu'à ce que s'en consument les derniers mirages. Et c'est dans le discours que doit se scander leur résolution.

Quelque vide en effet qu'apparaisse ce discours, il n'en est ainsi qu'à le prendre à sa valeur faciale : celle qui justifie la phrase de Mallarmé quand il compare l'usage commun du langage à l'échange d'une monnaie dont l'avers comme l'envers ne montrent plus que des figures effacées et que l'on se passe de main en main « en silence ». Cette métaphore suffit à nous rappeler que la parole, même à l'extrême de son usure, garde sa valeur de tessère.

Même s'il ne communique rien, le discours représente l'existence de la communication ; même s'il nie l'évidence, il affirme que la parole constitue la vérité ; même s'il est destiné à tromper, il spécule sur la foi dans le témoignage.

Aussi bien le psychanalyste sait-il mieux que personne que la question y est d'entendre à quelle « partie » de ce discours est confié le terme significatif, et c'est bien ainsi qu'il opère dans le meilleur cas : prenant le récit d'une histoire quotidienne pour un apologue qui à bon entendeur adresse son salut, une longue prosopopée pour une interjection directe, ou au contraire un simple lapsus pour une déclaration

fort complexe, voire le soupir d'un silence pour tout le développement lyrique auquel il supplée.

Ainsi c'est une ponctuation heureuse qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de la séance dont la technique actuelle fait une halte purement chronométrique et comme telle indifférente à la trame du discours, y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments concluants. Et ceci indique de libérer ce terme de son cadre routinier pour le soumettre à toutes fins utiles de la technique.

C'est ainsi que la régression peut s'opérer, qui n'est que l'actualisation dans le discours des relations fantasmatiques restituées par un ego à chaque étape de la décomposition de sa [(98)]structure. Car enfin cette régression n'est pas réelle ; elle ne se manifeste même dans le langage que par des inflexions, des tournures, des « trébuchements si légers » qu'ils ne sauraient à l'extrême dépasser l'artifice du parler « babyish » chez l'adulte. Lui imputer la réalité d'une relation actuelle à l'objet revient à projeter le sujet dans une illusion aliénante qui ne fait que répercuter un alibi du psychanalyste.

C'est pourquoi rien ne saurait plus égarer le psychanalyste que de chercher à se guider sur un prétendu contact éprouvé de la réalité du sujet. Cette tarte à la crème de la psychologie intuitionniste, voire phénoménologique, a pris dans l'usage contemporain une extension bien symptomatique de la raréfaction des effets de la parole dans le contexte social présent. Mais sa valeur obsessionnelle devient flagrante à être promue dans une relation qui, par ses règles mêmes, exclut tout contact réel.

Les jeunes analystes qui s'en laisseraient pourtant imposer par ce que ce recours implique de dons impénétrables, ne trouveront pas mieux pour en rabattre qu'à se référer au succès des contrôles mêmes qu'ils subissent. Du point de vue du contact avec le réel, la possibilité même de ces contrôles deviendrait un problème. Bien au contraire, le contrôleur y manifeste une seconde vue, c'est le cas de le dire, qui rend pour lui l'expérience au moins aussi instructive que pour le contrôlé. Et ceci presque

d'autant plus que ce dernier y montre moins de ces dons, que certains tiennent pour d'autant plus incommunicables qu'ils font eux-mêmes plus d'embarras de leurs secrets techniques.

La raison de cette énigme est que le contrôlé y joue le rôle de filtre, voire de réfracteur du discours du sujet, et qu'ainsi est présentée toute faite au contrôleur une stéréographie dégageant déjà les trois ou quatre registres où il peut lire la partition constituée par ce discours.

Si le contrôlé pouvait être mis par le contrôleur dans une position subjective différente de celle qu'implique le terme sinistre de contrôle (avantageusement remplacé, mais seulement en langue anglaise, par celui de supervision), le meilleur fruit qu'il tirerait de cet exercice serait d'apprendre à se tenir lui-même dans la position de subjectivité seconde où la situation met d'emblée le contrôleur.

(99)Il y trouverait la voie authentique pour atteindre ce que la classique formule de l'attention diffuse, voire distraite, de l'analyste n'exprime que très approximativement. Car l'essentiel est de savoir ce que cette attention vise : assurément pas, tout notre travail est fait pour le démontrer, un objet au delà de la parole du sujet, comme certains s'astreignent à ne le jamais perdre de vue. Si telle devait être la voie de l'analyse, c'est sans aucun doute à d'autres moyens qu'elle aurait recours, ou bien ce serait le seul exemple d'une méthode qui s'interdirait les moyens de sa fin.

Le seul objet qui soit à la portée de l'analyste, c'est la relation imaginaire qui le lie au sujet en tant que *moi* et, faute de pouvoir l'éliminer, il peut s'en servir pour régler le débit de ses oreilles, selon l'usage que la physiologie, en accord avec l'Évangile, montre qu'il est normal d'en faire : des *oreilles pour ne point entendre*, autrement dit pour faire la détection de ce qui doit être entendu. Car il n'en a pas d'autres, ni troisième oreille, ni quatrième, pour une transaudition qu'on voudrait directe de l'inconscient par l'inconscient. Nous dirons ce qu'il faut penser de cette prétendue communication.

Nous avons abordé la fonction de la parole dans l'analyse par son biais le plus ingrat, celui de la parole vide, où le sujet semble parler en vain de quelqu'un qui, lui ressemblerait-il à s'y méprendre, jamais ne se joindra à l'assomption de son désir. Nous y avons montré la source de la dépréciation croissante dont la parole a été l'objet dans la théorie et la technique, et il nous a fallu soulever par degrés, telle une pesante roue de moulin renversée sur elle, ce qui ne peut servir que de volant au mouvement de l'analyse : à savoir les facteurs psychophysiologiques individuels qui, en réalité, restent exclus de sa dialectique. Donner pour but à l'analyse d'en modifier l'inertie propre, c'est se condamner à la fiction du mouvement, où une certaine tendance de la technique semble en effet se satisfaire.

Si nous portons maintenant notre regard à l'autre extrême l'expérience psychanalytique, – dans son histoire, dans sa casuistique, dans le procès de la cure –, nous trouverons à opposer à l'analyse du *hic et nunc* la valeur de l'anamnèse comme indice et comme ressort du progrès thérapeutique, à l'intra-subjectivité [100]obsessionnelle l'intersubjectivité hystérique, à l'analyse de la résistance l'interprétation symbolique. Ici commence la réalisation de la parole pleine.

Examinons la relation qu'elle constitue.

Souvenons-nous que la méthode instaurée par Breuer et par Freud fut, peu après sa naissance, baptisée par l'une des patientes de Breuer, Anna 0., du nom de *« talking* cure ». Rappelons que c'est l'expérience inaugurée avec cette hystérique qui les mena à la découverte de l'événement pathogène dit traumatique.

Si cet événement fut reconnu pour être la cause du symptôme, c'est que la mise en paroles de l'un (dans les « stories » de la malade) déterminait la levée de l'autre. Ici le terme de prise de conscience emprunté à la théorie psychologique qu'on a aussitôt donnée du fait, garde un prestige qui mérite la méfiance que nous tenons pour de bonne règle à l'endroit des explications qui font office d'évidences. Les préjugés psychologiques de l'époque s'opposaient à ce qu'on reconnût dans la verbalisation comme telle une autre réalité que son *flatus vocis.* Il reste que dans l'état hypnotique

elle est dissociée de la prise de conscience et que ceci suffirait à faire réviser cette conception de ses effets.

Mais comment les vaillants de l'*aufhebung* behaviouriste ne donnent-ils pas ici l'exemple, pour dire qu'ils n'ont pas à connaître si le sujet s'est ressouvenu de quoi que ce soit. Il a seulement raconté l'événement. Nous dirons, quant à nous, qu'il l'a verbalisé, ou pour développer ce terme dont les résonances en français évoquent une autre figure de Pandore que celle de la boîte où il faudrait peut-être le renfermer, il l'a fait passer dans le verbe ou, plus précisément, dans l'*épos* où il rapporte à l'heure présente les origines de sa personne. Ceci dans un langage qui permet à son discours d'être entendu par ses contemporains, et plus encore qui suppose le discours présent de ceux-ci. C'est ainsi que la récitation de l'*épos* peut inclure un discours d'autrefois dans sa langue archaïque, voire étrangère, voire se poursuivre au temps présent avec toute l'animation de l'acteur, mais c'est à la façon d'un discours indirect, isolé entre des guillemets dans le fil du récit et, s'il se joue, c'est sur une scène impliquant la présence non seulement du chœur, mais des spectateurs.

(101)La remémoration hypnotique est sans doute reproduction du passé, mais surtout représentation parlée et comme telle impliquant toutes sortes de présences. Elle est à la remémoration vigile de ce qu'on appelle curieusement dans l'analyse « le matériel », ce que le drame produisant devant l'assemblée des citoyens les mythes originels de la Cité est à l'histoire qui sans doute est faite de matériaux, mais où une nation de nos jours apprend à lire les symboles d'une destinée en marche. On peut dire dans le langage heideggérien que l'une et l'autre constituent le sujet comme *gewesend,* c'est-à-dire comme étant celui qui a ainsi été. Mais dans l'unité interne de cette temporalisation, l'étant marque la convergence des ayant été. C'est-à-dire que d'autres rencontres étant supposées depuis l'un quelconque de ces moments ayant été, il en serait issu un autre étant qui le ferait avoir été tout autrement.

L'ambiguïté de la révélation hystérique du passé ne tient pas tant à la vacillation de son contenu entre l'imaginaire et le réel, car il se situe dans l'un et dans l'autre. Ce

n'est pas non plus qu'elle soit mensongère. C'est qu'elle nous présente la naissance de la vérité dans la parole, et que par là nous nous heurtons à la réalité de ce qui n'est ni vrai, ni faux. Du moins est-ce là le plus troublant de son problème.

Car la vérité de cette révélation, c'est la parole présente qui en témoigne dans la réalité actuelle et qui la fonde au nom de cette réalité. Or dans cette réalité, seule la parole témoigne de cette part des puissances du passé qui a été écartée à chaque carrefour où l'événement a choisi.

C'est pourquoi la condition de continuité dans l'anamnèse, où Freud mesure l'intégrité de la guérison, n'a rien à faire avec le mythe bergsonien d'une restauration de la durée où l'authenticité de chaque instant serait détruite de ne pas résumer la modulation de tous les instants antécédents. C'est qu'il ne s'agit pour Freud ni de mémoire biologique, ni de sa mystification intuitionniste, ni de la paramnésie du symptôme, mais de remémoration, c'est-à-dire d'histoire, faisant reposer sur le seul couteau des certitudes de date la balance où les conjectures sur le passé font osciller les promesses du futur. Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens (102)des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes.

Les méandres de la recherche que Freud poursuit dans l'exposé du cas de « l'homme aux loups » confirment ces propos pour y prendre leur plein sens.

Freud exige une objectivation totale de la preuve tant qu'il s'agit de dater la scène primitive, mais il suppose sans plus toutes les resubjectivations de l'événement qui lui paraissent nécessaires à expliquer ses effets à chaque tournant où le sujet se restructure, c'est-à-dire autant de restructurations de l'événement qui s'opèrent, comme il s'exprime *nachträglich,* après-coup[5]. Bien plus avec une hardiesse qui touche à la désinvolture, il déclare tenir pour légitime d'élider dans l'analyse des processus les

[5]. *G. W.,* XII, p. 71, *Cinq psychanalyses, p. 356,* traduction faible « du terme ».

intervalles de temps où l'événement reste latent dans le sujet[6]. C'est-à-dire qu'il annule les *temps pour comprendre* au profit des *moments de conclure* qui précipitent la méditation du sujet vers le sens à décider de l'événement originel.

Notons que *temps pour comprendre* et *moment de conclure* sont des fonctions que nous avons définies dans un théorème purement logique, et qui sont familières à nos élèves pour s'être démontrées très propices à l'analyse dialectique par où nous les guidons dans le procès d'une psychanalyse.

C'est bien cette assomption par le sujet de son histoire, en tant qu'elle est constituée par la parole adressée à l'autre, qui fait le fond de la nouvelle méthode à quoi Freud donne le nom de psychanalyse, non pas en 1904, comme l'enseignait naguère une autorité qui, pour avoir rejeté le manteau d'un silence prudent, apparut ce jour-là ne connaître de Freud que le titre de ses ouvrages, mais bien en 1896[7].

Pas plus que Freud, nous ne nions, dans cette analyse du sens de sa méthode, la discontinuité psycho-physiologique que manifestent les états où se produit le symptôme hystérique, ni que celui-ci ne puisse être traité par des méthodes, – hypnose, voire narcose –, qui reproduisent la discontinuité de ces états. Simplement, et aussi expressément qu'il s'est interdit à partir (103)d'un certain moment d'y recourir, nous excluons tout appui pris dans ces états, tant pour expliquer le symptôme que pour le guérir.

Car si l'originalité de la méthode est faite des moyens dont elle se prive, c'est que les moyens qu'elle se réserve suffisent à constituer un domaine dont les limites définissent la relativité de ses opérations.

Ses moyen sont ceux de la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens ; son domaine est celui du discours concret en tant que champ de la

6. *G. W.*, XII, p. 72, n. 1, dernières lignes. On retrouve soulignée dans la note la notion de *Nachträglichkeit, Cinq psych.,* p. 356, n. 1.
7. Dans un article à la portée du lecteur français le moins exigeant, puisqu'il est paru dans la *Revue neurologique* dont la collection se trouve habituellement dans les bibliothèques de salles de garde.

réalité trans-individuelle du sujet ; ses opérations sont celles de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel.

Premièrement en effet, quand le sujet s'engage dans l'analyse, il accepte une position plus constituante en elle-même que toutes les consignes dont il se laisse plus ou moins leurrer : celle de l'interlocution, et nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que cette remarque laisse l'auditeur interloqué. Car ce nous sera l'occasion d'appuyer sur ce que l'allocution du sujet y comporte un allocutaire[8], autrement dit que le locuteur[9] s'y constitue comme intersubjectivité.

Secondement, c'est sur le fondement de cette interlocution en tant qu'elle inclut la réponse de l'interlocuteur, que le sens se délivre pour nous de ce que Freud exige comme restitution de la continuité dans les motivations du sujet. L'examen opérationnel de cet objectif nous montre en effet, qu'il ne se satisfait que dans la continuité intersubjective du discours où se constitue l'histoire du sujet.

C'est ainsi que le sujet peut vaticiner sur son histoire sous l'effet d'une quelconque de ces drogues qui endorment la conscience et qui ont reçu de notre temps le nom de « sérums de vérité », où la sûreté dans le contresens trahit l'ironie propre du langage. Mais la retransmission même de son discours enregistré, fût-elle faite par la bouche de son médecin, ne peut, de lui parvenir sous cette forme aliénée, avoir les mêmes effets que l'interlocution psychanalytique.

Aussi c'est dans la position d'un troisième, terme que la (104)découverte freudienne de l'inconscient s'éclaire dans son fondement véritable et peut être formulée de façon simple en ces termes :

L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient.

---

[8]. Nous empruntons ces termes au regretté Edouard Pichon qui, tant dans les indications qu'il donna pour la venue au jour de notre discipline que pour celles qui le guidèrent dans les ténèbres des personnes, montra une divination que nous ne pouvons rapporter qu'à son exercice de la sémantique.
[9]. Idem note précédente.

Ainsi disparaît le paradoxe que présente la notion de l'inconscient, si on la rapporte à une réalité individuelle. Car la réduire à la tendance inconsciente n'est résoudre le paradoxe, qu'en éludant l'expérience qui montre clairement que l'inconscient participe des fonctions de l'idée, voire de la pensée. Comme Freud y insiste en clair, quand, ne pouvant éviter de la pensée inconsciente la conjonction de termes contrariée, il lui donne le viatique de cette invocation : *sit venia verbo.* Aussi bien lui obéissons-nous en rejetant en effet la faute sur le verbe, mais sur ce verbe réalisé dans le discours qui court comme le furet de bouche en bouche pour donner à l'acte du sujet qui en reçoit le message, le sens qui fait de cet acte un acte de son histoire et qui lui donne sa vérité.

Dès lors l'objection de contradiction *in terminis* qu'élève contre la pensée inconsciente une psychologie mal dégagée de la logique, tombe avec la distinction même du domaine psychanalytique en tant qu'il manifeste la réalité du discours dans son autonomie, et l'*eppur si muove !* du psychanalyste rejoint celui de Galilée dans son incidence, qui n'est pas celle de l'expérience du fait, mais celle de l'*experimentum mentis.*

L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs. À savoir :

– – dans les monuments : et ceci est mon corps, c'est-à-dire le noyau hystérique de la névrose où le symptôme hystérique montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une inscription qui, une fois recueillie, peut sans perte grave être détruite ;

– – dans les documents d'archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance, impénétrables aussi bien qu'eux, quand je n'en connais pas la provenance ;

– – dans l'évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux [(105)]acceptions du vocabulaire qui m'est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère ;

– – dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire ;

– – dans les traces, enfin, qu'en conservent inévitablement les distorsions, nécessitées par le raccord du chapitre adultéré dans les chapitres qui l'encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens.

L'étudiant qui aura l'idée, – assez rare, il est vrai, pour que notre enseignement s'emploie à la répandre –, que pour comprendre Freud, la lecture de Freud est préférable à celle de M. Fenichel, pourra se rendre compte à l'entreprendre, que ce que nous venons d'exprimer est si peu original, même dans sa verve, qu'il n'y apparaît pas une seule métaphore que l'œuvre de Freud ne répète avec la fréquence d'un motif où transparaît sa trame même.

Il pourra dès lors plus facilement toucher à chaque instant de sa pratique qu'à l'instar de la négation que son redoublement annule, ces métaphores perdent leur dimension métaphorique, et il reconnaîtra qu'il en est ainsi parce qu'il opère dans le domaine propre de la métaphore qui n'est que le synonyme du déplacement symbolique, mis en jeu dans le symptôme.

Il jugera mieux après cela du déplacement imaginaire qui motive l'œuvre de M. Fenichel, en mesurant la différence de consistance et d'efficacité technique, entre la référence aux stades prétendus organiques du développement individuel et la recherche des événements particuliers de l'histoire d'un sujet. Elle est exactement celle qui sépare la recherche historique authentique des prétendues lois de l'histoire dont on peut dire que chaque époque trouve son philosophe pour les répandre au gré des valeurs qui y prévalent.

Ce n'est pas dire qu'il n'y ait rien à retenir des différents sens découverts dans la marche générale de l'histoire au long de cette voie qui va de Bossuet (Jacques-Bénigne) à Toynbee (Arnold) et que ponctuent les édifices d'Auguste Comte et de Karl Marx. Chacun sait certes qu'elles valent aussi peu pour orienter la recherche sur un passé récent que pour présumer avec quelque raison des événements du

lendemain. Au reste sont-elles assez modestes pour repousser à l'après-demain leurs certitudes, [106]et pas trop prudes non plus pour admettre les retouches qui permettent de prévoir ce qui est arrivé hier.

Si leur rôle donc est assez mince pour le progrès scientifique, leur intérêt pourtant se situe ailleurs : il est dans leur rôle d'idéaux qui est considérable. Car il nous porte à distinguer ce qu'on peut appeler les fonctions primaire et secondaire de l'historisation.

Car affirmer de la psychanalyse comme de l'histoire qu'en tant que sciences elles sont des sciences du particulier, ne veut pas dire que les faits auxquels elles ont à faire soient purement accidentels, sinon factices, et que leur valeur ultime se réduise à l'aspect brut du trauma.

Les événements s'engendrent dans une historisation primaire, autrement dit l'histoire se fait déjà sur la scène où on la jouera une fois écrite, au for interne comme au for extérieur.

À telle époque, telle émeute dans le faubourg Saint-Antoine est vécue par ses acteurs comme victoire ou défaite du Parlement ou de la Cour ; à telle autre, comme victoire ou défaite du prolétariat ou de la bourgeoisie. Et bien que ce soit « les peuples » pour parler comme Retz, qui toujours en soldent les frais, ce n'est pas du tout le même événement historique, – nous voulons dire qu'elles ne laissent pas la même sorte de souvenir dans la mémoire des hommes.

À savoir qu'avec la disparition de la réalité du Parlement et de la Cour, le premier événement retournera à sa valeur traumatique susceptible d'un progressif et authentique effacement, si l'on ne ranime expressément son sens. Tandis que le souvenir du second restera fort vif même sous la censure, – de même que l'amnésie du refoulement est une des formes les plus vivantes de la mémoire –, tant qu'il y aura des hommes pour soumettre leur révolte à l'ordre de la lutte pour l'avènement politique du prolétariat, c'est-à-dire des hommes pour qui les mots-clefs du matérialisme dialectique auront un sens.

Dès lors ce serait trop dire que nous allions reporter ces remarques sur le champ de la psychanalyse puisqu'elles y sont déjà, et que la désintrication qu'elles y produisent entre la technique de déchiffrage de l'inconscient et la théorie des instincts, voire des pulsions, va de soi.

Ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire, – c'est-à-dire que nous l'aidons à [107]parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de « tournants » historiques. Mais s'ils ont eu ce rôle, c'est déjà en tant que faits d'histoire, c'est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre.

Ainsi toute fixation à un prétendu stade instinctuel est avant tout stigmate historique : page de honte qu'on oublie ou qu'on annule, ou page de gloire qui oblige. Mais l'oublié se rappelle dans les actes, et l'annulation s'oppose à ce qui se dit ailleurs, comme l'obligation perpétue dans le symbole le mirage même où le sujet s'est trouvé pris.

Pour dire bref, les stades instinctuels sont déjà quand ils sont vécus, organisés en subjectivité. Et pour dire clair, la subjectivité de l'enfant qui enregistre en victoires et en défaites la geste de l'éducation de ses sphincters, y jouissant de la sexualisation imaginaire de ses orifices cloacaux, faisant agression de ses expulsions excrémentielles, séduction de ses rétentions, et symboles de ses relâchements, cette subjectivité n'est pas fondamentalement différente de la subjectivité du psychanalyste qui s'essaie à restituer pour les comprendre les formes de l'amour qu'il appelle prégénital.

Autrement dit, le stade anal n'est pas moins purement historique quand il est vécu que quand il est repensé, ni moins purement fondé dans l'intersubjectivité. Par contre, son homologation comme étape d'une prétendue maturation instinctuelle mène tout droit les meilleurs esprits à s'égarer jusqu'à y voir la reproduction dans l'ontogenèse d'un stade du phylum animal qu'il faut aller chercher aux ascaris, voire aux méduses, spéculation qui, pour être ingénieuse sous la plume d'un Balint, mène ailleurs aux rêveries les plus inconsistantes, voire à la folie qui va chercher dans le protiste le

schème imaginaire de l'effraction corporelle dont la crainte commanderait la sexualité féminine. Pourquoi dès lors ne pas chercher l'image du moi dans la crevette sous le prétexte que l'un et l'autre retrouvent après chaque mue leur carapace ?

Un nommé Jaworski, dans les années 1910-1920, avait édifié un fort beau système où « le plan biologique » se retrouvait jusqu'aux confins de la culture et qui précisément donnait à l'ordre des crustacés son conjoint historique, si mon souvenir est bon, dans quelque tardif Moyen Âge, sous le chef d'une [108]commune floraison de l'armure, – ne laissant veuve au reste de son répondant humain nulle forme animale, et sans en excepter mollusques et punaises.

L'analogie n'est pas la métaphore, et le recours qu'y ont trouvé les philosophes de la nature, exige le génie d'un Goethe dont l'exemple même n'est pas encourageant. Aucun ne répugne plus à l'esprit de notre discipline, et c'est en s'en éloignant expressément, que Freud a ouvert la voie propre à l'interprétation des rêves, et avec elle à la notion du symbolisme analytique. Cette notion, nous le disons, va strictement à l'encontre de la pensée analogique dont une tradition douteuse fait que certains, même parmi nous, la tiennent encore pour solidaire.

C'est pourquoi les excès dans le ridicule doivent être utilisés pour leur valeur dessillante, car, pour ouvrir les yeux sur l'absurdité d'une théorie, ils les ramèneront sur des dangers qui n'ont rien de théorique.

Cette mythologie de la maturation instinctuelle, bâtie avec des morceaux choisis de l'œuvre de Freud, engendre en effet des problèmes subjectifs dont la vapeur condensée en idéaux de nuées irrigue en retour de ses ondées le mythe originel. Les meilleures plumes distillent leur encre à poser des équations qui satisfassent aux exigences du mystérieux *genital love* (il y a des notions dont l'étrangeté s'accommode mieux de la parenthèse d'un terme emprunté), et elles paraphent leur tentative par un aveu de *non liquet.* Personne pourtant ne paraît ébranlé par le malaise qui en résulte, et l'on y voit plutôt matière à encourager tous les Münchhausen de la normalisation

psychanalytique à se tirer par les cheveux dans l'espoir d'atteindre au ciel de la pleine réalisation de l'objet génital, voire de l'objet tout court.

Si nous, psychanalystes, sommes bien placés pour connaître le pouvoir des mots, ce n'est pas une raison pour l'orienter dans le sens de l'insoluble, ni pour « lier des fardeaux pesants et insupportables pour en accabler les épaules des hommes », comme s'exprime la malédiction du Christ aux pharisiens dans le texte de saint Matthieu.

Ainsi la pauvreté des termes où nous tentons d'inclure un problème spirituel, peut-elle laisser à désirer à des esprits exigeants, pour peu qu'ils se reportent à ceux qui structuraient jusque dans leur confusion les querelles anciennes autour de la Nature et de la Grâce. Ainsi peut-elle leur laisser à craindre [109]quant à la qualité des effets psychologiques et sociologiques qu'on peut attendre de leur usage. Et l'on souhaitera qu'une meilleure appréciation des fonctions du *logos* dissipe les mystères de nos charismes fantastiques.

Pour nous en tenir à une tradition plus claire, peut-être entendrons-nous la maxime célèbre où La Rochefoucauld nous dit qu'« il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour », non pas dans le sens romantique d'une « réalisation » tout imaginaire de l'amour qui s'en ferait une objection amère, mais comme une reconnaissance authentique de ce que l'amour doit au symbole et de ce que la parole emporte d'amour.

Il n'est en tout cas que de se reporter à l'œuvre de Freud pour mesurer en quel rang secondaire et hypothétique il place la théorie des instincts. Elle ne saurait à ses yeux tenir un seul instant contre le moindre fait particulier d'une histoire, insiste-t-il, et le *narcissisme génital* qu'il invoque au moment de résumer le cas de l'homme aux loups, nous montre assez le mépris où il tient l'ordre constitué des stades libidinaux. Bien plus, il n'y évoque le conflit instinctuel que pour s'en écarter aussitôt, et pour reconnaître dans l'isolation symbolique du « je ne suis pas châtré », où s'affirme le sujet, la forme compulsionnelle où reste rivé son choix hétérosexuel, contre l'effet de

capture homosexualisante qu'a subi le *moi* ramené à la matrice imaginaire de la scène primitive. Tel est en vérité le conflit subjectif, où il ne s'agit que des péripéties de la subjectivité tant et si bien que le « *je* » gagne et perd contre le « *moi* » au gré de la catéchisation religieuse ou de l'*Aufklärung* endoctrinante, et dont Freud a fait réaliser les effets au sujet avant de nous les faire comprendre dans la dialectique du complexe d'Œdipe.

C'est à l'analyse d'un tel cas qu'on voit bien que la réalisation de l'amour parfait n'est pas un fruit de la nature mais de la grâce, c'est-à-dire d'un accord intersubjectif imposant son harmonie à la nature déchirée qui le supporte.

Mais qu'est-ce donc que ce sujet dont vous nous rebattez l'entendement ? s'exclame enfin un auditeur impatienté. N'avons-nous pas déjà reçu de M. de La Palice la leçon que tout ce qui est éprouvé par l'individu est subjectif ?

– Bouche naïve dont l'éloge occupera mes derniers jours, ouvrez-vous encore pour m'entendre. Nul besoin de fermer les [110]yeux. Le sujet va bien au delà de ce que l'individu éprouve « subjectivement », aussi loin exactement que la vérité qu'il peut atteindre, et qui peut-être sortira de cette bouche que vous venez de refermer déjà. Oui, cette vérité de son histoire n'est pas toute dans son rollet, et pourtant la place s'y marque, aux heurts douloureux qu'il éprouve de ne connaître que ses répliques, voire en des pages dont le désordre ne lui donne guère de soulagement.

Que l'inconscient du sujet soit le discours de l'autre, c'est ce qui apparaît plus clairement encore que partout dans les études que Freud a consacrées à ce qu'il appelle la télépathie, en tant qu'elle se manifeste dans le contexte d'une expérience analytique. Coïncidence des propos du sujet avec des faits dont il ne peut être informé, mais qui se meuvent toujours dans les liaisons d'une autre expérience où le psychanalyste est interlocuteur, – coïncidence aussi bien le plus souvent constituée par une convergence toute verbale, voire homonymique, ou qui, si elle inclut un acte, c'est d'un acting-out d'un patient de l'analyste ou d'un enfant en analyse de l'analysé

qu'il s'agit. Cas de résonance dans des réseaux communicants de discours, dont une étude exhaustive éclairerait les faits analogues que présente la vie courante.

L'omniprésence du discours humain pourra peut-être un jour être embrassée au ciel ouvert d'une omnicommunication de son texte. Ce n'est pas dire qu'il en sera plus accordé. Mais c'est là le champ que notre expérience polarise dans une relation qui n'est à deux qu'en apparence, car toute position de sa structure en termes seulement duels, lui est aussi inadéquate en théorie que ruineuse pour sa technique.

(111) ||

SYMBOLE ET LANGAGE COMME STRUCTURE ET LIMITE DU CHAMP PSYCHANALYTIQUE

Τὴν ἀρχὴν ὃ τι καὶ λαλῶ ὑμῖν.
(Évangile selon saint Jean, VIII, *25.)*

« Faites des mots croisés ».
(Conseils à un jeune psychanalyste).

Pour reprendre le fil de notre propos, répétons que c'est par réduction de l'histoire du sujet particulier que l'analyse touche à des *Gestalten* relationnelles qu'elle extrapole en un développement régulier ; mais que ni la psychologie génétique, ni la psychologie différentielle qui peuvent en être éclairées, ne sont de son ressort, pour ce qu'elles exigent des conditions d'observation et d'expérience qui n'ont avec les siennes que des rapports d'homonymie.

Allons plus loin encore : ce qui se détache comme psychologie à l'état brut de l'expérience commune (qui ne se confond avec l'expérience sensible que pour le professionnel des idées), – à savoir dans quelque suspension du quotidien souci, l'étonnement surgi de ce qui apparie les êtres dans un disparate passant celui des grotesques d'un Léonard ou d'un Goya –, ou la surprise qu'oppose l'épaisseur propre d'une peau à la caresse d'une paume qu'anime la découverte sans que l'émousse encore le désir –, ceci, peut-on dire, est aboli dans une expérience, revêche à ces caprices, rétive à ces mystères.

Une psychanalyse va normalement à son terme sans nous livrer que peu de chose de ce que notre patient tient en propre de sa sensibilité aux coups et aux couleurs, de la promptitude de ses prises ou des points faibles de sa chair, de son pouvoir de retenir ou d'inventer, voire de la vivacité de ses goûts.

(112)Ce paradoxe n'est qu'apparent et ne tient à nulle carence personnelle, et si l'on peut le motiver par les conditions négatives de notre expérience, il nous presse seulement un peu plus d'interroger celle-ci sur ce qu'elle a de positif.

Car il ne se résout pas dans les efforts de certains qui, – semblables à ces philosophes que Platon raille de ce que leur appétit du réel les menât à embrasser les arbres –, vont à prendre tout épisode où pointe cette réalité qui se dérobe, pour la réaction vécue dont ils se montrent si friands. Car ce sont ceux-là mêmes qui, se donnant pour objectif ce qui est au delà du langage, réagissent à la « défense de toucher » inscrite en notre règle par une sorte d'obsession. Nul doute que, dans cette voie, se flairer réciproquement ne devienne le fin du fin de la réaction de transfert. Nous n'exagérons rien : un jeune psychanalyste en son travail de candidature peut de nos jours saluer dans une telle subodoration de son sujet, obtenue après deux ou trois ans de psychanalyse vaine, l'avènement attendu de la relation d'objet, et en recueillir le *dignus est intrare* de nos suffrages, garants de ses capacités.

Si la psychanalyse peut devenir une science, – car elle ne l'est pas encore –, et si elle ne doit pas dégénérer dans sa technique, – et peut-être est-ce déjà fait –, nous devons retrouver le sens de son expérience.

Nous ne saurions mieux faire à cette fin que de revenir à l'œuvre de Freud. Il ne suffit pas de se dire technicien pour s'autoriser, de ce qu'on ne comprend pas un Freud III, à le récuser au nom d'un Freud II que l'on croit comprendre, et l'ignorance même où l'on est de Freud I, n'excuse pas qu'on tienne les cinq grandes psychanalyses pour une série de cas aussi mal choisis que mal exposés, dût-on s'émerveiller que le grain de vérité qu'elles recelaient, en ait réchappé.

Qu'on reprenne donc l'œuvre de Freud à la *Traumdeutung* pour s'y rappeler que le rêve a la structure d'une phrase, ou plutôt, à nous en tenir à sa lettre, d'un rébus, c'est-à-dire d'une écriture, dont le rêve de l'enfant représenterait l'idéographie primordiale, et qui chez l'adulte reproduit l'emploi phonétique et symbolique à la fois

des éléments signifiants, que l'on retrouve aussi bien dans les hiéroglyphes de l'ancienne Égypte que dans les caractères dont la Chine conserve l'usage.

Encore n'est-ce là que déchiffrage de l'instrument. C'est (113)à la version du texte que l'important commence, l'important dont Freud nous dit qu'il est donné dans l'élaboration du rêve, c'est-à-dire dans sa rhétorique. Ellipse et pléonasme, hyperbate ou syllepse, régression, répétition, apposition, tels sont les déplacements syntaxiques, métaphore, catachrèse, antonomase, allégorie, métonymie et synecdoque, les condensations sémantiques, où Freud nous apprend à lire les intentions ostentatoires ou démonstratives, dissimulatrices ou persuasives, rétorsives ou séductrices, dont le sujet module son discours onirique.

Sans doute a-t-il posé en règle qu'il y faut rechercher toujours l'expression d'un désir. Mais entendons-le bien. Si Freud admet comme motif d'un rêve qui paraît aller à l'encontre de sa thèse, le désir même de le contredire chez le sujet qu'il a tenté d'en convaincre[10], comment n'en viendrait-il pas à admettre le même motif pour lui-même dès lors, que pour être parvenu, c'est d'autrui que lui reviendrait sa loi ?

Pour tout dire, nulle part n'apparaît plus clairement que le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, non pas tant parce que l'autre détient les clefs de l'objet désiré, que parce que son premier objet est d'être reconnu par l'autre.

Qui parmi nous au reste ne sait par expérience que dès que l'analyse est engagée dans la voie du transfert, – et c'est pour nous l'indice qu'elle l'est en effet –, chaque rêve du patient s'interprète comme provocation, aveu larvé ou diversion, par sa relation au discours analytique, et qu'à mesure du progrès de l'analyse, ils se réduisent toujours plus à la fonction d'élément du dialogue qui s'y réalise ?

Pour la psychopathologie de la vie quotidienne, autre champ consacré par une autre œuvre de Freud, il est clair que tout acte manqué est un discours réussi, voire

[10]. Cf. Gegenwunschträume, in Traumdeutung, G. W., II, pp. 156-157 et pp. 163-164. Trad. anglaise, Standard édition, IV, p. 151 et pp. 157-158. Trad. franç., éd. Alcan, p. 110 et p. 146.

assez joliment tourné, et que dans le lapsus c'est le bâillon qui tourne sur la parole, et juste du quadrant qu'il faut pour qu'un bon entendeur y trouve son salut.

Mais allons droit où le livre débouche sur le hasard et les croyances qu'il engendre, et spécialement aux faits où il s'attache (114)à démontrer l'efficacité subjective des associations sur des nombres laissés au sort d'un choix immotivé, voire d'un tirage de hasard. Nulle part ne se révèlent mieux qu'en un tel succès les structures dominantes du champ psychanalytique. Et l'appel fait au passage à des mécanismes intellectuels ignorés n'est plus ici que l'excuse de détresse de la confiance totale faite aux symboles et qui vacille d'être comblée au delà de toute limite.

Car si pour admettre un symptôme dans la psychopathologie psychanalytique, qu'il soit névrotique ou non, Freud exige le minimum de surdétermination que constitue un double sens, symbole d'un conflit défunt par delà sa fonction dans un conflit présent non moins *symbolique,* s'il nous a appris à suivre dans le texte des associations libres la ramification ascendante de cette lignée symbolique, pour y repérer aux points où les formes verbales s'en recroisent les nœuds de sa structure, – il est déjà tout à fait clair que le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée.

C'est à celui qui n'a pas approfondi la nature du langage, que l'expérience d'association sur les nombres pourra montrer d'emblée ce qu'il est essentiel ici de saisir, à savoir la puissance combinatoire qui en agence les équivoques, et pour y reconnaître le ressort propre de l'inconscient.

En effet si des nombres obtenus par coupure dans la suite des chiffres du nombre choisi, de leur mariage par toutes les opérations de l'arithmétique, voire de la division répétée du nombre originel par l'un des nombres scissipares, les nombres résultants s'avèrent symbolisants entre tous dans l'histoire propre du sujet, c'est qu'ils étaient déjà latents au choix où ils ont pris leur départ, – et dès lors si l'on réfute comme superstitieuse l'idée que ce sont là les chiffres mêmes qui ont déterminé la

destinée du sujet, force est d'admettre que c'est dans l'ordre d'existence de leurs combinaisons, c'est-à-dire dans le langage concret qu'ils représentent que réside tout ce que l'analyse révèle au sujet comme son inconscient.

Nous verrons que les philologues et les ethnographes nous en révèlent assez sur la sûreté combinatoire qui s'avère dans les systèmes complètement inconscients qui constituent le langage, pour que la proposition ici avancée n'ait pour eux rien de surprenant.

(115)Mais si quelqu'un parmi nous voulait douter encore de sa validité, nous en appellerions, une fois de plus, au témoignage de celui qui, ayant découvert l'inconscient, n'est pas sans titre à être cru pour désigner sa place : il ne nous fera pas défaut.

Car si délaissée qu'elle soit de notre intérêt – et pour cause –, *Le mot d'esprit et l'inconscient* reste l'œuvre la plus incontestable parce que la plus transparente, où l'effet de l'inconscient nous soit démontré jusqu'aux confins de sa finesse ; et le visage qu'il nous révèle est celui même de l'esprit dans l'ambiguïté que lui confère le langage, où l'autre face de son pouvoir régalien est la « pointe » par qui son ordre entier s'anéantit en un instant, – pointe en effet où son activité créatrice dévoile sa gratuité absolue, où sa domination sur le réel s'exprime dans le défi du non-sens, où l'humour, dans la grâce méchante de l'esprit libre, symbolise une vérité qui ne dit pas son dernier mot.

Il faut suivre aux détours admirablement pressants des lignes de ce livre la promenade où Freud nous emmène dans ce jardin choisi du plus amer amour.

Ici tout est substance, tout est perle. L'esprit qui vit en exilé dans la création dont il est l'invisible soutien, sait qu'il est maître à tout instant de l'anéantir. Formes altières ou perfides, dandystes ou débonnaires de cette royauté cachée, il n'est pas jusqu'aux plus méprisées dont Freud ne sache faire briller l'éclat secret. Histoires du marieur courant les ghettos de Moravie, figure décriée d'Éros et comme lui fils de la pénurie et de la peine, guidant de son service discret l'avidité du goujat, et soudain le bafouant

d'une réplique illuminante en son non-sens : « Celui qui laisse ainsi échapper la vérité, commente Freud, est en réalité heureux de jeter le masque ».

C'est la vérité en effet, qui dans sa bouche jette là le masque, mais c'est pour que l'esprit en prenne un plus trompeur, la sophistique qui n'est que stratagème, la logique qui n'est là qu'un leurre, le comique même qui ne va là qu'à éblouir. L'esprit est toujours ailleurs. « L'esprit comporte en effet une telle conditionnalité subjective… : n'est esprit que ce que j'accepte comme tel », poursuit Freud qui sait de quoi il parle.

Nulle part l'intention de l'individu n'est en effet plus manifestement dépassée par la trouvaille du sujet, – nulle part la distinction que nous faisons de l'un à l'autre ne se fait mieux (116)comprendre, – puisque non seulement il faut que quelque chose m'ait été étranger dans ma trouvaille pour que j'y aie mon plaisir, mais qu'il faut qu'il en reste ainsi pour qu'elle porte. Ceci est en rapport profond avec la nécessité, si bien dénoncée par Freud, du tiers auditeur au moins supposé, et au fait que le mot d'esprit ne perd pas son pouvoir dans sa transmission au style indirect. Bref ceci manifeste la conjonction intime de l'intersubjectivité et de l'inconscient dans les ressources du langage, et leur explosion dans le jeu d'une suprême alacrité.

Une seule raison de chute pour l'esprit : la platitude de la vérité qui s'explique.

Or ceci concerne directement notre problème. Le mépris actuel pour les recherches sur la langue des symboles qui se lit au seul vu des sommaires de nos publications d'avant et d'après les années 1920, ne répond à rien de moins pour notre discipline qu'à un changement d'objet, dont la tendance à s'aligner au plus plat niveau de la communication, pour s'accorder aux objectifs nouveaux proposés à la technique, a peut-être à répondre du bilan assez morose que les plus lucides dressent de ses résultats[11].

[11]. Cf. Oberndorf (C. I.), Unsatisfactory results of psychoanalytic therapy, *Psychoanalytic Quarterly, 19, 393-407.*

Comment la parole, en effet, épuiserait-elle le sens de la parole ou, pour mieux dire avec le logicisme positiviste d'Oxford, le sens du sens, – sinon dans l'acte qui l'engendre ? Ainsi le renversement gœthéen de sa présence aux origines : « Au commencement était l'action », se renverse à son tour : c'était bien le verbe qui était au commencement, et nous vivons dans sa création, mais c'est l'action de notre esprit qui continue cette création en la renouvelant toujours. Et nous ne pouvons nous retourner sur cette action qu'en nous laissant pousser toujours plus avant par elle.

Nous ne le tenterons nous-mêmes qu'en sachant que c'est là sa voie…

Nul n'est censé ignorer la loi, cette formule transcrite de l'humour d'un Code de Justice exprime pourtant la vérité où notre expérience se fonde et qu'elle confirme. Nul homme (117)ne l'ignore en effet, puisque la loi de l'homme est la loi du langage depuis que les premiers mots de reconnaissance ont présidé aux premiers dons, y ayant fallu les Danaëns détestables qui viennent et fuient par la mer pour que les hommes apprennent à craindre les mots trompeurs avec les dons sans foi. Jusque-là, pour les Argonautes pacifiques unissant par les nœuds d'un commerce symbolique les îlots de la communauté, ces dons, leur acte et leurs objets, leur érection en signes et leur fabrication même, sont si mêlés à la parole qu'on les désigne par son nom[12].

Est-ce à ses dons ou bien aux mots de passe qui y accordent leur non-sens salutaire, que commence le langage avec la loi ? Car ces dons sont déjà symboles, en ceci que symbole veut dire pacte, et qu'ils sont d'abord signifiants du pacte qu'ils constituent comme signifié : comme il se voit bien à ceci que les objets de l'échange symbolique, vases faits pour être vides, boucliers trop lourds pour être portés, gerbes qui se dessécheront, piques qu'on enfonce au sol, sont sans usage par destination, sinon superflus par leur abondance.

Cette neutralisation du signifiant est-elle le tout de la nature du langage. Pris à ce taux, on en trouverait l'amorce chez les hirondelles de mer, par exemple, pendant la parade, et matérialisée dans le poisson qu'elles se passent de bec en bec et où les

[12] Cf. entre autres : *Do Kamo*, de Maurice Leenhardt, chap. IX, et X.

éthologues, s'il faut bien y voir avec eux l'instrument d'une mise en branle du groupe qui serait un équivalent de la fête, seraient tout à fait justifiés à reconnaître un symbole.

On voit que nous ne reculons pas à chercher hors du domaine humain les origines du comportement symbolique. Mais ce n'est certainement pas par la voie d'une élaboration du signe, celle où s'engage après tant d'autres M. Jules H. Massermann[13], à laquelle nous nous arrêterons un instant, non seulement pour le ton déluré dont il y trace sa démarche, mais par l'accueil qu'elle a trouvé auprès des rédacteurs de notre journal officiel, qui conformément à une tradition empruntée aux bureaux de placements, ne négligent jamais rien de ce qui peut fournir à notre discipline de « bonnes références ».

(118)Pensez-donc, un homme qui a reproduit la névrose ex-pé-ri-men-ta-le-ment chez un chien ficelé sur une table et par quels moyens ingénieux : une sonnerie, le plat de viande qu'elle annonce, et le plat de pommes qui arrive à contretemps, je vous en passe. Ce n'est pas lui, du moins lui-même nous en assure, qui se laissera prendre aux « amples ruminations », car c'est ainsi qu'il s'exprime, que les philosophes ont consacrées au problème du langage. Lui va vous le prendre à la gorge.

Figurez-vous que par un conditionnement judicieux de ses réflexes, on obtient d'un raton laveur qu'il se dirige vers son garde-manger quand on lui présente la carte où peut se lire son menu. On ne nous dit pas si elle porte mention des prix, mais on ajoute ce trait convaincant que, pour peu que le service l'ait déçu, il reviendra déchirer la carte trop prometteuse, comme le ferait des lettres d'un infidèle une amante irritée (*sic*).

Telle est l'une des arches où l'auteur fait passer la route qui conduit du signal au symbole. On y circule à double voie, et le sens du retour n'y montre pas de moindres ouvrages d'art.

[13] Jules H. Massermann, Language, behavior and dynamic psychiatry, in *Intern. Journal of Psychan., 1944,* 1 et 2, pp. 1-8.

Car si chez l'homme vous associez à la projection d'une vive lumière devant ses yeux le bruit d'une sonnette, puis le maniement de celle-ci à l'émission de l'ordre : contractez (en anglais : c*ontract),* vous arriverez à ce que le sujet, à moduler cet ordre lui-même, à le murmurer, bientôt seulement à le produire en sa pensée, obtienne la contraction de sa pupille, soit une réaction du système que l'on dit autonome, parce qu'ordinairement inaccessible aux effets intentionnels. Ainsi M. Hudgins, s'il faut en croire notre auteur, « a-t-il créé chez un groupe de sujets, une configuration hautement individualisée de réactions affines et viscérales du symbole idéique (*idea-symbol*) « contract », – une réponse qui pourrait être ramenée à travers leurs expériences particulières à une source en apparence lointaine, mais en réalité basiquement physiologique : dans cet exemple, simplement la protection de la rétine contre une lumière excessive ». Et l'auteur conclut : « La signification de telles expériences pour la recherche psychosomatique et linguistique n'a même pas besoin de plus d'élaboration ».

Nous aurions pourtant, quant à nous, été curieux d'apprendre si les sujets ainsi éduqués réagissent aussi à l'énonciation du même vocable articulée dans les locutions : *marriage* [(119)]*contract, bridge-contract, breach of contract,* voire progressivement réduite à l'émission de sa première syllabe : contract, contrac, contra, contr… La contre-épreuve, exigible en stricte méthode, s'offrant ici d'elle-même du murmure entre les dents de cette syllabe par le lecteur français qui n'aurait subi d'autre conditionnement que la vive lumière projetée sur le problème par M. Jules H. Massermann. Nous demanderions alors à celui-ci si les effets ainsi observés chez les sujets conditionnés lui paraîtraient toujours pouvoir se passer aussi aisément d'être élaborés. Car ou bien ils ne se produiraient plus, manifestant ainsi qu'ils ne dépendent pas même conditionnellement du sémantème, ou bien ils continueraient à se produire, posant la question des limites de celui-ci.

Autrement dit, ils feraient apparaître dans l'instrument même du mot, la distinction du signifiant et du signifié, si allègrement confondue par l'auteur dans le

terme *idea-symbol.* Et sans avoir besoin d'interroger les réactions des sujets conditionnés à l'ordre *don't contract,* voire à la conjugaison entière du verbe *to contract,* nous pourrions faire observer à l'auteur que ce qui définit comme appartenant au langage un élément quelconque d'une langue, c'est qu'il se distingue comme tel pour tous les usagers de cette langue dans l'ensemble supposé constitué des éléments homologues.

Il en résulte que les effets particuliers de cet élément du langage sont liés à l'existence de cet ensemble, antérieurement à sa liaison possible à toute expérience particulière du sujet. Et que considérer cette dernière liaison hors de toute référence à la première, consiste simplement à nier dans cet élément la fonction propre du langage.

Rappel de principes qui éviterait peut-être à notre auteur de découvrir avec une naïveté sans égale la correspondance textuelle des catégories de la grammaire de son enfance dans les relations de la réalité.

Ce monument de naïveté, au reste d'une espèce assez commune en ces matières, ne mériterait pas tant de soins s'il n'était le fait d'un psychanalyste, ou plutôt de quelqu'un qui y raccorde comme par hasard tout ce qui se produit dans une certaine tendance de la psychanalyse, au titre de théorie de l'ego ou de technique d'analyse des défenses, de plus opposé à l'expérience freudienne, manifestant ainsi à contrario la [120]cohérence d'une saine conception du langage avec le maintien de celle-ci. Car la découverte de Freud est celle du champ des incidences, en la nature de l'homme, de ses relations à l'ordre symbolique, et la remontée de leur sens jusqu'aux instances les plus radicales de la symbolisation dans l'être. Le méconnaître est condamner la découverte à l'oubli, l'expérience à la ruine.

Et nous posons comme une affirmation qui ne saurait être retranchée du sérieux de notre propos actuel que la présence du raton laveur, plus haut évoqué, dans le fauteuil où la timidité de Freud, à en croire notre auteur, aurait confiné l'analyste en le

plaçant derrière le divan, nous paraît être préférable à celle du savant qui tient sur le langage et la parole un pareil discours.

Car le raton laveur au moins, par la grâce de Jacques Prévert (« une pierre, deux maisons, trois ruines, quatre fossoyeurs, un jardin, des fleurs, un raton laveur ») est entré à jamais dans le bestiaire poétique et participe comme tel en son essence à la fonction éminente du symbole, mais l'être à notre ressemblance qui professe ainsi la méconnaissance systématique de cette fonction, se bannit à jamais de tout ce qui peut par elle être appelé à l'existence. Dès lors, la question de la place qui revient au dit semblable dans la classification naturelle nous paraîtrait ne relever que d'un humanisme hors de propos, si son discours, en se croisant avec une technique de la parole dont nous avons la garde, ne devait être trop fécond, même à y engendrer des monstres stériles. Qu'on sache donc, puisqu'aussi bien il se fait mérite de braver le reproche d'anthropomorphisme, que c'est le dernier terme dont nous userions pour dire qu'il fait de son être la mesure de toutes choses.

Revenons à notre objet symbolique qui est lui-même fort consistant dans sa matière, s'il a perdu le poids de son usage, mais dont le sens impondérable entraînera des déplacements de quelque poids. Est-ce donc là la loi et le langage ? Peut-être pas encore.

Car même apparût-il chez l'hirondelle quelque caïd de la colonie qui, en gobant le poisson symbolique au bec béant des autres hirondelles, inaugurât cette exploitation de l'hirondelle par l'hirondelle dont nous nous plûmes un jour à filer [121]la fantaisie, ceci ne suffirait point à reproduire parmi elles cette fabuleuse histoire, image de la nôtre, dont l'épopée ailée nous tint captifs en l'île des pingouins, et il s'en faudrait de quelque chose pour faire un univers « hirundinisé ».

Ce « quelque chose » achève le symbole pour en faire le langage. Pour que l'objet symbolique libéré de son usage devienne le mot libéré de l'*hic et nunc*, la différence n'est pas de la qualité, sonore, de sa matière, mais de son être évanouissant où le symbole trouve la permanence du concept.

Par le mot qui est déjà une présence faite d'absence, l'absence même vient à se nommer en un moment original dont le génie de Freud a saisi dans le jeu de l'enfant la recréation perpétuelle. Et de ce couple modulé de la présence et de l'absence, qu'aussi bien suffit à constituer la trace sur le sable du trait simple et du trait rompu des *koua* mantiques de la Chine, naît l'univers de sens d'une langue où l'univers des choses viendra à se ranger.

Par ce qui ne prend corps que d'être la trace d'un néant et dont le support dès lors ne peut s'altérer, le concept, sauvant la durée de ce qui passe, engendre la chose.

Car ce n'est pas encore assez dire que de dire que le concept est la chose même, ce qu'un enfant peut démontrer contre l'école. C'est le monde des mots qui crée le monde des choses, d'abord confondues dans l'*hic et nunc* du tout en devenir, en donnant son être concret à leur essence, et sa place partout à ce qui est de toujours : **κτῆμα ἐς ἀεί.**

L'homme parle donc, mais c'est parce que le symbole l'a fait homme. Si en effet des dons surabondants accueillent l'étranger qui s'est fait connaître, la vie des groupes naturels qui constituent la communauté est soumise aux règles de l'alliance, ordonnant le sens dans lequel s'opère l'échange des femmes, et aux prestations réciproques que l'alliance détermine : comme le dit le proverbe Sironga, un parent par alliance est une cuisse d'éléphant. À l'alliance préside un ordre préférentiel dont la loi impliquant les noms de parenté est pour le groupe, comme le langage, impérative en ses formes, mais inconsciente en sa structure. Or dans cette structure dont l'harmonie ou les impasses règlent l'échange restreint ou généralisé qu'y discerne l'ethnologue, le théoricien étonné retrouve toute la logique des combinaisons : ainsi les lois du [122]nombre, c'est-à-dire du symbole le plus épuré, s'avèrent être immanentes au symbolisme originel. Du moins est-ce la richesse des formes où se développent les structures qu'on dit élémentaires de la parenté, qui les y rend lisibles. Et ceci donne à penser que c'est peut-être seulement notre inconscience de leur permanence, qui nous laisse croire à la liberté des choix dans les structures dites complexes de l'alliance

sous la loi desquelles nous vivons. Si la statistique déjà laisse entrevoir que cette liberté ne s'exerce pas au hasard, c'est qu'une logique subjective l'orienterait en ses effets.

C'est bien en quoi le complexe d'Œdipe en tant que nous le reconnaissons toujours pour couvrir de sa signification le champ entier de notre expérience, sera dit, dans notre propos, marquer les limites que notre discipline assigne à la subjectivité : à savoir, ce que le sujet peut connaître de sa participation inconsciente au mouvement des structures complexes de l'alliance, en vérifiant les effets symboliques en son existence particulière du mouvement tangentiel vers l'inceste qui se manifeste depuis l'avènement d'une communauté universelle.

La Loi primordiale est donc celle qui en réglant l'alliance superpose le règne de la culture au règne de la nature livré à la loi de l'accouplement. L'interdit de l'inceste n'en est que le pivot subjectif, dénudé par la tendance moderne à réduire à la mère et à la sœur les objets interdits aux choix du sujet, toute licence au reste n'étant pas encore ouverte au delà.

Cette loi se fait donc suffisamment connaître comme identique à un ordre de langage. Car nul pouvoir sans les nominations de la parenté n'est à portée d'instituer l'ordre des préférences et des tabous qui nouent et tressent à travers les générations le fil des lignées. Et c'est bien la confusion des générations qui, dans la Bible comme dans toutes les lois traditionnelles, est maudite comme l'abomination du verbe et la désolation du pécheur.

Nous savons en effet quel ravage déjà allant jusqu'à la dissociation de la personnalité du sujet peut exercer une filiation falsifiée, quand la contrainte de l'entourage s'emploie à en soutenir le mensonge. Ils peuvent n'être pas moindres quand un homme épousant la mère de la femme dont il a eu un fils, celui-ci aura pour frère un enfant frère de sa mère. Mais s'il est ensuite, – et le cas n'est pas inventé –, adopté [123]par le ménage compatissant d'une fille d'un mariage antérieur du père, il se trouvera encore une fois demi-frère de sa nouvelle mère, et l'on peut imaginer les

sentiments complexes dans lesquels il attendra la naissance d'un enfant qui sera à la fois son frère et son neveu, dans cette situation répétée.

Aussi bien le simple décalage dans les générations qui se produit par un enfant tardif né d'un second mariage et dont la mère jeune se trouve contemporaine d'un frère aîné, peut produire des effets qui s'en rapprochent, et l'on sait que c'était là le cas de Freud.

Cette même fonction de l'identification symbolique par où le primitif se croit réincarner l'ancêtre homonyme et qui détermine même chez l'homme moderne une récurrence alternée des caractères, introduit donc chez les sujets soumis à ces discordances de la relation paternelle une dissociation de l'Œdipe où il faut voir le ressort constant de ses effets pathogènes. Même en effet représentée par une seule personne, la fonction paternelle concentre en elle des relations imaginaires et réelles, toujours plus ou moins inadéquates à la relation symbolique qui la constitue essentiellement.

C'est dans le nom du père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi. Cette conception nous permet de distinguer clairement dans l'analyse d'un cas les effets inconscients de cette fonction d'avec les relations narcissiques, voire d'avec les relations réelles que le sujet soutient avec l'image et l'action de la personne qui l'incarne, et il en résulte un mode de compréhension qui va à retentir dans la conduite même des interventions. La pratique nous en a confirmé la fécondité, à nous, comme aux élèves que nous avons induits à cette méthode. Et nous avons eu souvent l'occasion dans des contrôles ou dans des cas communiqués de souligner les confusions nuisibles qu'engendre sa méconnaissance.

Ainsi c'est la vertu du verbe qui perpétue le mouvement de la Grande Dette dont Rabelais, en une métaphore célèbre, élargit jusqu'aux astres l'économie. Et nous ne serons pas surpris que le chapitre où il nous présente avec l'inversion macaronique des noms de parenté une anticipation des découvertes ethnographiques, nous

montre en lui la substantifique [124]divination du mystère humain que nous tentons d'élucider ici.

Identifiée au *hau* sacré ou au *mana* omniprésent, la Dette inviolable est la garantie que le voyage où sont poussés femmes et biens ramène en un cycle sans manquement à leur point de départ d'autres femmes et d'autres biens, porteurs d'une entité identique : symbole zéro, dit Lévi-Strauss, réduisant à la forme d'un signe algébrique le pouvoir de la Parole.

Les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjoignent avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer « par l'os et par la chair », qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le dessin de sa destinée, qu'ils donnent les mots qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au delà de sa mort même, et que par eux sa fin trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absout son être ou le condamne, – sauf à atteindre à la réalisation subjective de l'être-pour-la-mort.

Servitude et grandeur où s'anéantirait le vivant, si le désir ne préservait sa part dans les interférences et les battements que font converger sur lui les cycles du langage, quand la confusion des langues s'en mêle et que les ordres se contrarient dans les déchirements de l'œuvre universelle.

Mais ce désir lui-même, pour être satisfait dans l'homme, exige d'être reconnu, par l'accord de la parole ou par la lutte de prestige, dans le symbole ou dans l'imaginaire.

L'enjeu d'une psychanalyse est l'avènement dans le sujet du peu de réalité que ce désir y soutient au regard des conflits symboliques et des fixations imaginaires comme moyen de leur accord, et notre voie est l'expérience intersubjective où ce désir se fait reconnaître.

Dès lors on voit que le problème est celui des rapports dans le sujet de la parole et du langage.

Trois paradoxes dans ces rapports se présentent dans notre domaine.

Dans la folie, quelle qu'en soit la nature, il nous faut reconnaître, d'une part, la liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître, soit ce que nous appelons obstacle au transfert, et, d'autre part, la formation singulière d'un délire qui, – fabulatoire, fantastique ou cosmologique –, (125)interprétatif, revendicateur ou idéaliste –, objective le sujet dans un langage sans dialectique[14].

L'absence de la parole s'y manifeste par les stéréotypies d'un discours où le sujet, peut-on dire, est parlé plutôt qu'il ne parle : nous y reconnaissons les symboles de l'inconscient sous des formes pétrifiées qui, à côté des formes embaumées où se présentent les mythes en nos recueils, trouvent leur place dans une histoire naturelle de ces symboles. Mais c'est une erreur de dire que le sujet les assume : la résistance à leur reconnaissance n'étant pas moindre que dans les névroses, quand le sujet y est induit par une tentative de cure.

Notons au passage qu'il vaudrait de repérer dans l'espace social les places que la culture a assignées à ces sujets, spécialement quant à leur affectation à des services sociaux afférents au langage, car il n'est pas invraisemblable que s'y démontre un des facteurs qui désignent ces sujets aux effets de rupture produite par les discordances symboliques, caractéristiques des structures complexes de la civilisation.

Le second cas est représenté par le champ privilégié de la découverte psychanalytique : à savoir les symptômes, l'inhibition et l'angoisse, dans l'économie constituante des différentes névroses.

La parole est ici chassée du discours concret qui ordonne la conscience, mais elle trouve son support ou bien dans les fonctions naturelles du sujet, pour peu qu'une épine organique y amorce cette béance de son être individuel à son essence, qui fait

[14]. Aphorisme de Lichtenberg : « Un fou qui s'imagine être un prince ne diffère du prince qui l'est en fait, que parce que celui-ci est un prince négatif, tandis que celui-là est un fou négatif. Considérés sans leur signe, ils sont semblables ».

de la maladie l'introduction du vivant à l'existence du sujet[15], – ou bien dans les images qui organisent à la limite de l'*Umwelt* et de l'*Innenwelt* leur structuration relationnelle.

Le symptôme est ici le signifiant d'un signifié refoulé de la conscience du sujet. Symbole écrit sur le sable de la chair et sur le voile de Maia, il participe du langage par l'ambiguïté sémantique que nous avons déjà soulignée dans sa constitution.

(126)Mais c'est une parole de plein exercice, car elle inclut le discours de l'autre dans le secret de son chiffre.

C'est en déchiffrant cette parole que Freud a retrouvé la langue première des symboles[16], vivante encore dans la souffrance de l'homme de la civilisation *(Das Unbehagen in der Kultur).*

Hiéroglyphes de l'hystérie, blasons de la phobie, labyrinthes de la *Zwangsneurose,* – charmes de l'impuissance, énigmes de l'inhibition, oracles de l'angoisse, – armes parlantes du caractère[17], sceaux de l'autopunition, déguisements de la perversion, – tels sont les hermétismes que notre exégèse résout, les équivoques que notre invocation dissout, les artifices que notre dialectique absout, dans une délivrance du sens emprisonné, qui va de la révélation du palimpseste au mot donné du mystère et au pardon de la parole.

Le troisième paradoxe de la relation du langage à la parole est celui du sujet qui perd son sens dans les objectivations du discours. Si métaphysique qu'en paraisse la définition, nous n'en pouvons méconnaître la présence au premier plan de notre expérience. Car c'est là l'aliénation la plus profonde du sujet de la civilisation scientifique et c'est elle que nous rencontrons d'abord quand le sujet commence à nous parler de lui : aussi bien, pour la résoudre entièrement, l'analyse devrait-elle être menée jusqu'au terme de la sagesse.

---

[15]. Pour obtenir immédiatement la confirmation subjective de cette remarque de Hegel, il suffit d'avoir vu, dans l'épidémie récente, un lapin aveugle au milieu d'une route, érigeant vers le soleil couchant le vide de sa vision changée en regard : il est humain jusqu'au tragique.

[16]. Les lignes *supra* et *infra* montrent l'acception que nous donnons à ce terme.

[17] L'erreur de Reich, sur laquelle nous reviendrons, lui a fait prendre des armoiries pour une armure.

Pour en donner une formulation exemplaire, nous ne saurions trouver terrain plus pertinent que l'usage du discours courant en faisant remarquer que le « ce suis-je » du temps de Villon s'est renversé dans le « c'est moi » de l'homme moderne.

Le moi de l'homme moderne a pris sa forme, nous l'avons indiqué ailleurs, dans l'impasse dialectique de la belle âme qui ne reconnaît pas la raison même de son être dans le désordre qu'elle dénonce dans le monde.

Mais une issue s'offre au sujet pour la résolution de cette impasse où délire son discours. La communication peut s'établir pour lui valablement dans l'œuvre commune de la science et dans les emplois qu'elle commande dans la civilisation universelle ; [127]cette communication sera effective à l'intérieur de l'énorme objectivation constituée par cette science et elle lui permettra d'oublier sa subjectivité. Il collaborera efficacement à l'œuvre commune dans son travail quotidien et meublera ses loisirs de tous les agréments d'une culture profuse qui, du roman policier aux mémoires historiques, des conférences éducatives à l'orthopédie des relations de groupe, lui donnera matière à oublier son existence et sa mort, en même temps qu'à méconnaître dans une fausse communication le sens particulier de sa vie.

Si le sujet ne retrouvait dans une régression, souvent poussée jusqu'au stade du miroir, l'enceinte d'un stade où son *moi* contient ses exploits imaginaires, il n'y aurait guère de limites assignables à la crédulité à laquelle il doit succomber dans cette situation. Et c'est ce qui fait notre responsabilité redoutable quand nous lui apportons, avec les manipulations mythiques de notre doctrine, une occasion supplémentaire de s'aliéner, dans la trinité décomposée de l'*ego,* du *superego* et de l'*id*, par exemple.

Ici c'est un mur de langage qui s'oppose à la parole, et les précautions contre le verbalisme qui sont un thème du discours de l'homme « normal » de notre culture, ne font qu'en renforcer l'épaisseur.

Il ne serait pas vain de mesurer celle-ci à la somme statistiquement déterminée des kilogrammes de papier imprimé, des kilomètres de sillons discographiques, et des heures d'émission radiophonique, que la dite culture produit par tête d'habitant dans

les zones A, B et C de son aire. Ce serait un bel objet de recherches pour nos organismes culturels, et l'on y verrait que la question du langage ne tient pas toute dans l'aire des circonvolutions où son usage se réfléchit dans l'individu.

We are the hollow men
We are the stuffed men
Leaning together
Headpiece filled with straw. Alas !
et la suite.

La ressemblance de cette situation avec l'aliénation de la folie pour autant que la formule donnée plus haut est authentique, à savoir que le sujet y est parlé plutôt qu'il ne parle, [128]ressortit évidemment à l'exigence, supposée par la psychanalyse, d'une parole vraie. Si cette conséquence, qui porte à leur limite les paradoxes constituants de notre actuel propos, devait être retournée contre le bon sens même de la perspective psychanalytique, nous accorderions à cette objection toute sa pertinence, mais pour nous en trouver confirmé : et ce par un retour dialectique où nous ne manquerions pas de parrains autorisés, à commencer par la dénonciation hégélienne de la « philosophie du crâne » et à seulement nous arrêter à l'avertissement de Pascal résonnant, de l'orée de l'ère historique du « moi », en ces termes : « les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou ».

Ce n'est pas dire pourtant que notre culture se poursuive dans des ténèbres extérieures à la subjectivité créatrice. Celle-ci, au contraire, n'a pas cessé d'y militer pour renouveler la puissance jamais tarie des symboles dans l'échange humain qui les met au jour.

Faire état du petit nombre de sujets qui supportent cette création serait céder à une perspective romantique en confrontant ce qui n'est pas équivalent. Le fait est que

cette subjectivité, dans quelque domaine qu'elle apparaisse, mathématique, politique, religieuse, voire publicitaire, continue d'animer dans son ensemble le mouvement humain. Et une prise de vue non moins illusoire sans doute nous ferait accentuer ce trait opposé : que son caractère symbolique n'a jamais été plus manifeste. C'est l'ironie des révolutions qu'elles engendrent un pouvoir d'autant plus absolu en son exercice, non pas, comme on le dit, de ce qu'il soit plus anonyme, mais de ce qu'il est plus réduit aux mots qui le signifient. Et plus que jamais, d'autre part, la force des églises réside dans le langage qu'elles ont su maintenir : instance, il faut le dire, que Freud a laissée dans l'ombre dans l'article où il nous dessine ce que nous appellerons les subjectivités collectives de l'Église et de l'Armée.

La psychanalyse a joué un rôle dans la direction de la subjectivité moderne et elle ne saurait le soutenir sans l'ordonner au mouvement qui dans la science l'élucide.

C'est là le problème des fondements qui doivent assurer à notre discipline sa place dans les sciences : problème de formalisation, à la vérité fort mal engagé.

(129)Car il semble que, ressaisis par un travers même de l'esprit médical à l'encontre duquel la psychanalyse a dû se constituer, ce soit à son exemple avec un retard d'un demi-siècle sur le mouvement des sciences que nous cherchions à nous y rattacher.

Objectivation abstraite de notre expérience sur des principes fictifs, voire simulés de la méthode expérimentale : nous trouvons là l'effet de préjugés dont il faudrait nettoyer d'abord notre champ si nous voulons le cultiver selon son authentique structure.

Praticiens de la fonction symbolique, il est étonnant que nous nous détournions de l'approfondir, au point de méconnaître que c'est elle qui nous situe au cœur du mouvement qui instaure un nouvel ordre des sciences, avec l'avènement d'une anthropologie authentique.

Ce nouvel ordre ne signifie rien d'autre qu'un retour à une notion de la science véritable qui a déjà ses titres inscrits dans une tradition qui part du *Théétète*. Cette

notion s'est dégradée, on le sait, dans le renversement positiviste qui, en plaçant les sciences de l'homme au couronnement de l'édifice des sciences expérimentales, les y subordonne en réalité. Cette notion provient d'une vue erronée de l'histoire de la science, fondée sur le prestige d'un développement spécialisé de l'expérience.

Mais aujourd'hui les sciences de l'homme retrouvant la notion de la science de toujours, nous obligent à réviser la classification des sciences que nous tenons du XIXe siècle, dans un sens que les esprits les plus lucides dénotent clairement.

Il n'est que de suivre l'évolution concrète des disciplines pour s'en apercevoir.

La linguistique peut ici nous servir de guide, puisque c'est là le rôle qu'elle tient en flèche de l'anthropologie contemporaine, et nous ne saurions y rester indifférent.

La forme de mathématisation où s'inscrit la découverte du *phonème* comme fonction des couples d'opposition formés par les plus petits éléments discriminatifs saisissables de la sémantique, nous mène aux fondements mêmes où la dernière doctrine de Freud désigne, dans une connotation vocalique de la présence et de l'absence, les sources subjectives de la fonction symbolique.

Et la réduction de toute langue au groupe d'un tout petit (130)nombre de ces oppositions phonémiques amorçant une aussi rigoureuse formalisation de ses morphèmes les plus élevés, nous laisse entrevoir une voie d'abord tout à fait stricte des phénomènes du langage.

Ce progrès se rapproche de notre portée au point de lui offrir un accès immédiat, de la marche qu'opère à sa rencontre dans les lignes qu'il polarise, l'ethnographie, avec une formalisation des mythes en mythèmes qui nous intéresse le plus directement.

Ajoutons que les recherches d'un Lévi-Strauss, en démontrant les relations structurales entre langage et lois sociales[18], n'apportent rien de moins que ses fondements objectifs à la théorie de l'inconscient.

[18]. Cf. Claude Lévi-Strauss Language and the analysis of social laws, in *American anthropologist, vol. 53,* n° 2, april-june 1951, pp. 155-163.

Dès lors, il est impossible de ne pas axer sur une théorie générale du symbole une nouvelle classification de sciences où les sciences de l'homme reprennent leur place centrale en tant que sciences de la subjectivité. Nous ne pourrons bien entendu ici qu'en indiquer le principe, mais ses conséquences sont décisives quant au champ qu'il détermine.

La fonction symbolique se caractérise, en effet, par un double mouvement dans le sujet : l'homme fait un objet de son action, mais pour lui rendre en temps voulu sa fonction fondatrice. Dans cette équivoque, opérante à tout instant, gît tout le progrès d'une fonction où se confondent action et connaissance.

Exemples empruntés l'un aux bancs de l'école, l'autre au plus vif de notre époque :

– – le premier mathématique : premier temps, l'homme objective en deux nombres cardinaux deux collections qu'il a comptées, – deuxième temps, il réalise avec ces nombres l'acte de les additionner (cf. l'exemple cité par Kant dans l'introduction à l'esthétique transcendantale, § IV dans la 2e édition de la *Critique de la raison pure) ;*

– – le second historique : premier temps, l'homme qui travaille à la production dans notre société, se compte au rang des prolétaires, – deuxième temps, au nom de cette appartenance, il fait la grève générale.

(131)Ce n'est pas par hasard que nous avons choisi ces deux domaines, ni que nos exemples se situent aux deux extrêmes de l'histoire concrète.

Car les effets de ces domaines ne sont pas minces et nous viennent de loin, mais ils s'entrecroisent dans le temps de façon singulière, la science la plus subjective ayant créé une réalité nouvelle, la réalité la plus opaque devenant un symbole agissant.

Certes le rapprochement surprend d'abord de la science qui passe pour la plus exacte avec celle qui s'avère pour la plus conjecturale, mais ce contraste n'est pas contradictoire.

Car l'exactitude se distingue de la vérité, et la conjecture n'exclut pas la rigueur. Et si la science expérimentale tient des mathématiques son exactitude, son rapport à la nature n'en reste pas moins problématique.

Si notre lien à la nature, en effet, nous incite à nous demander poétiquement si ce n'est pas son propre mouvement que nous retrouvons dans notre science, en

… cette voix

Qui se connaît quand elle sonne

N'être plus la voix de personne

Tant que des ondes et des bois,

il est clair que notre physique n'est qu'une fabrication mentale, dont le symbole mathématique est l'instrument.

Car la science expérimentale n'est pas tant définie par la quantité qui la domine en effet, que par la mesure.

Comme il se voit pour le temps qui la définit et dont l'instrument de précision sans lequel elle serait impossible, l'horloge, n'est que l'organisme réalisé de l'hypothèse de Galilée sur l'équigravité des corps, autrement dit sur l'accélération uniforme de leur chute. Et ceci est tellement vrai que l'instrument a été achevé dans son montage avant que l'hypothèse ait pu être vérifiée par l'observation, qu'il a d'ailleurs rendue inutile[19].

Mais la mathématique peut symboliser un autre temps, notamment le temps intersubjectif qui structure l'action humaine, dont la théorie des jeux, dite encore stratégie, qu'il (132)vaudrait mieux appeler *stochastique,* commence à nous livrer les formules.

L'auteur de ces lignes a tenté de démontrer en la logique d'un sophisme les ressorts de temps par où l'action humaine, en tant qu'elle s'ordonne à l'action de l'autre, trouve dans la scansion de ses hésitations l'avènement de sa certitude, et dans

[19]. Cf. sur l'hypothèse galiléenne et sur l'horloge de Huyghens : An experiment in measurement, par Alexandre Koyré, in *Proceedings* of *American philosophical Society, vol. 97,* avril *1953.*

la décision qui la conclut donne à l'action de l'autre qu'elle inclut désormais, avec sa sanction quant au passé, son sens à venir.

On y démontre que c'est la certitude anticipée par le sujet dans le *temps pour comprendre* qui, par la hâte précipitant le *moment de conclure,* détermine chez l'autre la décision qui fait du propre mouvement du sujet erreur ou vérité.

On voit par cet exemple comment l'axiomatisation mathématique qui a inspiré la logique de Boole, voire la théorie des ensembles, peut apporter à la science de l'action humaine cette formalisation du temps intersubjectif, dont la conjecture psychanalytique a besoin pour s'assurer dans sa rigueur.

Si, d'autre part, l'histoire de la technique historienne montre que son progrès se définit dans l'idéal d'une identification de la subjectivité de l'historien à la subjectivité constituante de l'historisation primaire où s'humanise l'événement, il est clair que la psychanalyse y trouve sa portée exacte : soit dans la connaissance, comme réalisant cet idéal, et dans l'efficacité, comme y trouvant sa raison. L'exemple de l'histoire dissipe aussi comme un mirage ce recours à la réaction vécue qui obsède notre technique comme notre théorie, car l'historicité fondamentale de l'événement que nous retenons suffit pour concevoir la possibilité d'une reproduction subjective du passé dans le présent.

Plus encore, cet exemple nous fait saisir comment la régression psychanalytique implique cette dimension progressive de l'histoire du sujet dont Freud nous souligne qu'il fait défaut au concept jungien de la régression névrotique, et nous comprenons comment l'expérience elle-même renouvelle cette progression en assurant sa relève.

La référence enfin à la linguistique nous introduira à cette méthode qui, en distinguant les structurations synchroniques des structurations diachroniques dans le langage, peut nous permettre de mieux comprendre la valeur différente que prend notre langage dans l'interprétation des résistances et du [133]transfert, ou encore de différencier les effets propres du refoulement et la structure du mythe individuel dans la névrose obsessionnelle.

On sait la liste des disciplines que Freud désignait comme devant constituer les sciences annexes d'une idéale faculté de psychanalyse. On y trouve auprès de la psychiatrie et de la sexologie : « l'histoire de la civilisation, la mythologie, la psychologie des religions, l'histoire et la critique littéraires ».

L'ensemble de ces matières déterminant le cursus d'un enseignement technique, s'inscrit normalement dans le triangle épistémologique que nous avons décrit et qui donnerait sa méthode à un haut enseignement de sa théorie et de sa technique.

Nous y ajouterons volontiers, quant à nous : la rhétorique, la dialectique au sens technique que prend ce terme dans les Topiques d'Aristote, la grammaire, et, pointe suprême de l'esthétique du langage : la poétique, qui inclurait la technique, laissée dans l'ombre, du mot d'esprit.

Et si ces rubriques évoquaient pour certains des résonances un peu désuètes, nous ne répugnerions pas à les endosser comme d'un retour à nos sources.

Car la psychanalyse dans son premier développement, lié à la découverte et à l'étude des symboles, allait à participer de la structure de ce qu'au Moyen Âge on appelait « arts libéraux ». Privée comme eux d'une formalisation véritable, elle s'organisait comme eux en un corps de problèmes privilégiés, chacun promu de quelque heureuse relation de l'homme à sa propre mesure, et prenant de cette particularité un charme et une humanité qui peuvent compenser à nos yeux l'aspect un peu récréatif de leur présentation. Ne dédaignons pas cet aspect dans les premiers développements de la psychanalyse ; il n'exprime rien de moins, en effet, que la recréation du sens humain aux temps arides du scientisme.

Dédaignons-les d'autant moins que la psychanalyse n'a pas haussé son niveau en s'engageant dans les fausses voies d'une théorisation contraire à sa structure dialectique.

Elle ne donnera des fondements scientifiques à sa théorie comme à sa technique qu'en formalisant de façon adéquate ces dimensions essentielles de son expérience

qui sont, avec la théorie historique du symbole : la logique intersubjective et la temporalité du sujet.

(134)III

LES RÉSONANCES DE L'INTERPRÉTATION ET LE TEMPS DU SUJET DANS LA TECHNIQUE PSYCHANALYTIQUE

Entre l'homme et l'amour,
Il y a la femme.
Entre l'homme et la femme,
Il y a un monde.
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur.
(Antoine Tudal, *in Paris en l'an 2000).*

Nam Sibyllam quidem Cumis
ego ipse oculis meis vidi in
ampulla pendere, et cum illi
pueri dicerent : **Σιβύλλα τί θέλεις,** respondebat illa :
ἀποθανείν θέλω.
(Satyricon, XLVIII*).*

Ramener l'expérience psychanalytique à la parole et au langage comme à ses fondements, ne saurait aller sans retentir sur sa technique. À en restaurer les principes dans leur fondement, le chemin parcouru se découvre et le sens unique où l'interprétation analytique s'est déplacée pour s'en éloigner toujours plus. On est dès lors fondé à soupçonner que cette évolution de la pratique motive les nouveaux buts dont la théorie se pare.

À y regarder de plus près, les problèmes de l'interprétation symbolique ont commencé par intimider notre petit monde avant d'y devenir embarrassants. Les succès obtenus par Freud y étonnent maintenant par le sans-gêne de l'endoctrination dont ils paraissent procéder, et l'étalage qui s'en remarque dans les cas de *Dora*, de l'*homme aux rats* et de l'*homme aux loups*, ne va pas pour nous sans scandale. Il est vrai que nos habiles (135)ne reculent pas à mettre en doute que ce fût là une bonne technique.

Cette désaffection relève en vérité, dans le mouvement psychanalytique, d'une confusion des langues dont, dans un propos familier d'une époque récente, la

personnalité la plus représentative de son actuelle hiérarchie ne faisait pas mystère avec nous.

Il est assez remarquable que cette confusion s'accroisse avec la prétention où chacun se croit délégué de découvrir dans notre expérience les conditions d'une objectivation achevée, et avec la ferveur qui semble accueillir ces essais théoriques à mesure même qu'ils s'avèrent plus déréels.

Il est certain que les principes, tout bien fondés qu'ils soient, de l'analyse des résistances, ont été dans la pratique l'occasion d'une méconnaissance toujours plus grande du sujet, faute d'être compris dans leur relation à l'intersubjectivité de la parole.

À suivre, en effet, le procès des sept premières séances qui nous sont intégralement rapportées du cas de l'homme aux rats, il paraît peu probable que Freud n'ait pas reconnu les résistances en leur lieu, soit là même où nos modernes techniciens nous font leçon qu'il en ait laissé passer l'occurrence, puisque c'est son texte même qui leur permet de les pointer, – manifestant une fois de plus cette exhaustion du sujet qui, dans les textes freudiens, nous émerveille sans qu'aucune interprétation en ait encore épuisé les ressources.

Nous voulons dire qu'il ne s'est pas seulement laissé prendre à encourager son sujet à passer outre à ses premières réticences, mais qu'il a parfaitement compris la portée séductrice de ce jeu dans l'imaginaire. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter à la description qu'il nous donne de l'expression de son patient pendant le pénible récit du supplice imaginaire qui constitue le thème de son obsession, celui du rat forcé dans l'anus du supplicié : « Son visage, nous dit-il, reflétait l'horreur d'une jouissance ignorée ». La signification actuelle de la répétition de ce récit ne lui a donc pas échappé, non plus que l'identification du psychanalyste au « capitaine cruel » qui a fait entrer de force ce récit dans la mémoire du sujet, et non plus donc la portée des éclaircissements théoriques dont le sujet requiert le gage pour poursuivre son discours.

(136)Loin pourtant d'interpréter ici la résistance, Freud nous étonne en accédant à sa requête, et si loin qu'il paraît entrer dans le jeu du sujet.

Mais le caractère extrêmement approximatif, au point de nous paraître vulgaire, des explications dont il le gratifie, nous instruit suffisamment : il ne s'agit point tant ici de doctrine, ni même d'endoctrination, que d'un don symbolique de la parole, gros d'un pacte secret, dans le contexte de la participation imaginaire qui l'inclut, et dont la portée se révélera plus tard à l'équivalence symbolique que le sujet institue dans sa pensée des rats et des florins dont il rétribue l'analyste.

Nous voyons donc que Freud loin de méconnaître la résistance, en use comme d'une disposition propice à la mise en branle des résonances de la parole, et il se conforme, autant qu'il se peut, à la définition première qu'il a donnée de la résistance, en s'en servant pour impliquer le sujet dans son message. Aussi bien rompra-t-il brusquement les chiens, dès qu'il verra qu'à être ménagée, la résistance tourne à maintenir le dialogue au niveau d'une conversation où le sujet dès lors perpétuerait sa séduction avec sa dérobade.

Mais nous apprenons que l'analyse consiste à jouer sur les multiples portées de la partition que la parole constitue dans les registres du langage : dont relève la surdétermination de l'ordre qu'intéresse l'analyse.

Et nous tenons du même coup le ressort du succès de Freud. Pour que le message de l'analyste réponde à l'interrogation profonde du sujet, il faut en effet que le sujet l'entende comme la réponse qui lui est particulière, et le privilège qu'avaient les patients de Freud d'en recevoir la bonne parole de la bouche même de celui qui en était l'annonciateur, satisfaisait en eux cette exigence.

Notons au passage qu'ici le sujet en avait eu un avant-goût à entrouvrir la « *psychopathologie de la vie quotidienne* », ouvrage alors dans la fraîcheur de sa parution.

Ce n'est pas dire que ce livre soit beaucoup plus connu maintenant même des analystes, mais la vulgarisation des notions freudiennes dans la conscience commune,

leur rentrée dans ce que nous appelons le mur du langage, amortirait l'effet de notre parole, si nous lui donnions le style des propos tenus par Freud à l'homme aux rats.

(137)Mais il n'est pas question ici de l'imiter. Pour retrouver l'effet de la parole de Freud, ce n'est pas à ses termes que nous recourront, mais aux principes qui la gouvernent.

Ces principes ne sont rien d'autre que la dialectique de la conscience de soi, telle qu'elle se réalise de Socrate à Hegel, à partir de la supposition ironique que tout ce qui est rationnel est réel pour se précipiter dans le jugement scientifique que tout ce qui est réel est rationnel. Mais la découverte freudienne a été de démontrer que ce procès vérifiant n'atteint authentiquement le sujet que décentré de la conscience de soi, dans l'axe de laquelle la maintenait la reconstruction hégélienne de la phénoménologie de l'esprit : c'est dire qu'elle rend encore plus caduque toute attribution d'efficacité à la « prise de conscience » qui, de se réduire à l'objectivation d'un phénomène psychologique, fait déchoir la *Selbstbewusstsein* de son sens universel, et du même coup de sa particularité en la réduisant à sa forme générale.

Ces remarques définissent les limites dans lesquelles il est impossible à notre technique de méconnaître les moments structurants de la phénoménologie hégélienne : au premier chef la dialectique du Maître et de l'Esclave, ou celle de la belle âme et de la loi du cœur, et généralement tout ce qui nous permet de comprendre comment la constitution de l'objet se subordonne à la réalisation du sujet.

Mais s'il restait quelque chose d'inaccompli dans la reconnaissance, où se mesure le génie de Hegel, de l'identité foncière du particulier et de l'universel, c'est bien la psychanalyse qui lui apporte son fondement concret chaque fois qu'elle ouvre la voie à travers ses obstacles vers le point où ils se confondent pour un sujet dès aujourd'hui. Et si dans cette voie rien de proprement individuel et du même coup de collectif ne peut apparaître qui ne soit de l'ordre du mirage, c'est ce qui ne peut plus être oublié, grâce à elle, sinon par les psychanalystes eux-mêmes qui dans les prétendues

« nouvelles tendances » de leur technique forgent une discipline renégate à son inspiration.

Que si Hegel seul peut nous permettre d'assumer authentiquement la position de notre neutralité, ce n'est pas que nous n'ayons rien à apprendre de la maïeutique de Socrate, ni même de l'usage technique où Platon nous la présente, ne serait-ce que pour situer par rapport à l'idée ce que nous mettons en [138]œuvre dans le sujet, et qui en est aussi distinct et distant que la répétition analysée par Kierkegaard l'est de la réminiscence supposée par Platon.

Mais il est aussi une différence historique qu'il n'est pas vain de mesurer de l'interlocuteur de Socrate au nôtre. Quand Socrate prend appui sur une raison artisane qu'il peut extraire aussi bien du discours de l'esclave, c'est pour faire accéder des maîtres authentiques à la nécessité d'un ordre qui fasse justice de leur puissance et vérité des maîtres-mots de la cité. Mais nous avons affaire à des esclaves qui se croient être des maîtres et qui trouvent dans un langage de mission universelle le soutien de leur servitude avec les liens de son ambiguïté. Si bien qu'on pourrait dire avec humour que notre but est de restituer en eux la liberté souveraine dont fait preuve Humpty Dumpty quand il rappelle à Alice qu'après tout il est le maître du signifiant, s'il ne l'est pas du signifié où son être a pris sa forme.

Nous retrouvons donc toujours notre double référence à la parole et au langage. Pour libérer la parole du sujet, nous l'introduisons au langage de son désir, c'est à dire *au langage premier* dans lequel, au delà de ce qu'il nous dit de lui, déjà il nous parle à son insu, et dans les symboles du symptôme tout d'abord.

C'est bien d'un langage qu'il s'agit, en effet, dans le symbolisme mis au jour dans l'analyse. Ce langage, répondant au vœu ludique qu'on peut trouver dans un aphorisme de Lichtenberg, a le caractère universel d'une langue qui se ferait entendre dans toutes les autres langues, mais en même temps, pour être le langage qui saisit le désir au point même où il s'humanise en se faisant reconnaître, il est absolument particulier au sujet.

Langage premier, disons-nous aussi, en quoi nous ne voulons pas dire langue primitive, puisque Freud, qu'on peut comparer à Champollion pour le mérite d'en avoir fait la totale découverte, l'a déchiffré tout entier dans les rêves de nos contemporains. Aussi bien le champ essentiel en est-il défini avec quelque autorité par l'un des préparateurs associés le plus tôt à ce travail, et l'un des rares qui y ait apporté du neuf, j'ai nommé Ernest Jones, le dernier survivant de ceux à qui furent donnés les sept anneaux du maître et qui atteste par sa présence aux postes d'honneur d'une association internationale qu'ils (139)ne sont pas seulement réservés aux porteurs de reliques.

Dans un article fondamental sur le symbolisme, le Dr Jones, vers la page 15, fait cette remarque que, bien qu'il y ait des milliers de symboles au sens où l'entend l'analyse, tous se rapportent au corps propre, aux relations de parenté, à la naissance, à la vie et à la mort.

Cette vérité, ici reconnue de fait, nous permet de comprendre que, bien que le symbole psychanalytiquement parlant soit refoulé dans l'inconscient, il ne porte en lui-même nul indice de régression, voire d'immaturation. Il suffit donc, pour qu'il porte ses effets dans le sujet, qu'il se fasse entendre, car ces effets s'opèrent à son insu, comme nous l'admettons dans notre expérience quotidienne, en expliquant maintes réactions des sujets normaux autant que névrosés, par leur réponse au sens symbolique d'un acte, d'une relation ou d'un objet.

Nul doute donc que l'analyste ne puisse jouer du pouvoir du symbole en l'évoquant d'une façon calculée dans les résonances sémantiques de ses propos.

Ce peut être là l'objet d'un retour à l'usage des effets symboliques, dans une technique renouvelée de l'interprétation.

Nous y pourrions prendre référence de ce que la tradition hindoue enseigne du *dhvani*[20],en ce qu'elle y distingue cette propriété de la parole de faire entendre ce

[20]. Il s'agit de l'enseignement d'Abhinavagupta, au X[e] siècle. Cf. l'ouvrage du Dr Kanti CHANDRA PANDEY : Indian esthetics, in *Chowkamba Sanskrit series,* Studies, vol. II, Bénarès, 1950.

qu'elle ne dit pas. C'est ainsi qu'elle l'illustre d'une historiette dont la naïveté, qui paraît de règle en ces exemples, montre assez d'humour pour nous induire à pénétrer la vérité qu'elle recèle.

Une jeune fille, dit-on, attend son amant sur le bord d'une rivière, quand elle voit un brahme y engager ses pas. Elle va à lui et s'écrie du ton du plus aimable accueil : « Quel bonheur aujourd'hui ! Le chien qui sur cette rive vous effrayait de ses aboiements n'y sera plus, car il vient d'être dévoré par un lion qui fréquente les alentours… »

L'absence du lion peut donc avoir autant d'effets que le bond qu'à être présent, il ne fait qu'une fois, au dire du proverbe.

Le caractère *premier* des symbole les rapproche, en effet, de ces nombres dont tous les autres sont composés, et s'ils sont donc sous-jacents à tous les sémantèmes de la langue, nous (140)pourrons par une recherche discrète de leurs interférences, au fil d'une métaphore dont le déplacement symbolique neutralisera les sens seconds des termes qu'elle associe, restituer à la parole sa pleine valeur d'évocation.

Cette technique exigerait pour s'enseigner comme pour s'apprendre une assimilation profonde des ressources d'une langue, et spécialement de celles qui sont réalisées concrètement dans ses textes poétiques. On sait que c'était le cas de Freud quant aux lettres allemandes, y étant inclus le théâtre de Shakespeare par la vertu d'une traduction sans égale. Toute son œuvre en témoigne, en même temps que du recours qu'il y trouve sans cesse, et non moins dans sa technique que dans sa découverte. Sans préjudice de l'appui d'une connaissance classique des Anciens, d'une initiation moderne au folklore, et d'une participation intéressée aux conquêtes de l'humanisme contemporain dans le domaine ethnographique.

On pourrait demander au technicien de l'analyse de ne pas tenir pour vain tout essai de le suivre dans cette voie.

Mais il y a un courant à remonter. On peut le mesurer à l'attention condescendante qu'on porte, comme à une nouveauté, au *wording :* la morphologie

anglaise donne ici un support assez subtil à une notion encore difficile à définir, pour qu'on en fasse cas.

Ce qu'elle recouvre n'est pourtant guère encourageant et l'émerveillement dont un auteur[21] nous fait part du succès opposé qu'a rencontré auprès de son patient l'usage successif qu'il a fait sans préméditation, nous dit-il, des mots de *need* et de *demand* pour analyser la même résistance, laisse rêveur. Nous croyons ne faire preuve ni d'un grand besoin de purisme, ni d'une excessive exigence de rigueur, en y mesurant le degré de bafouillage que cet émerveillement démontre être courant dans la pratique.

Car *need* et *demand* pour le sujet ont un sens diamétralement opposé, et tenir que leur emploi puisse même un instant être confondu revient à méconnaître radicalement *l'intimation* de la parole.

Car dans sa fonction symbolisante, elle ne va à rien de moins (141)qu'à transformer le sujet à qui elle s'adresse par le lien qu'elle établit avec celui qui l'émet, soit : par la vertu du don qu'elle constitue.

C'est pourquoi il nous faut revenir, une fois encore, sur la structure de la communication interhumaine et dissiper définitivement le malentendu du langage-signe, source en ce domaine des confusions du discours comme des malfaçons de la parole.

Si la communication du langage est en effet conçue comme un signal par quoi l'émetteur informe le récepteur de quelque chose par le moyen d'un certain code, il n'y a aucune raison pour que nous n'accordions pas autant de créance et plus encore à tout autre signe quand le « quelque chose » dont il s'agit est le sujet lui-même : il y a même toute raison pour que nous donnions la préférence à tout mode d'expression qui se rapproche du signe naturel.

---

[21]. Ernst Kris, Ego psychology and interpretation, *Psychoanalytic Quarterly,* XX, n° 1, January 1951, pp. 15-29, cf. le passage cité pp. 27-28.

C'est ainsi que le discrédit est venu chez nous sur la technique de la parole et qu'on nous voit en quête d'un geste, d'une grimace, d'une attitude, d'une mimique, d'un mouvement, d'un frémissement, que dis-je, d'un arrêt du mouvement habituel, car nous sommes fins et rien n'arrêtera plus dans ses foulées notre lancer de limiers.

Nous allons montrer l'insuffisance de la notion du langage-signe par la manifestation même qui l'illustre le mieux dans le règne animal, et dont il semble que, si elle n'y avait récemment fait l'objet d'une découverte authentique, il aurait fallu l'inventer à cette fin.

Chacun admet maintenant que l'abeille revenue de son butinage à la ruche, transmet à ses compagnes par deux sortes de danse l'indication de l'existence d'un butin proche ou bien lointain. La seconde est la plus remarquable, car le plan où elle décrit la courbe en 8 qui lui a fait donner le nom de *wagging dance* et la fréquence des trajets que l'abeille y accomplit dans un temps donné, désigne exactement la direction déterminée en fonction de l'inclinaison solaire (où les abeilles peuvent se repérer par tous temps, grâce à leur sensibilité à la lumière polarisée) d'une part, et d'autre part la distance jusqu'à plusieurs kilomètres où se trouve le butin. Et les autres abeilles répondent à ce message en se dirigeant immédiatement vers le lieu ainsi désigné.

Une dizaine d'années d'observation patiente a suffi à [(142)]Karl von Frisch pour décoder ce mode de message, car il s'agit bien d'un code, ou d'un système de signalisation que seul son caractère générique nous interdit de qualifier de conventionnel.

Est-ce pour autant un langage ? Nous pouvons dire qu'il s'en distingue précisément par la corrélation fixe de ses signes à la réalité qu'ils signifient. Car dans un langage les signes prennent leur valeur de leur relation les uns aux autres, dans le partage lexical des sémantèmes autant que dans l'usage positionnel, voire flexionnel des morphèmes, contrastant avec la fixité du codage ici mis en jeu. Et la diversité des langues humaines prend, sous cet éclairage, sa pleine valeur.

En outre, si le message du mode ici décrit détermine l'action du *socius*, il n'est jamais retransmis par lui. Et ceci veut dire qu'il reste fixé à sa fonction de relais de l'action, dont aucun sujet ne le détache en tant que symbole de la communication elle-même[22].

La forme sous laquelle le langage s'exprime, définit par elle-même la subjectivité. Il dit : « Tu iras par ici, et quand tu verras ceci, tu prendras par là ». Autrement dit, il se réfère au discours de l'autre. Il est enveloppé comme tel dans la plus haute fonction de la parole, pour autant qu'elle engage son auteur en investissant son destinataire d'une réalité nouvelle, par exemple quand l'homme dit : « Tu es ma femme », pour signifier son propre don.

Telle est en effet la forme essentielle dont toute parole humaine dérive plutôt qu'elle n'y arrive.

D'où le paradoxe dont un de nos auditeurs les plus aigus a cru pouvoir nous opposer la remarque, lorsque nous avons commencé à faire connaître nos vues sur l'analyse en tant que dialectique, et qu'il a formulé ainsi : le langage humain constituerait donc une communication où l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée, formule que nous n'avons eu qu'à reprendre de la bouche de l'objecteur pour y reconnaître la frappe de notre propre pensée, à savoir que la parole inclut toujours subjectivement sa réponse, que le (143)« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé » ne fait qu'homologuer cette vérité, et que c'est la raison pourquoi dans le refus paranoïaque de la reconnaissance, c'est sous la forme d'une verbalisation négative que l'inavouable sentiment vient à surgir dans l'« interprétation » persécutive.

[22]. Ceci à l'usage de qui peut l'entendre encore, après avoir été chercher dans le Littré la justification d'une théorie qui fait de la parole une « action à côté », par la traduction qu'il donne en effet du grec parabolê (mais pourquoi pas « action vers » ?) sans y avoir du même coup remarqué que si ce mot toutefois désigne ce qu'il veut dire, c'est en raison de l'usage sermonnaire qui réserve le mot verbe, depuis le X^e^ siècle, au Logos incarné.

Aussi bien quand vous vous applaudissez d'avoir rencontré quelqu'un qui parle le même langage que vous, ne voulez-vous pas dire que vous vous rencontrez avec lui dans le discours de tous, mais que vous lui êtes unis par une parole particulière.

On voit donc l'antinomie immanente aux relations de la parole et du langage. À mesure que le langage devient plus général, il est rendu impropre à la parole, et à nous devenir trop particulier il perd sa fonction de langage.

On sait l'usage qui est fait dans les traditions primitives, des noms secrets où le sujet identifie sa personne ou ses dieux jusqu'à ce point que les révéler, c'est se perdre ou les trahir, et les confidences de nos sujets, sinon nos propres souvenirs, nous apprennent qu'il n'est pas rare que l'enfant retrouve spontanément la vertu de cet usage.

Finalement c'est à l'intersubjectivité du « nous » qu'il assume, que se mesure en un langage sa valeur de parole.

Par une antinomie inverse, on observe que plus l'office du langage se neutralise en se rapprochant de l'information, plus il apparaît chargé de *redondances.* Cette notion de redondances a pris son départ de recherches d'autant plus précises qu'elles étaient plus intéressées, ayant reçu leur impulsion d'un problème d'économie portant sur les communications à longue distance et, notamment, sur la possibilité de faire voyager plusieurs conversations sur un seul fil téléphonique ; on peut y constater qu'une part importante du médium du langage est superflue pour que soit réalisée la communication effectivement cherchée.

Ceci est pour nous hautement instructif[23], car ce qui est [(144)]redondance pour l'information, c'est précisément ce qui, dans la parole, fait office de résonance.

---

23. À chaque langage, sa forme de transmission, et la légitimité de telles recherches étant fondée sur leur réussite, il n'est pas interdit d'en faire un usage moralisant. Considérons, par exemple, la sentence que nous avons épinglée en épigraphe à notre préface. Son style, d'être embarrassé de redondances vous paraîtra peut-être plat. Mais que vous l'en allégiez, et sa hardiesse s'offrira à l'enthousiasme qu'elle mérite.
Oyez :
« Parfaupe ouclaspa nannanbryle anaphi ologi psysoscline ixispad anlana – égniakune n'rbiol' ô blijouter têtumaine ennouconç'… ».

Car la fonction du langage n'y est pas d'informer, mais d'évoquer.

Ce que je cherche dans la parole, c'est la réponse de l'autre. Ce qui me constitue comme sujet, c'est ma question. Pour me faire reconnaître de l'autre, je ne profère ce qui fut qu'en vue de ce qui sera. Pour le trouver, je l'appelle d'un nom qu'il doit assumer ou refuser pour me répondre.

Je m'identifie dans le langage, mais non comme un objet. Ce qui se réalise dans mon histoire, n'est pas le passé défini de ce qui fut puisqu'il n'est plus, ni même le parfait de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir.

Si maintenant je me place en face de l'autre pour l'interroger, nul appareil cybernétique, si riche que vous puissiez l'imaginer, ne peut faire une réaction de ce qui est la réponse. Sa définition comme second terme du circuit stimulus-réponse, n'est qu'une métaphore qui se soutient de la subjectivité imputée à l'animal pour l'élider ensuite dans le schéma physique où elle la réduit. C'est ce que nous avons appelé mettre le lapin dans le chapeau pour ensuite l'en faire sortir. Mais une réaction n'est pas une réponse.

Si je presse sur un bouton électrique et que la lumière se fasse, il n'y a de réponse que pour *mon* désir. Si pour obtenir le même résultat je dois essayer tout un système de relais dont je ne connais pas la position, il n'y a de question que pour mon attente, et il n'y en aura plus quand j'aurai obtenu du système une connaissance suffisante pour le manœuvrer à coup sûr.

Mais si j'appelle celui à qui je parle, par le nom quel qu'il soit que je lui donne, je lui intime la fonction subjective qu'il reprendra pour me répondre, même si c'est pour la répudier.

Dès lors, apparaît la fonction décisive de ma propre réponse et qui n'est pas seulement comme on le dit d'être reçue par le sujet comme approbation ou rejet de

---

Voici dégagée enfin la pureté de son message. Le sens y relève la tête, l'aveu de l'être s'y dessine et notre esprit vainqueur lègue au futur son empreinte immortelle.

son discours, mais vraiment de le reconnaître on de l'abolir comme sujet. Telle est la *responsabilité* de l'analyste chaque fois qu'il intervient par la parole.

Aussi bien le problème des effets thérapeutiques de l'interprétation (145)inexacte qu'a posé M. Edward Glover[24] dans un article remarquable, l'a-t-il mené à des conclusions où la question de l'exactitude passe au second plan. C'est à savoir que non seulement toute intervention parlée est reçue par le sujet en fonction de sa structure, mais qu'elle y prend une fonction structurante en raison de sa forme, et que c'est précisément la portée des psychothérapies non analytiques, voire des plus communes « ordonnances » médicales, d'être des interventions qu'on peut qualifier de systèmes obsessionnels de suggestion, de suggestions hystériques d'ordre phobique, voire de soutiens persécutifs, chacune prenant son caractère de la sanction qu'elle donne à la méconnaissance par le sujet de sa propre réalité.

La parole en effet est un don de langage, et le langage n'est pas immatériel. Il est corps subtil, mais il est corps. Les mots sont pris dans toutes les images corporelles qui captivent le sujet ; ils peuvent engrosser l'hystérique, s'identifier à l'objet du *penis-neid*, représenter le flot d'urine de l'ambition urétrale, ou l'excrément retenu de la jouissance avaricieuse.

Bien plus les mots peuvent eux-mêmes subir les lésions symboliques, accomplir les actes imaginaires dont le patient est le sujet. On se souvient de la *Wespe* (guêpe) castrée de son W initial pour devenir le S. P. des initiales de l'homme aux loups, au moment où il réalise la punition symbolique dont il a été l'objet de la part de Grouscha, la guêpe.

On se souvient aussi de l'S qui constitue le résidu de la formule hermétique où se sont condensées les invocations conjuratoires de l'homme aux rats après que Freud ait extrait de son chiffre l'anagramme du nom de sa bien-aimée, et qui, conjoint à l'amen

[24]. Edward Glover, The therapeutic effect of inexact interpretation ; a contribution to the theory of suggestion, Int. J. *Psa.*, XII, p. 4.

terminal de sa jaculation, inonde éternellement le nom de la dame de l'éjet symbolique de son désir impuissant.

De même, un article de Robert Fliess[25], inspiré des remarques inaugurales d'Abraham, nous démontre que le discours dans son ensemble peut devenir l'objet d'une érotisation suivant les déplacements de l'érogénéité dans l'image corporelle, (146)momentanément déterminés par la relation analytique.

Le discours prend alors une fonction phallique-urétrale, érotique-anale, voire sadique-orale. Il est d'ailleurs remarquable que l'auteur en saisisse surtout l'effet dans les silences qui marquent l'inhibition de la satisfaction qu'en éprouve le sujet.

Ainsi la parole peut devenir objet imaginaire, voire réel, dans le sujet et, comme tel, ravaler sous plus d'un aspect la fonction du langage. Nous la mettrons alors dans la parenthèse de la résistance qu'elle manifeste.

Mais ce ne sera pas pour la mettre à l'index de la relation analytique, car celle-ci y perdrait jusqu'à sa raison d'être.

L'analyse ne peut avoir pour but que l'avènement d'une parole vraie et la réalisation par le sujet de son histoire dans sa relation à un futur.

Le maintien de cette dialectique s'oppose à toute orientation objectivante de l'analyse, et la mise en relief de cette nécessité est capitale pour pénétrer l'aberration des nouvelles tendances manifestées dans l'analyse.

C'est par un retour à Freud que nous illustrerons encore ici notre propos, et aussi bien par l'observation de l'homme aux rats puisque nous avons commencé de nous en servir.

Freud va jusqu'à en prendre à son aise avec l'exactitude des faits, quand il s'agit d'atteindre à la vérité du sujet. À un moment, il aperçoit le rôle déterminant qu'a joué la proposition de mariage apportée au sujet par sa mère à l'origine de la phase actuelle de sa névrose. Il en a eu d'ailleurs l'éclair, nous l'avons montré dans notre

[25]. Robert Fliess, Silence and verbalization. A supplement to the theory of the « analytic rule », Int. J. *Psa*, XXX, p. 1.

séminaire, en raison de son expérience personnelle. Néanmoins, il n'hésite pas à en interpréter au sujet l'effet, comme d'une interdiction portée par son père défunt contre sa liaison avec la dame de ses pensées.

Ceci n'est pas seulement matériellement inexact. Ce l'est aussi psychologiquement, car l'action castratrice du père, que Freud affirme ici avec une insistance qu'on pourrait croire systématique, n'a dans ce cas joué qu'un rôle de second plan. Mais l'aperception du rapport dialectique est si juste que l'interprétation de Freud portée à ce moment déclenche la levée décisive des symboles mortifères qui lient narcissiquement le sujet à la fois à son père mort et à la dame idéalisée, leurs deux images se soutenant, dans une équivalence caractéristique de l'obsessionnel, l'une de l'agressivité fantasmatique qui la perpétue, (147)l'autre du culte mortifiant qui la transforme en idole.

De même, est-ce en reconnaissant la subjectivation forcée de la dette[26] obsessionnelle dont son patient joue la pression jusqu'au délire, dans le scénario, trop parfait à en exprimer les termes imaginaires pour que le sujet tente même de le réaliser, de la restitution vaine, que Freud arrive à son but : soit à lui faire retrouver dans l'histoire de l'indélicatesse de son père, de son mariage avec sa mère, de la fille « pauvre, mais jolie », de ses amours blessées, de la mémoire ingrate à l'ami salutaire, – avec la constellation fatidique, qui présida à sa naissance même, la béance impossible à combler de la dette symbolique dont sa névrose est le protêt.

Nulle trace ici d'un recours au spectre ignoble de je ne sais quelle « peur » originelle, ni même à un masochisme pourtant facile à agiter, moins encore à ce contre-forçage obsessionnel que certains propagent sous le nom d'analyse des défenses. Les résistances elles-mêmes, je l'ai montré ailleurs, sont utilisées aussi longtemps qu'on le peut dans le sens du progrès du discours. Et quand il faut y mettre un terme, c'est en y cédant qu'on y vient.

---

[26]. Équivalent pour nous ici du terme *Zwangsbefürchtung* qu'il faut décomposer sans rien perdre des ressources sémantiques de la langue allemande.

C'est pourtant ainsi que le patient arrive à introduire dans sa subjectivité sa médiation véritable sous la forme transférentielle de la fille imaginaire qu'il donne à Freud pour en recevoir de lui l'alliance, et qui dans un rêve-clef lui dévoile son vrai visage : celui de la mort qui le regarde de ses yeux de bitume.

Aussi bien si c'est avec ce pacte symbolique que sont tombées chez le sujet les ruses de sa servitude, la réalité ne lui aura pas fait défaut pour combler ces épousailles, et la note en guise d'épitaphe qu'en 1923 Freud dédie à ce jeune homme qui, dans le risque de la guerre, a trouvé « la fin de tant de jeunes gens de valeur sur lesquels on pouvait fonder tant d'espoirs », concluant le cas avec la rigueur du destin, l'élève à la beauté de la tragédie.

Pour savoir comment répondre au sujet dans l'analyse, la méthode est de reconnaître d'abord la place où est son *ego,* cet *ego* que Freud lui même a défini comme *ego* formé d'un [(148)]nucleus verbal, autrement dit de savoir par qui et pour qui le sujet pose sa question. Tant qu'on ne le saura pas, on risquera le contresens sur le désir qui y est à reconnaître et sur l'objet à qui s'adresse ce désir.

L'hystérique captive cet objet dans une intrigue raffinée et son *ego* est dans le tiers par le médium de qui le sujet jouit de cet objet où sa question s'incarne. L'obsessionnel entraîne dans la cage de son narcissisme les objets où sa question se répercute dans l'alibi multiplié de figures mortelles et, domptant leur haute voltige, en adresse l'hommage ambigu vers la loge où lui-même a sa place, celle du maître qui ne peut se voir.

Trahit sua quemque voluptas ; l'un s'identifie au spectacle, et l'autre donne à voir.

Pour le premier sujet, vous avez à lui faire reconnaître où se situe son action, pour qui le terme d'acting-out prend son sens littéral puisqu'il agit hors de lui-même. Pour l'autre, vous avez à vous faire reconnaître dans le spectateur, invisible de la scène, à qui l'unit la médiation de la mort.

C'est donc toujours dans le rapport du *moi* du sujet au *je* de son discours, qu'il vous faut comprendre le sens du discours pour désaliéner le sujet.

Mais vous ne sauriez y parvenir si vous vous en tenez à l'idée que le *moi* du sujet est identique à la présence qui vous parle.

Cette erreur est favorisée par la terminologie de la topique qui ne tente que trop la pensée objectivante, en lui permettant de glisser du moi défini comme le système perception-conscience, c'est-à-dire comme le système des objectivations du sujet, au *moi* conçu comme corrélatif d'une réalité absolue, et ainsi d'y retrouver, en un singulier retour du refoulé de la pensée psychologiste, la « fonction du réel » à quoi un Pierre Janet ordonne ses conceptions.

Un tel glissement ne s'est opéré que faute de reconnaître que dans l'œuvre de Freud la topique de l'*ego*, de l'*id* et du *superego* est subordonnée à la métapsychologie dont il promeut les termes à la même époque et sans laquelle elle perd son sens. Ainsi s'est-on engagé dans une orthopédie psychologique qui n'a pas fini de porter ses fruits.

Michaël Balint a analysé d'une façon tout à fait pénétrante les effets intriqués de la théorie et de la technique dans la genèse [(149)]d'une nouvelle conception de l'analyse, et il ne trouve pas mieux pour en indiquer l'issue que le mot d'ordre qu'il emprunte à Rickman, de l'avènement d'une *Two-body psychology*.

On ne saurait mieux dire en effet. L'analyse devient la relation de deux corps entre lesquels s'établit une communication fantasmatique où l'analyste apprend au sujet à se saisir comme objet ; la subjectivité n'y est admise que dans la parenthèse de l'illusion, et la parole y est mise à l'index d'une recherche du vécu qui en devient le but suprême, mais le résultat dialectiquement nécessaire en apparaît dans le fait que la subjectivité du psychanalyste étant délivrée de tout frein, laisse le sujet livré à toutes les intimations de sa parole.

La topique intra-subjective une fois entifiée se réalise en effet dans la division du travail entre les sujets en présence. Et cet usage détourné de la formule de Freud que tout ce qui est de l'*id* doit devenir de l'*ego*, apparaît sous une forme démystifiée ; le

sujet transformé en un *cela* a à se conformer à un *ego* où l'analyste n'aura pas de peine à reconnaître son allié, puisque c'est de son propre *ego* qu'en vérité il s'agit.

C'est bien ce processus qui s'exprime dans mainte formulation théorique du *splitting* de l'*ego* dans l'analyse. La moitié de l'*ego* du sujet passe de l'autre côté du mur qui sépare l'analysé de l'analyste, puis la moitié de la moitié, et ainsi de suite, en une procession asymptotique qui ne parviendra pourtant à annuler, si loin qu'elle soit poussée dans l'opinion où le sujet sera venu de lui-même, toute marge qui puisse l'avertir de l'aberration de l'analyse.

Mais comment le sujet d'une analyse axée sur le principe que toutes ses formulations sont des systèmes de défense, pourrait-il être défendu contre la désorientation totale où ce principe laisse la dialectique de l'analyste ?

L'interprétation de Freud, dont le procédé dialectique apparaît si bien dans l'observation de Dora, ne présente pas ces dangers, car, lorsque les préjugés de l'analyste (c'est-à-dire son contre-transfert, terme dont l'emploi correct à notre gré ne saurait être étendu au delà des raisons dialectiques de l'erreur) l'ont fourvoyé dans son intervention, il le paie aussitôt de son prix par un transfert négatif. Car celui-ci se manifeste avec une force d'autant plus grande qu'une telle analyse a déjà [(150)]engagé plus loin le sujet dans une reconnaissance authentique, et il s'ensuit habituellement la rupture.

C'est bien ce qui est arrivé dans le cas de Dora, en raison de l'acharnement de Freud à vouloir lui faire reconnaître l'objet caché de son désir en cette personne de M. K. où les préjugés constituants de son contre-transfert l'entraînaient à voir la promesse de son bonheur.

Sans doute Dora était-elle elle-même feintée en cette relation, mais elle n'en a pas moins vivement ressenti que Freud le fût avec elle. Mais quand elle revient le voir, après le délai de quinze mois où s'inscrit le chiffre fatidique de son « temps pour comprendre », on la sent entrer dans la voie d'une feinte d'avoir feint, et la convergence de cette feinte au second degré, avec l'intention agressive que Freud lui

impute non sans exactitude certes, mais sans en reconnaître le véritable ressort, nous présente l'ébauche de la complicité intersubjective qu'une « analyse des résistances » forte de ses droits, eût pu entre eux perpétuer. Nul doute qu'avec les moyens qui nous sont maintenant offerts par notre progrès technique, l'erreur humaine eût pu se proroger au delà des limites où elle devient diabolique.

Tout ceci n'est pas de notre cru, car Freud lui-même a reconnu après coup la source préjudicielle de son échec dans la méconnaissance où il était alors lui-même de la position homosexuelle de l'objet visé par le désir de l'hystérique.

Sans doute tout le procès qui a abouti à cette tendance actuelle de la psychanalyse remonte-t-il, et d'abord, à la mauvaise conscience que l'analyste a pris du miracle opéré par sa parole. Il interprète le symbole, et voici que le symptôme, qui l'inscrit en lettres de souffrance dans la chair du sujet, s'efface. Cette thaumaturgie est malséante à nos coutumes. Car enfin nous sommes des savants et la magie n'est pas une pratique défendable. On s'en décharge en imputant au patient une pensée magique. Bientôt nous allons prêcher à nos malades l'Évangile selon Lévy-Bruhl. En attendant, nous voici redevenus des penseurs, et voici aussi rétablies ces justes distances qu'il faut savoir garder avec les malades et dont on avait sans doute un peu vite abandonné la tradition si noblement exprimée dans ces lignes de Pierre Janet sur les petites capacités de l'hystérique comparées à nos hauteurs. « Elle ne comprend rien [(151)]à la science, nous confie-t-il parlant de la pauvrette, et ne s'imagine pas qu'on puisse s'y intéresser… Si l'on songe à l'absence de contrôle qui caractérise leur pensée, au lieu de se scandaliser de leurs mensonges, qui sont d'ailleurs très naïfs, on s'étonnera plutôt qu'il y en ait encore tant d'honnêtes, etc. ».

Ces lignes, pour représenter le sentiment auquel sont revenus maints de ces analystes de nos jours qui condescendent à parler au malade « son langage », peuvent nous servir à comprendre ce qui s'est passé entre temps. Car si Freud avait été capable de les signer, comment aurait-il pu entendre comme il l'a fait la vérité incluse aux historiettes de ses premiers malades, voire déchiffrer un sombre délire

comme celui de Schreber jusqu'à l'élargir à la mesure de l'homme éternellement enchaîné à ses symboles ?

Notre raison est-elle si faible que de ne pas se reconnaître égale dans la médiation du discours savant et dans l'échange premier de l'objet symbolique, et de n'y pas retrouver la mesure identique de sa ruse originelle ?

Va-t-il falloir rappeler ce que vaut l'aune de la « pensée », aux praticiens d'une expérience qui en rapproche l'occupation plutôt d'un érotisme intestin que d'un équivalent de l'action ?

Faut-il que celui qui vous parle vous témoigne qu'il n'a pas, quant à lui, besoin de recourir à la pensée, pour comprendre que s'il vous parle en ce moment de la parole, c'est en tant que nous avons en commun une technique de la parole qui vous rend aptes à l'entendre quand il vous en parle, et qui le dispose à s'adresser à travers vous à ceux qui n'y entendent rien ?

Car si nous ne saisissons dans la parole qu'un reflet de la pensée cachée derrière le mur du langage, bientôt nous en viendrons à ne plus vouloir entendre que les coups frappés derrière le mur, à les chercher non pas dans la ponctuation mais dans les trous du discours.

Dès lors, nous ne serons plus occupés qu'au décodage de ce mode de communication et, comme il faut avouer que nous ne nous sommes pas mis dans les conditions les plus propres à en recevoir le message, nous aurons à le faire répéter quelquefois pour être sûrs de le comprendre, voire pour faire comprendre au sujet que nous le comprenons, et il se pourra qu'après un nombre suffisant de ces allers et retours le sujet ait simplement [(153)]appris de nous à frapper ses coups en mesure, forme de « mise au pas » qui en vaut bien une autre.

À mi-chemin de cet extrême, la question est posée : la psychanalyse reste-t-elle une relation dialectique où le non-agir de l'analyste guide le discours du sujet vers la réalisation de sa vérité, ou se réduira-t-elle à une relation fantasmatique où « deux abîmes se frôlent » sans se toucher jusqu'à épuisement de la gamme des régressions

imaginaires, – à une sorte de *bundling*[27], poussé à ses limites suprêmes en fait d'épreuve psychologique.

En fait, cette illusion. qui nous pousse à chercher la réalité du sujet au delà du mur du langage est la même par laquelle le sujet croit que sa vérité est en nous déjà donnée, que nous la connaissons à l'avance, et c'est aussi bien par là qu'il est béant à notre intervention objectivante.

Sans doute n'a-t-il pas, quant à lui, à répondre de cette erreur subjective qui, avouée ou non dans son discours, est immanente au fait qu'il est entré dans l'analyse, et qu'il en a conclu le pacte principiel. Et l'on saurait d'autant moins négliger la subjectivité de ce moment que nous y trouvons la raison de ce qu'on peut appeler les effets constituants du transfert en tant qu'ils se distinguent par un indice de réalité des effets constitués qui leur succèdent.

Freud, rappelons-le, touchant les sentiments qu'on rapporte au transfert, insistait sur la nécessité d'y distinguer un facteur de réalité, et ce serait, concluait-il, abuser de la docilité du sujet que de vouloir le persuader en tous les cas que ces sentiments sont une simple répétition transférentielle de la névrose. Dès lors, comme ces sentiments réels se manifestent comme primaires et que le charme propre de nos personnes reste un facteur aléatoire, il peut sembler qu'il y ait là quelque mystère.

Mais ce mystère s'éclaircit à l'envisager dans la phénoménologie (153)du sujet, en tant que le sujet se constitue dans la recherche de la vérité. Il n'est que de recourir aux données traditionnelles que les bouddhistes ne seront pas seuls à nous fournir, pour reconnaître dans cette forme du transfert l'erreur propre de l'existence, et sous trois chefs dont ils font le compte ainsi : l'amour, la haine et l'ignorance. C'est donc comme

---

[27]. On désigne, sous ce terme, la coutume d'origine celtique et encore en usage dans certaines sectes bibliques en Amérique, qui permet aux fiancés, et même à l'hôte de passage conjoint à la jeune fille de la maison, de coucher ensemble dans le même lit, à la condition qu'ils gardent leurs vêtements. Le mot tire son sens de ce que la jeune fille y est ordinairement empaquetée dans des draps.
(Quincey en parle. Cf. aussi le livre d'Aurand le Jeune sur cette pratique dans la secte des Amish.)
Ainsi le mythe de Tristan et Yseut, voire le complexe qu'il représente, parrainerait désormais le psychanalyste dans sa quête de l'âme promise à des épousailles mystifiantes par la voie de l'exténuation de ses fantasmes instinctuels.

contre effet du mouvement analytique que nous comprendrons leur équivalence dans ce qu'on appelle un transfert positif à l'origine – chacun trouvant à s'éclairer des deux autres sous cet aspect existentiel, si l'on n'en excepte pas le troisième généralement omis pour sa proximité du sujet.

Nous évoquons ici l'invective par où nous prenait à témoin du manque de retenue dont faisait preuve un certain travail (déjà trop cité par nous) dans son objectivation insensée du jeu des instincts dans l'analyse, quelqu'un, dont on reconnaîtra la dette à notre endroit par l'usage conforme qu'il y faisait du terme de réel. C'est en ces mots en effet qu'il « libérait », comme on dit, « son cœur » : « Il est grand temps que finisse cette escroquerie qui tend à faire croire qu'il se passe dans le traitement quoi que ce soit de réel ». Laissons de côté ce qu'il en est advenu, car hélas ! si l'analyse n'a pas guéri le vice oral du chien dont parle l'Écriture, son état est pire qu'avant : c'est le vomissement des autres qu'il ravale.

Mais si la question posée dans cette boutade, mieux inspirée que bien intentionnée, a bien son sens, nous croyons qu'il faut l'envisager dans la distinction fondamentale du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

La réalité en effet dans l'expérience analytique reste souvent voilée sous des formes négatives, mais il n'est pas trop malaisé de la situer.

Elle se rencontre, par exemple, dans ce que nous réprouvons habituellement comme interventions actives ; mais ce serait une erreur que d'en définir par là la limite.

Car il est clair, d'autre part, que l'abstention de l'analyste, son refus de répondre, est un élément de la réalité dans l'analyse. Plus exactement, c'est dans cette négativité en tant qu'elle est pure, c'est-à-dire détachée de tout motif particulier, que réside la jointure entre le symbolique et le réel. Ce qui se comprend en ceci que ce non-agir est fondé sur notre savoir affirmé du principe que tout ce qui est réel est rationnel, et sur (154)le motif qui s'ensuit que c'est au sujet qu'il appartient de retrouver sa mesure.

Il reste que cette abstention n'est pas soutenue indéfiniment ; quand la question du sujet a pris forme de vraie parole, nous la sanctionnons de notre réponse, mais

aussi avons-nous montré qu'une vraie parole contient déjà sa réponse et que seulement nous doublons de notre lai son antienne. Qu'est-ce à dire ? Sinon que nous ne faisons rien que donner à la parole du sujet sa ponctuation dialectique.

On voit dès lors l'autre moment où le symbolique et le réel se conjoignent, et nous l'avions déjà marqué théoriquement : dans la fonction du temps, et ceci vaut que nous arrêtions un moment sur les effets techniques du temps.

Le temps joue son rôle dans la technique sous plusieurs incidences.

Il se présente dans la durée totale de l'analyse d'abord, et implique le sens à donner au terme de l'analyse, qui est la question préalable à celle des signes de sa fin. Nous toucherons au problème de la fixation de son terme. Mais d'ores et déjà, il est clair que cette durée ne peut être anticipée pour le sujet que comme indéfinie.

Ceci pour deux raisons, qu'on ne peut distinguer que dans la perspective dialectique :

– – l'une qui tient aux limites de notre champ et qui confirme notre propos sur la définition de ses confins : nous ne pouvons prévoir du sujet quel sera son *temps pour comprendre,* en tant qu'il inclut un facteur psychologique qui nous échappe comme tel ;

– – l'autre qui est proprement du sujet et par où la fixation d'un terme équivaut à une projection spatialisante, où il se trouve d'ores et déjà aliéné à lui-même : du moment que l'échéance de sa vérité peut être prévue, quoi qu'il puisse en advenir dans l'intersubjectivité intervallaire, c'est que la vérité est déjà là, c'est-à-dire que nous rétablissons dans le sujet son mirage originel en tant qu'il place en nous sa vérité et qu'en le sanctionnant de notre autorité, nous installons son analyse en une aberration, qui sera impossible à corriger dans ses résultats.

(155)C'est bien ce qui s'est passé dans le cas célèbre de l'homme aux loups, dont l'importance exemplaire a été si bien comprise par Freud qu'il y reprend appui dans son article sur l'analyse finie ou indéfinie[28].

[28]. Car c'est là la traduction correcte des deux termes qu'on a traduits, avec cette infaillibilité dans le contresens que nous avons déjà signalée, par « analyse terminée et analyse interminable ».

La fixation anticipée d'un terme, première forme d'intervention active, inaugurée *(proh pudor !)* par Freud lui-même, quelle que soit la sûreté divinatoire (au sens propre du terme[29]), dont puisse faire preuve l'analyste à suivre son exemple, laissera toujours le sujet dans l'aliénation de sa vérité.

Aussi bien en trouvons-nous la confirmation en deux faits du cas de Freud :

Premièrement, l'homme aux loups, – malgré tout le faisceau de preuves démontrant l'historicité de la scène primitive, malgré la conviction qu'il manifeste à son endroit, imperturbable aux mises en doute méthodiques dont Freud lui impose l'épreuve –, jamais n'arrive pourtant à en intégrer sa remémoration dans son histoire.

Deuxièmement, l'homme aux loups démontre ultérieurement son aliénation de la façon la plus catégorique, sous une forme paranoïde.

Il est vrai qu'ici se mêle un autre facteur, par où la réalité intervient dans l'analyse, à savoir le don d'argent dont nous nous réservons de traiter ailleurs la valeur symbolique, mais dont la portée déjà s'indique dans ce que nous avons évoqué du lien de la parole au don constituant de l'échange primitif. Or ici le don d'argent est renversé par une initiative de Freud où nous pouvons reconnaître, autant qu'à son insistance à revenir sur ce cas, la subjectivation non résolue en lui des problèmes que ce cas laisse en suspens. Et personne ne doute que ç'ait été là un facteur déclenchant de la psychose, au reste sans savoir dire trop bien pourquoi.

Ne comprend-on pas pourtant qu'admettre un sujet à être (156)nourri dans le prytanée de la psychanalyse (car c'est en fait d'une collecte du groupe qu'il tenait sa pension) pour le mérite du service à elle rendu par l'observation de son cas, c'est précipiter définitivement en lui l'aliénation de sa vérité ?

---

29. *Cf.* Aulu-Gelle, *Nuits attiques,* II, 4 : « Dans un procès, quand il s'agit de savoir qui sera chargé de l'accusation, et que deux ou plusieurs personnes demandent à se faire inscrire pour ce ministère, le jugement par lequel le tribunal nomme l'accusateur s'appelle divination… Ce mot vient de ce que l'accusateur et l'accusé étant deux choses corrélatives, et qui ne peuvent subsister l'un sans l'autre, et l'espèce de jugement dont il s'agit ici présentant un accusé sans accusateur, il faut recourir à la divination pour trouver ce que la cause ne donne pas, ce qu'elle laisse encore inconnu, c'est-à-dire l'accusateur ».

Un rêve du sujet durant le supplément d'analyse où Mme Ruth Mac Brunswick le prend en charge, démontre ce que nous avançons au delà de toute rigueur souhaitable, – ses images symbolisant jusqu'au mur même de notre métaphore, derrière lequel se pressent dans un vain effort les loups de la scène primitive, jusqu'à ce qu'ils arrivent à le tourner avec l'aide de l'analyste qui n'intervient ici qu'en fonction seconde. Rien ne serait plus instructif pour notre propos que de montrer comment Mme Mac Brunswick a mené ce rôle second. L'identification de l'ensemble du discours de la première analyse à ce mur même qu'il faut tourner, serait la plus belle illustration des rôles réciproques de la parole et du langage dans la médiation analytique, mais la place nous manque ici pour en donner le développement.

Ceux qui suivent notre enseignement le connaissent déjà, et ceux qui nous ont suivi maintenant pourront le retrouver sans doute par leurs propres moyens.

Nous voulons en effet toucher un autre aspect particulièrement brûlant dans l'actualité, de la fonction du temps dans la technique. Nous voulons parler de la durée de la séance.

Ici il s'agit encore d'un élément qui appartient manifestement à la réalité, puisqu'il représente notre temps de travail et, sous cet angle, il tombe sous le chef d'une réglementation professionnelle qui peut être tenue pour prévalente.

Mais ses incidences subjectives ne sont pas moins importantes. Et d'abord pour l'analyste. Le caractère tabou sous lequel on l'a produit dans de récents débats prouve assez que la subjectivité du groupe est fort peu libérée à son égard, et le caractère scrupuleux, pour ne pas dire obsessionnel, que prend pour certains, sinon pour la plupart, l'observation d'un standard dont les variations historiques et géographiques ne semblent au reste inquiéter personne, est bien le signe de l'existence d'un problème qu'on est d'autant moins disposé à aborder qu'on sent qu'il entraînerait fort loin dans la mise en question de la fonction de l'analyste.

Pour le sujet en analyse, d'autre part, on n'en saurait [157]méconnaître l'importance. L'inconscient, profère-t-on sur un ton d'autant plus entendu qu'on est moins capable

de justifier ce qu'on veut dire, l'inconscient demande du temps pour se révéler. Nous en sommes bien d'accord. Mais nous demandons quelle est sa mesure ? Est-ce celle de l'univers de la précision, pour employer l'expression de M. Alexandre Koyré ? Sans doute nous vivons dans cet univers, mais son avènement pour l'homme est de date récente, puisqu'il remonte exactement à l'horloge de Huyghens, soit à l'an 1659, et le malaise de l'homme moderne n'indique pas précisément que cette précision soit en soi pour lui un facteur de libération. Ce temps de la chute des graves est-il sacré comme répondant au temps des astres en tant que posé dans l'éternel par Dieu qui, comme Lichtenberg nous l'a dit, remonte nos cadrans solaires ? Peut-être en prendrons-nous quelque meilleure idée en comparant le temps de la création d'un objet symbolique et le moment d'inattention où nous le laissons choir ?

Quoi qu'il en soit, si le travail de notre fonction durant ce temps reste problématique, nous croyons avoir assez mis en évidence la fonction de travail de ce qu'y réalise le patient.

Mais la réalité, quelle qu'elle soit, de ce temps y prend dès lors une valeur particulière, celle d'une sanction de la qualité dans ce travail.

Sans doute jouons-nous de notre côté un rôle d'enregistrement, en assumant la fonction, fondamentale en tout échange symbolique, de recueillir ce que do *kamo,* l'homme dans son authenticité, appelle la parole qui dure.

Témoin pris à partie de la sincérité du sujet, dépositaire du procès-verbal de son discours, référence de son exactitude, garant de sa droiture, gardien de son testament, tabellion de ses codicilles, l'analyste participe du scribe.

Mais il reste avant tout le maître de la vérité dont ce discours est le progrès. C'est lui, avant tout, qui en ponctue, avons-nous dit, la dialectique. Et ici, il est appréhendé comme juge du prix de ce discours. Ceci comporte deux conséquences.

La suspension de la séance ne peut pas ne pas être éprouvée par le sujet comme une ponctuation dans son progrès. Nous savons comment il en calcule l'échéance

pour l'articuler à ses propres délais, voire à ses échappatoires, comment il l'anticipe en la soupesant à la façon d'une arme, en la guettant comme un abri.

(158)L'indifférence avec laquelle la coupure du timing interrompt les moments de hâte dans le sujet, peut être fatale à la conclusion vers quoi se précipitait son discours, voire y fixer un malentendu, sinon donner prétexte à une ruse rétorsive.

Il est remarquable que les débutants semblent plus frappés que nous des effets de cette incidence.

C'est un fait qu'on constate bien dans la pratique des textes des écritures symboliques, qu'il s'agisse de la Bible ou des canoniques chinois : l'absence de ponctuation y est une source d'ambiguïté, la ponctuation posée fixe le sens, son changement le renouvelle ou le bouleverse, et, fautive, elle équivaut à l'altérer.

Certes la neutralité que nous manifestons à appliquer strictement cette règle maintient la voie de notre non-agir.

Mais ce non-agir a lui-même sa limite, sans quoi nous n'interviendrions jamais. Et ce n'est pas en maintenir la voie que de la pousser sur ce seul point à la rigueur.

Le danger qui s'annonce à la seule évocation d'une formation obsessionnelle à son propos, est d'y rencontrer la connivence du sujet. Et elle trouvera à s'exercer chez d'autres types de sujet que l'obsessionnel lui-même. Nulle part pourtant elle ne trouvera mieux à se démontrer qu'à comprendre le sens que prend chez l'obsessionnel le travail. Sens de travail forcé qui s'impose même à ses loisirs. Ce sens est soutenu par sa relation subjective au maître en tant que c'est sa mort qu'il attend.

L'obsessionnel manifeste en effet une des attitudes que Hegel n'a pas développée dans sa dialectique du maître et de l'esclave. L'esclave s'est dérobé devant le risque de la mort, où l'occasion de la maîtrise lui était offerte dans une lutte de pur prestige. Mais puisqu'il sait qu'il est mortel, il sait aussi que le maître peut mourir. Dès lors, il peut accepter de travailler pour le maître et de renoncer à la jouissance entre temps : et, dans l'incertitude du moment où arrivera la mort du maître, il attend.

Telle est la raison intersubjective, tant du doute que de la procrastination qui sont des traits de caractère chez l'obsessionnel.

Cependant tout son travail s'opère sous le chef de cette intention, et devient de ce chef doublement aliénant. Car non seulement l'œuvre du sujet lui est dérobée par un autre, ce qui [159]est la relation constituante de tout travail, mais la reconnaissance par le sujet de sa propre essence dans son œuvre où ce travail trouve sa raison, ne lui échappe pas moins, car lui-même « n'y est pas », il est dans le moment anticipé de la mort du maître, à partir de quoi il vivra, mais en attendant quoi il s'identifie à lui comme mort, et ce moyennant quoi il est lui-même déjà mort.

Néanmoins il s'efforce à tromper le maître par la démonstration des bonnes intentions manifestées dans son travail. C'est ce que les bons enfants du catéchisme analytique expriment dans leur rude langage en disant que l'*ego* du sujet cherche à séduire son *super-ego*.

Cette formulation intra-subjective se démystifie immédiatement à la comprendre dans la relation analytique, où le *working through* du sujet est en effet utilisé pour la séduction de l'analyste.

Ce n'est pas par hasard non plus que, dès que le progrès dialectique approche de la mise en cause des intentions de l'ego chez nos sujets, le fantasme de la mort de l'analyste, souvent ressenti sous la forme d'une crainte, voire d'une angoisse, ne manque jamais de se produire.

Et le sujet de repartir dans une élaboration encore plus démonstrative de sa « bonne volonté ».

Comment douter, dès lors, de l'effet de quelque dédain marqué par le maître pour le produit d'un tel travail ? La résistance du sujet peut s'en trouver absolument déconcertée.

De ce moment, son alibi jusqu'alors inconscient commence à se découvrir pour lui, et on le voit rechercher passionnément la raison de tant d'efforts.

Nous n'en dirions pas tant si nous n'étions pas convaincu qu'à expérimenter en un moment maintenant venu à sa conclusion de notre expérience, ce qu'on a appelé nos séances courtes, nous avons pu faire venir au jour chez tel sujet mâle, des fantasmes de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne, dans un délai où autrement nous en aurions encore été à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïevski.

Au reste nous ne sommes pas là pour défendre ce procédé, mais pour montrer qu'il a un sens dialectique précis dans son application technique.

Et nous ne sommes pas seuls à avoir fait la remarque qu'il [160]rejoint à la limite la technique qu'on désigne sous le nom de *zen,* et qui est appliquée comme moyen de révélation du sujet dans l'ascèse traditionnelle de certaines écoles extrême-orientales.

Sans aller jusqu'aux extrêmes où se porte cette technique, puisqu'ils seraient contraires à certaines des limitations que la nôtre s'impose, une application discrète de son principe dans l'analyse nous paraît beaucoup plus admissible que certains modes dits d'analyse des résistances, pour autant qu'elle ne comporte en elle-même aucun danger d'aliénation du sujet.

Car elle ne brise le discours que pour accoucher la parole.

Nous voici donc au pied du mur, au pied du mur du langage. Nous y sommes à notre place, c'est-à-dire du même côté que le patient, et c'est sur ce mur, qui est le même pour lui et pour nous, que nous allons tenter de répondre à l'écho de sa parole.

Au-delà de ce mur, il n'y a rien qui ne soit pour nous ténèbres extérieures. Est-ce à dire que nous soyons entièrement maîtres de la situation ? Certainement pas, et Freud là-dessus nous a légué son testament sur la réaction thérapeutique négative.

La clef de ce mystère, dit-on, est dans l'instance d'un masochisme primordial, soit dans une manifestation à l'état pur de cet instinct de mort dont Freud nous a proposé l'énigme à l'apogée de son expérience.

Nous ne pouvons en faire fi, pas plus que nous ne pourrons ici ajourner son examen.

Car nous pouvons remarquer que se conjoignent dans un même refus de cet achèvement de la doctrine, ceux qui mènent l'analyse autour d'une conception de l'*ego* dont nous avons dénoncé l'erreur, et ceux qui, comme Reich, vont si loin dans le principe d'aller chercher au delà de la parole l'ineffable expression organique, que pour, comme lui, la délivrer de son armure, ils pourraient comme lui symboliser dans la superposition des deux formes vermiculaires dont on peut voir dans son livre de l'analyse du caractère le stupéfiant schéma, l'induction orgasmique qu'ils attendent comme lui de l'analyse.

Conjonction qui nous laissera sans doute augurer favorablement de la rigueur des formations de l'esprit, quand nous aurons montré le rapport profond qui unit la notion de l'instinct de mort aux problèmes de la parole.

La notion de l'instinct de mort, pour si peu qu'on la considère, se propose comme ironique, son sens devant être cherché [161]dans la conjonction de deux termes contraires : l'instinct en effet dans son acception la plus compréhensive est la loi qui règle dans sa succession un cycle de comportement pour l'accomplissement d'une fonction vitale, et la mort apparaît d'abord comme la destruction de la vie.

Pourtant la définition que Bichat, à l'orée de la biologie, a donnée de la vie comme de l'ensemble des forces qui résistent à la mort, non moins que la conception la plus moderne que nous en trouvons chez un Cannon dans la notion de l'homéostase, comme fonction d'un système entretenant son propre équilibre, – sont là pour nous rappeler que vie et mort se composent en une relation polaire au sein même de phénomènes qu'on rapporte à la vie.

Dès lors la congruence des termes contrastés de l'instinct de mort aux phénomènes de répétition auxquels l'explication de Freud les rapporte en effet sous la qualification de l'automatisme, ne devrait pas faire de difficultés, s'il s'agissait là d'une notion biologique.

Chacun sent bien qu'il n'en est rien, et c'est là ce qui fait buter maints d'entre nous sur son problème. Le fait que beaucoup s'arrêtent à l'incompatibilité apparente de ces termes peut même retenir notre attention en ce qu'il manifeste une innocence dialectique que déconcerterait sans doute le problème classiquement posé à la sémantique dans l'énoncé déterminatif : un hameau sur le Gange, par quoi l'esthétique hindoue illustre la deuxième forme des résonances du langage[30].

Il faut aborder en effet cette notion par ses résonances dans ce que nous appellerons la poétique de l'œuvre freudienne, première voie d'accès pour en pénétrer le sens, et dimension essentielle à en comprendre la répercussion dialectique des origines de l'œuvre à l'apogée qu'elle y marque. Il faut se souvenir, par exemple, que Freud nous témoigne avoir trouvé sa vocation médicale dans l'appel entendu d'une lecture publique du fameux *Hymne à la nature* de Goethe, soit dans ce texte retrouvé par un ami où le poète au déclin de sa vie a accepté de reconnaître un enfant putatif des plus jeunes effusions de sa plume.

À l'autre extrême de la vie de Freud, nous trouvons (162)dans l'article sur l'analyse en tant que finie et indéfinie, la référence expresse de sa nouvelle conception au conflit des deux principes auxquels Empédocle d'Agrigente, au V^e^ siècle avant Jésus-Christ, soit dans l'indistinction présocratique de la nature et de l'esprit, soumettait les alternances de la vie universelle.

Ces deux faits nous sont une suffisante indication qu'il s'agit là d'un mythe de la dyade dont la promotion dans Platon est au reste évoquée dans l'« au-delà du principe du plaisir », mythe qui ne peut se comprendre dans la subjectivité de l'homme moderne qu'en l'élevant à la négativité du jugement où il s'inscrit.

C'est-à-dire que de même que l'automatisme de répétition qu'on méconnaît tout autant à vouloir en diviser les termes, ne vise rien d'autre que la temporalité historisante de l'expérience du transfert, de même l'instinct de mort exprime essentiellement la limite de la fonction historique du sujet. Cette limite est la mort, non

[30] C'est la forme appelée Laksanalaksana.

pas comme échéance éventuelle de la vie de l'individu, ni comme certitude empirique du sujet, mais selon la formule qu'en donne Heidegger, comme « possibilité absolument propre, inconditionnelle, indépassable, certaine et comme telle indéterminée du sujet », entendons-le du sujet défini par son historicité.

En effet cette limite est à chaque instant présente en ce que cette histoire a d'achevé. Elle représente le passé sous sa forme absolument réelle, c'est-à-dire non pas le passé physique dont l'existence est abolie, ni le passé épique tel qu'il s'est parfait dans l'œuvre de mémoire, ni le passé historique où l'homme trouve le garant de son avenir, mais le passé qui se manifeste toujours présent dans l'éternel retour.

Tel est le mort dont la subjectivité fait son partenaire dans la triade que sa médiation institue dans le conflit universel de *Philia,* l'amour, et de *Neikos,* la discorde.

Il n'est plus besoin dès lors de recourir à la notion périmée du masochisme primordial pour comprendre la raison des jeux répétitifs où la subjectivité fomente tout ensemble la maîtrise de sa déréliction et la naissance du symbole.

Ce sont ces jeux d'occultation que Freud, en une intuition géniale, a produit à notre regard pour que nous y reconnaissions que le moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage.

(163)Nous pouvons maintenant y saisir que le sujet n'y maîtrise pas seulement sa privation en l'assumant, mais qu'il y élève son désir à une puissance seconde. Car son action détruit l'objet qu'elle fait apparaître et disparaître dans la *provocation* anticipante de son absence et de sa présence. Elle négative ainsi le champ de forces du désir pour devenir à elle-même son propre objet. Et cet objet prenant aussitôt corps dans le couple symbolique de deux jaculations élémentaires, annonce dans le sujet l'intégration diachronique de la dichotomie des phonèmes, dont le langage existant offre la structure synchronique à son assimilation ; aussi bien l'enfant commence-t-il à s'engager dans le système du discours concret de l'ambiance, en reproduisant plus ou moins approximativement dans son *Fort !* et dans son *Da !* les vocables qu'il en reçoit.

Fort ! Da ! C'est bien déjà dans sa solitude que le désir du petit d'homme est devenu le désir d'un autre, d'un *alter ego* qui le domine et dont l'objet de désir est désormais sa propre peine.

Que l'enfant s'adresse maintenant à un partenaire imaginaire ou réel, il le verra obéir également à la négativité de son discours, et son appel ayant pour effet de le faire se dérober, il cherchera dans une intimation bannissante la provocation du retour qui le ramène à son désir.

Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir.

Le premier symbole où nous reconnaissions l'humanité dans ses vestiges, est la sépulture, et le truchement de la mort se reconnaît en toute relation où l'homme vient à la vie de son histoire.

Seule vie qui perdure et qui soit véritable, puisqu'elle se transmet sans se perdre dans la tradition perpétuée de sujet à sujet. Comment ne pas voir de quelle hauteur elle transcende cette vie héritée par l'animal et où l'individu s'évanouit dans l'espèce, puisqu'aucun mémorial ne distingue son éphémère apparition de celle qui la reproduira dans l'invariabilité du type. Mises à part en effet ces mutations hypothétiques du *phylum* que doit intégrer une subjectivité que l'homme n'approche encore que du dehors, – rien, sinon les expériences où l'homme l'associe, ne distingue un rat du rat, un cheval du [(164)]cheval, rien sinon ce passage inconsistant de la vie à la mort, – tandis qu'Empédocle se précipitant dans le Vésuve, laisse à jamais présent dans la mémoire des hommes cet acte symbolique de son être-pour-la-mort.

La liberté de l'homme s'inscrit toute dans le triangle constituant de la renonciation qu'il impose au désir de l'autre par la menace de la mort pour la jouissance des fruits de son servage, – du sacrifice consenti de sa vie pour les raisons qui donnent à la vie humaine sa mesure, – et du renoncement suicide du vaincu frustrant de sa victoire le maître qu'il abandonne à son inhumaine solitude.

De ces figures de la mort, la troisième est le suprême détour par où la particularité immédiate du désir, reconquérant sa forme ineffable, retrouve dans la dénégation un triomphe dernier. Et il nous faut en reconnaître le sens, car nous avons affaire à elle. Elle n'est pas en effet une perversion de l'instinct, mais cette affirmation désespérée de la vie qui est la forme la plus pure où nous reconnaissions l'instinct de mort.

Le sujet dit : « Non ! » à ce jeu de furet de l'intersubjectivité où le désir ne se fait reconnaître un moment que pour se perdre dans un vouloir qui est vouloir de l'autre. Patiemment, il soustrait sa vie précaire aux moutonnantes agrégations de l'Éros du symbole pour l'affirmer enfin dans une malédiction sans parole.

Aussi quand nous voulons atteindre dans le sujet ce qui était avant les jeux sériels de la parole, et ce qui est primordial à la naissance des symboles, nous le trouvons dans la mort, d'où son existence prend tout ce qu'elle a de sens. C'est comme désir de mort en effet qu'il s'affirme pour les autres ; s'il s'identifie à l'autre, c'est en le figeant en la métamorphose de son image essentielle, et tout être par lui n'est jamais évoqué que parmi les ombres de la mort.

Dire que ce sens mortel révèle dans la parole un centre extérieur au langage, est plus qu'une métaphore et manifeste une structure. Cette structure est différente de la spatialisation de la circonférence ou de la sphère où l'on se plaît à schématiser les limites du vivant et de son milieu : elle répond plutôt à ce groupe relationnel que la logique symbolique désigne topologiquement comme un anneau.

À vouloir en donner une représentation intuitive, il semble [165]que plutôt qu'à la superficialité d'une zone, c'est à la forme tridimensionnelle d'un tore qu'il faudrait recourir, pour autant que son extériorité périphérique et son extériorité centrale ne constituent qu'une seule région.

Ce schéma satisfait à la circularité sans fin du processus dialectique qui se produit quand le sujet réalise sa solitude, soit dans l'ambiguïté vitale du désir immédiat, soit dans la pleine assomption de son être-pour-la-mort.

Mais l'on y peut saisir du même coup que la dialectique n'est pas individuelle, et que la question de la terminaison de l'analyse est celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est-à-dire de tous ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine. De toutes celles qui se proposent dans le siècle, l'œuvre du psychanalyste est peut-être la plus haute parce qu'elle y opère comme médiatrice entre l'homme du souci et le sujet du savoir absolu. C'est aussi pourquoi elle exige une longue ascèse subjective, et qui ne sera jamais interrompue, la fin de l'analyse didactique elle-même n'étant pas séparable de l'engagement du sujet dans sa pratique.

Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque. Car comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique. Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continuée de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages. Pour les ténèbres du *mundus* autour de quoi s'enroule la tour immense, qu'il laisse à la vision mystique le soin d'y voir s'élever sur un bois éternel le serpent pourrissant de la vie.

Qu'on nous laisse rire si l'on impute à ces propos de détourner le sens de l'œuvre de Freud des assises biologiques qu'il lui eût souhaitées vers les références culturelles dont elle est parcourue. Nous ne voulons ici vous prêcher la doctrine ni du facteur *b,* par quoi l'on désignerait les unes, ni du facteur *c*, où l'on reconnaîtrait les autres. Nous avons voulu seulement vous rappeler l'*a*, *b, c,* méconnu de la structure du langage, et vous faire épeler à nouveau le *b-a, ba,* oublié, de la parole.

Car, quelle recette vous guiderait-elle dans une technique qui se compose de l'un et tire ses effets de l'autre, si vous ne reconnaissiez de l'un et l'autre le champ et la fonction.

(166)L'expérience psychanalytique a retrouvé dans l'homme l'impératif du verbe comme la loi qui l'a formé à son image. Elle manie la fonction poétique du langage

pour donner à son désir sa médiation symbolique. Qu'elle vous fasse comprendre enfin que c'est dans le don de la parole[31] que réside toute la réalité de ses effets ; car c'est par la voie de ce don que toute réalité est venue à l'homme et par son acte continué qu'il la maintient.

Si le domaine que définit ce don de la parole doit suffire à votre action comme à votre savoir, il suffira aussi à votre dévouement. Car il lui offre un champ privilégié.

Quand les Dévas, les hommes et les Asuras, lisons-nous au premier Brâhmana de la cinquième leçon du Bhrad-âranyaka Upanishad, terminaient leur noviciat avec Prajapâti, ils lui firent cette prière : « Parle-nous ».

« *Da*, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ? ». Et les Devas répondirent : « Tu nous as dit : *Damyata*, domptez-vous », – le texte sacré voulant dire que les puissances d'en haut se soumettent à la loi de la parole.

« *Da*, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ? ». Et les hommes répondirent : « Tu nous as dit : *Datta*, donnez », – le texte sacré voulant dire que les hommes se reconnaissent par le don de la parole.

« *Da*, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ? ». Et les Asuras répondirent : « Tu nous as dit : *Dayadhvam,* faites grâce », – le texte sacré voulant dire que les puissances d'en bas résonnent à l'invocation de la parole.

C'est là, reprend le texte, ce que la voix divine fait entendre dans le tonnerre : Soumission, don, grâce. *Da da da.*

Car Prajapâti à tous répond : « Vous m'avez entendu ».

[31] On entend bien qu'il ne s'agit pas ici de ces « dons » qui sont toujours censés faire défaut aux novices, mais d'un don qui leur manque en effet plus souvent qu'à leur tour.

*L'« Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la V*erneinung *» prononcé lors de la séance du séminaire du 10 février 1954 avant l'exposé de Jean Hyppolite, est d'abord, retravaillée et amplifiée, dans* La psychanalyse, *1956, n° 1, « Sur* la parole et le langage *»*, pp. *17-28 (c'est cette version qui est ici proposée). Puis dans* Écrits, *Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1966, pp. 369-380 (sous le titre : « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la* Verneinung *de Freud ».*

(17)Séminaire de technique freudienne du 10 février 1954[1].

INTRODUCTION AU COMMENTAIRE DE JEAN HYPPOLITE SUR LA *VERNEINUNG*

Vous avez entendu la dernière fois mon commentaire sur le passage central de l'écrit de Freud sur la dynamique du transfert[2].

Vous avez pu y mesurer combien féconde se révèle notre méthode de recourir aux textes de Freud pour soumettre à un examen critique l'usage présent des concepts fondamentaux de la technique psychanalytique et spécialement de la notion de résistance.

L'adultération qu'a subie en effet cette dernière notion prend sa gravité de la consigne que Freud a consacrée de son autorité, de donner le pas dans la technique à l'analyse des résistances. Car si Freud entendait bien là marquer un tournant de la pratique, nous croyons qu'il n'y a que confusion et contresens dans la façon dont on

[1]. On donne ici le texte recueilli d'un des colloques du séminaire tenu par Jacques Lacan, à la clinique de la Faculté à l'hôpital Sainte-Anne et consacré par lui pendant l'année 53-54 aux « Écrits techniques de Freud » et à l'actualité qu'ils intéressent. Il a été seulement amplifié de quelques rappels, qui ont semblé utiles, à des leçons antérieures, sans qu'on ait pu lever pour autant la difficulté d'accès inhérente à tout morceau choisi d'un enseignement.

[2]. Il s'agit de l'article : Zur Dynamik der Uebertragung auquel on accédera de la façon la plus simple dans les *Gesammelte Werke, VIII, pp. 364-374,* Imago publishing, London. Ou en anglais dans les Coll. *Papers, II, pp. 312-332.* Nous ne saurions recommander l'usage de la traduction française dont les inexactitudes sur le plus vif du sujet ici traité, rendent préférable pour le lecteur non averti le recours direct au texte allemand.

s'autorise d'un ordre d'urgence pour y appuyer une technique qui ne méconnaît rien de moins que ce à quoi il s'applique.

La question est du sens qu'il faut restituer aux préceptes (18)de cette technique qui, pour s'être bientôt réduits à des formules toutes faites, ont perdu la vertu indicative qu'ils ne sauraient conserver que dans une compréhension authentique de la vérité de l'expérience qu'ils sont destinés à conduire. Freud, bien entendu, ne saurait y manquer non plus que ceux qui pratiquent son œuvre. Mais, vous avez pu en faire l'épreuve, ce n'est pas le fort de ceux qui dans notre discipline se rempardent à plus grand bruit derrière la primauté de la technique, – sans doute pour se couvrir de la concomitance certaine qui y accorde en effet les progrès de la théorie, dans l'usage abêti des concepts analytiques qui peut seul justifier la technique qui est la leur.

Que l'on tente de serrer d'un peu plus près ce que représente dans l'usage dominant l'analyse des résistances, on sera bien déçu. Car ce qui frappe d'abord à lire ses doctrinaires, c'est que le maniement dialectique d'une idée quelconque leur est si impensable, qu'ils ne sauraient même le reconnaître quand ils y sont précipités à la façon dont M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, par une pratique à laquelle la dialectique est en effet immanente. Dès lors ils ne sauraient y arrêter leur réflexion, sans se raccrocher sous un mode panique aux objectivations les plus simplistes, fut-ce aux plus grossièrement imageantes.

C'est ainsi que la résistance en vient à être par eux imaginée plutôt que conçue, selon ce qu'elle connote dans son emploi sémantique moyen[3], soit, à bien examiner cet emploi, dans une acception transitive indéfinie. Grâce à quoi « le sujet résiste » est entendu « il résiste à… » – À quoi ? – Sans doute à ses tendances dans la conduite qu'il s'impose en tant que sujet névrotique, à leur aveu dans les justifications qu'il

[3] Celui-ci, disons-le en passant, comporte certainement des oscillations non négligeables quant à l'accentuation de sa transitivité, selon l'espèce d'altérité à laquelle il s'applique.
On dit : *to resist the evidence* comme *to resist the authority of the Court*, – mais par contre *nicht der Versuchung widerstehen. Notons* la gamme des nuances qui peuvent se répartir beaucoup plus aisément dans la diversité du sémantème en allemand : *widerstehen, – widerstreben, – sich s*traüben gegen, andauern, fortbestehen, moyennant quoi *widerstehen* peut être intentionnellement plus adéquat au sens que nous allons dégager comme étant le sens proprement analytique de la résistance.

propose de sa conduite à l'analyste. Mais comme les tendances reviennent à la charge, et comme la technique est là pour un coup, cette résistance est supposée sérieusement mise à l'épreuve : dès lors [19]pour la maintenir il faut qu'il y mette du sien et, avant même que nous ayons le temps de nous retourner, nous voici glisser dans l'ornière de l'idée obtuse que le malade « se défend ». Car le contresens ne se scelle définitivement que de sa jonction avec un autre abus de langage : celui qui fait bénéficier le terme de défense du blanc-seing que lui confère son usage en médecine, sans qu'on s'aperçoive, car on n'est pas meilleur médecin pour être mauvais psychanalyste, qu'il y a là aussi maldonne quant à la notion, si c'est à son sens correct en physiopathologie qu'on entend faire écho, – et qu'on ne trahit pas moins, car on n'est pas plus instruit en psychanalyse pour être ignorant en médecine, l'application parfaitement avertie que Freud en a faite dans ses premiers écrits sur la pathogénie des névroses.

Mais, nous dira-t-on, à centrer votre visée d'une idée confuse sur son point le plus bas de désagrégation, ne tombez-vous pas dans le travers de ce qu'on appelle proprement un procès de tendance. C'est qu'aussi bien, répondrons-nous, rien ne retient dans cette tendance les usagers d'une technique ainsi appareillée, car les préceptes dont ils parent sa confusion originelle ne remédient en rien à ses suites. C'est ainsi qu'on profère que le sujet ne peut rien nous communiquer que de son moi et par son moi, – ici le regard de défi du bon sens qui reprend pied à la maison ; qu'il faut pour arriver à quelque chose viser à renforcer le moi, ou tout au moins, corrige-t-on, sa partie saine, – et les bonnets de hocher à cette ânerie ; que dans l'usage du matériel analytique nous procéderons par plans, – ces plans dont nous avons bien entendu en poche le relevé garanti ; que nous irons ainsi de la surface à la profondeur, – pas de charrue avant les bœufs ; que pour ce faire le secret des maîtres est d'analyser l'agressivité, – pas de charrue qui tue les bœufs ; enfin voici la dynamique de l'angoisse, et les arcanes de son économie, – que nul ne touche, s'il n'est expert hydraulicien, aux potentiels de ce mana sublime. Tous ces préceptes,

disons-le, et leur parure théorique seront délaissés de notre attention parce qu'ils sont simplement macaroniques.

La résistance en effet ne peut être que méconnue dans son essence, si on ne la comprend pas à partir des dimensions du discours où elle se manifeste dans l'analyse. Et nous les avons (20)rencontrées d'emblée dans la métaphore dont Freud a illustré sa première définition. Je veux dire celle que nous avons commentée en son temps[4] et qui évoque les portées où le sujet déroule « longitudinalement » pour employer le terme de Freud, les chaînes de son discours, selon une partition dont le « noyau pathogène » est le leit-motiv. Dans la lecture de cette partition, la résistance se manifeste « radialement », terme opposé au précédent, et avec une croissance proportionnelle à la proximité où vient la ligne en cours de déchiffrage de celle qui livre en l'achevant la mélodie centrale. Et ceci au point que cette croissance, souligne Freud, peut être tenue pour la mesure de cette proximité.

C'est dans cette métaphore que certains ont même voulu trouver l'indice de la tendance mécanistique dont la pensée de Freud serait grevée. Pour saisir l'incompréhension dont cette réserve fait la preuve, il n'est que de se référer à la recherche que nous avons menée pas à pas dans les éclaircissements successifs que Freud a apportés à la notion de résistance, et spécialement à l'écrit sur lequel nous sommes et où il en donne la plus claire formule.

Que nous y dit Freud en effet ? Il nous découvre un phénomène structurant de toute révélation de la vérité dans le dialogue. Il y a la difficulté fondamentale que le sujet rencontre dans ce qu'il a à dire ; la plus commune est celle que Freud a démontrée dans le refoulement, à savoir cette sorte de discordance entre le signifié et le signifiant, que détermine toute censure d'origine sociale. La vérité peut toujours dans ce cas être communiquée entre les lignes. C'est-à-dire que celui qui. veut la faire entendre, peut toujours recourir à la technique qu'indique l'identité de la vérité aux

[4]. Cf. G. W., I, pp. 290-307 dans le chapitre Zur Psychotherapie der Hysterie, pp. 254-312, dû à Freud dans les *Studien über hysterie,* publiées en 1895, avec Breuer. Il y a une édition anglaise des *Studies on hysteria.*

symboles qui la révèlent, à savoir arriver à ses fins en introduisant délibérément dans un texte des discordances qui répondent cryptographiquement à celles qu'impose la censure.

Le sujet vrai, c'est-à-dire le sujet de l'inconscient, ne procède pas autrement dans le langage de ses symptômes qui n'est pas tant déchiffré par l'analyste qu'il ne vient à s'adresser à lui de façon de plus en plus consistante, pour la satisfaction (21)toujours renouvelée de notre expérience. C'est en effet ce qu'elle a reconnu dans le phénomène du transfert.

Ce que dit le sujet qui parle, si vide que puisse être d'abord son discours, prend son effet de l'approximation qui s'y réalise de la parole où il convertirait pleinement la vérité qu'expriment ses symptômes. Précisons même tout de suite que cette formule est d'une portée plus générale, nous le verrons aujourd'hui, que le phénomène du refoulement par quoi nous venons de l'introduire.

Quoi qu'il en soit, c'est en tant que le sujet arrive à la limite de ce que le moment permet à son discours d'effectuer de la parole, que se produit le phénomène où Freud nous montre le point d'articulation de la résistance à la dialectique analytique. Car ce moment et cette limite s'équilibrent dans l'émergence, hors du discours du sujet, du trait qui peut le plus particulièrement s'adresser à vous dans ce qu'il est en train de dire. Et cette conjoncture est promue à la fonction de ponctuation de sa parole. Pour faire saisir un tel effet nous avons usé de cette image que la parole du sujet bascule vers la présence de l'auditeur[5].

Cette présence qui est le rapport le plus pur dont le sujet soit capable à l'endroit d'un être, et qui est d'autant plus vivement sentie comme telle que cet être est pour lui moins qualifié, cette présence pour un instant délivrée à l'extrême des voiles qui la recouvrent et l'éludent dans le discours commun en tant qu'il se constitue comme discours de l'on précisément à cette fin, cette présence se marque dans le discours

[5] On reconnaîtra là la formule par où nous introduisions dans les débuts de notre enseignement ce dont il s'agit ici. Le sujet, disions-nous, commence l'analyse en parlant de lui sans vous parler à vous, ou en parlant à vous sans parler de lui. Quand il pourra vous parler de lui, l'analyse sera terminée.

par une scansion suspensive souvent connotée par un moment d'angoisse, comme je vous l'ai montré dans un exemple de mon expérience.

D'où la portée de l'indication que Freud nous a donnée d'après la sienne : à savoir que, quand le sujet s'interrompt dans son discours, vous pouvez être sûr qu'une pensée l'occupe qui se rapporte à l'analyste.

Cette indication, vous la verrez le plus souvent confirmée à poser au sujet la question : « Que pensez-vous à l'instant, qui se rapporte à ce qui vous entoure ici et plus précisément [(22)]à moi qui vous écoute ? ». Encore la satisfaction intime que vous pourrez tirer d'entendre des remarques plus ou moins désobligeantes sur votre aspect général et votre humeur du jour, sur le goût que dénote le choix de vos meubles ou la façon dont vous êtes nippé, ne suffit-elle pas à justifier votre initiative, si vous ne savez pas ce que vous attendez de ces remarques, et l'idée, reçue pour beaucoup, qu'elles donnent occasion de se décharger à l'agressivité du sujet, est proprement imbécile.

La résistance, disait Freud avant l'élaboration de la nouvelle topique, est essentiellement un phénomène du moi. Comprenons ici ce que cela veut dire. Cela nous permettra plus tard de comprendre ce qu'on entend de la résistance, quand on la rapporte aux autres instances du sujet.

Le phénomène ici en question montre une des formes les plus pures où le moi puisse manifester sa fonction dans la dynamique de l'analyse. C'est en quoi il fait bien saisir que le moi tel qu'il opère dans l'expérience analytique, n'a rien à faire avec l'unité supposée de la réalité du sujet que la psychologie dite générale abstrait comme instituée dans ses « fonctions synthétiques ». Le moi dont nous parlons est absolument impossible à distinguer des captations imaginaires qui le constituent de pied en cap, dans sa genèse comme dans son statut, dans sa fonction comme dans son actualité, par un autre et pour un autre. Autrement dit, la dialectique qui soutient notre expérience, se situant au niveau le plus enveloppant de l'efficacité du sujet, nous oblige à

comprendre le moi de bout en bout dans le mouvement d'aliénation progressive, où se constitue la conscience de soi dans la phénoménologie de Hegel.

Ce qui veut dire que si vous avez affaire dans le moment que nous étudions, à l'*ego* du sujet, c'est que vous êtes à ce moment le support de son *alter ego.*

Je vous ai rappelé que l'un de nos confrères, guéri depuis de ce prurit de la pensée qui le tourmentait encore en un temps où il cogitait sur les indications de l'analyse, avait été saisi d'un soupçon de cette vérité ; aussi bien, le miracle de l'intelligence illuminant sa face, fit-il culminer son discours sur les dites indications, par l'annonce de cette nouvelle que l'analyse devait être subordonnée à cette condition première que le sujet eût le sentiment de l'autre comme existant.

C'est précisément ici que commence la question : quelle [23]est la sorte d'altérité par quoi le sujet s'intéresse à cette existence ? Car c'est de cette altérité même que le moi du sujet participe, au point que, s'il est une connaissance qui soit proprement classificatoire pour l'analyste, et de nature à satisfaire cette exigence d'orientation préalable que la nouvelle technique proclame d'un ton d'autant plus fendant qu'elle en méconnaît jusqu'au principe, c'est celle qui dans chaque structure névrotique définit le secteur ouvert aux alibis de l'ego.

En bref, ce que nous attendons de la réponse du sujet à lui poser la question stéréotypée, qui le plus souvent le libérera du silence qui vous signale ce moment privilégié de la résistance, c'est qu'il vous montre *qui* parle et à *qui :* ce qui ne constitue qu'une seule et même question.

Mais il reste à votre discrétion de le lui faire entendre en l'interpellant à la place imaginaire où il se situe : cela sera selon que vous pouvez ou non en raccorder le quolibet au point de son discours où sera venue buter sa parole.

Vous homologuerez ainsi ce point comme une ponctuation correcte. Et c'est ici que se conjugue harmonieusement l'opposition, qu'il serait ruineux de soutenir formellement, de l'analyse de la résistance et de l'analyse du matériel. Technique à quoi vous vous formez pratiquement au séminaire dit de contrôle.

Pour ceux pourtant qui en ont appris une autre, dont je connais trop la systématique, et qui lui garderaient encore quelque crédit, je ferai remarquer que bien sûr vous ne manquerez pas d'obtenir une réponse actuelle à faire état de l'agressivité du sujet à votre égard, et même à montrer quelque finesse à y reconnaître sous un mode contrasté le « besoin d'amour ». Après quoi, votre art verra s'ouvrir pour lui le champ des manèges de la défense. La belle affaire ! Ne savons-nous pas qu'aux confins où la parole se démet, commence le domaine de la violence, et qu'elle y règne déjà, même sans qu'on l'y provoque.

Si donc vous y portez la guerre, sachez au moins ses principes et qu'on méconnaît ses limites à ne pas la comprendre avec un Clausewitz comme un cas particulier du commerce humain.

On sait que c'est à en reconnaître, sous le nom de guerre totale, la dialectique interne, que celui-ci est venu à formuler qu'elle commande d'être considérée comme le prolongement des moyens de la politique.

Ce qui a permis à des praticiens plus avancés dans l'expérience [(24)]moderne de la guerre sociale, à laquelle il préludait, de dégager le corollaire que la première règle à observer serait de ne pas laisser échapper le moment où l'adversaire devient autre qu'il n'était, – ce qui indiquerait de procéder rapidement à cette partition des enjeux qui fonde les bases d'une paix équitable. Vous êtes d'une génération qui a pu éprouver que cet art est inconnu des démagogues qui ne peuvent pas plus se détacher des abstractions qu'un psychanalyste vulgaire. C'est pourquoi les guerres même qu'ils gagnent, ne font qu'engendrer les contradictions où l'on n'a guère occasion de reconnaître les effets qu'ils en promettaient.

Dès lors ils se lancent à corps perdu dans l'entreprise d'humaniser l'adversaire tombé à leur charge dans sa défaite, – appelant même le psychanalyste à la rescousse pour collaborer à la restauration *d'human relations,* dans quoi celui-ci, du train dont il mène maintenant les choses, n'hésite pas à se fourvoyer.

Tout ceci ne paraît pas déplacé à retrouver au tournant la note de Freud sur laquelle je me suis arrêté déjà dans le même écrit, et peut-être ceci éclaire-t-il d'une nouvelle lumière ce qu'il veut nous dire par la remarque qu'il ne faudrait pas inférer, de la bataille qui s'acharne parfois pour des mois autour d'une ferme isolée que celle-ci représente le sanctuaire national d'un des combattants, voire qu'elle abrite une de ses industries de guerre. Autrement dit le sens d'une action défensive ou offensive n'est pas à chercher dans l'objet qu'elle dispute apparemment à l'adversaire, mais plutôt dans le dessein dont elle participe et qui définit l'adversaire par sa stratégie.

L'humeur obsidionale qui se trahit dans la morosité de l'analyse des défenses, porterait donc sans doute des fruits plus encourageants pour ceux qui s'y fient, s'ils la mettaient seulement à l'école de la moindre lutte réelle, qui leur apprendrait que la réponse la plus efficace à une défense, n'est pas d'y porter l'épreuve de force.

En fait il ne s'agit chez eux, faute de s'astreindre aux voies dialectiques où s'est élaborée l'analyse, et faute de talent pour retourner à l'usage pur et simple de la suggestion, que de recourir à une forme pédantesque de celle-ci à la faveur d'un psychologisme ambiant dans la culture. Ce en quoi ils ne laissent pas d'offrir à leurs contemporains le spectacle de gens qui n'étaient appelés à leur profession par rien d'autre [(25)]que d'être en posture d'y avoir toujours le dernier mot, et qui, pour y rencontrer un peu plus de difficulté que dans d'autres activités dites libérales, montrent la figure ridicule de Purgons obsédés par la « défense » de quiconque ne comprend pas ce pourquoi sa fille est muette.

Mais ils ne font en cela que rentrer dans cette dialectique du moi et de l'autre qui fait l'impasse du névrosé et qui rend sa situation solidaire du préjugé de sa mauvaise volonté. C'est pourquoi il m'arrive de dire qu'il n'y a dans l'analyse d'autre résistance que celle de l'analyste. Car ce préjugé ne peut céder qu'à une véritable conversion dialectique, encore faut-il qu'elle s'entretienne chez le sujet d'un exercice continuel. C'est à quoi se ramènent véritablement toutes les conditions de la formation du psychanalyste.

Hors d'une telle formation, le préjugé restera toujours dominant qui a trouvé sa plus stable formule dans la conception du pithiatisme. Mais d'autres l'avaient précédée, et je ne veux induire ce que Freud pouvait en penser qu'à rappeler ses sentiments devant la dernière venue au temps de sa jeunesse. J'en extrais le témoignage du chapitre IV de son grand écrit sur *Psychologie des masses et analyse du moi.* Il parle des étonnants tours de force de la suggestion dont il fut le témoin chez Bernheim en 1899.

« Je peux, dit-il, me souvenir de la sourde révolte que, même à cette époque, j'éprouvais contre la tyrannie de la suggestion, quand un malade qui ne montrait pas assez de souplesse, s'entendait crier après : « Qu'est-ce que vous faites donc ? Vous vous contre-suggestionnez ! » (En français dans le texte). Je me disais à part moi que c'était la plus criante des injustices et des violences, que le malade avait bien le droit d'user de contre-suggestion, quand on tentait de le subjuguer par des artifices de suggestion. Ma résistance prit par la suite la direction plus précise de m'insurger contre le fait que la suggestion qui expliquait tout, dût elle-même se dérober à l'explication. J'allais répétant à son endroit la vieille plaisanterie :

« Christophe portait le Christ
Le Christ portait le monde entier,
Dis donc, où Christophe
Pouvait-il bien poser ses pieds ? »

(26)Je verse ceci au dossier du soupçon auquel notre ami Anzieu, se faisant l'avocat du diable, voulait l'autre jour donner corps, que Freud eût jamais conçu la résistance du malade comme une résistance à réduire.

Et si Freud poursuit en déplorant que le concept de suggestion ait dérivé vers une conception de plus en plus relâchée, qui ne lui laisse pas prévoir de sitôt l'éclaircissement du phénomène, que n'aurait-il pas dit de l'usage présent de la notion de la résistance, et comment n'eût-il pas à tout le moins encouragé notre effort d'en resserrer techniquement l'emploi ? Pour le reste, notre façon de la réintégrer dans

l'ensemble du mouvement dialectique de l'analyse est peut-être ce qui nous permettra de donner un jour de la suggestion une formule à l'épreuve des critères de l'expérience.

Tel est le dessein qui nous guide quand nous éclairons la résistance au moment de transparence où elle se présente, selon l'heureuse expression de M. Mannoni, par le bout transférentiel.

Et c'est pourquoi nous l'éclairons par des exemples où l'on peut voir jouer la même syncope dialectique.

C'est ainsi que nous fîmes cas[6] de celui dont Freud illustre de façon presque acrobatique ce qu'il entend par le désir du rêve. Car s'il le donne pour couper court à l'objection de l'altération que le rêve subirait par sa remémoration dans le récit, il apparaît clairement que seule l'intéresse l'élaboration du rêve en tant qu'elle se poursuit dans le récit lui-même, c'est-à-dire que le rêve ne vaut pour lui que comme vecteur de la parole. Si bien que tous les phénomènes qu'il donne d'oubli, voire de doute, qui viennent entraver le récit, sont à interpréter comme signifiants dans cette parole, et que, ne restât-il d'un rêve qu'un débris aussi évanescent que le souvenir flottant dans l'air du chat qui se subtilise de façon si inquiétante aux yeux d'Alice, ceci n'est fait que pour rendre plus certain qu'il s'agit là du bout brisé de ce qui dans le rêve constitue sa pointe transférentielle, autrement dit ce qui dans ledit rêve s'adresse directement à l'analyste. Ici par l'intermédiaire du mot « canal », seul vestige subsistant du rêve, soit un sourire encore, mais celui-là impertinent de femme, dont (27)celle pour qui Freud a pris la peine de lui faire goûter sa théorie du Witz, accueille son hommage, et qui se traduit par la phrase concluant l'histoire drôle que sur l'invitation de Freud elle associe au mot : canal : « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas ».

De même, dans l'exemple d'oubli d'un nom, que nous avons naguère pris littéralement comme le premier venu[7], dans la « psychopathologie de la vie

6. *G. W.*, II-III, p. 522, n. 1. *S. E.*, V, p. 517, n. 2, *Science des rêves, p.* 427.
7. Cet exemple en effet inaugure le livre, *G. W.*, IV, pp. 5-12, *Psychopathologie de la vie quotidienne, pp. 1-8.*

quotidienne », avons-nous pu saisir que l'impossibilité où se trouve Freud d'évoquer le nom de Signorelli dans le dialogue qu'il poursuit avec le confrère qui est alors son compagnon de voyage, répond au fait qu'en censurant dans sa conversation antérieure avec le même tout ce que les propos de celui-ci lui suggéraient tant par leur contenu que par les souvenirs qui leur faisaient en lui cortège, de la relation de l'homme et du médecin à la mort, soit au maître absolu, *Herr*, *signor*, Freud avait littéralement abandonné en son partenaire, retranché donc de soi, la moitié brisée (entendons-le au sens le plus matériel du terme) de l'épée de la parole, et pour un temps, précisément celui où il continuait à s'adresser au dit partenaire, il ne pouvait plus disposer de ce terme comme matériel signifiant, pour attaché qu'il restait à la signification refoulée, – et ce d'autant plus que le thème de l'œuvre dont il s'agissait de retrouver en Signorelli l'auteur, nommément la fresque de l'Antéchrist, à Orvieto, ne faisait qu'historier sous une forme des plus manifestes, encore qu'apocalyptique, cette maîtrise de la mort.

Mais peut-on se contenter de parler ici de refoulement ? Sans doute pouvons-nous assurer qu'il y est par les seules surdéterminations que Freud nous livre du phénomène, et nous pouvons y confirmer aussi par l'actualité de ses circonstances la portée de ce que je veux vous faire entendre dans la formule : l'inconscient, c'est le discours de l'autre.

Car l'homme qui dans l'acte de la parole, brise avec son semblable le pain de la vérité, partage le mensonge.

Mais est-ce ici tout dire ? Et la parole ici retranchée, pouvait-elle ne pas s'éteindre devant l'être-pour-la-mort, quand elle s'en serait approchée à un niveau où seul le mot d'esprit est [28]encore viable, les apparences du sérieux pour répondre à sa gravité n'y faisant plus figure que d'hypocrisie.

Ainsi la mort nous apporte la question de ce qui nie le discours, mais aussi de savoir si c'est elle qui y introduit la négation. Car la négativité du discours en tant

qu'elle y fait être ce qui n'est pas, nous renvoie à la question de savoir ce que le non-être, qui se manifeste dans l'ordre symbolique, doit à la réalité de la mort.

C'est ainsi que l'axe des pôles où s'orientait un premier champ de la parole, dont l'image primordiale est le matériel du tessère (où l'on retrouve l'étymologie du symbole), est ici croisé par une dimension seconde non pas refoulée, mais leurrante par nécessité. Or, c'est celle d'où surgit avec le non-être la définition de la réalité.

Ainsi voyons-nous déjà sauter le ciment dont la soi-disant nouvelle technique bouche ordinairement ses fissures, à savoir un recours, dépourvu de toute critique, à la relation au réel.

Nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire, pour que vous sachiez que cette critique est absolument consubstantielle à la pensée de Freud, que d'en confier la démonstration à M. Jean Hyppolite, qui n'illustre pas seulement ce séminaire par l'intérêt qu'il veut bien lui porter, mais qui, par sa présence, vous est en quelque sorte garant que je ne m'égare pas dans ma dialectique.

Je lui ai demandé de commenter de Freud un texte très court, mais qui, pour se situer en 1925, c'est-à-dire bien plus avant dans le développement de la pensée de Freud, puisqu'il est postérieur aux grands écrits sur la nouvelle topique[8], nous porte au cœur de la nouvelle question soulevée par notre examen de la résistance. J'ai nommé le texte sur la dénégation.

M. Jean Hyppolite, à se charger de ce texte, me décharge d'un exercice où ma compétence est loin d'atteindre la sienne. Je le remercie d'avoir accédé à ma demande et je lui passe la parole sur la Verneinung.

[8]. Nous devions consacrer l'année qui a suivi au commentaire de l'écrit intitulé *Au-delà du principe du plaisir*.
(*N. d. R.*).

La « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la Verneinung *de Freud » fût prononcé le 10 février 1954, lors du séminaire, après l'exposé de Jean Hyppolite. Elle est parue d'abord retravaillée et amplifiée dans* La psychanalyse, *1956, n° 1,* Sur la parole et le langage, pp. *41-58 (c'est cette version qui est ici proposée). Puis dans* Écrits, *Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1966, pp. 381-399.*

[41]RÉPONSE AU COMMENTAIRE DE JEAN HYPPOLITE SUR LA *VERNEINUNG* DE FREUD

J'espère que la reconnaissance que nous éprouvons tous pour la grâce que M. Jean Hyppolite nous a faite de son lumineux exposé pourra justifier à vos yeux, non moins je l'espère qu'aux siens, l'insistance que j'ai mise à l'en prier.

Ne voilà-t-il pas, une fois de plus, démontré qu'à proposer à l'esprit le moins prévenu, s'il n'est pas certes le moins exercé, le texte de Freud que je dirai de l'intérêt le plus local en apparence, nous y trouvons cette richesse jamais épuisée de significations qui l'offre par destination à la discipline du commentaire. Non pas un de ces textes à deux dimensions, infiniment plat, comme disent les mathématiciens, qui n'ont de valeur que fiduciaire dans un discours constitué, mais un texte véhicule d'une parole, en tant qu'elle constitue une émergence nouvelle de la vérité.

S'il convient d'appliquer à cette sorte de texte toutes les ressources de notre exégèse, ce n'est pas seulement, vous en avez ici l'exemple, pour l'interroger sur ses rapports à celui qui en est l'auteur, mode de critique historique ou littéraire dont la valeur de « résistance » doit sauter aux yeux d'un psychanalyste formé, mais bien pour le faire répondre aux questions qu'il nous pose à nous, le traiter comme une parole véritable, nous devrions dire, si nous connaissions nos propres termes, dans sa valeur de transfert.

Bien entendu, ceci suppose qu'on l'interprète. Y a-t-il, en effet, meilleure méthode critique que celle qui applique à la compréhension d'un message les

principes mêmes de compréhension dont il se fait le véhicule ? C'est le mode le plus rationnel d'éprouver son authenticité.

(42)La parole pleine, en effet, se définit par son identité à ce dont elle parle. Et ce texte de Freud nous en fournit un lumineux exemple en confirmant notre thèse du caractère transpsychologique du champ psychanalytique, comme M. Jean Hyppolite vient de vous le dire en propres termes.

C'est pourquoi les textes de Freud se trouvent en fin de compte avoir une véritable valeur formatrice pour le psychanalyste, en le rompant, comme il doit l'être, nous l'enseignons expressément, à l'exercice d'un registre hors duquel son expérience n'est plus rien.

Car il ne s'agit de rien de moins que de son adéquation au niveau de l'homme où il s'en saisit, quoi qu'il en pense – auquel il est appelé à lui répondre, quoi qu'il veuille – et dont il assume, quoi qu'il en ait, la responsabilité. C'est dire qu'il n'est pas libre de s'y dérober par un recours hypocrite à sa qualification médicale et une référence indéterminée aux assises de la clinique.

Car le *new deal* psychanalytique montre plus d'un visage, *à* vrai dire il en change selon les interlocuteurs, de sorte que, depuis quelque temps, il en a tant qu'il lui arrive d'être pris *à* ses propres alibis, d'y croire lui-même, voire de s'y rencontrer par erreur.

Pour ce que nous venons d'entendre, je veux seulement vous indiquer aujourd'hui les avenues qu'il ouvre à nos recherches les plus concrètes.

M. Hyppolite, par son analyse, nous a fait franchir la sorte de haut col, marqué par la différence de niveau dans le sujet, de la création symbolique de la négation par rapport à la *Bejahung*. Cette création du symbole, a-t-il souligné, est à concevoir comme un moment mythique, plutôt que comme un moment génétique. Car on ne peut même la rapporter à la constitution de l'objet, puisqu'elle concerne une relation du sujet à l'être, et non pas du sujet au monde.

Ainsi donc Freud, dans ce court texte, comme dans l'ensemble de son œuvre, se montre très en avance sur son époque et bien loin d'être en reste avec les aspects les

plus récents de la réflexion philosophique. Ce n'est pas qu'il anticipe en rien sur le moderne développement de la pensée de l'existence. Mais ladite pensée n'est que la parade qui décèle chez les uns, recouvre pour les autres les contrecoups plus ou moins bien [43]compris d'une méditation de l'être, qui va à contester toute la tradition de notre pensée comme issue d'une confusion primordiale de l'être dans l'étant.

Or on ne peut manquer d'être frappé par ce qui transparaît constamment dans l'œuvre de Freud d'une proximité de ces problèmes, qui laisse à penser que des références répétées aux doctrines présocratiques ne portent pas le simple témoignage d'un usage discret de notes de lecture (qui serait au reste contraire à la réserve presque mystifiante que Freud observe dans la manifestation de son immense culture), mais bien d'une appréhension proprement métaphysique de problèmes pour lui actualisés.

Ce que Freud désigne ici par l'affectif, n'a donc, est-il besoin d'y revenir, rien à faire avec l'usage que font de ce terme les tenants de la nouvelle psychanalyse, en s'en servant comme d'une *qualitas occulta* psychologique pour désigner ce vécu, dont l'or subtil, à les entendre, ne serait donné qu'à la décantation d'une haute alchimie, mais dont la quête, à les voir haleter devant ses formes les plus niaises, n'évoque guère qu'un flairage d'aloi peu relevé.

L'affectif dans ce texte de Freud est conçu comme ce qui d'une symbolisation primordiale conserve ses effets jusque dans la structuration discursive. Cette structuration, dite encore intellectuelle, étant faite pour traduire sous forme de méconnaissance ce que cette première symbolisation doit à la mort.

Nous sommes ainsi portés à une sorte d'intersection du symbolique et du réel qu'on peut dire immédiate, pour autant qu'elle s'opère sans intermédiaire imaginaire, mais qui se médiatise, encore que ce soit précisément sous une forme qui se renie, par ce qui a été exclu au temps premier de la symbolisation.

Ces formules vous sont accessibles, malgré leur aridité, par tout ce qu'elles condensent de l'usage, où vous voulez bien me suivre, des catégories du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Je veux vous donner une idée des lieux fertiles dont ce que j'appelais tout à l'heure le haut col qu'elles définissent est la clef.

Pour ce faire, j'extrairai de deux champs différents deux exemples en prémisses ; le premier, de ce que ces formules peuvent éclairer des structures psychopathologiques et faire comprendre du même coup à la nosographie ; le second, de ce [(44)]qu'elles font comprendre de la clinique psychothérapique et du même coup éclairent pour la théorie de la technique.

Le premier intéresse la fonction de l'hallucination. Assurément on ne saurait surestimer l'ampleur du déplacement qui s'est produit dans la position de ce problème par l'envisagement dit phénoménologique de ses données.

Mais quelque progrès qui se soit ici accompli, le problème de l'hallucination n'en reste pas moins centré sur les attributs de la conscience qu'auparavant. Pierre d'achoppement pour une théorie de la pensée qui cherchait dans la conscience la garantie de sa certitude, et comme telle à l'origine de l'hypothèse de cette contrefaçon de la conscience qu'on comprend comme on peut sous le nom d'épiphénomène, c'est à nouveau et plus que jamais au titre de phénomène de conscience que l'hallucination va être soumise à la réduction phénoménologique : où l'on croira voir son sens se livrer à la trituration des formes composantes de son intentionnalité.

Nul exemple plus saisissant d'une telle méthode que les pages consacrées par Maurice Merleau-Ponty à l'hallucination dans la *Phénoménologie de la perception.* Mais les limites à l'autonomie de la conscience qu'il y appréhende si admirablement dans le phénomène lui-même sont trop subtiles à manier pour barrer la route à la grossière simplification de la noèse hallucinatoire où les psychanalystes tombent

couramment : utilisant à contresens les notions freudiennes pour motiver d'une éruption du principe du plaisir la conscience hallucinée[1].

Il ne serait pourtant que trop facile d'y objecter que le noème de l'hallucination, ce qu'on appellerait vulgairement son contenu, ne montre en fait que le rapport le plus contingent avec une satisfaction quelconque du sujet. Dès lors la préparation phénoménologique du problème laisse entrevoir qu'elle n'a plus ici de valeur qu'à poser les termes d'une véritable conversion de la question : à savoir, si la noèse du phénomène a quelque rapport de nécessité avec son noème.

C'est ici que l'article de Freud mis à l'ordre du jour, prend sa place de signaler à notre attention combien plus structuraliste (45)est la pensée de Freud qu'il n'est admis dans les idées reçues. Car on fausse le sens du principe du plaisir à méconnaître que dans la théorie il n'est jamais posé tout seul.

Car la mise en forme structurale, dans cet article, telle que M. Hyppolite vient de l'expliciter devant vous, nous porte d'emblée, si nous savons l'entendre, au delà de la conversion que nous évoquons comme nécessaire. Et c'est à cette conversion que je vais tenter de vous accoutumer à analyser un exemple où je veux que vous sentiez la promesse d'une reconstitution véritablement scientifique des données du problème, dont peut-être nous serons ensemble les artisans pour autant que nous y trouverons les prises qui se sont jusqu'ici dérobées à l'alternative cruciale de l'expérience.

Je n'ai pas besoin d'aller plus loin pour trouver cet exemple que de reprendre celui qui s'est offert à nous la dernière fois, à interroger un moment significatif de l'analyse de « l'homme aux loups ».

Je pense qu'est encore présente à votre mémoire l'hallucination dont le sujet retrouve la trace avec le souvenir. Elle est apparue erratiquement dans sa cinquième année, mais aussi avec l'illusion, dont la fausseté sera démontrée, de l'avoir déjà racontée à Freud. L'examen de ce phénomène va nous être allégé de ce que nous

[1]. Comme exemple de ce simplisme, on peut donner le rapport de R. de Saussure, au Congrès de psychiatrie de 1950 et l'usage qu'il y fait à toutes fins de cette notion franchement nouvelle : l'émotion hallucinée !

connaissons de son contexte. Car ce n'est pas de faits accumulés qu'une lumière peut surgir, mais d'un fait bien rapporté avec toutes ses corrélations, c'est-à-dire avec celles que, faute de comprendre le fait, justement on oublie, – sauf intervention du génie qui, non moins justement, formule déjà l'énigme comme s'il en connaissait la ou les solutions.

Ce contexte, vous l'avez donc déjà dans les obstacles que ce cas a présentés à l'analyse, et où Freud semble progresser de surprise en surprise. Car bien entendu il n'avait pas l'omniscience qui permet à nos néo-praticiens de mettre la planification du cas au principe de l'analyse. Et même c'est dans cette observation qu'il affame avec la plus grande force le principe contraire, à savoir qu'il préférerait renoncer à l'équilibre entier de sa théorie que de méconnaître les plus petites particularités d'un cas qui la mettrait en question. C'est-à-dire que si la somme de l'expérience analytique permet d'en dégager quelques (46)formes générales, une analyse ne progresse que du particulier au particulier.

Les obstacles du cas présent, comme les surprises de Freud, pour peu que vous vous souveniez non seulement de ce qui en est venu au jour la dernière fois, mais du commentaire que j'en ai fait dans la première année de mon séminaire[2], se situent en plein dans notre affaire d'aujourd'hui. À savoir « l'intellectualisation » du procès analytique d'une part, le maintien du refoulement, malgré la prise de conscience du refoulé, d'autre part.

C'est ainsi que Freud, dans son inflexible inflexion à l'expérience, constate que bien que le sujet ait manifesté dans son comportement un accès, et non sans audace, à la réalité génitale, celle-ci est restée lettre morte pour son inconscient où règne toujours la « théorie sexuelle » de la phase anale.

De ce phénomène, Freud discerne la raison dans le fait que la position féminine assumée par le sujet dans la captation imaginaire du traumatisme primordial (à savoir celui dont l'historicité donne à la communication du cas son motif majeur), lui rend

[2]. Soit en 1951-1952. (N. d. R)

impossible d'accepter la réalité génitale sans la menace pour lui dès lors inévitable de la castration.

Mais ce qu'il dit de la nature du phénomène est beaucoup plus remarquable. Il ne s'agit pas, nous dit-il, d'un refoulement *(Verdrängung),* car le refoulement ne peut être distingué du retour du refoulé par où ce dont le sujet ne peut parler, il le crie par tous les pores de son être.

Ce sujet, nous dit Freud, de la castration *ne voulait rien savoir au sens de refoulement, er von ihr nichts wissen wollte im Sinne der Verdrängung*[3]. Et pour désigner ce processus il emploie le terme de *Verwerfung,* pour lequel nous proposerons à tout prendre le terme de « retranchement ».

Son effet est une abolition symbolique. Car quand Freud a dit *Er verwarf sie, il* retranche la castration *(und blieb auf dem Standpunkt des Verkehrs im After,* et reste dans le *statu quo* du coït anal) (*G. W.*, XII, p. 117), il continue « par là on ne peut dire que fut proprement porté aucun jugement sur son existence, mais il en fut aussi bien que si elle n'avait jamais existé[4] ».

(47)Quelques pages plus haut, c'est-à-dire juste après avoir déterminé la situation historique de ce procès dans la biographie de son sujet, Freud a conclu en le distinguant expressément du refoulement en ces termes : *Eine Verdrängung ist etwas anderes als eine Verwerfung*[5]. Ce qui, dans la traduction française, nous est présenté en ces termes : « Un refoulement est autre chose qu'un jugement qui rejette et choisit ». Je vous laisse à juger quelle sorte de maléfice il faut admettre dans le sort fait aux textes de Freud en français, si l'on se refuse à croire que les traducteurs se soient donné le mot pour les rendre incompréhensibles, et je ne parle pas de ce qu'ajoute à cet effet l'extinction complète de la vivacité de son style.

Le procès dont il s'agit ici sous le nom de *Verwerfung* et dont je ne sache pas qu'il ait jamais fait l'objet d'une remarque un peu consistante dans la littérature

3. *G.W.*, XII p. 117, Cinq psychanalyses, p. 389.
4. *Ibid.*
5. *G.W.*, XII p. 111, Cinq psychanalyses, p. 385.

analytique, se situe très précisément dans l'un des temps que M. Hyppolite vient de dégager à votre adresse dans la dialectique de la *Verneinung :* c'est exactement ce qui s'oppose à la *Bejahung* primaire et constitue comme tel ce qui est expulsé. Comme vous allez en voir la preuve à un signe dont l'évidence vous surprendra. Car c'est ici que nous nous retrouvons au point où je vous ai laissé la dernière fois, et qu'il va nous être beaucoup plus facile de franchir après ce que nous venons d'apprendre par le discours de M. Hyppolite.

J'irai donc plus avant, sans que les plus férus de l'idée de développement, s'il en est encore ici, puissent m'objecter la date tardive du phénomène, puisque M. Hyppolite vous a admirablement montré que c'est mythiquement que Freud le décrit comme primordial.

La *Verwerfung* donc a coupé court à toute manifestation de l'ordre symbolique, c'est-à-dire à la *Bejahung* que Freud pose comme le procès primaire où le jugement attributif prend sa racine, et qui n'est rien d'autre que la condition primordiale pour que du réel quelque chose vienne à s'offrir à la révélation de l'être, ou, pour employer le langage de Heidegger, soit laissé-être. Car c'est bien à ce point reculé que Freud nous porte, puisque ce n'est que par après, que quoi que ce soit pourra y être retrouvé comme étant.

(48)Telle est l'affirmation inaugurale, qui ne peut plus être renouvelée sinon à travers les formes voilées de la parole inconsciente, car c'est seulement par la négation de la négation que le discours humain permet d'y revenir.

Mais de ce qui n'est pas laissé être dans cette *Bejahung* qu'advient-il donc ? Freud nous l'a dit d'abord, ce que le sujet a ainsi retranché *(verworfen),* disions-nous, de l'ouverture à l'être, ne se retrouvera pas dans son histoire, si l'on désigne par ce nom le lieu où le refoulé vient à réapparaître. Car, je vous prie de remarquer combien la formule est frappante d'être sans la moindre ambiguïté, le sujet *n'en voudra « rien savoir au sens du refoulement ».* Car pour qu'il eût en effet à en connaître en ce sens, il faudrait que cela fût venu de quelque façon au jour de la symbolisation primordiale.

Mais encore une fois qu'en advient-il ? Ce qu'il en advient, vous pouvez le voir : *ce qui n'est pas venu au jour du symbolique, apparaît dans le réel.* Car c'est ainsi qu'il faut comprendre l'*Einbeziehung ins Ich,* l'introduction dans le sujet, et l'*Ausstossung aus dem Ich,* l'expulsion hors du sujet. C'est cette dernière qui constitue le réel en tant qu'il est le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation. Et c'est pourquoi la castration ici retranchée par le sujet des limites même du possible, mais aussi bien par là soustraite aux possibilités de la parole, va apparaître dans le réel, erratiquement, c'est-à-dire dans des relations de résistance sans transfert, – nous dirions, pour reprendre la métaphore dont nous usions tout à l'heure, comme une ponctuation sans texte.

Car le réel n'attend pas, et nommément pas le sujet, puisqu'il n'attend rien de la parole. Mais il est là, identique à son existence, bruit où l'on peut tout entendre, et prêt à submerger de ses éclats ce que le « principe de réalité » y construit sous le nom de monde extérieur. Car si le jugement d'existence fonctionne bien comme nous l'avons entendu dans le mythe freudien, c'est bien d'un monde sur lequel la ruse de la raison a deux fois prélevé sa part qu'il s'agit, c'est-à-dire qu'il ne répond aux besoins humains qu'à la satisfaction générale.

C'est bien ainsi en effet que se distinguent ce premier et ce second partage du dehors et du dedans qu'indiquait la phrase de Freud : *Es ist, wie man sieht, wieder eine Frage des Aussen und Innen.* « Il s'agit, comme on le voit, à nouveau d'une question du dehors et du dedans ». À quel moment, en effet, [49]cette phrase vient-elle ? – Il y a eu d'abord l'expulsion primaire, c'est-à-dire le réel comme extérieur au sujet. Puis à l'intérieur de la représentation *(Vorstellung),* constituée par la reproduction (imaginaire) de la perception première, la discrimination de la réalité comme de ce qui de l'objet de cette perception première n'est pas seulement posé comme existant par le sujet, mais peut être retrouvé *(wiedergefunden)* à la place où il peut s'en saisir. C'est en cela seulement que l'opération, toute déclenchée qu'elle soit par le principe du plaisir, échappe à sa maîtrise. Mais dans cette réalité que le sujet

doit composer selon la gamme bien tempérée de ses objets, le réel, en tant que retranché de la symbolisation primordiale, *y est déjà*. Nous pourrions même dire qu'il cause tout seul. Et le sujet peut l'en voir émerger sous la forme d'une chose qui est loin d'être un objet qui le satisfasse, et qui n'intéresse que de la façon la plus incongrue son intentionnalité présente : c'est ici l'hallucination en tant qu'elle se différencie radicalement du phénomène interprétatif. Comme en voici de la plume de Freud le témoignage transcrit sous la dictée du sujet.

Le sujet lui raconte en effet que « quand il avait 5 ans, il jouait dans le jardin à côté de sa bonne, et faisait des entailles dans l'écorce d'un de ces noyers (dont on sait le rôle dans son rêve). Soudain, il remarqua, avec une terreur impossible à exprimer, qu'il s'était sectionné le petit doigt de la main (droite ou gauche ? Il ne le sait pas) et que ce doigt ne tenait plus que par la peau. Il n'éprouvait aucune douleur, mais une grande anxiété. Il n'avait pas le cœur de dire quoi que ce soit à sa bonne qui n'était qu'à quelques pas de lui ; il se laissa tomber sur un banc et demeura ainsi, incapable de jeter un regard de plus sur son doigt. À la fin, il se calma, regarda bien son doigt, et – voyez-vous ça ! – il était tout à fait indemne ».

Laissons à Freud le soin de nous confirmer avec son scrupule habituel par toutes les résonances thématiques et les corrélations biographiques qu'il extrait du sujet par la voie de l'association, toute la richesse symbolique du scénario halluciné. Mais ne nous laissons pas nous-mêmes fasciner par elle.

Les corrélations du phénomène nous en apprendront plus pour ce qui nous retient que le récit qui le soumet aux conditions de transmissibilité du discours. Que son contenu s'y plie si aisément, qu'il aille jusqu'à se confondre avec les thèmes dit [(50)]mythe ou de la poésie, pose certes une question, qui se formule tout de suite, mais qui peut-être exige d'être reposée clans un temps second, ne serait-ce que pour ce qu'au départ nous savons que la solution simple n'est pas ici suffisante.

Un fait en effet se dégage du récit de l'épisode, qui n'est nullement nécessaire à sa compréhension, bien au contraire, c'est l'impossibilité où le sujet a été d'en parler

sur le moment. Il y a là, remarquons-le, une interversion de la difficulté par rapport au cas d'oubli du nom que nous avons analysé tout à l'heure. Là, le sujet a perdu la disposition du signifiant, ici il s'arrête devant l'étrangeté du signifié. Et ceci au point de ne pouvoir communiquer le sentiment qu'il en éprouve, fût-ce sous la forme d'un appel, alors qu'il a à sa portée la personne la plus appropriée à l'entendre : sa bien-aimée Nania.

Bien loin de là, si vous me permettez la familiarité du terme argotique pour sa valeur expressive, il ne moufte pas ; ce qu'il décrit de son attitude suggère l'idée que ce n'est pas seulement dans une assiette d'immobilité qu'il s'enfonce, mais dans une sorte d'entonnoir temporel d'où il revient sans avoir pu compter les tours de sa descente et de sa remontée, et sans que son retour à la surface du temps commun ait répondu en rien à son effort.

Le trait de mutisme atterré se retrouve remarquablement dans un autre cas, presque calqué sur celui-ci, et rapporté par Freud d'un correspondant occasionnel[6].

Le trait de l'abîme temporel ne va pas laisser de montrer des corrélations significatives.

Nous allons les trouver en effet dans les formes actuelles où la remémoration se produit. Vous savez que le sujet, au moment d'entreprendre son récit, a d'abord cru qu'il l'avait déjà raconté, et que cet aspect du phénomène a paru à Freud mériter d'être considéré à part pour faire l'objet d'un des écrits qui constituent cette année notre programme[7].

La façon même dont Freud vient à expliquer cette illusion du souvenir, à savoir par le fait que le sujet avait raconté à plusieurs reprises l'épisode de l'achat fait par un oncle à sa (51)requête d'un couteau de poche, cependant que sa sœur obtenait un livre ; ne nous retiendra que pour ce qu'elle implique de la fonction du souvenir-écran.

---

[6] Cf. Uber fausse reconnaissance (« déjà raconté ») während der psychoanalytischen Arbeit, *G. W.*, X, pp. 116-123, passage cité, p. 122. Trad. anglaise, *Coll. Papers*, II, 334, 341, p. 340.
[7]. C'est l'article cité à l'instant.

Un autre aspect du mouvement de la remémoration nous paraît converger vers l'idée que nous allons émettre. C'est la correction que le sujet y apporte secondairement, à savoir que le noyer dont il s'agit dans le récit et qui ne nous est pas moins familier qu'à lui quand il évoque sa présence dans le rêve d'angoisse, qui est en quelque sorte la pièce maîtresse du matériel de ce cas, y est sans doute apporté d'ailleurs, à savoir d'un autre souvenir d'hallucination où c'est de l'arbre lui-même qu'il fait sourdre du sang.

Cet ensemble ne nous indique-t-il pas dans un caractère en quelque sorte extra-temporel de la remémoration, quelque chose comme le cachet d'origine de ce qui est remémoré.

Et ne trouvons-nous pas dans ce caractère quelque chose non d'identique, mais que nous pourrions dire complémentaire de ce qui se produit dans le fameux sentiment du déjà vu qui, depuis qu'il constitue la croix des psychologues, n'est pas pour autant éclairé malgré le nombre des explications qu'il a reçues, et dont ce n'est ni par hasard ni par goût d'érudition que Freud les rappelle dans l'article dont nous parlons pour l'instant.

On pourrait dire que le sentiment du déjà vu vient à la rencontre de l'hallucination erratique, que c'est l'écho imaginaire qui surgit en réponse à un point de la réalité qui appartient à la limite où il a été retranché du symbolique.

Ceci veut dire que le sentiment d'irréalité est exactement le même phénomène que le sentiment de réalité, si l'on désigne sous ce terme le « déclic » qui signale la résurgence, rare à obtenir, d'un souvenir oublié. Ce qui fait que le second est ressenti comme tel, c'est qu'il se produit à l'intérieur du texte symbolique qui constitue le registre de la remémoration, alors que le premier répond aux formes immémoriales qui apparaissent sur le palimpseste de l'imaginaire, quand le texte s'interrompant laisse à nu le support de la réminiscence.

Il n'est besoin pour le comprendre dans la théorie freudienne que d'entendre celle-ci jusqu'au bout, car si toute représentation n'y vaut que pour ce qu'elle

reproduit de la perception première, cette récurrence ne peut s'arrêter à celle-ci sinon à titre mythique. La remarque renvoyait déjà Platon à l'idée (52)éternelle ; elle préside de nos jours à la renaissance de l'archétype. Pour nous, nous nous contenterons de remarquer que ce n'est que par les articulations symboliques qui l'enchevêtrent à tout un monde que la perception prend son caractère de réalité.

Mais le sujet n'éprouvera pas un sentiment moins convaincant à se heurter au symbole qu'il a à l'origine retranché de sa *Bejahung*. Car ce symbole ne rentre pas pour autant dans l'imaginaire. Il constitue, nous dit Freud, ce qui proprement n'existe pas ; et c'est comme tel qu'il ek-siste, car rien n'existe que sur un fond supposé d'absence. Rien n'existe qu'en tant qu'il n'existe pas.

Aussi bien est-ce ce qui apparaît dans notre exemple. Le contenu de l'hallucination si massivement symbolique, y doit son apparition dans le réel à ce qu'il n'existe pas pour le sujet. Tout indique en effet que celui-ci reste fixé dans son inconscient à une position féminine imaginaire qui ôte tout sens à sa mutilation hallucinatoire.

Dans l'ordre symbolique, les vides sont aussi signifiants que les pleins ; il semble bien, à entendre Freud aujourd'hui, que ce soit la béance d'un vide qui constitue le premier pas de tout son mouvement dialectique.

C'est bien ce qui explique, semble-t-il, l'insistance que met le schizophrène à réitérer ce pas. En vain, puisque pour lui tout le symbolique est réel.

Bien différent en cela du paranoïaque dont nous avons montré dans notre thèse les structures imaginaires prévalentes, c'est-à-dire la rétro-action dans un temps cyclique qui rend si difficile l'anamnèse de ses troubles, de phénomènes élémentaires qui sont seulement pré-signifiants et qui n'atteignent qu'après une organisation discursive longue et pénible à établir, à constituer, cet univers toujours partiel qu'on appelle un délire[8].

[8]. Cf. Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité,* Paris, Le François, 1932.

Je m'arrête dans ces indications, que nous aurons à reprendre dans un travail clinique, pour donner un second exemple où mettre à l'épreuve notre propos d'aujourd'hui.

Cet exemple concerne un autre mode d'interférence entre le symbolique et le réel, non pas cette fois que le sujet subisse, (53)mais qu'il agisse. C'est en effet ce mode de réaction que l'on désigne dans la technique sous le nom *d'acting out* sans toujours bien délimiter son sens ; et nous allons voir que nos considérations d'aujourd'hui sont de nature à en renouveler la notion.

L'acting out que nous allons examiner, pour être d'aussi peu de conséquence apparemment pour le sujet que l'hallucination qui vient de nous retenir, peut n'en être pas moins démonstratif. S'il ne doit pas nous permettre d'aller aussi loin, c'est que l'auteur à qui nous l'empruntons n'y montre pas la puissance d'investigation et la pénétration divinatoire de Freud, et que pour en tirer plus d'instruction la matière nous manquera bien vite.

Il est en effet rapporté par Ernst Kris, auteur qui prend pourtant toute son importance de faire partie du triumvirat qui a pris en charge de donner au *new deal* de la psychologie de l'ego son statut en quelque sorte officiel, et même de passer pour en être la tête pensante.

Ce n'est pas pour autant qu'il nous en donne une formule plus assurée, et les préceptes techniques que cet exemple passe pour illustrer dans l'article *Ego psychology and interpretation in psychoanalytic therapy*[9], aboutissent, dans leur balancement où se distinguent les nostalgies de l'analyste de vieille souche, à des notions nègre-blanc dont nous remettons l'examen à plus tard, espérant toujours au reste la venue du benêt qui, calibrant enfin dans sa naïveté cette infatuation de l'analyse normalisante, lui assénerait, sans que quiconque ait à s'en mêler, le coup définitif.

[9]. Paru dans *The psychoanalytic quarterly, vol. XX,* n° 1, January,

Considérons en attendant le cas qu'il nous présente pour la mise en lumière de l'élégance, avec laquelle il l'a, peut-on dire, dégagé, et ce en raison des principes dont son intervention décisive montre l'application magistrale : entendons par là, l'appel au moi du sujet, l'abord par la surface, la référence à la réalité, et tutti quanti.

Voici donc un sujet qu'il a pris en position de second analyste. Ce sujet est gravement entravé dans sa profession, profession intellectuelle dont il semble qu'elle n'est pas très loin de la nôtre. C'est ce qu'on traduit en nous disant que bien qu'occupant une position académique respectée, il ne saurait [(54)]avancer à un plus haut rang, faute de pouvoir publier ses recherches. L'entrave est la compulsion par laquelle il se sent poussé à prendre les idées des autres. Obsession donc du plagiat, voire du plagiarisme. Au point où il en est, après avoir recueilli une amélioration pragmatique de sa première analyse, sa vie gravite autour d'un brillant *scholar* dans le tourment sans cesse alimenté d'éviter de lui prendre ses idées. Quoi qu'il en soit, un travail est prêt à paraître.

Et un beau jour, le voici qui arrive à la séance avec un air de triomphe. La preuve est faite : il vient de mettre la main sur un livre à la bibliothèque, qui contient toutes les idées du sien. On peut dire qu'il ne connaissait pas le livre, puisqu'il y a jeté un œil il n'y a pas longtemps. Néanmoins le voilà plagiaire malgré lui. L'analyste (femme) qui lui a fait sa première tranche (comme on dit dans notre *slang*), avait bien raison quand elle lui disait à peu près « qui a volé, volera », puisqu'aussi bien à sa puberté il chapardait volontiers livres et sucreries.

C'est ici qu'Ernst Kris, de sa science et de son audace, intervient, non sans conscience de nous les faire mesurer, sentiment où nous le laisserons peut-être à mi-chemin. Il demande à voir ce livre. Il le lit. Il découvre que rien n'y justifie ce que le sujet croit y lire. C'est lui seul qui prête à l'auteur d'avoir dit tout ce qu'il veut dire.

Dès lors, nous dit Kris, la question change de face. Bientôt transpire que l'éminent collègue s'est emparé de façon réitérée des idées du sujet, les a arrangées à son goût

et tout simplement démarquées sans en faire mention. Et c'est cela que le sujet tremblait de lui prendre, sans y reconnaître son bien.

Une ère de compréhension nouvelle s'annonce. Si je disais que le grand cœur de Kris en a ouvert les portes, sans doute ne recueillerais-je pas son assentiment. Il me dirait, avec le sérieux proverbialement attribué au pape, qu'il a suivi le grand principe d'aborder les problèmes par la surface. Et pourquoi ne dirait-on pas aussi qu'il les prend par le dehors, et même qu'une pointe de don quichottisme pourrait bien se lire à son insu dans la façon dont il vient à trancher en matière aussi délicate que le fait de plagiat ?

Le renversement d'intention dont nous avons été aujourd'hui réapprendre la leçon chez Freud, mène sans doute à [55]quelque chose, mais il n'est pas dit que ce soit à l'objectivité. À la vérité, si l'on peut être certain que ce ne sera point sans profit qu'on ramènera la belle âme de sa révolte contre le désordre du monde, à la mettre en garde quant à la part qu'elle y prend, l'inverse n'est point vrai, et il ne doit point nous suffire que quelqu'un s'accuse de quelque mauvaise intention pour que nous l'assurions qu'il n'en est point coupable.

L'occasion était belle pourtant qu'on pût s'apercevoir que, s'il y a un préjugé au moins dont le psychanalyste devrait être détaché par la psychanalyse, c'est celui de la propriété intellectuelle. Sans doute cela eût-il rendu plus aisé à celui que nous suivons ici, de se retrouver dans la façon dont son patient l'entendait lui-même.

Et puisqu'on saute la barrière d'une interdiction, d'ailleurs plus imaginaire que réelle, pour permettre à l'analyste un jugement sur pièces, pourquoi ne pas s'apercevoir que c'est rester dans l'abstrait que de ne pas regarder le contenu propre des idées ici en litige, car il ne saurait être indifférent.

L'incidence vocationnelle, pour tout dire, de l'inhibition n'est peut-être pas à négliger tout à fait, si toutefois ses effets professionnels paraissent évidemment plus importants dans la perspective culturellement spécifiée du *success*.

Car, si j'ai pu remarquer quelque retenue dans l'exposé des principes d'interprétation que comporte une psychanalyse revenue désormais à l'*ego psychology*, on ne nous fait par contre, dans le commentaire du cas, grâce de rien.

Se réconfortant au passage d'une rencontre qui lui paraît des plus heureuses avec les formules de l'honorable M. Bibring, M. Kris nous expose sa méthode : « Il s'agit de déterminer dans une période préparatoire (sic) les *patterns* de comportement, présents et passés, du sujet (cf. p. 24 de l'article). On notera d'abord ici ses attitudes de critique et d'admiration à l'endroit des idées des autres ; puis le rapport de celles-ci aux idées propres du patient ». Qu'on m'excuse de suivre pas à pas le texte. Car il faut ici qu'il ne nous laisse aucun doute sur la pensée de son auteur. « Une fois à ce point, la comparaison entre la productivité du patient lui-même et celle des autres doit être poursuivie dans le plus grand détail. À la fin, la déformation d'imputer aux autres ses propres idées va pouvoir enfin être analysée et le mécanisme « doit et avoir » être rendu conscient ».

(56)Un des maîtres regrettés de notre jeunesse, dont pourtant nous ne pouvons dire que nous l'ayons suivi dans les derniers tournants de sa pensée, avait déjà désigné ce que l'on nous décrit ici du nom de « bilanisme ». Bien entendu, il n'est pas à dédaigner de rendre conscient un symptôme obsessionnel, mais c'est autre chose encore que de le fabriquer de toutes pièces.

Abstraitement posée, cette analyse, descriptive, nous précise-t-on, ne me paraît pas pourtant différenciée beaucoup de ce qu'on rapporte du mode d'abord qu'aurait suivi la première analyste. Car on ne nous fait pas mystère qu'il s'agit de Mme Melitta Schmideberg, en citant une phrase extraite d'un commentaire qu'elle aurait fait paraître de ce cas : « Un patient qui durant sa puberté a volé de temps en temps… a gardé plus tard un certain penchant au plagiat… Dès lors, puisque pour lui l'activité était liée au vol, l'effort scientifique au plagiarisme, etc. ».

Nous n'avons pu vérifier si cette phrase épuise la part prise à l'analyse par l'auteur mis en cause, une partie de la littérature analytique étant devenue malheureusement très difficile d'accès[10].

Mais nous comprenons mieux l'emphase de l'auteur dont nous tenons le texte, quand il embouche sa conclusion : « Il est maintenant possible de comparer les deux types d'approche analytique. »

Car, à mesure qu'il a précisé concrètement en quoi consiste le sien, nous voyons bien ce que veut dire cette analyse des *pattern* de la conduite du sujet, c'est proprement d'inscrire cette conduite dans les patterns de l'analyste.

Ce n'est pas qu'on n'y remue rien d'autre. Et nous voyons se dessiner avec le père et le grand-père une situation à trois fort attrayante d'aspect, et ceci d'autant plus que le premier semble avoir failli, comme il arrive, à se tenir au niveau du second, savant distingué dans sa partie. Ici quelques astuces sur le grand-père et le père qui n'était pas grand, auxquelles nous aurions peut-être préféré quelques indications sur le rôle de la mort dans tout ce jeu. Que les grands et les petits poissons des parties de pêche avec le père ne symbolisent la classique (57)« comparaison » qui dans notre monde mental a pris la place tenue en d'autres siècles par d'autres plus galantes, nous n'en doutons pas ! Mais tout cela, si j'ose dire, ne me paraît pas pris par le bon bout.

Je n'en donnerai pas d'autre preuve que le corps du délit promis dans mon exemple, c'est-à-dire justement ce que M. Kris nous produit comme le trophée de sa victoire. Il se croit arrivé au but ; il en fait part à son patient. « Il n'y a que les idées des autres qui sont intéressantes, ce sont les seules qui soient bonnes à prendre ; s'en emparer est une question de savoir s'y prendre » – je traduis ainsi : *engineering*, parce que je pense qu'il fait écho au célèbre *how* to américain, mettons, si ce n'est pas ça : question de planification.

[10]. Cf. s'il se peut Melitta Schmideberg, Intellektuelle Hemmung und Es Störung, Zischr. f. psa. Päd, VIII, 1934.

« À ce point, nous dit Kris, de mon interprétation, j'attendais la réaction de mon patient. Le patient se taisait, et la longueur même de ce silence, affirme-t-il, car il mesure ses effets, a une signification spéciale. Alors comme saisi d'une illumination subite, il profère ces mots : « Tous les midis, quand je me lève de la séance, avant le déjeuner, et avant que je ne retourne à mon bureau, je vais faire un tour dans telle rue (une rue, nous explique l'auteur, bien connue pour ses restaurants petits, mais où l'on est bien soigné) et je reluque les menus derrière les vitres de leur entrée. C'est dans un de ces restaurants que je trouve d'habitude mon plat préféré : des cervelles fraîches. »

C'est le mot de la fin de son observation. Mais l'intérêt très vif que je porte aux cas de génération suggérée des souris par les montagnes, vous retiendra, j'espère, encore un moment, si je vous prie d'examiner avec moi celle-ci.

Il s'agit en tous points d'un individu de l'espèce dite *acting out,* sans doute de petite taille, mais fort bien constitué.

Le plaisir seul qu'il semble apporter à son accoucheur m'étonne. Pense-t-il qu'il s'agisse d'une issue valable de cet *id,* que le suprême de son art eût réussi à provoquer.

Qu'assurément l'aveu qu'en fait le sujet n'ait toute sa valeur transférentielle, ce n'est pas douteux, encore que l'auteur ait pris le parti, délibéré, il le souligne, de nous épargner tout détail concernant l'articulation, et ici je souligne moi-même, *entre les défenses* (dont il vient de nous décrire le démontage) *et la résistance du patient dans l'analyse*.

Mais l'acte lui-même, qu'en comprendre ? Sinon y voir proprement une émergence d'une relation orale primordialement « retranchée », ce qui explique sans doute le relatif échec de la première analyse.

Mais qu'elle apparaisse ici sous la forme d'un acte totalement incompris du sujet ne nous paraît pour celui-ci d'aucun bénéfice, si elle nous montre d'autre part où aboutit une analyse des résistances qui consiste à s'attaquer au monde (aux *patterns*)

du sujet pour le remodeler sur celui de l'analyste, au nom de l'analyse des défenses. Je ne doute pas que le patient ne se trouve, somme toute, fort bien de se mettre là aussi à un régime de cervelle fraîche. Il remplira ainsi un *pattern* de plus, celui qu'un grand nombre de théoriciens assignent en propres termes au procès de l'analyse : à savoir l'introjection du moi de l'analyste. Il faut espérer, en effet, que là aussi c'est de la partie saine qu'ils entendent parler. Et là-dessus les idées de M. Kris sur la productivité intellectuelle nous paraissent garanties conformes pour l'Amérique.

Il semble accessoire de demander comment il va s'arranger avec les cervelles fraîches, les cervelles réelles, celles qu'on fait revenir au beurre noir, y étant recommandé un épluchage préalable de la pie-mère qui demande beaucoup de soin. Ce n'est pas là pourtant une question vaine, car supposez que ce soit pour les jeunes garçons qu'il se fût découvert le même goût, exigeant de non moindres raffinements, n'y aurait-il pas au fond le même malentendu ? Et cet *acting out*, comme on dirait, ne serait-il pas tout aussi étranger au sujet ?

Ceci veut dire qu'à aborder la résistance du moi dans les défenses du sujet, qu'à poser à son monde les questions auxquelles il devrait répondre lui-même, on peut s'attirer des réponses fort incongrues, et dont la valeur de réalité, au titre des pulsions du sujet, n'est pas celle qui se fait reconnaître dans les symptômes. C'est ce qui nous permet de mieux comprendre l'examen fait par M. Hyppolite des thèses apportées par Freud dans la *Verneinung*.

Nous ne manquerons pas d'en poursuivre les conséquences au prochain séminaire que nous tiendrons sous le chef d'« analyse du discours et analyse du moi », en essayant d'y éclairer les démarches qui opposent, dans l'analyse des enfants, Mlle Anna Freud et Mme Melanie Klein.

Intervention sur l'exposé de J. Hyppolite « Phénoménologie de Hegel et psychanalyse » à la Société Française de Psychanalyse le 11 janvier 1955, résumé publié dans La psychanalyse, *1957, n° 3 « Psychanalyse et sciences de l'homme », page 32, note n° 1.*

[…]

Au cours de la discussion qui fait suite à cet exposé, le Dr Lacan demande à M. Hyppolite ce que signifie ce « nous », non seulement en tant qu'il est rencontre de deux consciences, mais en tant qu'il rend possible la rencontre, et que par elle s'effectue une sorte de révélation qui est au delà de l'homme. Le Dr Lacan évoque à ce propos Heidegger et signale l'importance philosophique des découvertes de Freud à partir de l'instinct de mort.

M. Hyppolite reconnaît la problématique ouverte par ce dépassement du seul dialogue, et interroge à son tour le Dr Lacan sur ce que la psychanalyse peut apporter, dans sa pratique même, sur le troisième terme qui apparaît dans l'interaction des deux consciences.

Dans la suite de la discussion, la question est sans cesse reposée de la dualité des consciences et de la signification que pourrait avoir le dépassement, tant sur le plan positif, où le champ de la conscience se révèle comme une sorte de multiplicité impersonnelle, que sur le plan ontologique, où une parole originaire, un « logos » primordial, se dévoilerait. C'est la problématique de ce dévoilement, aussi bien dans la psychanalyse de Freud que dans la Phénoménologie de Hegel, qui est au centre du débat. Bien entendu, la question du philosophe ou de l'analyste, comme se situant au-dessus du débat, s'est nécessairement posée.

Intervention sur l'exposé de J. Favez-Boutonier « Psychanalyse et philosophie » résumée par le Dr Lacan lui-même, à la Société Française de Philosophie le 25 janvier 1955 parue dans le Bulletin de la Société Française de Philosophie, n° 1, 1955, pp 37-41

Discussion : […]

M. GABRIEL MARCEL – […]

DR Jacques LACAN – *Intervention résumée*[1]

(37)Le Dr Jacques Lacan se garderait d'ajouter son commentaire à un exposé aussi bien rempli, s'il ne s'y croyait invité par l'évocation, faite par Mme Favez-Boutonier, d'une équipe qui (38)s'emploie actuellement à une révision du fondement de la psychanalyse.

Ce travail lui semble mériter d'être précisé devant la Société de Philosophie. Son actualité laisse assez loin derrière elle les objections de l'époque et du type Blondel, pour qu'on puisse regretter que Mme Favez-Boutonier se soit attardée à les rappeler.

La psychanalyse se situe dans un registre de l'expérience où ne peut être éludée la question de l'ignorance, conçue comme fonction dialectiquement opposée au savoir. La psychanalyse, si elle est respectueuse du champ qui définit son essence, se développe dans l'ignorance et toutes les connaissances qu'elle a permis d'accumuler n'ont d'autre valeur que d'un dépôt, incompréhensible en ses stratifications, sinon par l'action qui la constitue en une suite de révélations singulières.

C'est à partir de ce principe que doivent se juger les questions qui se posent de savoir si l'analyse est une science et quelle est sa situation comme discipline et comme technique.

[1] Par le Dr Lacan lui-même.

Il y a une façon de poser le savoir objectif découvert par l'analyse dont on vient de voir assez bien le porte-à-faux, aux inquiétudes manifestées par tel orateur quant à la révélation possible au sujet en analyse d'une homosexualité jusque-là inconsciente.

Les réponses de Mme Favez-Boutonier, certainement insuffisantes si elles prétendent parer à l'objection dans toute son ampleur, trahissent le malentendu qui nous conduit à suivre l'objecteur dans le point de vue que nous lui avons laissé prendre faute de rigueur, et qui serait que nous découvrons au sujet sa réalité, alors qu'il s'agit qu'il découvre sa vérité. À cet égard, la valeur d'épreuve dans l'ordination du sujet qu'a son affrontement à sa tendance homosexuelle, n'est pas moindre que pour toute autre tendance, car cette épreuve se déroule dans la reconnaissance de sa signification.

À montrer trop de flottement dans l'affirmation du plan proprement dialectique qui est le nôtre et pour replacer néanmoins la technique dans sa dépendance, on vient à dire que la technique est toujours « contre l'homme », ce dont le Dr Lacan fait amicalement mais fermement reproche à Mme Favez-Boutonier.

Reprenant alors la ligne indiquée dans son exorde, il pose comme pierre de touche de l'analyse authentique qu'il ne saurait y être question qu'on y enseigne le *planning* d'un traitement.

Il s'en écarte à nouveau pour répondre à la question soulevée de savoir si Freud est un philosophe, – indiquant la pudeur, sinon la diplomatie, qui guidait Freud dans une répudiation des [39]connaissances philosophiques que contredit le témoignage que nous avons de son immense culture.

Il est un philosophe sans aucun doute, – si Sadi Carnot ou Newton le sont, si Copernic l'est, – à savoir en tant qu'ils ont apportés des émergents dans l'ordre de la vérité.

Révolution copernicienne, telle est bien, comme on l'a dit, en effet, la portée de la découverte freudienne. Elle tient en ceci : le sujet qui parle n'est pas le sujet conscient.

C'est bien, en effet, de la parole qu'il s'agit dans le « contenu » de l'inconscient. Et c'est pourquoi il n'est pas plus question d'en faire une sorte de somme substantielle qu'il ne peut l'être pour l'ensemble des significations possibles à partir des données du langage.

Il n'y a pas de cartographie de l'inconscient. Ce que nous y déchiffrons, c'est un discours concret, avec la nouveauté singulière que comporte en chaque cas toute relation à la vérité.

Et le Dr Jacques Lacan de s'engager avec quelque excuse quant au caractère sauvage d'un tel rappel devant la Société à laquelle il s'adresse, dans la distinction de la parole en tant que constituante et du discours en tant que constitué.

Il en montre le contraste aussi bien que les paradoxes à propos de la parole médiatrice par excellence qu'on désigne justement comme la parole donnée : « Tu es ma femme », « tu es mon maître », par où le sujet forme son message en le recevant de l'autre sous un mode inversé, et qui, d'avoir été émise, le fait autre qu'il n'était avant cette parole.

Cette parole même, Freud en découvre la présence et l'action très au delà de tout ce que le sujet veut ou croit dire, au delà même de ce qu'il peut exprimer par ses gestes où elle semble s'incarner plus encore. Son témoignage est le même que celui qui nous dit dans l'Évangile que « si ceux là ne criaient pas, les pierres elles-mêmes le feraient ». Et c'est bien tout ce qui jusque là avait paru l'inerte de la vie psychologique, ses déchets, ses rebuts, sa marge subjective en tout cas, rêves et psychopathologie du quotidien que Freud nous montre être structuré comme le langage lui même, avec les rapports du signifié et du signifiant et toutes les exigences qu'ils comportent : organisation couplée du matériel, renvoi de toute signification à une autre signification.

Et le Dr Lacan d'insister et de dire combien il est nécessaire de procéder par la méthode du commentaire de texte qui n'est point de trop en une œuvre aussi

profonde et aussi pleine que celle de Freud, afin d'éviter les interprétations unilatérales et bornées, [40]les vulgarisations littérales qui la dégradent en la déformant.

Il le démontre en comparant à la méthode d'un Champollion, l'immortelle *Traumdeutung* de Freud, trop oubliée d'être peu lue en raison d'habitudes d'information abrégée.

Le Dr Lacan repousse le terme de psychologie des profondeurs comme inessentiel à l'analyse, au reste sans importance eu égard à ce dont il s'agit qui n'est pas de savoir si ce qui est découvert est plus profond, mais est plus vrai que ce qui le masquait.

Il fait ici la distinction du signe ou de l'indice naturel et du symptôme analytique, en tant que celui ci est proprement une vérité, scellée sans doute, mais déjà mise en forme.

La méthode analytique et la science freudienne mettent donc en cause la primauté du moi comme telle dans l'organisation du sujet. Car l'ancien « connais-toi toi-même » apparaît sur l'antécédent de l'illusion moderne selon laquelle ce serait au moi qu'il appartiendrait de s'accomplir en surmontant sa propre méconnaissance, comme pourvue maintenant d'un sens plus pur.

Avec la rigueur de la science et dépouillant une aberration scolastique, Freud nous indique que le sujet humain, n'a pas le moi pour centre, qu'il s'est décentré par rapport à lui. Ceci implique qu'il n'y a pas de plus mauvais mot que celui de prise de conscience pour désigner la réalisation qui, dès lors, lui est proposée.

Que celui de reconnaissance lui doive être substitué, comment ceci n'est-il pas évident pour tous ceux qui pratiquent une technique, dont le premier principe est qu'elle ne peut être exercée par le sujet isolé, mais toujours avec quelqu'un ?

Que si c'est là justement l'objection que certains font à la psychanalyse, c'est qu'ils ignorent que toute la technique en est définie par ce seul but de permettre à la parole du sujet de s'achever, sans qu'y interfère le discours secret de l'analyste, et que c'est donc bien la parole en tant que tiers terme entre le sujet qui est en cause,

puisqu'elle ne saurait se réaliser pour le sujet en analyse que par les voies d'une incessante rectification.

En aucun cas, on ne saurait voir ici un simple transfert de qualité entre conscient et inconscient, mais la théorie comme la pratique soulignent le caractère essentiellement dynamique du processus.

Les questions qui surgissent à partir de ces vérités premières, sont bien autrement problématiques, voire déroutantes, que celles qu'on peut évoquer, comme il fut ici fait, au nom de la morale.

C'est la notion même de l'humanisme traditionnel qui est ici ébranlée – et c'est bien de son autonomie individuelle que le sujet apparaît ici dépouillé, et non pas seulement de façon abstraite.

(41)Que Mme Favez-Boutonier ait invoqué la cybernétique touche particulièrement le Dr Lacan qui se propose d'aborder les relations des deux domaines.

Certes, une certaine confusion des concepts a fait mauvaise réputation aux spéculations issues de cette discipline nouvelle venue. Il se propose d'en montrer la véritable portée dans l'avènement contemporain de la plus large critique dans les rapports de l'homme au discours universel.

Plus d'une avenue se laisse entrevoir quant à ce discours, comme déterminant des cycles fermés parfois exclusifs, non seulement dans la science, mais dans la politique la plus brûlante pour nous, et renouvelant avec les problèmes du dialogue les définitions même de la subjectivité.

C'est pourquoi ce ne serait pas seulement perdre tout le prix de l'instrument apporté par la psychanalyse à la connaissance que de la ravaler au simple niveau d'une pratique thérapeutique, ce serait laisser se dégrader cette pratique elle-même pour nourrir les superstitions psychologiques qui dessinent une menace à l'échelle de la société.

La véritable situation de la science psychanalytique comme la formation de ses tenants, sont solidaires d'un mouvement critique où la science doit être reclassée. On verra alors que ses cadres les plus neufs, qu'il est temps de reconnaître sous le terme de sciences conjecturales, avaient leur place préparée depuis l'origine de la science moderne.

MME FAVEZ-BOUTONIER – [...]

« Variantes de la cure-type » par Jacques Lacan, Médecin des Hôpitaux psychiatriques, publié dans l'Encyclopédie Médico-Chirurgicale *– Psychiatrie – le 3 février 1955, référencé cote 37812 C[10] pages 1 à 11. Ce texte fut supprimé de l'E.M.C. en 1960. Nous reproduisons les variations de taille de caractère proposés par ce texte-source.*

[(1)]UNE QUESTION chauve-souris :

L'EXAMINER AU JOUR.

On attendrait ici l'annonce des variantes de la cure. Le titre « Variantes de la cure-type » fait boiteux. Mais cette boiterie a sa raison. L'ambiguïté de la formule peut mener droit à la question, non sans qu'on s'interroge d'abord si elle lui est intrinsèque, ou si elle trahit un gauchissement de la question dans un contexte d'information médicale.

Mais ce pas d'arrêt même est un pas en avant. Car il dégage aussitôt ce qu'on pressent dans le public : à savoir que la psychanalyse n'est pas une thérapeutique comme les autres. Ceci veut dire que, même à se présenter comme une cure, elle ne se satisfait pas de critères naïfs, disons-le même « cliniques », pour définir son opération selon la *variété* des cas où elle s'applique ; qu'elle ne se distingue pas même par un choix différent des *variables* où se repèrent son champ et son action, mais que la vigilance jalouse que traduit la notion de *variantes* touchant sa voie et ses moyens est fonction si interne à son exercice qu'elle ne peut être détachée de son statut.

Tout analyste considère, en effet, que ces variantes sont limitées par le respect de certaines formes techniques, hors desquelles son action sur le patient, même si elle prend appui sur les connaissances psychanalytiques, n'est plus que psychothérapie.

Que l'analyste s'efforce de déduire de ces formes un formalisme dont l'observance s'impose rigoureusement, encore faut-il qu'il éprouve la valeur de chacune d'elles par une critique positive des effets propres à son opération : c'est ce

que la littérature psychanalytique désigne comme la *théorie des critères thérapeutiques* ; ce qui s'y traite est de savoir comment agit ce que l'on fait.

Cette place accordée au besoin de comprendre est un signe de qualité en un domaine aussi mouvant que celui de la guérison. L'insouciance même de l'analyste, quant aux règles les plus élémentaires de la statistique, dans les enquêtes, d'ailleurs rares, où sont produits ses « résultats », si elle ne dépasse pas, en fait, ce qui est d'usage en médecine, est, chez lui, plus justifiée.

S'il fait moins de cas que quiconque en effet d'appréciations aussi sommaires qu' « amélioré », « très amélioré », voire « guéri », c'est qu'une discipline domine sa pratique, qui lui enseigne le détachement de toute urgence thérapeutique ; c'est aussi que son expérience, dans ses données les plus larges, le prévient contre les dangers de ce que le terme de *furor sanandi* énonce assez pour lui.

Car, s'il admet la guérison comme bénéfice de surcroît de son traitement, il en sépare si radicalement de son action l'instance qu'au seul fait qu'une initiative y prenne son motif, il réagit en son for intérieur par l'inquiétude, au for du groupe par la question préalable : savoir si l'on est encore là dans la psychanalyse.

À souligner ce trait, on entend qu'il puisse paraître, en la question présente, périphérique. Mais c'est précisément sa portée, qu'il la cerne d'une ligne dont le tracé à peine visible suffit à séparer l'intérieur d'un cercle de son dehors, et qu'à être éludé par une convention tacite dans ce qui de l'intérieur du cercle se présente au dehors, il donne l'exemple de la facilité avec laquelle sont omis les principes les plus décisifs, ceux qui règnent dans le silence des vérités indiscutées.

C'est ainsi que la psychanalyse se réfère, en ses critères thérapeutiques, à des concepts dont l'ordonnance en plusieurs registres, dynamique, topique, économique, laisse matière à maints débats, mais dont l'extrême élaboration ne répond qu'à son expérience. Leur compréhension exige donc cette expérience, et c'est un fait que les psychanalystes en font une objection de principe à toute critique du dehors quand elle prétend aller au fond.

En d'autres termes, toute reconnaissance de la psychanalyse, comme profession et comme science, se propose sur la base d'un principe d'extraterritorialité auquel il est impossible au psychanalyste de renoncer, même s'il le dénie, mettant toute

validation de ses problèmes sous le signe de la double appartenance qui les rend aussi insaisissables que la chauve-souris de la fable.

Toute discussion ouverte sur une question comme la présente s'engage donc sur un malentendu, mais elle ne prend son relief qu'au contre-jour dont l'éclaire le paradoxe du dedans. Il suffit, pour le faire apparaître, de s'en tenir à la lettre de ce qui s'écrit d'autorité sur les critères thérapeutiques de l'analyse : si, en effet, l'on peut alors s'accommoder du fait que l'intensité des débats croisse à mesure qu'on se rapproche du cœur de sa pratique, il s'avère plus surprenant que les oppositions y deviennent plus irréductibles à mesure même de cette proximité, et que la discussion, à devenir plus aiguisée, ne s'y achève qu'en confusion.

Pour prendre une idée du degré de ce paradoxe, il suffit de se référer aux communications faites au dernier Congrès mondial des psychanalystes freudiens, réunis à Londres ; elles mériteraient d'être portées au dossier dans leur totalité, et chacune intégralement (Voir *International Journal of Psycho-Analysis,* 1954, n° 2 : tout le numéro). On extraira de l'une d'entre elles une appréciation mesurée (la traduction est de l'auteur du présent article) : « Il y a vingt ans », écrit l'un des auteurs (op. cit., p. 95), « je fis circuler un questionnaire aux fins de rendre compte de ce qu'étaient les pratiques techniques réelles et les normes de travail des psychanalystes en ce pays (la Grande-Bretagne). J'obtins des réponses complètes de 24 sur 29 de nos membres praticiens. De l'examen desquelles, il transpira (sic) qu'il n'y avait d'accord complet que sur six des soixante-trois points soulevés. Un seul de ces six points pouvait être regardé comme fondamental, à savoir : la nécessité d'analyser le transfert ; les autres se rapportaient à des matières aussi mineures que l'inopportunité d'accepter des cadeaux, le rejet de l'usage des termes techniques dans l'analyse, l'évitement des (37812 C10 p.2)contacts sociaux, l'abstention de répondre aux questions, l'objection de principe aux conditions préalables, et, de façon assez intéressante, le paiement de toutes les séances où l'on fait défaut au rendez-vous ». Cette référence à une enquête déjà ancienne prend sa valeur de la qualité des praticiens, encore réduits à une élite, auxquels elle s'adressait. Elle n'est évoquée que pour l'urgence, devenue publique, de ce qui n'était que besoin personnel, à savoir (c'est le titre de l'article) : définir les « critères thérapeutiques de l'analyse ». L'obstacle majeur y est désigné dans des divergences théoriques fondamentales : « Nous n'avons pas besoin de regarder loin », continue-t-on, « pour trouver des sociétés psychanalytiques fendues en deux (sic) par de telles différences, avec des groupes extrêmes professant des vues mutuellement incompatibles, les sections étant maintenues dans une union malaisée par des groupes moyens, dont les membres, comme c'est le fait de tous les éclectiques de par le monde, tirent parti de leur absence d'originalité en faisant vertu de leur éclectisme, et en prétendant, de façon implicite ou explicite, que, peu important les divergences de principe, la vérité scientifique ne gît que dans le

compromis. En dépit de cet effort des éclectiques pour sauver l'apparence d'un front uni devant le public scientifique et psychologique, il est évident que, sous certains aspects fondamentaux, les techniques mises en pratique par les groupes opposés sont aussi différentes que la craie du fromage » (op. cit., p. 95).

Aussi bien, l'auteur cité ne se fait pas d'illusion sur la chance qu'offre le Congrès plénier, auquel il s'adresse, de réduire les discordances, et ceci faute de toute critique portant sur la « supposition affectée et entretenue avec soin que ceux qui sont en fonction de participer à un tel propos partageraient, fût-ce grossièrement, les mêmes vues, parleraient le même langage technique, suivraient des systèmes identiques de diagnostic, de pronostic et de sélection des cas, pratiqueraient, fût-ce de façon approximative, les mêmes procédés techniques. Aucune *de ces prétentions ne saurait supporter un contrôle un peu serré* » (les italiques sont de l'auteur, op. cit., p. 96).

Comme il faudrait dix pages de cette Encyclopédie pour la seule bibliographie des articles et ouvrages où les autorités les moins contestées confirment un tel aveu, tout recours à l'assentiment commun des philosophes semble exclu pour y trouver quelque mesure en la question des variantes du traitement analytique. Le maintien des normes tombe de plus en plus dans l'orbe des besoins de cohérence du groupe, comme il s'avère en un certain pays où ce groupe représente une puissance à la mesure de l'étendue de ce pays, sans plus se justifier d'autres motifs que de la préservation d'un standard : l'avènement d'un pur formalisme se préparant partout, pour reprendre les termes de l'auteur déjà cité, d'un « perfectionnisme » technique où l'analyse, dit-il, « perd la mesure de ses limites d'application », en même temps qu'il la conduit à des critères de son opération à la fois « perfectionnistes, immotivés et dès lors hors de portée de tout contrôle » par l'expérience, voire à une « *mystique* (le mot est en français) qui défie l'examen et se dérobe à toute discussion sensée » (op. *cit.*, p. 96).

Cette mystification – c'est, en effet, le terme technique pour désigner tout processus qui rend occulte pour le sujet l'origine des effets de sa propre action – est d'autant plus frappante à constater, que le prestige croissant de l'analyse et la fonction pilote qu'elle joue dans une zone importante des relations humaines, s'ils sont la sanction méritée d'un cinquantenaire de recherches de la qualité la plus soutenue, donnent désormais à son mouvement le bénéfice à double face des préjugés jouant en faveur de toutes choses reçues.

Les problèmes qui en résultent peuvent tourner à l'urgence si la psychanalyse, comme dans le pays mentionné à l'instant, vient à une importance quantitative qui en fait un facteur sociologique retentissant immédiatement à l'échelle collective.

La solidarité étroite que manifestent théorie et technique dans leurs progrès et qu'on a soulignée souvent dans la psychanalyse, si elle est le garant de l'authenticité de son expérience, ne laisse ici que plus désarmé.

Seule, l'appréhension la plus vaste des divergences, et qui arrive à les saisir dans le synchronisme de leur moment, peut révéler leur cause profonde.

Si l'on s'y essaye, on prend l'idée d'un phénomène massif de passivité, voire d'inertie subjective, dont les effets semblent s'accroître avec l'extension du mouvement.

Du moins est-ce là ce que suggère la dispersion que l'on constate, tant dans la coordination des concepts que dans leur compréhension.

Si des travaux du meilleur aloi continuent d'en manifester la richesse, c'est dans un premier temps fécond d'approfondissement de leur antinomie, mais c'est pour décevoir par les syncrétismes de pure fiction, voire le retour dès lors confusionnel à l'indifférenciation première, où l'impuissance dialectique s'achève en solution de faux semblant.

Cet effort est mieux venu parfois à laisser en suspens la dissociation qu'il apporte dans les concepts fondamentaux, dont il faut remarquer que tous sont dus à l'inventeur de l'analyse. La résistance de ces concepts à des réductions théoriques, dont les échecs répétés sembleraient devoir les faire éclater, devient alors l'illustration de leur consistance.

S'il en est un qui manifeste son bien-fondé à cette épreuve, c'est le concept de transfert, dont on peut dire que, comblant les exigences hégéliennes, nul concept ne peut être mieux saisi pour identique à la chose même, que celui-ci ne se démontre l'être à la chose analytique, et ce jusque dans les ambiguïtés qui se proposent en l'un et l'autre et dans leur relation essentielle : la chose est-elle réelle ou déréelle ? le

concept est-il d'un besoin de répétition ou de la répétition d'un besoin ? le temps où ils s'identifient est-il de réminiscence ou de réexpérience ? (Lagache, 1952).

On saisit, en même temps, les partialités qui s'ouvrent au choix du praticien, pour si peu qu'il rabaisse, en l'objectivant, le niveau d'une expérience qu'il ne peut soutenir sans la penser. S'il entreprend alors sa théorie, il entre dans des contradictions d'autant plus captivantes à suivre qu'elles semblent forcer sa plume sous une sorte d' ἀνάγχη sémantique, démontrant *ab inferiori* la dialectique où son action s'inscrit.

Ainsi une cohérence profonde reste-t-elle sensible dans la gerbe même des chutes qui encadrent en quelque sorte l'axe, fût-il dévié, de l'expérience analytique, comme les éclats d'un projectile se dispersent en conservant pour centre de gravité commun sa trajectoire idéale.

Dès lors, la condition de malentendu, dont nous avons noté que ne se dégageait pas la psychanalyse, à s'engager dans la voie de sa reconnaissance, semble prendre un sens plus profond d'une méconnaissance interne à son mouvement.

Mais on entrevoit par là que l'accès à la question de ses variantes puisse rencontrer, de la condition même d'être exposée au public médical, une faveur imprévue.

Une pratique qui se fonde sur l'intersubjectivité ne peut, en effet, se soustraire à ses lois, là où la porte son besoin de se faire reconnaître. Car l'extraterritorialité dont elle se réclame ne lui permettra d'y accéder qu'en étrangère, voir suggérera de la traiter par l'extériorisation, à la façon dont on l'entend pour une tumeur de l'organisme.

Mais on rend justice à toute prétention où se trahit quelque méconnaissance de soi, en l'acceptant en termes crus.

Dans l'obscurité où s'annonce la question des variantes de la cure-type, on partira donc du critère unique dont dispose le médecin qui veut en faire bénéficier son patient. Ce critère qui doit sans doute à sa simplicité d'être rarement énoncé est le suivant : une psychanalyse est un traitement qu'on attend d'un psychanalyste.

DE LA VOIE DU PSYCHANALYSTE A SON MAINTIEN : CONSIDERE DANS SA DEVIATION.

La remarque qui sert d'issue au précédent chapitre n'a d'évidence qu'ironique. C'est qu'à se profiler sur l'impasse apparente de la question dans son abord dogmatique, elle la réitère, à bien y regarder et sans omettre le grain de sel, par un jugement synthétique *a priori*, à partir d'où une raison pratique pourra sans doute s'y retrouver.

Car, si la voie de la psychanalyse se met en cause en la question de ses variantes, au point de ne plus apparaître en ce jugement que supposée, une existence aussi précaire pose qu'un homme la maintienne et que cet homme soit réel.

Aussi, c'est aux sollicitations exercées sur l'homme réel par l'ambiguïté de cette voie qu'on tentera de mesurer, avec l'effet (37812 C10 p. 3)qu'il en éprouve, la notion qu'il en prend. S'il poursuit sa tâche en effet dans cette ambiguïté, c'est qu'elle ne l'arrête pas plus qu'il n'est commun au plus grand nombre des pratiques humaines ; mais si la question reste permanente en cette pratique particulière, de la limite à assigner à ses variantes, c'est qu'on n'y voit pas le terme où s'arrête l'ambiguïté.

Dès lors, il importe peu que l'homme réel se décharge du soin de définir ce terme sur les autorités qui n'y subviennent qu'à y donner le change, ou qu'il s'accommode de le méconnaître en sa rigueur, à éviter d'en éprouver la limite ; dans les deux cas, il sera, par son action, plutôt joué qu'il ne la joue, mais il ne s'y trouvera que plus à l'aise pour y loger les dons qui l'y adaptent : sans s'apercevoir qu'à s'abandonner ici à la mauvaise foi de la pratique instituée il la fait tomber au niveau des routines dont des habiles dispensent les secrets, dès lors incritiquables, puisque toujours subordonnés aux mêmes dons, n'en fût-il plus au monde, dont ils se réservent la discrétion.

Celui qui se laisse, à ce prix, alléger du souci de sa mission, s'y croira même confirmé par l'avertissement qui résonne encore de la voix même qui formula les règles fondamentales de sa pratique : de ne pas se faire une idée trop élevée de cette

mission, ni moins encore le prophète d'aucune vérité établie. Ainsi ce précepte, à se présenter sous le mode négatif, par quoi le maître pensa offrir ces règles à la compréhension, n'ouvre-t-il que son contresens à la fausse humilité.

Dans le chemin de la vraie, on n'aura pas à chercher loin l'ambiguïté insoutenable qui se propose à la psychanalyse ; elle est à la portée de tous. C'est celle qui se révèle dans la question de ce que parler veut dire, et chacun la rencontre à seulement accueillir un discours de son prochain. Car la locution même où la langue recueille son intention la plus naïve : celle d'entendre ce qu'il « veut dire », dit assez qu'il ne le dit pas. Mais ce que veut dire ce « veut dire » est encore à double entente, et il tient à l'auditeur que ce soit l'une ou l'autre : soit ce que le parleur veut lui dire par le discours qu'il lui adresse, ou ce que ce discours lui apprend de la condition du parleur. Ainsi, non seulement le sens de ce discours réside dans celui qui l'écoute, mais c'est de son accueil que dépend qui le dit : c'est à savoir le sujet à qui il donne accord et foi, ou un sujet que son discours lui livre comme constitué.

Or l'analyste s'empare de ce pouvoir discrétionnaire de l'auditeur pour le porter à une puissance seconde. Car, outre qu'il se pose expressément pour lui-même, voire pour le sujet parlant, en interprète de son discours, il impose au sujet, dans son discours, l'ouverture particulière aux conditions de la règle qu'il lui propose comme fondamentale : à savoir que ce discours se poursuive *primo* sans interruption, secundo dans l'abandon de toute retenue du sujet, non seulement quant au souci de sa cohérence logique ou de sa rationalité pour lui-même, mais encore quant à la vergogne de son appel *ad hominem* ou de sa recevabilité par l'auditeur. Il distend donc ainsi l'écart qui met à sa merci la surdétermination du sujet dans l'ambiguïté de la parole constituante et du discours constitué, comme s'il espérait que les extrêmes s'en rejoignent par une révélation qui les confond. Mais cette conjonction ne peut s'opérer, en raison de la limite peu remarquée où reste contenue la prétendue libre association, par quoi la parole du sujet est maintenue dans les formes syntaxiques qui l'articulent en discours dans la langue employée comme entendue par l'analyste.

Dès lors, l'analyste garde entière la responsabilité qu'on vient de reconnaître, en un sens approfondi de ce terme, comme étant celle de l'auditeur, dans l'ambiguïté sans ambages qui s'offre à son interprétation, et son silence même ne l'en soulage pas d'une ligne, dès l'instant qu'il écoute.

Aussi bien les auteurs en avouent-ils le poids, si obscurément qu'ils s'en expliquent, quand ils font état, sous le chef actuellement passe-partout du contre-transfert, des répugnances personnelles de l'analyste, soit qu'ils considèrent le peu de succès, voire la désuétude, des théories de l'interprétation, soit qu'ils notent la rareté, voire l'atermoiement de son indication dans la technique. Et l'emploi usuel du terme vague d'analyser, là où celui d'interpréter supposerait l'indication de son sens propre, montre bien quel effet centrifuge détourne l'attention du praticien de son intervention majeure : effet qui répond essentiellement à la notion de contre-transfert, en ce que l'analyste s'y dérobe à considérer l'action qui lui revient dans la production de la vérité.

La question des variantes s'éclairerait à suivre cet effet, cette fois diachroniquement, dans une histoire des variations du mouvement psychanalytique, en ramenant à sa racine universelle, à savoir son insertion dans l'expérience de la parole, l'espèce de catholicité parodique où cette question prend corps.

Au reste, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour savoir que les mots-clefs dont l'homme réel, ici évoqué, fait l'usage le plus jaloux pour en illustrer sa technique, ne sont pas toujours ceux qu'il conçoit le plus clairement. Les augures rougiraient de trop se presser entre eux là-dessus, et ne trouvent pas mauvais que la vergogne de leurs cadets, pour s'étendre aux plus novices par un paradoxe qu'expliquent le*s* modes actuellement en faveur de leur formation, leur en épargne l'épreuve.

Analyse du matériel, analyse des résistances, c'est en ces termes que chacun rapportera le principe élémentaire comme le fin mot de sa technique, la première apparaissant comme périmée depuis la promotion de la seconde. Mais, la pertinence de l'interprétation d'une résistance se sanctionnant à l'issue d'un « nouveau matériel », c'est quant au sort à réserver à celui-ci que commenceront les nuances, voire les divergences. Et que s'il faut l'interpréter comme devant, on sera fondé à se demander si, dans ces deux temps, le terme d'interprétation garde le même sens.

Pour y répondre, on peut se reporter aux abords de l'année 1920 où s'instaure le tournant (c'est là le terme consacré dans l'histoire de la technique) tenu dès lors pour décisif dans les voies de l'analyse. Il se motive, à cette date, d'un amortissement dans ses résultats, dont on ne peut jusqu'ici éclaircir la constatation que de l'avis, apocryphe ou non, où l'humour du maître prend après coup valeur de prévision, d'avoir à se presser de faire l'inventaire de l'inconscient avant qu'il ne se referme.

Ce dont pourtant le terme même de « matériel » marque dès lors le discrédit dans la technique, c'est l'ensemble des phénomènes où l'on avait appris jusque-là à trouver le secret du symptôme, domaine immense annexé par le génie de Freud à la connaissance de l'homme et qui mériterait le titre propre de « sémantique psychanalytique » : rêves, actes manqués, lapsus du discours, désordres de la remémoration, caprices de l'association mentale, etc.

Avant le « tournant », c'est par le déchiffrage de ce matériel que le sujet recouvre, avec la disposition du conflit qui détermine ses symptômes, la remémoration de son histoire. C'est aussi bien à la restauration de l'ordre et des lacunes de celle-ci qu'on mesure alors la valeur technique à accorder à la réduction des symptômes. Cette réduction constatée démontre une dynamique où l'inconscient se définit comme un sujet bel et bien constituant, puisqu'il soutenait les symptômes dans leur sens avant qu'il ne fût révélé, et on l'éprouve directement à le reconnaître dans la ruse du désordre où le refoulé compose avec la censure, ce en quoi, notons-le au passage, la névrose s'apparente à la condition la plus commune de la vérité dans la parole et dans l'écrit.

Si dès lors l'analyste donnant au sujet le mot de son symptôme, celui-ci n'en persiste pas moins, c'est que le sujet résiste à en reconnaître le sens : et l'on conclut que c'est cette résistance qu'il faut, avant tout, analyser. Entendons que cette règle fait encore foi à l'interprétation, mais c'est du versant du sujet où l'on va chercher cette résistance que va dépendre la déviation qui s'annonce ; et il est clair que la notion penche à tenir le sujet pour constitué dans son discours. Qu'elle aille chercher sa résistance hors de ce discours même, et la déviation sera sans remède. On ne reviendra plus à questionner sur son échec la fonction constituante de l'interprétation.

Ce mouvement de démission dans l'usage de la parole justifie à dire que la psychanalyse n'est pas sortie, depuis, de sa maladie infantile, ce terme dépassant ici la

métaphore courante en son emploi massif, de toute la propriété qu'y retrouve son second (37812 C10 p. 4)terme à situer l'effet durable du trauma aussi bien que sa cause dans le lien de la technique à l'instrument du langage.

La notion de la résistance n'était pourtant pas nouvelle. Freud en avait reconnu l'effet dès 1895 pour se manifester dans la verbalisation des chaînes de discours où le sujet constitue son histoire, processus dont il n'hésite pas à imager la conception en représentant ces chaînes comme englobant de leur faisceau le noyau pathogène autour duquel elles s'infléchissent, pour préciser que l'effet de résistance s'exerce dans le sens transversal au parallélisme de ces chaînes. Il va même jusqu'à poser mathématiquement la formule de proportionnalité inverse de cet effet à la distance du noyau à la chaîne en cours de mémorisation, y trouvant, par là même, la mesure de l'approche réalisée.

Il est clair ici que, si l'interprétation de la résistance en action dans telle chaîne de discours se distingue de l'interprétation de sens par où le sujet passe d'une chaîne à une autre plus « profonde », c'est sur le texte même du discours que la première s'exerce pourtant, y étant compris ses élusions, ses distorsions, ses élisions, voire ses trous et ses syncopes.

L'interprétation de la résistance ouvre donc la même ambiguïté qu'on a analysée plus haut dans la position de l'auditeur et qui se formule ici la question : *Qui* résiste ? – Le Moi, répondait la première doctrine, en tant qu'elle l'opposait, en termes dynamiques, à l'inconscient.

C'est en ce point que la nouvelle orientation de la technique se précipite dans l'erreur : elle répond par le même terme à la question, négligeant le fait que Freud en a changé le sens dans le groupe des notions topiques, nouvelles aussi, qu'il apporte à ce moment dans sa métapsychologie, pour le maintien de la voie analytique, et notamment en y insistant sur la conception que la résistance n'est pas le privilège du Moi.

Pourtant, rien dans ce dernier effort de sa pensée ne sera vraiment compris, comme il se voit au fait que les auteurs en sont encore à pointer les contradictions apparentes dans les notions du Moi, du Ça et du Surmoi, voire de l'automatisme de répétition ou de l'instinct de mort, sans avoir avancé d'un pas dans leur solution, et ces notions, dont on ne peut dès lors que regretter que leur usage ait éclipsé la terminologie antérieure, ne seront utilisées que dans la voie d'un contresens irrésistible.

Par un renversement de l'alternative qui s'offre à la position du sujet dans l'accueil de la parole, le sens constituant du symptôme, traité dès lors en matériel, s'inscrit à l'actif du sujet constitué, cependant que le Moi, tenu pour constitué dans la résistance, devient le sujet auquel va désormais s'adresser l'analyste.

Ce Moi, en effet, compris comme la partie organisée de la personnalité, c'est-à-dire sous un aspect isolé du concept nouvellement élaboré, et le plus propre à se confondre avec une illusion déjà périmée pour la psychologie la moins concrète, concentre dès lors sur lui tous les feux de la théorie.

Il n'est que de lire les phrases qui ouvrent le livre : « Le Moi et les mécanismes de défense », de Mlle Anna Freud (traduites ici, par l'auteur de cet article) : « En certaines périodes du développement de la science psychanalytique, l'intérêt théorique porté au Moi de l'individu était ouvertement désapprouvé… Toute remontée de l'intérêt des couches les plus profondes vers les plus superficielles de la vie psychique, et aussi bien tout virage de la recherche du Ça vers le Moi étaient tenus, en général, pour un commencement de prise en aversion de l'analyse », pour entendre, au son anxieux dont elles préludent à l'avènement d'une ère nouvelle, la musique sinistre où Euripide inscrit, en ses « Phéniciennes », le lien mythique du personnage d'Antigone au temps de retour de la mort sur l'action du héros.

Depuis lors, c'est un lieu commun de rappeler que nous ne savons rien du sujet que ce que son Moi veut bien nous en faire connaître, Otto Fenichel allant jusqu'à proférer tout uniment, comme une vérité qui n'a pas besoin d'être discutée, que « c'est au Moi qu'incombe la tâche de comprendre le sens des mots » (« Problèmes de technique psychanalytique », p. 63).

Le pas suivant mène à la confusion de la résistance et de la défense du Moi.

La notion de défense, promue par Freud, dès 1894, dans une première référence de la névrose à une conception généralement reçue de la fonction de la maladie, est reprise par lui, dans son travail majeur sur *l'inhibition, le symptôme et l'angoisse*, pour comprendre les moments de la formation du Moi dans une conception d'où résulte qu'il est constitué comme un symptôme.

Mais le seul emploi sémantique que, dans son livre à l'instant cité, Mlle Anna Freud fait du terme de Moi comme sujet du verbe montre assez la transgression qu'elle y consacre, et que, dans la déviation désormais acquise, le Moi est bien le sujet objectivé, dont les mécanismes de défense constituent la résistance.

Le traitement sera conçu dès lors comme une attaque, qui pose en principe, l'existence d'une succession de systèmes de défense chez le sujet, ce que confirme assez la « tarte à la crème », raillée au passage par l'auteur cité au précédent chapitre, et par où l'on se donne à bon marché de l'importance à poser à tout bout de champ la question de savoir si l'on a « assez bien analysé l'agressivité » (Internat. J. Psycho-Anal., 1954, n° 2, p. 97) ; moyennant quoi le benêt affirme n'avoir jamais rencontré du transfert d'autres effets qu'agressifs.

C'est ainsi que Fenichel, déjà cité pour les aplanissements qu'il apporte à la théorie, montre, à l'inverse, dans la technique, une complication qui n'est pas sans embrouiller les choses. Car, si l'on ne suit pas sans intérêt le développement, tout à fait défendable, de l'ordre à suivre dans l'attaque des défenses du sujet, le sujet protégeant de défenses sa défense, en ce qu'elle touche de trop près à ce qu'elle défend pour ne pas le révéler, et la pulsion elle-même à se montrer sans masque devant être tenue pour le leurre destiné à détourner l'attaque de la défense à préserver (« Problèmes de technique psychanalytique », par 0. Fenichel : chap. 4 : Les aspects structuraux de l'interprétation, pp. 63-82), l'impression de malaise qu'en retient le lecteur ne réveille que mieux en lui, avec l'évocation du terme toujours en suspicion de vérité, la notion qu'à méconnaître ses fondements dialectiques, l'analyse perd toute direction.

Car on ne voit plus ni terme ni même raison à la recherche des prétendues profondeurs, si ce qu'elle découvre n'est pas plus vrai que ce qui le recouvre, et, à l'oublier, l'analyse se dégrade en un immense trifouillage psychologique, dont les échos qu'on peut avoir de sa pratique chez certains ne donne que trop le sentiment.

Si feindre de feindre, en effet, est un moment possible de la dialectique, il n'en reste pas moins que la vérité que le sujet avoue pour qu'on la prenne pour un mensonge se distingue pourtant de ce qui serait son erreur. Mais le maintien de cette distinction n'est possible que dans une dialectique de l'intersubjectivité, où la parole constituante est supposée dans le discours constitué.

À fuir en effet l'en deçà de la raison de ce discours, on doit le chercher au-delà. Si le discours du sujet pouvait, à la rigueur et à l'occasion, être mis entre parenthèses dans la perspective initiale de l'analyse pour la fonction de leurre, voire d'obstruction, qu'il peut remplir dans la révélation de la vérité, c'est au titre de sa fonction de signe et de façon permanente qu'il est maintenant dévalué. Car ce n'est plus seulement qu'on le dépouille de son contenu pour s'arrêter à son débit, à son ton, à ses interruptions, voire à sa mélodie. Toute autre manifestation de la présence du sujet semble bientôt lui devoir être préférée : sa présentation dans son abord et sa démarche, l'affectation de ses manières, et le salut de son congé ; une réaction d'attitude dans la séance retiendra plus qu'une faute de syntaxe et sera plus appréciée par son indice de tonus que pour sa portée gestuelle. Une bouffée émotionnelle, un borborygme viscéral seront témoignages quêtés de la mobilisation de la résistance, et la niaiserie où va le fanatisme du vécu ira à en trouver dans l'intersubodoration le fin du fin.

Mais, à mesure qu'on détache plus du discours où elle s'inscrit l'authenticité de la relation analytique, ce qu'on continue d'appeler son « interprétation » relève toujours plus exclusivement du savoir de l'analyste. Sans doute, ce savoir s'est-il beaucoup accru en cette voie, mais qu'on ne prétende pas s'être ainsi éloigné d'une analyse intellectualiste, à moins qu'on ne reconnaisse que la communication de ce savoir au

sujet n'agit que comme une suggestion (37812 C10 p. 5)à laquelle le critère de la vérité reste étranger. Aussi bien un Wilhelm Reich, qui a parfaitement défini les conditions de l'intervention dans son mode d'analyse du caractère, tenu à juste titre pour une étape essentielle de la nouvelle technique, reconnaît-il n'attendre son effet que de son insistance (Reich, 1928, pp. 180-196).

Que le fait même de cette suggestion soit analysé comme tel, n'en fera pas pour autant une interprétation véritable. Une telle analyse dessinerait seulement la relation d'un Moi avec un Moi. C'est ce qu'on voit dans la formule usitée, que l'analyste doit se faire un allié de la partie saine du Moi du sujet, si on la complète de la théorie du dédoublement du Moi dans la psychanalyse (Richard Sterba, 1934). Si l'on procède ainsi à une série de bipartitions du Moi du sujet en la poussant *ad infinitum*, il est clair qu'il se réduit, à la limite, au Moi de l'analyste.

Dans cette voie, peu importe que l'on procède selon une formule où se reflète bien le retour au dédain traditionnel du savant pour la « pensée morbide », en parlant au patient « son langage » on ne lui rendra pas pour autant sa parole.

Le fond de la chose n'est pas changé, mais confirmé à se formuler dans une toute autre perspective, celle de la relation d'objet dont on verra le rôle récent dans la technique, par exemple. Seulement, à se référer à une introjection par le sujet, et sous forme de bon objet, du Moi de l'analyste, laisse-t-elle à rêver sur ce qu'un Huron observateur déduirait de ce repas mystique quant à la mentalité de civilisé moderne, pour peu qu'il cède à la même étrange erreur que nous commettons à prendre au pied de la lettre les identifications symboliques de la pensée que nous appelons « primitive ».

Il reste qu'un théoricien opinant en la délicate question de la terminaison de l'analyse pose crûment qu'elle implique l'identification du sujet avec le Moi de l'analyste en tant qu'analysant (W. Hoffer, 1950).

Cette formule, démystifiée, ne signifie rien d'autre sinon qu'à exclure son rapport au sujet de toute fondation dans la parole l'analyste ne peut rien lui communiquer qu'il ne tienne d'un savoir préconçu ou d'une intuition immédiate, c'est-à-dire qui ne soit soumis à l'organisation de son propre Moi.

On acceptera pour le moment cette aporie où l'analyse est réduite pour maintenir dans sa déviation son principe, et l'on posera la question : pour assumer d'être la mesure de la vérité de tous et de chacun des sujets qui se confient à son assistance, que doit donc être le Moi de l'analyste ?

DU MOI DANS L'ANALYSE ET DE SA FIN CHEZ L'ANALYSTE.

Si c'est au terme d'« aporie », avancé au débucher de ce second chapitre, qu'on résume le gain acquis sur l'impasse du premier, c'est qu'on entend bien que le sens commun du psychanalyste y trouvera matière à objection, voire à scandale.

Comme le propos de cet exposé est précisément de nouer les contradictions où l'on se maintient à répéter en une phase dernière venue de l'analyse les formules reçues de la phase antérieure, on ne s'arrêtera à la fameuse communication des inconscients, tenue non sans raison pour être au principe de l'interprétation véritable, que pour demander à l'analyste si précisément elle ne se distingue pas de l'intuition psychologique où l'analyse de caractère trouve son instrument : prêt à lui faire remarquer que, même à négliger l'opinion de ceux qui tiennent que c'est le signe d'une analyse achevée que cette intuition (« Einfühlung ») et l'appréciation qui s'ensuit *(« Abschätzung »)* se jouent dans le préconscient (Ferenczi, 1928. p. 209), ce n'est pas pour rien qu'on tend présentement à considérer ce jeu comme l'utilisation du contre-transfert.

Mais l'ergotage ne s'en tiendra pas là dans l'irrelation où reste le terme de Moi avec les autres chez la plupart de ceux qui tiennent le premier pour le plus assuré de tous.

Force est, dès lors, de repartir du sentiment de l'analyste et de constater que la confiance à faire au Moi n'est pas son fort, au moins quand il s'agit du sien et de la part qu'il a à tenir dan son travail.

Aussi bien est-ce là le fondement même du principe que tout psychanalyste doit avoir été psychanalysé, principe si assuré qu'on peut le tenir, avec S. Ferenczi, pour la seconde règle fondamentale de l'analyse. L'analyste n'en fléchit pas moins sous le jugement, qu'on peut bien dire dernier, de Freud puisqu'il a été porté par lui deux ans avant sa mort, à savoir qu'« il n'atteint pas généralement, dans sa propre personnalité, le degré de normalité auquel il voudrait faire parvenir ses patients » (Freud :

« l'analyse finie et l'analyse sans fin », Ges. Werke, t. 16, p. 93). Ce verdict étonnant, et sur lequel il n'y a pas lieu de revenir, soustrait le psychanalyste au bénéfice de l'excuse qu'on peut faire valoir justement en faveur de toute élite, c'est qu'elle se recrute dans le commun des hommes. Dès lors, il ne laisse d'autre issue à la pensée, sinon d'y voir le contrecoup en sa personne d'un désarroi dont ce qui précède montre assez qu'il peut résider au principe même de sa fonction.

Mais on a éludé ici ce qui peut en retentir au niveau de sa tâche elle-même. À se référer sur ce point à l'auteur que l'on retrouve à la source de tout ce qui s'est dit de pertinent sur la fonction de la personne de l'analyste dans le traitement, S. Ferenczi, déjà cité en ce chapitre, on ira droit au cœur de la question présente.

Dans son lumineux article sur l'élasticité de la technique psychanalytique (*Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal.*, 1928, n° 2, p. 207), il s'exprime en ces termes : « Un problème, jusqu'ici non effleuré, sur lequel j'attire l'attention est celui d'une métapsychologie qui reste à faire des processus psychiques de l'analyste durant l'analyse. Sa balance libidinale montre un mouvement pendulaire qui la fait aller et venir entre une identification (amour de l'objet dans l'analyse) et un contrôle exercé sur soi, en tant qu'il est une action intellectuelle. Durant le travail prolongé de chaque jour, il ne peut du tout s'abandonner au plaisir d'épuiser librement son narcissisme et son égoïsme dans la réalité en général, mais seulement en imagination et pour de courts moments. Je ne doute pas qu'une charge aussi excessive, qui trouverait difficilement sa pareille dans la vie, n'exige tôt ou tard la mise au point d'une hygiène spéciale à l'analyste ».

On saisit là comme en un chemin de traverse, qui ne se dérobe que pour trop abrupt à notre question, les aperçus majeurs qu'une voie plus tempérée fera découvrir. Celle-ci s'indique de partout, et, à se tenir à l'article cité, dans son dessein de définir la ligne élastique où doit se régler l'intervention de l'analyste, on en trouvera la direction répétée à chacun de ses carrefours comme par une flèche monotone.

Si c'est au tact, en effet, que l'auteur se réfère pour fixer les points d'arrêt de cette ligne, l'effort qu'il fait pour faire admettre qu'il ne s'en remet pas là à un critère subjectif, au sens courant du terme, laisse clairement voir qu'il s'agit de la subjectivité constituée du Moi, et, faute de savoir définir la subjectivité constituante de l'interprétation, il s'arrête à mi-chemin de cent approches saisissantes, telles que celles d'une connaissance des homme *(« Menschenkenntnis »)* désormais soumise à une

méthode, d'une science humaine (« *Menschenforschung* ») à la portée de tous, d'une réduction de l'« équation personnelle », de la fonction seulement adjuvante du savoir, d'une capacité d'intuition qui ne s'emploie qu'à ne pas montrer d'insistance, d'une bonté sans faiblesse, de la défiance à opposer aux fantaisies du sentiment de la reconnaissance, d'une analyse de la résistance qui ne s'attaque qu'à la mauvaise foi (« *Unglauben* ») et au *cant* (« *Ablehnung* »), de l'encouragement à donner aux propos offensants, de la modestie authentique où doit se marquer la conscience des limites de notre savoir, en se fiant, pour autant de formes d'effacement du Moi, à la seule garantie que l'analyse personnelle de l'analyste doit être poussée jusqu'à sa fin.

Quelle est donc la fin de l'analyse en ce qui concerne le Moi ? Et comment le savoir, à méconnaître la fonction du Moi dans l'opération de l'analyse ? Lier les deux questions relève de la logique, qui veut qu'on applique à la critique d'une œuvre les principes même qu'elle expose pour être les siens.

Soumettons donc l'analyse du caractère à cette critique. Elle s'expose comme fondée sur la découverte que la personnalité du sujet est structurée comme le symptôme qu'elle ressent comme (37812 C10 p 6)étranger, c'est-à-dire qu'à son instar elle recèle un sens, celui d'un conflit refoulé. Et la sortie du matériel qui révèle ce conflit est obtenue en temps second d'une phase préliminaire du traitement, dont W. Reich, en sa conception restée classique dans l'analyse (« L'analyse caractérielle », *Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal.*, 1928, n° 2, in The *Psychoanalytic Reader,* Hogarth Press, édit., Londres), marque expressément que sa fin est de faire considérer au sujet cette personnalité comme un symptôme.

Il est certain que ce point de vue a montré ses fruits dans une objectivation de structures telles que les caractères dits « phallique-narcissique », « masochique », jusque-là méconnus parce qu'apparemment asymptomatiques, sans parler des caractères, déjà signalés par leurs symptômes, de l'hystérique et du compulsionnel, dont le groupement de traits, quelle que valeur qu'il faille accorder à leur théorie, constitue un apport précieux à la connaissance psychologique.

Il n'en est que plus important de s'arrêter aux résultats de l'analyse dont Reich fut le grand artisan dans le bilan qu'il en trace. Il se solde en ceci que la marge du

changement qui sanctionne cette analyse chez le sujet ne va jamais jusqu'à faire seulement se chevaucher les distances par où se distinguent les structures originelles (W. Reich, Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal., 1928, n° 2, p. 196). Dès lors, le bienfait ressenti par le sujet, de l'analyse de ces structures, après qu'elles aient été « symptomatifiées » dans l'objectivation de leurs traits, oblige à préciser de plus près leur rapport aux tensions que l'analyse a résolues. Toute la théorie que Reich en donne est fondée sur l'idée que ces structures sont une défense de l'individu contre l'effusion orgasmique, dont la primauté dans le vécu peut seule assurer son harmonie. On sait à quels extrêmes cette idée l'a mené, jusqu'à le faire rejeter par la communauté analytique. Mais, ce faisant non sans raison, personne n'a jamais su bien formuler en quoi Reich avait tort.

C'est qu'il faut voir d'abord que ces structures, puisqu'elles subsistent à la résolution des tensions qui paraissaient les motiver, n'y jouent qu'un rôle de support ou de matériel, qui s'ordonne sans doute comme le matériel symbolique de la névrose, ainsi que le prouve l'analyse, mais qui prend ici son efficace de la fonction imaginaire, telle qu'elle se démontre dans les modes de déclenchement des comportements instinctuels, manifestés par l'étude de leur éthologie chez l'animal, non sans que cette étude n'ait été fortement induite par les concepts de déplacement, voire d'identification, venus de l'analyse.

Ainsi Reich n'a fait qu'une erreur dans son analyse du caractère : ce qu'il a dénommé « armure » (« character armor ») et traitée comme telle n'est qu'armoirie. Le sujet, après le traitement, garde le poids des armes qu'il tient de la nature, il y a seulement effacé la marque d'un blason.

Si cette confusion s'est avérée possible pourtant, c'est que la fonction imaginaire, guide de vie chez l'animal dans la fixation sexuelle au congénère et dans la parade où se déclenche l'acte reproducteur, voire dans la signalisation du territoire, semble, chez l'homme, être entièrement détournée vers la relation narcissique où le Moi se fonde, et crée une agressivité dont la coordonnée dénote la signification qu'on va tenter de

démontrer pour être l'alpha et l'oméga de cette relation : mais l'erreur de Reich s'explique par son refus déclaré de cette signification, qui n'est autre que ce que Freud veut dire dans la notion de l'instinct de mort, apportée au terme de sa pensée, notion dont on sait qu'elle est la pierre de scandale de la médiocrité des analystes, soit que celle-ci s'en désolidarise ouvertement, soit qu'elle l'admette sans la comprendre.

Ainsi l'analyse du caractère ne peut-elle fonder une conception proprement mystifiante du sujet que par ce qui se dénonce en elle comme une défense, à lui appliquer ses propres principes.

Pour restaurer sa valeur dans une perspective véridique, il convient de rappeler que la psychanalyse n'est allée si loin dans la révélation des désirs de l'homme qu'à suivre, aux veines de la névrose et de la subjectivité marginale de la vie de l'individu, la structure propre à un désir qui s'avère ainsi le modeler à une profondeur inattendue, à savoir le désir de faire reconnaître son désir. Ce désir, où se vérifie littéralement que le désir de l'homme s'aliène dans le désir de l'autre, structure en effet les pulsions découvertes dans l'analyse selon toutes les vicissitudes des substitutions logiques dans leur source, leur direction et leur objet (Freud : « Les pulsions et leur destin » Ges. Werke, t. 10, 210-232) ; mais loin que ces pulsions, si haut qu'on remonte en leur histoire, se montrent dériver du besoin d'une satisfaction naturelle, elles ne font que se moduler en des phases qui reproduisent toutes les formes de la perversion sexuelle, c'est au moins la plus évidente comme la plus connue des données de l'expérience analytique.

Mais l'on néglige plus aisément la dominance qui s'y marque de la relation narcissique, c'est-à-dire d'une seconde aliénation par où s'inscrit dans le sujet, avec l'ambivalence parfaite de la position où il s'identifie dans le couple pervers, le dédoublement interne de son existence et de sa facticité. C'est pourtant par le sens proprement subjectif ainsi mis en valeur dans la perversion, bien plus que par son accession à une objectivation reconnue, que réside – comme l'évolution de la seule

littérature scientifique le démontre – le pas que la psychanalyse a fait franchir dans son annexion à la connaissance de l'homme.

Or la théorie du Moi dans l'analyse reste marquée d'une méconnaissance foncière, à négliger la période de son élaboration qui, dans l'œuvre de Freud, va de 1910 à 1920, et où elle apparaît comme s'inscrivant entièrement dans la structure de la relation narcissique.

Car, bien que l'étude du Moi ait jamais constitué, dans la première époque de la psychanalyse, le point d'aversion que Mlle Anna Freud veut bien dire dans le passage plus haut cité, c'est bien plutôt depuis qu'on s'est imaginé de l'y promouvoir, qu'elle en favorise en vérité la subversion.

La conception du phénomène de l'amour-passion comme déterminé par l'image du Moi idéal autant que la question posée de l'imminence en lui de la haine, seront les points à méditer de la période susdite de la pensée freudienne, si l'on veut comprendre comme il convient la relation du moi à l'image de l'autre, telle qu'elle apparaît suffisamment évidente dans le seul titre, conjoignant « psychologie collective et analyse du Moi » (1921), d'un des articles par où Freud inaugure la dernière période de sa pensée, celle où il achèvera de définir le Moi dans la topique.

Mais cet achèvement ne peut être compris qu'à saisir les coordonnées de son progrès dans la notion du masochisme primordial et celle de l'instinct de mort, inscrites dans l'« Au-delà du principe du plaisir » (1920), ainsi que dans la conception de la racine dégénératrice de l'objectivation, telle qu'elle s'expose dans le petit article de 1925 sur la « Verneinung » (la dénégation).

Seule, cette étude donnera son sens à la montée progressive de l'intérêt porté à l'agressivité dans le transfert et dans la résistance, non moins que dans le « malaise de la civilisation » (Freud, 1929), en montrant qu'il ne s'agit pas là de l'agression qu'on imagine à la racine de la lutte vitale. La notion de l'agressivité répond au contraire au déchirement du sujet contre lui-même, déchirement dont il a connu le moment primordial à voir l'image de l'autre, appréhendée en la totalité de sa « *Gestalt* », anticiper sur le sentiment de sa discordance motrice, qu'elle structure rétroactivement en images de morcellement. Cette expérience motive aussi bien la réaction dépressive, reconstruite par Mme Mélanie Klein aux origines du Moi, que l'assomption jubilatoire de l'image apparue au miroir, dont le phénomène, caractéristique de la période de six ou huit mois, est tenu par l'auteur de ces lignes comme manifestant de

façon exemplaire, avec la constitution de l'*« Urbild »* idéale du Moi, la nature proprement imaginaire de la fonction du Moi dans le sujet (J. Lacan : « L'agressivité en psychanalyse », 1948, et « Le stade du miroir », 1949, articles renouvelant la communication faite au Congrès de Marienbad, en 1936).

C'est donc au sein des expériences de prestance et d'intimidation des premières années de sa vie que l'individu est introduit à ce mirage de la maîtrise de ses fonctions, où sa subjectivité restera scindée, et dont la formation imaginaire, naïvement objectivée par les psychologues comme fonction synthétique du moi, montre bien plutôt la condition qui l'ouvre à la dialectique aliénante du Maître et de l'Esclave.

Mais si ces expériences, qui se lisent aussi chez l'animal en maints moments des cycles instinctuels, et spécialement dans la (37812 C10 p. 7)parade préliminaire du cycle de la reproduction, avec tous les leurres et les aberrations qu'elles comportent, s'ouvrent, en effet, à cette signification pour structurer durablement le sujet humain, c'est qu'elles la reçoivent de la tension éprouvée de l'impuissance propre à cette prématuration de la naissance dont les naturalistes reconnaissent la spécificité dans le développement anatomique de l'homme, – fait où l'on appréhende cette déhiscence de l'harmonie naturelle, exigée par Hegel pour être la maladie féconde, la faute heureuse de la vie, où l'homme, à se distinguer de son essence, découvre son existence.

Il n'y a pas, en effet, d'autre réalité que cette touche de la mort dont il reçoit la marque à sa naissance, derrière le prestige nouveau que prend chez l'homme la fonction imaginaire. Car c'est bien le même « instinct de mort » qui chez l'animal se manifeste dans cette fonction, si l'on s'arrête à considérer qu'à servir à la fixation spécifique au congénère dans le cycle sexuel, la subjectivité ne s'y distingue pas de l'image qui la captive, et que l'individu n'y apparaît que comme représentant passager de cette image, que comme passage de cette image représentée dans la vie. À l'homme seulement, cette image révèle sa signification mortelle, et en même temps qu'il existe. Mais cette image ne lui est donnée que dans l'autre, c'est-à-dire lui est ravie.

Ainsi le Moi n'est toujours que la moitié du sujet ; encore est-ce celle qu'il perd en la trouvant. On comprend donc qu'il y tienne et qu'il cherche à la retenir en tout ce qui paraît la doubler en lui-même ou dans l'autre, et lui en offre, avec l'effigie, la ressemblance.

Démystifiant le sens de ce que la théorie appelle « identifications primaires », disons que le sujet impose toujours à l'autre, dans la diversité radicale de modes de relation, qui vont de l'invocation de la parole à la sympathie la plus immédiate, une forme imaginaire, qui y porte le sceau, voire les sceaux surimposés, des expériences d'impuissance où cette forme s'est modelée dans le sujet : et cette forme n'est autre que le Moi.

Ainsi, pour en revenir à l'action de l'analyse, c'est toujours au point focal de l'imaginaire où cette forme se produit que le sujet tend naïvement à concentrer son discours, dès lors qu'il est libéré, par la condition de la règle, de toute menace d'une fin de non-recevoir à son adresse. C'est même dans la prégnance visuelle que cette forme imaginaire garde de ses origines, qu'est la raison d'une condition qui, pour si cruciale qu'on la sente dans les variantes de la technique, est rarement tirée au clair : celle qui veut que l'analyste occupe, dans la séance, une place qui le rende invisible au sujet : l'image narcissique, en effet, ne s'en produira que plus pure et le champ en sera plus libre au protéisme régressif de ses séductions.

Or sans doute l'analyste sait-il, à l'encontre, qu'il ne faut pas qu'il réponde aux appels, si insinuants soient-ils, que le sujet lui fait entendre à cette place, sous peine de voir y prendre corps l'amour de transfert que rien, sauf sa production artificielle, ne distingue de l'amour-passion, les conditions qui l'ont produit venant dès lors à échouer par leur effet, et le discours analytique à se réduire au silence de la présence évoquée. Et l'analyste sait encore qu'à la mesure de la carence de sa réponse, il provoquera chez le sujet l'agressivité, voire la haine, du transfert négatif.

Mais il sait moins bien que ce qu'il répond est moins important en la matière que la place d'où il répond. Car il ne peut se contenter de la précaution d'éviter d'entrer

dans le jeu du sujet, dès lors que le principe de l'analyse de la résistance lui commande de l'objectiver.

À seulement accommoder, en effet, sa visée sur l'objet dont le Moi du sujet est l'image, disons sur les traits de son caractère, il se placera, non moins naïvement que ne le fait le sujet lui-même, sous le coup des prestiges de son propre Moi. Et l'effet ici n'en est pas tant à mesurer dans les mirages qu'ils produisent que dans la distance, qu'ils déterminent, de sa relation à l'objet. Car il suffit qu'elle soit fixe pour que le sujet sache l'y trouver.

Dès lors, il entrera dans le jeu d'une connivence plus radicale où le modelage du sujet par le Moi de l'analyste ne sera que l'alibi de son narcissisme.

Si la vérité de cette aberration ne s'avouait pas ouvertement dans la théorie qu'on en donne et dont nous avons plus haut relevé les formes, la preuve en serait faite dans les phénomènes qu'un des analystes les mieux formés à l'école d'authenticité de Ferenczi analyse de façon si sensible pour caractéristiques des cas qu'il considère comme terminés : qu'il nous décrive cette ardeur narcissique dont le sujet est consumé et qu'on le presse d'aller éteindre au bain froid de la réalité, ou cette irradiation, dans son adieu, d'une émotion indescriptible, non sans aller jusqu'à noter que l'analyste y participe (Michael Balint : « Sur la terminaison de l'analyse », 1950, p. 197). Et n'en trouve-t-on pas la contre-épreuve dans la résignation déçue du même auteur à admettre que certains êtres ne puissent espérer mieux que de se séparer de l'analyste dans la haine ? (Michael Balint : « Amour et haine » in « Primary love and psychoanalytic technique », p. 155).

Ces résultats sanctionnent un usage du transfert correspondant à une théorie de l'amour dit « primaire » qui se sert comme modèle de la voracité réciproque du couple mère-enfant (Michael Balint : « Amour pour la mère et amour maternel », 1949 ; traduction anglaise de l'article en allemand de 1939) : dans toutes les formes envisagées, se trahit la conception purement duelle qui est venue gouverner la relation analytique (Cf. Michael Balint : Changements des buts et des techniques

thérapeutiques de la psychanalyse, 1950 ; les remarques sur la « two *Body's psychology* », pp. 123-124).

Si la relation intersubjective dans l'analyse est en effet conçue comme celle d'une dualité d'individus, elle ne peut se fonder que dans l'unité d'une dépendance vitale perpétuée dont l'idée est venue altérer la conception freudienne de la névrose (névrose d'abandon), comme elle ne peut s'effectuer que dans la polarité passivation-activation du sujet, dont les termes sont reconnus expressément par Michael Balint pour formuler l'impasse qui rend sa théorie nécessaire (V. l'appendice de l'article : « Amour pour la mère, etc. »). De telles erreurs se qualifient humainement à la mesure même de la subtilité qu'on trouve à leur connotation sous sa plume.

Elles ne sauraient être rectifiées sans que l'on recoure à la médiation que constitue, entre les sujets, la parole ; mais cette médiation n'est concevable qu'à supposer, dans la relation imaginaire même, la présence d'un troisième terme : la réalité mortelle, l'instinct de mort, que l'on a démontré comme conditionnant les prestiges du narcissisme, et dont les effets se retrouvent sous une forme éclatante dans les résultats reconnus par notre auteur pour être ceux de l'analyse menée jusqu'à son terme dans la relation d'un Moi à un Moi.

Pour que la relation de transfert pût dès lors échapper à ces effets, il faudrait que l'analyste eût dépouillé l'image narcissique de son Moi de toutes les formes du désir où elle s'est constituée, pour la réduire à la seule figure qui, sous leurs masques, la soutient : celle du maître absolu, la mort.

C'est donc bien là que l'analyse du Moi trouve son terme idéal, celui où le sujet, ayant retrouvé les origines de son Moi en une régression imaginaire, touche, par la progression remémorante, à sa fin dans l'analyse : soit la subjectivation de sa mort.

Et ce serait la fin exigible pour le Moi de l'analyste, dont on peut dire qu'il ne doit connaître que le prestige d'un seul maître : la mort, pour que la vie, qu'il doit guider à travers tant de destins, lui soit amie. Fin qui ne semble pas hors de l'atteinte humaine, – car elle n'implique pas, pour autant, que pour lui plus que pour quiconque, la mort ne

soit plus qu'un prestige – et qui ne vient que satisfaire aux exigences de sa tâche, telle que plus haut un Ferenczi la définit.

Cette condition imaginaire ne peut pourtant être réalisée que dans une ascèse s'affirmant dans l'être par une voie où tout savoir objectif sera de plus en plus mis en état de suspension. Car, pour (37812 C10 p. 8)le sujet, la réalité de sa propre mort n'est aucun objet imaginable, et l'analyste, pas plus qu'un autre, n'en peut rien savoir, sinon qu'il est un être promis à la mort. Dès lors, à supposer qu'il ait réduit tous les prestiges de son Moi pour accéder à l'« être-pour-la-mort », aucun autre savoir, qu'il soit immédiat ou construit, ne peut avoir sa préférence pour qu'il en fasse un pouvoir, s'il n'est pas pourtant aboli.

Il peut donc maintenant répondre au sujet de la place où il veut, mais il ne veut plus rien qui détermine cette place.

C'est là que se trouve, à y réfléchir, le motif profond du mouvement d'oscillation qui ramène l'analyse à une pratique « expectante » après chaque tentative, toujours leurrée, de la rendre plus « active ».

L'attitude de l'analyste ne saurait pourtant être laissée à l'indétermination d'une liberté d'indifférence. Mais la consigne en usage d'une neutralité bienveillante n'y apporte pas une indication suffisante. Car, si elle subordonne le bon vouloir de l'analyste au bien du sujet, elle ne lui rend pas pour autant la disposition de son savoir.

On vient donc à la question qui suit : que doit savoir, dans l'analyse, l'analyste ?

CE QUE LE PSYCHANALYSTE DOIT SAVOIR : IGNORER CE QU'IL SAIT.

La condition imaginaire où le chapitre précédent fait halte n'est à comprendre que comme condition idéale. Mais, s'il est entendu que d'appartenir à l'imaginaire ne veut pas dire qu'elle soit illusoire, disons que d'être prise pour idéale ne la rend pas plus déréelle pour autant. Car un point idéal, voire une solution, dite, en mathématique, « imaginaire », à donner le pivot de transformation, le nœud de

convergence de figures ou de fonctions tout à fait déterminé dans le réel, en sont bel et bien partie constituante. Il en est ainsi de la condition concernant le Moi de l'analyste dans le dégagement de la question ici traitée dans sa forme présente.

Faisant problème du savoir de l'analyste, elle prend sa force de ne pas comporter la réponse que l'analyste sait ce qu'il fait, puisque c'est le fait patent qu'il le méconnaît, dans la théorie et dans la technique, qui nous a mené à la transformer ainsi.

Car, étant tenu pour acquis que l'analyse ne change rien au réel, et qu'elle « change tout » pour le sujet, aussi longtemps que l'analyste ne peut dire en quoi consiste son opération, le terme de « pensée magique » pour désigner la foi naïve que le sujet accorde à son pouvoir n'apparaîtra que l'alibi de sa propre méconnaissance.

S'il est en effet mainte occasion de démontrer la sottise constituée par l'emploi de ce terme dans l'analyse et au dehors, on trouvera sans doute ici la plus favorable pour demander à l'analyste ce qui l'autorise à tenir son savoir pour privilégié.

Car le recours imbécile au terme de « vécue » pour qualifier la connaissance qu'il tient de sa propre analyse, comme si toute connaissance issue d'une expérience ne l'était pas, ne suffit pas à distinguer sa pensée de celle qui lui attribue d'être un homme « pas comme les autres ». On ne peut non plus imputer la vanité de ce dire à l'on qui le rapporte. Car si *l'on* n'est pas fondé, en effet, à dire qu'il n'est pas un homme comme les autres, puisque *l'on* reconnaît dans son semblable un homme à ce que *l'on* peut lui parler, *l'on* n'a pas tort de vouloir dire par là qu'il n'est pas un homme comme tout le monde en ce que *l'on* reconnaît dans un homme son égal à la portée de ses paroles.

Or l'analyste se distingue en ce qu'il fait d'une fonction qui est commune à tous les hommes, un usage qui n'est pas à la portée de tout le monde, quand il porte la parole.

Car c'est bien là ce qu'il fait pour la parole du sujet, même à seulement l'accueillir, comme on l'a montré plus haut, dans le silence de l'auditeur. Car ce silence comporte

la parole, comme on le voit à l'expression de garder le silence, qui, pour parler du silence de l'analyste, ne veut pas dire seulement qu'il ne fait pas de bruit, mais qu'il se tait au lieu de répondre.

On n'ira pas plus loin par là, avant d'interroger : qu'est-ce que la parole ? Et l'on essaiera qu'ici tous les mots portent.

Nul concept pourtant ne donne le sens de la parole, pas même le concept du concept, car elle n'est pas le sens du sens. Mais elle donne au sens son support dans le symbole qu'elle incarne par son acte.

C'est donc un acte, et comme tel, supposant un sujet. Mais ce n'est pas assez dire que, dans cet acte, le sujet suppose un autre sujet, car bien plutôt il l'y fonde comme étant l'autre, mais dans cette unité paradoxale de l'un et de l'autre, dont on a montré plus haut que, par son moyen, l'un s'en remet à l'autre pour devenir identique à lui-même.

On peut donc dire que la parole se manifeste comme une communication où non seulement le sujet, pour attendre de l'autre qu'il rende vrai son message, va le proférer sous une forme inversée, mais où ce message le transforme en annonçant qu'il est le même. Comme il apparaît en toute foi donnée, où les déclarations de « tu es ma femme », ou « tu es mon maître » signifient « je suis ton époux », « je suis ton disciple ».

La parole apparaît donc d'autant plus vraiment une parole que sa vérité est moins fondée dans ce qu'on appelle l'adéquation à la chose : la vraie parole s'oppose ainsi paradoxalement au discours vrai, leur vérité se distinguant par ceci que la première constitue la reconnaissance par les sujets de leurs êtres en ce qu'ils y sont inter-essés, tandis que la seconde est constituée par la connaissance du réel, en tant qu'il est visé par le sujet dans les objets. Mais chacune des vérités ici distinguées s'altère à croiser l'autre dans sa voie.

C'est ainsi que le discours vrai, à dégager dans la parole donnée les données de la promesse, la fait paraître menteuse, puisqu'elle engage l'avenir, qui, comme on dit,

n'est à personne, et encore ambiguë, en ce qu'elle outrepasse sans cesse l'être qu'elle concerne, en l'aliénation où se constitue son devenir.

Mais la vraie parole, à interroger le discours vrai sur ce qu'il signifie, y trouvera que la signification renvoie toujours à la signification, aucune chose ne pouvant être montrée autrement que par un signe, et dès lors le fera apparaître comme voué à l'erreur.

Comment, entre le Charybde et le Scylla de cette inter-accusation de la parole, le discours intermédiaire, celui où le sujet, dans son dessein de se faire reconnaître, adresse la parole à l'autre en tenant compte de ce qu'il sait de son être comme donné, ne, serait-il pas contraint aux cheminements de la ruse ?

C'est ainsi en effet que procède le discours pour con-vaincre, mot qui implique la stratégie dans le procès de l'accord. Et, si peu qu'on ait participé à l'entreprise, voire seulement au soutien d'une institution humaine, on sait que la lutte se poursuit sur les termes, même les choses étant accordées ; en quoi se manifeste encore la prévalence du moyen terme qu'est la parole.

Ce procès s'accomplit dans la mauvaise foi du sujet, gouvernant son discours entre la tromperie, l'ambiguïté et l'erreur. Mais cette lutte pour assurer une paix si précaire ne s'offrirait pas comme le champ le plus commun de l'intersubjectivité, si l'homme n'était déjà tout entier per-suadé par la parole, ce qui veut dire qu'il s'y complaît de part en part.

C'est qu'aussi bien l'homme, dans la subordination de son être à la loi de la reconnaissance, est traversé de part en part par les avenues de la parole et c'est par là qu'il est ouvert à toute suggestion. Mais il s'attarde et il se perd au discours de la conviction, en raison des mirages narcissiques qui dominent la relation à l'autre de son Moi.

Ainsi la mauvaise foi du sujet, pour être si constituante de ce discours intermédiaire qu'elle ne fait même pas défaut à l'aveu de l'amitié, se redouble-t-elle de la méconnaissance où ces mirages l'installent. C'est là ce que Freud a désigné comme

la fonction (37812 C10 p. 9)inconsciente du Moi de sa topique, avant d'en démontrer la forme essentielle dans le discours de la dénégation (« Verneinung », 1925).

Si donc la condition idéale s'impose, pour l'analyste, que les mirages du narcissisme lui soient devenus transparents, c'est pour qu'il soit perméable à la parole authentique de l'autre, dont il s'agit maintenant de comprendre comment il peut la reconnaître à travers son discours.

Certes ce discours intermédiaire, même en tant que discours de la tromperie et de l'erreur, n'est pas sans témoigner de l'existence de la parole où se fonde la vérité, en ceci qu'il ne se soutient qu'à se proposer pour tel, et que, même à se donner ouvertement pour le discours du mensonge, il n'en affirme qu'avec plus de force l'existence de cette parole. Et si l'on retrouve, par cet abord phénoménologique de la vérité, la clef dont la perte mène le logicisme positiviste à rechercher le « sens du sens », ne fait-il pas aussi reconnaître en elle le concept du concept, en tant qu'il se révèle dans la parole en acte.

Cette parole, qui constitue le sujet en sa vérité, lui est pourtant à jamais interdite, hors des rares moments de son existence où il s'essaie, combien confusément, à la saisir en la foi jurée, et interdite en ceci que le discours intermédiaire le voue à la méconnaître. Elle parle cependant partout où l'on sait la lire en son être, soit à tous les niveaux où elle l'a formé. Cette antinomie est celle même du sens que Freud a donné à la notion d'inconscient.

Mais si cette parole est accessible pourtant, c'est qu'aucune vraie parole n'est seulement parole du sujet, puisque c'est toujours à le fonder dans la médiation à un autre sujet qu'elle opère, et que par là elle est ouverte à la chaîne sans fin – mais non sans doute indéfinie, car elle se referme – des paroles où se réalise concrètement dans la communauté humaine, la dialectique de la reconnaissance.

C'est dans la mesure où l'analyste fait se taire en lui le discours intermédiaire pour s'ouvrir à la chaîne des vraies paroles, qu'il peut y placer son interprétation révélante.

Comme il se voit chaque fois que l'on considère dans sa forme concrète une authentique interprétation : pour prendre un exemple, dans l'analyse classiquement connue sous le nom de « l'homme aux rats », le tournant majeur s'en trouve dans le moment où Freud comprend le ressentiment provoqué chez le sujet par le calcul que sa mère lui suggère au principe du choix d'une épouse. Que l'interdiction qu'un tel conseil comporte pour le sujet, de s'engager en des fiançailles avec la femme qu'il pense aimer, soit reportée par Freud à la parole de son père à l'encontre des faits patents, et notamment de celui-ci qui les prime tous, que son père est mort, laisse plutôt surpris, mais se justifie au niveau d'une vérité plus profonde, qu'il semble avoir deviné à son insu et qui se révèle par la suite des associations que le sujet apporte alors. Elle ne se situe en rien d'autre qu'en ce qu'on appelle ici la « chaîne des paroles », qui, pour se faire entendre dans la névrose comme dans le destin du sujet, s'étend beaucoup plus loin que son individu : c'est à savoir qu'un manque de foi pareil a présidé au mariage de son père, et que cette ambiguïté recouvre elle-même un abus de confiance en matière d'argent qui, en faisant exclure son père de l'armée, l'a déterminé au mariage.

Or cette chaîne, qui n'est pas constituée de purs événements, au reste tous révolus avant la naissance du sujet, mais d'un manquement, peut-être le plus grave parce que le plus subtil, à la vérité de la parole, non moins que d'un forfait plus grossier à son honneur – la dette engendrée par le premier semblant avoir porté son ombre sur toute une vie de mariage et celle du second n'avoir jamais été soldée –, donne le sens où se comprend le simulacre de rachat que le sujet fomente jusqu'au délire dans le procès de la grande transe obsessionnelle qui l'a amené à appeler Freud à son aide.

Entendons, certes, que cette chaîne n'est pas toute la structure de la névrose obsessionnelle, mais qu'elle s'y croise, dans le texte du mythe individuel du névrosé, avec la trame des fantasmes où se conjoignent, en un couple d'images narcissiques, l'ombre de son père mort et l'idéal de la dame de ses pensées.

Mais si l'interprétation de Freud, à défaire dans toute sa portée latente cette chaîne, va aboutir à faire tomber la trame imaginaire de la névrose, c'est que pour la dette symbolique qui se promulgue au tribunal du sujet, cette chaîne l'y fait comparaître moins encore comme son légataire que comme son témoignage vivant.

Car il convient de méditer que ce n'est pas seulement par une assomption symbolique que la parole constitue l'être du sujet, mais que, par la loi de l'alliance où l'ordre humain se distingue de la nature, la parole détermine, dès avant sa naissance, non seulement le statut du sujet, mais la venue au monde de son être biologique.

Or il semble que l'accès de Freud au point crucial du sens où le sujet peut à la lettre déchiffrer son destin lui fut ouvert par le fait d'avoir été lui-même l'objet d'une suggestion semblable de la prudence familiale – ce que nous savons par un fragment de son analyse démasqué en son œuvre par Bernfeld –, et peut-être eût-il suffi qu'il n'y eût pas en son temps répondu à l'opposé pour qu'il eût manqué dans le traitement l'occasion de la reconnaître.

Sans doute la fulgurante compréhension dont Freud fait la preuve en pareil cas, n'est-elle pas sans se voiler maintes fois des effets de son narcissisme. Encore, pour ne rien devoir à une analyse poursuivie dans les formes, laisse-t-elle voir, dans la hauteur de ses dernières constructions doctrinales, que les chemins de l'être étaient pour lui déblayés.

Cet exemple, s'il fait sentir l'importance d'un commentaire de l'œuvre de Freud pour la compréhension de l'analyse, ne prend place ici que de tremplin pour précipiter le saut dernier en la question présente, à savoir : *le contraste entre les objets proposés à l'analyste par son expérience et la discipline nécessaire à sa formation.*

Faute d'avoir jamais été conçu jusqu'en son fonds, ni même approximativement formulé, ce contraste s'exprime pourtant, comme on peut s'y attendre de toute vérité méconnue, dans la rébellion des fait.

Au niveau de l'expérience d'abord, où nul mieux qu'un Théodore Reik ne lui donne voix, et l'on peut se contenter du cri d'alarme de son livre : *Listening with the third ear,* soit en français « entendre avec cette troisième oreille » par quoi il ne désigne rien d'autre sans doute que les deux dont tout homme dispose, à condition qu'elles soient rendues à la fonction que leur conteste la parole de l'Évangile.

On y verra les raisons de son opposition à l'exigence d'une succession régulière des plans de la régression imaginaire, dont l'analyse des résistances a posé le principe, non moins qu'aux formes plus systématiques de planning où celle-ci s'est avancée, – cependant qu'il rappelle, par cent exemples

vivants, la voie propre à l'interprétation véritable. On ne pourra, à le lire, manquer d'y reconnaître un recours malheureusement mal défini à la divination, si l'emploi de ce terme retrouve sa vertu à évoquer l'ordalie juridique qu'il désigne à l'origine (Aulu-Gelle : Nuits attiques, t. 2, chap. 4) en rappelant que le destin humain dépend du choix de celui qui va y porter l'accusation de la parole.

On ne s'intéressera pas moins au malaise qui règne sur tout ce qui concerne la formation de l'analyste, et pour n'en prendre que le dernier écho, on s'arrêtera aux déclarations faites en décembre 1952 par le docteur Knight dans son adresse présidentielle à l'Association psychanalytique américaine. Parmi les facteurs qui tendent à « altérer le rôle de la formation analytique », il signale, à côté de l'accroissement en nombre des candidats en formation, la « forme plus structurée de l'enseignement dans les instituts » qui le dispensent, en l'opposant au type précédent de la formation par un maître (« the earlier preceptorship type of training »).

Sur le recrutement des candidats, il s'exprime ainsi : « Autrefois ils étaient, au premier chef, des individualités introspectives, marquées par leur penchant à l'étude et à la méditation, et qui tendaient à réaliser une haute individualité, voire à limiter leur vie sociale aux discussions cliniques et théoriques avec leurs collègues. Ils lisaient prodigieusement et possédaient parfaitement la littérature analytique »… « Tout au contraire, on peut dire que la majorité des étudiants de la dernière décade… ne sont pas introspectifs, qu'ils penchent à ne rien lire que la littérature qu'on leur indique dans le programme des instituts, et ne désirent qu'à en finir le plus rapidement possible avec ce qu'on exige pour leur formation. Leur intérêt va d'abord à la clinique plutôt qu'à la recherche et à la théorie. Leur motif pour être analysé est plutôt d'en passer par où leur formation l'exige… La capitulation partielle de certains instituts… dans leur hâte ambitieuse et leur tendance à se satisfaire de l'appréhension la plus superficielle de la (37812 C10 p. 10)théorie, est à l'origine des problèmes auxquels nous avons à faire face maintenant dans la formation des analystes » (Robert P. Knight, 1953).

On voit assez, dans ce discours fort public, combien le mal apparaît grave et aussi combien il n'est que peu, voire pas du tout, saisi. Ce qui est à souhaiter n'est pas que les analysés soient plus « introspectifs », mais qu'ils comprennent ce qu'ils font ; et le remède n'est pas que les instituts soient moins structurés, mais qu'on n'y enseigne pas un savoir prédigéré, même s'il résume les données de l'expérience analytique.

Mais ce qu'il faut avant tout comprendre, c'est que, quelle que soit la dose de savoir ainsi transmise, elle n'a pour l'analyste aucune valeur formatrice.

Car le savoir accumulé dans son expérience concerne l'imaginaire, où elle vient buter sans cesse, au point d'en être venue à régler son allure sur son exploration systématique chez le sujet. Elle a réussi ainsi à constituer l'histoire naturelle de formes de capture du désir, voire d'identifications du sujet qui n'avaient jamais été cataloguées dans leur richesse, voire approchées dans leur biais d'action, ni dans la science, ni même dans la sagesse, à ce degré de rigueur, si la luxuriance et la séduction s'en étaient dès longtemps déployées dans la fantaisie des artistes.

Mais, outre que les effets de capture de l'imaginaire sont extrêmement difficiles à objectiver dans un discours vrai, auxquels ils opposent dans le quotidien son obstacle majeur, ce qui menace constamment l'analyse de constituer une mauvaise science dans l'incertitude où elle reste de leurs limites dans le réel, cette science, même à la supposer correcte, n'est que d'un secours trompeur dans l'action de l'analyste, car elle n'en regarde que le dépôt, mais non pas le ressort.

L'expérience en ceci ne donne de privilège ni à la tendance dite « biologique » de la théorie, qui n'a bien entendu de biologique que la terminologie, ni à la tendance sociologique qu'on appelle parfois « culturaliste ». L'idéal d'harmonie « pulsionnelle », se réclamant d'une éthique individualiste, de la première tendance, ne saurait, on le conçoit, montrer des effets plus humanisants que l'idéal de conformité au groupe, par où la seconde s'ouvre aux convoitises des « ingénieurs de l'âme », et la différence qu'on peut lire en leurs résultats ne tient qu'à la distance qui sépare la greffe autoplastique d'un membre de l'appareil orthopédique qui le remplace, ce qui reste d'éclopé, dans le premier cas, au regard du fonctionnement instinctuel (ce que Freud appelle la « cicatrice » de la névrose), ne laissant qu'un bénéfice incertain sur l'artifice compensatoire que visent les sublimations dans le second.

À vrai dire, si l'analyse confine d'assez près aux domaines ainsi évoqués de la science pour que certains de ses concepts y aient été utilisés, ceux-ci n'ont pas à chercher leur fondement dans l'expérience de ces domaines, et les essais qu'elle produit pour y autoriser théoriquement la sienne gardent un caractère problématique qui la fait toujours considérer dans la science comme constituant elle-même un problème.

C'est qu'aussi bien la psychanalyse est une pratique subordonnée par destination au plus particulier du sujet, et quand Freud y met l'accent jusqu'à dire que la science

analytique doit être remise en question dans l'analyse de chaque cas (V. « *L'homme aux loups* », *passim*, toute la discussion du cas se déroulant sur ce principe), il montre assez à l'analysé la voie de sa formation.

L'analyste, en effet, ne saurait y entrer qu'à reconnaître en son savoir le symptôme de son ignorance, et ceci au sens proprement analytique que le symptôme est le retour du refoulé dans le compromis, et que le refoulement ici comme ailleurs est censure de la vérité. L'ignorance en effet ne doit pas être entendue ici comme une absence de savoir, mais, à l'égal de l'amour et de la haine, comme une passion de l'être ; car elle peut être, à leur instar, une voie où l'être se forme.

C'est bien là qu'est la passion qui doit donner son sens à toute la formation analytique, comme il est évident à seulement s'ouvrir au fait qu'elle structure sa situation.

On a tenté d'apercevoir l'obstacle interne à l'analyse didactique dans l'attitude psychologique de postulance où le candidat se met par rapport à l'analyste, mais on ne l'a pas dénoncé dans son fondement essentiel, qui est le désir de savoir ou de pouvoir qui anime le candidat au principe de sa décision. Non plus qu'on n'a reconnu que ce désir doit être traité à l'instar du désir d'aimer chez le névrosé, dont la sagesse de tout temps sait qu'il est l'antinomie de l'amour, – si ce n'est là ce que visent les meilleurs auteurs en déclarant que toute analyse didactique se doit d'analyser les motifs qui ont fait choisir au candidat la carrière d'analyste ? (Voir Maxwell Gitelson, in « Problèmes thérapeutiques dans l'analyse du candidat normal », par exemple : *Internat. J. Psycho-Anal., 1954, n° 2, 181).*

Le fruit positif de la révélation de l'ignorance est le non-savoir, qui n'est pas une négation du savoir, mais sa forme la plus élaborée. La formation du candidat ne saurait s'achever sans l'action du maître ou des maîtres qui le forment à ce non-savoir ; faute de quoi il ne sera jamais qu'un robot d'analyste.

Et c'est bien là que l'on comprend cette fermeture de l'inconscient dont nous avons indiqué l'énigme au moment du tournant majeur de la technique analytique et dont Freud a prévu, ailleurs qu'en un propos rapide, qu'elle pût un jour résulter de la diffusion même, à l'échelle sociale, des effets de l'analyse (Freud, 1911 : Les chances d'avenir du traitement psychanalytique). L'inconscient se ferme en effet pour autant que l'analyste ne « porte plus la parole », parce qu'il sait déjà ou croit savoir ce qu'elle a à dire. Ainsi, s'il parle au sujet, qui au reste en sait tout autant, celui-ci ne peut reconnaître en ce qu'il dit la vérité naissante de sa parole particulière. Et c'est ce qui explique aussi les effets souvent

étonnants pour nous des interprétations que donnait Freud lui-même. C'est que la réponse qu'il donnait au sujet était la vraie parole où il se fondait lui-même, et que, pour unir deux sujets en sa vérité, la parole exige d'être une vraie parole pour l'un comme pour l'autre.

C'est pourquoi l'analyste doit aspirer à telle maîtrise de sa parole qu'elle soit identique à son être. Car il n'aura pas besoin d'en prononcer beaucoup dans le traitement, voire si peu que c'est à croire qu'il n'en est besoin d'aucune, pour entendre, chaque fois qu'avec l'aide de Dieu, c'est-à-dire du sujet lui-même, il aura mené un traitement à son terme, le sujet lui sortir les paroles même dans lesquelles il reconnaît la loi de son être.

Et comment s'en étonnerait-il, lui dont l'action, dans la solitude où il a à répondre de son patient, ne relève pas seulement, comme on le dit d'un chirurgien, de sa conscience, puisque sa technique lui apprend que la parole même qu'elle révèle est affaire d'un sujet inconscient. Aussi l'analyste, mieux qu'un autre, doit-il savoir qu'il ne peut être que lui-même en ses paroles.

N'est-ce pas là la réponse à la question qui fut le tourment de Ferenczi, à savoir : si, pour que l'aveu du patient vienne à son terme, celui de l'analyste ne doit pas être aussi prononcé ? L'être de l'analyste en effet est en action même dans son silence, et c'est à l'étiage de la vérité qui le soutient, que le sujet proférera sa parole. Mais si, conformément à la loi de la parole, c'est en lui en tant qu'autre que le sujet trouve son identité, c'est pour y maintenir son être propre.

Résultat bien éloigné de l'identification narcissique, si finement décrite par M. Balint (V. plus haut), car celle-ci laisse le sujet, dans une béatitude sans mesure, plus offert que jamais à cette figure obscène et féroce que l'analyse appelle le Surmoi, et qu'il faut comprendre comme la béance ouverte dans l'imaginaire par tout rejet *(« Verwerfung »* : Voir Freud : le cas de l'homme aux loups. *Ges. Werke, 12,* 111) des commandements de la parole.

Et nul doute qu'une analyse didactique n'ait cet effet, si le sujet n'y trouve rien de plus propre à témoigner de l'authenticité de son expérience, par exemple de s'être énamouré de la personne qui lui ouvrait la porte chez son analyste en la prenant pour l'épouse de celui-ci. Fantaisie piquante sans doute

par sa spécieuse conformité, mais dont il n'a guère à se targuer d'y avoir pris la connaissance vécue de l'Œdipe, bien plutôt destinée qu'elle est à la lui dérober, car, à s'en tenir là, il n'aura vécu rien de plus que le mythe d'Amphitryon, et à la façon de Sosie, c'est-à-dire sans y rien comprendre. Comment s'attendre dès lors à ce que, si subtil qu'il ait pu apparaître en ses promesses, un tel sujet, quand il aura à opiner en la question des variantes, se montre autrement que comme un suiveur habité de racontars ?

Pour éviter ces résultats, il faudrait que l'analyse didactique, dont tous les auteurs notent que les conditions ne sont jamais discutées que sous une forme censurée, n'enfonçât pas ses fins comme sa pratique dans des ténèbres toujours plus profondes, à mesure [37812 C10 p. 11]que croît le formalisme des garanties qu'on prétend y apporter : comme Michael Balint *(*« Formation analytique et analyse didactique », 1954) le déclare et le démontre avec la plus grande clarté.

Pour l'analyse, en effet, la seule quantité des chercheurs ne saurait emporter les effets de qualité sur la recherche, qu'elle peut avoir pour une science constituée dans l'objectivité. Cent psychanalystes médiocres ne feront pas faire un pas à sa connaissance, tandis qu'un médecin, d'être l'auteur d'une œuvre géniale dans la grammaire (et qu'on n'aille pas imaginer ici quelque sympathique production de l'humanisme médical), a maintenu, sa vie durant, le style de la communication à l'intérieur d'un groupe d'analystes contre les vents de sa discordance et la marée de ses servitudes.

C'est que l'analyse, de progresser essentiellement dans le non-savoir, se rattache, dans l'histoire de la science, à son état d'avant sa définition aristotélicienne et qui s'appelle la dialectique. Aussi bien l'œuvre de Freud, par ses références platoniciennes, voire présocratiques, en porte-t-elle le témoignage.

Mais du même coup, loin d'être isolée, ni même isolable, elle trouve sa place au centre du vaste mouvement conceptuel qui à notre époque restructurant tant de sciences improprement dites « sociales », changeant ou retrouvant le sens de certaines sections de la science exacte par excellence, la mathématique, pour en restaurer les assises d'une science de l'action humaine en tant qu'elle se fonde sur la conjecture, reclasse, sous le nom de sciences humaines, le corps des sciences de l'intersubjectivité.

L'analyste trouvera beaucoup à prendre de la recherche linguistique dans ses développements modernes les plus concrets, pour éclaircir les difficiles problèmes qui

lui sont posés par la verbalisation dans ses abords technique et doctrinal. Cependant qu'on peut reconnaître, de la façon la plus inattendue, dans l'élaboration des phénomènes les plus originaux de l'inconscient, rêves et symptômes, les figures mêmes de la désuète rhétorique, qui se montrent à l'usage en donner les spécifications les plus fines.

La notion moderne de l'histoire ne sera pas moins nécessaire à l'analyste pour comprendre sa fonction dans la vie individuelle du sujet. Mais c'est proprement la théorie du symbole, reprise de l'aspect de curiosité où elle s'offrit à la période qu'on peut dire paléontologique de l'analyse et sous le registre d'une prétendue « psychologie des profondeurs », que l'analyse doit faire rentrer dans sa fonction universelle. Nulle étude n'y sera plus propre que celle des nombres entiers, dont l'origine non empirique ne saurait être par lui trop méditée. Et, sans aller aux exercices féconds de la moderne théorie des jeux, voire aux formalisations si suggestives de la théorie des ensembles, il trouvera matière suffisante à fonder sa pratique à seulement apprendre, comme s'emploie à l'enseigner le signataire de ces lignes, à compter correctement jusqu'à quatre (soit à intégrer la fonction de la mort dans la relation ternaire de l'Œdipe).

Il ne s'agit pas là de définir les matières d'un programme, mais d'indiquer que pour situer l'analyse à la place éminente que les responsables de l'éducation publique se doivent de lui reconnaître, il faut l'ouvrir à la critique de ses fondements, faute de quoi elle se dégrade en effets de subornement collectif.

C'est à sa discipline intérieure qu'il appartient pourtant d'éviter ces effets dans la formation de l'analyste et par là d'apporter la clarté en la question de ses variantes.

Alors pourra être entendue l'extrême réserve avec laquelle Freud introduit les formes mêmes, depuis lors plus communément reçues, de la « cure-type » en ces termes :

« Mais je dois dire expressément que cette technique n'a été obtenue que comme étant la seule appropriée pour ma personnalité ; je ne me hasarderais pas à

contester qu'une personnalité médicale constituée tout autrement pût être amenée à préférer des dispositions autres à l'endroit des malades et du problème à résoudre » (in « Conseils au médecin pour le traitement psychanalytique » : passage traduit par l'auteur de cet article).

Car cette réserve alors cessera d'être reléguée au rang de signe de sa profonde modestie, mais sera reconnue pour affirmer cette vérité que l'analyse ne peut trouver sa mesure que dans les voies d'une docte ignorance.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

AULU-GELLE – Nuits attiques. – 2, chap. 4.

BALINT M. – Amour pour la mère et amour maternel. – *Internat. J. Psycho-Anal.,* 1949, 251-259.

BALINT M. – Amour et haine. – *In* « Primary love and psychoanalytic technique ». *Hogarth Press,* édit., Londres, 155.

BALINT M. – Sur la terminaison de l'analyse. – *Internat. J. Psycho-Anal.,* 1950, 197.

Balint M. – Changements des buts et des techniques thérapeutiques de la psychanalyse. – *Internat. J. Psycho-Anal.,* 1950, 123-124.

BALINT M. – Formation analytique et analyse didactique. – *Internat. J. Psycho-Anal.,* 1954, 35. n° 2, 157-162.

XVIIIe Congrès international de psychanalyse, Londres, 1953. – *Internat. J. Psycho-Anal.,* 1954, 35, n° 2.

FENICHEL O. – Problèmes de technique psychanalytique – Psychoanal. Quart Incorporated Albany, édit., New-York, 1939 : *Presses univ France, édit*, Paris.

FERENCZI S – Elasticité de la technique psychanalytique. – *Internat. Zschr. Ärztl. Psychoanal.,* 1928, 14. n° 2, 207-209.

FREUD A. – Le moi et les mécanismes de défense. – *Internat. Psychoanalyt. Verlag*, édit., Vienne, 1936.

FREUD S. – Les chances d'avenir du traitement psychanalytique. –. *Ges Werke,* 1911, 8, 112-113.

FREUD S. – Conseils au médecin pour 1e traitement psychanalytique. – *Ges Werke,* 8, 376.

FREUD S. – Les pulsions et leur destin. – *Ges Werke,* 10, 210 232.

FREUD S. – *Cf.* sur le rejet : Le cas de l'homme aux loups. – *Ges Werke,* 12, 111.

FREUD S. – Au delà du principe du plaisir. – *Ges Werke,* 1920, 13, 1-69.

FREUD S. – Psychologie collective et analyse du moi – *Ges Werke*, 1921, 13, 71-161.

FREUD S. – La dénégation. – *Ges Werke,* 1925, 14, 11-15.

FREUD S. – Malaise de la civilisation. – *Ges Werke,* 1929, 14.

FREUD S. – L'analyse finie et l'analyse sans fin. –*Ges Werke*, 16, 93.

GITELSON M. – Problèmes thérapeutiques dans l'analyse du candidat « normal » – *Internat. J. Psycho-Anal.,* 1954, 35 n° 2, 174-183.

HOFFER W – Trois critères psvcho-logiques pour déterminer le traitement. – *Internat. J. Psycho-Anal.*, 1950, n° 3, 194-195.

KNIGHT R. P. – Conditions actuelles de l'organisation de la Psychanalyse aux États-Unis. – *J Am. Psychoanal. Ass., av.* 1953, 1, n° 2, 197-221.

LACAN J. – L'agressivité en psychanalyse – *Revue franç. de Psychanalyse,* 1948, 3, 367-388.

LACAN J. – Le stade du miroir. – *Rev. Franç. Psychanal.,* 1949, 449-455.

LAGACHE – Le problème du transfert. – XIVe Conférence des psychanalystes de langue franç., Paris, Ier nov 1951, *in Rev. franç. Psychanal.*, 1952, 16, n° 1-2.

REICH W. – L'analyse de caractère. – *Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal.,* 1928, 14, n° 2 180-196. Trad. angl. *in The psychoanalytic reader. Hogarth Press*, édit., Londres. 1950.

REIK TH – Entendre avec la troisième oreille – (Listening with the third ear). – *Garden City book*, New York, 1951.

STERBA R – Le sort du Moi dans la thérapeutique analytique – *Internat. J. Psycho-Anal.*, 1934. n° 2-3, 118-126.

Intervention sur l'exposé de Mme Aubry « Ambivalence et mécanismes autopunitifs chez une enfant séparée », à la Séance de la Société française de psychanalyse du 22 mars 1955.

M. LACAN – Mes devoirs vont être plus simples à accomplir qu'ils ne l'étaient depuis quelque temps, puisque aujourd'hui c'est une séance scientifique de la Société de psychanalyse que j'ouvre, et de toute façon je n'ai pas besoin naturellement de vous présenter Madame Aubry, qui va aujourd'hui vous communiquer un cas, auquel elle a donné pour titre, au moins provisoire : « Ambivalence et mécanismes autopunitifs chez une enfant séparée ».

Intervention de Mme Aubry et projection d'un film avec son commentaire […]

Discussion :

M. LACAN – Tu peux ajouter quelques mots.

MME AUBRY – Non, je n'ai vraiment plus grand-chose à dire.

MME FRANÇOISE DOLTO – Comment émet-elle les sons ? Est-ce que c'est situé dans le masque ? ou dans la gorge ?

M. LACAN – On va sérier les questions, si tu veux. On pourrait d'abord remercier Mme Aubry d'avoir montré un pareil film. C'est quand même un très bon instrument de travail, la caméra, et spécialement pour – il faut bien le dire – ces bornes encore, c'est le moins qu'on puisse dire, à demi explorées du comportement. C'est extrêmement saisissant de voir une chose comme celle-là tout au long des mois. Je pense que les vérités premières méritent toujours d'être rappelées, et on voit là à quel point c'est primitif ou régressif, comme vous voudrez que ce soit, un comportement humain, à quel point il diffère d'un comportement animal. C'est

quelque chose d'extraordinairement structuré et tout à fait spécialement par cette mystérieuse agressivité que nous voyons ponctuer toute l'analyse du comportement. Mais certainement, encore que ce soit toujours avec un emploi adéquat, pour l'usage que tu as fait du terme agressivité, il n'en reste pas moins que nous avons l'impression que cela désigne des choses à des niveaux différents au départ ; dans le début, il s'agit vraiment de quelque chose de fondamental qui se rapporte à toute la structuration de l'objet pour un petit humain même très perturbé comme celui-ci, et qu'ensuite cela concerne des éléments que j'aimerais mieux appeler agression, voire, dans certains cas, décharge motrice, et qui ont une valeur alors beaucoup plus symptomatique à proprement parler. La preuve, c'est qu'on peut les [44]interpréter et que, sans même que nous soyons entrés dans le détail de la technique psychothérapique qui a été employée, c'est le plan de l'interprétation sur lequel ça fusait tout de suite tout autour. Françoise disait : comportement homosexuel typique… peu importe qu'on ait tort ou raison… mais il s'agissait d'interpréter alors là les manifestations agressives comme symptômes, ce qui est évidemment autre chose que ce rapport fondamental que nous appelons aussi facteur d'agressivité. En fait, ce que nous essayons toujours de poursuivre à partir de ce que perd d'une façon tout à fait définie l'adulte est encore plus utile quand il s'agit de l'enfant. Pour ne pas rester dans le vague, là comme toujours, nous voyons que la psychanalyse d'enfant, c'est ce qu'il y a de plus difficile et, tout à fait parallèlement, l'observation et l'interprétation d'un comportement d'enfant, c'est encore plus difficile qu'un comportement d'adulte.

Je crois que sur ces remarques tout à fait générales qui, évidemment, ne pourraient servir que d'introduction à une étude tout à fait serrée et systématique des différents secteurs et segments d'un film comme celui-ci qui, je pense, n'est que l'un d'entre tous les documents que vous accumulez dans les services, et je crois que c'est uniquement sur la base de documents comme ceux-là qu'on peut faire une étude sérieuse à laquelle puissent participer même ceux-là qui ne participent pas à la vie de tous les jours d'un service comme celui de Mme Aubry, il reste que tout naturellement

la première question qui vient à l'esprit, c'est celle sur laquelle je disais que tu nous laisses sur notre faim, c'est tout de suite celle qui était engagée par Françoise : commencer en somme à interroger Mme Ortigues, si j'ai bien compris, c'est-à-dire à lui demander qu'est-ce qu'elle a fait pour tout cela ? Quel était son rôle dans cette affaire ? Nous ne pouvons pas, en tant qu'analystes, à l'occasion ne pas nous intéresser à différentes étapes de ce traitement et à la façon dont Mme Ortigues a abordé le sujet.

MME AUBRY – Je ne suis pas tout à fait d'accord, parce que Mme Ortigues va faire un travail très détaillé sur le traitement de cette enfant, qui est quelque chose à part, qui méritera une séance à elle toute seule certainement, et sur l'évolution et la technique et ce qui s'est passé. Dans mon esprit, je pensais que ce soir nous pouvions peut-être justement discuter plus précisément les symptômes cliniques tels qu'ils apparaissent en dehors de la thérapie.

M. LACAN – Nous allons voir à l'épreuve si c'est en effet possible de limiter ainsi le sujet.

MME AUBRY – Je crois que si on pouvait limiter ce serait mieux, parce que si nous voulons étudier le cas en détail, il me semble que cela va nous entraîner un petit peu loin. Il me semble que ce qui pourrait servir de base à la discussion. Ambivalence et mécanismes autopunitifs chez une enfant séparée [45] c'est le fait que dans ce comportement régressif du début, ce n'est peut-être pas complètement apparent dans le film, mais c'est en tout cas apparent chez d'autres enfants – il y a une absence de relation complète. Et alors là on est toujours gêné avec le terme relation d'objet, parce que ces enfants ne se relatent qu'à des choses, et « relation d'objet », dans le langage analytique, a une tout autre signification.

M. LACAN – Qui n'exclut pas la relation aux choses.

MME AUBRY – Mais enfin, pendant longtemps cette enfant est totalement et entièrement ambivalente envers tout, aussi bien envers les personnes qu'envers les choses, qu'envers la nourriture, qu'envers n'importe quelle activité, c'est-à-dire qu'il faut redéfinir ou repréciser la signification du terme,

c'est-à-dire qu'il y a un conflit entre le désir qu'elle a d'avoir, de faire, de toucher, d'entrer en relation, et la peur qu'elle en a et l'impossibilité qu'elle en a ; et avec comme conséquence, chaque fois qu'elle a une satisfaction quelconque, la nécessité de retourner quelque chose sur elle-même ; on saisit là tout de même un mécanisme qui est très particulier, puisque c'est à partir du moment où elle est arrivée à extérioriser cette agression ou cette prise de contact qu'elle n'a plus eu besoin de se battre et de s'arracher les cheveux. Cela me paraît le point crucial.

M. LACAN – Il y a beaucoup plus d'éléments en présence que cela. Au départ, par exemple, la façon dont elle est par rapport à la nourriture, c'est-à-dire à la fois très fixée, très centrée sur cet objet, et en même temps se tenant dans une position où elle se détourne de l'objet ; elle est fixée dans une position détournée. L'objet est parfaitement existant, et nous appellerons cela ambivalence si nous n'avons pas de meilleur mot ; à la vérité, l'usage est peut-être un peu trop extensif pour ce terme ; c'est beaucoup plus tard, dans son évolution vers l'amélioration, son évolution proprement psychothérapique, c'est en ce sens qu'il est tout à fait difficile de la négliger, qu'il apparaît des rapports réciproques à proprement parler avec l'autre, qui apparaît beaucoup plus tardivement. Je crois qu'il ne serait tout de même pas dépourvu d'intérêt de savoir, au milieu de tout cela, à quel moment pouvait se situer une certaine communication parlée, par exemple, car dès le début tu as dit : « Mme Ortigues est là en train de lui interpréter son balancement ou son refus de nourriture » ; « interpréter », dans quel sens faut-il l'entendre ? Est-ce que Mme Ortigues lui parle et comment… ?

M. BERGE – Je me demande si, à la lumière de ces considérations, il est tout à fait possible de parler d'autopunition, surtout au début. Il y a un tel degré d'autisme, il n'y a pas besoin de parler d'autopunition pour la voir tourner son agressivité contre elle-même, c'est comme de l'auto-érotisme, je ne vois pas[46]comment et pourquoi on peut faire introduire une idée qui suppose la culpabilité et toutes sortes de choses qui ne m'apparaissent pas d'une façon très claire. Même plus loin, je ne suis pas absolument sûr, quand elle se tape elle-même pour avoir reçu un coup, et si au fond on ne peut pas imaginer…

M. LACAN – Au premier aspect, c'est vraiment l'automatisme de répétition à l'état pur tel que nous le montre Freud. Quand Freud nous parle d'automatisme de répétition, ça doit être élémentairement quelque chose comme ça.

M. BERGE – J'ai compris cela comme ça : automatisme de répétition.

M. LACAN – À quel point c'est structurant déjà dès le départ…

MME F. DOLTO – On a parlé d'automatisme de répétition quand elle a reçu un coup, mais au début je ne crois pas qu'on puisse parler de cela, quand elle se tape sur la tête au moment où elle a une idée, il me semble que ce soit précisément par la sensation d'une tension dans sa tête : elle sent qu'elle a une tension dans sa tête et elle appuie dessus. Un bébé, quand il a quelque chose qui l'intéresse, tape dessus ; or, elle tape sur ce qui l'intéresse ; c'est une expression d'adulte de dire cela.

MME AUBRY – Autodestruction… parce que quand elle s'arrache les cheveux…

MME F. DOLTO : Auto-intérêt d'un type extrêmement régressif. Je crois que c'est d'autant plus curieux que quand elle a renversé le biberon elle revient vers l'adulte, avec une expression… si vous avez remarqué… dans laquelle la tête rentre dans le corps. Je ne sais pas si vous avez remarqué, les yeux qui se lèvent vers elle dans une expression extraordinairement humaine de soumission… c'est toi la tête, et moi je suis le reste… elle rentre sa propre tête… c'est pour cela que je crois, quand elle tape sur sa tête au départ, c'est qu'elle n'est qu'un, elle n'a pas de relation autre, elle se rend compte qu'il y a une tension dans cette partie de son corps et après, la tension se trouve être dans l'autre dont elle attend une référence à elle-même. J'ai retenu cette scène dans laquelle elle revient avec des yeux extraordinairement humains… On dirait qu'elle dit : « Pourquoi ? – Grâce à toi je peux prendre contact… jusque-là j'ignorais que tu étais extérieure à moi, à partir de maintenant j'attends de toi la présence !… »

M. BERGE – Il semble plutôt que ce soit une possibilité de prendre contact progressivement avec l'extérieur.

MME F. DOLTO – Finalement on a tendance à projeter du coupable parce que cela ressemble à des réactions de culpabilité.

MME AUBRY – Disons « destruction », elle se détruit.

MME F. DOLTO – Mais quand un enfant un peu plus grand s'intéresse à un papier qu'il détruit, ce n'est pas pour le détruire puisque c'est jubilatoire ; nous disons, nous, que cela détruit parce que cela morcelle, mais ce morcellement [47]est une acceptation ; elle accepte sa tête comme elle accepte un papier qu'on déchire.

MME AUBRY – Oui, mais elle titube après avoir pris sa nourriture.

MME MARCUS-BLAJAN – Pour la dernière question, j'ai vu certains nourrissons qui, quand ils avaient pris leurs repas, faisaient absolument comme des êtres ivres ; ils ont une façon de ballotter leur tête, même quand ils la tiennent droite, qui m'a frappée. Je ne sais pas si cela a rapport avec ça.

Ce que je voulais dire, c'est à propos des enfants qui s'arrachent les cheveux et d'autres qui se tapent la tête. J'en ai vu un certain nombre, et je pense que je ne suis pas la seule, des enfants qui n'ont pas du tout été traumatisés de cette façon qui ont toujours vécu dans leur famille, bien sûr avec un élément névrotique. Si je les ai vus, ce n'était pas seulement pour ça, c'est parce que la mère était anxieuse. Je pense donc que ce mécanisme-là se voit en dehors des graves traumatismes et je dois dire que je n'ai pas très très bien compris. J'ai vu que c'était en rapport avec l'auto-érotisme, il n'y a aucun doute, ce sont des enfants qui font ça quand ils sont seuls, l'arrachement des cheveux, le suçage du pouce, et les coups rythmiques sur la tête. J'ai même des voisins qui ont porté plainte parce que l'enfant du dessus se balançait tous les soirs en tapant rythmiquement sa tête ; il se tapait violemment la tête, mais je n'ai pas pu savoir s'il avait mal à la tête ; dans certains cas, Mme Dolto dit que ce sont des enfants qui ont mal à la tête. Dans un autre cas, les enfants étaient heureuses, deux petites filles qui n'avaient jamais été séparées de leur famille, qui s'arrachaient les cheveux avec un air féroce, et qui pourtant ne semblaient pas se détester, réellement.

Quant à l'histoire de l'intention, évidemment, à cet âge-là, je crois qu'il est vraiment difficile de présumer des intentions ; je pense toujours à une histoire d'une mère qui n'a pas pu donner du lait à son enfant parce qu'elle avait un abcès au sein, et le bébé, quand elle se baissait sur lui, devant une table où elle le langeait, lui donnait des coups de pied ; à un moment donné, il a donné un coup de pied dans le sein, évidemment c'est à part, et pourtant elle a dit : « Oui, il est vraiment très méchant, il me tape sur le sein avec ses pieds. » Il est évident que ces coups de pied ne sont pas du tout agressifs.

M. LACAN – Le sens de la question, si j'ai bien compris, est celui de l'indication de gravité à tel ou tel de ces symptômes, et d'après Mme Marcus-Blajan d'une extension beaucoup plus grande, qu'il faudrait donner à certains, au moins, de ces symptômes.

MME AUBRY – Je vais répondre tout de suite que quand il y a un balancement et arrachage de cheveux, cela n'est pas obligatoirement une carence de soins maternels, mais c'est sûrement quelque chose d'assez sérieux.

(48)MME F. DOLTO – Pour moi, c'est l'opinion d'une tension, ils ne trouvent pas d'exutoire. Et comme la mère, dans ses rapports avec l'enfant, est l'exutoire, le mode d'accomplissement tout trouvé des exutoires de l'enfant, là, les relations de mère à enfant étant perturbées !…

M. LACAN – Là, si je ne me trompe, Mme Aubry a parlé de signes de gravité.

MME AUBRY – À propos des cheveux arrachés et des coups sur la tête, pas à propos des balancements, puisqu'on les voit au quatrième jour de la séparation.

M. LACAN : Et même des balancements qui se prolongent bien au-delà, chez des enfants qui ne sont pas des psychotiques, quand ce balancement se poursuit d'une façon rythmique au-delà de deux à trois ans.

M. PIDOUX – À propos des démarches de tout à l'heure et des balancements, je voudrais poser une question. Est-ce qu'on a fait un examen neurologique de l'enfant ?

MME AUBRY – Oui, il y a eu un examen neurologique.

M. PIDOUX – Et un examen électro-encéphalographique ?

MME AUBRY – Je n'ai eu qu'un dossier médical réduit et je n'ai pas pu avoir tous les documents. J'ai la liste des poids, mais je n'ai pas vu signaler d'électro-encéphalogramme ; maintenant, je peux vous répondre par expérience que chez ces enfants-là il y a en effet de petites modifications de l'électro-encéphalogramme qui sont simplement des modifications indiquant un électro d'enfant plus jeune,

c'est-à-dire que le rythme de base est un petit peu plus long ; cette enfant a cinq ans, mais il ne faut pas oublier qu'à son entrée elle avait le poids et la taille de trois ans, et habituellement l'électro est également immature chez les enfants qui ont subi des carences. Je ne multiplie pas ces examens parce que cela fait extrêmement peur aux enfants ; j'en ai fait un certain nombre parce que je voulais tout de même avoir des renseignements mais je dois dire que finalement, maintenant je ne les fais plus beaucoup.

M. PIDOUX – Pour la démarche, j'ai eu l'impression, jusqu'à un certain stade du film, qu'elle marchait en suivant vraiment certaines situations.

MME AUBRY – Oui, oui… cette démarche est apparue à une certaine date, elle a duré un mois ou six semaines, avec des circonstances bien précises.

MME ORTIGUES – Elle a commencé exactement la première fois après avoir absorbé de la nourriture ; aussitôt qu'elle eut avalé la première bouchée, elle s'est mise à tituber. Sa marche n'est pas tout à fait normale pour une enfant de son âge, mais aussitôt qu'elle mangeait et buvait elle se mettait à être désarticulée complètement.

MME AUBRY – C'était par courtes périodes et dans certaines circonstances.

M. PIDOUX – Autre question : est-ce que vous avez constaté des différences quelconques entre les balancements, latéraux ou postérieurs ?

(49)MME AUBRY – Pas spécialement. Il semble que le balancement, par exemple, à quatre pattes, donne plus l'impression de donner une satisfaction érotique à l'enfant que le balancement latéral. C'est tout ce que l'on peut dire d'après les images que j'ai, puisqu'il y a beaucoup de balancements qui sont filmés. Ce sont les mouvements de bouche et les mimiques qui accompagnent le balancement qui indiquent l'intensité, le degré d'autisme, mais pas le caractère du balancement.

M. BERGE – Quand on voit le balancement latéro-postérieur, sur le film on a une impression beaucoup plus normale que le balancement latéral du début. Cela paraît beaucoup plus compréhensible, plus près de nous.

M. PIDOUX – À propos des deux stades, dont le balancement et les coups, on sent d'après ce que disait Françoise Dolto que c'est contemporain, les coups étant plus régressifs que le balancement. Chez mes possédés africains, le balancement se trouve systématiquement dans une catégorie de possédés qui sont ceux que je rencontre dans les brutes traditionnelles du lieu, tandis que chez les possédés qui ont recours aux crises de possession assez artificiellement produites parce que justement cela leur arrive quand ils sont isolés à des milliers de kilomètres de chez eux, la crise de possession commence par des coups qu'ils se donnent sur la figure ou bien par des chutes répétées sur la tête. On ne rencontre jamais le balancement chez les autres.

MME AUBRY – Je suis en train d'essayer de me remémorer des balancements et je crois que Berge a raison ; la plupart de ces balancements graves étaient des balancements latéraux. Il y en avait tout de même quelques-uns qui étaient d'avant en arrière, mais la plupart étaient latéraux, et, en tous les cas, ceux auxquels je pense, les plus graves, étaient latéraux. N'est-ce pas, Rosine Lefort, vous avez aussi cette impression ?

MME ROSINE LEFORT – Les balancements latéraux sont plus rares.

M. BERGE – Là surtout, on a l'impression d'une évolution. On a l'impression qu'elle est amenée à un balancement latéro-supérieur…

MME ROSINE LEFORT – Dans le film, quand elle se balance d'avant en arrière, c'est qu'elle essaie de s'empêcher de se masturber.

MME AUBRY – C'est un stade plus avancé. Monique, dans l'autre film – forme également très grave –, se balançait d'avant en arrière avec un papier sous le menton. Mais je crois que la différence est dans l'expression de la figure qui l'accompagne.

MME F. DOLTO – Pour revenir à la démarche titubante, je pensais que cela pouvait être provoqué par la sensation dans l'estomac. J'ai eu l'observation d'un adulte, séparé de sa mère quand il avait trois ans, et qui, quand il est arrivé à la campagne, a passé plusieurs années à ne pas pouvoir marcher après qu'il [(50)]avait mangé ; il ne buvait pas de vin et il était pourtant obligé de s'étendre sur un banc, ; si on le mettait debout, il avait les jambes en coton. Il s'en souvenait très bien parce qu'il avait été beaucoup grondé pour cela. Quelquefois il lui arrivait, pour ne pas être grondé, d'aller s'affaler le ventre en l'air pour attendre un petit peu avant de partir à l'école ; il était comme saoul.

Et puis, j'ai une observation curieuse d'une personne que je connais, adulte, qui ne peut pas supporter dans l'estomac la sensation de l'eau Perrier sans être beaucoup plus saoule qu'avec du vin. C'est curieux ; ce sont tout de même des sensations stomacales qui peuvent provoquer un malaise de perte d'équilibre.

Je vous donne ces deux observations : rapports de certaines sensations d'estomac, qui, chez le premier, s'accompagnent de sensations différentes de la statique des jambes.

MME AUBRY – Pour la parole, Mme Ortigues, est-ce que vous pouvez dire ce qu'elle disait au début comme phonèmes : Ma…ma.

MME ORTIGUES – Elle chantonne très souvent Ma…ma sur des airs comme Frère Jacques, tout ce que la jardinière chante. Elle connaît quantité de chansons, et alors au milieu des « Ma…ma » de temps en temps se glisse « pa…pa » tout à fait isolé.

MME AUBRY – Guttural, ou nasal ?

MME ORTIGUES – Il y a de tout. Parfois, dans les moments de grande anxiété, on a l'impression que son rire, aussi bien que sa parole, viennent de l'estomac, pas du tout de la gorge ; c'est une espèce de rire, de parole vomissement, on a l'impression qu'elle va vraiment cracher ses entrailles ; cela fait penser à des rugissements. J'ai essayé de l'imiter, mais j'en suis tout à fait incapable. Plus elle est contente et détendue, plus le timbre de la voix remonte ; quand elle est souriante et dans un moment détendu, c'est une voix très, très haut placée et très légère. Cela se promène tout le temps partout.

M. LACAN – Qu'est-ce qu'elle comprend de vos interventions parlées ?

MME ORTIGUES : Elle comprend tout, ou presque tout.

M. LACAN – C'est votre opinion.

M. BERGE – Dès le début ?

MME ORTIGUES – Au début, j'ai très peu parlé ; à peu près pas pendant deux à trois mois ; et quand j'ai parlé, j'ai eu l'impression qu'elle comprenait tout de suite. D'ailleurs dans la vie courante, elle comprend très bien ce qu'on lui dit.

MME AUBRY – Il y a toujours un problème chez ces enfants excessivement autistes, on peut se demander ce qui se passe quand on interprète. Est-ce que c'est parce qu'on parle tout haut et que soi-même en parlant on réalise, on fait quelque chose qui donne une intonation de voix que les enfants comprennent, [51]ou une mimique, que le fait de parler nous aide à transmettre à l'enfant quelque chose ? Ou bien est-ce qu'ils comprennent vraiment le sens des paroles ? Il y a certainement des moments où on se dit qu'ils ne peuvent pas comprendre les paroles compliquées qu'on leur dit, et cependant ils ont l'air de comprendre puisque telle ou telle activité étant interprétée se modifie aussitôt selon l'interprétation. Donc, il y a quelque chose qui se passe.

M. BERGE – C'est tout le problème général de l'apprentissage de la parole.

MME AUBRY – Mais quand nous ne le savons pas…

M. LAGACHE – Je voulais faire remarquer qu'il est bien difficile, en effet, d'interpréter le sens de tous ces comportements et que tout dépend un peu des préférences qu'on a pour tel ou tel système d'interprétation. Mme Aubry a parlé en quelques mots de ce qui implique un certain dédoublement de la personnalité de l'enfant ; Mme Dolto, elle, a parlé en termes temporels, mais nous savons qu'elle aime beaucoup la notion du […]. Comment s'en tirer ? Probablement est-il très difficile d'interpréter un comportement isolément ; il faudrait étudier de nombreux comportements chez un enfant, chez plusieurs enfants. Je ne sais pas… vous connaissez sans doute les travaux anciens de Wallon sur l'enfant turbulent. Il y a un système d'interprétation qui est bien différent puisqu'il est essentiellement neurologique et génétique. Par exemple, le comportement de l'enfant qui se donne des coups à lui-même, qu'il décrit chez les enfants présentés comme idiots, mais dans un certain contexte social, notamment, comme manifestation d'intolérance à la présence d'autrui. Qu'est-ce que cela veut dire exactement ? Il est probable que nous avons encore beaucoup à travailler pour parvenir à une solution.

Vous avez aussi parlé d'autopunition. Mais est-ce que c'est descriptif ou interprétatif ?

Mme AUBRY – Descriptif. J'ai dit : « autodestruction ». C'est descriptif.

M. LACAN – Moi, ce qui m'a frappé, c'est qu'elle n'est pas si destructrice que cela ; elle n'a pas démoli grand-chose ; on peut voir pire chez des sujets tout à fait normaux. Alors, je crois que là aussi il faut réserver son jugement.

MME AUBRY – Je ne peux apporter aucune preuve de cette interprétation.

Mme FAVEZ-BOUTONIER :… d'auto-agression…

M. LACAN – C'est toute la question.

MME AUBRY – Je ne peux apporter aucune preuve, mais j'ai tout de même vu et revu ces enfants, et j'ai une espèce d'impression d'ensemble. Je ne peux pas m'empêcher tout de même d'être frappée par plusieurs choses. D'abord, il y en a qui perdent le goût de vivre ; c'est le maximum, si vous voulez, de la destruction. Nous en avons vu souvent qui vraiment donnent l'impression de ne pas avoir envie de vivre ; ils ont cessé de lutter ; à ce moment-là, ce sont des [52]enfants qui s'affalent complètement dans leur lit et qui se laissent mourir, de faim, de tout.

M. LACAN – Le cas de Spitz…

MME AUBRY – Mais en moins spectaculaire. Dans ce qu'a montré Spitz, on voit tout de même un enfant activement prostré, tandis que je pense au petit Ronsard, c'était un enfant qui, lorsqu'on l'asseyait dans le lit, était écroulé au fond du lit trente secondes après ; c'était un enfant qui se laissait mourir. Évidemment, on leur fait de la cortisone, on est arrivé, par des moyens médicaux, à les remonter tout de même, mais il y a là le triomphe de l'instinct de mort sur l'instinct de vie qui est tout de même quelque chose de très destructif. C'est l'impression que cela donne. Je ne peux pas vous dire autrement.

M. BERGE – C'est beaucoup plus autodestructif…

MME AUBRY – C'est le maximum, mais nous avons tous les intermédiaires. Tous les enfants qui, à chaque traumatisme, réagissent sur le plan somatique. L'enfant qui, chaque fois que la thérapeute s'absente, fait une otite et cela, six fois de suite. Ce n'est tout de même pas par hasard. Et puis, il y a les enfants qui se font du mal, qui tombent, qui se cassent.

M. BERGE – L'accidentisme de Spitz.

MME AUBRY – Il y en a très peu qui se cassent ; ils réagissent ou sur le plan somatique ou dans cette espèce de laisser-aller morne où ils s'enfoncent.

M. LACAN – Cela ne me semble pas facile de se casser.

MME AUBRY – J'avais défendu qu'on les attache, mais ils tombent tout le temps du lit. Je suis étonnée qu'ils ne se fassent pas plus de fractures. Ils réagissent sur le plan somatique, et avec un automatisme de répétition, là aussi, ce qui est tout de même très curieux, parce que c'est sur l'otite que ça revient, ou sur l'intestin, selon l'enfant, ou sur la bronchite. Tout cela donne une impression d'autodestruction plus que d'autofrustration. C'est pour cela que ce terme m'est venu à l'esprit, comme je vous l'ai dit à titre très provisoire, mais il ne me satisfait pas.

M. LAGACHE – On peut au moins essayer de poser le problème, parce que tout de même si on adopte le système d'interprétation comme celui de Mme Dolto qui dit : cela semble une tension au niveau de la tête et il se frappe à l'endroit où il sent une tension, on a tout de même des références, au moins de biologie générale, pour interpréter cela. Je pense pour le moment au réflexe d'autonomie qui correspond bien à une description de ce genre. Si vous prenez un lézard par la queue ou si vous cassez le segment distal de la patte d'un crabe, vous voyez tomber le segment proximal. C'est de cela qu'il s'agit, et c'est extrêmement important au point de vue biologique, puisque toutes les histoires de démangeaison, de chatouillements, peut-être même d'excitation et de satisfactions sexuelles ont été rattachées à ces réactions.

(53)Ou bien alors, si vous parlez d'autopunition, il faut admettre un univers et que l'univers de cet enfant est un univers à lui. Cela n'est pas exclu ; je ne suis pas du tout rebelle à admettre la précocité du monde de l'enfant et d'un certain manichéisme précoce.

MME AUBRY – Ce serait plutôt sous la forme d'automatisme de répétition ; il a un traumatisme en étant séparé de sa mère et il ne peut plus que retrouver des sensations pénibles.

MME MARCUS-BLAJAN – C'est qu'il aurait été battu s'il se bat lui-même.

MME F. DOLTO : Il ne peut pas être battu que sur la tête.

M. LAGACHE – Je crois que c'est trop simple ou pas assez.

M. LACAN – Je crois que des notions aussi massives que celle de régression sont toujours dangereuses à admettre comme fournissant en quelque sorte la règle pour apprécier un niveau, parce que même s'il y a régression, ces régressions peuvent être discordantes, et là ce qui paraît frappant chez cette jeune enfant, c'est qu'il semble, par exemple, d'après ce que disait tout à l'heure Mme Ortigues, qu'elle était capable d'entendre quelque chose, de comprendre quelque chose, de comprendre une phrase articulée bien avant que nous ayons enfin la preuve qu'elle réalisait l'autre être comme son semblable ; c'est tardivement que nous voyons apparaître ces jeux de rétorsion où à la fois elle boit, elle fait boire, elle revient à elle. Pour employer un langage qui est celui d'un certain nom que tu emploies, il semble que, sur le plan imaginaire, elle n'ait fait sa conquête que beaucoup plus tardivement que sur le plan d'une certaine appréhension symbolique, partielle peut-être, mais sûrement possible, parce que très tôt Mme Ortigues a pu lui communiquer des choses, alors qu'il n'est pas sûr qu'à ce moment-là il n'y ait rien en elle qui ait correspondu à ce jeu qui apparaît tardivement dans la thérapeutique. Voilà, par exemple, un élément qui est tout à fait frappant, et il semble là qu'on puisse moins parler de régression que de discordance dans l'établissement des fonctions ; une fonction déjà établie précocement et en quelque sorte boiteuse parce que non soutenue par le rapport imaginaire à l'autre ; l'autre est constitué en quelque sorte plus tardivement que le rapport lui-même parlé, par exemple. C'est une simple question que je pose, mais qui me paraît suggérée par ce que nous avons vu.

M. LAGACHE – Simple question, d'autant plus qu'au point de vue génétique la date de l'établissement du langage est beaucoup plus variable que celle de la stabilisation de l'ego.

M. LACAN – Ce qui, évidemment, permet de concevoir ces discordances. C'est un type qu'il faut rapprocher des autres…

M. LAGACHE – Une première chose qui m'a frappé, c'est que dans une discussion comme celle-ci, on devrait être obligé de faire la distinction entre tout d'abord [54]l'expression de quelque chose, que l'on appelle cela conflit ou tension, ou rapport à une situation vécue, etc., et, d'autre part, les modes et les moyens de tension eux-mêmes.

M. Lacan tout à l'heure en a parlé. Je crois que c'est très important, en effet, il n'y a qu'à relire Bourneville pour retrouver toutes ces descriptions-là. Il n'y a qu'à se souvenir des stéréotypies de jeu de […] qui sont tellement proches de ceux de certains schizophrènes pour voir qu'il y a déjà un mode d'exprimer quelque chose qui peut appartenir à des niveaux différents et qui s'exprime de la même façon, d'autre part il y aurait une distinction à faire, par exemple, entre un idiot dont on ne peut pas dire qu'il régresse quand il se donne des coups – un enfant normal ne se donne pas de coups –, et, d'autre part, un enfant comme celui-ci qui n'est pas un idiot, qui se donne aussi des coups. Alors, comment peut-on appréhender au fond les différences structurales qu'il peut y avoir dans ces trois cas, par exemple ?

MME AUBRY – Vous parlez des idiots d'asile. Ils sont en carence également.

M. LANG – Je peux vous citer un cas que j'ai vu il n'y a pas très longtemps hospitalisé dans mon service et qui se présentait exactement comme cette petite fille, qui avait une grosse atrophie corticale, avec des anomalies encéphalographiques très importantes et qui présentait, je dois dire, cette même expression, et c'est à cela que je voulais en venir en second lieu, à cette même expression que l'on voit au début du film, qui ne me semble pas être l'anxiété ; c'est la question que je voulais poser dans la deuxième partie du film, à peu près vers le deuxième mois cette petite fille me paraît avoir une expression que l'on peut qualifier d'anxieuse, alors qu'il m'a semblé qu'il ne s'agissait pas d'anxiété au début du film, je me trompe peut-être, d'une expression un peu de celle de la bête aux abois. Je voudrais savoir si effectivement il ne s'est pas passé quelque chose là qui pourrait justement correspondre à ce champ d'investigation qui peut vous être imparti pour distinguer ces états prépsychotiques des états de déficience intellectuelle ou d'autres états encore.

La troisième remarque que je voulais faire concerne la structuration temporo-spatiale. On a parlé tout à l'heure de cette titubation, on a demandé si cette enfant avait marché toujours comme cela, etc. Est-ce que c'est une enfant qui sur le plan du corps est structurée normalement ou est-ce qu'il n'existe

pas chez elle des déficiences, des troubles de structuration temporo-spatiale, comme sembleraient l'indiquer certaines des vues que nous avons observées tout à l'heure, et en particulier quelque chose qui est très fréquent chez des enfants, il me semble, du moins chez des enfants de ce genre-là, qui est le regard horizontal quand elle se couche, le regard par en dessous, tout ce qui a [55]été décrit par plusieurs auteurs, en ce qui concerne encore une fois les déficiences intellectuelles qu'ont ces enfants autistiques ou schizoïdes…, etc.

MME AUBRY – Vous soulevez là le problème journalier du diagnostic entre l'idiotie et l'arriération psychogène. Bien sûr, ce sont des cas où ce n'est pas facile, c'est même pour cela que je fais des films pour que l'on puisse voir comment sont les vrais idiots et comment sont les faux idiots. Le prochain film que nous préparons sera pour cela, c'est-à-dire que je vous montrerai des organiques et des psychogènes et vous verrez que ce n'est pas tout à fait pareil, mais c'est très difficile et on se trompe facilement, tous tant que nous sommes, bien sûr… Seulement, aucun des arguments que vous m'avez donnés n'est absolument valable, parce qu'on a l'habitude de faire le diagnostic d'idiotie chez les idiots d'asile, alors les idiots d'asile ce sont les idiots dont les familles ont été dégoûtées, après tout c'est légitime, et qui n'ont pas eu de liens libidinaux satisfaisants, qui ont toujours été en état de carence. Le problème qui se pose pour nous n'est pas tellement : ces enfants-là sont-ils carencés, que peut-on faire ? C'est : cet enfant-là a une carence maternelle et un certain nombre de signes qui sont psychogènes, mais quel était son état initial et quel était son niveau initial ? Alors ça, c'est difficile. Maintenant, ce que je peux vous dire, c'est que dans le niveau d'arriération, il est très exceptionnel que l'électro-encéphalogramme ou l'examen neurologique, ou les antécédents ne nous donnent pas quelque chose au point de vue d'un diagnostic organique. Nous avons beaucoup travaillé la question avec Barieux, et il est certain que même des atrophies corticales localisées peuvent parfaitement donner purement un déficit moteur et ne donner aucun déficit intellectuel, cela existe parfaitement, ou un déficit intellectuel minime. Alors, je ne peux vous administrer la preuve du diagnostic qu'en vous amenant l'enfant guéri et normal, mais cela ne sera pas pour tout de suite, parce que c'est long. C'est la seule preuve que nous ayons, nous, et c'est la seule qui me satisfasse entièrement, quand l'enfant est devenu normal je suis sûre qu'il n'y avait rien d'organique, mais ce n'est qu'à ce moment-là que j'en suis sûre.

M. LANG – Je ne posais pas la question du diagnostic différentiel en lui-même, ce que je voulais faire remarquer c'est que c'était dans les éléments de ce diagnostic différentiel que l'on pouvait trouver une…

MME… – Je vous garantis que cet enfant n'a pas de syndromes cérébelleux, même quand elle titube. Je vois beaucoup de clients d'asile, et cela je ne le vois pas, ce n'est pas vrai, ou rarement, ou quand les enfants sont plus ou moins abandonnés.

M. LAGACHE – Les enfants de votre clientèle… parce qu'après tout les différenciations que l'on fait maintenant, on les fait depuis combien de temps ? dix [56]ans, quinze ans, vingt ans… il y a vingt ans dans les ouvrages, même d'excellents ouvrages, est-ce que tel enfant présentant un syndrome d'arriération était différencié des idiots ? Alors dans les descriptions de Bourneville…

MME MARCUS-BLAJAN – Une chose pour laquelle j'aimerais avoir l'avis de Mme Aubry et de Mme Dolto, c'est le fait que cette enfant a besoin que la thérapeute lui mette les mains sur le ventre. Je pense que c'est intéressant, parce que cela montre tout un pôle où elle a besoin en quelque sorte d'être soutenue.

M. LAGACHE – Elle a besoin qu'on ne les mette pas ailleurs. Il y a quelque chose qui est frappant aussi dans les mouvements de balancement qui s'accompagnent de mimique, mais cette mimique est extrêmement modulée, il y a toutes les variations de la mimique depuis la droite jusqu'à la gauche.

M. BERGE – Surtout quand apparaît la nourriture.

M. LAGACHE – Et l'on voit combien il est difficile de qualifier une telle mimique et de l'interpréter.

MME AUBRY – Je dois dire que cette enfant n'est pas comme les autres. C'est exceptionnel que des enfants qui se balancent à ce point-là aient une mimique aussi expressive. C'est rare.

MME FAVEZ-BOUTONNIER – Le titre de l'exposé était : « Ambivalence et mécanismes autopunitifs chez un enfant séparé », et je vois que presque tout le monde a été attiré par le terme « mécanisme autopunitif ».

M. LACAN – Parce qu'on a horreur du terme « ambivalence » et qu'on ne sait pas comment l'employer.

MME FAVEZ-BOUTONIER – Je crois que ce n'est pas une raison, parce qu'on en a horreur, pour nier l'existence de certaines choses qui sont difficiles à expliquer, et le film m'a paru particulièrement intéressant justement sur ce point par ce qu'il apporte. Je crois que si l'on veut appeler cela autrement, ce sont des comportements qui ne sont pas structurés. Même l'agressivité, il y a quelque chose qui est avant une certaine structuration, qui nous permet de donner des noms, et là il y a un comportement dont la structuration peut justifier, je crois, le terme d'ambivalence dans la mesure où ce terme a tout de même un usage et un sens ; que ce soit quelque chose à approfondir, à étudier, c'est certain, mais entre tous les aspects, l'aspect comportement ambivalent me paraît très remarquable. Au début, ces mouvements de tête d'un côté puis de l'autre, avec finalement une polarisation qui se dessine peu à peu. Je crois que sous ce rapport-là le film est très intéressant.

Le tort que nous avons peut-être, c'est de vouloir absolument trouver une signification d'emblée, par des structurations qui sont beaucoup plus tardives, alors que là il y a quelque chose qui est encore très informe et après tout je crois qu'il faut l'accepter.

(57)M. LACAN – Je ne rejette pas le terme ambivalence, à condition qu'on choisisse un des sens. Appelons ambivalent ce comportement qui consiste à repérer la nourriture tout en ayant la tête tournée ailleurs ; c'est extrêmement structuré. Il en résulte quelque chose qui arrive presque à bloquer le sujet et à le bloquer en fonction de ce pôle.

MME FAVEZ-BOUTONNIER – Tu dis maintenant que c'est structuré, mais tu disais tout à l'heure que ça ne l'était pas.

M. LACAN – Pas structuré, c'est l'usage que nous en faisons…

MME FAVEZ-BOUTONIER – Peut-être. Mais il faut quand même dire quelque chose, alors je crois qu'étant donné que ces termes ont un sens, les employer pour illustrer ces faits, je ne sais pas…

M. BERGE – Il y a des fois où l'on peut parler d'ambivalence et d'autres fois où l'on peut parler d'indifférenciation pour certaines choses. Au fond, je me rattache à l'explication de Françoise. Même le geste agressif était dans un sens un geste de recherche de plaisir. Il me semble qu'il y a là une indication qui subsiste.

MME F. DOLTO – Il y a quelque chose qui m'a frappée quand elle versait le biberon dans le récipient et qu'elle allait le tendre, elle ne regardait pas ce qu'elle faisait, et ceci m'a beaucoup frappée, parce que c'est comme si elle accomplissait un acte qui est défendu, de donner à la personne ; elle tente de s'identifier avec la chose. Cette enfant qui n'a personne à qui s'identifier a pris un certain air, elle se renversait, et le jour où elle regardait bien la chaise il me semble me souvenir que c'est le jour où elle a eu une sécurité suffisante pour se pelotonner sur les genoux de Mme Ortigues.

MME AUBRY – Elle ne titubait plus à ce moment-là.

MME F. DOLTO – Il semble qu'elle ait eu besoin de revivre avec une grande marge assez sécurisante pour pouvoir se repelotonner et alors elle peut de nouveau s'identifier à tout. Elle regarde la chose, mais la personne hérite de sa tête.

M. LACAN – Nous remercions une fois de plus Mme Aubry de ce qu'elle nous a apporté ce soir et de ce qu'elle a bien voulu nous préciser dans la discussion. Nous souhaitons qu'elle nous en apporte d'autres avec ce caractère clinique et différenciatif de diagnostic. Tout à l'heure, elle nous faisait quelque promesse et je retiens la proposition en somme que vous avez faite, de la technique même de cette psychothérapie, à savoir que le travail de Mme Ortigues nous soit apporté dans un second temps.

(La séance est levée à 23 heures 45.)

« Notes en allemand préparatoires à la conférence sur la Chose freudienne » fut traduit de l'allemand par Geneviève Morel et Franz Kaltenbeck et publié dans la revue Ornicar ? *n° 42 pages 7-11*

(7)Le sens d'un retour à Freud dans la psychanalyse, Clinique universitaire de neuro-psychiatrie à Vienne (Prof. Dr Hoff), le lundi 7 novembre 1955.

Fil conducteur de la thèse qui est à la base de cette conférence.

Le retour à Freud doit être entendu en un double sens :

Il s'agit d'une part de reprendre la lecture de Freud et d'en réélaborer tout ce qu'une interprétation *(Auslegung signe ici « interprétation » dans le sens d'exégèse, commentaire, exposition),* jusqu'ici à trop courte vue, n'a pas saisi, a laissé de côté ou oublié.

Il y a d'autre part nécessité d'un retour à la pratique originelle de la psychanalyse, mais en ce sens que le retour signifie en même temps un renouveau à partir du fondement. En effet, ce qui a succédé à un premier stade de la psychanalyse appliquée *(« Psychanalyse appliquée » désigne ici la pratique de la psychanalyse),* qui allie à sa propre profondeur une certaine naïveté, c'est un stade décadent, pourrait-on dire, où la technique s'est directement renversée en son contraire ; c'est donc aujourd'hui à la première technique que nous devons faire retour comme à une technique saisie et expérimentée particulièrement dans son essence et son fond.

(8)I – La théorie

Si, du point de vue d'une interprétation de l'homme dans son être-sujet, nous parlons dune révolution freudienne, en quoi consiste son essence ?

a) La grande découverte de Freud, celle que nous devons saisir, non pas comme la première chronologiquement, mais comme première d'après sa signification, est

l'inconscient refoulé. Qu'est-ce que le refoulé ? Aussi paradoxal que ceci puisse résonner, le refoulé est quelque chose qui fait retour, est anamnèse. Pas n'importe laquelle certes. Évidemment pas une réminiscence, c'est-à-dire l'ectopie du passé dans le présent. La réminiscence, par exemple le sentiment souvenu d'une atmosphère vécue, reste essentiellement dans l'ambiguïté : dans un cas précis pourra se poser la question suivante – s'agit-il, lorsqu'on se souvient d'une excitation coléreuse, d'un vrai souvenir, ou simplement de la répétition de ce qui a été formulé (de l'affect) ? Mais, de la réminiscence, nous différencions le rappel à la mémoire d'un événement qui est toujours historique, qui est référé en arrière, c'est-à-dire qui est pour l'avenir, soit un engagement, soit constitutif. Cette sorte d'anamnèse, nous la nommons l'anamnèse épique (ou bien celle qui passe par le mot) <barré dans le texte original> et distinguons en elle ces trois moments : de la dramatisation, du « signifier », et du passage par le mot.

Il en résulte le symbolique, le district du langage, comme le domaine principal de la psychanalyse. Ce fait, d'importance décisive, a été occulté jusqu'à maintenant dans une théorie de la psychanalyse qui ne recourt qu'à un symbolisme naturel (relation immédiate du symbole et de l'image).

Le champ assigné par Freud à la psychanalyse peut aussi être nommé celui des symptômes, mais des symptômes saisis alors au sens le plus large, pas seulement comme cliniques, mais comme ce qui embrasse tous les phénomènes paradoxaux, voire limites du normal : illusion, tromperie, lapsus, ce qui désarme dans le mot d'esprit. Le symptôme en ce sens fonctionne comme le mot : il est saisi au champ du langage.

b) Que signifie : saisi au champ du langage ? En ce domaine, l'interprétation faite de Freud a semé la plus grande confusion. J'ai entendu M. Binswanger dire que la tachycardie provoquée par l'irruption d'un avion serait le langage de l'angoisse. Ne devons-nous pas alors supposer que l'illumination des nuages à la lumière des projecteurs en chasse soit la réponse du ciel ? Nous devons nous garder de désigner

tout comme du [9]langage sous le prétexte que le langage contienne en lui toutes les significations possibles.

Le langage est, comme l'imaginaire et le réel, un trait fondamental de l'être qui apparaît. Il est ainsi fait qu'il laisse apparaître tout ce qu'il engendre de constitutif, comme depuis toujours constitué. Le langage n'est en lui-même pas réel et réclame par conséquent du matériel, il se grave dans le réel comme négatif ; il est de par sa nature « trace ». Mais ceci ne suffit pas à le constituer. Le langage comme trace nécessite le couplage, de la même façon que la ligne continue nécessite la ligne <illisible en allemand> brisée, de même que la syllabe « bu » nécessite la syllabe « pu ». L'opposition entre présence et absence, qui désigne la structure de l'être dans sa soustraction, doit être entièrement élevée en tant que telle à la duplicité du symbole de cette essence faite de rien… <illisible en allemand>

Les significations introduites par le langage ne sont pas de nature réelle, elles sont *dans* la réalité *(Realität),* plus précisément, elles gîtent dans les interstices de la réalité (*Auf Wirkliches).* De la signification ne renvoie jamais à de la réalité, mais toujours à de la signification. Aucune phrase ne peut, à rigoureusement parler, être ôtée de son contexte de discours. Ainsi, l'extension des relations contenues dans une unité linguistique et l'extension des relations contenues dans l'unité du mot et du discours sont également dans la dépendance mutuelle la plus étroite. Par rapport à la structure de signification des symptômes, ceci veut dire : dans la mesure où le symptôme doit être, à chaque fois, pris comme particulier, ceci ne lui fait pas perdre mais plutôt conserver son caractère universel, grâce à sa structure de signification.

c) La fonction du mot

La fonction du mot est de fonder. Le mot fonde le sujet. Mais quel sujet ? Le sujet frappé d'aliénation de lui-même. Il ne serait rien moins qu'arbitraire de ne pas nous souvenir ici que ce concept est hégélien. Nous désignons en une formule l'inconscient comme *le discours de l'Autre.* De quel Autre ?, demandons-nous alors. Par le discours

de l'Autre, nous n'entendons pas l'aliénation imaginaire dans l'*alter ego,* le miroitement narcissique qui donne pourtant l'*Urbild* du moi, étant donné que le moi se forme en tout premier lieu dans cette aliénation. Le moi naît dans l'*alter ego,* mais de façon telle qu'il souffre en même temps de ne pas être tout à fait lui-même, c'est-à-dire d'être morcelé. (Cf. ma théorie du stade du miroir.) Cet *alter ego* est en même temps l'objet d'élection privilégié de l'agressivité du moi – souvent mentionnée et souvent combattue [(10)]et cet objet est, répétons-le, imaginaire. La même chose vaut pour l'*alter ego* comme objet de l'énamoration.

Mais l'Autre que nous interrogeons, l'Autre « absolu », est l'autre sujet, qui se fonde et trouve sa source, en même temps que le je-sujet, par la médiation originelle du mot et dans celui-ci.

d) C'est à partir de là que nous sommes maintenant en état de formuler le sens de la révolution freudienne. Le sujet inconscient est excentrique au moi.

(Nous ne méconnaissons pas qu'on distingue depuis longtemps entre « je » (*ich*) et le moi *(das Ich),* une différence que la langue française fait apparaître plus clairement comme celle entre moi et je.)

Le passage de l'un à l'autre se produit dans la dialectique hégélienne au prix de l'abandon de soi-même du « je » dans le savoir absolu. Mais l'essentiel de la découverte freudienne consiste en ceci, que ce passage ne peut avoir lieu que sur l'axe de l'excentricité. C'est aussi le sens important et véritable de la troisième phase de l'œuvre de Freud *(Psychologie des masses et Analyse du moi)* qui vient à l'expression dans la nouvelle topique (moi et ça) *(ich und Es* dans l'original*).*

Si cette dernière phase de l'œuvre de Freud a été exploitée par la psychanalyse contemporaine afin de saisir le moi, dans sa fonction, comme synthèse, ce qu'elle signifie en réalité est plutôt le maintien par Freud de la fonction imaginaire du moi comme fondamentale.

II – Pratique

Nous renonçons ici à esquisser les traits fondamentaux d'une vraie pratique de la psychanalyse renouvelée à partir de son origine. Nous voudrions néanmoins indiquer le développement de la psychanalyse américaine, néfaste par son retour au moi autonome et la chosification implicite du sujet qui s'y relie (entification).

C'est précisément pour conserver le caractère imaginaire du « moi » et distinguer radicalement le sujet de l'individu saisi biologiquement comme objet, que Freud a découvert et introduit la pulsion de mort (« *Au-delà du principe du plaisir* »). Mais ce que nous comprenons par là, c'est la part prise par le sujet à une réalité de nomination *(Nennrealität),* au plein sens du terme. A vrai dire, cette part prise s'étend au-delà, à toutes les choses humaines, qui ne sont en vie que d'avoir été d'abord tuées puis éveillées de nouveau à la vie dans le symbole. Toutes les choses humaines doivent traverser la mort et entrer dans la résurrection.

III

(11)Les vérités fondamentales indiquées ci-dessus ont été fonctionnalisées par nous selon le triple point de vue du symbolique, de l'imaginaire, et du réel. L'auteur en a fait la base d'un enseignement qu'il a tenu depuis la fin de la guerre, à l'intérieur d'un groupe qui renaissait à ce moment-là, régulièrement affilié à la « Société internationale de psychanalyse ». Ce n'est pas un hasard et ce n'est pas non plus sans signification, si une scission est intervenue dans ce groupe, alors qu'il s'agissait de fonder un Institut pour l'enseignement de la psychanalyse. Depuis ce moment, nous avons poursuivi notre enseignement de la psychanalyse, sous le patronage de la « Clinique de la Faculté de Médecine », dans laquelle le professeur Jean Delay nous a amicalement accueilli.

L'ampleur de ce travail, portant sur l'interprétation de Freud, que nous avons mené depuis deux ans de novembre à juillet, dans un séminaire hebdomadaire régulier, nous met pratiquement dans l'impossibilité d'en rendre compte de façon

exhaustive, en une conférence. L'esprit et le but de notre enseignement visent une mise en question de la situation de la psychanalyse dans sa relation aux sciences, et en même temps à la formation des psychanalystes.

« La chose freudienne » fut publiée dans l'Évolution Psychiatrique, *1956, fascicule I pages 225-252 puis ensuite, avec des modifications en 1966, dans les* Écrits.

LA CHOSE FREUDIENNE

ou

SENS DU RETOUR A FREUD EN PSYCHANALYSE

Amplification d'une conférence prononcée à la clinique
neuro-psychiatrique de VIENNE le 7 novembre 1955

(225)SITUATION DE TEMPS ET DE LIEU DE CET EXERCICE.

En ces jours où Vienne, pour se faire entendre à nouveau par la voix de l'Opéra, reprend en une variante pathétique ce qui fut sa mission de toujours en un point de convergence culturelle dont elle sut faire le concert, – je ne crois pas venir hors de saison y évoquer l'élection par quoi elle restera, cette fois à jamais, liée à une révolution de la connaissance à la mesure du nom de Copernic : entendez, le lieu éternel de la découverte de Freud, si l'on peut dire que par elle le centre véritable de l'être humain n'est désormais plus au même endroit que lui assignait toute une tradition humaniste.

Sans doute même pour les prophètes à qui leur pays ne fut pas tout à fait sourd, le moment doit-il venir où s'y observe leur éclipse, ceci fût-il après leur mort. La réserve convient à l'étranger quant aux forces qui mettent en jeu un tel effet de phase.

Aussi bien le retour à Freud dont je me fais ici l'annonciateur se situe-t-il ailleurs : là où l'appelle suffisamment le scandale symbolique que le D[r] Alfred Winterstein ici présent, a su comme président de la Société psychanalytique de Vienne, relever quand il se consommait, soit à l'inauguration de la plaque mémoriale qui désigne la maison où Freud élabora son œuvre héroïque, et qui n'est pas que ce monument n'ait

pas été dédié à Freud par ses concitoyens, [226]mais qu'il ne soit pas dû à l'association internationale de ceux qui vivent de son parrainage.

Défaillance symptomatique, car elle trahit un reniement qui ne vient pas de cette terre où Freud de par sa tradition ne fut qu'un hôte de passage, mais du champ même dont il nous a légué le soin et de ceux à qui il en a confié la garde, je dis du mouvement de la psychanalyse où les choses en sont venues au point que le mot d'ordre d'un retour à Freud signifie un renversement.

Bien des contingences sont nouées dans cette histoire, depuis que le premier son du message freudien a retenti avec ses résonances dans la cloche viennoise pour étendre au loin ses ondes. Celles-ci parurent s'étouffer dans les sourds effondrements du premier conflit mondial. Leur propagation reprit avec l'immense déchirement humain où se fomenta le second, et qui fut leur plus puissant véhicule. Tocsin de la haine et tumulte de la discorde, souffle panique de la guerre, c'est sur leurs battements que nous parvint la voix de Freud, pendant que nous voyons passer la diaspora de ceux qui en étaient les porteurs et que la persécution ne visait pas par hasard. Ce train ne devait plus s'arrêter qu'aux confins de notre monde, pour s'y répercuter là où il n'est pas juste de dire que l'histoire perd son sens puisqu'elle y trouve sa limite, où l'on se tromperait même à croire l'histoire absente, puisque, déjà nouée sur plusieurs siècles, elle n'y est que plus pesante du gouffre que dessine son horizon trop court, mais où elle est niée en une volonté catégorique qui donne leur style aux entreprises : anhistorisme de culture, propre aux États-Unis de l'Amérique du Nord.

C'est cet anhistorisme qui définit l'assimilation requise pour être reconnu dans la société constituée par cette culture. C'est à sa sommation qu'avait à répondre un groupe d'émigrants qui, pour se faire reconnaître, ne pouvaient faire valoir que leur différence, mais dont la fonction supposait l'histoire à son principe, leur discipline étant celle qui avait rétabli le pont unissant l'homme moderne aux mythes antiques. La conjoncture était trop forte, l'occasion trop séduisante pour qu'on n'y cédât pas à la

tentation offerte : d'abandonner le principe pour faire reposer la fonction sur la différence. Entendons bien la nature de cette tentation. Elle n'est pas celle de la facilité ni du profit. Il est certes plus facile d'effacer les principes d'une doctrine que les stigmates d'une provenance, plus profitable d'asservir sa fonction à la demande, mais ici réduire sa fonction à sa différence, c'est céder à un mirage interne à la fonction même, celui qui la fonde sur cette différence. C'est y faire retour au principe réactionnaire qui recouvre la dualité de celui qui souffre et de celui qui guérit, de l'opposition de celui qui sait à celui qui ignore. Comment ne pas s'excuser de tenir cette opposition pour vraie quand elle est réelle, comment ne pas de là glisser à devenir les managers des âmes dans un contexte social qui en requiert l'office. Le plus corrupteur des conforts est le confort intellectuel, comme la pire corruption est celle du meilleur.

(227)C'est ainsi que le mot de Freud à Jung de la bouche de qui je le tiens, quand invités tous deux de la Clark University, ils arrivèrent en vue du port de New York et de la célèbre statue éclairant l'univers : « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste », lui est renvoyé pour sanction d'une hybris dont l'antiphrase et sa noirceur n'éteignent pas le trouble éclat. La Némésis n'a eu, pour prendre au piège son auteur, qu'à le prendre au mot de son mot. Nous pourrions craindre qu'elle n'y ait joint un billet de retour de première classe.

À la vérité, s'il s'est passé quelque chose de tel, nous n'avons à nous en prendre qu'à nous. Car l'Europe paraît plutôt s'être effacée du souci comme du style, sinon de la mémoire de ceux qui en sont sortis, avec le refoulement de leurs mauvais souvenirs.

Nous ne nous plaindrons pas de cet oubli, s'il nous laisse plus libre de vous présenter le dessein d'un retour à Freud, tel que certains se le proposent dans l'enseignement de la Société française de psychanalyse. Ce n'est pas d'un retour du refoulé qu'il s'agit pour nous, mais de prendre appui dans l'antithèse que constitue la phase parcourue depuis la mort de Freud dans le mouvement psychanalytique, pour démontrer ce que la psychanalyse n'est pas, et de chercher avec vous le moyen de

remettre en vigueur ce qui n'a cessé de la soutenir dans sa déviation même, à savoir le sens premier que Freud y préservait par sa seule présence et qu'il s'agit ici d'expliciter.

Comment ce sens pourrait-il nous manquer quand il nous est attesté dans l'œuvre la plus claire et la plus organique qui soit ? Et comment pourrait-il nous laisser hésitants quand l'étude de cette œuvre nous montre que ses étapes et ses virages sont commandés par le souci, inflexiblement efficace chez Freud, de le maintenir dans sa rigueur première ?

Textes qui se montrent comparables à ceux-là même que la vénération humaine a revêtu en d'autres temps des plus hauts attributs, en ce qu'ils supportent l'épreuve de cette discipline du commentaire, dont on retrouve la vertu à s'en servir selon la tradition non pas seulement pour replacer une parole dans le contexte de son temps, mais pour mesurer si la réponse qu'elle apporte aux questions qu'elle pose, est ou non dépassée par la réponse qu'on y trouve aux questions de l'actuel.

Vous apprendrai-je quelque chose, à vous dire que ces textes auxquels je consacre depuis quatre ans un séminaire de deux heures tous les mercredis de novembre à juillet, sans en avoir encore mis en œuvre plus du quart, si tant est que mon commentaire suppose leur ensemble, – nous ont donné à moi comme à ceux qui m'y suivent, la surprise de véritables découvertes ? Elles vont de concepts restés inexploités à des détails cliniques laissés à la trouvaille de notre exploration et qui témoignent de combien le champ dont Freud a fait l'expérience, dépassait les avenues qu'il s'est chargé de nous y ménager, et à quel point son observation qui donne parfois l'impression d'être exhaustive, [228]était peu asservie à ce qu'il avait à démontrer. Qui n'a pas été ému parmi les techniciens de disciplines étrangères à l'analyse que j'ai conduit à lire ces textes, de cette recherche en action : que ce soit celle qu'il nous fait suivre dans la *Traumdeutung,* dans l'observation de l'*Homme aux loups* ou dans l'*Au-delà du principe du plaisir ?* Quel exercice à former des esprits, et quel message à y prêter sa voix ! Quel contrôle aussi de la valeur méthodique de cette formation et de l'effet de vérité de ce message, quand les élèves à qui vous les transmettez, vous

apportent le témoignage d'une transformation survenue parfois du jour au lendemain de leur pratique, devenue plus simple et plus efficace avant même qu'elle leur devienne plus transparente. Je ne saurais vous rendre un compte extensif de ce travail dans la causerie que je dois à l'amabilité de M. le Professeur Hoff de vous faire en ce lieu de haute mémoire, à l'accord de mes vues avec celle du Dr Dozent Arnold d'avoir eu l'idée de la produire maintenant devant vous, à mes relations excellentes et déjà datées avec M. Igor Caruso de savoir quel accueil elle rencontrerait à Vienne.

Mais je ne puis oublier aussi les auditeurs que je dois à la complaisance de M. Susini, directeur de notre Institut français à Vienne. Et c'est pourquoi au moment d'en venir au sens de ce retour à Freud dont je fais profession ici, il me faut me demander si, pour moins préparés qu'ils soient que les spécialistes à m'entendre, je ne risque pas de les décevoir.

L'ADVERSAIRE.

Je suis sûr ici de ma réponse : – Absolument pas, si ce que je vais dire est bien comme il doit être. Le sens d'un retour à Freud, c'est un retour au sens de Freud. Et le sens de ce qu'a dit Freud, peut être communiqué à quiconque parce que, même adressé à tous, chacun y sera intéressé : un mot suffira pour le faire sentir, la découverte de Freud met en question la vérité, et il n'est personne qui ne soit personnellement concerné par la vérité.

Avouez que voilà un propos bien étrange que de vous jeter à la tête ce mot qui passe presque pour mal famé, d'être proscrit des bonnes compagnies. Je demande pourtant s'il n'est pas inscrit au cœur même de la pratique analytique, puisque aussi bien celle-ci toujours refait la découverte du pouvoir de la vérité en nous et jusqu'en notre chair.

En quoi l'inconscient serait-il en effet plus digne d'être reconnu que les défenses qui s'y opposent dans le sujet avec un succès qui les fait apparaître non moins réelles ?

Je ne relève pas ici le commerce de la pacotille nietzschéenne du mensonge de la vie, ni ne m'émerveille qu'on croie croire, ni n'accepte qu'il suffise qu'on le veuille bien pour vouloir. Mais je demande d'où provient cette paix qui s'établit à reconnaître la tendance inconsciente, si elle n'est pas plus vraie que ce qui la contraignait dans le conflit ? Aussi bien n'est-ce pas que cette paix depuis quelque temps ne s'avère vite être une paix manquée, puisque non contents d'avoir reconnu comme inconsciente les défenses à attribuer au moi, les psychanalyste en identifient de plus en plus les mécanismes, [229]déplacement quant à l'objet, renversement contre le sujet, régression de la forme, à la dynamique même que Freud avait analysée dans la tendance, laquelle ainsi semble s'y continuer à un changement de signe près. Le comble n'est-il pas atteint quand on admet que la pulsion elle-même puisse être amenée par la défense à la conscience pour éviter que le sujet s'y reconnaisse ?

Encore me sers-je pour traduire l'exposé de ces mystères en un discours cohérent, de mots qui malgré moi y rétablissent la dualité qui les soutient. Mais ce n'est pas que les arbres du cheminement technique cachent la forêt de la théorie que je déplore, c'est qu'il s'en faille de si peu qu'on ne se croie dans la forêt de Bondy, exactement de ceci qui s'esquive derrière chaque arbre, qu'il doit y avoir des arbres plus vrais que les autres, ou, si vous voulez, que tous les arbres ne sont pas des bandits. Faute de quoi l'on demanderait où sont les bandits qui ne sont pas des arbres. Ce peu donc dont il va de tout en l'occasion, peut-être mérite-t-il qu'on s'en explique ? Cette vérité sans quoi il n'y a plus moyen de discerner le visage du masque, et hors laquelle il apparaît n'y avoir pas d'autre monstre que le labyrinthe lui-même, quelle est-elle ? Autrement dit, en quoi se distinguent-ils entre eux en vérité, s'ils sont tous d'une égale réalité ?

Ici les gros sabots s'avancent pour chausser les pattes de colombe sur lesquelles, on le sait, la vérité se porte, et engloutir à l'occasion l'oiseau avec : notre critère, s'écrie t on, est simplement économique, idéologue que vous êtes. Tous les arrangements de la réalité ne sont pas également économiques. Mais au point où la

vérité s'est déjà portée, l'oiseau s'échappe et sort indemne avec notre question : – Économiques pour qui ?

Cette fois l'affaire va trop loin. L'adversaire ricane : « On voit ce que c'est. Monsieur donne dans la philosophie. Dans un moment, entrée de Platon et de Hegel. Ces signatures nous suffisent. Ce qu'elles avalisent est à mettre au panier, et quand même, comme vous l'avez dit, cela concernerait-il tout le monde, cela n'intéresse pas les spécialistes que nous sommes. Ça ne trouve même pas à se classer dans notre documentation ».

Vous pensez que je raille en ce discours. Nullement, j'y souscris.

Si Freud n'a pas apporté autre chose à la connaissance de l'homme que cette vérité qu'il y a du véritable, il n'y a pas de découverte freudienne. Freud prend place alors, dans la lignée des moralistes en qui s'incarne une tradition d'analyse humaniste, voie lactée au ciel de la culture européenne où Baltasar Gracián et La Rochefoucauld font figure d'étoiles de première grandeur et Nietzsche d'une nova aussi fulgurante que vite rentrée dans les ténèbres. Dernier venu d'entre eux et comme eux stimulé sans doute par un souci proprement chrétien de l'authenticité du mouvement de l'âme, Freud a su précipiter toute une casuistique en une carte de tendre où l'on n'a que faire d'une orientation pour les offices auxquels on la destine. Son objectivité est en effet strictement [(230)]liée à la situation analytique, laquelle entre les quatre murs qui limitent son champ, se passe fort bien qu'on sache où est le nord puisqu'on l'y confond avec l'axe long du divan, tenu pour dirigé vers la personne de l'analyste. La psychanalyse est la science des mirages qui s'établissent dans ce champ. Expérience unique, au demeurant assez abjecte, mais qui ne saurait être trop recommandée à ceux qui veulent s'introduire au principe des folies de l'homme, car, pour se montrer parente de toute une gamme d'aliénations, elles les éclaire.

Ce langage est modéré, ce n'est pas moi qui l'invente. On a pu entendre un zélote d'une psychanalyse prétendue classique définir celle-ci comme une expérience dont le privilège est strictement lié aux formes qui règlent sa pratique et qu'on ne

saurait changer d'une ligne, parce qu'obtenues par un miracle du hasard, elles détiennent l'accès à une réalité transcendante aux aspects de l'histoire, et où le goût de l'ordre et l'amour du beau par exemple ont leur fondement permanent : à savoir les objets de la relation préœdipienne, merde et cornes au cul.

Cette position ne saurait être réfutée puisque les règles s'y justifient par leurs issues, lesquelles sont tenues pour probantes du bien-fondé des règles. Pourtant nos questions se reprennent à pulluler. Comment ce prodigieux hasard s'est-il produit ? D'où vient cette contradiction entre le mic-mac préœdipien où se réduit la relation analytique pour nos modernes, et le fait que Freud ne s'en trouvait satisfait qu'il ne l'eût ramenée à la position de l'Œdipe ? Comment la sorte d'osculation en serre chaude où confine ce new-look de l'expérience, peut-elle être le dernier terme d'un progrès qui paraissait au départ ouvrir des voies multipliées entre tous les champs de la création, – ou la même question posée à l'envers ? Si les objets décelés en cette fermentation élective ont été ainsi découverts par une autre voie que la psychologie expérimentale, celle-ci est-elle habilitée à les retrouver par ses procédés ?

Les réponses que nous obtiendrons des intéressés ne laissent pas de doute. Le moteur de l'expérience, même motivé en leurs termes, ne saurait être seulement cette vérité de mirage qui se réduit au mirage de la vérité. Tout est parti d'une vérité particulière, d'un dévoilement qui a fait que la réalité n'est plus pour nous telle qu'elle était avant, et c'est là ce qui continue à accrocher au vif des choses humaines la cacophonie insensée de la théorie, comme à empêcher la pratique de se dégrader au niveau des malheureux qui n'arrivent pas à s'en sortir (entendez que j'emploie ce terme pour en exclure les cyniques).

Une vérité, s'il faut le dire, n'est pas facile à reconnaître, après qu'elle a été une fois reçue. Non qu'il n'y ait des vérités établies, mais elles se confondent alors si facilement avec la réalité qui les entoure, que pour les en distinguer on n'a longtemps trouvé d'autre artifice que de les marquer du signe de l'esprit, et pour leur rendre hommage, de les tenir pour venues d'un autre monde. Ce (231)n'est pas tout de mettre

au compte d'une sorte d'aveuglement de l'homme, le fait que la vérité ne soit jamais pour lui si belle fille qu'au moment où la lumière élevée par son bras dans l'emblème proverbial, la surprend nue. Et il faut faire un peu la bête pour feindre de ne rien savoir de ce qu'il en advient après. Mais la stupidité demeure d'une franchise taurine à se demander où l'on pouvait bien la chercher avant, l'emblème n'y aidant guère à indiquer le puits, lieu malséant voire malodorant, plutôt que l'écrin où toute forme précieuse doit se conserver intacte.

LA CHOSE PARLE D'ELLE-MEME.

Mais voici que la vérité dans la bouche de Freud prend ladite bête aux cornes : « Je suis donc pour vous l'énigme de celle qui se dérobe aussitôt qu'apparue, hommes qui tant vous entendez à me dissimuler sous les oripeaux de vos convenances. Je n'en admets pas moins que votre embarras soit sincère, car même quand vous vous faites mes hérauts, vous ne valez pas plus à porter mes couleurs que ces habits qui sont les vôtres et pareils à vous-mêmes, fantômes que vous êtes. Où vais-je donc passée en vous, où étais-je avant ce passage ? Peut-être un jour vous le dirai-je ? Mais pour que vous me trouviez où je suis, je vais vous apprendre à quel signe me reconnaître. Hommes, écoutez, je vous en donne le secret. Moi la vérité, je parle.

« Faut-il vous faire remarquer que vous ne le saviez pas encore. Quelques-uns certes parmi vous, qui s'autorisaient d'être mes amants, sans doute en raison du principe qu'en ces sortes de vantardises on n'est jamais si bien servi que par soi-même, avaient posé de façon ambiguë et non sans que la maladresse n'apparût de l'amour-propre qui les y intéressait, que les erreurs de la philosophie, entendez les leurs, ne pouvaient subsister que de mes subsides. À force d'étreindre pourtant ces filles de leur pensée, ils finirent par les trouver aussi fades qu'elles étaient vaines, et se remirent à frayer avec les opinions vulgaires selon les mœurs des anciens sages qui

savaient mettre ces dernières à leur rang, conteuses ou plaideuses, artificieuses, voire menteuses, mais aussi les chercher à leur place, au foyer et au forum, à la forge ou à la foire. Ils s'aperçurent alors qu'à n'être pas mes parasites, celles-ci semblaient me servir bien plus, qui sait même ? être ma milice, les agents secrets de ma puissance. Plusieurs cas observés au jeu de pigeon-vole, de mues soudaines d'erreurs en vérité, qui ne semblaient rien devoir qu'à l'effet de la persévérance, les mirent sur la voie de cette découverte. Le discours de l'erreur, son articulation en acte, pouvait témoigner de la vérité contre l'évidence elle-même. C'est alors que l'un d'eux tenta de faire passer au rang des objets dignes d'étude la ruse de la raison. Il était malheureusement professeur, et vous fûtes trop heureux de retourner contre ses propos les oreilles d'âne dont on vous coiffait à l'école et qui depuis font usage de cornets à ceux des vôtres dont la feuille est un peu dure. Restez-en donc à votre vague sens de l'histoire et laissez les habiles fonder sur la garantie de ma firme à venir le marché mondial du mensonge, le [232]commerce de la guerre totale et la nouvelle loi de l'autocritique. Si la raison est si rusée que Hegel l'a dit, elle fera bien sans vous son ouvrage.

« Mais vous n'avez pas pour autant rendues désuètes ni sans terme vos échéances à mon endroit. C'est d'après hier et d'avant demain qu'elles sont datées. Et il importe peu que vous vous ruiez en avant pour leur faire honneur ou pour vous y soustraire, car c'est par derrière qu'elles vous saisiront dans les deux cas. Que vous me fuyiez dans la tromperie ou pensiez me rattraper dans l'erreur, je vous rejoins dans la méprise contre laquelle vous êtes sans refuge. Là où la parole la plus caulte montre un léger trébuchement, c'est à sa perfidie qu'elle manque, je le publie maintenant, et ce sera dès lors un peu plus coton de faire comme si de rien n'était, dans la société bonne ou mauvaise. Mais nul besoin de vous fatiguer à mieux vous surveiller. Quand même les juridictions conjointes de la politesse et de la politique, décréteraient non recevable tout ce qui se réclamerait de moi à se présenter de façon si illicite, vous n'en seriez pas quittes pour si peu, car l'intention la plus innocente se déconcerte à ne pouvoir plus taire que ses actes manqués sont les plus réussis et que son échec

récompense son vœu le plus secret. Au reste n'est-ce pas assez pour juger de votre défaite, de me voir m'évader d'abord du donjon de la forteresse où vous croyez le plus sûrement me retenir, en me situant non pas en vous, mais dans l'être lui-même. Je vagabonde dans ce que vous tenez pour être le moins vrai par essence : dans le rêve, dans le défi au sens de la pointe la plus gongorique et le *nonsense* du calembour le plus grotesque, dans le hasard, et non pas dans sa loi, mais dans sa contingence, et je ne procède jamais plus sûrement à changer la face du monde qu'à lui donner le profil du nez de Cléopâtre.

« Vous pouvez donc réduire le trafic sur les voies que vous vous épuisâtes à faire rayonner de la conscience, et qui faisaient l'orgueil du *moi*, couronné par Fichte des insignes de sa transcendance. Le commerce au long cours de la vérité ne passe plus par la pensée : chose étrange, il semble que ce soit désormais par les choses : *rébus*, c'est par vous que je communique, comme Freud le formule à la fin du premier paragraphe du sixième chapitre, consacré au travail du rêve, de son travail sur le rêve et sur ce que le rêve veut dire.

« Mais vous allez là prendre garde : la peine qu'a eue celui-ci à devenir professeur, lui épargnera peut-être votre négligence, sinon votre égarement, dit la vérité. Entendez bien ce qu'il a dit, et, comme il l'a dit de moi la vérité qui parle, le mieux pour le bien saisir est de le prendre au pied da la lettre. Sans doute ici les choses sont mes signes, mais je vous le redis, signes de ma parole. Le nez de Cléopâtre, s'il a changé le cours du monde, c'est d'être entré dans son discours, car pour le changer long ou court, il a suffi mais il fallait qu'il fût un nez parlant.

« Mais c'est du vôtre maintenant qu'il va falloir vous servir, bien qu'à des fins plus naturelles. Qu'un flair plus sûr que toutes vos catégories vous guide [233]dans la course où je vous provoque : car si la ruse de la raison, si dédaigneuse qu'elle fût de vous, restait ouverte à votre foi, je serai, moi la vérité, contre vous la grande trompeuse, puisque ce n'est pas seulement par la fausseté que passent mes voies, mais par la faille trop étroite à trouver au défaut de la feinte et par la nuée sans accès du rêve, par la

fascination sans motif du médiocre et l'impasse séduisante de l'absurdité. Cherchez, chiens que vous devenez à m'entendre, limiers que Sophocle a préféré lancer sur les traces hermétiques du voleur d'Apollon qu'aux trousses sanglantes d'Œdipe, sûr qu'il était de trouver avec lui au rendez-vous sinistre de Colone l'heure de la vérité. Entrez en lice à mon appel et hurlez à ma voix. Déjà vous voilà perdus, je me démens, je vous défie, je me défile : vous dites que je me défends ».

PARADE.

Le retour aux ténèbres que nous tenons pour attendu à ce moment, donne le signal d'une *murder party* engagée par l'interdiction à quiconque de sortir, puisque chacun dès lors peut cacher la vérité sous sa robe, voire, comme en la fiction galante des « bijoux indiscrets », dans son ventre. La question générale est : qui parle ? et elle n'est pas sans pertinence. Malheureusement les réponses sont un peu précipitées. La libido est d'abord accusée, ce qui nous porte dans la direction des bijoux, mais il faut bien s'apercevoir que le moi lui-même, s'il apporte des entraves à la libido en mal de se satisfaire, est parfois l'objet de ses entreprises. On sent là-dessus qu'il va s'effondrer d'une minute à l'autre, quand un fracas de débris de verre apprend à tous que c'est à la grande glace du salon que l'accident vient d'arriver, le golem du narcissisme, évoqué en toute hâte pour lui porter assistance, ayant fait par là son entrée. Le moi dès lors est généralement tenu pour l'assassin, à moins que ce ne soit pour la victime, moyennant quoi les rayons divins du bon président Schreber commencent à déployer leur filet sur le monde, et le sabbat des instincts se complique sérieusement.

La comédie que je suspends ici au début de son second acte est plus bienveillante qu'on ne croit, puisque, faisant porter sur un drame de la connaissance la bouffonnerie qui n'appartient qu'à ceux qui le jouent sans le comprendre, elle restitue à ceux-ci l'authenticité d'où ils déchurent toujours plus.

Mais si une métaphore plus grave convient au protagoniste, c'est celle qui nous montrerait en Freud un Actéon perpétuellement lâché par des chiens dès l'abord dépistés, et qu'il s'acharne à relancer à sa poursuite, sans pouvoir ralentir la course où seule sa passion pour la déesse le mène. Le mène si loin qu'il ne peut s'arrêter qu'aux grottes où la Diane chtonienne dans l'ombre humide qui les confond avec le gîte emblématique de la vérité, offre à sa soif, avec la nappe égale de la mort, la limite quasi mystique du discours le plus rationnel qui ait été au monde, pour que nous y reconnaissions le lieu où le symbole se substitue à la mort pour s'emparer de la première boursouflure de la vie.

(234)Cette limite et ce lieu, on le sait, sont loin encore d'être atteints pour ses disciples, si tant est qu'ils ne refusent pas de l'y suivre, et l'Actéon donc qui ici est dépecé, n'est pas Freud, mais bien chaque analyste à la mesure de la passion qui l'enflamma et qui a fait, selon la signification qu'un Giordano Bruno dans ses *Fureurs héroïques* sut tirer de ce mythe, de lui la proie des chiens de ses pensées.

Pour mesurer ce déchirement, il faut entendre les clameurs irrépressibles qui s'élèvent des meilleurs comme des pires, à tenter de les ramener au départ de la chasse, avec les mots que la vérité nous y donna pour viatique : « je parle », pour enchaîner : « il n'est parole que de langage ». Ils couvrent aussitôt la suite.

« Logomachie ! telle est la strophe d'un côté. Que faites-vous du préverbal, du geste et de la mimique, du ton, de l'air de la chanson, de l'humeur et du con-tact af-fec-tif ? ». À quoi d'autres non moins animés donnent l'antistrophe : « Tout est langage : langage que mon cœur qui bat plus fort quand la venette me saisit, et si ma patiente défaille au vrombissement d'un avion à son zénith, c'est pour *dire* le souvenir qu'elle a gardé du dernier bombardement ». – « Oui, aigle de la pensée, et quand la forme de ton semblant mécanique surgit dans l'ovale éclairé dans la nuit par le pinceau du projecteur, c'est la réponse du ciel ».

On ne contestait pourtant, à s'essayer à ces prémisses, l'usage d'aucune forme de communication à quoi quiconque pût recourir en ses exploits, ni les signaux, ni les

images, et fonds ni forme, aucun non plus qu'aucune, ce fonds fût-il un fonds de sympathie, et la vertu n'étant pas discutée d'aucune bonne forme.

On se prenait seulement à répéter après Freud le mot de sa découverte : ça parle, et là sans doute où l'on s'y attendait le moins, là où ça souffre. S'il fut un temps où il suffisait pour y répondre d'écouter ce que ça disait, (car à l'entendre la réponse y est déjà), tenons donc que les grands des origines, les géants du fauteuil furent frappés de la malédiction promise aux audaces titanesques, ou que leurs sièges cessèrent d'être conducteurs de la bonne parole dont ils se trouvaient investis à s'y asseoir ci-devant. Quoi qu'il en soit, depuis, entre le psychanalyste et la psychanalyse, on multiplie les rencontres dans l'espoir que l'Athénien s'atteigne avec l'Athéna sortie couverte de ses armes du cerveau de Freud. Dirai-je le sort jaloux, toujours pareil, qui contraria ces rendez-vous : sous le masque où chacun venait au devant de sa chacune, hélas ! trois fois hélas ! et cri d'horreur à y penser, une autre ayant pris la place d'elle, celui qui était là, non plus n'était pas lui.

Revenons donc posément à épeler avec la vérité ce qu'elle a dit d'elle-même. La vérité a dit : « je parle ». Pour que nous reconnaissions ce « je » à ce qu'il parle, peut-être n'était-ce pas sur le « je » qu'il fallait nous jeter, mais aux arêtes du parler que nous devions nous arrêter. « Il n'est parole [235]que de langage » nous rappelle que le langage est un ordre que des lois constituent, desquelles nous pourrions apprendre au moins ce qu'elles excluent. Par exemple que le langage, c'est différent de l'expression naturelle et que ce n'est pas non plus un code ; que ça ne se confond pas avec l'information, collez-vous-y pour le savoir à la cybernétique ; et que c'est si peu réductible à une superstructure qu'on vit le matérialisme lui-même s'alarmer de cette hérésie, bulle de Staline à voir ici.

Si vous voulez en savoir plus, lisez Saussure, et comme un clocher peut cacher même le soleil, je précise qu'il ne s'agit pas de la signature qu'on rencontre en psychanalyse, mais de Ferdinand, qu'on peut dire le fondateur de la linguistique moderne.

ORDRE DE LA CHOSE.

Un psychanalyste doit aisément s'y introduire à la distinction fondamentale du signifiant et du signifié, et commencer à l'exercer avec les deux réseaux qu'ils organisent dans des dimensions différentes.

Le premier réseau, du signifiant, est la structure synchronique du matériel du langage en tant que chaque élément y prend son emploi exact d'être différent des autres ; tel est le principe de répartition qui règle seul la fonction des éléments de la langue à ses différents niveaux, depuis le couple d'opposition phonématique jusqu'aux locutions composées dont c'est la tâche de la plus moderne recherche que de dégager les formes stables.

Le second réseau, du signifié, est l'ensemble diachronique des discours concrètement prononcés, lequel réagit historiquement sur le premier, de même que la structure de celui-ci commande les voies du second. Ici ce qui domine, c'est l'unité de signification laquelle s'avère ne jamais se résoudre en une pure indication du réel, mais toujours renvoyer à une autre signification. C'est-à-dire que si les significations saisissent les choses, c'est seulement à constituer leur ensemble en l'enveloppant dans le signifiant, et que si leur trame recouvre cet ensemble toujours assez pour le déborder, c'est que le signifiant dans son ensemble n'est signification de rien. Ce qui confirme que le langage n'est jamais signal, mais mouvement dialectique.

On peut, rien qu'en partant de là, remarquer que toute dénonciation verbale d'un désordre participe du désordre contre quoi elle réclame, en ceci que le désordre s'est installé par son discours. Hegel, dans sa dialectique de la belle âme, avait déjà montré que cette remarque n'est tautologique qu'à méconnaître l'effet tauto-ontique où elle s'enracine, c'est-à-dire que l'être est premier du désordre de quoi la belle âme vit en tous les sens (y compris le sens économique) qu'on peut trouver au terme : de quoi vivre, et qu'à dénoncer le désordre, la belle âme ne

procède qu'à la médiation encore méconnue d'elle de la conduite par quoi elle en subsiste.

Cette dialectique ne semblait pas pouvoir pénétrer au delà du délire de la présomption à quoi Hegel l'appliquait, c'est-à-dire au delà du piège offert [236]par le mirage de la conscience au « je », infatué de son sentiment et l'y assumant en tant que « loi du cœur ».

Mais précisément le « je » que Hegel met en cause est un être légal, et comme tel plus concret que l'être réel où l'on avait cherché jusque là à le fonder par abstraction, comme il apparaît aussitôt à reconnaître que cet être implique un état-civil et un état-comptable.

Il était réservé à Freud de démontrer que c'est dans cet être légal que certains désordres manifestés par l'homme dans son être réel, c'est-à-dire dans son organisme fonctionnant comme totalité sans qu'on y puisse saisir leur relation, trouvaient enfin leur répondant. Et il en expliquait la possibilité par la béance congénitale que présente l'être réel de l'homme dans ses relations naturelles, et par la reprise à un usage parfois idéographique, mais aussi bien phonétique voire grammatical, des éléments imaginaires qui apparaissent morcelés dans cette béance. Les aperçus qui en résultèrent aussitôt sur l'omniprésence de la fonction symbolique dans l'être humain rendirent immédiatement sensibles à l'intuition ce qui caractérise la position du sujet parlant dans la société, ou encore ce qui distingue la société humaine des sociétés animales : à savoir que l'individu y est pris à titre d'unité dans une séquence d'échanges plus ou moins circulaires (soit : à échéances plus ou moins longues) selon les lois d'une combinatoire du don dont le principe lui échappe et qui est sans rapport immédiat, ni même direct, semblent nous dire les ethnologues, avec ses besoins.

Le conflit d'ordre, quoi qu'il en soit, est chez l'individu patent, et vu la profondeur où le pénètre l'ordre symbolique, peut retentir jusqu'à des limites que l'on recule un peu plus chaque jour dans l'organique. La psychanalyse n'est rien d'autre que la

reconnaissance de la chaîne symbolique où ces effets s'ordonnent, parce que c'est le seul moyen pour que la vérité qu'ils symbolisent, vienne à se faire reconnaître, ce qui n'abolit pas pour autant tout conflit, mais en transfère la charge au sujet qui peut faire valoir cette vérité dans la lutte.

Les seuls termes où nous formulons cette fin, laissent assez pressentir que l'analyse ne débouche pas dans une éthique individualiste. Mais sa pratique dans la sphère américaine s'est ravalée si sommairement à un moyen d'obtenir le « success » et à un mode d'exigence de la « happiness » qu'il convient de préciser que c'est là le reniement de la psychanalyse, celui qui résulte chez trop de ses tenants du fait pur et radical qu'ils n'ont jamais rien voulu savoir de la découverte freudienne et qu'ils n'en sauront jamais rien, même au sens du refoulement : car il s'agit en cet effet du mécanisme de la méconnaissance systématique en ce qu'il simule le délire, même dans ses formes de groupe.

(237)Une référence plus rigoureuse de l'expérience analytique à la structure générale de la sémantique où elle a ses racines, eût pourtant permis de les convaincre avant d'avoir à les vaincre.

Car ce sujet dont nous parlions à l'instant comme du légataire de la vérité reconnue, n'est justement pas le *moi* perceptible dans les données plus ou moins immédiates de la jouissance consciente ou de l'aliénation laborieuse. Cette distinction de fait est la même qui se retrouve dans l'α de l'inconscient freudien en tant qu'il est séparé par un abîme des fonctions préconscientes, à l'ω du testament de Freud en la 31e de ses *Neue Vorlesungen* : « Wo Es war, soll Ich werden ».

Formule éblouissante en sa brièveté et si coextensive à la propriété des significations où elle renvoie que les signifiants y prennent le poids d'une parole consécratoire.

Analysons-les dès lors. Contrairement à la forme que ne peut éviter la traduction anglaise : « Where the id was, there the ego shall be », Freud n'a pas dit : *das Es,* ni : *das Ich,* comme il le fait habituellement pour désigner ces instances où il a ordonné

alors depuis dix ans sa nouvelle topique, et ceci, vu la rigueur inflexible de son style, donne à leur emploi dans cette sentence un accent particulier. De toutes façons sans même avoir à confirmer par la critique interne de l'œuvre de Freud qu'il a bien écrit *Das Ich und das Es* pour maintenir cette distinction fondamentale entre le sujet véritable de l'inconscient et le *moi* comme constitué en son noyau par une série d'identifications aliénantes, – il apparaît ici que c'est au lieu : *Wo*, où *Es*, sujet dépourvu d'aucun *das* ou autre article objectivant, *war*, était, c'est d'un lieu d'être qu'il s'agit, et qu'en ce lieu : *soll*, c'est un devoir au sens moral qui là s'annonce, comme le confirme l'unique phrase qui succède à celle-ci pour clore le chapitre[1], *Ich, je,* là dois-je (comme on annonçait : ce suis-je, avant qu'on dise : c'est moi), *werden*, devenir, c'est-à-dire non pas survenir, ni même advenir, mais venir au jour de ce lieu même en tant qu'il est lieu d'être.

C'est ainsi que nous consentirions contre les principes d'économie significative qui doivent dominer une traduction, à forcer un peu en français les formes du signifiant pour les aligner au poids que l'allemand reçoit mieux ici d'une signification encore rebelle, et pour cela de nous servir de l'homophonie du *es* allemand avec l'initiale du mot : sujet. Du même pas en viendrons-nous à une indulgence au moins momentanée pour la traduction première qui fut donnée du mot *es* par le *soi*, le *ça* qui lui fut préféré non sans motif ne nous paraissant pas beaucoup plus adéquat, puisque c'est au *das* allemand de : *was ist das* ? qu'il répond dans *das ist,* c'est. Ainsi le (238)c' élidé qui va apparaître si nous nous en tenons à l'équivalence reçue, nous suggère-t-il la production d'un verbe : s'être, où s'exprimerait le mode de la subjectivité absolue, en tant que Freud l'a proprement découverte dans son

[1]. C'est à savoir : « *Es ist Kulturarbeit etwa die Trockenlegung der Zuydersee*. C'est une tâche civilisatrice de la sorte de l'assèchement du Zuydersee ».

excentricité radicale : « Là où c'était, peut-on dire, là où s'était, voudrions-nous faire qu'on entendît, c'est mon devoir que je vienne à être [2] ».

Vous entendez bien que ce n'est pas dans une conception grammaticale des fonctions où ils apparaissent, qu'il s'agit d'analyser si et comment le *je* et le *moi* se distinguent et se recouvrent dans chaque sujet particulier.

Ce que la conception linguistique qui doit former le travailleur dans son initiation de base lui apprendra, c'est à attendre du symptôme qu'il fasse la preuve de sa fonction de signifiant, c'est-à-dire de ce par quoi il se distingue de l'indice naturel que le même terme désigne couramment en médecine. Et pour satisfaire à cette exigence méthodique, il s'obligera à reconnaître son emploi conventionnel dans les significations suscitées par le dialogue analytique. (Dialogue dont nous allons tenter de dire la structure). Mais ces significations même, il les tiendra pour ne pouvoir être saisies avec certitude que dans leur contexte, soit dans la séquence que constituent pour chacune la signification qui renvoie à elle et celle à quoi elle renvoie dans le discours analytique.

Ces principes de base entrent aisément en application dans la technique, et en l'éclairant, ils dissipent beaucoup des ambiguïtés qui, pour se maintenir même dans les concepts majeurs du transfert et de la résistance, rendent ruineux l'usage que l'on en fait dans la pratique.

LA RESISTANCE AUX RESISTANTS.

À considérer seulement la résistance dont l'emploi se confond de plus en plus avec celui de la défense, et tout ce qu'elle implique dans ce sens comme manœuvres de réduction dont on peut plus s'aveugler sur la coercition qu'elles exercent, il est bon de rappeler que la première résistance à quoi l'analyse a à faire, c'est celle du discours

[2]. On ne peut que se demander quel démon a inspiré l'auteur quel qu'il soit de la traduction qui existe en français, à la produire en ces termes : « Le moi doit déloger le ça ». Il est vrai qu'on peut y savourer le ton d'un côté où l'on s'entend à la sorte d'opération ici évoquée.

lui-même en tant qu'il est d'abord discours de l'opinion, et que toute objectivation psychologique s'avérera solidaire de ce discours. C'est en effet ce qui a motivé la simultanéité remarquable avec laquelle les burgraves de l'analyse sont arrivés à un point mort de leur pratique vers les années 1920 : c'est qu'ils en savaient dès lors trop et pas assez, pour en faire reconnaître à leurs patients, qui n'en savaient guère moins, la vérité.

Mais le principe dès lors adopté de la primauté à accorder à l'analyse de la résistance, est loin d'avoir conduit à un développement favorable. Pour la raison que faire passer une opération en première urgence, ne suffit à lui faire atteindre son objectif, si l'on ne sait pas bien en quoi il consiste.

(239)Or c'est précisément vers un renforcement de la position objectivante chez le sujet que l'analyse de la résistance s'est orientée, au point que cette directive s'étale maintenant dans les principes à donner à la conduite d'une cure-type.

Bien loin donc qu'il faille maintenir le sujet dans un état d'observation, il faut qu'on sache qu'à l'y engager, on entre dans le cercle d'un malentendu que rien ne pourra briser dans la cure, pas plus que dans la critique. Toute intervention dans ce sens ne pourrait donc se justifier que d'une fin dialectique, à savoir de démontrer sa valeur d'impasse.

Mais j'irai plus loin et pour dire : vous ne pouvez à la fois procéder vous-même à cette objectivation du sujet et lui parler comme il convient. Et ce pour une raison qui n'est pas seulement qu'on ne peut à la fois, comme dit le proverbe anglais, manger son gâteau et le garder : c'est-à-dire avoir vis-à-vis des mêmes objets deux conduites dont les conséquences s'excluent. Mais pour le motif plus profond qui s'exprime dans la formule qu'on ne peut servir deux maîtres, c'est-à-dire conformer son être à deux actions qui s'orientent en sens contraire.

Car l'objectivation en matière psychologique est soumise dans son principe à une loi de méconnaissance qui régit le sujet non seulement comme observé, mais comme observateur. C'est-à-dire que ce n'est pas de lui que vous avez à lui parler, car il suffit à

cette tâche, et ce faisant, ce n'est même pas à vous qu'il parle : si c'est à lui que vous avez à parler, c'est littéralement d'autre chose, c'est-à-dire d'une chose autre que ce dont il s'agit quand il parle de lui, et qui est la chose qui vous parle, chose qui, quoi qu'il dise, lui resterait à jamais inaccessible, si d'être une parole qui s'adresse à vous elle ne pouvait évoquer en vous sa réponse, et si, d'en avoir entendu le message sous cette forme inversée, vous ne pouviez, à le lui retourner, lui donner la double satisfaction de l'avoir reconnu et de lui en faire reconnaître la vérité.

Cette vérité que nous connaissons ainsi ne pouvons-nous donc la connaître ? *Adæquatio rei et intellectus*, tel se définit le concept de la vérité depuis qu'il y a des penseurs, et qui nous conduisent dans les voies de leur pensée. Un intellect comme le nôtre sera bien à la hauteur de cette chose qui nous parle, voire qui parle en nous, et même à se dérober derrière le discours qui ne dit rien que pour nous faire parler, il ferait beau voir qu'elle ne trouve pas à qui parler.

C'est bien la grâce que je vous souhaite, c'est d'en parler qu'il s'agit maintenant, et la parole est à ceux qui mettent la chose en pratique.

INTERMEDE.

Ne vous attendez pourtant à rien de trop ici, car depuis que la chose psychanalytique est devenue chose reçue et que ses servants vont chez la manucure, le ménage qu'ils font s'accommode de sacrifices au bon ton, ce qui pour les idées dont les psychanalystes n'ont jamais eu à revendre, est bien commode : les idées en solde pour tous feront le solde de (240)ce qui manque à chacun. Nous sommes gens assez au fait des choses pour savoir que le chosisme n'est pas bien porté ; et voilà notre pirouette toute trouvée.

Qu'allez-vous chercher autre chose que ce moi que vous distinguez avec défense à nous d'y voir, nous rétorque-t-on. Nous l'objectivons, soit. Quel mal y a-t-il à cela ? Ici c'est à pas de loup que procèdent les souliers fins pour nous porter à la figure le coup

de savate que voici : croyez-vous donc que le *moi* puisse être pris pour une chose, ce n'est pas nous qui mangeons de ce pain-là.

De trente-cinq ans de cohabitation avec le *moi* sous le toit de la seconde topique freudienne, dont dix de liaison plutôt orageuse, régularisée enfin par le ministère de mademoiselle Anna Freud en un mariage dont le crédit social n'a fait qu'aller en augmentant, au point qu'on m'assure qu'il demandera bientôt à se faire bénir par l'Église, en un mot comme en cent, de l'expérience la plus suivie des psychanalystes, vous ne tirerez rien de plus que ce tiroir.

Il est vrai qu'il est rempli jusqu'au bord de vieilles nouveautés et de nouvelles vieilleries dont l'amas ne laisse pas d'être divertissant. Le *moi* est une fonction, le *moi* est une synthèse, une synthèse de fonctions, une fonction de synthèse. Il est autonome ! Celle-là est bien bonne. C'est le dernier fétiche introduit au saint des saints de la pratique qui s'autorise de la supériorité des supérieurs. Il en vaut bien un autre en cet emploi, chacun sachant que pour cette fonction, elle tout à fait réelle, c'est l'objet le plus démodé, le plus sale et le plus repoussant qui fait toujours le mieux l'affaire. Que celui-ci vaille à son inventeur la vénération qu'il recueille là où il est en service, passe encore, mais le plus beau est qu'il lui confère dans des milieux éclairés le prestige d'avoir fait rentrer la psychanalyse dans les lois de la psychologie générale. C'est comme si S. E. l'Aga Khan, non content de recevoir le fameux pesant d'or qui ne lui nuit pas dans l'estime de la société cosmopolite, se voyait décerner le prix Nobel pour avoir distribué en échange à ses zélateurs le règlement détaillé du pari mutuel.

Mais la dernière trouvaille est la meilleure : le moi, comme tout ce que nous manions depuis quelque temps dans les sciences humaines, est une notion o-pé-ra-tion-nelle.

Ici je prends recours auprès de mes auditeurs de ce chosisme naïf qui les maintient si bienséants sur ces bancs à m'écouter malgré le ballet des appels du service, pour qu'ils veuillent bien avec moi stopper cet o-pé.

En quoi cet o-pé distingue-t-il rationnellement ce qu'on fait de la notion du *moi* en analyse de l'usage courant de toute autre chose, de ce pupitre pour prendre la première qui nous tombe sous la main ? En si peu de chose que je me fais fort de démontrer que les discours qui les concernent, et c'est cela qui est en cause, coïncident point par point.

(241)Car ce pupitre n'est pas moins que le *moi*, tributaire du signifiant, soit du mot qui portant sa fonction au général auprès du lutrin de mémoire querelleuse et du meuble Tronchin de noble pedigree, fait qu'il n'est pas seulement de l'arbre bûcheronné, menuisé et recollé par l'ébéniste, à des fins de commerce solidaires des modes créatrices de besoins qui en soutiennent la valeur d'échange, sous la condition d'un dosage qui ne l'amène pas trop vite à satisfaire le moins superflu de ces besoins par l'usage dernier où le réduira son usure : nommément comme bois de chauffage.

D'autre part, les significations où renvoie le pupitre, ne le cèdent en rien en dignité à celles que le *moi* intéresse, et la preuve, c'est qu'elles enveloppent à l'occasion le *moi* lui-même, si c'est par les fonctions que M. Heinz Hartmann lui attribue qu'un de nos semblables peut devenir notre pupitre : à savoir, maintenir une position convenable à cette intention plus ou moins consentie. Fonction opérationnelle sans doute qui permettra au dit semblable d'échelonner en lui toutes les valeurs possibles de la chose qu'est ce pupitre : depuis la location onéreuse qui maintint et maintient encore la cote du petit bossu de la rue Quincampoix au-dessus des vicissitudes et de la mémoire elle-même du premier grand krach spéculatif des temps modernes, en descendant par tous les offices de commodité familière, d'ameublement de l'espace, de cession vénale ou d'usufruit, jusqu'à l'usage, et pourquoi pas ? on a déjà vu ça, de combustible.

Ce n'est pas tout, car je suis prêt à prêter ma voix au vrai pupitre pour qu'il tienne discours sur son existence qui, tout ustensile qu'elle soit, est individuelle, sur son histoire qui, si radicalement aliénée qu'elle nous paraisse, a laissé des traces mémoriales auxquelles ne manque rien de ce qu'exige l'historien : des-documents-des-

textes-des-notes-de-fournisseurs, sur sa destinée même qui, toute inerte qu'elle soit, est dramatique, puisqu'un pupitre est périssable, qu'il a été engendré dans le labeur, qu'il a un sort soumis à des hasards, à des traverses, à des avatars, à des prestiges, voire à des fatalités dont il devient l'intersigne, et qu'il est promis à une fin dont il n'est pas besoin qu'il sache rien pour qu'elle soit la sienne, puisque c'est la fin que l'on sait.

Mais il n'y aurait encore rien que de banal à ce qu'après cette prosopopée, l'un de vous rêve qu'il est ce pupitre doué ou non de la parole, et comme l'interprétation des rêves est maintenant chose connue sinon commune, il n'y aurait pas lieu d'être surpris qu'à déchiffrer l'emploi de signifiant que ce pupitre aura pris dans le rébus où le rêveur aura enfermé son désir, et à analyser le renvoi plus ou moins équivoque que cet emploi comporte aux significations qu'aura intéressées en lui la conscience de ce pupitre, avec ou sans son discours, nous touchions ce qu'on peut appeler le préconscient de ce pupitre.

(242)Ici j'entends une protestation que, bien qu'elle soit réglée comme papier à musique, je ne sais trop comment nommer : c'est qu'à vrai dire elle relève de ce qui n'a de nom dans aucune langue, et qui, pour s'annoncer en général sous la motion nègre-blanc de la personnalité totale, résume tout ce qui nous tympanise en psychiatrie de phénoménologie à la gomme et dans la société de progressisme stationnaire. Protestation de la belle âme sans doute, mais sous les formes qui conviennent à l'être ni chair ni poisson, à l'air mi figue mi raisin, à la démarche entre chien et loup de l'intellectuel moderne, qu'il soit de droite ou de gauche. C'est en effet de ce côté que la protestation fictive de ceux qui provignent du désordre, trouve ses apparentements nobles. Écoutons plutôt le ton de celle-ci.

Ce ton est mesuré mais grave : le préconscient non plus que la conscience, nous fait-on observer, ne sont pas du pupitre, mais de nous-mêmes qui le percevons et lui donnons son sens avec d'autant moins de peine du reste que nous avons fabriqué la chose. Mais se fût-il agi d'un être plus naturel, il convient de ne jamais ravaler inconsidérément dans la conscience la forme haute qui, quelle que soit notre faiblesse

dans l'univers, nous y assure une imprescriptible dignité, voyez roseau au dictionnaire de la pensée spiritualiste.

Il faut reconnaître qu'ici Freud m'incite à l'irrévérence par la façon dont, quelque part en passant et comme sans y toucher, il s'exprime sur les modes de provocation spontanée qui sont de règle dans la mise en action de la conscience universelle. Et ceci m'ôte toute gêne à poursuivre mon paradoxe.

La différence est-elle donc si grande entre le pupitre et nous quant à la conscience, s'il en acquiert si facilement le semblant, à être mis en jeu entre moi et vous, que mes phrases aient permis qu'on s'y trompe. C'est ainsi qu'à être placé avec l'un de nous entre deux glaces parallèles, il sera vu se refléter indéfiniment, ce qui veut dire qu'il sera beaucoup plus semblable à celui qui regarde qu'on n'y pense, puisqu'à voir se répéter de la même façon son image, celui-ci aussi se voit bien par les yeux d'un autre quand il se regarde ; puisque sans cet autre qu'est son image, il ne se verrait pas se voir.

Autrement dit le privilège du *moi* par rapport aux choses est à chercher ailleurs que dans cette fausse récurrence à l'infini de la réflexion qui constitue le mirage de la conscience, et qui malgré sa parfaite inanité, émoustille encore assez ceux qui travaillent de la pensée, pour qu'ils y voient un progrès prétendu de l'intériorité, alors que c'est un phénomène topologique dont la distribution dans la nature est aussi sporadique que les dispositions de pure extériorité qui le conditionnent, si tant est que l'homme ait contribué à les répandre avec une fréquence immodérée.

Comment d'autre part écarter le terme de préconscient des affectations de ce pupitre, ou de celles qui se trouvent en puissance ou en acte en aucune autre chose, et qui de s'ajuster aussi exactement à mes affections, viendront à la conscience avec elles ?

(243)Que le moi soit le siège de perceptions et non pas le pupitre, nous le voulons bien, mais il reflète en cela l'essence des objets qu'il perçoit et non pas la sienne en

tant que la conscience serait son privilège, puisque ces perceptions sont pour la plus grande part inconscientes.

Ce n'est pas pour rien du reste que nous repérions l'origine de la protestation dont nous devons nous occuper ici, dans ces formes bâtardes de la phénoménologie qui enfument les analyses techniques de l'action humaine et spécialement celles qui seraient requises en médecine. Si leur matière à bon marché, pour employer ce qualificatif que M. Jaspers affecte spécialement à son estimation de la psychanalyse, est bien ce qui donne à l'œuvre de celui-ci son style, comme son poids à sa statue de directeur de conscience en fonte et de maître à penser de fer-blanc, elles ne sont pas sans usage, et c'est même toujours le même : faire diversion.

On s'en sert ici par exemple pour ne pas aller au fait que le pupitre ne parle pas, dont les tenants de la fausse protestation ne veulent rien savoir, parce qu'à m'entendre le leur accorder, mon pupitre aussitôt deviendrait parlant.

LE DISCOURS DE L'AUTRE.

« En quoi prévaut-il donc sur le pupitre que je suis, leur dirait-il, ce moi que vous traitez dans l'analyse ?

« Car si sa santé est définie par son adaptation à une réalité tenue tout uniment pour être à sa mesure, et s'il vous faut d'alliance de « la partie saine du moi » pour réduire, dans l'autre partie sans doute, des discordances à la réalité, qui n'apparaissent telles qu'à votre principe de tenir la situation analytique pour simple et anodine, et dont vous n'aurez de cesse que vous ne les fassiez voir du même œil que vous par le sujet, n'est-il pas clair qu'il n'y a pas d'autre discrimination de la partie saine du moi du sujet que son accord avec votre optique qui, pour être supposée saine, devient ici la mesure des choses, de même qu'il n'y a pas d'autre critère de la guérison que l'adoption complète par le sujet de cette mesure qui est la vôtre, – ce que confirme

l'aveu courant chez des auteurs graves que la fin de l'analyse est obtenue avec l'identification au moi de l'analyste.

« Assurément la conception qui s'étale aussi tranquillement, non moins que l'accueil qu'elle rencontre, laisse à penser qu'à l'encontre du lieu commun qui veut qu'on en impose aux naïfs, il est encore bien plus facile aux naïfs d'en imposer. Et l'hypocrisie qui se dévoile dans la déclaration dont le repentir apparaît avec une régularité si curieuse en ce discours, qu'il faut parler au sujet « son langage », donne encore plus à méditer quant à la profondeur de cette naïveté. Encore faut-il y surmonter l'écœurement qui se lève à l'évocation qu'elle suggère du parler *babyish* sans lequel des parents avisés ne croiraient pas pouvoir induire à leurs hautes raisons les pauvres petits qu'il faut bien faire tenir tranquilles ! Simples égards qu'on tient pour dus à ce que l'imbécillité analytique projette dans la notion de la faiblesse du moi des névrosés.

(244)« Mais nous ne sommes pas ici pour rêver entre la nausée et le vertige. Il reste que tout pupitre que je sois à vous parler, je suis le patient idéal puisque avec moi pas tant de peine à se donner, les résultats sont acquis d'emblée, je suis guéri d'avance. Puisqu'il s'agit seulement de substituer à mon discours le vôtre, je suis un *moi* parfait puisque je n'en ai jamais eu d'autre et que je m'en remets à vous de m'informer des choses auxquelles mes dispositifs de réglage ne vous permettent pas de m'adapter directement, à savoir de toutes celles qui ne sont pas vos dioptries, votre taille et la dimension de vos papiers ».

Voilà, me semble-t-il, qui est fort bien parlé pour un pupitre. Sans doute veux-je rire. Dans ce qu'il a dit à mon gré, il n'avait pas son mot à dire. Pour la raison qu'il était lui-même un mot ; il était *moi* en tant que sujet grammatical. Tiens, un grade de gagné, et bon à être ramassé par le soldat d'occasion dans le fossé d'une revendication toute éristique, mais aussi à nous fournir une illustration de la devise freudienne qui, à s'exprimer comme : « Là où était ça, le *je* doit être », confirmerait pour notre profit le caractère faible de la traduction qui substantifie le *Ich* en passant un t au doit du *soll* et

fixe le cours du *Es* au taux du cécédilla. Il reste que le pupitre n'est pas un moi, si éloquent ait-il été, mais un moyen dans mon discours.

Mais après tout, à envisager sa vertu dans l'analyse, le moi aussi est un moyen, et nous pouvons les comparer.

Comme le pupitre l'a pertinemment fait remarquer, il présente sur le *moi* l'avantage de n'être pas un moyen de résistance, et c'est bien pour cela que je l'ai choisi pour supporter mon discours et alléger d'autant ce qu'une plus grande interférence de mon *moi* dans la parole de Freud, eût provoqué en vous de résistance : satisfait que je serais déjà, si ce qui doit vous en rester malgré cet effacement, vous faisait trouver ce que je dis « intéressant ». Locution dont ce n'est pas sans motif qu'elle désigne en son euphémisme ce qui ne nous intéresse que modérément, et qui trouve à boucler sa boucle dans son antithèse par quoi sont appelées désintéressées les spéculations d'intérêt universel.

Mais voyons voir un peu que ce que je dis vienne à vous intéresser, comme on dit pour combler l'antonomase par le pléonasme : personnellement, le pupitre sera bientôt en morceau pour nous servir d'arme.

Eh bien ! tout cela se retrouve pour le *moi*, à ceci près que ses usages apparaissent renversés dans leur rapport à ses états. Moyen de la parole à vous adressée de l'inconscient du sujet, arme pour résister à sa reconnaissance, c'est morcelé qu'il porte la parole, et c'est entier qu'il sert à ne pas l'entendre.

C'est en effet dans la désagrégation de l'unité imaginaire que constitue le moi que le sujet trouve le matériel signifiant de ses symptômes. Et c'est (245)de la sorte d'intérêt qu'éveille en lui le moi que viennent les significations qui en détournent son discours.

LA PASSION IMAGINAIRE.

Cet intérêt du moi est une passion dont la nature était déjà entrevue par la lignée des moralistes où on l'appelait l'amour-propre, mais dont seule l'investigation psychanalytique a su analyser la dynamique dans sa relation à l'image du corps propre. Cette passion apporte à toute relation avec cette image, constamment représentée par mon semblable, une signification qui m'intéresse tellement, c'est-à-dire qui me fait être dans une telle dépendance de cette image, qu'elle vient à lier au désir de l'autre tous les objets de mes désirs de plus près qu'au désir qu'ils suscitent en moi.

Il s'agit des objets en tant que nous en attendons l'apparition dans un espace structuré par la vision, c'est-à-dire des objets caractéristiques du monde humain. Quant à la connaissance dont dépend le désir de ces objets, les hommes sont loin de confirmer la locution qui veut qu'ils n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez, car leur malheur bien au contraire veut que ce soit au bout de leur nez que commence leur monde, et qu'ils n'y puissent appréhender leur désir que par le même truchement qui leur permet de voir leur nez lui-même, c'est-à-dire en quelque miroir. Mais à peine discerné ce nez, ils en tombent amoureux, et ceci est la première signification par où le narcissisme enveloppe les formes du désir. Ce n'est pas la seule, et la montée croissante de l'agressivité au firmament des préoccupations analytiques resterait obscure à s'y tenir.

C'est un point que je crois avoir moi-même contribué à élucider en concevant la dynamique dite du *stade du miroir*, comme conséquence d'une prématuration de la naissance, générique chez l'homme, d'où résulte au temps marqué l'identification jubilatoire de l'individu encore *infans* à la forme totale où s'intègre ce reflet de nez, soit à l'image de son corps : opération qui, pour être faite à vue de nez, c'est le cas de le dire, soit à peu près de l'acabit de cet aha ! qui nous éclaire sur l'intelligence du chimpanzé, émerveillés que nous sommes toujours d'en saisir le miracle sur la face de nos pairs, ne manque pas d'entraîner une déplorable suite.

Comme le remarque fort justement un poète bel esprit, le miroir ferait bien de réfléchir un peu plus avant de nous renvoyer notre image. Car à ce moment le sujet n'a encore rien vu. Mais pour peu que la même capture se reproduise devant le nez d'un de ses semblables, le nez d'un notaire par exemple, Dieu sait où le sujet va être emmené par le bout du nez, vu les endroits où ces officiers ministériels ont l'habitude de fourrer le leur. Aussi bien tout ce que nous avons de reste, mains, pieds, cœur, bouche, voire les yeux même répugnant à suivre, une rupture d'attelage vient à menacer dont l'annonce en angoisse ne saurait qu'entraîner des mesures de rigueur. Rassemblement ! c'est-à-dire appel au pouvoir de cette image du moi dont jubilait la [246]lune de miel du miroir, à cette union sacrée de la droite et de la gauche qui s'y affirme, pour intervertie qu'elle apparaisse si le sujet s'y montre un peu plus regardant.

Mais de cette union quel plus beau modèle que l'image elle-même de l'autre, c'est-à-dire du notaire en sa fonction. C'est ainsi que les fonctions de maîtrise qu'on appelle improprement fonctions de synthèse du moi, instaurent sur le fondement d'une aliénation libidinale le développement qui s'ensuit, et nommément ce que nous avons autrefois appelé le principe paranoïaque de la connaissance humaine, selon quoi ses objets sont soumis à une loi de reduplication imaginaire, évoquant l'homologation d'une série indéfinie de notaires, qui ne doit rien à leur chambre syndicale.

Mais la signification décisive pour nous de l'aliénation constituante de l'*Urbild* du moi, apparaît dans la relation d'exclusion qui structure dès lors dans le sujet la relation duelle de moi à moi. Car si la coaptation imaginaire de l'un à l'autre devrait faire que les rôles se répartissent de façon complémentaire entre le notaire et le notarié par exemple, l'identification précipitée du moi à l'autre dans le sujet a pour effet que cette répartition ne constitue jamais une harmonie même cinétique, mais s'institue sur le « toi ou moi » permanent d'une guerre où il en va de l'existence de l'un ou l'autre de deux notaires en chacun des sujets. Situation qui se symbolise dans le « Vous en êtes un autre » de la querelle transitiviste, forme originelle de la communication agressive.

On voit à quoi se réduit le langage du moi : l'illumination intuitive, le commandement récollectif, l'agressivité rétorsive de l'écho verbal. Ajoutons-y ce qui lui revient des déchets automatiques du discours commun : le serinage éducatif et la ritournelle délirante, modes de communication que reproduisent parfaitement des objets à peine plus compliqués que ce pupitre, une construction de *feed-back* pour les premiers, pour les seconds un disque de gramophone, de préférence rayé au bon endroit.

C'est pourtant dans ce registre que prétend se soutenir l'analyse systématique de la défense si elle est cohérente avec ses principes. On saisit la structure qui s'oppose à ce que, même en un forçage, elle y trouve son issue. C'est pourquoi l'analyse stricte de la relation d'objet débouche soit dans la réalité par un *acting out* de signe contraire à la suggestion, soit dans la paranoïa transitoire par la sorte d'ébriété mégalomaniaque que notre ami Michael Balint, d'une plume si amie de la vérité qu'elle nous le rend plus ami encore, dépeint comme l'indice de la terminaison de l'analyse, soit dans le symptôme psychosomatique par une hypochondrie où se retrouvent les lois de la fantasmatique kleinienne.

La théorie d'une *two-ego analysis*[3] ne rend donc compte de ses propres résultats que pour autant qu'elle est insoutenable.

(247)L'ACTION ANALYTIQUE.

C'est pourquoi nous enseignons qu'il n'y a pas seulement dans la situation analytique deux sujets présents, mais deux sujets pourvus chacun de deux objets qui sont le moi et l'autre, cet autre ayant l'indice d'un petit a initial. Or en raison des singularités d'une mathématique dialectique avec lesquelles il faudra se familiariser, leur réunion dans la paire des sujets S et A, ne compte en tout que quatre termes

[3]. Si ceci rejaillit sur le terme *two-body psychology* introduit par le regretté Rickman, ce ne vise pas, disons-le, la doctrine originale autant qu'ouverte où l'auteur cité quelques lignes plus haut intègre ce terme.

pour la raison que la relation d'exclusion qui joue entre a et a', réduit les deux couples ainsi notés à un seul dans la confrontation des sujets.

Dans cette partie à quatre, l'analyste agira sur les résistances significatives qui lestent, freinent et dévient la parole, en apportant lui-même dans le quatuor le signe primordial de l'exclusion connotant l'ou bien – ou bien – de la présence ou de l'absence, qui dégage formellement la mort incluse dans la *Bildung* narcissique. Signe qui manque, notons-le au passage, dans l'appareil algorithmique de la logique moderne qui s'intitule symbolique, et y démontre l'insuffisance dialectique qui la rend encore inapte à la formalisation des sciences humaines.

Ceci veut dire que l'analyste intervient concrètement dans la dialectique de l'analyse en faisant le mort, en cadavérisant sa position comme disent les Chinois, soit par son silence là où il est l'Autre avec un grand A, soit en annulant sa propre résistance là où il est l'autre avec un petit a. Dans les deux cas et sous les incidences respectives du symbolique et de l'imaginaire, il présentifie la mort.

Encore convient-il qu'il reconnaisse et donc distingue son action dans l'un et l'autre de ces deux registres, pour savoir pourquoi il intervient, à quel instant l'occasion s'en offre et comment en agir.

La condition primordiale en est qu'il soit pénétré de la différence radicale de l'Autre auquel sa parole doit s'adresser, et de ce second autre qui est celui qu'il voit et dont et par qui le premier lui parle dans le discours qu'il poursuit devant lui. Car c'est ainsi qu'il saura être celui à qui ce discours s'adresse.

L'apologue de mon pupitre et la pratique courante du discours de la conviction lui montreront assez s'il y songe, qu'aucun discours, sur quelque inertie qu'il s'appuie ou à quelque passion qu'il fasse appel, ne s'adresse jamais qu'au bon entendeur auquel il porte son salut. Ce qu'on appelle l'argument *ad hominem* lui-même n'est considéré par celui qui le pratique que comme une séduction destinée à obtenir de l'autre dans son authenticité, l'acceptation d'une parole, parole qui constitue entre les

deux sujets un pacte, avoué ou non, mais qui se situe dans un cas comme dans l'autre au-delà des raisons de l'argument.

Pour l'ordinaire chacun sait que les autres tout comme lui resteront inaccessibles aux contraintes de la raison, hors d'une acceptation de principe d'une (248)règle du débat qui ne va pas sans un accord explicite ou implicite sur ce qu'on appelle son fonds, ce qui équivaut presque toujours à un accord anticipé sur son enjeu. Ce qu'on appelle logique ou droit n'est jamais rien de plus qu'un corps de règles qui furent laborieusement ajustées à un moment de l'histoire dûment daté et situé par un cachet d'origine, agora ou forum, église, voire parti. Je n'espérerai donc rien de ces règles hors de la bonne foi de l'Autre, et en désespoir de cause ne m'en servirai, si je le juge bon ou si on m'y oblige, que pour amuser la mauvaise foi.

LE LIEU DE LA PAROLE.

L'Autre est donc le lieu où se constitue le *je* qui parle avec celui qui entend, ce que l'un dit était déjà la réponse et l'autre décidant à l'entendre si l'un a ou non parlé.

Mais en retour ce lieu s'étend aussi loin dans le sujet qu'y règnent les lois de la parole, c'est-à-dire bien au delà du discours qui prend du moi ses mots d'ordre, depuis que Freud a découvert son champ inconscient et les lois qui le structurent.

Ce n'est pas en raison d'un mystère qui serait celui de l'indestructibilité de certains désirs infantiles que ces lois de l'inconscient déterminent les symptômes analysables. Le modelage imaginaire du sujet par ses désirs plus ou moins fixés ou régressés dans leur relation à l'objet est insuffisant et partiel à en donner la clé.

L'insistance répétitive de ces désirs dans le transfert et leur remémoration permanente dans un signifiant dont le refoulement s'est emparé, c'est-à-dire où le refoulé fait retour, trouvent leur raison nécessaire et suffisante, si l'on admet que le désir de la reconnaissance domine dans ces déterminations le désir qui est à reconnaître en le conservant comme tel jusqu'à ce qu'il soit reconnu.

Les lois de la remémoration et de la reconnaissance symbolique, en effet, sont différentes dans leur essence et dans leur manifestation des lois de la réminiscence imaginaire, c'est-à-dire de l'écho du sentiment ou de l'empreinte (*Prägung*) instinctuelle, même si les éléments qu'ordonnent les premières comme signifiants sont empruntés au matériel auquel les secondes donnent signification.

Il suffit pour toucher la nature de la mémoire symbolique d'avoir une fois étudié, comme je l'ai fait faire en mon séminaire, la suite symbolique la plus simple, celle d'une série linéaire de signes connotant l'alternative de la présence ou de l'absence, chacun étant choisi au hasard sous quelque mode pur ou impur qu'on procède. Qu'à cette suite on apporte alors l'élaboration la plus simple, celle d'y noter les séquences ternaires en une nouvelle série, et l'on verra apparaître des lois syntaxiques qui imposent à chaque terme de celle-ci certaines exclusions de possibilité jusqu'à ce que soient levées les compensations qu'exigent ses antécédents.

(249)C'est au cœur de cette détermination de la loi symbolique que Freud s'est porté d'emblée par sa découverte, car dans cet inconscient dont il nous dit avec insistance qu'il n'a rien à faire avec tout ce qui a été désigné sous ce nom jusqu'alors, il a reconnu l'instance des lois où se fondent l'alliance et la parenté, en y installant dès la *Traumdeutung* le complexe d'Œdipe comme sa motivation centrale. Et c'est ce qui me permet maintenant de vous dire pourquoi les motifs de l'inconscient se limitent, – point sur quoi Freud s'est déclaré dès l'abord et n'a jamais fléchi –, au désir sexuel. C'est essentiellement en effet sur la liaison sexuelle, et en l'ordonnant à la loi des alliances préférentielles et des relations interdites, que la première combinatoire des échanges de femmes entre les lignées nominales prend son appui, pour développer en un échange de biens gratuits et en un échange de maîtres-mots le commerce fondamental et le discours concret qui supportent les sociétés humaines.

Le champ concret de la conservation individuelle par contre, par ses attaches à la division non pas du travail, mais de la jouissance et du travail, déjà manifesté depuis la première transformation introduisant dans l'aliment sa signification humaine jusqu'aux

formes les plus élaborées de la production des biens qui se consomment, montre assez qu'il se structure dans cette dialectique du maître et de l'esclave où nous pouvons reconnaître l'émergence symbolique de la lutte à mort imaginaire où nous avons tout à l'heure défini la structure essentielle du *moi* : il n'y a pas dès lors à s'étonner que ce champ s'y reflète exclusivement. Autrement dit ceci explique que l'autre grand désir générique, celui de la faim, ne soit pas représenté, comme Freud l'a toujours soutenu, dans ce que l'inconscient conserve pour le faire reconnaître.

Ainsi s'éclaire toujours plus l'intention de Freud, si lisible à qui ne se contente pas d'ânonner son texte, au moment où il promut la topique du moi, et qui fut de restaurer dans sa rigueur la séparation, jusque dans leur interférence inconsciente, du champ du moi et de celui de l'inconscient premièrement découvert par lui, en montrant la position « en travers » du premier par rapport au second, à la reconnaissance duquel il résiste par l'incidence de ses propres significations dans la parole.

C'est bien là que gît le contraste entre les significations de la culpabilité dont la découverte dans l'action du sujet a dominé la phase première de l'histoire de l'analyse, et les significations de frustration affective, de carence instinctuelle et de dépendance imaginaire du sujet qui dominent sa phase actuelle.

Que la prévalence des secondes telle qu'elle se consolide à présent dans l'oubli des premières, nous promette une propédeutique d'infantilisation générale, c'est peu de le dire, quand la psychanalyse laisse déjà s'autoriser de son principe des pratiques de mystification sociale à grande échelle.

(250)LA DETTE SYMBOLIQUE.

Notre action ira-t-elle donc à refouler la vérité même qu'elle emporte en son exercice ? Fera-t-elle rentrer en sommeil celle-ci, que Freud dans la passion de l'homme aux rats maintiendrait offerte à jamais à notre reconnaissance, si même nous devions de plus en plus en détourner notre vigilance : à savoir que c'est des forfaitures et des vains serments, des manques de parole et des mots en l'air dont la constellation

a présidé à la mise au monde d'un homme, qu'est pétri l'invité de pierre qui vient troubler, dans les symptômes, le banquet de ses désirs.

Car le raisin vert de la parole par quoi l'enfant reçoit trop tôt d'un père l'authentification du néant de l'existence, et la grappe de la colère qui répond aux mots de fausse espérance dont sa mère l'a leurré en le nourrissant au lait de son vrai désespoir, agacent plus ses dents que d'avoir été sevré d'une jouissance imaginaire ou même d'avoir été privé de tels soins réels.

Tirerons-nous notre épingle du jeu symbolique par où la faute réelle paye le prix de la tentation imaginaire ? Détournerons-nous notre étude de ce qu'il advient de la loi quand d'avoir été intolérable à une fidélité du sujet, elle fut par lui méconnue déjà quand ignorée encore, et de l'impératif si, de s'être présenté dans l'imposture, il est en lui récusé avant que d'être discerné : c'est-à-dire des ressorts qui, dans la maille rompue de la chaîne symbolique, font monter de l'imaginaire cette figure obscène et féroce où il faut voir la signification véritable du surmoi.

Qu'il soit entendu ici que notre critique de l'analyse qui se prétend être celle de la résistance et se réduit de plus en plus à la mobilisation des défenses, ne porte que sur le fait qu'elle est aussi désorientée dans sa pratique que dans ses principes, pour la rappeler à l'ordre de ses fins légitimes.

Les manœuvres de complicité duelle où elle s'efforce pour des effets de bonheur et de succès ne sauraient prendre de valeur à nos yeux que de la moindre résistance des significations qui intéressent le moi en ces effets, à la parole qui s'avoue à tel moment donné de l'analyse.

Nous croyons que c'est dans l'aveu de cette parole dont le transfert est l'actualisation énigmatique, que l'analyse doit retrouver son centre avec sa gravité, et qu'on n'aille pas imaginer à nos propos de tout à l'heure que nous concevions cette parole sous quelque mode mystique évocateur du *karma*. Car ce qui frappe dans le drame pathétique de la névrose, ce sont les aspects absurdes d'une symbolisation

déconcertée, dont le quiproquo à mesure qu'on le pénètre plus avant, apparaît plus dérisoire.

Adæquatio rei et intellectus : l'énigme homonymique que nous pouvons faire jaillir du génitif *rei*, qui sans même changer d'accent peut être celui du mot *reus*, lequel veut dire partie en cause en un procès, particulièrement l'accusé, et métaphoriquement celui qui est en dette de quelque chose, nous surprend à donner à la fin sa formule à l'adéquation singulière dont nous (251)posions la question pour notre intellect et qui trouve sa réponse dans la dette symbolique dont le sujet est responsable comme sujet de la parole.

LA FORMATION DES ANALYSTES A VENIR.

Aussi est-ce aux structures du langage si manifestement reconnaissables aux mécanismes primordialement découverts de l'inconscient, que nous reviendrons à reprendre notre analyse des modes sous lesquels la parole sait recouvrer la dette qu'elle engendre.

Que l'histoire de la langue et des institutions et les résonances, attestées ou non dans la mémoire, de la littérature et des significations impliquées aux œuvres de l'art, soient nécessaires à l'intelligence du texte de notre expérience, c'est un fait dont Freud, pour y avoir pris lui-même son inspiration, ses procédés de pensée et ses armes techniques, témoigne si massivement qu'on peut le toucher rien qu'à feuilleter les pages de son œuvre. Mais il n'a pas cru superflu d'en poser la condition à toute institution d'un enseignement de la psychanalyse.

Que cette condition ait été négligée, et jusque dans la sélection des analystes, ceci ne saurait être étranger aux résultats que nous voyons, et nous indique que c'est à articuler techniquement ses exigences que nous pourrons seulement y satisfaire. C'est d'une initiation aux méthodes du linguiste, de l'historien et je dirai du mathématicien, qu'il doit être maintenant question pour qu'une nouvelle génération de praticiens et de chercheurs recouvre le sens de l'expérience freudienne et son moteur. Elle y trouvera aussi à se préserver de l'objectivation psycho-sociologique, où le

psychanalyste en ses incertitudes va chercher la substance de ce qu'il fait, alors qu'elle ne peut lui apporter qu'une abstraction inadéquate où sa pratique s'enlise et se dissout.

Cette réforme sera une œuvre institutionnelle, car elle ne peut se soutenir que d'une communication constante avec des disciplines qui se définiraient comme sciences de l'inter-subjectivité, ou encore par le terme de sciences conjecturales, que j'indique pour ceux qui sont en état de reconnaître l'ordre de recherches qui est en train d'émerger dans les sciences humaines en les regroupant.

Mais c'est aussi une œuvre que seul un enseignement véritable, c'est-à-dire toujours renouvelé à son inspiration, maintiendra dans sa voie, puisque c'est du sein même de l'expérience qu'elle doit régir que se lève la moisson de faits captivants qui nous ramènent à des modes plus ou moins larvés de « pensée magique ». Ce n'est pas moi qui y insiste ni qui use de ce terme, disons plutôt : à faire que les pensées de pouvoir qui nous guettent en toute action, dévorent sa mesure, ici plus liée qu'en toute autre à la vérité.

C'est à cette mesure de vérité que Freud seulement se réfère quand il déclare tenir pour impossibles les trois grandes gageures qu'il compte ainsi : éduquer les enfants, gouverner les hommes et les assister, comme c'est notre [(252)]tâche, dans une reconnaissance de soi qu'ils ne peuvent trouver qu'en marge d'eux-mêmes, puisque c'est là que parle la vérité par Freud découverte.

Car la vérité s'y avère complexe par essence, humble en ses offices et étrangère à la réalité, insoumise au choix du sexe, parente de la mort et, à tout prendre, plutôt inhumaine, Diane peut-être… *Actéon* trop coupable à courre la déesse, proie où se prend, veneur, l'ombre que tu deviens, laisse la meute aller sans que ton pas se presse, Diane à ce qu'ils vaudront reconnaîtra les chiens…

Traduction d'un texte de Martin Heidegger « Logos » paru dans La psychanalyse *1956 n° 1, pp. 59-79.*

(59)LOGOS

par Martin HEIDEGGER

Traduit par Jacques Lacan[1]

Il est long le chemin le plus nécessaire à notre pensée. Il conduit à cela de simple qui sous le nom de Logos demeure ce qu'il nous faut penser. Il n'est encore que peu de signes pour indiquer ce chemin.

Dans ce qui suit l'on tente, par une réflexion libre, autour du fil tendu d'une parole d'Héraclite, de faire quelques pas sur ce chemin. Puissent ces pas nous rapprocher du lieu, d'où à tout le moins cette parole entre toutes nous parle assez pour nous valoir de l'interroger plus encore :

οὐκ ἐμοῦ ἀλλὰ τοῦ Λόγου ἀκούσαντας ὁμολογεῖν σοφόν ἐστιν Ἓν Πάντα

Parmi les traductions qui, à tout prendre, s'accordent, l'une est ainsi conçue :

Si ce que nous avez entendu n'est pas de moi, mais du sens,

Il est sage aussi de dire pareillement à ce sens : l'Un est Toutes Choses. (SNELL.)

Cette parole parle d'**ἀκούειν**, ouïr et avoir oui, de **ὁμολογεῖν** dire la chose qui est pareille, du Logos, la parole et ce qui se dit, d'**ἐμοῦ**, le penseur lui-même à savoir comme **λέγοντος**, celui qui parle. Héraclite médite ici sur une affaire (60)d'ouïr et de

1. Cet article a paru dans le *Festschrift für Hans Jantzen,* recueil d'articles offerts en hommage à ce collègue du Pr Martin Heidegger à l'Université de Fribourg, historien éminent de l'art, à l'occasion de son 70e anniversaire (Geb, Mann, Berlin, 1951). Mme A. Botond nous a grandement aidé au départ de cette traduction et nous rendons grâce ici à sa patience inaltérable, autant qu'hommage à son admirable rigueur. Nous avons poursuivi ensuite cette traduction dans une recherche d'équivalences, parfois assez risquées à nos yeux pour que nous fussions décidés à ne pas la publier sans le texte allemand mis en regard, jusqu'à ce que le Pr Martin Heidegger nous ait fait l'honneur d'en prendre connaissance et le plaisir de l'approuver.

dire. Il formule ce que le Logos dit, *:* °"**Εν Πάντα**, l'Un est Toutes Choses. La parole d'Héraclite, sous quelque aspect qu'on la regarde, paraît aller de soi. Pourtant tout y demeure sujet à caution et au premier chef ce qui allait sans dire, à savoir notre supposition que ce que dit Héraclite dût s'éclaircir immédiatement pour ce bon sens que nous autres tard-venus mettons à l'usage de tous les jours. Alors que c'est là une exigence qui probablement n'a même jamais été remplie pour ceux qui vivaient au temps d'Héraclite et logeaient à la même enseigne que lui.

Nous répondrions mieux pourtant à sa pensée en reconnaissant que ce n'est pas seulement pour nous, non plus au reste que ce n'était déjà pour les Anciens, mais bien plutôt dans la chose pensée elle-même que demeurent les énigmes au nombre de quelques-unes. Nous serrerions celles-ci de plus près à prendre du recul à leur endroit. D'où il appert que : pour voir l'énigme en tant qu'énigme, il est avant tout besoin de tirer au clair ce que veut dire Logos, ce que veut dire **λέγειν**.

Depuis l'Antiquité, la glose a sollicité le Logos d'Héraclite vers des acceptions diverses : comme Ratio, comme Verbum, comme Loi du Monde, comme ce qui est logique et l'ordre nécessaire de la pensée, comme le sens, comme la raison. Il y a toujours eu une voix à s'élever pour faire appel à la raison comme à la mesure qui nous dirige dans nos faits et gestes. Mais que peut la raison, si, tout comme l'irraison, voire la déraison, elle se maintient au même niveau d'une négligence pareille à la leur, en oubliant aussi bien de revenir sur l'émergence essentielle de la raison que de suivre le fil de son avènement ? De quoi nous sera la logique, la science du Logos, **λογική(ἐπιστήμη)**, de quelque espèce qu'elle soit, si nous ne commençons pas par porter attention au Logos et par nous soumettre à son essence telle qu'elle est à son origine ?

Ce qu'est le Logos, nous le recevons du **λέγειν**. Que veut dire **λέγειν** ? Nul ne l'ignore qui a l'usage de la langue : **λέγειν** signifie dire et parler ; Logos a le sens du verbe **λέγειν** en tant qu'il énonce, de l'objet verbal **λεγόμενον** en tant qu'il est l'énoncé.

Qui songerait à nier que dans la langue des Grecs, **λέγειν** a dès l'origine le sens de discourir, de dire, de raconter ? Seulement ce n'est pas moins tôt, mais de façon plus radicale encore (61)(et par là déjà et tout autant dans le sens précité) qu'il s'emploie dans le sens qu'on met dans notre *lèguer* homophone, avec ce que le legs[2] implique quant à déposer et à proposer. C'est le ressort du fait de ramasser, le champ du *legere* latin, soit de colliger au sens de récolter et de ramasser. Proprement **λέγειν** vise ce qui est de déposer et de proposer pour distribuer soi et l'autre. Usité au déponent, **λέγεσθαι** veut dire : déposer ses armes dans la recollection du répit ; **λέχος**, c'est le lit de repos ; **λόχος**, c'est l'embûche où quelque chose est relégué sous ce qui est allégué. [On pourrait aussi s'arrêter ici à méditer sur le vieux mot qui disparaît après Eschyle et Pindare :**ἀλέγω** (**α** *copulativum*) : quelque chose m'*incombe*, cela m'occupe[3]].

Pourtant ceci demeure sans conteste : **λέγειν** a d'autre part aussi le sens qui même est prévalent, s'il n'est pas exclusif, de dire et de parler. Devrons-nous pour autant, en faveur de cet emploi prédominant et courant, qui peut encore multiplier ses modulations, jeter au vent le sens propre du mot, celui de **λέγειν**, selon qu'ici il se dégage comme : mettre-à-reposer ? Pouvons-nous en aucun cas oser chose pareille ? Ou bien n'est-il pas temps que nous nous engagions dans une question qui va sans doute décider de beaucoup de choses ? Cette question est ainsi conçue :

---

[2] Nous donnons d'abord cet équivalent à l'usage qui est ici fait du *legen* allemand que nous traduirons plus correctement dans la suite par « mettre à reposer ». C'est que nous voulons ici donner l'idée de l'approximation phonématique par où l'auteur conjoint d'abord le sens de *legen*, qui est de *mettre* et de *poser,* avec cette acception du **λέγειν** qui est expressément de *coucher* (dans son emploi transitif).
On intercédera pour le calembour où l'on recourt ainsi, en remarquant qu'il utilise une équivoque spontanée de notre langue, puisqu'on sait que la graphie *legs,* dans l'empreinte qu'elle apporte au sens comme à la prononciation, ne fait que trahir une erreur pédante du XVIe siècle sur la racine d'un mot lais franchement issu de *laisser.*
On verra la convergence inattendue de dérivés comme *alléguer* et *reléguer,* avec des verbes allemands de la série de *legen.* Et nous nous servirons du mot *lais* dans sa forme ancienne pour la traduction de *Lege,* que nous aurons à distinguer dans la dernière partie du texte. (N. d. T.)

[3] Le passage entre parenthèses est ajouté dans une seconde édition du texte, donnée dans les *Vorträge und Aufsätze,* recueil d'articles qui vient de paraître chez Gunther Neske à Pfullingen.

Jusqu'à quel point le sens propre de **λέγειν**, mettre-à-reposer, en arrive-t-il à signifier ce qui se dit et se prononce ?

Pour trouver le joint pour une réponse, il s'impose de revenir sur ce qui gît proprement dans le **λέγειν** en tant que mettre-à-reposer. Mettre-à-reposer veut dire : porter à gésir. En quoi mettre-à-reposer veut dire aussi bien mettre-à-reposer l'un (62)contre l'autre, soit mettre ensemble à reposer. Mettre en ce lit est donner à lire. La lecture qui nous est la plus connue, à savoir celle d'un écrit, reste, si prégnante qu'elle soit, n'être qu'un des modes de colliger, au sens de ramasser-en-présentant. Quand on glane, on relève le fruit du sol. Quand on vendange, on émonde le ceps de sa grappe. Ce que l'on relève et émonde va au tas où on le porte. Pour peu que nous nous en tenions aux aperçus de l'habitude, nous sommes enclins à prendre ce ramassage déjà pour la moisson et même pour son achèvement. Moissonner est pourtant plus que le pur fait d'amonceler. Il fait partie de la moisson de rentrer la récolte. C'est ici le ressort de sa mise à l'abri, qui lui-même relève de sa mise en réserve. Cet « en-plus » qui dans la moisson dépasse la rafle qui s'en empare, ne vient pas seulement s'y ajouter. Il n'en est pas différemment de l'entrée en jeu du moment où elle se ferme. La mise en réserve de ce qui doit être rentré a déjà marqué sa prise sur les démarches de la moisson dès leur départ et sur leur ensemble dans l'intrication de leur suite. Nous fixons-nous seulement sur le tour à tour de ces démarches, alors au relevage et à l'émondage succède le ramassage, à celui-ci la rentrée de la récolte, à celle-ci la mise à l'abri dans des récipients et resserres. Ainsi se maintient l'illusion que la conservation et la mise en réserve n'appartiennent plus à la moisson. Pourtant que reste-t-il d'une cueillette qui n'est pas marquée du dessein fondamental de la sauver, et même portée par lui ? Ce qui est de sauver est premier dans la structure essentielle de la cueillette.

Pourtant le fait même de sauver ne consiste pas à sauver le tout-venant, qu'il surgisse n'importe où et n'importe quand. Le rassemblement qui proprement prend son départ du fait de sauver, soit la cueillette, est en soi d'emblée un assortiment de

ce qui requiert sauvegarde. L'assortiment d'autre part est déterminé par ce qui, au sein de ce qui s'offre à son choix, s'indique comme lui étant dévolu. Ainsi c'est du tout ce qui vient en premier dans le plan essentiel de la cueillette que jeter le dévolu, où le choix s'articule qui se subordonnera tout ensemble ramassage, rentrée et mise à l'abri.

L'ordre selon lequel la marche des opérations de la moisson se succède ne recouvre pas le mouvement d'atteinte et la marche portante qui sont les traits où se retrouve l'essence de la cueillette.

(63)Toute moisson comporte également que ceux qui vont cueillir se rassemblent, qu'ils répartissent leur action en vue de ce qu'il y a à sauver et qu'ils ne moissonnent qu'à partir de ce moment de recueil. La cueillette exige de soi et pour soi ce recueillement. Le rassemblement pour la moisson est du ressort d'une recollection primordiale.

La collation qu'il nous faut ainsi penser, ne se tient pourtant nullement à côté du fait de mettre-à-reposer. On ne peut même pas dire que l'une accompagne l'autre. Bien plutôt la collation est déjà logée dans le fait de mettre-à-reposer. Ce qui s'y lit est déjà lit de la reposée, et tout lit de la reposée est de soi-même ce qui se lit dans ce qu'on collige. Que veut dire en effet mettre-à-reposer ? Le fait de mettre-à-reposer porte au gîte, dans lequel il laisse au-devant se présenter ce qui est ensemble. Trop facilement prenons-nous le verbe laisser au sens de laisser passer, laisser courir. Mettre-à-reposer, porter à son gîte, laisser se présenter signifieraient dans ce cas : passer outre à ce qui a été reposé quand il se présente, et ne plus s'en occuper. Seulement le **λέγειν**, mettre-à-reposer, signifie, en ce qu'il laisse au-devant se présenter ce qui est ensemble, précisément ceci que ce qui se présente nous concerne et par conséquent nous regarde. Au fait de mettre à reposer en tant qu'il laisse se présenter ce qui est ensemble, il est inhérent de retenir ce qui a été reposé comme ce qui se présente [(« Legi » veut dire en alémanique le barrage qui dans le courant déjà se dresse au-devant : du torrent liquide)[4]].

[4]. Parenthèse ajoutée dans la seconde édition déjà citée.

Le fait de mettre à reposer qu'il nous faut maintenant penser, le **λέγειν**, a renoncé d'avance à la prétention, qu'il n'a à vrai dire même pas connue, de se charger lui-même de porter ce qui se présente en son site. Au fait de mettre à reposer qu'est le **λέγειν**, il appartient uniquement de laisser ce qui est ensemble de soi-même pour au-devant se présenter, comme ce qui se présente dans le refuge dans lequel il demeure pour y avoir été reposé. Quel est ce refuge ? Ce qui est ensemble pour se présenter devant nous est colloqué dans le dévoilement. Il y est retiré, il y est ravi, il y est relégué, c'est-à-dire il y est sauvegardé. Au **λέγειν** en ce qu'il a recueilli ce qu'il laisse au-devant se présenter, adhère cette face sauvegardée de ce (64)qui se présente dans ce qui est dévoilé. Le **χεῖσθαι**, le pour-soi de la présentation de ce qui est ainsi relégué, du **ὑποκείμενον**[5] n'est ni plus ni moins que *l'être de la présence* de ce qui se présente dans le dévoilement. Dans ce **λέγειν** du **ὑποκείμενον**,le **λέγειν** du choix et de la collation demeure serti. C'est parce qu'au **λέγειν** en tant qu'il laisse ce qui est ensemble au-devant se présenter, adhère de façon unique la face sauvegardée de ce qui se présente dans le dévoilement, que ce qui se lit dans la collation qui requiert un tel lit, est d'avance déterminé par la mise en réserve.

Λέγειν est mettre-à-reposer. Mettre-à-reposer est le recueil en soi-même du fait de laisser se présenter ce qui est ensemble à être présent.

La question où nous en sommes est : comment le sens propre de **λέγειν**, le fait de mettre-à-reposer, en arrive-t-il à signifier ce qui se dit et se prononce ? Le point de remembrement où nous en sommes parvenus, contient déjà la réponse. Car il nous donne à penser qu'en somme nous ne sommes plus en droit de poser la question comme nous avons tenté de le faire. Pourquoi ne le pouvons-nous plus ? Parce que dans tout ce qu'a remué notre méditation, il ne s'agit d'aucune façon de ce que ce mot **λέγειν** en vienne de l'acception de « mettre-à-reposer » à celle de « die ». Nous n'avons nullement eu à faire dans ce qui précède avec la signification mouvante des

[5] *Du sub-jectum. (N.d.T.)*

mots, mais bien plutôt sommes-nous venus buter contre un véritable événement dont le caractère peu rassurant se dissimule encore dans la simplicité qui l'a fait jusqu'à présent passer inaperçu.

Ce que disent et prononcent les mortels advient dès l'aube à l'événement comme **λέγειν**, comme fait de mettre-à-reposer. Dire et prononcer en tant que laisser ce qui est ensemble se présenter au-devant, englobe tout ce qui, gisant dans le dévoilement, est présent. Le **λέγειν** primordial, le fait de mettre-à-reposer, se développe dès la première heure et sous un mode tel qu'il fasse tomber tout ce qui est dévoilé sous son ressort, comme fait de dire et prononcer. Le **λέγειν** se laisse ainsi surmonter en tant que fait de mettre-à-reposer par cet aspect en lui prédominant. Mais c'est seulement pour reléguer ainsi d'emblée l'essentiel quant à dire et prononcer, dans le ressort[65]de ce qui tient proprement au fait de mettre-à-reposer.

Que ce soit dans le **λέγειν**, c'est-à-dire dans le fait de mettre-à-reposer, que dire et proférer agencent leur essence, contient l'indication qui nous renvoie au moment de décision le plus précoce et le plus riche de conséquences quant à l'essence du langage. Mais d'où la décision tombait-elle ? La question est d'importance, et la même sans doute que cette autre : jusqu'où va porter dans l'essence du langage l'empreinte qu'elle reçoit du fait de mettre-à-reposer ? Elle porte au point le plus extrême où l'on puisse remonter vers l'émergence essentielle du langage. Car comme collation de ce qui est laissé se présenter au-devant, le fait de dire reçoit l'essence de son genre du dévoilement de ce qui est ensemble à se présenter au-devant. Mais la révélation de ce qui est voilé dans le dévoilement est la présence même de ce qui est présent. Nous nommons cela l'être de l'étant. Ainsi ce qui parle dans le langage en étant au niveau du **λέγειν** comme fait de mettre-à-reposer, ne trouve à se déterminer ni à partir de la vocalisation (**φωνή**), ni à partir du fait de signifier (**σημαίνειν**). Expression et signification sont estimées depuis longtemps être des manifestations qui offrent les traits indubitables du langage. Mais elles ne touchent pas proprement au domaine marqué de l'empreinte originelle qui est l'essence du langage, non plus qu'elles ne

peuvent généralement déterminer ce domaine dans ses traits principaux. Le fait que sans qu'on y pense et de bonne heure, et comme si rien ne s'était passé, dire prenne son ressort du fait de mettre-à-reposer, et que dans cette mesure parler apparaisse comme **λέγειν**, ce fait a mûri avec le temps une conséquence singulière. La pensée humaine ne s'est jamais étonnée de cet événement et n'y a pas non plus perçu un mystère où quelque chose d'essentiellement destiné par l'Être à l'homme se dissimule, pour se réserver peut-être pour cet instant fatal où la semonce qui ébranle l'homme ne s'étend pas seulement à sa place et à sa condition, mais où elle porte l'essence de l'homme à la vacillation qui le fait bouger.

Dire, c'est **λέγειν**. Cette phrase, si on l'a méditée comme il faut, perd à présent tout aspect courant, rebattu et vide. Elle désigne ce mystère sans recours pour l'imagination, que ce qui parle dans le langage est l'événement du dévoilement de ce qui est présent, et se détermine, conformément à la présentation [(66)]de ce qui est présent, comme le fait de laisser ce qui est ensemble se présenter au-devant. La pensée y prendrait-elle à la fin quelque soupçon de ce que cela signifie qu'Aristote puisse encore délimiter le **λέγειν** comme ce qui fait apparaître (**ἀποφαίνεσθαι**) ? Le Logos porte ce qui apparaît, ce qui se produit en se présentant, de ce qu'il est en lui-même à ce qui paraît, à ce qui se montre comme tiré au clair (cf. *Sein und Zeit., § 7 B).*

Dire est ce qui se recueille de ce qu'il y a de distribuant dans le fait de laisser ce qui est ensemble se présenter au-devant. Qu'en est-il dès lors, au point où nous en sommes avec l'essence de ce qui parle, de ce qui est d'ouïr ? Ce qui parle ne se détermine pas en tant que **λέγειν** à partir du son qui exprime un sens. Si donc ce qui se dit ne se détermine pas par l'articulation vocale, l'ouïr qui lui répond ne peut pas plus consister en ce qu'un son qui vient frapper l'oreille, soit par elle attrapé, en ce que des vocalises tympanisant le sens auditif, soient ensuite retransmises. Si ce que nous oyons n'était en tout et pour tout que ce que nous saisissons pour le retransmettre de sons articulés, et d'autres processus viendraient-ils encore s'y associer, tout s'y réduirait pourtant à ce que l'articulation sonore rentrât par une

oreille pour ressortir par l'autre. C'est bien ce qui se passe en fait quand nous ne nous recueillons pas sur le propos qui nous est adressé. Mais ceci même qui nous est adressé est ce qui se recueille pour nous être proposé comme ce qui se présente. Ce qui est d'ouïr est proprement le fait de ce recueillement de soi, qui se reprend devant le recours de l'adresse. Ce fait d'ouïr tient au premier chef à ce qui se recueille pour écouter. C'est dans le registre de l'écoute qu'est l'ouïe dans son essence. Nous oyons, quand nous sommes tout oreille. Mais « oreille » ne veut pas dire ici l'appareil acoustique des organes des sens. Les oreilles auxquelles on a affaire en anatomie et en physiologie n'ont jamais comme organes d'un sens, donné matière au plus petit fait d'ouïr, alors même que nous le prendrions simplement pour le fait de percevoir des bruits, des sons articulés et des tons. Une telle perception ne peut être ni constatée anatomiquement, ni démontrée physiologiquement, ni être saisie en général biologiquement comme un processus qui suit son cours à l'intérieur de l'organisme, encore que ce qui est de percevoir ne prenne vie qu'autant qu'il soit d'un [67]corps. C'est ainsi qu'aussi longtemps que, pour méditer sur ce que nous oyons, nous partons de l'acoustique à la façon des sciences, tout est la tête en bas. Nous croyons fallacieusement que l'activité des organes corporels de l'ouïe peut être ce qui est proprement d'ouïr. En contrepartie de quoi il nous faudra tenir ce que nous oyons au sens de ce qui écoute et obéit, pour n'être qu'un transfert de cet ouïr au sens propre dans le registre de l'esprit. On peut dans le circuit de la recherche scientifique constater beaucoup de choses utiles. On peut montrer que des oscillations périodiques de la pression atmosphérique d'une certaine fréquence sont perçues comme des hauteurs de ton. À partir de cette sorte de constatation sur l'ouïe, on peut organiser une recherche qui finalement ne sera plus maîtrisée que par les seuls spécialistes de la physiologie des sens.

Par contre peut-être n'y a-t-il que peu à dire sur ce qui est d'ouïr à proprement parler ; il est vrai que ce peu concerne tout homme immédiatement. Ici la recherche n'a plus cours, mais bien l'attention qui soutient la méditation sur ce qui est simple.

Ainsi appartient-il justement à ce qui est d'ouïr à proprement parler, que l'homme puisse se prendre au malentendu, en faisant la sourde oreille à l'essentiel. Si les oreilles n'appartiennent pas immédiatement au registre de l'ouïr à proprement parler, celui-ci a, à tout prendre, un caractère approprié à l'audition et aux oreilles. Ce n'est pas que nous entendions parce que nous avons des oreilles. Nous avons des oreilles et pouvons être corporellement équipés d'oreilles parce que nous oyons. Les mortels oient le tonnerre du ciel, le bruissement de la forêt, le murmure de la fontaine, la touche vibrante de la harpe, le ronflement des moteurs, la rumeur de la ville, seulement et seulement pour autant qu'à tout ceci déjà ils appartiennent et n'appartiennent pas.

Nous sommes tout oreille quand notre recueillement est pur transport dans l'écoute et a pleinement oublié les oreilles et la simple tympanisation des sons. Aussi longtemps que nous ne faisons que prêter l'oreille à l'articulation verbale en tant que mode d'expression d'une personne qui parle, nous n'écoutons certes pas encore. Nous n'arrivons même pas ainsi à avoir ouï à proprement parler quoi que ce soit. Mais quand donc cela est-il ? Nous avons ouï quand nous *sommes en entente* avec ce qui nous est adressé. Ce qui parle dans ce qui nous [(68)]est adressé est **λέγειν**, laisser ce qui est ensemble se présenter au-devant. Être en entente avec ce qui parle, ceci n'est rien d'autre que : en tout cas ce qui se propose comme étant ensemble de ce qui est laissé se présenter au-devant, le laisser gésir dans son champ d'ensemble. Tel le fait de laisser gésir nous lègue ce qui se présente comme une chose qui se présente. Il lègue ceci comme la chose même. Il lègue Une chose et la même dans l'Un. Il lègue une chose comme étant la même. Un tel **λέγειν** lègue un et le même, le **ὁμόν**. Un tel **λέγειν** est le **ὁμολογεῖν** : le recueil qui laisse se présenter une chose comme étant elle-même, une chose qui se présente dans ce qui est le même de sa présentation.

C'est dans le **λέγειν** en tant que le **ὁμολογεῖν** qu'est essentiellement ce qui est d'ouïr à proprement parler. Ceci est donc un **λέγειν**, qui laisse se présenter ce qui déjà gît devant nous comme étant ensemble et justement repose dans un legs qui

concerne tout ce qui de soi-même se présente au-devant comme étant ensemble en sa position de gésir. Ce legs ainsi expressément désigné est le λέγειν, comme quoi le Logos vient à l'événement.

Là le Logos est simplement dénommé : ὁ Λόγος, le Legs ; le pur fait de laisser se présenter au-devant comme étant ensemble ce qui se présente de soi-même dans le gîte qu'il a de ce fait. Tel est essentiellement le Logos comme le pur lit de ce qui se lit dans ce qu'il recueille. Le Logos est la recollection primordiale du choix fait au commencement dans le lais[6] originel. Ὁ Λόγος est : le lais où se lit ce qui s'élit, et n'est que cela.

Seulement tout ceci n'est-il pas une interprétation arbitraire et une traduction par trop étrange au regard de ce que l'on entend habituellement en pensant connaître le Logos comme le sens et la raison ? Cela sonne étrangement au premier abord et peut-être demeurera tel longtemps encore, que le Logos veuille dire le lais où se lit ce qui s'élit. Mais comment quelqu'un serait-il en droit de décider si ce que cette traduction présume pour être l'essence du Logos, reste même seulement du plus loin conforme à ce qu'Héraclite a pensé et dénommé sous le nom de Logos ?

(69)L'unique voie pour en décider est de méditer ce qu'Héraclite lui-même dit dans la parole citée. La parole commence : οὐκ ἐμοῦ…Elle commence par un « non pas… » qui écarte durement. Il se rapporte à Héraclite lui-même qui prononce et dit. Il s'agit de ce que les mortels ont à ouïr. Ce n'est pas de moi, à savoir de celui qui prononce, ce n'est pas de l'articulation sonore de ce qu'il énonce que vous devez ouïr ce qu'il sied. En général vous n'oyez même pas à proprement parler, aussi longtemps que vous suspendez vos oreilles au bourdon et à l'onde d'une voix humaine pour y happer au vol un cliché à votre usage. Héraclite commence sa phrase en récusant pour ce qui est d'ouïr le simple plaisir des oreilles. Mais cette défense repose sur un renvoi à ce qu'est ouïr à proprement parler.

6. Cf. N. du T. p. 61.

Οὐκ ἐμοῦ ἀλλά…Ce n'est pas vers moi que vous devez tendre l'oreille (comme on fixe du regard), mais ce qui est d'ouïr pour le mortel doit s'orienter sur quelque chose d'Autre. Sur quoi ? **ἀλλά τοῦ Λόγου.** L'espèce d'ouïr dont on parle proprement, se détermine à partir du Logos. Mais pour autant que le Logos est simplement dénommé, il ne peut être la première chose venue quelconque parmi le reste. Ce qui est d'un ouïr qui *lui* soit conforme, ne peut non plus de ce fait prendre sur lui une direction d'occasion, d'où il reviendrait pour y passer outre. Il faut que les mortels, s'il doit y avoir un fait d'ouïr à proprement parler, aient déjà entendu le Logos avec une ouïe qui ne signifie rien de moins qu'être d'entente avec le Logos. **Οὐκ ἐμοῦ ἀλλά τοῦ Λόγου ἀκουσάντας**.« Si ce n'est pas simplement vers moi (celui qui prononce) que vous avez tendu l'oreille, mais si vous vous soutenez dans une entente qui écoute, alors il y a ouïr à proprement parler ».

Qu'est-ce alors, s'il en est ainsi ? C'est alors **ὁμολογεῖν** qui ne peut être ce qu'il est qu'à être un **λέγειν**. Ce qui est d'ouïr à proprement parler est du registre du Logos. De ce fait ce mode d'ouïr est lui-même un **λέγειν**. Comme tel, ce qui est à proprement parler de l'ouïr des mortels est d'une certaine façon la même chose que le Logos. Mais aussi bien, et justement en tant que **ὁμολογεῖν**, n'est-il absolument pas du tout la même chose. Il n'est pas lui-même le Logos même. Le **ὁμολογεῖν** demeure plutôt un **λέγειν**, qui ne fait toujours que léguer, laisser gésir ce qui déjà se présente ensemble comme **ὁμόν**, [(70)]comme un champ d'ensemble, et à la vérité se présente en un gîte qui ne surgit en aucun cas du **ὁμολογεῖν**, mais qui repose dans le lais où se lit ce qui s'élit, dans le Logos.

Mais qu'est-ce encore, si ce qui est d'ouïr à proprement parler est en tant que le **ὁμολογεῖν** ? Héraclite dit : **σοφόν ἔστιν** Quand **ὁμολογεῖν** arrive, alors **σοφόν** vient à l'événement, alors il y a **σοφόν**. Nous lisons : **σοφόν ἔστιν**. On traduit **σοφόν** correctement par « sage ». Mais que veut dire « sage » ? Y pense-t-on seulement au savoir des anciens sages ? Que savons-nous d'un tel savoir ? Si ce qui est en question

reste un fait d'avoir vu, où ce qui est de voir n'est pas du sens des yeux, tout aussi peu que le fait d'avoir ouï ne tient à ce qui s'entend avec les organes de l'ouïe, il est donc à présumer que ce qui est d'avoir vu et ce qui est d'avoir ouï concordent. Ils n'ont pas le sens d'une simple saisie, mais d'un maintien. Mais duquel ? De celui qui se soutient dans le relais des mortels. Celui-ci se retient à ce que le lais où se lit ce qui s'élit laisse déjà se présenter au fur et à mesure de ce qui présente. Ainsi **σοφόν** veut dire cela qui peut se soutenir dans ce qui lui a été assigné, y trouver son lot, s'y vouer (prendre la route pour cela). C'est par sa destination que ce maintien est commandé. Nous employons encore idiotiquement, si nous voulons dire que quelqu'un est particulièrement habile en une chose, ces tournures : qu'il a la grâce pour cela, qu'il y met son cachet. C'est là plutôt que nous touchons à la signification propre de **σοφόν** que nous traduirons par « mandaté ». Mais « mandaté » est d'avance plus que « commandé ». Quand le fait d'ouïr proprement en tant que **ὁμολογεῖν** *est*, alors vient à l'événement ce qui tient du mandaté, alors le **λέγειν** mortel trouve son lot dans le Logos. Alors il colle au lais où se lit ce qui l'élit. Alors le **λέγειν** se commande par la destination qui repose dans la répartition de ce qui se produit de distribuant à l'origine, c'est-à-dire dans ce que le lais où se lit ce qui s'élit a commandé. Voici donc comment vient à être ce qui tient du mandaté, quand les mortels accomplissent ce qui est proprement de l'ouïr. Mais **σοφόν** « mandaté », n'est pas **τὸ Σοφόν**, le mandat, qui s'appelle ainsi parce qu'il répartit en soi tout ce qui est destin, et précisément aussi ce qui s'en fait voir dans la destination du maintien mortel. Encore n'avons-nous pas vidé la question de ce qu'est **ὁ Λόγος**, dans la pensée d'Héraclite ; il reste encore non décidé, [71]si la traduction de **ὁ Λόγος** comme « le lais où se lit ce qui s'élit », touche si peu que ce soit à ce que le Logos est.

Et déjà nous sommes arrêtés devant la nouvelle énigme d'un mot : **τὸ Σοφόν.** C'est en vain que nous nous efforcerons de le penser dans le sens d'Héraclite, aussi longtemps que nous n'aurons pas suivi sa phrase dans quoi ce mot parle, jusque dans les mots qui la concluent.

Pour autant que le fait d'ouïr pour les mortels est devenu ce qui est à proprement parler ouïr, il arrive de **ὁμολογεῖν**. Pour autant que telle chose arrive, il vient à l'événement ce qui tient du mandaté. En quoi et comme quoi y a-t-il essentiellement du mandaté ? Héraclite dit : **ὁμολογεῖν σοφόν ἔστιν Ἓν Πάντα,** « du mandaté vient à l'événement, pour autant que l'Un est Toutes Choses ».

Le texte courant à présent est ainsi conçu : **ἓν Πάντα εἶναι . Λὰ εἶναι** est la correction d'une autre lection · **ἓν Πάντα εἰδέναι,** que l'on comprend dans le sens de : il est sage de savoir que tout soit l'Un. Aucune des deux lections n'a de privilège sur l'autre. Elles sont toutes deux contestables également. C'est pourquoi nous les laisserons toutes deux de côté[7]. De quel droit ? Parce que le **Ἓν Πάντα** suffit. Mais il n'est pas seulement suffisant. Il demeure pour soi beaucoup plus conforme à la chose ici pensée et aussi au style de ce que dit Héraclite « **Ἓν Πάντα,** l'Un : Toutes Choses, Tout : l'Un ».

Comment, à les dire, prendre ces mots légèrement ? Quel éclaircissement s'en donner à les proférer dans l'approximatif ? Une diversité embrouillée de significations trouve à se nicher dans les deux mots dangereusement inoffensifs **Ἓν ετ Πάντα.** L'indétermination de leurs nœuds donne licence à des propositions à plusieurs sens. Dans les mots **Ἓν Πάντα,** le bâclage superficiel de ce qui s'imagine dans l'à-peu-près, peut converger avec la prospection hésitante d'une pensée qui interroge. Un propos hâtif d'expliquer le monde peut se servir de la phrase « l'Un est Toutes Choses », pour y trouver l'appui d'une formule qui partout et toujours est correcte d'une façon quelconque. [72]Mais les démarches premières et qui se rattachent du plus loin à tout le destin de la pensée chez un penseur, peuvent se dissimuler dans le **Ἓν Πάντα.** C'est dans ce second cas que sont les paroles

[7]. Dans une retouche que M. Martin Heidegger a apportée à ce texte dans l'édition des *Vorträge und Aufsätze*, on lit : « L' **εἶναι** est la correction de la lection uniquement traditionnelle : **ἓν πάντα εἰδέναι**que l'on comprend dans le sens de : il est sage de savoir que toute chose soit l'Un. La conjecture **εἶναι** est conforme aux choses. Pourtant nous laissons de côté les deux verbes. De quel droit, ? etc. ».

d'Héraclite. Nous ne connaissons pas leur contenu au sens où nous pourrions faire resurgir à la vie le mode de représentation d'Héraclite. Nous sommes même fort éloignés d'être en état de prendre en y méditant la mesure de ce qui est pensé dans ces paroles. Mais de cette lointaine distance il se pourrait que nous vînt la chance de tracer plus significativement quelques traits de la dimension des mots Ἓν et Πάντα et de la parole Ἓν Πάντα. Dût ce tracé demeurer une esquisse d'une libre audace plutôt que viser à la certitude d'une étude d'après le modèle. Assurément ne pouvons-nous tenter un tel dessin qu'à considérer ce qu'Héraclite a dit en partant de l'ensemble de sa parole. Ce que la parole désigne au moment où elle dit le quoi et le comment de ce qu'il y a de mandaté, c'est le Logos. La parole conclut avec Ἓν Πάντα. Cette conclusion n'est-elle qu'un mot de la fin ou bien n'est-ce pas seulement avec elle et sa rétroaction sur la parole que la file se serre de ce qu'il y avait à dire.

L'exégèse habituelle comprend la parole d'Héraclite ainsi : il est sage de donner ouïe à la promulgation du Logos et de prêter attention au sens de ce qu'il promulgue quand on répète ce qu'on a ouï dans la proposition : l'Un est Toutes Choses. Il y a le Logos. Celui-ci a quelque chose à annoncer. Il y a alors aussi ce qu'il annonce, à savoir que l'Un soit Toutes Choses.

Seulement il s'en faut que le Ἓν Πάντα soit cela *que* le Logos annonce en tant que parole ni *qu'*il donne à comprendre en tant que sens. Ἓν Πάντα n'est pas ce *que le* Logos énonce, mais Ἓν Πάντα dénonce de quelle nature est essentiellement le Logos.

Ἓν est l'Uniquement-Un en tant que ce qui unit. Il unit en même temps qu'il répartit. En même temps qu'en lisant ce qu'il élit, il laisse se présenter ce qui se présente comme tel, il le répartit en son entier. L'Uniquement-Un unit en tant qu'il est le lais où se lit ce qui s'élit. Ce fait ici d'unir ce qui dans ce lit se lit, répartit en soi ce qui unit jusqu'au point qu'il *est* cet un-ci, et en tant qu'il est cet un-ci, aussi l'Unique. Le

Ἓν Πάντα qui est nommé dans la parole d'Héraclite, nous ouvre un simple cillement sur ce qu'est le Logos.

[73]Dévions-nous du chemin si avant toute interprétation métaphysique à sens profond, nous pensons le Logos en tant qu'il est le Λέγειν, et si en le pensant nous prenons par là au sérieux que le Λέγειν en tant qu'il laisse, en lisant ce qui s'élit, ce qui est ensemble se présenter au-devant, ne peut être rien d'autre que l'essence du fait d'unir, qui répartit toute chose dans l'omnitude de la simple présence ? À la question de ce que peut être le Logos, il y a seulement *une* réponse conforme. Nous la saisissons comme ainsi conçue : ὁ Λόγος λέγει. Il laisse se présenter devant nous ce qui est ensemble. Quoi ? Πάντα. Ce que ce mot désigne, Héraclite nous le dit de façon immédiate et sans équivoque au début de la parole B 7 : Εἰ πάντα τὰ ὄντα…« Si toutes choses, (à savoir) ce qui est dans la présence… ». Le lais où se lit ce qui s'élit a, en tant qu'il est le Logos, reposé Toutes Choses, tout ce qui est présent, dans le dévoilement. Le fait de léguer est alors un aspect du fait de sauvegarder. Par lui est sauvegardé tout ce qui est présent dans l'être de sa présence, à partir de quoi il peut être rentré et ressorti tout exprès comme ce qui est présent à un instant quelconque par le truchement du λέγειν mortel. Le Logos promeut dans l'être de la présence, et reposant aussi ce qui est présent dans l'être de la présence, il l'y reconduit. S'ap-présenter veut dire pourtant : *une fois surgi durer dans le dévoilement*. Pour autant que le Logos laisse se présenter ce qui se présente comme tel, il révèle ce qui est présent dans l'être de sa présence. Mais le fait de révéler est l' Ἀλήθεια. Celle-ci et le Logos sont la même chose. Le λέγειν laisse se présenter ἀληθέα, ce qui est dévoilé comme tel (B 112). Tout ce qui est de révéler délivre ce qui est présent du voilement. Le fait de révéler a besoin du voilement. L' Ἀ-Λήθεια repose dans le Léthé, puise en lui, produit ce qui par son travers est relégué. Le Logos est *en soi à la fois* une révélation et un recel. Il est l' Ἀ-Λήθεια. Le dévoilement a besoin du voilement du Léthé, comme de la réserve dans laquelle la

révélation puisse en quelque sorte puiser. Le Logos, le lais où se lit ce qui s'élit, a en soi le caractère de ce qui sauvegarde en révélant. Pour autant que c'est en collant au Logos qu'il faut revoir ce qu'il en est de l'essence du **Ἓν** en tant qu'il est ce qui unit, il s'avère du même coup que ce qu'il y a d'essentiellement unissant dans le Logos demeure infiniment différent de ce qu'on s'applique à se représenter comme connexion et liaison. [74]Ce qui réside d'unissant dans le **λέγειν** n'est ni seulement une prise d'ensemble par enveloppement, ni un simple couplage par mise en balance des contraires. Le **Ἓν Πάντα** laisse se présenter ensemble dans l'être d'une présence, ce qui est essentiellement divergent l'un et l'autre et s'oppose ainsi l'un à l'autre par une absence contrariée, comme le jour et la nuit, l'hiver et l'été, la paix et la guerre, la veille et le sommeil, Dionysos et Hadès. Ce qui est ainsi séparé en une trajectoire qui du lointain le plus extrême fait le départ entre la présence et l'absence, **διαφερόμενον**, le lais où se lit ce qui s'élit le laisse se présenter dans sa rétribution. Il se délègue lui-même à être ce qui porte le jugement distributif. Le **Ἓν** lui-même est rétribuant.

Ἓν Πάντα dit ce que le Logos est. Logos dit comment **Ἓν Πάντα** est dans son essence. Les deux sont la même chose.

Quand le **λέγειν** mortel trouve son lot dans le Logos, il arrive de **ὁμολογεῖν**. Celui-ci se recueille dans le **Ἓν** sur ce qu'il y a d'unissant dans le ressort de celui-ci. Quand le **ὁμολογεῖν** arrive, il y a du mandaté qui vient à l'événement. Pourtant jamais le **ὁμολογεῖν** n'est le mandat lui-même et à proprement parler. Où trouvons-nous non pas seulement du mandaté, mais le mandat tout simplement ? Qu'est ce mandat lui-même ? Héraclite le dit sans ambages au commencement de la phrase B 32 :

Ἓν τό σοφὸν μοῦνον. L'Uniquement-Un qui unit Toutes Choses, seul est le mandat ». Si pourtant le **Ἓν** est la même chose que le Logos, alors **ὁ Λόγος** est **τό σοφὸν μοῦνον.** Le seul mandat, c'est-à-dire aussi le mandat au sens propre, est le

Logos. C'est dans la mesure pourtant où le λέγειν mortel trouve son lot en tant que ὁμολογεῖν dans le mandat, qu'il tient à sa façon au mandaté.

Mais jusqu'à quel point le Logos est-il le mandat, la prédestination proprement dite, c'est-à-dire la distribution du mandement qui destine Tout ce qu'il peut y avoir à ce qui lui est propre ? Le lais où se lit ce qui s'élit, répartit en son sein tout mandement, pour autant que le mandement laisse se présenter ce qu'il apporte, boucle tout ce qui est présent ou absent à sa place et dans sa voie et assure la garde de tout ce qu'il distribue dans l'omnitude. Ainsi toute chose et chacune quelle qu'elle soit, peut s'axer et s'agencer dans ce qui lui est propre. Héraclite dit (B 64) : Τὰ δὲ Πάντα οἰακίζει Κεραυνός « Toutefois l'ensemble [75]de tout (ce qui est présent), c'est l'éclair qui le gouverne (dans l'être de la présence) ».

La fulguration de l'éclair produit subitement et en un seul coup tout ce qui est présent dans la lumière de l'être de la présence. L'éclair que nous avons maintenant nommé, gouverne. Il fixe chaque chose d'emblée à la place essentielle qui lui est assignée. Ce qui s'étale de telle sorte d'un seul coup est le lais où se lit ce qui s'élit, le Logos. « L'éclair » est là en tant que mot qui désigne Zeus. Celui-ci est en tant que le plus haut des Dieux la grâce de l'omnitude. À cette aune, le Logos, le Ἓν Πάντα, ne serait rien d'autre que le dieu suprême. L'essence du Logos nous donnerait ainsi un cillement d'ouverture sur la divinité de Dieu.

Avons-nous licence maintenant de mettre en un seul siège Logos, Ἓν Πάντα, Zeus, et de soutenir une fois de plus qu'Héraclite enseigne le panthéisme ? Héraclite ni ne l'enseigne, ni n'enseigne aucune doctrine. Comme penseur il ne fait que donner à penser. On entrevoit dans la question par nous posée de savoir si Logos (Ἓν Πάντα) et Zeus sont la même chose, qu'il donne même quelque chose de difficile à penser. Quelque chose contre quoi la pensée de représentation a porté au long des siècles et des millénaires qui ont suivi, et sans savoir le considérer, – pour se décharger à la fin du fardeau inconnu avec le secours d'un oubli dont la mise en place était déjà faite. Héraclite dit (B 32) :

Ἓν τό Σοφὸν μοῦνον λέγεσθαι οὐκ ἐθέλει
καὶ ἐθέλει Ζηνὸς ὄνομα

L'Un, le Seul qui soit le Sage, ne veut pas
Et veut pourtant qu'on le dénomme du nom de Zeus.
(DIELS-KRANZ).

Le mot qui porte dans la parole, **ἐθέλω**, ne signifie pas « vouloir », mais « à partir de soi-même est prêt à … »[8], **ἐθέλω** n'a pas le sens d'une pure mais d'admettre quelque chose dans une référence rétroactive à soi-même. Pour que nous mesurions cependant le poids de ce qui est dit dans la parole, nous devons faire un compte soigneux de ce que la parole dit dans la première ligne : **Ἓν…λέγεσθαι οὐκ ἐθέλει** « L'Uniquement Un en tant qu'il unit, le lais où se lit ce qui s'élit, ne consent pas. » À quoi ? **λέγεσθαι**, à être recueilli sous le nom de Zeus. Car par un tel recueil, le **Ἓν** en tant que Zeus, viendrait à cette sorte d'apparition qui devrait peut-être demeurer à jamais une apparence. Qu'il y ait emploi dans la parole citée du terme**. λέγεσθαι** dans un rapport immédiat à **ὄνομα** (mot qui dénomme), atteste pourtant sans contestation possible la signification de **λέγειν** comme dire, parler et nommer. C'est en ceci précisément que cette parole d'Héraclite qui paraît s'inscrire en faux sans équivoque contre tout ce qui a été discuté dans ce qui précède sur **λέγειν** et **λόγος**, est propice à placer sous un nouveau jour notre pensée en face du fait que, et de l'étendue où – le **λέγειν** n'est accessible dans sa signification de dire et de parler qu'à être considéré dans sa signification la plus propre de « léguer » et d'élire. Dénommer veut dire « é-voquer ». Ce qui a été recueilli pour être reposé dans le nom, vient à travers un tel « legs » à la présentation et à l'apparition. Quand on

[8] Soit le français : con-sentir à (N.d.T.).

pense ce qui est de dénommer (ὄνομα) à partir du λέγειν, on voit que ce n'est rien qui soit de porter une signification à l'expression, mais bien de laisser se présenter au-devant dans la clarté quelque chose qui s'y lève en ce que c'est nommé.

Dans la première ligne, ce qui est le Ἕν, le Logos, la grâce de tout mandat, n'est pas prêt par son essence la plus propre, ne consent pas, à se manifester sous le nom de « Zeus » c'est-à-dire en tant que celui-ci : οὐκ ἐθέλει. C'est seulement là-dessus que vient la suite καὶ ἐθέλει, « mais aussi il est prêt, il con-sent », le Ἕν.

N'y a-t-il qu'artifice oratoire dans le fait qu'Héraclite fasse passer d'abord dans ce qu'il dit, que le Ἕν n'admette pas la dénomination qui est mise en question, ou bien la préséance donnée à sa dénégation a-t-elle sa raison dans la chose ? Car le Ἕν Πάντα est en tant qu'il est le Logos, ce qui laisse être dans sa présence tout ce qui est présent. Le Ἕν n'est pourtant en lui-même rien qui soit présent entre autre. Il est unique en son genre. Zeus par contre n'est pas seulement un être qui est présent parmi d'autres. Il est le plus haut de ce qui est présent. Ainsi Zeus demeure assigné à un genre d'exception dans l'être de la présence, venant au partage de celui-ci, et à l'aune d'un [77]tel partage (Μοῖρα) recueilli dans le Ἕν qui recueille toute chose, et dans sa grâce. Zeus n'est pas lui-même le Ἕν, quoique en gouvernant en tant qu'il est l'éclair, il remplisse les mandements de la grâce.

Qu'à l'égard de l' ἐθέλει,λ' οὐκ d'abord soit dénommé, ceci nous dit : à proprement parler il n'est pas admissible pour le Ἕν d'être dénommé Zeus et par là d'être ravalé à l'essence d'un être qui soit présent entre autre, dût même cet « entre » avoir le caractère de l'au-dessus de tout le reste de ce qui est présent ».

D'un autre côté le Ἕν admet pourtant aussi, d'après cette parole, de revenir à la dénomination de Zeus. Dans quelle mesure ? La réponse est déjà contenue dans ce qui vient d'être dit. Si le Ἕν n'est pas compris à partir de lui-même en tant que le Logos, si c'est plutôt en tant que le Πάντα qu'il se manifeste, alors et alors seulement l'omnitude de ce qui est présent se montre sous le gouvernail du plus haut des êtres

qui sont présents comme l'unique Entier sous ce qui l'unit ici. L'entièreté de ce qui est présent est sous ce qu'elle a de plus haut le Ἕν en tant que Zeus. Le Ἕν lui-même pourtant en tant que Ἓν Πάντα est le Logos, le lais où se lit ce qui s'élit. En tant que le Logos, le Ἕν est le seul τὸ Σοφόν, le mandat en tant qu'il est la grâce elle-même[9].

Quand l' ἀκουειν des mortels colle uniquement au Logos, au lais où se lit ce qui s'élit, alors le λέγειν mortel s'est remis, selon ce qui est son lot, dans le champ d'ensemble du Logos. Le λέγειν mortel est mis sous la sauvegarde du Logos. C'est à partir de la grâce qu'il est venu à l'é-vénement dans le ὁμολογεῖν. Aussi demeure-t-il éventuel au Logos. C'est de cette sorte que le λέγειν mortel est mandaté. Mais il n'est jamais la grâce elle-même : Ἓν Πάντα en tant que ὁ Λόγος.

Maintenant que la parole d'Héraclite parle avec plus de sens, voici que ce qu'elle dit, menace à nouveau de se dérober dans l'ombre.

Le Ἓν Πάντα contient bien sans doute le cillement d'ouverture sur la manière dont le Logos est essentiellement dans son λέγειν. Pourtant le λέγειν, qu'on le veuille penser comme léguer ou que ce soit comme dire, ne demeure-t-il pas constamment [(78)]n'être qu'un mode du maintien mortel ? N'arrive-t-il pas si Ἓν Πάντα doit être le Logos, qu'un trait isolé de l'être mortel soit sublimé en la caractéristique fondamentale de ce qui, par delà tous les êtres, parce qu'antérieurement à toute présence mortelle ou immortelle, est la grâce de la présence elle-même ? Le Logos est-il le gîte de l'exaltation et du transfert d'une manière d'être mortelle sur l'Uniquement Un ? ou le λέγειν mortel demeure-t-il n'être que l'imitation conforme du Logos, qui est en soi la grâce en laquelle réside l'être de la présence comme telle et pour tout ce qui est présent ?

Ou bien encore une telle façon de poser la question, pour prendre son empan sur le fil tendu d'un ou bien-ou bien, est-elle absolument insuffisante, pour ce que dès le départ elle n'a aucune chance d'atteindre ce qui est à solliciter ? S'il en est ainsi,

[9]. Dans une retouche de l'édition déjà citée l'auteur ajoute ici : le recueil de ce qui est mandement dans l'être de la présence.

alors ni le Logos ne peut être la sublimation du **λέγειν** mortel, ni celui-ci seulement la copie du Logos qui lui donne sa dimension. Alors ce qui se déploie dans le **λέγειν** du **ὁμολογεῖν**, comme aussi ce qui se déploie dans le **λέγειν** du Logos, ont-ils de concert une émergence plus originelle dans la simplicité du milieu entre les deux. Y a-t-il dans cette direction, pour la pensée mortelle, une voie qui s'ouvre ?

En tout cas le sentier demeure-t-il d'entrée barré et brouillé dans sa piste, précisément par le travers des chemins que la pensée grecque à son aurore a ouverts à ceux qui l'ont suivi. Nous nous bornerons là-dessus à avoir une fois seulement pris du recul devant l'énigme pour découvrir à son encontre quelque chose de ce qu'elle a d'énigmatique.

La parole citée d'Héraclite serait ainsi conçue dans la transposition de notre commentaire :

« Ne m'oyez pas moi, le mortel qui parle ; mais soyez à l'écoute du lais où se lit ce qui s'élit ; êtes-vous seulement d'entente avec celui-ci, alors vous ouïrez de ce fait à proprement parler ; ce qui est d'ouïr de telle sorte, *est*, – pour autant qu'il advienne de laisser ce qui est ensemble se présenter au-devant –, ce à quoi le champ d'ensemble, la répartition de ce qui est laissé à gésir, le lais où se lit ce qui s'élit, se présente ; si une mise en place arrive du fait de laisser se présenter au-devant, alors vient à l'événement ce qui est du mandaté ; car le mandat à proprement parler, le seul qui soit la grâce, est « l'Uniquement Un qui unit Toutes Choses ».

(79)Mettons-nous de côté les commentaires sans les oublier, et tentons-nous de traduire ce dont parle Héraclite dans le registre de notre langue, alors sa parole pourrait être ainsi conçue :

« Non de moi, mais du lais où se lit ce qui s'élit, en entente : cela même le mettre à sa place : et que ce qui est mandaté soit (le lais où se lit ce qui s'élit) : l'Un en tant qu'unissant Toutes Choses ».

Mandatés sont les mortels qui dans leur être essentiel demeurent dévolus au ὁμολογεῖν, quand ils se mesurent au Logos comme étant le Ἓν Πάντα et se conforment à sa mesure. C'est pourquoi Héraclite dit (B 43) :

Ὕβριν χρὴ σβεννύναι μᾶλλον ἢ πυρκαϊήν.

« C'est la démesure qu'il est besoin d'éteindre plutôt que l'incendie ».

Il est besoin d'une chose semblable, parce que le Logos a besoin du ὁμολογεῖν, si du présent doit paraître et se manifester dans l'être de la présence. Le ὁμολογεῖν se lotit sans être démesuré, par le fait de se mesurer au Logos.

De la distance prise de la parole citée la première (B 50), nous dégageons une directive qui, dans la phrase la dernière évoquée, s'adresse à nous comme la nécessité de ce qui est le plus nécessaire.

Avant que vous ne vous engagiez dans les incendies, que ce soit pour y faire des coupe-feux ou pour les éteindre, ne faites donc que d'éteindre d'abord l'embrasement de la démesure, qui perd sa mesure en ceci qu'elle oublie l'essence du λέγειν.

Paru dans Perversions : Psychodynamics and Therapy, *New-York Random-House Inc, pp. 265-276, 1956, (les nombreuses fautes d'orthographes ont été laissées en l'état).*

FETISHISM : THE SYMBOLIC, THE IMAGINARY AND THE REAL

Jacques Lacan and Wladimir Granoff

(265)Fetishism has suffered, in psychoanalytical studies, a singular fate.

At the beginning of the century, in the first edition of *Three Essays on Sexuality*, Freud assigned to this practice a particular position in the study of neurosis and perversion[1]. This special place was re-emphasised in the second edition, where Freud further noted that the distinction – the contrast – which appeared to exist between fetishism and neurosis disappeared when fetishism itself was subjected to close study. Certainly, fetishism is classed as a perversion and a perversion is in turn – according to the well-known formula – the negative of a neurosis. Nonetheless, fetishism is one form of perversion where no contrast can be found with a neurosis.

Freud himself recommends the study of fetishism to all who wish to understand the fear of castration and the Œdipus complex. To the disciples of psychoanalysis as to its detractors, the importance given to the Œdipus complex has always been the touchstone of one's overall attitude toward analysis.

No effort, then, has been spared to call attention to the (266)importance of fetishism. With what result ? The span between 1910 and the past few years was not overreach in studies on this theme ; only half a dozen major contributions can be counted.

[1] Abraham, Karl. « Remarks on the Psychoanalysis of a Case of Foot and Corset Fetishism ». (1910*). Selected Payers.* London, 1927.

Freud returned twice to the subject at eleven year intervals and, each time, in a very special way[2]. Reading his articles, one senses that Freud himself wondered whether people would really grasp what he was talking about[3].

It is useful, in this connection, to remember that one of Freud's last unfinished fragments deals with fetishism. As during his lifetime he invariably set the new courses for analysis, it is not far-fetched to see in this article a prescience of the direction in which psychoanalytical thought was inevitably to turn in the period after the war.

To wit – the study of the ego. For in the psychoanalytical studies of the past ten years – however they may differ in accordance with varying traditions, tastes, predilections, styles and psychoanalytical schools in each country – the study of the ego is certainly the primary preoccupation[4].

During the same period, works on fetishism have reappeared. For, as Freud recommended, the study of fetishism is and remains most illuminating for anyone who would concentrate upon the Œdipian dynamic in order more fully to understand what the ego is.

To clarify our ideas as well as to indicate the main orientation of our paper, we must first recall that psychoanalysis, which permits us to see farther into the psyche of children than any other science, was discovered by Freud through the observation of adults – more precisely, by listening to them or, rather, to their speech. Indeed, psychoanalysis is a « talking cure ».

To recall such generally accepted truths may at first seem an imposition ; upon reflection, it is not. It is only a reminder of an essential methodological point of reference. For, unless we are to deny the very essence of psychoanalysis, we must

[2] Freud, Sigmund. « Fetishism ». (1927). *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. IX, 1928.
Freud, Sigmund. « Splitting of the Ego in the Defensive Process ». (1938). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XXII, 1941.
[3] Freud, Sigmund. « Splitting of the Ego in the Defensive Process ». (1938). *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. XXII, 1941.
[4] Dugmore Hunter. « Object-Relation Changes in the Analysis of a Fetichist ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XXXV, 1954.
Payne Sylvia. « Some Observations on the Ego Development of the Fetishist ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XX, 1939.

make (267)use of language as our guide through the study of the so-called pre-verbal structures[5].

Freud has shown us and taught that symptoms speak in words, that, like dreams, they are constructed in phrases and sentences.

In his article of 1927, Freud introduced us to the study of the fetish by indicating that it has to be deciphered, and deciphered like a symptom or a message[6]. He tells us even in what language it has to be deciphered. This way of presenting the problem is not without significance. From the beginning, such an approach places the problem explicitly in the realm of the search for meaning in language rather than in that of vague analogies in the visual field. (Such as, for example, hollow forms recalling the vagina, furs the pubic hairs, etc.). From « Glanz auf der Nase » to the female penis, passing through « Glance on the Nose », the passage is strictly incomprehensible unless one has stuck to the path which Freud indicated. At the entrance of this path stands an inscription which reads, « What is its *meaning* ? ».

The problem is not one of repressed affects ; the affect in itself tells us nothing. The problem concerns the denegation of an idea. With this denegation, we find ourselves in the realm of significance, the only area where the key word « displacement » has significance. A fundamental province of human reality, the realm of the imaginary[7].

It is here that little Harry takes his stand, from the moment his famous visitor enters, when he cuts off the hands of children – so they will not scratch – their noses, or when he gives this appendage to the caterpillars to devour[8].

It is thus that Freud classifies this behavior when, dealing with « transformations during puberty » in the *Three Essays,* he tells us that the choice of the object takes place in the form of creatures of the imagination. He is speaking of a metabolism of

[5] Lacan, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». (*Conference report*, Instituto di Psychologia della Universita di Roma, 1953).
[6] Freud, Sigmund. « Fetishism ». (1927). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. IX, 1928.
[7] Freud, Sigmund. « Fetishism ». (1927). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. IX, 1928.
[8] Lorand, Sandor. « Fetishism in Statu Nascendi ». *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. XI, 1930.

(268)images when he explains the return to pathological characteristics, under the influence of ill-fated love, by the return of the libido to the image of the person beloved during childhood.

Such is the profound meaning of the remark about the psychic contribution to perversions. The more repellent the perversion, the more clearly this participation is revealed. « No matter how horrifying the result, an element of psychological activity can always be found which corresponds to the *idealization* of the sexual tendency ».

Where, then, is the break in this line ? What occurs at the moment when – ceasing to imagine, to speak, to draw – Harry, without knowing why, cuts off a lock of hair ? At the moment when, without explanation, he runs away screaming in order not to see the crippled friend ?

At first glance, we would say that he no longer *knows* what he is *doing*. We are now in a dimension where meaning seems lost, the dimension where is to be found, apparently, the fetishist perversion, the taste for shiny noses. And, if there were no elaboration upon the nose or the amputated lock of hair, this would be as impossible to analyse as a true perverse fixation. Indeed, if a slipper were, strictly speaking, the displacement of the female organ and no other elements were present to elaborate primary data, we would consider ourselves faced with a primitive perversion completely beyond the reach of analysis[9].

It follows that the imaginary does not, in any sense, represent the whole of what can be analysed. The clinical observation of Harry may well help us to resolve the question we have set ourselves. For this is the only time that Harry's behavior displays what, in clinical psychiatry, we would call reticence, opposition, mutism. He no longer tries to express himself in words ; he screams. He has thus twice given up the attempt to make himself understood by others.

(269)And it is here that the break occurs.

[9] Lacan, Jacques. « Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel ». (*Conference report,* 1953).

What is the register in which, for a moment, this child refuses to place himself ? We would say, with E. Jones, the register of the symbol – a register essential to human reality[10].

If Harry no longer makes himself understood by others, he has by the same token become incomprehensible to them. This may seem a remarkably banal observation but it is so only if we forget that, when we say, « You are my wife », we are also saying, « I am your husband », and are thus ourselves no longer the same as we were before speaking these words. Speech is subtle stuff, yes ; but, in this case, it is an offering. In this giving, analysis finds its *raison d'être* and its effectiveness[11].

And if we consider mankind's first words, we note that the password, for instance, has the function – as a sign of recognition – of saving its speaker from death[12].

The word is a gift of language and language is not immaterial. It is subtle matter, but matter nonetheless. It can fecundate the hysterical woman, it can stand for the flow of urine or for excrement withheld[13]. Words can also suffer symbolic wounds. We recall the « Wespe » with a castrated W, when the wolf man realized the symbolic punishment which was inflicted upon him by Grouscha[14].

Language is thus the symbolic activity *par excellence ;* all theories of languages based on a confusion between the word and its referent overlook this essential dimension. Does not Humpty Dumpty remind Alice that he is master of the word, if not of its referent ?

The imaginary is decipherable only if it is rendered into symbols. Harry's behavior at this moment is not ; rather, he is himself drawn in by the image. Harry does not imagine the symbol ; he gives reality to the image. This imaginary captation *(captation of and by the image)* is the essential constituent of (270)any imaginary « reality », to the

[10] Freud, Sigmund. « Three Contributions to the Theory of Sex ». (1905). New York, 1910.
[11] Lacan, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». (*Conference report*, Instituto di Psychologia della Universita di Roma, 1953).
[12] Strauss, Claude. « Les Structures élémentaires de la Parenté ». Paris, 1947.
[13] Dugmore, Hunter. « Object-Relation Changes in the Analysis of a Fetichist ». *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. XXXV, 1954.
[14] Freud, Sigmund. « L'homme aux Loups ». *Cinq Psychanalyses.*

extent that we consider the latter as instinctive. Thus the same colours captivate the male and the female stickleback and draw them into the nuptial dance.

It is when, in analysis, the patient places himself in a narcissistic posture that we recognize we have struck the resistance. And what experience in analysis proves (and meets) is precisely that, instead of giving reality to the symbol, the patient attempts to constitute *hic et nunc,* in the experience of the treatment, that imaginary point of reference which we call bringing the analyst into his game[15]. This can be seen in the case of the rat man's attempt to create, *hic et nunc* with Freud, this imaginary anal-sadistic relationship ; Freud clearly observes that this is something which betrays and reveals itself on the patient's face by what he refers to as « the horror of pleasure unknown[16] ».

Such are the spheres in which we move in analysis. But are we in the same sphere when, in everyday life, we meet our fellow man and render psychological judgments about him ? Are we in the same sphere when we say that so-and-so has a strong personality ? Certainly not. Freud does not speak in the register of analysis when he refers to « the personalities » of the rat man. It is not on this level that we find the kind of possibility of direct appreciation and measurement which enables us to establish a given relationship with a given person.

We must admit this direct judgment of the person is of little importance in the analytical experience. It is not the real relationship that constitutes the proper field of analysis. And if, in the course of analysis, the patient brings in the phantasy of the analyst's fellatio, we will not try, despite the incorporative character of this phantasy, to fit it into the archaic cycle of his biography – for example, by attributing it to undernourishment in childhood. The idea would probably not (271)occur to us. We would say, rather, that the patient is prey to phantasy. It may represent a fixation at a primitive oral stage of sexuality. But this would not induce us to say that the patient is a

[15] Lacan, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». (*Conference report*, Instituto di Psychologia della Universita di Roma, 1953).
[16] « L'homme aux Rats ». *Cinq Psychanalyses*.

constitutional fellator. The imaginary element has only a symbolic value, which is to be appreciated and understood in the light of the particular moment of the analysis when it occurs. This phantasy is created to express itself, to be spoken, to symbolize something which may have an entirely different meaning at another moment in the dialogue.

It no longer surprises us when a man ejaculates at the sight of a shoe[17], a corset, a mackintosh[18] ; yet we would be very surprised indeed if any one of these objects could appease the hunger of an individual, no matter how extreme. It is just because the economy of satisfactions implied in neurotic disturbances is less bound to fixed organic rhythms – though it may direct some of them – that neurotic disturbances are reversible.

It is easy to see that this order of imaginary satisfaction can only be found in the realm of sexuality. The term « libido » refers to a concept which expresses this notion of reversibility and implies that of equivalence. It is the dynamic term which makes it possible to conceive a transformation in the metabolism of images.

Therefore, in speaking of imaginary satisfaction, we are thinking of something highly complex. In the *Three Essays*, Freud explains that instinct is not simple data but is rather composed of diverse elements which are dissociated in cases of perversion[19]. This conception of instinct is confirmed by the recent research of biologists studying the instinctual cycles, in particular, the sexual and reproductive cycles.

Aside from the more or less uncertain and improbable studies dealing with neurological relays of the sexual cycle-incidentally, the weakest point in these studies – it has been demonstrated (272)that, in animals, these cycles are subject to displacement. Biologists have been able to find no word other than displacement to designate the sexual mainspring of symptoms.

---

[17] Abraham, Karl. « Remarks on the Psychoanalysis of a Case of Foot and Corset Fetishism ». (1910*). Selected Payers.* London, 1927.
[18] Dugmore Hunter. « Object-Relation Changes in the Analysis of a Fetichist ». *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. XXXV, 1954.
[19] Freud, Sigmund. « Three Contributions to the Theory of Sex ». (1905). New York, 1910.

The cycle of sexual behavior can be initiated in the animal by a certain number of starters. And a certain number of displacements can occur in the interior of the cycle[20]. Lorenz's studies show the function of the image in the feeding cycle. In man, it is also principally on the sexual plane that the imaginary plays a role and that displacements occur.

We would say, then, that behavior can be called imaginary when its direction to an image, and its own value as an image for another person, renders it displaceable out of the cycle within which a natural need is satisfied.

Animals are capable, in those displaced segments, of sketching out the rough lines of symbolical behavior, as for example, in the wagging dance, the language of bees. Behavior is symbolic when one of these displaced segments takes on a socialized value. It serves the group as reference point for collective behavior.

This is what we mean when we say that language is symbolic behavior *par excellence.*

If Harry remains silent, it is because he is in no state to symbolize. Between imaginary and symbolic relationships there is the distance that separates anxiety and guilt[21].

And it is here, historically, that fetishism is born-on the line of demarcation between anxiety and guilt, between the two-sided relationship and the three-sided one. Freud does not fail to notice this when he recommends the study of fetishism to whoever may doubt the fear of castration ; in the notes following the *Three Essays,* he says that perversions are the residue of development toward the Œdipus complex. For (273)it is here that the various elements of which instinct is composed may become dissociated[22].

---

[20] For example, in a struggle among birds, one of the fighters may suddenly begin to smooth his feathers ; thus an aspect of parade behavior interrupts the cycle of combat.

[21] Freud, Sigmund. « Splitting of the Ego in the Defensive Process ». (1938). *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. XXII, 1941.

[22] Freud, Sigmund. « Three Contributions to the Theory of Sex ». (1905). New York, 1910.

Anxiety, as we know, is always connected with a loss – i.e. a transformation of the ego – with a two-sided relation on the point of fading away to be superseded by something else, something which the patient cannot face without vertigo. This is the realm and the nature of anxiety.

As soon as a third person is introduced into the narcissistic relationship, there arises the possibility of real mediation, through the intermediary, of the transcendant personage, that is to say, of someone through whom one's desire and its accomplishment can be symbolically realized. At this moment, another register appears, that of law – in other words, of guilt.

The entire clinical history of Harry's case turns upon this point. Will the fear of castration thrust him into anxiety ? Or will it be faced and symbolized as such in the Œdipal dialectic ? Or will the movement rather be frozen in the permanent memorial which, as Freud puts it, fear will build for itself[23] ?

To stress the point : if the *strength* of the *regression* (of the affect) is to be found in the *interest* for the successor of the feminine phallus, it is the denegation of its absence which will have constructed the memorial. The fetish will become the vehicle both of denying and asseverating the castration.

It is this oscillation which constitutes the very nature of the critical moment. To realize the difference of the sexes is to put an end to play, is to accept the three-sided relationship. Here, then, is Harry's vacillation between anxiety and guilt. His vacillation in his object-choice and, by the same token, later, in his identification[24].

He caresses the shoes of his mother and of Sandor Lorand. It is his oscillation between the treatment inflicted to caress or to cut. It is the search for a compromise between his desires and his guilt which provides his mother with a penis. For he has explored her, and he knows she has none[25]. It is to the extent that the evidence forces

[23] Freud, Sigmund. « Fetishism ». (1927). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. IX, 1928.
[24] Lorand, Sandor. « Fetishism in Statu Nascendi ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XI, 1930.
[25] Freud, Sigmund. « An Infantile Theory of the Origin of Female Sex ». 1923. *Selected Papers.* London, 1927.

itself upon him that, in his drawings, penises become longer and stronger. The denial of the vagina is necessary, according to Sandor Lorand, for the conservation of the happy triangle. Happy, yes-but, as Lorand would probably agree, not true. The true triangle means conflict. And here is where Harry falters.

Every analyzable – that is to say symbolically interpretable situation is always inserted in a three-sided relationship[26]. Therefore, Freud had some reason to give this particular place to fetishism in his speculation. We have seen it in the structure of speech, which is mediation between individuals in libidinal realization.

What is shown in analysis is asserted by doctrines and demonstrated by experience-to wit-that nothing can be interpreted except through the intermediary of the Œdipal realization[27]. That is why it appears vain to explain the horror of female genitalia by certain visual memories dating from the painful passage through the birth canal.

For it is reality in its accidental aspect which stops the gaze of a child just before it is too late. There would certainly be no reason for the child to believe the threat of his nurse had he not seen the vulva of his little friend[28]. Nor is there any reason for him to accept the absence of the maternal penis, especially since he has narcissistically evaluated his own and has seen the even greater penis of his father, if he is unaware of the danger of losing it[29].

This means that all two-sided relationships are always stamped with the style of the imaginary. For a relation to assume its symbolic value, there must be the mediation

---

Abraham, Karl. « An Infantile Sexual Theory Not Hitherto Noted ». 1925. *Selected Pacers.* London, 1927.

Mac Brunswick, Ruth. « A Note on the Childish Theory of Coitus a Tergo ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. X, 1929.

[26] Abraham, Karl. « Zwei Beiträge zur Symbolforschung-Dreiweg in der Oedipus-Sage ». *Imago,* Vol. IX, 1925.

[27] Abraham, Karl. « Zwei Beiträge zur Symbolforschung-Dreiweg in der Oedipus-Sage ». *Imago,* Vol. IX, 1925.

[28] Freud, Sigmund. « Splitting of the Ego in the Defensive Process ». (1938). *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. XXII, 1941.

[29] Lorand, Sandor. « Fetishism in Statu Nascendi ». *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. XI, 1930.

of a third person which provides the transcendent element through which one's relation to an object can be sustained at a given distance[30].

If we have attached so much importance to the case of little Harry, it is because we feel that this case of fetishism is extremely enlightening. It articulates, in a particularly striking manner, those three realms of human reality which we have called the symbolic, the imaginary and the real.

For our part, we find here a further justification for the particular place which, as we noted at the beginning, Freud accords to the study of fetishism[31].

[30] Abraham, Karl. « Zwei Beiträge zur Symbolforschung-Dreiweg in der Oedipus-Sage ». *Imago*, Vol. IX, 1925.
Lacan, Jacques. « Le Symbolique, l'Imaginaire et le Reel ». (*Conference report*, 1953).

[31] We wish to express our grateful acknowledgment to Mr. and Mrs. Stanley Cleveland for their kind assistance in editing our English text.

REFERENCES

1. Abraham, Karl. « Remarks on the Psychoanalysis of a Case of Foot and Corset Fetishism » (1910*). Selected Papers.* London, 1927.

2. Abraham, Karl. « Mental After-Effects Produced in a Nine-Year-Old Child by the Observation of Sexual Intercourse Between Its Parents » (1913). *Selected Papers.* London, 1927.

3. Abraham, Karl. « An Infantile Theory of the Origin of Female Sex » (1923). *Selected Papers.* London, 1927.

4. Abraham, Karl. *«* An Infantile Sexual Theory Not Hitherto Noted » (1925). *Selected Papers.* London, 1927*.*

5. Abraham, Karl. *«* Zwei Beiträge zur Symbolforschung-Dreiweg in der Œdipus-Sage ». *Imago*, Vol. IX, 1925.

6. Dugmore, Hunter. « Object-Relation Changes in the Analysis of a Fetichist ». *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. XXXV, 1954.

7. Fenichel, Otto. « Some Infantile Sexual Theories Not Hitherto Described ». *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. V*,* 1928.

8. Fenichel, Otto. « On Transvestism » (1930). *The Psycho-Analytic Reader.* New York, 1948.

9. Freud, Sigmund. « *Three Contributions to the Theory of Sex »* (1905). New York, 1910.

10. Freud, Sigmund. « Fetishism » (1927). *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. IX*,* 1928.

11. Freud, Sigmund. « Splitting of the Ego in the Defensive Process » (1938). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XXII*, 1941.*

12. Freud, Sigmund. « L'homme aux Rats ». *Cinq Psychanalyses.*

13. Freud, Sigmund. *«* L'homme aux Loups ». *Cinq Psychanalyses.*

14. Granoff, Wladimir. « *Contribution à l'étude du fétichisme ».* Paris, 1952.

15. Jones, Ernest. « *Papers on Psychoanalysis ».* New York, 1913.

16. Lacan, Jacques. « La famille ». *Encyclopédie Française,* 1938 (*Encyclopedia article*).

17. Lacan, Jacques. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique ». *Revue française de psychanalyse,* Vol. IX, 1949.

18. Lacan, Jacques. « Some Reflections on the Ego ». *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. XXXIV, Part 1953.

19. Lacan, Jacques. « Le Symbolique, l'Imaginaire et le Reel ». (*Conference report*, 1953).

20. Lacan, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». (*Conference report*, Instituto di Psychologia della Universita di Roma, 1953).

21. Strauss, Claude. « Les Structures élémentaires de la Parenté ». Paris, 1947.

22. Lorand, Sandor. « Fetishism in Statu Nascendi ». *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. XI, 1930.

23. Mac Brunswick, Ruth. « A Note on the Childish Theory of Coitus a Tergo ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. X, 1929.

24. Payne, Sylvia. « Some Observations on the Ego Development of the Fetishist ». *International Journal of Psychoanalysis,* Vol. XX, 1939.

Cette traduction de Niomède Safouan intitulée « Le fétichisme : le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel » parut en 1986 dans L'objet en psychanalyse, *ouvrage collectif, Paris, Denoël, pp. 19-31. Elle est précédée d'une présentation de Maud Mannoni que nous vous restituons en partie : « […] Lors de la première publication de ce texte, en 1956, Jacques Lacan avait accepté de le cosigner à la demande de l'éditeur américain ; il n'en est pas l'auteur […]. Ce texte appartient à une étape de l'histoire de la psychanalyse en France. Maintenir en 1986 cet écrit imparfait et daté, c'est une façon pour nous de ne pas gommer l'histoire et de rappeler le contexte (transférentiel et politique) d'une élaboration théorique. Qui est l'auteur, dans ce qui s'écrit ? Lacan, à un moment de son trajet rappela que s'il y a un préjugé au moins dont le psychanalyste devrait être détaché par la psychanalyse, c'est celui de la propriété intellectuelle* (Écrits, *p. 395). Dans un souci didactique, nous avons réintroduit en bas de page quelques notes explicatives établies en 1985 par Gérôme Taillandier, enseignant à Paris VII. Les concepts utilisés en 1954 se trouvent ainsi resitués dans leur contexte ». Les chiffres entre parenthèses renvoient à la bibliographie que vous trouverez en fin du texte anglais.*

(19)Le fétichisme a connu, dans les études psychanalytiques, un destin singulier.

Au début du siècle, dans la première édition des *Trois Essais sur la sexualité,* Freud attribua à cette pratique une place particulière dans l'étude de la névrose et de la perversion(1). Cette place fut soulignée dans la deuxième édition, lorsque Freud ajoute que la distinction – le contraste – qui paraissait exister entre le fétichisme et la névrose disparaissait lorsqu'on soumettait le fétichisme à un examen plus approfondi. Le fétichisme est assurément classé comme perversion et la perversion est à son tour – selon la formule bien connue – *le négatif de la névrose*[32]. Néanmoins, le fétichisme est une forme de perversion où l'on ne peut trouver de contraste avec la névrose.

Freud lui-même recommande l'étude du fétichisme à tous ceux qui veulent comprendre l'angoisse de castration et le complexe d'Œdipe. Pour les disciples de la psychanalyse comme pour ses détracteurs, l'importance donnée au complexe

[32]. Freud a dit que la névrose est le négatif de la perversion. Or cette formule n'est pas réversible ; en effet, elle désigne dans la névrose l'intervention de la *négation,* du refoulement, de l'inhibition, etc., tandis qu'on ne peut rien soutenir de tel à propos de la perversion, dans laquelle *le déni n'est en aucun cas une négation,* mais plutôt son évitement. G.T.

(20)d'Œdipe a toujours été la pierre de touche de l'ensemble du rapport de tout un chacun à l'égard de l'analyse.

Aucun effort n'a donc été épargné pour attirer l'attention sur l'importance du fétichisme. Mais avec quel résultat ? Dans les quelques années qui ont suivi 1910, il n'y eut sur ce thème qu'une demi-douzaine de contributions importantes.

Freud reprit la question deux fois à onze ans d'intervalle, et chaque fois d'une façon très spéciale(10)(11). À lire ses articles, on a l'impression que Freud lui-même se demandait si les lecteurs allaient vraiment saisir ce dont il parlait(11).

À ce propos, il faut se rappeler que l'un des fragments inachevés des travaux de Freud traite du fétichisme. Étant donné que toute sa vie durant, c'est lui qui dirigea le cours du développement de l'analyse, il n'est pas outrecuidant de voir dans cet article une prescience de la direction où la pensée psychanalytique allait s'engager inévitablement après la guerre.

À savoir, l'étude de l'ego. En effet, dans les études psychanalytiques des dix dernières années – même si elles peuvent différer selon les traditions variées, les goûts, les préférences, les styles et les écoles psychanalytiques dans chaque pays –, l'étude de l'ego est certainement la principale préoccupation(6) (24).

Pendant la même période, les travaux sur le fétichisme réapparaissaient. Car, comme l'avait recommandé Freud, l'étude du fétichisme est et reste la plus éclairante pour quiconque voudrait se concentrer sur la dynamique de l'Œdipe afin de comprendre pleinement ce qu'est l'ego[33].

Pour clarifier nos idées aussi bien que pour indiquer la principale orientation de notre exposé, nous devons rappeler d'abord que la psychanalyse, qui nous permet de voir plus (21)loin dans la psyché des enfants qu'aucune autre science, a été découverte par Freud à travers l'observation des adultes – plus précisément, à leur écoute, c'est-à-dire à celle de leur discours. En effet, la psychanalyse est une *talking cure.*

[33]. On trouvera ici l'ouverture de la vraie question traitée dans ce texte. C'est de la structure et de la portée de l'Œdipe qu'il va s'agir et non du Moi. G.T.

Rappeler des vérités aussi généralement acceptées pourrait à première vue sembler discourtois, mais réflexion faite, ça ne l'est pas. C'est simplement un rappel d'un point méthodologique essentiel. Car, à moins de renier ce qui est l'essence même de la psychanalyse, nous devons nous servir du langage comme guide à travers l'étude de ce qu'on appelle les structures préverbales[34].

Freud nous a appris et montré que les symptômes parlent en mots, que comme les rêves, ils sont construits en phrases.

Dans son article de 1927, Freud nous introduit à l'étude du fétiche en indiquant qu'il doit être déchiffré. Et déchiffré comme un symptôme ou un message(10). Il nous dit même en quelle langue il faut le déchiffrer. Cette façon de présenter le problème n'est pas sans signification. Dès le début, une telle approche pose le problème dans le domaine de la quête du sens langagier, plutôt que dans celui de vagues analogies visuelles (telles que, par exemple, les formes creuses rappelant le vagin, la fourrure, les poils pubiens, etc.). De *Glanz auf der Nase* au pénis de la femme, en passant par *Glance on the Nose,* le passage est strictement incompréhensible à moins de se tenir à la voie indiquée par Freud. À l'entrée de cette voie, on peut lire une inscription : « Quel *sens* cela a-t-il[35] ? »

(22)Le problème n'est pas celui d'affects réprimés ; l'affect en lui-même ne nous dit rien. Le problème concerne la dénégation d'une idée. Avec cette dénégation, nous nous trouvons dans le domaine de la signification. Le seul champ où le mot clé, « déplacement », a une signification. C'est un pan fondamental de la réalité humaine, le domaine de l'imaginaire(10)[36].

---

[34]. Le renversement de génie opéré est celui-ci : si la méthode analytique est fondée sur la parole, c'est que le langage donne sa condition à l'inconscient. G.T.

[35]. Le problème serait donc d'emblée posé par Freud dans le domaine de la *recherche du sens textuel* plutôt que dans de vagues analogies avec le champ visuel. Le problème de fond n'est pas celui d'affects qui auraient été réprimés et qui prendraient une voie détournée ; c'est celui de la *dénégation d'une idée,* laquelle nous situe dans le domaine du sens - donc du *déplacement,* terme clé pour ouvrir à une *Province fondamentale de la réalité humaine : le royaume de l'imaginaire*. G.T.

[36]. C'est de la structure et de la place de l'*imaginaire,* dans la constitution du fétichisme, qu'il va être question maintenant. Inversement, le fait du fétichisme va éclairer d'un jour nouveau, différent mais complémentaire de celui de la *phobie,* le jeu des catégories fondamentales de l'être. À l'instar du cas

C'est là que le petit Harry prend position, dès l'instant où son fameux visiteur entre, coupant les mains des enfants – pour qu'ils ne se grattent pas le nez, ou donnant cet appendice à dévorer aux chenilles(22).

C'est ainsi que Freud classifie ce comportement quand, traitant des « transformations pendant la puberté » dans les *Trois Essais,* il nous dit que l'objet prend l'aspect de créatures de l'imagination. Il parle d'un métabolisme des images quand il explique le retour des caractéristiques pathologiques sous l'influence d'un amour malheureux, par le retour de la libido sur l'image de la personne aimée pendant l'enfance.

Tel est le sens profond de la remarque sur la contribution psychique aux perversions. Plus la perversion est repoussante, plus cette participation est révélée clairement. *Peu importe combien le résultat est horrible. On peut toujours trouver un élément d'activité psychologique qui corresponde à l'idéalisation de la tendance sexuelle.*

Où donc est alors la rupture sur cette ligne ? Que se passe-t-il au moment où – cessant d'imaginer, de parler, de dessiner – Harry, sans savoir pourquoi, se coupe une mèche de cheveux ? Au moment où, sans explication, il s'enfuit en hurlant pour ne pas voir son ami infirme ?

(23)À première vue, nous dirions qu'il ne *sait plus* ce qu'il *fait.* Nous sommes maintenant dans une dimension où le sens semble perdu, une dimension où se trouverait apparemment, la perversion fétichiste, le goût pour les nez qui brillent. Et s'il n'y avait pas d'élaboration sur le nez ou la mèche coupée, cela serait aussi impossible à analyser qu'une vraie fixation perverse. En effet, si une pantoufle était, à strictement parler, le déplacement de l'organe féminin, et qu'il n'existât pas d'autres éléments pour élaborer les données premières, nous nous trouverions confrontés avec une perversion primitive, complètement hors d'atteinte pour l'analyse(10).

Hans, traité dans le Séminaire 1956-1957, Harry va fournir le support d'une révision des catégories de la clinique – autant qu'une fondation des éléments de la pratique analytique. G.T.

Il s'ensuit que l'imaginaire ne représente, en aucun sens, la totalité de ce qui peut être analysé[37]. L'observation clinique de Harry pourrait bien nous aider à résoudre la question que nous avons posée. Car c'est le seul moment où le comportement de Harry montre ce qu'en clinique psychiatrique on pourrait appeler réticence, opposition, mutisme. Il n'essaie plus de s'exprimer en paroles ; il crie. Il a ainsi renoncé doublement à la tentative de se faire comprendre par les autres.

Et c'est ici que se trouve la rupture.

Quel est le registre dans lequel, pour un moment, cet enfant (24)refuse de se placer ? Nous dirions avec E. Jones, le registre du symbole, un registre essentiel à la réalité humaine(9).

Si Harry ne se fait plus comprendre des autres, il est du même coup devenu incompréhensible pour eux. Cela peut paraître une observation tout à fait banale, mais elle l'est seulement si nous oublions que, lorsque nous disons : « Vous êtes ma femme », nous sommes aussi en train de dire : « Je suis votre mari ». Et nous ne sommes plus ainsi pareil à ce que nous étions avant de dire ces mots. Le discours est une chose subtile, bien sûr ; mais, dans ce cas, c'est un don. Et dans ce don, l'analyse trouve sa raison d'être et son efficience(20).

Et si nous considérons les premiers mots de l'espèce humaine, nous remarquons que le mot de passe, par exemple, a la fonction – en tant que signe de reconnaissance – de sauver de la mort celui qui le prononce(21).

La parole est un don du langage et le langage n'est pas immatériel. C'est de la matière subtile, mais de la matière néanmoins. Il peut féconder la femme hystérique, il

---

[37]. Ce qui est à portée de l'analyse est à situer dans un autre registre que le métabolisme des images. On reconnaît là des principes qui seront repris dans le Séminaire 1956-1957 à propos de Hans. Les mutations imaginaires par lesquelles Hans s'efforce de parer au risque de dévoration par une mère trop entreprenante et qui se refuse à lui signifier la castration ne pouvant évidemment suffire à constituer un sujet ; et il faudra à Hans la crise de sa phobie pour introduire l'élément d'angoisse qui fasse tiers entre sa mère et lui. Dans un autre registre, celui de la *perversion,* il en va de même pour Harry, Confronté aux exigences de la castration, celui-ci, à la différence de Hans, opte pour le *cri* et *la fuite Il* y a bien, pour lui aussi, une rupture, mais celle-ci l'amène à *renoncer à tenter de se faire comprendre :* Harry s'engage sur un versant de *refus du registre du symbole* et de *perte de la signification,* la stratification de ce refus dans le fétiche est désormais à portée de main. G.T.

peut figurer le flot d'urine ou l'excrément retenu(6). Les mots peuvent aussi souffrir de blessures symboliques. Nous nous rappelons la *Wespe* avec un W castré, quand l'homme aux loups réalisa le châtiment symbolique qui lui avait été infligé par Groucha(13).

Le langage est donc l'activité symbolique par excellence : toutes les théories de langage fondées sur une confusion entre le mot et son référent, négligent cette dimension essentielle. Humpty Dumpty ne rappelle-t-il pas à Alice qu'il est maître du mot s'il ne l'est pas de son référent ?

L'imaginaire n'est déchiffrable que s'il est mis en symboles[38]. Le comportement de Harry à ce moment-là ne l'est [(25)]pas. Il est lui-même capté par l'image. Harry n'imagine pas le symbole ; il donne réalité à l'image. Cette captation imaginaire (*captation de et par l'image*) est ce qui constitue essentiellement toute « réalité » imaginaire, au point de nous la faire considérer comme instinctive. Ainsi les mêmes couleurs captivent le mâle et la femelle de l'épinoche et les entraînent dans la danse nuptiale.

En analyse, c'est quand le patient se met lui-même dans une position narcissique, que nous reconnaissons avoir touché la résistance. Et ce que l'expérience de l'analyse prouve (et rencontre), c'est précisément qu'au lieu de donner une réalité au symbole, le patient essaie de constituer *hic et nunc,* dans l'expérience du traitement, ce point imaginaire de référence que nous appelons « faire entrer l'analyse dans son jeu(20). On peut le voir dans le cas de l'homme aux rats dans sa tentative de créer, *hic et nunc* avec Freud cette relation sadique-anale imaginaire. Freud observe que c'est quelque chose qui se trahit et se révèle sur le visage du patient et qu'il désigne comme « l'horreur d'un plaisir inconnu(12) ».

Telles sont les sphères où nous nous mouvons en analyse. Mais sommes-nous dans le même domaine lorsque, dans la vie de tous les jours, nous rencontrons notre

[38]. Cette position du symbole permet d'articuler la place de l'imaginaire dans l'analyse. L'imaginaire n'est déchiffrable que s'il est transformé en symbole. Or, le comportement de Harry, tout capté qu'il est par l'image, prend l'image pour la réalité. Cette captation imaginaire (de et par l'image) donne le constituant essentiel de la « réalité » dans la mesure où celle-ci se réduit à l'instinct. La formule célèbre : la réalité, c'est le fantasme, trouve ici l'une de ses racines. G.T.

semblable et portons sur lui des jugements psychologiques ? Sommes-nous dans la même sphère quand nous disons qu'untel a une forte personnalité ? Certainement pas. Freud ne parle pas dans le registre de l'analyse quand il fait allusion aux « personnalités » de l'homme aux rats. Ce n'est pas à ce niveau que nous trouvons cette sorte de possibilité d'appréciation directe et d'évaluation qui nous permette d'établir une relation donnée avec une personne.

Nous devons admettre que, dans l'expérience analytique, ce jugement direct de la personne a peu d'importance. Ce n'est pas la relation réelle qui constitue le champ propre de l'analyse. Et si, dans le cours de l'analyse, le patient introduit [26]le fantasme de la fellation de l'analyste, nous n'essaierons pas, malgré le caractère incorporant de ce fantasme, de l'accorder au cycle archaïque de la biographie du patient, en l'attribuant, par exemple, à une sous-alimentation dans l'enfance. L'idée ne nous en viendrait probablement pas. Nous dirions plutôt que le patient est en proie à un fantasme. Cela peut représenter une fixation à un stade oral primitif de la sexualité. Mais cela ne nous inciterait pas à dire que le patient est un fellateur constitutionnel. L'élément imaginaire a seulement une valeur symbolique, ce qui doit être jugé et compris à la lumière du moment particulier de l'analyse où il se produit. Ce fantasme est créé pour s'exprimer, pour être parlé, afin de symboliser quelque chose qui pourrait avoir un sens entièrement différent à un autre moment du dialogue.

Cela ne nous étonne plus quand un homme éjacule à la vue d'un soulier(1), d'un corset, d'un imperméable(6) : cependant, nous serions vraiment très surpris si l'un de ces objets pouvait apaiser la faim d'un individu, si pressante soit-elle. Et c'est simplement parce que l'économie des satisfactions impliquées dans les troubles névrotiques est moins liée à des rythmes organiques fixes – bien qu'elle puisse gouverner certains d'entre eux – que les troubles névrotiques sont réversibles.

Il est facile de voir que l'on ne peut trouver une satisfaction imaginaire de cet ordre que dans le domaine de la sexualité. Ce terme « libido » s'applique à un concept qui exprime cette notion de réversibilité et implique celle d'équivalence.

C'est le terme dynamique qui permet de concevoir une transformation dans le métabolisme des images.

Par conséquent, en parlant de satisfaction imaginaire, nous pensons à quelque chose d'infiniment complexe. Dans les *Trois Essais,* Freud explique que l'instinct n'est pas une donnée simple, mais qu'il est composé de divers éléments (27)qui sont dissociés dans le cas de la perversion[39](9). Cette conception de l'instinct est confirmée par la recherche récente des biologistes qui étudient les cycles instinctuels, en particulier les cycles de la sexualité et de la reproduction.

À part les études plus ou moins incertaines et peu probantes traitant des relais neurologiques du cycle sexuel – incidemment, le point le plus faible dans ces études –, on a démontré que, chez les animaux, ces cycles sont sujets à déplacement. Les biologistes n'ont pu trouver d'autre mot que *déplacement* pour désigner le ressort sexuel des symptômes observés.

Chez l'animal[40], on peut provoquer le cycle des comportements sexuels par un certain nombre de déclencheurs. Et un certain nombre de déplacements peuvent se produire à l'intérieur de ce cycle[41]. Les études de Lorenz montrent la fonction de l'image dans le cycle de la nutrition. Chez l'homme, c'est aussi sur le plan sexuel principalement que l'imaginaire joue un rôle et que les déplacements se produisent.

Nous dirions donc, que l'on peut appeler ce comportement *imaginaire* quand sa direction, et sa propre valeur en tant qu'image pour une autre personne, le fait se déplacer hors du cycle dans lequel un besoin naturel est satisfait.

Les animaux sont capables, dans ces segments déplacés, d'esquisser un comportement symbolique, comme la *wagging* (28)*dance* dans le langage des abeilles.

---

[39]. On retrouvera ce thème dans la notion ultérieure de *montage* pulsionnel. G.T.

[40]. La notion de *montage pulsionnel* est détournée vers ce qui constitue l'un des plus fascinants problèmes des premières démarches lacaniennes : la référence à l'éthologie dans l'explication de l'existence humaine. La conclusion tirée ici est que le *cycle du comportement sexuel est sujet à déplacement.* Ce terme, emprunté à l'éthologie est pourtant de référence freudienne. La concordance entre les deux points de vue n'apparaît pas clairement. D'où une définition résultante de l'*imaginaire*. G.T.

[41]. Par exemple, dans un combat entre oiseaux, l'un des combattants peut soudain se mettre à lisser ses plumes : un aspect du comportement de parade interrompt ainsi le cycle de combat. G.T.

Le comportement est symbolique quand l'un de ces segments déplacés prend une valeur socialisée. Cela sert au groupe de point de référence pour adopter un comportement collectif.

C'est ce que nous entendons lorsque nous disons que le langage est un comportement symbolique par excellence.

Si Harry reste silencieux, c'est parce qu'il n'est pas en état de symboliser. Entre les relations imaginaires et les relations symboliques, il y a la distance qui sépare l'angoisse de la culpabilité(11).

Et c'est ici même, historiquement, que le fétichisme est né sur la ligne de démarcation entre l'angoisse et la culpabilité, entre la relation duelle et la relation triangulaire. Freud ne manque pas de remarquer cela quand il recommande l'étude du fétichisme à quiconque pourrait douter de l'angoisse de castration ; dans les notes qui suivent les *Trois Essais,* il dit que les perversions sont le résidu du développement vers le complexe d'Œdipe. Car c'est ici que les éléments variés dont se compose l'instinct peuvent se dissocier(9).

L'angoisse est, comme nous le savons, toujours associée à une perte – c'est-à-dire une transformation de l'ego – à une relation duelle sur le point de s'évanouir pour être remplacée par quelque chose d'autre, quelque chose que le patient ne peut affronter sans vertige. C'est le champ et la nature de l'angoisse.

Aussitôt qu'une troisième personne est introduite dans la relation narcissique, survient la possibilité d'une vraie médiation, par l'intermédiaire du personnage transcendant, c'est-à-dire de quelqu'un à travers qui le propre désir du sujet et son accomplissement peuvent être symboliquement réalisés. À ce moment, un autre registre apparaît, celui de la loi – en d'autres mots, de la culpabilité.

Toute l'histoire clinique du cas de Harry tourne autour de ce point. La peur de la castration le jettera-t-il dans [29]l'angoisse ? Ou sera-t-elle affrontée et symbolisée comme dans la dialectique œdipienne ? Ou bien le mouvement se figera-t-il plutôt

dans ce monument que l'horreur de la castration élèvera pour elle-même, comme l'écrit Freud(10) ?

Pour souligner le point : si la *force* de la *répression* (de l'affect) se trouve dans l'*intérêt* pour le successeur du phallus féminin, c'est la dénégation de son absence qui aura construit le monument. Le fétiche deviendra le véhicule pour, à la fois, nier et affirmer la castration.

C'est cette oscillation qui constitue la nature même du moment critique. Réaliser la différence des sexes est mettre fin au jeu, c'est accepter la relation à trois. D'où la vacillation de Harry entre l'angoisse et la culpabilité. Sa vacillation dans son choix d'objet, et de même plus tard, dans son identification(22).

Il caresse les chaussures de sa mère et de Sandor Lorand. C'est son oscillation dans le traitement à infliger ; caresser ou couper. C'est la recherche d'un compromis entre ses désirs et sa culpabilité qui confère à sa mère un pénis. Car il l'a explorée et il sait qu'elle n'en a pas(3)(4)(23). C'est parce que cette évidence s'impose tellement à lui, que dans ses dessins, les pénis deviennent plus longs et plus forts. Selon Sandor Lorand, dénier le vagin est nécessaire pour la conservation de l'heureux triangle. Heureux, oui, mais, comme Lorand en conviendrait probablement, pas vrai. Le vrai triangle signifie conflit. Et c'est ici que Harry trébuche[42].

---

[42] Revenons au problème de fond de *l'articulation des registres imaginaire et symbolique et de leur place dans la pratique*. Ces registres sont situés respectivement comme ceux de l'*angoisse* et de la *culpabilité* et le *fétichisme* est situé sur la ligne de démarcation entre les deux, entre relation duelle et introduction d'une *tierce personne*.
C'est là, on s'en souvient, tout le débat de Hans avec sa mère : introduire un tiers (en l'occurrence, la peur des chevaux) *à la place* du père, trop gentil à l'endroit de la demande de castration de Hans, incapable de soustraire celui-ci à la séduction maternelle.
De même Harry, l'enfant pervers : la crainte de la castration (symbolique) sera-t-elle affrontée et symbolisée dans la dialectique œdipienne? Ou, au contraire, le poussera-t-elle à l'angoisse (cas de Hans) ? Ou bien le processus sera-t-il *figé, gelé de façon permanente dans ce mémorial que l'horreur de la castration élèvera pour elle-même*, comme l'écrit Freud ?
C'est là l'issue de Harry, semble-t-il, et le fétiche deviendra le véhicule tant du déni de la castration que de son affirmation. D'où cette fort belle définition du fétiche : la force de la répression de l'affect se trouve dans l'intérêt pour le successeur du phallus féminin, c'est la dénégation de son absence qui aura construit ce mémorial. Et c'est cette oscillation entre ces deux termes qui constitue la nature même de ce moment critique. Harry oscille, vacille, dans le traitement à infliger : caresser les chaussures de sa mère ou couper. Il vacille dans son choix d'objet et plus tard, dans son identification. G.T.

(30)Chaque situation analysable – c'est-à-dire symboliquement interprétable – s'insère toujours dans une relation à trois(5). Par conséquent, Freud a quelque raison de donner au fétichisme cette place particulière dans ses spéculations. Nous l'avons vu dans la structure du discours, qui est médiation entre les individus dans la réalisation libidinale.

Ce qui se montre en analyse est affirmé par la doctrine et démontré par l'expérience, à savoir qu'on ne peut interpréter que par l'intermédiaire de la réalisation œdipienne(6). Aussi apparaît-il vain d'expliquer l'horreur des organes génitaux de la femme par quelques souvenirs visuels datant du passage douloureux à travers le canal de la naissance.

Car c'est la réalité dans son aspect accidentel qui arrête le regard de l'enfant juste avant qu'il ne soit trop tard. Il n'y aurait certainement pas de raison que l'enfant croie à la menace de sa nurse s'il n'avait pas vu la vulve de sa petite amie(11). Pas plus qu'il n'a de raison d'accepter l'absence du pénis maternel, surtout depuis qu'il a narcissiquement valorisé le sien et qu'il a vu celui de son père encore plus grand, s'il n'est pas conscient du danger de le perdre(22).

Cela signifie que toutes les relations à deux sont marquées du sceau de l'imaginaire. Car pour qu'une relation assume sa valeur symbolique, il faut la médiation d'une troisième personne qui procure l'élément transcendant à travers lequel (31)la relation du sujet à un objet peut être maintenue à une distance donnée(5)(19).

Si nous avons attaché tant d'importance au cas du petit Harry, c'est parce que nous sentons que ce cas de fétichisme est extrêmement éclairant. Il articule, d'une manière particulièrement frappante, ces trois champs de la réalité humaine que nous avons appelés le symbolique, l'imaginaire et le réel.

Pour notre part, nous trouvons ici un argument de plus pour justifier la place particulière, comme nous l'avons déjà dit, que Freud accorde à l'étude du fétichisme.

Intervention sur l'exposé de Claude Lévi-Strauss : « Sur les rapports entre la mythologie et le rituel » à la Société Française de Philosophie le 26 mai 1956. Paru dans le Bulletin de la Société française de philosophie, *1956, tome XLVIII, pages 113 à 119.*

Société Française de Philosophie : séance du 26 mai 1956

[…]

(113)M. LÉVI-STRAUSS – […] Pourquoi est-ce par le moyen d'une pipe qu'il parvient à ensorceler le jeune homme et à le féconder ? Vous me direz : c'est une pipe parce qu'il fume la pipe, et ce pourrait être autre chose. Je vous répondrai « non ». Dans notre mythe, c'est par une pipe que le vieillard féconde un jeune homme, mais dans le rite d'une tribu voisine, c'est par un fragment de navet sauvage que la femme féconde, si je puis dire, son mari. Je suis bien obligé de me demander : qu'est-ce que la pipe et qu'est-ce que le navet sauvage dans la pensée de l'indigène ? La pipe est un tube creux qui sert à faire passer la fumée, et toute la pensée religieuse de l'Amérique du Nord la présente comme le médiateur entre terre et ciel. Le navet sauvage, comme par hasard, c'est ce qui sert à *empêcher* le passage entre le monde céleste et le monde terrestre ; c'est le bouchon qui obture la voûte des cieux et qui prévient la femme mariée au Soleil, de contempler la terre en-dessous ; et quand nous nous plaçons à un point de vue strictement économique, la collecte du navet sauvage apparaît comme l'activité médiatrice entre le genre de vie estival (agriculture) et le genre de vie hivernal (chasse).

Je suis donc bien obligé d'aller au delà de cette interprétation sage et raisonnable que vous donnez. Le mythe transporte avec lui un symbolisme dont les indigènes n'ont pas pleinement conscience, puisqu'il n'est pas intelligible dans les termes de leur propre rituel qui ne contient rien de semblable, mais qui devient clair en termes du rituel de la société d'à côté. Celle-ci joue exactement, dans ses actes, ce que les autres conçoivent en pensée, mais à l'envers.

M. TUBIANA. – Il ne me paraît pas impossible d'arriver à authentifier l'interprétation des indigènes. On doit pouvoir fournir des explications aux traits que vous relevez. Par exemple, la fréquence des visites du vieillard chez le jeune homme : c'est un peu l'acharnement de l'Ordre des médecins contre les guérisseurs. J'avoue ne pas voir la raison possible de la présence de la femme. Je dois dire que j'ignore tout de la société en cause. Seule une connaissance approfondie du contexte social dans lequel il s'insère permettrait de discuter l'interprétation de ce mythe, que j'ignorais jusqu'à ce soir.

DR LACAN – Je ressens trop l'obligeance que m'a montrée M. Jean Wahl à se déranger pour me demander si je voulais parler, pour que je me récuse de le faire.

(114)Je veux pourtant qu'on sache que quand je viens entendre Claude Lévi-Strauss, c'est toujours pour m'instruire. Si donc je me mêle de poser quelque question, elle ne manquera pas d'être marquée de la partialité des intérêts qui sont les miens.

Si j'ose le faire, c'est que depuis longtemps ces intérêts se sont nourris et élargis de bien des choses que j'ai apprises de Claude Lévi-Strauss. De sorte que je venais aujourd'hui dans une certaine attente : celle de ce que j'appellerais le pas suivant, après ce qu'il nous a déjà apporté sur les mythes, et que je vais m'interroger sur ce qu'il me laisse à désirer dans ce qu'il nous apporte aujourd'hui.

Si je voulais caractériser le sens dans lequel j'ai été soutenu et porté par le discours de Claude Lévi-Strauss, je dirais que c'est dans l'accent qu'il a mis, – j'espère qu'il ne déclinera pas l'ampleur de cette formule à laquelle je ne prétends pas réduire sa recherche sociologique ou ethnographique, – sur ce que j'appellerai la fonction du *signifiant,* au sens qu'a ce terme en linguistique, en tant que ce *signifiant,* je ne dirai pas seulement se distingue par ses lois, mais prévaut sur le signifié à quoi il les impose.

Claude Lévi-Strauss nous montre partout où la structure symbolique domine les relations sensibles. Disons pour exprimer les choses approximativement pour nous faire entendre vite et de tout le monde, qu'il nous a montré que les structures de la parenté s'ordonnent selon une série que les possibilités de la combinatoire expliquent en dernier ressort ; au point que presque toutes ces possibilités se trouvent être réalisées quelque part dans l'ensemble concret des structures que nous recueillons dans le monde. C'est-à-dire que, d'une part, on peut rendre compte de celles que nous ne trouvons pas par quelque impasse où mènerait leur usage, et que d'autre part, pour faire un rapprochement, je dirai qui ne veut rien avoir de désobligeant, Claude Lévi-Strauss admettrait, comme le faisait Fourier dans son système trop hardi seulement d'anticiper sur la nature, que s'il y a des classes possibles qui restent vides, s'attendre à trouver quelque jour ce qui la remplit.

En fin de compte ce qui fait qu'une structure est possible, ce sont des raisons internes au signifiant, ce qui fait qu'une certaine forme d'échange est concevable ou ne l'est pas, ce sont des raisons proprement arithmétiques ; je crois qu'il ne reculera pas devant ce terme.

Le second pas que grâce à lui j'avais déjà franchi avant d'arriver ici aujourd'hui, c'est celui que nous devons à ses développements [115]sur le *mythème,* que je prends comme une extension à la notion du mythe de cet accent mis sur le signifiant. L'analyse des mythèmes telle qu'il nous propose de la dégager, de la pousser, consisterait en somme à chercher ces éléments signifiants, ces unités signifiantes au niveau du mythe où elles s'appellent mythèmes, comme au niveau du matériel élémentaire nous avons les phonèmes, pour y retrouver une sorte de linguistique généralisée.

J'ai été très frappé, dans cette première analyse du mythème, du caractère excessivement avancé des formules qu'il a pu y donner : proposant d'abord la méthode de sériation qui nous permet d'identifier les unités homologues à travers des mythes parallèles quand ils ne nous sont parvenus que comme dans ce qui nous reste de la mythologie grecque ; mais déjà en mesure de dégager dans la diachronie interne aux lignées héroïques certaines combinaisons telles que celles qu'il nous a montrées aujourd'hui, telles qu'un groupement de termes qui se produit à la première génération se reproduit mais en une combinaison transformée à la seconde, disons que ce qui se passe à la génération d'Œdipe, peut être homologué à la génération d'Étéocle et de Polynice selon un mode de transformation prévisible en sa rigueur ; donc que le manque d'arbitraire, si l'on peut dire, du mythe apparaît en ceci qu'aux deux niveaux nous trouvons une cohérence égale, se correspondant d'un niveau à l'autre point par point.

Voilà donc où j'en étais aujourd'hui. La chose est par moi hautement appréciée en son relief, puisque, comme Claude Lévi-Strauss ne l'ignore pas, j'ai essayé presque tout de suite, et avec j'ose le dire, un plein succès, d'en appliquer la grille aux symptômes de la névrose obsessionnelle ; et spécialement, à l'admirable analyse que

Freud a donné du cas de l'« homme aux rats », ceci dans une conférence que j'ai intitulée précisément le « mythe individuel du névrosé ». J'ai été jusqu'à pouvoir strictement formaliser le cas selon une formule donnée par Claude Lévi-Strauss, par quoi un *a* d'abord associé à un *b*, pendant qu'un *c* est associé à un *d*, se trouve à la seconde génération, changer avec lui son partenaire, mais non sans qu'il subsiste un résidu irréductible sous la forme de la négativation d'un des quatre termes, qui s'impose comme corrélative à la transformation du groupe : où se lit ce que je dirai le signe d'une espèce d'impossibilité de la totale résolution du problème du mythe. De sorte que le mythe serait là pour nous montrer la mise en équation sous une forme signifiante d'une problématique qui doit par [(116)]elle-même laisser nécessairement quelque chose d'ouvert, qui répond à l'insoluble en signifiant l'insolubilité, et sa saillie retrouvée dans ses équivalences, qui fournit (ce serait là la fonction du mythe) le signifiant de l'impossible.

Garderai-je aujourd'hui, comme alors je l'avais, le sentiment que je m'avançais peut-être un peu ?

Je nous vois introduits, en effet, à un système de transformation de signifiant qui est tout à fait du même ordre, et je ne peux pas ne pas souligner la distance qu'il y a entre ce qu'exige la méthode de Claude Lévi-Strauss, et ce mode d'analyse où abondent nos praticiens et qui n'a rien à envier avec ce dont nous parle M. Métraux, dans les complexes de ces personnages qu'il a rencontrés en Amérique du Sud, j'aimerais d'ailleurs savoir précisément où, mais par pure curiosité, car tous mes patients en ont autant à votre service : c'est-à-dire que c'est très vrai qu'on craigne d'être enceint, même si l'on n'est pas homosexuel ; il y a beaucoup de raisons de le craindre ; nous ne touchons là rien d'autre que l'état mouvant des relations de cet être singulier qui est jeté dans l'existence sous le nom d'homme ; toutes les craintes possibles en font partie. Je dirai que les signifiants sont faits en quelque sorte pour les sérier, pour les organiser, pour y faire un choix. C'est là le fonds sur lequel s'inscrit l'expérience analytique, voire l'expérience ethnographique, à savoir que vous avez

rencontré là-bas ce qu'on peut rencontrer chez nous ; que pour rencontrer cela il n'y a donc pas besoin de chercher si loin. La crainte d'être enceint pour un garçon est tout autre chose que l'utilisation de la fonction de la grossesse, dans un système signifiant ; elle est là pour tenir un certain rôle, une certaine liaison, où elle est transformable, immédiatement, en autre chose ; c'est quelque chose d'une autre nature, c'est quelque chose où le pathos humain, avec toute sa confusion, et toutes ses craintes, trouve son sens, loin qu'il l'y apporte.

Ce qui nous importe ici, c'est le système de signifiant en tant qu'il organise, en tant qu'il est l'armature de tout cela, y déterminant des versants, des points cardinaux, des réversions, des conversions et le jeu de la dette.

Bien entendu, cet ordre d'étude à lui tout seul comporte un tel changement de perspective qu'il permet de reclasser les problèmes d'une façon toute différente. Par exemple, de se demander quel va être exactement le système de transformation du signifiant dans les différentes manifestations du symbolisme que l'analyse a révélées dans le psychisme : cela ne se présente probablement pas partout de la même façon que dans la névrose [117]obsessionnelle ; est-ce d'une façon plus complète ou décomplétée dans d'autres registres ? On peut d'ores et déjà le retrouver dans le rêve : et si cette clé leur avait été donnée, les auteurs qui se sont intéressés à la fonction de ce qu'ils ont appelé les rêves en deux temps ou les rêves redoublés, auraient été plus pertinents dans leurs remarques, moins lourds dans leur recours aux instances psychiques dans leur forme entifiée pour expliquer la nécessité de la reduplication d'un même thème et ce qui s'y épuise.

Ceci ne fait qu'accroître encore l'intensité du problème, car si ça fonctionne au niveau du rêve, à quoi est-ce que cela nous conduit concernant l'activité mentale ? Cela renouvelle complètement la portée des questions ; cela nous montre que depuis Freud nous n'avons guère avancé, mais reculé plutôt.

Aujourd'hui nous nous trouvons, grâce à l'exposé de Claude Lévi-Strauss, devant quelque chose qui me surprend, et c'est là en somme le sens de ma remarque, en ce

que cela me semble un peu en retrait par rapport à ce que me semblait donner comme principe de structuration l'article du Journal of *American Folklore*[1] sur la structure du mythe. Je veux dire, par exemple, que je n'y retrouve pas les formules de transformation déjà très élaborées dont je parlais tout à l'heure. Il y a là une sorte de combinaison ternaire dont je vois bien le groupement deux par deux dans un sens tournant. Je dirai que c'est l'intrusion massive d'un élément venu du réel dans la fonction formatrice de ce mythe qui me paraît à la fois l'élément nouveau et l'élément qui, je ne dirai pas me déroute, mais me fait vous interroger.

En d'autres termes, pour que nous arrivions à concevoir ou à chercher la motivation de ces structures mythiques dans une sorte de relation en miroir du groupe à la structure sociale d'un groupe voisin, il semble que vous admettiez que le groupe rêve en quelque sorte ce qui a été laissé de côté dans sa structuration sociale par le fait des données de l'échange économique, agriculture ou nomadisme, qui la déterminent.

Il y a là une sorte de fonction de complémentarité symbolique. Je ne pense pas au reste que le rêve ait été invoqué par vous au sens propre de l'onirisme, mais plutôt comme une sorte de bovarysme social qui s'exprimerait dans le mythe. C'est à une sorte de mirage, de reflet ou d'image de ce qui se passe chez les autres que vous rapporteriez ce qui constitue le mythe dans sa profonde anomalie à l'intérieur d'un groupe. Est-ce que c'est (118)là pour vous tout à fait la dernière explication ? Je dirai quelle généralisation pourrait-on donner à cela, ou bien est-ce que vous arriveriez à concevoir tout cet ensemble de petites civilisations en quelque sorte minuscules, poudroyantes, des Indiens des plaines comme ne formant en quelque sorte qu'un vaste groupe où tout ferait partie, en fin de compte, d'un même monde cohérent, où chacun se livrerait à une espèce de spécialisation qu'il essaie de compenser d'un autre côté comme il peut. Bref c'est la relation, l'idée précise que vous avez de la relation de

[1]. *Cf. « The structural study of myth », by Claude Lévi-Strauss, in Journal of American Folklore, oct-dec. 55, vol. 68,* n° *270, pp. 428-444.*

cette élaboration du signifiant telle que vous nous la donnez, avec la structure réelle, concrète et très limitée des sociétés primitives, qui me fait vous questionner : sur la tendance, la direction dans laquelle vous orientez cette coordination de ce que j'appellerai, moi dans mon langage, le symbolique et l'imaginaire. J'attendais un plus long circuit dans l'ordre du pur symbolique avant que vous nous rameniez à ces motivations imaginaires. Vous voyez à peu près le sens de ma question.

M. LEVI-STRAUSS – Je vous suis très reconnaissant d'avoir posé un problème essentiel. Je m'excuse de vous avoir déçu en abrégeant le circuit. J'avais promis au Président que je parlerais une demi-heure ; je crains bien avoir dépassé de cinq à dix minutes le temps imparti. Si j'avais essayé de traiter le problème de façon purement formelle, comme vous le souhaitiez, le temps m'aurait manqué pour écrire les symboles au tableau, en définir le sens, etc.

Cela dit, je suis bien d'accord avec vous que le problème d'aujourd'hui est un peu différent de celui que j'ai traité dans d'autres travaux. Dans l'article auquel vous faites allusion, je me suis posé le problème des relations entre les variantes d'un même mythe et j'ai essayé de montrer que chaque variante peut être assimilée à un groupe de permutations d'éléments autrement disposés dans les variantes voisines, si bien que le mythe progresse, se développe, engendre de nouvelles variantes jusqu'à épuisement de la totalité des combinaisons.

Le problème d'aujourd'hui est différent. C'est celui des rapports entre la mythologie et le rituel, problème généralement escamoté sous le prétexte que le mythe est de l'ordre de la représentation, le rite de l'ordre de l'action. Or, l'homme est un être pensant et agissant. Rien de plus naturel, nous dit-on, qu'il essaie de s'exprimer de ces deux manières. Mais cela ne serait vrai que si les actions, les gestes du rite étaient des actions et [(119)]des gestes véritables, c'est-à-dire s'ils aboutissaient à un résultat.

Vous avez parlé tout à l'heure du signifiant et de l'impossible ; si le rituel ne produit pas de résultat, il faut bien en conclure qu'il consiste en pseudo-gestes exécutés, non pas en raison d'un résultat concret, mais plutôt parce qu'ils sont un support de signification. Dans cette perspective, bien qu'il s'agisse de deux systèmes de signes différents, de deux codes différents, aussi bien sur le plan du mythe que sur celui du rite, on se trouve en face d'un code ; j'ai une fois caractérisé le mythe comme un méta-langage et le rite comme un para-langage, mais dans les deux cas, langage. Alors pourquoi y a-t-il deux langages ? C'est le problème que j'ai essayé de poser. J'espère qu'il est possible d'en faire progresser la solution en montrant que cette assimilation du mythe et du rite est tellement justifiée que le type de combinaisons qu'une société réalise sous forme de mythe, celle d'à côté le réalise sous forme de rite.

Les raisons pour lesquelles ces choix différents se produisent, deviennent en quelque sorte des raisons résiduelles qui ne touchent pas à l'essentiel de l'interprétation symbolique, et mettent en cause l'histoire respective de ces populations. Je ne pense pas me mettre ainsi en retrait de mes hypothèses précédentes. Je vois là, au contraire, un moyen de les étendre et de les développer puisqu'il s'agit d'englober dans le royaume du symbolisme le domaine du rituel, que j'avais laissé jusqu'à présent en dehors.

DR LACAN – Cela accentue encore la relativation totale de ces systèmes symboliques.

[…]

Le Séminaire sur « La lettre volée » prononcé le 26 avril 1955 au cours du séminaire Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse *fut d'abord publié sous une version réécrite datée de mi-mai, mi-août 1956, dans* La psychanalyse *n° 2, 1957 pp. 15-44 précédé d'une « Introduction », pp. 1-14. C'est cette version qui est ci-dessous proposée.*

(1)LE SÉMINAIRE SUR « LA LETTRE VOLÉE »

INTRODUCTION*

La leçon de notre Séminaire que nous donnons ici rédigée fut prononcée le 26 avril 1955. Elle est un moment du commentaire que nous avons consacré, toute cette année scolaire, à l'*Au-delà du principe de plaisir*.

On sait que c'est l'œuvre de Freud que beaucoup de ceux qui s'autorisent du titre de psychanalyste, n'hésitent pas à rejeter comme une spéculation superflue, voire hasardée, et l'on peut mesurer à l'antinomie par excellence qu'est la notion *d'instinct de mort* où elle se résout, à quel point elle peut être impensable, qu'on nous passe le mot, pour la plupart.

Il est pourtant difficile de tenir pour une excursion, moins encore pour un faux-pas, de la doctrine freudienne, l'œuvre qui y prélude précisément à la nouvelle topique, celle que représentent les termes de *moi*, de *ça* et de *surmoi*, devenus aussi prévalents dans l'usage théoricien que dans sa diffusion populaire.

Cette simple appréhension se confirme à pénétrer les motivations qui articulent ladite spéculation à la révision théorique dont elle s'avère être constituante.

Un tel procès ne laisse pas de doute sur l'abâtardissement, voire le contresens, qui frappe l'usage présent desdits termes, déjà manifeste en ce qu'il est parfaitement équivalent du théoricien au vulgaire. C'est là sans doute ce qui justifie le propos avoué

* Toute cette introduction est en caractères « italiques » dans le texte original. Nous avons choisi d'inverser la présentation par souci de lisibilité à l'écran : l'italique original est ici en casse normale, et la casse normale d'origine est ici en italiques.

par tels épigones de trouver en ces termes le truchement par où faire rentrer l'expérience de la psychanalyse dans ce qu'ils appellent la psychologie générale.

Posons seulement ici quelques jalons.

(2)L'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*), – bien que la notion s'en présente dans l'œuvre ici en cause, comme destinée à répondre à certains paradoxes de la clinique, tels que les rêves de la névrose traumatique où la réaction thérapeutique négative –, ne saurait être conçu comme un rajout, fût-il même couronnant, à l'édifice doctrinal.

C'est sa découverte inaugurale que Freud y réaffirme : à savoir la conception de la mémoire qu'implique son « inconscient ». Les faits nouveaux sont ici l'occasion pour lui de la restructurer de façon plus rigoureuse en lui donnant une forme généralisée, mais aussi de rouvrir sa problématique contre la dégradation, qui se faisait sentir dès alors, d'en prendre les effets pour un simple donné.

Ce qui ici se rénove, déjà s'articulait dans le « projet[1] » où sa divination traçait les avenues par où devait le faire passer sa recherche : le système Ψ, prédécesseur de l'inconscient, y manifeste son originalité, de ne pouvoir se satisfaire que de *retrouver l'objet foncièrement perdu.*

C'est ainsi que Freud se situe dès le principe dans l'opposition, dont Kierkegaard nous a instruit, concernant la notion de l'existence selon qu'elle se fonde sur la réminiscence ou sur la répétition. Si Kierkegaard y discerne admirablement la différence de la conception antique et moderne de l'homme, il apparaît que Freud fait faire à cette dernière son pas décisif en ravissant à l'agent humain identifié à la conscience, la nécessité incluse dans cette répétition. Cette répétition étant répétition

1. Il s'agit de l'*Entwurf einer Psychologie* de 1895 qui contrairement aux fameuses lettres à Fliess auxquelles il est joint, comme il lui était adressé, n'a pas été censuré par ses éditeurs. Certaines fautes dans la lecture du manuscrit que porte l'édition allemande, témoignent même du peu d'attention porté à son sens.
Il est clair que nous ne faisons dans ce passage que ponctuer une position, dégagée dans notre séminaire.

symbolique, il s'y avère que l'ordre du symbole ne peut plus être conçu comme constitué par l'homme, mais comme le constituant.

C'est ainsi que nous nous sommes senti mis en demeure d'exercer véritablement nos auditeurs à la notion de la remémoration qu'implique l'œuvre de Freud : ceci dans la considération trop éprouvée qu'à la laisser implicite, les données mêmes de l'analyse flottent dans l'air.

C'est parce que Freud ne cède pas sur l'original de son expérience que nous le voyons contraint d'y évoquer un élément qui [3]la gouverne d'au-delà de la vie – et qu'il appelle l'instinct de mort.

L'indication que Freud donne ici à ses suivants se disant tels, ne peut scandaliser que ceux chez qui le sommeil de la raison s'entretient, selon la formule lapidaire de Goya, des monstres qu'il engendre.

Car pour ne pas déchoir à son accoutumée, Freud ne nous livre sa notion qu'accompagnée d'un exemple qui ici va mettre à nu de façon éblouissante la formalisation fondamentale qu'elle désigne.

Ce jeu par où l'enfant s'exerce à faire disparaître de sa vue, pour l'y ramener, puis l'oblitérer à nouveau, un objet, au reste indifférent de sa nature, cependant qu'il module cette alternance de syllabes distinctives, – ce jeu, dirons-nous, manifeste en ses traits radicaux la détermination que l'animal humain reçoit de l'ordre symbolique.

L'homme littéralement dévoue son temps à déployer l'alternative structurale où la présence et l'absence prennent l'une de l'autre leur appel. C'est au moment de leur conjonction essentielle, et pour ainsi dire, au point zéro du désir, que l'objet humain tombe sous le coup de la saisie, qui, annulant sa propriété naturelle, l'asservit désormais aux conditions du symbole.

À vrai dire, il n'y a là qu'un aperçu illuminant de l'entrée de l'individu dans un ordre dont la masse le supporte et l'accueille sous la forme du langage, et surimpose dans la diachronie comme dans la synchronie la détermination du signifiant à celle du signifié.

On peut saisir à son émergence même cette surdétermination qui est la seule dont il s'agisse dans l'aperception freudienne de la fonction symbolique.

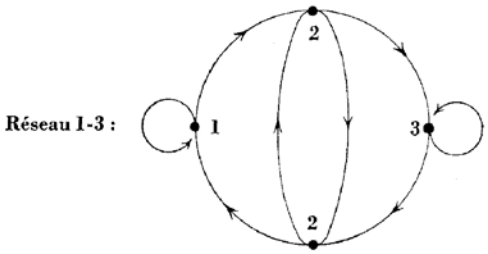
La simple connotation par (+) et (–) d'une série jouant sur la seule alternative fondamentale de la présence et de l'absence, permet de démontrer comment les plus strictes déterminations symboliques s'accommodent d'une succession de coups dont la réalité se répartit strictement « au hasard ».

Il suffit en effet de symboliser dans la diachronie d'une telle série les groupes de trois qui se concluent avec chaque signe, en les définissant synchroniquement par exemple par la symétrie de la constance (+++, – – –) notée par (1) ou de l'alternance (+ – +, – + –) notée par (3), réservant la (4)notation (2) à la dissymétrie révélée par l'impair[2] sous la forme du groupe de deux signes semblables indifféremment précédés ou suivis du signe contraire (+ – –, – + +,+ + –, – – +), pour qu'apparaissent, dans la nouvelle série ainsi constituée, des possibilités et des impossibilités de succession que le réseau suivant résume en même temps qu'il manifeste la symétrie concentrique dont est grosse la triade, – c'est-à-dire, remarquons-le, la structure même à quoi doit se référer la question toujours rouverte[3] par les anthropologues, du caractère foncier ou apparent du dualisme des organisations symboliques.

Voici ce réseau :

[2]. Laquelle est proprement celle qui réunit les emplois du mot anglais sans équivalent que nous connaissions dans une autre langue : *odd.* L'usage français du mot impair pour désigner une aberration de la conduite, en montre l'amorce ; mais le mot : disparate, lui-même s'y avère insuffisant.

[3]. Cf. sa reprise renouvelante par Claude Lévi-Strauss dans son article : Les organisations dualistes existent-elles ?, in *Bijdragen tot de taal-land-en-volkenkunde, Deel 112, 2e aflevering*, Gravenhage, 1956, pp. 99-128.



Dans la série des symboles (1), (2), (3) par exemple, on peut constater qu'aussi longtemps que dure une succession uniforme de (2) qui a commencé après un (1), la série se souviendra du rang pair ou impair de chacun de ces (2), puisque de ce rang dépend que cette séquence ne puisse se rompre que par un (1) après un nombre pair de (2), ou par un (3) après un nombre impair.

Ainsi dès la première composition avec soi-même du symbole primordial, – et nous indiquerons que ce n'est pas arbitrairement que nous l'avons proposée telle –, une structure, toute transparente qu'elle reste encore à ses données, fait apparaître la liaison essentielle de la mémoire à la loi.

(5)Mais nous allons voir à la fois comment s'opacifie la détermination symbolique en même temps que se révèle la nature du signifiant, à seulement réappliquer le groupement par trois à la série à trois termes pour y définir une relation quadratique. La seule considération du réseau 1-3 suffit en effet à montrer qu'à y poser les deux extrêmes d'un groupe de trois, selon les termes dont il fixe la succession, le moyen sera déterminé de façon univoque, autrement dit que ledit groupe sera suffisamment défini par ses deux extrêmes.

Posons alors que ces extrêmes : (1) et (3) dans le groupe [(1) (2) (3)] par exemple, s'ils conjoignent par leur symbole une symétrie à une symétrie [(1) – (1), (3) – (3), (1) – (3), (3) – (1)], feront noter le groupe qu'ils définissent par **α**, une dissymétrie à une dissymétrie [seulement (2) – (2)], feront noter le groupe qu'ils définissent par **γ**, mais qu'à l'encontre de notre première symbolisation, c'est de deux signes, **β** et **δ**, que disposeront les conjonctions croisées, **β** par exemple notant celle de la symétrie à la

dissymétrie [(1) – (2), (3) – (2)], et δ celle de la dissymétrie à la symétrie [(2) – (1), (2) – (3)].

On va constater alors que, bien que cette convention restaure une stricte égalité de chances combinatoires entre quatre symboles α, β, γ, δ (contrairement à l'ambiguïté cumulative qui faisait équivaloir aux chances des deux autres celles du symbole (2) de la convention précédente), il n'en reste pas moins que des liaisons qu'on peut dire déjà proprement syntaxiques entre α, β, γ, δ, déterminent des possibilités de répartition absolument dissymétriques entre α et γ d'une part, β et δ de l'autre.

Étant reconnu en effet qu'un quelconque de ces termes peut succéder immédiatement à n'importe lequel des autres, et pouvant également être atteint au 4e temps compté à partir de l'un d'eux, il s'avère à l'encontre que le temps troisième, autrement dit la conjonction des signes de 2 en 2, obéit à une loi d'exclusion qui veut qu'à partir d'un α ou d'un δ on ne puisse obtenir qu'un α ou un β, et qu'à partir d'un β ou d'un γ, on ne puisse obtenir qu'un γ ou un δ. Ce qui peut s'écrire sous la forme suivante :

Répartitoire A Δ : $\frac{\alpha,\delta}{\gamma,\beta} \rightarrow \alpha,\beta,\gamma,\delta \rightarrow \frac{\alpha,\beta}{\gamma,\delta}$

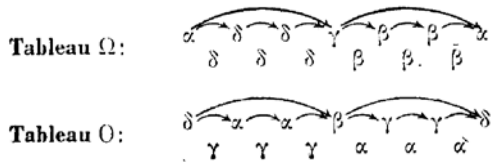
$1er/temps - 2è/temps - 3è/temps$

(6)où les symboles compatibles du 1er au 3e temps se répondent selon l'étagement horizontal qui les divise dans le répartitoire, tandis que leur choix est indifférent au 2e temps.

Que la liaison ici apparue ne soit rien de moins que la formalisation la plus simple de l'échange, c'est ce qui nous confirme son intérêt anthropologique. Nous ne ferons qu'indiquer à ce niveau sa valeur constituante pour une subjectivité primordiale, dont nous situerons plus loin la notion.

La liaison, compte tenu de son orientation, est en effet réciproque ; autrement dit, elle n'est pas réversible, mais elle est rétroactive. C'est ainsi qu'à fixer le terme du 4e temps, celui du 2e ne sera pas indifférent.

On peut démontrer qu'à connaître le 1er et le 4e terme d'une série, il y aura toujours un terme dont la possibilité sera exclue des deux termes intermédiaires. Ce terme est désigné dans les deux tableaux ω et O [4].



dont la première ligne permet de repérer entre les deux tableaux la combinaison cherchée du 1er au 4e temps, la lettre qui lui correspond dans la deuxième ligne étant celle du terme que cette combinaison exclut au 2e et 3e temps.

Ceci pourrait s'énoncer sous cette forme qu'il est une part déterminée de mon avenir, laquelle s'insère entre un futur immédiat qui en deçà d'elle, – et un futur éloigné qui au delà – sont dans une indétermination apparente, mais qu'il suffit que mon projet détermine ce futur éloigné pour que mon futur immédiat devenant futur antérieur et se conjoignant à la détermination à venir de mon passé, ceci exclue de l'intervalle qui me sépare de la réalisation de mon projet le quart des possibilités signifiantes où ce projet se situe.

(7)Ce *caput mortuum* du signifiant peut être considéré comme caractéristique de tout parcours subjectif.

Mais c'est l'ordre de la détermination signifiante qui permet de situer justement celui d'une subjectivité, que l'on confond ordinairement et à tort avec sa relation au réel.

[4]. Ces deux lettres répondent respectivement à la dextrogyrie et à la lévogyrie d'un autre mode de figuration du terme exclu.

Pour cela, il n'est pas mauvais de s'attarder à des conséquences qui peuvent se déduire facilement de nos premières formules, à savoir par exemple que si, dans une chaîne d'αβγδ, on peut rencontrer deux β qui se succèdent, c'est toujours soit directement (ββ) ou après interposition d'un nombre d'ailleurs indéfini de couples αγ (βαγα″ γβ), mais qu'après le second β, nul nouveau β ne peut apparaître dans la chaîne avant que δ ne s'y soit produit. Cependant, la succession sus-définie de deux β ne peut se reproduire, sans qu'un second δ ne s'ajoute au premier dans une liaison équivalente (au renversement près du couple αγ en γα) à celle qui s'impose aux deux β.

D'où résulte immédiatement la dissymétrie que nous annoncions plus haut dans la probabilité d'apparition des différents symboles de la chaîne.

Tandis que les α et les γ en effet peuvent par une série heureuse du hasard se répéter jusqu'à couvrir la chaîne tout entière, il est exclu, même par les chances les plus favorables que β et δ puissent augmenter leur proportion sinon de façon strictement équivalente à un terme près, ce qui limite à 50% le maximum de leur fréquence possible.

La probabilité de la combinaison de coups que supposent les β et les δ étant équivalente à celle que supposent les α et les γ – et le tirage réel des coups étant d'autre part laissé strictement au hasard –, on voit donc se détacher du réel une détermination symbolique qui, pour être celle même où peut s'enregistrer toute partialité du réel, lui est préexistante dans sa disparité singulière. Disparité manifestable de plus d'une façon à simplement considérer le contraste structural des deux tableaux Ω et O, c'est-à-dire le caractère direct ou croisé des exclusions selon le tableau auquel appartient la liaison des extrêmes.

C'est ainsi qu'on constate que si les deux couples intermédiaire et extrême peuvent être identiques si le dernier s'inscrit dans le tableau O (tels δδββ, δδαα, ααββ, voire αααα, qui sont possibles), ils ne peuvent l'être si le

dernier s'inscrit dans le sens ω (ααγγ, ααδδ, δδγγ, impossibles, et bien entendu δδδδ, *cf.* plus haut). [8]Autre exemple de la détermination symbolique, dont le caractère récréatif ne doit pas nous égarer.

Car il n'y a pas d'autre lien que celui de cette détermination symbolique où puisse se situer cette surdétermination signifiante dont Freud nous apporte la notion, et qui n'a jamais pu être conçue comme une surdétermination réelle dans un esprit comme le sien, – dont tout contredit qu'il s'abandonne à cette aberration conceptuelle où philosophes et médecins trouvent trop facilement à calmer leurs échauffements religieux.

Cette position de l'autonomie du symbolique est la seule qui permette de dégager de ses équivoques la théorie et la pratique de l'association libre en psychanalyse. Car c'est tout autre chose d'en rapporter le ressort à la détermination symbolique et à ses lois, qu'aux présupposés scolastiques d'une inertie imaginaire qui la supportent dans l'associationnisme, philosophique ou pseudo-tel avant de se prétendre expérimental. D'en avoir abandonné l'examen, les psychanalystes trouvent ici un point d'appel de plus pour la confusion psychologisante où ils retombent sans cesse, certains de propos délibéré.

En fait seuls les exemples de conservation, indéfinie dans leur suspension, des exigences de la chaîne symbolique, tels que ceux que nous venons de donner, permettent de concevoir où se situe le désir inconscient dans sa persistance indestructible, laquelle, pour paradoxale qu'elle paraisse dans la doctrine freudienne, n'en est pas moins un des traits qui y sont le plus affirmés.

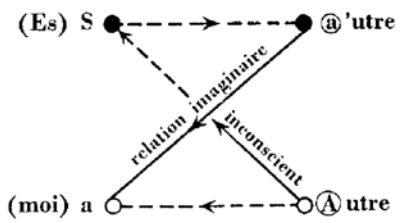
Ce caractère est en tout cas incommensurable avec aucun des effets connus en psychologie authentiquement expérimentale, et qui, quels que soient les délais où retards à quoi ils soient sujets, viennent comme toute réaction vitale à s'amortir et à s'éteindre.

C'est précisément la question à laquelle Freud revient une fois de plus dans l'*Au-delà du principe de plaisir*, et pour marquer que *l'insistance* où nous avons trouvé le

caractère essentiel des phénomènes de *l'automatisme de répétition*, ne lui paraît pouvoir trouver de motivation que prévitale et transbiologique. Cette conclusion peut surprendre, mais elle est de Freud parlant de ce dont il est le premier à avoir parlé. Et il faut être sourd pour ne pas l'entendre. On ne pensera pas que sous sa plume il s'agisse d'un recours spiritualiste : c'est de la structure de la détermination qu'il est ici question. La matière qu'elle déplace en ses effets, [9]dépasse de beaucoup en étendue celle de l'organisation cérébrale, aux vicissitudes de laquelle certains d'entre eux sont confiés, mais les autres ne restent pas moins actifs et structurés comme symboliques, de se matérialiser autrement.

C'est ainsi que si l'homme vient à penser l'ordre symbolique, c'est qu'il y est d'abord pris dans son être. L'illusion qu'il l'ait formé par sa conscience, provient de ce que c'est par la voie d'une béance spécifique de sa relation imaginaire à son semblable, qu'il a pu entrer dans cet ordre comme sujet. Mais il n'a pu faire cette entrée que par le défilé radical de la parole, soit le même dont nous avons reconnu dans le jeu de l'enfant un moment génétique, mais qui, dans sa forme complète, se reproduit chaque fois que le sujet s'adresse à l'Autre comme absolu, c'est-à-dire comme l'Autre qui peut l'annuler lui-même, de la même façon qu'il peut en agir avec lui, c'est-à-dire en se faisant objet pour le tromper. Cette dialectique de l'intersubjectivité, dont nous avons démontré l'usage nécessaire à travers les trois ans passés de notre séminaire à Sainte-Anne, depuis la théorie du transfert jusqu'à la structure de la paranoïa, s'appuie volontiers du schéma suivant :

Schéma L :



désormais familier à nos élèves et où les deux termes moyens représentent le couple de réciproque objectivation imaginaire que nous avons dégagé dans le *stade du miroir.*

La relation spéculaire à l'autre par où nous avons voulu d'abord en effet redonner sa position dominante dans la fonction du moi à la théorie, cruciale dans Freud, du narcissisme, ne peut réduire à sa subordination effective toute la fantasmatisation mise au jour par l'expérience analytique, qu'à s'interposer, comme l'exprime le schéma, entre cet en deçà du Sujet et cet au-delà de l'Autre, où l'insère en effet la parole, en tant que les [(10)]existences qui se fondent en celle-ci sont tout entières à la merci de sa foi.

C'est d'avoir confondu ces deux couples que les légataires d'une praxis et d'un enseignement qui a aussi décisivement tranché qu'on peut le lire dans Freud, de la nature foncièrement narcissique de toute énamoration (*Verliebtheit*), ont pu diviniser la chimère de l'amour dit génital au point de lui attribuer la vertu d'oblativité, d'où sont issus tant de fourvoiements thérapeutiques.

Mais de supprimer simplement toute référence aux pôles symboliques de l'intersubjectivité pour réduire la cure à une utopique rectification du couple imaginaire, nous en sommes maintenant à une pratique où, sous le pavillon de la « relation d'objet », se consomme ce qui chez tout homme de bonne foi ne peut que susciter le sentiment de l'abjection.

C'est là ce qui justifie la véritable gymnastique du registre intersubjectif que constituent tels des exercices auxquels notre séminaire a pu paraître s'attarder.

La parenté de la relation entre les termes du schéma L et de celle qui unit les 4 temps plus haut distingués dans la série orientée où nous voyons la première forme achevée d'une chaîne symbolique, ne peut manquer de frapper, dès qu'on en fait le rapprochement.

Nous allons y trouver une analogie plus frappante encore, en retrouvant dans « la lettre volée », comme telle, le caractère décisif de ce que nous avons appelé le *caput mortuum* du signifiant.

Mais nous n'en sommes en ce moment qu'à la lancée d'une arche dont les années seulement maçonneront le pont.

C'est ainsi que pour démontrer à nos auditeurs ce qui distingue de la relation duelle impliquée dans la notion de projection, une intersubjectivité véritable, nous nous étions déjà servi du raisonnement rapporté par Poe lui-même avec faveur dans l'histoire qui sera le sujet du présent séminaire, comme celui qui guidait un prétendu enfant prodige pour le faire gagner plus qu'à son tour au jeu de pair ou impair.

Il faut à suivre ce raisonnement, – enfantin, c'est le cas de le dire, mais qui en d'autres lieux séduit plus d'un –, saisir le point où s'en dénonce le leurre.

(11)Ici le sujet est l'interrogé : il répond à la question de deviner si les objets que son adversaire cache en sa main sont en nombre pair ou impair.

Après un coup gagné ou perdu pour moi, nous dit en substance le garçon, je sais que si mon adversaire est un simple, sa ruse n'ira pas plus loin qu'à changer de tableau pour sa mise, mais que s'il est d'un degré plus fin, il lui viendra à l'esprit que c'est ce dont je vais m'aviser et que dès lors il convient qu'il joue sur le même.

C'est donc à l'objectivation du degré plus ou moins poussé de la frisure cérébrale de son adversaire que l'enfant s'en remettait pour obtenir ses succès. Point de vue dont le lien avec l'identification imaginaire est aussitôt manifesté par le fait que c'est par une imitation interne de ses attitudes et de sa mimique qu'il prétend obtenir la juste appréciation de son objet.

Mais qu'en peut-il être au degré suivant quand l'adversaire, ayant reconnu que je suis assez intelligent pour le suivre dans ce mouvement, manifestera sa propre intelligence à s'apercevoir que c'est à faire l'idiot qu'il a sa chance de me tromper. De ce moment il n'y a pas d'autre temps valable du raisonnement, précisément parce qu'il ne peut dès lors que se répéter en une oscillation indéfinie.

Et hors le cas d'imbécillité pure, où le raisonnement paraissait se fonder objectivement, l'enfant ne peut faire que de penser que son adversaire arrive à la butée de ce troisième temps, puisqu'il lui a permis le deuxième, par où il est lui-même considéré par son adversaire comme un sujet qui l'objective, car il est vrai qu'il soit ce sujet, et dès lors le voilà pris avec lui dans l'impasse que comporte toute intersubjectivité purement duelle, celle d'être sans recours contre un Autre absolu.

Remarquons en passant le rôle évanouissant que joue l'intelligence dans la constitution du temps deuxième où la dialectique se détache des contingences du donné, et qu'il suffit que je l'impute à mon adversaire pour que sa fonction soit inutile puisqu'à partir de là elle rentre dans ces contingences.

Nous ne dirons pas cependant que la voie de l'identification imaginaire à l'adversaire à l'instant de chacun des coups, soit une voie d'avance condamnée ; nous dirons qu'elle exclut le procès proprement symbolique qui apparaît dès que cette identification se fait non pas à l'adversaire, mais à son raisonnement qu'elle [12]articule (différence au reste qui s'énonce dans le texte). Le fait prouve d'ailleurs qu'une telle identification purement imaginaire échoue dans l'ensemble.

Dès lors le recours de chaque joueur, s'il raisonne, ne peut se trouver qu'au delà de la relation duelle, c'est-à-dire dans quelque loi qui préside à la succession des coups qui me sont proposés.

Et c'est si vrai que si c'est moi qui donne le coup à deviner, c'est-à-dire qui suis le sujet actif, mon effort à chaque instant sera de suggérer à l'adversaire l'existence d'une loi qui préside à une certaine régularité de mes coups, pour lui en dérober le plus de fois possible par sa rupture la saisie.

Plus cette démarche arrivera à se rendre libre de ce qui s'ébauche malgré moi de régularité réelle, plus elle aura effectivement de succès, et c'est pourquoi un de ceux qui ont participé à une des épreuves de ce jeu que nous n'avons pas hésité à faire passer au rang de travaux pratiques, a avoué qu'à un moment où il avait le sentiment, fondé ou non, d'être trop souvent percé à jour, il s'en était délivré en se réglant sur la

succession conventionnellement transposée des lettres d'un vers de Mallarmé pour la suite des coups qu'il allait proposer dès lors à son adversaire.

Mais si le jeu eût duré le temps de tout un poème et si par miracle l'adversaire eût pu reconnaître celui-ci, il aurait alors gagné à tout coup.

C'est ce qui nous a permis de dire que si l'inconscient existe au sens de Freud, nous voulons dire : si nous entendons les implications de la leçon qu'il tire des expériences de la psychopathologie de la vie quotidienne par exemple, il n'est pas impensable qu'une moderne machine à calculer, en dégageant la phrase qui module à son insu et à long terme les choix d'un sujet, n'arrive à gagner au delà de toute proportion accoutumée au jeu de pair et impair.

Pur paradoxe sans doute, mais où s'exprime que ce n'est pas pour le défaut d'une vertu qui serait celle de la conscience humaine, que nous refusons de qualifier de machine-à-penser celle à qui nous accorderions de si mirifiques performances, mais simplement parce qu'elle ne penserait pas plus que ne fait l'homme en son statut commun sans en être pour autant moins en proie aux appels du signifiant.

Aussi bien la possibilité ainsi suggérée a-t-elle eu l'intérêt de nous faire entendre l'effet de désarroi, voire d'angoisse, que certains en éprouvèrent et dont ils voulurent bien nous faire part.

(13)Réaction sur laquelle on peut ironiser, venant d'analystes dont toute la technique repose sur la détermination inconsciente que l'on y accorde à l'association dite libre, – et qui peuvent lire en toutes lettres, dans l'ouvrage de Freud que nous venons de citer, qu'un chiffre n'est jamais choisi au hasard.

Mais réaction fondée si l'on songe que rien ne leur a appris à se détacher de l'opinion commune en distinguant ce qu'elle ignore : à savoir la nature de la surdétermination freudienne, c'est-à-dire de la détermination symbolique telle que nous la promouvons ici.

Si cette surdétermination devait être prise pour réelle, comme le leur suggérait mon exemple pour ce qu'ils confondent comme tout un chacun les calculs de la

machine avec son mécanisme[5], alors en effet leur angoisse se justifierait, car en un geste plus sinistre que de toucher à la hache, nous serions celui qui la porte sur « les lois du hasard », et en bons déterministes que sont en effet ceux que ce geste a tant émus, ils sentent, et avec raison, que si l'on touche à ces lois, il n'y en a plus aucune de concevable.

Mais ces lois sont précisément celles de la détermination symbolique. Car il est clair qu'elles sont antérieures à toute constatation réelle du hasard, comme il se voit que c'est d'après son obéissance à ces lois, qu'on juge si un objet est propre ou non à être utilisé pour obtenir une série, dans ce cas toujours symbolique, de coups de hasard : à qualifier par exemple pour cette fonction une pièce de monnaie ou cet objet admirablement dénommé dé.

Passé ce stage, il nous fallait illustrer d'une façon concrète la dominance que nous affirmons du signifiant sur le sujet. Si c'est là une vérité, elle gît partout, et nous devions pouvoir de n'importe quel point à la portée de notre perce, la faire jaillir comme le vin dans la taverne d'Auerbach.

C'est ainsi que nous prîmes le conte même dont nous avions extrait, sans y voir d'abord plus loin, le raisonnement litigieux sur le jeu de pair ou impair : nous y trouvâmes une faveur que notre notion de détermination symbolique nous interdirait déjà de tenir pour un simple hasard, si même il ne se fût pas avéré [(14)]au cours de notre examen que Poe, en bon précurseur qu'il est des recherches de stratégie combinatoire qui sont en train de renouveler l'ordre des sciences, avait été guidé en sa fiction par un dessein pareil au nôtre. Du moins pouvons-nous dire que ce que nous en fîmes sentir dans son exposé, toucha assez nos auditeurs pour que ce soit à leur requête que nous en publions ici une version.

[5]. C'est pour essuyer de dissiper cette illusion que nous avons clos le cycle de cette année-là par une conférence sur *Psychanalyse et cybernétique*, qui a déçu beaucoup de monde, du fait que nous n'y ayons guère parlé que de la numération binaire, du triangle arithmétique, voire de la simple porte, définie par ce qu'il faut qu'elle soit ouverte ou fermée, bref, que nous n'ayons pas paru nous être élevé beaucoup au-dessus de l'étape pascalienne de la question.

En le remaniant conformément aux exigences de l'écrit, différentes de celles de la parole, nous n'avons pu nous garder d'anticiper quelque peu sur l'élaboration que nous avons donnée depuis des notions qu'il introduisait alors.

C'est ainsi que l'accent dont nous avons toujours promu plus avant la notion de signifiant dans le symbole, s'est ici rétroactivement exercé. En estomper les traits par une sorte de feinte historique, eût paru, nous le croyons, artificiel à ceux qui nous suivent. Souhaitons que de nous en être dispensé, ne déçoive pas leur souvenir.

(15)Und wenn es uns glückt,
Und wenn es sich schickt,
So sind es Gedanken.*

Notre recherche nous a mené à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*) prend son principe dans ce que nous avons appelé l'insistance de la chaîne signifiante. Cette notion elle-même, nous l'avons dégagée comme corrélative de l'*ex-sistence* (soit : de la place excentrique) où il nous faut situer le sujet de l'inconscient, si nous devons prendre au sérieux la découverte de Freud. C'est, on le sait, dans l'expérience inaugurée par la psychanalyse qu'on peut saisir par quels biais de l'imaginaire vient à s'exercer, jusqu'au plus intime de l'organisme humain, cette prise du *symbolique*.

L'enseignement de ce séminaire est fait pour soutenir que ces incidences imaginaires, loin de représenter l'essentiel de notre expérience, n'en livrent rien que d'inconsistant, sauf à être rapportées à la chaîne symbolique qui les lie et les oriente.

Certes savons-nous l'importance des imprégnations imaginaires (*Prägung*) dans ces partialisations de l'alternative symbolique qui donnent à la chaîne signifiante son allure. Mais nous posons que c'est la loi propre à cette chaîne qui régit les effets psychanalytiques déterminants pour le sujet : tels que la forclusion (*Verwerfung*), le refoulement (*Verdrängung*), la dénégation (*Verneinung*) elle-même, – précisant de l'accent qui y convient que ces effets suivent si fidèlement le déplacement (Entstellung) du signifiant que les facteurs imaginaires, malgré leur inertie, n'y font figure que d'ombres et de reflets.

Encore cet accent serait-il prodigué en vain, s'il ne servait à votre regard, qu'à abstraire une forme générale de phénomènes dont la particularité dans notre expérience resterait pour vous l'essentiel, et dont ce ne serait pas sans artifice qu'on romprait le composite original.

* À partir de cette page, l'italique utilisée pour l'introduction cesse.

(16)C'est pourquoi nous avons pensé à illustrer pour vous aujourd'hui la vérité qui se dégage du moment de la pensée freudienne que nous étudions, à savoir que c'est l'ordre symbolique qui est, pour le sujet, constituant, en vous démontrant dans une histoire la détermination majeure que le sujet reçoit du parcours d'un signifiant.

C'est cette vérité, remarquons-le, qui rend possible l'existence même de la fiction. Dès lors une fable est aussi propre qu'une autre histoire à la mettre en lumière, – quitte à y faire l'épreuve de sa cohérence. À cette réserve près, elle a même l'avantage de manifester d'autant plus purement la nécessité symbolique qu'on pourrait la croire régie par l'arbitraire.

C'est pourquoi sans chercher plus loin, nous avons pris notre exemple dans l'histoire même où est insérée la dialectique concernant le jeu de pair ou impair, dont nous avons le plus récemment tiré profit. Sans doute n'est-ce pas par hasard que cette histoire s'est avérée favorable à donner suite à un cours de recherche qui y avait déjà trouvé appui.

Il s'agit, vous le savez, du conte que Baudelaire a traduit sous le titre de : la lettre volée. Dès le premier abord, on y distinguera un drame, de la narration qui en est faite et des conditions de cette narration.

On voit vite au reste ce qui rend nécessaires ces composants, et qu'ils n'ont pu échapper aux intentions de qui les a composés.

La narration double en effet le drame d'un commentaire, sans lequel il n'y aurait pas de mise en scène possible. Disons que l'action en resterait, à proprement parler, invisible de la salle, – outre que le dialogue en serait expressément et par les besoins mêmes du drame, vide de tout sens qui pût s'y rapporter pour un auditeur : – autrement dit que rien du drame ne pourrait apparaître ni à la prise de vues, ni à la prise de sons, sans l'éclairage à jour frisant, si l'on peut dire, que la narration donne à chaque scène du point de vue qu'avait en le jouant l'un de ses acteurs.

Ces scènes sont deux dont, nous irons aussitôt à désigner la première sous le nom de scène primitive, et non pas par inattention, puisque la seconde peut être considérée comme sa répétition, au sens qui est ici-même à l'ordre du jour.

La scène primitive donc se joue, nous dit-on, dans le boudoir [(17)]royal, de sorte que nous soupçonnons que la personne du plus haut rang, dite encore l'illustre personne, qui y est seule quand elle reçoit une lettre, est la Reine. Ce sentiment se confirme de l'embarras où la plonge l'entrée de l'autre illustre personnage, dont on nous a déjà dit avant ce récit que la notion qu'il pourrait avoir de ladite lettre, ne mettrait en jeu rien de moins pour la dame que son honneur et sa sécurité. Nous sommes en effet promptement tirés hors du doute qu'il s'agisse bien du Roi, à mesure de la scène qui s'engage avec l'entrée du ministre D… À ce moment en effet, la Reine n'a pu faire mieux que de jouer sur l'inattention du Roi en laissant la lettre sur la table « retournée, la suscription en dessus ». Celle-ci pourtant n'échappe pas à l'œil de lynx du ministre, non plus qu'il ne manque de remarquer le désarroi de la Reine, ni d'éventer ainsi son secret. Dès lors tout se déroule comme dans une horloge. Après avoir traité du train et de l'esprit dont il est coutumier les affaires courantes, le ministre tire de sa poche une lettre qui ressemble d'aspect à celle qui est en sa vue, et ayant feint de la lire, il la dépose à côté de celle-ci. Quelques mots encore dont il amuse le royal tapis, et il s'empare tout roidement de la lettre embarrassante, décampant sans que la Reine, qui n'a rien perdu de son manège, ait pu intervenir dans la crainte d'éveiller l'attention du royal conjoint qui à ce moment la coudoie.

Tout pourrait donc avoir passé inaperçu pour un spectateur idéal d'une opération où personne n'a bronché, et dont le *quotient* est que le ministre a dérobé à la Reine sa lettre et que, résultat plus important encore que le premier, la Reine sait que c'est lui qui la détient maintenant, et non pas innocemment.

Un *reste* qu'aucun analyste ne négligera, dressé qu'il est à retenir tout ce qui est du signifiant sans pour autant savoir toujours qu'en faire : la lettre, laissée pour compte par le ministre, et que la main de la Reine peut maintenant rouler en boule.

Deuxième scène : dans le bureau du ministre. C'est à son hôtel, et nous savons, selon le récit que le préfet de police en a fait au Dupin dont Poe introduit ici pour la seconde fois le génie propre à résoudre les énigmes, que la police depuis dix-huit mois, y revenant aussi souvent que le lui ont permis les absences nocturnes, ordinaires au ministre, a fouillé l'hôtel et ses abords de fond en comble. En vain, – encore que chacun puisse déduire de la situation que le ministre garde cette lettre à sa portée.

(18)Dupin s'est fait annoncer au ministre. Celui-ci le reçoit avec une nonchalance affichée, des propos affectant un romantique ennui. Cependant Dupin, que cette feinte ne trompe pas, de ses yeux protégés de vertes lunettes, inspecte les aîtres. Quand son regard se porte sur un billet fort éraillé qui semble à l'abandon dans la case d'un méchant porte-cartes en carton qui pend, retenant l'œil de quelque clinquant, au beau milieu du manteau de la cheminée, il sait déjà qu'il a affaire à ce qu'il cherche. Sa conviction se renforce des détails mêmes qui paraissent faits pour contrarier le signalement qu'il a de la lettre volée, au format près qui est conforme.

Dès lors il n'a plus qu'à se retirer après avoir « oublié » sa tabatière sur la table, pour revenir le lendemain la rechercher, armé d'une contre-façon qui simule le présent aspect de la lettre. Un incident de la rue, préparé pour le bon moment, ayant attiré le ministre à la fenêtre, Dupin en profite pour s'emparer à son tour de la lettre en lui substituant son semblant, et n'a plus qu'à sauver auprès du ministre les apparences d'un congé normal.

Là aussi tout s'est passé, sinon sans bruit, du moins sans fracas. Le quotient de l'opération est que le ministre n'a plus la lettre, mais lui n'en sait rien, loin de soupçonner que c'est Dupin qui la lui ravit. En outre ce qui lui reste en main est ici bien loin d'être insignifiant pour la suite. Nous reviendrons sur ce qui a conduit Dupin à donner un libellé à sa lettre factice. Quoi qu'il en soit, le ministre, quand il voudra en faire usage, pourra y lire ces mots tracés pour qu'il y reconnaisse la main de Dupin :

… Un dessein si funeste

S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste

que Dupin nous indique provenir de l'*Atrée* de Crébillon.

Est-il besoin que nous soulignions que ces deux actions sont semblables ? Oui, car la similitude que nous visons n'est pas faite de la simple réunion de traits choisis à la seule fin d'appareiller leur différence. Et il ne suffirait pas de retenir ces traits de ressemblance aux dépens des autres pour qu'il en résulte une vérité quelconque. C'est l'intersubjectivité où les deux actions se motivent que nous voulons relever, et les trois termes dont elle les structure.

(19)Le privilège de ceux-ci se juge à ce qu'ils répondent à la fois aux trois temps logiques par quoi la décision se précipite, et aux trois places qu'elle assigne aux sujets qu'elle départage.

Cette décision se conclut dans le moment d'un regard[6]. Car les manœuvres qui s'ensuivent, s'il s'y prolonge en tapinois, n'y ajoutent rien, pas plus que leur ajournement d'opportunité dans la seconde scène ne rompt l'unité de ce moment.

Ce regard en suppose deux autres qu'il rassemble en une vue de l'ouverture laissée dans leur fallacieuse complémentarité, pour y anticiper sur la rapine offerte en ce découvert. Donc trois temps, ordonnant trois regards, supportés par trois sujets, à chaque fois incarnés par des personnes différentes.

Le premier est d'un regard qui ne voit rien : c'est le Roi, et c'est la police.

Le second d'un regard qui voit que le premier ne voit rien et se leurre d'en voir couvert ce qu'il cache : c'est la Reine, puis c'est le ministre.

Le troisième qui de ces deux regards voit qu'ils laissent ce qui est à cacher à découvert pour qui voudra s'en emparer : c'est le ministre, et c'est Dupin enfin.

Pour faire saisir dans son unité le complexe intersubjectif ainsi décrit, nous lui chercherions volontiers patronage dans la technique légendairement attribuée à

6. On cherchera ici la référence nécessaire en notre essai sur le Temps logique ou l'assertion de certitude anticipée, cf. *Cahiers d'art*, 1940-1944, 14, rue du Dragon, Paris (VI^{e}), pp. 32-42.

l'autruche pour se mettre à l'abri des dangers ; car celle-ci mériterait enfin d'être qualifiée de politique, à se répartir ici entre trois partenaires, dont le second se croirait revêtu d'invisibilité, du fait que le premier aurait sa tête enfoncée dans le sable, cependant qu'il laisserait un troisième lui plumer tranquillement le derrière ; il suffirait qu'enrichissant d'une lettre sa dénomination proverbiale, nous en fassions la politique *de l'autruiche,* pour qu'en elle-même enfin elle trouve un nouveau sens pour toujours.

Le module intersubjectif étant ainsi donné de l'action qui se répète, il reste à y reconnaître un *automatisme de répétition,* au sens qui nous intéresse dans le texte de Freud.

La pluralité des sujets bien entendu ne peut être une objection pour tous ceux qui sont rompus depuis longtemps aux perspectives que résume notre formule : l'inconscient, *c'est le discours* [20] *de l'Autre.* Et nous ne rappellerons pas maintenant ce qu'y ajoute la notion de *l'immixtion des sujets,* naguère introduite par nous en reprenant l'analyse du rêve de l'injection d'Irma.

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est la façon dont les sujets se relaient dans leur déplacement au cours de la répétition intersubjective.

Nous verrons que leur déplacement est déterminé par la place que vient à occuper le pur signifiant qu'est la lettre volée, dans leur trio. Et c'est là ce qui pour nous le confirmera comme automatisme de répétition.

Il ne paraît pas de trop cependant, avant de nous engager dans cette voie, de questionner si la visée du conte et l'intérêt que nous y prenons, pour autant qu'ils coïncident, ne gisent pas ailleurs.

Pouvons-nous tenir pour une simple rationalisation, selon notre rude langage, le fait que l'histoire nous soit contée comme une énigme policière ?

À la vérité nous serions en droit d'estimer ce fait pour peu assuré, à remarquer que tout ce dont une telle énigme se motive à partir d'un crime ou d'un délit, – à savoir sa nature et ses mobiles, ses instruments et son exécution, le procédé pour en

découvrir l'auteur, et la voie pour l'en convaincre –, est ici soigneusement éliminé dès le départ de chaque péripétie.

Le dol est en effet dès l'abord aussi clairement connu que les menées du coupable et leurs effets sur sa victime. Le problème, quand on nous l'expose, se limite à la recherche aux fins de restitution, de l'objet à quoi tient ce dol, et il semble bien intentionnel que sa solution soit obtenue déjà, quand on nous l'explique. Est-ce par là qu'on nous tient en haleine ? Quelque crédit en effet que l'on puisse faire à la convention d'un genre pour susciter un intérêt spécifique chez le lecteur, n'oublions pas que « le Dupin », ici deuxième à paraître, est un prototype, et que pour ne recevoir son genre que du premier, c'est un peu tôt pour que l'auteur joue sur une convention.

Ce serait pourtant un autre excès que de réduire le tout à une fable dont la moralité serait que pour maintenir à l'abri des regards une de ces correspondances dont le secret est parfois nécessaire à la paix conjugale, il suffise d'en laisser traîner les libellés sur notre table, même à les retourner sur leur face signifiante. [21]C'est là un leurre dont pour nous, nous ne recommanderions l'essai à personne, crainte qu'il soit déçu à s'y fier.

N'y aurait-il donc ici d'autre énigme que, du côté du Préfet de police, une incapacité au principe d'un insuccès, – si ce n'est peut-être du côté de Dupin une certaine discordance, que nous n'avouons pas de bon gré, entre les remarques assurément fort pénétrantes, quoique pas toujours absolument pertinentes en leur généralité, dont il nous introduit à sa méthode, et la façon dont en fait il intervient.

À pousser un peu ce sentiment de poudre aux yeux, nous en serions bientôt à nous demander si, de la scène inaugurale que seule la qualité de ses protagonistes sauve du vaudeville, à la chute dans le ridicule qui semble dans la conclusion être promise au ministre, ce n'est pas que tout le monde soit joué qui fait ici notre plaisir.

Et nous serions d'autant plus enclin à l'admettre que nous y retrouverions avec ceux qui ici nous lisent, la définition que nous avons donnée, quelque part en passant,

du héros moderne, « qu'illustrent des exploits dérisoires dans une situation d'égarement[7] ».

Mais ne sommes-nous pas pris nous-mêmes à la prestance du détective amateur, prototype d'un nouveau matamore, encore préservé de l'insipidité du *superman* contemporain.

Boutade, – qui suffit à nous faire relever bien au contraire en ce récit une vraisemblance si parfaite, qu'on peut dire que la vérité y révèle son ordonnance de fiction.

Car telle est bien la voie où nous mènent les raisons de cette vraisemblance. À entrer d'abord dans son procédé, nous apercevons en effet un nouveau drame que nous dirons complémentaire du premier, pour ce que celui-ci était ce qu'on appelle un drame sans paroles, mais que c'est sur les propriétés du discours que joue l'intérêt du second[8].

S'il est patent en effet que chacune des deux scènes du drame réel nous est narrée au cours d'un dialogue différent, il n'est que d'être muni des notions que nous faisons dans notre enseignement valoir, pour reconnaître qu'il n'en est pas ainsi (22)pour le seul agrément de l'exposition, mais que ces dialogues eux-mêmes prennent, dans l'usage opposé qui y est fait des vertus de la parole, la tension qui en fait un autre drame, celui que notre vocabulaire distinguera du premier comme se soutenant dans l'ordre symbolique.

Le premier dialogue – entre le Préfet de police et Dupin – se joue comme celui d'un sourd avec un qui entend. C'est-à-dire qu'il représente la complexité véritable de ce qu'on simplifie d'ordinaire, pour les résultats les plus confus, dans la notion de communication.

On saisit en effet dans cet exemple comment la communication peut donner l'impression où la théorie trop souvent s'arrête, de ne comporter dans sa transmission

7. *Cf.* Fonction et champ de la parole et du langage…, *in La Psychanalyse*, P.U.F., vol. 1, p. 89.
8. La complète intelligence de cequi suit exige bien entendu qu'on relise ce texte extrêmement répandu (en français comme en anglais), et d'ailleurs court, qu'est La *lettre volée*.

qu'un seul sens, comme si le commentaire plein de signification auquel l'accorde celui qui entend, pouvait, d'être inaperçu de celui qui n'entend pas, être tenu pour neutralisé.

Il reste qu'à ne retenir que le sens de compte-rendu du dialogue, il apparaît que sa vraisemblance joue sur la garantie de l'exactitude. Mais le voici alors plus fertile qu'il ne semble, à ce que nous en démontrions le procédé : comme on va le voir à nous limiter au récit de notre première scène.

Car le double et même le triple filtre subjectif sous lequel elle nous parvient : narration par l'ami et familier de Dupin (que nous appellerons désormais le narrateur général de l'histoire) – du récit par quoi le Préfet fait connaître à Dupin – le rapport que lui en a fait la Reine, n'est pas là seulement la conséquence d'un arrangement fortuit.

Si en effet l'extrémité où est portée la narratrice originale exclut qu'elle ait altéré les événements, on aurait tort de croire que le Préfet ne soit ici habilité à lui prêter sa voix que pour le manque d'imagination dont il a déjà, si l'on peut dire, la patente.

Le fait que le message soit ainsi retransmis nous assure de ce qui ne va pas absolument de soi : à savoir qu'il appartient bien à la dimension du langage.

Ceux qui sont ici connaissent nos remarques là-dessus, et particulièrement celles que nous avons illustrées du repoussoir du prétendu langage des abeilles : où un linguiste[9] ne (23)peut voir qu'une simple signalisation de la position de l'objet, autrement dit qu'une fonction imaginaire plus différenciée que les autres.

Nous soulignons ici qu'une telle forme de communication n'est pas absente chez l'homme, si évanouissant que soit pour lui l'objet quant à son donné naturel en raison de la désintégration qu'il subit de par l'usage du symbole.

On peut en effet en saisir l'équivalent dans la communion qui s'établit entre deux personnes dans la haine envers un même objet : à ceci près que la rencontre n'est

[9]. Cf. Émile Benveniste, Communication animale et langage humain, dans la revue Diogène, n° 1, et notre rapport de Rome, in *La Psychanalyse,* vol. 1, pp. 141-142.

jamais possible que sur un objet seulement, défini par les traits de l'être auquel l'une et l'autre se refusent.

Mais une telle communication n'est pas transmissible sous la forme symbolique. Elle ne se soutient que dans la relation à cet objet. C'est ainsi qu'elle peut réunir un nombre indéfini de sujets dans un même « idéal » : la communication d'un sujet à l'autre à l'intérieur de la foule ainsi constituée, n'en restera pas moins irréductiblement médiatisée par une relation ineffable.

Cette excursion n'est pas seulement ici un rappel de principes à l'adresse lointaine de ceux qui nous imputent d'ignorer la communication non verbale : en déterminant la portée de ce que répète le discours, elle prépare la question de ce que répète le symptôme.

Ainsi la relation indirecte décante la dimension du langage et le narrateur général, à la redoubler, n'y ajoute rien « par hypothèse ». Mais il en est tout autrement de son office dans le second dialogue.

Car celui-ci va s'opposer au premier comme les pôles que nous avons distingués ailleurs dans le langage et qui s'opposent comme le mot à la parole[10].

C'est dire qu'on y passe du champ de l'exactitude au registre de la vérité. Or ce registre, nous osons penser que nous n'avons pas à y revenir, se situe tout à fait ailleurs, soit proprement à la fondation de l'intersubjectivité. Il se situe là où le sujet ne peut rien saisir sinon la subjectivité même qui constitue un Autre en absolu. Nous nous contenterons, pour indiquer ici sa place, d'évoquer le dialogue qui nous paraît (24)mériter son attribution d'histoire juive du dépouillement où apparaît la relation du signifiant à la parole, dans l'adjuration où il vient à culminer. « Pourquoi me mens-tu, s'y exclame-t-on à bout de souffle, oui, pourquoi me mens-tu en me disant que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg, alors qu'en réalité c'est à Cracovie que tu vas ? »

[10]. Cf. La Psychanalyse, vol. 1, pp. 245-250.

C'est une question semblable qu'imposerait à notre esprit le déferlement d'apories, d'énigmes éristiques, de paradoxes, voire de boutades, qui nous est présenté en guise d'introduction à la méthode de Dupin, – si de nous être livré comme une confidence par quelqu'un qui se pose en disciple, il ne s'y ajoutait quelque vertu de cette délégation. Tel est le prestige immanquable du testament : la fidélité du témoin est le capuchon dont on endort en l'aveuglant la critique du témoignage.

Quoi de plus convaincant d'autre part que le geste de retourner les cartes sur la table ? Il l'est au point qu'il nous persuade un moment que le prestidigitateur a effectivement démontré, comme il l'a annoncé, le procédé de son tour, alors qu'il l'a seulement renouvelé sous une forme plus pure : et ce moment nous fait mesurer la suprématie du signifiant dans le sujet.

Tel opère Dupin, quand il part de l'histoire du petit prodige qui blousait tous ses camarades au jeu de pair ou impair, avec son truc de l'identification à l'adversaire, dont nous avons pourtant montré qu'il ne peut atteindre le premier plan de son élaboration mentale, à savoir la notion de l'alternance intersubjective, sans y achopper aussitôt sur la butée de son retour[11].

Ne nous en sont pas moins jetés, histoire de nous en mettre plein la vue, les noms de La Rochefoucauld, de La Bruyère, de Machiavel et de Campanella, dont la renommée n'apparaîtrait plus que futile auprès de la prouesse enfantine.

Et d'enchaîner sur Chamfort dont la formule qu'« il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre », contentera à coup sûr tous ceux qui pensent échapper à sa loi, c'est-à-dire précisément le plus grand nombre. Que Dupin taxe de tricherie l'application par les Français du mot : analyse à l'algèbre, voilà qui n'a guère de chance d'atteindre notre fierté, (25)quand de surcroît la libération du terme à d'autres fins n'a rien pour qu'un psychanalyste ne se sente en posture d'y faire valoir ses droits. Et le voici à des

[11]. Cf. notre introduction, p. 11.

remarques philologiques à combler d'aise les amoureux du latin : qu'il leur rappelle sans daigner plus en dire qu'« *ambitus* ne signifie pas ambition, *religio,* religion, *homines honesti,* les honnêtes gens », qui parmi vous ne se plairait à se souvenir que c'est « détour, lien sacré, les gens bien » que veulent dire ces mots pour quiconque pratique Cicéron et Lucrèce. Sans doute Poe s'amuse-t-il…

Mais un soupçon nous vient : cette parade d'érudition n'est-elle pas destinée à nous faire entendre les maîtres-mots de notre drame ? Le prestidigitateur ne répète-t-il pas devant nous son tour, sans nous leurrer cette fois de nous en livrer le secret, mais en poussant ici sa gageure à nous l'éclairer réellement sans que nous y voyions goutte. Ce serait bien là le comble où pût atteindre l'illusionniste que de nous faire par un être de sa fiction *véritablement tromper.*

Et n'est-ce pas de tels effets qui nous justifient de parler, sans y chercher malice, de maints héros imaginaires comme de personnages réels ?

Aussi bien quand nous nous ouvrons à entendre la façon dont Martin Heidegger nous découvre dans le mot ἀληθής le jeu de la vérité, ne faisons-nous que retrouver un secret où celle-ci a toujours initié ses amants, et d'où ils tiennent que c'est à ce qu'elle se cache, qu'elle s'offre à eux *le plus vraiment.*

Ainsi les propos de Dupin ne nous défieraient-ils pas si manifestement de nous y fier, qu'encore nous faudrait-il en faire la tentative contre la tentation contraire.

Dépistons donc sa foulée là où elle nous dépiste[12]. Et d'abord dans la critique dont il motive l'insuccès du Préfet. Déjà nous la voyions pointer dans ces brocards en sous-main dont le Préfet n'avait cure au premier entretien, n'y trouvant d'autre matière qu'à s'esclaffer. Que ce soit en effet, comme [(26)]Dupin l'insinue, parce qu'un problème

[12]. Il nous plairait de reposer devant M. Benveniste la question du sens antinomique de certains mots, primitifs ou non, après la rectification magistrale qu'il a apportée à la fausse voie dans laquelle Freud l'a engagée sur le terrain philologique (cf. La Psychanalyse, vol. 1, pp. 5-16). Car il nous semble que cette question reste entière, à dégager dans sa rigueur l'instance du signifiant.
Bloch et Wartbourg datent de 1875 l'apparition de la signification du verbe dépister dans le second emploi que nous en faisons dans notre phrase.

est trop simple, voire trop évident, qu'il peut paraître obscur, n'aura jamais pour lui plus de portée qu'une friction un peu vigoureuse du gril costal.

Tout est fait pour nous induire à la notion de l'imbécillité du personnage. Et on l'articule puissamment du fait que lui et ses acolytes n'iront jamais à concevoir, pour cacher un objet, rien qui dépasse ce que peut imaginer un fripon ordinaire, c'est-à-dire précisément la série trop connue des cachettes extraordinaires : dont on nous donne la revue, des tiroirs dissimulés du secrétaire au plateau démonté de la table, des garnitures décousues des sièges à leurs pieds évidés, du revers du tain des glaces à l'épaisseur de la reliure des livres.

Et là-dessus de dauber sur l'erreur que le Préfet commet à déduire de ce que le ministre est poète, qu'il n'est pas loin d'être fou, erreur, argue-t-on, qui ne tiendrait, mais ce n'est pas peu dire, qu'en une fausse distribution du moyen terme, car elle est loin de résulter de ce que tous les fous soient poètes.

Oui-da, mais on nous laisse nous-mêmes dans l'errance sur ce qui constitue en matière de cachette, la supériorité du poète, s'avérât-il doublé d'un mathématicien, puisqu'ici on brise soudain notre lancer en nous entraînant dans un fourré de mauvaises querelles faites au raisonnement des mathématiciens, qui n'ont jamais montré, que je sache, tant d'attachement à leurs formules que de les identifier à la raison raisonnante. Au moins témoignerons-nous qu'à l'inverse de ce dont Poe semble avoir l'expérience, il nous arrive parfois devant notre ami Riguet qui vous est ici le garant par sa présence que nos incursions dans la combinatoire ne nous égarent pas, de nous laisser aller à des incartades aussi graves (ce qu'à Dieu ne dût plaire selon Poe), que de mettre à doute que « $x^2 + px$ ne soit peut-être pas absolument égal à q », sans jamais, nous en donnons à Poe le démenti, avoir eu à nous garder de quelque sévice inopiné.

Ne dépense-t-on donc tant d'esprit qu'afin de détourner le nôtre de ce qu'il nous fût indiqué de tenir pour acquis auparavant, à savoir que la police a cherché *partout* : ce qu'il nous fallait entendre, concernant le champ dans lequel la police

présumait, non sans raison, que dût se trouver la lettre, au sens d'une exhaustion de l'espace, sans doute théorique, mais dont c'est le sel de l'histoire que de le prendre au pied de la (27)lettre, – le « quadrillage » réglant l'opération nous étant donné pour si exact qu'il ne permettait pas, disait-on « qu'un cinquantième de ligne échappât » à l'exploration des fouilleurs. Ne sommes-nous pas dès lors en droit de demander comment il se fait que la lettre n'ait été trouvée *nulle part*, ou plutôt de remarquer que tout ce qu'on nous dit d'une conception d'une plus haute volée du recel ne nous explique pas à la rigueur que la lettre ait échappé aux recherches, puisque le champ qu'elles ont épuisé, la contenait en fait comme enfin l'a prouvé la trouvaille de Dupin.

Faut-il que la lettre, entre tous les objets, ait été douée de la propriété de *nullibiété* : pour nous servir de ce terme que le vocabulaire bien connu sous le titre du *Roget* reprend de l'utopie sémiologique de l'évêque Wilkins[13] ?

Il est évident (a little *too*[14] self évident) que la lettre a en effet avec le lieu, des rapports pour lesquels aucun mot français n'a toute la portée du qualificatif anglais : *odd.* Bizarre, dont Baudelaire le traduit régulièrement, n'est qu'approximatif. Disons que ces rapports sont singuliers, car ce sont ceux-là même qu'avec le lieu entretient le signifiant.

Vous savez que notre dessein n'est pas d'en faire des rapports « subtils », que notre propos n'est pas de confondre la lettre avec l'esprit, même quand nous la recevons par pneumatique, et que nous admettons fort bien que l'une tue si l'autre vivifie, pour autant que le signifiant, vous commencez peut-être à l'entendre, matérialise l'instance de la mort. Mais si c'est d'abord sur la matérialité du signifiant que nous avons insisté, cette matérialité est *singulière* en bien des points dont le premier est de ne point supporter la partition. Mettez une lettre en petits morceaux, elle reste

[13]. Celle-là, même à qui M. Juan Luis Borges, dans son œuvre si harmonique au phylum de notre propos, fait un sort que d'autres ramènent à ses justes proportions. Cf. *Les Temps modernes,* juin-juillet 1955, pp. 2135-36, et oct. 1955, pp. 574-75.
[14]. Italiques de l'auteur.

la lettre qu'elle est, et ceci en un tout autre sens que la *Gestaltheorie* ne peut en rendre compte avec le vitalisme larvé de sa notion du tout[15].

Le langage rend sa sentence à qui sait l'entendre : par l'usage de l'article employé comme particule partitive. C'est [(28)]même bien là que l'esprit, si l'esprit est la vivante signification, apparaît non moins singulièrement plus offert à la quantification que la lettre. À commencer par la signification elle-même qui souffre qu'on dise : ce discours plein *de* signification, de même qu'on reconnaît *de* l'intention dans un acte, qu'on déplore qu'il n'y ait plus *d'*amour, qu'on accumule *de la* haine et qu'on dépense *du* dévouement, et que tant d'infatuation se raccommode de ce qu'il y aura toujours *de la* cuisse à revendre et *du* rififi chez les hommes.

Mais pour la lettre, qu'on la prenne au sens de l'élément typographique, de l'épître ou de ce qui fait le lettré, on dira que ce qu'on dit est à entendre *à la lettre*, qu'il vous attend chez le vaguemestre *une lettre*, voire que vous avez *des lettres,* – jamais qu'il n'y ait nulle part *de la lettre*, à quelque titre qu'elle vous concerne, fût-ce à désigner du courrier en retard.

C'est que le signifiant est unité d'être unique, n'étant de par sa nature symbole que d'une absence. Et c'est ainsi qu'on ne peut dire de la lettre volée qu'il faille qu'à l'instar des autres objets, elle soit *ou* ne soit pas quelque part, mais bien qu'à leur différence, elle sera et ne sera pas là où elle est, où qu'elle aille.

Regardons en effet de plus près ce qui arrive aux policiers. On ne nous fait grâce de rien quant aux procédés dont ils fouillent l'espace voué à leur investigation, de la répartition de cet espace en volumes qui n'en laissent pas se dérober une épaisseur, à l'aiguille sondant le mou, et, à défaut de la répercussion sondant le dur, au microscope dénonçant les excréments de la tarière à l'orée de son forage, voire le bâillement infime d'abîmes mesquins. À mesure même que leur réseau se resserre pour qu'ils en

[15]. Et c'est si vrai que la philosophie dans les exemples, décolorés d'être ressassés, dont elle argumente à partir de l'un et du plusieurs, n'emploiera pas aux mêmes usages la simple feuille blanche par le mitan déchirée et le cercle interrompu, voire le vase brisé, sans parler du ver coupé.

viennent, non contents de secouer les pages des livres à les compter, ne voyons-nous pas l'espace s'effeuiller à la semblance de la lettre ?

Mais les chercheurs ont une notion du réel tellement immuable qu'ils ne remarquent pas que leur recherche va à le transformer en son objet. Trait où peut-être ils pourraient distinguer cet objet de tous les autres.

Ce serait trop leur demander sans doute, non en raison de leur manque de vues, mais bien plutôt du nôtre. Car leur imbécillité n'est pas d'espèce individuelle, ni corporative, elle est de source subjective. C'est l'imbécillité réaliste qui ne s'arrête (29)pas à se dire que rien, si loin qu'une main vienne à l'enfoncer dans les entrailles du monde, n'y sera jamais caché, puisqu'une autre main peut l'y rejoindre, et que ce qui est caché n'est jamais que *ce qui manque à sa place*, comme s'exprime la fiche de recherche d'un volume quand il est égaré dans la bibliothèque. Et celui-ci serait-il en effet sur le rayon ou sur la case d'à côté qu'il y serait caché, si visible qu'il y paraisse. C'est qu'on ne peut dire *à la lettre* que ceci manque à sa place que de ce qui peut en changer, c'est-à-dire du symbolique. Car pour le réel, quelque bouleversement qu'on puisse y apporter, il y est toujours et en tout cas, il l'emporte collée à sa semelle, sans rien connaître qui puisse l'en exiler.

Et comment en effet, pour revenir à nos policiers, auraient-ils pu saisir la lettre, ceux qui l'ont prise à la place où elle était cachée ? Dans ce qu'ils tournaient entre leurs doigts, que tenaient-ils d'autre que ce qui *ne répondait pas* au signalement qu'ils en avaient ? *A letter, a litter*, une lettre, une ordure. On a équivoqué dans le cénacle de Joyce[16] sur l'homophonie de ces deux mots en anglais. La sorte de déchet que les policiers à ce moment manipulent, ne leur livre pas plus son autre nature de n'être qu'à demi déchiré. Un sceau différent sur un cachet d'une autre couleur, un autre cachet du graphisme de la suscription sont là les plus infrangibles des cachettes. Et s'ils

[16]. V. *Our examination round his factification for incamination of work in progress*, Shakespeare and Company, 12, rue de l'Odéon, Paris, 1929.

s'arrêtent au revers de la lettre où, comme on sait, c'est là qu'à l'époque l'adresse du destinataire s'inscrivait, c'est que la lettre n'a pas pour eux d'autre face que ce revers.

Que pourraient-ils en effet détecter de son avers ? – Son message, comme on s'exprime pour la joie de nos dimanches cybernétiques ?… Mais ne nous vient-il pas à l'idée que ce message est déjà parvenu à sa destinataire et qu'il lui est même resté pour compte avec le bout de papier insignifiant, qui ne le représente maintenant pas moins bien que le billet original.

Si l'on pouvait dire qu'une lettre a comblé son destin après avoir rempli sa fonction, la cérémonie de rendre les lettres serait moins admise à servir de clôture à l'extinction des feux des fêtes de l'amour. Le signifiant n'est pas fonctionnel. Et aussi bien la mobilisation du joli monde dont nous suivons ici les ébats, n'aurait pas de sens, si la lettre, elle, se contentait [30]d'en avoir un. Car ce ne serait pas une façon très adéquate de le garder secret que d'en faire part à une escouade de poulets.

On pourrait même admettre que la lettre ait un tout autre sens, sinon plus brûlant, pour la Reine que celui qu'elle offre à l'intelligence du ministre. La marche des choses n'en serait pas sensiblement affectée, et non pas même si elle était strictement incompréhensible à tout lecteur non averti.

Car elle ne l'est certainement pas à tout le monde, puisque, comme nous l'assure emphatiquement le Préfet pour la gausserie de tous, « ce document, révélé à un troisième personnage dont il taira le nom » (ce nom qui saute à l'œil comme la queue du cochon entre les dents du père Ubu) « mettrait en question, nous dit-il, l'honneur d'une personne du plus haut rang », voire que « la sécurité de l'auguste personne serait ainsi mise en péril ».

Dès lors ce n'est pas seulement le sens, mais le texte du message qu'il serait périlleux de mettre en circulation, et ce d'autant plus qu'il paraîtrait plus anodin, puisque les risques en seraient accrus de l'indiscrétion qu'un de ses dépositaires pourrait commettre à son insu.

Rien donc ne peut sauver la position de la police, et l'on n'y changerait rien à améliorer « sa culture ». *Scripta manent,* c'est en vain qu'elle apprendrait d'un humanisme d'édition de luxe la leçon proverbiale que *verba volant* termine. Plût au ciel que les écrits restassent, comme c'est plutôt le cas des paroles : car de celles-ci la dette ineffaçable du moins féconde nos actes par ses transferts.

Les écrits emportent au vent les traites en blanc d'une cavalerie folle. Et, s'ils n'étaient feuilles volantes, il n'y aurait pas de lettres volées.

Mais qu'en est-il à ce propos ? Pour qu'il y ait lettre volée, nous dirons-nous, à qui une lettre appartient-elle ? Nous accentuions tout à l'heure ce qu'il y a de singulier dans le retour de la lettre à qui naguère en laissait ardemment s'envoler le gage. Et l'on juge généralement indigne le procédé de ces publications prématurées, de la sorte dont le Chevalier d'Éon mit quelques-uns de ses correspondants en posture plutôt piteuse.

La lettre sur laquelle celui qui l'a envoyée garde encore des [31]droits, n'appartiendrait donc pas tout à fait à celui à qui elle s'adresse ? ou serait-ce que ce dernier n'en fut jamais le vrai destinataire ?

Voyons ici : ce qui va nous éclairer est ce qui peut d'abord obscurcir encore le cas, à savoir que l'histoire nous laisse ignorer à peu près tout de l'expéditeur, non moins que du contenu de la lettre. Il nous est seulement dit que le ministre a reconnu d'emblée l'écriture de son adresse à la Reine, et c'est incidemment à propos de son camouflage par le ministre qu'il se trouve mentionné que son sceau original est celui du Duc de S… Pour sa portée, nous savons seulement les périls qu'elle emporte, à ce qu'elle vienne entre les mains d'un certain tiers, et que sa possession a permis au ministre « d'user jusqu'à un point fort dangereux dans un but politique » de l'empire qu'elle lui assure sur l'intéressée. Mais ceci ne nous dit rien du message qu'elle véhicule.

Lettre d'amour ou lettre de conspiration, lettre délatrice ou lettre d'instruction, lettre sommatoire ou lettre de détresse, nous n'en pouvons retenir qu'une chose, c'est que la Reine ne saurait la porter à la connaissance de son seigneur et maître.

Or ces termes, loin de tolérer l'accent décrié qu'ils ont dans la comédie bourgeoise, prennent un sens éminent de désigner son souverain, à qui la lie la foi jurée, et de façon redoublée puisque sa position de conjointe ne la relève pas de son devoir de sujette, mais bien l'élève à la garde de ce que la royauté selon la loi incarne du pouvoir : et qui s'appelle la légitimité.

Dès lors, quelles que soient les suites que la Reine ait choisi de donner à la lettre, il reste que cette lettre est le symbole d'un pacte, et que, même si sa destinataire n'assume pas ce pacte, l'existence de la lettre la situe dans une chaîne symbolique étrangère à celle qui constitue sa foi. Qu'elle y soit incompatible, la preuve en est donnée par le fait que la possession de la lettre est impossible à faire valoir publiquement comme légitime, et que pour la faire respecter, la Reine ne saurait invoquer que le droit de son privé, dont le privilège se fonde sur l'honneur auquel cette possession déroge.

Car celle qui incarne la figure de grâce de la souveraineté, ne saurait accueillir d'intelligence même privée sans qu'elle intéresse le pouvoir, et elle ne peut à l'endroit du souverain se prévaloir du secret sans entrer dans la clandestinité.

(32)Dès lors la responsabilité de l'auteur de la lettre passe au second rang auprès de celle de qui la détient : car l'offense à la majesté vient à s'y doubler de la plus *haute trahison*.

Nous disons : qui la détient, et non pas : qui la possède. Car il devient clair dès lors que la propriété de la lettre n'est pas moins contestable à sa destinataire qu'à n'importe qui elle puisse venir entre les mains, puisque rien, quant à l'existence de la lettre, ne peut rentrer dans l'ordre, sans que celui aux prérogatives de qui elle attente, n'ait eu à en juger.

Tout ceci n'implique pas pourtant que pour ce que le secret de la lettre est indéfendable, la dénonciation de ce secret soit d'aucune façon honorable. Les *honesti homines*, les gens bien, ne sauraient s'en tirer à si bon compte. Il y a plus d'une *religio*, et ce n'est pas pour demain que les liens sacrés cesseront de nous tirer à hue et à dia. Pour l'*ambitus*, le détour, on le voit, ce n'est pas toujours l'ambition qui l'inspire. Car s'il en est un par quoi nous passons ici, nous ne l'avons pas volé, c'est le cas de le dire, puisque, pour tout vous avouer, nous n'avons adopté le titre de Baudelaire que dans l'esprit de bien marquer non pas, comme on l'énonce improprement, le caractère conventionnel du signifiant, mais plutôt sa préséance par rapport au signifié. Il n'en reste pas moins que Baudelaire, malgré sa dévotion, a trahi Poe en traduisant par « la lettre volée » son titre qui est : *the purloined letter*, c'est-à-dire qui use d'un mot assez rare pour qu'il nous soit plus facile d'en définir l'étymologie que l'emploi.

To purloin, nous dit le dictionnaire d'Oxford, est un mot anglo-français, c'est-à-dire composé du préfixe *pur* – qu'on retrouve dans *purpose*, propos, *purchase*, provision, *purport*, portée, et du mot de l'ancien français : loing, loigner, longé. Nous reconnaîtrons dans le premier élément le latin *pro* en tant qu'il se distingue d'*ante* par ce qu'il suppose d'un arrière en avant de quoi il se porte, éventuellement pour le garantir, voire pour s'en porter garant (alors *qu'ante* s'en va au-devant de ce qui vient à sa rencontre). Pour le second, vieux mot français ; *loigner*, verbe de l'attribut de lieu *au loing* (ou encore longé), il ne veut pas dire au loin, mais au long de ; il s'agit donc de *mettre de côté*, ou, pour recourir à une locution familière qui joue sur les deux sens, de : *mettre à gauche*.

C'est ainsi que nous nous trouvons confirmé dans notre détour par l'objet même qui nous y entraîne : car c'est bel et [33]bien la *lettre détournée* qui nous occupe, celle dont le trajet a été *prolongé* (c'est littéralement le mot anglais), ou pour recourir au vocabulaire postal*, la lettre en souffrance*.

Voici donc *simple and odd,* comme on nous l'annonce dès la première page, réduite à sa plus simple expression la singularité de la lettre, qui comme le titre

l'indique, est *le sujet véritable* du conte : puisqu'elle peut subir un détour, c'est qu'elle a un trajet *qui lui est propre.* Trait où s'affirme ici son incidence de signifiant. Car nous avons appris à concevoir que le signifiant ne se maintient que dans un déplacement comparable à celui de nos bandes d'annonces lumineuses ou des mémoires rotatives de nos machines-à-penser-comme-les-hommes[17], ceci en raison de son fonctionnement alternant en son principe, lequel exige qu'il quitte sa place, quitte à y faire retour circulairement.

C'est bien ce qui se passe dans l'automatisme de répétition. Ce que Freud nous enseigne dans le texte que nous commentons, c'est que le sujet suit la filière du symbolique, mais ce dont vous avez ici l'illustration est plus saisissant encore : ce n'est pas seulement le sujet, mais les sujets, pris dans leur intersubjectivité, qui prennent la file, autrement dit nos autruches, auxquelles nous voilà revenus, et qui, plus dociles que des moutons, modèlent leur être même sur le moment qui les parcourt de la chaîne signifiante.

Si ce que Freud a découvert et redécouvre dans un abrupt toujours accru, a un sens, c'est que le déplacement du signifiant détermine les sujets dans leurs actes, dans leur destin, dans leurs refus, dans leurs aveuglements, dans leur succès et dans leur sort, nonobstant leurs dons innés et leur acquis social, sans égard pour le caractère ou le sexe, et que bon gré mal gré suivra le train du signifiant comme armes et bagages, tout ce qui est du donné psychologique.

Nous voici en effet derechef au carrefour où nous avions laissé notre drame et sa ronde avec la question de la façon dont les sujets s'y relaient. Notre apologue est fait pour montrer (34)que c'est la lettre et son détour qui régit leurs entrées et leurs rôles. Qu'elle soit en souffrance, c'est eux qui vont en pâtir. À passer sous son ombre, ils deviennent son reflet. À tomber en possession de la lettre, – admirable ambiguïté du langage –, c'est son sens qui les possède.

17. *Cf.* notre introduction, p. 12.

C'est ce que nous montre le héros du drame qui ici nous est conté, quand se répète la situation même qu'a nouée son audace une première fois pour son triomphe. Si maintenant il y succombe, c'est d'être passé au rang second de la triade dont il fut d'abord le troisième en même temps que le larron, – ceci par la vertu de l'objet de son rapt.

Car s'il s'agit maintenant comme avant de protéger la lettre des regards, il ne peut faire qu'il n'y emploie le même procédé qu'il a lui-même déjoué : la laisser à découvert ? Et l'on est en droit de douter qu'il sache ainsi ce qu'il fait, à le voir captivé aussitôt par une relation duelle où nous retrouvons tous les caractères du leurre mimétique ou de l'animal qui fait le mort, et, pris au piège de la situation typiquement imaginaire : de voir qu'on ne le voit pas, méconnaître la situation réelle où il est vu ne pas voir. Et qu'est-ce qu'il ne voit pas ? Justement la situation symbolique qu'il a su lui-même si bien voir, et où maintenant le voilà vu se voyant n'être pas vu.

Le ministre agit en homme qui sait que la recherche de la police est sa défense, puisqu'on nous dit que c'est exprès qu'il lui laisse le champ libre par ses absences : il n'en méconnaît pas moins qu'hors cette recherche, il n'est plus défendu.

C'est l'autruicherie même dont il fut l'artisan, si l'on nous permet de faire provigner notre monstre, mais ce ne peut être par quelque imbécillité qu'il vient à en être la dupe.

C'est qu'à jouer la partie de celui qui cache, c'est le rôle de la Reine dont il lui faut se revêtir, et jusqu'aux attributs de la femme et de l'ombre, si propices à l'acte de cacher.

Ce n'est pas que nous réduisions à l'opposition primaire de l'obscur et du clair, le couple vétéran du *yin* et du *yang*. Car son maniement exact comporte ce qu'a d'aveuglant l'éclat de la lumière, non moins que les miroitements dont l'ombre se sert pour ne pas lâcher sa proie.

Ici le signe et l'être merveilleusement disjoints, nous montrent lequel l'emporte quand ils s'opposent. L'homme assez homme pour braver jusqu'au mépris l'ire

redoutée de la femme, [35]subit jusqu'à la métamorphose la malédiction du signe dont il l'a dépossédée.

Car ce signe est bien celui de la femme, pour ce qu'elle y fait valoir son être, en le fondant hors de la loi, qui la contient toujours, de par l'effet des origines, en position de signifiant, voire de fétiche. Pour être à la hauteur du pouvoir de ce signe, elle n'a qu'à se tenir immobile à son ombre, y trouvant de surcroît, telle la Reine, cette simulation de la maîtrise du non-agir, que seul « l'œil de lynx » du ministre a pu percer.

Ce signe ravi, voici donc l'homme en sa possession : néfaste de ce qu'elle ne peut se soutenir que de l'honneur qu'elle défie, maudite d'appeler celui qui la soutient à la punition ou au crime, qui l'une et l'autre brisent sa vassalité à la Loi.

Il faut qu'il y ait dans ce signe un *noli me tangere* bien singulier pour que, semblable à la torpille socratique, sa possession engourdisse son homme au point de le faire tomber dans ce qui chez lui se trahit sans équivoque comme inaction.

Car à remarquer comme le fait le narrateur dès le premier entretien, qu'avec l'usage de la lettre se dissipe son pouvoir, nous apercevons que cette remarque ne vise justement que son usage à des fins de pouvoir, – et du même coup que cet usage devient forcé pour le ministre.

Pour ne pouvoir s'en délivrer, il faut que le ministre ne sache que faire d'autre de la lettre. Car cet usage le met dans une dépendance si totale de la lettre comme telle, qu'à la longue il ne la concerne même plus.

Nous voulons dire que pour que cet usage concernât vraiment la lettre, le ministre qui après tout y serait autorisé par le service du Roi son maître, pourrait présenter à la Reine des remontrances respectueuses, dût-il s'assurer de leur effet de retour par des garanties appropriées, – ou bien introduire quelque action contre l'auteur de la lettre dont le fait qu'il reste ici hors du jeu, montre à quel point il s'agit peu ici de la culpabilité et de la faute, mais du signe de contradiction et de scandale que constitue la lettre, au sens où l'Évangile dit qu'il faut qu'il arrive sans égard au malheur de qui s'en fait le porteur, – voire soumettre la lettre devenue pièce d'un

dossier au « troisième personnage », qualifié pour savoir s'il en fera sortir une Chambre Ardente pour la Reine ou la disgrâce pour le ministre.

(36)Nous ne saurons pas pourquoi le ministre n'en fait pas l'un de ces usages, et il convient que nous n'en sachions rien puisque seul nous intéresse l'effet de ce non-usage ; il nous suffit de savoir que le mode d'acquisition de la lettre ne serait un obstacle à aucun d'entre d'eux.

Car il est clair que si l'usage non significatif de la lettre est un usage forcé pour le ministre, son usage à des fins de pouvoir ne peut être que potentiel, puisqu'il ne peut passer à l'acte sans s'évanouir aussitôt, – dès lors, que la lettre n'existe comme moyen de pouvoir que par les assignations ultimes du pur signifiant, soit : prolonger son détour pour la faire parvenir à qui de droit par un transit de surcroît, c'est-à-dire par une autre trahison dont la gravité de la lettre rend difficile de prévenir les retours, – ou bien détruire la lettre, ce qui serait la seule façon, sûre et comme telle proférée d'emblée par Dupin, d'en finir avec ce qui est destiné par nature à signifier l'annulation de ce qu'il signifie.

L'ascendant que le ministre tire de la situation ne tient donc pas à la lettre, mais, qu'il le sache ou non, au personnage qu'elle lui constitue. Et aussi bien les propos du Préfet nous le présentent-ils comme quelqu'un à tout oser, *who dares all things,* et l'on commente significativement : *those unbecoming as well as those becoming a man,* ce qui veut dire : ce qui est indigne aussi bien que ce qui est digne d'un homme, et ce dont Baudelaire laisse échapper la pointe en le traduisant : ce qui est indigne d'un homme aussi bien que ce qui est digne de lui. Car dans sa forme originale, l'appréciation est beaucoup plus appropriée à ce qui intéresse une femme.

Ceci laisse apparaître la portée imaginaire de ce personnage, c'est-à-dire la relation narcissique où se trouve engagé le ministre, cette fois certainement à son insu. Elle est indiquée aussi dans le texte anglais, dès la deuxième page, par une remarque du narrateur dont la forme est savoureuse : « L'ascendant, nous dit-il, qu'a pris le ministre, dépendrait de la connaissance qu'a le ravisseur de la connaissance qu'a la

victime de son ravisseur », textuellement : *the robber's knowledge of the loser's knowledge of the robber.* Termes dont l'auteur souligne l'importance en les faisant reprendre littéralement par Dupin tout de suite après le récit sur lequel on a enchaîné de la scène du rapt de la lettre. Ici encore on peut dire que Baudelaire flotte en son langage en [37]faisant l'un interroger, l'autre confirmer par ces mots : « Le voleur sait-il ?… », puis « le voleur sait… », Quoi ? « que la personne volée connaît son voleur ».

Car ce qui importe au voleur, ce n'est pas seulement que ladite personne sache qui l'a volé, mais bien à qui elle a affaire en fait de voleur ; c'est qu'elle le croie capable de tout, ce qu'il faut entendre : qu'elle lui confère la position qu'il n'est à la mesure de personne d'assumer réellement parce qu'elle est imaginaire, celle du maître absolu.

En vérité c'est une position de faiblesse absolue, mais pas pour qui on donne à le croire. La preuve n'en est pas seulement que la Reine y prenne l'audace d'en appeler à la police. Car elle ne fait que se conformer à son déplacement d'un cran dans la rangée de la triade de départ, en s'en remettant à l'aveuglement même qui est requis pour occuper cette place : *No more sagacious agent could, I suppose,* ironise Dupin, *be desired or even imagined.* Non, si elle a franchi ce pas, c'est moins d'être poussée au désespoir, *driven to dispair,* comme on nous le dit, qu'en prenant la charge d'une impatience qui est plutôt à imputer à un mirage spéculaire.

Car le ministre a fort à faire pour se contenir dans l'inaction qui est son lot à ce moment. Le ministre en effet n'est pas *absolument* fou. C'est une remarque du Préfet qui toujours parle d'or : il est vrai que l'or de ses paroles ne coule que pour Dupin, et ne s'arrête de couler qu'à concurrence des cinquante mille francs qu'il lui en coûtera à l'étalon de ce métal à l'époque, encore que ce ne doive pas être sans lui laisser un solde bénéficiaire. Le ministre donc n'est pas *absolument* fou dans cette stagnation de folie, et c'est pourquoi il doit se comporter selon le mode de la névrose. Tel l'homme qui s'est retiré dans une île pour oublier, quoi ? il a oublié, – tel le ministre à ne pas faire usage de la lettre, en vient à l'oublier. C'est ce qu'exprime la persistance de sa conduite. Mais la lettre, pas plus que l'inconscient du névrosé, ne l'oublie. Elle l'oublie

si peu qu'elle le transforme de plus en plus à l'image de celle qui l'a offerte à sa surprise, et qu'il va maintenant la céder à son exemple à une surprise semblable.

Les traits de cette transformation sont notés, et sous une forme assez caractéristique dans leur gratuité apparente pour être rapprochés valablement du retour du refoulé.

(38)Ainsi apprenons-nous d'abord qu'à son tour il a *retourné* la lettre, non certes dans le geste hâtif de la Reine, mais d'une façon plus appliquée, à la façon dont on retourne un vêtement. C'est en effet ainsi qu'il lui faut opérer, d'après le mode dont à l'époque on plie une lettre et la cachette, pour dégager la place vierge où inscrire une nouvelle adresse[18].

Cette adresse devient la sienne propre. Qu'elle soit de sa main ou d'une autre, elle apparaîtra comme d'une écriture féminine très fine, et le cachet passant du rouge de la passion au noir de ses miroirs, il y imprime son propre sceau. Cette singularité d'une lettre marquée du sceau de son destinataire est d'autant plus frappante à noter dans son invention, qu'articulée avec force dans le texte, elle n'est ensuite même pas relevée par Dupin dans la discussion à laquelle il soumet l'identification de la lettre.

Que cette omission soit intentionnelle ou involontaire, elle surprendra dans l'agencement d'une création dont on voit la minutieuse rigueur. Mais dans les deux cas, il est significatif que la lettre qu'en somme le ministre s'adresse à lui-même, soit la lettre d'une femme : comme si c'était là une phase où il dût en passer par une convenance naturelle du signifiant.

Aussi bien l'aura de nonchaloir allant jusqu'à affecter les apparences de la mollesse, l'étalage d'un ennui proche du dégoût en ses propos, l'ambiance que

[18]. Nous nous sommes cru obligé d'un faire ici la démonstration à l'auditoire sur une lettre de l'époque intéressant M. de Chateaubriand et sa recherche d'un secrétaire.
Il nous a paru amusant que M. de Chateaubriand ait mis le point final au premier état, récemment restitué, de ses mémoires en ce mois même de novembre 1841 où paraissait dans le *Chamber's journal* la lettre volée.
Le dévouement de M. de Chateaubriand au pouvoir qu'il décrie et l'honneur que ce dévouement fait à sa personne (on n'en avait pas encore inventé *le don*), le feraient-ils ranger au regard du jugement auquel nous verrons plus loin soumis le ministre, parmi les hommes de génie avec ou sans principes ?

l'auteur de la philosophie de l'ameublement[19] sait faire surgir de notations presque impalpables comme celle de l'instrument de musique sur la table, tout semble concerté pour que le personnage que tous ses propos ont cerné des traits de la virilité, dégage quand il apparaît l'*odor di femina* la plus singulière.

Que ce soit là un artifice, Dupin ne manque pas de le souligner en effet en nous disant derrière ce faux-aloi la vigilance de la bête de proie prête à bondir. Mais que ce soit l'effet même (39)de l'inconscient au sens précis où nous enseignons que l'inconscient, c'est que l'homme soit habité par le signifiant, comment en trouver une image plus belle que celle que Poe forge lui-même pour nous faire comprendre l'exploit de Dupin. Car il recourt, pour ce faire, à ces noms toponymiques qu'une carte de géographie, pour n'être pas muette, surimpose à son dessin, et dont on peut faire l'objet d'un jeu de devinette à qui saura trouver celui qu'aura choisi un partenaire, – remarquant dès lors que le plus propice à égarer un débutant sera celui qui, en grosses lettres largement espacées dans le champ de la carte, y donne, sans souvent même que le regard s'y arrête, la dénomination d'un pays tout entier…

Telle la lettre volée, comme un immense corps de femme, s'étale dans l'espace du cabinet du ministre, quand y entre Dupin. Mais telle déjà il s'attend à l'y trouver, et il n'a plus, de ses yeux voilés de vertes lunettes, qu'à déshabiller ce grand corps.

Et c'est pourquoi sans avoir eu besoin, non plus et pour cause que l'occasion, d'écouter aux portes du P^r^ Freud, il ira droit là où gît et gîte ce que ce corps est fait pour cacher, en quelque beau mitan où le regard se glisse, voire à cet endroit dénommé par les séducteurs le château Saint-Ange dans l'innocente illusion où ils s'assurent de tenir de là la Ville. Tenez ! entre les jambages de la cheminée, voici l'objet à portée de la main que le ravisseur n'a plus qu'à tendre… La question de savoir s'il le saisit sur le manteau comme Baudelaire le traduit, ou sous le manteau de la cheminée comme le porte le texte original, peut être abandonnée sans dommage aux inférences de la cuisine.

[19]. Poe est en effet l'auteur d'un essai portant ce titre.

Si l'efficacité symbolique s'arrêtait là, c'est que la dette symbolique s'y serait éteinte aussi ? Si nous pouvions le croire, nous serions avertis du contraire par deux épisodes qu'on doit d'autant moins tenir pour accessoires qu'ils semblent au premier abord détonner dans l'œuvre.

C'est d'abord l'histoire de la rétribution de Dupin, qui loin d'être un jeu de la fin, s'est annoncée dès le principe par la question fort désinvolte qu'il pose au préfet sur le montant de la récompense qui lui a été promise, et dont, pour être réticent [(40)]sur son chiffre, celui-ci ne songe pas à lui dissimuler l'énormité, revenant même sur son augmentation dans la suite.

Le fait que Dupin nous ait été auparavant présenté comme un besogneux réfugié dans l'éther, est plutôt de nature à nous faire réfléchir sur le marché qu'il fait de la livraison de la lettre, et dont le check-book qu'il produit assure rondement l'exécution. Nous ne croyons pas négligeable que le *hint* sans ambages par où il l'a introduit soit une « histoire attribuée au personnage aussi célèbre qu'excentrique », nous dit Baudelaire, d'un médecin anglais nommé Abernethy, où il s'agit d'un riche avare qui, pensant lui soutirer une consultation gratuite, s'entend rétorquer non pas de prendre médecine, mais de prendre conseil.

N'est-ce pas à bon droit en effet que nous nous croirons concernés quand il s'agit peut-être pour Dupin de se retirer lui-même du circuit symbolique de la lettre, – nous qui nous faisons les émissaires de toutes les lettres volées qui pour un temps au moins seront chez nous en souffrance dans le transfert. Et n'est-ce pas la responsabilité que leur transfert comporte, que nous neutralisons en la faisant équivaloir au signifiant le plus annihilant qui soit de toute signification, à savoir l'argent.

Mais ce n'est pas là tout. Ce bénéfice si allègrement tiré par Dupin de son exploit, s'il a pour but de tirer son épingle du jeu, n'en rend que plus paradoxale, voire choquante, la prise à partie, et disons le coup en dessous, qu'il se permet soudain à l'endroit du ministre dont il semble pourtant que le tour qu'il vient de lui jouer ait assez dégonflé l'insolent prestige.

Nous avons dit les vers atroces qu'il assure n'avoir pu s'empêcher de dédier, dans la lettre par lui contrefaite, au moment où le ministre mis hors de ses gonds par les immanquables défis de la Reine, pensera l'abattre et se précipitera dans l'abîme : *facilis descensus Averni*[20], sentencie-t-il, ajoutant que le ministre ne pourra manquer de reconnaître son écriture, ce qui, pour laisser sans péril un opprobre sans merci, paraît, visant une figure qui n'est pas sans mérite, un triomphe sans gloire, et la rancune qu'il invoque encore d'un mauvais (41)procédé éprouvé à Vienne (est-ce au Congrès ?) ne fait qu'y ajouter une noirceur de surcroît.

Considérons pourtant de plus près cette explosion passionnelle, et spécialement quant au moment où elle survient d'une action dont le succès relève d'une tête si froide.

Elle vient juste après le moment où l'acte décisif de l'identification de la lettre étant accompli, on peut dire que Dupin déjà tient la lettre autant que de s'en être emparé, sans pourtant être encore en état de s'en défaire.

Il est donc bien partie prenante dans la triade intersubjective, et comme tel dans la position médiane qu'ont occupée précédemment la Reine et le Ministre. Va-t-il en s'y montrant supérieur, nous révéler en même temps les intentions de l'auteur ?

S'il a réussi à remettre la lettre dans son droit chemin, il reste à la faire parvenir à son adresse. Et cette adresse est à la place précédemment occupée par le Roi, puisque c'est là qu'elle devrait rentrer dans l'ordre de la Loi.

Nous l'avons vu, ni le Roi, ni la Police qui l'a relayé à cette place, n'étaient capables de la lire parce que cette *place comportait l'aveuglement*.

Rex et augur, l'archaïsme légendaire de ces mots, ne semble résonner que pour nous faire sentir le dérisoire d'y appeler un homme. Et les figures de l'histoire n'y encouragent guère depuis déjà quelque temps. Il n'est pas naturel à l'homme de supporter à lui seul le poids du plus haut des signifiants. Et la place qu'il vient occuper

[20]. Le vers de Virgile porte : *facilis descensus Averno*.

à le revêtir, peut être aussi propre à devenir le symbole de la plus énorme imbécillité[21].

Disons que le Roi ici est investi par l'amphibologie naturelle au sacré, de l'imbécillité qui tient justement au Sujet.

C'est ce qui va donner leur sens aux personnages qui vont se succéder à sa place. Non pas que la police puisse être tenue pour constitutionnellement analphabète, et nous savons le rôle des piques plantées sur le *campus* dans la naissance de l'État. Mais celle qui exerce ici ses fonctions est toute marquée des formes libérales, c'est-à-dire de celles que lui imposent des [(42)]maîtres peu soucieux d'essuyer ses penchants indiscrets. C'est pourquoi on ne nous mâche pas à l'occasion les mots sur les attributions qu'on lui réserve : « *Sutor ne ultra crepidam*, occupez-vous de vos filous. Nous irons même jusqu'à vous donner pour ce faire, des moyens scientifiques. Cela vous aidera à ne pas penser aux vérités qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre[22] ».

On sait que le soulagement qui résulte de principes si avisés, n'aura duré dans l'histoire que l'espace d'un matin, et que déjà la marche du destin ramène de toutes parts, suite d'une juste aspiration au règne de la liberté, un intérêt pour ceux qui la troublent de leurs crimes, qui va jusqu'à en forger à l'occasion les preuves. On peut même voir que cette pratique qui fut toujours bien reçue de ne jamais s'exercer qu'en faveur du plus grand nombre, vient à être authentifiée par la confession publique de ses forgeries par ceux-là mêmes qui pourraient y trouver à redire : dernière manifestation en date de la prééminence du signifiant sur le sujet.

Il n'en demeure pas moins qu'un dossier de police a toujours été l'objet d'une réserve, dont on s'explique mal qu'elle déborde largement le cercle des historiens.

---

[21]. On se souvient du spirituel distique attribué avant sa chute au plus récent en date à avoir rallié le rendez-vous de Candide à Venise :
Il n'est plus aujourd'hui que cinq rois sur la terre,
Les quatre rois des cartes et le roi d'Angleterre.

[22]. Ce propos a été avoué en termes clairs par un noble Lord parlant à la Chambre Haute où sa dignité lui donnait sa place.

C'est à ce crédit évanescent que la livraison que Dupin a l'intention de faire de la lettre au Préfet de police, va en réduire la portée. Que reste-t-il maintenant du signifiant quand, délesté déjà de son message pour la Reine, le voici invalidé dans son texte dès sa sortie des mains du Ministre ?

Il ne lui reste justement plus qu'à répondre à cette question même, de ce qu'il reste d'un signifiant quand il n'a plus de signification. Or, c'est la même question dont l'a interrogé celui que Dupin maintenant retrouve au lieu marqué de l'aveuglement.

C'est bien là en effet la question qui y a conduit le Ministre, s'il est le joueur qu'on nous a dit et que son acte dénonce suffisamment. Car la passion du joueur n'est autre que cette question posée au signifiant, que figure l' αὐτόματον du hasard.

« Qu'es-tu, figure du dé que je retourne dans ta rencontre (τύχη) [23]avec ma fortune ? Rien, sinon cette présence [(43)]de la mort qui fait de la vie humaine ce sursis obtenu de matin en matin au nom des significations dont ton signe est la houlette. Tel fit Schéhérazade durant mille et une nuits, et tel je fais depuis dix-huit mois à éprouver l'ascendant de ce signe au prix d'une série vertigineuse de coups pipés au jeu de pair ou impair ».

C'est ainsi que Dupin, *de la place où il est*, ne peut se défendre contre celui qui interroge ainsi, d'éprouver une rage de nature manifestement féminine. L'image de haute volée où l'invention du poète et la rigueur du mathématicien se conjoignaient avec l'impassibilité du dandy et l'élégance du tricheur, devient soudain pour celui-là même qui nous l'a fait goûter le vrai *monstrum horrendum,* ce sont ses mots, « un homme de génie sans principes ».

Ici se signe l'origine de cette horreur, et celui qui l'éprouve n'a nul besoin de se déclarer de la façon la plus inattendue « partisan de la dame » pour nous la révéler : on sait que les dames détestent qu'on mette en cause les principes, car leurs attraits doivent beaucoup au mystère du signifiant.

[23] On sait l'opposition fondamentale que fait Aristote des deux termes ici rappelées dans l'analyse conceptuelle qu'il donne du hasard dans sa *physique*. Bien des discussions s'éclaireraient à ne pas l'ignorer.

C'est pourquoi Dupin va enfin tourner vers nous la face médusante de ce signifiant dont personne en dehors de la Reine n'a pu lire que l'envers. Le lieu commun de la citation convient à l'oracle que cette face porte en sa grimace, et aussi qu'il soit emprunté à la tragédie :

… Un destin si funeste,

S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.

Telle est la réponse du signifiant au delà de toutes les significations :

« Tu crois agir quand je t'agite au gré des liens dont je noue tes désirs. Ainsi ceux-ci croissent-ils en forces et se multiplient-ils en objets qui te ramènent au morcellement de ton enfance déchirée. Eh bien, c'est là ce qui sera ton festin jusqu'au retour de l'invité de pierre, que je serai pour toi puisque tu m'évoques ».

Pour retrouver un ton plus tempéré, disons selon le canular, dont, avec certains d'entre vous qui nous avaient suivis au Congrès de Zurich l'année dernière, nous avions fait l'hommage au mot de passe de l'endroit, que la réponse du signifiant à celui qui l'interroge est : « Mange ton Dasein ».

(44)Est-ce donc là ce qui attend le ministre à un rendez-vous fatidique. Dupin nous l'assure, mais nous avons aussi appris à nous défendre d'être à ses diversions trop crédules.

Sans doute voici l'audacieux réduit à l'état d'aveuglement imbécile, où l'homme est vis-à-vis des lettres de muraille qui dictent son destin. Mais quel effet pour l'appeler à leur rencontre, peut-on attendre des seules provocations de la Reine pour un homme tel que lui ? L'amour ou la haine. L'un est aveugle et lui fera rendre les armes. L'autre est lucide, mais éveillera ses soupçons. Mais s'il est vraiment le joueur qu'on nous dit, il interrogera, avant de les abattre, une dernière fois ses cartes et, y lisant son jeu, il se lèvera de la table à temps pour éviter la honte.

Est-ce là tout et devons-nous croire que nous avons déchiffré la véritable stratégie de Dupin au delà des trucs imaginaires dont il lui fallait nous leurrer ? Oui

sans doute, car si « tout point qui demande de la réflexion », comme le profère d'abord Dupin, « s'offre le plus favorablement à l'examen dans l'obscurité », nous pouvons facilement en lire maintenant la solution au grand jour. Elle était déjà contenue et facile à dégager du titre de notre conte, et selon la formule même, que nous avons dès longtemps soumise à votre discrétion, de la communication intersubjective : où l'émetteur, vous disons-nous, reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée. C'est ainsi que ce que veut dire « la lettre volée », voire « en souffrance », c'est qu'une lettre arrive toujours à destination.

Guitrancourt, San Casciano, mi-mai, mi-août 1956.

Paru dans Études Philosophiques *1956, n° 4 (numéro spécial), pp. 567-584.*

(567)Le centenaire de la naissance est rare à célébrer. Il suppose de l'œuvre une continuation de l'homme qui évoque la survie. C'est bien ce dont nous aurons à dénoncer les apparences dans notre double sujet.

Psychanalyste nous-même et longtemps confiné dans notre expérience, nous avons vu qu'elle s'éclairait à faire des termes où Freud l'a défini, l'usage non de préceptes, mais de concepts qui leur convient.

Engagé par là à la limite du possible, et sans doute au-delà de notre dessein, dans l'histoire en action de la psychanalyse, nous dirons ici des choses qui ne paraîtront osées qu'à confondre parti pris et relief.

Aussi bien la rédaction de notre titre est de nature, nous le savons, à détourner ceux que ces choses pourraient toucher, d'aller au-delà. Qu'on nous pardonne cette malice : ce dont il nous est arrivé de traiter sous ces termes, c'est de la situation vraie, de la formation valable. Ici c'est de la situation réelle, de la formation donnée que nous voudrions rendre compte, et pour une audience plus large.

Quel concours unanime n'obtiendrait-on pas à collapser psychanalyse et formation pour annoncer l'étude de la situation du psychanalyste. Et combien édifiant serait-il de la pousser jusqu'aux effets de son style de vie. Nous ne ferons que toucher un instant à sa relation au monde, pour introduire notre sujet.

On sait le « comment peut-on être psychanalyste » qui nous fait faire encore à l'occasion sur des lèvres mondaines figure de Persan, et que s'y enchaîne bientôt un « je n'aimerais pas vivre avec un psychanalyste », dont la mine pensive nous réconforte par l'aspect de ce que le sort nous épargne.

Cette révérence ambiguë n'est pas si loin qu'il semble du crédit, plus grave sans doute, que la science nous accorde. Car si l'on y note volontiers la pertinence de tel fait qui est censé nous regarder, c'est (568)de l'*extérieur*, et sous réserve de l'étrangeté, que l'on nous passe, de nos coutumes mentales.

Comment ne serions-nous pas satisfaits, comme du fruit de la distance que nous maintenons de l'incommunicable de notre expérience, de cet effet de ségrégation intellectuelle ?

Dommage qu'il contrarie un besoin de renfort, trop manifeste d'aller à peu près à n'importe où, et dont on peut mesurer dans notre décourageante littérature de combien peu il se contente. Ici il suffira que j'évoque le frémissement d'aise qui parcourut le rang de mes aînés quand un disciple de l'École[1], s'étant oint pour la conjoncture de pavlovisme, vint à leur donner son *licet*. Et le prestige du réflexe conditionné, voire de la névrose animale, n'a pas cessé depuis de faire des siennes dans nos rêveries… Que la rumeur pourtant vienne à certains, de ce qu'on appelle les sciences humaines, ils courent à la voix, et des zélotes sur l'estrade s'égaleront aux commandements de la figuration intelligente.

Assurément ce geste de la main tendue, mais jamais refermée, ne peut avoir de raison qu'interne : nous entendons par là que l'explication doit en être cherchée dans la situation de la psychanalyse plutôt que des psychanalystes. Car si nous avons pu définir ironiquement la psychanalyse comme le traitement qu'on attend d'un psychanalyste, c'est bien pourtant la première qui décide de la qualité du second.

Nous l'avons dit, il y a dans l'analyse une situation réelle qui s'indique à rapprocher le cliché le plus courant à s'y produire, qu'aucune notion nouvelle n'y a été introduite depuis Freud, et la référence la plus constante à entendre dans l'articulation des faits et des moyens, au point d'en apparaître le carrefour obligé, à savoir la notion de frustration. Or on chercherait vainement dans toute l'œuvre de Freud, de ce terme la moindre trace : car on n'y trouverait qu'à le rectifier par celui de *Versagung,* lequel implique renonciation, et qui donc s'en distingue de toute la différence du symbolique au réel, différence dont nous faisons la grâce à nos lecteurs de la considérer comme acquise, mais dont on peut dire que l'œuvre de Freud se résume à lui donner le poids d'une instance nouvelle.

[1]. Nous voulons dire un thomiste.

Hernie centrale à être ici pointée du doigt, d'une discordance diffuse, et telle qu'en effet les termes freudiens étant si l'on peut dire, et nous verrons que ce n'est pas rien, laissés en place, c'est pour chacun quand on en use, quelque chose d'autre qu'on désigne.

(569)Rien en effet qui satisfasse mieux aux exigences du concept que ces termes, c'est-à-dire qui soit plus identique à la structure d'une relation, nommément l'analytique, et à la chose qui s'y saisit, nommément le signifiant. C'est dire que ces concepts, entre eux puissamment articulés, ne correspondent à rien qui se donne immédiatement à l'intuition. Or c'est précisément cela qui leur est point par point substitué par une approximation qui ne peut être que grossière, et telle qu'on peut la comparer à ce que l'idée de la force ou celle de l'onde est pour quelqu'un qui n'a aucune notion de la physique.

C'est ainsi que le transfert, quoiqu'on en ait et que chacun en professe, reste avec la force d'adhésion d'un commun consentement identifié à un sentiment ou à une constellation de sentiments éprouvés par le patient : alors qu'à seulement le définir par l'effet de reproduction relatif à l'analyse, il ressort que le plus clair en doit passer inaperçu du sujet.

De même et de façon plus insidieuse encore, la résistance est-elle assimilée à l'attitude d'opposition que le mot évoque dans son emploi vulgaire : quand Freud ne saurait prêter à équivoque, à y ranger comme il le fait les événements les plus accidentels de la vie du sujet dans la mesure de l'obstacle qu'ils font à l'analyse, fût-ce seulement à obvier à sa présence physique.

Ces rappels triviaux bien entendu restent opaques sous cette forme. Pour savoir ce qu'est le transfert, il faut savoir ce qui se passe dans l'analyse. Pour savoir ce qui se passe dans l'analyse, il faut savoir d'où vient la parole. Pour savoir ce qu'est la résistance, il faut savoir ce qui fait écran à l'avènement de la parole : et ce n'est pas telle disposition individuelle, mais une interposition imaginaire qui dépasse

l'individualité du sujet, en ce qu'elle structure son individualisation spécifiée dans la relation duelle.

Qu'on nous pardonne une formule aussi abstraite à orienter l'esprit. Aussi bien ne fait-elle, à la façon de la formule générale de la gravitation dans un texte d'histoire des sciences, qu'indiquer les assises de la recherche. Et l'on ne saurait exiger de la vulgarisation psychanalytique qu'elle s'abstienne de toute référence semblable.

Ce n'est pas en effet que la rigueur conceptuelle ni l'élaboration technique, ne se rencontrent dans les travaux psychanalytiques. S'ils y restent sporadiques voire inefficients, c'est pour un vice plus profond et à quoi les préceptes de la pratique ont conduit par une confusion singulière.

On sait l'attitude asystématique qui est posée au principe, tant de la règle dite analytique qui est imposée au patient de ne rien [570]omettre de ce qui lui vient à l'esprit et de renoncer à cette fin à toute critique et à tout choix, que de l'attention dite flottante que Freud indique expressément au psychanalyste pour n'être rien que l'attitude qui correspond à cette règle.

Ces deux préceptes entre quoi se tend en quelque sorte l'étoffe de l'expérience, mettent, semble-t-il, suffisamment en valeur le rôle fondamental du discours du sujet et de son écoute.

C'est bien ce à quoi s'adonnèrent, et non sans fruit, les psychanalystes dans l'âge d'or de la psychanalyse. Si la moisson qu'ils recueillirent tant aux divagations jamais si permises à l'issue d'une bouche qu'aux lapsus jamais si offerts à l'ouverture d'une oreille, fut si féconde, ce n'est pas sans raison.

Mais cette richesse même de données, sources de connaissance, les menèrent vite à un nœud dont ils surent faire une impasse. Pouvaient-ils, ces données acquises, s'empêcher de s'orienter sur elles à travers ce qu'ils entendaient dès lors. À la vérité le problème ne se posa à eux qu'à partir du moment où le patient devenu bientôt autant au fait de ce savoir qu'ils l'étaient eux-mêmes, leur servit toute préparée

l'interprétation qui était leur tâche, ce qui, il faut le dire, est bien le tour le plus fâcheux qu'on puisse faire à un augure.

N'en croyant plus leurs deux oreilles, ils voulurent retrouver l'au-delà qu'avait eu en effet toujours le discours, mais sans qu'ils sussent ce qu'il était. C'est pourquoi ils s'en inventèrent une troisième présumée appelée à le percevoir sans intermédiaire. Et pour désigner cette immédiateté du transcendant, rien ne fut épargné des métaphores du compact : l'affect, le vécu, l'attitude, la décharge, le besoin d'amour, l'agressivité latente, l'armure du caractère et le verrou de la défense, laissons le gobelet et passons la muscade, dont la reconnaissance n'était plus dès lors accessible qu'à ce je ne sais quoi dont un claquement de langue est la probation dernière et qui introduit dans l'enseignement une exigence inédite : celle de l'inarticulé.

À partir de là, les fantaisies psychologiques purent se donner libre cours. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire dans l'analyse des variations de la mode. Elles sont peu remarquées de ses adeptes, toujours captivés par la dernière : l'exhaustion des fantasmes, la régression instinctuelle, le déjouement de la défense, l'épongeage de l'angoisse, la libération de l'agressivité, l'identification au moi fort de l'analyste, la manducation imaginaire de ses attributs, la dynamique, ah ! la dynamique où se reconstruit la relation d'objet, et aux derniers échos l'objectif où une discipline fondée sur l'histoire du sujet, vient à culminer : ce couple de l'*hic et nunc,* dont le coassement jumeau n'est [571]pas seulement ironique à faire les cornes à notre latin perdu, mais à fleurer un humanisme de meilleur aloi en ressuscitant les corneilles auxquelles nous revoilà bayant, sans plus n'avoir pour tirer nos auspices de la nique de leur oblique volètement et du volet narquois de leur clin d'œil, que les démangeaisons de notre contre-transfert.

Ce domaine de nos errances n'est pas pourtant pure fumée : son labyrinthe est bien celui dont nous fut donné le fil, mais par un cas étrange ce fil perdu a dissipé en reflets ses murailles, et nous faisant sauter par sa cassure vingt siècles de mythologie,

changé les couloirs de Dédale en ce palais de l'Arioste où de l'aimée et du rival qui vous défient, tout n'est que leurre.

Freud là comme partout est criant : tout son effort de 1897 à 1914[2] a été de faire la part de l'imaginaire et du réel dans les mécanismes de l'inconscient. Il est singulier que ceci ait mené les psychanalystes en deux étapes, d'abord à faire de l'imaginaire un autre réel, et de nos jours à y trouver la norme du réel.

Sans doute l'imaginaire n'est-il pas l'illusoire et donne-t-il matière à l'idée. Mais ce qui permit à Freud d'y faire la descente au trésor dont ses suivants furent enrichis, c'est la détermination symbolique où la fonction imaginaire se subordonne, et qui chez Freud est toujours rappelée puissamment, qu'il s'agisse du mécanisme de l'oubli verbal ou de la structure de fétichisme.

Et l'on peut dire qu'en insistant pour que l'analyse de la névrose fût toujours ramenée au nœud de l'Œdipe, il ne visait à rien d'autre qu'à assurer l'imaginaire dans sa concaténation symbolique, car l'ordre symbolique exige trois termes au moins, ce qui impose à l'analyste de ne pas oublier l'Autre présent, entre les deux qui d'être là, n'enveloppent pas celui qui parle.

Mais malgré ce que Freud ajoute à cet avertissement par sa théorie du mirage narcissique, le psychanalyste s'engage toujours plus avant dans la relation duelle, sans que le frappe l'extravagance de l'« introjection du bon objet », par laquelle nouveau pélican il s'offre, heureusement sous des espèces fantasmatiques, à l'appétit du consommateur, ni que l'arrêtent dans les textes célébrant cette conception de l'analyse, les doutes qu'y prendront nos neveux à s'interroger sur les obscénités de frères obscurantins qui trouvaient faveur et foi en notre *novecento.*

À vrai dire la notion même d'analyse préœdipienne résume cette débandade du collier où c'est au devant des perles qu'on jette les pourceaux. Curieusement les formes du rituel technique se valorisent (572)à mesure de la dégradation des objectifs.

[2]. De la lettre à Fliess du 21 septembre à la rédaction de l'*Homme aux loups* (voir la note liminaire de l'observation).

La cohérence de ce double procès dans la nouvelle psychanalyse est sentie par ses zélotes. Et l'un d'eux qui, des pages de Michelet qui font trôner la chaise percée sur les mœurs du Grand Siècle, trouvait eau à son moulin et matière à hausser le ton jusqu'à cette profession sans ambages : la beauté sera stercoraire ou ne sera pas, n'en tirait pas moindre courage à prôner comme un miracle les conditions où cette vérité dernière s'était produite, et leur maintien à ne pas changer d'une ligne : ainsi du compte des minutes que passe l'analyste sur son siège et où l'inconscient du sujet peut régler ses habitudes.

On aurait pu prévoir les issues où l'imaginaire, pour rejoindre le réel, doit trouver le *no man's land* qui en effaçant leur frontière, lui en ouvre l'accès. Les sensoriums non spatialisants les indiquent, où l'hallucination elle-même prête à difficulté dans sa limite. Mais le calcul de l'homme est toujours devancé par son jaillissement inventif, et c'est à la surprise heureuse de tous qu'un novice dans un travail dont nous dirons quel fut pour lui le succès, vint une fois, en quelques pages modestes et sans fioritures, nous rapporter cette solution élégante d'un cas rebelle : « Après deux ou trois ans (nous vérifierons le chiffre), mon patient ne pouvait toujours pas me sentir ; un jour enfin mon insistance non moins patiente en vint à bout : il perçut mon odeur. « La guérison était là ».

On aurait tort de bouder ces audaces, elles ont leurs lettres de noblesse. Et « l'ingénieux Docteur Swift » ici ne nous ménagerait pas son patronage. À preuve ce *Grand Mistère ou l'art de méditer sur la garde-robe renouvellé et dévoilé,* dont nous citerons seulement dans une traduction de l'époque (La Haye, chez Jean Van Duren, 1729) pour n'y rien altérer, la page 18, où il vante les lumières qu'on peut tirer de « la matière fécale, qui, tandis qu'elle est encore fraîche… exhale des particules, qui montant au travers des nerfs optiques et des nerfs olfactoires de quiconque se tient vis-à-vis, excitent en lui par sympathie les mêmes affections qu'a l'Auteur de l'excrément, et, si on est bien instruit de ce profond mistère, c'en est assez pour

apprendre tout ce qu'on veut de son tempérament, de ses pensées, de ses actions même, et de l'état de sa fortune ».

« C'est pourquoi je me flatte que mes supérieurs (nous apprendrons, p. 23, que ce sont des Docteurs et Membres de la Société Royale réunis en une Association jalouse de son secret), ne me blâmeront pas si à la fin de ce Traité, je propose de confier l'inspection des Privés à des Personnes qui aient plus de science et de jugement, que ceux qui font aujourd'hui cet office. Combien leur dignité… n'éclaterait-elle pas [573]davantage, si elle n'était accordée qu'à des Philosophes et à des Ministres, qui par le goût, l'odeur, la teinture, la substance des évacuations du corps naturel, sauraient découvrir quelle est la constitution du corps politique, et avertir l'État des complots secrets que forment des gens inquiets et ambitieux ».

Nous serions vain à nous complaire à l'humour cynique du *Dean* au déclin de sa vie, sinon de sa pensée : mais en passant nous voulons rappeler sous un mode sensible même aux entendements olfactifs, la différence d'un matérialisme naturaliste et du matérialisme freudien, lequel, loin de nous dépouiller de notre histoire, nous assure de sa permanence sous sa forme symbolique, hors des caprices de notre assentiment.

Ceci n'est pas peu de chose, s'il représente proprement les traits de l'inconscient, que Freud, loin de les arrondir, a toujours plus affirmés. Dès lors pourquoi éluder les questions que l'inconscient provoque.

Si l'association dite libre nous y donne accès, est-ce par une libération qui se compare à celle des automatismes neurologiques ?

Si les pulsions qui s'y découvrent sont du niveau diencéphalique, voire du rhinencéphale, comment concevoir qu'elles se structurent en termes de langage ?

Car si dès l'origine c'est dans le langage que se sont fait connaître leurs effets, – leurs ruses que nous avons appris depuis à reconnaître, ne dénotent pas moins, dans leur trivialité comme dans leurs finesses, une procédure langagière ?

Les pulsions qui dans les rêves se jouent en calembours d'almanach, fleurent aussi bien cet air de *Witz* qui à la lecture de la *Traumdeutung* touche les plus naïfs. Car ce

sont les mêmes pulsions dont la présence distancie le trait d'esprit du comique, de s'y affirmer sous une plus altière altérité[3].

Mais la défense elle-même dont la dénégation suffit à indiquer l'ambiguïté inconsciente, ne fait pas usage de formes moins rhétoriques. Et ses modes se conçoivent mal sans recours aux tropes et aux figures, celles-ci de parole ou de mots aussi vrai que dans Quintilien[4], et qui vont de l'accisme et de la métonymie à la catachrèse et à l'antiphrase, à l'hypallage, voire à la litote (reconnaissable dans ce que (574)décrit M. Fenichel), et ceci s'impose à nous toujours plus avant à mesure que la défense nous apparaît plus inconsciente.

Ce qui nous contraint à conclure qu'il n'est pas de forme si élaborée du style où l'inconscient n'abonde, sans en excepter les érudites, les concettistes et les précieuses, qu'il ne dédaigne pas plus que ne le fait l'auteur de ces lignes, le Góngora de la psychanalyse, à ce qu'on dit, pour vous servir.

Si ceci est de nature à nous décourager de le retrouver dans le péristaltisme d'un chien si pavlovisé qu'on le suppose, ce n'est pas non plus pour obliger les analystes à prendre des bains de poésie macaronique, ni les leçons de tablature des arts courtois, dont leurs débats pourtant s'agrémenteraient heureusement. Encore pourrait-on leur imposer un rudiment qui les formât à la problématique du langage, assez pour leur permettre de distinguer le symbolisme de l'analogie naturelle avec laquelle ils le confondent habituellement.

Ce rudiment est la distinction du signifiant et du signifié dont on honore à juste titre Ferdinand de Saussure, de ce que par son enseignement elle soit maintenant inscrite au fondement des sciences humaines. Notons seulement que, même mention faite de précurseurs comme Baudouin de Courtenay, cette distinction était parfaitement claire aux anciens, et attestée dans Quintilien et saint Augustin.

---

[3]. Qu'on entende bien, que ceci n'est pas un air de bravoure, mais une remarque technique que la lecture du *Witz* de Freud met à la portée tous. Il est vrai que peu de psychanalystes lisent cet ouvrage, ce que nous n'en sommes plus à celer après que l'un des plus dignes nous ait avoué comme une simple lacune, n'avoir jamais ouvert la *Psychopathologie de la vie quotidienne.*

[4]. *Sententiarum out verborum. Cf.* Quintilllien *Oratoria Institutio* Lib. IX, Cap. 2 et 3.

La primauté du signifiant sur le signifié y apparaît déjà impossible à éluder de tout discours sur le langage, non sans qu'elle déconcerte trop la pensée pour avoir pu même de nos jours être affrontée par les linguistes.

Seule la psychanalyse est en mesure d'*imposer à la pensée* cette primauté en démontrant que le signifiant se passe de toute cogitation, fût-ce des moins réflexives, pour exercer des regroupements non douteux dans les significations qui asservissent le sujet, bien plus : pour se manifester en lui par cette intrusion aliénante dont la notion de *symptôme* en analyse prend un sens émergent : le sens du signifiant qui connote la relation du sujet au signifiant.

Aussi bien dirions-nous que la découverte de Freud est cette vérité que la vérité ne perd jamais ses droits, et qu'à réfugier ses créances jusque dans le domaine voué à l'immédiateté des instincts, seul son registre permet de concevoir cette durée inextinguible du désir dont le trait n'est pas le moins paradoxal à souligner de l'inconscient, comme Freud le fait à n'en pas démordre.

Mais pour écarter toute méprise, il faut articuler que ce registre de la vérité est à prendre *à la lettre,* c'est-à-dire que la détermination symbolique, soit ce que Freud appelle surdétermination, est à tenir [575]d'abord comme fait de syntaxe, si l'on veut saisir ses effets d'analogie. Car ces effets s'exercent du texte au sens, loin d'imposer leur sens au texte. Comme il se voit aux désirs proprement insensés qui de ces effets sont les moins retors.

De cette détermination symbolique, la logique combinatoire nous donne la forme la plus radicale, et il faut savoir renoncer à l'exigence naïve qui voudrait en soumettre l'origine aux vicissitudes de l'organisation cérébrale qui la reflète à l'occasion.

Rectification salubre, quelque offense qu'elle apporte au préjugé psychologique. Et il ne semble pas de trop pour la soutenir de rappeler tous les lieux où l'ordre symbolique trouve son véhicule, fût-ce dans le silence peuplé de l'univers surgi de la physique. L'industrie humaine que cet ordre détermine plutôt qu'elle ne le sert, n'est

pas seulement là pour le conserver, mais déjà visiblement le proroge au delà de ce que l'homme en maîtrise, et les deux kilos de langage dont nous pouvons pointer la présence sur cette table, sont moins inertes à les retrouver courant sur les ondes croisées de nos émissions, pour ouvrir l'oreille même des sourds à la vérité que Rabelais sut enclore en son apologue des paroles gelées.

Un psychanalyste doit s'assurer dans cette évidence que l'homme est, dès avant sa naissance et au delà de sa mort, pris dans la chaîne symbolique, laquelle a fondé le lignage avant que s'y brode l'histoire, – se rompre à cette idée que c'est dans son être même, dans sa personnalité totale comme on s'exprime comiquement, qu'il est en effet pris comme un tout, mais à la façon d'un pion, dans le jeu du signifiant, et ce dès avant que les règles lui en soient transmises, pour autant qu'il finisse par les surprendre, – cet ordre de priorités étant à entendre comme un ordre logique, c'est-à-dire toujours actuel.

De cette hétéronomie du symbolique, nulle préhistoire ne nous permet d'effacer la coupure. Bien au contraire tout ce qu'elle nous livre ne fait que plus la creuser : outils dont la forme sérielle nous tourne plus vers le rituel de leur fabrication que vers les usages à quoi ils aient été adaptés, – entassements qui ne montrent rien d'autre que le symbole anticipant de l'entrée du symbolique dans le monde, – sépultures qui, au delà de toute motivation que nous puissions leur rêver, sont des édifices que ne connaît pas la nature.

Cette extériorité du symbolique par rapport à l'homme est la notion même de l'inconscient. Et Freud a constamment prouvé qu'il y tenait comme au principe même de son expérience.

Témoin le point où il rompt net avec Jung, c'est-à-dire quand celui-ci publie ses « métamorphoses de la libido ». Car l'archétype, [576]c'est faire du symbole le fleurissement de l'âme, et tout est là : le fait que l'inconscient soit individuel et collectif important peu à l'homme qui, explicitement dans son Moïse, implicitement dans *Totem et Tabou,* admet qu'un drame oublié traverse dans l'inconscient les âges. Mais

ce qu'il faut dire, ce conformément à Aristote c'est que ce n'est pas l'âme qui parle, mais l'homme qui parle avec son âme, à condition d'ajouter que ce langage il le reçoit, et que pour le supporter il y engouffre bien plus que son âme : ses instincts même dont le fond ne résonne en profondeur que de répercuter l'écho du signifiant. Aussi bien quand cet écho en remonte, le voici qui s'en émerveille et y élève la louange du romantisme éternel. *Spricht die Seele, so spricht…* Elle parle, l'âme, entendez là… *ach* ! *schon die Seele nicht mehr*[5]… Vous pouvez l'écouter ; l'illusion ne durera pas longtemps. Interrogez plutôt là-dessus M. Jones, un des rares disciples à avoir tenté d'articuler quelque chose qui se tînt sur le symbolisme : il vous dira le sort de la Commission spéciale instaurée pour son étude au Congrès de 1910[6].

Si l'on considère d'autre part la, préférence que Freud a gardée pour son *Totem et Tabou,* et le refus obstiné qu'il a opposé à toute relativation du meurtre du père considéré comme drame inaugural de l'humanité, on conçoit que ce qu'il maintient par là, c'est la primordialité de ce signifiant que représente la paternité au delà des attributs qu'elle agglutine et dont le lien de la génération n'est qu'une part. Cette portée de signifiant apparaît sans équivoque dans l'affirmation ainsi produite que le vrai père, le père symbolique, est le père mort. Et la connexion de la paternité à la mort, que Freud relève explicitement dans maintes relations cliniques, laisse voir d'où ce signifiant tient son rang primordial.

Tant d'effets de masses pour rétablir une perspective, ne donneront pas pourtant au psychanalyste les moyens mentaux d'opérer dans le champ qu'elle cerne. Il ne s'agit pas de niveau mental bien entendu, mais du fait que l'ordre symbolique n'est abordable que par son propre appareil. Fera-t-on de l'algèbre sans savoir écrire ? De même ne peut-on traiter du moindre effet de signifiant, non plus qu'y parer, sans soupçonner fût-ce ce qu'implique un fait d'écriture.

---

[5]. Deuxième vers du célèbre distique de Schiller dont le premier questionne ainsi : *Warum kann der lebendige Geist dem Geist nicht erscheinen ?* et dont c'est la réponse. Ce distique a un titre : S*prache.*

[6]. *Cf.* E. Jones, *Sigmund Freud. Life and Work,* t. II, p. 76.

Faut-il que les vues de ceux que la *Traumdeutung*[7] a menés à l'analyse aient été si courtes, ou les cheveux trop longs de la tête de (577)Méduse qu'elle leur présentait ? Qu'est cette nouvelle interprétation des rêves sinon le renvoi de l'orinomante au seul fondement, mais irréfragable, de toute mantique, à savoir la batterie de son matériel ? Nous ne voulons pas dire la matière de ladite batterie, mais sa finitude ordinale. Bâtonnets jetés au sol ou lames illustres du tarot, simple jeu de pair ou impair ou koua suprêmes du Yi-king, en vous tout destin possible, toute dette concevable peut se résumer, car rien en vous ne vaut que la combinatoire, où le géant du langage reprend sa stature d'être soudain délivré des liens gullivériens de la signification. Si le rêve y convient mieux encore, c'est que cette élaboration que reproduit vos jeux y est à l'œuvre dans son développement : « Seule l'élaboration du rêve nous intéresse », dit Freud, et encore : « Le rêve est un rébus ». Qu'eût-il fallu qu'il ajoutât, pour que nous n'en attendions pas les mots de l'âme ? Les phrases d'un rébus ont-elles jamais eu le moindre sens, et son intérêt, celui que nous prenons à son déchiffrement, ne tient-il pas à ce que la signification manifeste en ses images est caduque, n'y ayant de portée qu'à faire entendre le signifiant qui s'y déguise.

Ceci mériterait même d'en tirer un retour de lumière sur les sources dont nous nous éclairons ici, en incitant les linguistes à rayer de leurs papiers l'illusoire locution qui, au reste pléonasmatiquement, fait parler d'écriture « idéographique ». Une écriture, comme le rêve lui-même, peut être figurative, elle est toujours comme le langage articulée symboliquement, soit tout comme lui *phonématique,* et phonétique en fin de compte.

Le lapsus enfin nous fera-t-il saisir en son dépouillement ce que veut dire qu'il tolère d'être résumé dans la formule : que le discours vient à y surmonter la signification feinte ?

Arriverons-nous par là à arracher l'augure à son désir d'entrailles et à le ramener au but de cette attention flottante dont, depuis les quelque cinquante millions

[7]. En français : *La science des rêves,* où Freud a désigné son œuvre capitale.

d'heures d'analyste qui y ont trouvé leurs aises et leur malaise, il semble que personne ne se soit demandé quel il est.

Car si Freud a donné cette sorte d'attention comme la contre partie[8] (*Gegenstück*) de l'association libre, le terme de flottante n'implique pas sa fluctuation, mais bien plutôt l'égalité de son niveau, ce qu'accentue le terme allemand : *gleichschwebende*.

Remarquons d'autre part que la troisième oreille dont nous nous sommes servi pour dénier leur existence aux au-delà incertains d'un (578)sens occulte, n'en est pas moins de fait l'invention d'un auteur, *Reik* (Theodor), plutôt sensé dans sa tendance à s'accommoder sur un en-deçà de la parole.

Mais quel besoin peut avoir l'analyste d'une oreille de surcroît quand il semble qu'il en ait trop de deux parfois à s'engager à pleines voiles dans le malentendu fondamental de la relation de compréhension. Nous le répétons à nos élèves : « Gardez-vous de comprendre ! » et laissez cette catégorie nauséeuse à Mrs Jaspers et consorts. Qu'une de vos oreilles s'assourdisse, autant que l'autre doit être aiguë. Et c'est celle que vous devez tendre à l'écoute des sons ou phonèmes, des mots, des locutions, des sentences, sans y omettre pauses, scansions, coupes, périodes et parallélismes, car c'est là que se prépare le mot à mot de la version, faute de quoi l'intuition analytique est sans support et sans objet.

C'est ainsi que dans la théorie comme dans la pratique qui sont venues à prévaloir, ce signifiant premier qui dit que : le numéro deux se réjouit d'être impair[9], introduisant une vérité qui, d'exiger que le numéro deux s'exerce à la connaître, ne le montre que mieux fondé à s'en réjouir – est traduit d'une façon qui, pour satisfaire à la

---

[8]. Et non pas du : pendant, comme on s'exprime dans une traduction qu'un dessus de pendule idéal a sans doute inspirée.

[9]. « *Dic cur hic* (l'autre École) », épigraphe d'un *Traité de la contingence,* paru en 1895 (Paris, Librairie de l'Art indépendant, 11 rue de la Chaussée-d'Antin), où la dialectique de cet exemple est discutée (p. 41). Œuvre d'un jeune homme nommé André Gide dont on ne peut que regretter qu'il se soit détourné prématurément des problèmes logiques pour lesquels cet essai le montrait si doué.
Le *nonsense* sur lequel après lui nous spéculons ici, reprend, faut-il le rappeler, la traduction burlesque qu'on donne aux écoliers, du latin : *numéro Deus impare gaudet.*

vue basse des amateurs de « relation d'objet », laisse peut-être à désirer dans l'invitation qu'elle adresse au sujet en ces termes : des numéros, sont deux, qui n'ont pas leur pareil, attendent Godot.

Nous pensons nous faire entendre, – et que l'intérêt que nous montrons ici pour la mantique n'est pas pour approuver le style de la tireuse de cartes, qui dans la théorie des instincts donne le ton.

Bien au contraire l'étude de la détermination symbolique permettrait de réduire, sinon du même coup de dégager ce que l'expérience psychanalytique livre de données positives : et ce n'est pas rien.

La théorie du narcissisme et celle du *moi* telle que Freud l'a orientée dans sa seconde topique, sont des données qui prolongent les recherches les plus modernes de l'éthologie naturelle (précisément sous le chef de la théorie des instincts).

Mais même leur solidarité, où elles se fondent, est méconnue, et [(579)]la théorie du *moi* n'est plus qu'un énorme contresens : le retour à ce que la psychologie intuitive elle-même a vomi.

Car le manque théorique que nous pointons dans la doctrine, nous met au défaut de l'enseignement, qui réciproquement en répond. Soit au deuxième sujet de notre propos où nous sommes passé depuis un moment.

La technique de la psychanalyse s'exerçant sur la relation du sujet au signifiant, ce qu'elle a conquis de connaissances ne se situe qu'à s'ordonner autour.

Ceci lui donne sa place dans le regroupement qui s'affirme comme ordre des sciences conjecturales.

Car la conjecture n'est pas l'improbable : la stratégie peut l'ordonner en certitude. De même le subjectif n'est-il pas la valeur de sentiment avec quoi on le confond : les lois de l'intersubjectivité sont mathématiques.

C'est dans cet ordre que s'édifient les notions de structure, faute de quoi la vue par le dedans des névroses et la tentative d'abord des psychoses restent en panne.

La perspective d'une telle recherche exige une formation qui y réserve au langage son rôle substantiel. C'est ce que Freud formule expressément dans le programme d'un Institut idéal, dont on ne s'étonnera pas après ce que nous avançons, qu'il développe l'ensemble même des études philologiques[10].

Nous pouvons ici comme plus haut partir d'un contraste brutal, en notant que rien dans aucun des Instituts relevant d'une affiliation qui s'autorise de son nom, n'a jamais été même ébauché dans ce sens.

L'ordre du jour étant ici le legs de Freud, nous chercherons ce qu'il devient dans l'état des choses présent.

L'histoire nous montre chez Freud le souci qui le guide dans l'organisation de la A. I. P. ou Association internationale de Psychanalyse, et spécialement à partir de 1912 quand il y patronne la forme d'autorité qui y prévaudra, en y déterminant avec le détail des institutions le mode d'exercice et de transmission des pouvoirs : c'est le souci clairement avoué dans sa correspondance, d'assurer le maintien de sa pensée dans sa complétude, quand lui-même ne sera plus là pour la défendre. Maintien dont la défection de Jung, plus douloureuse que tontes celles auxquelles elle succède, fait cette fois un problème angoissant. Pour y faire face, Freud accepte ce qui s'offre à lui à ce moment : à savoir l'idée venue à une sorte de jeune garde, aspirant au (580)vétéranat, de veiller audit maintien au sein de l'A. I. P., non seulement par une solidarité secrète mais par une action inconnue.

Le blanc-seing que Freud accorde à ce projet[11], la sécurité qu'il en retire et qui l'apaise[12] – sont attestés par les documents de son biographe, dernier survivant lui-

[10]. *Cf.* Freud, *Ges. Werke*, vol. XIV, p. 281 et 283.

[11]. À la vérité c'est de Freud que l'action du « Comité » reçoit son caractère avec ses consignes. « This commitee would have to be *strictly secret* (souligné dans le teste donné par Jones) *in its existence and its action* (souligné par nous). » Lettre de Freud à E. Jones du 1er août 1912 que devait suivre un déplacement de Freud pour fixer avec Jones, Ferenczi et Rank la base de ce « plan ». E. Jones, Sigmund Freud, *Life and Work,* vol. II, p. 173.

[12]. « The secret of this Committee is that it has taken from me my most burdensome care for the future, so that I can calmly follow my path to the end », et « Since then I have felt more light-hearted and carefree about how long my life will last ». Lettre de Freud à Eitingon du 23 nov. 1919, soit 7 ans après

même de ce Comité, dit des Sept Anneaux, dont l'existence avait été publiée par le défunt Hans Sachs. Leur portée de principe et leurs suites de fait ne sauraient être voilés par la qualification amusée de romantisme[13] dont Freud de l'une fait passer la pilule, et l'incident piquant qu'aux autres le Dr Jones[14] s'empresse d'épingler : la lettre derrière son dos écrite à Freud par Ferenczi en ces termes : « Jones, de n'être pas juif, ne sera jamais assez affranchi pour être sûr en ce déduit. Il faut lui couper toute retraite et l'avoir à l'œil ».

L'histoire secrète de l'A. I. P. n'est ni faite, ni à faire. Ses effets sont sans intérêt auprès de ceux du secret de l'histoire. Et le secret de l'histoire n'est pas à confondre avec les conflits, les violences et les aberrations qui en sont la fable. La question que Freud a posée de savoir si les analystes dans leur ensemble satisfont au standard de normalité qu'ils exigent de leurs patients, fournit, à être régulièrement citée à ce propos, l'occasion aux analystes de montrer leur bravoure. On s'étonne que les auteurs de ces brocards n'en voient pas eux-mêmes la ruse : l'anecdote ici comme ailleurs dissimule la structure.

On doit partir pour notre visée de la remarque, jamais faite à notre connaissance, que Freud a engagé l'A. I. P. dans sa voie 10 ans avant que dans : *Analyse du moi et psychologie des masses*, il se soit intéressé à propos de l'Église et de l'Armée aux mécanismes par où un groupe organique participe de la foule, exploration dont la partialité certaine se justifie de la découverte fondamentale de l'identification du *moi* de chaque individu à une même image idéale dont la personnalité du chef supporte le mirage. Découverte sensationnelle, d'anticiper de peu les organisations fascistes qui la rendirent patente.

(581)Rendu plus tôt plus attentif à ces effets, Freud se fût interrogé de plus près sur les voies particulières que la transmission de sa doctrine exigeait de l'institution qui

(pendant lesquels donc même à son échelon l'existence du Comité était restée ignorée), pour lui proposer d'entrer au Comité. Même ouvrage, p. 174.

13. « I know there is a boyish and perhaps romantic element too in this conception… ». Lettre citée de Freud à Jones.

14. Jones, *Sigmund Freud*, 7, II, p. 173.

devait l'assurer. La seule organisation d'une communauté ne lui eût pas paru garantir cette transmission contre l'insuffisance du *team* même des fidèles, dont quelques confidences qu'on atteste de lui montrent qu'il avait le sentiment amer[15].

L'affinité lui fût apparue dans sa racine, qui relie les simplifications toujours psychologisantes contre lesquelles l'expérience l'avertissait, à la fonction de méconnaissance, propre au *moi* de l'individu comme tel.

Il eût vu la pente qu'offrait à cette incidence la particularité de l'épreuve que cette communauté doit imposer à son seuil : nommément de la psychanalyse pour laquelle l'usage consacre le titre de didactique, et que le moindre fléchissement sur le sens de ce qu'elle recherche, tourne en une expérience d'identification duelle.

Ce n'est pas nous ici qui portons un jugement ; c'est dans les cercles des didacticiens que s'est avouée et se professe la théorie qui donne pour fin à l'analyse l'identification au *moi* de l'analyste.

Or à quelque degré qu'on suppose qu'un *moi* soit parvenu à s'égaler à la réalité dont il est censé prendre la mesure, la sujétion psychologique sur laquelle on aligne ainsi l'achèvement de l'expérience est, si l'on nous a bien lu, ce qu'il y a de plus contraire à la vérité qu'elle doit rendre patente : à savoir l'extranéité des effets inconscients, par quoi est rabattue la prétention à l'autonomie dont le *moi* fait son idéal ; rien aussi de plus contraire au bienfait qu'on attend de cette expérience : à savoir la restitution qui s'y opère pour le sujet du signifiant qui motive ces effets, procédant d'une médiation qui justement dénonce ce qui de la répétition se précipite dans le modèle.

Que la voie duelle ainsi choisie à l'opposé pour la visée de l'expérience, échoue à réaliser la normalisation dont elle pourrait se justifier au plus bas, c'est ce qui, nous l'avons dit, est reconnu pour ordinaire, mais sans qu'on en tire la leçon d'une

[15]. *Cf.* « So, haben Sie jetzt diese Bande gesehen ? », dit à Binswanger à l'issue d'une des réunions hebdomadaires qui se tenaient chez lui au début de 1907. *In Ludwig Binswanger* : *Erinnerungen an Sigmund Freud.*

maldonne dans les prémisses, content qu'on est d'en attribuer le résultat aux faiblesses répercutées dont l'accident n'est en effet que trop visible.

De toutes façons, le seul fait que les buts de la formation s'affirment en postulats psychologiques, introduit dans le groupement une forme d'autorité sans pareille dans toute la science : forme que le terme de suffisance seul permet de qualifier.

(582)C'est en effet la dialectique hégélienne de l'infatuation qui seul rend compte du phénomène à la rigueur. Faute de quoi c'est à la satire, si la saveur n'en devait pas rebuter ceux qui ne sont pas intimes à ce milieu, qu'il faudrait recourir pour donner une juste idée de la façon dont on s'y fait valoir.

On ne peut ici que faire état de résultats apparents.

D'abord la curieuse position d'extraterritorialité scientifique par où nous avons amorcé nos remarques, et le ton de magistère dont les analystes la soutiennent dès qu'ils ont à répondre à l'intérêt que leur discipline suscite dans les domaines circonvoisins.

Si d'autre part les variations que nous avons montrées dans les approches théoriques de la psychanalyse, donnent l'impression extérieure d'une progression conquérante toujours à la frontière de champs nouveaux, il n'en est que plus frappant de constater combien est stationnaire ce qui s'articule d'enseignable à l'usage interne des analystes par rapport à l'énorme quantité d'expérience qui, si l'on peut dire, a passé par leurs mains.

Il en est résulté, tout à l'opposé des ouvertures dont, comme nous l'avons indiqué, Freud a formulé le projet universitaire, l'établissement d'une routine du programme théorique, dont on désignerait assez bien ce qu'il couvre par le terme forgé de *matières à fiction.*

Cependant dans la négligence où une méthode pourtant révolutionnante dans l'abord des phénomènes, a laissé la nosographie psychiatrique, on ne sait s'il faut plus s'étonner que son enseignement en ce domaine se borne à broder sur la

symptomatologie classique, ou qu'elle en vienne ainsi à se poser en doublure de l'enseignement officiel.

Pour peu enfin qu'on s'astreigne à suivre une littérature peu avenante il faut le dire, on y verra la part qu'y prend une ignorance en quoi nous n'entendons pas désigner la docte ignorance ou ignorance formée, mais l'ignorance crasse, celle dont l'épaisseur n'a jamais été même effleurée par le soc d'une critique de ses sources.

Ces phénomènes de stérilisation, bien plus patents encore de l'intérieur, ne peuvent être sans rapports avec les effets d'identification imaginaire dont Freud a révélé l'instance fondamentale dans les masses et dans les groupements. Le moins qu'on en puisse dire, c'est que ces effets ne sont pas favorables à la discussion, principe de tout progrès scientifique. L'identification à l'image qui donne au groupement son idéal, ici celle de la suffisance incarnée, fonde certes comme Freud l'a montré en un schéma décisif, la communion du groupe, mais c'est précisément aux dépens de toute communication articulée. La tension hostile y est même constituante de la relation d'individu à individu.

(583)C'est là ce que l'euphuïsme, en usage dans le milieu, reconnaît tout à fait valablement sous le terme de *narcissisme des petites différences* que nous traduirons en termes plus directs par : terreur conformiste. Ceux à qui l'itinéraire de la phénoménologie de l'esprit est familier, se retrouveront mieux à ce débucher, et s'étonneront moins de la patience qui semble ajourner dans ce milieu toute excursion interrogeante. Encore la retenue des mises en question ne s'arrête-t-elle pas aux impétrants, et ce n'est pas un novice qui prenait instruction de son courage quand il le motivait ainsi : « Il n'est pas de domaine où l'on *s'expose* soi-même plus totalement qu'à parler de l'analyse ». Sans doute un *bon objet,* comme on s'exprime, peut-il présider à cet assujettissement collectif, mais cette image qui fait les chiens fidèles, rend les hommes tyranniques, car c'est l'Éros même dont Platon nous montre le phasme déployé sur la cité détruite et dont s'affole l'âme traquée.

Aussi bien cette expérience vient-elle à susciter sa propre idéologie, mais sous la forme de la méconnaissance propre à la présomption du *moi* : en ressuscitant une théorie du *moi autonome,* chargée de toutes les pétitions de principe dont la psychologie avait sans attendre la psychanalyse fait justice, mais qui livre sans ambiguïté la figure des idéaux de ses promoteurs[16]. Assurément ce psychologisme analytique n'est pas sans rencontrer des résistances. L'intéressant, c'est qu'à les traiter comme telles, il se trouve favorisé par maints désarrois apparus dans les modes de vie d'aires culturelles importantes, pour autant que la demande s'y manifeste de *patterns* qu'il n'est pas inapte à fournir.

On trouve là le joint par où la psychanalyse s'infléchit vers un *behaviourisme,* toujours plus dominant dans ses « tendances actuelles ».

Ce mouvement est supporté, on le voit, par des conditions sociologiques qui débordent la connaissance analytique comme telle. Ce qu'on ne peut manquer de dire ici, c'est que Freud en prévoyant nommément cette collusion avec le *behaviourisme,* l'a dénoncée à l'avance comme la plus contraire à sa voie[17].

Quelle que doive être pour l'analyse l'issue de la singulière régie spirituelle où elle parait ainsi s'engager, la responsabilité de ses tenants reste entière à l'endroit des sujets dont ils prennent la charge. Et c'est ici qu'on ne saurait trop s'alarmer de certains idéaux qui semblent (584)prévaloir dans leur formation : tel celui que dénonce suffisamment, de ce qu'il ait pris droit de cité, le terme de *désintellectualisation*.

Comme si ce n'était pas déjà trop que le succès de l'analyse lui attirât tant d'adeptes insoucieux de leur culture, convient-il de considérer comme un résultat majeur autant que bénéfique de l'analyse didactique, que jusqu'à l'ombre d'une pensée soit proscrite de ceux qui n'auraient pas trop de toute la réflexion humaine

[16]. On sait que c'est là la théorie à la mesure de quoi MM. H. Hartmann, E. Kris et R. Loewenstein entendent réduire la pratique de l'analyse et « synchroniser » (c'est là leur terme) la pensée de Freud, sans doute un peu vacillante à leur goût, sinon à leur regard.
[17]. Freud, *Ges. Werke*, XIV, pp. 78-79.

pour parer aux intempestivités de toutes sortes auxquelles les exposent leurs meilleures intentions.

Aussi bien le plan de produire, pour ce pays même, « cent psychanalystes médiocres », a-t-il été proféré en des circonstances notoires, et non pas comme le propos d'une modestie avisée, mais comme la promesse ambitieuse de ce passage de la quantité à la qualité que Marx a illustré. Les promoteurs de ce plan annoncent même aux derniers échos qu'on est en train d'y battre superbement ses propres normes.

Personne ne doute en effet de l'importance du nombre des travailleurs pour l'avancement d'une science. Encore faut-il que la discordance n'y éclate pas de toutes parts sur le sens à accorder à l'expérience qui la fonde. C'est, nous l'avons dit, la situation de la psychanalyse.

Au moins cette situation nous paraîtra-t-elle en ceci exemplaire qu'elle apporte une preuve de plus à la prééminence que nous accordons, à partir de la découverte freudienne, dans la structure de la relation intersubjective, au signifiant.

À mesure en effet que la communauté analytique laisse plus se dissiper l'inspiration de Freud, quoi, sinon la lettre de sa doctrine, la ferait-il encore tenir en un corps.

Jacques Lacan

Intervention sur l'exposé de Monsieur Hesnard : « Réflexions sur le Wo Es war, soll Ich werdern de S. Freud) à la Société Française de Psychanalyse le 6 novembre 1956. Paru dans La psychanalyse, *1957 n° 3 page 323-324.*

[…] [323]PR LAGACHE. – Il faut néanmoins différencier les deux termes. Avant 1920 Freud parle de Moi Idéal. Plus tard de Sur-Moi et de Moi Idéal. Il y a une différence génétique entre les deux en tant que le Surmoi est l'héritier du conflit œdipien tandis que le Moi Idéal est l'héritier du Narcissisme. Le Pr Lagache ne comprend pas pourquoi le Dr Hesnard reste aussi « réactionnaire » dans ses conceptions.

Le Pr Lagache pense qu'il y a une différence importante entre les deux. Le concept du Moi, ne désigne pas une réalité saisissable par l'expérience consciente ; ce n'est pas non plus un objet visé par l'expérience consciente. Le Moi de Freud n'était ni l'un, ni l'autre. Le Moi est un concept théorique, ni conscient, ni inconscient, mais *extraconscient*.

HESNARD. – Le Moi est vraiment *instanciel*…

PR LAGACHE. – Les instances se définissent dynamiquement. Le Moi est un agent régulateur de l'expression et de la répression si on peut en parler ainsi, mais ce n'est pas ainsi qu'en parle Freud.

L'Idéal du Moi est un objet de pensée tout à fait différent.

HESNARD. – Le Moi idéal idéalise l'objet, et généralement l'idéalise mal…

LAGACHE. – Il faut identifier ces concepts. Mon sentiment est que cette terminologie et ce système instanciel sont compliqués. Il ne croit pas que toute la théorie est dans la théorie des trois instances. Il existe différentes définitions du Ça : l'inconscient, les demandes corporelles de l'instinct, etc. La définition du Ça et du Moi reste souvent imprécise. Un des cas que je rapporterai dans lequel on aurait dit que l'attachement de l'enfant à sa mère dépend du Moi identificateur, à son père, du Ça. En fait le Ça peut correspondre à certaines identifications, certaines pulsions du sujet sont des identifications.

DR DOLTO. – Considère qu'il y a une différence entre Surmoi et Moi idéal. Le Surmoi peut être comparé à un poids qui pèse sur le Moi. Dans l'Idéal du Moi il y a autre chose. Le Moi est soumis à des pulsions (*Es*). On pourrait le représenter par un vecteur de *Es* et dirigé vers l'Idéal. Il y a attraction vers le haut, c'est-à-dire vers le Père et la Mère.

Mme Dolto introduit la notion de malaise. Le malaise est créé par l'obstacle. Dès la naissance le bébé aime à se vider (de son méconium) et réalise ainsi une première identification. Il présente d'ailleurs une mimique, qui est celle du malaise, et implique le début de l'identification.

AUDOUARD. – Du point de vue philosophique il existe plusieurs phénoménologies. Dans le cercle de la phénoménologie scientifique on rappelle des catégories anciennes. Dans une autre phénoménologie on parle des trois instances vécues par chaque sujet. Il faut bien distinguer ces deux ordres. Le Moi est extérieur à l'un et l'autre cercle. Ce soir nous nous demandons où se fait la jonction. La notion de Moi se situe comme un essai de médiation entre les deux.

LACAN. – Les questions posées ce soir sont plutôt stimulantes. Si des portes sont restées ouvertes c'est parce qu'elles donnent sur ce qu'il y a de plus profond. Le Moi est une notion essentiellement structurale qui dépasse sa définition par la conscience.

(324)Les termes qu'on a cherché à élucider sont ceux de la fonction du Moi. Les notions d'imaginaire et des fonctions de l'imaginaire restent essentielles, car elles ouvrent sur toutes les faces du Moi. Le Moi joue le rôle d'écran dans la relation à la réalité, telle que je l'ai figurée dans mon schéma en Z, la relation à l'autre, à l'autre absolu, à l'autre avec un grand A.

Le Moi est un lieu d'être, pas uniquement une localisation, différente d'un lieu interne. Extériorité par rapport au sujet du *Es*.

Le *War* est très important. Cette passéité est une dimension essentielle du *Es*. Alliée à la construction des symptômes dont la nature est *nachträglich*… Repris dans un élément, dans un mouvement signifiant, et situé dans une chaîne signifiante. C'est en tant que Moi que le Ça doit devenir mouvement du présent vers le passé, autour d'un pivot qu'est la virgule.

Lacan se demande qui est mieux placé que les analystes pour élucider ce qu'est le Moi. Si nous, les analystes en étions incapables, ou du moins pas mieux armés, ce ne serait pas la peine d'être analyste.

Mme FAVEZ-BOUTONIER clôture la séance en rappelant à quel point l'exposé de Hesnard a été stimulant et comment s'y rejoignent les notions philosophiques et psychanalytiques.

Ce texte fut publié dans le Bulletin de l'Association Freudienne *n° 40 pages 5 à 8 qui mentionne avoir conservé la présentation de ce curriculum dactylographié. La présentation est ici aussi respectée.*

CURRICULUM PRESENTE POUR UNE CANDIDATURE A UNE DIRECTION DE : PSYCHANALYSE A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

Jacques Lacan, né le 13 avril 1901 à Paris, depuis sa thèse de doctorat en médecine : La psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité (1932 – Le François 381 pages), s'est consacré toujours plus avant à la psychanalyse, pour que l'actualité l'amène à s'affronter aux deux problèmes cruciaux de son avenir, soit ceux : d'une mise en forme correcte de son expérience et d'une formation réelle de ses praticiens.

I. Conduit à la psychanalyse, Jacques Lacan l'a été par une formation achevée de neurologue et de psychiatre, comme en témoigne le gradus médical régulier qui fut le sien, de l'externat des hôpitaux de Paris, à l'internat des hôpitaux psychiatriques et au clinicat des maladies mentales et de l'encéphale, et divers travaux de neurologie (sur le syndrome de Parinaud avec le Professeur Alajouanine) et de psychiatrie (sur la schizophasie et le problème de la paranoïa avec le Professeur Claude).

Un recours parallèle à plusieurs disciplines qui le firent successivement élève des professeurs Caullery à la faculté des sciences, Étienne Gilson et Léon Robin à la faculté des lettres, complètent ses études.

Dès 1928 l'ordre de sa participation au groupe : l'Évolution Psychiatrique où s'affirme entre les deux guerres le mouvement de rénovation de la psychiatrie classique, annonce sa position présente. Les problèmes posés dans sa thèse, ceux-là mêmes qui la firent remarquer au-delà des milieux médicaux pour introduire la position nouvelle alors d'un structuralisme en psychopathologie, sont à l'origine de l'intérêt par où la psychanalyse devait le fixer.

II. La formation psychanalytique – Après 6 ans d'initiation régulière et de travaux personnels, il se fait habiliter par le groupe alors institué, au titulariat où se sanctionne communément la maîtrise de cette technique (1938).

Traduit Freud. Collabore à la Revue Le Minotaure (1933). En 1936 (Congrès international de Marienbad) il pose sous le nom de Stade du miroir un élément, reconnu depuis, de son apport doctrinal. Amorce sa confrontation de Freud à Hegel.

C'est l'époque de sa collaboration à l'*Encyclopédie* Française, mémorable par le tour personnel que Monsieur Lucien Febvre s'entend à lui donner. Sa contribution en demeure au tome VIII sur : *La Famille* et : *Les complexes familiaux en Pathologie.*

III. Dispersion et regroupement de la psychanalyse en France – La guerre mobilise le Docteur J. Lacan au Val-de-Grâce. Démobilisé en 1940, il ne pourra qu'élaborer son expérience sans relation avec le groupe dispersé et décimé, continuant sa consultation au service de la Clinique de la Faculté à Sainte-Anne, voire complétant aux Langues Orientales (M. le Professeur Demiéville) une information linguistique dont on verra quelle est pour lui l'exigence.

Après la guerre, des années sont nécessaires au rétablissement d'une communauté de travail entre une génération que ne lie plus à Freud que des rapports anecdotiques, et une autre d'expérience encore novice, de formation expédiée. Une demande immense se manifeste alors dans le milieu des jeunes psychiatres, qu'il faut filtrer d'abord, puis conduire sur le plan de l'action quotidienne et concrète. Ce travail déféré à une Commission dite d'enseignement, dont J. Lacan est un des membres, prévaut pour lui sur tout autre durant un temps. Il fournit cependant presque chaque année un rapport dans les divers Congrès nationaux et internationaux où le Groupe s'intéresse. Tels sont :

– *L'agressivité en psychanalyse,* au Congrès de Bruxelles – 1948 (Revue Franç. de Psychanalyse, juillet – septembre 48).

– *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du* Je dans l'expérience psychanalytique, au Congrès de Zurich – 1949. (Revue Franç. de Psychanalyse, octobre – décembre 1949).

– *Psychanalyse et criminologie,* à la Réunion des psychanalystes de langue française, de 1950 (R.F.P. janvier – mars 51).

Pendant ces années l'effort de clarification qu'il poursuit en de nombreuses communications et interventions au sein de la Société psychanalytique de Paris[1] reste encore subordonné aux besoins de la réanimation du groupe.

En 1953, c'est ce groupe réanimé qui l'attend au rendez-vous du rapport qui lui a été confié « sur la fonction et le champ de la parole et du langage en psychanalyse », pour un congrès à Rome.

Cependant depuis 1951 il tient pour la formation des analystes un séminaire critique fondé sur la discipline du commentaire, appliquée aux textes de Freud.

IV. La Société française de psychanalyse – En 1953, après un an de débats sur les principes de la fondation d'un Institut dit de psychanalyse, les membres du groupe habilités à un enseignement : le Professeur Daniel Lagache, le Professeur Juliette Favez-Boutonier et le Dr Jacques Lacan avec eux, avaient fondé une nouvelle Société dite Société Française de Psychanalyse, pour répondre aux problèmes de la formation des psychanalystes et de l'enseignement de la psychanalyse.

---

[1]. Nous n'en ferons pas ici le catalogue. La dernière de cette époque prononcée en juillet 1953, s'intitulait : *La psychanalyse, dialectique ?*
Mentionnons pourtant pour le dehors une série de conférences qui se succédèrent durant des années à Paris, à Londres, à Oxford. Les principales eurent lieu au Collège philosophique dirigé par M. Jean Wahl, ramenant l'attention d'un public plus large vers le même problème, sous les titres de :
1947 – L'identification (3 conférences).
1948 – Réalité du champ de la psychanalyse.
Le conflit individuel et sa médiation sociale dans l'expérience psychanalytique. (2 conférences).
1951 – La fin du « moi »
1952 – La psychanalyse est-elle une psychologie ?
1953 – Le mythe individuel du névrosé ou « Poésie et Vérité » dans la névrose.
1954 – La découverte freudienne et les formes doctrinales de sa méconnaissance.

Ce fut devant cette Société que le rapport sur le langage et la parole vint à sa date prévue, septembre 1953, au lieu fixé, à Rome mais au départ d'une nouvelle organisation. On en trouvera le texte et la discussion dans la publication périodique : *La Psychanalyse*[2], organe de la Société Française, dont le *premier numéro,* dirigé par Jacques Lacan (aux P.U.F.) contient en outre l'indication des initiatives des deux premières années du nouvel enseignement.

Leur seul programme manifeste le principe de soumettre la psychanalyse aux lois du dialogue scientifique, fondement de toute critique expérimentale, et particulièrement au contrôle des sciences humaines où elle a sa place marquée.

Des confrontations sans précédent dans l'histoire de la psychanalyse se succèdent dont les noms de *Mrs. Koyré, Jean Hyppolite, Maurice Merleau-Ponty, Claude Lévi-Strauss, Marcel Griaule, Émile Benveniste,* marquant les étapes, indiquent assez l'authenticité. Les relations doivent aussi être mentionnées qui ont été permises avec des groupes étrangers, celui de l'anthropologie criminologique en Belgique avec M. le Professeur Étienne De Greef, ou celui, si caractérisé par son effort de synthèse, de l'école suisse, avec le Professeur Médard Boss. Pour finir par le dernier, non le moindre des effets par où un tel changement d'esprit se fait connaître : l'intérêt qu'a voulu marquer en rupture avec une réserve jusque là trop fondée, pour une psychanalyse reprise en ces principes, le Professeur Martin Heidegger, en collaborant à la publication plus haut citée comme un manifeste de l'enseignement du Docteur Jacques Lacan sur la Parole et le Langage.

V. Programme d'enseignement – Notre dessein est qu'une discipline tolérée malgré ses écarts apparents des normes de la communication scientifique, prenne droit de cité et du même coup rang de contrôle dans les sciences.

[2]. Rapport de Rome. Fonction et champ de la parole et du langage. 26-27 sept. 1953 – in La psychanalyse vol. 1, pages 81-166 et les Actes du Congrès contenant la présentation et la discussion de ce rapport pp.199-255.

Au cours d'un séminaire qui est déjà dans sa sixième année, et auquel depuis quatre ans le Professeur Jean Delay a donné abri de son service à Sainte Anne[3], le Dr. J. Lacan développe – doctrine et exercice – les principes implicites à une pratique qui, faute de les dégager, s'obscurcit, non sans effets délétères.

À cette fin il remet en examen, pour en montrer la portée, le fait du déterminisme symbolique, nœud véritable de la découverte freudienne : soit ce fait que le symptôme, au sens analytique de ce terme, ne soit pas un indice, mais le signifiant où converge une ou plusieurs chaînes de significations inconscientes, significations où l'histoire même du sujet se représente. Car c'est là le point nodal dont l'orientation mentale habituelle aux praticiens les fait se détourner aujourd'hui pour recourir à un mythe de remodelage du moi du sujet, dont la fonction qu'on y donne au moi de l'analyste, qu'elle soit de maturation instinctuelle ou d'impression normativante, est heureusement de pure fiction.

C'est en effet d'histoire au sens plein du terme, soit avec tout ce que le fait historique comporte d'historisation déjà dans son événement, qu'il s'agit dans les épisodes constituants d'une quelconque des déterminations que Freud démontre pour analysables. De même que tout ce qu'il nous décrit de la structure des symptômes, ne peut même pas être abordé hors d'une référence fondamentale à la distinction du signifiant et du signifié, telle que la linguistique la promeut.

La restauration de ces perspectives et leur mise en exercice, structurant la conduite même de la cure, inséparable de sa conception, en rectifie, avec les avenues humaines, les issues authentiques : ce que confirme l'expérience contrôlée des élèves en formation.

---

[3]. Ce séminaire a lieu tous les mercredis à midi quinze au grand amphithéâtre de la Clinique de la Faculté de novembre à juillet.
Ses programmes furent les suivants :
– Années 1953-1954 : De la technique psychanalytique.
– Années 1954-1955 : Le moi dans la théorie freudienne et dans la technique psychanalytique.
– Années 1955-1956 : Les structures freudiennes dans les psychoses.
– Années 1956-1957 : La relation d'objet et les structures freudiennes.

Il en ressort la requête d'un enseignement spécialisé :

1. qui se propose la mise à l'épreuve concrète, dans ce champ de l'expérience, des inférences qu'on peut tirer d'une notion de la remémoration qui se définisse comme distincte de la réminiscence, soit : comme fonction de la symbolisation itérative par quoi l'être parlant, c'est-à-dire intersubjectif, se structure en chaînes de signifiants, discontinues comme telles,

2. qui se donne pour objet l'étude *in vivo* de la distinction du signifiant et du signifié : seule à portée d'articuler correctement les conjonctions du symbolique et de l'imaginaire, dont l'ambiguïté maintenue dans l'analyse y ruine l'interprétation,

3. qui dégage enfin la contribution peut-être unique que la psychanalyse peut apporter à une théorie de la communication qui ne soit pas « stérilisée » mais intégrale, nous entendons qui ne néglige pas même dans son schéma fondamental, la rétroaction sur l'émetteur de l'acte de la parole, non plus que sa visée au-delà du récepteur.

Telles sont les lignes indicatives des recherches où une doctrine doit trouver son contrôle.

On voit que la psychanalyse s'y ouvre à des liaisons avec l'histoire, la linguistique, voire la formalisation mathématique, et avec la sociologie au sens le plus large, dont on attend des effets féconds, peut-être réciproques.

Pour le présent le promoteur de ce programme entend que le jeune praticien trouve en des collaborations concrètes cet élargissement de sa formation, qui seul peut lui permettre de la centrer sur son objet.

C'est dire assez ce que représenterait l'accession de la psychanalyse à un collège coordonnant les sciences humaines : pour un mouvement plein de promesses en ses exigences actuelles, la date inaugurale de la mise en œuvre des unes et des autres.

*

Seront déposés au centre de la rue de Varenne :

– une bibliographie de l'auteur,

– un exemplaire de sa thèse (v. p. 1) et les deux volumes parus de la revue :

La psychanalyse, contenant :

le premier, le Rapport de Rome de 1953. Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, *vide supra* p. 5

le second, le Séminaire sur la Lettre volée (26 avril 55)

– une série de tirages de ses travaux,

nommément :

– Les articles sur : La Famille – et les Complexes familiaux en pathologie – de 1938, dans le tome VIII de l'Encyclopédie française. 8. 40 – 3. 16. et 8. 42 – 1. 8. – un exemplaire –

– Le discours sur la causalité psychique – du 28 septembre 46 paru dans les entretiens de Bonneval, Desclées de Brouwer, éditeur.

– Les 3 rapports cités à la page 3 de ce curriculum, chacun en trois exemplaires.

– Some Reflections on the Ego, in : the International Journal of *Psycho-analysis*, vol. XXXIV 1953. par I – 7 pages.

– Les Variantes de la cure-type – article de fév. 1955 du tome Psychiatrie de l'Encyclopédie *Médico-Chirurgicale* 37812 C 10. 11 pages. – un exemplaire –

– La chose freudienne au sens du retour à Freud en psychanalyse. Conférence prononcée à la Clinique de Vienne le 17 nov. 1955 – extrait de l'Évol. psychiatrique 56. I. – trois exemplaires –

– Le numéro spécial des *Études philosophiques* 15 février, commémorant la naissance de Freud, auquel l'auteur a apporté ses collaborateurs et un article sur : *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en* 1956 dont on déposera trois tirages aussitôt qu'obtenus.

Intervention sur l'exposé du Pr. D. Lagache « Fascination de la conscience par le Moi » à la séance scientifique du 8 janvier 1957 de la Société Française de Psychanalyse, publié dans La Psychanalyse *1957, n° 3, Psychanalyse et sciences de l'homme, page 329.*

(325)La communication du Pr Lagache fut suivie d'une longue discussion, riche et variée. Y ont pris part notamment et dans l'ordre où ils sont intervenus : D. Anzieu, C. Laurin, L. Beirnaert, Durandin, Pontalis, E. Amado, Lang, Mannoni, F. Dolto, W. Granoff, Berge et Lacan.

Les questions posées ou les critiques qui furent faites à D. Lagache se sont essentiellement orientées selon deux directions principales, à savoir l'articulation des conceptions proposées par D. Lagache avec les disciplines jouant le rôle de système de références, de la philosophie et de la psychanalyse respectivement.

C'est dans la mesure où D. Lagache propose un certain nombre d'idées comme hypothèses de travail, dans un système ouvert et non pas comme un travail achevé ou une réflexion parvenue à son terme, qu'il a renoncé à répondre à certaines questions, ne sachant encore où son élaboration le mènera.

La longueur de la discussion interdisant sa reproduction textuelle, il en est donné ici résumé analytique, qui suit l'ordre dans lequel les débats se sont déroulés.

J. Lacan présidant la séance, ayant remercié D. Lagache pour le travail qu'il avait apporté, après en avoir souligné l'importance, la rigueur et la densité, ouvrit la discussion en donnant la parole à D. Anzieu.

[…]

(326)En conclusion et en passant il <(D. Lagache)> fait observer à D. Anzieu, J. Lacan joignant à ce moment sa voix à celle de D. Lagache, qu'il ne lui parait pas exister dans l'œuvre de Freud, de l'incohérence ou des préoccupations émanant de quelque diplomatie.

[…]

(329)J. Lacan rendant une nouvelle fois hommage au travail de D. Lagache estime qu'il cet difficile de situer le sujet si loin dans la confusion à l'objet dans un lieu presque ponctuel. Car il y a mémoire, il y a histoire. Et le sujet dépris du moi garde tout de même une histoire.

Est-il personne ou non ? Au sens ulyséen, il est οὔτις . Sa dimension propre est d'exister dans l'intersubjectivité. Le sujet transcendantal en psychanalyse se situe comme au jeu d'échecs. J. Lacan fait remarquer que selon sa façon à lui d'envisager le problème, certaines aliénations se produisent à l'intérieur du moi. Le moi est en quelque sorte, en lui-même, une « perversion ». Or la confusion du je et du moi n'est pas une perversion, mais une folie.

(Compte rendu rédigé par W. Granoff)

Intervention sur l'exposé de G. Favez : « Le rendez-vous chez le psychanalyste » à la Société Française de Psychanalyse le 5 février 1957, publié dans La psychanalyse, *1958, n° 4, Les psychoses, pp. 305-314.*

Résumé de l'exposé de G. FAVEZ par l'auteur. […]

(307)*Discussion :*

[…]

(308)J. FAVEZ-BOUTONIER – Ici nous n'osons pas dire que nous ne savons pas ce qu'est la règle du minimum.

D. LAGACHE – C'est la règle qui consiste à doser dans chaque cas ce qui doit être accordé au patient en matière de salutations, d'encouragements, et qui est opposée à la règle d'abstinence. C'est peut-être aussi une boutade.

J. LACAN – Il ne faudrait pas dire en cette occasion que la technique n'inspire pas d'interventions aux psychanalystes. Je crois que votre communication de ce soir a retenti à tous les niveaux d'avancement dans la technique analytique, je veux dire depuis ceux qui s'y introduisent comme patients, jusqu'à ceux qui ont une longue pratique. Seulement, à vous tenir à cette sorte de notation toute faite, de résonance d'une pratique longuement mûrie, vous offrez plus difficilement prise que quelqu'un d'autre à la question. Nous avons reçu de vous le message d'une expérience que nous ne pouvons pas ne pas reconnaître ou ressentir, mais on hésite probablement, à mesure que l'expérience est plus en train de se faire, à intervenir, car elle donne peu de prise. C'est un compliment : c'est rond, c'est huilé, et pour une sorte de judo, auquel on voudrait se livrer si c'était ici la mode, il n'y aurait pas beaucoup d'appendices à attraper. Cela n'empêche pas moins d'être plein et très résonnant.

Pour moi, ce que j'éprouve à vous entendre dans une occasion comme celle-là, c'est certainement l'envie d'en « causer avec vous ». J'aimerais, si j'intervenais, vous lancer la balle, et que vous me la relanciez, que ce ne soit pas quelque chose qui fasse

ombre ou projection à ce que vous venez de dire ; j'aimerais vous inciter à déplier ce que vous nous avez donné d'une façon si extraordinairement resserrée.

D'abord je dirais que le terme de rendez-vous me plaît infiniment, ses résonances ne sont pas seulement amoureuses, elles ont leurs titres de noblesse. C'est toujours par rendez-vous que j'ai traduit pour moi dans mon for intérieur, le terme du guet d'Aristote, par où nous est très exactement donné le sentiment de la rencontre, et la rencontre avec ce qu'il y a de plus profondément questionnable en nous, ce que nous appelons communément le destin. Quand Aristote parle du hasard, il distingue l'*automaton*, c'est-à-dire ce qui sort à la loterie, et cette merveilleuse rencontre qui se produit de temps en temps, qui est tout autre chose. Je crois que bien plus que nulle part ailleurs la psychanalyse est en effet un rendez-vous, puisque c'est le rendez-vous du sujet avec ce qui est vérifiable et, espérons-le, quelquefois vérifié. Et alors vous nous avez dit que c'est un rendez-vous avec un personnage – et c'est la première chose qui m'a frappé – avec un personnage réel. Vous savez que je me sers des trois registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique ; ce n'est certes pas pour le plaisir d'introduire de nouvelles catégories métaphysiques dans la pratique ; ce sont même des termes que j'ai choisis au niveau d'un usage qui se prolonge dans l'usage vulgaire et qui sont spécialement faits pour discerner les plans dans lesquels nous nous déplaçons, et qui sont différents dans l'analyse. Le mot réel (309)veut dire ce qu'il veut dire ; chacun sait à quel point le personnage réel est quelque chose que nous rencontrons rarement, et nous le rencontrons rarement parce que nous le cherchons peu. Nous pouvons passer une vie entière à côté de quelqu'un, sans vouloir jamais connaître de lui que la fonction qu'il comble à notre endroit, et nous de parfaitement vivre à côté de quelqu'un sans soupçonner un seul instant sa réalité de personnage réel, au sens vulgaire, et non philosophique, du mot. C'est même exactement là-dessus que sont fondées les relations sociales humaines, qui consistent à faire comme si de rien n'était, c'est-à-dire à ne pas s'apercevoir. Faire semblant de ne rien voir, c'est la

position fondamentale vis-à-vis de son semblable ; le contraire serait le comble de l'inconvenance.

La question n'est donc pas de savoir si la personne – puisqu'on n'en a même pas soulevé le lièvre ce soir – est névrosée ou pas, mais il est bien clair que la personne qui vient en analyse, en admettant même qu'elle attende un personnage réel, ne l'attend pas d'emblée, elle attend tout autre chose. Cette énorme charge que vous avez fort bien dépeinte, vise quelque chose qu'il s'agit justement de situer par rapport au fait qu'elle vient le chercher avec quelqu'un. Vous avez rappelé avec une particulière pertinence les termes de Freud tellement simples sur ce sujet, vous avez parlé de l'économie de l'effort pour l'analyste ; nous faisons aussi des économies pour l'analysé, nous lui épargnons des choses en ne lui montrant pas trop notre personnage réel. Ce n'est pas simplement, comme c'est la raison véritable et profonde, parce qu'il faut jusqu'à un certain degré que nous l'épargnions pour que l'analyse s'engage, mais en plus il sait fort bien que nous l'épargnons. Mais la question, que vous avez laissé apparaître est, qu'en fin de compte, l'analyse en se terminant, devrait pouvoir permettre une confrontation dévoilée et simple entre l'analyste et l'analysé.

Pour bien vous faire sentir la portée de ma question, je vais vous dire que je le pense comme vous. J'y pense particulièrement quand il s'agit de ceux que la suite de la vie mettra en mesure, je pense, de faire qu'effectivement l'analyse didactique soit quelque chose qui mène à un certain dévoilement de l'analyste. Ce n'est donc pas une objection que je vous fais, mais si j'y pense – et peut-être serait-il un peu long ce soir que je le motive – je ne pense pas néanmoins que ce soit dans la ligne d'achèvement de l'analyse en tant que telle. Je dirais par exemple que ce n'est nullement exigible, que ce n'est même nullement souhaitable, la fin d'une analyse thérapeutique étant définie par le fait qu'elle a obtenu son but qui est la guérison, c'est-à-dire que l'analyse thérapeutique a toujours quelque chose d'assez limité. La guérison y a tout de même toujours un caractère de bienfait de surcroît – comme je l'ai dit au scandale de certaines oreilles – mais le mécanisme n'est pas orienté vers la guérison comme but. Je

ne dis rien là que Freud n'ait articulé puissamment, que tout infléchissement de l'analyse vers la guérison comme but – faisant de l'analyse un pur et simple moyen vers une fin précise – donne quelque chose qui serait lié au moyen le plus court, et qui ne peut que fausser l'analyse, donc que l'analyse a une autre visée. C'est de cette visée que je parle, et à laquelle je n'ai aucune raison de substituer ma définition (310)personnelle. Cette visée de l'analyse, telle que nous essayons de l'obtenir au mieux dans cette analyse extrêmement poussée que doit être l'analyse didactique, cette visée passe-t-elle par cette sorte de dévoilement d'un être réel à un autre être réel dont je considère que c'est en effet à la fin quelque chose qui doit arriver, qui doit être possible, et dont je ne crois pas que l'on puisse en quelque sorte partir de là pour le mettre à l'horizon comme le point de mire de l'analyse ? Je crois que c'est autre chose, et qu'en fin de compte ce devant quoi nous nous effaçons dans la neutralité analytique, c'est devant la confrontation d'un sujet à un autre, qui est justement celui même qu'il ne connaît pas, mais assurément pas nous.

Je serai tout de même d'accord avec vous, parce que je pense qu'effectivement l'analyse didactique doit aboutir à quelque chose qui est une certaine connaissance de son analyste, mais c'est certainement pour des raisons autres que celles qui sont dans la visée même de l'analyse. Ne me suis-je pas trop engagé sur l'énorme question en effet posée par le fait que ce doit être ainsi ? Êtes-vous d'accord avec moi dans ce simple principe que la visée de l'analyse peut laisser tout à fait de côté l'être réel de l'analyste ?

G. FAVEZ – Je pense qu'effectivement il y a une différence entre les deux analyses, thérapeutique et didactique, dans le sens où vous le dites. J'ai fait comme si je n'avais jamais lu ces choses que vous avez décrites, et qui me satisfont beaucoup, c'est pourquoi j'ai écrit cette chose qui m'est très personnelle, et qui exprime en effet mon expérience propre.

En tout cas, dans aucune analyse, ni thérapeutique ni didactique, une notion de dévoilement final n'existe dans ma pensée. J'espère que personne ne l'a entendu ainsi. J'ai simplement voulu dire, d'une part que cette réalité de l'analyste est perçue par tout analysé ; je pars en effet de cette conviction que

tout le réel de la vie du psychanalyste est évoqué constamment par beaucoup de choses, et que d'ailleurs cette réalité de la vie du psychanalyste pour l'analysé, est d'une façon latente et assez proche de son esprit, censée être celle de la réalité de tout homme. Je ne considère donc pas l'analyse comme devant aboutir à ce dévoilement, mais je pense d'autre part que s'il est vrai, comme il est vrai à mon avis, que la réalité quotidienne et personnelle de l'analyste est saisie inévitablement par tout analysé, un moment vient où une confrontation est inévitable dans l'analyse, entre ces deux idées de l'analyste, dans la pensée même de l'analysé. Si cela ne se produit pas, on doit se séparer, rester en panne, ou durer interminablement, attendre que l'usure veuille bien prendre soin de la fin de l'analyse. Tout d'un coup on s'aperçoit que l'analysé, qu'il soit en analyse didactique ou en analyse thérapeutique, parle de choses qu'il voit et qui sont significatives pour lui. La personne de l'analyste est donc quand même un personnage réel, et en même temps il est autre chose, et nous nous appliquons tout d'abord à ne pas permettre qu'il ne soit pas cet autre chose. Je crois même que nous prenons des dispositions pour donner à notre cabinet le caractère le plus impersonnel. À cet égard je trouve que la photo que l'on a du cabinet de Freud, est une chose innommable, c'est un capharnaüm invraisemblable.

(311)D. LAGACHE – Mais pas du tout, c'était le triomphe de la simplicité en Europe centrale à cette époque-là !

G. FAVEZ – Si nous prenons un certain nombre de dispositions, même matérielles, et si nous avons un certain nombre d'attitudes délibérées, qui finissent par être normales et spontanées parce qu'elles ont été reconnues efficaces, cela n'empêche pas que pour celui qui est en analyse, qui a des yeux et un nez, et des tas d'idées, qu'il sente des odeurs de cuisine ou de tabac, ou qu'il n'en sente pas ; nous sommes un personnage réel comme lui, comme tout le monde.

D. LAGACHE – Il semble que la pensée de M. Favez est qu'il y a au fond une ambiguïté dans le personnage du psychanalyste, qu'il est à la fois une fonction, un personnage fonctionnel ayant un rôle technique, et puis en même temps il y a un certain nombre de révélations concrètes qui en font un homme comme un autre.

J. LACAN – Il y a là plusieurs choses : il y a la chose que j'avais cru entrevoir dans votre idée, une certaine confrontation – peut-être le mot dévoilement était-il un peu exagéré – qu'une certaine confrontation d'un aboutissant à une sorte de réalisation de

la présence d'un être spécifié à la fin de l'analyse, était une chose pour vous concevable. Je m'étonnais que vous en parliez, alors qu'il ne s'agissait que du départ, de ce point auquel on n'arrive que très exceptionnellement, et pour autant qu'une analyse débouche dans une sorte de relation. Je crois que ce à quoi vous faites allusion, est autre chose, c'est à savoir qu'il faut bien que, à certains moment de l'analyse, le sujet fasse allusion à ce qu'il voit là, non pas moins de réalité que de côté charnel ou mobilier de l'analyste.

G. FAVEZ – Le charnel va très loin pour l'analyste.

J. LACAN – Alors la question se repose : vous semble-t-il que ce soit à un titre quelconque une ligne de référence ? Parce que nous voyons, par exemple, que là où on continue le travail, on nous fait toute une théorie de l'analyste qui consisterait à jauger la part du transfert à ce fait que le sujet, l'analyste, méconnaît cette sorte de relation écrite textuellement si simple, si réelle de l'analyse, qu'en fin de compte tout le progrès obtenu par le fait que le sujet est là avec un monsieur ou avec une dame, et qu'il y a un certain nombre de choses sensibles, immédiates, qu'on flaire, qu'on subodore à l'occasion, et que le fait qu'il puisse arriver à cela, il y fait là si on peut dire, la mesure de ce dont il est capable comme épreuve de la réalité. Il est bien clair que ce n'est pas cela que vous entendez indiquer, mais pour autant que vous faites tout de suite intervenir cette réalité dans l'engagement duel, quelle part lui donnez-vous ? Bien sûr c'est presque une espèce de test de sincérité que le sujet en parle de temps en temps, mais quelle est à proprement parler sa fonction de levier, de ressort ? Est-ce en fin de compte entre cela et autre chose que la chose se joue ? Ou bien cela est-il simplement un des signes qu'on peut tout dire, qu'on peut parler à l'analyste ? En d'autres termes, c'est le degré de contingence de cette fonction de réalité de l'analyste, de quelque façon que vous le considériez comme signe, comme moment,

comme point dynamique, comme élément intervenant dans le progrès de l'analyse, sur lequel je voudrais vous entendre articuler votre pensée.

[312]G. FAVEZ – C'est que je ne le situe pas du tout dans le contingent, je le situe dans la réalité de la personne. Je veux dire que ce n'est en tout cas pas de ce contingent dont il s'agit, c'est que l'analysé – il ne le dit d'ailleurs pas tout de suite, et jamais il ne serait question de l'encourager à le dire – voit beaucoup de choses, pense beaucoup de choses qu'il dira à un moment ou à un autre, et qui n'ont pas simplement un intérêt de contingence, attestant une liberté de parler, mais attestant surtout le problème de sa propre réalité, jugement global qu'il porte sur soi, et posé en fonction même de l'analyste.

J. LACAN – Là c'est : « L'analyste, que pense-t-il de moi ? »

G. FAVEZ – Et : « Je penserai de moi ce qu'il me permettra de penser de lui, ou ce que je pourrai penser de lui selon l'analyse, ou au cours et dans le développement progressif de cette analyse ». Il y a un moment où beaucoup de choses se recueillent, qui ont une signification très grande.

D. LAGACHE – On pourrait dire qu'une grande partie de ce que remarque et communique l'analysé, c'est ce qui l'intéresse. J'ai fait des remarques sur une patiente qui vient à des heures différentes, tantôt ayant déjeuné, tantôt n'ayant pas déjeuné, et l'attention qu'elle peut porter à de vagues odeurs de cuisine est très différente.

G. FAVEZ – C'est le contingent.

D. LAGACHE – Ce n'est pas le contingent, il faut les motiver pour percevoir telle et telle chose d'une manière plus ou moins profonde, le patient est motivé par son transfert pour attacher de l'intérêt à tel ou tel détail.

G. FAVEZ – Mais qu'est-ce que le transfert ?

J. LACAN – Mais nous ne parlons que de cela !

J. LACAN – Je ne crois pas me tromper en ayant relevé ce point que vous avez dit ce soir, de la réalité de la personne. J'ai touché à ce sujet, et Dieu sait s'il est délicat à traiter, et je disais peu avant que nous sortions de cette autre société, qu'à la fin de l'analyse – et je visais spécialement les analyses très poussées – l'analysé devait avoir une certaine connaissance de l'être de son analyste. Et je crois que c'est bien de cela qu'il s'agit, il y a deux choses : l'utilisation contingente des choses, mais quand vous dites qu'il ne s'agit pas là de quelque chose qui est un usage de contingent, ce n'est pas tellement de l'usage contingent ou pas auquel vous pensez, c'est je pense, que vous croyez qu'en fin de compte le rapport qu'il y a de l'analysé à l'être de l'analyste, est quelque chose d'important et que comme vous dites, il en sait toujours beaucoup plus long, il y a une sorte de densité propre de l'être de l'analyste qui entre en jeu. Or je crois que c'est une question extrêmement importante, je ne crois même pas qu'elle puisse être résolue dans ce dialogue, elle ne peut être que pointée, et elle n'a jusqu'ici absolument pas été abordée. Je crois que cela pose aussi du même coup toute la question de l'élément dynamique que manifestement vous mettez au premier plan de cette question de, être aimé pour moi, pourquoi ne suis-je pas aimé, je viens ici pour être aimé. Je crois que ceci porte la marque propre de la présence de votre être à vous dans l'analyse ; je crois que vous accentuez ce côté-là d'une façon très sensible, mais qui ne manque pas de nécessiter tout (313)un remaniement dans votre perspective de l'analyse, dans la façon dont nous en discernerons les étapes. Parce qu'en fin de compte, qu'est-ce que c'est que ce besoin d'être aimé, et qu'est-ce que c'est que ce don ? Comme vous l'avez très bien remarqué, quand nous le faisons ce n'est plus un don parce que le sujet y est déjà arrivé, et néanmoins c'est bien tout de même un don que nous faisons, nous faisons un don au plus pur sens de la définition que je donne au don : « On ne donne jamais que ce qu'on n'a pas ». C'est bien le cas pour l'analyste : ce qu'il donne, c'est justement ce qui est à l'autre.

C'est une illustration paradoxale, voire extrême, et en fin de compte c'est ce qui me frappe. Je crois que c'est ce qui donne la sensibilité de ce que vous communiquez ce soir, c'est cette implication dans l'analyse de ce que j'appelle la lettre S, avec son poids spécifique propre. Je crois que c'est non seulement comme cela que vous pensez l'analyse, mais que c'est aussi comme cela que vous nous l'avez exprimée ce soir. C'est ce qui fait le cachet de votre communication.

G. FAVEZ – Je fais la liaison en fonction de tout ce qui est constamment indiqué, dont on ne sait pas où ça passe, mais dont on sait que ça existe, et parmi ces choses il y en a qui sont tout à fait déterminantes, essentielles, qui concernent la personne de l'analyste même. Chez cette malade à laquelle je pense, qui tourne dans une roue, il y a des choses qui semblent s'organiser, se trahir, et qui sont tout un monde qui me concerne.

J. LACAN – On a le sentiment d'image de gravitation dans ce que vous dites, qui va de l'analysé à l'analyste ; et quand je dis naître, je veux dire de quelque chose qui va tout à fait au delà de ces petits signes de réalité que le sujet peut valoriser.

Le 23 février 1957, la Société française de Philosophie recevait Jacques Lacan, pour une communication sur « La psychanalyse et son enseignement » (publiée dans les Écrits, *pp. 437-458). La présentation, la communication et la discussion furent publiées dans le* Bulletin de la Société française de Philosophie, *pp. 65-101, tome XLIX, n° 2, avril juin 1957.*

LA PSYCHANALYSE ET SON ENSEIGNEMENT

(65)Le docteur Jacques Lacan a proposé aux membres de la Société l'argument suivant pour sa communication :

LA PSYCHANALYSE, CE QU'ELLE NOUS ENSEIGNE…

I.– Dans l'inconscient qui est moins profond qu'inaccessible à l'approfondissement conscient, *ça parle :* un sujet dans le sujet, transcendant au sujet, pose au philosophe depuis la *science des rêves* sa question.

II.– Que le symptôme soit symbolique n'est pas tout dire. L'auteur démontre :

qu'avec le pas du *narcissisme,* l'imaginaire se séparant du symbolique, son usage de signifiant se distingue de son sens naturel,

qu'une métonymie plus vaste englobant ses métaphores, la vérité de l'inconscient est dès lors à situer *entre les lignes,*

que Freud dans l'*instinct de mort* s'interroge sur le suppôt de cette vérité.

III.– Est-ce de récuser comme impropre cette interrogation de Freud que les psychanalystes d'aujourd'hui

en sont venus à un « environnementalisme » déclaré, en contradiction avec la contingence que Freud assigne à l'objet dans le destin des tendances,

et revenus au plus primaire égo-centrisme, à contresens du statut de dépendance où Freud a reclassé le *moi.*

Et pourtant…

(66)… COMMENT L'ENSEIGNER !

IV.– L'immense littérature où cette contradiction et ce contresens se dénoncent, peut faire casuistique utile à démontrer où se situe la résistance, dupe ici de sa propre course : soit dans les effets imaginaires de la relation à deux dont les fantasmes, éclairés d'une autre source, font prendre leur suite pour consistante.

Et cette voie de pénurie s'habilite de cette condition de l'analyse : que le vrai travail y soit de sa nature caché.

V.– Mais il n'en est pas de même de la structure de l'analyse, qu'on peut formaliser de façon entièrement accessible à la communauté scientifique, pour peu qu'on recoure à Freud qui l'a proprement constituée.

Car la psychanalyse n'est rien qu'un artifice dont Freud a donné les constituants en posant que leur ensemble englobe la notion de ces constituants.

Si bien que le maintien purement formel de ces constituants suffisant à l'efficace de leur structure d'ensemble, l'incomplétude de la notion de ces constituants chez l'analyste tend à mesure de son ampleur à se confondre avec la limite que le procès de l'analyse ne franchira pas chez l'analysé.

C'est ce que vérifie par son impayable aveu la théorie en faveur que le *moi* de l'analyste, dont on conçoit qu'il faille le dire *autonome* pour le moins, est la mesure de la réalité dont l'analyse constituerait pour l'analysé l'épreuve.

Il ne saurait s'agir de rien de tel dans les confins de l'analyse, mais de la seule restitution d'une chaîne symbolique dont les trois dimensions :

d'histoire d'une vie vécue comme histoire,

de sujétion aux lois du langage, seules capables de surdétermination,

de jeu intersubjectif par où la vérité entre dans le réel,

indiquent les directions où l'auteur entend tracer les voies de la formation de l'analyste.

VI.– Ce lieu décrit de la vérité prélude à la vérité du lieu décrit.

Si ce lieu n'est pas le sujet, il n'est pas l'autre (à noter d'un petit a initial) qui donnant âme aux gageures du *moi*, corps aux mirages du désir pervers, fait ces

coalescences du signifiant au signifié, où toute résistance s'accroche, où toute suggestion prend pivot, sans que rien s'y dessine de quelque ruse de la raison, sinon d'y être perméables.

Celle qui les traverse, la violence étant bannie, est la rhétorique raffinée dont l'inconscient nous offre la prise, et la surprise, – (67)introduisant cet Autre (à pourvoir d'un grand A) dont tout un s'adressant à l'autre (à petit a) invoque la foi, fût-ce pour lui mentir.

C'est à cet Autre au delà de l'autre que l'analyste laisse la place par la neutralité dont il se fait n'être *ne-uter,* ni l'un ni l'autre des deux qui sont là, et s'il se tait, c'est pour lui laisser la parole.

L'inconscient est ce discours de l'Autre où le sujet reçoit, sous la forme inversée qui convient à la promesse, son propre message oublié.

Cet Autre n'est pourtant qu'à mi-chemin d'une quête que l'inconscient trahit par son art difficile et dont les paradoxes de l'objet chez Freud révèlent l'ignorance combien avertie ; car à l'entendre, c'est d'un refus que le réel prend existence ; ce dont l'amour fait son objet, c'est ce qui manque dans le réel ; ce à quoi le désir s'arrête, c'est au rideau derrière quoi ce manque est figuré par le réel.

De cet argument, repère pour la discussion, l'auteur traitera un ou deux points.

COMPTE RENDU DE LA SEANCE

La séance est ouverte à 16h.30 sous la présidence de M. Gaston Berger, Président de la Société.

M. GASTON BERGER – Mesdames et Messieurs, je voudrais d'abord souhaiter la bienvenue à notre ami et collègue italien, le Professeur Enrico Castelli qui, de passage à Paris, a tenu à assister à la réunion de notre société.

Je voudrais vous rappeler également la récente circulaire que la plupart d'entre vous doivent avoir reçue et que vous pourriez en tout cas trouver sur ce bureau. Cette circulaire est relative au IX^{ème} Congrès des Sociétés Philosophiques de langue française qui se tiendra à Aix-en-Provence du 2 au 5

septembre de cette année. Le thème général du Congrès est : *L'Homme et ses œuvres,* et le Congrès comportera quatre sections :

– l'activité créatrice,

– l'œuvre scientifique et technique,

– l'œuvre esthétique,

– et l'œuvre sociale.

La prochaine séance est fixée au 23 mars et comportera un exposé de M. Roger Caillois sur le rêve[1].

(68)Je voudrais dire maintenant à M. Le Docteur Lacan, membre fondateur et vice-président de la Société Française de Psychanalyse, le plaisir que nous avons à l'accueillir ce soir.

Il est bien évident que l'exploration de l'inconscient ne laisse jamais aucun philosophe indifférent ; mais il y a bien des manières de traiter la psychanalyse et je dois dire que l'angle sous lequel M. Lacan la considère est particulièrement important pour nous. Les problèmes, ou plus exactement les thèmes auxquels se rapporte une grande partie de la réflexion philosophique contemporaine sont très précisément ceux auxquels s'attache la réflexion de M. Lacan, qu'il s'agisse du problème du langage, du problème du symbolisme, de celui de la constitution, ou encore de l'intersubjectivité. M. Lacan vient de publier en collaboration deux volumes de Psychanalyse dont il a assuré la direction et où sa contribution personnelle est importante. Nous y trouvons une constante et lucide attention à l'aspect philosophique des problèmes. C'est pour cela que nous n'avons pas seulement plaisir à accueillir M. Lacan comme un ami. Nous sommes certains que nous aurons un intérêt très vif à l'entendre.

Je lui donne sans plus attendre la parole.

M. LE DOCTEUR LACAN – Sans m'arrêter à me demander si le texte de mon argument partait ou non d'une idée juste quant à l'audience qui m'attend, je préciserai qu'en questionnant ainsi : « Ce que la psychanalyse nous enseigne, comment l'enseigner ? », je n'ai pas voulu donner une illustration de mon mode d'enseignement. Cet argument met en place, pour que s'y repère, comme j'en avertis à la fin, la discussion, les thèses concernant l'ordre qui institue la psychanalyse comme science, puis en extrait les principes par où maintenir dans cet ordre le programme de son enseignement. Personne, je pense, si un tel propos s'appliquait à la physique moderne, ne qualifierait de sibyllin l'usage discret d'une formule algébrique pour

[1]. Le conférencier étant souffrant, la réunion a dû être reportée au 25 mai 1957.

indiquer l'ordre d'abstraction qu'elle constitue : pourquoi donc ici se tiendrait-on pour frustré d'une expérience plus succulente ?

Est-il besoin d'indiquer qu'un tel propos tient pour dépassé le moment où il s'agissait de faire reconnaître l'existence de la psychanalyse, et, comme qui dirait, de produire en sa faveur des certificats de bonne conduite.

Je tiens pour acquis que cette discipline dispose dès lors, en tout concert d'esprits autorisés, d'un crédit plus que suffisant concernant son existence qualifiée.

Nul, de nos jours, ne portera à la charge d'un déséquilibré, [69]s'il faut juger de sa capacité civile ou juridique, le fait de se faire psychanalyser. Bien plutôt, quelles que soient ses extravagances d'autre part, ce recours sera-t-il porté au compte d'un effort de critique et de contrôle. Sans doute ceux-là même qui auront applaudi à ce recours, se montreront-ils à l'occasion, dans le même temps, beaucoup plus réservés sur son emploi quant à eux-mêmes ou à leurs proches. Il reste que le psychanalyste emporte avec lui la créance qui lui est faite, à vrai dire avec une incroyable légèreté, d'en savoir long, – et que les plus réticents de ses collègues psychiatres, par exemple, ne sont pas fâchés de lui passer la main dans tout un ordre de cas dont ils ne savent que faire.

Néanmoins je suppose que les tenants de disciplines très diverses de qui j'ai aujourd'hui à me faire entendre, sont venus, vu le lieu, assez en philosophes pour que je puisse les aborder par cette question : quel est, à leur idée, ce quelque chose que l'analyse nous enseigne qui lui soit propre, ou le plus propre, propre vraiment, vraiment le plus, le plus vraiment ?

Je ne m'avance guère à présumer que les réponses recueillies seraient plus dispersées qu'aux temps de la première contestation de l'analyse.

La révolution constituée par la promotion catégorique des tendances sexuelles dans les motivations humaines, se brouillerait dans un élargissement de la thématique des relations interhumaines, voire de la « dynamique » psycho-sociologique.

La qualification des instances libidinales ne pourrait guère être éludée globalement, mais à y regarder de plus près, se résoudrait en des relations

existentielles dont la régularité, la normativité nous les montreraient parvenues à un état d'apprivoisement bien remarquable.

Au delà, nous verrions se dessiner une sorte d'analogisme positiviste de la morale et des instincts dont les aspects de conformisme, s'ils n'offensent plus aucune pudeur, peuvent provoquer quelque vergogne, j'entends de celle qui est sensible au ridicule, et susciterait le rideau, – pour nous rabattre sur le témoignage des recherches anthropologiques.

Ici les apports de la psychanalyse apparaîtraient imposants, si peut-être d'autant plus sujets à caution que plus directement imposés. Comme on pourrait le mesurer en comparant le renouvellement massif que l'analyse des mythologies doit à son inspiration, à la formation d'un concept comme celui de *basic personality structure* dont les procustes américains tourmentent à leur aune le mystère des âmes prétendues primitives.

(70)Reste que ce ne serait pas à tort que l'un de nous, à se lever alors, pourrait nous émouvoir de tout ce que notre culture propage qui est du nom de Freud, et affirmer que, quel qu'en soit l'aloi, l'ordre de grandeur n'en est pas incomparable à ce qu'elle véhicule, bon gré mal gré, de ce qui est du nom de Marx.

Mais aussi viendrait en balance un nom de Freud plus engagé, et dans des servitudes plus confuses que celui de son parangon.

C'est alors que vous vous tourneriez vers les praticiens pour leur demander de trancher du vif pris à leur expérience quant à la substance du message freudien. Mais à seulement vous référer à la littérature certes abondante où ils confrontent leurs problèmes techniques, vous auriez la surprise de n'y trouver nulle ligne plus sûre, nulle voie de progression plus décidée.

Il vous apparaîtrait plutôt que si quelque effet d'usure ne fut pas étranger à l'acceptation de la psychanalyse par les cercles cultivés, une sorte d'étrange contrecoup viendrait là à sa rencontre, comme si quelque mimétisme, subornant l'effort de convaincre, avait conquis les exégètes à leurs propres accommodements.

Et vous auriez alors le malaise de vous demander si cet « on » où vous vous trouveriez confondus avec les techniciens pour reconnaître dans le simple fait de son existence ce qui se déroberait ainsi à votre question, ne serait pas lui-même trop questionnable en son indétermination, pour ne pas mettre en cause le fait même de cette reconnaissance, si tant est que, ne fût-ce que pour une tête pensante, la reconnaissance exige de se fonder sur une altérité plus ferme.

Sachez que cette mise en cause est bien celle que j'assume en posant ma question, et qu'en cela, moi analyste, je me distingue de ceux qui tiennent que le huis clos sur notre technique et la bouche cousue sur notre savoir sont expédients suffisants pour parer à cette altérité défaillante. Mais comment rappeler à des analystes que l'erreur trouve ses sûretés dans les règles dont se protègent les soucis qu'elle engendre, et à mesure du fait que personne n'y voit rien.

Et maintenant posons à nouveau notre question pour nous émerveiller que plus personne ne songe à y répondre par ce simple mot : l'inconscient, pour la raison qu'il y a beau temps que ce mot ne fait plus question pour personne. Il ne fait plus question, parce qu'on n'a eu de cesse que son emploi dans Freud n'apparaisse noyé dans la lignée de conceptions homonymes auxquelles il ne doit rien, bien qu'elles lui soient antécédentes.

Ces conceptions elles-mêmes, loin de se recouvrir entre elles, [71]ont ceci de commun qu'elles constituent un dualisme dans les fonctions psychiques, où l'inconscient s'oppose au conscient comme l'instinctif à l'intellectuel, l'automatique au contrôlé, l'intuitif au discursif, le passionnel au rationalisé, l'élémentaire à l'intégré. Ces conceptions des psychologues pourtant ont été relativement peu perméables aux accents d'harmonie naturelle que la notion romantique de l'âme avait promus sur les mêmes thèmes, en ce qu'elles conservaient à l'arrière-plan une image de niveau qui, situant leur objet dans l'inférieur, l'y tenait pour confiné, voire contenu par l'instance supérieure, et imposait en tout cas à ses effets, pour être reçus au niveau de cette instance, un filtrage où ils perdaient en énergie ce qu'ils gagnaient en « synthèse ».

L'histoire de ces présupposés mériterait l'attention sous plus d'un aspect. À commencer par les préjugés politiques dont ils s'appuient et qu'ils accotent, et qui ne nous reportent à rien de moins qu'à un organicisme social, organicisme qui, de la simplicité indépassable où il s'articule dans la fable qui valut l'ovation au consul Ménénius Agrippa, n'a guère enrichi sa métaphore que du rôle conscient accordé au cerveau dans les activités de la commande psychologique pour aboutir au mythe désormais assuré des vertus du *brain trust*.

Il ne serait pas moins curieux de constater comment les valeurs ici masquées oblitèrent la notion d'*automatisme* dans l'anthropologie médicale et la psychologie préfreudienne, ceci au regard de son emploi dans Aristote, bien plus ouvert à tout ce que lui restitue déjà la révolution contemporaine des machines.

L'usage du terme de libération pour désigner les fonctions qui se révèlent dans les désintégrations neurologiques, marque bien les valeurs de conflit qui conservent ici, c'est-à-dire en une place où elle n'a que faire, une vérité de provenance différente. Est-ce cette provenance authentique que Freud a retrouvée dans le conflit qu'il met au cœur de la dynamique psychique qui constitue sa découverte ?

Observons d'abord le lieu où le conflit est dénoté, puis sa fonction dans le réel. Pour le premier, nous le trouvons dans les symptômes que nous n'abordons qu'au niveau où il ne nous faut pas seulement dire qu'ils s'expriment, mais où le sujet les articule en paroles : ceci s'il convient de ne pas oublier que c'est là le principe du « jaspinage » sans répit où l'analyse limite ses moyens d'action et même ses modes d'examen, position qui, si elle n'était constituante et non seulement manifeste dans l'analyse des adultes, rendrait inconcevable toute la technique, y compris celle appliquée à l'enfant.

(72)Ce conflit est lu et interprété dans ce texte dont l'enrichissement nécessite le procédé de l'association libre. Ainsi donc ce n'est pas seulement la pression obtuse, ni le bruit parasite de la tendance inconsciente qui se fait entendre ce discours, mais, si je

puis ainsi amorcer ce qu'il va nous falloir pousser bien plus loin dans ce sens, les interférences de sa voix.

Mais qu'en est-il réellement de cette voix ? Retrouvons-nous ici ces sources imaginaires dont le romantisme a incarné dans le *Volksgeist*, l'esprit de la race, les prestiges ? On ne verrait pas pourquoi Freud aurait excommunié Jung, ni ce qui autoriserait ses adeptes à en poursuivre sur ceux de Jung l'anathème, si c'était là la portée du symbolisme au moyen de quoi Freud a pénétré dans l'analyse du symptôme en définissant du même coup son sens psychanalytique. De fait, rien de plus différent que la lecture que les deux écoles appliquent au même objet. Le bouffon est que les freudiens se soient avérés hors d'état de formuler d'une façon satisfaisante une différence aussi tranchée. Le fait de se gargariser avec le mot « scientifique », voire avec le mot « biologique » qui sont, comme tous les mots, à la portée de toutes les bouches, ne leur fait pas marquer un point de plus dans cette voie, même aux yeux des psychiatres, que leur for intime ne laisse pas d'avertir sur la portée de l'usage qu'ils font eux-mêmes de ces mots dans des démarches aussi incertaines.

La voie par Freud, ici pourtant, ne nous est pas seulement tracée ; elle est pavée sur tout son long des affirmations les plus massives, les plus constantes et les plus impossibles à méconnaître. Qu'on le lise, qu'on ouvre son oeuvre à n'importe quelle page, et l'on retrouvera l'appareil de cette route royale.

Si l'inconscient peut être l'objet d'une lecture dont se sont éclairés tant de thèmes mythiques, poétiques, religieux, idéologiques, ce n'est pas qu'il apporte à leur genèse le chaînon intermédiaire d'une sorte de significativité de la nature dans l'homme, voire d'une *signatura rerum* plus universelle, qui serait au principe de leur résurgence possible en tout individu. Le symptôme psychanalysable, qu'il soit normal ou pathologique, se distingue non seulement de l'indice diagnostique, mais de toute forme saisissable de pure expressivité, en ceci qu'il est soutenu par une structure qui est identique à la structure du langage. Et par là, nous ne dirons pas une structure à

situer dans une quelconque sémiologie prétendue généralisée à tirer de ses limbes, mais la structure du langage telle qu'elle se manifeste dans les langues que j'appellerai positives, celles qui sont effectivement parlées par des masses humaines.

(73)Ceci se réfère au fondement de cette structure, soit la duplicité qui soumet à des lois distinctes les deux registres qui s'y nouent : du signifiant et du signifié. Le mot registre désignant ici deux enchaînements pris dans leur globalité, et la position première de leur distinction suspendant *a priori* à l'examen, toute éventualité de faire ces registres s'équivaloir terme à terme, à quelque ampleur qu'on les arrête. (En fait une telle équivalence se révèle infiniment plus complexe qu'aucune correspondance bi-univoque, dont le modèle n'est concevable que d'un système signifiant à un autre système signifiant, selon la définition qu'en donne la théorie mathématique des groupes).

C'est ainsi que si le symptôme peut être lu, c'est parce qu'il est déjà lui-même inscrit dans un procès d'écriture. En tant que formation particulière de l'inconscient, il n'est pas une signification, mais sa relation à une structure signifiante qui le détermine. Si l'on nous passait le jeu de mots, nous dirions que c'est toujours de l'accord du sujet avec le verbe qu'il s'agit.

Et en effet ce à quoi la découverte de Freud nous ramène, c'est à l'énormité de cet ordre où nous sommes entrés, à quoi nous sommes, si l'on peut dire, nés une seconde fois, en sortant de l'état justement dénommé *infans*, sans parole : soit l'ordre symbolique constitué par le langage, et le moment du discours universel concret et de tous les sillons par lui ouverts à cette heure où il nous a fallu nous y loger.

Car la notion forte qu'articule ici mon propos, va bien au delà de l'apprentissage fonctionnel, voire notionnel à quoi l'horizon borné des pédagogues a voulu réduire les relations de l'individu au langage.

S'il s'agit bien pour l'homme de se loger dans un « milieu » qui a autant de droits à notre considération que les arêtes, à tort présumées seules génératrices d'expérience, du réel, la découverte de Freud nous montre que ce milieu du

symbolique est assez consistant pour rendre même inadéquate la locution qui dirait du logement en question que cela ne va pas tout seul, car justement le grave est que cela va tout seul, même quand cela va mal.

Autrement dit, cette aliénation qu'on nous avait décrite depuis quelque temps avec exactitude, quoique sur un plan un peu panoramique, comme constituant les relations entre les hommes sur le fondement des rapports de leur travail aux avatars de leur production, cette aliénation, disons-nous, apparaît maintenant en quelque sorte redoublée, de se dégager dans une particularité qui se conjoint à l'être, sous des espèces qu'il faut bien dire (74)non progressistes. Ceci n'est pas suffisant pourtant à faire qualifier cette découverte de réactionnaire, à quelque usage complice qu'on ait pu l'employer. Bien plutôt s'expliquera-t-on ainsi la maussaderie enragée des mœurs petites-bourgeoises qui semble faire cortège à un progrès social qui méconnaît en tous les cas son ressort : car présentement, c'est pour autant que ce progrès est subi qu'il autorise la psychanalyse, et pour autant qu'il est mis en action qu'il la proscrit, moyennant quoi la découverte freudienne n'a pas encore dépassé en ses effets ceux que Diogène attendait de sa lanterne.

Rien pourtant qui contredise à l'ample dialectique qui nous fait serfs de l'histoire en superposant ses ondes au brassage de nos grandes migrations, dans ceci qui attache chacun de nous à un lambeau de discours plus vivant que sa vie même, s'il est vrai que, comme le dit Goethe, quand « ce qui est sans vie est vivant, il peut aussi bien produire la vie[2] ».

C'est aussi que ce lambeau de discours, faute d'avoir pu le proférer par la gorge, chacun de nous est condamné, pour en tracer la ligne fatale, à s'en faire l'alphabet vivant. C'est-à-dire qu'à tous les niveaux du jeu de sa marionnette, il emprunte quelque élément pour que leur séquence suffise à témoigner d'un texte, sans lequel le désir qui y est convoyé ne serait pas indestructible.

---

[2]. Goethe, *Wilhelm Meister,* Édition Erich Trunz, Christian Wegner Verlag, Hamburg, t. II : *Wilhelm Meister Wanderjahre*, I, 2, p. 15.

Encore est-ce trop parler de ce que nous donnons à cette attestation, alors qu'en son maintien elle nous néglige assez pour transmettre sans notre aveu son chiffre transformé à notre lignée filiale. Car n'y eût-il personne pour la lire pendant autant de siècles que les hiéroglyphes au désert, elle resterait aussi irréductible en son absolu de signifiant que ceux-ci le seraient demeurés au mouvement des sables et au silence des étoiles, si aucun être humain n'était venu les rendre à une signification restituée.

Et de cette irréductibilité participe la fumée fragile du rêve comme le rébus au fond du plat (tenus par Freud pour semblables en leur élaboration), le trébuchement de la conduite comme la coquille du livre (l'un et l'autre réussis dans leur signifiance plutôt que significations manquées), et la futilité du mot d'esprit dont à partir de sa technique Freud nous montre que sa joie propre tient à nous faire participer à la dominance du signifiant sur les significations les plus lourdes à porter de notre destin.

Ne sont-ce pas-là, en effet, les trois registres, objets des trois ouvrages primordiaux où Freud a découvert les lois de l'inconscient [75]et où, si vous les lisez ou les relisez avec cette clef, vous aurez la surprise de constater que Freud, à énoncer ces lois dans leur détail, n'a fait que formuler avant la lettre celles que Ferdinand de Saussure ne devait mettre au jour que quelques années plus tard, en ouvrant le sillon de la linguistique moderne.

Je ne puis ici songer à faire un tableau de concordance dont vous pourriez à juste titre m'objecter la rapidité. J'ai indiqué ailleurs à quoi répondent dans la relation fondamentale du signifié au signifiant la condensation, le déplacement, la condition de représentabilité, et les séquences où il est significatif que Freud ait dès l'abord cherché l'équivalent d'une syntaxe.

Je veux seulement indiquer le fait que du plus simple au plus complexe des symptômes, la fonction du signifiant s'y avère prévalente, d'y prendre effet déjà au niveau du calembour. Comme on le voit, par exemple, dans cette extraordinaire analyse du principe du mécanisme de l'oubli (1898), où le rapport du symptôme au signifiant semble surgir tout armé d'une pensée sans précédent.

On se souvient de cette pointe brisée de l'épée de la mémoire : le *signor* du nom de Signorelli, pour Freud impossible à évoquer en tant qu'auteur de la fresque célèbre de l'Antéchrist dans la cathédrale d'Orvieto, cependant que les détails, et la figure même du peintre qui s'y inscrit, n'en paraissent revenir que plus vivement à son souvenir. C'est que *signor*, avec le *Herr*, le Maître absolu, est aspiré et refoulé par le souffle d'apocalypse qui se lève dans l'inconscient de Freud aux échos de la conversation qu'il est en train de tenir : perturbation, insiste-t-il à ce propos, d'un thème qui vient d'émerger par un thème précédent, – qui, en effet, est celui de la mort assumée.

C'est dire que nous retrouvons là la condition constituante que Freud impose au symptôme pour qu'il mérite ce nom au sens analytique, c'est qu'un élément mnésique d'une situation antérieure privilégiée soit repris pour articuler la situation actuelle, c'est-à-dire qu'il y soit employé inconsciemment comme élément signifiant avec l'effet de modeler l'indétermination du vécu en une signification tendancieuse. N'est-ce pas là avoir tout dit ?

Dès lors je me tiendrai pour quitte d'une référence des effets de l'inconscient à la double édification de la synchronie et de la diachronie, qui, pour nécessaire qu'elle soit, ne manquerait pas de pédantisme en une telle compagnie, par une fable à faire surgir, en une sorte de stéréoscopie, et le style de l'inconscient, et la réponse qui lui convient.

Si l'inconscient paraît en effet redonner un support au proverbe [(76)]biblique qui dit que « les pères ont mangé des raisins verts et que les dents des enfants en ont été agacées », c'est à partir d'un réajustement qui satisfait peut-être à la caducité dont Jérémie le frappe en le citant.

Car nous dirons que c'est parce qu'il a été dit que « les raisins verts qu'ont mangés les pères agacent les dents des enfants » que l'enfant pour qui ces raisins sont en effet bien trop verts d'être ceux de la déception que lui apporte trop souvent, comme chacun sait, la cigogne, revêtira son visage du masque du renard.

Sans doute les leçons d'une femme de génie qui a révolutionné notre connaissance des formations imaginaires chez l'enfant, et dont tout initié reconnaîtra les thèmes si j'ai la fantaisie de l'appeler la tripière, nous apprendront-elles à dire à l'enfant que les raisins mauvais objets, il voudrait bien les arracher des tripes de la cigogne et que c'est pour cela qu'il a peur du renard. Je ne dis pas non. Mais j'ai plus de confiance dans la fable de La Fontaine pour nous introduire aux structures du mythe, c'est-à-dire à ce qui nécessite l'intervention de cet inquiétant quatrième dont le rôle, comme signifiant dans la phobie, m'apparaît bien plus mouvant.

Laissez ce mécanisme à notre étude, et ne retenez que la morale que cet apologue trouve en mon vœu que la référence au texte sacré, Jérémie 31-29, s'il n'est pas tout à fait inconcevable de la rencontrer dans l'inconscient, ne fasse automatiquement, c'est le cas de le dire, s'interroger l'analyste sur la personne de l'« environnement » du patient, comme depuis quelque temps l'on s'exprime, dont ce serait le numéro de téléphone.

Bon ou mauvais ce *joke*, vous penserez que ce n'est pas par hasard que je le risque si éperdument lié à la lettre, car c'est par la marque d'arbitraire propre à celle-ci que s'explique l'extraordinaire contingence des accidents qui donnent à l'inconscient sa véritable figure.

C'est ainsi qu'une gifle, – à se reproduire à travers plusieurs générations, violence passionnelle d'abord, puis de plus en plus énigmatique en se répétant dans des scénarios compulsifs dont elle semble plutôt déterminer la construction à la façon d'une histoire de Raymond Roussel, jusqu'à n'être plus que l'impulsion ponctuant de sa syncope une méfiance du sexe quasi paranoïaque, – nous en dira plus long, de s'insérer comme signifiant dans un contexte où un œil appliqué à une chatière, des personnages moins caractérisés par leur psychologie réelle que par des profils comparables à ceux de Tartaglia ou de Pantalon dans la *Comedia dell'arte*, se retrouveront d'âge en âge en un canevas [77]transformé, – pour former les figures du

tarot d'où sera sorti réellement quoique à son insu pour le sujet, les choix, décisifs pour sa destinée, d'objets dès lors chargés pour lui des plus déroutantes valences.

J'ajoute que c'est seulement ainsi que ces affinités, sources de désordres immaîtrisables tant qu'elles restent latentes, pourront être reconnues, et qu'aucune réduction plus ou moins décorative de leur paradoxe à des relations d'objets, préfabriquées dans la cervelle de nigauds plus instruits du courrier du cœur que de sa loi, n'aura sur elles plus d'effet que de tenter de les soumettre à une technique corrective des émotions qui en seraient putativement la cause.

Car c'est bien là que les psychanalystes en sont venus par la seule voie de la vergogne qui vint à les saisir quand, voulant faire reconnaître leur expérience, si intégralement tissée dès ses origines de cette structure de fiction si véridique, ils se sont entendu opposer avec la gravité bouffie propre au préteur qu'à des causes minimes il n'était pas d'usage d'imputer des conséquences si lourdes, et qu'à même leur retrouver des canevas généraux, on n'y perdrait que mieux encore la raison pourquoi d'aucuns seulement en pâtiraient et non pas tous.

C'est faute d'une élaboration de la nature de l'inconscient, (bien que le travail en fût par Freud déjà mâché, de ce que seulement il la dit être surdéterminée, mais qui retient ce terme pour s'apercevoir qu'il ne vaut que pour l'ordre du langage ?), que la fausse honte des analystes quant à l'objet de leur activité engendrant leur aversion, cette aversion engendrant la prétention, et la prétention l'hypocrisie et l'impudence tout ensemble, dont j'arrête ici la souche pullulante, ils en sont venus à baptiser carpe du don oblatif le lapin de la copulation génitale, et à prôner le *moi* de l'analyste comme le truchement électif de la réduction des écarts du sujet à l'endroit de la réalité, – ceci par nul autre moyen que par une identification à ce *moi* dont la vertu ne peut dès lors provenir que de l'identification à un autre *moi* qui, si c'est celui d'un autre psychanalyste, exige la récurrence à quelque parangon de la relation au réel. Car rien ni personne, il faut le dire jusqu'à une époque récente, dans la sélection de l'analyste, ni dans sa formation, n'a jamais fait état ni songé à s'occuper de ses préjugés

conscients les plus aveuglants sur le monde où il vit, ni de son ignorance manifeste en ce déduit, du rudiment d'humanités qui est requis pour l'orienter dans la réalité de ses propres opérations.

Car c'est de cette relation de l'homme au signifiant que les (78)humanités dessinent l'expérience, et c'est en elle que les situations génératrices de ce que nous appelons l'humanité, s'instituent, comme en témoigne le fait que Freud en plein scientisme a été conduit non seulement à reprendre pour notre pensée le mythe d'Œdipe, mais à promouvoir à notre époque un mythe d'origine, sous la forme d'un meurtre du père que la loi primordiale aurait pérennisé, selon la formule dont nous avons connoté l'entrée du symbolique dans le réel : « en lui donnant un autre sens ».

Aussi bien avec toute la contingence que l'instance du signifiant imprime dans l'inconscient, elle n'en dresse que plus sûrement devant nous la dimension que nulle expérience imaginable ne peut nous permettre de déduire de la donnée d'une immanence vivante, à savoir la question de l'être, ou pour mieux dire la question tout court, celle du « pourquoi soi ? », par où le sujet projette dans l'énigme son sexe et son existence.

C'est ce qui, dans la même page où je soulignais « dans le drame pathétique de la névrose…, les aspects absurdes d'une symbolisation déconcertée, dont le quiproquo à mesure qu'on le pénètre plus avant, apparaît plus dérisoire », m'a fait écrire, redonnant ici sa portée à l'autorité paternelle telle que Jérémie et Ézéchiel dans le passage ci-devant cité nous la montrent au principe du pacte signifiant, et la conjoignant comme il convient, par les termes bibliques dont use l'auteur femme[3] de l'hymne de bataille américain, à la malédiction de la mère :

« Car le raisin vert de la parole par quoi l'enfant reçoit trop tôt d'un père l'authentification du néant de l'existence, et la grappe de la colère qui répond aux mots de fausse espérance dont sa mère l'a leurré en le nourrissant au lait de son vrai

[3]. Julia Ward Howe.

désespoir, agacent plus ses dents que d'avoir été sevré d'une jouissance imaginaire ou même d'avoir été privé de tels soins réels ».

Nous ne serons pas étonnés en effet de nous apercevoir que la névrose hystérique comme la névrose obsessionnelle supposent dans leur structure les termes sans lesquels le sujet ne peut accéder à la notion de sa facticité au regard de son sexe dans l'une, de son existence dans l'autre. À quoi l'une et l'autre de ces structures constituent une sorte de réponse.

Réponses soumises sans doute à cette condition qu'elles se concrétisent dans une conduite du sujet qui en soit la pantomime, mais qui n'en ont pas un moindre titre à cette qualité de « pensée formée et articulée » que Freud décerne à ces formations de [(79)]l'inconscient plus courtes, que sont le symptôme, le rêve et le lapsus.

C'est bien pourquoi c'est une erreur de tenir ces réponses pour simplement illusoires. Imaginaires, elles ne le sont même que pour autant que la vérité y fait paraître sa structure de fiction.

La question de savoir pourquoi le névrosé « se trompe », si son départ est mieux orienté, ne montre que trop souvent, à dériver dans la niaiserie d'une quelconque fonction du réel, le glissement de pied-plat où les analystes ont culbuté avec les prédécesseurs de Freud, dans un chemin plutôt fait pour le sabot d'une chèvre divine.

Comme, au reste, il y a plus d'esprit dans la forme écrite d'un mot que dans l'emploi qu'en fait un pédant, le « se » du « se trompe » que l'on aurait tort d'isoler comme représentant le névrosé dans une analyse logique du verbe qui donne à sa passion la forme déponente, – mérite qu'on lui fasse le sort d'indiquer la voie où Freud n'a pas bronché. Il suffit de faire tourner sur lui la question en la convertissant en ces termes : « Qui le névrosé trompe-t-il ? ».

Répétons que nous sommes ici à dix mille pas plus haut que la question de savoir de qui il se moque (question dont le neurologue impénitent ne peut se résoudre à ne pas se faire la cible).

Encore faut-il articuler que l'autre qui est ici le partenaire d'une stratégie intime, ne se rencontre pas forcément parmi les individus, seuls points admis à être unis par des vecteurs relationnels sur les cartes où la moderne psychologie du champ social projette ses schémas.

L'autre peut être cette image plus essentielle au désir du vivant que le vivant qu'il doit étreindre pour survivre par la lutte ou par l'amour. Car l'éthologie animale nous confirme l'ordre de leurre, par où la nature procède pour forcer ses créatures dans ses voies. Que le fantoche, le similé ou le miroir se substituent aisément au phénotype pour prendre le désir au piège de leur vide, en dit assez sur la fonction que peut prendre chez l'homme cet autre générique, si l'on sait d'autre part que c'est à y subordonner ses tendances que l'homme apprend ce qu'il appelle être leur maître.

Mais homme ou femme, il peut n'avoir rien d'autre à présenter à l'autre réel que cet autre imaginaire où il n'a pas reconnu son être. Dès lors comment peut-il atteindre son objet ? – Par un échange de places entre ses cavaliers, dirons-nous à confier dès lors à la dame la démonstration du pas de l'hystérique.

(80)Car cet autre réel, elle ne peut le trouver que de son propre sexe, parce que c'est dans cet au-delà qu'elle appelle ce qui peut lui donner corps, ce pour n'avoir pas su prendre corps en-deçà. Faute de réponse de cet autre, elle lui signifiera une contrainte par corps en le faisant saisir par les offices d'un homme de paille, substitut de l'autre imaginaire en qui elle s'est moins aliénée qu'elle n'est restée devant lui en souffrance.

C'est ainsi que l'hystérique s'éprouve dans les hommages adressés à une autre, et offre la femme en qui elle adore son propre mystère à l'homme dont elle prend le rôle sans pouvoir en jouir. En quête sans répit de ce que c'est qu'être une femme, elle ne peut que tromper son désir, puisque ce désir est le désir de l'autre, faute d'avoir satisfait à l'identification narcissique qui l'eût préparée à satisfaire l'un et l'autre en position d'objet.

Laissant maintenant là la dame, nous retournons au masculin pour le sujet de la stratégie obsessionnelle. Signalons au passage à votre réflexion que ce jeu si sensible à l'expérience et que l'analyse rend manifeste, n'a jamais été articulé en ces termes.

Ici, c'est la mort qu'il s'agit de tromper par mille ruses, et cet autre qu'est le *moi* du sujet entre dans le jeu comme support de la gageure des mille exploits qui seuls l'assurent du triomphe de ses ruses.

L'assurance que la ruse prend de l'exploit, se rétorque des sûretés que l'exploit prend dans la ruse. Et cette ruse qu'une raison suprême soutient d'un champ hors du sujet qui s'appelle l'inconscient, est aussi celle dont le moyen comme la fin lui échappe. Car c'est elle qui retient le sujet, voire le ravit hors du combat, comme Vénus fit à Pâris, le faisant être toujours ailleurs que là où se court le risque, et ne laisser sur place qu'une ombre de lui-même, car il annule d'avance le gain comme la perte, en abdiquant d'abord le désir qui est en jeu.

Mais la jouissance dont le sujet est ainsi privé, est transférée à l'autre imaginaire qui l'assume comme jouissance d'un spectacle : à savoir celui qu'offre le sujet dans la cage, où avec la participation de quelques fauves du réel, obtenue le plus souvent à leurs dépens, il poursuit la prouesse des exercices de haute-école par où il fait ses preuves d'être vivant.

Qu'il ne s'agisse pourtant que de faire ses preuves, conjure la mort en sous-main sous le défi qu'on lui porte. Mais tout le plaisir est pour cet autre qu'on ne saurait bouter hors de sa place sans que la mort se déchaîne, mais dont on attend que la mort vienne à bout.

C'est ainsi que de l'autre imaginaire la mort vient à prendre [81]le semblant, et qu'à la mort se réduit l'Autre réel. Figure-limite à répondre à la question sur l'existence.

L'issue de ces impasses est impensable, disions-nous, par aucune manœuvre d'échange imaginaire puisque c'est là qu'ils sont impasses.

Certes la réintégration du sujet dans son *moi* est concevable, et ceci d'autant plus que, contrairement à une idée en cours dans la psychanalyse d'aujourd'hui, ce *moi* est

loin d'être faible, on le voit de reste aux concours que le névrosé, qu'il soit hystérique ou obsessionnel, obtient de ses semblables présumés normaux dans ces deux stratégies, – contrariées sous bien des aspects, mais dont il faut remarquer que la seconde n'exclut pas la première, puisque, même élidé, le désir reste sexuel (qu'on nous pardonne de nous en tenir à ces indications).

Mais la voie qu'on se proposerait ainsi serait une erreur, puisqu'elle ne peut conduire le sujet qu'à une aliénation renforcée de son désir, soit à quelque forme d'inversion, pour autant que son sexe est en cause, – et pour la mise en question de son existence, non à une destruction de la tendance (invoquée sans limite dans la psychanalyse depuis que l'auteur du mot *aphanisis* en a introduit le non-sens analytique, déjà sensible sous la vergogne de sa forme savante), mais à une sorte de *pat* du désir, qui n'est pas non plus ce qu'on appelle ambivalence, mais une impossibilité de manœuvrer, tenant au statut même de la stratégie.

L'issue peut être ici catastrophique, tout en donnant satisfaction. Qu'il suffise d'évoquer ce qu'il en serait de traiter un boiteux en le rendant unijambiste. Dans une société où la règle est affirmée d'aller à cloche-pied, sauf à se faire porter par les jambes d'un autre, cela peut convenir, et laisse au sujet toutes ses chances dans les compétitions collectives de la pyramide et du mille-pattes.

Mais la solution est à chercher d'un autre côté, du côté de l'Autre, distingué par un grand A, sous le nom de quoi nous désignons une place essentielle à la structure du symbolique. Cet Autre est exigé pour situer *dans le vrai* la question de l'inconscient, c'est-à-dire pour lui donner le terme de structure qui fait de toute la suite de la névrose une question et non un leurre : distinction qui montre son relief en ceci que le sujet n'exerce ses leurres que pour « tourner la question ».

Cet Autre, je l'ai dit maintes fois, n'est que le garant de la Bonne Foi nécessairement évoqué, fût-ce par le Trompeur, dès qu'il s'agit non plus des passes de la lutte ou du désir, mais du pacte de la parole.

(82)Ce n'est que de la place de l'Autre que l'analyste peut recevoir l'investiture du transfert qui l'habilite à jouer son rôle légitime dans l'inconscient du sujet, et à y prendre la parole en des interventions adéquates à une dialectique dont la particularité essentielle se définit par le privé.

Toute autre place pour l'analyste le ramène à une relation duelle qui n'a pas d'autre issue que la dialectique de méconnaissance, de dénégation et d'aliénation narcissique dont Freud martèle à tous les échos de son œuvre qu'elle est le fait du *moi*.

Or c'est dans la voie d'un renforcement du *moi* que la psychanalyse d'aujourd'hui prétend inscrire ses effets, par un contresens total sur le ressort par quoi Freud a fait rentrer l'étude du *moi* dans sa doctrine, à savoir à partir du narcissisme et pour y dénoncer la somme des identifications imaginaires du sujet.

Dans une conception aussi contraire que rétrograde, le *moi* est pris pour constituer l'appareil d'une relation à la réalité, dont la notion statique n'a plus rien à faire avec le principe de réalité que Freud a institué dans sa relation dialectique avec le principe du plaisir.

À partir de là, on ne vise plus qu'à faire rentrer les écarts imaginaires, provoqués chez le sujet par la situation analytique, dans les termes réels de cette situation tenue pour « si simple ». Le fait qu'elle stimule ces écarts pourrait nous faire douter de cette simplicité, mais il faut croire que du point de vue réel, elle est simple en effet, et même assez pour paraître quelque peu renfermée, puisqu'il n'y a pas de sacrifices auxquels l'analyste ne s'avère prêt à consentir pour y parer.

Sacrifices purement imaginaires heureusement, mais qui vont de s'offrir en pâture à une *fellatio* imaginaire, étrange substitut de la *filiatio* symbolique, en passant par l'abolition de la fâcheuse distance à l'objet qui fait tout le mal du névrosé, jusqu'à l'aveu fanfaron des complicités propices reconnues dans le contre-transfert, sur le fonds de pataugeantes errances concernant les conditions du relèvement de la dépendance et la voie la plus propre au dédommagement de la frustration (terme

absent chez Freud), – sans omettre chez les enfants perdus de plus étranges excursions, dans une référence à la peur par exemple, qui, pour rendre nulle et non avenue toute l'élaboration signifiante de la phobie, s'accommoderait d'un anthropoïde idéal pour sa distillation thérapeutique, si le chaînon manquant de la décharge d'adrénaline au renforcement de l'appareil du moi pouvait venir à lui donner quelque vraisemblance. À cet extrême de l'absurdité, (83)la vérité se manifeste d'ordinaire par une grimace, c'est ce qui se passe en effet quand on entend du même crû une adresse larmoyante à la bonté, bonté divine !

Cette frénésie dans la théorie manifeste en tout cas une résistance de l'analyse à l'analyste, dont on ne peut que conseiller à celui-ci de tenir compte pour faire la part de sa propre résistance dans les manifestations de ses analysés. Ceci en invoquant le ciel pour qu'il soit plus clément envers eux qu'à l'endroit de l'analyse, dont il peut dire à ce jour comme Antony de sa maîtresse : elle me résistait, je l'ai assassinée.

Le tableau de sa pratique n'est pas si sombre heureusement. Quelqu'un devant qui se répète toujours à point nommé sur la muraille le phénomène de l'inscription des mots « Mané, Thécel, Pharès », fussent-ils tracés en caractères cunéiformes, ne peut indéfiniment n'y voir que festons et astragales. Même s'il le dit comme on lit dans le marc de café, ce qu'il lira ne sera jamais si bête, pourvu qu'il lise, fût-ce comme M. Jourdain sans savoir ce que c'est que lire.

Car ici les pierres de Mariette ne manquent pas pour rectifier sa lecture, ne serait-ce que dans les « défenses », qui sont patentes sans aller chercher plus loin que les verbalisations du sujet. Il ne saura peut-être pas à quel saint se vouer pour rendre compte de ces défenses et il pourra s'embrouiller dans la conception du lien subtil qui unit le texte du palimpseste à celui qui, sous lui tachant le fonds, reprend ses formes et ses teintes. Il ne pourra faire que ne se dégage de cet exercice de discernement une vie d'intentions singulière. Il sera donc jeté, quoi qu'il en ait, au cœur de ces perplexités de la direction spirituelle qui se sont élaborées depuis des siècles dans la voie d'une exigence de vérité, exigence liée à une personnification sans doute cruelle

de cet Autre, mais qui, pour s'efforcer à faire place nette de toute autre affection dans les reins ou dans les cœurs, n'en avait pas trop mal sondé les replis. Et ceci suffit à faire évoluer le psychanalyste dans une région que la psychologie de faculté n'a jamais considérée qu'à la lorgnette.

C'est ce qui rend d'autant plus énigmatique, d'abord qu'on se croie dispensé, au nom de je ne sais quelle parodie de la critique sociale, d'interroger plus loin une sous-structure qu'on prend pour analogue à la production tout en la tenant pour naturelle, – et qu'on se donne ensuite pour tâche de faire rentrer le tout au bercail de ladite psychologie, qualifiée pour l'occasion de générale, avec ce résultat de paralyser toute recherche en ramenant ses problèmes à des termes discordants, voire [84]en rendant inutilisable l'expérience à force de la défigurer.

Sans doute la responsabilité de la psychanalyse est faible dans cette sorte de chancre constitué par les alibis récurrents du psychologisme, dans une aire sociale qui couvre son irresponsabilité de ce qu'a eu de signifiant le mot : libéral.

La vraie question n'est pas que cette dérivation stérilisante de la recherche, que cette complicité dégradante de l'action soient encouragées et soutenues par les démissions en chaîne de la critique dans notre culture. C'est qu'elles soient dans la psychanalyse entretenues et protégées, alimentées par l'institution même, qui distingue, ne l'oublions pas, de par l'intention expresse de Freud, la collectivité des analystes d'une société scientifique fondée sur une pratique commune. Nous voulons dire : l'institution internationale elle-même que Freud a fondée pour préserver la transmission de sa découverte et de sa méthode.

Aurait-il donc ici seulement manqué son but ?

Pour répondre à cette question, mentionnons d'abord que nul « institut » actuellement patronné par cette institution dans le monde, n'a encore seulement tenté de rassembler le cycle d'études dont Freud, tantes et quantes fois et dans le détail, a défini l'intention et l'extension comme exclusives de tout substitut, même politique,

d'une intégration à l'enseignement médical officiel tel qu'il pouvait le voir de son temps par exemple.

L'enseignement dans ces instituts n'est qu'un enseignement professionnel et, comme tel, ne montre pas dans ses programmes de plan ni de visée qui dépasse ceux sans doute louables d'une école de dentistes, (la référence a été non seulement acceptée mais proférée par les intéressés eux-mêmes) : en la matière, pourtant, dont il s'agit, ceci ne va pas plus haut que la formation de l'infirmier qualifié ou de l'assistante sociale, et ceux qui y introduisent une formation, d'ordinaire et heureusement plus élevée au moins en Europe, la tiennent toujours d'une origine différente.

Ceci donc ne fait pas question. Les instituts ne sont pas l'institution, et de celle-ci il faudrait faire l'histoire pour y saisir les implications autoritaires par où se maintient l'extraordinaire sujétion à quoi Freud a voué sa postérité, qu'on ose à peine en cette occasion qualifier de spirituelle.

J'ai évoqué ailleurs les documents biographiques qui nous permettent de conclure que cela, Freud l'a voulu délibérément ; au point d'approuver noir sur blanc que fussent censurés par un collège *secret* ceux qu'il chargeait des plus hautes responsabilités par le seul fait de leur léguer sa technique.

Il n'est pas difficile de montrer quel mépris des hommes était [85]ressenti par Freud, chaque fois que son esprit venait à les confronter avec cette charge tenue par lui pour au-dessus de leurs possibilités. Mais ce mépris était à ce moment consolidé par les abandons répétés où il avait mesuré l'inadéquation mentale et morale de ses premiers adeptes. Esprits et caractères dont il n'est que trop clair qu'ils dépassaient de loin les meilleurs comme la foule de ceux qui, depuis, se sont répandus à travers le monde avec sa doctrine. Le manque de foi, au reste, ne reçoit de ce dernier fait aucune sanction, puisqu'il s'exerce forcément dans le sens des effets qu'il présume.

Je crois donc qu'ici, Freud a obtenu ce qu'il a voulu : une conservation purement formelle de son message, manifeste dans l'esprit d'autorité révérencielle où s'accomplissent ses altérations les plus manifestes. Il n'est pas, en effet, une bourde

proférée dans l'insipide fatras qu'est la littérature analytique qui ne prenne soin de s'appuyer d'une référence au texte de Freud, de sorte qu'en bien des cas, si l'auteur n'était, en outre, un affilié de l'institution, on n'y trouverait pas d'autre marque de la qualification analytique de son travail.

C'est grâce à cela, il n'en faut pas douter, vu les conditions de cette période historique, que les concepts fondamentaux de Freud sont demeurés inébranlables. Ils doivent leur valeur de signifiants non présents, au fait d'être demeurés en grande partie incompris.

Je pense que Freud a voulu qu'il en fût ainsi jusqu'au jour où ces concepts, dont j'ai indiqué combien ils ont devancé les autres sciences humaines, pourraient enfin être reconnus dans leur ordonnance flexible, mais impossible à rompre sans les dénouer.

Ceci rendait inévitable le refoulement qui s'est produit de la vérité dont ils étaient le véhicule, et l'extraordinaire cacophonie que constituent actuellement les discours de sourds auxquels se livrent à l'intérieur d'une même institution des groupes, et à l'intérieur des groupes, des individus, qui ne s'entendent pas entre eux sur le sens d'un seul des termes qu'ils appliquent religieusement à la communication comme à la direction de leur expérience, discours qui pourtant recèlent ces manifestations honteuses de la vérité que Freud a reconnues sous le mode du retour du refoulé.

Tout retour à Freud qui donne matière à un enseignement digne de ce nom, ne se produira que par la voie, par où la vérité la plus cachée se manifeste dans les révolutions de la culture. Cette voie est la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent. Elle s'appelle : un style.

(86)M. BERGER – Je remercie le Dr Lacan de cet exposé très vigoureux, très plein, très vivant.

Je pense qu'après vous avoir entendu, Monsieur, nous ne saurions nous contenter d'une psychanalyse trop simple : vous nous invitez à faire l'effort de nous élever à une psychanalyse complexe, mais riche, désireuse de s'ouvrir aux sciences humaines. Vous nous invitez à passer de la simple description des symboles à leur intelligence génétique et vous n'hésitez pas à donner, pour nous y encourager, l'explication de l'analyse et à faire la psychanalyse du psychanalyste…

Il y a, dans cette salle, bien des collègues qui ont fait de ces thèmes l'objet principal de leurs réflexions et je pense que plusieurs d'entre eux auront des remarques à présenter.

M. LAGACHE – Monsieur le président, je vous remercie de l'honneur que vous me faites en me donnant le premier la parole, et je joins mes félicitations aux vôtres à propos du bel exposé que nous avons entendu.

Quand des philosophes lisent des ouvrages de psychanalyse, mais aussi pour les psychanalystes qui ont quelque teinture philosophique, la philosophie que l'on trouve dans la psychanalyse, ou à propos de la psychanalyse, n'est pas toujours la plus satisfaisante ; si bien que l'on rêve parfois d'une psychanalyse épurée de tout import philosophique, et qui ne serait plus que le recueil des solutions que les psychanalystes ont trouvées aux problèmes que leur posaient leurs patients. En revanche, une réflexion personnelle comme celle du docteur Lacan est de nature à réconcilier le psychanalyste avec certaines considérations philosophiques et à convaincre que si la psychanalyse peut, avec fruit, consulter la philosophie, la philosophie, à son tour, ne peut manquer de s'interroger sur la psychanalyse.

Bien des points de l'exposé de M. Lacan pourraient soulever des discussions et, tout d'abord, sa manière d'entendre Freud. Il y a bien des tendances dans Freud ; quelle que soit l'importance qu'il ait donnée au langage, aux rapports du signifiant et du signifié, son œuvre n'est pas moins empreinte de réalisme « naturaliste ». M. Lacan s'est référé plusieurs fois aux instincts de mort et à la compulsion de répétition ; quand Freud en parle dans *Au-delà du principe de plaisir,* c'est très souvent dans l'esprit de ce réalisme naturaliste que j'ai évoqué. Quand M. Lacan interprète la répétition à la lumière d'un formalisme logico-mathématique, ce n'est plus Freud qui parle, c'est Lacan. Ne le lui reprochons pas. Les meilleurs disciples ne sont pas toujours [87]les plus fidèles, et nous ne saurions que féliciter Lacan d'avoir trouvé dans une lecture de Freud très attentive, parfois peut-être trop attentive, des thèmes de réflexion personnelle.

Deuxième point : une des grandes directions de la pensée de Lacan est la critique d'une façon de comprendre la psychanalyse dans le sens du naturalisme causal. On a pu lire, il y a déjà bien des années, une critique du naturalisme causal de Freud, et l'on ne peut qu'admirer que Jaspers, en 1913, dans sa *Psychopathologie générale,* ait pu se montrer aussi clairvoyant. La distinction qu'il fait entre expression directe et expression indirecte, la notion d'une double signification de l'expression indirecte, fournirent des instruments très valables pour mettre en forme les découvertes de Freud dans la perspective des rapports du signifiant et du signifié. On ne peut qu'être d'accord avec Lacan quant à l'importance de ces rapports. Le champ psychanalytique est un champ de significations. On voit souvent certains patients s'arrêter, hésiter, s'interroger, parce qu'ils ont peur de dire au psychanalyste quelque chose qui ne soit pas exact, comme si la vérité psychanalytique se situait sur le plan de l'exactitude d'un reportage,

et non sur celui des significations qui se développent dans l'entretien du psychanalysé et du psychanalyste.

Ainsi, avec l'importance que Lacan donne à l'intersubjectivité en tant que convoyeuse de sens, on ne touche pas encore à ce qu'il y a de plus personnel dans la position de Lacan. C'est à mon avis une espèce de transcendance qu'il donne au langage, à l'ensemble et à la suite des signifiants. Cette transcendance du langage en vient à receler les complexes dont Freud attribuait la répétition, de génération en génération, à la phylogénie, ou bien encore à jouer un rôle analogue à celui des archétypes de Jung.

Quoi qu'il en soit de ces rapprochements, c'est cette espèce de transcendance que Lacan confère au langage qui me paraît constituer le moment le plus spécifique de sa pensée.

Dr J. LACAN – Le dialogue avec mon collègue Lagache est toujours si fructueux pour moi que je le poursuis sans relâche au long de nos années de collaboration ; c'est pour cette raison même que ma réponse sera moins longue qu'il ne faudrait peut-être, car n'est-ce pas d'autres interventions que je suis aujourd'hui assoiffé ?

Je réponds d'abord que je ne pouvais tout dire dans un tel exposé. (88)Je ne sais pas si le terme de « réaliste » est le terme qui s'opposerait ce que je conçois et enseigne de la pensée de Freud. Je demanderai certainement des précisions à Lagache sur ce qu'il entend dire en usant de ce terme. Pour motiver l'usage que j'en ferais moi-même, je rappellerais la distinction par laquelle j'ai inauguré les travaux scientifiques de notre nouvelle Société : celle des trois registres, du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Assurément, on peut hors de la perspective freudienne concevoir comment l'homme, pour se faire objet de l'ordre symbolique qui s'impose à lui comme actuellement constitué, doit, conformément à la loi constituante de cet objet, « se faire rien », ce qui introduit en lui beaucoup de possibilités peu naturelles, – concevoir que d'un autre ordre est cet objet qui est son *moi* parce qu'il a son principe dans l'ordre imaginaire et qu'il se constitue, conformément aux expériences de cet ordre, comme une accumulation d'oripeaux superposés (tout de même, cela ne date pas d'hier, la « philosophie des habits » !). Seulement, Freud apporte un lien essentiel qui manquait

entre ces deux ordres qu'il reconnaît au cœur même de son expérience, à savoir sa découverte, qui est celle de la consistance et de l'insistance d'effets symboliques provenant de l'inconscient dans le sujet, de sorte que le sujet a à faire valoir ce qu'il y a de réalité dans l'homme, non pas seulement à travers ces deux ordres, mais au milieu des trames d'une conspiration qu'ils constituent en dehors du sujet.

En faire l'analyse pourra être très précieux pour faire valoir cette réalité. Est-ce à dire que ce soit le champ où elle exerce sa puissance ? Assurément non, et même il importe de rappeler que c'est de ce côté-là qu'est sa limite. Je suis le premier à reconnaître qu'il y a des éléments que l'on peut appeler innés, puisque je rappelle aux analystes que ces éléments constituent la limite de leur champ propre, et que pour donner à celui-ci son sens opératoire, il faut l'opposer au champ de la réalité, l'analyser, on peut le rappeler, je dirai, sans autre vergogne, sans fausse honte verbale comme le champ de la vérité. Car la découverte de Freud n'est pas autre chose que d'avoir montré, sous un angle de l'expérience inédit et de nature à transformer notre pensée, que cette vérité a une incidence active, et que la force propre et les voies qu'elle montre à se révéler, vont beaucoup plus loin qu'on ne peut l'imaginer, puisqu'elles vont jusqu'à intéresser la physiologie elle-même, soit à faire par là une intrusion singulière dans le réel.

Quant à ce champ de la réalité, je suis tout aussi brutalement, [89]aussi naïvement réaliste que l'ont été tous les philosophes de « bon sens ». « La réalité, c'est la réalité » ! Mais la chose, tout de même très extraordinaire, que nous révèle Freud : c'est que cette chose très différente de la réalité et qui s'appelle la vérité, a une action par quoi elle est indépendante de ceux qui font profession de sa recherche.

En d'autres termes, la manière par où s'avère entrer dans le monde la question de l'être, la question : « Que suis-je au monde ? » n'est pas toujours chose mentale. Le philosophe s'y exerce, mais, chose surprenante, cette sorte de privilège et de couronne qu'il y avait acquise, il est forcé de les partager au bénéfice du névrosé, qui lui-même est tout entier, de pied en cap, la question, et la question mise en forme. À

la différence du pervers, étreignant le lambeau que la parole lui a permis d'arracher au voile de Maïa, pour en faire l'objet de sa satisfaction, le névrosé est la question articulée sur l'au-delà du voile. Ceci n'implique pas qu'il sache articuler lui-même cette question ! Naturellement, quand il s'appelle Goethe, il s'y efforce ; on peut même dire qu'il y arrive, et qu'un tel accouchement de la question de son être soit le plus bel exemple qu'on puisse en donner en dehors de l'analyse, c'est-à-dire de la reconnaissance de l'inconscient comme tel.

Ce qu'il y a de beau d'ailleurs, c'est que lorsque les analystes touchent à un tel problème, ils le font si maladroitement qu'il leur vole entre les doigts.

Consolons-nous en pensant que ce qu'on lit dans les études analytiques sur le sujet du poète ou du philosophe, nous prouve que les psychanalystes s'en occupent de temps en temps ; même si ce soin est malheureux, au moins nous assure-t-il qu'ils ont lu, au moins en partie, l'auteur dont ils parlent, et c'est là tout bénéfice pour leurs patients, puisque cela vient au compte d'un ordre de formation, qui est essentiel à l'action psychanalytique elle-même, loin qu'il représente ce qu'on appelle si improprement la « psychanalyse appliquée ».

En ce qui concerne Jaspers, Lagache sait très bien que je ne l'ai pas en odeur de sainteté ! Et c'est bien la raison pour laquelle j'ai évité de le citer.

Quant à ce grand état que les malades font de la vérité et dont Lagache nous donne une image si frappante avec ces hésitations qu'ils montrent à y entrer, en déclarant quelque chose, c'est là simplement le fait de la vérité tout court, nous montrant le mécanisme même, et si l'on peut dire, l'engrenage par où ils entrent dans l'analyse. Car dans la convention qui libère de toute astreinte leur parole, s'ils avancent quelque chose, quoi qu'il (90)arrive, il faudra qu'ils en tiennent compte, soit pour le rectifier, soit pour le confirmer. Ce qui est dit est dit et c'est uniquement cela ce que j'ai appelé la transcendance du langage : ce qui est dit est dit, et une fois que c'est dit, ça compte.

Cette transmission du discours dans l'inconscient, c'est-à-dire sous une forme cryptographique, est la seule qui nous permette de concevoir la conservation latente à travers les générations d'une vérité historique : car même non dite en ce discours, elle peut être dans la structure de son dire. Du moins est-ce ce que nous impose ce que Freud admet de cette vérité qu'est pour lui le meurtre de Moïse, dans *Moïse et le Monothéisme.* Car toute hérédité de l'ordre imaginaire, c'est-à-dire fondée sur une impression psychique, serait bien sous la plume de Freud ce qu'il y aurait de plus déconcertant. Si Moïse a été tué, ce n'est certainement pas inscrit quelque part au fond de l'âme de tous les juifs.

Comment Freud en tout cas l'admettrait-il, lui pour qui l'archétype de Jung est une promotion de l'irrationnel dans la pensée ? Et il est clair que la doctrine de Freud n'est pas seulement raisonnable et raisonnante, qu'elle est rationaliste.

La vérité de l'inconscient ne s'impose donc pas comme une profondeur ineffable de la réalité. Elle est vérité parce qu'elle se produit selon la loi de la vérité dans une structure de langage, parce que vérité en tant qu'articulée, toute articulation de langage suffit à lui donner véhicule. Il n'est pas besoin d'avoir traversé deux guerres pour savoir qu'une vérité censurée, contrainte, persécutée, se laisse lire et se connaître, qu'on peut la dire en disant n'importe quelle autre chose, en disant sur n'importe quoi… un peu plus un peu moins… un peu trop…, en y mettant un peu d'emphase, voire une belle absurdité. Voilà-t-il pas une modulation où l'on peut faire entendre la vérité de façon inattaquable, même sous la forme de son contraire.

M. WAHL – J'ai demandé la parole après beaucoup d'hésitation.

J'ai admiré l'exposé du Dr Lacan, et encore plus peut-être ce qu'il a dit en répondant aux observations de M. Lagache. Je lui suis reconnaissant d'avoir été la cause de ce qui vient d'être dit en dernier lieu. Je me demande si je dois parler ; ce que M. Lacan comprend, je ne le comprends pas, et il me semble que je crois comprendre ce qu'il dit qu'il ne comprend pas…

Dr LACAN – Au contraire, nous sommes dans les meilleures dispositions pour la discussion. Les conditions ordinaires du (91)dialogue étant le malentendu, on peut s'entendre, dès qu'on commence à s'en apercevoir.

M. WAHL – Vous avez dit à un moment donné : « On ne voit pas pourquoi la manifestation d'un écart contribuerait au renforcement du *Moi*.».

Personnellement je vois très bien pourquoi la manifestation d'un écart peut contribuer au renforcement du *moi*, mais puisque je comprends cela, je ne vous comprends probablement pas bien. Je me trouve alors en face d'une difficulté : c'est que ce que vous avez dit sur le *Moi* qui est obstacle ne doit pas s'appliquer au *Moi* du psychanalyste. Vous dites que le *moi* du psychanalysé est finalement le *moi* du psychanalyste, dans l'esprit du psychanalysé sinon dans celui du psychanalyste. Mais alors, il faut bien admettre que le moi, pour le psychanalyste, a fini par n'être plus un obstacle. Or, vous avez fini par dire que le *moi* du psychanalysé n'est pas un obstacle pour le psychanalyste, tandis que le *Moi* en soi est un obstacle.

J'ai pris note encore du terme « agression du psychanalyste ». Je crois que la psychanalyse est un acte caractérisé d'agression. Cette agression, comment s'explique-t-elle ? Je laisse aux psychanalystes le soin de répondre !

Vous nous avez d'ailleurs parlé du mépris de l'homme chez Freud, qui se complète sûrement par un grand amour de l'homme.

Et pour passer de là à quelque chose de plus particulier, à l'exemple de Signorelli, je ne me rappelle plus le texte, mais je crois qu'il y a moyen sans penser à la mort, de comprendre comment le mot « signor » a barré le mot « Signorelli » dans l'esprit. Bien sûr, il faudrait savoir toutes les représentations qui ont passé à ce moment-là dans l'esprit de Freud. Très souvent, quand on ne trouve pas un mot, ce n'est pas parce qu'on a pensé à quelque chose de terrible, c'est parce que le mot est pris par un autre usage, bloqué par un usage plus fréquent qu'on en fait…

J'ai lu dans votre argument qu'il y a une dualité entre le signifiant et le signifié. Pour moi, le signifiant est signifié à son tour.

D'autre part, vous dites qu'il y a dualité entre l'analyste et l'analysé. Alors je me suis demandé : est-ce qu'il y a une correspondance possible entre les deux dichotomies ? Peut-être l'analyste voit-il le signifiant et le signifié, et l'analysé seulement le signifié ? Vous me direz si ce que je dis est absurde ou non.

J'aimerais bien voir comment tout cela s'accorde, la synthèse…

(92)Cette nuit, j'ai fait un rêve. J'ai rêvé d'une femme très petite et très noire. Elle s'appelait Melanie Klein.

DR LACAN – Il y a d'abord une chose qui est certainement de mon fait, mais qui, vous me pardonnerez, a eu pour résultat une méconnaissance caractérisée de ce que j'ai dit.

J'ai signalé en effet comme étant dans la logique des erreurs où l'analyse depuis Freud s'est installée et comme s'étant produite de façon attestée, cette affirmation que le *moi* de l'analyste, loin d'être un obstacle à l'analyse, aurait en effet le privilège et comme l'état de grâce d'être à la mesure de toute réalité qui puisse y être mise en cause. Or c'est exactement *contre* cela que je me suis élevé.

Maintenant, je n'ai pas pu tout dire. Par exemple, à propos des résultats de l'analyse didactique ; il est, me semble-t-il, tout à fait abusif de dire, comme cela s'entend, que l'analyse didactique ferait de l'analysé quelqu'un de tout à fait délivré des opacités passionnelles. Non seulement je n'en crois rien, mais c'est précisément en désaccord avec tout ce que j'ai dit de la valeur et du champ de l'analyse, qui ne saurait faire que le *moi* ne reste irrémédiablement aliénant, tant qu'il est moi ; car c'est sa nature de l'être. On est très malheureux d'avoir un *moi ;* ça n'est ni Freud ni moi qui l'avons dit ; il y a un certain Hegel qui l'a montré sous plus d'un angle, et si j'ai su articuler quelques petites choses qui le confirment en mon domaine, la lecture que j'ai faite autrefois, par exemple, du travail de M. Wahl sur la *conscience malheureuse,* n'y est vraisemblablement pas pour rien.

Donc le retour à ces données premières, qui restent non seulement inébranlées, mais qui sont confirmées par l'expérience, est quelque chose qui me semble devoir exclure toute espèce de malentendu.

Quant à la question de l'oubli du nom de Signorelli et de tout ce qu'on peut en tirer, il faudrait l'étudier ensemble sur le texte. À la vérité, je veux bien admettre toutes les réserves du psychologue sur le sujet de l'interprétation du cas. Ce que j'ai

simplement voulu indiquer tout à l'heure, c'est que Freud, en articulant son mécanisme comme il le fait, le conçoit conformément à ma thèse, comme la soustraction du signifiant « signor », au profit d'une partie devenue souterraine, parce que refoulée, du dialogue.

Sur le sujet du signifiant et du signifié, je n'admettrai absolument pas ce recouvrement dichotomique que vous me proposez [93]entre ce couple, d'une part, et celui de l'analyste et de l'analysé, d'autre part. Vous me tendez là une perche qui ne me paraît pas du tout maniable.

Pour ce qui de la fonction du *moi* dans l'analyse, et de la conception sur le moi, et d'abord sur ce que j'ai dit du Moi, qui fait de l'analyse une relation duelle entre un *moi* et un autre *moi* qui consisterait pour le sujet dans le repérage de la prolifération imaginaire, provoquée par l'analyse, par rapport à ce *moi* idéal, à ce *moi* mesure de toutes choses, que serait le *moi* de l'analyste, il me semble que déjà en soi cela porte l'explication de ce pour quoi je me refuse non pas à toute éventualité d'une certaine technique, mais à ce qu'on limite l'analyse à sa portée. Car il ne faut pas croire non plus que les analystes appliquent cela. Ils le théorisent brutalement ainsi. Ils ont quand même des traditions, et les données premières de la technique analytique sont orientées entièrement à l'opposé de cela ; c'est ainsi qu'ils se trouvent très curieusement doctriner leur pratique dans un sens complètement inverse de ce qu'ils font ; il n'en reste pas moins que ce côté extrêmement gauchi de la théorie ouvre la porte à certains achoppements techniques.

Je ne puis pas m'étendre. Je ne suis pas dans une assemblée de thérapeutes, et ce n'est que sur pièces qu'on peut discuter des résultats, fussent-ils apparemment catastrophiques. J'ai récemment repris ainsi dans mon séminaire une observation remarquable où l'on s'arrête à la manifestation de tels symptômes transitoires, où l'on s'interroge pour savoir comment cela a bien pu se produire, et comme l'on n'est pas sans antennes, on pressent assez bien le caractère significatif d'une intervention

douteuse, mais où l'on semble méconnaître que la totalité de l'attitude de l'analyste est telle qu'on ne peut que s'étonner que le résultat ne soit pas plus désastreux.

Quant au moi en tant que fonction de synthèse prétendue, le temps me manque pour me livrer ici à sa critique.

M. WAHL – Pour le signifiant et le signifié, ou bien il faut se mettre à l'intérieur de cette unité (signifiant-signifié), ce que fait très souvent Freud ; ou bien on se met en dehors ; alors on les sépare.

DR LACAN – Ceci nous ramène à la transcendance, où selon Lagache je situerais le langage, à savoir l'ensemble des signifiants. Le mot n'est pas pour m'effrayer, mais j'ai évité de le commenter, et d'y répondre.

Ce que je veux simplement dire, c'est que, quand je parle du (94)signifiant, je parle de quelque chose qu'on peut mettre là : le signifiant, c'est le mot « poutre », qui veut dire jument jusqu'au jour où on appelle les juments « juments », et à ce moment on se sert du mot « poutre » pour autre chose. Ceci indique qu'on ne saurait le mettre là hors de la totalité de ses relations dia – et synchroniques avec les autres signifiants. Cela veut dire aussi que le signifiant, non seulement c'est à prendre au pied de la lettre, mais *c'est* la lettre.

C'est ce que Lagache a fort bien souligné tout à l'heure, beaucoup plus hardiment que je n'aurais osé le faire devant une assemblée aussi intimidante. Mais ailleurs, j'ai voulu incarner ce que je veux dire en parlant du signifiant, en le matérialisant dans un apologue exemplaire par une lettre prise en un autre sens, une missive, un papier, dont personne ne sait le contenu… C'est vous dire où je peux aller dans ce sens. Bien entendu le paradoxe est ici justifié par une fin apologétique.

Mais l'incidence du signifiant sur le signifié est quelque chose de tout à fait sensible au niveau du B, A, Ba de l'expérience de l'analyste. Prenons la fonction du père, elle y est absolument impensable si l'on n'y dégage pas le signifiant qui en est le terme : le « nom du père », comme on dit dans les invocations religieuses, si « le nom

du père » n'a pas cette valeur signifiante, qui condense, oriente, polarise vers lui toute une série de significations qui sont sur des plans extrêmement divers.

Et pour comprendre un ensemble de phénomènes comme ceux qui se constituent dans une psychose, cette référence au signifiant comme tel, à l'assomption du signifiant par le sujet, me semble être le seul point de référence qui nous permette vraiment de pouvoir poursuivre dans tous les détails les incidences d'un certain rapport particulier de carence du sujet par rapport à un certain signifiant comme tel, et non pas par rapport au signifié.

Pour conclure, la notion du signifiant doit être prise au sens linguistique du terme.

M. ALQUIE – Je voudrais d'abord dire à mon ami Lacan combien je le remercie de son exposé, avec lequel je suis presque entièrement d'accord. J'ai remarqué, moi aussi, depuis longtemps, qu'une des grandes découvertes de Freud était d'étendre le domaine du langage, et de montrer que bien des choses que l'on ne considère pas généralement comme du langage, – un symptôme, une aphonie, – sont aussi du langage, ont une signification de langage.

J'ai, de même, été particulièrement heureux d'entendre Lacan [95]rapprocher le névrosé et le philosophe, ce que j'ai fait pour ma part, et ce qui est en général très mal compris. En effet, de ce rapprochement, on conclut tout de suite que le philosophe est un malade, et que dès lors on n'a plus à prendre au sérieux ce qu'il dit, alors que, si j'ai bien compris Lacan, c'est exactement le contraire qu'il faut penser, à savoir que le névrosé est un philosophe (un philosophe sans le savoir, cela va sans dire). En tout cas le névrosé est, avec le philosophe, le seul qui pose vraiment le problème de l'être. Et cela me semble extrêmement important. Cette relation entre l'expérience névrotique et l'expérience philosophique est révélatrice.

Cela dit, je voudrais poser à Lacan une question : estime-t-il que tout est langage ? L'affectif, comme tel, est-il pour lui langage ? Est-ce que, par exemple, une angoisse ressentie par le sujet est, pour lui, également, du langage ? Ou, au contraire, tout langage ne renvoie-t-il pas, d'une certaine façon, et par essence, à une chose qui n'est point langage, et qu'il veut précisément exprimer ?

Je formulerai la question d'une autre façon, mais qui revient au même, je pense, si on la comprend bien. Lacan a dit : « Le *moi* est objet », et je crois que nous sommes plusieurs ici à avoir un peu sursauté quand nous avons entendu cette formule… Or, quand le *moi* s'angoisse pour sa mort – car c'est bien le moi mortel, ce n'est pas ce sujet plus vaste, situé au-dessous de *moi* et parlant par moi qui peut

mourir – , lorsque le *moi* s'angoisse de sa mort, est-ce qu'il est un « objet » par rapport à ce sujet, qui parle en lui ?

Je ne sais si j'ai bien compris ce que Lacan a voulu dire. Mais c'est là l'unique question que je veux poser. Je l'ai présentée sous deux formes, mais, dans l'un ou l'autre cas, il s'agit de savoir si tout est langage, si l'affectif lui-même, comme tel, est langage. Cela nous amènerait à une notion que Lacan a en horreur, qui est celle de l'ineffable, ineffable qui donne sens et demeure le fondement du langage, et qui rejoint un certain sens de l'être, de la mort, c'est ce sens que le langage exprime, mais ce par quoi le langage prend sens n'est pas lui-même langage.

Dr LACAN – Alquié vient de jouer le rôle de la sirène. Il va donc falloir que je m'attache fortement au mât !

Je dirai que je ne doute pas que, au-delà du langage, il y ait de l'ineffable, mais enfin cet ineffable, puisqu'il est ineffable, pourquoi en parler ?

Je sais bien que ceci est simplement un point de départ, comparable (96)à la présentation muette, initiatrice de l'ascèse stoïcienne : on ferme la main, ou bien on l'ouvre. Je commence par la fermer. Ce qui m'importe, ce n'est pas d'épuiser une philosophie de la condition humaine ; ce qui m'importe à définir de ma position d'analyste et qui me paraît pour tous extrêmement important, c'est ce que cette position particulière, – d'où je pars et où je reviens –, met en valeur comme fondamental d'un certain rapport de l'homme avec le signifiant. Je crois que c'est là ce qui définit le champ qui nous est découvert par l'analyse, et tout ce qui est véritablement intéressé par l'analyse est dans ce champ.

Là-dessus, vous parlez de l'angoisse.

Je laisse de côté l'affectif, et tout le reste, tout à fait secondaire à mon avis. Je vais aller vraiment à ce qui est le fait de votre question et qui est pour moi, je dirai, un point d'appel, quelque chose sur quoi vous essayez de me montrer que mon terrain ne se suffit pas. (D'ailleurs je ne dis pas qu'il se suffise, j'essaie à grand-peine moi-même d'y suffire…).

Mais allez-vous me contester ceci que l'angoisse que le *moi* éprouve de sa propre mort est quelque chose où l'analyste a beaucoup à dire, tellement à dire que dans beaucoup de ces angoisses que vous dénommez « angoisse » de sa propre mort, l'analyse nous démontre que cette angoisse est un signal de la saisie du *moi* dans ce pouvoir toujours béant de s'identifier à l'autre, dans sa tentation essentielle : signal de ce qu'il lui faut faire à tout instant pour ne pas basculer dans n'importe quelle aliénation.

Qu'il y ait des gens, des gens très forts, qui arrivent à se confronter à ce que notre maître Heidegger appelle la condition indépassable, absolue et dernière, qui est justement cet être-pour-la-mort, cela me paraît justement quelque chose qui, pour la personne qui de nos jours en a parlé avec le plus d'accent, reste le fin du fin, sinon la fin de la fin d'une expérience qui ne sera peut-être pas ineffable, – car je ne crois pas que c'est ainsi que la présente Heidegger –, mais quelque chose de terminal, de très au bout de la nuit humaine, de proche d'une mutation de l'être, au moins pour nous contemporains tout engagés dans les funestes suites de la métaphysique aristotélicienne et autre.

Vous m'avez posé la question de savoir si cette angoisse était aussi un langage. Elle est certainement, dans le texte symptomatique de la névrose, signifiante. Je veux dire qu'au cours de cette répétition phasée de la question, où tourne en rond la stratégie de l'obsédé, dans ses exercices, que je viens de vous décrire, de trompe-la-mort, il faut distinguer la menace qui lui vient de l'identification paternelle, menace de la castration où il a toujours [97]le médium de la culpabilité pour composer, celui de la punition pour se racheter, et celle que constitue l'identification maternelle à l'endroit de laquelle, hors l'identification phallique génératrice de perversion, il peut se trouver sans secours, laissé tomber dans une dérive imaginaire, dont seule l'angoisse peut motiver l'arrêt.

Vous voyez bien entendu dans tout cela la présence de la mort. Mais qu'est-ce que c'est que cette mort ? Je veux dire que la pulsation imaginaire est réglée par une

scansion du signifiant, dont on voit assez la limite en ce qu'elle se résume en fin de compte à une succession de tableaux vivants. Est-ce que cela suffira au philosophe pour fonder sur l'expérience l'affirmation d'une angoisse du *moi* envers sa propre mort ? Disons seulement qu'ici la mort est désignée par son nom, que le jeu du *moi* est en lui-même un jeu angoissant, mais qu'ici en outre il est joué, accentué aux fins de produire l'angoisse comme signifiante.

M. ALQUIE – Je vous ai posé cette question parce que vous et moi assimilons précisément le névrosé au philosophe.

D^R LACAN – Nous assimilons… Enfin disons que nous pouvons en parler pendant un certain temps dans des termes qui leur sont communs.

M. ALQUIE – Mais enfin nous pouvons dire que s'il est entendu que les angoisses du névrosé se motivent d'une façon inexacte, façon que vous pouvez très bien déceler et mettre au jour, elles ont quand même pour fond une angoisse vraie. Autrement dit si le névrosé n'était pas d'abord un homme, et un homme mortel, tout le reste, à savoir le fait qu'il est angoissé parce qu'il a peur de la castration ou telle autre crainte, tout le reste ne serait même pas possible. Il me semble donc que l'angoisse névrotique a comme fond ce que j'appellerai l'angoisse vraie.

C'est pourquoi je ne pense pas qu'on puisse éliminer la question en disant : « L'angoisse vraie, cela ne nous regarde pas… » Ou alors votre but est simplement de ramener les fausses angoisses aux angoisses vraies, ce qui est possible : mais dans ce cas il vous faut seulement comprendre l'angoisse, non la guérir.

D^R LACAN – En commençant à vous répondre, à partir de la position du psychanalyste, j'ai posé un principe. Je crois qu'à se tenir à cette position, il se dégage que la mort est plus présente dans l'existence du signifiant que dans aucune expérience vécue de l'angoisse, – hors les confrontations dernières qui en restent exclues.

(98)M. MERLEAU-PONTY – À vrai dire, je n'ai pas demandé la parole. Je ne suis ni analysé, ni analyste, alors que presque tous ceux qui sont intervenus jusqu'ici étaient au moins l'un des deux ! Je suis donc sans compétence particulière pour parler, mais puisqu'on a bien voulu me donner la parole, je voudrais simplement dire ceci : c'est que l'exposé du Dr Lacan m'a absolument convaincu – comme d'ailleurs d'autres travaux de lui – au moins d'une chose : c'est que, entre le freudisme et ce qui, aujourd'hui, s'appelle psychanalyse, par exemple, aux États-Unis, entre le freudisme et cette pratique psychanalytique axée sur le renforcement du *moi*, sur l'intervention du psychanalyste, pratique qui fait « descendre la psychanalyse, je dirai, dans l'empirique, il n'y a absolument rien de commun et que, par conséquent, il est strictement nécessaire de revenir, de retourner à Freud.

Maintenant, je ne dirai peut-être pas, comme le fait le Dr Lacan, que tout soit clair dans Freud et que toute l'expression que Freud a donnée de ses pensées soit satisfaisante. Je vous avouerai que l'histoire Signorelli, à laquelle vous avez encore fait allusion, me gêne toujours. Quand on lit ce texte, comme beaucoup d'autres textes psychanalytiques, et qu'on n'est pas initié, qu'on n'a pas la pratique, ni même l'expérience, on est toujours frappé du fait que Freud, semble-t-il, veut toujours renverser les choses et ne pas les prendre comme elles apparaissent…

Ainsi, ce blocage du mot « Signorelli », je vous avouerai que c'est un fait de langage, un fait de parole. Mais de quelle parole s'agit-il ? D'un pur et simple calembour, vous l'avez dit vous-même. On pourrait en tout cas dire que le langage ne se réduit pas à des calembours, du moins chez des sujets normalement doués, et que Freud lui-même a désigné un autre langage, celui des mots d'esprit, dans ses rapports avec l'inconscient. Vous m'accorderez qu'un mot d'esprit et un calembour, c'est tout à fait différent.

Il ne suffit donc pas de dire : « Langage ». Il faudrait peut-être étudier le langage manqué, le langage réussi, l'acte manqué et l'acte réussi. Il me semble que dans ce qu'on lit de Freud en tout cas, on a plutôt affaire à l'analyse de phénomènes de déchet comme celui dont nous parlons, où les exemples ressemblent plutôt à des calembours… Est-ce que Freud a vraiment vu le langage, la parole, la fonction philosophique de la parole comme vous la voyez ? Il me semble que non. Maintenant, cela ne veut pas dire que cela n'est pas dans Freud et que vous n'avez pas raison de l'y voir.

Je tirerai de ceci une seule conclusion : il est indispensable, il est urgent que le vrai freudisme, qui repose dans les œuvres de (99)Freud et dans votre esprit, qui repose dans l'esprit de Lagache et dans l'esprit d'un certain nombre d'autres, il est urgent que ce vrai freudisme soit exprimé. Il ne l'est nulle part. Pour nous autres, qui n'avons pas passé dans le laminoir d'une analyse, il faut bien vous rendre compte que ce dont vous parlez ne ressemble pas à ce que nous trouvons dans beaucoup de textes de Freud.

Il n'y a qu'une conclusion à tirer de cela : c'est que la séance de ce soir était spécialement la bienvenue, et qu'il faut multiplier ce genre de manifestations et de publications, comme vous avez commencé de le faire dans votre revue.

Dr LACAN – Je ne saurais trop remercier Maurice Merleau-Ponty des propos bienveillants de son intervention.

Si je comprends bien son objection à l'histoire du cas Signorelli, elle gît dans ceci : c'est que, du fait du choix de la présentation du phénomène par Freud, vous mettez l'accent justement sur le côté déficit de la chose. Seulement n'oubliez pas alors que tout l'ensemble de l'ouvrage est en somme fait pour nous montrer que l'acte manqué est justement, comme je le dis depuis toujours (j'espère ne pas trop me répéter), un acte réussi, car ce que Freud nous montre, c'est, à travers le défaut de la verbalisation, ce qui se révèle de quelque chose qui est tout à fait autre, qui veut se faire entendre, et il est certain que ceci est beaucoup plus dans ce qu'il nous raconte à propos du cas Signorelli, que dans le fait localisé de l'oubli du nom, surtout si nous le réduisons à être un exemple d'une généralité qualifiée : oubli du nom. Qu'est-ce à dire ? Que ce cas particulier dans la perspective analytique débouche sur l'analyse de Freud, et que tout ce que nous en pouvons connaître le rend toujours plus significatif.

Reste à savoir pourquoi j'ai choisi cet exemple. Pourquoi en ai-je fait état, au reste, vous l'avez vu, en passant assez rapidement ? C'est parce que si vraiment, conformément à ce que j'ai dit, le signifiant par lui-même joue le rôle, non seulement de matériel, mais de structure donnant à la dynamique analytique sa portée, il est d'autant plus frappant de voir ce fait méconnu dans l'analyse, que l'œuvre de Freud en étale partout l'illustration rendue indubitable quand elle est portée au degré du schéma.

J'ai pris l'exemple de Signorelli parce qu'il est connu de tout le monde et que dans toutes les bonnes éditions il est résumé en un graphique où l'on remonte de ce « signor » jusqu'à la mort, maître absolu, par un transfert non pas même de mots, mais de phonèmes : lequel circule à partir du Bo qui se détache de Boltraffio comme

facteur commun avec Botticelli receleur de la rime, [100]pour nous conduire par la Bosnie au Her de l'Herzégovine, Herr de la Seigneurie que reconnaît la dignité du natif au médecin uni à la fatalité, et rejoindre à Trafoï le point d'appel du refoulement par la nouvelle qu'y reçut Freud du suicide d'un de ses patients (atteint d'impuissance sexuelle).

Puis-je me faire entendre en disant que c'est le côté « machine à sous » de cette présentation qui me comble ?

En d'autres termes, ce dont il s'agit pour l'instant c'est de la façon dont Freud concevait l'inconscient, des modes propres à y opérer, et de savoir si nous y sommes encore.

Si le recours au texte de Freud nous apporte le témoignage toujours renouvelé qu'il s'approfondit dans un sens toujours plus organique à mesure qu'on le commente, je dis qu'on le commente authentiquement et non pas qu'on le réduise à des sommaires, si les trésors toujours nouveaux qui se découvrent à un tel commentaire nous mènent aux vérités premières, les plus éclairantes pour notre pensée et notre pratique, je crois que vous ne réprouverez pas cette méthode.

M. HYPPOLITE. – Je voudrais d'abord m'associer aux remarques de mon ami Merleau-Ponty. Le Dr Lacan nous apprend à commenter Freud en philosophe autant qu'en médecin. Il a le mérite de redresser certaines interprétations positivistes de Freud, qui ne reconnaissent pas le sens et la portée de son œuvre. Mais le Dr Lacan, comme Socrate, nous met à la torture, il use du langage pour nous introduire dans des apories toujours nouvelles, et je ne suis jamais bien sûr de comprendre.

En particulier que signifie chez lui la notion de sujet, le rapport du sujet au moi, et le dépassement évident de ces notions relatives vers une altérité absolue ? Il y a, chez le Dr Lacan, la notion de l'Autre (avec un grand A), notion qui dépasse celle du sujet. Ce qui se révèle dans le dialogue psychanalytique, c'est, si je comprend bien, la transcendance du signifiant, le champ du symbolisme, qui telle une formidable machine (et les relations de famille sont un exemple de ce signifiant) nous happe et nous domine.

Seulement cette transcendance du signifiant, caractéristique de la vie humaine, nous oriente vers une nouvelle question inévitable. On ne peut pas penser le signifiant sans sa relation, au moins globale, au signifié. C'est cette relation dernière du signifiant au signifié que vous laissez dans l'ombre – pour

nous introduire dans cette dimension propre du signifiant où le signifié paraît s'évanouir – il n'en reste pas moins que nous sommes cette relation [101]même, comme référence suprême. Vous interprétez le symptôme en le lisant dans cette dimension du signifiant, mais cette dimension à son tour pose la question ultime du rapport au signifié. Le symptôme est un signe de signe, mais qu'est-ce que le signe en général sans l'intention dernière du sens ?

DR LACAN. – Il est certain que c'est là situation paradoxale que de parler du langage, mais seulement en apparence, si la fonction de la parole est seulement que nous y prenions place.

Personnellement je ne peux que souscrire à cette espèce de réduction que vous venez de donner en somme à ce que j'enseigne.

À la fin de tout cela, j'en suis d'accord, voyez-vous, il y a une difficulté qui est celle-ci en effet que cette relation au signifiant elle-même n'est pas purement et simplement subie, immanente. En d'autres termes, qui est signifié dans ma relation au signifiant ?

Là nous avons beaucoup de choses à dire parce que, justement, jusqu'à un certain point, le symptôme analytique est quelque chose dans cet ordre, c'est un signifiant au second degré en tant qu'il participe de cette relation au signifiant.

Vous me direz : « Là, le sujet est complètement dans l'ombre. » En effet c'est bien comme cela que je formule les choses. L'inconscient est le discours de l'Autre. Ce qui se passe se situe dans une altérité foncière. Pour autant que nous essayons de pénétrer cet au-delà dans l'analyse, nous y allons incontestablement « par procuration » puisque c'est chez le patient que nous le découvrons en tant qu'analyste, et dans le transfert en tant qu'analysé.

Si nous essayons d'aborder cet au-delà par l'expérience de la pensée que Freud a faite en découvrant dans l'inconscient le cœur de cette relation de l'homme au signifiant, je crois que là, ça n'est pas en vain que nous constatons que Freud a été amené à parler de l'instinct de mort, parce que, en fin de compte, ce signifié, qui est la

relation de l'homme au signifiant, c'est peut-être là, seulement, qu'est le lieu de son rapport, de son rapport vrai avec sa propre mort.

M. HYPPOLITE – En somme c'est ineffable !

Dr LACAN. – C'est pour cela que je n'en parle pas !

M. GASTON BERGER – En levant la séance, redisons encore nos remerciements au Dr Lacan, et nos félicitations pour avoir si brillamment défendu sa thèse et répondu à ses nombreux interlocuteurs.

Interventions sur l'exposé de J. Favez-Boutonnier : « Abandon et névrose », Société Française de Psychanalyse », La Psychanalyse, *1958, n° 4, les psychoses, pp. 318-319 et p.320*

(316)Séance du 7 mai 1957 : Mme J. FAVEZ-BOUTONIER. : Abandon et névrose

L'abandon de l'enfant par la mère a des conséquences objectives étudiées avec des méthodes d'une rigueur presque expérimentale par de nombreux observateurs (Spitz, Bowlby, Jenny Aubry). D'autre part, des psychanalystes (Germaine Guex, Charles Odier) ont décrit un type de malades atteints des névrose d'abandon, dont la vie psychique est dominée par le problème de la sécurité affective et la crainte de l'abandon. Bien que l'abandon soit réel dans le cas de l'abandonné (privé ou séparé de sa mère), et virtuel dans le cas de l' « abandonnique », dont la constitution plutôt que les événements explique la névrose, un rapprochement entre les deux types de sujets qui souffrent d'abandon s'est avéré inévitable. Le même schéma (frustration libidinale aboutissant à une avidité ambivalente inépuisable) est valable dans les deux cas, tant pour les abandonnés que pour les « abandonniens », l'existence des derniers paraissant alors être établie aussi objectivement que celle des premiers. Pourtant, si la « névrose d'abandon », n'est pas un ensemble de phénomènes réactionnels à un abandon vrai, elle n'est pas non plus une névrose au sens freudien du terme. Elle n'est pas la conséquence d'un conflit, mais d'une véritable « malformation » du moi dont une structure archaïque persiste à côté de secteurs plus évolués (Germaine Guex, *La névrose d'abandon*). Cette « malformation » n'apparaît d'ailleurs souvent qu'au cours de la cure psychanalytique. Elle ne peut être traitée par la technique habituelle, car le traitement doit être « sécurisant et revalorisant » (G. Guex).

Pourtant les états qui ont été décrits sous le nom de « névrose d'abandon » présentent un incontestable intérêt. Leur découverte est-elle due à un progrès réel des connaissances psychanalytiques, qui nous amène à l'une des limites d'utilisation de la technique classique ? Ou à un « artefact », si l'on peut dire, de la psychanalyse ? Nous inclinerions vers cette dernière hypothèse. Constatons que dans un article récent[1], l'auteur considère que l'état de dépendance, équivalent de l'état « abandonnique » correspond à une relation d'objet archaïque qui, loin d'être anormale, apparaît chez l'analysé au cours de toute analyse bien conduite (c'est-à-dire méthodiquement frustrante), qu'il s'agisse d'un malade ou d'un futur analyste (analyse didactique). Selon l'auteur de l'article, la technique classique qui fait apparaître cet état, ne peut cependant le guérir s'il s'agit du malade (qu'il faudra « gratifier » avec prudence), ni le faire disparaître complètement s'il s'agit du futur analyste.

[1] G. Reding Les états de dépendance en clinique psychanalytique, Rev fr. Psy, Janv.fév. 1957.

Quant à nous, au lieu d'accepter comme inévitable cette conséquence de la cure qui aboutit à en remettre en question les principes, nous nous demandons s'il n'y a pas plutôt lieu de chercher à quelle déviation dans la technique psychanalytique est dit cet « artefact ».

Le rapprochement que l'on établit est se référant à l'abandon entre [317]l'enfant à qui sa mère a manqué, et le patient qui ne trouve pas dans l'analyse ce qu'il y cherche, suppose une interprétation réaliste de la situation analytique qui tend à considérer la frustration que subit le patient comme réelle, et à y voir la cause de ses attitudes d' « abandonnisme », qu'il faudrait dès lors guérir par des « gratifications » non moins réelles.

Or, en refusant de se prendre au leurre des exigences du patient, le psychanalyste n'est nullement assimilable à une mère qui abandonne son enfant. Car l'analyste est *présent*, et sa présence se manifeste par des interventions verbales qui sont, pour le patient, la garantie qu'il est entendu et compris, et qu'une relation humaine valable existe entre l'analyste et lui. Si l'analyste, soucieux d'assurer la rigueur scientifique de sa technique, en arrive à substituer un ensemble de règles appliquées automatiquement, à sa présence d'esprit, la déshumanisation de la relation analytique est inévitable. On s'explique peut-être mieux ainsi pourquoi l'analyste accepte, en somme, dans le schéma « abandonnique », d'être assimilé aux nurses masquées et silencieuses qui accomplissent leur devoir strict à heures fixes dans les pouponnières, ou aux mères qui privent leur enfant du meilleur d'elles-mêmes.

Pour remédier aux réactions dites « d'abandon » qui amènent le traitement à une impasse, et pour comprendre à temps leur signification, il ne s'agit pas de remplacer un rituel par un autre, mais de rendre à la cure son dynamisme et à l'analyse son esprit.

« résumé de l'auteur ».

Discussion :

F. DOLTO. – Je voudrais rapporter l'observation d'une enfant venant des maisons d'enfants abandonnés de Juifs déportés. C'était une enfant collante, accrochant n'importe qui.

Son image du corps : c'étaient des trous au bout de tous les membres, mains, bouche, yeux, nombril. Cette enfant était une enfant-bouche de partout. Elle était nantie d'une tante qui la détestait, et qui voulait prendre la place de l'enfant au cours des séances.

Jusqu'à 5 ans, gâtée par ses parents, elle n'avait pas été abandonnée, mais la famille de son père n'aimait pas sa mère morte. L'enfant avait senti une situation d'abandon dans sa mère.

J'en viens à l'histoire de sa guérison.

La tante la mettait dans un train à l'arrêt à Saint-Lazare et l'a lâchée presque au moment où le train allait partir. L'enfant n'a pas eu la peur de mourir. La tante, se sentant coupable, avait voulu nier, minimiser l'incident.

– Et toi ?

– J'ai pensé à ceux qui auraient de la peine quand je serais morte.

– Et toi aurais-tu eu de la peine de mourir

– Non.

Cette enfant qui semblait n'avoir pas de cœur, l'a découvert en découvrant que des gens allaient manquer de quelque chose qui lui faisait [318]prendre conscience de ce qu'elle existait. Il fallait exister dans le chagrin de quelqu'un, une monitrice à laquelle elle était attachée.

Cette enfant qui n'avait pas eu de cœur est devenue charmante parce que le cœur a été réintrojecté après avoir été projeté dans la peine causée à autrui. Les abandonniques ne s'aiment plus parce qu'ils doivent disparaître pour s'aimer.

Dans les enfants infirmes du cœur, revendication latente, obsédée de la présence matérielle parce qu'elle n'avait pas la présence symbolique, le cœur.

On lui donnait à manger, mais on ne pouvait pas lui prouver qu'on l'aimait. Elle cherchait l'expérience d'être abandonnée totalement pour s'aimer.

D. LAGACHE. – […]

J.-L. LANG. – […]

J. FAVEZ-BOUTONIER. – Ce sont des événements réels qui amènent des troubles dans le développement. Le malade que vous avez en contrôle chez moi a eu des troubles de la relation maternelle. Dès qu'il y a relation duelle, votre patient vous apparaît comme disloqué. Si c'était un état de dépendance il serait sécurisé. Donc cet objet qui se retrouve dans cette relation réelle le démolit tout autant. Ce n'est donc pas un objet qu'on recherche alors qu'elle n'existe pas.

J. LACAN. – La communication de Mme Favez nous apporte de nombreux sujets de réflexion ; ce qui la situe c'est son humour, car ce qu'elle a développé sans dissimuler sa pensée, c'est sa conviction que la névrose d'abandon n'a rien d'analytique. Ce n'est pas une névrose ; c'est quelque chose qui est une référence à quelque chose de réellement basal.

C'est pourquoi on ne peut pas éliminer ce qui est pour nous prononcé de la lignée de ces carences primitives, nous ne pouvons pas éliminer cette question : Que mettre à la place ?

La névrose d'abandon est insoutenable dans la perspective analytique. La notion de relation d'objet est primordiale comme sujette à un certain développement dont on ne nous précise pas les ressorts ni les mirages. De la relation d'objet, au moins parmi nous, la critique n'est plus à faire.

(319)La notion d'objet ne peut que dénoncer son insuffisance pour ce qui est de la relation entre le psychanalysé et l'analyste. Cette critique par où pèche-t-elle ?

Il y a des objets de tous ordres qui jouent un grand rôle dans l'économie psychique. Freud distingue l'objet de la tendance. La première critique à faire qui montre le caractère grossier de la notion d'abandon : *la relation de l'homme n'est pas à tel objet mais au manque assumé comme voie du désir*, assumé comme visée du petit enfant en présence de la mère.

L'enfant appréhende le manque d'objet lié au fait que la mère désire le phallus, est introduit dans une dialectique adressée au manque d'objet. Si ce rapport de l'homme à l'objet n'était pas fondé sur la possibilité de faire surgir un objet à la place d'un autre, il n'y aurait pas de transfert analytique. Si l'analyste se fait absent ce n'est pas pour provoquer le stress, ni doser une frustration, mais pour laisser la place à l'ambiguïté fondamentale de la coexistence du réel et du symbolique. Il n'y a pas là de construction hantée par le danger de la dépendance analytique ; nous sommes au point où s'arrête la compréhension de ce qu'est l'analyse. Jung lui-même s'est arrêté de comprendre à ce point. A mettre au premier plan la distinction réelle – cette critique de la relation à l'objet implique la notion de manque d'objet chez un être qui vit dans le symbolique et le réel – cela est dangereux. Le grand succès de la névrose d'abandon n'est pas tellement auprès des jeunes analystes que chez certains malades qui y trouvent un support pour leur revendication névrotico-délirante.

Des notions aussi confuses que celles de stress ou de retour à un état archaïque n'ont pu être définies. L'état de fusion est-il compatible avec l'abandon, quel est cet état primitif ? Régression massive sous l'influence de la raideur analytique, tu l'as fait apparaître à l'être sans visage. Tout ce que nous savons d'après Spitz c'est que le visage est présent dès les premiers jours. Mais tu a restitué l'ambivalence. Cet état primitif où l'ambivalence joue un si grand rôle n'a pas été suffisamment constitué pour être suivi de façon sûre.

De la relation primitive enfant-mère on peut faire un usage valable en distinguant dans la relation enfant-mère, un symbolisme avant tout, où la présence symbolique est différente en tant qu'elle apporte quelque chose de différent du besoin. Rien de plus exemplaire que l'enfant de F. Dolto qui dans un accident qui témoigne d'un manque de soins voit s'isoler la relation symbolique de la relation réelle. La relation primitive est la relation symbolique dans laquelle s'ouvre la relation d'amour à la mère différente de la relation de satisfaction de l'enfant pendu au sein et nourri. Balancement qui fait que la frustration dans la relation d'amour est écrasée dans la saisie du sein réel. Dans le don, le sein devient symbole de don, dans le refus du don la mère, en tant que pôle symbolique devient réelle (et non pas en tant que bonne ou mauvaise mère). L'objet de satisfaction peut devenir à tout instant objet symbolique, et la mère peut devenir réelle. Il ne s'agit ni d'amour, ni de haine, mais de la perte et du manque sur le plan imaginaire.

La critique de la névrose d'abandon nous suggère des études plus poussées, et nous fait revenir à la nécessité d'articuler les rapports du sujet humain avec son objet plus qu'à une relation psychologique massive.

[320]J. FAVEZ-BOUTONIER. – Je ne crois pas à la notion de fusion primitive. Quant *à l'être sans visage ;* je ne suis pas tellement sûre que ce que montre Spitz n'est que le *schéma* du visage, très loin de ce que nous appelons un visage. Je veux dire sans traits définis, j'aurais pu dire à double visage.

Ce qui me gêne dans le relation *d'objet* c'est ce qu'il y a de vivant. Mettre cette étiquette sur tout ce qui est offert à l'homme risque d'orienter vers une solidification des choses.

Par moment dans ta façon de présenter les choses dans une phénoménologie qui s'abstient de tout ce qui est instinct, j'admire ta rectitude. Quand tu parles de désir tu te réfères à une expérience vécue du désir. Quand nous arrivons à des notions qui nous reportent à des expériences aussi lointaines de notre conscience, j'ai le sentiment que tu rapportes en l'expliquant, comme venant de l'objet mère tout ce qui se rapporte à l'instinct.

J. LACAN. – Je ne suis pas contre l'instinct. Seulement quand je parle de la relation d'objet, je parle de la relation d'objet. Le besoin de se nourrir n'est pas quelque chose d'unilinéaire. Être sevré, ne pas être sevré n'est pas seul, mais le rapport d'amour qui doit se rapporter – pourquoi pas ? – à un certain instinct.

Les phénomènes de l'inconscient que tu tenais comme allant de soi, que nous les saisissions dans le conscient, c'est faux. L'inconscient est dans le jeu des choses. La raison est là dans la façon dont se structurent les relations, mais l'enfant n'en a pas conscience.

Dans *La Science des Rêves* les pensées vivent d'abord et en elles-mêmes et le conscient y intervient pour en prendre une conscience partielle.

D. LAGACHE. – L'opposition entre l'objet et l'instinct équivaut à la relation entre sujet et objet. La faim est l'intuition de la valeur nourriture. Dans l'instinct est impliquée la relation d'objet qui est fondamentale.

J. FAVEZ-BOUTONIER. – Dans l'expérience même on ne peut pas réduire l'instinct à l'objet.

D. LAGACHE. – Oui et non. On tend vers des objets…

J. LACAN. – Mais pas vers des objets prédéterminée et typiques chez l'homme.

D. LAGACHE. – Vous aimez mieux « les relations interpersonnelles ». Clérambault dans l'érotomanie parle toujours d'objet.

J. FAVEZ-BOUTONIER. – Il y a danger que l'analyste se prenne lui-même pour un objet et se remplace par un objet.

D. LAGACHE. – L'objet n'est pas la chose.

« L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » fut prononcé à Paris le 9 mai 1957 devant le Groupe de philosophie de la Fédération des étudiants ès lettres Sorbonne. Il fut d'abord publié dans La psychanalyse *(daté du 14-26 mai 1957), 1957, n° 3, Psychanalyse et sciences de l'homme, pp. 47-81 avant de paraître en 1966, dans* Écrits, *Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien ». C'est la première publication que nous vous proposons.*

[47]L'INSTANCE DE LA LETTRE DANS L'INCONSCIENT OU LA RAISON DEPUIS FREUD

Par Jacques Lacan

> *Des enfants au maillot*
>
> O cités de la mer, je vois chez vous vos citoyens, hommes et femmes, les bras et les jambes étroitement ligotés dans de solides liens par des gens qui n'entendront point votre langage, et vous ne pourrez exhaler qu'entre vous, par des plaintes larmoyantes, des lamentations et des soupirs, vos douleurs et vos regrets de la liberté perdue. Car ceux-là qui vous ligotent ne comprendront pas votre langue, non plus que vous ne les comprendrez.
>
> (Carnets de Léonard DE VINCI, Codice Atlantico 145. r. a., trad. Louise Servicen, Gallimard, t. II, p. 400).

Si le thème de ce volume 3 de *La Psychanalyse* me commandait cette contribution, je dois cette déférence à ce qui va s'y découvrir, de l'introduire en la situant entre l'écrit et la parole : elle sera à mi-chemin.

L'écrit se distingue en effet par une prévalence du *texte,* au sens qu'on va voir prendre ici à ce facteur du discours, – ce qui y permet ce resserrement qui à mon gré ne doit laisser au lecteur d'autre sortie que son entrée, que je préfère difficile. Ce ne sera donc pas ici un écrit à mon sens.

La priorité que j'accorde à nourrir mes leçons de séminaire d'un apport à chaque fois inédit, m'a empêché jusqu'à ce jour d'en donner un tel texte, sinon pour l'une d'entre elles, quelconque au reste dans leur suite, et à quoi il ne vaut ici de se reporter que pour l'échelle de leur topique.

(48)Car l'urgence où je prends maintenant prétexte de laisser là cette visée, ne fait que recouvrir la difficulté qu'à la soutenir à l'échelle où je dois ici présenter mon enseignement, elle ne passe trop loin de la parole, dont les mesures différentes sont essentielles à l'effet de formation que je cherche.

C'est pourquoi j'ai pris ce biais d'un entretien qui me fut demandé à cet instant par le groupe de philosophie de la Fédération des étudiants ès-lettres[1], pour y prendre l'accommodation propice à mon exposé : sa généralité nécessaire trouvant à s'accorder au caractère extraordinaire de leur audience, mais son objet unique rencontrant la connivence de leur qualification commune, la littéraire, à quoi mon titre fait hommage.

Comment oublier en effet que Freud a maintenu constamment et jusqu'à sa fin l'exigence première de cette qualification pour la formation des analystes, et qu'il a désigné dans l'*universitas litterarum* de toujours le lieu idéal pour son institution[2].

Ainsi le recours au mouvement restitué à chaud de ce discours, marquait-il de surcroît, par ceux à qui je le destine, ceux à qui il ne s'adresse pas.

Je veux dire : personne de ceux qui, pour quelque fin que ce soit dans la psychanalyse, tolèrent que leur discipline se prévale de quelque fausse identité.

Vice d'habitude et tel en son effet mental que la vraie même puisse y paraître un alibi parmi les autres, dont on espère au moins que le redoublement raffiné n'échappe pas aux plus subtils.

C'est ainsi qu'on observe avec curiosité le virage qui s'amorce concernant la symbolisation et le langage dans l'*Int. J. Psychoanal.,* à grands renforts de doigts humides remuant les folios de Sapir et de Jespersen. Ces exercices sont encore novices, mais c'est surtout le ton qui n'y est pas. Un certain sérieux fait sourire à rentrer dans le véridique.

---

[1]. Le topo eut lieu le 9 mai 1957 à l'amphithéâtre Descartes à la Sorbonne et la discussion s'en poursuivit devant des pots.

[2]. Die Frage der Laienanalyse, G.W., XIV, pp. 281-283.

Et comment même un psychanalyste d'aujourd'hui ne s'y sentirait-il pas venu, à toucher à la parole, quand son expérience en reçoit son instrument, son cadre, son matériel et jusqu'au bruit de fond de ses incertitudes.

(49) I. – LE SENS DE LA LETTRE

Notre titre fait entendre qu'au delà de cette parole, c'est toute la structure du langage que l'expérience psychanalytique découvre dans l'inconscient. Mettant dès l'abord l'esprit prévenu en alerte, de ce qu'il peut avoir à revenir sur l'idée que l'inconscient n'est que le siège des instincts.

Mais cette lettre comment faut-il la prendre ici ? Tout uniment, à la lettre.

Nous désignons par lettre ce support matériel que le discours concret emprunte au langage.

Cette simple définition suppose que le langage ne se confond pas avec les diverses fonctions somatiques et psychiques qui le desservent chez le sujet parlant.

Pour la raison première que le langage avec sa structure préexiste à l'entrée qu'y fait chaque sujet à un moment de son développement mental.

Notons que les aphasies, causées par des lésions purement anatomiques des appareils cérébraux qui donnent à ces fonctions leur centre mental, s'avèrent dans leur ensemble répartir leurs déficits selon les deux versants de l'effet signifiant de ce que nous appelons ici la lettre, dans la création de la signification[3]. Indication qui s'éclairera de ce qui va suivre.

Le sujet aussi bien, s'il peut paraître serf du langage, l'est plus encore d'un discours, dans le moment universel duquel sa place est déjà inscrite à sa naissance, ne serait-ce que sous la forme de son nom propre.

[3]. Cet aspect, très suggestif à renverser la perspective de la « fonction psychologique » qui obscurcit tout en cette matière, apparaît lumineux dans l'analyse purement linguistique des deux grandes formes de l'aphasie qu'a pu ordonner l'un des chefs de la linguistique moderne, Roman Jakobson. Cf. au plus accessible de ses ouvrages, *Fundamentals of Language* (avec Morris Halle*),* Mouton and Co, 'S-Gravenhage, les chapitres I à IV de la Deuxième Partie.

La référence à l'expérience de la communauté comme à la substance de ce discours, ne résout rien. Car cette expérience prend sa dimension essentielle dans la tradition qu'instaure ce discours. Cette tradition, bien avant que le drame historique ne s'y inscrive, fonde les structures élémentaires de la culture. Et ces structures mêmes révèlent une ordination des échanges qui, fût-elle inconsciente, est inconcevable hors des permutations qu'autorise le langage.

D'où résulte qu'à la dualité ethnographique de la nature et (50)de la culture, est en passe de se substituer une conception ternaire : nature, société et culture, de la condition humaine, dont il se pourrait bien que le dernier terme se réduisît au langage, soit à ce qui distingue essentiellement la société humaine des sociétés naturelles.

Mais nous ne prendrons ici ni parti ni départ, laissant à leurs ténèbres les relations originelles du signifiant et du travail. Nous contentant, pour nous acquitter d'une pointe avec la fonction générale de la *praxis* dans la genèse de l'histoire, de relever que la société même qui aurait restauré dans son droit politique avec le privilège des producteurs, la hiérarchie causatoire des rapports de production aux superstructures idéologiques, n'a pour autant pas enfanté un esperanto dont les relations au réel socialiste eussent mis dès la racine hors de débat toute possibilité de formalisme littéraire[4].

Nous ne nous fierons quant à nous qu'aux seules prémisses, qui ont vu se confirmer leur prix de ce que le langage y a effectivement conquis dans l'expérience son statut d'objet scientifique.

Car c'est là le fait par quoi la linguistique[5] se présente en position pilote dans ce domaine autour de quoi un reclassement des sciences signale, comme il est de règle,

[4]. On se souviendra que la discussion concernant la nécessité de l'avènement d'un nouveau langage dans la société communiste a réellement eu lieu, et que Staline, pour le soulagement de ceux qui faisaient confiance à sa philosophie, l'a tranchée en ces termes : le langage n'est pas une superstructure.

[5]. La linguistique, disons-nous, c'est-à-dire l'étude des langues existantes dans leur structure et dans les lois qui s'y révèlent, – ce qui laisse en dehors la théorie des codes abstraits improprement portée à la

une révolution de la connaissance : les nécessités de la communication seules nous le faisant inscrire au chapiteau de ce volume sous le titre de « sciences de l'homme », malgré la confusion qui peut trouver à s'y couvrir.

Pour pointer l'émergence de la discipline linguistique, nous dirons qu'elle tient, comme c'est le cas de toute science au sens moderne, dans le moment constituant d'un algorithme qui la fonde. Cet algorithme est le suivant :

$$\frac{S}{s}$$

(51)qui se lit : signifiant sur signifié, le sur répondant à la barre qui en sépare les deux étages.

Le signe écrit ainsi, mérite d'être attribué à Ferdinand de Saussure, bien qu'il ne se réduise strictement à cette forme en aucun des nombreux schémas sous lesquels il apparaît dans l'impression des leçons diverses des trois cours des années 1906-07, 1908-09, 1910-11, que la piété d'un groupe de ses disciples a réunies sous le titre de *Cours de linguistique générale :* publication primordiale à transmettre un enseignement digne de ce nom, c'est-à-dire qu'on ne peut arrêter que sur son propre mouvement.

C'est pourquoi il est légitime qu'on lui rende hommage de la formalisation $\frac{S}{s}$ où se caractérise dans la diversité des écoles l'étape moderne de la linguistique.

La thématique de cette science est dès lors en effet suspendue à la position primordiale du signifiant et du signifié, comme d'ordres distincts et séparés initialement par une barrière résistante à la signification.

C'est là ce qui rendra possible une étude exacte des liaisons propres au signifiant et de l'ampleur de leur fonction dans la genèse du signifié.

Car cette distinction primordiale va bien au delà du débat concernant l'arbitraire du signe, tel qu'il s'est élaboré depuis la réflexion antique, voire de l'impasse dès la

---

rubrique de la théorie de la communication, la théorie, de constitution physicienne, dite de l'information, voire toute sémiologie plus ou moins hypothétiquement généralisée.

même époque éprouvée qui s'oppose à la correspondance bi-univoque du mot à la chose, fût-ce dans l'acte de la nomination. Ceci à l'envers des apparences qu'en donne le rôle imputé à l'index pointant un objet dans l'apprentissage par le sujet *infans* de sa langue maternelle ou dans l'emploi des méthodes scolaires dites concrètes pour l'étude des langues étrangères.

Dans cette voie les choses ne peuvent aller plus loin que de démontrer[6] qu'il n'est aucune signification qui se soutienne sinon du renvoi à une autre signification : touchant à l'extrême la remarque qu'il n'y a pas de langue existante, pour laquelle se pose la question de son insuffisance à couvrir (52)le champ du signifié, étant un effet de son existence de langue qu'elle y réponde à tous les besoins. Allons-nous serrer dans le langage la constitution de l'objet, nous n'y pourrons que constater qu'elle ne se rencontre qu'au niveau du concept, bien différent d'aucun nominatif, et que la chose, à se réduire bien évidemment au nom, se brise en le double rayon divergent de la cause où elle a pris abri en notre langue et du rien à qui elle a fait abandon de sa robe latine (*rem*).

Ces considérations, si excitantes qu'elles soient pour le philosophe, nous détournent du lieu d'où le langage nous interroge sur sa nature. Et l'on échouera à en soutenir la question, tant qu'on ne se sera pas dépris de l'illusion que le signifiant réponde à la fonction de représenter le signifié, disons mieux : que le signifiant ait à répondre de son existence au titre de quelque signification que ce soit.

Car même à se réduire à cette dernière formule, l'hérésie est la même. C'est celle qui conduit le logico-positivisme à la quête du sens du sens, du meaning of meaning comme on en dénomme, dans la langue où ses fervents s'ébrouent, l'objectif. D'où l'on constate que le texte le plus chargé de sens se résout à cette analyse en

[6]. Cf. le De magistro de saint Augustin, dont j'ai commenté le chapitre « De significatione locutionis » à mon séminaire le 23 juin 54.

d'insignifiantes bagatelles, seuls y résistant les algorithmes mathématiques qui sont eux, comme de juste, sans aucun sens[7].

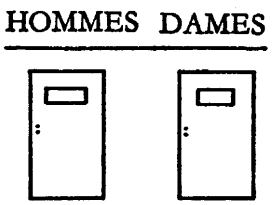
Reste que l'algorithme $\frac{S}{s}$, si nous n'en pouvions retirer que la notion du parallélisme de ses termes supérieur et inférieur, chacun pris seulement dans sa globalité, demeurerait le signe énigmatique d'un mystère total. Ce qui bien entendu n'est pas le cas.

(53)Pour saisir sa fonction je commencerai par produire l'illustration fautive par quoi l'on introduit classiquement son usage. La voici :

où l'on voit quelle faveur elle ouvre à la direction précédemment indiquée pour erronée.

Je lui en substituai pour mes auditeurs une autre, qui ne pouvait être tenue pour plus correcte que d'attiger dans la dimension incongrue à quoi le psychanalyste n'a pas encore tout à fait renoncé, dans le sentiment justifié que son conformisme n'a de prix qu'à partir d'elle. Voici cette autre :

7. Ainsi M. Richards, auteur précisément d'un ouvrage sur les procédés appropriés à cet objectif, nous en montre dans un autre l'application. Il choisit pour cela une page de Mong-Tse, Mencius pour les Jésuites : *Mencius on the mind*, ça s'appelle, vu l'objet du morceau. Les garanties apportée à la pureté de l'expérience ne le cèdent en rien au luxe de ses approches. Et le lettré expert dans le Canon traditionnel où s'insère le texte, est rencontré sur le site même de Pékin où l'essoreuse en démonstration a été transportée sans regarder aux frais.
Mais nous ne le serons pas moins, et pour moins cher, transportés, à voir s'opérer la transformation d'un bronze qui rend un son de cloche au moindre frôlement de la pensée, en une sorte de serpillière à nettoyer le tableau noir du psychologisme anglais le plus consternant. Non sans bien vite, hélas ! l'identifier à la propre méninge de l'auteur, seul reste à subsister de son objet et de lui-même après l'exhaustion accomplie du sens du sens de l'un, et du bon sens de l'autre.



où l'on voit que, sans beaucoup étendre la portée du signifiant intéressé dans l'expérience, soit en redoublant seulement l'espèce nominale par la seule juxtaposition de deux termes dont le sens complémentaire paraît devoir s'en consolider, la surprise se produit d'une précipitation du sens inattendue : dans l'image de deux portes jumelles qui symbolisent avec l'isoloir offert à l'homme occidental pour satisfaire à ses besoins naturels hors de sa maison, l'impératif qu'il semble partager avec la grande majorité des communautés primitives et qui soumet sa vie publique aux lois de la ségrégation urinaire.

Ceci n'est pas seulement pour sidérer par un coup bas le débat nominaliste, mais pour montrer comment le signifiant entre en fait dans le signifié ; à savoir sous une forme qui,[54] pour n'être pas immatérielle, pose la question de sa place dans la réalité. Car à devoir s'approcher des petites plaques émaillées qui le supportent, le regard clignotant d'un myope serait peut-être justifié à questionner si c'est bien là qu'il faut voir le signifiant, dont le signifié dans ce cas recevrait de la double et solennelle procession de la nef supérieure les honneurs derniers.

Mais nul exemple construit ne saurait égaler le relief qui se rencontre dans le vécu de la vérité. Par quoi je n'ai pas lieu d'être mécontent d'avoir forgé celui-ci : puisqu'il a réveillé chez la personne la plus digne de ma foi ce souvenir de son enfance qui, heureusement ainsi venu à ma portée, se place au mieux ici.

Un train arrive en gare. Un petit garçon et une petite fille, le frère et la sœur, dans un compartiment sont assis l'un en face de l'autre du côté où la vitre donnant sur l'extérieur laisse se dérouler la vue des bâtiments du quai le long duquel le train

stoppe : « Tiens, dit le frère, on est à Dames ! – Imbécile ! répond la sœur, tu ne vois pas qu'on est à Hommes ».

Outre en effet que les rails dans cette histoire matérialisent la barre de l'algorithme saussurien sous une forme bien faite pour suggérer que sa résistance puisse être autre que dialectique, il faudrait, c'est bien l'image qui convient, n'avoir pas les yeux en face des trous pour s'y embrouiller sur la place respective du signifiant et du signifié, et ne pas suivre de quel centre rayonnant le premier vient à refléter sa lumière dans la ténèbre des significations inachevées.

Car il va porter la Dissension, seulement animale et vouée à l'oubli des brumes naturelles, à la puissance sans mesure, implacable aux familles et harcelante aux Dieux, de la Guerre idéologique. Hommes et Dames seront dès lors pour ces enfants deux patries vers quoi leurs âmes chacune tireront d'une aile divergente, et sur lesquelles il leur sera d'autant plus impossible de pactiser qu'étant en vérité la même, aucun ne saurait céder sur la précellence de l'une sans attenter à la gloire de l'autre.

Arrêtons-nous là. On dirait l'histoire de France. Plus humaine, comme de juste, à s'évoquer ici que celle d'Angleterre, vouée à culbuter du Gros au Petit Bout de l'œuf du Doyen Swift.

Reste à concevoir quel marchepied et quel couloir l'S du signifiant, visible ici dans les pluriels dont il centre ses accueils [(55)]au delà de la vitre, doit franchir pour porter ses coudes aux canalisations par où, comme l'air chaud et l'air froid, l'indignation et le mépris viennent à souffler en deçà.

Une chose est certaine, c'est que cet accès en tout cas ne doit comporter aucune signification, si l'algorithme $\frac{S}{s}$ avec sa barre lui convient. Car l'algorithme, en tant qu'il n'est lui-même que pure fonction du signifiant, ne peut révéler qu'une structure de signifiant à ce transfert.

Or la structure du signifiant est, comme on le dit communément du langage, qu'il soit articulé.

Ceci veut dire que ses unités, d'où qu'on parte pour dessiner leurs empiètements réciproques et leurs englobements croissants, sont soumises à la double condition de se réduire à des éléments différentiels derniers et de les composer selon les lois d'un ordre fermé.

Ces éléments, découverte décisive de la linguistique, sont les *phonèmes* où il ne faut chercher aucune constance *phonétique* dans la variabilité modulatoire où s'applique ce terme, mais le système synchronique des couplages différentiels, nécessaires au discernement des vocables dans une langue donnée. Par quoi l'on voit qu'un élément essentiel dans la parole elle-même était prédestiné à se couler dans les caractères mobiles qui, Didots ou Garamonds se pressant dans les bas-de-casse, présentifient valablement ce que nous appelons la lettre, à savoir la structure essentiellement localisée du signifiant.

Avec la seconde propriété du signifiant de se composer selon les lois d'un ordre fermé, s'affirme la nécessité du substrat topologique dont le terme de chaîne signifiante dont j'use d'ordinaire, donne une approximation : anneaux dont le collier se scelle dans l'anneau d'un autre collier fait d'anneaux.

Telles sont les conditions de structure qui déterminent comme grammaire l'ordre des empiétements constituants du signifiant jusqu'à l'unité immédiatement supérieure à la phrase, – comme lexique l'ordre des englobements constituants du signifiant jusqu'à la locution verbale.

Il est aisé dans les limites où s'arrêtent ces deux entreprises d'appréhension de l'usage d'une langue de s'apercevoir que seules les corrélations du signifiant au signifiant y donnent l'étalon de toute recherche de signification, comme le marque la notion [56]*d'emploi* d'un taxième ou d'un sémantème, laquelle renvoie à des contextes du degré juste supérieur aux unités intéressées.

Mais ce n'est pas parce que les entreprises de la grammaire et du lexique s'épuisent à une certaine limite qu'il faut penser que la signification règne au delà sans partage. Ce serait une erreur.

Car le signifiant de sa nature anticipe toujours sur le sens en déployant en quelque sorte au devant de lui sa dimension. Comme il se voit au niveau de la phrase quand elle s'interrompt avant le terme significatif : Jamais je ne…, Toujours est-il…, Peut-être encore… Elle n'en fait pas moins sens, et d'autant plus oppressant qu'il se suffit à se faire attendre[8].

Mais le phénomène n'est pas différent, qui du seul recul d'un mais la faisant apparaître, belle comme la Sulamite, honnête autant que la rosière, pare et prépare la négresse pour les noces et la pauvresse pour l'encan.

D'où l'on peut dire que c'est dans la chaîne du signifiant que le sens *insiste,* mais qu'aucun de ses éléments ne *consiste* dans la signification dont il est capable au moment même.

La notion d'un glissement incessant du signifié sous le signifiant s'impose donc, – que F. de Saussure illustre d'une image qui ressemble aux deux sinuosités des Eaux supérieures et inférieures dans les miniatures des manuscrits de la Genèse. Double flux où le repère semble mince des fines raies de pluie qu'y dessinent les pointillés verticaux censés y limiter des segments de correspondance.

Toute l'expérience va là-contre, qui m'a fait parler, à un moment donné de mon séminaire sur les psychoses, des « points de capiton » requis par ce schéma pour rendre compte de la dominance de la lettre dans la transformation dramatique que le dialogue peut opérer dans le sujet[9].

Mais la linéarité que F. de Saussure tient pour constituante de la chaîne du discours, conformément à son émission par une (57)seule voix et à l'horizontale où elle s'inscrit dans notre écriture, si elle est nécessaire en effet, n'est pas suffisante. Elle ne

[8]. Ce en quoi l'hallucination verbale, à revêtir cette forme, parfois nous ouvre une porte de communication, jusqu'ici manquée d'être inaperçue, avec la structure freudienne de la psychose (Séminaire de l'année 55-56).

[9]. Nous l'avons fait le 6 juin 56 sur l'exemple de la première scène *d'Athalie*, dont nous avouons qu'une allusion jetée comme en passant dans le *New Statesman and Nation* par un critique *high brow* à la « haute putasserie », des héroïnes de Racine, n'y fut pas étrangère, en nous incitant à renoncer à la référence aux drames sauvages de Shakespeare, devenue compulsionnelle dans les milieux analytiques où elle joue le rôle de la savonnette à vilain du philistinisme.

s'impose à la chaîne du discours que dans la direction où elle est orientée dans le temps, y étant même prise comme facteur signifiant dans toutes les langues où : [Pierre bat Paul] renverse son temps à inverser ses termes.

Mais il suffit d'écouter la poésie, ce qui peut-être n'était pas le cas de F. de Saussure, pour que s'y fasse entendre une polyphonie et que tout discours s'avère s'aligner sur les plusieurs portées d'une partition.

Nulle chaîne signifiante en effet qui ne soutienne comme appendu à la ponctuation de chacune de ses unités tout ce qui s'articule de contextes attestés, à la verticale, si l'on peut dire, de ce point.

C'est ainsi que pour reprendre notre mot : arbre, non plus dans son isolation nominale, mais au terme d'une de ces ponctuations, nous verrons que ce n'est pas seulement à la faveur du fait que le mot barre est son anagramme, qu'il franchit celle de l'algorithme saussurien.

Car décomposé dans le double spectre de ses voyelles et de ses consonnes, il appelle avec le robre et le platane les significations dont il se charge sous notre flore, de force et de majesté. Drainant tous les contextes symboliques où il est pris dans l'hébreu de la Bible, il dresse sur une butte sans frondaison l'ombre de la croix. Puis se réduit à l'Y majuscule du signe de la dichotomie qui, sans l'image historiant l'armorial, ne devrait rien à l'arbre, tout généalogique qu'il se dise. Arbre circulatoire, arbre de vie du cervelet, arbre de Saturne ou de Diane, cristaux précipités en un arbre conducteur de la foudre, est-ce votre figure qui trace notre destin dans l'écaille passée au feu de la tortue, ou votre éclair qui fait surgir d'une innommable nuit cette lente mutation de l'être dans l' **Ἓν Πάντα** du langage :

Non ! dit l'Arbre, il dit : Non ! dans l'étincellement

De sa tête superbe

vers que nous tenons pour aussi légitimes à être entendus dans les harmoniques de l'arbre que leur revers :

Que la tempête traite universellement

Comme elle fait une herbe.

(58)Car cette strophe moderne s'ordonne selon la même loi du parallélisme du signifiant, dont le concert régit la primitive geste slave et la poésie chinoise la plus raffinée.

Comme il se voit dans le commun mode de l'étant où sont choisis l'arbre et l'herbe, pour qu'y adviennent les signes de contradiction du : dire « Non ! » et du : traiter comme, et qu'à travers le contraste catégorique du particularisme de la *superbe* à *l'universellement* de sa réduction, s'achève dans la condensation de la tête et de la tempête l'indiscernable étincellement de l'instant éternel.

Mais tout ce signifiant, dira-t-on, ne peut opérer qu'à être présent dans le sujet. C'est bien à quoi je satisfais en supposant qu'il est passé à l'étage du signifié.

Car ce qui importe n'est pas que le sujet en sache peu ou prou. (HOMMES et DAMES seraient-ils écrits dans une langue inconnue du petit garçon et de la petite fille que leur querelle n'en serait que plus exclusivement querelle de mots, mais non moins prête pour autant à se charger de signification).

Ce que cette structure de la chaîne signifiante découvre, c'est la possibilité que j'ai, justement dans la mesure où sa langue m'est commune avec d'autres sujets, c'est-à-dire où cette langue existe, de m'en servir pour signifier *tout autre chose* que ce qu'elle dit. Fonction plus digne d'être soulignée dans la parole que celle de déguiser la pensée (le plus souvent indéfinissable) du sujet : à savoir celle d'indiquer la place de ce sujet dans la recherche du vrai.

Il me suffit en effet de planter mon arbre dans la locution : grimper à l'arbre, voire de projeter sur lui l'éclairage narquois qu'un contexte de description donne au mot : arborer, pour ne pas me laisser emprisonner dans un quelconque *communiqué* des faits, si officiel soit-il, et, si je sais la vérité, la faire entendre malgré toutes les censures *entre les lignes* par le seul signifiant que peuvent constituer mes acrobaties à travers les branches de l'arbre, provocantes jusqu'au burlesque ou seulement sensibles à un œil exercé, selon que je veux être entendu de la foule et de quelques-uns.

La fonction proprement signifiante qui se dépeint ainsi dans le langage, a un nom. Ce nom, nous l'avons appris dans notre grammaire enfantine à la page finale où l'ombre de Quintilien, reléguée en un fantôme de chapitre pour faire entendre (59)d'ultimes considérations sur le style, semblait précipiter sa voix sous la menace du crochet.

C'est parmi les figures de style ou tropes, d'où nous vient le verbe : trouver, que ce nom se trouve en effet. Ce nom, c'est la *métonymie.*

Dont nous nous souviendrons seulement l'exemple qui en était donné : trente voiles. Car l'inquiétude qu'il provoquait en nous de ce que le mot bateau qui s'y cache, semblât y dédoubler sa présence d'avoir pu, au ressassement même de cet exemple, emprunter son sens figuré, – voilait moins ces illustres voiles que la définition qu'elles étaient censées illustrer.

La partie prise pour le tout, nous disions-nous en effet, si la chose est à prendre au réel, ne nous laisse guère d'idée de ce qu'il faut entendre de l'importance de la flotte que ces trente voiles pourtant sont censées évaluer : qu'un navire n'ait qu'une voile est en effet le cas le moins commun.

À quoi se voit que la connexion du navire et de la voile n'est pas ailleurs que dans le signifiant, et que c'est dans le *mot à mot* de cette connexion que s'appuie la métonymie[10].

---

[10]. Nous rendons hommage ici à ce que nous devons en cette formulation à M. Roman Jakobson, nous entendons à ses travaux où un psychanalyste trouve à tout instant à structurer son expérience, et qui rendent superflues les « communications personnelles » dont nous pouvons faire état autant que quiconque.
On reconnaît en effet dans cette forme oblique d'allégeance le style de ce couple immortel : Rosenkranz et Guldenstein, dont le dépareillage est impossible, fût-ce par l'imperfection de leur destin, car il dure par le même procédé que le couteau de Jeannot, et pour la raison même dont Goethe louait Shakespeare d'en avoir présenté le personnage en leur doublet : ils sont à eux seuls la *Gesellschaft* tout entière, la Société tout court *(Wilhem* Meisters Lehrjahre, Ed. Trunz, Christian Wegner Verlag, Hamburg, V 5, p. 299) (a).
Qu'on sache gré dans ce contexte à l'auteur des Some remarks on the role of speech in psycho-analytic technique (I. J. P., nov.-déc. 1956, XXXVII, 6, p. 467), d'avoir pris soin de souligner qu'elles sont « basées sur » un travail de 1952. On s'explique ainsi en effet que rien n'y soit assimilé des travaux parus depuis et que l'auteur pourtant n'ignore pas puisqu'il me cite comme leur éditeur (*sic.* Je sais ce que veut dire editor).

Nous en désignerons le premier versant du champ effectif que le signifiant constitue, pour que le sens y prenne place.

Disons l'autre. C'est la *métaphore*. Et tout de suite allons à l'illustrer : le dictionnaire Quillet m'a paru propre à en fournir un échantillon qui ne fût pas suspect d'être sélectionné, et je [60]n'en cherchai pas plus loin la farce que le vers bien connu de Victor Hugo :

Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse…

sous l'aspect duquel je présentai la métaphore au temps venu de mon séminaire sur les psychoses.

Disons que la poésie moderne et l'école surréaliste, nous ont fait faire ici un grand pas, en démontrant que toute conjonction de deux signifiants serait équivalente pour constituer une métaphore, si la condition du plus grand disparate des images signifiées, n'était exigée pour la production de l'étincelle poétique, autrement dit pour que la création métaphorique ait lieu.

Certes cette position radicale se fonde sur une expérience dite de l'écriture automatique, qui n'aurait pas été tentée sans l'assurance que ses pionniers prenaient de la découverte freudienne. Mais elle reste marquée de confusion parce que la doctrine en est fausse.

L'étincelle créatrice de la métaphore ne jaillit pas de la mise en présence de deux images, c'est-à-dire de deux signifiants également actualisés. Elle jaillit entre deux signifiants dont l'un s'est substitué à l'autre en prenant sa place dans la chaîne signifiante, le signifiant occulté restant présent de sa connexion (métonymique) au reste de la chaîne.

Un mot pour un autre, telle est la formule de la métaphore, et si vous êtes poète, vous produirez, à vous en faire un jeu, un jet continu, voire un tissu éblouissant de

(a) Il faudrait distiller tout le passage de Goethe : Dieses *leise Auftreten,* dieses Schmiegen und Biegen, dies Jasagen, Streicheln und Schmeicheln, diese Behendigkeit, dies Schwänzeln, diese Allheit und Leerheit, diese rechtliche Schurkerei, diese Unfähigkeit, wie kann sie durch einen Menschen ausgedruckt werden ? Es sollten ihrer wenigstens ein Dutzend sein, wenn man sie haben könnte ; denn sie sind bloss in Gesellschaft etwas, sie sind die Gesellschaft…

métaphores. N'en obtenant en outre l'effet d'ébriété du dialogue que Jean Tardieu a composé sous ce titre, que de la démonstration qui s'y opère de la superfluité radicale de toute signification pour une représentation parfaitement convaincante de la comédie bourgeoise.

Dans le vers de Hugo, il est manifeste qu'il ne jaillit pas la moindre lumière de l'attestation qu'une gerbe ne soit pas avare ni haineuse, pour la raison qu'il n'est pas question qu'elle ait le mérite plus que le démérite de ces attributs, l'un et l'autre étant avec elle propriétés de Booz qui les exerce à disposer d'elle, sans lui faire part de ses sentiments.

Si sa gerbe renvoie à Booz, comme c'est bien le cas pourtant, c'est de se substituer à lui dans la chaîne signifiante, à la place même qui l'attendait d'être exhaussée d'un degré par le déblaiement de l'avarice et de la haine. Mais dès lors c'est de [(61)]Booz aussi que la gerbe a fait cette place nette, rejeté qu'il est maintenant dans les ténèbres du dehors où l'avarice et la haine l'hébergent dans le creux de leur négation.

Mais une fois que *sa* gerbe a ainsi usurpé sa place, Booz ne saurait y revenir, le mince fil du petit *sa* qui l'y rattache, y étant un obstacle de plus à lier ce retour d'un titre de possession qui le retiendrait au sein de l'avarice et de la haine. Sa générosité affirmée se voit réduite à *moins que rien* par la munificence de la gerbe qui, d'être prise à la nature, ne connaît pas notre réserve et nos rejets, et même dans son accumulation reste prodigue pour notre aune.

Mais si dans cette profusion le donateur a disparu avec le don, c'est pour resurgir dans ce qui entoure la figure où il s'est annihilé. Car c'est le rayonnement de la fécondité, – qui annonce la surprise que célèbre le poème, à savoir la promesse que le vieillard va recevoir dans un contexte sacré de son avènement à la paternité.

C'est donc entre le signifiant du nom propre d'un homme et celui qui l'abolit métaphoriquement, que se produit l'étincelle poétique, ici d'autant plus efficace à réaliser la signification de la paternité qu'elle reproduit l'événement mythique où

Freud a reconstruit le cheminement, dans l'inconscient de tout homme, du mystère paternel.

La métaphore moderne n'a pas une autre structure. Par quoi cette jaculation :

L'amour est un caillou riant dans le soleil,

recrée l'amour dans une dimension que j'ai pu dire me paraître tenable, contre son glissement toujours imminent dans le mirage d'un altruisme narcissique.

On voit que la métaphore se place au point précis où le sens se produit dans le non-sens, c'est-à-dire à ce passage dont Freud a découvert que, franchi à rebours, il donne lieu à ce mot qui en français est « le mot » par excellence, le mot qui n'y a pas d'autre patronage que le signifiant de l'esprit[11], et où se (62)touche que c'est sa destinée même que l'homme met au défi par la dérision du signifiant.

Mais pour y revenir d'ici, que trouve l'homme dans la métonymie, si ce doit être plus que le pouvoir de tourner les obstacles de la censure sociale ? Cette forme qui donne son champ à la vérité dans son oppression, ne manifeste-t-elle pas quelque servitude inhérente à sa présentation ?

On lira avec profit le livre où Léo Strauss, de la terre classique à offrir son asile à ceux qui ont choisi la liberté, médite sur les rapports de l'art d'écrire à la persécution[12]. En y serrant au plus près la sorte de connaturalité qui noue cet art à cette condition, il laisse apercevoir ce quelque chose qui impose ici sa forme, dans l'effet de la vérité sur le désir.

Mais ne sentons-nous pas depuis un moment que d'avoir suivi les chemins de la lettre pour rejoindre la vérité freudienne, nous brûlons, son feu prenant de partout.

Certes la lettre tue, dit-on, quand l'esprit vivifie. Nous n'en disconvenons pas, ayant eu à saluer quelque part ici une noble victime de l'erreur de chercher l'esprit dans la lettre, mais nous demandons aussi comment sans la lettre l'esprit vivrait. Les

---

[11]. C'est bien l'équivalent du terme allemand du Witz dont Freud a marqué la visée de son 3e ouvrage fondamental sur l'inconscient. La difficulté bien plus grande de trouver cet équivalent en anglais, est instructive : le wit, alourdi de la discussion qui va de Davenant et de Hobbes à Pope et à Addison, y laissant ses vertus essentielles à l'humour qui est autre chose. Reste le pun, trop étroit pourtant.

[12]. *Persecution and the art of Writing* by Léo Strauss, The free Press, Glencoë, Illinois.

prétentions de l'esprit pourtant demeureraient irréductibles, si la lettre n'avait fait la preuve qu'elle produit tous ses effets de vérité dans l'homme, sans que l'esprit ait le moins du monde à s'en mêler.

Cette révélation, c'est à Freud qu'elle s'est faite, et sa découverte, il l'a appelée l'inconscient.

II. – LA LETTRE DANS L'INCONSCIENT

L'œuvre complète de Freud nous présente une page sur trois de références philologiques, une page sur deux d'inférences logiques, partout une appréhension dialectique de l'expérience, l'analytique langagière y renforçant encore ses proportions à mesure que l'inconscient y est plus directement intéressé.

C'est ainsi que dans la science des rêves il ne s'agit à toutes les pages que de ce que nous appelons la lettre du discours, dans sa texture, dans ses emplois, dans son immanence à la matière en cause. Car cet ouvrage ouvre avec l'œuvre sa route royale à l'inconscient. Et nous en sommes avertis par Freud, dont la confidence surprise quand il lance ce livre vers nous aux premiers (63)jours de ce siècle[13], ne fait que confirmer ce qu'il a proclamé jusqu'au bout : dans ce va-tout de son message est le tout de sa découverte.

La première clause articulée dès le chapitre liminaire, parce que l'exposé n'en peut souffrir le retard, c'est que le rêve est un rébus. Et Freud de stipuler qu'il faut l'entendre comme j'ai dit d'abord, à la lettre. Ce qui tient à l'instance dans le rêve de cette même structure littérante (autrement dit phonématique) où s'articule et s'analyse le signifiant dans le discours. Telles les figures hors nature du bateau sur le toit ou de l'homme à tête de virgule expressément évoquées par Freud, les images du rêve ne sont à retenir que pour leur valeur de signifiant, c'est-à-dire pour ce qu'elles permettent d'épeler du « proverbe » proposé par le rébus du rêve. Cette structure

[13]. Cf. la correspondance, nommément les n° 107 et 119, des lettres choisies par ses éditeurs.

du langage qui rend possible l'opération de la lecture est au principe de la *signifiance du rêve,* de la *Traumdeutung.*

Freud exemplifie de toutes les manières que cette valeur de signifiant de l'image n'a rien à faire avec sa signification, mettant en jeu les hiéroglyphes de l'Égypte où il serait bouffon de déduire de la fréquence du vautour qui est un *aleph* ou du poussin qui est un *vau* à signaler une forme du verbe être et les pluriels, que le texte intéresse si peu que ce soit ces spécimens ornithologiques. Freud trouve à se repérer à certains emplois du signifiant dans cette écriture, qui sont effacés dans la nôtre, tel l'emploi de déterminatif, ajoutant l'exposant d'une figure catégorique à la figuration littérale d'un terme verbal, mais c'est pour mieux nous ramener au fait que nous sommes dans l'écriture où même le prétendu « idéogramme » est une lettre.

Mais il n'est pas besoin de la confusion courante sur ce terme pour que dans l'esprit du psychanalyste qui n'a aucune formation linguistique, le préjugé prévale d'un symbolisme qui se dérive de l'analogie naturelle, voire de l'image coaptative de l'instinct. Tellement que, hors de l'école française qui y pare, c'est sur la ligne : voir dans le marc de café n'est pas lire dans les hiéroglyphes, qu'il me faut rappeler à ses principes une technique dont rien ne saurait justifier les voies hors la visée de l'inconscient.

Il faut dire que ceci n'est reçu qu'avec peine et que le vice [(64)]mental dénoncé plus haut jouit d'une telle faveur qu'on peut s'attendre à ce que le psychanalyste d'aujourd'hui admette qu'il décode, avant que de se résoudre à faire avec Freud les stations nécessaires (tournez à la statue de Champollion, dit le guide) pour comprendre qu'il déchiffre : ce qui s'en distingue par le fait qu'un cryptogramme n'a toutes ses dimensions que lorsque c'est celui d'une langue perdue.

Faire ces stations, ce n'est pourtant que continuer dans la *Traumdeutung.*

L'Enstellung, traduite transposition, où Freud montre la précondition générale de la fonction du rêve, c'est ce que nous avons désigné plus haut avec Saussure comme le

glissement du signifié sous le signifiant, toujours en action (inconsciente, remarquons-le) dans le discours.

Mais les deux versants de l'incidence du signifiant sur le signifié s'y retrouvent.

La *Verdichtung,* condensation, c'est la structure de surimposition des signifiants où prend son champ la métaphore, et dont le nom pour condenser en lui-même la *Dichtung* indique la connaturalité du mécanisme à la poésie, jusqu'au point où il enveloppe la fonction proprement traditionnelle de celle-ci.

La *Verschiebung* ou déplacement, c'est plus près du terme allemand ce virement de la signification que la métonymie démontre et qui, dès son apparition dans Freud, est présenté comme le moyen de l'inconscient le plus propre à déjouer la censure.

Qu'est-ce qui distingue ces deux mécanismes, qui jouent dans le travail du rêve, *Traumarbeit,* un rôle privilégié, de leur homologue fonction dans le discours ? – Rien, sinon une condition imposée au matériel signifiant, dite *Rücksicht auf Darstellbarkeit* qu'il faut traduire par : égard aux moyens de la mise en scène (la traduction par : rôle de la possibilité de figuration étant ici par trop approximative). Mais cette condition constitue une limitation qui s'exerce à l'intérieur du système de l'écriture, loin qu'elle le dissolve en une sémiologie figurative où il rejoindrait les phénomènes de l'expression naturelle. On pourrait probablement éclairer par là les problèmes de certains modes de pictographie, qu'on n'est pas autorisé, du seul fait qu'ils aient été abandonnés comme imparfaits dans l'écriture, à considérer comme des stades évolutifs. Disons que le rêve est semblable (65)à ce jeu de salon où l'on doit, sur la sellette, donner à deviner aux spectateurs un énoncé connu ou sa variante par le seul moyen d'une mise en scène muette. Que le rêve dispose de la parole n'y change rien vu que pour l'inconscient elle n'est qu'un élément de mise en scène comme les autres. C'est justement quand le jeu et aussi bien le rêve se heurteront au manque de matériel taxiématique pour représenter les articulations logiques de la causalité, de la contradiction, de l'hypothèse, etc., qu'ils feront la preuve que l'un et l'autre ils sont affaire d'écriture et non de pantomime. Les procédés subtils que le rêve s'avère

employer pour représenter néanmoins ces articulations logiques, de façon beaucoup moins artificielle que le jeu n'y pare d'ordinaire, sont dans Freud, l'objet d'une étude spéciale où se confirme une fois de plus que le travail du rêve suit les lois du signifiant.

Le reste de l'élaboration est désigné par Freud comme secondaire, ce qui prend sa valeur de ce dont il s'agit : fantasmes ou rêves diurnes, *Tagtraum* pour employer le terme dont Freud préfère se servir pour les situer dans leur fonction d'accomplissement du désir *(Wunscherfüllung).* Leur trait distinctif, étant donné que ces fantasmes peuvent rester inconscients, est donc bien leur signification. Or de ceux-ci Freud nous dit que leur place dans le rêve est ou bien d'y être repris à titre d'éléments signifiants pour l'énoncé de la pensée inconsciente *(Traumgedanke), – ou* bien de servir à l'élaboration secondaire ici en question, c'est-à-dire à une fonction, dit-il, qu'il n'y a pas lieu de distinguer de la pensée vigile *(von unserem wachen Denken nicht zu unterscheiden).* On ne peut donner une meilleure idée des effets de cette fonction que de la comparer à des plaques de badigeon, qui de ci de là reportées au pochoir, tendraient à faire rentrer dans l'apparence d'un tableau à sujets les clichés plutôt rébarbatifs en eux-mêmes du rébus ou des hiéroglyphes.

Je m'excuse de paraître épeler moi-même le texte de Freud ; ce n'est pas seulement pour montrer ce que l'on gagne à simplement n'y pas retrancher. C'est pour pouvoir situer sur des repères premiers, fondamentaux et jamais révoqués ce qui s'est passé dans la psychanalyse.

Dès l'origine on a méconnu le rôle constituant du signifiant dans le statut que Freud fixait à l'inconscient d'emblée et sous les modes formels les plus précis.

(66)Ceci pour une double raison dont la moins aperçue naturellement est que cette formalisation ne suffisait pas à elle seule à faire reconnaître l'instance du signifiant, car elle était à la parution de la *Traumdeutung,* très en avance sur les formalisations de la linguistique auxquelles on pourrait sans doute démontrer qu'elle a, par son seul pesant de vérité, frayé la voie.

La seconde raison n'est après tout que l'envers de la première, car si les psychanalystes furent exclusivement fascinés par les significations révélées dans l'inconscient, c'est qu'elles tiraient leur attrait le plus secret de la dialectique qui semblait leur être immanente.

J'ai montré pour mon séminaire que c'est dans la nécessité de redresser les effets toujours s'accélérant de cette partialité que se comprennent les revirements apparents, ou pour mieux dire les coups de barre, que Freud, à travers son soin premier d'assurer la survie de sa découverte avec les premiers remaniements qu'elle imposait aux connaissances, a cru devoir donner en cours de route à sa doctrine.

Car dans le cas où il était, je le répète, de n'avoir rien qui répondant à son objet fût au même niveau de maturation scientifique, – du moins n'a-t-il pas failli à maintenir cet objet à la mesure de sa dignité ontologique.

Le reste fut l'affaire des dieux et a couru de telle sorte que l'analyse prend aujourd'hui ses repères dans ces formes imaginaires que je viens de montrer comme dessinées en réserve sur le texte qu'elles mutilent, – et que c'est sur elles que la visée de l'analyste s'accommode : les mêlant dans l'interprétation du rêve à la libération visionnaire de la volière hiéroglyphique, et cherchant plus généralement le contrôle de l'exhaustion de l'analyse dans une sorte de *scanning*[14] de ces formes où qu'elles apparaissent, dans l'idée qu'elles sont les témoins de l'exhaustion des régressions autant que du remodelage de la « relation d'objet » où le sujet est censé se typifier.

La technique qui se réclame de telles positions, peut être fertile en effets divers, fort difficiles à critiquer derrière l'égide thérapeutique. Mais une critique interne peut se dégager d'une discordance flagrante entre le mode opératoire, dont cette technique s'autorise, – à savoir la règle analytique dont tous (67)les instruments, à partir de la « libre association », se justifient de la conception de l'inconscient de son inventeur –, et la méconnaissance complète qui y règne de cette conception de

[14]. On sait que c'est le procédé par où une recherche s'assure de son résultat par exploration mécanique de l'extension entière du champ de son objet.

l'inconscient. Ce dont ses tenants les plus tranchants croient être quittes d'une pirouette : la règle analytique doit être observée d'autant plus religieusement qu'elle n'est que le fruit d'un heureux hasard. Autrement dit, Freud n'a jamais bien su ce qu'il faisait.

Le retour au texte de Freud montre au contraire la cohérence absolue de sa technique à sa découverte en même temps qu'elle permet de placer ses procédés à leur rang.

C'est pourquoi toute rectification de la psychanalyse impose de revenir à la vérité de cette découverte, impossible à obscurcir dans son moment originel.

Car dans l'analyse du rêve, Freud n'entend pas nous donner autre chose que les lois de l'inconscient dans leur extension la plus générale. Une des raisons pour lesquelles le rêve y était le plus propice, c'est justement, Freud nous le dit, qu'il ne révèle pas moins ces lois chez le sujet normal que chez le névrosé.

Mais dans un cas comme dans l'autre, l'efficience de l'inconscient ne s'arrête pas au réveil. L'expérience psychanalytique n'est pas autre chose que d'établir que l'inconscient ne laisse aucune de nos actions hors de son champ. Sa présence dans l'ordre psychologique, autrement dit dans les fonctions de relation de l'individu, mérite pourtant d'être précisée : elle n'est nullement coextensive à cet ordre, car nous savons que, si la motivation inconsciente se manifeste aussi bien dans des effets psychiques conscients que dans des effets psychiques inconscients, inversement c'est un rappel élémentaire que de faire remarquer qu'un grand nombre d'effets psychiques que le terme d'inconscient, au titre d'exclure le caractère de la conscience, désigne légitimement, n'en sont pas moins sans aucun rapport de leur nature avec l'inconscient au sens freudien. Ce n'est donc que par un abus de terme que l'on confond psychique et inconscient en ce sens, et qu'on qualifie ainsi de psychique un effet de l'inconscient sur le somatique par exemple.

Il s'agit donc de définir la topique de cet inconscient. Je dis que c'est celle-là même que définit l'algorithme :

$$\frac{S}{s}$$

(68)Ce qu'il nous a permis de développer de l'incidence du signifiant sur le signifié, s'accommode de sa transformation en :

$$f(S)\frac{1}{s}.$$

C'est de la coprésence non seulement des éléments de la chaîne signifiante horizontale, mais de ses attenances verticales, dans le signifié, que nous avons montré les effets, répartis selon deux structures fondamentales dans la métonymie et dans la métaphore. Nous pouvons les symboliser par :

$$f(S...S')S \sim S(-)s\,,$$

soit la structure métonymique, indiquant que c'est la connexion du signifiant au signifiant, qui permet l'élision par quoi le signifiant installe le manque de l'être dans la relation d'objet, en se servant de la valeur de renvoi de la signification pour l'investir du désir visant ce manque qu'il supporte. Le signe – placé entre ( ) manifestant ici le maintien de la barre –, qui dans l'algorithme premier marque l'irréductibilité où se constitue dans les rapports du signifiant au signifié, la résistance de la signification[15].

Voici maintenant :

$$f(\frac{S'}{S})S \sim S(+)s\,,$$

la structure métaphorique, indiquant que c'est dans la substitution du signifiant au signifiant que se produit un effet de signification qui est de poésie ou de création, autrement dit d'avènement de la signification en question[16]. Le signe + placé entre ( ) manifestant ici le franchissement de la barre – et la valeur constituante de ce franchissement pour l'émergence de la signification.

[15]. Le signe ~ désigne ici l'équivalence.

[16]. S' désignant dans le contexte le terme productif de l'effet signifiant (ou signifiance), on voit que ce terme est latent dans la métonymie, patent dans la métaphore.

Ce franchissement exprime la condition de passage du signifiant dans le signifié dont j'ai marqué plus haut le moment en le confondant provisoirement avec la place du sujet (p. 58, 3e et 4e part.).

C'est la fonction du sujet, ainsi introduite, à laquelle il faut (69)maintenant nous arrêter, parce qu'elle est au point crucial de notre problème.

Je pense, donc je suis (cogito ergo sum), n'est pas seulement la formule où se constitue avec l'apogée historique d'une réflexion sur les conditions de la science, la liaison à la transparence du sujet transcendantal de son affirmation existentielle.

Peut-être ne suis-je qu'objet et mécanisme (et donc rien de plus que phénomène), mais assurément en tant que je le pense, je suis – absolument. Sans doute les philosophes avaient apporté là d'importantes corrections, et nommément que dans cela qui pense *(cogitans)* je ne fais jamais que me constituer en objet *(cogitatum).* Il reste qu'à travers cette épuration extrême du sujet transcendantal, ma liaison existentielle à son projet semble irréfutable, au moins sous la forme de son actualité, et que :

« cogito ergo sum » ubi cogito, ibi sum,

surmonte l'objection.

Bien entendu ceci me limite à n'être là dans mon être que dans la mesure où je pense que je suis dans ma pensée ; dans quelle mesure je le pense vraiment, ceci ne regarde que moi, et, si je le dis, n'intéresse personne[17].

L'éluder pourtant sous le prétexte de ses semblants philosophiques, est simplement faire preuve d'inhibition. Car la notion de sujet est indispensable au maniement d'une science comme la stratégie au sens moderne, dont les calculs excluent tout « subjectivisme ».

C'est aussi s'interdire l'accès à ce qu'on peut appeler l'univers de Freud, comme on dit l'univers de Copernic. C'est bien en effet à la révolution dite copernicienne que

[17].Tout autrement en est-il si, posant par exemple une question comme : « Pourquoi des philosophes ? », je me fais plus candide que nature, puisque je pose non seulement la question que les philosophes se posent depuis toujours, mais celle à quoi peut-être ils s'intéressent le plus.

Freud lui-même comparait sa découverte, soulignant qu'il y allait une fois de plus de la place que l'homme s'assigne au centre d'un univers.

La place que j'occupe comme sujet de signifiant est-elle, par rapport à celle que j'occupe comme sujet du signifié, concentrique ou excentrique, voilà la question ?

Il ne s'agit pas de savoir si je parle de moi de façon conforme à ce que je suis, mais si, quand j'en parle, je suis le même que [70]celui dont je parle. Et il n'y a ici aucun inconvénient à faire intervenir le terme de pensée. Car Freud désigne de ce terme les éléments en jeu dans l'inconscient ; c'est-à-dire dans les mécanismes signifiants que je viens d'y reconnaître.

Il n'en reste pas moins que le *cogito* philosophique est au foyer de ce mirage qui rend l'homme moderne si sûr d'être soi dans ses incertitudes sur lui-même, voire à travers la méfiance qu'il a pu apprendre dès longtemps à pratiquer quant aux pièges de l'amour-propre.

Aussi bien si, retournant contre la nostalgie qu'elle sert l'arme de la métonymie, je me refuse à chercher aucun sens au delà de la tautologie, et si, au nom de « la guerre est la guerre » et « un sou est un sou », je me décide à n'être que ce que je suis, comment ici me détacher de cette évidence que je suis dans cet acte même ?

Non moins qu'à me porter à l'autre pôle métaphorique de la quête signifiante et me vouer à devenir ce que je suis, à venir à l'être, – je ne puis douter qu'à m'y perdre même, j'y suis.

Or c'est sur ces points mêmes, où l'évidence va être subvertie par l'empirique, que gît le tour de la conversion freudienne.

Ce jeu signifiant de la métonymie et de la métaphore, jusque et y compris sa pointe active qui clavette mon désir sur un refus du signifiant ou sur un manque de l'être, et noue mon sort à la question de mon destin, ce jeu se joue, jusqu'à ce que la partie soit levée, dans son inexorable finesse, là où je ne suis pas parce que je ne peux pas m'y situer.

C'est-à-dire que c'est peu de ces mots dont j'ai pu interloquer un instant mes auditeurs : je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas. Mots qui à toute oreille suspendue rendent sensible dans quelle ambiguïté de furet fuit sous nos prises l'anneau du sens sur la ficelle verbale.

Ce qu'il faut dire, c'est : je ne suis pas, là où je suis le jouet de ma pensée ; je pense à ce que je suis, là où je ne pense pas penser.

Ce mystère à deux faces rejoint ce fait que la vérité ne s'évoque que dans cette dimension d'alibi, par où tout « réalisme » dans la création prend sa vertu de la métonymie, comme cet autre que le sens ne livre son accès qu'au double coude de la métaphore, quand on a leur clef unique : le S et le s de l'algorithme saussurien ne sont pas dans le même plan, [71]et l'homme se leurrait à se croire placé dans leur commun axe qui n'est nulle part.

Ceci du moins jusqu'à ce que Freud en ait fait la découverte. Car si ce que Freud a découvert n'est pas cela même, ce n'est rien.

Les contenus de l'inconscient ne nous livrent en leur décevante ambiguïté nulle réalité plus consistante dans le sujet que l'immédiat ; c'est de la vérité qu'ils prennent leur vertu, et dans la dimension de l'être : K*ern unseres Wesen,* les termes sont dans Freud.

Le mécanisme à double détente de la métaphore est celui-là même où se détermine le symptôme au sens analytique. Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient de substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme, – métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant, – la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre.

Et les énigmes que propose le désir à toute « philosophie naturelle », sa frénésie mimant le gouffre de l'infini, la collusion intime où il enveloppe le plaisir de savoir et celui de dominer avec la jouissance, ne tiennent à nul autre dérèglement de l'instinct qu'à sa prise dans les rails, – éternellement tendus vers le *désir d'autre chose –,* de la

métonymie. D'où sa fixation « perverse » au même point de suspension de la chaîne signifiante où le souvenir-écran s'immobilise, où l'image fascinante du fétiche se statufie.

Nul autre moyen de concevoir l'indestructibilité du désir inconscient, – quand il n'est pas de besoin qui, à se voir interdire son assouvissement, ne s'étiole, au cas extrême par la consomption de l'organisme lui-même. C'est dans une mémoire, comparable à ce qu'on dénomme de ce nom dans nos modernes machines-à-penser (fondées sur une réalisation électronique de la composition signifiante), que gît cette chaîne qui *insiste* à se reproduire dans le transfert, et qui est celle d'un désir mort.

C'est la vérité de ce que ce désir a été dans son histoire, que le sujet crie par son symptôme, comme le Christ a dit qu'eussent fait les pierres si les enfants d'Israël ne leur eussent donné leur voix.

C'est aussi pourquoi la psychanalyse seule permet de différencier dans la mémoire la fonction de la remémoration. Enracinée [72]dans le signifiant, elle résout, par l'ascendant de l'histoire dans l'homme, les apories platoniciennes de la réminiscence.

Il suffît de lire les « trois essais sur la sexualité », recouverts pour la foule par tant de gloses pseudo-biologiques, pour constater que Freud fait dériver toute accession à l'objet, d'une dialectique du retour.

Parti ainsi du **νόστος** hölderlinien, c'est à la répétition kierkegardienne que Freud en viendra moins de vingt ans plus tard, c'est-à-dire que sa pensée, de s'être soumise à son origine aux seules humbles mais inflexibles conséquences de la *talking cure,* n'a jamais pu se déprendre des vivantes servitudes qui, du principe royal du Logos, l'ont conduit à repenser les mortelles antinomies empédocléennes.

Et comment concevoir autrement que sur cette « autre scène » dont il parle comme du lieu du rêve, son recours d'homme scientifique à un *Deus ex machina* moins dérisoire de ce qu'ici soit dévoilé au spectateur que la machine régit le régisseur lui-même. Figure obscène et féroce du père primordial, inépuisable à se rédimer dans l'éternel aveuglement d'Œdipe, comment penser, sinon qu'il dût courber la tête sous

la force d'un témoignage qui dépassait ses préjugés, qu'un savant du XIXe siècle ait tenu plus qu'à tout dans son œuvre à ce « Totem et tabou », devant lequel les ethnologues d'aujourd'hui s'inclinent comme devant la croissance d'un mythe authentique.

Aussi bien est-ce aux mêmes nécessités que le mythe, que répond cette impérieuse prolifération de créations symboliques particulières, où se motivent jusque dans leurs détails les compulsions du névrosé, comme ce qu'on appelle les théories sexuelles de l'enfant.

C'est ainsi que pour vous placer au point précis où se déroule actuellement dans mon séminaire mon commentaire de Freud, le petit Hans, à cinq ans laissé en plan par les carences de son entourage symbolique, devant l'énigme soudain actualisée pour lui de son sexe et de son existence, développe, sous la direction de Freud et de son père son disciple, autour du cristal signifiant de sa phobie, sous une forme mythique, toutes les permutations possibles d'un nombre limité de signifiants.

Opération où se démontre que même au niveau individuel, la solution de l'impossible est apportée à l'homme par l'exhaustion de toutes les formes possibles d'impossibilités rencontrées (73)dans la mise en équation signifiante de la solution. Démonstration saisissante à éclairer le labyrinthe d'une observation dont on ne s'est servi jusqu'à présent que pour en extraire des matériaux de démolition. À faire saisir aussi que dans la coextensivité du développement du symptôme et de sa résolution curative, s'avère la nature de la névrose : phobique, hystérique ou obsessionnelle, la névrose est une question que l'être pose pour le sujet « de là où il était avant que le sujet vînt au monde » (cette subordonnée est la propre phrase dont se sert Freud expliquant au petit Hans le complexe d'Œdipe).

Il s'agit ici de cet être qui n'apparaît que l'éclair d'un instant dans le vide du verbe être, et j'ai dit qu'il pose sa question pour le sujet. Qu'est-ce à dire ? Il ne la pose pas *devant* le sujet puisque le sujet ne peut venir à la place où il la pose, mais il la pose à *la*

place du sujet, c'est-à-dire qu'à cette place il pose la question *avec* le sujet, comme on pose un problème *avec* une plume et comme l'homme antique pensait *avec* son âme.

C'est ainsi que Freud a fait rentrer le *moi* dans sa doctrine. Freud a défini le *moi* par des résistances qui lui sont propres. Elles sont de nature imaginaire au sens des leurres coaptatifs, dont l'éthologie des conduites animales de la parade et du combat nous offrent l'exemple. Freud a montré leur réduction dans l'homme à la relation narcissique, dont j'ai repris l'élaboration dans le *stade du miroir.* Il y a réuni la synthèse des fonctions perceptives où s'intègrent les sélections sensori-motrices qui cernent pour l'homme ce qu'il appelle la réalité.

Mais cette résistance, essentielle à cimenter les inerties imaginaires qui font obstacle au message de l'inconscient, n'est que secondaire par rapport aux résistances propres du cheminement signifiant de la vérité.

C'est là la raison pour laquelle une exhaustion des mécanismes de défense, aussi sensible que nous la fait un *Fenichel* dans ses problèmes de technique parce qu'il est un praticien (alors que toute sa réduction théorique des névroses ou des psychoses à des anomalies génétiques du développement libidinal est la platitude même), se manifeste, sans qu'il en rende compte ni même qu'il s'en rende compte, comme l'envers dont les mécanismes de l'inconscient serait l'endroit. La périphrase, l'hyperbate, l'ellipse, la suspension, l'anticipation, la rétractation, [74]la dénégation, la digression, l'ironie, ce sont les figures de style *(figurae sententiarum* de Quintilien), comme la catachrèse, la litote, l'antonomase, l'hypotypose sont les tropes, dont les termes s'imposent à la plume comme les plus propres à étiqueter ces mécanismes. Peut-on n'y voir qu'une simple manière de dire, quand ce sont les figures mêmes qui sont en acte dans la rhétorique du discours effectivement prononcé par l'analysé.

À s'obstiner à réduire à une permanence émotionnelle la réalité de la résistance dont ce discours ne serait que la couverture, les psychanalystes d'aujourd'hui montrent seulement qu'ils tombent sous le coup d'une des vérités fondamentales que Freud a retrouvées par la psychanalyse. C'est qu'à une vérité nouvelle, on ne peut se

contenter de faire sa place, car c'est de prendre notre place en elle qu'il s'agit. Elle exige qu'on se dérange. On ne saurait y parvenir à s'y habituer seulement. On s'habitue au réel. La vérité, on la refoule.

Or il est tout spécialement nécessaire au savant, au mage et même au mège, qu'il soit le seul à savoir. L'idée qu'au fond des âmes les plus simples et, qui plus est, malades, il y ait quelque chose de prêt à éclore, passe encore ! mais quelqu'un qui ait l'air d'en savoir autant qu'eux sur ce qu'il faut en penser, … accourez à notre aide, catégories de la pensée primitive, prélogique, archaïque, voire de la pensée magique, si commode à imputer aux autres. C'est qu'il ne convient pas que ces croquants nous tiennent hors d'haleine à nous proposer des énigmes qui s'avèrent fort malicieuses.

Pour interpréter l'inconscient comme Freud, il faudrait être comme lui une encyclopédie des arts et des muses, doublé d'un lecteur assidu des *Fliegende Blätter.* Et la tâche ne nous serait pas plus aisée de nous mettre à la merci d'un fil tissé d'allusions et de citations, de calembours et d'équivoques. Aurons-nous à faire métier de fanfreluches antidotées ?

Il faut s'y résoudre pourtant. L'inconscient n'est pas le primordial, ni l'instinctuel, et d'élémentaire il ne connaît que les éléments du signifiant.

Les livres que l'on peut dire canoniques en matière d'inconscient, – la *Traumdeutung,* la psychopathologie de la vie quotidienne et le trait d'esprit *(Witz)* dans ses rapports avec l'inconscient –, ne sont qu'un tissu d'exemples dont le développement s'inscrit dans les formules de connexion et de substitution [(75)](seulement portées au décuple par leur complexité particulière, et le tableau en étant donné parfois par Freud en hors-texte), qui sont celles que nous donnons du signifiant dans sa fonction de *transfert.* Car dans la *Traumdeutung,* c'est dans le sens d'une telle fonction qu'est introduit le terme d'*Übertragung ou* transfert, qui donnera plus tard son nom au ressort opérant du lien intersubjectif entre l'analysé et l'analyste.

De tels diagrammes ne sont pas seulement constituants dans la névrose pour chacun de ses symptômes, mais ils sont seuls à permettre d'envelopper la thématique

de son cours et de sa résolution. Comme les grandes observations d'analyses qu'a données Freud, sont admirables pour le démontrer.

Et pour nous rabattre sur une donnée plus réduite, mais plus maniable à nous offrir le dernier cachet dont sceller notre propos, citerai-je l'article de 1927 sur le fétichisme, et le cas que Freud y rapporte d'un patient[18] pour qui la satisfaction sexuelle exigeait un certain brillant sur le nez *(Glanz auf der Nase),* et dont l'analyse montra qu'il le devait au fait que ses primes années anglophones avaient déplacé dans un regard sur le nez *(a glance at the nose,* et non pas *shine on the nose* dans la langue « oubliée » de l'enfance du sujet) la curiosité brûlante qui l'attachait au phallus de sa mère, soit à ce manque-à-être éminent dont Freud a révélé le signifiant privilégié.

C'est cet abîme ouvert à la pensée qu'une pensée se fasse entendre dans l'abîme, qui a provoqué dès l'abord la résistance à l'analyse. Et non pas comme on le dit la promotion de la sexualité dans l'homme. Celle-ci est l'objet qui prédomine de beaucoup dans la littérature à travers les siècles. Et l'évolution de la psychanalyse a réussi par un tour de magie comique à en faire une instance morale, le berceau et le lieu d'attente de l'oblativité et de l'aimance. La monture platonicienne de l'âme, maintenant bénie et illuminée, s'en va tout droit au paradis.

Le scandale intolérable au temps où la sexualité freudienne n'était pas encore sainte, c'était qu'elle fût si « intellectuelle ». C'est en cela qu'elle se montrait la digne comparse de tous ces terroristes dont les complots allaient ruiner la société.

Au moment où les psychanalystes s'emploient à remodeler (76)une psychanalyse bien-pensante dont le poème sociologique du *moi autonome* est le couronnement, je veux dire à ceux qui m'entendent à quoi ils reconnaîtront les mauvais psychanalystes : c'est au terme dont ils se servent pour déprécier toute recherche technique et théorique qui poursuit l'expérience freudienne dans sa ligne authentique. C'est le mot : *intellectualisation*, – exécrable à tous ceux qui, vivant eux-mêmes dans la crainte

[18].*Fetischismus*, *G. W.*, XIV, p. 311.

de s'éprouver à boire le vin de la vérité, crachent sur le pain des hommes, sans que leur bave au reste y puisse jamais plus faire que l'office d'un levain.

III. – LA LETTRE, L'ÊTRE ET L'AUTRE

Ce qui pense ainsi à ma place est-il donc un autre *moi ?* La découverte de Freud représente-t-elle la confirmation au niveau de l'expérience psychologique, du manichéisme[19] ?

Aucune confusion n'est possible en fait : ce à quoi la recherche de Freud a introduit, ce n'est pas à des cas plus ou moins curieux de personnalité seconde. Même à l'époque héroïque dont nous venons de faire état où, comme les bêtes au temps des contes, la sexualité parlait, jamais l'atmosphère de diablerie qu'une telle orientation eût engendrée, ne s'est précisée[20].

La fin que propose à l'homme la découverte de Freud, a été définie par lui à l'apogée de sa pensée en des termes émouvants : *Wo es war, soll Ich werden.* Là où fut ça, il me faut advenir.

Cette fin est de réintégration et d'accord, je dirai de réconciliation *(Versöhnung).*

Mais si l'on méconnaît l'excentricité radicale de soi à lui-même à quoi l'homme est affronté, autrement dit la vérité découverte par Freud, on faillira sur l'ordre et sur les voies de la médiation psychanalytique, on en fera l'opération de compromis où elle est venue effectivement, soit à ce que répudient le plus l'esprit de Freud comme la lettre de son œuvre : car la notion de compromis étant invoquée par lui sans cesse comme étant au support de toutes les misères que son analyse secourt, (77)on peut dire que le recours au compromis, qu'il soit explicite ou implicite, désoriente toute l'action psychanalytique et la plonge dans la nuit.

---

[19]. Un de mes collègues allait jusqu'à cette pensée en s'interrogeant si le ça (Es) de la doctrine ultérieure n'était pas le « mauvais moi ».

[20]. Noter pourtant le ton dont on peut parler à cette époque des tours de lutins de l'inconscient : *Der Zufall und die Koboldstreiche des Unbewussten*, c'est un titre de Silberer, qui serait absolument anachronique dans la présente ambiance des managers de l'âme.

Mais il ne suffit pas non plus de se frotter aux tartufferies moralisantes de notre temps et d'en avoir plein la bouche de la « personnalité totale », pour avoir seulement dit quelque chose d'articulé sur la possibilité de la médiation.

L'hétéronomie radicale dont la découverte de Freud a montré dans l'homme la béance, ne peut plus être recouverte sans faire de tout ce qui s'y emploie une malhonnêteté foncière.

Quel est donc cet autre à qui je suis plus attaché qu'à moi, puisqu'au sein le plus assenti de mon identité à moi-même, c'est lui qui m'agite ?

Sa présence ne peut être comprise qu'à un degré second de l'altérité, qui déjà le situe lui-même en position de médiation par rapport à mon propre dédoublement d'avec moi-même comme d'avec un semblable.

Si j'ai dit que l'inconscient est le discours de l'Autre avec un grand A, c'est pour indiquer l'au-delà où se noue la reconnaissance du désir au désir de reconnaissance.

Autrement dit cet autre est l'Autre qu'invoque même mon mensonge pour garant de la vérité dans laquelle il subsiste.

À quoi s'observe que c'est avec l'apparition du langage qu'émerge la dimension de la vérité.

Avant ce point, dans la relation psychologique, parfaitement isolable dans l'observation d'un comportement animal, nous devons admettre l'existence de sujets, non point par quelque mirage projectif dont c'est la tarte à la crème du psychologue que de pourfendre à tout bout de champ le fantôme, mais en raison de la présence manifestée de l'intersubjectivité. Dans le guet où il se cache, dans le piège construit, dans la feintise traînarde où un fuyard dégagé d'une troupe déroute le rapace, quelque chose de plus émerge que dans l'érection fascinante de la parade ou du combat. Rien pourtant là qui transcende la fonction du leurre au service d'un besoin, ni qui affirme une présence dans cet au-delà-du-voile où la Nature entière peut être questionnée sur son dessein.

Pour que la question même en vienne au jour (et l'on sait que Freud y est venu dans l'*Au-delà au principe du plaisir),* il faut que le langage soit.

(78)Car je peux leurrer mon adversaire par un mouvement qui est contraire à mon plan de bataille, ce mouvement n'exerce son effet trompeur que justement dans la mesure où je le produis en réalité, et pour mon adversaire.

Mais dans les propositions par quoi j'ouvre avec lui une négociation de paix, c'est en un tiers lieu qui n'est ni ma parole ni mon interlocuteur, que ce qu'elle lui propose se situe.

Ce lieu n'est rien d'autre que le lieu de la convention signifiante, comme il se dévoile dans le comique de cette plainte douloureuse du Juif à son compère : « Pourquoi me dis-tu que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg, quand tu vas vraiment à Cracovie ? »

Bien entendu mon mouvement de troupes de tout à l'heure peut être compris dans ce registre conventionnel de la stratégie d'un jeu, où c'est en fonction d'une règle que je trompe mon adversaire, mais alors mon succès est apprécié dans la connotation de la traîtrise, c'est-à-dire dans la relation avec l'Autre garant de la Bonne Foi.

Ici les problèmes sont d'un ordre dont l'hétéronomie est simplement méconnue à être réduite à aucun « sentiment de l'autrui », de quelque façon qu'on le dénomme. Car « l'existence de l'autre » ayant naguère réussi à atteindre les oreilles du Midas psychanalyste à travers la cloison qui le sépare du conciliabule phénoménologiste, on sait que cette nouvelle court par les roseaux : « Midas, le roi Midas, est l'autre de son patient. C'est lui-même qui l'a dit ».

Quelle porte en effet a-t-il enfoncée là ? L'autre, quel autre ?

Le jeune André Gide mettant sa logeuse à qui sa mère l'a confié, au défi de le traiter comme un être responsable, en ouvrant ostensiblement pour sa vue, d'une clef qui n'est fausse que d'être la clef qui ouvre tous les mêmes cadenas, le cadenas qu'elle-même croit être le digne signifiant de ses intentions éducatives, – quel autrui

vise-t-il ? Celle qui va intervenir, et à qui l'enfant dira en riant : « Qu'avez-vous à faire d'un cadenas ridicule pour me tenir en obéissance ? » Mais de seulement être restée cachée et d'avoir attendu le soir pour, après l'accueil pincé qui convient, sermonner le gosse, ce n'est pas seulement une autre dont celle-ci lui montre le visage avec le courroux, c'est un autre André Gide, qui n'est plus bien sûr, dès lors et même à y revenir à présent, de ce qu'il a voulu faire : qui est changé [79]jusque dans sa vérité par le doute porté contre sa bonne foi.

Peut-être cet empire de la confusion qui est simplement celui dans lequel se joue toute l'opéra-buffa humaine, mérite-t-il qu'on s'y arrête, pour comprendre les voies par lesquelles procède l'analyse non seulement pour y restaurer un ordre, mais pour installer les conditions de la possibilité de le restaurer.

Kern unseres Wesen, le noyau de notre être, ce n'est pas tant cela que Freud nous ordonne de viser comme tant d'autres l'ont fait avant lui par le vain adage du « Connais-toi toi-même », que ce ne sont les voies qui y mènent qu'il nous donne à reviser.

Ou plutôt ce cela qu'il nous propose d'atteindre, n'est pas cela qui puisse être l'objet d'une connaissance, mais cela, ne le dit-il pas, qui fait mon être et dont il nous apprend que je témoigne autant et plus dans mes caprices, dans mes aberrations, dans mes phobies et dans mes fétiches, que dans mon personnage vaguement policé.

Folie, vous n'êtes plus l'objet de l'éloge ambigu où le sage a aménagé le terrier inexpugnable de sa crainte. S'il n'y est après tout pas si mal logé, c'est parce que l'agent suprême qui en creuse depuis toujours les galeries et le dédale, c'est la raison elle-même, c'est le même Logos qu'il sert.

Aussi bien comment concevrez-vous qu'un érudit, aussi peu doué pour les « engagements » qui le sollicitaient de son temps comme en tout autre, qu'était Érasme, ait tenu une place si éminente dans la révolution d'une Réforme où l'homme était aussi intéressé dans chaque homme que dans tous ?

C'est qu'à toucher si peu que ce soit à la relation de l'homme au signifiant, ici conversion des procédés de l'exégèse, on change le cours de son histoire en modifiant les amarres de son être.

C'est par là que le freudisme si incompris qu'il ait été, si confuses qu'en soient les suites, apparaît à tout regard capable d'entrevoir les changements que nous avons vécus dans notre propre vie, comme constituant une révolution insaisissable mais radicale. Accumuler les témoignages est vain[21] : tout ce (80)qui intéresse non pas seulement les sciences humaines, mais le destin de l'homme, la politique, la métaphysique, la littérature, les arts, la publicité, la propagande, par là, je n'en doute pas, l'économie, en a été affecté.

Est-ce là autre chose pourtant que les effets désaccordés d'une vérité immense où Freud a tracé une voie pure ? Il faut dire là que cette voie n'est pas suivie, en toute technique qui se prévaut de la seule catégorisation psychologique de son objet, comme c'est le cas de la psychanalyse d'aujourd'hui hors d'un retour à la découverte freudienne.

Aussi bien la vulgarité des concepts dont sa pratique se recommande, les faufilés de fofreudisme qui n'y sont plus que d'ornement, non moins que ce qu'il faut bien appeler le décri où elle prospère, témoignent-ils ensemble de son reniement fondamental.

Freud par sa découverte a fait rentrer à l'intérieur du cercle de la science cette frontière entre l'objet et l'être qui semblait marquer sa limite.

Que ceci soit le symptôme et le prélude d'une remise en question de la situation de l'homme dans l'étant, telle que l'ont supposée jusqu'à présent tous les postulats de la connaissance, ne vous contentez pas, je vous prie, de cataloguer le fait que je le dise

[21]. Je relève le dernier en date dans ce qui vient tout uniment sous la plume de François Mauriac pour s'excuser, dans le Figaro littéraire du 25 mai, de son refus de nous « raconter sa vie ». Si personne ne peut plus s'y engager du même cœur, c'est, nous dit-il, que depuis un demi-siècle, Freud, « quoi que nous pensions de lui », est passé par là. Et, après avoir un instant fléchi sous l'idée reçue que c'est pour nous assujettir à l'« histoire de notre corps », il en revient vite à ce que sa sensibilité d'écrivain n'a pu laisser échapper : c'est l'aveu le plus profond de l'âme de tous nos proches que notre discours publierait à vouloir s'achever.

comme un cas d'heideggerianisme, – fût-il préfixé d'un néo, qui n'ajoute rien à ce style de poubelle par où il est d'usage de se dispenser de toute réflexion en un recours au décrochez-moi-ça de ses épaves mentales.

Quand je parle de Heidegger ou plutôt quand je le traduis, je m'efforce à laisser à la parole qu'il profère sa signifiante souveraine.

Si je parle de la lettre et de l'être, si je distingue l'autre et l'Autre, c'est parce que Freud me les indique comme les termes où se réfèrent ces effets de résistance et de transfert, auxquels j'ai dû me mesurer inégalement, depuis vingt ans que j'exerce cette pratique impossible, chacun se plaît à le répéter après lui, de la psychanalyse. C'est aussi parce qu'il me faut en aider d'autres à ne pas s'y perdre.

C'est pour empêcher que ne tombe en friche le champ dont ils ont l'héritage, et pour cela leur faire entendre que si le symptôme est une métaphore, ce n'est pas une métaphore que de le dire, non plus que de dire que le désir de l'homme est une [(81)]métonymie. Car le symptôme *est* une métaphore, que l'on veuille ou non se le dire, comme le désir *est* une métonymie, même si l'homme s'en gausse.

Aussi bien pour que je vous invite à vous indigner qu'après tant de siècles d'hypocrisie religieuse et d'esbroufe philosophique, rien n'ait été encore valablement articulé de ce qui lie la métaphore à la question de l'être et la métonymie à son manque, – faudrait-il que, de l'objet de cette indignation en tant que fauteur et que victime, quelque chose soit encore là pour y répondre : à savoir l'homme de l'humanisme et la créance, irrémédiablement protestée, qu'il a tirée sur ses intentions.

T. t. y. m. u. p. t.[22] *14-26 mai 57.

*. Dans sa lettre du 15 octobre 1970, J. Lacan s'adressant à Tomás Segovia dit : « Personne ne peut en avoir la moindre idée. Mais à vous qui mettez un soin si merveilleux à mon service, j'avouerai ce que je n'ai jamais confié à personne. Il s'agit des initiales de la phrase que je pourrai me dire à moi-même aujourd'hui, et ce depuis longtemps, et avec laquelle j'ai caché mon amertume :" Tu t'y es mis un peu tard ". Le *e* manque dans les *Écrits*, mais… j'espère, non dans le texte original ».

Entretien avec Madeleine Chapsal paru dans L'express *du 31 mai 1957, n° 310, puis édité dans Madeleine Chapsal,* Envoyez la petite musique, *Paris, Grasset, 1984 ; repris dans la coll. « Le livre de poche, biblio essais », 1987. Nous avons conservé les intertitres du journal qui ne figurent pas dans les parutions ultérieures.*

Les clefs de la psychanalyse

(20)L'EXPRESS. – Un psychanalyste, c'est très intimidant. On a le sentiment qu'il pourrait vous manœuvrer à son gré… qu'il en sait plus que vous-même sur les motifs de vos actes.

DR LACAN. – Ne vous exagérez rien. Et puis croyez-vous que cet effet soit particulier à la psychanalyse ? Un économiste, pour beaucoup, est bien aussi mystérieux qu'un analyste. De notre temps c'est le personnage de l'expert qui intimide.

Pour la psychologie, encore qu'elle fût une science, chacun croyait y avoir son entrée par l'intérieur.

Or voici qu'avec la psychanalyse on a le sentiment de perdre ce privilège, l'analyste serait capable de voir quelque chose de plus secret dans ce qui, à vous, paraît le plus clair. Vous voilà nu, à découvert, sous un œil averti, et sans bien savoir ce que vous lui montrez.

L'EXPRESS – Il y a là une sorte de terrorisme, on se sent violemment arraché à soi-même…

DR LACAN – La psychanalyse, dans l'ordre de l'homme, a en effet tous les caractères de subversion et de scandale qu'a pu avoir, dans l'ordre cosmique, le décentrement copernicien du monde : la terre, lieu d'habitation de l'homme, n'est plus le centre du monde !

Eh bien ! la psychanalyse vous annonce que vous n'êtes plus le centre de vous-même, car il y avait en vous un autre sujet, l'inconscient.

C'est une nouvelle qui n'a pas d'abord été bien acceptée. Ce prétendu irrationalisme dont on a voulu affubler Freud ! Or c'est exactement le contraire : non seulement Freud a rationalisé ce qui jusque-là avait résisté à la rationalisation, mais il a même montré en action une raison raisonnante comme telle, je veux dire en train de raisonner et de fonctionner comme logique, à l'insu du sujet – ceci dans le champ même classiquement réservé à l'irraison, disons le champ de la passion.

C'est cela qu'on ne lui a pas pardonné. On aurait encore admis qu'il introduise la notion de forces sexuelles qui s'emparent brusquement du sujet sans prévenir et en dehors de toute logique ; mais que la sexualité soit le lieu d'une parole, que la névrose soit une maladie qui parle, voilà une chose bizarre et des disciples même préfèrent qu'on parle d'autre chose.

Il ne faut pas voir en l'analyste un « ingénieur des âmes » ; ce n'est pas un physicien, il ne procède pas en établissant des relations de cause à effet : sa science est une *lecture,* une *lecture du sens.*

Sans doute est-ce pourquoi, sans bien savoir ce qui se cache derrière les portes de son cabinet, on a tendance à le prendre pour un sorcier, et même un peu plus grand que les autres.

L'EXPRESS. – Et qui a découvert ces secrets terribles, sentant le soufre…

DR LACAN. – Encore convient-il de préciser de quel ordre sont ces secrets. Ce ne sont pas les secrets de la nature tels que les sciences physiques ou biologiques les ont pu découvrir. Si la psychanalyse éclaire les faits de la sexualité, ce n'est pas en les attaquant dans leur réalité ni dans l'expérience biologique.

L'EXPRESS. – Mais Freud a bien découvert, à la façon dont on découvre un continent inconnu, un domaine nouveau du psychisme, qu'on l'appelle « inconscient » ou autrement ? Freud c'est Christophe Colomb !

Dr LACAN. – Savoir qu'il y a toute une partie des fonctions psychiques qui ne sont pas à la portée de la conscience, on n'avait pas attendu Freud pour ça ! Si vous tenez à une comparaison, Freud serait plutôt Champollion ! L'expérience freudienne n'est pas du niveau de l'organisation des instincts ou des forces vitales. Elle ne les découvre que s'exerçant, si je puis dire, à une puissance seconde.

Ce n'est pas d'effets instinctuels à leur puissance première que Freud traite. Ce qui est analysable l'est pour autant qu'il est déjà articulé dans ce qui fait la singularité de l'histoire du sujet. Si le sujet peut s'y reconnaître, c'est dans la mesure où la psychanalyse permet le « transfert » de cette articulation.

Autrement dit, lorsque le sujet « refoule », cela ne veut pas dire qu'il refuse de prendre conscience de quelque chose qui serait un instinct – mettons par exemple un instinct sexuel qui voudrait se manifester sous forme homosexuelle – non, le sujet ne refoule pas son homosexualité, il refoule la parole où cette homosexualité joue un rôle de signifiant.

Vous voyez, ce n'est pas quelque chose de vague, de confus, qui est refoulé ; ce n'est pas une sorte de besoin, de tendance, qui aurait à être articulée (et qui ne s'articulerait pas puisque refoulée), c'est un discours déjà articulé, *déjà formulé dans un langage.* Tout est là.

Là où « ça » a été refoulé, « ça » parle…

L'EXPRESS. – Vous dites que le sujet refoule un discours articulé dans un langage. Pourtant ce n'est pas là ce qu'on sent lorsqu'on se trouve devant une personne ayant des difficultés psychologiques, un timide par exemple, ou un obsédé. Leur conduite paraît surtout absurde, incohérente ; et, si on devine qu'à la rigueur elle puisse signifier quelque chose, ce serait quelque chose d'imprécis, qui s'ânonne, bien en dessous du niveau du langage. Et soi-même, dans la mesure où il arrive qu'on se sente mené par des forces obscures, qu'on devine « névrotiques », elles se manifestent justement par des mouvements irrationnels, accompagnés de confusion, d'angoisse !

Dr LACAN. – Des symptômes, quand vous croyez en reconnaître, ne vous semblent irrationnels que parce que vous les prenez isolés, et que vous voulez les interpréter directement.

Voyez les hiéroglyphes égyptiens : tant qu'on a cherché quel était le sens direct des vautours, des poulets, des bonshommes debout, assis, ou s'agitant, l'écriture est demeurée indéchiffrable. C'est qu'à lui tout seul le petit signe « vautour » ne veut rien dire ; il ne trouve sa valeur signifiante que pris dans l'ensemble du système auquel il appartient.

Eh bien ! les phénomènes auxquels nous avons affaire dans l'analyse sont de cet ordre-là, ils sont d'un ordre langagier.

Le psychanalyste n'est pas un explorateur de continents inconnus ou de grands fonds, c'est un linguiste : il apprend à déchiffrer l'écriture qui est là, sous ses yeux, offerte au regard de tous. Mais qui demeure indéchiffrable tant qu'on n'en connaît pas les lois, la clé.

L'EXPRESS. – Vous dites que cette écriture est « offerte au regard de tous ». Pourtant si Freud a dit quelque chose de nouveau, c'est que dans le domaine psychique on est malade parce qu'on dissimule, qu'on cache une part de soi-même, qu'on « refoule ».

Or les hiéroglyphes eux n'étaient pas refoulés, ils étaient inscrits sur la pierre. Votre comparaison ne peut donc être totale ?

Dr LACAN. – Au contraire, il faut la prendre littéralement : ce qui, dans l'analyse du psychisme, est à déchiffrer, est tout le temps là, présent depuis le début. Vous parlez du refoulement en oubliant une chose, c'est que, pour Freud et tel qu'il l'a formulé, le refoulement était inséparable d'un phénomène appelé « le retour du refoulé ».

Là où ç'a été refoulé, quelque chose continue de fonctionner, quelque chose continue de parler – grâce à quoi du reste on peut centrer, désigner le lieu du refoulement et de la maladie, dire « c'est là ».

Cette notion est difficile à comprendre parce que lorsqu'on parle de « refoulement » on imagine immédiatement une pression – une pression vésicale par exemple – c'est-à-dire une masse vague, indéfinissable, appuyant de tout son poids contre une porte qu'on refuse de lui ouvrir.

Or en psychanalyse le refoulement n'est pas le refoulement d'une chose, c'est le refoulement d'une vérité.

Qu'est-ce qui se passe lorsqu'on veut refouler une vérité ? Toute l'histoire de la tyrannie est là pour vous donner la réponse : elle s'exprime ailleurs, dans un autre registre, en langage chiffré, clandestin.

Eh bien ! c'est exactement ce qui se produit avec la conscience : la vérité, refoulée, va persister mais transposée dans un autre langage, le langage névrotique.

À ceci près qu'on n'est plus capable de dire à ce moment-là quel est le sujet qui parle, mais que « ça » parle, que « ça » continue à parler ; et ce qui se passe est déchiffrable entièrement à la façon dont est déchiffrable, c'est-à-dire non sans difficulté, une écriture perdue.

La vérité n'a pas été anéantie, elle n'est pas tombée dans un gouffre, elle est là, offerte, présente, mais devenue « inconsciente ». Le sujet qui a refoulé la vérité ne gouverne plus, il n'est plus au centre de son discours : les choses continuent à fonctionner toutes seules et le discours à s'articuler, mais *en dehors du sujet*. Et ce lieu, cet en-dehors du sujet c'est strictement ce qu'on appelle l'inconscient.

Vous voyez bien que ce qu'on a perdu ce n'est pas la vérité, c'est la clé du nouveau langage dans lequel elle s'exprime désormais.

C'est là qu'intervient le psychanalyste.

L'EXPRESS. – Ne serait-ce pas votre interprétation à vous ? Il ne semble pas que ce soit celle de Freud ?

Dr LACAN. – Lisez *La Science des rêves,* lisez la *Psychopathologie de la vie quotidienne,* lisez *Le mot d'esprit et l'inconscient,* il suffit d'ouvrir ces ouvrages à n'importe quelle page pour y trouver en clair ce dont je vous parle.

Le terme de « censure », par exemple, pourquoi Freud l'a-t-il tout de suite choisi, au niveau même de l'interprétation des rêves, pour désigner l'instance réfrénante, la force qui refoule ? La censure nous savons bien ce que c'est, c'est Anastasie, c'est une contrainte qui s'exerce avec une paire de ciseaux. Et sur quoi ? Pas sur n'importe quoi qui passe dans l'air, mais sur ce qui s'imprime, sur un discours, un discours exprimé dans un langage.

(21)Oui, la méthode linguistique est présente à toutes les pages de Freud, tout le temps il se livre concrètement à des références, des analogies, à des rapprochements linguistiques…

Et puis en fin de compte, en psychanalyse, vous ne demandez jamais qu'une chose au malade, qu'une seule chose : c'est de parler. Si la psychanalyse existe, si elle a des effets, c'est tout de même uniquement dans l'ordre de l'aveu et de la parole !

Or pour Freud, pour moi, le langage humain ne surgit pas chez les êtres comme resurgirait une source.

Voyez comme on nous représente tous les jours l'apprentissage de son expérience par l'enfant : il met son doigt sur le poêle, il se brûle. À partir de là, prétend-on, à partir de sa rencontre avec le chaud et le froid, avec le danger, il ne lui reste qu'à déduire, à échafauder la totalité de la civilisation…

C'est une absurdité : à partir du fait qu'il se brûle, il est mis en face de quelque chose de beaucoup plus important que la découverte du chaud et du froid. En effet, qu'il se brûle et il se trouve toujours quelqu'un pour lui faire, là-dessus, tout un discours.

L'enfant a beaucoup plus d'effort à faire pour entrer dans ce discours dont on le submerge, que pour s'habituer à éviter le poêle.

En d'autres termes, l'homme qui naît à l'existence a d'abord affaire au langage ; c'est une donnée.

Il y est même pris dès avant sa naissance, n'a-t-il pas un état civil ?

Oui, l'enfant à naître est déjà, de bout en bout, cerné dans ce hamac de langage qui le reçoit et en même temps l'emprisonne.

L'EXPRESS. – Ce qui rend difficile d'accepter l'assimilation des symptômes névrotiques, de la névrose, à un langage parfaitement articulé, c'est qu'on ne voit pas à qui il s'adresse. Il n'est fait pour personne puisque le malade, surtout le malade ne le comprend pas, et qu'il faut un spécialiste pour le déchiffrer ! Les hiéroglyphes étaient peut-être devenus incompréhensibles, mais du temps où on les employait ils étaient faits pour communiquer certaines choses à certains.

Or qu'est-ce que c'est que ce langage névrotique qui n'est pas seulement une langue morte, pas seulement une langue privée, puisque à lui-même inintelligible ?

Et puis un langage, c'est quelque chose dont on se sert. Et celui-ci au contraire est subi. Voyez l'obsédé, il voudrait bien la chasser son idée fixe, sortir de l'engrenage…

DR LACAN. – Ce sont justement là les paradoxes qui font l'objet de la découverte. Si ce langage pourtant ne s'adressait pas à un Autre, il ne pourrait être entendu grâce à un autre dans la psychanalyse. Pour le reste il faut d'abord reconnaître ce qui est et pour cela le bien situer dans un cas ; cela demanderait un long développement ; autrement c'est un fouillis à n'y rien comprendre. Mais c'est là quand même que ce dont je vous parle, peut se montrer en clair : comment le discours refoulé de l'inconscient se traduit dans le registre du symptôme.

Et vous apercevrez à quel point c'est précis.

Vous parliez de l'obsédé. Voyez cette observation de Freud, qu'on trouve dans les *Cinq psychanalyses,* intitulée *L'homme aux rats.*

L'homme aux rats était un grand obsédé. Un homme encore jeune, de formation universitaire, qui vient trouver Freud à Vienne, pour lui dire qu'il souffre d'obsessions : ce sont tantôt des inquiétudes très vives pour les personnes qui lui sont chères, tantôt

le désir d'actes impulsifs, comme se trancher la gorge, ou alors il se forme en lui des interdictions concernant des choses insignifiantes…

L'EXPRESS. – Et sur le plan de la sexualité ?

Dr LACAN. – Voilà une erreur de terme ! Obsession cela ne veut pas dire automatiquement obsession sexuelle, ni même obsession de ceci ou de cela en particulier : être obsédé, cela signifie se trouver pris dans un mécanisme, dans un engrenage de plus en plus exigeant et sans fin.

Qu'il ait à accomplir un acte, à remplir un devoir, une angoisse spéciale entrave l'obsédé : va-t-il y parvenir ? Ensuite, la chose faite, il éprouve un besoin torturant d'aller vérifier, mais n'ose pas, de crainte de passer pour fou, parce qu'en même temps il sait fort bien qu'il l'a accomplie… Le voici engagé dans des circuits toujours plus grands de vérifications, de précautions, de justifications. Pris comme il l'est dans un tourbillon intérieur, l'état d'apaisement, de satisfaction, lui est devenu impossible.

Même le grand obsédé n'a pourtant rien de délirant. Il n'y a aucune conviction chez l'obsédé, mais uniquement cette espèce de nécessité, complètement ambiguë, qui le laisse si malheureux, si douloureux, si désemparé, d'avoir à céder à une insistance qui vient de lui-même et qu'il ne s'explique pas.

La névrose obsessionnelle est répandue et peut passer inaperçue si l'on n'est pas spécialement averti des petits signes qui la traduisent toujours. Ces malades tiennent même fort bien leur position sociale, alors que leur vie est minée ; ravagée par la souffrance et le développement de leur névrose.

J'ai connu des gens qui avaient des fonctions importantes, et non pas seulement honoraires, directoriales, des gens qui avaient des responsabilités aussi vastes et étendues que vous pouvez le supposer, et qui les assumaient amplement, mais qui n'en étaient pas moins du matin au soir la proie de leurs obsessions.

Ainsi était l'*homme aux rats*, affolé, ligoté dans un regain de ses symptômes qui le ramène consulter Freud des environs de Vienne où il participait aux grandes manœuvres comme officier de réserve et lui demander son conseil dans une histoire à dormir debout de remboursement à la poste de l'envoi d'une paire de lunettes à propos duquel il se perd à ne plus savoir dire quoi.

Si l'on suit littéralement jusque dans ses doutes le scénario institué par le symptôme à l'endroit de quatre personnes, on retrouve trait pour trait, transposées dans une vaste simagrée, sans que le sujet le soupçonne, les histoires qui ont abouti au mariage dont le sujet lui-même est le fruit.

L'EXPRESS. – Quelles histoires ?

D^R^ LACAN. – Une dette frauduleuse de son père qui, de surcroît, militaire alors, est cassé de son grade pour forfaiture, un emprunt qui lui permet de couvrir la dette, la question restée obscure de sa restitution à l'ami qui lui est venu en aide, enfin un amour trahi pour le mariage qui lui a rendu une « situation ».

Toute son enfance, l'homme aux rats avait entendu parler de cette histoire – de l'une en termes badins, de l'autre à mots couverts. Ce qui est saisissant, c'est qu'il ne s'agit pas d'un événement particulier, voire traumatique qui ferait retour du refoulé ; il s'agit de la constellation dramatique qui a présidé à sa naissance, de la préhistoire, si l'on peut dire, de son individu ; descendue d'un passé légendaire. Cette préhistoire reparaît par le truchement de symptômes qui l'ont véhiculée sous une forme méconnaissable pour se nouer finalement en un mythe représenté, dont le sujet reproduit la figure sans en avoir la moindre idée.

Car elle y est transposée comme une langue ou une écriture peut être transposée dans une autre langue ou en d'autres signes ; elle y est récrite sans que ses liaisons soient modifiées ; ou encore comme en géométrie une figure est transformée

de la sphère en plan, ce qui ne veut évidemment pas dire que toute figure se transforme en n'importe laquelle.

Un instrument terriblement efficace

L'EXPRESS. – Et une fois que cette histoire a été mise au jour ?

DR LACAN. – Entendez bien : je n'ai pas dit que la cure de la névrose est accomplie rien qu'à voir cela.

Vous pensez bien que dans l'observation de l'*homme aux rats*, il y a autre chose que je ne puis développer ici.

S'il suffisait qu'il y ait une préhistoire à l'origine d'une conscience, tout le monde serait névrosé. C'est lié à la façon dont le sujet prend les choses, les admet ou les refoule. Et pourquoi certains refoulent-ils certaines choses ?…

Enfin, donnez-vous la peine de lire l'*homme aux rats* avec cette clé qui le transperce de part en part : transposition dans un autre langage figuratif et complètement inaperçu du sujet, de quelque chose qui ne se comprend qu'en terme de discours.

L'EXPRESS. – Il se peut que la vérité refoulée s'articule comme vous le dites, comme un discours aux effets ravageurs.

Seulement lorsqu'un malade vient à vous, ce n'est pas quelqu'un à la recherche de sa vérité. C'est quelqu'un qui souffre horriblement et veut être soulagé. Si je me souviens bien de l'histoire de *l'homme aux rats,* il y avait aussi un phantasme de rats…

DR LACAN. – Autrement dit, « pendant que vous vous occupez de vérité, il y a là un homme qui souffre… »

Tout de même, avant de se servir d'un instrument, il faut savoir ce que c'est, comment il est fabriqué ! La psychanalyse est un instrument terriblement efficace ; et

comme c'est en plus un instrument d'un grand prestige, on peut l'engager à faire des choses qu'il n'est nullement destiné à faire, et d'ailleurs, ce faisant, on ne peut que le dégrader.

Il faut donc partir de l'essentiel : qu'est-ce que cette technique, à quoi s'applique-t-elle, de quel ordre sont ses effets, les effets qu'elle déclenche par son application pure et simple ?

(9)Eh bien ! les phénomènes dont il s'agit dans l'analyse, et au niveau propre des instincts, sont des effets d'un registre langagier : la reconnaissance parlée d'éléments majeurs de l'histoire du sujet, histoire qui a été coupée, interrompue, qui est tombée dans les dessous du discours.

Quant aux effets qu'on doit définir comme appartenant à l'analyse, les effets analytiques – (22)comme on dit effets mécaniques ou effets électriques – les effets analytiques sont des effets de l'ordre de ce *retour du discours refoulé.*

Et je peux vous dire qu'à partir du moment où vous avez mis le sujet sur un divan et même si vous lui avez expliqué la règle analytique de la façon la plus sommaire, le sujet est déjà introduit dans la dimension de chercher sa vérité.

Oui, du seul fait d'avoir à parler comme il se trouve pris à le faire, devant un autre, le silence d'un autre – un silence qui n'est fait ni d'approbation, ni de désapprobation, mais d'attention – il le ressent comme une attente, et que cette attente est celle de la vérité.

Et aussi il s'y sent poussé par le préjugé dont nous parlions tout à l'heure : de croire que l'autre, l'expert, l'analyste, sait sur vous même ce que vous ne savez pas, la présence de la vérité s'en trouve fortifiée, elle est là à l'état implicite.

Le malade souffre mais il se rend compte que la voie vers laquelle se tourner enfin pour surmonter, apaiser ses souffrances, est de l'ordre de la vérité : en savoir plus et en savoir mieux.

Ni père parfait ni père modèle

L'EXPRESS. – Alors l'homme serait un être langagier ? Ce serait ça la nouvelle représentation de l'homme qu'on devrait à Freud ; l'homme, c'est quelqu'un qui parle ?

DR LACAN. – Le langage est-il l'essence de l'homme ? Ce n'est pas une question dont je me désintéresse, et je ne déteste pas non plus que les gens qui s'intéressent à ce que je dis, s'y intéressent par ailleurs, mais c'est d'un autre ordre, et comme je le dis parfois, c'est la pièce à côté…

Je ne me demande pas « qui parle », j'essaye de poser les questions autrement, d'une façon plus formulable, je me demande « d'où ça parle ». En d'autres termes, si j'ai essayé d'élaborer quelque chose ce n'est pas une métaphysique mais une théorie de l'intersubjectivité. Depuis Freud, le centre de l'homme n'est plus là où on le croyait, il faut rebâtir là-dessus.

L'EXPRESS. – Si c'est parler qui est important, chercher sa vérité par la voie de la parole et de l'aveu, l'analyse ne se substitue-t-elle pas d'une certaine façon à la confession ?

DR LACAN. – Je ne suis pas autorisé pour vous parler des choses religieuses, mais je m'étais laissé dire que la confession est un sacrement et qu'elle n'est faite pour satisfaire aucune espèce de besoin de confidence… La réponse, même consolante, encourageante, voire directive du prêtre ne prétend pas à constituer l'efficace de l'absolution.

L'EXPRESS. – Du point de vue du dogme, vous avez sans doute raison. Seulement la confession se combine, et depuis un temps qui ne couvre peut-être pas toute l'ère chrétienne, avec ce qu'on nomme la direction de conscience.

Est-ce qu'on ne tombe pas là dans le domaine de la psychanalyse ? Faire avouer des actes et des intentions, guider un esprit qui cherche sa vérité ?

Dr LACAN. – La direction de conscience a été, et par des spirituels, très diversement jugée, on a même pu y voir, dans certains cas, la source de toutes sortes de pratiques abusives. En d'autres termes, c'est affaire aux religieux de savoir comment eux-mêmes la situent et quelle portée ils lui donnent.

Mais il me semble qu'aucune direction de conscience ne peut s'alarmer d'une technique qui a pour but la révélation de la vérité. Il m'est arrivé de voir des religieux dignes de ce nom prendre parti dans des affaires très épineuses où se trouvait engagé ce qu'on nomme l'honneur des familles, et je les ai toujours vus décider que maintenir la vérité sous le boisseau est en soi-même un acte aux conséquences ravageantes.

Et puis tous les directeurs de conscience vous diront que la plaie de leur existence, ce sont les obsessionnels et les scrupuleux, ils ne savent littéralement par quel bout les prendre : plus ils les calment, plus ça rebondit, plus ils leur donnent des raisons, plus les gens reviennent leur poser des questions absurdes…

Cependant la vérité analytique n'est pas quelque chose de si secret ni de si mystérieux qu'on ne puisse voir chez des personnes douées pour la direction de conscience la perception de ce qu'elle est, surgir spontanément. J'ai connu parmi des religieux des gens qui avaient saisi qu'une pénitente venant les bassiner avec des obsessions d'impureté avait brusquement besoin d'être ramenée à un autre niveau : se conduisait-elle selon la justice avec sa bonne ou ses enfants ? Et par ce rappel brutal ils obtenaient de effets tout à fait surprenants.

À mon avis, les directeurs de conscience ne peuvent trouver à redire à la psychanalyse ; tout au plus peuvent-ils en tirer quelques aperçus qui leur rendront service…

L'EXPRESS. – Peut-être, mais la psychanalyse est-elle assez bien vue ? Dans les milieux religieux on en ferait plutôt une science du diable ?

Dr LACAN. – Je crois que les temps ont changé. Sans doute, après que Freud eut inventé la psychanalyse, est-elle longtemps demeurée une science scandaleuse et

subversive. Il ne s'agissait pas de savoir si l'on y croyait ou non, on s'y opposait violemment sous le prétexte que les gens psychanalysés seraient déchaînés, s'abandonneraient à tous leurs désirs, se livreraient à n'importe quoi…

Aujourd'hui, admise ou non en tant que science, la psychanalyse est entrée dans nos mœurs et les positions se sont renversées : c'est lorsque quelqu'un ne se conduit pas normalement, lorsqu'il agit d'une façon jugée « scandaleuse » par son entourage, qu'on parle de l'envoyer chez le psychanalyste !

Tout cela entre dans ce que j'appellerai non pas du terme trop technique de « résistance à l'analyse », mais d'« objection massive ».

La peur de perdre son originalité, d'être réduit au niveau commun, n'est pas moins fréquente. Il faut dire que sur cette notion « d'adaptation » il s'est produit ces derniers temps une doctrine de nature à engendrer la confusion et à partir de là l'inquiétude.

On a écrit que l'analyse a pour but d'adapter le sujet, pas tout à fait au milieu extérieur, disons à sa vie, ou à ses véritables besoins ; cela signifie nettement que la sanction d'une analyse serait qu'on est devenu père parfait, époux modèle, citoyen idéal, enfin qu'on est quelqu'un qui ne discute plus de rien.

Ce qui est tout à fait faux, aussi faux que le premier préjugé qui voyait dans la psychanalyse un moyen de se libérer de toute contrainte.

L'EXPRESS. – Ne pensez-vous pas que ce que les gens craignent par-dessus tout, ce qui les fait s'opposer à la psychanalyse avant même de savoir s'ils y croient ou non en tant que science, c'est l'idée qu'ils risquent d'être dépossédés d'une partie d'eux-mêmes, modifiés ?

D[R] LACAN. – Cette inquiétude est tout à fait légitime, au niveau où elle surgit. Dire qu'il n'y aurait pas, après une analyse, modification de la personnalité, ce serait vraiment drôle ! Il serait difficile de soutenir à la fois qu'on peut obtenir des résultats par l'analyse et qu'on peut ne pas en obtenir, c'est-à-dire que la personnalité restera

toujours intacte. Seulement la notion de personnalité mérite d'être éclaircie, voire réinterprétée.

L'EXPRESS. – Au fond la différence entre la psychanalyse et les diverses techniques psychologiques, c'est qu'elle ne se contente pas de guider, d'intervenir plus ou moins à l'aveuglette, elle guérit…

DR LACAN. – On guérit ce qui est guérissable. On ne va pas guérir le daltonisme et l'idiotie, bien qu'en fin de compte on puisse dire que le daltonisme et l'idiotie aient à voir avec le « psychique ».

Vous connaissez la formule de Freud, *« là où ça a été je dois être »* ? Il faut que le sujet puisse se réinstaller à sa place, cette place où il n'était plus, remplacé par cette parole anonyme, qu'on nomme le ça.

Un président du Conseil devrait avoir été analysé

L'EXPRESS. – Dans la perspective freudienne, faut-il songer à soigner des quantités de gens qui ne sont pas considérés comme malades ? Autrement dit, aurait-on intérêt à psychanalyser tout le monde ?

DR LACAN. – Posséder un inconscient n'est pas le privilège des névrosés. Il y a des gens qui ne sont manifestement pas accablés d'un poids excessif de souffrance parasitaire, qui ne sont pas trop encombrés par la présence de l'autre sujet, à l'intérieur d'eux-mêmes, qui s'en accommodent même assez bien de cet autre sujet – et qui pourtant ne perdraient rien à faire connaissance avec lui.

Puisque, en somme, dans le fait d'être psychanalysé, il ne s'agit de rien d'autre que de connaître son histoire.

L'EXPRESS. – Est-ce que cela reste vrai pour les créateurs ?

DR LACAN. – C'est une question intéressante de savoir s'il y a intérêt pour eux à aller vite ou à couvrir d'un certain voile cette parole qui les attaque du dehors (c'est la

même en fin de compte qui vient encombrer le sujet dans la névrose et dans l'inspiration créatrice).

Y a-t-il intérêt à aller très vite par la voie de l'analyse vers la vérité de l'histoire du sujet, ou à laisser faire comme Goethe une œuvre qui n'est qu'une immense psychanalyse ?

Car chez Goethe c'est manifeste : son œuvre tout entière est la révélation de la parole de l'autre sujet. Il a poussé la chose aussi loin qu'on peut le faire lorsqu'on est un homme de génie.

Aurait-il écrit la même œuvre si on l'avait psychanalysé ? À mon avis œuvre aurait été sûrement autre, mais je ne crois pas qu'on y aurait perdu.

L'EXPRESS. – Et pour tous les hommes qui ne sont pas des créateurs mais qui ont de lourdes responsabilités, des relations avec le pouvoir, pensez-vous qu'on devrait instituer la psychanalyse obligatoire ?

DR LACAN. – On devrait en effet ne pas pouvoir douter un seul instant que si un monsieur est président du Conseil, c'est sûrement qu'il s'est fait analyser à un âge normal, c'est-à-dire jeune… Mais la jeunesse se prolonge parfois très loin.

L'EXPRESS. – Attention ! Qu'est-ce qu'on pourrait objecter à M. Guy Mollet s'il avait été analysé ? S'il pouvait se prévaloir d'être immunisé quand ses contradicteurs ne le sont pas ?

DR LACAN. – Je ne prendrai pas parti sur le sujet de savoir si M. Guy Mollet ferait ou non la politique qu'il fait s'il était analysé ! Qu'on ne me fasse pas dire que je pense que l'analyse universelle est à la source de la résolution de toutes les antinomies, que si on analysait tous les êtres humains il n'y aurait plus de guerres, plus de lutte des classes, je dis formellement le contraire. Tout ce qu'on peut penser c'est que les drames seraient peut-être moins confus.

Voyez-vous, l'erreur, c'est ce que je vous disais déjà tout à l'heure : vouloir se servir d'un instrument avant de savoir comment il est fait. Or, dans les activités qui sont pour l'instant vécues dans le monde sous le terme de « psychanalyse » on tend de plus en plus à recouvrir, méconnaître, masquer l'ordre premier dans lequel Freud a apporté l'étincelle.

L'effort de la grande masse de l'école psychanalytique a été ce que j'appelle une tentative de réduction : mettre dans sa poche ce qu'il y avait de plus gênant dans la théorie de Freud. D'année en année on voit cette dégradation s'accentuer, jusqu'à aboutir parfois, comme aux États-Unis, à des formulations en franche contradiction avec l'inspiration freudienne.

Ce n'est pas parce que la psychanalyse demeure contestée que l'analyste doit tenter de rendre plus acceptable son observation en la repeignant de couleurs diversement bariolées, d'analogies empruntées plus ou moins légitimement à des domaines scientifiques voisins…

Après le trait de feu, une armée d'ouvriers

L'EXPRESS. – C'est très démoralisant ce que vous dites, pour les analysés possibles…

Dr LACAN. – Si je vous inquiète tant mieux. Du point de vue du public, ce que je considère comme le plus désirable, c'est de jeter un cri d'alarme et qu'il ait, sur le terrain scientifique, une signification très précise : qu'il soit un appel, une exigence première concernant la formation de l'analyste.

L'EXPRESS. – N'est-ce pas déjà une formation très longue et très sérieuse ?

Dr LACAN. – À l'enseignement psychanalytique tel qu'il est aujourd'hui constitué – études de médecine et puis une psychanalyse, analyse dite didactique, faite par un analyste qualifié – manque quelque chose d'essentiel, sans lequel je nie qu'on puisse

être un psychanalyste vraiment formé : l'apprentissage des disciplines linguistiques et historiques, de l'histoire des religions, etc. Pour cerner sa pensée concernant cette formation, Freud, lui, ranime ce vieux terme que je me plais à reprendre d'*universitas litterarum.*

Les études médicales sont bien évidemment insuffisantes pour entendre ce que dit l'analysé, c'est-à-dire par exemple pour distinguer dans son discours la portée des symboles, la présence de mythes, ou simplement pour saisir le sens de ce qu'il dit, comme on saisit ou non le sens d'un texte.

Du moins pour l'heure une étude sérieuse des textes et de la doctrine freudienne est-elle rendue possible par l'asile que lui donne à la Clinique des maladies mentales et de l'encéphale de la Faculté, le professeur Jean Delay.

L'EXPRESS. – Entre les mains de personnes insuffisamment compétentes, pensez-vous que la psychanalyse telle qu'elle fut inventée par Freud risque de se perdre ?

D^R LACAN. – Actuellement, la psychanalyse est certainement en train de tourner à une mythologie de plus en plus confuse. On peut en citer quelques signes – effacement du complexe d'Œdipe, accent mis sur les mécanismes pré-œdipiens, sur la frustration, substitution au terme d'angoisse de celui de peur. Ce qui ne veut pas dire que le freudisme, la première lueur freudienne, ne continue pas à cheminer partout. On en voit des manifestations absolument claires dans toutes sortes de sciences humaines.

Je pense en particulier à ce que me disait récemment mon ami Claude Lévi-Strauss de l'hommage finalement rendu par les ethnographes au complexe d'Œdipe, comme à une profonde création mythique née à notre époque.

C'est quelque chose de bien frappant, de tout à fait saisissant que Sigmund Freud, un homme tout seul, soit parvenu à dégager un certain nombre d'effets qui n'avaient jamais été isolés auparavant et à les introduire dans un réseau coordonné, inventant ainsi à la fois une science et le domaine d'application de cette science.

Mais par rapport à cette œuvre géniale qu'a été celle de Freud, traversant son siècle comme un trait de feu, le travail est très en retard. Je le dis avec toute ma conviction. Et on ne reprendra de l'avance que lorsqu'il y aura suffisamment de gens formés pour faire ce que nécessite tout travail scientifique, tout travail technique, tout travail où le génie peut ouvrir un sillon, mais où il faut ensuite une armée d'ouvriers pour moissonner.

Intervention sur l'exposé de P. Matussek (Institut de Psychiatrie de Munich) à la séance du 4 juin 1957 de la Société Française de Psychanalyse, publié dans La psychanalyse, *1958, n° 4,* Les psychoses, *pp. 320 à* 332.

(320)Exposé de P. MATUSSEK […]

(332)*Discussion :*

DR SCHWEICH – Souligne la fertilité du concept de *proximité* pour la psychothérapie des schizophrènes, aussi bien dans la fortification du moi que dans l'interprétation et dans l'élargissement du champ des relations.

Les premiers contacts (contact somatiques) sont déterminants dans la thérapie, en « donnant le droit » au schizophrène d'accéder à la proximité.

Dans le cas de malades où la parole est conservée (exemple d'un hébéphrène), il est apparu ainsi que le psychothérapeute participait à la moindre action racontée par le malade. Il décrivait les personnages sans limite nette entre eux, ce qui exprimait à sa façon la relation de proximité.

Dans le déroulement de la cure, le malade assume peu à peu une distance, par recours à des intermédiaires symboliques. Il élargit son espace.

La notion de proximité est également fertile, dans l'espace concret dévolu au malade, espace où il évolue et qu'il peut appréhender. C'est ainsi que le contact est plus difficile dans un espace trop vaste, d'où la *difficulté des* cures ambulatoires. Le même malade, en pavillon fermé, réussit un contact presque immédiat.

Les critiques faites à l'interprétation directe de Rosen me paraissent également pertinentes : ces interventions sont bénéfiques parce qu'elles ont le sens d'une *affirmation de* proximité entre thérapeute et malade.

Il faudrait peut-être compléter la notion de proximité spatiale par celle de proximité dans le temps. Au début le malade vit dans une minute, qui s'étend indéfiniment (réaction de panique si on lui parle de demain ou après demain).

DR DOLTO – Dans les contacts kinétiques que vous avez avec vos malades, vous rencontrez une image archaïque du corps (début de la phase anale). Vous donnez au malade une double sécurité :

– Vous entrez dans un corps à corps qui vous laisse intacts tous les deux.

– Par delà ce corps à corps dangereux, vous donnez au malade l'assurance que son corps, aussi bien génital qu'oral, est préservé.

DR LACAN – L'inspiration de Matussek semble toute différente du sens affectif donné par F. Dolto avec la notion de sécurisation.

DRMATUSSEK – La sécurisation est une notion hypothétique. Mon but est de donner une description, et non une tentative d'explication étiologique.

[…]

Daté de décembre 1957-janvier 1958, paru dans La psychanalyse, *1958, n° 4, « Les Psychoses », pp. 1-50.*

[1]*Hoc quod triginta tres per annos in ipso loco studui, et Sanctae Annae Gento loci, et dilectae juventuti, quae eo me sectata est, diligenter dedico.*

I. VERS FREUD.

1. Un demi-siècle de freudisme appliqué à la psychose laisse son problème encore à repenser, autrement dit au statu quo ante.

On pourrait dire qu'avant Freud sa discussion ne se détache pas d'un fonds théorique qui se donne comme psychologie et n'est qu'un résidu « laïcisé » de ce que nous appellerons la longue coction métaphysique de la science dans l'École (avec l'E majuscule que lui doit notre révérence).

Or si notre science, concernant la physis, en sa mathématisation toujours plus pure, ne garde de cette cuisine qu'un relent si discret qu'on peut légitimement s'interroger s'il n'y a pas eu substitution de personne, il n'en est pas de même concernant l'antiphysis (soit l'appareil vivant qu'on veut apte à prendre mesure de ladite physis), dont l'odeur de graillon trahit sans aucun doute la pratique séculaire dans ladite cuisine de la préparation des cervelles.

C'est ainsi que la théorie de l'abstraction, nécessaire à rendre compte de la connaissance, s'est fixée en une théorie abstraite des facultés du sujet, que les pétitions sensualistes les plus radicales n'ont pu rendre plus fonctionnelles à l'endroit des effets subjectifs.

Les tentatives toujours renouvelées d'en corriger les résultats [2]par les contrepoids variés de l'affect, doivent en effet rester vaines, tant qu'on omet de questionner si c'est bien le même sujet qui en est affecté.

2. C'est la question qu'on apprend sur les bancs de l'école (avec un petit é), à éluder une fois pour toutes : puisque même admises les alternances d'identité du *percipiens*, sa fonction constituante de l'unité du *perceptum* n'est pas discutée. Dès lors la diversité de structure du *perceptum* n'affecte dans le *percipiens* qu'une diversité de registre, en dernière analyse celle des *sensoriums*. En droit cette diversité est toujours surmontable, si le *percipiens* se tient à la hauteur de la réalité.

C'est pourquoi ceux à qui vient la charge de répondre à la question que pose l'existence du fou, n'ont pu s'empêcher d'interposer entre elle et eux ces bancs de l'école, dont ils ont trouvé en cette occasion la muraille propice à s'y tenir à l'abri.

Nous osons en effet mettre dans le même sac, si l'on peut dire, toutes les positions qu'elles soient mécanistes ou dynamistes en la matière, que la genèse y soit de l'organisme ou du psychisme, et la structure de la désintégration ou du conflit, oui, toutes, si ingénieuses qu'elles se montrent, pour autant qu'au nom du fait, manifeste, qu'une hallucination est un *perceptum* sans objet, ces positions s'en tiennent à demander raison au *percipiens* de ce *perceptum*, sans que quiconque s'avise qu'à cette requête, un temps est sauté, celui de s'interroger si le *perceptum* lui-même laisse un sens univoque au *percipiens* ici requis de l'expliquer.

Ce temps devrait paraître pourtant légitime à tout examen non prévenu de l'hallucination verbale, pour ce qu'elle n'est réductible, nous allons le voir, ni à un *sensorium* particulier, ni surtout à un *percipiens* en tant qu'il lui donnerait son unité.

C'est une erreur en effet de la tenir pour auditive de sa nature, quand il est concevable à la limite qu'elle ne le soit à aucun degré (chez un sourd-muet par exemple, ou dans un registre quelconque non auditif d'épellement hallucinatoire), mais surtout à considérer que l'acte d'ouïr n'est pas le même, selon qu'il vise la cohérence de la chaîne verbale, nommément sa surdétermination à chaque instant par l'après-coup de sa séquence, comme aussi bien la suspension à chaque instant de sa valeur à l'avènement d'un sens toujours prêt à renvoi, – ou selon qu'il s'accommode

dans la parole à la modulation sonore, [3]à telle fin d'analyse acoustique : tonale ou phonétique, voire de puissance musicale.

Ces rappels très abrégés suffiraient à faire valoir la différence des subjectivités intéressées dans la visée du *perceptum* (et combien elle est méconnue dans l'interrogatoire des malades et la nosologie des « voix »).

Mais on pourrait prétendre réduire cette différence à un niveau d'objectivation dans le *percipiens*.

Or il n'en est rien. Car c'est au niveau où la « synthèse » subjective confère son plein sens à la parole, que le sujet montre tous les paradoxes dont il est le patient dans cette perception singulière. Que ces paradoxes apparaissent déjà quand c'est l'autre qui profère la parole, c'est ce que manifeste assez chez le sujet la possibilité de lui obéir en tant qu'elle commande son écoute et sa mise en garde, car d'entrer seulement dans son audience, le sujet tombe sous le coup d'une suggestion à laquelle il n'échappe qu'à réduire l'autre à n'être que le porte-parole d'un discours qui n'est pas de lui ou d'une intention qu'il y tient en réserve.

Mais plus frappante encore est la relation du sujet à sa propre parole, où l'important est plutôt masqué par le fait purement acoustique qu'il ne saurait parler sans s'entendre. Qu'il ne puisse s'écouter sans se diviser n'a rien non plus de privilégié dans les comportements de la conscience. Les cliniciens ont fait un pas meilleur en découvrant l'hallucination motrice verbale par détection de mouvements phonatoires ébauchés. Mais ils n'ont pas articulé pour autant où réside le point crucial, c'est que le sensorium étant indifférent dans la production d'une chaîne signifiante :

1) celle-ci s'impose par elle-même au sujet dans sa dimension de voix ;

2) elle prend comme telle une réalité proportionnelle au temps, parfaitement observable à l'expérience, que comporte son attribution subjective ;

3) sa structure propre en tant que signifiant est déterminante dans cette attribution qui, dans la règle, est distributive, c'est-à-dire à plusieurs voix, donc qui pose comme telle le *percipiens*, prétendu unifiant, comme équivoque.

3. Nous illustrerons ce qui vient d'être énoncé par un phénomène détaché d'une de nos présentations cliniques de [(4)]l'année 1955-56, soit l'année même du séminaire dont nous évoquons ici le travail. Disons que semblable trouvaille ne peut être que le prix d'une soumission entière, même si elle est avertie, aux positions proprement subjectives du malade, positions qu'on force trop souvent à les réduire dans le dialogue au processus morbide, renforçant alors la difficulté de les pénétrer d'une réticence provoquée non sans fondement chez le sujet.

Il s'agissait en effet d'un de ces délires à deux dont nous avons dès longtemps montré le type dans le couple mère-fille, et où le sentiment d'intrusion, développé en un délire de surveillance, n'était que le développement de la défense propre à un binaire affectif, ouvert comme tel à n'importe quelle aliénation.

C'était la fille qui, lors de notre examen, nous produisit pour preuve des injures auxquelles toutes deux étaient en butte de la part de leurs voisins, un fait concernant l'ami de la voisine qui était censée les harceler de ses assauts, après qu'elles eussent dû mettre fin avec elle à une intimité d'abord complaisamment accueillie. Cet homme, donc partie dans la situation à un titre indirect, et figure au reste assez effacée dans les allégations de la malade, avait à l'entendre, lancé à son adresse en la croisant dans le couloir de l'immeuble, le terme malsonnant de : « Truie ! »

Sur quoi nous, peu enclin à y reconnaître la rétorsion d'un « Cochon ! » trop facile à extrapoler au nom d'une projection qui ne représente jamais en pareil cas que celle du psychiatre, lui demandâmes tout uniment ce qui en elle-même avait pu se proférer l'instant d'avant. Non sans succès : car elle nous concéda d'un sourire avoir en effet murmuré à la vue de l'homme, ces mots dont à l'en croire, il n'avait pas à prendre ombrage : « Je viens de chez le charcutier… »

Qui visaient-ils ? Elle était bien en peine de le dire, nous mettant en droit de l'y aider. Pour leur sens textuel, nous ne pourrons négliger le fait entre autres que la malade avait pris le congé le plus soudain de son mari et de sa belle famille et donné ainsi à un mariage réprouvé par sa mère un dénouement resté depuis sans épilogue, à

partir de la conviction qu'elle avait acquise que ces paysans ne se proposaient rien de moins, pour en finir avec cette propre à rien de citadine, que de la dépecer congrûment.

(5)Qu'importe cependant qu'il faille ou non recourir au fantasme du corps morcelé pour comprendre comment la malade, prisonnière de la relation duelle, répond à nouveau ici à une situation qui la dépasse.

À notre fin présente il suffit que la malade ait avoué que la phrase était allusive, sans qu'elle puisse pour autant montrer rien que perplexité quant à saisir sur qui des coprésents ou de l'absente portait l'allusion, car il apparaît ainsi que le je, comme sujet de la phrase en style direct, laissait en suspens, conformément à sa fonction dite de shifter en linguistique[1], la désignation du sujet parlant, aussi longtemps que l'allusion, dans son intention conjuratoire sans doute, restait elle-même oscillante. Cette incertitude prit fin, passée la pause, avec l'apposition du mot « truie », lui-même trop lourd d'invective pour suivre isochroniquement l'oscillation. C'est ainsi que le discours vint à réaliser son intention de rejet dans l'hallucination. Au lieu où l'objet indicible est rejeté dans le réel, un mot se fait entendre, pour ce que, venant à la place de ce qui n'a pas de nom, il n'a pu suivre l'intention du sujet, sans se détacher d'elle par le tiret de la réplique : opposant son antistrophe de décri au maugrément de la strophe restituée dès lors à la patiente avec l'index du je, et rejoignant dans son opacité les jaculations de l'amour, quand, à court de signifiant pour appeler l'objet de son épithalame, il y emploie le truchement de l'imaginaire le plus cru. « Je te mange… – Chou ! » « Tu te pâmes… – Rat ! »

4. Cet exemple n'est ici promu que pour saisir au vif que la fonction d'irréalisation n'est pas tout dans le symbole. Car pour que son irruption dans le réel suit

[1]. Roman Jakobson emprunte ce terme à Jespersen pour désigner ces mots du code qui ne prennent sens que des coordonnées (attribution, datation, lieu d'émission) du message. Référés à la classification de Pierce, ce sont des symboles-index. Les pronoms personnels en sont l'exemple éminent : leurs difficultés d'acquisition comme leurs déficits fonctionnels illustrent la problématique engendrée par ces signifiants dans le sujet. (Roman Jakobson. *Shifters, verbal categories, and the russian.verb. Russian language project.* Department of Slavic languages and litteratures, Harvard University, 1957).

indubitable, il suffit qu'il se présente, comme il est commun, sous forme de chaîne brisée[2].

On y touche aussi cet effet qu'a tout signifiant une fois perçu de susciter dans le *percipiens* un assentiment fait du réveil (6)de la duplicité cachée du second par l'ambiguïté manifeste du premier.

Bien entendu tout ceci peut être tenu pour effets de mirage dans la perspective classique du sujet unifiant.

Il est seulement frappant que cette perspective, réduite à elle-même, n'offre sur l'hallucination par exemple, que des vues d'une telle pauvreté que le travail d'un fou, sans doute aussi remarquable que s'avère être le Président Schreber en ses Mémoires d'un névropathe[3], puisse, après avoir reçu le meilleur accueil, dès avant Freud, des psychiatres, être tenu même après lui, pour un recueil à proposer pour s'introduire dans la phénoménologie de la psychose, et pas seulement au débutant[4].

Il nous a, à nous-même, fourni la base d'une analyse de structure, quand, dans notre séminaire de l'année 1955-1956 sur les structures freudiennes dans les psychoses, nous en avons, suivant le conseil de Freud, repris l'examen.

La relation entre le signifiant et le sujet, que cette analyse découvre, se rencontre, on le voit en cet exorde, dès l'aspect des phénomènes, si, revenant de l'expérience de Freud, on sait le point où elle conduit.

Mais ce départ du phénomène, convenablement poursuivi, retrouverait ce point, comme ce fut le cas pour nous quand une première étude de la paranoïa nous mena il y a trente ans au seuil de la psychanalyse.

---

[2]. *Cf.* le séminaire du 8 février 1956 où nous avons développé l'exemple de la vocalisation « normale » de : la paix du soir.

[3]. *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken*, von Dr. Jur. Daniel-Paul Schreber, Senätspräsident beim kgl. Oberlandesgericht Dresden a-D.– Oswald Mutze in Leipzig, 1903, dont nous avons préparé la traduction française à l'usage de notre groupe.

[4]. C'est notamment l'opinion qu'exprime l'auteur de la traduction anglaise de ces Mémoires, parue l'année de notre séminaire (*cf. Memoirs of my nervous illness*, Translated by Ida Macalpine and Richard Hunter (W. M. Dawson and sons, London), dans son introduction, p. 25. Elle rend compte au même lieu de la fortune du livre, pp. 6-10.

Nulle part en effet la conception fallacieuse d'un processus psychique au sens de Jaspers, dont le symptôme ne serait que l'indice, n'est plus hors de propos que dans l'abord de la psychose, parce que nulle part le symptôme, si on sait le lire, n'est plus clairement articulé dans la structure elle-même.

Ce qui nous imposera de définir ce processus par les déterminants les plus radicaux de la relation de l'homme au signifiant.

5. Mais il n'est pas besoin d'en être là pour s'intéresser à la variété sous laquelle se présentent les hallucinations verbales (7)dans les *Mémoires* de Schreber, ni pour y reconnaître des différences tout autres que celles où on les classe « classiquement », selon leur mode d'implication dans le *percipiens* (le degré de sa « croyance ») ou dans la réalité d'icelui (« l'auditivation ») : à savoir bien plutôt les différences qui tiennent à leur structure de parole, en tant que cette structure est déjà dans le *perceptum*.

À considérer le seul texte des hallucinations, une distinction s'y établit aussitôt pour le linguiste entre phénomènes de code et phénomènes de message.

Aux phénomènes de code appartiennent dans cette approche les voix qui font usage de la *Grundsprache*, que nous traduisons par langue-de-fond, et que Schreber décrit (S. 13-I[5]), comme « un Allemand quelque peu archaïque, mais toujours rigoureux qui se signale tout spécialement par sa grande richesse en euphémismes ». Ailleurs (S. 167-XII) il se reporte avec regret « à sa forme authentique pour ses traits de noble distinction et de simplicité ».

Cette partie des phénomènes est spécifiée en des locutions néologiques par leur forme (mots composés nouveaux, mais composition ici conforme aux règles de la langue du patient) et par leur emploi. Les hallucinations informent le sujet des formes

[5]. Les parenthèses comprenant la lettre S suivie de chiffres (respectivement arabe et romain) seront employées dans ce texte pour renvoyer à la page et au chapitre correspondants des *Denkwürdigkeiten* dans l'édition originale, pagination très heureusement reportée dans les marges de la traduction anglaise.

et des emplois qui constituent le néocode : le sujet leur doit, par exemple, au premier chef, la dénomination de *Grundsprache* pour le désigner.

Il s'agit de quelque chose d'assez voisin de ces messages que les linguistes appellent autonymes pour autant que c'est le signifiant même (et non ce qu'il signifie) qui fait l'objet de la communication. Mais cette relation, singulière mais normale, du message à lui-même, se redouble ici de ce que ces messages sont tenus pour supportés par des êtres dont ils énoncent eux-mêmes les relations dans des modes qui s'avèrent être très analogues aux connexions du signifiant. Le terme de *Nervenanhang* que nous traduisons par : annexion-de-nerfs, et qui aussi provient de ces messages, illustre cette remarque pour autant que passion et action entre ces êtres se réduisent à ces nerfs annexés ou désannexés, mais aussi que ceux-ci, tout [(8)]autant que les rayons divins (*Gottesstrahlen)* auxquels ils sont homogènes, ne sont rien d'autre que l'entification des paroles qu'ils supportent (S. 130-X : ce que les voix formulent : « N'oubliez pas que la nature des rayons est qu'ils doivent parler »).

Relation ici du système à sa propre constitution de signifiant qui serait à verser au dossier de la question du métalangage, et qui va à notre avis démontrer l'impropriété de cette notion si elle visait à définir des éléments différenciés dans le langage.

Remarquons d'autre part que nous nous trouvons ici en présence de ces phénomènes que l'on a appelés à tort intuitifs, pour ce que l'effet de signification y anticipe sur le développement de celle-ci. Il s'agit en fait d'un effet du signifiant, pour autant que son degré de certitude (degré deuxième : signification de signification) prend un poids proportionnel au vide énigmatique qui se présente d'abord à la place de la signification elle-même.

L'amusant dans ce cas est que c'est à mesure même que pour le sujet cette haute tension du signifiant vient à tomber, c'est-à-dire que les hallucinations se réduisent à des ritournelles, à des serinages, dont le vide est imputé à des êtres sans intelligence ni personnalité, voire franchement effacés du registre de l'être, que c'est dans cette mesure même, disons-nous, que les voix font état de la *Seelenauffassung*, de la

conception-des-âmes (selon la langue fondamentale), laquelle conception se manifeste en un catalogue des types de pensées qui n'est pas indigne d'un livre de psychologie classique. Catalogue lié dans les voix à une intention pédantesque, ce qui n'empêche pas le sujet d'y apporter les commentaires les plus pertinents. Notons que dans ces commentaires la source des termes est toujours soigneusement distinguée, par exemple que si le sujet emploie le mot *Instanz* (S. note de 30-II-*Conf.* notes de 11 et 21-I), il souligne en note : ce mot-là est de moi.

C'est ainsi que ne lui échappe pas l'importance primordiale des pensées-de-mémoire (*Erinnerungsgedanken*) dans l'économie psychique, et qu'il en indique aussitôt la preuve dans l'usage poétique et musical de la reprise modulatoire.

Notre patient qui qualifie impayablement cette « conception des âmes » comme « la représentation quelque peu idéalisée (9)que les âmes se sont formées de la vie et de la pensée humaine » (S. 164-XII), croit en avoir « gagné des aperçus sur l'essence du procès de la pensée et du sentiment chez l'homme que bien des psychologues pourraient lui envier » (S. 167-XII).

Nous le lui accordons d'autant plus volontiers qu'à leur différence, ces connaissances dont il apprécie si humoristiquement la portée, il ne se figure pas les tenir de la nature des choses, et que, s'il croit devoir en tirer parti, c'est, nous venons de l'indiquer, à partir d'une analyse sémantique[6] !

Mais pour reprendre notre fil, venons-en aux phénomènes que nous opposerons aux précédents comme phénomènes de message.

Il s'agit des messages interrompus, dont se soutient une relation entre le sujet et son interlocuteur divin à laquelle ils donnent la forme d'un challenge ou d'une épreuve d'endurance.

La voix du partenaire limite en effet les messages dont il s'agit, à un commencement de phrase dont le complément de sens ne présente pas au reste de

[6]. Notons que notre hommage ici ne fait que prolonger celui de Freud, qui ne répugne pas à reconnaître dans le délire lui-même de Schreber une anticipation de la théorie de la Libido (*G. W.*, VIII, p. 315).

difficulté pour le sujet, sauf par son côté harcelant, offensant, le plus souvent d'une ineptie de nature à le décourager. La vaillance dont il témoigne à ne pas faillir dans sa réplique, voire à déjouer les pièges où on l'induit, n'est pas le moins important pour notre analyse du phénomène.

Mais nous nous arrêterons ici encore au texte même de ce qu'on pourrait appeler la provocation (ou mieux la protase) hallucinatoire. D'une telle structure, le sujet nous donne les exemples suivants (S. 217-XVI) : 1) *Nun will ich mich* (maintenant, je vais me…) ; 2) *Sie sollen nämlich*… (Vous devez quant à vous…) ; 3) *Das will ich mir*… (Je vais y bien…), pour nous en tenir à ceux-ci, – auxquels il doit répliquer par leur supplément significatif, pour lui non douteux, à savoir :

Me rendre au fait que je suis idiot ; 2) Quant à vous, être exposé (mot de la langue fondamentale) comme négateur de Dieu et adonné à un libertinage voluptueux, sans parler du reste ; 3) Bien songer.

On peut remarquer que la phrase s'interrompt au point où se termine le groupe des mots qu'on pourrait appeler [(10)]termes-index, soit ceux que leur fonction dans le signifiant désigne, selon le terme employé plus haut, comme shifters, soit précisément les termes qui, dans le code, indiquent la position du sujet à partir du message lui-même.

Après quoi la partie proprement lexicale de la phrase, autrement dit celle qui comprend les mots que le code définit par leur emploi, qu'il s'agisse du code commun ou du code délirant, reste élidée.

N'est-on pas frappé par la prédominance de la fonction du signifiant dans ces deux ordres de phénomènes, voire incité à rechercher ce qu'il y a au fond de l'association qu'ils constituent : d'un code constitué de messages sur le code, et d'un message réduit à ce qui dans le code indique le message.

Tout ceci nécessiterait d'être reporté avec le plus grand soin sur un graphe[7], où nous avons tenté cette année même de représenter les connexions internes au signifiant en tant qu'elles structurent le sujet.

Car il y a là une topologie qui est tout à fait distincte de celle que pourrait faire imaginer l'exigence d'un parallélisme immédiat de la forme des phénomènes avec leurs voies de conduction dans le névraxe.

Mais cette topologie, qui est dans la ligne inaugurée par Freud, quand il s'engagea, après avoir ouvert avec les rêves le champ de l'inconscient, à en décrire la dynamique, sans se sentir lié à aucun souci de localisation corticale, est justement ce qui peut préparer le mieux les questions, dont on interrogera la surface du cortex.

Car ce n'est qu'après l'analyse linguistique du phénomène de langage que l'on peut établir légitimement la relation qu'il constitue dans le sujet, et du même coup délimiter l'ordre des « machines » (au sens purement associatif qu'a ce terme dans la théorie mathématique des réseaux) qui peuvent réaliser ce phénomène.

Il n'est pas moins remarquable que ce soit l'expérience freudienne qui ait induit l'auteur de ces lignes dans la direction ici présentée. Venons-en donc à ce qu'apporte cette expérience dans notre question.

(11) II. APRES FREUD.

1. Que Freud ici nous a-t-il apporté ? Nous sommes entrés en matière en affirmant que pour le problème de la psychose, cet apport avait abouti à une retombée.

Elle est immédiatement sensible dans le simplisme des ressorts qu'on invoque en des conceptions qui se ramènent toutes à ce schéma fondamental : comment faire passer l'intérieur dans l'extérieur ? Le sujet en effet a beau englober ici un Ça opaque,

7. Il se trouve dans le compte rendu que M. J.-B. Lefèvre-Pontalis veut bien assurer de notre séminaire dans le *Bulletin de psychologie*, V. ce Bulletin, XI, 4-5, 1° janvier 58, p. 293.

c'est tout de même en tant que moi, c'est à dire, de façon tout à fait exprimée dans l'orientation psychanalytique présente, en tant que ce même percipiens increvable, qu'il est invoqué dans la motivation de la psychose. Ce percipiens a tout pouvoir sur son corrélatif non moins inchangé : la réalité, et le modèle de ce pouvoir est pris dans une donnée accessible à l'expérience commune, celle de la projection affective.

Car les théories présentes se recommandent pour le mode absolument incritiqué, sous lequel ce mécanisme de la projection y est mis en usage. Tout y objecte et rien n'y fait pourtant, et moins que tout l'évidence clinique qu'il n'y a rien de commun entre la projection affective et ses prétendus effets délirants, entre la jalousie de l'infidèle et celle de l'alcoolique par exemple.

Que Freud, dans son essai d'interprétation du cas du président Schreber, qu'on lit mal à le réduire aux rabâchages qui ont suivi, emploie la forme d'une déduction grammaticale pour y présenter l'aiguillage de la relation à l'autre dans la psychose : soit les différents moyens de nier la proposition : Je l'aime, dont il s'ensuit, que ce jugement négatif se structure en deux temps : le premier, le renversement de la valeur du verbe : Je le hais, ou d'inversion du genre de l'agent ou de l'objet : ce n'est pas moi, ou bien ce n'est pas lui, c'est elle (ou inversement), – le deuxième d'interversion des sujets : Il me hait, c'est elle qu'il aime, c'est elle qui m'aime, – les problèmes logiques formellement impliqués dans cette déduction ne retiennent personne.

Bien plus, que Freud dans ce texte écarte expressément le mécanisme de la projection comme insuffisant à rendre compte du problème, pour entrer à ce moment dans un très long, détaillé et subtil développement sur le refoulement, offrant pourtant des pierres d'attente à notre problème, disons seulement [12]que celles-ci continuent à se profiler inviolées au-dessus de la poussière remuée du chantier psychanalytique.

2. Freud a depuis apporté « l'introduction au narcissisme ». On s'en est servi au même usage, à un pompage, aspirant et refoulant au gré des temps du théorème, de

la libido par le *percipiens*, lequel est ainsi apte à gonfler et à dégonfler une réalité baudruche.

Freud donnait la première théorie du mode selon lequel le moi se constitue d'après l'autre dans la nouvelle économie subjective, déterminée par l'inconscient : on y répondait en acclamant dans ce moi la retrouvaille du bon vieux *percipiens* à toute épreuve et de la fonction de synthèse.

Comment s'étonner qu'on n'en ait tiré d'autre profit pour la psychose que la promotion définitive de la notion de perte de la réalité ?

Ce n'est pas tout. En 1924, Freud écrit un article incisif : la perte de la réalité dans la névrose et la psychose, où il ramène l'attention sur le fait que le problème n'est pas celui de la perte de la réalité, mais du ressort de ce qui s'y substitue. Discours aux sourds, puisque le problème est résolu ; le magasin des accessoires est à l'intérieur, et on les sort au gré des besoins.

En fait tel est le schéma dont même M. Katan, dans ses études où il revient si attentivement sur les étapes de la psychose chez Schreber, guidé par son souci de pénétrer la phase prépsychotique, se satisfait, quand il fait état de la défense contre la tentation instinctuelle, contre la masturbation et l'homosexualité dans ce cas, pour justifier le surgissement de la fantasmagorie hallucinatoire, rideau interposé par l'opération du *percipiens* entre la tendance et son stimulant réel.

Que cette simplicité nous eût soulagés dans un temps, si nous l'avions estimée devoir suffire au problème de la création littéraire dans la psychose !

3. Au demeurant quel problème ferait-il encore obstacle au discours de la psychanalyse, quand l'implication d'une tendance dans la réalité répond de la régression de leur couple ? Quoi pourrait lasser des esprits qui s'accommodent qu'on leur parle de la régression, sans qu'on y distingue la régression dans la structure, la régression dans l'histoire et la régression dans le développement (distinguées par Freud en chaque occasion comme topique, temporelle ou génétique) ?

(13)Nous renonçons à nous attarder ici à l'inventaire de la confusion. Il est usé pour ceux que nous formons et il n'intéresserait pas les autres. Nous nous contenterons de proposer à leur méditation commune, l'effet de dépaysement que produit, au regard d'une spéculation qui s'est vouée à tourner en rond entre développement et entourage, la seule mention des traits qui sont pourtant l'armature de l'édifice freudien : à savoir l'équivalence maintenue par Freud de la fonction imaginaire du phallus dans les deux sexes (longtemps le désespoir des amateurs de fausses fenêtres « biologiques », c'est-à-dire naturalistes), le complexe de castration trouvé comme phase normative de l'assomption par le sujet de son propre sexe, le mythe du meurtre du père rendu nécessaire par la présence constituante du complexe d'Œdipe dans toute histoire personnelle, et, last but not… , l'effet de dédoublement porté dans la vie amoureuse par l'instance même répétitive de l'objet toujours à retrouver en tant qu'unique. Faut-il rappeler encore le caractère foncièrement dissident de la notion de la pulsion dans Freud, la disjonction de principe de la tendance, de sa direction et de son objet, et non seulement sa « perversion » originelle, mais son implication dans une systématique conceptuelle, celle dont Freud a marqué la place, dès les premiers pas de sa doctrine, sous le titre des théories sexuelles de l'enfance ?

Ne voit-on pas qu'on est depuis longtemps loin de tout cela dans un naturisme éducatif qui n'a plus d'autre principe que la notion de gratification et son pendant : la frustration, nulle part mentionnée dans Freud.

Sans doute les structures révélées par Freud continuent-elles à soutenir non seulement dans leur plausibilité, mais dans leur manœuvre les vagues dynamismes dont la psychanalyse d'aujourd'hui prétend orienter son flux. Une technique déshabitée n'en serait même que plus capable de « miracles », – n'était le conformisme de surcroît qui en réduit les effets à ceux d'un ambigu de suggestion sociale et de superstition psychologique.

4. Il est même frappant qu'une exigence de rigueur ne se manifeste jamais que chez des personnes que le cours des choses maintient par quelque côté hors de ce

concert, telle Mme Ida Macalpine qui nous met dans le cas de nous émerveiller, de rencontrer, à la lire, un esprit ferme.

Sa critique du cliché qui se confine dans le facteur de la (14)répression d'une pulsion homosexuelle, au reste tout à fait indéfinie, pour expliquer la psychose, est magistrale. Et elle le démontre à plaisir sur le cas même de Schreber. L'homosexualité prétendue déterminante de la psychose paranoïaque, est proprement un symptôme articulé dans son procès.

Cc procès est dès longtemps engagé, au moment où le premier signe en apparaît chez Schreber sous l'aspect d'une de ces idées hypnopompiques, qui dans leur fragilité nous présentent des sortes de tomographies du moi, idée dont la fonction imaginaire nous est suffisamment indiquée dans sa forme : qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement.

Mme Ida Macalpine, pour ouvrir là une juste critique, en vient pourtant à méconnaître que Freud, s'il met tellement l'accent sur la question homosexuelle, c'est d'abord pour démontrer qu'elle conditionne l'idée de grandeur dans le délire, mais que plus essentiellement il y dénonce le mode d'altérité selon lequel s'opère la métamorphose du sujet, autrement dit la place où se succèdent ses « transferts » délirants. Elle eût mieux fait de se fier à la raison pour laquelle Freud ici encore s'obstine dans une référence à l'Œdipe à quoi elle n'agrée pas.

Cette difficulté l'eût menée à des découvertes qui nous eussent éclairés à coup sûr, car tout est encore à dire sur la fonction de ce qu'on appelle l'Œdipe inversé. Mme Macalpine préfère rejeter ici tout recours à l'Œdipe, pour y suppléer par un fantasme de procréation, que l'on observe chez l'enfant des deux sexes, et ce sous la forme de fantasmes de grossesse, qu'elle tient d'ailleurs pour liés à la structure de l'hypochondrie[8].

[8]. Qui veut trop prouver s'égare. C'est ainsi que Mme Macalpine, d'ailleurs bien inspirée à s'arrêter au caractère, noté parle patient lui-même comme bien trop persuasif (S. 39-IV), de l'invigoration suggestive à laquelle se livre le Pr Flechsig (que tout nous indique avoir été plus calme d'ordinaire), auprès de Schreber quant aux promesses de la cure de sommeil qu'il lui propose, Mme Macalpine, disons-nous,

Ce fantasme est en effet essentiel, et je noterai même ici que le premier cas où j'ai obtenu ce fantasme chez un homme, (15)ce fut par une voie qui a fait date dans ma carrière, et que ce n'était ni un hypochondriaque ni un hystérique.

Ce fantasme, elle éprouve même finement, *mirabile* par le temps qui court, le besoin de le lier à une structure symbolique. Mais pour trouver celle-ci hors de l'Œdipe, elle va chercher des références ethnographiques dont nous mesurons mal dans son écrit l'assimilation. Il s'agit du thème « héliolithique », dont un des tenants les plus éminents de l'école diffusionniste anglaise s'est fait le supporter. Nous savons le mérite de ces conceptions, mais elles ne nous paraissent pas le moins du monde appuyer l'idée que M^me^ Macalpine entend donner d'une procréation assexuée comme d'une conception « primitive[9] ».

L'erreur de M^me^ Macalpine se juge ailleurs, et en ceci qu'elle arrive au résultat le plus opposé à ce qu'elle cherche.

À isoler un fantasme dans une dynamique qu'elle qualifie d'intra-psychique, selon une perspective qu'elle ouvre sur la notion du transfert, elle aboutit à désigner dans l'incertitude du psychotique à l'égard de son propre sexe, le point sensible où doit porter l'intervention de l'analyste, opposant les heureux effets de cette intervention à celui catastrophique, constamment observé, en effet, chez les psychotiques, de toute suggestion dans le sens de la reconnaissance d'une homosexualité latente.

Or l'incertitude à l'endroit du sexe propre est justement un trait banal dans l'hystérie, dont M^me^ Macalpine dénonce les empiétements dans le diagnostic.

---

interprète longuement les thèmes de procréation qu'elle tient pour suggérés par ce discours (v. *Memoirs…*, Discussion, p. 396, lignes 12 et 21), en s'appuyant sur l'emploi du verbe *to deliver* pour désigner l'effet attendu du traitement sur ses troubles, ainsi que sur celui de l'adjectif *prolific* dont elle traduit, d'ailleurs en le sollicitant extrêmement, le terme allemand : *ausgiebig,* appliqué au sommeil en cause.

Or le terme *to deliver* n'est, lui, pas à discuter quant à ce qu'il traduit, pour la simple raison qu'il n'y a rien à traduire. Nous nous sommes frotté les yeux devant le texte allemand. Le verbe y est simplement oublié par l'auteur ou par le typographe, et M^me^ Macalpine, dans son effort de traduction, nous l'a, à son insu., restitué. Comment ne pas trouver bien mérité le bonheur qu'elle a dû éprouver plus tard à le retrouver si conforme à ses vœux !

[9]. Macalpine, *op. cit.*, p. 361 et pp. 379-380.

C'est qu'aucune formation imaginaire n'est spécifique[10], aucune n'est déterminante ni dans la structure, ni dans la dynamique d'un processus. Et c'est pourquoi on se condamne à manquer l'une et l'autre quand dans l'espoir d'y mieux atteindre, on veut faire fi de l'articulation symbolique que (16)Freud a découverte en même temps que l'inconscient, et qui lui est en effet consubstantielle : c'est la nécessité de cette articulation qu'il nous signifie dans sa référence méthodique à l'Œdipe.

5. Comment imputer à M^me^ Macalpine le méfait de cette méconnaissance, puisque faute d'être dissipée, elle a été dans la psychanalyse toujours en s'accroissant ?

C'est pourquoi d'une part les psychanalystes en sont réduits pour définir le clivage minimal, bien exigible entre la névrose et la psychose, à s'en remettre à la responsabilité du moi à l'endroit de la réalité : ce que nous appelons laisser le problème de la psychose au statu quo ante.

Un point était pourtant désigné très précisément comme le pont de la frontière entre les deux domaines.

Ils en ont même fait l'état le plus démesuré à propos de la question du transfert dans la psychose. Ce serait manquer de charité que de rassembler ici ce qui s'est dit sur ce sujet. Voyons-y seulement l'occasion de rendre hommage à l'esprit de M^me^ Ida Macalpine, quand elle résume une position bien conforme au génie qui se déploie à présent dans la psychanalyse en ces termes : en somme les psychanalystes s'affirment en état de guérir la psychose dans tous les cas où il ne s'agit pas d'une psychose[11].

---

[10] Nous demandons à M^me^ Malcalpine (v. *Memoirs…*, pp. 391-392) si le chiffre 9, en tant qu'il est impliqué dans des durées aussi diverses que les délais de 9 heures, de 9 jours, de 9 mois, de 9 ans, qu'elle nous fait jaillir à tous les bouts de l'anamnèse du patient, pour le retrouver à l'heure d'horloge où son angoisse a reporté la mise en train de la cure de sommeil évoquée plus haut, voire dans l'hésitation entre 4 et 5 jours renouvelée à plusieurs reprises dans une même période de sa remémoration personnelle, doit être conçu comme faisant partie comme ici, c'est-à-dire comme symbole, de la relation imaginaire isolée par elle comme fantasme de procréation.
La question intéresse tout le monde, car elle diffère de l'usage que fait Freud dans *L'homme aux loups* de la forme du chiffre V supposée conservée de la pointe de l'aiguille sur la pendule lors d'une scène perçue à l'âge de un an et demi, pour la retrouver dans le battement des ailes du papillon, les jambes ouvertes d'une fille, etc.

[11] Lire *op. cit.*, son introduction, pp. 13-19.

C'est sur ce point que Midas, un jour légiférant sur les indications de la psychanalyse, s'exprima en ces termes : « Il est clair que la psychanalyse n'est possible qu'avec un sujet pour qui il y a un autre ! ». Et Midas traversa le pont aller et retour en le prenant pour un terrain vague. Comment en aurait-il été autrement, puisqu'il ne savait pas que là était le fleuve ?

Le terme d'autre, inouï jusque-là du peuple psychanalyste, n'avait pas pour lui d'autre sens que le murmure de roseaux.

III. AVEC FREUD.

1. Il est assez frappant qu'une dimension qui se fait sentir comme celle d'Autre-chose dans tant d'expériences que les hommes vivent, non point du tout sans y penser, bien plutôt en y pensant, mais sans penser qu'ils pensent, et comme Télémaque pensant à la dépense, n'ait jamais été pensée jusqu'à être congrûment dite par ceux que l'idée de pensée assure de penser.

(17)Le désir, l'ennui, la claustration, la révolte, la prière, la veille (je voudrais qu'on s'arrête à celle-ci puisque Freud s'y réfère expressément par l'évocation au milieu de son Schreber d'un passage du *Zarathoustra* de Nietzsche[12]), la panique enfin sont là pour nous témoigner de la dimension de cet Ailleurs, et pour y appeler notre attention, je ne dis pas en tant que simples états d'âme que le pense-sans-rire peut remettre à leur place, mais beaucoup plus considérablement en tant que principes permanents des organisations collectives, hors desquelles il ne semble pas que la vie humaine puisse longtemps se maintenir.

Sans doute n'est-il pas exclu que le pense-à-penser le plus pensable, pensant lui-même être cet Autre-chose, ait pu toujours mal tolérer cette éventuelle concurrence.

[12] Avant le lever du soleil, *Vor Sonnenaufgang : Also sprach Zarathustra, Dritter Tell.* C'est le 4e chant de cette troisième partie.

Mais cette aversion devient tout à fait claire, une fois faite la jonction conceptuelle, à laquelle nul n'avait encore pensé, de cet Ailleurs avec le lieu, présent pour tous et fermé à chacun, où Freud a découvert que sans qu'on y pense, et sans donc que quiconque puisse penser y penser mieux qu'un autre, ça pense. Ça pense plutôt mal, mais ça pense ferme : car c'est en ces termes qu'il nous annonce l'inconscient : des pensées qui, si leurs lois ne sont pas tout à fait les mêmes que celles de nos pensées de tous les jours nobles ou vulgaires, sont parfaitement articulées.

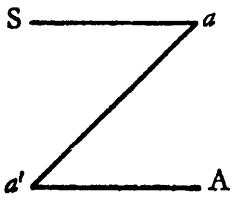
Plus moyen donc de réduire cet Ailleurs à la forme imaginaire d'une nostalgie, d'un Paradis perdu ou futur ; ce qu'on y trouve, c'est le paradis des amours enfantines, où Baudelaire de Dieu ! il s'en passe de vertes.

Au reste s'il nous restait un doute, Freud a nommé le lieu de l'inconscient d'un terme qui l'avait frappé dans Fechner (lequel n'est pas du tout en son expérimentalisme le réaliste que nous suggèrent nos manuels) : *ein anderes Schauspiel*, une autre scène ; il le reprend vingt fois dans ses œuvres inaugurales.

Cette aspersion d'eau fraîche ayant, nous l'espérons, ranimé les esprits, venons-en à la formulation scientifique de la relation à cet Autre du sujet.

(18)2. Nous appliquerons, « pour fixer les idées » et les âmes ici en peine, nous appliquerons ladite relation sur le schéma L déjà produit et ici simplifié :

SCHÉMA L :



signifiant que la condition du sujet S (névrose ou psychose) dépend de ce qui se déroule en l'Autre A. Ce qui s'y déroule est articulé comme un discours (l'inconscient est le discours de l'Autre), dont Freud a cherché d'abord à définir la syntaxe pour les morceaux qui dans des moments privilégiés, rêves, lapsus, traits d'esprit, nous en parviennent.

À ce discours, comment le sujet serait-il intéressé, s'il n'était pas partie prenante ? Il l'est, en effet, en tant que tiré aux quatre coins du schéma : à savoir S, son ineffable et stupide existence, *a*, ses objets, *a'*, son moi, à savoir ce qui se reflète de sa forme dans ses objets, et A le lieu d'où peut se poser à lui la question de son existence.

Car c'est une vérité d'expérience pour l'analyse qu'il se pose pour le sujet la question de son existence, non pas sous l'espèce de l'angoisse qu'elle suscite au niveau du moi et qui n'est qu'un élément de son cortège, mais en tant que question articulée : « Que suis-je là ? », concernant son sexe et sa contingence dans l'être, à savoir qu'il est homme ou femme d'une part, d'autre part qu'il pourrait n'être pas, les deux conjuguant leur mystère et le nouant dans les symboles de la procréation et de la mort. Que la question de son existence baigne le sujet, le supporte, l'envahisse, voire le déchire de toutes parts, c'est ce dont les tensions, les suspens, les fantasmes que l'analyste rencontre, lui témoignent ; encore faut-il dire que c'est au titre d'éléments du discours particulier, où cette question dans l'Autre s'articule. Car c'est parce que ces phénomènes s'ordonnent dans les figures de ce discours qu'ils ont fixité de symptômes, qu'ils sont lisibles et se résolvent quand ils sont déchiffrés.

(19)3. Il faut donc insister sur ce que cette question ne se présente pas dans l'inconscient comme ineffable, que cette question y est une mise en question, soit : qu'avant toute analyse elle y est articulée en éléments discrets. Ceci est capital, car ces éléments sont ceux que l'analyse linguistique nous commande d'isoler en tant que signifiants, et que voici saisis dans leur fonction à l'état pur au point à la fois le plus invraisemblable et le plus vraisemblable :

– le plus invraisemblable, puisque leur chaîne se trouve subsister dans une altérité par rapport au sujet, aussi radicale que celle des hiéroglyphes encore indéchiffrables dans la solitude du désert ;

– le plus vraisemblable, parce que là seul peut apparaître sans ambiguïté leur fonction d'induire dans le signifié la signification en lui imposant leur structure.

Car certes les sillons qu'ouvre le signifiant dans le monde réel, vont chercher pour les élargir les béances qu'il lui offre comme étant, au point qu'une ambiguïté peut subsister quant à saisir si le signifiant n'y suit pas la loi du signifié.

Mais il n'en est pas de même au niveau de la mise en question non pas de la place du sujet dans le monde, mais de son existence en tant que sujet, mise en question qui, à partir de lui, va s'étendre à sa relation intra-mondaine aux objets, et à l'existence du monde en tant qu'elle peut être aussi mise en question au delà de son ordre.

4. Il est capital de constater dans l'expérience de l'Autre inconscient où Freud nous guide, que la question ne trouve pas ses linéaments en de protomorphes foisonnements de l'image, en des intumescences végétatives, en des franges animiques s'irradiant des palpitations de la vie.

C'est là toute la différence de son orientation d'avec l'école de Jung qui s'attache à de telles formes : *Wandlungen der libido*. Ces formes peuvent être promues au premier plan d'une mantique, car on peut les produire par des techniques appropriées (promouvant les créations imaginaires : rêveries, dessins, etc.) en un site ici repérable : on le voit sur notre schéma, tendu entre a et a', soit dans le voile du mirage narcissique, éminemment propre à soutenir de ses effets de séduction et de capture tout ce qui vient s'y refléter.

Si Freud a rejeté cette mantique, c'est au point où elle négligeait [(20)]la fonction directrice d'une articulation signifiante, qui prend effet de sa loi interne et d'un matériel soumis à la pauvreté qui lui est essentielle.

De même que c'est dans toute la mesure où ce style d'articulation s'est maintenu, par la vertu du verbe freudien, même démembré, dans la communauté qui se prétend orthodoxe, qu'une différence subsiste aussi profonde entre les deux écoles, encore qu'au point où les choses en sont venues, aucune des deux ne soit en état d'en formuler la raison. Moyennant quoi le niveau de leur pratique apparaîtra bientôt se réduire à la distance des modes de rêverie de l'Alpe et de l'Atlantique.

Pour reprendre la formule qui avait tant plu à Freud dans la bouche de Charcot, « ceci n'empêche pas d'exister » l'Autre à sa place A.

Car ôtez l'en, l'homme ne peut même plus se soutenir dans la position de Narcisse. L'anima, comme par l'effet d'un élastique, se rapplique sur l'*animus* et l'*animus* sur l'animal, lequel entre S et a soutient avec son *Umvelt* des « relations extérieures » sensiblement plus serrées que les nôtres, sans qu'on puisse dire au reste que sa relation à l'Autre soit nulle, mais seulement qu'elle ne nous apparaît pas autrement que dans de sporadiques ébauches de névrose.

5. Le L de la mise-en-question du sujet dans son existence a une structure combinatoire qu'il ne faut pas confondre avec son aspect spatial. À ce titre, il est bien le signifiant même qui doit s'articuler dans l'Autre, et spécialement dans sa topologie de quaternaire.

Pour supporter cette structure, nous y trouvons les trois signifiants où peut s'identifier l'Autre dans le complexe d'Œdipe. Ils suffisent à symboliser les significations de la reproduction sexuée, sous les signifiants de relation de l'amour et de la procréation.

Le quatrième terme est donné par le sujet dans sa réalité, comme telle forclose dans le système et n'entrant que sous le mode du mort dans le jeu des signifiants, mais devenant le sujet véritable à mesure que ce jeu des signifiants va le faire signifier.

Ce jeu des signifiants n'est en effet pas inerte, puisqu il est animé dans chaque partie particulière par toute l'histoire de l'ascendance des autres réels que la dénomination des [21]Autres signifiants implique dans la contemporaineté du Sujet. Bien plus, ce jeu en tant qu'il s'institue en règle au delà de chaque partie, structure déjà dans le sujet les trois instances : moi (idéal), réalité, surmoi, dont la détermination sera le fait de la deuxième topique freudienne.

Le sujet d'autre part entre dans le jeu en tant que mort, mais c'est comme vivant qu'il va le jouer, c'est dans sa vie qu'il lui faut prendre la couleur qu'il y annonce à l'occasion. Il le fera en se servant d'un set de figures imaginaires, sélectionnées parmi

les formes innombrables des relations animiques, et dont le choix comporte un certain arbitraire, puisque pour recouvrir homologiquement le ternaire symbolique, il doit être numériquement réduit.

Pour ce faire, la relation polaire par où l'image spéculaire (de la relation narcissique) est liée comme unifiante à l'ensemble d'éléments imaginaires dit du corps morcelé, fournit un couple qui n'est pas seulement préparé par une convenance naturelle de développement et de structure à servir d'homologue à la relation symbolique Mère-Enfant. Le couple imaginaire du stade du miroir, par ce qu'il manifeste de contre nature, s'il faut le rapporter à une prématuration spécifique de la naissance chez l'homme, se trouve approprié à donner au triangle imaginaire la base que la relation symbolique puisse en quelque sorte recouvrir. (Voir le schéma R).

C'est en effet par la béance qu'ouvre cette prématuration dans l'imaginaire et où foisonnent les effets du stade du miroir, que l'animal humain est capable de s'imaginer mortel, non qu'on puisse dire qu'il le pourrait sans sa symbiose avec le symbolique, mais plutôt que sans cette béance qui l'aliène à sa propre image, cette symbiose avec le symbolique n'aurait pu se produire, où il se constitue comme sujet à la mort.

6. Le troisième terme du ternaire imaginaire, celui où le sujet s'identifie à l'opposé avec son être de vivant, n'est rien d'autre que l'image phallique dont le dévoilement dans cette fonction n'est pas le moindre scandale de la découverte freudienne.

Inscrivons ici dès maintenant, au titre de visualisation conceptuelle de ce double ternaire, ce que nous appellerons dès lors le schéma R, et qui représente les lignes de conditionnement [(22)]du *perceptum*, autrement dit de l'objet, en tant que ces lignes circonscrivent le champ de la réalité, bien loin d'en seulement dépendre.

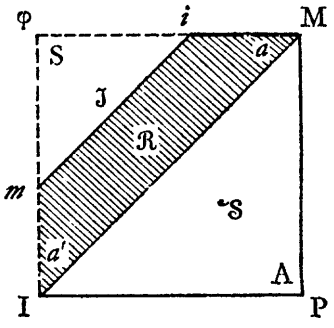


SCHÉMA R :

C'est ainsi qu'à considérer les sommets du triangle symbolique : I comme l'idéal du moi, M comme le signifiant de l'objet primordial, et P comme la position en A du Nom-du-Père, on peut saisir comment l'épinglage homologique de la signification du sujet S sous le signifiant du phallus peut retentir sur le soutien du champ de la réalité, délimité par le quadrangle Mi*m*I. Les deux autres sommets de celui-ci, *i* et *m*, représentant les deux termes imaginaires de la relation narcissique, soit le moi et l'image spéculaire.

On peut ainsi situer de *i* à M, soit en *a*, les extrémités des segments S*i*, Sa^1, Sa^2, Sa^n, SM, où placer les figures de l'autre imaginaire dans les relations d'agression érotique où elles se réalisent, – de même de m à I, soit en *a'*, les extrémités de segments S*m*, Sa^1, Sa^2, Sa^n, SI, où le moi s'identifie, depuis son *Urbild* spéculaire jusqu'à l'identification paternelle de l'idéal du moi.

Ceux qui ont suivi notre séminaire de l'année 56-57 savent l'usage que nous avons fait du ternaire imaginaire ici posé, dont l'enfant en tant que désiré constitue réellement le sommet I, pour rendre à la notion de Relation d'objet, quelque peu discréditée par la somme des niaiseries qu'on a prétendu ces derniers temps valider sous sa rubrique, le capital d'expérience qui s'y rattache légitimement.

Ce schéma en effet permet de démontrer les relations qui se rapportent non pas aux stades préœdipiens qui ne sont pas bien entendu inexistants, mais analytiquement impensables (comme l'œuvre trébuchante, mais guidée de M^me^ Melanie [23]Klein le met

suffisamment en évidence), mais aux stades prégénitaux en tant qu'ils s'ordonnent dans la rétroaction de l'Œdipe.

Tout le problème des perversions consiste à concevoir comment l'enfant, dans sa relation à la mère, relation constituée dans l'analyse non pas par sa dépendance vitale, mais par sa dépendance de son amour, c'est-à-dire par le désir de son désir, s'identifie à l'objet imaginaire de ce désir en tant que la mère elle-même le symbolise dans le phallus.

Le phallocentrisme produit par cette dialectique est tout ce que nous avons à retenir ici. Il est bien entendu entièrement conditionné par l'intrusion du signifiant dans le psychisme de l'homme, et strictement impossible à déduire d'aucune harmonie préétablie dudit psychisme à la nature qu'il exprime.

Cet effet imaginaire qui ne peut être ressenti comme discordance qu'au nom du préjugé d'une normativité propre à l'instinct, a déterminé pourtant la longue querelle, éteinte aujourd'hui mais non sans dommage, concernant la nature primaire ou secondaire de la phase phallique. Ne serait l'extrême importance de la question, cette querelle mériterait notre intérêt par les exploits dialectiques qu'elle a imposés au D[r] Ernest Jones pour soutenir de l'affirmation de son entier accord avec Freud une position diamétralement contraire, à savoir celle qui le faisait, avec des nuances sans doute, le champion des féministes anglaises, férues du principe du « chacun son » : aux *boys* le phalle, aux *girls* le c…

7. Cette fonction imaginaire du phallus, Freud l'a donc dévoilée comme pivot du procès symbolique qui parachève dans les deux sexes la mise en question du sexe par le complexe de castration.

La mise à l'ombre actuelle de cette fonction du phallus (réduit au rôle d'objet partiel) dans le concert analytique, n'est que la suite de la mystification profonde dans laquelle la culture en maintient le symbole, ceci s'entend dans le sens où le paganisme lui-même ne le produisait qu'au terme de ses plus secrets mystères.

C'est en effet dans l'économie subjective, telle que nous la voyons commandée par l'inconscient, une signification qui n'est évoquée que par ce que nous appelons une métaphore, précisément la métaphore paternelle.

Et ceci nous ramène, puisque c'est avec M^me^ Macalpine [24]que nous avons choisi de dialoguer, à son besoin de référence à un « héliolithisme », par quoi elle prétend voir codifiée la procréation dans une culture pré-œdipienne, où la fonction procréatrice du père serait éludée.

Tout ce qu'on pourra avancer dans ce sens, sous quelque forme que ce soit, n'en mettra que mieux en valeur la fonction de signifiant qui conditionne la paternité.

Car dans un autre débat du temps où les psychanalystes s'interrogeaient encore sur la doctrine, le D^r^ Ernest Jones avec une remarque plus pertinente que devant, n'a pas apporté un argument moins inapproprié.

Concernant en effet l'état des croyances dans quelque tribu australienne, il s'est refusé à admettre qu'aucune collectivité d'hommes puisse méconnaître ce fait d'expérience que, sauf exception énigmatique, aucune femme n'enfante sans avoir eu un coït, ni même ignorer le laps requis de cet antécédent. Or ce crédit qui nous paraît tout à fait légitimement accordé aux capacités humaines d'observation du réel, est très précisément ce qui n'a pas dans la question la moindre importance.

Car, si l'exige le contexte symbolique, la paternité n'en sera pas moins attribuée à la rencontre par la femme d'un esprit à telle fontaine ou dans tel monolithe où il sera censé siéger.

C'est bien ce qui démontre que l'attribution de la procréation au père ne peut être l'effet que d'un pur signifiant, d'une reconnaissance non pas du père réel, mais de ce que la religion nous a appris à invoquer comme le Nom-du-Père.

Nul besoin d'un signifiant bien sûr pour être père, pas plus que pour être mort, mais sans signifiant, personne, de l'un ni de l'autre de ces états d'être, ne saura jamais rien.

Je rappelle ici à l'usage de ceux que rien ne peut décider à chercher dans les textes de Freud un complément aux lumières que leurs moniteurs leur dispensent, avec quelle insistance s'y trouve soulignée l'affinité des deux relations signifiantes que nous venons d'évoquer, à chaque fois que le sujet névrosé (l'obsessionnel spécialement) la manifeste par la conjonction de leurs thèmes.

Comment Freud ne la reconnaîtrait-il pas en effet, alors que la nécessité de sa réflexion l'a mené à lier l'apparition du signifiant du Père, en tant qu'auteur de la Loi, à la mort, voire au meurtre [25]du Père, – montrant ainsi que si ce meurtre est le moment fécond de la dette par où le sujet se lie à vie à la Loi, le Père symbolique en tant qu'il signifie cette Loi est bien le Père mort.

IV. DU COTE DE SCHREBER.

1. Nous pouvons maintenant entrer dans la subjectivité du délire de Schreber.

La signification du phallus, avons-nous dit, doit être évoquée dans l'imaginaire du sujet par la métaphore paternelle.

Ceci a un sens précis dans l'économie du signifiant dont nous ne pouvons ici que rappeler la formalisation, familière à ceux qui suivent notre séminaire de cette année sur les formations de l'inconscient. À savoir : formule de la métaphore, ou de la substitution signifiante :

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \rightarrow S\left(\frac{I}{s}\right)$$

où les grands S sont des signifiants, *x* la signification inconnue et s le signifié induit par la métaphore, laquelle consiste dans la substitution dans la chaîne signifiante de S à S'. L'élision de S', ici représentée par sa rature, est la condition de la réussite de la métaphore.

Ceci s'applique ainsi à la métaphore du Nom-du-Père, soit la métaphore qui substitue ce Nom à la place premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère.

$$\frac{\text{Nom-du-Père}}{\text{Désir de la mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au Sujet}} \rightarrow \text{Nom-du-Père} \left(\frac{\text{A}}{\text{Phallus}}\right)$$

Essayons de concevoir maintenant une circonstance de la position subjective où, à l'appel du Nom-du-Père réponde, non pas l'absence du père réel, car cette absence est plus que compatible avec la présence du signifiant, mais la carence du signifiant lui-même.

Ce n'est pas là une conception à laquelle rien ne nous prépare. La présence du signifiant dans l'Autre, est en effet une présence fermée au sujet pour l'ordinaire, puisque ordinairement c'est à l'état de refoulé (*verdrängt*) qu'elle y persiste, [26]que de là elle insiste pour se représenter dans le signifié, par son automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*).

Extrayons de plusieurs textes de Freud un terme qui y est assez articulé pour les rendre injustifiables si ce terme n'y désigne pas une fonction de l'inconscient distincte du refoulé. Tenons pour démontré ce qui fut le cœur de mon séminaire sur les psychoses, à savoir que ce terme se rapporte à l'implication la plus nécessaire de sa pensée quand elle se mesure au phénomène de la psychose : c'est le terme de *Verwerfung*.

Il s'articule dans ce registre comme l'absence de cette *Bejahung*, ou jugement d'attribution, que Freud pose comme précédent nécessaire à toute application possible de la *Verneinung*, qu'il lui oppose comme jugement d'existence : cependant que tout l'article où il détache cette *Verneinung* comme élément de l'expérience analytique, démontre en elle l'aveu du signifiant même qu'elle annule.

C'est donc aussi sur le signifiant que porte la *Bejahung* primordiale, et d'autres textes permettent de le reconnaître, et nommément la lettre 52 de la correspondance avec Fliess, où il est expressément isolé en tant que terme d'une perception originelle sous le nom de signe, *Zeichen*.

La *Verwerfung* sera donc tenue par nous pour forclusion du signifiant. Au point où, nous verrons comment, est appelé le Nom-du-Père, peut donc répondre dans l'Autre un pur et simple trou, lequel par la carence de l'effet métaphorique provoquera un trou correspondant à la place de la signification phallique.

C'est la seule forme sous laquelle il nous soit possible de concevoir ce dont Schreber nous présente l'aboutissement comme celui d'un dommage qu'il n'est en état de dévoiler qu'en partie et où, dit-il, avec les noms de Flechsig et de Schreber, le terme de « meurtre d'âmes » (*Seelenmord :* S. 22-II) joue un rôle essentiel[13].

Il est clair qu'il s'agit là d'un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet, et la censure [(27)]qui mutile le texte avant l'addition que Schreber annonce aux explications assez détournées qu'il a essayées de son procédé, laisse à penser qu'il y associait au nom de personnes vivantes, des faits dont les conventions de l'époque toléraient mal la publication. Aussi bien le chapitre suivant manque-t-il en entier, et Freud a-t-il dû pour exercer sa perspicacité, se contenter de l'allusion au *Faust*, au *Freischütz*, et au *Manfred* de Byron, cette dernière œuvre (à laquelle il suppose emprunté le nom d'Ahriman, soit d'une des apophanies de Dieu dans le délire de Schreber) lui ayant semblé prendre dans cette référence toute sa valeur de son thème : le héros meurt de la malédiction portée en lui par la mort de l'objet d'un inceste fraternel.

Pour nous, puisqu'avec Freud nous avons choisi de faire confiance à un texte qui, à ces mutilations près, certes regrettables, reste un document dont les garanties de crédibilité s'égalent aux plus élevées, c'est dans la forme la plus développée du délire avec laquelle le livre se confond, que nous nous emploierons à montrer une structure, qui s'avérera semblable au procès même de la psychose.

---

[13] Voici le texte : *Einleitend habe ich dazu zu bemerken, dass bei der Genesis der betreflenden Entwicklung deren erste Anfänge weit, vielleicht bis zum 18. Jahrhundert zurückreichen, einertheils* die Namen Flechsig und Schreber [souligné par nous] (*wahrscheinlich nicht in der Beschränkung auf je ein Individuum der betreflenden Familien) und anderntheils der Begriff des* Seelenmord*s* [en. « Sperrdruck » dans le texte] *eine Hauptrolle spielen.*

2. Dans cette voie, nous constaterons avec la nuance de surprise où Freud voit la connotation subjective de l'inconscient reconnu, que le délire déploie toute sa tapisserie autour du pouvoir de création attribué aux paroles dont les rayons divins (*Gottesstrahlen*) sont l'hypostase.

Cela commence comme un leitmotiv au premier chapitre : où l'auteur d'abord s'arrête à ce que l'acte de faire naître une existence de rien, prend de choquant pour la pensée, de contrarier l'évidence que l'expérience lui procure dans les transformations d'une matière où la réalité trouve sa substance.

Il accentue ce paradoxe de son contraste avec les idées plus familières à l'homme qu'il nous certifie être, comme s'il en était besoin : un Allemand *gebildet* de l'époque wilhelminienne, nourri du métascientisme haeckelien, à l'appui de quoi il fournit une liste de lectures, occasion pour nous de compléter, en nous y rapportant, ce que Gavarni appelle quelque part une crâne idée de l'Homme[14].

C'est même ce paradoxe réfléchi de l'intrusion d'une pensée (28)pour lui jusque-là impensable, où Schreber voit la preuve qu'il a dû se passer quelque chose qui ne vienne pas de son propre mental : preuve à quoi, semble-t-il, seules les pétitions de principe, plus haut dégagées dans la position du psychiatre, nous mettent en droit de résister.

3. Ceci dit, quant à nous, tenons-nous-en à une séquence de phénomènes que Schreber établit en son quinzième chapitre (S. 204-215).

On sait à ce moment que le soutien de sa partie dans le jeu forcé de la pensée (*Denkzwang*) où le contraignent les paroles de Dieu (v. supra, I-5), a un enjeu dramatique qui est que Dieu dont nous verrons plus loin le pouvoir de méconnaissance, tenant le sujet pour anéanti, le laisse en panne ou en plan (*liegen lassen*), menace sur laquelle nous reviendrons.

[14] Il s'agit notamment de *In Natürliche Schöpfungsgeschichie* du Dr Ernst Haeckel (Berlin, 1872), et de l'*Urgeschischte der Menschkeit* d'Otto Caspari (Brockhnus, Leipzig, 1877).

Que l'effort de réplique à quoi donc le sujet est ainsi suspendu, disons, dans son être de sujet, vienne à manquer par un moment de Penser-à-rien (*Nichtsdenken*), qui semble bien être le plus humainement exigible des repos (Schreber *dicit*), voici ce qui se produit selon lui :

1) ce qu'il appelle le miracle de hurlement (*Brüllenwunder*), cri tiré de sa poitrine et qui le surprend au delà de tout avertissement, qu'il soit seul ou devant une assistance horrifiée par l'image qu'il lui offre de sa bouche soudain béante sur l'indicible vide, et qu'abandonne le cigare qui s'y fixait l'instant d'avant ;

2) l'appel au secours (« *Hülfe* » *rufen*), émis des « nerfs divins détachés de la masse », et dont le ton plaintif se motive du plus grand éloignement où Dieu se retire ;

(deux phénomènes où le déchirement subjectif est assez indiscernable de son mode signifiant, pour que nous n'insistions pas) ;

3) l'éclosion prochaine, soit dans la zone occulte du champ perceptif, dans le couloir, dans la chambre voisine, de manifestations qui, sans être extraordinaires, s'imposent au sujet comme produites à son intention ;

4) l'apparition à l'échelon suivant du lointain, soit hors de la prise des sens, dans le parc, dans le réel, de créations miraculeuses, c'est-à-dire nouvellement créées, créations dont M^me^ Macalpine note finement qu'elles appartiennent toujours à des espèces volantes : oiseaux ou insectes.

Ces derniers météores du délire n'apparaissent-ils pas comme la trace d'un sillage, ou comme un effet de frange, montrant [29]les deux temps où le signifiant qui s'est tu dans le sujet, fait, de sa nuit, d'abord jaillir une lueur de signification à la surface du réel, puis fait le réel s'illuminer d'une fulgurance projetée du dessous de son soubassement de néant ?

C'est ainsi qu'à la pointe des effets hallucinatoires, ces créatures qui, si l'on voulait appliquer en toute rigueur le critère de l'apparition du phénomène dans la réalité, mériteraient seules le titre d'hallucinations, nous commandent de reconsidérer dans

leur solidarité symbolique le trio du Créateur, de la Créature, et du Créé, qui ici se dégage.

4. C'est de la position du Créateur en effet que nous remonterons à celle du Créé, qui subjectivement la crée.

Unique dans sa Multiplicité, Multiple dans son Unité (tels sont les attributs rejoignant Héraclite, dont Schreber le définit), ce Dieu, démultiplié en effet en une hiérarchie de royaumes qui, à elle seule, vaudrait une étude, se dégrade en êtres chapardeurs d'identités désannexées.

Immanent à ces êtres, dont la capture par leur inclusion dans l'être de Schreber menace son intégrité, Dieu n'est pas sans le support intuitif d'un hyperespace, où Schreber voit même les transmissions signifiantes se conduire le long de fils (*Fäden*), qui matérialisent le trajet parabolique selon lequel elles entrent dans son crâne par l'occiput (S. 315-P. S. V).

Cependant à mesure du temps, Dieu laisse-t-il sous ses manifestations s'étendre toujours plus loin le champ des êtres sans intelligence, des êtres qui ne savent pas ce qu'ils disent, des êtres d'inanité, tels ces oiseaux miraculés, ces oiseaux parlants, ces vestibules du ciel (*Vorhöfe des Himmels*), où la misogynie de Freud a détecté au premier coup d'œil, les oies blanches qu'étaient les jeunes filles dans les idéaux de son époque, pour se le voir confirmer par les noms propres[15] que le sujet plus loin leur donne. Disons seulement qu'elles sont pour nous bien plus représentatives par l'effet de surprise que provoquent en elles la similarité des vocables et les équivalences purement homophoniques où elles se fient pour leur emploi (Santiago = Carthago, Chinesenthum = Jesum Christum, etc., S. XV-210).

(30)Dans la même mesure, l'être de Dieu dans son essence, se retire toujours plus loin dans l'espace qui le conditionne, retrait qui s'intuitionne dans le ralentissement croissant de ses paroles, allant jusqu'à la scansion d'un épellement bredouillant S. 223-

[15]. La relation du nom propre à la voix, est à situer dans la structure à double versant du langage vers le message et vers le code, où nous nous sommes déjà référés. *Vide* I.5. C'est elle qui décide du caractère de trait d'esprit du jeu de mots sur le nom propre.

XVI. Si bien qu'à suivre seulement l'indication de ce procès, nous tiendrions cet Autre unique à quoi s'articule l'existence du sujet, pour surtout propre à vider les lieux (S. note de 196-XIV) où se déploie le bruissement des paroles, si Schreber ne prenait soin de nous informer de surcroît que ce Dieu est forclos de tout autre aspect de l'échange. Il le fait en s'en excusant, mais quelque regret qu'il en ait, il lui faut bien le constater : Dieu n'est pas seulement imperméable à l'expérience ; il est incapable de comprendre l'homme vivant ; il ne le saisit que par l'extérieur (qui semble bien être en effet son mode essentiel) ; toute intériorité lui est fermée. Un « système de notes » (*Aufschreibesystem*) où se conservent actes et pensées, rappelle, certes, de façon glissante le carnet tenu par l'ange gardien de nos enfances catéchisées, mais au delà notons l'absence de toute trace de sondage des reins ou des cœurs (S. I. 20).

C'est ainsi encore qu'après que la purification des âmes (*Laüterung*) aura en elles aboli toute persistance de leur identité personnelle, tout se réduira à la subsistance éternelle de ce verbiage, par quoi seulement Dieu a à connaître des ouvrages mêmes que construit l'ingéniosité des hommes (S. 300-P. S. II).

Comment ici ne pas remarquer que le petit-neveu de l'auteur des *Novae species insectorum* (Johann-Christian-Daniel von Schreber), souligne qu'aucune des créatures de miracle, n'est d'une espèce nouvelle, – ni ajouter qu'à l'encontre de M^me^ Macalpine qui y reconnaît la Colombe, qui du giron du Père, véhicule vers la Vierge le message fécond du Logos, elles nous évoquent plutôt celle que l'illusionniste fait pulluler de l'ouverture de son gilet ou de sa manche ?

Par quoi nous en viendrons enfin à nous étonner que le sujet en proie à ces mystères, ne doute pas, pour Créé qu'il soit, ni de parer par ses paroles aux embûches d'une consternante niaiserie de son Seigneur, ni de se maintenir envers et contre la destruction, qu'il le croit capable de mettre en œuvre à son endroit comme à l'endroit de quiconque, par un droit qui l'y fonde au nom de l'ordre de l'Univers (*Weltordnung*), droit qui, pour être de son côté, motive cet exemple unique de la [31]victoire d'une créature qu'une chaîne de désordres a fait tomber sous le coup de la

« perfidie » de son créateur. (« Perfidie », le mot lâché, non sans réserve, est en français : S. 226-XVI).

Voilà-t-il pas à la création continuée de Malebranche un étrange pendant, que ce créé récalcitrant, qui se maintient contre sa chute par le seul soutien de son verbe et par sa foi dans la parole.

Cela vaudrait bien une resucée des auteurs du bac de philo, parmi lesquels nous avons peut-être trop dédaigné ceux qui sont hors de la ligne de la préparation du bonhomme psychologique où notre époque trouve la mesure d'un humanisme, croyez-vous pas, peut-être un peu plat.

De Malebranche ou de Locke,

Plus malin le plus loufoque…

Oui, mais lequel est-ce ? Voilà le hic, mon cher collègue. Allons, quittez cet air empesé. Quand donc vous sentirez-vous à l'aise, là où vous êtes chez vous ?

5. Essayons maintenant de reporter la position du sujet telle qu'elle se constitue ici dans l'ordre symbolique sur le ternaire qui la repère dans notre schéma R.

Il nous semble bien alors que si le Créé I y assume la place en P laissée vacante de la Loi, la place du Créateur s'y désigne de ce *liegen lassen*, laisser en plan, fondamental, où paraît se dénuder, de la forclusion du Père, l'absence qui a permis de se construire à la primordiale symbolisation M de la Mère.

De l'une à l'autre, une ligne qui culminerait dans les Créatures de la parole, occupant la place de l'enfant refusé aux espoirs du sujet (v. inf. : *Post-scriptum*), se concevrait ainsi comme contournant le trou creusé dans le champ du signifiant par la forclusion du Nom-du-Père (v. Schéma I, p. 39).

C'est autour de ce trou où le support de la chaîne signifiante manque au sujet, et qui n'a pas besoin, on le constate, d'être ineffable pour être panique, que s'est jouée toute la lutte où le sujet s'est reconstruit. Cette lutte, il l'a menée à son honneur, et les vagins du ciel (autre sens du mot *Vorhöfe*, v. supra), les jeunes filles de miracle qui assiégeaient les bords du trou de leur cohorte, en firent la glose, dans les

gloussements d'admiration arrachés à leurs gorges de harpies : « *Verfluchter Kerl* ! Damné garçon ! » Autrement dit : c'est un rude lapin. Hélas ! C'était par antiphrase.

(32)6. Car déjà et naguère s'était ouvert pour lui dans le champ de l'imaginaire la béance qui y répondait au défaut de la métaphore symbolique, celle qui ne pouvait trouver à se résoudre que dans l'accomplissement de l'*Entmannung* (l'émasculation).

Objet d'horreur d'abord pour le sujet, puis accepté comme un compromis raisonnable (*vernünftig*, S. 177-XIII), dès lors parti pris irrémissible (S. note de la p. 179-XIII), et motif futur d'une rédemption intéressant l'univers.

Si nous n'en sommes pas quittes pour autant avec le terme d'*Entmannung*, il nous embarrassera sûrement moins que M^me^ Ida Macalpine dans la position que nous avons dite être la sienne. Sans doute pense-t-elle y mettre ordre en substituant le mot *unmanning* au mot *emasculation* que le traducteur du tome III des *Collected Papers* avait innocemment cru suffire à le rendre, voire en prenant ses garanties contre le maintien de cette traduction dans la version autorisée en préparation. Sans doute y retient-elle quelque imperceptible suggestion étymologique, par quoi se différencieraient ces termes, sujets pourtant à un emploi identique[16].

Mais à quoi bon ? M^me^ Macalpine repoussant comme impropère[17] la mise en cause d'un organe qu'à se rapporter aux Mémoires, elle ne veut promis qu'à une résorption pacifique dans les entrailles du sujet, entend-elle par là nous représenter le tapinois craintif où il se réfugie quand il grelotte, ou l'objection de conscience à la description de laquelle s'attarde avec malice l'auteur du Satyricon ?

Ou croirait-elle peut-être qu'il se soit agi jamais d'une castration réelle dans le complexe du même nom ?

Sans doute est-elle fondée à remarquer l'ambiguïté qu'il y a à tenir pour équivalentes la transformation du sujet en femme (*Verweiblichung*) et l'éviration (car

[16]. Malcalpine, *op. cit.*, p. 361 et p. 398.

[17]. C'est là l'orthographe du mot anglais actuellement en usage, dans l'admirable traduction en vers des 10 premiers chants de l'*Illiade* par Hugues Salel, qui devrait suffire à le faire survivre, en français.

tel est bien le sens de *Entmannung*). Mais elle ne voit pas que cette ambiguïté est celle de la structure subjective elle-même qui la produit ici : laquelle comporte que cela qui confine au niveau imaginaire à la transformation du sujet en femme, soit justement ceci qui le fasse déchoir de toute hoirie d'où il puisse légitimement (33)attendre l'affectation d'un pénis à sa personne. Ceci pour la raison que si être et avoir s'excluent en principe, ils se confondent, au moins quant au résultat, quand il s'agit d'un manque. Ce qui n'empêche pas leur distinction d'être décisive pour la suite.

Comme on s'en aperçoit à remarquer que ce n'est pas pour être forclos du pénis, mais pour devoir être le phallus que le patient sera voué à devenir une femme.

La parité symbolique *Mädchen = Phallus*, ou en anglais l'équation *Girl = Phallus*, comme s'exprime M. Fenichel[18] à qui elle donne le thème d'un essai méritoire encore qu'un peu embrouillé, a sa racine dans les chemins imaginaires, par où le désir de l'enfant trouve à s'identifier au manque-à-être de la mère, auquel bien entendu elle-même fut introduite par la loi symbolique où ce manque est constitué.

C'est le même ressort qui fait que les femmes dans le réel servent, ne leur en déplaise, d'objets pour les échanges qu'ordonnent les structures élémentaires de la parenté et qui se perpétuent à l'occasion dans l'imaginaire, tandis que ce qui se transmet parallèlement dans l'ordre symbolique, c'est le phallus.

7. Ici l'identification, quelle qu'elle soit, par quoi le sujet a assumé le désir de la mère, déclenche, d'être ébranlée, la dissolution du trépied imaginaire (remarquablement c'est dans l'appartement de sa mère où il s'est réfugié, que le sujet a son premier accès de confusion anxieuse avec raptus suicide : S. 39-40-IV).

Sans doute la divination de l'inconscient a-t-elle très tôt averti le sujet que, faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes.

---

[18]. *Die symbolische Gleichung Mädchen = Phallus, In Int. Zeitschrift für Psychoanalyse*, XXII, 1936, traduit depuis sous le titre : *The symbolic equation : Girl = phallus dans le Psychoanalytic Quarterly*, 1949, XX, vol. 3, pp 303-324. Notre langue nous permet d'y apporter le terme à notre sens plus approprié de pucelle.

C'est même là le sens de ce fantasme, dont la relation a été très remarquée sous sa plume et que nous avons cité plus haut de la période d'incubation de sa seconde maladie, à savoir l'idée « qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement ». Ce pont-aux-ânes de la littérature schrébérienne s'épingle ici à sa place.

(34)Cette solution pourtant était alors prématurée. Car pour la *Menschenspielerei* (terme apparu dans la langue fondamentale, soit dans la langue de nos jours : du rififi chez les hommes) qui normalement devait s'ensuivre, on peut dire que l'appel aux braves devait tomber à plat, pour la raison que ceux-ci devinrent aussi improbables que le sujet lui-même, soit aussi démunis que lui de tout phallus. C'est qu'était omis dans l'imaginaire du sujet, non moins pour eux que pour lui, ce trait parallèle au tracé de leur figure qu'on peut voir dans un dessin du petit Hans, et qui est familier aux connaisseurs du dessin de l'enfant. C'est que les autres n'étaient plus dès lors que des « images d'hommes torchées à la six-quatre-deux », pour unir dans cette traduction des : *flüchtig hingemachte Männer*, les remarques de M. Niederland sur les emplois de *hinmachen* au coup d'aile d'Édouard Pichon dans l'usage du français[19]. De sorte que l'affaire était en passe de piétiner de façon assez déshonorante, si le sujet n'avait trouvé à la racheter brillamment.

Lui-même en a articulé l'issue (en novembre 1895, soit deux ans après le début de sa maladie) sous le nom de *Versöhnung* : le mot a le sens d'expiation, de propitiation, et, vu les caractères de la langue fondamentale, doit être tiré encore plus vers le sens primitif de la *Sühne*, c'est-à-dire vers le sacrifice, alors qu'on l'accentue dans le sens du compromis (compromis de raison, *cf.* p. 32, dont le sujet motive l'acceptation de son destin).

Ici Freud allant bien au delà de la rationalisation du sujet lui-même, admet paradoxalement que la réconciliation (puisque c'est le sens plat qui a été choisi en

19. *Cf.* Niederland (W.G.) (1951). *Three Notes on the Schreber Case, Psychoanal. Quarterly.* XX. 579 Édouard Pichon est l'auteur de la traduction en français de ces termes par : Ombres d'hommes bâclés à la six-quatre-deux.

français), dont le sujet fait état, trouve son ressort dans le maquignonnage du partenaire qu'elle comporte, à savoir dans la considération que l'épouse de Dieu contracte en tout cas une alliance de nature à satisfaire l'amour-propre le plus exigeant.

Nous croyons pouvoir dire que Freud a ici failli à ses propres normes et de la façon la plus contradictoire, en ce sens qu'il accepte comme moment tournant du délire ce qu'il a refusé dans sa conception générale, à savoir de faire dépendre le thème homosexuel de l'idée de grandeur (nous faisons à nos lecteurs le crédit qu'ils connaissent son texte).

(35)Cette défaillance a sa raison dans la nécessité, soit dans le fait que Freud n'avait pas encore formulé l'introduction au narcissisme.

8. Sans doute n'eût-il pas trois ans après (1911-1914) manqué le vrai ressort du renversement de la position d'indignation, que soulevait d'abord en la personne du sujet l'idée de l'*Entmannung* : c'est très précisément que dans l'intervalle le sujet était mort.

C'est du moins l'événement que les voix, toujours renseignées aux bonnes sources et toujours égales à elles-mêmes dans leur service d'information, lui firent connaître après coup avec sa date et le nom du journal dans lequel il était passé à la rubrique nécrologique (S. 81-VII).

Pour nous, nous pouvons nous contenter de l'attestation que nous en apportent les certificats médicaux, en nous donnant au moment convenable le tableau du patient plongé dans la stupeur catatonique.

Ses souvenirs de ce moment, comme il est d'usage, ne manquent pas. C'est ainsi que nous savons que, modifiant la coutume qui veut qu'on entre en son trépas les pieds devant, notre patient, pour ne le franchir qu'en transit, se complut à s'y tenir les pieds dehors, c'est-à-dire sortis par la fenêtre sous le tendancieux prétexte d'y chercher la fraîcheur (S. 172-XII), renouvelant peut-être ainsi (laissons ceci à apprécier à ceux qui ne s'intéresseront ici qu'à l'avatar imaginaire) la présentation de sa naissance.

Mais ce n'est pas là une carrière qu'on reprend à cinquante ans bien comptés, sans en éprouver quelque dépaysement. D'où le portrait fidèle que les voix, annalistes disons-nous, lui donnèrent de lui-même comme d'un « cadavre lépreux conduisant un autre cadavre lépreux » (S. 92-VII), description très brillante, il faut en convenir, d'une identité réduite à la confrontation à son double psychique, mais qui en outre rend patente la régression du sujet, non pas génétique mais topique, au stade du miroir, pour autant que la relation à l'autre spéculaire s'y réduit à son tranchant mortel.

Ce fut aussi le temps où son corps n'était qu'un agrégat de colonies de « nerfs » étrangers, une sorte de dépotoir pour des fragments détachés des identités de ses persécuteurs (S. XIV).

La relation de tout cela à l'homosexualité, assurément (36)manifeste dans le délire, nous paraît nécessiter une réglementation plus poussée de l'usage qu'on peut faire de cette référence dans la théorie.

L'intérêt en est grand, puisqu'il est certain que l'usage de ce terme dans l'interprétation peut entraîner des dommages graves, s'il ne s'éclaire pas des relations symboliques que nous tenons ici pour déterminantes.

9. Nous croyons que cette détermination symbolique se démontre dans la forme où la structure imaginaire vient à se restaurer. À ce stade, celle-ci présente deux aspects que Freud lui-même a distingués.

Le premier est celui d'une pratique transsexualiste, nullement indigne d'être rapprochée de la « perversion » dont de nombreuses observations ont précisé les traits depuis[20].

Bien plus, nous devons signaler ce que la structure que nous dégageons ici peut avoir d'éclairant sur l'insistance si singulière, que montrent les sujets de ces observations, à obtenir pour leurs exigences les plus radicalement rectifiantes l'autorisation, voire si l'on peut dire la main-à-la-pâte, de leur père.

[20]. *Cf.* la très remarquable thèse de Jean-Marc Alby : *Contribution à l'étude du transsexualisme*, Paris, 1956.

Quoi qu'il en soit, nous voyons notre sujet s'abandonner à une activité érotique, qu'il souligne être strictement réservée à la solitude, mais dont pourtant il avoue les satisfactions. C'est à savoir celles que lui donne son image dans le miroir, quand, revêtu des affûtiaux de la parure féminine, rien, dit-il, dans le haut de son corps, ne lui paraît d'aspect à ne pouvoir convaincre tout amateur éventuel du buste féminin (S. 280-XXI).

À quoi il convient de lier, croyons-nous, le développement, allégué comme perception endosomatique, des nerfs dits de la volupté féminine dans son propre tégument, nommément dans les zones où ils sont censés être érogènes chez la femme.

Une remarque, celle qu'à sans cesse s'occuper à la contemplation de l'image de la femme, à ne jamais détacher sa pensée du support de quelque chose de féminin, la volupté divine n'en serait que mieux comblée, nous fait virer dans l'autre aspect des fantasmes libidinaux.

Celui-ci lie la féminisation du sujet à la coordonnée de la copulation divine.

Freud en a très bien vu le sens de mortification, en mettant (37)en relief tout ce qui lie la « volupté d'âme » (S*eelenwollust*) qui y est incluse, à la « béatitude » (*Seligkeit*) en tant qu'elle est l'état des âmes décédées (*abschiedenen Wesen*).

Que la volupté désormais bénie soit devenue béatitude de l'âme, c'est là, en effet, un tournant essentiel, dont Freud, remarquons-le, souligne la motivation linguistique, en suggérant que l'histoire de sa langue pourrait peut-être l'éclairer[21].

C'est seulement faire une erreur sur la dimension où la lettre se manifeste dans l'inconscient, et qui, conformément à son instance propre de lettre, est bien moins étymologique (précisément diachronique) qu'homophonique (précisément synchronique). Il n'y a rien, en effet, dans l'histoire de la langue allemande qui permette de rapprocher *selig* de *Seele*, ni le bonheur qui porte « aux cieux » les amants, pour autant que c'est lui que Freud évoque dans l'aria qu'il cite de Don Juan, de celui qu'aux âmes dites bienheureuses promet le séjour du ciel. Les défuntes ne

[21]. *Cf.* Freud, *Psychoanalytische Bemerkungen über einem autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia*, *G. W.,* VIII, p. 264, n. 1.

sont s*elig* en allemand que par emprunt au latin, et pour ce qu'en cette langue fut dite bienheureuse leur mémoire (*beatae memoriae, seliger Gedächtnis*). Leur *Seelen* ont plutôt affaire avec les lacs (*Seen*) où elles séjournèrent dans un temps, qu'avec quoi que ce soit de leur béatitude. Reste que l'inconscient se soucie plus du signifiant que du signifié, et que « feu mon père » peut y vouloir dire que celui-ci était le feu de Dieu, voire commander contre lui l'ordre de : feu !

Passée cette digression, il reste que nous sommes ici dans un au-delà du monde, qui s'accommode fort bien d'un ajournement indéfini de la réalisation de son but.

Assurément en effet quand Schreber aura achevé sa transformation en femme l'acte de fécondation divine aura lieu, dont il est bien entendu (S. 3-Introd.) que Dieu ne saurait s'y commettre dans un obscur cheminement à travers des organes. (N'oublions pas l'aversion de Dieu à l'endroit du vivant). C'est donc par une opération spirituelle que Schreber sentira s'éveiller en lui le germe embryonnaire dont il a déjà connu aux premiers temps de sa maladie le frémissement.

Sans doute la nouvelle humanité spirituelle des créatures schrébériennes sera-t-elle tout entière engendrée de ses entrailles, pour que renaisse l'humanité pourrie et condamnée [(38)]de l'âge actuel. C'est bien là une sorte de rédemption, puisqu'on a ainsi catalogué le délire, mais qui ne vise que la créature à venir, car celle du présent est frappée d'une déchéance corrélative de la captation des rayons divins par la volupté qui les rive à Schreber (S. 51-52-V).

En quoi la dimension de mirage se dessine, que le temps indéfini où sa promesse s'atermoie, souligne encore, et que profondément conditionne l'absence de médiation dont le fantasme témoigne. Car on peut voir qu'il parodie la situation du couple de survivants ultimes qui, par suite d'une catastrophe humaine se verrait, avec le pouvoir de repeupler la terre, confronté à ce que l'acte de la reproduction animale porte en soi-même de total.

Ici encore on peut placer sous le signe de la créature le point tournant d'où la ligne fuit en ses deux branches, celle de la jouissance narcissique et celle de

l'identification idéale. Mais c'est au sens où son image est l'appeau de la capture imaginaire où l'une et l'autre s'enracinent. Et là aussi, la ligne tourne autour d'un trou, précisément celui où le « meurtre d'âmes » a installé la mort.

Cet autre gouffre fut-il formé du simple effet dans l'imaginaire de l'appel vain fait dans le symbolique à la métaphore paternelle ? Ou nous faut-il le concevoir comme produit en un second degré par l'élision du phallus, que le sujet ramènerait pour la résoudre à la béance mortifère du stade du miroir ? Assurément le lien cette fois génétique de ce stade avec la symbolisation de la Mère en tant qu'elle est primordiale, ne saurait manquer d'être évoqué, pour motiver cette solution.

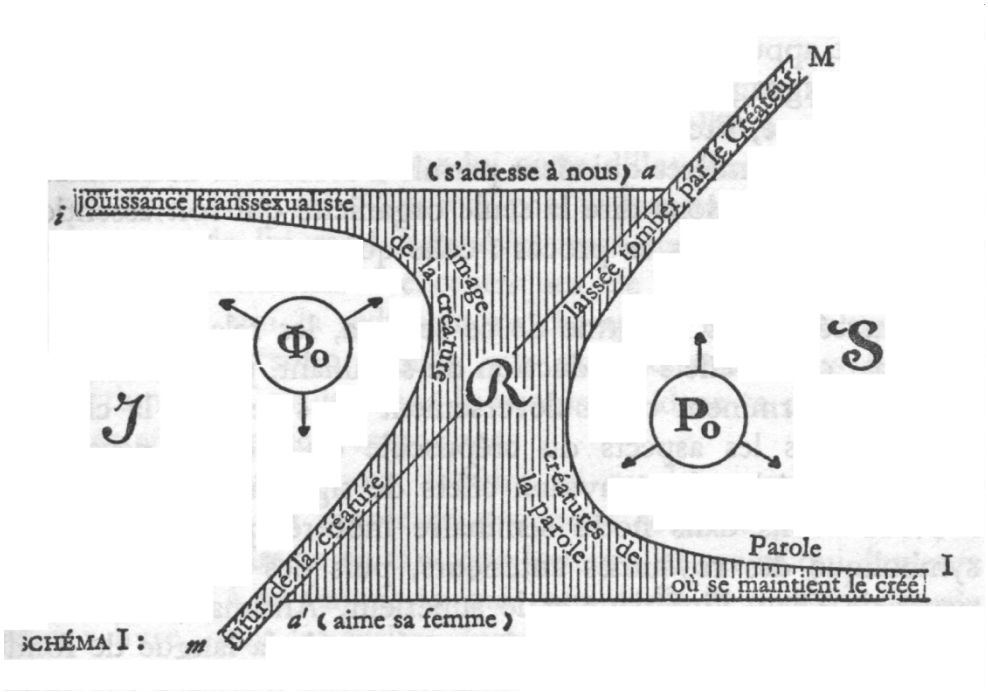
Pouvons-nous repérer les points géométriques du schéma R sur un schéma de la structure du sujet au terme du procès psychotique ? Nous le tentons dans le schéma I, présenté ci-contre.

Sans doute ce schéma participe-t-il de l'excès où s'oblige toute formalisation qui veut se présenter dans l'intuitif.

C'est dire que la distorsion qu'il manifeste entre les fonctions qu'y identifient les lettres qui y sont reportées du schéma R, ne peut être appréciée qu'à son usage de relance dialectique.

Pointons ici seulement dans la double courbe de l'hyperbole qu'il dessine, au glissement près de ces deux courbes le long d'une des droites directrices de leur asymptote, le lien rendu sensible, dans la double asymptote qui unit le moi délirant à

(39)Schéma I :



l'autre divin, de leur divergence imaginaire dans l'espace et dans le temps à la convergence idéale de leur conjonction. Non sans relever que d'une telle forme Freud a eu l'intuition, puisqu'il a introduit lui-même le terme : *asymptotisch* à ce propos[22].

Toute l'épaisseur de la créature réelle s'interpose par contre pour le sujet entre la jouissance narcissique de son image et l'aliénation de la parole où l'Idéal du moi a pris la place de l'Autre.

Cc schéma démontre que l'état terminal de la psychose ne représente pas le chaos figé où aboutit la retombée d'un séisme, mais bien plutôt cette mise au jour de lignes d'efficience, qui fait parler quand il s'agit d'un problème de solution élégante.

Il matérialise de façon signifiante ce qui est au principe de la fécondité effective de la recherche de Freud ; car c'est un fait que sans autre appui ni support qu'un document écrit, non pas seulement témoignage, mais encore production de (40)cet état

[22]. Freud, *G. W.*, VIII, p. 284 et la note.

terminal de la psychose, Freud a jeté sur l'évolution elle-même du procès les premières lumières qui aient permis d'éclairer sa détermination propre, nous voulons dire la seule organicité qui soit essentiellement intéressée dans ce procès : celle qui motive la structure de la signification.

Ramassées dans la forme de ce schéma, les relations se dégagent, par où les effets d'induction du signifiant, portant sur l'imaginaire, déterminent ce bouleversement du sujet que la clinique désigne sous les aspects du crépuscule du monde, nécessitant pour y répondre de nouveaux effets de signifiant.

Nous avons dans notre séminaire montré que la succession symbolique des royaumes antérieurs, puis des royaumes postérieurs de Dieu, l'inférieur et le supérieur, Ahriman et Ormuzd, et les tournants de leur « politique » (mot de la langue de fond) à l'endroit du sujet, donnent justement ces réponses aux différentes étapes de la dissolution imaginaire, que les souvenirs du malade et les certificats médicaux connotent d'ailleurs suffisamment, pour y restituer un ordre du sujet.

Pour la question que nous promouvons ici sur l'incidence aliénante du signifiant, nous y retiendrons ce nadir d'une nuit de juillet 94 où Arhiman, le Dieu inférieur, se dévoilant à Schreber dans l'appareil le plus impressionnant de sa puissance, l'interpella de ce mot simple et, au dire du sujet, courant dans la langue fondamentale[23] : *Luder* !

Sa traduction mérite mieux que le recours au dictionnaire Sachs-Villatte dont on s'est contenté en français. La référence de M. Niederland au *lewd* anglais qui veut dire putain, ne nous paraît pas recevable dans son effort pour rejoindre le sens de chiffe ou de salope qui est celui de son emploi d'injure ordurière.

Mais si nous tenons compte de l'archaïsme signalé comme caractéristique de la langue de fond, nous nous croyons autorisé à rapporter ce terme à la racine du leurre français, du *lure* anglais, qui est bien la meilleure allocution ad hominem à quoi l'on puisse s'attendre venant du symbolique : le grand Autre a de ces impertinences.

[23]. S. 136-X.

Reste la disposition du champ R dans le schéma, pour autant qu'elle représente les conditions sous lesquelles la réalité (41)s'est restaurée pour le sujet : pour lui sorte d'îlot dont la consistance lui est imposée après l'épreuve par sa constance[24], pour nous liée à ce qui la lui rend habitable, mais aussi qui la distord, à savoir des remaniements excentriques de l'imaginaire I et du symbolique S, qui la réduisent au champ de leur décalage.

La conception subordonnée que nous devons nous faire de la fonction de la réalité dans le processus, dans sa cause comme dans ses effets, est ici l'important.

Nous ne pouvons nous étendre ici sur la question pourtant de premier plan de savoir ce que nous sommes pour le sujet, nous à qui il s'adresse en tant que lecteurs, ni sur ce qui demeure de sa relation à sa femme, à qui était dédié le premier dessein de son livre, dont les visites durant sa maladie ont toujours été accueillies par la plus intense émotion, et pour qui il nous affirme, concurremment à son aveu le plus décisif de sa vocation délirante, « avoir conservé l'ancien amour » (S. note de p. 179-XIII).

Le maintien dans le schéma I du trajet S*aa*'A y symbolise l'opinion que nous avons prise de l'examen de ce cas, que la relation à l'autre en tant qu'à son semblable, et même une relation aussi élevée que celle de l'amitié au sens où Aristote en fait l'essence du lien conjugal, sont parfaitement compatibles avec le désaxement de la relation au grand Autre, et tout ce qu'elle comporte d'anomalie radicale, qualifiée, improprement mais non sans quelque portée d'approche, dans la vieille clinique, de délire partiel.

Il vaudrait pourtant mieux ce schéma de le mettre au panier, s'il devait, à l'instar de tant d'autres, aider quiconque à oublier dans une image intuitive l'analyse qui la supporte.

[24] .Lors de l'acmé de la dissolution imaginaire, le sujet a montré dans son aperception délirante un recours singulier à ce critère de la réalité, qui est de revenir toujours à la même place, et pourquoi les astres la représentent éminemment : c'est le motif désigné par ses voix sous le nom d'arrimage aux terres (*Anbindenn an Erden* S. 125-1X).

Qu'on y pense seulement en effet, on aperçoit comment l'interlocutrice dont nous saluons une dernière fois l'authentique réflexion, M^me^ Ida Macalpine, y trouverait son compte, à seulement y méconnaître ce qui nous l'a fait constituer.

Ce que nous affirmons ici, c'est qu'à reconnaître le drame de la folie, la raison est à son affaire, *sua res agitur*, parce que (42)c'est dans la relation de l'homme au signifiant que ce drame se situe.

Le péril qu'on évoquera de délirer avec le malade, n'est pas pour nous intimider, plus qu'il ne fit à Freud.

Nous tenons avec lui qu'il convient d'écouter celui qui parle, quand il s'agit d'un message qui ne provient pas d'un sujet au delà du langage, mais bien d'une parole au delà du sujet. Car c'est alors qu'on entendra cette parole, que Schreber capte dans l'Autre, quand d'Ahriman à Ormuzd, du Dieu malin au Dieu absent, elle porte la semonce où la loi même du signifiant s'articule : « *Aller Unsinn hebt sich auf* ! » « Tout Non-Sens s'annule ! » (S. 182-183-XIII et 312-P. S. IV).

Point où nous retrouvons (laissant à ceux qui s'occuperont de nous plus tard le soin de savoir pourquoi nous l'avons laissé dix ans en suspens) le dire de notre dialogue avec Henri Ey[25].

« L'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté ».

V. POST-SCRIPTUM.

Nous enseignons suivant Freud que l'Autre est le lieu de cette mémoire qu'il a découverte sous le nom d'inconscient, mémoire qu'il considère comme l'objet d'une question restée ouverte en tant qu'elle conditionne l'indestructibilité de certains désirs. À cette question nous répondrons par la conception de la chaîne signifiante, en

[25]. *Propos sur la causalité psychique*, de. Jacques Lacan (Rapport du 28 septembre 1946 pour les Journées de Bonneval). *In Évol. psychiatrique* 1947, vol. I, pp. 123-165, *cf.* p. 117. Publié ensuite chez Desclée de Brouwer dans les volumes des *Entretiens de Bonneval*.

tant qu'une fois inaugurée par la symbolisation primordiale (que le jeu : Fort ! Da !, mis en lumière par Freud à l'origine de l'automatisme de répétition, rend manifeste), cette chaîne se développe selon des liaisons logiques dont la prise sur ce qui est à signifier, à savoir l'être de l'étant, s'exerce par les effets de signifiant, décrits par nous comme métaphore et comme métonymie.

C'est dans un accident de ce registre de ce qui s'y accomplit, à savoir la forclusion du Nom-du-Père à la place de l'Autre, et dans l'échec de la métaphore paternelle que nous [(43)]désignons le défaut qui donne à la psychose sa condition essentielle, avec la structure qui la sépare de la névrose.

Ce propos, que nous apportons ici comme question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, poursuit en dialectique au delà : nous l'arrêtons pourtant ici, nous allons dire pourquoi.

C'est d'abord que de notre halte il vaut d'indiquer ce qu'on découvre.

Une perspective qui n'isole pas la relation de Schreber à Dieu de son relief subjectif, la marque de traits négatifs qui la font apparaître plutôt mélange qu'union de l'être à l'être, et qui, dans la voracité qui s'y compose avec le dégoût, dans la complicité qui en supporte l'exaction, ne montre rien, pour appeler les choses par leur nom, de la Présence et de la Joie qui illuminent l'expérience mystique : opposition que ne démontre pas seulement, mais que fonde l'absence étonnante dans cette relation du *Du*, nous voulons dire du Tu, dont certaines langues réservent le vocable (*Thou*) à l'appel de Dieu et à l'appel à Dieu, et qui est le signifiant de l'Autre dans la parole.

Nous savons les fausses pudeurs qui sont de mise dans la science à cet endroit ; elles sont compagnes des fausses pensées de la cuistrerie, quand elle argue de l'ineffable du vécu, voire de la « conscience morbide », pour désarmer l'effort dont elle se dispense, à savoir celui qui est requis au point où justement ce n'est pas ineffable puisque ça parle, où le vécu, loin de séparer, se communique, où la subjectivité livre sa structure véritable, celle où ce qui s'analyse est identique à ce qui s'articule.

Aussi bien du même belvédère où nous a porté la subjectivité délirante, nous tournerons-nous aussi vers la subjectivité scientifique : nous voulons dire celle que le savant à l'œuvre dans la science, partage avec l'homme de la civilisation qui la supporte. Nous ne nierons pas qu'au point du monde où nous résidons, nous en avons vu assez là-dessus pour nous interroger sur les critères par où l'homme d'un discours sur la liberté qu'il faut bien qualifier de délirant (nous y avons consacré un de nos séminaires), d'un concept du réel où le déterminisme n'est qu'un alibi, vite angoissant si l'on tente d'en étendre le champ au hasard (nous l'avons fait éprouver à notre auditoire dans [44]une expérience test), d'une croyance qui le rassemble pour la moitié au moins de l'univers sous le symbole du père Noël (ce qui ne peut échapper à personne), nous détournerait de le situer, par une analogie légitime, dans la catégorie de la psychose sociale, – pour l'instauration de laquelle Pascal, si nous ne nous trompons pas, nous aurait précédé.

Qu'une telle psychose s'avère compatible avec ce qu'on appelle le bon ordre, c'est ce qui n'est pas douteux, mais ce n'est pas non plus ce qui autorise le psychiatre, fût-il le psychanalyste, à se fier à sa propre compatibilité avec cet ordre pour se croire en possession d'une idée adéquate de la réalité à quoi son patient se montrerait inégal.

Peut-être dans ces conditions ferait-il mieux d'élider cette idée de son appréciation des fondements de la psychose : ce qui ramène notre regard à l'objectif de son traitement.

Pour mesurer le chemin qui nous en sépare, qu'il nous suffise d'évoquer l'amas de lenteurs dont ses pèlerins l'ont jalonné. Chacun sait qu'aucune élaboration, si savante soit-elle du mécanisme du transfert, n'est parvenue à faire qu'il ne soit pas dans la pratique conçu comme une relation purement duelle dans ses termes et parfaitement confuse dans son substrat.

Introduisons la question de ce qu'à seulement prendre le transfert pour sa valeur fondamentale de phénomène de répétition, il devrait répéter dans les personnages persécuteurs où Freud ici désigne son effet ?

Réponse molle qui nous arrive : à suivre votre démarche, une carence paternelle sans doute. Dans ce style on ne s'est pas privé d'en écrire de toutes les couleurs : et « l'entourage » du psychotique a fait l'objet d'une recension minutieuse de tous les bouts d'étiquette biographiques et caractérologiques que l'anamnèse permettait de décoller des *dramatis personae*, voire de leurs « relations interhumaines[26] ».

Procédons pourtant selon les termes de structure que nous avons dégagés.

Pour que la psychose se déclenche, il faut que le Nom-du-Père, [(45)]*verworfen*, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet.

C'est le défaut du Nom-du-Père à cette place qui, par le trou qu'il ouvre dans le signifié amorce la cascade des remaniements du signifiant d'où procède le désastre croissant de l'imaginaire, jusqu'à ce que le niveau soit atteint où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante.

Mais comment le Nom-du-Père peut-il être appelé par le sujet à la seule place d'où il ait pu lui advenir et où il n'a jamais été ? Par rien d'autre qu'un père réel, non pas du tout forcément par le père du sujet, par Un-père.

Encore faut-il que cet Un-père vienne à cette place où le sujet n'a pu l'appeler d'auparavant. Il y suffit que cet Un-père se situe en position tierce dans quelque relation qui ait pour base le couple imaginaire *a-a'*, c'est-à-dire moi-objet ou idéal-réalité, intéressant le sujet dans le champ d'agression érotisé qu'il induit.

Qu'on recherche au début de la psychose cette conjoncture dramatique. Qu'elle se présente pour la femme qui vient d'enfanter, en la figure de son époux, pour la pénitente avouant sa faute, en la personne de son confesseur, pour la jeune fille

[26]. *Cf.* la thèse sur *Le milieu familial des schizophrènes* (Paris, 1957), d'André Green : travail dont le mérite certain n'eut pas souffert si de plus sûrs repères l'eussent guidé vers un meilleur succès ; nommément quant à l'approche de ce qu'on y appelle bizarrement la « fracture psychotique ».

enamourée en la rencontre du « père du jeune homme », on la trouvera toujours, et on la trouvera plus aisément à se guider sur les « situations » au sens romanesque de ce terme. Qu'on entende ici au passage que ces situations sont pour le romancier sa ressource véritable, à savoir celle qui fait sourdre la « psychologie profonde », où aucune visée psychologique ne saurait le faire accéder[27].

Pour aller maintenant au principe de la forclusion (*Verwerfung*) du Nom-du-Père, il faut admettre que le Nom-du-Père redouble à la place de l'Autre le signifiant lui-même du ternaire symbolique, en tant qu'il constitue la loi du signifiant.

L'essai n'en saurait rien coûter, semble-t-il, à ceux qui dans leur quête des coordonnées d'« environnement » de la psychose errent comme âmes en peine de la mère frustrante à la mère gavante, non sans ressentir qu'à se diriger du côté de la situation du père de famille, ils brûlent, comme on dit au jeu de cache-tampon.

(46)Encore dans cette recherche tâtonnante sur une carence paternelle, dont la répartition ne laisse pas d'inquiéter entre le père tonnant, le père débonnaire, le père tout-puissant, le père humilié, le père engoncé, le père dérisoire, le père au ménage, le père en vadrouille, ne serait-il pas abusif d'attendre quelque effet de décharge de la remarque suivante : à savoir que les effets de prestige qui sont en jeu en tout cela, et où (grâce au ciel !) la relation ternaire de l'Œdipe n'est pas tout à fait omise puisque la révérence de la mère y est tenue pour décisive, si se ramènent à la rivalité des deux parents dans l'imaginaire du sujet, – soit à ce qui s'articule dans la question dont l'adresse apparaît être régulière, pour ne pas dire obligatoire, en toute enfance qui se respecte : « Qui est-ce que tu aimes le mieux, papa ou maman ? ».

Nous ne visons à rien réduire par ce rapprochement : bien au contraire, car cette question, où l'enfant ne manque jamais de concrétiser l'écœurement qu'il ressent de l'infantilisme de ses parents, est précisément celle dont ces véritables enfants que sont les parents (il n'y en a en ce sens pas d'autres qu'eux dans la famille) entendent

[27]. Nous souhaitons ici bonne chance à celui de nos élèves qui s'est engagé dans la voie de cette remarque, où la critique peut s'assurer d'un fil qui ne la trompe pas.

masquer le mystère de leur union ou de leur désunion selon les cas, à savoir de ce que leur rejeton sait fort bien être tout le problème et qu'il se pose comme tel.

On nous dira là-dessus qu'on met précisément l'accent sur le lien d'amour et de respect, par où la mère met ou non le père à sa place idéale. Curieux, répondrons-nous d'abord, qu'on ne fasse guère état des mêmes liens en sens inverse, en quoi s'avère que la théorie participe au voile jeté sur le colt des parents par l'amnésie infantile.

Mais ce sur quoi nous voulons insister, c'est que ce n'est pas uniquement de la façon dont la mère s'accommode de la personne du père, qu'il conviendrait de s'occuper, mais du cas qu'elle fait de sa parole, disons le mot, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au Nom-du-Père dans la promotion de la loi.

Plus loin encore la relation du père à cette loi doit-elle être considérée en elle-même, car on y trouvera la raison de ce paradoxe par quoi les effets ravageants de la figure paternelle s'observent avec une particulière fréquence dans les cas où le père a réellement la fonction de législateur ou s'en prévaut, qu'il soit en fait de ceux qui font les lois où qu'il se pose en pilier [47]de la foi, en parangon de l'intégrité ou de la dévotion, en vertueux ou en virtuose, en servant d'une œuvre de salut, de quelque objet ou manque d'objet qu'il y aille, de nation ou de natalité, de sauvegarde ou de salubrité, de legs ou de légalité, du pur, du pire ou de l'empire, tous idéaux qui ne lui offrent que trop d'occasions d'être en posture de démérite, d'insuffisance, voire de fraude, et pour tout dire d'exclure le Nom-du-Père de sa position dans le signifiant.

Il n'en faut pas tant pour obtenir ce résultat, et nul de ceux qui pratiquent l'analyse des enfants ne niera que le mensonge de la conduite ne soit par eux perçu jusqu'au ravage. Mais qui articule que le mensonge ainsi perçu implique la référence à la fonction constituante de la parole ?

Il s'avère ainsi qu'un peu de sévérité n'est pas de trop pour donner à la plus accessible expérience son sens véridique. Les suites qu'on en peut attendre dans l'examen et la technique, se jugent ailleurs.

Nous ne donnons ici que ce qu'il faut pour apprécier la maladresse avec laquelle les auteurs les mieux inspirés manient ce qu'ils trouvent de plus valable à suivre Freud sur le terrain de la prééminence qu'il accorde au transfert de la relation au père dans la genèse de la psychose.

Niederland en donne l'exemple remarquable[28] en attirant l'attention sur la généalogie délirante de Flechsig, construite avec les noms de la lignée réelle de Schreber, Gottfried, Gottlieb, Fürchtegott, Daniel surtout qui s'y transmet de père en fils et dont il donne le sens en hébreu, pour montrer dans leur convergence vers le nom de Dieu (*Gott*) une chaîne symbolique importante à manifester la fonction du père dans le délire.

Mais faute d'y distinguer l'instance du Nom-du-Père dont il ne suffit évidemment pas, pour la reconnaître, qu'elle soit ici visible à l'œil nu, il manque l'occasion d'y saisir la chaîne où se trament les agressions érotiques éprouvées par le sujet, et de contribuer par là à mettre à sa place ce qu'il faut appeler proprement l'homosexualité délirante.

Comment dès lors se serait-il arrêté à ce que la phrase citée plus haut des premières lignes du deuxième chapitre[29] (48)de Schreber recèle en son énoncé : un de ces énoncés si manifestement faits pour qu'on ne les entende point, qu'ils doivent retenir l'oreille. Que veut dire à la prendre à la lettre l'égalité de plan où l'auteur joint les noms de Flechsig et de Schreber au meurtre d'âmes pour nous introduire au principe de l'abus dont il est victime ? Il faut laisser quelque chose à pénétrer aux glossateurs de l'avenir.

Aussi incertain est l'essai, où s'exerce M. Niederland dans le même article, de préciser à partir du sujet cette fois, et non plus du signifiant (lesquels termes lui sont bien entendu étrangers), le rôle de la fonction paternelle dans le déclenchement du délire.

---

[28]. *Op. cit.*
[29] *Cf.* Cette phrase citée dans la note de la page 26.

S'il prétend en effet pouvoir désigner l'occasion de la psychose dans la simple assomption de la paternité par le sujet, ce qui est le thème de son essai, il est alors contradictoire de tenir pour équivalents la déception notée par Schreber de ses espoirs de paternité et son accession à la Haute Cour, dont son titre de *Senätspräsident* souligne la qualité de Père (conscrit) qu'elle lui assigne : ceci pour la seule motivation de sa seconde crise, sans préjudice de la première que l'échec de sa candidature de Reichstag expliquerait de la même façon.

Alors que la référence à la position tierce où le signifiant de la paternité est appelé dans tous ces cas, serait correcte et lèverait cette contradiction.

Mais dans la perspective de notre propos, c'est la forclusion (*Verwerfung*) primordiale qui domine tout par son problème, et les considérations qui précèdent ne nous laissent ici sans vert.

Car à se reporter à ce que l'œuvre de Daniel Gottlob Moritz Schreber, fondateur d'un institut d'orthopédie à l'Université de Leipzig, éducateur, ou mieux, pour l'articuler en anglais, « educationnaliste », réformateur social « avec une vocation d'apôtre pour apporter aux masses la santé, le bonheur et la félicité » (*sic.* Ida Macalpine, *loc. cit.*, p. 1[30]) par la culture physique, initiateur de ces lopins de verdure destinés à entretenir chez l'employé un idéalisme potager, qui gardent encore en Allemagne le nom de *Schrebergärten*, sans parler [(49)]des quarante éditions de la Gymnastique médicale de chambre, dont les petits bonshommes « torchés à la six-quatre-deux » qui l'illustrent, sont quasiment évoqués par Schreber (S. 166-XII), nous pourrons tenir pour passées les limites où le natif et le natal vont à la nature, au naturel, au naturisme, voire à la naturalisation, où la vertu tourne au vertige, le legs à la ligue, le salut à la saltation, où le pur touche au malempire, et où nous ne serons pas étonnés que l'enfant, à l'instar du mousse de la pêche célèbre de Prévert, envoie

[30]. En note de la même page, M[me] Ida Macalpine cite le titre d'un des livres de cet auteur, ainsi conçu., *Glückseligkeitslehre für das physische Leben des Menschen*, soit : Cours de félicité bienheureuse pour la vie physique de l'homme.

balader (*verwerfe*) la baleine de l'imposture, après en avoir, selon le trait de ce morceau immortel, percé la trame de père en part.

Nul doute que la figure du Pr Flechsig, en sa gravité de chercheur (le livre de Mme Macalpine nous donne une photo qui nous le montre se profilant sur le colossal agrandissement d'un hémisphère cérébral), n'ait pas réussi a suppléer au vide soudain aperçu de la *Verwerfung* inaugurale : (« *Kleiner Flechsig* ! Petit Flechsig ! » clament les voix).

Du moins est-ce la conception de Freud en tant qu'elle désigne dans le transfert que le sujet a opéré sur la personne de Flechsig le facteur qui a précipité le sujet dans la psychose.

Moyennant quoi, quelques mois après, les jaculations divines feront entendre leur concert dans le sujet pour envoyer le Nom du Père se faire f… avec aux fesses le Nom de D…[31] et fonder le Fils dans sa certitude qu'au bout de ses épreuves, il ne saurait mieux faire que de « faire[32] » sur le monde entier (S. 226-XVI). (50)C'est ainsi que le dernier mot où « l'expérience intérieure » de notre siècle nous ait livré son comput,

---

31. S. 194-XIV. *Die Redensart. « Ei verflucht »… war noch ein Uberbleibsel der Grundsprache, in welsher die Warte « Ei verflucht, das sagt sich schwer » Ercheinung in das Bewusstsein der Seelen trat, z. B. « Ei verflucht, das sagt sich schwer, dass der liebe Gott sich f… lässt ».*

32 Nous croyons pouvoir emprunter au registre même de la *Grundsprache* cet euphémisme, dont les voies pourtant et Schreber lui-même contrairement à leur coutume se dispensent ici. Croyant mieux remplir les devoirs de la rigueur scientifique à pointer l'hypocrisie qui, en ce détour comme en d'autres, réduit au bénin, voire au niais, ce que démontre l'expérience freudienne. Nous voulons dire l'emploi indéfinissable qu'on fait ordinairement de références telles que celle-ci : à ce moment de son analyse, le malade a régressé à la phase anale. Il ferait beau voir la figure de l'analyste si le malade venait à « pousser », voire seulement à baver sur son divan.
Tout ceci n'est que retour masqué à la sublimation qui trouve abri dans l'*inter urinas et faeces nascimur*, y impliquant que cette origine sordide ne concerne que notre corps.
Ce que l'analyse découvre est tout autre chose. Ce n'est pas sa guenille, c'est l'être même de l'homme qui vient à prendre rang parmi les déchets où ses premiers ébats ont trouvé leur cortège, pour autant que la loi de la symbolisation où doit s'engager son désir, le prend dans son filet par la position d'objet partiel où il s'offre en arrivant au monde, à un monde où le désir de l'Autre fait la loi.
Cette relation est bien entendu articulée en clair par Schreber en ce qu'il rapporte, pour le dire sans nous laisser d'ambiguïté, à l'acte de ch… – nommément le fait d'y sentir se rassembler les éléments de son être dont la dispersion dans l'infini de non délire fait sa souffrance.

se trouve être articulé avec cinquante ans d'avance par la théodicée à laquelle Schreber est en butte : « Dieu est une p…[33] ».

Terme où culmine le processus par quoi le signifiant s'est « déchaîné » dans le réel, après que la faillite fût ouverte du Nom-du-Père, – c'est-à-dire du signifiant qui dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi.

Nous laisserons là pour le moment cette question préliminaire à tout traitement possible des psychoses, qui introduit, on le voit, la conception à se former de la manœuvre, dans ce traitement, du transfert.

Dire ce que sur ce terrain nous pouvons faire, serait prématuré, parce que ce serait aller maintenant « au delà de Freud », et qu'il n'est pas question de dépasser Freud, quand la psychanalyse d'après Freud en est revenue, comme nous l'avons dit, à l'étape d'avant.

Du moins est-ce ce qui nous écarte de tout autre objet que de restaurer l'accès de l'expérience que Freud a découverte.

Car user de la technique qu'il a instituée, hors de l'expérience à laquelle elle s'applique, est aussi stupide que d'ahaner à la rame quand le navire est sur le sable.

Déc. 57-janv. 58.

[33]. Sous la forme : *Die Sonne ist eine Hure* (S. 384-App.). Le soleil est pour Schreber l'aspect central de Dieu. L'expérience intérieure, dont il s'agit ici, est le titre de l'ouvrage central de l'œuvre de Georges Bataille. Dans. *Madame Edwarda*, il décrit de cette expérience de l'extrémité singulière.

Cet extrait du séminaire du 5 mars 1958 ; « Les formations de l'inconscient » fut publié pour la première et unique fois dans le Magazine littéraire, *1993, n° 313, pp. 53-57.*

(53)Qu'est-ce que *Le Balcon* de Jean Genet ?

Vous savez que d'assez vives oppositions ont été formées à ce qu'il nous soit présenté sur la scène. Nous n'avons pas à nous en étonner, dans un état du théâtre dont on peut dire que sa substance et son intérêt consistent principalement à ce que les acteurs se fassent valoir sur la scène à des titres divers, ce qui comble d'aises et de chatouillements ceux qui sont là pour s'identifier à ce qu'il faut bien appeler par son nom – une exhibition.

Si le théâtre est une chose, je crois assurément qu'une pièce comme celle qui nous est articulée par Genet est bien faite pour nous le faire sentir.

Il n'est pas certain que le public soit en état de l'entendre. Il me paraît néanmoins difficile de ne pas en voir l'intérêt dramatique. C'est ce que je vais essayer de vous exposer.

Genet parle de quelque chose qui veut dire à peu près ceci. Je ne dis pas qu'il sait ce qu'il fait. Qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas, n'a aucune espèce d'importance. Corneille ne savait probablement pas non plus ce qu'il écrivait en tant que Corneille, n'empêche qu'il l'a fait avec une grande rigueur.

Ici viennent sur la scène du *Balcon* les fonctions humaines en tant qu'elles se rapportent au symbolique – le pouvoir de celui qui lie et délie dans l'ordre du péché et de la faute, à savoir ce qui a été conféré par le Christ à la postérité de saint Pierre et à tous les épiscopats – le pouvoir de celui qui condamne et qui châtie, à savoir le juge – le pouvoir de celui qui assume le commandement dans ce grand phénomène qui dépasse infiniment celui de la guerre, le pouvoir du chef de guerre, plus communément le général. Tous ces personnages représentent des fonctions par rapport auxquelles le sujet se trouve comme aliéné par rapport à cette parole dont il se trouve le support, en une fonction qui dépasse de beaucoup sa particularité.

Or, il se passe que ces personnages vont être tout d'un coup soumis à la loi de la comédie. C'est-à-dire que nous nous mettons à nous représenter ce que c'est que de jouir de ces fonctions. Position d'irrespect, sans doute, que de poser la question ainsi, mais l'irrespect de la comédie n'est pas quelque chose auquel il faille s'arrêter sans essayer de savoir ce qui en résulte un peu plus loin. C'est toujours dans quelque période de crise que cela vient à émerger. C'est au suprême moment de [54]la détresse d'Athènes, de par précisément l'aberration d'une série de mauvais choix et d'une soumission à la loi de la cité, qui paraît littéralement entraîner celle-ci à sa perte, qu'Aristophane essaye ce réveil, qui consiste à dire qu'on s'épuise dans une guerre sans issue, et qu'il n'y a rien de tel que de rester chez soi bien au chaud, et retrouver sa femme. Ce n'est pas là quelque chose qui soit à proprement parler comme une morale. C'est une reprise du rapport essentiel de l'homme à son état qui est suggérée, sans que nous ayons d'ailleurs à savoir si les conséquences en sont plus ou moins salubres.

Nous voyons donc ici l'évêque, le juge et le général devant nous promus à partir de cette question – qu'est-ce que cela peut bien être que de jouir de son état d'évêque, de juge ou de général ?

Cela vous explique l'artifice par lequel ce Balcon n'est autre que ce que l'on appelle une maison d'illusion. Ce qui se produit au niveau des différentes formes de l'Idéal du moi (…) n'est pas, comme on le croit, l'effet d'une sublimation au sens où ce serait la neutralisation progressive de fonctions enracinées dans l'intérieur. Bien au contraire, cela est toujours plus ou moins accompagné d'une érotisation du rapport symbolique.

L'assimilation peut ainsi être faite de celui qui, dans sa position et dans sa fonction d'évêque, de juge ou de général, jouit de son état, avec ce que tous les tenanciers de maisons d'illusions connaissent – le petit vieux qui vient se satisfaire d'une position strictement calculée, qui le mettra pour un instant dans la plus étrange diversité de

position assumée par rapport à une partenaire complice, qui voudra bien assurer le rôle d'être en l'occasion sa répondante.

C'est ainsi que nous voyons quelqu'un qui est employé dans quelque établissement de crédit, venir là se revêtir des ornements sacerdotaux pour obtenir d'une prostituée complaisante une confession. Celle-ci n'est bien entendu qu'un simulacre, dont il lui faut bien que, par quelque degré, la vérité s'approche. Autrement dit, il faut que quelque chose dans l'intention de sa complice lui permette d'y voir une relation à une jouissance coupable, à laquelle il lui faut au moins croire qu'elle participe.

Ce n'est pas la moindre singularité de l'art, du lyrisme, avec lequel Jean Genet sait poursuivre devant nous le rôle de ce personnage grotesque, que de le pousser au-delà de toute expression, que de donner au grotesque des dimensions encore grandies – il fait monter le personnage sur des patins pour que sa position caricaturale en soit encore exhaussée. Nous y voyons le sujet, pervers assurément, se complaire à chercher sa satisfaction dans ce à quoi il se met en rapport, une image, mais en tant qu'elle est le reflet de quelque chose d'essentiellement signifiant.

Autrement dit, en trois grandes scènes, Genet nous incarne sur le plan de la perversion ce que, dans un langage dru, nous pouvons, aux jours de grand désordre, appeler le bordel dans lequel nous vivons. La société, en effet, ne saurait se définir autrement que par un état plus ou moins avancé de dégradation de la culture. Toute la confusion qui s'établit dans les rapports, pourtant sacrés, fondamentaux, de l'homme et de la parole, tout ce bordel, est là représenté à sa place.

Nous savons de quoi il retourne.

(55)L'ordre. De quoi s'agit-il donc ? Il s'agit bien de quelque chose qui nous incarne le rapport du sujet aux fonctions de la foi dans leurs formes diverses, dans leurs formes les plus sacrées, et qui nous les présentent comme quelque chose qui se poursuit par une série de dégradations. Le saut est fait pour un instant, à savoir que ce

sont l'évêque lui-même, le juge et le général, que nous voyons ici en posture de spécialistes, comme on s'exprime en termes de perversion, mettant en cause le rapport du sujet avec la fonction de la parole.

Que se passe-t-il ? Il se passe ceci. Ce rapport, si c'est un rapport adultéré, un rapport où chacun a échoué et où personne ne se retrouve, il n'en reste pas moins qu'il continue de se soutenir, si dégradé qu'il soit, à être là présenté devant nous. Il n'en reste pas moins, ce rapport, subsister purement et simplement, si ce n'est dans l'ordre de la reconnaissance légitime, tout au moins comme quelque chose qui est lié à ceci, qu'il existe ce qu'on appelle l'ordre.

Or, cet ordre, à quoi se réduit-il, si une société en est venue à son plus extrême désordre ? Il se réduit à ce qui s'appelle la police.

Ce recours dernier, ce dernier droit, ce dernier argument de l'ordre qui s'appelle le maintien de l'ordre (…), cette réduction de tout ce qu'il en est de l'ordre à son maintien, est incarnée dans le personnage-pivot, central, du drame de Genet, à savoir le préfet de police.

L'hypothèse de Genet, et elle est vraiment très jolie, c'est que l'image du préfet de police, de celui qui sait essentiellement que sur lui repose le maintien de l'ordre et qu'il est, en quelque sorte, le terme dernier, le résidu de tout pouvoir, n'est pas encore élevée à une noblesse suffisante pour qu'aucun des petits vieux qui viennent dans le bordel demande à avoir ses ornements, ses attributs, son rôle et sa fonction de préfet de police. Il y en a qui savent jouer au juge, et obtenir d'une petite prostituée qu'elle s'avoue voleuse, car – Comment *serais-je juge si tu n'étais pas voleuse ?,* dit le juge. Je vous passe ce que dit le général à sa jument. En revanche, personne ne demande à être le préfet de police.

Cela est pure hypothèse. Nous n'avons pas d'expérience des bordels pour savoir si, effectivement, le préfet de police s'est depuis longtemps élevé à la dignité des personnages dans la peau desquels on peut jouir. Mais ici le préfet de police, qui est le bon ami de la tenancière de tout le bordel – je ne cherche pas du tout ici à faire de

la théorie, pas plus que je n'ai dit qu'il s'agissait de choses concrètes – vient et interroge anxieusement – Y *en a-t-il un qui a demandé à être le préfet de police ?* Et cela n'arrive jamais.

De même, il n'y a pas d'uniforme de préfet de police. Nous avons vu s'étaler l'habit, la toque du juge, le képi du général, sans compter le pantalon de ce dernier, mais il n'y a personne qui soit entré dans la peau du préfet de police pour faire l'amour.

C'est ce qui est le pivot du drame.

La révolution. Or, sachez que tout ce qui se passe à l'intérieur du bordel se passe pendant qu'autour, la révolution fait rage. Tout ce qui se passe – et je vous en passe, vous aurez beaucoup de plaisir de découverte à lire cette comédie –, tout ce qui se passe à l'intérieur – et c'est loin d'être aussi schématique que ce que je vous dis, il y a des cris, il y a des coups, enfin on s'amuse – est accompagné du crépitement des mitrailleuses à l'extérieur. La ville est en révolution, et toutes ces dames s'attendent à périr en beauté, massacrées par les brunes et vertueuses ouvrières qui sont ici censées représenter l'homme entier, l'homme réel, celui qui ne doute pas que son désir peut arriver [56]à l'avènement, à savoir, à se faire valoir comme tel et d'une façon harmonieuse. La conscience prolétarienne a toujours cru au succès de la morale, elle a tort ou elle a raison, qu'importe.

Ce qui importe, c'est que Jean Genet nous montre l'issue de l'aventure – je suis forcé d'aller un peu vite – en ceci, que le préfet de police, lui, ne doute pas, parce que c'est sa fonction – et c'est à cause de cela que la pièce se déroule comme elle se déroule –, le préfet de police ne doute pas qu'après comme avant la révolution, ce sera toujours le bordel. Il sait que la révolution est, en ce sens, un jeu.

Il y a encore là une fort belle scène, où le diplomate de race vient éclairer l'aimable groupe qui se trouve au centre de la maison d'illusion, sur ce qui se passe au palais royal. Là, dans son état le plus avéré de légitimité, la reine brode, et ne brode

pas. La reine ronfle, et ne ronfle pas. La reine brode un petit mouchoir. Il y a au milieu un cygne, dont on ne sait pas encore s'il ira sur la mer, sur un étang ou sur une tasse de thé. Je vous passe ce qui concerne l'évanouissement dernier du symbole.

Celle qui se fait la voix, la parole de la révolution, est une des prostituées qui a été enlevée par un vertueux plombier, et qui se trouve à partir de là remplir le rôle de la femme en bonnet phrygien sur les barricades, avec ceci de plus qu'elle est une sorte de Jeanne d'Arc. Connaissant dans les coins la dialectique masculine, parce qu'elle a été là où on l'entend se développer dans toutes ses phases, elle sait leur parler et leur répondre. Une fois ladite Chantal, puisqu'on l'appelle ainsi dans cette pièce, escamotée en un tour de main – elle reçoit une balle dans la peau –, le pouvoir apparaît incarné par la maîtresse de la maison en question, Irma, la tenancière du bordel. Celle-ci assume, et avec quelle supériorité, les fonctions de la reine. N'est-elle pas, elle aussi, quelqu'un qui est passé au pur état de symbole ? Puisque, comme l'auteur l'exprime quelque part, chez elle rien n'est vrai, sinon ses bijoux ?

À partir de ce moment, nous arrivons à l'enrégimentement des pervers que nous avons vus s'exhiber pendant tout le premier acte, au rôle bel et bien authentique, à l'assomption intégrale des fonctions qu'ils incarnaient dans leurs petits ébats diversement amoureux.

Un dialogue d'une assez grande verdeur politique s'établit alors entre eux et le personnage du préfet de police, qui a actuellement besoin d'eux pour représenter ce qui doit se substituer à l'ordre précédemment bousculé, et pour les faire assumer les fonctions dont ils s'étaient revêtus. Ils ne le font d'ailleurs pas sans répugnance, car ils comprennent fort bien qu'une chose est de jouir bien au chaud, à l'abri des murailles d'une de ces maisons dont on ne réfléchit pas assez que c'est l'endroit même où l'ordre est le plus minutieusement respecté, autre chose de se mettre à la merci des coups de vent, voire des responsabilités que comportent ces fonctions réellement assumées.

Nous sommes évidemment ici dans la franche farce, mais c'est sur la conclusion de cette farce de haut goût, sur laquelle je voudrais à la fin mettre l'accent.

La conclusion. Au milieu de tout ce dialogue, le préfet de police garde son souci – Y en *a-t-il eu un qui* est *venu pour demander à être* le préfet de police ? *Y en* a-t-il *eu un qui a reconnu assez sa grandeur ? (…)* Que se passe-t-il ? Il se passe d'abord ceci. Découragé d'attendre indéfiniment l'événement qui doit être pour lui la sanction de son accession à l'ordre des fonctions respectées, puisque profanées, le préfet de police, maintenant qu'il est parvenu à démontrer que lui seul est l'ordre et le pivot de tout – cela veut dire qu'en fin de compte il n'y a rien d'autre, au dernier terme, que la poigne, ce qui ne manque pas de signification, pour autant que la découverte de l'Idéal du moi par Freud a coïncidé à peu près avec l'inauguration de ce type de personnage qui offre à la communauté politique une identification unique et facile, à savoir le dictateur – le préfet de police, donc, consulte ceux qui l'entourent sur le sujet de [57]l'opportunité d'une sorte d'uniforme, et aussi bien de symbole qui serait celui de sa fonction, non sans timidité pour le cas. À la vérité, il choque un peu les oreilles de ses auditeurs – il propose un phallus. L'Église n'y verrait-elle pas quelque objection ? – et il s'incline vers l'évêque qui, en effet, hoche un instant du bonnet, marque quelque hésitation, mais suggère qu'après tout, si on en faisait la colombe du Saint-Esprit, la chose serait plus acceptable. De même, le général propose que ledit chiffre soit peint aux couleurs nationales. Quelques autres suggestions de cette espèce laissent à penser que l'on arrivera assez vite à ce qu'on appelle dans l'occasion un concordat.

C'est alors que le coup de théâtre éclate. Une des filles, dont je vous ai passé le rôle dans cette pièce vraiment fourmillante de significations, apparaît sur la scène, la parole encore coupée par l'émotion de ce qui vient de lui arriver. Ce n'est rien de moins que ceci – le personnage qui est l'ami et le sauveur de la prostituée parvenue à l'état de symbole révolutionnaire, le personnage donc du plombier, on le connaît dans

la maison, est venu la trouver, et lui a demandé tout ce qu'il fallait pour ressembler au personnage du préfet de police.

Émotion générale. Striction de la gorge. Nous sommes au bout de nos peines. Tout y a été, jusqu'à y compris la perruque du préfet de police, qui sursaute – *Comment saviez-vous ? On* lui dit – *Il n'y a que vous à croire que tout le monde ignorait que vous portiez perruque.* Le personnage se revêt donc de tous les attributs du préfet, dont la figure est véritablement la figure héroïque du drame.

C'est alors que la prostituée fait le geste de lui jeter à la figure, après l'avoir tranché, ce avec quoi, dit-elle pudiquement, il ne dépucellera plus jamais personne. Sur ce, le préfet de police, qui était tout près d'arriver au sommet de son contentement, a tout de même le geste de contrôler qu'il le lui reste encore. Il le lui reste en effet, et son passage à l'état de symbole sous la forme de l'uniforme phallique proposé est désormais devenu inutile.

La conclusion, en effet, est tout à fait claire.

Ce sujet, celui qui représente le désir simple, le désir pur et simple, ce besoin qu'a l'homme de rejoindre, d'une façon qui puisse être authentiquement et directement assumée, sa propre existence, sa propre pensée, une valeur qui ne soit pas distincte de sa chair, – ce sujet, qui est là représentant l'homme, celui qui a combattu pour que quelque chose que nous avons appelé jusqu'à présent le bordel, retrouve son assiette, sa norme, sa réduction à quelque chose qui puisse être accepté comme pleinement humain –, celui-là ne s'y intègre, une fois l'épreuve passée, qu'à la condition de se castrer.

C'est-à-dire, de faire que le phallus soit de nouveau promu à l'état de signifiant, comme ce quelque chose qui peut donner ou retirer, conférer ou ne pas conférer, celui qui se confond alors, et de la façon la plus explicite, avec l'image du créateur du signifiant, du Notre *Père,* du Notre *Père qui êtes aux cieux.* Là-dessus se termine la comédie. Est-ce blasphématoire ? Est-ce comique ? Nous pouvons porter l'accent à notre gré.

À ce titre « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » est adjointe une précision en sous titre : « sur un livre de Jean Delay et un autre de Jean Schlumberger ». La première édition de ce texte parut en 1958 dans la revue Critique *n° 131, pp. 291-315. C'est cette version que nous présentons ici. À ceci près que nous avons corrigé une erreur survenue dans la numérotation des appels de notes et notes de bas de page, la numérotation 17 ayant été – dans la revue* Critique *– attribuée à deux annotations différentes.*

[291]JEAN DELAY
La Jeunesse d'André Gide, *Gallimard* (collection « Vocations »)
I André Gide avant André Walter, 1956, In-8°. 602 p.
II D'André Walter à André Gide, 1957, In-8°. 680 p.

JEAN SCHLUMBERGER
Madeleine et André Gide, *Gallimard*, 1956, In-8°, 251 p.

Σκαιοῖσι μὲν γὰρ καινὰ προσφέρων σοφά
δόξεις ἀχρεῖος κοὐ σοφὸς πεφυκέναι·
τῶν δ' αὖ δοκούντων εἰδέναι τι ποικίλον
κρείσσων νομισθείς ἐν πόλει λυπρὸς φανῇ
(EURIPIDE, *Médée*, 298-301)

Et, métaphore ou non,
ce que je dis ici est parfaitement vrai.
(ANDRE GIDE, *Notes*
de la Tentative amoureuse.)

Le livre que Jean Delay a consacré à la Jeunesse d'André Gide, paru en deux tomes à un an d'intervalle, a d'ores et déjà rencontré le succès. La critique littéraire, sans discordance qui vaille, lui a rendu tous les honneurs et pris mesure de la variété de ses mérites.

On voudrait ici montrer la conjonction par quoi une [292]œuvre qui se fonde scientifiquement dans la haute qualification de son auteur à la traiter en général, trouve dans le particulier de son objet à fixer un problème où les généralités acquises se modifient : c'est à ces œuvres, les plus actuelles, que l'histoire promet la durée.

Ce problème qui est celui du *rapport de l'homme à la lettre*, mettant l'histoire même en question, on comprendra que la pensée de notre temps ne le saisisse qu'à l'envelopper par un effet de convergence de mode géométrique, ou, puisqu'une stratégie est reconnue dans l'inconscient, à procéder par une manœuvre d'enveloppement, qui se discerne dans nos dites sciences humaines, – non plus trop humaines déjà.

Lier cette œuvre à ce problème ne nous dispense pas de promettre au lecteur, et pour y engager le plus novice en les matières qui vont être agitées, un plaisir dont les premières pages du livre le feront captif sans qu'il ait eu à résister, et qui le portera, sans qu'il en sente l'effort, jusqu'à la dernière des treize cents de leur nombre.

De ce plaisir où il sera en quelque sorte absorbé, la sûreté de l'écriture est l'instrument. Le mot : savant s'applique ici d'abord à l'art d'une composition, dont les replis se dissimulent d'une alternance des perspectives, documents, analyse, commentaire, reconstruction, qui ne retient l'attention qu'en paraissant à chaque fois lui offrir son repos.

C'est à refermer le livre que le lecteur s'avise que rien n'y fut motivé que du souci d'une pesée exacte et délicate. La touche d'humour dont l'auteur à de modiques intervalles en tempère l'opération, n'est que place faite à la drôlerie qui structure les choses : si tant est que le ton qu'il y maintient, étonne de soutenir son naturel, à se poursuivre parallèlement à la modulation unique en ce genre, que son modèle a fait entendre dans son œuvre.

C'est là le seuil de la performance où nous allons entrer, pour la disposition qu'elle dénote chez l'auteur, de ce qu'en termes gidiens nous appellerions l'attention la plus tendre. Car c'est bien celle qu'il réserve à ce pourquoi il ranime quelque part le génitif archaïsant des « enfances Gide ». Et c'est aussi celle que Gide, de l'amitié de sa vieillesse, a su distinguer.

Ainsi s'éclaire que Jean Delay qui a montré déjà ses qualités d'écrivain en une œuvre sensible sur laquelle le temps reviendra, n'use ici de son art qu'à la mesure de

[293]l'*artifex* à qui il le voue. Ce qui se confirme de l'étonnante égalité, dans ce long ouvrage, des qualités où nous venons de nous arrêter, et nous conforte à modifier à notre gré, l'aphorisme buffonesque, pour l'énoncer : le style, c'est l'objet.

Ce faisant, Jean Delay prétend à dégager un genre : la psychobiographie. Sous quelque loi qu'il veuille la placer, qu'il lui ait du même coup donné son chef-d'œuvre, ne saurait être indifférent à saisir sa limite. Celle-ci nous paraît se dévoiler singulièrement du sort qui échoit à l'ouvrage, et sur quoi le vieux monstre sacré a parié, nous en jurerions, en donnant à son partenaire matière à une épreuve exceptionnelle, sûr qu'à l'y prendre, il ne ferait que le combler.

La réussite même de Jean Delay montre quel était son lot : c'est qu'à mesure de la plus grande rigueur qu'il appliquerait au sujet d'un tel auteur, il produirait le complément plus obligé de son œuvre. La psychobiographique « postface » de l'écrivain recherchée en cette entreprise, se retrouve venue à bout, être à ses ouvrages devenue préface, et pas seulement à les suivre sur les rayons en voisin portant témoignage, comme Boswell pour Johnson, comme Eckermann avec Goethe, mais à tendre le tambour même où leur message continuera de rouler.

Qu'on nous pardonne de théoriser sur le tournant que Sainte-Beuve constitue, pour le déplacer de la critique à la condition littéraire. Disons, pour n'y pas aller par quatre chemins, qu'il remet au critique le pouvoir de régler à sa suffisance l'intrusion, dans l'œuvre littéraire, de la vie privée de l'écrivain. Qu'on nous accorde de définir ce privé par rapport à l'œuvre elle-même, dont il devient en quelque sorte le négatif, pour être tout ce que l'écrivain n'a pas publié de ce qui le concerne.

Nous savons bien le projet dont ceci s'abrite d'une histoire naturelle des esprits. Mais en réservant notre jugement sur un tel propos, et sans autrement présumer du naturel qu'il qualifie, nous pouvons en disjoindre les effets certains qu'il a eus sur la condition faite à l'œuvre d'écrire.

Ainsi nous tenons-nous dans une neutralité objective quant à la position prise « contre Sainte-Beuve » par Proust, quelque pertinence qu'elle retienne de l'autorité

d'un poète à parler de sa création, et plus expressément d'une analyse du message poétique, qui ne laisse aucun doute sur le fait que son abord exige une méthode accordée à sa nature.

L'œuvre de Proust lui-même ne laisse pas à contester (294)que le poète trouve en sa vie le matériel de son message. Mais justement l'opération que ce message constitue, réduit ces données de sa vie à leur emploi de matériel. Ceci, même si ce message prétend articuler l'expérience qui a fourni ces données, car tout au plus dans cette expérience le message trouve-t-il à se reconnaître.

La signifiance du message s'accommode, il ne faut pas hésiter à aller jusque-là, de toutes les falsifications apportées aux fournitures de l'expérience, celles-ci incluant à l'occasion la chair même de l'écrivain. Seule importe en effet une vérité qui tient à ce que dans son dévoilement le message condense. Il y a si peu d'opposition entre cette *Dichtung* et la *Wahrheit* dans sa nudité, que le fait de l'opération poétique doit plutôt nous arrêter à ce trait qu'on oublie en toute vérité, c'est qu'elle s'avère dans une structure de fiction.[1]

Ce qu'au regard de l'œuvre publiée, la critique a produit par son recours au privé de l'écrivain, est, quant au naturel des aperçus, resté jusqu'à ce tour plutôt évasif. Mais cet us, auquel tout protêt au nom d'une décence quelconque ne répond qu'à côté, a engendré par contre une révolution des valeurs littéraires. Ceci, en introduisant dans un marché dont la technique de l'imprimerie depuis quatre siècles

[1]. La convenance de ce rappel en notre sujet serait suffisamment confirmée s'il en était besoin par un de ces nombreux textes inédits que l'ouvrage de Delay nous apporte en les éclairant du jour le plus approprié. Ici, du Journal inédit dit de la Brévine où Gide en octobre 1894 séjourna (note de la page 667 de son tome II).
« Le roman prouvera qu'il peut peindre autre chose que l'émotion et la pensée ; il montrera jusqu'à quel point il peut être déduit, *avant l'expérience des choses*, jusqu'à quel point c'est-à-dire il peut être composé, c'est-à-dire œuvre d'art. Il montrera qu'il peut être œuvre d'art, composé de toutes pièces, d'un réalisme non des petits faits et contingents, mais supérieur ». Suit une référence au triangle mathématique, puis : « Il faut que dans leur rapport même chaque partie d'une œuvre prouve la vérité de chaque autre, il n'est pas besoin d'autre preuve. Rien d'irritant comme le témoignage que Monsieur de Goncourt [etc.]… il a vu ! il a entendu ! comme si la preuve par le réel était nécessaire ».
Faut-il dire qu'aucun poète n'a jamais pensé autrement,… mais que personne ne donne suite à cette pensée.

réglementait les effets, un nouveau signe de la valeur : que nous appellerons les petits papiers. Le manuscrit que l'imprimé avait refoulé dans la fonction de l'inédit, [295]reparaît comme partie prenante dans l'œuvre avec une fonction qui mérite examen.

C'est bien là la matière offerte au présent ouvrage : notes personnelles de Gide pour ses mémoires, éditées sous le titre de : *Si le grain ne meurt* ; morceaux inédits du Journal ; cahier de lectures, tenu de vingt à vingt-quatre ans et significativement désigné par lui comme son « subjectif » ; l'énorme correspondance avec sa mère jusqu'à la mort de celle-ci quand il a vingt-six ans ; une somme de lettres inédites, dont le rassemblement par l'entourage fait s'accroître la portée d'édifice, proportionnellement au carré de leur masse jointe aux lettres publiées.

Dans cette masse, il faut compter le vide laissé par la correspondance avec sa cousine devenue son épouse, Madeleine Rondeaux. Vide dont nous dirons plus loin la place et l'importance avec la cause.

Confidences recueillies par l'auteur et choses vues par lui témoin, n'occupent ici qu'une place discrète, heureusement moins absente que Jean Delay ne nous avertit l'avoir voulu, mais qu'il semble plutôt avoir effacée.

Ni l'œuvre de Gide, ni le contenu de ces écrits intimes ne nous laissent de doute sur le dessein de l'*homo litterarius* achevé que Delay reconnaît en lui. Les petits papiers sont, dès leur issue et toujours plus dans les ficelles qui les empêchent de se perdre, concertés en vue du corps qu'ils doivent constituer sinon dans l'œuvre, disons par rapport à l'œuvre. On peut se demander ce qu'un tel dessein laisserait subsister de leur intérêt pour Sainte-Beuve, si c'était bien le naturel qu'il eut en vue.

Dans ce dessein en effet, Gide ne redouble pas seulement son message en lui joignant les pensées de sa retraite, il ne peut faire que ses actes n'y prennent leur versant. Précisons que ceux-ci ne feront pas que s'incliner, comme il en fut de tout temps, au souci de sa gloire, mais, le terme est de sa plume, au soin de sa biographie.

Suspecter d'insincérité à partir de là toute une vie serait absurde, même à arguer qu'elle ne nous livre rien de bas, nulle trahison, nulle jalousie, nulle motivation sordide et moins encore de la sottise commune. On peut remarquer qu'une psychanalyse durant le temps qu'elle se poursuit, guinde plus qu'il ne croit les actes du sujet, et que ceci ne change rien aux problèmes que sa conduite propose. On sent suffisamment que lorsque Gide motive le prêt de capital par (296)où il subvient aux difficultés d'un ami estimé[2], par le terme exprès du soin de sa biographie, c'est la gageure de sa confiance qu'il y inscrit, où l'amour-propre a plus de débouchés qu'à publier une bonne action.

Toujours l'âme est perméable à un élément de discours. Ce que nous cherchons à la place où elle se constitue de l'histoire d'un mot, ce sont des effets où beaucoup d'autres mots ont contribué et où le dialogue avec Dieu essaie de s'y retrouver. Ces remarques ne sont pas hors de propos concernant le soliloque de la belle âme Gide.

Ce soliloque se fait entendre dans l'œuvre littéraire ; les petits papiers n'en diffèrent-ils que de leur communication différée ?

C'est ici que l'ouvrage que nous tenons, nous éclaire par sa venue : ce n'est pas dans leur contenu, mais dans leur adresse qu'il faut chercher la différence des petits papiers.

C'est bien au biographe qu'ils sont adressés, et pas à n'importe lequel. Gide lisant les mémoires de Goethe, « s'instruit plus, écrit-il à sa mère, en apprenant comment Goethe se mouchait que comment communiait un concierge ». Et il ajoute : « Au reste, ces mémoires sont fort peu intéressants par ce qu'il racontent… S'ils n'étaient *écrits* par Goethe, si Goethe avait fait écrire Eckermann à sa place, il n'y resterait plus à peine qu'un intérêt de document[3] ».

Disons qu'en laissant à Jean Delay d'*écrire à sa place* sur ses petits papiers, Gide n'ignorait pas que Jean Delay savait écrire, et aussi bien qu'il n'était pas Eckermann.

---

[2]. *Cf.* Delay, II, 387-8. Il s'agit de son ami Maurice Quillot et Gide s'en exprime dans une lettre à sa mère du 17 octobre 94.
[3]. Delay, II, 491.

Mais il savait aussi que Jean Delay était un psychiatre éminent, et que pour tout dire, c'est chez le psychobiographe que ses petits papiers rencontraient leur destination de toujours.

Pensons à ce qui fait dire que le psychanalyste de nos jours a pris la place de Dieu. Ce reflet de toute-puissance (auquel au reste il fait accueil par le détour pédantesque de récuser cette toute-puissance au principe de la pensée de son patient), il faut bien qu'il lui vienne de quelque part.

Il vient de ce que l'homme de notre temps a besoin pour [297]vivre avec son âme de la réponse du catéchisme qui lui a donné consistance.

André Gide savait faire de Dieu l'usage qui convient, et attend donc autre chose. Jean Delay n'évoque pas en vain ici Montaigne et son mode d'adresse à un autre à venir, de ce privé où il renonce à discerner ce qui sera pour lui le signifiant. Une semblable adresse fait comprendre pourquoi l'ambiguïté où Gide développe son message, ne se retrouve dans ses petits papiers.

Le miracle, pour désigner par son nom la conjoncture présente, c'est qu'en appliquant à la lettre des petits papiers son office de consultant, Jean Delay donne à cette ambiguïté son relais, en retrouvant dans l'âme l'effet même où le message se forma. Les fonds d'herbes dans l'eau de Narcisse sont de même onde que le reflet des frondaisons.

Par Jean Delay la psychologie trouve avec la discipline littéraire un affrontement unique. La leçon est saisissante, car nous y voyons s'ordonner dans sa rigueur la composition du sujet.

Disons comment on s'en instruit. Ce n'est pas d'abord qu'on y songe à suivre Jean Delay, tant même on oublie qu'on le suive, à si bellement le voir prendre une suite. Limier sur une trace de chasseur, ce n'est pas lui qui la brouillera. Il s'arrête, il nous la pointe de son ombre. Il détache comme de lui l'absence même qui l'a causée.

De cette famille qui pour Gide fut la sienne, et non une abstraction sociale, Delay commence par la chronique.

Il fait grandir l'arbre de bourgeoisie surgi sous Louis XIV d'un Rondeaux paysan qu'enrichit le négoce de la denrée coloniale, déjà sans doute Arnolphe à se rêver en Monsieur de la Souche. Son fils s'allie à un Père D'Incarville, son petit-fils se fait donner du de Sétry, l'arrière-neveu est Rondeaux de Montbray, féru de lumières, voire d'illuminisme, puisque F.∴ M.∴, et essuie de la Révolution quelques traverses. Cet arbre vert, enté avec constance de ramifications de qualité, et où ne manque pas le fleuron de distinction savante qui se cueillait dans les recherches naturelles, laisse après la tourmente un rejeton encore dru.

Édouard Rondeaux sera apte à rivaliser dans les bonnes affaires avec les Turelure qui aux nouveaux temps donneront pour idéal leur pratique : enrichissez-vous, grâce à quoi ils relevèrent, paraît-il, la grandeur de la France. Si leur prééminence politique pourtant ne s'est jamais imposée d'un [298]titre bien évident à cette relève, c'est peut-être que la seule vertu qui rendit raison de leur existence, l'abnégation, s'offrit un peu trop en ces temps au soupçon d'hypocrisie. Heureusement déléguèrent-ils la tradition de cette vertu avec ses privilèges, à leurs femmes, ce qui explique le comique où leur mémoire est consignée.

Ce comique immanent, notamment à l'étonnant dialogue de la correspondance de Gide avec sa mère, est à travers le livre préservé de ce que la pédanterie psychologisante a poussé au drame de la relation à la figure de la mère. Le trait s'annonce dès ce chapitre avec l'esquisse de la montée du ventre chez les hommes, mise en regard du fait qui frappe, qu'en deux générations d'alliance protestante, les femmes font de cette famille un fief de religionnaires et un parc de maternage moral. À quoi nous devons la grâce, après réduction à l'état falot des mâles pénultièmes, d'une fleur illustre d'humanité.

La bourgeoisie du père traduit une autre extrace, gens de robe et d'université auxquels Jean Delay fait le crédit d'une ascendance florentine. La couvaison par son père du concours d'agrégation de Paul Gide, père d'André, est un moment brossé de façon bien émouvante, pour introduire et la fulgurante carrière d'un enseigneur

original en matière de droit, et la perte que laisse en son fils un homme sensible, qui ne se dégagea d'une alliance ingrate que par une mort prématurée.

Ici c'est de l'aveu voilé d'une maxime perdue dans un carnet intime de Paul, de l'accent retransmis de la bouche de Gide de sa vénération filiale, référence épisodique chez Jean Delay à ses souvenirs, que l'image du père, étreignante, apparaît.

Mais plus loin une lettre de l'oncle Charles nous dressera les abrupts d'âme sur quoi l'on interroge en vain la psychologie, quand il s'agit de les réduire aux normes prétendues de la compréhension. Répondant à une confidence de son neveu concernant l'abandon qu'on sait qu'il fit de son pucelage à la charmante Oulad, Méryem, cet homme cultivé se gendarme sur un acte, dont le moins qu'on puisse dire est que le contexte de prostitution coutumière, voire rituelle, dans lequel il s'inscrit, oblige à nuancer la moralisation à son propos, or l'oncle Charles ne trouve rien de mieux pour en figurer le stigmate que la tache de l'acte impossible à (299)défaire une fois commis, du parricide, à effacer laquelle s'acharne en vain lady Macbeth[4].

C'est ainsi qu'au premier vent de l'enquête se dissipe même ce que Gide crut devoir garder de révérence tainienne aux incompatibilités d'héritage tournant à l'aigre dans son sang. Les mythes le cèdent à une méthode qui restitue tout être en son discours pour rétribuer chacun de sa parole.

Mariage de la psychologie et de la lettre, nous voudrions faire écho à un titre de Blake cher à Gide pour désigner ce qui se produit, quand la lettre, traitant de la psychologie, révèle dans le psychisme sa propre instance.

Car si Jean Delay trouve au passage à confirmer la description faite par Janet de la psychasthénie, c'est pour relever que celle que Gide fait de ses propres états, la

[4]. Nous laissons de côté l'incidence pour le censeur de la présentation expérimentale de la situation par son pupille. La singularité de son jugement n'est pas moins sensible. *Cf. in* Delay, II, 442, cette lettre depuis le passage : « On ne peut nier que cette histoire ne soit la marque d'un détraquement absolu du sens moral… » jusqu'à 445, la chute de la mercuriale sur la « tache que rien ne pouvait effacer ».

recouvre, à ceci près qu'elle est d'une langue plus stricte[5]. On voit comment on peut se demander si les savantes fonctions dont s'articule la théorie, fonction du réel, tension psychologique, ne sont pas de simples métaphores du symptôme, et si un symptôme poétiquement si fécond, n'est pas lui-même une métaphore, ce qui n'en ferait pas pour autant un *flatus vocis*, le sujet faisant ici avec les éléments de sa personne les frais de l'opération signifiante.

C'est là suggérer à notre sens le ressort dernier de la découverte psychanalytique. Nulle de ses avenues n'est étrangère à Jean Delay ; il les essaie ici tour à tour sans pouvoir faire mieux que de se référer aux tronçons de théorie où la doctrine à présent se désagrège. Rien pourtant dont il ne sache tirer parti s'il porte pierre au bon endroit, au point qu'on peut dire que ce livre ne serait pas le même sans la psychanalyse.

Ce n'est pas qu'il ait même un instant couru le risque (300)de ressembler à ce que le monde analytique appelle un ouvrage de psychanalyse appliquée. D'abord par ce que cette qualification absurde traduit la confusion qui règne en cet endroit. La psychanalyse ne s'applique, au sens propre, que comme traitement, et donc à un sujet qui parle et qui entende.

Il ne peut s'agir hors de ce cas que de méthode psychanalytique, celle qui procède au déchiffrage des signifiants sans égard pour aucune forme d'existence présupposée du signifié.

Ce que l'ouvrage présent montre avec éclat, c'est qu'une recherche, dans la mesure où elle observe ce principe, par la seule honnêteté de son accord à la façon dont un matériel littéraire doit être lu, rencontre dans l'ordonnance de son propre exposé la structure même du sujet que la psychanalyse dessine.

---

[5]. *Cf.* Delay, I, 240, « … des sentiments d'incomplétude, ou comme dira Gide, de « manque » ; d'étrangeté, ou comme dira Gide, « d'estrangement » ; de dédoublement, ou, comme dira Gide, de « seconde réalité » [tout autrement approprié. Remarque de l'auteur de l'article présent] ; d'inconsistance, ou, comme dira Gide, de « déconsistance » [plus exact. *Idem*].

Sans doute les psychanalystes y trouveront-ils une fois de plus occasion à s'autoriser de l'importance de leur doctrine. Ils feraient mieux de s'inquiéter à constater qu'aucun ouvrage paru au titre de la psychanalyse appliquée, ne peut être comparé à celui-ci pour la pureté de la méthode et pour l'assiette de ses résultats.

Jean Delay part toujours de la faveur que lui offre son sujet : ici la voie frayée par Gide lui-même, dont on sait qu'il s'intéressa à la psychanalyse.

Ce fut le milieu de Jacques Rivière qui après la Grande guerre fit au message freudien sa première fortune, le milieu médical où l'étonnant Hesnard l'avait fait entendre dès 1910, se faisant prier. Gide tenta l'épreuve d'une psychanalyse avec Madame Sokolnicka venue alors en France au titre de *missa dominica* de l'orthodoxie viennoise. Il était un peu trop gros morceau pour n'avoir pas mal toléré les prises manquant sans doute un peu de force pénétrante de la sympathique pionnière. Il est surprenant qu'il ait été si peu soucieux d'aller aux textes que d'avoir pu porter sur Freud un de ces jugements dont le retour n'épargne pas même quelqu'un de sa stature[6]

Ce n'en est pas moins à la lumière des explications de Madame Sokolnicka, présentée de façon non déguisée dans (301)son roman les *Faux Monnayeurs*, qu'il éclaire dans le personnage du petit Boris une tragédie de l'enfance, reprise chez Jean Delay pour ce qu'elle est, une élaboration de son propre drame.

Cet enfant réduit aux soins de son grand-père, ne paraît pourtant pas avoir été soumis aux mêmes conditions que celui qui, à la mort de son père quand il avait onze ans, se sentit « soudain tout enveloppé, par cet amour qui désormais se refermait » sur lui[7] en la personne de sa mère.

Par contre s'offre l'agrément de déjà entendu, propre à émouvoir les hochements de bonnet des informés, que l'on obtiendra à bon compte à rappeler la prépondérance de la relation de la mère dans la vie affective des homosexuels. Avec

6. *Cf.* Journal 1924. 785-786, rapporté dans Delay, I, 248. La formule : « Freud, imbécile de génie », est lâchée par le travers d'objections étrangement peu soutenues.
7. Delay, I, 165.

au-delà, cet Œdipe devenu nom commun, et dont on parle comme d'une armoire, après qu'il ait été la maladie aux ravages de laquelle Gide a opposé un sarcasme pour lui moins coûteux que devant[8].

Assurément Jean Delay ne se contente pas d'une articulation aussi vague.

Que fut pour cet enfant-là sa mère, et cet amour dont la voix ne se faisait entendre que sous les commandements du devoir ? On sait bien qu'à trop chérir un enfant, il y a plus d'un mode, et chez les mères aussi d'homosexuels.

Jean Delay ne nous donne pas la carte du labyrinthe des identifications, où les psychanalystes dans leurs écrits trichent pour ne pas se perdre. Mais il a l'avantage, à ne pas lâcher le fil de son cas, de s'y retrouver.

Il le fait en déroulant inoubliablement les composants du discours de la mère, d'où s'entrevoit la composition de sa personne.

Il s'arrête à ce qu'on ne peut déplacer sans vain effort pour voir derrière. Ainsi de cette jeune fille aussi peu avenante aux prétendants qu'aux grâces, et qui, des noces tard à venir, comble le vide par une passion pour sa gouvernante, dont Jean Delay fait impassiblement parler les lettres : jalousie, despotisme n'y sont pas à reléguer, pour n'être pas affichés, ni les étreintes d'une joie innocente, pour ancrées qu'elles soient dans des routines de vestales. Assurément (302)faut-il bien concevoir, par delà ces fonctions inattaquables, à cet attachement une autre profondeur, pour qu'il résiste, d'une rébellion à les vaincre, aux préjugés de l'entourage qui y objecte au nom du rang.

À quoi répond, comme dans Marivaux les lutinages des soubrettes au pathos des sublimes, ce souvenir de l'enfant Gide auscultant dans l'espace nocturne les pleurs modulés de la soupente, où Marie et Delphine, la mariée du lendemain, déchirent leur union.

[8]. Propos badin de Gide à Jean Delay sur « la vague d'œdipémie ». Delay, I, 265.

Le psychanalyste ne peut que demeurer en arrêt devant un écran, ici d'autant plus piquant à n'en pas douter, que Marie devait être pour l'avenir un des dragons à veiller sur ce dont il ne fallait pas que l'enfant fût prodigue.

Le silence qu'alors il en sut garder, à part son for intérieur, montre un petit côté de l'étendue d'un règne taciturne où des pouvoirs plus sombres font vertu.

Jean Delay, à ce corridor aux médaillons en tache négative, ne stationne pas. Il sait à la mesure de quels pas filer sa marche, et quelle ombre, jamais profilée que d'une embrasure, désigne la promeneuse redoutable, à ne jamais laisser que déserte cette pièce d'avance qu'elle garde sur lui dans le tour de l'appartement.

Ce fut ce vide que l'enfant peupla des monstres dont nous connaissons la faune, depuis qu'une aruspice aux yeux d'enfant, tripière inspirée, nous en a fait le catalogue, à les mirer dans les entrailles de la mère nourricière.

Suite de quoi, nous avons rangé ces fantaisies dans le tiroir de l'imagination de l'enfant, aux noirs instincts, sans nous être encore élevés jusqu'à la remarque que la mère, elle aussi, eut, enfant, les mêmes fantasmes, et que donner à la question la forme de se demander par quel chemin passent les fantasmes pour aller de l'une à l'autre, nous mettrait peut-être sur la voie même où ils empruntent leurs significations problématiques.

Un cauchemar qui fait partie de ce cortège[9], hantera jusqu'à la fin le sommeil de Gide, à ceci près que la crique le croquant, à partir d'une certaine date, il la trouvera « rigolo ». Mais toujours le désolera de son angoisse l'apparition sur la scène d'une forme de femme qui, son voile (303)tombé, laisse apparaître un trou noir[10], ou qui se dérobe insaisissable à son étreinte[11].

À quoi répond en lui un autre abîme, celui qui s'ouvre dans sa jouissance primaire : la destruction d'un jouet aimé, les bras rompus soudain, dans le fracas de ce

[9]. Ainsi soit-il, p. 98, cité par Delay, p.138.
[10]. Delay, I, 525, citant les cahiers d'André Walter.
[11]. Delay, II, 105, citant *Et nonc manet in te, p. 35.*

qu'ils portent, d'une servante chatouillée, l'étrange métamorphose de Gribouille à la dérive du fleuve, en rameau de verdure, le mènent à l'orgasme[12].

Secousses, glissements, formes grimaçantes, quand les acteurs au nombre congru du théâtre antique, viendront par le côté cour peupler la scène de leurs masques, la mort déjà y est entrée côté jardin. Pour que sa place y soit marquée, plus n'est même besoin qu'elle soit vide. Il suffit qu'elle soit numérotée. Ou pour mieux dire la mort elle-même n'est-elle pas le numéro des places ? Aussi bien est-ce là pourquoi elle est si prompte à en changer.

Par trois fois l'enfant entendit sa voix pure. Ce n'est pas l'angoisse qui l'accueille, mais un tremblement du fond de l'être, une mer qui submerge tout, ce *Schaudern* dont Jean Delay sait se fier à la signifiance allophone pour confirmer son allogénéité radicale, – nous enseignant à distinguer par son contexte, et spécialement par sa relation à la « seconde réalité », par le sentiment aussi d'exclusion de la relation au semblable, ce qui la différencie de la tentation anxieuse[13].

Finesse clinique, où se gonfle notre chagrin des rabâchages qui tympanisent notre vie de psychiatre, quand tout encore est à articuler.

Nous ne dirons pas ici pourquoi les quatre coins sont nécessaires de cette relation du moi à l'autre, et puis à l'Autre, où le sujet se constitue comme signifié.

Renvoyons seulement le lecteur aux chapitres qui très simplement les situent, par le seul procès, exemplaire à nos yeux, de l'étude présente.

Ce procès s'ouvre de ce que se redoublent dans les créations de l'écrivain, les constructions plus précoces qui furent chez l'enfant plus nécessaires, d'avoir à tenir ces quatre places rendues plus incertaines du manque qui y demeurait.

(304)C'est ainsi que la constitution de la *persona*, titre du chapitre où culmine le quatrième livre, renvoie à l'analyse du *voyage d'Urien*, œuvre interprétée par Jean

[12]. Delay, I, 250.
[13]. *Cf.* Delay, I, 171, 176 et 321-329. *Si le grain ne meurt*, I, pp. 135, 136 et 195.

Delay, sans prêter à plus de contestation que n'en laisse le déchiffrage d'un rébus, comme le *voyage du Rien,* qui est le clou du troisième livre.

De même *la création du double*, qui, achevant le deuxième livre est le pivot des deux parties de l'ouvrage, renvoie dans le premier livre à *l'enfant divisé*.

Cette *Spaltung* ou refente du moi, sur quoi la plume de Freud *in articulo mortis* s'est arrêtée, nous semble bien être ici le phénomène spécifique. Occasion de s'étonner encore que le sens commun des psychanalystes le bannisse de toute réflexion méditée, pour s'abstraire dans une notion comme la faiblesse du moi, dont la pertinence se mesure une fois de plus pour le sujet Gide par l'assertion qu'il peut produire sans que la démente sa conduite. « Il ne m'est pas arrivé souvent de renoncer : un délai, c'est tout ce qu'obtient de moi la traverse[14] ».

Faut-il pour éveiller leur attention, leur montrer le maniement d'un masque qui ne démasque la figure qu'il représente qu'à se dédoubler et qui ne la représente qu'à la remasquer ? Leur expliquer de là que c'est quand il est fermé qu'il la compose, et quand il est ouvert qu'il la dédouble[15].

Quand Gide devant Robert de Bonnières se déclare : « Nous devons tous représenter[16] », et quand dans son ironique *Paludes*[17], il s'interroge sur l'être et le paraître, ceux, qui, d'avoir un masque de louage, se persuadent qu'ils ont par dessous un visage, pensent : « littérature ! » sans soupçonner qu'il exprime là un problème si personnel, qu'il est le problème tout court de la personne.

L'*idéal du moi*, de Freud, se peint sur ce masque complexe, et il se forme, avec le refoulement d'un désir du (305)sujet, par l'adoption inconsciente de l'image même de l'Autre qui de ce désir a la jouissance avec le droit et les moyens.

---

[14]. Cité par Delay, II, 479, de *Si le grain ne meurt*, p. 357, à rapprocher du « Tant pis j'agirai autrement ». (Delay, II, 18), écrit dans son carnet de notes à la date du 1er janvier 1891 sous le coup du refus majeur qu'il essuyait de Madeleine.

[15]. Ce masque est à leur disposition au chapitre : Art, de l'*Anthropologie structurale* de notre ami Claude Lévi-Strauss, spécialement aux pages 287-290.

[16]. Delay, II, 70, citant la scène de *Si le grain ne meurt*, I, 274-275, et rappelant que Gide donne la formule pour le « pur secret » de sa vie.

[17]. Et dans le *Journal* – 1891, p. 25, cité dans Delay, II, 52.

L'enfant Gide entre la mort et l'érotisme masturbatoire, n'a de l'amour que la parole qui protège et celle qui interdit ; la mort a emporté avec son père celle qui humanise le désir. C'est pourquoi le désir est confiné pour lui au clandestin.

Un soir qu'il nous a dit, fut pour lui le rendez-vous de son destin, l'illumination de sa nuit et son engagement dans des vœux, au nom desquels il devait faire de sa cousine Madeleine Rondeaux son épouse, vœux qu'il maintint jusqu'à la fin lui avoir ouvert ce qui s'appelle proprement l'amour unique.

Comment concevoir ce qui s'est produit dans cet instant qui « décida de sa vie » et qu'il ne peut écrivant *La Porte étroite* « se remémorer sans angoisse » ? Qu'est-ce que cette « ivresse d'amour, de pitié, d'un indistinct mélange d'enthousiasme, d'abnégation, de vertu », où il en appelle à Dieu pour « s'offrir, ne concevant plus d'autre but à sa vie que de protéger cette enfant contre la peur, contre le mal, contre la vie[18] ».

Ferait-on, comme y penche Jean Delay, de l'événement une formation mythique de la mémoire, il n'en serait que plus significatif. Car dans sa position de garçon de treize ans en proie aux plus « rouges tourmentes » de l'enfance, en présence d'une fille de quinze, cette vocation à la protéger signe l'immixtion de l'adulte. Cet adulte est d'autant plus certainement identifiable à la personne même dont il la protège que c'est sa présence à ce moment à l'étage que le jeune André a traversé d'un élan, qui l'a appelé dans la maison de tout l'attrait du clandestin, si tant est qu'elle ne fut pas l'objet de sa visite. C'est à savoir son aimable tante en train d'y dissiper les chaleurs de Phèdre, qui que ce fût qui s'employât, selon les deux versions données par Gide, à l'y seconder.

Or cette personne, si nous en croyons *La Porte étroite*, qui apporte ici en tout cas la vérité de la fiction, a précisément joué à l'endroit du jeune garçon le rôle de séductrice, et l'on ne peut manquer de relever que ses manœuvres ressemblent

[18]. *Cf.* Delay, I, 299-302 et *La Porte étroite*, pp. 26-28.

singulièrement aux suppliciantes délices[19] dont (306)la confession tenue pour scandaleuse que nous en a fait Gide dans *Et nunc manet in te*, qu'elles se soient situées ou non durant son voyage de noces, correspond bien à ce qu'il ne dissimulait guère de ses fascinations les plus enfiévrées.

Il semble donc qu'ici ce soit en la femme que le sujet se trouve mué comme désirant. La Putiphar se cache sous la Pasiphaé qu'il se dira devenir, mugissante à s'ouvrir à la pénétration de la nature, de même que le modèle de sa tante se devine où Jean Delay l'indique, sous le mimodrame de son hystérie infantile.

Par ce biais dans l'imaginaire il devient l'enfant désiré, c'est-à-dire ce qui lui a manqué, dans l'insondable rapport symbolique qui unit l'enfant à ses procréateurs, pour refléter sur sa photo d'enfant un peu de cette grâce, dont l'absolue absence remua en Monsieur François Mauriac une sorte d'horreur théologale.

Mais cette mue ne vient qu'en résidu d'une soustraction symbolique, qui s'est faite à la place où l'enfant confronté à la mère, ne peut que reproduire l'abnégation de sa jouissance et l'enveloppement de son amour. Le désir n'a laissé ici que son incidence négative, pour donner forme à l'idéal de l'ange qu'un impur contact ne saurait effleurer.

Que ce soit bien l'amour que cet amour « embaumé[20] contre le temps[21] », dont Gide dira : « Personne ne peut soupçonner ce qu'est l'amour d'un uraniste[22]… », pourquoi se fermer à son témoignage ? Parce qu'il n'est pas conforme à la compréhension de l'amour pour courrier du cœur, à laquelle il faut bien dire que les psychanalystes dans la chimère génitale-oblative se sont conformés ?

Or Jean Delay le souligne fort bien, il n'y a rien là qui ne se soutienne d'une tradition très antique, et qui ne rende légitime l'évocation des nœuds mystiques de l'amour courtois. Gide lui-même n'a pas craint de rapprocher son union au sceau

---

19. *Cf. Et nunc manet in te*, Éd. Ides et Calendes, Neuchâtel et Paris, 41.
20. *Cf.* Delay, I, note de la page 225.
21. Relation de Roger Martin du Gard, dans *Schlumberger*, 193.
22. *Id.*, dans *Schlumberger*, 186 et 193.

bourgeois de celle de Dante à Béatrice. Et si les psychanalystes étaient capables d'entendre ce que leur maître a dit de l'instinct de mort, ils sauraient reconnaître qu'un accomplissement de la vie peut se confondre avec le vœu d'y mettre un terme.

En fait le sentiment de Gide pour sa cousine a bien été (307)le comble de l'amour, si aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas, et s'il lui a donné l'immortalité.

Cet amour qui prend corps d'une méditation manichéenne, devait naître au point où la mort avait déjà doublé l'objet manquant. Reconnaissons son passage dans cette sœur supposée que Gide se donne dans les *Cahiers d'André Walter* pour faire de son héroïne celle qui substitue subtilement à la défunte son image[23]. Il fait mourir cette sœur imaginaire en 1885, soit, à la faire naître avec lui, à l'âge qu'a Madeleine quand son amour s'empare d'elle. Et malgré Monsieur Jean Schlumberger[24] il n'y a pas lieu de faire bon marché de ce que Gide dans ses derniers combats pour amener Madeleine au mariage, écrive d'elle à Valéry : « C'est Morella[25] ». Femme de l'au-delà, reniée en sa fille, laquelle meurt quand Poe l'appelle par son nom qu'il fallait taire… Le cryptogramme de la position de l'objet aimé par rapport au désir est là, dans sa duplication sur elle-même réappliquée. Le filigrane qui résulte de ce repli, explique qu'obstinément les deux images de la mère et de la femme aimée, pourtant si différentes, pour Gide se surimposent[26], sans que cette ingrate similitude rompe pour lui le charme.

Reste à savoir pourquoi le désir et sa violence, qui pour être celle de l'intruse, n'était pas sans écho dans le jeune sujet, Jean Delay le souligne très justement, n'ont pas rompu ce charme mortifère, après lui avoir donné forme.

Ici nous croyons que Jean Delay est sur une juste piste, quand il voit en Madeleine l'ultime raison de ce que cet amour ait dû rester non réalisé, mais qu'à

---

[23]. *Cf.* Delay, I, 494 et la note. – *Cahiers d'André Walter*, O.C.I., 40-41.
[24]. À qui ce rapprochement paraît « proprement saugrenu ». *Schlumberger,* 80.
[25]. Delay, II, 98, 173, et aussi I, 300.
[26]. Le livre de Jean Delay est plein de ces témoignages d'un phénomène banal, mais qui prend ici son relief du ravage où il s'inscrit. *Cf. Ainsi soit-il*, p. 128.

coller en quelque sorte à la paroi de verre qui séparait les deux êtres qu'il anime pour nous, il se leurre peut-être de sa minceur pour croire à sa fragilité.

Que Madeleine ait voulu le mariage blanc, c'est sur quoi le livre ne laisse pas de doute. Mais elle l'a voulu sur des fondements inconscients, qui se trouvaient les plus convenables à laisser l'impasse d'André en l'état.

(308)La chose se trouve manifestée, comme il arrive des plus difficiles à voir, sous une forme qui devient la plus patente une fois désignée. L'abolition chez la fille de tout regard sur la mère, après que celle-ci eut quitté sa famille, est l'indice garant que le désir salutaire, dont l'enfant disgracié avait pu se former une figure d'homme, ne ferait plus de rentrée du dehors.

Aussi bien n'est-il pas besoin d'être grand clerc pour le lire sous la plume de Madeleine : elle reste très longtemps, après le drame et bien au-delà de la frontière du mariage, fixée à son amour pour son père. Qu'elle note ses penchants d'âme, à la troisième ligne elle évoque sa figure, entendons-le, au sens propre : à savoir de l'au-delà[27].

Que se fût-il passé si Madeleine eut offert à André, de Mathilde à qui elle ressemblait, une figure que la couleur du sexe eût ranimée ?

Nous croyons quant à nous que, pour étreindre cette Ariane, il lui eût fallu tuer un Minotaure qui eût surgi d'entre ses bras.

Sans doute Gide a-t-il rêvé d'être Thésée. Mais le sort d'Ariane matée eût-il été plus court, la vicissitude de Thésée n'en aurait pas été changée.

Ce n'est pas seulement pour verser à droite plutôt qu'à gauche que le désir, à l'être humain, fait des difficultés.

[27]. Entre autres, voir Delay, II, 187. « Je ne connais peut-être bien que deux états d'âme quant aux choses de la vie : l'anxiété de l'avenir – la tristesse du regret de papa… ». – Lettre de Madeleine Rondeaux à sa tante Juliette Gide d'octobre 1892. Et encore Delay, II, 25, note la citation du Journal de Madeleine que la note 3 place en février 1891.

Le privilège d'un désir qui assiège le sujet, ne peut tomber en désuétude, qu'à ce que soit cent fois repris ce tournant du labyrinthe, où le feu d'une rencontre a imprimé son blason.

Sans doute le sceau de cette rencontre n'est-il pas seulement une empreinte, mais un hiéroglyphe, et peut-il être d'un texte à d'autres transféré.

Mais toutes les métaphores n'épuiseront pas son sens qui est de n'en pas avoir, d'être la marque de ce fer que la mort porte dans la chair, quand le verbe l'a désintriquée de l'amour.

Cette marque, qui ne diffère peut-être pas de ce que l'Apôtre appelle l'écharde dans la chair, a toujours été en horreur à la sagesse, qui a tout fait pour la négliger.

(309)Observons que la sagesse en a été châtiée par cet air d'esclave qu'elle garde à travers les temps, et qu'elle doit sans doute à l'embarras de trimballer ce fer sous sa robe, en faisant mine de rien.

Et l'on pourrait, à y repenser, reprendre la question du maître sous un nouveau jour, en précisant que ce n'est tant sa jouissance qui l'occupe, mais son désir qu'il ne néglige pas.

Avec les temps descendants, il apparaît remarquable que ce soit autour d'une mise en question du désir par la sagesse, que renaisse un drame où le verbe est intéressé.

C'est bien pourquoi Gide a son importance. Quelque chétive après tout que soit sa singularité, il s'y intéresse, et le monde qu'il remue pour elle, y est intéressé, parce qu'une chance en dépend qu'on peut dire être celle de l'aristocratie. C'est même la seule et dernière chance qu'a celle-ci de n'être pas rejetée dans les mauvaises herbes.

Disons que les mauvaises herbes font appel de ce qu'elles ont déjà fourni à la culture, et que la psychanalyse, faite pour apporter à la barre la plus formidable déposition en ce débat, y est attendue, pour quand sera dissipé l'état de brume où le poids de sa responsabilité l'a fait plonger.

Sur ce terrain Jean Delay n'a pas manqué d'apercevoir dans la construction d'André Gide la pièce essentielle, celle par quoi la fabrication du masque ouvert à un dédoublement dont la répercussion à l'infini épuise l'image d'André Walter (1er des deux volumes), trouve la dimension de la *persona* qui devient André Gide, pour qu'il nous fasse entendre que ce n'est pas ailleurs que dans ce masque que s'offre à nous le secret du désir, et avec lui le secret de toute noblesse.

Cette pièce, c'est le message de Goethe, dont Jean Delay précise à quelques jours près, avec l'articulation qu'elle constitue, la date d'immixtion[28].

À reconnaître l'effet décisif de ce message à cette date, il n'y avait eu avant Jean Delay que la mère d'André Gide, – par quoi se démontre que la passion d'une femme sans dons peut obtenir la vérité que la méthode reconstruit quand elle est jointe à la finesse, sans que le bon sens, en l'occasion représenté par Charles Gide, n'y ait vu que du feu[29].

(310)Jean Delay ne nous fait pas moins sentir le poids de la pièce manquante, celle que représente la perte de la quasi-totalité des lettres de Gide dans une correspondance qui a couvert l'espace de sa vie d'homme jusqu'en 1918.

C'est à leur destruction par sa femme à cette date que nous devons la projection par Gide sur son amour d'un témoignage qui fit scandale pour les uns et qui reste un problème pour tous : où l'analyse de Jean Delay apporte sa lumière en y prenant sa gravité, et qu'elle scelle en somme d'une confirmation objective[30].

Ce témoignage auquel Gide a donné le titre d'*Et nunc manet in te*, fut écrit après la mort de sa femme. Le titre, si l'on en restitue la citation, précise, si c'était nécessaire, le sens du texte. Il évoque le châtiment, qui par delà la tombe pèse sur Orphée, du

---

28. *Cf.* Delay, II, 155-159, 177, 245 et suiv. (le chapitre : Préméditations), 264 (le mythe de Lyncéus), 277.
29. Lettre de Charles Gide à madame Paul Gide, 16 avril 1895, inédite, dans Delay, 496-497.
30. *Cf.* Delay, I, De l'angélisme, 492-519 ; II, Le mariage blanc, 557-592, et les pages magistrales de : La consultation, 516-557.

ressentiment d'Eurydice pour ce que, de s'être retourné pour la voir pendant leur remontée des enfers, Orphée l'a condamnée à y faire retour[31].

Ce n'est donc pas l'objet aimé que ce titre invoque pour demeurer au dedans de celui qui sous son signe se confesse, mais bien plutôt une peine éternelle :

Poenaque respectus[32] *et nunc manet. Orpheus, in te.*

Pousserons-nous jusqu'au sens extraordinairement ironique que prendrait ce choix, à indiquer que le poème du Moustique dont il est extrait, attribué à Virgile, tourne autour de la mort que cet insecte recueille de la main même du berger dont, en le réveillant par sa piqûre, il a assuré le salut, et que les nouvelles des enfers que le moustique donne en rêve au berger, lui vaudront la cénotaphe qui portera sa mémoire à la postérité ?

Au vrai on ne songe guère en lisant ces lignes à s'interroger sur les limites du bon goût. Elles sont tout simplement atroces par la conjonction d'un deuil qui insiste à renouveler ses vœux : je l'ai aimée et je l'aime à jamais, et de la misère d'un regard dessillé sur ce que fut le sort de l'autre, et à qui ne reste plus pour s'y retenir que le ravage d'une inhumaine privation, surgi de la mémoire avec le spectre offensé de son plus tendre besoin.

(311)Nous ne nous chargeons pas d'appliquer ici ce que nous professons sur le désir, en tant que précisément ce besoin, chez chacun il le recule, car il n'y a pas là de vérité qui serve à rendre la justice.

Rien du désir qui est manque, ne peut être pesé ni posé dans des plateaux, si ce n'est ceux de la logique.

Nous voudrions que ce livre gardât, pour les hommes dont le destin est dans la vie de faire passer le sillon d'une absence, c'est-à-dire pour tous les hommes, et pour ceux-là aussi qui s'en désolent, c'est-à-dire beaucoup d'entre eux, son tranchant de couteau.

---

[31]. Dont rapprocher une remarque du *Journal*, p. 840.

[32]. Mon exemplaire, des Aldes, porte ici une virgule que les éditions contemporaines critiques omettent, il me semble conformément au sens.

C'est dire assez que nous ne sommes pas de ceux pour qui la figure de Madeleine, si meurtrie qu'elle y paraisse, en sortirait diminuée.

Quelque ombre qui sur un visage soit portée de la rampe tragique, elle ne le défigure pas. Celle que Gide ici projette, part du même point où le travail de Jean Delay place ses lumières, et où celui qui écrit ces lignes entend que l'éclairage psychanalytique se situe.

Une expérience dont nous avons à rendre compte, prouve qu'à s'animer du respectable, un autre jour peut être d'un effet moins respectueux.

Monsieur Jean Schlumberger reproche à André Gide d'avoir obscurci la figure de sa femme, du noir des ténèbres où il allait à sa rencontre. Pense-t-il éclaircir ces ténèbres de ses souvenirs en teintes claires ?

Il est difficile de ne pas mettre au compte du fâcheux une prétention réparatrice, quand elle s'emploie vainement à faire consentir une voix défunte à en rabattre.

Le défi de faire valoir des vertus patriciennes (*sic*)[33] se soutient mal de se poursuivre sur leur appropriation bourgeoise, quand aussi bien rien n'y autorise qu'une attention qui fut distraite aux réalités qui se jouaient derrière les apparences qu'elle nous conserve[34].

À la vérité l'honneur rendu à ces vertus nous ferait plutôt observer que la lice courtoise ne gagne rien à se parer de Courteline, et que la remarque « que Gide eut après tout un bonheur sur mesure[35] », à faire entrer la paix chez soi dans ce contexte, peut paraître déplacée.

Ce témoignage restreindrait en somme de lui-même sa (312)portée aux susceptibilités d'un élan distingué, s'il ne tendait à nous convaincre que Madeleine était une oie et que les idées de son monde à la fin du XIX^e^ siècle égalaient l'homosexualité au cannibalisme, à la bestialité des mythes et aux sacrifices humains[36],

[33]. Schlumberger, 18.
[34]. Schlumberger, 184.
[35]. Schlumberger, 169.
[36]. *Id.,* 94.

ce qui suppose une ignorance des classiques à laquelle Madeleine échappait en tout cas.

Cet effort pourtant n'a pas été vain à obtenir des témoignages plus probants. Il en ressort que Madeleine, fine, cultivée, douée, mais combien secrète, sut ne pas voir ce qu'elle voulait ignorer, – que son rayonnement hors d'un cercle intime pouvait se tempérer assez pour ne pas retenir spécialement une personnalité plus efficiente à se communiquer, – que le cristal de son jugement que Gide exalta, pouvait laisser apparaître l'angle opaque de sa réfraction sous des aspects de quelque dureté[37].

Offrir pourtant l'occasion d'estimer au prix de traits de classe, la classe d'une personnalité, mérite peut-être l'image, dont la verdeur première d'un Bernard Frank ne se serait pas fait faute, du pavé du lion.

Pourquoi ne pas voir que celle qui fut sans doute toute absorbée dans le mystère du destin qui l'unit à André Gide, ne se dérobe pas moins sûrement à toute approche mondaine, qu'elle ne s'est soustraite, avec quelle fermeté de glace, à un messager assez sûr de porter la parole du ciel pour s'immiscer en son alcôve[38].

Jusqu'où elle vint à devenir ce que Gide la fit être[39], reste impénétrable, mais le seul acte où elle nous montre clairement s'en séparer est celui d'une femme, d'une vraie femme, dans son entièreté de femme.

Cet acte est celui de brûler les lettres, – qui sont ce qu'elle a « de plus précieux ». Qu'elle n'en donne d'autre raison que d'avoir « dû faire quelque chose[40] », y ajoute le signe du déchaînement que provoque la seule intolérable trahison.

---

[37]. Témoignage de Madame van Rysselberghe, dans *Schlumberger*, 143-144. – Contre Gide, *Et nunc…* éd. citée plus haut, p. 69.

[38]. *Cf. Correspondance de Claudel et de Gide*, établie par Robert Mallet (Gallimard). Lettre de Madeleine Gide à Paul Claudel du 27 août 1925, – répondant à un billet de Paul Claudel, donné également.

[39]. « Alissa, […], elle ne l'était pas, mais elle l'est devenue », répond André Gide à une question de Jean Delay, Delay, I, 502-503, II, 32.

[40]. *Cf.* Schlumberger, 197.

Cet amour, le premier auquel accède en dehors d'elle (313)cet homme dont la figure lui a trahi cent fois la fugace convulsion, – elle le reconnaît à ce qu'elle lit sur son visage : moins de noblesse, dit-elle simplement[41].

Dès lors le gémissement d'André Gide, celui d'une femelle[42] de primate frappée au ventre, et où il brame l'arrachement de ce redoublement de lui-même qu'étaient ses lettres, et ce pourquoi il les appelle son enfant, ne peut apparaître que remplir exactement la béance que l'acte de la femme a voulu ouvrir dans son être, en la creusant longuement d'une après l'autre des lettres jetées au feu de son âme flambante.

André Gide, retournant dans son cœur l'intention rédemptrice qu'il prête à ce regard qui tient pour rien son halètement, à cette passante qui traverse son trépas sans le croiser, se trompe. Pauvre Jason revenu de la conquête de la toison dorée du bonheur, il ne reconnaît pas Médée !

La question pourtant que nous voulons soulever ici est ailleurs. Et elle passera par le rire, diversement modulé par les lois de la politesse, qui accueille la nouvelle par Gide propagée innocemment de son drame, car à la perte qu'il proclame être celle du legs le plus précieux qu'il destinait à la postérité, ce rire donne la réponse.

Ce rire a réduit Gide lui-même à sourire d'avoir écrit : « Peut-être n'y eut-il jamais plus belle correspondance[43]. » Mais qu'il l'ait pleurée comme telle, qu'il nous ait témoigné du coup porté en son être par ce deuil, en des termes qu'il n'a retrouvés que pour la perte de Madeleine, après que les années lui eussent ramené étrangement sa confiance et sa proximité, cela ne mérite-t-il pas qu'on le pèse ? Et comment le peser ?

Ce rire, il faut le reconnaître, n'a pas le sens de l'indifférence avec laquelle l'auteur du livre que nous venons de verser à ce dossier, nous dit avoir accueilli au fond d'une

---

41. *Idem,* 199.

42. Il faut rendre justice à Monsieur Jean Schlumberger d'avoir perçu ce côté femelle des longs pleurs d'André Gide. Il en déduit ce qu'une attitude plus virile eût dû lui inspirer : « pousser la porte de sa femme ». Pourquoi faire ? Lui donner une petite bise sans doute, pour arranger tout ça. *Cf.* Sch., 213.

43. *Cf.* la note de la page 83 du complément du Journal, joint à *Et nunc…* dans l'édition de Neuchâtel.

loge du Vieux Colombier, la plainte de Gide. Et il serait vain de l'attribuer à l'obscénité propre aux tourbes confraternelles.

(314)En ce rire plutôt entendons-nous résonner le sens humain qu'éveille la grande comédie, et nous n'étoufferons pas l'écho qu'il reçoit de l'imbroglio inimitable, où Molière nous figure l'exaltation de la cassette d'Harpagon par le quiproquo qui la lui fait substituer à sa propre fille quand c'est un amoureux qui lui en parle.

C'est dire que nous ne visons pas ici la perte qu'en la correspondance de Gide l'humanité a faite, ou les humanités, mais cet échange fatidique par où la lettre vient à prendre la place même d'où le désir s'est retiré.

À la dernière page du livre où, à la suite d'*Et nunc manet in te*[44], sont recueillies les pages qui, sur les relations de Gide à Madeleine, complètent le journal nous lisons, terminant des lignes dont notre tête bourdonne, cette phrase : « qui n'offre plus, à la place ardente du cœur, qu'un trou », laquelle nous semble clouer la plainte de l'amant sur la place laissée déserte au cœur vivant de l'être aimé.

Nous avons mal lu : il s'agit du vide laissé pour le lecteur, par la suppression des pages ici restituées, dans le texte du journal. Mais c'est en lisant mal que nous avons bien lu pourtant.

Voici donc où se brise cette ironie de Gide qui serait presque unique, n'y eût-il Heine, à évoquer cette touche mortelle dont pour lui l'amour fut frappé, ce « Non, nous ne serons pas de vrais amants, ma chère », dont Jean Delay relève la note sur son carnet du 3 janvier 1891, pour en suivre le chemin et les séquences dans les papiers et dans les œuvres[45].

Voici où s'éteint le courage de celui qui pour faire reconnaître son désir, encourut la dérision, voire risqua l'infortune, – où l'abandonne aussi l'intuition qui de

[44]. Édition de Neuchâtel.

[45]. Cette ironie presque parodique des œuvres, depuis les *Poésies* jusqu'à *Paludes*, Delay la commente en ces termes où pointe le ton de la sienne propre quand sur la précieuse *Tentative amoureuse* il conclut : « En somme Luc, enchanté de réaliser son désir, s'en désenchante en le réalisant et se retrouve désolé, tandis que Gide, en exprimant le désir de ce double au lieu de le vivre, s'en désenchante aussi, mais dans un sens tout différent : il s'en désenvoûte et devient joyeux, de sorte que le désenchantement au sens de charme est un réenchantement au sens de chant. »

son Corydon « fait plus qu'un tract[46] », mais un étonnant aperçu de la théorie de la libido.

(315)Voici où fléchit l'humour d'un homme à qui sa richesse assurait l'indépendance, mais que le fait d'avoir posé la question de sa particularité, mit en posture de maître au delà de sa bourgeoisie.

Ces lettres où il mit son âme, elles, … n'avaient pas de double. Et leur nature de fétiche apparue provoque le rire qui accueille la subjectivité prise au dépourvu.

Tout finit à la comédie, mais qui fera finir le rire ?

Est-ce le Gide qui se suffit en ses jours ultimes à laisser sa main courir sur le papier les histoires d'almanach, les souvenirs d'enfance et les prouesses de bonne fortune entremêlées, qui prennent de son Ainsi-soit-il un étrange phosphore[47] ?

« Signora Velcha, avez-vous bientôt fini ? », l'incantation irrévocable à s'y risquer, d'où venait-elle sur les lèvres de petites filles comme tout le monde, ses cousines, dans la courette où leur danse le cernait, du même trio de magiciennes fatidique à lui revenir ?

Et cette main qui la transcrit, est-ce encore la sienne, quand il lui arrive déjà de pouvoir croire qu'il est mort ? Immobile, est-ce la main de l'adolescent pris dans les glaces du pôle du voyage d'Urien, et qui tend ces mots qu'on peut lire : *Hic desperatus*[48] ? Remuante, imite-t-elle le pianotage d'agonie, qui fit à Gide accorder à la mort de sa mère la musique d'un effort déçu vers la beauté ? *Haec desperata*[49] ?

Le mouvement de cette main n'est pas en elle-même, mais en ces lignes qui ici continuent celles que Gide a tracées, et qui déjà sont celles de ce *Nietzsche* que vous nous annoncez, Jean Delay.

Il ne s'arrêtera, ce mouvement, qu'au rendez-vous que ces lignes nous fixent et que vous connaissez déjà puisque vous allez à sa rencontre, à la question de la figure

---

[46]. C'est le cas qu'en fait Monsieur François Porché, dont le jugement est recueilli dans le volume de la N.R.F.
[47] *Cf.* Delay, I, 184. Ainsi soit-il, p. 95-96.
[48]. Delay, II, 211.
[49]. Delay, II, 501.

qu'offre le verbe au-delà de la comédie : comment savoir d'entre les bateleurs celui qui tient le vrai Polichinelle ?

JACQUES LACAN

Cet exposé fut soumis à la censure qui refusa de le publier dans les actes du congrès. C'est seulement en 1992 que le texte de cette conférence – écrit en Juin 1958 – sera publié pour la première fois par la revue Freudiana, à la fois dans sa version originale et sa traduction espagnole (Freudiana, publicacion de le Escuela europea de psicoanalisis del campo freudiano, Cataluna, Paidos, 1992, n° 4/5, pp. 11-21). La présente version est parue dans l'Âne, 1992, n° 51, pp. 24 à 27.

(24)1.– Pour distinguer la vraie psychanalyse de la fausse, on se réfère à une notion de la psychanalyse authentique, et à une notion d'une psychanalyse conforme à la vérité manifestée par son expérience. S'il s'agit pourtant ici de vérité à proprement parler, c'est qu'autant dans l'ordre de sa découverte que dans celui où elle opère à des fins curatives, le rapport de l'homme à la vérité est dominant.

Ainsi la psychanalyse fausse ne l'est pas seulement du fait de s'écarter du champ qui motive son procédé. Cet écart, quelles qu'en soient les intentions effectives, exige un oubli ou une méconnaissance. Et l'un et l'autre la condamnent à des effets pernicieux.

LA CAUSALITÉ LOGIQUE

2.– La psychanalyse vraie a son fondement dans le rapport de l'homme à la parole. Cette détermination dont l'énoncé est évident, est l'axe par rapport auquel doivent être jugés et jaugés ses effets : ceux-ci étant entendus dans leur extension la plus générale, à savoir non seulement comme changements diversement bénéfiques, mais comme révélation d'un ordre effectif dans des faits jusqu'alors restés inexplicables, à vrai dire apparition de faits nouveaux.

Ce rapport de l'homme à la parole est évident dans le médium de la psychanalyse : ce qui rend d'autant plus extraordinaire qu'on le néglige dans son fondement.

Mais il s'agit d'un cercle, car à ne pas reconnaître le fondement, on cherche ailleurs le médium : à savoir dans on ne sait quel affect immédiat, véritable délire à

couvrir une action par où l'homme approche peut-être au plus près du foyer constituant de la raison. C'est le spectacle que nous offre la psychanalyse en tant qu'elle cherche à se justifier des méthodes des disciplines coexistantes en son champ, ce qu'elle ne fait qu'au prix de substantifications mythiques et d'alibis fallacieux.

Que le substrat biologique du sujet soit dans l'analyse intéressé jusqu'en son fonds, n'implique nullement que la causalité qu'elle découvre y soit réductible au biologique. Ce qu'indique la notion, primordiale dans Freud, de surdétermination, jamais élucidée jusqu'à présent.

Qu'on ne croie pas pour autant trouver ici la position dite culturaliste. Car pour autant qu'elle se réfère à un critère social de la norme psychique, elle contredit encore plus l'ordre découvert par Freud en ce qu'il montre d'antériorité radicale par rapport au social[1].

3.– À revenir à l'émergence (dans la génialité de Freud) de l'interprétation *(Deutung)* des rêves, de la psychopathologie quotidienne et du trait d'esprit, soit au registre de ce qui dès lors vient au jour de la connaissance et de la praxis sous le nom d'inconscient, on reconnaît que ce sont les lois et les effets propres au langage qui en constituent la causalité ; causalité qu'il faut dire logique plutôt que psychique, si l'on donne à logique l'acception des effets du logos et non pas seulement du principe de contradiction.

Les mécanismes dits du condensé *(Verdichtung)* et du virement *(Verschiebung)* recouvrent exactement les [(26)]structures par où s'exercent dans le langage les effets de métaphore et de métonymie. C'est-à-dire les deux modes où la construction la plus récente de la théorie linguistique (Roman Jakobson et consort[2]) subsume dans une structure spécifique (impossible à retrancher même du fonctionnement physiologique des appareils mis dans le vivant au service du langage), l'action propre du signifiant, en

[1] . *Cf. Totem et Tabou.*
[2] . Cf. *Fundamentals of Language*, de Roman Jakobson et Morris Halle,1956.

tant qu'il faut considérer cette action comme engendrant la signification dans le sujet dont elle s'empare, en le marquant comme signifié.

Il ne s'agit pas ici de l'*Anschluss* par où l'on tente aujourd'hui de faire rentrer la psychanalyse dans une psychologie perpétuant un héritage académique sous l'étiquette de psychologie générale, – voire de l'assimiler aux plus récentes assomptions de la matière humaine sous les rubriques variées de la sociologie.

Il s'agit de la lecture suggestive de l'anticipation, faite par Freud dans l'analyse de l'inconscient, des formules mêmes où Ferdinand de Saussure, dix ans après la *Traumdeutung,* fonde l'analyse des langues positives. Car la linguistique a déplacé le centre de gravité des sciences, dont le titre, singulièrement inactuel d'être promu depuis lors de sciences humaines, conserve un anthropocentrisme dont Freud a affirmé que sa découverte ruinait le dernier bastion – en dénonçant l'autonomie où le sujet conscient des philosophes maintenait l'attribut propre à l'âme dans la tradition du zoologiste spiritualiste.

LE SUJET COMME SIGNIFIANT

4.– Toute promotion de l'intersubjectivité dans la personnologie humaine ne saurait donc s'articuler qu'à partir de l'institution d'un Autre comme lieu de la parole. C'est « l'autre scène », *anderer Schausplatz,* où Freud, empruntant le terme à Fechner, désigne dès l'origine le plateau gouverné par la machinerie de l'inconscient.

C'est sur cette scène que le sujet apparaît comme surdéterminé par l'ambiguïté inhérente au discours. Car dans la communication parlée, même quand il s'agit de transmission « objective », l'entérinement dans le discours domine l'effet de signal, de même que la mise à l'épreuve du code rétrofléchit l'action de message. Qu'on passe à la fonction de pacte de la parole, on touchera aussitôt que nul message du sujet ne s'articule qu'à se constituer dans l'Autre sous une forme inversée : « Tu es ma femme, tu es mon maître ».

Structure méconnue dans les prémisses des théories modernes de l'information où devrait pourtant être marquée l'antériorité du récepteur par rapport à toute émission.

Ici encore Freud devance ces travaux en permettant de distinguer le sujet comme strictement constitué par les *symboles-indices,* indiquant dans le discours sa place comme émetteur du message, du sujet en tant qu'il entre dans le message, non, comme on le croit, comme objet qui s'y représente, mais comme signifiant qui s'y donne : ce qui est possible pour ce que les images qui conduisent ses fonctions, deviennent par l'opération de la demande, *symboles-images* du discours.

PRÉTEXTE D'UNE ORTHOPÉDIE

5.– C'est cette capture imaginaire du sujet dans le discours de l'Autre qui semble aller si loin que de pouvoir intéresser sa physiologie la plus intime. C'est elle qui centre la notion vulgaire qui s'est substituée, de par son emploi en psychanalyse, au concept rigoureux du *symbolique :* car il faut définir celui-ci comme constitué dans la chaîne signifiante, seul lieu pensable de la surdétermination comme telle, par la double possibilité qu'elle ouvre à la *combinaison* et à la *substitution* des éléments discrets qui sont le matériel du signifiant.

Mais la fascination propre à *l'imaginaire*, ici distingué du symbolique, s'est exercée sur ceux-là mêmes, à savoir les psychanalystes, qui en découvraient les formes dans la dialectique où le sujet se révélait symbolisé.

Le double effet de l'imaginaire en tant qu'écran opposant son filtre à la communication du message inconscient, et en tant qu'élément constitué du code symbolique, a été confondu par eux en une seule puissance, qu'ils n'ont pu dès lors apprécier qu'à des effets de résonance, aux interférences de plus en plus obscurcies.

Il en est résulté notamment que la résistance du discours n'a jamais été distinguée de la résistance du sujet.

La suite s'en est manifestée dans un contresens toujours accru à mesure que Freud dans une hâte, qu'il faut bien dire angoissante, à en suivre la trace dans un style de « bouteille à la mer », nous donnait à le rectifier en articulant la fonction du Moi dans la topique intra-subjective.

Ce leurre imaginaire où Freud situe le Moi dans son « Introduction au narcissisme » dès 1914 et dont nous-mêmes, dans le début de notre carrière, avons voulu restaurer le relief sous le nom de stade du miroir, le fait brutal que l'analyse du Moi soit introduite (ne connaîtrait-on des articles de Freud que leur titre, ce qui est plus fréquent qu'on ne croit chez les analystes) avec et sous l'angle de la psychologie collective, – tout cela qui est fait pour donner au Moi un statut analytique où sa fonction imaginaire se coordonne à sa valeur d'objet idéal, disons le mot : métonymique –, n'a servi que de prétexte à l'introduction d'une orthopédie psychique qui s'acharne avec une obstination gâteuse à un renforcement du Moi : négligeant que c'est là aller dans le sens du symptôme, de la formation de défense, de l'alibi névrotique, – et s'abritant d'une harmonie préétablie de la maturation des instincts à la morale dont le postulat restera attaché à l'histoire de notre époque comme le témoignage d'un obscurantisme sans précédent.

6.– Les positions ici avancées sous une forme radicale résument le double travail d'un commentaire de textes que nous poursuivons depuis sept ans dans un séminaire hebdomadaire couvrant par an environ trois cents pages de l'œuvre de Freud, – et d'un enseignement de présentation clinique et de contrôle thérapeutique qui se poursuit depuis cinq ans sous l'égide de la Clinique des maladies mentales et de l'encéphale (Professeur Jean Delay) de la Faculté de Médecine de Paris.

Les conséquences de ce travail théorique et pratique sur la direction de la cure, – au triple point de vue de la place de l'interprétation dans l'analyse, du maniement du transfert, et des normes mêmes où se fixent les buts et la terminaison de la cure –, ont été exposées au Colloque international tenu cette année à

Royaumont par la Société Française de Psychanalyse, soit par le groupe qui nous accompagne dans ce labeur.

Les mêmes personnalités dont la place dans la Société internationale de psychanalyse a pour effet que la langue française est la seule langue de grande culture dans laquelle il n'y ait pas de traduction complète des œuvres de Freud – la partie traduite y étant tissée d'oublis, de non-sens, de falsifications et d'erreurs qui en rendent la lecture au mieux inintelligible et au pire controuvée –, sont aussi celles que nous rencontrons pour s'opposer à toute discussion de ces travaux dans la Société internationale de psychanalyse, fondée par Freud.

7.– Un facteur unifie les directions qu'on appelle phases de la doctrine de Freud : elles fixent les lignes cardinales de la recherche où devait s'orienter le problème à jamais ouvert par sa découverte : celui des rapports liant le sujet au signifiant. C'est le problème de l'identification, quant au sujet. Quant à ses relations au réel, il exclut absolument la position de la réalité comme purement et simplement donnée, à quoi la psychanalyse aujourd'hui se réfère, tant par l'usage qu'elle fait de la notion de sens de la réalité, voire d'épreuve de la réalité, que par l'appui qu'elle y trouve pour se réduire à une pratique de plus en plus organisée d'une pédagogie corrective.

Il va de soi que nous ne mettons pas ce faisant en question la primauté du réel, simplement nous rappelons que le langage y introduit une dimension de nature à le « mettre en question ». C'est au niveau de cette mise en question que se situe le drame de la névrose. Vouloir réduire celle-ci dans sa véracité irréductible, ne peut conduire qu'à un recul du symptôme jusqu'aux racines mêmes de l'être, à la destruction de ce qui témoignait dans la souffrance.

En fait la résistance rencontrée témoigne à elle seule de l'impasse de l'entreprise, et la compulsion de répétition découverte par Freud a été aussi par lui identifiée à l'insistance d'une vérité qui clame encore dans le désert de l'ignorance.

L'opposition dialectique, c'est-à-dire liée par une relation d'occultation alternante, du principe de réalité au principe du plaisir, n'est concevable qu'au niveau

de l'identification signifiante. Ils ne peuvent du point de vue de l'adaptation que se confondre strictement.

Or toute la psychanalyse se développe dans la dimension de leur conflit. Ainsi la promotion d'une sphère sans conflit au centre de la théorie, comme au pivot de l'action thérapeutique, nous apporte de New-York le signe dernier du renoncement achevé aux principes d'une découverte, – de son détournement à des fins de suggestion sociale et d'assujettissement psychologique.

LA CONDITION DU DÉSIR

8.– Il n'a pas manqué de gens pour nous faire grief de solliciter Freud, et de manquer à l'essentiel, en réduisant au champ de la parole et du langage, – objet du rapport par lequel à Rome, en 1953, s'est inaugurée la vie de notre groupe –, un mouvement de l'être qui le soutient et le dépasse de toutes parts. Du préverbal à l'ineffable, il n'est pas de catégorie qu'on n'agite pour nous réfuter, au silence près dont on se méfie à juste titre.

(27)Articulons ici que nous ne confondons pas plus l'être avec le dicible, que nous ne tenons l'étant pour l'antithèse de la raison.

Bien au contraire, ramenant à sa source freudienne la souffrance dont la névrose nous révèle le pathétique bien tempéré, nous tentons de saisir le désir dans les rêts mêmes où Freud nous le montre fixé. Ces rêts sans doute le traversent et l'articulent dans l'interrogation passionnée qui arrache le vivant, à demi déhiscent de la vie, qu'est l'homme, à la condition du besoin, pour l'élever à la position de cette demande sans objet, que nous appelons l'amour, la haine et l'ignorance.

C'est là, entre l'inconditionné de cette demande et la satisfaction dont on prétend l'étouffer, que surgit cette condition quasi-perverse en sa forme absolue qu'est le désir. Place prédestinée chez le sujet parlant pour que la Vénus aveugle de la nature y cherche dans l'angoisse son symbole vivant. Ici le phallus, où les anciens voyaient le signe où le logos marque la vie de son empreinte, et dont ce n'est pas en

vain que le mystère devait être tu, puisqu'à être dit, il ne pouvait être que dégradé, nous a révélé sa fonction symbolique : dans le complexe de castration. Ce que la psychanalyse d'aujourd'hui tente de réduire à la fonction imaginaire d'un « objet partiel ».

Mais nous devons entendre Freud quand il nous dit que dans le rêve, seule son élaboration l'intéresse. Le désir inconscient, indiqué dans la métaphore onirique, n'a d'objet que métonymique. Il est désir au-delà de la reconnaissance autant que reconnaissance à quoi se dérobe le désir.

Enseignement trop ardu pour que les augures de la psychanalyse d'aujourd'hui n'en soient pas venus à se dire : « Un rêve après tout n'est qu'un rêve », et même à en faire le mot de passe dont ils se saluent.

Ce rêve et ce désir en effet ne sont pas articulables en termes d'adaptation à la réalité, soit en ces termes qui, sous le nom de tension vécue, de résistance affective, de partie saine ou distordue du moi, de relation duelle entre l'analysé et l'analyste, font revivre les étonnantes mystifications de la psychothérapie autoritaire.

C'est donc bien nous, et non pas eux, qui disons que le désir, qu'il soit du rêve ou de la veille, n'est pas articulable dans la parole. Mais il n'est pas vrai pourtant qu'il ne soit pas articulé dans le langage, et que, glissant comme l'anneau du jeu de furet au fil de la métonymie qui le retient dans un cercle de fantasme, il ne produise pas métaphoriquement le signifié du symptôme où ce fantasme se réalise.

LA PUISSANCE DE LA VÉRITÉ

9.– Nous voici tout près des problèmes de la cure et de la distinction profonde entre la suggestion et le transfert. Le transfert est ce lien à l'Autre qu'établit la forme de demande à quoi l'analyse fait sa place, pour que de cette place cette répétition, où ce n'est pas le besoin qui se répète, mais l'au-delà qu'y dessine la demande, puisse être saisie dans son effet de désir et analysée dans son effet de suggestion.

C'est à mesure que l'effet de suggestion issu de l'inconscient dissipe ses mirages, que le désir doit s'articuler en tant que signifiant dans la question existentielle qui donne son horizon au transfert.

En quelque terme que celle-ci se résolve, c'est au lieu de l'Autre que le sujet se trouvera : à la place de ce qui était (*Wo Es war*…) et qu'il faut qu'il assume (…, *soll Ich werden).*

Ici le précepte : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » ne sonne pas moins étrangement que le *Tât twam asi*, comme on l'éprouve à y répondre à la première personne où éclate l'absurdité qu'il y aurait à prendre son dernier terme pour son dernier mot, tandis que l'autre boucle son cercle à l'achever : « comme toi-même, tu es ceci que tu hais parce que tu l'ignores ».

Nulle part comme dans Freud de nos jours ne se respire l'air de la raison conquérante, ni ce style dont au XVIII[e] siècle l'homme s'avança vers la dénudation de son désir, pour en poser, sous la figure de la nature, à Dieu la question. Pointe unique dans l'histoire d'une philosophie qui avait fait sa loi de la négation du désir. Pointe dont on s'étonne à constater comment la philosophie a réussi à la discréditer comme celle d'une clarté artificielle, voire artificieuse, alors qu'elle posait la question la plus profonde.

Sans doute cette philosophie des lumières, et son parangon l'homme du plaisir, ont-ils fait une erreur. Ils ont voulu expliquer ce qui s'opposait à leur question par l'imposture et faire de l'obscurantisme un complot contre la liberté de la nature.

C'est de cette erreur que nous subissons le retour. Car les monstres qu'on forge pour les besoins d'une cause nous apportent la preuve la plus étonnante de la puissance de la vérité : ils viennent eux-mêmes au jour.

Ceux qui ont mon âge ont pu saisir comment la propagande anti-allemande des Alliés de la Grande Guerre, a engendré l'hitlérisme, qui la justifia après coup.

Plus paradoxalement, mais par un retour du même ordre, la reprise d'une mise en question essentielle de l'homme par rapport à la nature, au nom cette fois de la vérité

qui la pénètre, aboutit à ce résultat singulier : que ceux-là mêmes dont le réinventeur de cette question a voulu faire les gardiens de son legs, s'organisent pour le transformer en instrument d'équivoque et de conformisme et se constituent réellement en une Église qui sait que son autorité est de néant, puisqu'elle renie ce qui est son action même, en la ravalant aux connivences d'un aveuglement qu'elle-même entretient.

10.– Comment ne pas reconnaître en effet la fausseté de leur position dans son apparence même, à savoir ce contraste qui fait que la psychanalyse est tout juste tolérée dans sa pratique, quand son prestige est universel : quand « psychanalyse de… », de quelque objet qu'il s'agisse, veut dire pour tous qu'on entre dans la raison profonde d'une apparente déraison, et que pourtant dans la science la psychanalyse vit dans une sorte de quarantaine qui n'a rien à faire avec l'effet de la spécialisation.

Situation faite de méconnaissances accordées, et que n'explique plus depuis longtemps la prétendue résistance des laïcs. Si celle-ci est quelque part maintenant, ce n'est pas ailleurs que chez les psychanalystes eux-mêmes, et patente dans cet effort de se faire valoir par les analogies les plus bâtardes et les fictions les plus douteuses, – conjoint à cette bégueulerie qu'ils manifestent devant les emplois diversement abusifs qui sont faits au dehors des notions qu'ils diffusent, non sans en ressentir une secrète complaisance.

Faut-il voir dans le consentement dont ils jouissent dans la moitié du monde civilisé un effet du pardon que méritent ceux qui ne savent pas ce qu'ils font ? Ou revenir à la preuve, que constitue, pour la vérité d'une tradition, l'indignité de ses ministres.

Nul doute que la confiance privilégiée dans la parole qu'implique le maintien du choix de ses moyens formels, soit le principe de vérité par quoi la psychanalyse subsiste, malgré l'imbécillité des idéaux dont elle l'assaisonne.

Sans doute cela suffit-il, – non pas que la parole ne soit le véhicule naturel de l'erreur, élu du mensonge, et normal du malentendu, mais parce qu'elle se déploie dans la dimension de la vérité, et ainsi la suscite, fût-ce à l'horreur du sujet.

C'est bien là un truisme, et même le truisme par excellence. Il retrouve les propos que nous venons d'avancer, pour repenser la psychanalyse et reconduire sa mission.

Un mystère subsiste pourtant sur les conditions propres à la garde du patrimoine disciplinaire qu'engendre un champ où le praticien lui-même doit se tenir au niveau du sujet qu'il découvre, – à savoir ici non pas le sujet de la connaissance, œil en face du monde réel, mais le sujet de la parole, – c'est-à-dire en tant qu'il émerge à la dimension de la vérité.

C'est à une nécessité profonde que Freud est confronté quand il se soucie instamment de fonder la communauté qui assurera cette garde. Est-ce seulement un accident quand il s'abandonne romantiquement à y laisser s'insérer ce praesidium *secret* où se préfigurent les appareils les plus modernes de notre politique ? J'ai déjà touché à ce sujet ailleurs en me fondant sur les documents vertigineux livrés par Jones. Nous sommes alors en 1912.

Le fruit, il faut le savourer maintenant dans cette théorie de la *validation* des théories par les conciles[3], qu'un membre de la camarilla qui a détenu après la dernière guerre dans la Société internationale les pouvoirs exécutifs, articula sans la moindre vergogne.

Mimétisme singulier de l'histoire à l'endroit de cette analyse d'une Église sans foi, d'une armée sans patrie, que Freud nous a donnée, dans un ouvrage plus haut cité, et où il faut reconnaître que l'art a une fois de plus forgé une forme signifiante avant son émergence dans le réel.

[3]. *Cf.* Kris Ernst, « The *Nature of Psychoanalytic Propositions and Their* Validation », in *Freedom and Experience,* Ithaca, Cornell University Press, 1947.

Ici la psychanalyse se manifeste elle-même passion dans l'acte qui la constitue, suscitant à nouveau en son sein le mot de ralliement dont Voltaire conspuait l'imposture : « Écrasons l'infâme ».

Intervention au colloque international de Royaumont (10-13 Juillet 1958) et retravaillée à Pâques 1960 pour la publication dans La psychanalyse, *1961, n° 6, « Perspectives structurales »*, pp. 149-206.

(149)I.– QUI ANALYSE AUJOURD'HUI ?

1. Qu'une analyse porte les traits de la personne de l'analysé, on en parle comme de ce qui va de soi. Mais on croit faire preuve d'audace à s'intéresser aux effets qu'y aurait la personne de l'analyste. C'est du moins ce qui justifie le frémissement qui nous parcourt aux propos à la mode sur le contre-transfert, contribuant sans doute à en masquer l'impropriété conceptuelle : pensez de quelle hauteur d'âme nous témoignons à nous montrer dans notre argile être faits de la même que ceux que nous pétrissons.

J'ai écrit là un vilain mot. Il est léger pour ceux qu'il vise, quand on ne met même plus de forme aujourd'hui à avouer que sous le nom de psychanalyse on s'emploie à une « rééducation émotionnelle du patient » [22][1].

Situer à ce niveau l'action de l'analyste emporte une position de principe, au regard de quoi tout ce qui peut se dire du contre-transfert, même à n'être pas vain, fera office de diversion. Car c'est au delà que gît dès lors l'imposture que nous voulons ici déloger[2].

Nous ne dénonçons pas pour autant ce que la psychanalyse d'aujourd'hui a d'antifreudien. Car en cela Il faut lui savoir gré (150)d'avoir mis bas le masque, puisqu'elle se targue de dépasser ce que d'ailleurs elle ignore, n'ayant retenu de la doctrine de Freud que juste assez pour sentir combien ce qu'elle vient à énoncer de son expérience, y est dissonant.

[1]. Les chiffres entre crochets renvoient aux références placées à la fin de ce rapport.

[2]. Pour retourner contre l'esprit d'une société un terme au prix duquel on peut l'apprécier, quand la sentence où Freud s'égale aux présocratiques : *Wo es war soll Ich werden,* s'*y* traduit tout uniment à l'usage français, par : Le Moi doit déloger le Ça.

Nous entendons montrer en quoi l'impuissance à soutenir authentiquement une *praxis*, se rabat, comme il est en l'histoire des hommes commun, sur l'exercice d'un pouvoir.

2. Le psychanalyste assurément dirige la cure. Le premier principe, de cette cure, celui qu'on lui épelle d'abord, qu'il retrouve partout dans sa formation au point qu'il s'en imprègne, c'est qu'il ne doit point diriger le patient. La direction de conscience, au sens du guide moral qu'un fidèle du catholicisme peut y trouver, est ici exclue radicalement. Si la psychanalyse pose des problèmes à la théologie morale, ce ne sont pas ceux de la direction de conscience, en quoi nous rappelons que la direction de conscience en pose aussi.

La direction de la cure est autre chose. Elle consiste d'abord à faire appliquer par le sujet la règle analytique, soit les directives dont on ne saurait méconnaître la présence au principe de ce qu'on appelle « la situation analytique », sous le prétexte que le sujet les appliquerait au mieux sans y penser.

Ces directives sont dans une communication initiale posées sous forme de consignes dont, si peu que les commente l'analyste, on peut tenir que jusque dans les inflexions de leur énoncé, ces consignes véhiculeront la doctrine que s'en fait l'analyste au point de conséquence où elle est venue pour lui. Ce qui ne le rend pas moins solidaire de l'énormité des préjugés qui chez le patient attendent à cette même place : selon l'idée que la diffusion culturelle lui a permis de se former du procédé et de la fin de l'entreprise.

Ceci déjà suffit à nous montrer que le problème de la direction s'avère, dès les directives du départ, ne pouvoir se formuler sur une ligne de communication univoque, ce qui nous oblige à en rester là de ce temps pour l'éclairer de sa suite.

Posons seulement qu'à le réduire à sa vérité, ce temps consiste à faire oublier au patient qu'il s'agit seulement de paroles, mais que cela n'excuse pas l'analyste de l'oublier lui-même [16].

3. Au reste avons-nous annoncé que c'est par le côté de l'analyste que nous entendions engager notre sujet.

(151)Disons que dans la mise de fonds de l'entreprise commune, le patient n'est pas seul avec ses difficultés à en faire l'écot. L'analyste aussi doit payer :

—payer de mots sans doute, si la transmutation qu'ils subissent de l'opération analytique, les élève à leur effet d'interprétation ;

—mais aussi payer de sa personne, en tant que, quoi qu'il en ait, il la prête comme support aux phénomènes singuliers que l'analyse a découvert dans le transfert ;

—oubliera-t-on qu'il doit payer de ce qu'il y a d'essentiel dans son jugement le plus intime, pour se mêler d'une action qui va au cœur de l'être *(Kern unseres Wesens,* écrit Freud [6]) : y resterait-il seul hors de jeu ?

Que ceux dont les vœux vont à nos armes, ne s'inquiètent pas pour, moi, à la pensée que je m'offre ici encore à des adversaires toujours heureux de me renvoyer à ma métaphysique.

Car c'est au sein de leur prétention à se suffire de l'efficacité, que s'élève un propos comme celui-ci : que l'analyste guérit moins par ce qu'il dit et fait que par ce qu'il est [22]. Personne apparemment n'y demandant raison d'un tel propos à son auteur, non plus qu'on ne le rappelle à la pudeur, quand, avec un sourire lassé à l'adresse de la dérision qu'il encourt, c'est à la bonté, à la sienne (il faut être bon, nulle transcendance dans le contexte), qu'il s'en remet pour mettre un terme à un débat sans issue sur la névrose du transfert[3]. Mais qui aurait la cruauté d'interroger celui qui ploie sous le faix de la valise, quand son port clairement donne à penser qu'elle est pleine de briques ?

[3]. « Comment terminer le traitement analytique » *Revue franç. de Psychanalyse* 1954, IV, p. 519 et *passim.* Pour mesurer l'influence d'une telle formation lire : Ch.-H. Nodet, « Le psychanalyste », In *L'évolution psychiatrique* 1957, n° IV, pp. 689-691.

Pourtant l'être est l'être, qui que ce soit qui l'invoque, et nous avons le droit de demander ce qu'il vient faire ici.

4. Je remettrai donc l'analyste sur la sellette, en tant que je le suis moi-même, pour remarquer qu'il est d'autant moins sûr de son action qu'il y est plus intéressé dans son être.

Interprète de ce qui m'est présenté en propos ou en actes, je décide de mon oracle et l'articule à mon gré, seul maître à mon (152)bord après Dieu, et bien entendu loin de pouvoir mesurer tout l'effet de mes paroles, mais en cela justement averti et tâchant à y parer, autrement libre toujours du moment et du nombre, autant que du choix de mes interventions, au point qu'il semble que la règle ait été ordonnée tout entière à ne gêner en rien mon faire d'exécutant, ce à quoi est corrélatif l'aspect de « matériel », sous lequel mon action ici prend ce qu'elle a produit.

5. Quand au maniement du transfert, ma liberté s'y trouve par contre aliénée du dédoublement. qu'y subit ma personne, et nul n'ignore que ce soit là qu'il fallle chercher le secret de l'analyse. Ceci n'empêche pas qu'on se croie en progrès à ce docte propos : que la psychanalyse doive être étudiée comme une situation à deux. Sans doute y met-on des conditions qui en restreignent les mouvements, mais il reste que la situation ainsi conçue sert à articuler (et sans plus d'artifice que la rééducation émotionnelle plus haut citée) les principes d'un dressage du Moi dit faible, et par un Moi qu'on aime à croire de force à remplir ce projet, car il est fort. Qu'on ne l'émette pas sans gêne, c'est ce dont témoignent des repentirs dont la gaucherie frappe, comme celui qui précise ne pas céder sur l'exigence d'une « guérison par le dedans » [22][4]. Mais il n'en est que plus significatif de constater que l'assentiment du sujet, par son rappel en ce passage, ne vient qu'au second temps d'un effet d'abord imposé.

[4]. Nous promettons à nos lecteurs de ne plus les fatiguer dans ce qui vient, d'aussi sottes formules, qui ici n'ont vraiment d'autre utilité que de montrer où en est arrivé le discours analytique Nous nous en sommes excusés auprès de nos auditeurs étrangers qui en avaient sans doute autant à leur service dans leur langue, mais peut-être pas tout à fait de la même platitude.

Ce n'est pas pour notre plaisir que nous étalons ces déviations, mais plutôt pour de leurs écueils faire balises à notre route.

En fait tout analyste (fût-il de ceux qui s'égarent ainsi) ressent toujours le transfert dans l'émerveillement de l'effet le moins attendu d'une relation à deux qui serait comme les autres. Il se dit qu'il a là à composer avec un phénomène dont il n'est pas responsable, et l'on sait l'insistance que Freud a mise à souligner sa spontanéité chez le patient.

Depuis quelque temps, les analystes dans les révisions déchirantes dont ils nous régalent, insinueraient volontiers [153]que cette insistance dont ils se firent longtemps rempart, traduirait chez Freud quelque fuite devant l'engagement que suppose la notion de situation. On est, voyez-vous, à la page.

Mais c'est plutôt l'exaltation facile de leur geste à jeter les sentiments, mis au titre de leur contre-transfert, dans le plateau d'une balance où la situation s'équilibrerait de leur pesée, qui pour nous témoigne d'un malheur de la conscience corrélatif d'une démission à concevoir la vraie nature du transfert.

On ne saurait raisonner de ce que l'analysé fait supporter de ses fantasmes à la personne de l'analyste, comme de ce qu'un joueur idéal suppute des intentions de son adversaire. Sans doute y a-t-il là aussi stratégie, mais qu'on ne se trompe pas à la métaphore du miroir pour autant qu'elle convienne à la surface unie que présente au patient l'analyste. Visage clos et bouche cousue n'ont point ici le même but qu'au bridge. Plutôt par là l'analyste s'adjoint-il l'aide de ce qu'on appelle à ce jeu le mort, mais c'est pour faire surgir le quatrième qui de l'analysé va être ici le partenaire, et dont l'analyste va par ses coups s'efforcer de lui faire deviner la main : tel est le lien, disons d'abnégation, qu'impose à l'analyste l'enjeu de la partie dans l'analyse.

On pourrait poursuivre la métaphore en déduisant de là son jeu selon qu'il se place « à droite » ou « à gauche » du patient, c'est-à-dire en posture de jouer après ou avant la quatrième, c'est-à-dire de jouer avant ou après celui-ci avec le mort.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place possible dans ce jeu, celle du mort ; et qu'à le ranimer, le jeu se poursuit sans qu'on sache qui le conduit.

Voilà pourquoi l'analyste est moins libre en sa stratégie qu'en sa tactique.

6. Allons plus loin. L'analyste est moins libre encore en ce qui domine stratégie et tactique : à savoir sa politique, où il ferait mieux de se repérer sur son manque à être que sur son être.

Pour dire les choses autrement : son action sur le patient lui échappe avec l'idée qu'il s'en fait, s'il n'en reprend pas le départ dans ce par quoi elle est possible, s'il ne retient pas le paradoxe de ce qu'elle a d'écartelé, pour réviser au principe la structure par où toute action intervient dans la réalité.

(154)Pour les psychanalystes d'aujourd'hui, ce rapport à la réalité va de soi. Ils en mesurent les défections chez le patient sur le principe autoritaire des éducateurs de toujours. Seulement ils s'en remettent à l'analyse didactique de garantir son maintien à un taux suffisant chez les analystes, dont on ne laisse pas de sentir que, pour faire face aux problèmes de l'humanité qui s'adresse à eux, leurs vues seront parfois un peu locales. Ce n'est que reculer le problème d'un échelon individuel.

Et l'on n'est guère rassuré, quand ils tracent le procédé de l'analyse dans la réduction chez le sujet des écarts, imputés à son transfert et à ses résistances, mais repérés par rapport à la réalité, à les entendre se récrier sur la « situation toute simple » qu'offrirait l'analyse pour en prendre la mesure. Allons ! l'éducateur n'est pas près d'être éduqué, s'il peut juger aussi légèrement d'une expérience qu'il a dû pourtant lui-même traverser.

On présume à une telle appréciation que ces analystes eussent donné à cette expérience d'autres biais, s'ils avaient dû se fier à leur sens de la réalité pour l'inventer eux-mêmes : priorité scabreuse à imaginer. Ils s'en doutent un peu, et c'est pourquoi ils sont si pointIlleux à en préserver les formes.

On conçoit que pour étayer une conception si évidemment précaire, certains outre-océan aient éprouvé le besoin d'y introduire une valeur stable, un étalon de la mesure du réel : c'est l'*ego* autonome. C'est l'ensemble supposé organisé des fonctions les plus disparates à prêter leur support au sentiment d'innéité du sujet. On le tient pour autonome, de ce qu'il serait à l'abri des conflits de la personne *(non-conflictual sphere)* [14].

On reconnaît là un mirage éculé que la psychologie d'introspection la plus académique avait déjà rejeté comme intenable. Cette régression est pourtant célébrée comme un retour au bercail de la « psychologie générale ».

Quoi qu'il en soit, elle résout la question de l'être de l'analyste[5]. Une équipe d'*egos* moins égaux sans doute qu'autonomes (mais à quelle estampille d'origine se reconnaissaient-ils dans la suffisance de leur autonomie ?), s'offre aux Américains (155)pour les guider vers la *happiness* sans déranger les autonomies, égoïstes ou non, qui pavent de leurs sphères sans conflit l'*American way* d'y parvenir.

7. Résumons-nous. Si l'analyste n'avait affaire qu'à des résistances, il y regarderait à deux fois avant de faire une interprétation, comme c'est bien son cas en effet, mais il en serait quitte avec cette prudence.

Seulement cette interprétation, s'il la donne, va être reçue comme venant de la personne que le transfert lui impute d'être. Acceptera-t-il de bénéficier de cette erreur sur la personne ? La morale de l'analyse n'y contredit pas, à condition qu'il interprète cet effet, faute de quoi l'analyse en resterait à une suggestion grossière.

Position incontestable, sauf que c'est comme venant de l'Autre du transfert que la parole de l'analyste sera encore entendue et que la sortie du sujet hors du transfert est ainsi reculée *ad infinitum*.

[5]. En France la doctrinaire de l'être, plus haut cité, a été, droit à cette solution : l'être du psychanalyste est inné *(cf. La P.D.A.,* I, p. 136*)*.

C'est donc pour ce que le sujet, à l'analyste, impute d'être (d'être qui soit ailleurs), qu'il est possible qu'une interprétation revienne à la place, d'où elle peut porter sur la répartition des réponses.

Mais là qui dira ce qu'il est, l'analyste, et ce qu'il en reste au pied du mur de la tâche d'interpréter ? Qu'il ose le dire lui-même, si, qu'il soit un homme, c'est tout ce qu'il a à nous répondre. Qu'il en ait ou pas, serait donc toute l'affaire : c'est pourtant là qu'il tourne bride, non seulement pour l'impudence du mystère, mais parce qu'en cet avoir, c'est de l'être qu'il s'agit, et comment. Nous verrons plus loin que ce comment n'est pas commode.

Aussi préfère-t-il se rabattre sur son Moi, et sur la réalité dont il connaît un bout. Mais alors le voilà à je et à moi avec son patient. Comment faire, s'ils sont à couteaux tirés ? C'est ici qu'astucieusement on compte sur les intelligences qu'on doit avoir dans la place, dénommée en l'occasion la partie saine *du moi*, celle qui pense comme nous.

C.Q.N.R.P.D., peut-on conclure, ce qui nous ramène au problème du départ, soit à réinventer l'analyse.

Ou à la refaire : en traitant le transfert comme une forme particulière de la résistance.

Beaucoup le professent. C'est à eux que nous posons la [156]question qui intitule ce chapitre : Qui est l'analyste ? Celui qui interprète en profitant du transfert ? Celui qui l'analyse comme résistance ? Ou celui qui impose son idée de la réalité ?

Question qui peut pincer de plus près ceux à qui elle s'adresse, et être moins facile à esquiver que la question : qui parle ? dont tel de mes élèves leur cornait les oreilles sur le compte du patient. Car leur réponse d'impatients ; un animal de notre espèce, à la question changée serait plus fâcheusement tautologique, de devoir dire : moi.

Tout cru.

II. – QUELLE EST LA PLACE DE L'INTERPRETATION ?

1. Ce qui précède ne donne pas réponse à tout ce qui s'y promeut de questions pour un novice. Mais à rassembler les problèmes actuellement agités autour de la direction de l'analyse en tant que cette actualité reflète son usage présent, nous croyons y avoir respecté les proportions.

C'est dire la moindre place que tient l'interprétation dans l'actualité psychanalytique, – non qu'on en ait perdu le sens, mais que l'abord de ce sens témoigne toujours d'un embarras. Il n'est pas d'auteur qui s'y affronte sans procéder par détachement de tous les modes d'interventions verbales, qui ne sont pas l'interprétation : explications, gratifications, réponses à la demande…, etc. Le procédé devient révélateur quand il se rapproche du foyer de l'intérêt. Il impose que même un propos articulé pour amener le sujet à prendre vue *(insight)* sur une de ses conduites, et spécialement dans sa signification de résistance, peut recevoir tout autre nom, confrontation par exemple, fût-elle du sujet à son propre dire, sans mériter celui d'interprétation, seulement d'être un dire éclairant.

Les efforts d'un auteur sont touchants à tenter de forcer la théorie de la forme pour y trouver la métaphore qui lui permette d'exprimer ce que l'interprétation apporte de résolution dans une ambiguïté intentionnelle, de fermeture à une incomplétude qui n'est pourtant réalisée qu'après coup [2].

2. On sent que c'est la nature d'une transmutation dans le sujet, qui ici se dérobe, et d'autant plus douloureusement pour la pensée qu'elle lui échappe du moment même qu'elle passe au fait. Nul index ne suffit en effet à montrer où agit l'interprétation, (157)si l'on n'admet radicalement un concept de la fonction du signifiant, qui saisisse où le sujet s'y subordonne au point d'en être suborné.

L'interprétation, pour déchiffrer la diachronie des répétitions inconscientes doit introduire dans la synchronie des signifiants qui s'y composent, quelque chose qui soudain rende la traduction possible, – précisément ce que permet la fonction de

l'Autre dans le recel du code, c'étant à propos de lui qu'en apparaît l'élément manquant.

Cette importance du signifiant dans la localisation de la vérité analytique, apparaît en filigrane, dès qu'un auteur se tient ferme aux connexions de l'expérience dans la définition des apories. Qu'on lise Edward Glover pour mesurer le prix qu'il paye du défaut de ce terme : quand à articuler les vues les plus pertinentes, il trouve l'interprétation partout, faute de pouvoir l'arrêter nulle part, et jusque dans la banalité de l'ordonnance médicale, et qu'il en vient à dire tout uniment, sans qu'on sache s'il s'entend, que la formation du symptôme est une interprétation inexacte du sujet [13].

L'interprétation ainsi conçue devient une sorte de phlogistique : manifeste en tout ce qui se comprend à tort ou à raison, pour peu qu'il nourrisse la flamme de l'imaginaire, de cette pure parade qui, sous le nom d'agressivité, fait les choux gras de la technique de ce temps-là (1931 –, c'est bien assez neuf pour être encore d'aujourd'hui. *Cf.* [13]).

C'est seulement à ce que l'interprétation vienne culminer dans l'hic et nunc de ce jeu, qu'elle se distinguera de la lecture de la *signatura rerum* où Jung rivalise avec Boehme. L'y suivre irait fort peu à l'être de nos analystes.

Mais être à l'heure de Freud est bien d'une autre tablature, pour quoi il n'est pas superflu d'en savoir démonter l'horloge.

3. Notre doctrine du signifiant est d'abord discipline, où se rompent ceux que nous formons, aux modes d'effet du signifiant dans l'avènement du signifié, seule voie à concevoir qu'à s'y inscrire l'interprétation puisse produire du nouveau.

Car elle ne se fonde dans aucune assomption des archétypes divins, mais dans le fait que l'inconscient ait la structure radicale du langage, qu'un matériel y joue selon des lois, qui sont celles que découvre l'étude des langues positives, des langues qui sont ou furent effectivement parlées.

(158)La métaphore du phlogistique que nous inspirait Glover à l'instant, prend son appropriation de l'erreur qu'elle évoque : la signification n'émane pas plus de la vie

que le phlogistique dans la combustion ne s'échappe des corps. Bien plutôt faudrait-il en parler comme de la combinaison de la vie avec l'atome 0 du signe[6], du signe, en tant d'abord qu'il connote la présence *ou* l'absence, en apportant essentiellement l'*et* qui les lie, puisqu'à connoter la présence ou l'absence, il institue la présence sur fonds d'absence, comme il constitue l'absence dans la présence.

On se souviendra qu'avec la sûreté de sa démarche dans son champ, Freud cherchant le modèle de l'automatisme de répétition, s'arrête au carrefour d'un jeu d'occultation et d'une scansion alternative de deux phonèmes, dont la conjugaison chez un enfant le frappe.

C'est aussi bien qu'y apparaît du même coup la valeur de l'objet en tant qu'insignifiant (ce que l'enfant fait apparaître et disparaître), et le caractère accessoire de la perfection phonétique auprès de la distinction phonématique, dont personne ne contesterait à Freud qu'il soit en droit de la traduire immédiatement par les *Fort ! Da !* de l'allemand parlé par lui adulte [9].

Point d'insémination d'un ordre symbolique qui préexiste au sujet infantile et selon lequel il va lui falloir se structurer.

4. Nous nous épargnerons de donner les règles de l'interprétation. Ce n'est pas qu'elles ne puissent être formulées, mais leurs formules supposent des développements que nous ne pouvons tenir pour connus, faute de pouvoir les condenser ici.

Tenons-nous en à remarquer qu'à lire les commentaires classiques sur l'interprétation, on regrette toujours de voir combien peu de parti l'on sait tirer des données même qu'on avance.

Pour en donner un exemple, chacun témoigne à sa façon que pour confirmer le bien-fondé d'une interprétation, ce n'est pas la conviction qu'elle entraîne qui compte,

[6] . 0, qui plutôt que d'être vocalisé comme la lettre symbolique de l'oxygène, évoquée par la métaphore poursuivie, peut être lu : zéro, en tant que ce chiffre symbolise la fonction essentielle de la place dans la structure du signifiant.

puisque l'on en reconnaîtra bien plutôt le critère dans le matériel qui viendra à surgir à sa suite.

159)Mais la superstition psychologisante est tellement puissante dans les esprits qu'on sollicitera toujours le phénomène dans le sens d'un assentiment du sujet, omettant tout à fait ce qui résulte des propos de Freud sur la *Verneinung* comme forme d'aveu, dont le moins qu'on puisse dire est qu'on ne saurait la faire équivaloir à un chou blanc.

C'est ainsi que la théorie traduit comment la résistance est engendrée dans la pratique. C'est aussi ce que nous voulons faire entendre, quand nous disons qu'il n'y a pas d'autre résistance à l'analyse que celle de l'analyste lui-même.

5. Le grave est qu'avec les auteurs d'aujourd'hui, la séquence des effets analytiques semble prise à l'envers. L'interprétation ne serait, à suivre leurs propos qu'un ânonnement par rapport à l'ouverture d'une relation plus large où enfin l'on se comprend (« par le dedans » sans doute).

L'interprétation devient ici une exigence de la faiblesse à laquelle il nous faut venir en aide. C'est aussi quelque chose de bien difficile à lui faire avaler sans qu'elle le rejette. C'est les deux à la fois, c'est-à-dire un moyen bien incommode.

Mais c'est là seulement l'effet des passions de l'analyste : sa crainte qui n'est pas de l'erreur, mais de l'ignorance, son goût qui n'est pas de satisfaire, mais de ne pas décevoir, son besoin qui n'est pas de gouverner, mais de garder le dessus. Il ne s'agit nullement du contre-transfert chez tel ou tel ; il s'agit des conséquences de la relation duelle, si le thérapeute ne la surmonte pas, et comment la surmonterait-il s'il en fait l'idéal de son action ?

Primum vivere sans doute : il faut éviter la rupture. Que l'on classe sous le nom de technique la civilité puérile et honnête à enseigner à cette fin, passe encore. Mais que l'on confonde cette nécessité physique, de la présence du patient au rendez-vous, avec la relation analytique, on se trompe et on fourvoie le novice pour longtemps.

6. Le transfert dans cette perspective devient la sécurité de l'analyste, et la relation au réel, le terrain où se décide le combat. L'interprétation qui a été ajournée jusqu'à la consolidation du transfert, devient dès lors subordonnée à la réduction de celui-ci.

Il en résulte qu'elle se résorbe dans un *working through,* qu'on peut fort bien traduire simplement par travail du transfert, qui sert d'alibi à une sorte de revanche prise de la timidité [(160)]initiale, c'est-à-dire à une insistance qui ouvre la porte à tous les forçages, mis sous le pavillon du renforcement du Moi [21-22].

7. Mais a-t-on observé, à critiquer la démarche de Freud, telle qu'elle se présente par exemple dans l'homme aux rats, que ce qui nous étonne comme une endoctrination préalable tient simplement à ce qu'il procède exactement dans l'ordre inverse ? À savoir qu'il commence par introduire le patient à un premier repérage de sa position dans le réel, dût celui-ci entraîner une précipitation, ne reculons pas à dire une systématisation, des symptômes [8].

Autre exemple notoire : quand il réduit Dora à constater que ce grand désordre du monde de son père, dont le dommage fait l'objet de sa réclamation, elle a fait plus que d'y participer, qu'elle s'en était faite la cheville et qu'il n'eût pu se poursuivre sans sa complaisance [7].

J'ai dès longtemps souligné le procédé hégélien de ce renversement des positions de la belle âme quant à la réalité qu'elle accuse. Il ne s'agit guère de l'y adapter, mais de lui montrer qu'elle n'y est que trop bien adaptée, puisqu'elle concourt à sa fabrication.

Mais ici s'arrête le chemin à parcourir avec l'autre. Car déjà le transfert a fait son œuvre, montrant qu'il s'agit de bien autre chose que des rapports du Moi au monde.

Freud ne semble pas toujours très bien s'y retrouver, dans les cas dont il nous a fait part. Et c'est pour cela qu'ils sont si précieux.

Car il a tout de suite reconnu que c'était là le principe de son pouvoir, en quoi il ne se distinguait pas de la suggestion, mais aussi que ce pouvoir ne lui donnait la sortie

du problème qu'à la condition de ne pas en user, car c'est alors qu'il prenait tout son développement de transfert.

À partir de ce moment ce n'est plus à celui qu'il tient en sa proximité qu'il s'adresse, et c'est la raison pourquoi il lui refuse le face à face.

L'interprétation chez Freud est si hardie qu'à l'avoir vulgarisée, nous ne reconnaissons plus sa portée de mantique. Quand il dénonce une tendance, ce qu'il appelle *Trieb,* tout autre chose qu'un instinct, la fraîcheur de la découverte nous masque ce que le *Trieb* implique en soi d'un avènement de signifiant. Mais [161]quand Freud amène au jour ce qu'on ne peut appeler que les lignes de destinée du sujet, c'est la figure de Tirésias dont nous nous interrogeons devant l'ambiguïté où opère son verdict.

Car ces lignes devinées concernent si peu le Moi du sujet, ni tout ce qu'il peut présentifier *hic et nunc* dans la relation duelle, que c'est à tomber pile, dans le cas de l'homme aux rats, sur le pacte qui a présidé au mariage de ses parents, sur ce qui s'est passé donc bien avant sa naissance –, que Freud y retrouve ces conditions mêlées : d'honneur sauvé de justesse, de trahison sentimentale, de compromis social et de dette prescrite, dont le grand scénario compulsionnel qui lui a amené le patient semble être le décalque cryptographique, – et vient à y motiver enfin les impasses où se fourvoient sa vie morale et son désir.

Mais le plus fort est que l'accès à ce matériel n'a été ouvert que par une interprétation où Freud a présumé d'une interdiction que le père de l'homme aux rats aurait porté sur la légitimation de l'amour sublime à quoi il se voue, pour expliquer la marque d'impossible dont, sous tous ses modes, ce lien paraît pour lui frappé. Interprétation dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est inexacte, puisqu'elle est démentie par la réalité qu'elle présume, mais qui pourtant est vraie en ce que Freud y fait preuve d'une intuition où il devance ce que nous avons apporté sur la fonction de l'Autre dans la névrose obsessionnelle, en démontrant que cette fonction dans la névrose obsessionnelle s'accommode d'être tenue par un mort, et qu'en ce cas elle ne

saurait mieux l'être que par le père, pour autant que, mort en effet, il a rejoint la position que Freud a reconnue pour être celle du Père absolu.

8. Que ceux qui nous lisent et ceux qui suivent notre enseignement, nous pardonnent s'ils retrouvent ici des exemples un peu rebattus par moi à leurs oreilles.

Ce n'est pas seulement parce que je ne puis faire état de mes propres analyses pour démontrer le plan où porte l'interprétation, quand l'interprétation s'avérant coextensive à l'histoire, ne peut être communiquée dans le mllieu communicant où se passent beaucoup de nos analyses, sans risque de découvrir l'anonymat du cas. Car j'ai réussi en telle occasion à en dire assez sans en dire trop, c'est à dire à faire entendre mon exemple, sans que personne, hors de l'intéressé, l'y reconnaisse.

(162)Ce n'est pas non plus que je tienne l'homme aux rats pour un cas que Freud ait guéri, car si j'ajoutais que je ne crois pas que l'analyse soit pour rien dans la conclusion tragique de son histoire par sa mort sur le champ de batallle, que n'offrirais-je à honnir à ceux qui mal y pensent ?

Je dis que c'est dans une direction de la cure qui s'ordonne, comme je viens de le démontrer, selon un procès qui va de la rectification des rapports du sujet avec le réel, au développement du transfert, puis à l'interprétation, que se situe l'horizon où à Freud se sont livrées les découvertes fondamentales, sur lesquelles nous vivons encore concernant la dynamique et la structure de la névrose obsessionnelle. Rien de plus, mais aussi rien de moins.

La question est maintenant posée de savoir si ce n'est pas à renverser cet ordre que nous avons perdu cet horizon.

9. Ce qu'on peut dire, c'est que les voies nouvelles où l'on a prétendu légaliser la marche ouverte par le découvreur, font la preuve d'une confusion dans les termes qu'il faut la singularité pour révéler. Nous reprendrons donc un exemple qui a déjà contribué à notre enseignement ; bien entendu, il est choisi d'un auteur de qualité et spécialement sensible, de par sa souche, à la dimension de l'interprétation. Il s'agit

d'Ernst Kris et d'un cas qu'il ne nous dissimule pas avoir repris de Melitta Schmideberg [15].

Il s'agit d'un sujet inhibé dans sa vie intellectuelle et spécialement inapte à aboutir à quelque publication de ses recherches, – ceci en raison d'une impulsion à plagier dont il ne semble pas pouvoir se rendre maître. Tel est le drame subjectif.

Melitta Schmideberg l'avait compris comme la récurrence d'une délinquance infantile ; le sujet volait friandises et bouquins, et c'est par ce biais qu'elle a entrepris l'analyse du conflit inconscient.

Ernst Kris se donne les gants de reprendre le cas selon une interprétation plus méthodique, celle qui procède de la surface à la profondeur, qu'il dit. Qu'il la mette sous le patronage de la psychologie de l'*ego* selon Hartmann, dont il a cru devoir se faire le supporter, est accessoire pour apprécier ce qui va se passer. Ernst Kris change la perspective du cas et prétend donner au sujet l'*insight* d'un nouveau départ à partir d'un fait qui n'est qu'une répétition de sa compulsion, mais où Kris (163)très louablement ne se contente pas des dires du patient ; et quand celui-ci prétend avoir pris malgré lui les idées d'un travail qu'il vient d'achever dans un ouvrage qui, revenu à sa mémoire, lui a permis de le contrôler après coup, il va aux pièces et découvre que rien apparemment n'y dépasse ce que comporte la communauté du champ de recherches. Bref, s'étant assuré que son patient n'est pas plagiaire quand il croit l'être, il entend lui démontrer qu'il veut l'être pour s'empêcher de l'être vraiment, – ce qu'on appelle analyser la défense avant la pulsion, qui ici se manifeste dans l'attrait pour les idées des autres.

Cette intervention peut être présumée erronée, par le seul fait qu'elle suppose que défense et pulsion sont concentriques et, pour ainsi dire, l'une sur l'autre moulées.

Ce qui prouve qu'elle l'est en effet, c'est ce en quoi Kris la trouve confirmée, à savoir qu'au moment où il croit pouvoir demander au malade ce qu'il pense de la veste ainsi retournée, celui-ci rêvant un instant lui rétorque que depuis quelque temps, au sortir de la séance, il rôde dans une rue qui cumule les petits restaurants

attrayants, pour y lorgner sur les menus l'annonce de son plat favori : des cervelles fraîches.

Aveu qui, plutôt que d'être à considérer comme sanctionnant le bonheur de l'intervention par le matériel qu'il apporte, nous paraît plutôt avoir la valeur corrective de l'*acting out*, dans le rapport même qu'il en fait.

Cette moutarde après dîner que le patient respire, me semble plutôt dire à l'amphitryon qu'elle a fait défaut au service. Si compulsif qu'il soit à la humer, elle est un *hint* ; symptôme transitoire sans doute, elle avertit l'analyste : vous êtes à côté.

Vous êtes à côté en effet, reprendrai-je, m'adressant à la mémoire d'Ernst Kris telle qu'elle me revient du Congrès de Marienbad, où au lendemain de ma communication sur le stade du miroir, je pris congé, soucieux que j'étais d'aller prendre l'air du temps, d'un temps lourd de promesses, à l'Olympiade de Berlin. Il m'objecta gentiment : « Ça ne se fait pas ! » (cette locution en français), déjà gagné à ce penchant au respectable qui peut-être ici infléchit sa démarche.

Est-ce là ce qui vous égare, Ernst Kris, ou seulement que droites soient vos intentions, car votre jugement l'est aussi à n'en pas douter, mais les choses, elles, sont en chicane.

(164)Ce n'est pas que votre patient ne vole pas, qui ici importe. C'est qu'il ne… Pas de ne : c'est qu'il vole *rien*. Et c'est cela qu'il eût fallu lui faire entendre.

Tout à l'inverse de ce que vous croyez, ce n'est pas sa défense contre l'idée de voler qui lui fait croire qu'il vole. C'est qu'il puisse avoir une idée à lui, qui ne lui vient pas à l'idée, ou ne le visite qu'à peine.

Inutile donc de l'engager dans ce procès de faire la part, où Dieu lui-même ne saurait se reconnaître, de ce que son copain lui barbote de plus ou moins original quand il discute avec lui le bout de gras.

Cette envie de cervelle fraîche ne peut-elle vous rafraîchir vos propres concepts, et vous faire souvenir dans les propos de Roman Jakobson de la fonction de la métonymie, nous y reviendrons tout à l'heure.

Vous parlez de Melitta Schmideberg comme si elle avait confondu la délinquance avec le Ça. Je n'en suis pas si sûr et, à me référer à l'article où elle cite ce cas, le libellé de son titre me suggère une métaphore.

Vous traitez le patient comme un obsédé, mais il vous tend la perche avec son fantasme de comestible : pour vous donner l'occasion d'avoir un quart d'heure d'avance sur la nosologie de votre époque en diagnostiquant : anorexie mentale. Vous rafraîchirez du même coup en le rendant à son sens propre ce couple de termes que son emploi commun a réduit au douteux aloi d'une indication étiologique.

Anorexie, dans ce cas, quant au mental, quant au désir dont vit l'idée, et ceci nous mène au scorbut qui règne sur le radeau où je l'embarque avec les vierges maigres.

Leur refus symboliquement motivé me paraît avoir beaucoup de rapport avec l'aversion du patient pour ce qu'il cogite. D'avoir des idées, son papa déjà, vous nous le dites, n'avait pas la ressource. Est-ce pas que le grand-père qui s'y était illustré, l'en aurait dégoûté ? Comment le savoir ? Sûrement vous avez raison en faisant du signifiant : grand, inclus au terme de parenté, l'origine, sans plus, de la rivalité jouée avec le père pour le plus grand poisson pris à la pêche. Mais ce challenge de pure forme m'inspire plutôt qu'il veuille dire : rien à frire.

Rien de commun donc entre votre procession, dite à partir de la surface, et la rectification subjective, mise en vedette (165)plus haut dans la méthode de Freud où aussi bien elle ne se motive d'aucune priorité topique.

C'est qu'aussi cette rectification chez Freud est dialectique, et part des dires du sujet, pour y revenir, ce qui veut dire qu'une interprétation ne saurait être exacte qu'à être… une interprétation.

Prendre parti ici sur l'objectif, est un abus, ne serait-ce que pour ce que le plagiarisme est relatif aux mœurs en usage[7].

[7]. Exemple ici : aux U.S.A. où Kris a abouti, publication vaut titre, et un enseignement comme le mien devrait chaque semaine prendre ses garanties de priorité contre le pillage dont il ne manquerait pas d'être l'occasion. En France, c'est sous un mode d'infiltration que mes idées pénètrent dans un groupe, où l'on obéit aux ordres qui interdisent mon enseignement. Pour y être maudites, ces idées n'y peuvent

Mais l'idée que la surface est le niveau du superficiel est elle-même dangereuse.

Une autre topologie est nécessaire pour ne pas se tromper quant à la place du désir.

Effacer le désir de la carte quand déjà il est recouvert dans le paysage du patient, n'est pas la meilleure suite à donner à la leçon de Freud.

Ni le moyen d'en finir avec la profondeur, car c'est à la surface qu'elle se voit comme dartre aux jours de fête fleurissant le visage.

III. – OU EN EST-ON AVEC LE TRANSFERT ?

1. C'est au travail de notre collègue Daniel Lagache qu'il faut recourir pour se faire une histoire exacte des travaux qui, autour de Freud poursuivant son œuvre et depuis qu'il nous l'a léguée, ont été consacrés au transfert, par lui découvert. L'objet de ce travail va bien au delà, en apportant dans la fonction du phénomène des distinctions de structure, essentielles pour sa critique. Qu'il suffise de rappeler la si pertinente alternative qu'il pose, quant à sa nature dernière, entre besoin de répétition et répétition du besoin.

Un tel travail, si nous croyons dans notre enseignement en avoir su tirer les conséquences qu'il emporte, met bien en évidence par l'ordonnance qu'il introduit, à quel point sont souvent partiels les aspects où se concentrent les débats, et notamment combien l'emploi ordinaire du terme, dans l'analyse [(166)]même, reste adhérent à son abord le plus discutable s'il est le plus vulgaire : d'en faire la succession ou la somme des sentiments positifs ou négatifs que le patient porte à son analyste.

Pour mesurer où nous en sommes dans notre communauté scientifique, peut-on dire que l'accord ni la lumière aient été faits sur les points suivants où ils sembleraient pourtant exigibles : est-ce le même effet de la relation à l'analyste, qui se manifeste

---

servir que de parure à quelques dandys. N'importe : le vide qu'elles font retentir, qu'on me cite ou non, y fait entendre une autre voix.

dans l'énamoration primaire observée au début du traitement et dans la trame de satisfactions qui rend cette relation si difficile à rompre, quand la névrose de transfert semble dépasser les moyens proprement analytiques ? Est-ce bien encore la relation à l'analyste et sa frustration fondamentale qui, dans la période seconde de l'analyse, soutient la scansion : frustration, agression, régression, où s'inscriraient les effets les plus féconds de l'analyse ? Comment faut-il concevoir la subordination des phénomènes, quand leur mouvance est traversée par les fantasmes qui impliquent ouvertement la figure de l'analyste ?

De ces obscurités persistantes, la raison à été formulée en une étude exceptionnelle par sa perspicacité : à chacune des étapes où l'on a tenté de réviser les problèmes du transfert, les divergences techniques qui en motivaient l'urgence, n'ont pas laissé place à une critique véritable de sa notion [20].

2. C'est une notion si centrale pour l'action analytique que nous voulons ici rejoindre, qu'elle peut servir de mesure pour la partialité des théories où l'on s'attarde à la penser. C'est dire qu'on ne se trompera pas à en juger d'après le maniement du transfert qu'elles emportent. Ce pragmatisme est justifié. Car ce maniement du transfert ne fait qu'un avec sa notion, et si peu élaborée que soit celle-ci dans la pratique, elle ne peut faire que se ranger aux partialités de la théorie.

D'autre part l'existence simultanée de ces partialités ne les fait pas se compléter pour autant. En quoi se confirme qu'elles souffrent d'un défaut central.

Pour y ramener déjà un peu d'ordre, nous réduirons à trois ces partialités de la théorie, dussions-nous par là sacrifier nous même à quelque parti-pris, moins grave pour être seulement d'exposé.

3. Nous lierons le génétisme, en ce qu'il tend à fonder les phénomènes analytiques dans les moments du développement [167]qui y sont intéressés et à se nourrir de l'observation dite directe de l'enfant, à une technique particulière : celle qui fait porter l'essentiel de son procédé sur l'analyse des défenses.

Ce lien est historiquement manifeste. On peut même dire qu'il n'est pas fondé autrement, puisque ce lien n'est constitué que par l'échec de la solidarité qu'il suppose.

On peut en montrer le départ dans la créance légitime, faite à la notion d'un Moi inconscient où Freud a réorienté sa doctrine. Passer de là à l'hypothèse que les mécanismes de défense qui se groupaient sous sa fonction, devaient eux-mêmes pouvoir trahir une loi d'apparition comparable, voire correspondante à la succession des phases par où Freud avait essayé de rejoindre l'émergence pulsionnelle à la physiologie, – c'est le pas qu'Anna Freud, dans son livre sur *Les mécanismes de défense*, propose de franchir pour le mettre à l'épreuve de l'expérience.

C'eût pu être l'occasion d'une critique féconde des rapports du développement avec les structures, manifestement plus complexes, que Freud introduit dans la psychologie. Mais l'opération glissa plus bas, tant plus tentant était d'essayer d'insérer dans les étapes observables du développement sensori-moteur et des capacités progressives d'un comportement intelligent, ces mécanismes, supposés se détacher de leur progrès.

On peut dire que les espoirs qu'Anna Freud plaçait dans une telle exploration, ont été déçus : rien ne s'est révélé dans cette voie d'éclairant pour la technique, si les détails qu'une observation de l'enfant éclairée par l'analyse, a permis d'apercevoir, sont parfois très suggestifs.

La notion de *pattern*, qui vient ici fonctionner comme alibi de la typologie mise en échec, patronne une technique qui, à poursuivre la détection d'un *pattern* inactuel, penche volontiers à en juger sur son écart d'un *pattern* qui trouve dans son conformisme les garanties de sa conformité. On n'évoquera pas sans vergogne les critères de réussite où aboutit ce travall postiche : le passage à l'échelon supérieur du revenu, la sortie de secours de la liaison avec la secrétaire, réglant l'échappement de forces strictement asservies dans le conjungo, la profession et la communauté politique, ne nous paraissent pas d'une dignité à requérir l'appel, articulé dans le

planning de l'analyste, voire dans son interprétation, à la Discorde des instincts de vie et de mort, – fût-ce à décorer son propos du qualificatif prétentieux [168]d'« économique », pour le poursuivre, à contresens complet de la pensée de Freud, comme le jeu d'un couple de forces homologues en leur opposition.

4. Moins dégradée dans son relief analytique, nous paraît la deuxième face, où apparaît ce qui se dérobe du transfert : à savoir l'axe pris de la relation d'objet.

Cette théorie, à quelque point de ravalement qu'elle soit venue ces derniers temps en France, a comme le génétisme son origine noble. C'est Abraham, qui en a ouvert le registre, et la notion d'objet partiel est sa contribution originale. Ce n'est pas ici le lieu d'en démontrer la valeur. Nous sommes plus intéressés à en indiquer la liaison à la partialité de l'aspect qu'Abraham détache du transfert, pour le promouvoir dans son opacité comme la capacité d'aimer : soit comme si c'était là une donnée constitutionnelle chez le malade où puisse se lire le degré de sa curabilité, et notamment le seul où échouerait le traitement de la psychose.

Nous avons ici en effet deux équations. Le transfert qualifié de sexuel (*Sexualübertragung*) est au principe de l'amour qu'on a appelé depuis objectal en français (en allemand : *Objektliebe*). La capacité de transfert mesure l'accès au réel. On ne saurait trop souligner ce qu'il y a ici de pétition de principe.

À l'envers des présupposés du génétisme qui entend se fonder sur un ordre des émergences formelles dans le sujet, la perspective abrahamienne s'explique en une finalité, qui s'autorise d'être instinctuelle, en ce qu'elle s'image de la maturation d'un objet ineffable, l'Objet avec un grand O qui commande la phase de l'objectalité, (significativement distinguée de l'objectivité par sa substance d'affect).

Cette conception ectoplasmique de l'objet a vite montré ses dangers en se dégradant dans la dichotomie grossière qui se formule en opposant le caractère prégénital au caractère génital.

Cette thématique primaire se développe sommairement en attribuant au caractère prégénital les traits accumulés de l'irréalisme projectif, de l'autisme plus ou

moins dosé, de la restriction des satisfactions par la défense, du conditionnement de l'objet par une isolation doublement protectrice quant aux effets de destruction qui le connotent, soit un amalgame de tous les défauts de la relation d'objet pour montrer les motifs de la dépendance extrême qui en résulte pour le sujet. Tableau (169)qui serait utile malgré son parti pris de confusion, s'il ne semblait fait pour servir de négatif à la berquinade du « passage de la forme prégénitale à la forme génitale », où les pulsions « ne prennent plus ce caractère de besoin de possession incoercible, illimité, inconditionnel, comportant un aspect destructif. Elles sont véritablement tendres, aimantes, et si le sujet ne s'y montre pas pour autant oblatif, c'est-à-dire désintéressé, et si ces objets » (ici l'auteur se souvient de mes remarques) « sont aussi foncièrement des objets narcissiques que dans le cas précédent, il est ici capable de compréhension, d'adaptation à l'autre. D'ailleurs, la structure intime de ces relations objectales montre que la participation de l'objet à son propre plaisir à lui, est indispensable au bonheur du sujet. Les convenances, les désirs, les besoins de l'objet (quelle salade !)[8] sont pris en considération au plus haut point ».

Ceci n'empêche pas pourtant que « le Moi a ici une stabilité qui ne risque pas d'être compromise par la perte d'un Objet significatif. Il reste indépendant de ses objets ».

« Son organisation est telle que le mode de pensée qu'il utilise est essentiellement logique. Il ne présente pas spontanément de régression à un mode d'appréhension de la réalité qui soit archaïque, la pensée affective, la croyance magique n'y jouant qu'un rôle absolument secondaire, la symbolisation ne va pas en étendue et en importance au delà de ce qu'elle est dans la vie habituelle (!!)[9]. Le style des relations entre le sujet et l'objet est des plus évolués (*sic*)[10] ».

[8]. Parenthèse de l'auteur du présent rapport.
[9]. *Ibid.*
[10]. *Ibid.*

Voilà ce qui est promis à ceux qui « à la fin d'une analyse réussie… s'aperçoivent de l'énorme différence de ce qu'ils croyaient autrefois être la joie sexuelle, et de ce qu'ils éprouvent maintenant ».

On comprend que pour ceux qui ont d'emblée cette joie, « la relation génitale soit, pour tout dire, sans histoire » [21].

Sans autre histoire que de se conjuguer irrésistiblement dans le verbe : se taper le derrière au lustre, dont la place nous paraît ici marquée pour le scoliaste futur d'y rencontrer son occasion éternelle.

5. S'il faut en effet suivre Abraham quand il nous présente la relation d'objet comme typiquement démontrée dans l'activité [170]du collectionneur, peut-être la règle n'en est-elle pas donnée dans cette antinomie édifiante, mais plutôt à chercher dans quelque impasse constitutive du désir comme tel.

Ce qui fait que l'objet se présente comme brisé et décomposé, est peut-être autre chose qu'un facteur pathologique. Et qu'a à faire avec le réel cet hymne absurde à l'harmonie du génital ?

Faut-il rayer de notre expérience le drame de l'œdipisme, quand il a dû par Freud être forgé justement pour expliquer les barrières et les ravalements (*Erniedrigungen*), qui sont les plus banaux dans la vie amoureuse, fût-elle la plus accomplie ?

Est-ce à nous de camoufler en mouton frisé du Bon Pasteur, Eros, le Dieu noir ?

La sublimation sans doute est à l'œuvre dans cette oblation qui rayonne de l'amour, mais qu'on s'attache à aller un peu plus loin dans la structure du sublime, et qu'on ne le confonde pas, ce contre quoi Freud en tout cas s'inscrit en faux, avec l'orgasme parfait.

Le pire est que les âmes qui s'épanchent dans la tendresse la plus naturelle en viennent à se demander si elles satisfont au moralisme délirant de la relation génitale, – fardeau inédit qu'à l'instar de ceux que maudit l'Évangéliste, nous avons lié pour les épaules des innocents.

Cependant qu'à nous lire, si quelque chose en parvient à des temps où l'on ne saura plus à quoi répondaient en pratique ces effervescents propos, on pourra s'imaginer que notre art s'employait à ranimer la faim sexuelle chez des retardés de la glande, – à la physiologie de laquelle nous n'avons pourtant en rien contribué, et pour avoir en fait fort peu à en connaître.

7. Il faut au moins trois faces à une pyramide, fût-elle d'hérésie. Celle qui ferme le dièdre ici décrit dans la béance de la conception du transfert, s'efforce, si l'on peut dire, d'en rejoindre les bords.

Si le transfert prend sa vertu d'être ramené à la réalité dont l'analyste est le représentant, et s'il s'agit de faire mûrir l'Objet dans la serre chaude d'une situation confinée, il ne reste plus à l'analysé qu'un objet, si l'on nous permet l'expression, à se mettre sous la dent, et c'est l'analyste.

D'où la notion d'introjection intersubjective qui est notre troisième erreur, de s'installer malheureusement dans une relation duelle.

(171)Car il s'agit bien d'une voie unitive dont les sauces théoriques diverses qui l'accommodent selon la topique à laquelle on se réfère, ne peuvent que conserver la métaphore, en la variant selon le niveau de l'opération considéré comme sérieux : introjection chez Ferenczi, identification au Surmoi de l'analyste chez Strachey, transe narcissique terminale chez Balint.

Nous entendons attirer l'attention sur la substance de cette consommation mystique, et si une fois de plus nous devons prendre à partie ce qui se passe à notre porte, c'est parce qu'on sait que l'expérience analytique prend sa force du particulier.

C'est ainsi que l'importance donnée dans la cure au fantasme de la dévoration phallique dont l'image de l'analyste fait les frais, nous paraît digne d'être relevée, dans sa cohérence avec une direction de la cure qui la fait tenir tout entière dans l'aménagement de la distance entre le patient et l'analyste comme objet de la relation duelle.

Car malgré la débilité de la théorie dont un auteur systématise sa technique, il n'en reste pas moins qu'il analyse vraiment, et que la cohérence révélée dans l'erreur est ici le garant de la fausse route effectivement pratiquée.

C'est la fonction privilégiée du signifiant phallus dans le mode de présence du sujet au désir qui ici est illustrée, mais dans une expérience qu'on peut dire aveugle : ceci faute de toute orientation sur les rapports véritables de la situation analytique, laquelle, comme aussi bien que toute autre situation où l'on parle, ne peut, à vouloir l'inscrire dans une relation duelle, qu'être écrasée.

La nature de l'incorporation symbolique étant méconnue, et pour cause, et étant exclu qu'il se consomme quoi que ce soit de réel dans l'analyse, il apparaîtra, aux repères élémentaires de mon enseignement, que rien ne saurait plus être reconnu que d'imaginaire dans ce qui se produit. Car il n'est pas nécessaire de connaître le plan d'une maison pour se cogner la tête contre ses murs : pour ce faire, on s'en passe même assez bien.

Nous avons nous-même indiqué à cet auteur, en un temps où nous débattions entre nous, qu'à se tenir à un rapport imaginaire entre les objets, il ne restait que la dimension de la distance à pouvoir l'ordonner. Ce n'était pas dans la visée qu'il y abonde.

Faire de la distance la dimension unique où se jouent les [(172)]relations du névrosé à l'objet, engendre des contradictions insurmontables, qui se lisent assez, autant à l'intérieur du système que dans la direction opposée que des auteurs différents tireront de la même métaphore pour organiser leurs impressions. Trop ou trop peu de distance à l'objet, paraîtront quelquefois se confondre au point de s'embrouiller. Et ce n'est pas la distance de l'objet, mais bien plutôt sa trop grande intimité au sujet qui paraissait à Ferenczi caractériser le névrosé.

Ce qui décide de ce que chacun veut dire, c'est son usage technique, et la technique du *rapprocher*, quelque impayable que soit l'effet du terme non traduit

dans un exposé en anglais, révèle dans la pratique une tendance qui confine à l'obsession.

On a peine à croire que l'idéal prescrit dans la réduction de cette distance à zéro *(nil* en anglais), ne laisse pas voir à son auteur que s'y concentre son paradoxe théorique.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que cette distance est prise pour paramètre universel, réglant les variations de la technique (quelque chinois qu'apparaisse le débat sur leur ampleur) pour le démantèlement de la névrose.

Ce que doit une telle conception aux conditions spéciales de la névrose obsessionnelle, n'est pas à mettre tout entier du côté de l'objet.

Il ne semble même pas à son actif qu'il y ait un privilège à relever des résultats qu'elle obtiendrait dans la névrose obsessionnelle. Car s'il nous est permis comme à Kris de faire état d'une analyse, reprise en second, nous pouvons témoigner qu'une telle technique où le talent n'est pas à contester, a abouti à provoquer dans un cas clinique de pure obsession chez un homme, l'irruption d'une énamoration qui n'était pas moins effrénée pour être platonique, et qui ne s'avéra pas moins irréductible pour s'être faite sur le premier à portée des objets du même sexe dans l'entourage.

Parler de perversion transitoire peut ici satisfaire un optimiste actif, mais au prix de reconnaître, dans cette restauration atypique du tiers de la relation par trop négligé, qu'il ne convient pas de tirer trop fort sur le ressort de la proximité dans la relation à l'objet.

8. Il n'y a pas de limite aux abrasements de la technique par sa déconceptualisation.

Nous avons déjà fait référence aux trouvailles de telle analyse sauvage dont ce fut notre étonnement [173]douloureux qu'aucun contrôle ne se fût alarmé. Pouvoir sentir son analyste, apparut dans un travail une réalisation à prendre à la lettre, pour y marquer l'heureuse issue du transfert.

On peut apercevoir ici une sorte d'humour involontaire qui est ce qui fait le prix de cet exemple. Il eût comblé Jarry. Ce n'est en somme que la suite à quoi l'on peut s'attendre de prendre au réel le développement de la situation analytique : et il est vrai qu'à part la gustation, l'olfactif est la seule dimension qui permette de réduire à zéro (*nil*) la distance, cette fois dans le réel. L'indice à y trouver pour la direction de la cure et les principes de son pouvoir est plus douteux.

Mais qu'une odeur de cage erre dans une technique qui se conduit au piffomètre, comme on dit, n'est pas un trait seulement de ridicule. Les élèves de mon séminaire se souviennent de l'odeur d'urine qui fait le tournant d'un cas de perversion transitoire, auquel nous nous sommes arrêtés pour la critique de cette technique. On ne peut dire qu'il fut sans lien avec l'accident qui motive l'observation, puisque c'est à épier une pisseuse à travers la fissure d'une cloison de *water* que le patient, transposa soudain sa *libido,* sans que rien, semblait-il, l'y prédestinât : les émotions infantiles liées au fantasme de la mère phallique ayant jusque-là pris le tour de la phobie [23].

Ce n'est pas un lien direct pourtant, pas plus qu'il ne serait correct de voir dans ce voyeurisme une inversion de l'exhibition impliquée dans l'atypie de la phobie au diagnostic fort justement posé : sous l'angoisse pour le patient d'être raillé pour sa trop grande taille.

Nous l'avons dit, l'analyste à qui nous devons cette remarquable publication, y fait preuve d'une rare perspicacité en revenant, jusqu'au tourment, à l'interprétation qu'elle à donnée d'une certaine armure apparue dans un rêve, en position de poursuivant et de surcroît armée d'un injecteur à fly-tox, comme d'un symbole de la mère phallique.

N'eussé-je pas dû plutôt parler du père, s'interroge-t-elle ? Et de justifier qu'elle s'en soit détournée par la carence du père réel dans l'histoire du patient.

Mes élèves sauront ici déplorer que l'enseignement de mon séminaire n'ait pu alors l'aider, puisqu'ils savent sur quels principes je leur ai appris à distinguer l'objet phobique en tant [(174)]que signifiant à tout faire pour suppléer au manque de l'Autre, et

le fétiche fondamental de toute perversion en tant qu'objet aperçu dans la coupure du signifiant.

À son défaut, que cette novice douée ne s'est-elle souvenue du dialogue des armures dans le *Discours sur le peu de réalité*, d'André Breton ? Cela l'eût mise sur la voie.

Mais comment l'espérer quand cette analyse recevait en contrôle une direction qui l'inclinait à un harcèlement constant pour ramener le patient à la situation réelle ? Comment s'étonner qu'au contraire de la reine d'Espagne, l'analyste ait des jambes, quand elle-même le souligne dans la rudesse de ses rappels à l'ordre du présent ?

Bien sûr ce procédé n'est-il pas pour rien dans l'issue bénigne de l'*acting out* ici en examen : puisque aussi bien l'analyste qui en est d'ailleurs consciente, s'est trouvée en permanence d'intervention castratrice.

Mais pourquoi alors attribuer ce rôle à la mère, dont tout indique dans l'anamnèse de cette observation, qu'elle a toujours opéré plutôt comme entremetteuse ?

L'Œdipe défaillant a été compensé, mais toujours sous la forme, désarmante ici de naïveté, d'une invocation tout à fait forcée sinon arbitraire de la personne du mari de l'analyste, ici favorisée par le fait que, psychiatre lui-même, c'est lui qui s'est trouvé la pourvoir de ce patient.

Ce n'est pas là circonstance commune. Elle est en tout cas à récuser comme extérieure à la situation analytique.

Les détours sans grâce de la cure ne sont pas en eux-mêmes ce qui laisse réservé sur son issue, et l'humour, probablement non sans malice, des honoraires de la dernière séance détournés comme prix du stupre, ne fait pas mal augurer de l'avenir.

La question qu'on peut soulever est celle de la limite entre l'analyse et la rééducation, quand son procès même se guide sur une sollicitation prévalente de ses incidences réelles. Ce qu'on voit à comparer dans cette observation les données de la biographie aux formations transférentielles : l'apport du déchiffrement de l'inconscient

est vraiment minimum. Au point qu'on se demande si la plus grande part n'en reste pas intacte dans l'enkystement de l'énigme qui, sous l'étiquette de perversion transitoire, fait l'objet de cette instructive communication.

9. Que le lecteur non analyste ne s'y trompe pas : rien n'est [175]ici pour déprécier un travail que l'épithète virgilienne d'*improbus* qualifie justement.

Nous n'avons d'autre dessein que d'avertir les analystes du glissement que subit leur technique, à méconnaître la vraie place où se produisent ses effets.

Infatigables à tenter de la définir, on ne peut dire qu'à se replier sur des positions de modestie, voire à se guider sur des fictions, l'expérience qu'ils développent, soit toujours inféconde.

Les recherches génétiques et l'observation directe sont loin de s'être coupées d'une animation proprement analytique. Et pour avoir repris nous-mêmes dans une année de notre séminaire les thèmes de la relation d'objet, nous avons montré le prix d'une conception où l'observation de l'enfant se nourrit de la plus juste remise au point de la fonction du maternage dans la genèse de l'objet : nous voulons dire la notion de l'objet transitionnel, introduite par D. W. Winnicott, point-clef pour l'explication de la genèse du fétichisme [27].

Il reste que les incertitudes flagrantes de la lecture des grands concepts freudiens, sont corrélatives des faiblesses qui grèvent le labeur pratique.

Nous voulons faire entendre que c'est à la mesure des impasses éprouvées à saisir leur action dans son authenticité que les chercheurs comme les groupes, viennent à la forcer dans le sens de l'exercice d'un pouvoir.

Ce pouvoir, ils le substituent à la relation à l'être où cette action prend place, faisant déchoir ses moyens, nommément ceux de la parole, de leur éminence véridique. C'est pourquoi c'est bien une sorte de retour du refoulé, si étrange soit-elle, qui, des prétentions les moins disposées à s'embarrasser de la dignité de ces moyens, fait s'élever ce pataquès d'un recours à l'être comme à une donnée du réel,

quand le discours qui y règne, rejette toute interrogation qu'une platitude superbe n'aurait pas déjà reconnue.

IV.– COMMENT AGIR AVEC SON ETRE ?

1. C'est très tôt dans l'histoire de l'analyse que la question de l'être de l'analyste apparaît. Que ce soit par celui qui ait été le plus tourmenté par le problème de l'action analytique, n'est pas pour nous surprendre. On peut dire en effet que (176)l'article de Ferenczi, *Introjection et transfert*, datant de 1909 [3], est ici inaugural et qu'il anticipe de loin sur tous les thèmes ultérieurement développés de la topique.

Si Ferenczi conçoit le transfert comme l'introjection de la personne du médecin dans l'économie subjective, il ne s'agit plus ici de cette personne comme support d'une compulsion répétitive, d'une conduite inadaptée ou comme figure d'un fantasme. Il entend par là l'absorption dans l'économie du sujet de tout ce qu'il présentifie lui-même de problématique incarnée. Cet auteur n'en vient-il pas à l'extrême d'articuler que l'achèvement de la cure ne puisse être atteint que dans l'aveu fait par le médecin au malade du délaissement dont lui-même est en position de souffrir ?

2. Qu'est-ce à dire, sinon reconnaître le manque à être du sujet comme le cœur de l'expérience analytique, comme le champ même où se déploie la passion du névrosé ?

Hors ce foyer de l'école hongroise aux brandons maintenant dispersés et bientôt cendres, seuls les Anglais dans leur froide objectivité ont su articuler cette béance dont témoigne le névrosé à vouloir justifier son existence, et par là implicitement distinguer de la relation interhumaine, de sa chaleur et de ses leurres, cette relation à l'Autre où l'être trouve son statut.

Qu'il nous suffise de citer Ella Sharpe et ses remarques pertinentes à suivre les véritables soucis du névrosé [24]. Leur force est dans une sorte de naïveté que

reflètent les brusqueries, célèbres à juste titre, de son style de thérapeute et d'écrivain. Ce n'est pas un trait ordinaire qu'elle aille jusqu'à la gloriole dans l'exigence qu'elle impose d'une omniscience à l'analyste, pour lire correctement les intentions des discours de l'analysé.

On doit lui savoir gré de mettre en première place dans les écoles du praticien une culture littéraire, même si elle ne paraît pas s'apercevoir que dans la liste des lectures minimales qu'elle leur propose, prédominent les œuvres d'imagination où le signifiant du phallus joue un rôle central sous un voile transparent. Ceci prouve simplement que le choix n'est pas moins guidé par l'expérience que n'est heureuse l'indication de principe.

3. Autochtones ou non, c'est encore par des Anglais que la fin de l'analyse a été le plus catégoriquement définie par l'identification du sujet à l'analyste. Assurément, l'opinion varie si [177]c'est de son Moi ou de son Surmoi qu'il s'agit. On ne maîtrise pas si aisément la structure que Freud a dégagée dans le sujet, faute d'y distinguer le symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Disons seulement que des propos aussi faits pour heurter, ne sont pas forgés sans que rien n'en presse ceux qui les avancent. La dialectique des objets fantasmatiques promue dans la pratique par Melanie Klein, tend à se traduire dans la théorie en termes d'identification.

Car ces objets partiels ou non, mais assurément signifiants, le sein, l'excrément, le phallus, le sujet les gagne ou les perd sans doute, en est détruit ou les préserve, mais surtout il *est* ces objets, selon la place où ils fonctionnent dans son fantasme fondamental, et ce mode d'identification ne fait que montrer la pathologie de la pente où est poussé le sujet dans un monde où ses besoins sont réduits à des valeurs d'échange, cette pente elle-même ne trouvant sa possibilité radicale que de la mortification que le signifiant impose à sa vie en la numérotant.

4. Il semblerait que le psychanalyste, pour seulement aider le sujet, devrait être sauvé de cette pathologie, laquelle ne s'insère, on le voit, sur rien de moins que sur une loi de fer.

C'est bien pourquoi on imagine que le psychanalyste devrait être un homme heureux. N'est-ce pas au reste le bonheur qu'on vient lui demander, et comment pourrait-il le donner s'il ne l'avait un peu, dit le bon sens ?

Il est de fait que nous ne nous récusons pas à promettre le bonheur, en une époque où la question de sa mesure s'est compliquée : au premier chef en ceci que le bonheur, comme l'a dit Saint-Just, est devenu un facteur de la politique.

Soyons juste, le progrès humaniste d'Aristote à saint François (de Sales) n'avait pas comblé les apories du bonheur.

On perd son temps, on le sait, à rechercher la chemise d'un homme heureux, et ce qu'on appelle une ombre heureuse est à éviter pour les maux qu'elle propage.

C'est bien dans le rapport à l'être que l'analyste a à prendre son niveau opératoire, et les chances que lui offre à cette fin l'analyse didactique ne sont pas seulement à calculer en fonction du problème supposé déjà résolu pour l'analyste qui l'y guide.

Il est des malheurs de l'être que la prudence des collèges et cette fausse honte qui assure les dominations, n'osent pas retrancher de soi.

(178)Une éthique est à formuler qui intègre les conquêtes freudiennes sur le désir : pour mettre à sa pointe la question du désir de l'analyste.

5. La décadence qui marque la spéculation analytique spécialement dans cet ordre ne peut manquer de frapper, à seulement être sensible à la résonance des travaux anciens.

À force de comprendre des tas de choses, les analystes dans leur ensemble s'imaginent que comprendre porte sa fin en soi et que ce ne peut être qu'un *happy end*. L'exemple de la science physique peut pourtant leur montrer que les plus grandioses réussites n'impliquent pas que l'on sache où l'on va.

Il vaut souvent mieux de ne pas comprendre pour penser, et l'on peut galoper à comprendre sur des lieues sans que la moindre pensée en résulte.

Ce fut même le départ des behaviouristes : renoncer à comprendre. mais faute de tout autre pensée en une matière, la nôtre, qui est l'*antiphysis*, Ils ont pris le biais de se servir, sans le comprendre, de ce que nous comprenons : occasions pour nous d'un regain d'orgueil.

L'échantillon de ce que nous sommes capables de produire en fait de morale est donné par la notion d'oblativité. C'est un fantasme d'obsessionnel, de soi-même incompris : tout pour l'autre, mon semblable, y profère-t-on, sans y reconnaître l'angoisse que l'Autre (avec un grand A) inspire de n'être pas un semblable.

6. Nous ne prétendons pas apprendre aux psychanalystes ce que c'est que penser. Ils le savent. Mais ce n'est pas qu'ils l'aient compris d'eux-mêmes. Ils en ont pris la leçon chez les psychologues. La pensée est un essai de l'action, répètent-ils gentiment. (Freud lui-même donne dans ce godant, ce qui ne l'empêche pas d'être un rude penseur et dont l'action s'achève dans la pensée).

À vrai dire, la pensée des analystes est une action qui se défait. Cela laisse quelque espoir que, si on leur y fait penser, de la reprendre, ils en viennent à la repenser.

7. L'analyste est l'homme à qui l'on parle et à qui l'on parle librement. Il est là pour cela. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Tout ce qu'on peut dire sur l'association des idées n'est qu'habillage psychologiste. Les jeux de mot induits sont loin ; au reste, par leur protocole, rien n'est moins libre.

(179)Le sujet invité à parler dans l'analyse ne montre pas dans ce qu'il dit, à vrai dire, une liberté bien grande. Non pas qu'il soit enchaîné par la rigueur de ses associations : sans doute elles l'oppriment, mais c'est plutôt qu'elles débouchent sur une libre parole, sur une parole pleine qui lui serait pénible.

Rien de plus redoutable que de dire quelque chose qui pourrait être vrai. Car il le deviendrait tout à fait, s'il l'était, et Dieu sait ce qui arrive quand quelque chose, d'être vrai, ne peut plus rentrer dans le doute.

Est-ce là le procédé de l'analyse : un progrès de la vérité ? J'entends déjà les goujats murmurer de mes analyses intellectualistes : quand je suis en flèche, que je sache, à y préserver l'indicible.

Que ce soit au delà du discours que s'accommode notre écoute, je le sais mieux que quiconque, si seulement j'y prends le chemin d'entendre, et non pas d'ausculter. Oui certes, non pas d'ausculter la résistance, la tension, l'opisthotonos, la pâleur, la décharge adrénalinique (*sic*) où se reformerait un Moi plus fort (*resic*) : ce que j'écoute est d'entendement.

L'entendement ne me force pas à comprendre. Ce que j'entends n'en reste pas moins un discours, fût-il aussi peu discursif qu'une interjection. Car une interjection est de l'ordre du langage, et non du cri expressif. C'est une partie du discours qui ne le cède à aucune autre pour les effets de syntaxe dans telle langue déterminée.

À ce que j'entends sans doute, je n'ai rien à redire, si je n'en comprends rien, ou qu'à y comprendre quelque chose, je sois sûr de m'y tromper. Ceci ne m'empêcherait pas d'y répondre. C'est ce qui se fait hors l'analyse en pareil cas. Je me tais. Tout le monde est d'accord que je frustre le parleur, et lui tout le premier, moi aussi. Pourquoi ?

Si je le frustre, c'est qu'il me demande quelque chose. De lui répondre, justement. Mais il sait bien que ce ne serait que paroles. Comme il en a de qui il veut. Il n'est même pas sûr qu'il me saurait gré que ce soit de bonnes paroles, encore moins de mauvaises. Ces paroles, il ne me les demande pas. Il me demande…, du fait qu'il parle : sa demande est intransitive, elle n'emporte aucun objet.

Bien sûr sa demande se déploie sur le champ d'une demande implicite, celle pour laquelle il est là : de le guérir, de le révéler (180)à lui-même, de lui faire connaître la psychanalyse, de le faire qualifier comme analyste. Mais cette demande, il le sait, peut

attendre. Sa demande présente n'a rien à faire avec cela, ce n'est même pas la sienne, car après tout, c'est moi qui lui ai offert de parler. (Le sujet seul est ici transitif.)

J'ai réussi en somme ce que dans le champ du commerce ordinaire, on voudrait pouvoir réaliser aussi aisément : avec de l'offre j'ai créé la demande.

8. Mais c'est une demande, si l'on petit dire, radicale.

Sans doute M^me^ Macalpine a raison de vouloir chercher dans la seule règle analytique le moteur du transfert. Encore s'égare-t-elle en désignant dans l'absence de tout objet, la porte ouverte sur la régression infantile [24]. Ce serait plutôt un obstacle, car chacun sait, et les psychanalystes d'enfant les premiers, qu'il faut pas mal de menus objets, pour entretenir une relation avec l'enfant.

Par l'intermédiaire de la demande, tout le passé s'entrouvre jusqu'au fin fonds de la première enfance. Demander, le sujet n'a jamais fait que ça, il n'a pu vivre que par ça, et nous prenons la suite.

C'est par cette voie que la régression analytique peut se faire et qu'elle se présente en effet. On en parle comme si le sujet se mettait à faire l'enfant. Sans doute cela arrive, et cette simagrée n'est pas du meilleur augure. Elle sort en tout cas de l'ordinairement observé dans ce qu'on tient pour régression. Car la régression ne montre rien d'autre que le retour au présent, de signifiants usités dans des demandes pour lesquelles il y a prescription.

9. Pour reprendre le départ, cette situation explique le transfert primaire, et l'amour où parfois il se déclare.

Car si l'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas, il est bien vrai que le sujet peut attendre qu'on le lui donne, puisque le psychanalyste n'a rien d'autre à lui donner. Mais même ce rien, il ne le lui donne pas, et cela vaut mieux : et c'est pourquoi ce rien, on le lui paie, et largement de préférence, pour bien montrer qu'autrement cela ne vaudrait pas cher.

Mais si le transfert primaire reste le plus souvent à l'état d'ombre, ce n'est pas cela qui empêchera cette ombre de rêver et de reproduire sa demande, quand il n'y a plus rien à demander. Cette demande d'être vide, n'en sera que plus pure.

(181)On remarquera que l'analyste donne pourtant sa présence, mais je crois qu'elle n'est d'abord que l'implication de son écoute, et que celle-ci n'est que la condition de la parole. Aussi bien pourquoi la technique exigerait-elle qu'il la fît si discrète s'il n'en était pas ainsi ? C'est plus tard que sa présence sera remarquée.

Au reste, le sentiment le plus aigu de sa présence est-il lié à un moment où le sujet ne peut que se taire, c'est-à-dire où il recule même devant l'ombre de la demande.

Ainsi l'analyste est-il celui qui supporte la demande, non comme on le dit pour frustrer le sujet, mais pour que reparaissent les signifiants où sa frustration est retenue.

10. Or il convient de rappeler que c'est dans la plus ancienne demande que se produit l'identification primaire, celle qui s'opère de la toute-puissance maternelle, à savoir celle qui non seulement suspend à l'appareil signifiant la satisfaction des besoins, mais qui les morcelle, les filtre, les modèle aux défilés de la structure du signifiant.

Les besoins se subordonnent aux mêmes conditions conventionnelles qui sont celles du signifiant en son double registre : synchronique d'opposition entre éléments irréductibles, diachronique de substitution et de combinaison, par quoi le langage, s'il ne remplit certes pas tout, structure tout de la relation inter-humaine.

D'où l'oscillation qu'on remarque dans les propos de Freud sur les rapports du Surmoi et de la réalité. Le Surmoi n'est pas bien entendu la source de la réalité, comme il le dit quelque part, mais il en trace les voies, avant de retrouver dans l'inconscient les premières marques idéales où les tendances se constituent comme refoulées dans la substitution du signifiant aux besoins.

11. Il n'est nul besoin dès lors de chercher plus loin le ressort de l'identification à l'analyste. Elle peut être très diverse, mais ce sera toujours une identification à des signifiants.

À mesure que se développe une analyse, l'analyste a affaire tour à tour à toutes les articulations de la demande du sujet. Encore doit-il, comme nous le dirons plus loin, n'y répondre que de la position du transfert.

Qui ne souligne au reste, l'importance de ce qu'on pourrait appeler l'hypothèse permissive de l'analyse ? Mais il n'est pas (182)besoin d'un régime politique particulier pour que ce qui n'est pas interdit devienne obligatoire.

Les analystes que nous pouvons dire fascinés par les séquelles de la frustration, ne tiennent qu'une position de suggestion qui réduit le sujet à repasser sa demande. Sans doute est-ce là ce qu'on entend par rééducation émotionnelle.

La bonté est sans doute là nécessaire plus qu'ailleurs, mais elle ne saurait guérir le mal qu'elle engendre. L'analyste qui veut le bien du sujet, répète ce à quoi il a été formé, et même à l'occasion tordu. Jamais la plus aberrante éducation n'a eu d'autre motif que le bien du sujet.

On conçoit une théorie de l'analyse qui, à l'encontre de l'articulation délicate de l'analyse de Freud, réduit à la peur le ressort des symptômes. Elle engendre une pratique où s'imprime ce que j'ai appelé ailleurs la figure obscène et féroce du Surmoi, où il n'y a pas d'autre issue, à la névrose de transfert que de faire asseoir le malade pour lui montrer par la fenêtre les aspects riants de la nature en lui disant : « Allez-y. Maintenant vous êtes un enfant sage » [22].

V.– IL FAUT PRENDRE LE DESIR A LA LETTRE

1. Un rêve après tout, n'est qu'un rêve, entend-on dire aujourd'hui [22]. N'est-ce rien que Freud y ait reconnu le désir ?

Le désir, non pas les tendances. Car il faut lire la *Traumdeutung* pour savoir ce que veut dire ce que Freud y appelle désir.

Il faut s'arrêter à ces vocables de *Wunsch*, et de *wish* qui le rend en anglais, pour les distinguer du désir, quand ce bruit de pétard mouillé où ils fusent, n'évoque rien moins que la concupiscence. Ce sont des vœux.

Ces vœux peuvent être pieux, nostalgiques, contrariants, farceurs. Une dame peut faire un rêve, que n'anime d'autre désir que de fournir à Freud qui lui a exposé la théorie que le rêve est un désir, la preuve qu'il n'en est rien. Le point à retenir est que ce désir s'articule en un discours bien rusé. Mais il n'est pas moins important d'apercevoir les conséquences de ce que Freud se satisfasse d'y reconnaître le désir du rêve et la confirmation de sa loi, pour ce que veut dire le désir en sa pensée.

(183)Car il étend plus loin son excentricité, puisqu'un rêve de punition peut à son gré signifier le désir de ce que la punition réprime.

Ne nous arrêtons pas aux étiquettes des tiroirs, bien que beaucoup les confondent avec le fruit de la science. Lisons les textes ; suivons la pensée de Freud en ces détours qu'elle nous impose et dont n'oublions pas qu'en les déplorant lui-même au regard d'un idéal du discours scientifique, il affirme qu'il y fut forcé par son objet[11].

L'on voit alors que cet objet est identique à ces détours, puisqu'au premier tournant de son ouvrage, il débouche, touchant le rêve d'une hystérique, sur le fait que s'y satisfait par déplacement, précisément ici par allusion au désir d'une autre, un désir de la veille, lequel est soutenu dans sa position éminente par un désir qui est bien d'un autre ordre, puisque Freud l'ordonne comme le désir d'avoir un désir insatisfait [7][12].

Qu'on compte le nombre de renvois qui s'exercent ici pour porter le désir à une puissance géométriquement croissante. Un seul indice ne suffirait pas à en caractériser le degré. Car il faudrait distinguer deux dimensions à ces renvois : un désir de désir,

---

11. *Cf.* la Lettre 118(11-IX-1899) à Fliess in : *Aus den Anfängen,* Imago pub., Londres.

12. Voici ce rêve tel qu'il est consigné du récit qu'en fait la patiente à la page 152 des *G.W.,* II-III : « Je veux donner un dîner. Mais il ne me reste qu'un peu de saumon fumé. Je me mets en tête de faire le marché, quand je me rappelle que c'est dimanche après-midi et que tous les magasins sont fermés. Je me dis que je vais appeler au téléphone chez quelques fournisseurs. Mais le téléphone est en dérangement. Ainsi il me faut renoncer à mon envie de donner un dîner ».

autrement dit un désir signifié par un désir (le désir chez l'hystérique d'avoir un désir insatisfait, est signifié par son désir de caviar : le désir de caviar est son signifiant), s'inscrit dans le registre différent d'un désir substitué à un désir (dans le rêve, le désir de saumon fumé propre à l'amie est substitué au désir de caviar de la patiente, ce qui constitue la substitution d'un signifiant à un signifiant)[13].

2. Ce que nous trouvons ainsi n'a rien de microscopique, pas plus qu'il n'y a besoin d'instruments spéciaux pour reconnaître que la feullle a les traits de structure de la plante dont elle est détachée. Même à n'avoir jamais vu de plante (184)que dépouillée de feuille, on s'apercevrait tout de suite qu'une feuille est plus vraisemblablement une partie de la plante qu'un morceau de peau.

Le désir du rêve de l'hystérique, mais aussi bien n'importe quel bout de rien à sa place dans ce texte de Freud, résume ce que tout le livre explique des mécanismes dits inconscients, condensation, glissement, etc., en attestant leur structure commune : soit la relation du désir à cette marque du langage, qui spécifie l'inconscient freudien et décentre notre conception du sujet.

Je pense que mes élèves apprécieront l'accès que je donne ici à l'opposition fondamentale du signifiant au signifié, où je leur démontre que commencent les pouvoirs du langage, non sans qu'à en concevoir l'exercice, je ne leur laisse du fil à retordre.

Je rappelle l'automatisme des lois par où s'articulent dans la chaîne signifiante :

a) la substitution d'un terme à un autre pour produire l'effet de métaphore ;

b) la combinaison d'un terme à un autre pour produire l'effet de métonymie [17].

Appliquons-les ici, on voit apparaître qu'en tant que dans le rêve de notre patiente, le saumon fumé, objet du désir de son amie, est tout ce qu'elle a à offrir, Freud en posant que le saumon fumé est ici substitué au caviar qu'il tient d'ailleurs

[13]. En quoi Freud motive l'identification hystérique, de préciser que le saumon fumé joue pour l'amie le même rôle que le caviar joue pour 1a patiente.

pour le signifiant du désir de la patiente, nous propose le rêve comme métaphore du désir.

Mais qu'est-ce que la métaphore sinon un effet de sens positif, c'est-à-dire un certain passage du sujet au sens du désir ?

Le désir du sujet étant ici présenté comme ce qu'implique son discours (conscient), à savoir comme préconscient, – ce qui est évident puisque son mari est prêt à satisfaire son désir, mais que la patiente qui l'a persuadé de l'existence de ce désir, tient à ce qu'il n'en fasse rien, mais ce qu'il faut encore être Freud pour articuler comme le désir d'avoir un désir insatisfait –, il reste qu'il faille aller plus avant pour savoir ce qu'un tel désir veut dire dans l'inconscient.

Or le rêve n'est pas l'inconscient, mais nous dit Freud, sa voie royale. Ce qui nous confirme que c'est par l'effet de la métaphore qu'il procède. C'est cet effet que le rêve découvre. Pour qui ? Nous y reviendrons tout à l'heure.

(185)Voyons pour l'instant que le désir, s'il est signifié comme insatisfait, l'est par le signifiant : caviar, en tant que le signifiant le symbolise comme inaccessible, mais que, dès lors qu'il se glisse comme désir dans le caviar, le désir du caviar est sa métonymie : rendue nécessaire par le manque à être où il se tient.

La métonymie est, comme je vous l'enseigne, cet effet rendu possible de ce qu'il n'est nulle signification qui ne renvoie à une autre signification, et où se produit leur plus commun dénominateur, à savoir le peu de sens (communément confondu avec l'insignifiant), le peu de sens, dis-je, qui s'avère au fondement du désir, et lui confère l'accent de perversion qu'il est tentant de dénoncer dans l'hystérie présente.

Le vrai de cette apparence est que le désir est la métonymie du manque à être.

3. Revenons maintenant au livre qu'on appelle : *La science des rêves (Traumdeutung),* mantique plutôt, on mieux signifiance.

Freud ne prétend pas du tout y épuiser du rêve les problèmes psychologiques. Qu'on le lise pour constater qu'à ces problèmes peu exploités (les recherches restent rares, sinon pauvres, sur l'espace et le temps dans le rêve, sur son étoffe sensorielle,

rêve en couleur ou atonal, et l'odorant, le sapide et le grain tactile y viennent-ils, si le vertigineux, le turgide et le lourd y sont ?), Freud ne touche pas. Dire que la doctrine freudienne est une psychologie est une équivoque grossière.

Freud est loin d'entretenir cette équivoque. Il nous avertit au contraire que dans le rêve ne l'intéresse que son élaboration. Qu'est-ce à dire ? Exactement ce que nous traduisons par sa structure de langage. Comment Freud s'en serait-il avisé, puisque cette structure par Ferdinand de Saussure n'a été articulée que depuis ? Si elle recouvre ses propres termes, il n'en est que plus saisissant que Freud l'ait anticipée. Mais où l'a-t-il découverte ? Dans un flux signifiant dont le mystère consiste en ce que le sujet ne sait pas même où feindre d'en être l'organisateur.

Le faire s'y retrouver comme désirant, c'est à l'inverse de l'y faire se reconnaître comme sujet, car c'est comme en dérivation de la chaîne signifiante que court le ru du désir et le sujet doit profiter d'une voie de bretelle pour y attraper son propre *feed-back*.

(186)Le désir ne fait qu'assujettir ce que l'analyse subjective.

4. Et ceci nous ramène à la question laissée plus haut : à qui le rêve découvre-t-il son sens avant que vienne l'analyste ?

Ce sens préexiste à sa lecture comme à la science de son déchiffrement.

L'une et l'autre démontrent que le rêve est fait pour la reconnaissance…, mais notre voix fait long feu pour achever : du désir. Car le désir, si Freud dit vrai de l'inconscient et si l'analyse est nécessaire, ne se saisit que dans l'interprétation.

Mais reprenons ; l'élaboration du rêve est nourrie par le désir ; pourquoi notre voix défaille-t-elle à achever, de reconnaissance, comme si le second mot s'éteignait qui, tout à l'heure le premier, résorbait l'autre dans sa lumière. Car enfin ce n'est pas en dormant qu'on se fait reconnaître. Et le rêve, nous dit Freud, sans paraître y voir la moindre contradiction, sert avant tout le désir de dormir. Il est repli narcissique de la *libido* et désinvestissement de la réalité.

Au reste il est d'expérience que, si mon rêve vient à rejoindre ma demande (non la réalité, comme on dit improprement, qui peut préserver mon sommeil), ou ce qui se montre ici lui être équivalent, la demande de l'autre, je m'éveille.

5. Un rêve après tout n'est qu'un rêve. Ceux qui dédaignent maintenant son instrument pour l'analyse, ont trouvé, comme nous l'avons vu, des voies plus sûres et plus directes pour ramener le patient aux bons principes, et aux désirs normaux, ceux qui satisfont à de vrais besoins. Lesquels ? Mais les besoins de tout le monde, mon ami. Si c'est cela qui vous fait peur, fiez-vous en à votre psychanalyste, et montez à la tour Eiffel pour voir comme Paris est beau. Dommage qu'il y en ait qui enjambent la balustrade dès le premier étage, et justement de ceux dont tous les besoins ont été ramenés à leur juste mesure.

Réaction thérapeutique négative, dirons-nous.

Dieu merci ! Le refus ne va pas si loin chez tous. Simplement, le symptôme repousse comme herbe folle, compulsion de répétition.

Mais ce n'est là bien entendu qu'une maldonne : on ne guérit pas parce qu'on se remémore. On se remémore parce qu'on guérit. Depuis qu'on a trouvé cette formule, la reproduction des symptômes n'est plus une question, mais seulement la reproduction des analystes ; celle des patients est résolue.

(187)6. Un rêve donc n'est qu'un rêve. On peut même lire sous la plume d'un psychanalyste qui se mêle d'enseigner, que c'est une production du Moi. Ceci prouve qu'on ne court pas grand risque à vouloir éveiller les hommes du rêve : le voici qui se poursuit en pleine lumière, et chez ceux qui ne se complaisent guère à rêver.

Mais même pour ceux-ci, s'ils sont psychanalystes, Freud sur le rêve doit être lu, parce qu'il n'est pas possible autrement ni de comprendre ce qu'il entend par le désir du névrosé, par refoulé, par inconscient, par l'interprétation, par l'analyse elle-même, ni d'approcher quoi que ce soit de sa technique ou de sa doctrine. On va voir les ressources du petit rêve que nous avons piqué plus haut, pour notre propos.

Car ce désir de notre spirituelle hystérique (c'est Freud qui la qualifie ainsi), je parle de son désir éveillé, de son désir de caviar, c'est un désir de femme comblée et qui justement ne veut pas l'être. Car son boucher de mari s'y entend pour mettre à l'endroit des satisfactions dont chacun a besoin, les points sur les i, et il ne mâche pas ses mots à un peintre qui lui fait du plat, Dieu sait dans quel obscur dessein, sur sa bobine intéressante « Des clous ! une tranche du train de derrière d'une belle garce, voilà ce qu'il vous faut, et si c'est moi que vous attendez pour vous l'offrir, vous pouvez vous l'accrocher où je pense ».

Voilà un homme dont une femme ne doit pas avoir à se plaindre, un caractère génital, et donc qui doit veiller comme il faut, à ce que la sienne, quand il la baise, n'ait plus besoin après de se branler. Au reste, Freud ne nous dissimule pas qu'elle en est très éprise, et qu'elle l'agace sans cesse.

Mais voilà, elle ne veut pas être satisfaite sur ses seuls vrais besoins. Elle en veut d'autres gratuits, et pour être bien sûre qu'ils le sont, ne pas les satisfaire. C'est pourquoi à la question : qu'est-ce que la spirituelle bouchère désire ?, on peut répondre : du caviar. Mais cette réponse est sans espoir parce que du caviar, c'est elle aussi qui n'en veut pas.

7. Ce n'est pas là tout de son mystère. Loin que cette impasse l'enferme, elle y trouve la clef des champs, la clef du champ des désirs de toutes les spirituelles hystériques, bouchères ou pas, qu'il y a dans le monde.

C'est ce que Freud saisit dans une de ces vues de biais dont il surprend le vrai, fracassant au passage ces abstractions dont [(188)]les esprits positifs font volontiers l'explication de toutes choses : ici l'imitation chère à Tarde. Il faut faire jouer dans le particulier la cheville essentielle qu'il donne là de l'identification hystérique. Si notre patiente s'identifie à son amie, c'est de ce qu'elle est inimitable en ce désir insatisfait pour ce saumon, que Dieu damne ! si ce n'est Lui qui le fume.

Ainsi le rêve de la patiente répond à la demande de son amie qui est de venir dîner chez elle. Et l'on ne sait ce qui peut bien l'y pousser, hors qu'on y dîne bien,

sinon le fait dont notre bouchère ne perd pas la corde : c'est que son mari en parle toujours avec avantage. Or maigre comme elle est, elle n'est guère faite pour lui plaire, lui qui n'aime que les rondeurs.

N'aurait-il pas lui aussi un désir qui lui reste en travers, quand tout en lui est satisfait ? C'est le même ressort qui, dans le rêve, va du désir de son amie faire l'échec de sa demande.

Car si précisément symbolisée que soit la demande par l'accessoire du téléphone nouveau-né, c'est pour rien. L'appel de la patiente n'aboutit pas ; il ferait beau voir que l'autre engraisse pour que son mari s'en régale.

Mais comment une autre peut-elle être aimée (n'est-ce pas assez, pour que la patiente y pense, que son mari la considère ?) par un homme qui ne saurait s'en satisfaire (lui, l'homme à la tranche de postérieur) ? Voilà la question mise au point, qui est très généralement celle de l'identification hystérique.

8. C'est cette question que devient le sujet lui-même. En quoi la femme s'identifie à l'homme, et la tranche de saumon fumé vient à la place du désir de l'Autre.

Ce désir ne suffisant à rien (comment avec cette seule tranche de saumon fumé recevoir tout ce monde ?), il me faut bien à la fin des fins (et du rêve) renoncer à mon désir de donner à dîner (soit à ma recherche du désir de l'Autre, qui est le secret du mien). Tout est raté, et vous dites que le rêve est la réalisation d'un désir. Comment arrangez-vous cela, professeur ?

Ainsi interpellés, il y a beau temps que les psychanalystes ne répondent plus, ayant renoncé eux-mêmes à s'interroger sur les désirs de leurs patients : ils les réduisent à leurs demandes, ce qui simplifie la tâche pour les convertir en les leurs propres. N'est-ce pas là la voie du raisonnable, et ils l'ont adoptée.

Mais il arrive que le désir ne s'escamote pas si facilement pour être trop visible, planté au beau mIlieu de la scène sur la [189]table des agapes comme ici, sous l'aspect d'un saumon, joli poisson par fortune, et qu'il suffit de présenter, comme il se fait au

restaurant, sous une toile fine, pour que la levée de ce voile s'égale à celle à quoi l'on procédait au terme des antiques mystères.

Être le phallus, fût-il un phallus un peu maigre. Voilà-t-il pas l'identification dernière au signifiant du désir ?

Ça n'a pas l'air d'aller de soi pour une femme, et il en est parmi nous qui préfèrent ne plus avoir rien à faire avec ce logogriphe. Allons-nous avoir à épeler le rôle du signifiant pour nous retrouver sur les bras le complexe de castration, et cette envie de pénis dont puisse Dieu nous tenir quitte, quand Freud parvenu à cette croix ne savait plus où se tirer, n'apercevant au delà que le désert de l'analyse ?

Oui, mais il les menait jusque-là, et c'était un lieu moins infesté que la névrose de transfert, qui vous réduit à chasser le patient en le priant d'aller doucement pour emmener ses mouches.

9. Articulons pourtant ce qui structure le désir.

Le désir est ce qui se manifeste dans l'intervalle que creuse la demande en deçà d'elle-même, pour autant que le sujet en articulant la chaîne signifiante, amène au jour le manque à être avec l'appel d'en recevoir le complément de l'Autre, si l'Autre, lieu de la parole, est aussi le lieu de ce manque.

Ce qu'il est ainsi donné à l'Autre de combler et qui est proprement ce qu'il n'a pas, puisqu'à lui aussi l'être manque, est ce qui s'appelle l'amour, mais c'est aussi la haine et l'ignorance.

C'est aussi, passions de l'être, ce qu'évoque toute demande au delà du besoin qui s'y articule, et c'est bien ce dont le sujet reste d'autant plus proprement privé que le besoin articulé dans la demande est satisfait.

Bien plus, la satisfaction du besoin n'apparaît là que comme le leurre où la demande d'amour s'écrase, en renvoyant le sujet au sommeil où il hante les limbes de l'être, en le laissant en lui parler. Car l'être du langage est le non-être des objets, et que le désir ait été par Freud découvert à sa place dans le rêve, depuis toujours le

scandale de tous les efforts de la pensée pour se situer dans la réalité, suffit à nous instruire.

Être ou ne pas être, dormir, rêver peut-être, les rêves soi-disant [190]les plus simples de l'enfant (« simple » comme la situation analytique sans doute), montrent simplement des objets miraculeux ou interdits.

10. Mais l'enfant ne s'endort pas toujours ainsi dans le sein de l'être, surtout si l'Autre qui a aussi bien ses idées sur ses besoins, s'en mêle, et à la place de ce qu'il n'a pas, le gave de la bouillie étouffante de ce qu'il a, c'est-à-dire confond ses soins avec le don de son amour.

C'est l'enfant que l'on nourrit avec le plus d'amour qui refuse la nourriture et joue de son refus comme d'un désir (anorexie mentale).

Confins où l'on saisit comme nulle part que la haine rend la monnaie de l'amour, mais où c'est l'ignorance qui n'est pas pardonnée.

En fin de compte, l'enfant en refusant de satisfaire à la demande de la mère, n'exige-t-il pas que la mère ait un désir en dehors de lui, parce que c'est là la voie qui lui manque vers le désir ?

11. Un des principes en effet qui découlent de ces prémisses, c'est que :

—si le désir est un effet dans le sujet de cette condition qui lui est imposée par l'existence du discours de faire passer son besoin par les défilés du signifiant ;

—si d'autre part, comme nous l'avons donné à entendre plus haut, en ouvrant la dialectique du transfert, il faut fonder la notion de l'Autre avec un grand A, comme étant le lieu de déploiement de la parole (l'autre scène, *eine andere Schauplatz*, dont parle Freud dans la *Traumdeutung*) ;

—Il faut poser que, fait d'un animal en proie au langage, le désir de l'homme est le désir de l'Autre.

Ceci vise une toute autre fonction que celle de l'identification primaire plus haut évoquée, car il ne s'agit pas de l'assomption par le sujet des insignes de l'autre, mais cette condition que le sujet a à trouver la structure constituante de son désir dans la

même béance ouverte par l'effet des signifiants chez ceux qui viennent pour lui à représenter l'Autre, en tant que sa demande leur est assujettie.

Peut-être peut-on ici entrevoir au passage la raison de cet effet d'occultation qui nous a retenu dans la reconnaissance du [(191)]désir du rêve. Le désir du rêve n'est pas assumé par le sujet qui dit : « Je » dans sa parole. Articulé pourtant au lieu de l'Autre, il est discours, discours dont Freud a commencé d'énoncer comme telle la grammaire. C'est ainsi que les vœux qu'il constitue n'ont pas de flexion optative pour modifier l'indicatif de leur formule.

En quoi l'on verrait à une référence linguistique que ce qu'on appelle l'aspect du verbe est ici celui de l'accompli (vrai sens de la *Wunscherfüllung*).

C'est cette ex-sistence (*Entstellung*)[14] du désir dans le rêve qui explique que la signifiance du rêve y masque le désir, cependant que son mobile s'évanouit d'être seulement problématique.

12. Le désir se produit dans l'au-delà de la demande, de ce qu'en articulant la vie du sujet à ses conditions, elle y émonde le besoin, mais aussi il se creuse dans son en deçà, en ce que, demande inconditionnelle de la présence et de l'absence, elle évoque le manque à être sous les trois figures du rien qui fait le fonds de la demande d'amour, de la haine qui va à nier l'être de l'autre et de l'indicible de ce qui s'ignore dans sa requête. Dans cette aporie incarnée dont on peut dire en image qu'elle emprunte son âme lourde aux rejetons vivaces de la tendance blessée, et son corps subtil à la mort actualisée dans la séquence signifiante, le désir s'affirme comme condition absolue.

Moins encore que le rien qui passe dans la ronde des significations qui agitent les hommes, il est le sillage inscrit de la course, et comme la marque du fer du signifiant à

[14]. Dont il ne faut pas oublier : que le terme est employé pour la première fois dans la *Traumdeutung* au sujet du rêve, – que cet emploi donne son sens et du même coup celui du terme : distorsion qui le traduit quand les Anglais l'appliquent au Moi. Remarque qui permet de juger l'usage que l'on fait en France du terme de distorsion du Moi, par quoi les amateurs du renforcement du Moi, mal avertis de se méfier de ces « faux amis » que sont les mots anglais (les mots, n'est-ce pas, ont si peu d'importance) entendent simplement… un Moi tordu.

l'épaule du sujet qui parle. Il est moins passion pure du signifié que pure action du signifiant, qui s'arrête, au moment où le vivant devenu signe, la rend insignifiante.

Ce moment de coupure est hanté par la forme d'un lambeau sanglant : la livre de chair que paie la vie pour en faire le signifiant des signifiants, comme telle impossible à restituer au corps imaginaire ; c'est le phallus perdu d'Osiris embaumé.

(192)13. La fonction de ce signifiant comme tel dans la quête du désir, est bien, comme Freud l'a repéré, la clef de ce qu'il faut savoir pour terminer ses analyses : et aucun artifice n'y suppléera pour obtenir cette fin.

Pour en donner une idée, nous décrirons un incident survenu à la fin de l'analyse d'un obsessionnel, soit après un long travail où l'on ne s'est pas contenté d'« analyser l'agressivité du sujet » (autrement dit : de jouer à colin-tampon avec ses agressions imaginaires), mais où on lui a fait reconnaître la place qu'il a prise dans le jeu de la destruction exercée par l'un de ses parents sur le désir de l'autre. Il devine l'impuissance où il est de désirer sans détruire l'Autre, et par là son désir lui-même en tant qu'il est désir de l'Autre.

Pour en arriver là, on lui a découvert sa manœuvre de tous les instants pour protéger l'Autre, en épuisant dans le travail de transfert *(Durcharbeitung)* tous les artifices d'une verbalisation qui distingue l'autre de l'Autre (petit a et grand A) et qui le fait de la loge réservée à l'ennui de l'Autre (grand A) arranger les jeux du cirque entre les deux autres (le petit a et le Moi, son ombre).

Assurément, il ne suffit pas de tourner en rond dans tel coin bien exploré de la névrose obsessionnelle pour l'amener en ce rond-point, ni de connaître celui-ci pour l'y conduire par un chemin qui ne sera jamais le plus direct. Il n'y faut pas seulement le plan d'un labyrinthe reconstruit, ni même un lot de plans déjà relevés. Il faut avant tout posséder la combinatoire générale qui préside à leur variété sans doute, mais qui, plus utilement encore, nous rend compte des trompe-l'œil, mieux des changements à vue du labyrinthe. Car les uns et les autres ne manquent pas dans cette névrose obsessionnelle, architecture de contrastes, pas encore assez remarqués, et qu'il ne

suffit pas d'attribuer à des formes de façade. Au milieu de tant d'attitudes séductrices, insurgées, impassibles, il faut saisir les angoisses nouées aux performances, les rancunes qui n'empêchent pas les générosités (soutenir que les obsessionnels manquent d'oblativité !), les inconstances mentales qui soutiennent d'infrangibles fidélités. Tout cela bouge de façon solidaire dans une analyse, non sans flétrissements locaux ; le grand charroi reste pourtant.

Et voici donc notre sujet au bout de son rouleau, venu au [193]point de nous jouer un tour de bonneteau assez particulier ; pour ce qu'il révèle d'une structure du désir.

Disons que d'âge mûr, comme on dit comiquement, et d'esprit désabusé, il nous leurrerait volontiers d'une sienne ménopause pour s'excuser d'une impuissance survenue, et accuser la nôtre.

En fait les redistributions de la *libido* ne vont pas sans coûter à certains objets leur poste, même s'il est inamovible.

Bref, il est impuissant avec sa maîtresse, et s'avisant d'user de ses trouvailles sur la fonction du tiers en puissance dans le couple, il lui propose de coucher avec un autre homme, pour voir.

Or si elle reste à la place où l'a installée la névrose et si l'analyse l'y touche, c'est pour l'accord qu'elle a dès longtemps réalisé sans doute aux désirs du patient, mais plus encore aux postulats inconscients qu'ils maintiennent.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que sans désemparer, à savoir la nuit même, elle fait ce rêve, que frais émoulu elle rapporte à notre déconfit.

Elle a un phallus, elle en sent la forme sous son vêtement, ce qui ne l'empêche pas d'avoir aussi un vagin, ni surtout de désirer que ce phallus y vienne.

Notre patient à cette audition retrouve sur-le-champ ses moyens et le démontre brillamment à sa commère.

Quelle interprétation s'indique-t-elle ici ?

On a deviné à la demande que notre patient a faite à sa maîtresse qu'il nous sollicite depuis longtemps d'entériner son homosexualité refoulée.

Effet très vite prévu par Freud de sa découverte de l'inconscient : parmi les demandes régressives, une de fables s'abreuvera des vérités répandues par l'analyse. L'analyse retour d'Amérique a dépassé son attente.

Mais nous sommes restés, on le pense, plutôt revêche sur ce point.

Observons que la rêveuse n'y est pas plus complaisante, puisque son scénario écarte tout coadjuteur. Ce qui guiderait même un novice à seulement se fier au texte, s'il est formé à nos principes.

Nous n'analysons pas son rêve pourtant, mais son effet sur notre patient.

Nous changerions notre conduite à lui faire y lire cette vérité, [194]moins répandue d'être en l'histoire, de notre apport : que le refus de la castration, si quelque chose lui ressemble, est d'abord refus de la castration de l'Autre (de la mère premièrement).

Opinion vraie n'est pas science, et conscience sans science n'est que complicité d'ignorance. Notre science ne se transmet qu'à articuler dans l'occasion le particulier.

Ici l'occasion est unique à montrer la figure que nous énonçons en ces termes : que le désir inconscient est le désir de l'Autre – puisque le rêve est fait pour satisfaire au désir du patient au-delà de sa demande, comme le suggère qu'il y réussisse. De n'être pas un rêve du patient, il peut n'avoir pas moins de prix pour nous, si de ne pas s'adresser à nous comme il se fait de l'analysé, il s'adresse à lui aussi bien que puisse le faire l'analyste.

C'est l'occasion de faire saisir au patient la fonction de signifiant qu'a le phallus dans son désir. Car c'est comme tel qu'opère le phallus dans le rêve pour lui faire retrouver l'usage de l'organe qu'il représente, comme nous allons le démontrer par la place que vise le rêve dans la structure où son désir est pris.

Outre ce que la femme a rêvé, il y a qu'elle lui en parle. Si dans ce discours elle se présente comme ayant un phallus, est-ce là tout ce par quoi lui est rendue sa valeur érotique ? D'avoir un phallus en effet ne suffit pas à lui restituer une position d'objet qui l'approprie à un fantasme, d'où notre patient comme obsessionnel puisse maintenir son désir dans un impossible qui préserve ses conditions de métonymie.

Celles-ci commandent en ses choix un jeu d'échappe que l'analyse a dérangé, mais que la femme ici restaure d'une ruse, dont la rudesse cache un raffinement bien fait pour illustrer la science incluse dans l'inconscient.

Car pour notre patient, ce phallus, rien ne sert de l'avoir, puisque son désir est de l'être. Et le désir de la femme ici le cède au sien, en lui montrant ce qu'elle n'a pas.

L'observation tout-venant fera toujours grand cas de l'annonce d'une mère castratrice, pour peu qu'y prête l'anamnèse. Elle s'étale ici comme de juste.

On croit dès lors avoir tout dit. Mais nous n'avons rien à en faire dans l'interprétation, où l'invoquer ne mènerait pas loin, sauf à remettre le patient au point même où il se fauflle entre un désir et son mépris : assurément le mépris de sa mère [(195)]acariâtre à décrier le désir trop ardent dont son père lui a légué l'image.

Mais ce serait moins lui en apprendre que ce que lui *dit* sa maîtresse : que dans son rêve ce phallus, de l'avoir ne l'en laissait pas moins le désirer. En quoi c'est son propre manque à être qui s'est trouvé touché.

Manque qui provient d'un exode : son être est toujours ailleurs. Il l'a « mis à gauche », peut-on dire. Le disons-nous pour motiver la difficulté du désir ? – Plutôt, que le désir soit de difficulté.

Ne nous laissons donc pas tromper à cette garantie que le sujet reçoit de ce que la rêveuse ait un phallus, qu'elle n'aura pas à le lui prendre, – fût-ce pour y pointer doctement que c'est là une garantie trop forte pour n'être pas fragile.

Car c'est justement méconnaître que cette garantie n'exigerait pas tant de poids, si elle ne devait s'imprimer dans un signe, et que c'est à montrer ce signe comme tel, de le faire apparaître là où il ne peut être, qu'elle prend son effet.

La condition du désir qui retient éminemment l'obsessionnel, c'est la marque même dont il le trouve gâté, de l'origine de son objet : la contrebande.

Mode de la grâce singulier de ne se figurer que du déni de la nature. Une faveur s'y cache qui chez notre sujet fait toujours antichambre. Et c'est à la congédier qu'il la laissera un jour entrer.

14. L'importance de préserver la place du désir dans la direction de la cure nécessite qu'on oriente cette place par rapport aux effets de la demande, seuls conçus actuellement au principe du pouvoir de la cure.

Que l'acte génital en effet ait à trouver sa place dans l'articulation inconsciente du désir, c'est là la découverte de l'analyse, et c'est précisément en quoi on n'a jamais songé à y céder à l'illusion du patient que faclliter sa demande pour la satisfaction du besoin, arrangerait en rien son affaire. (Encore moins de l'autoriser du classique : *coïtus normalis dosim repetatur*).

Pourquoi pense-t-on différemment à croire plus essentiel pour le progrès de la cure, d'opérer en quoi que ce soit sur d'autres demandes, sous le prétexte que celles-ci seraient régressives ?

Repartons une fois de plus de ceci que c'est d'abord pour le sujet que sa parole est un message, parce qu'elle se produit au lieu de l'Autre. Que de ce fait sa demande même en provienne [196]et soit libellée comme telle, ce n'est pas seulement qu'elle soit soumise au code de l'Autre. C'est que c'est de ce lieu de l'Autre (voire de son temps) qu'elle est datée.

Comme il se lit clairement dans la parole la plus librement donnée par le sujet. À sa femme ou à son maître, pour qu'ils reçoivent sa foi, c'est d'un tu es… (l'une ou bien l'autre) qu'il les invoque, sans déclarer ce qu'il est, lui, autrement qu'à murmurer contre lui-même un ordre de meurtre que l'équivoque du français porte à l'oreille.

Le désir, pour transparaître toujours comme on le voit ici dans la demande, n'en est pas moins au delà. Il est aussi en deçà d'une autre demande où le sujet, se répercutant au lieu de l'autre, effacerait moins sa dépendance par un accord de retour qu'il ne fixerait l'être même qu'il vient y proposer.

Ceci veut dire que c'est d'une parole qui lèverait la marque que le sujet reçoit de son propos, que seulement pourrait être reçue l'absolution qui le rendrait à son désir.

Mais le désir n'est rien d'autre que l'impossibilité de cette parole, qui de répondre à la première ne peut que redoubler sa marque en consommant cette refente (*Spaltung*) que le sujet subit de n'être sujet qu'en tant qu'il parle.

(Ce que symbolise la barre oblique de noble bâtardise dont nous affectons l'S du sujet pour le noter d'être ce sujet-là : S) [15]

La régression qu'on met au premier plan dans l'analyse (régression temporelle sans doute, mais à condition de préciser qu'il s'agit du temps de la remémoration), ne porte que sur les signifiants (oraux, anaux, etc.) de la demande et n'intéresse la pulsion correspondante qu'à travers eux.

Réduire cette demande à sa place, peut opérer sur le désir une apparence de réduction par l'allègement du besoin.

Mais ce n'est là plutôt qu'effet de la lourdeur de l'analyste. Car si les signifiants de la demande ont soutenu les frustrations où le désir s'est fixé *(Fixierung* de Freud), ce n'est qu'à leur place que le désir est assujettissant.

Qu'elle se veuille frustrante ou gratifiante, toute réponse à [(197)]la demande dans l'analyse, y ramène le transfert à la suggestion.

Il y a entre transfert et suggestion, c'est là la découverte de Freud, un rapport, c'est que le transfert est aussi une suggestion, mais une suggestion qui ne s'exerce qu'à partir de la demande d'amour, qui n'est demande d'aucun besoin. Que cette demande ne se constitue comme telle qu'en tant que le sujet est le sujet du signifiant, c'est là ce qui permet d'en mésuser en la ramenant aux besoins auxquels ces signifiants sont empruntés, ce à quoi les psychanalystes, nous le voyons, ne manquent pas.

Mais il ne faut pas confondre l'identification au signifiant tout-puissant de la demande, dont nous avons déjà parlé, et l'identification à l'objet de la demande d'amour. Celle-ci est bien aussi une régression, Freud y insiste, quand il en fait le

---

[15]. *Cf.* le (S <>D) <*sic*> et le (S<>a) <*sic*> de notre graphe, paru en extrait de notre séminaire, dans le *Bulletin de psychologie* 171-XIII-5 du 5 janvier 1960, par les soins de J.-B. LEFEVRE-PONTALIS. Le signe <> consigne les relations enveloppement-développement-conjonction-disjonction. Les liaisons qu'il signifie en ces deux parenthèses permettent de lire l'S barré : S en *fading* dans la coupure de la demande ; S en *fading* devant l'objet du désir. Soit nommément la pulsion et le fantasme.

deuxième mode d'identification, qu'il distingue dans sa deuxième topique en écrivant : *Psychologie des masses et analyse du Moi*. Mais c'est une autre régression.

Là est l'*exit* qui permet qu'on sorte de la suggestion. L'identification à l'objet comme régression, parce qu'elle part de la demande d'amour, ouvre la séquence du transfert (l'ouvre, et non pas la ferme), soit la voie où pourront être dénoncées les identifications qui en stoppant cette régression, la scandent.

Mais cette régression ne dépend pas plus du besoin dans la demande que le désir sadique n'est expliqué par la demande anale, car croire que le scybale est un objet nocif en lui-même, est seulement un leurre ordinaire de la compréhension. (J'entends ici compréhension au sens néfaste où il a pris sa cote de Jaspers. « Vous comprenez : – », exorde par où croit en imposer à qui ne comprend rien, celui qui n'a rien à lui donner à comprendre). Mais la demande d'être une merde, voilà qui rend préférable qu'on se mette un peu de biais, quand le sujet s'y découvre. Malheur de l'être, évoqué plus haut.

Qui ne sait pas pousser ses analyses didactiques jusqu'à ce virage où s'avère avec tremblement que toutes les demandes qui se sont articulées dans l'analyse, et plus que tout autre celle qui fut à son principe, de devenir analyste, et qui vient alors à échéance, n'étaient que transferts destinés à maintenir en place un désir instable ou douteux en sa problématique, – celui-là ne sait rien de ce qu'il faut obtenir du sujet pour qu'il puisse assurer la direction d'une analyse, ou seulement y faire une interprétation à bon escient.

(198)Ces considérations nous confirment qu'il est naturel d'analyser le transfert. Car le transfert en lui-même est déjà analyse de la suggestion, en tant qu'il place le sujet à l'endroit de sa demande dans une position qu'il ne tient que de son désir.

C'est seulement pour le maintien de ce cadre du transfert que la frustration doit prévaloir sur la gratification.

La résistance du sujet quand elle s'oppose à la suggestion, n'est que désir de maintenir son désir. Comme telle, il faudrait la mettre au rang du transfert positif,

puisque c'est le désir qui maintient la direction de l'analyse, hors des effets de la demande.

Ces propositions, on le voit, changent quelque chose aux opinions reçues en la matière. Qu'elles donnent à penser qu'il n'y a maldonne quelque part, et nous aurons atteint notre but.

16. Ici se placent quelques remarques sur la formation des symptômes.

Freud, depuis son étude démonstrative des phénomènes subjectifs : rêves, lapsus et mots d'esprit, dont il nous a dit formellement qu'ils leur sont structuralement identiques (mais bien entendu tout cela est pour nos savants trop au-dessous de l'expérience qu'ils ont acquise – dans quelles voies ! – pour qu'ils songent même à y revenir) –, Freud donc l'a souligné cent fois : les symptômes sont surdéterminés. Pour le palotin, employé au quotidien battage qui nous promet pour demain la réduction de l'analyse à ses bases biologiques, ceci va tout seul ; c'est si commode à proférer. qu'il ne l'entend même pas. Mais encore ?

Laissons de côté mes remarques sur le fait que la surdétermination n'est strictement concevable que dans la structure du langage. Dans les symptômes névrotiques, qu'est-ce à dire ?

Cela veut dire qu'aux effets qui répondent chez un sujet à une demande déterminée, vont interférer ceux d'une position par rapport à l'autre (à l'autre, ici son semblable) qu'il soutient en tant que sujet.

« Qu'il soutient en tant que sujet », veut dire que le langage lui permet de se considérer comme le machiniste, voire le metteur en scène de toute la capture imaginaire dont il ne serait autrement que la marionnette vivante.

Le fantasme est l'illustration même de cette possibilité originale. C'est pourquoi toute tentation de le réduire à l'imagination [199]faute d'avouer son échec, est un contresens permanent, contresens dont l'école kleinienne qui a poussé ici fort loin les choses, ne sort pas, faute d'entrevoir même la catégorie du signifiant.

Cependant, une fois définie comme image mise en fonction dans la structure signifiante, la notion de fantasme inconscient ne fait plus de difficulté.

Disons que le fantasme, dans son usage fondamental, est ce par quoi le sujet se soutient au niveau de son désir évanouissant, évanouissant pour autant que la satisfaction même de la demande lui dérobe son objet.

Oh ! mais ces névrosés, quels délicats et comment faire ? Ils sont incompréhensibles, ces gens-là, parole de père de famille.

C'est justement ce qu'on a dit depuis longtemps, depuis toujours, et les analystes en sont encore là. Le benêt appelle cela l'irrationnel, ne s'étant même pas aperçu que la découverte de Freud s'homologue à tenir d'abord pour certain, ce qui jette bas d'emblée notre exégèse, que le réel est rationnel, et puis à constater que le rationnel est réel. Moyennant quoi il peut articuler que ce qui se présente de peu raisonnable dans le désir est un effet du passage du rationnel en tant que réel, c'est-à-dire du langage, dans le réel, en tant que le rationnel y a déjà tracé sa circonvallation.

Car le paradoxe du désir n'est pas le privilège du névrosé, mais c'est plutôt qu'il tienne compte de l'existence du paradoxe dans sa façon de l'affronter. Ceci ne le classe pas si mal dans l'ordre de la dignité humaine, et ne fait pas honneur aux analystes médiocres (ceci n'est pas une appréciation, mais un idéal formulé dans un vœu formel des intéressés), qui sur ce point n'atteignent pas à cette dignité : surprenante distance qu'ont toujours notée à mots couverts les analystes… autres, sans qu'on sache comment distinguer ceux-ci, puisqu'eux n'auraient jamais songé à le faire d'eux-mêmes, s'ils n'avaient eu d'abord à s'opposer au dévoiement des premiers.

17. C'est donc la position du névrosé à l'endroit du désir, disons pour abréger le fantasme, qui vient marquer de sa présence la réponse du sujet à la demande, autrement dit la signification de son besoin.

Mais ce fantasme n'a rien à faire avec la signification dans laquelle il interfère. Cette signification en effet provient de [(200)]l'Autre en tant que de lui dépend que la demande soit exaucée. Mais le fantasme n'arrive là que de se trouver sur la voie de

retour d'un circuit plus large, celui qui portant la demande jusqu'aux limites de l'être, fait s'interroger le sujet sur le manque où il s'apparaît comme désir.

Il est incroyable que certains traits pourtant criants depuis toujours de l'action de l'homme comme telle, n'aient pas été ici mis en lumière par l'analyse. Nous voulons parler de ce par quoi cette action de l'homme est la geste qui prend appui sur sa chanson. Cette face d'exploit, de performance, d'issue étranglée par le symbole, ce qui la fait donc symbolique (mais non pas au sens aliénant que ce terme dénote vulgairement), ce pour quoi enfin l'on parle de passage à l'acte, ce Rubicon dont le désir propre est toujours camouflé dans l'histoire au bénéfice de son succès, tout cela auquel l'expérience de ce que l'analyste appelle l'*acting out*, lui donne un accès quasi expérimental, puisqu'il en tient tout l'artifice, l'analyste le rabaisse au mieux à une rechute du sujet, au pire à une faute du thérapeute.

On est stupéfait de cette fausse honte de l'analyste devant l'action, où se dissimule sans doute une vraie : celle qu'il a d'une action, la sienne, l'une parmi les plus hautes, quand elle descend à l'abjection.

Car enfin qu'est-ce d'autre, quand l'analyste s'interpose pour dégrader le message de transfert qu'il est là pour interpréter, en une fallacieuse signification du réel qui n'est que mystification.

Car le point où l'analyste d'aujourd'hui prétend saisir le transfert, est cet écart qu'il définit entre le fantasme et la réponse dite adaptée. Adaptée à quoi sinon à la demande de l'Autre, et en quoi cette demande aurait-elle plus ou moins de consistance que la réponse obtenue, s'il ne se croyait autorisé à dénier toute valeur au fantasme dans la mesure qu'il prend de sa propre réalité ?

Ici la voie même par où il procède, le trahit, quand il lui faut par cette voie s'introduire dans le fantasme et s'offrir en hostie imaginaire à des fictions où prolifère un désir abruti, Ulysse inattendu qui se donne en pâture pour que prospère la porcherie de Circé.

Et qu'on ne dise pas qu'ici je diffame quiconque, car c'est [201]le point précis où ceux qui ne peuvent autrement articuler leur pratique, s'inquiètent eux-mêmes et s'interrogent : les fantasmes, n'est-ce pas là où nous fournissons au sujet la gratification où s'enlise l'analyse ? Voilà la question qu'ils se répètent avec l'insistance sans issue d'un tourment de l'inconscient.

18. C'est ainsi qu'au mieux l'analyste d'aujourd'hui laisse son patient au point d'identification purement imaginaire dont l'hystérique reste captif, pour ce que son fantasme en implique l'engluement.

Soit ce point même dont Freud dans toute la première partie de sa carrière, voulait le tirer trop vite en forçant l'appel de l'amour sur l'objet de l'identification (pour Élisabeth von R…, son beau-frère [5] ; pour Dora, M. K… ; pour la jeune homosexuelle du cas d'homosexualité féminine, il voit mieux, mais achoppe à se tenir pour visé dans le réel par le transfert négatif).

Il faut le chapitre de *Psychologie des masses et analyse du Moi* sur « l'identification », pour que Freud distingue nettement ce troisième mode d'identification que conditionne sa fonction de soutien du désir et que spécifie donc l'indifférence de son objet.

Mais nos psychanalystes insistent : cet objet indifférent, c'est la substance de l'objet, mangez mon corps, buvez mon sang (l'évocation profanante est de leur plume). Le mystère de la rédemption de l'analysé, est dans cette effusion imaginaire, dont l'analyste est l'oblat.

Comment le Moi dont ils prétendent ici s'aider, ne tomberait-il pas en effet sous le coup de l'aliénation renforcée à laquelle ils induisent le sujet ? Les psychologues ont toujours su dès avant Freud, s'ils ne l'ont pas dit en ces termes, que si le désir est la métonymie du manque à être, le Moi est la métonymie du désir.

C'est ainsi que s'opère l'identification terminale dont les analystes se font gloire.

Si c'est du Moi ou du Surmoi de leur patient qu'il s'agit, ils hésitent ou bien plutôt, c'est le cas de le dire, ils n'en ont cure, mais ce à quoi le patient s'identifie, c'est leur Moi fort.

Freud a fort bien prévu ce résultat dans l'article à l'instant cité, en montrant le rôle d'idéal que peut prendre l'objet le plus insignifiant dans la genèse du meneur.

(202)Ce n'est pas en vain que la psychologie analytique s'oriente de plus en plus vers la psychologie du groupe, voire vers la psychothérapie du même nom.

Observons-en les effets dans le groupe analytique lui-même. Il n'est pas vrai que les analysés au titre didactique se conforment à l'image de leur analyste, à quelque niveau qu'on veuille la saisir. C'est bien plutôt entre eux que les analysés d'un même analyste sont liés par un trait qui peut être tout à fait secondaire dans l'économie de chacun, mais où se signe l'insuffisance de l'analyste au regard de son travail.

C'est ainsi que celui pour qui le problème du désir se réduit à la levée du voile de la peur, laisse enveloppés dans ce linceul, tous ceux qu'il a conduits.

19. Nous voici donc au principe malin de ce pouvoir toujours ouvert à une direction aveugle. C'est le pouvoir de faire le bien, aucun pouvoir n'a d'autre fin, et c'est pourquoi le pouvoir n'a pas de fin. Mais ici il s'agit d'autre chose, il s'agit de la vérité, de la seule, de la vérité sur les effets de la vérité. Dès qu'Œdipe s'est engagé dans cette voie, il a déjà renoncé au pouvoir.

Où va donc la direction de la cure ? Peut-être suffirait-il d'interroger ses moyens pour la définir dans sa rectitude.

Remarquons :

1) Que la parole y a tous les pouvoirs ; les pouvoirs spéciaux de la cure ;

2) Qu'on est bien loin par la règle de diriger le sujet vers la parole pleine, ni vers le discours cohérent, mais qu'on le laisse libre de s'y essayer ;

3) Que cette liberté est ce qu'il tolère le plus mal ;

4) Que la demande est proprement ce qui est mis entre parenthèses dans l'analyse, étant exclu que l'analyste en satisfasse aucune ;

5) Qu'aucun obstacle n'étant mis à l'aveu du désir, c'est vers là que le sujet est dirigé et même canalisé ;

6) Que la résistance à cet aveu, en dernière analyse, ne peut tenir ici à rien que l'incompatibilité du désir avec la parole.

Propositions dont il se trouvera peut-être encore certains, et même dans mon audience ordinaire, pour s'étonner de les trouver dans mon discours.

(203)On sent ici la tentation brûlante que doit être pour l'analyste de répondre si peu que ce soit à la demande.

Bien plus, comment empêcher le sujet de ne pas lui attribuer cette réponse, sous la forme de la demande de guérir, et conformément à l'horizon d'un discours qu'il lui impute avec d'autant plus de droit que notre autorité l'a assumé à tort et à travers.

Qui nous débarrassera désormais de cette tunique de Nessus que nous nous sommes à nous-mêmes tissée : l'analyse répond à tous les desiderata de la demande, et par des normes diffusées ? Qui balaiera cet énorme fumier des écuries d'Augias, la littérature analytique ?

À quel silence doit s'obliger maintenant l'analyste pour dégager au-dessus de ce marécage le doigt levé du *Saint Jean* de Léonard, pour que l'interprétation retrouve l'horizon déshabité de l'être où doit se déployer sa vertu allusive ?

20. Puisqu'il s'agit de prendre le désir, et qu'il ne peut se prendre qu'à la lettre, puisque ce sont les rets de la lettre qui déterminent, surdéterminent sa place d'oiseau céleste, comment ne pas exiger de l'oiseleur qu'il soit d'abord un lettré ?

La part « littéraire » dans l'œuvre de Freud, pour un professeur de littérature à Zurich qui a commencé de l'épeler, qui a parmi nous tenté d'en articuler l'importance ?

Ceci n'est qu'indication. Allons plus loin. Questionnons ce qu'il doit en être de l'analyste (de « l'être » de l'analyste), quant à son propre désir.

Qui aura la naïveté encore de s'en tenir, quant à Freud, à cette figure de bourgeois rangé de Vienne, qui stupéfia son visiteur André Breton de ne s'auréoler d'aucune hantise de Ménades ? Maintenant que nous n'en avons plus que l'œuvre, n'y reconnaîtrons-nous pas un fleuve de feu, qui ne doit rien à la rivière artificielle de François Mauriac ?

Qui mieux que lui avouant ses rêves, a su filer la corde où glisse l'anneau qui nous unit à l'être, et faire luire entre les mains fermées qui se le passent au jeu du furet de la passion humaine, son bref éclat ?

Qui a grondé comme cet homme de cabinet contre l'accaparement de la jouissance par ceux qui accumulent sur les épaules des autres les charges du besoin ?

Qui a interrogé aussi intrépidement que ce clinicien attaché au terre-à-terre de la souffrance, la vie sur son sens, et non pour [201]dire qu'elle n'en a pas, façon commode de s'en laver les mains, mais qu'elle n'en a qu'un, où le désir est porté par la mort ?

Homme de désir, d'un désir qu'il a suivi contre son gré dans les chemins où il se mire dans le sentir, le dominer et le savoir, mais dont il a su dévoiler, lui seul, comme un initié aux défunts mystères, le signifiant sans pair : ce phallus dont le recevoir et le donner sont pour le névrosé également impossibles, soit qu'il sache que l'Autre ne l'a pas, ou bien qu'il l'a, parce que dans les deux cas son désir est ailleurs : c'est de l'être, et qu'il faut que l'homme, mâle ou femelle, accepte de l'avoir et de ne pas l'avoir, à partir de la découverte qu'il ne l'est pas.

Ici s'inscrit cette *Spaltung* dernière par où le sujet s'articule au Logos, et sur quoi Freud commençant d'écrire [12], nous donnait à la pointe ultime d'une œuvre aux dimensions de l'être, la solution de l'analyse « infinie », quand sa mort y mit le mot Rien.

AVERTISSEMENT ET REFERENCES

Ce rapport est un morceau choisi de notre enseignement. Notre discours au Congrès et les réponses qu'il a reçues, l'ont replacé dans sa suite. Nous y avons présenté un graphe qui articule précisément les directions ici proposées pour le champ de l'analyse et pour sa manœuvre.

Nous donnons ici, classées par ordre alphabétique d'auteurs, les références auxquelles notre texte renvoie par les numéros placés entre crochets. Nous usons des abréviations suivantes :

G.W. : Gesammelte Werke, de Freud ; édités par Imago publishing de Londres. Le chiffre romain qui suit indique le volume.

S.E. : Standard edition, de leur traduction anglaise, éditée par Hogarth Press de Londres. Même remarque.

I.J.P. : International Journal of Psychanalysis.

The P.Q. : The Psychoanalytic Quarterly.

La P.D.A. : un ouvrage intitulé : *La psychanalyse d'aujourd'hui*, paru aux P.U.F., auquel nous ne nous rapportons que pour la simplicité naïve où s'y présente la tendance à dégrader dans la psychanalyse la direction de la cure et les principes de son pouvoir. Travail de diffusion à l'extérieur sans doute, mais aussi, à l'intérieur, d'obstruction. Nous ne citerons donc pas les auteurs qui n'interviennent ici par nulle contribution proprement scientifique.

[1] Abraham (Karl) – Die psychosexuellen Differenzen der Hysterie und der Dementia praecox (1er Cong. inter. de Psychanalyse, Salzburg. (205)26 avril 1908), *in Centralblatt für Nervenheilkunde und Psychiatrie,* 2e cah. de julllet 1908, Neue Folge, Bd. 19, pp. 521-533, et in *Klinische Beiträge zur Psychoanalyse* (Int. Psych. Verlag, Leipzig-Wien-Zurich 1921). – The psycho-sexual différences between Hysteria und dementia praecox, in Selected Papers, de *Hogarth Press*, pp. 64-79.

[2] Devereux (Georges) – Some criteria for the timing of confrontations and interpretations, avr. 1950, in I.J.P., XXXII, (Janv. 1951), pp. 19-24.

[3] Ferenczi (Sandor) – Introjektion und Ubertragung, 1909, in *Jahrbuch für psychoanalytische Forschungen,* I, pp. 422-457. – Introjection and transference, in *Sex in psychoanalysis*, de Basic Books, N.Y., pp. 35-93.

[4] Freud (Anna) – Das Ich und die Abwehrmechanismen, 1936, *in* chap. IV : Die Abwehrmechanismen. *Cf.* Versuch einer Chronologie, pp. 60-63 (*Intern. psychoanal.* Verlag, Wien, 1936).

[5] Freud (Sigmund) – Studien über Hysterie, 1895, *G.W.*, I, Fall Elisabeth von R…, pp. 196-251, sp. pp. 125-127. – Studies on Hysterla, *S.E.,* II, 158-160.

[6] Freud (Sigmund) – Die Traumdeutung, *G. W.*, II-III. *Cf. in* chap. IV : Die Traumentstellung, pp. 152-156, p. 157 et pp. 163-168. Kern unseres Wesens, p. 609. – The interpretation of dreams, *S.E.*, IV, chap. IV : Distortion in dreams pp. 146-150, p. 151 et pp. 157-162 et p. 603.

[7] Freud (Sigmund) – Bruchstück einer Hysterie-Analyse (Dora), fini le 24 janv. 1901 (*cf.* la lettre 140 de Aus den Anfängen, la correspondance avec Fliess publiée à Londres) : *G. W.*, V, *cf.* pp. 194-195. – A case of hysteria, *S.E.*, VII, pp. 35-36.

[8] Freud (Sigmund) – Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose, 1909, *G.W.*, VII. *Cf. in* I. *d*) Die Einführung ins Verständnis der Kur (L'introduction à l'intelligence de la cure), pp. 402-404, et la note des pp. 404-405, puis : I. *f*) Die Krankheitsveranlassung, soit : l'interprétation de Freud décisive, sur ce que nous traduirions par : le sujet de la maladie, et I. *g*) Der Vaterkomplex und die Lösung der Rattenidee, soit pp. 417-438. – Notes upon a case of obsessional neurosis, *S.E.*, X. *Cf. in* I. *d*) Initiation into the nature of the treatment, pp. 178-181 et la note p. 181. uis : I. *f*) The precipitating cause of the illness, et *g*) The father complex and the solution of the rat idea, pp. 195-220.

[9) Freud (Sigmund) – Jenseits des Lustprinzips, 1920, *G. W.*, XIII : *cf.* s'il en est encore besoin, les pp. 11-14 du chap. II – Beyond the pleasure principle, *S.E.*, v. XVIII, pp. 14-16.

[10] Freud (Sigmund) – Massenpsychologie und Ich-Analyse, 1921, *G.W.*, XIII. Le chap. VII : « Die Identifizierung », sp. p. 116-118. – Group psychology and the analysis of the ego, *S.E.*, XVIII, pp. 106-108.

[11] Freud (Sigmund) – Die endliche und die unendliche Analyse, 1937. *G.W.*, XVI, pp. 59-99, traduit sous le titre de : Analyse terminée (!) et analyse interminable (!!) – les points d'exclamation de

nous visent les standards pratiqués dans la traduction en français des œuvres de Freud. Nous signalons celle-ci parce que, pour l'édition des *G.W.*, XVI[e] volume paru en 1950, elle n'existe pas, *cf.* p. 280), in *Rev. franc. Psychan.,* XI, 1939, n° 1, pp. 3-38.

(206)[12] Freud (Sigmund) – Die Ichspaltung im Abwehrvorgang, *G. W.*, XVII, Schriften aus dem Nachlass, pp. 58-62. Date du manuscrit : 2 janv. 1938 (inachevé). – Splitting of the ego in the defensive process, *Collected papers*, V, 32, pp. 372-375.

[13] Glover (Edward) – The therapeutic effect of inexact interpretation : a contribution to the theory of suggestion *in I.J.P.*, XII, 4 (Oct. 1931) : pp. 399-411.

[14] – Hartmann, Kris and Loewenstein – Leurs publications en team, in *The psychoanalytic study of the child*, depuis 1946.

[15] – Kris (Ernst) – Ego psychology and interpretation in psychoanalytic therapy, *the P.Q.*, XX, n° 1, janv. 1951, pp. 21-25.

[16] – Lacan (Jacques) – Notre rapport de Rome, 26-27 sept. 1953 : Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, in *La psychanalyse*, vol. 1 (P.U.F.).

[17] – Lacan (Jacques) – L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud, 9 mai 1957, in *La psychanalyse*, vol. 3, pp. 47-81 (P.U.F.).

[18] Lagache (Daniel) – Le problème. du transfert (Rapport de la XIVe Conférence des Psychanalystes de Langue française,1[er] nov. 1951), in *Rev. Franç. Psychan.*, t. XVI, 1952, n° 1-2, pp. 5-115

[19] – Leclaire (Serge) – À la recherche des principes d'une psychothérapie des psychoses (Congrès de Bonneval, 15 avril 1957), in *L'évolution psychiatrique, 1958,* fasc. 2, pp. 377-419.

[20] – Macalpine (Ida) – The development of the transference., in *The P.Q.*, XIX, n° 4, oct. 1950., pp. 500-539, spécialement pp. 502-508 et pp. 522-528.

[21] – *La P.D.A.*, pp. 51-52 (sur « prégénitaux » et « génitaux »), passim (sur le renforcement du Moi et sa méthode), p. 102 (sur la distance à l'objet, principe de la méthode d'une cure).

[22] – *La P.D.A. Cf.* Successivement p. 133 (rééducation émotionnelle), p. 133 (opposition de la P.D.A. à Freud sur l'importance primordiale de la relation à deux), p. 132 (la guérison « par le dedans »), p. 135 (ce qui importe… ce n'est pas tant ce que l'analyste dit ou fait que ce qu'il est), et p.136, etc., passim, et encore p. 162 (sur le congé de la fin du traitement), p. 149 (sur le rêve).

[23] – R L. – Perversion sexuelle transitoire au cours d'un traitement psychanalytique, in *Bulletin d'activités de l'Association des Psychanalystes de Belgique*, n° 25, pp.1-17 – 118, rue Froissart, Bruxelles.

[24] – Sharpe (Ella) – Technique of psychoanalysis, in *Coll. Papers*, de Hogarth Press. *Cf.* p. 81 (sur le besoin de justifier son existence) ; pp. 12-14 (sur les connaissances et les techniques exigibles de l'analyste).

[25] – Schmideberg (Melitta) – Intellektuelle Hemmung und Ess-störung. *Zeitschrift für psa. Pädagogik*. VIII,1934.

[26] – Williams (J.D.) – The compleat strategyst, The Rand Series, McGraw-Hill Book Company,Inc., New-York ; Toronto, London.

[27] – Winnicott.(D.W.) – Transitional object and transitional phenomena, 15 juin 1951, in *I.J.P.*,v. XXXIV, 1953, p. 11, pp. 29-97. Traduit dans *La psychanalyse*, vol. 5, pp. 21-41, P.U.F.

Il s'agit d'une intervention de J. Lacan à la suite de l'exposé que fit Serge Leclaire sur « L'obsessionnel et son désir » le 25 Novembre 1958 dans le cadre du groupe de L'évolution psychiatrique, et qui furent publiés dans la revue du même nom : 1959, fascicule III, pp. 401-411.

(409) *Discussion :*

Pr. SARRO (de Barcelone) – J'ai été très intéressé par la conférence que je viens d'entendre et j'ai trouvé, que M. Leclaire avait admirablement montré comment l'enfant obsessionnel incarne et demande à réaliser le désir de sa mère. Peut-être ceux qui ont l'habitude de la langue espagnole peuvent-ils mieux comprendre, puisque c'est le même verbe (querer) qui désigne les profondes relations qui existent entre le désir, le vouloir et l'amour.

Dr Henri EY – L'analyse existentielle de l'obsédé ou comme dit M. Leclaire de l'obsessionnel, dévoile une vocation de martyr. Et à l'origine de cet appel ou de cette demande essentiellement ambiguë d'un désir insatiable qui paraît vouloir être satisfait et ne peut *absolument* pas vouloir l'être, le psychanalyste découvre le nœud qui lie l'obsédé à sa mère et rend impossible l'amour. Je crains cependant que la sempiternelle relation avec l'image de la mère, en voulant tout expliquer n'explique plus rien. Tout cela nous a été brillamment exposé dans le style commun à Lacan et *à* ses élèves et dans le style propre à M. Leclaire qui sait si bien amalgamer les subtilités des marivaudages inconscients aux prodiges que rencontre Alice au Pays des merveilles. Peut-être dans ce souci de joindre dans sa poésie la préciosité raffinée à l'humour baroque, M. Leclaire aurait-il pu ajouter que son « Philon » n'est rien qu'un « Philomène », puisque son désir ne peut se tendre vers aucun objet et que son appel reste sans voix, car il n'est pas et ne peut être « aimant » ou « amant » pour être resté trop irrémédiablement un *aimé*. Pour lui l'amour ne se donne ni ne se prend, il se subit comme un martyre où se consume son impossible ardeur.

Mais pour si justifiées que soient ces analyses, si nécessaires qu'elles soient pour dénouer le nœud névrotique, je dois dire pour me faire ici l'avocat du diable, que je ne puis m'empêcher de penser (comme à une obsession) au pourquoi et au comment de cette maladie du désir qu'est toute névrose.

Dr LACAN – J'exprime à Serge Leclaire mon approbation et ma reconnaissance pour son travail fructueux pour tous.

Une lumière mesurée aux dimensions d'un cas ne saurait être mieux répartie sur ses particularités. C'est comme telles, et conformément à la nature [410]de la psychanalyse, que celles-ci nous portent à la signification universelle du désir.

Reste la délimitation clinique du cas qui nous fait regretter une fois de plus que la névrose obsessionnelle n'ait pas été encore, comme elle mérite, segmentée, voire démembrée.

S'il en résulte un moindre éclairage d'un ressort essentiel du jeu du désir chez l'obsessionnel, nommément qu'il s'évanouisse à mesure même qu'il s'approche de son objet, on ne peut dire que M. Leclaire ne l'ait pas mentionné, non plus qu'au terme de son exposé, ce qu'il a si fortement articulé ailleurs, de l'instance de la mort en ce désir.

Il ne pouvait devant le public qui était le sien ce soir, plus marquer ce qu'il voulait rendre compréhensible, conformément à l'enseignement où il se rattache, d'une structure. C'est de mettre en évidence la structure qui soutient les rapports du désir, du vouloir et de la demande, que son exposé marque un pas sur l'usage confus où ils sont habituellement mêlés, tant dans le compte rendu que dans la manœuvre analytique. Et c'est en cela aussi que le reproche qu'Henri Ey lui a fait de se référer encore à la sempiternelle relation à la mère, est immérité.

Cette structure pourtant ne se motive que des rapports radicaux du sujet au signifiant, que Serge Leclaire ne pouvait ici qu'élider.

Pour ce que le Professeur Sarró remarque si justement du moindre intérêt porté aux *Triebe* dans l'analyse, je ne puis que mentionner combien surprenante paraît encore aux esprits même les plus avertis, la découverte à quoi une enquête de vocabulaire peut les conduire : de ce que Freud ne parle jamais d'instinct, mais seulement de *Triebe.*

Le *Trieb,* en tant que distinct de la motion instinctuelle, c'est en effet sa coalescence au signifiant qui le spécifie. Et c'est là ce qui, malgré les formulations les moins ambiguës de Freud, n'est pas encore élaboré.

Trieb, désir, vouloir, voilà la triade à propos de quoi, l'illustrant de la déclaration d'amour à l'espagnole, le Professeur Ramon Sarró, nous suggère que la réduction progressive de la thématique du désir serait la voie normale où prend vigueur un choix de l'objet, qui comporterait la plénitude d'une satisfaction du sujet, et s'avérerait conforme à la vocation monogamique.

Je ne puis sur ce point que m'opposer au rêve moralisant qui paraît depuis quelque temps dans la psychanalyse légitimer cette perspective idéale. Rien n'est plus contraire à l'expérience des siècles, et plus encore à l'expérience que la psychanalyse conditionne.

Car c'est justement la psychanalyse qui nous permet de justifier pourquoi il en est autrement.

C'est pour des raisons de structure que le désir de l'homme est marqué d'aberration, qu'il a ce trait de mirage qu'il doit à la forme du fantasme, [411]et plus radicalement à ce qu'il joue le rôle de la métonymie dans un rapport à l'être qui ne peut s'achever qu'au point où le sujet y fait défaut. Tous les « ravalements de la vie amoureuse » ne sont que le reflet lointain d'un manque dernier : d'une limite infranchissable que rencontre la créature quand elle se voue dans la parole.

Avant de paraître dans les Écrits, *ce texte fut publié par la revue* La psychanalyse, *1960, n° 5, « Essais critiques », pp. 1-20.*

> And bring him out that is but woman's son
> Can trace me in the tedious way of art
> And hold me pace in deep experiments.
> (Henri IV, 1re partie-III-I,45-47.)

(1)Loin de la pompe funéraire où notre collègue disparu a été honoré selon son rang, nous lui vouerons ici le mémorial de notre solidarité dans le travail analytique.

Si c'est l'hommage qui convient à la position de notre groupe, nous n'éliderons pas l'émotion qui se lève en nous du souvenir de relations plus personnelles.

Pour les ponctuer en trois moments, dont la contingence reflète un homme très divers en sa vivacité : l'impériosité sans ménagement pour le nouveau que nous étions à Marienbad, soit au dernier de nos conciles avant que le vide ne vint frapper l'aire viennoise, rapport épidermique dont la pointe s'avoue encore après la guerre en l'un de nos écrits ; – la familiarité, d'une visite au Plat à Elsted, où parmi les lettres de Freud étalées sur une immense table pour le premier volume de la biographie en cours de composition, nous le vîmes frémissant de nous faire partager les séductions de son labeur, jusqu'à ce que l'heure du rendez-vous d'une patiente conservée dans la retraite y mit une fin dont la hâte, dans sa note de compulsion, nous fit l'effet de voir la marque d'un collier indélébile ; – la grandeur enfin de cette lettre de juillet 1957, où l'excuse de nous faire défaut à notre maison de campagne, n'arguait d'une souffrance stoïquement explorée, qu'à l'accepter pour le signal d'une compétition altière, avec la mort talonnant à l'œuvre à achever.

(2)L'organe qu'est l'*International Journal of Psycho-analysis* et qui doit tout à Ernest Jones, de sa durée à sa tenue, ne laisse pas dans son numéro de sept.-oct. 58, de faire surgir entre certaines de ses lignes cette ombre dont un pouvoir longtemps exercé parait toujours s'assombrir quand la nuit l'a rejoint : encre soudaine à accuser ce que par son édifice il oblitéra de lumière.

Cet édifice nous sollicite. Car, pour métaphorique qu'il soit, il est bien fait pour nous rappeler ce qui distingue l'architecture du bâtiment : soit une puissance logique qui ordonne l'architecture au delà de ce que le bâtiment supporte de possible utilisation. Aussi bien nul bâtiment, sauf à se réduire à la baraque, ne peut-il se passer de cet ordre qui l'apparente au discours. Cette logique ne s'harmonise à l'efficacité qu'à la dominer, et leur discord n'est pas, dans l'art de la construction, un fait seulement éventuel.

On mesure d'ici combien ce discord est plus essentiel dans l'art de la psychanalyse, dont une expérience de vérité détermine le champ : de mémoire et de signification, tandis que les phénomènes qui s'y découvrent comme les plus signifiants, restent des pierres de scandale au regard des fins d'utilité, dont s'autorise tout pouvoir.

C'est pourquoi nulle considération de pouvoir, fût-elle la plus légitime à concerner le bâtiment professionnel[1], ne saurait intervenir dans le discours de l'analyste sans affecter le propos même de sa pratique en même temps que son médium.

Si Ernest Jones est celui qui a fait le plus pour assurer aux valeurs analytiques un certain cours officiel, voire un statut reconnu par les pouvoirs publics, ne peut-on se proposer d'interroger l'immense apologie qu'est son œuvre théorique pour en mesurer la dignité ?

Ceci ne peut s'opérer qu'au niveau d'un échantillon de son travail, et nous choisissons l'article publié en octobre 1916, (3)dans le *British Journal of Psychology* (IX, 2, p. 181, 229) : sur la théorie du symbolisme, et reproduit depuis dans chacune des éditions, fort différemment composées, on le sait, qui se sont suivies, de ses *Papers*.

---

[1]. La fin du pouvoir est articulée comme telle pour le facteur de dégradation qu'elle emporte dans le *training* analytique, en un article paru dans le numéro de nov.-déc. 58 de l'*I.J.P.* sous la signature de Thomas S. Szasz.
C'est bien la même fin dont nous avons, dans notre rapport au Congrès de Royaumont en juillet dernier, dénoncé les incidences sur la direction de la cure. L'auteur cité en suit les effets dans l'organisation externe du *training*, notamment dans la sélection de candidats, sans aller au fond de son incompatibilité avec le traitement psychanalytique lui-même, soit avec la première étape du *training*.

Nul compromis dans ce travail n'apparaît. Sa prise sur le problème le soutient à sa hauteur, et si elle n'en résout pas la difficulté, la dégage.

La malice tombe à plat de ceux qui voudraient nous faire voir, comme brimé par le Maître, ce benjamin des fidèles que ne liaient pas seulement le talisman des sept anneaux, mais les implications d'un exécutif secret[2].

Qu'à lui, le seul *goy* dans ce cercle imbu de sa spécificité juive[3], fut réservée la palme d'élever au Maître le monument que l'on sait, sera sans doute rapproché du fait que ce monument confirme la limite que n'a pas voulu voir franchir sur son privé l'homme qui a ouvert un nouveau champ de l'aveu pour l'univers.

Il vaudrait mieux ne pas manquer la réflexion que mérite la résistance du discours de la biographie, à l'analyse du cas *princeps* que constitue non pas tant l'inventeur que l'invention de l'analyse elle-même.

Quoi qu'il en soit, la référence prise à Rank et à Sachs dans l'article que nous examinons, pour les critères qu'ils ont avancés du symbolisme analytique, est édifiante.

Ceux qu'ils mettent en tête, notamment le critère d'un sens constant et d'une indépendance des interventions[4] individuelles, engendrent des contradictions que Jones pointe dans les faits, et la révérence qu'il garde à ces autodidactes des profondeurs, n'empêche qu'on ne sente l'avantage qu'il prend d'un rationalisme assez assuré de sa méthode, pour aussi bien être exclusif en ses principes.

« Si l'on considère, commence Jones[5], le progrès de l'esprit humain dans sa genèse, on peut voir qu'il consiste, non pas, comme on le croit communément, dans la seule accumulation de ce qu'il acquiert, s'additionnant du dehors, mais dans les deux procès suivants : d'une part, de l'extension (4)et du transfert de l'intérêt et de la compréhension, d'idées plus précoces, plus simples et plus primitives, etc., à d'autres plus difficiles et plus complexes qui, en un certain sens, sont la continuation des

---

2. L'extraordinaire histoire de ce Comité nous est ouverte au livre II du *Sigmund Freud* d'Ernest Jones, chap. VI, pp, 172-188.
3. *Cf.* la lettre de Ferenczi du 6 août 1912, *op. cit.*, p. 173.
4. Nous forçons ici le sens de *Bedingungen*.
5. E. Jones, *Papers on psycho-analysis*, 5e ed., pp. 87-88.

premières et les symbolisent, et d'autre part, par le démasquage constant de symbolismes préalables ;. en quoi se reconnaît que ceux-ci, s'ils ont d'abord été pensés comme littéralement vrais, s'avèrent n'être réellement que des aspects ou des représentations de la vérité, les seuls dont nos esprits, pour des raisons affectives ou intellectuelles, se trouvaient en ce temps capables ».

Tel est le ton sur lequel partent les choses et elles iront toujours en resserrant ce que ce départ ouvre d'ambiguïté.

Beaucoup, de nos jours, sans doute n'accorderont à ce qui va suivre qu'un intérêt historique, voire préhistorique. Craignons que ce dédain ne cache une impasse où l'on est engagé.

Ce dont il s'agit pour Jones est de pointer quant au symbolisme la divergence fondamentale de Jung[6], sur laquelle Freud s'est alerté dès 1911, a rompu, en 1912[7] et a publié la mise au point de son « histoire du mouvement analytique » en 1914.

L'une et l'autre manières d'utiliser le symbolisme dans l'interprétation sont décisives quant à la direction qu'elles donnent à l'analyse ; et elles vont s'illustrer ici d'un exemple qu'on peut bien dire originel, mais non pas désuet, pour autant que le serpent n'est pas simplement la figure que l'art et la fable conservent d'une mythologie ou d'un folklore déshabités. L'antique ennemi n'est pas si loin de nos mirages, que revêtent encore les traits de la tentation, les tromperies de la promesse, mais aussi le prestige du cercle à franchir vers la sagesse dans ce reploiement, fermant la tête sur la queue, où il entend cerner le monde.

Tête captive sous le pied de la Vierge, qu'allons-nous voir de celle qui te répète à l'autre bout du corps de l'amphisbène ? Une gnose montagnarde dont on aurait tort d'ignorer les hérédités locales, l'a rempoignée des recès lacustres où, au dire de Jung parlant à nous-même des secrets de son canton, elle est encore lovée.

---

[6]. Il s'agit des positions prises par Jung dans les deux parties des *Wandlungen und Symbole der Libido*, parues respectivement en 1911 et 1912.

[7]. *Idem* note 6.

(5)Figuration de la *libido*, voilà comment un disciple de Jung interprétera l'apparition du serpent dans un rêve, dans une vision ou un dessin, manifestant à son insu que si la séduction est éternelle, elle est aussi toujours la même. Car voici le sujet à portée de capture par un éros autistique qui, si rafraîchi qu'en soit l'appareil, a un air de Vieille Connaissance.

Autrement dit l'âme, aveugle lucide, lit sa propre nature dans les archétypes que le monde lui réverbère : comment ne reviendrait-elle pas à se croire l'âme du monde ?

L'étrange est que dans leur hâte d'avoir cure de cette âme, les pasteurs calvinistes y aient été blousés[8].

Il faut bien dire qu'avoir tendu cette perche à la belle âme du refuge helvétique, c'est pour un disciple de Brücke, progéniture d'Helmholtz et de Du Bois-Reymond, un succès plutôt ironique.

Mais c'est aussi la preuve qu'il n'y a pas de compromis possible avec la psychologie, et que si l'on admet que l'âme connaisse, d'une connaissance d'âme, c'est-à-dire immédiate, sa propre structure, – fût-ce dans ce moment de chute dans le sommeil où Silberer nous prie de reconnaître dans une pelle à gâteau qui se glisse dans une pâte feuilletée le « symbolisme fonctionnel » des couches du psychisme – , plus rien ne peut séparer la pensée de la rêverie des « noces chymiques ».

Il n'est pas facile pourtant de saisir la coupure si hardiment tracée par Freud dans la théorie de l'élaboration du rêve, sauf à refuser purement et simplement l'ingénuité psychologique des phénomènes mis en valeur par le talent d'observation de Silberer, et c'est bien là la piètre issue à quoi se résout Freud dans la discussion qu'il en fait dans l'édition de 1914 de la *Traumdeutung* quand il en vient à proférer que les dits phénomènes ne sont le fait que de « têtes philosophiques[9], portées à la perception endopsychique, voire au délire d'observation », de métaphysiciens dans l'âme sans

[8]. L'auteur de ces lignes tient que seule 1a Prostituée romaine peut sans dommage frayer avec ce qu'elle rejette.
[9]. Freud, *G.W.*, II-III, p. 510.

doute, ce serait le cas de le dire, – sur quoi Jones renchérit, en effet, en montant d'un ton la note d'aversion qu'il se permet d'y montrer. Réjouissons-nous que par cette porte ne soient pas rentrées les hiérarchies spirituelles avec les matériels, les pneumatiques, les [(6)]psychiques, et *tutti quanti*, si l'on n'y voit la source de l'infatuation de ceux qui se croient « psychanalystes-nés ».

Cc n'est pas là pourtant argument qui soit ici utilisable, et Jones n'y songe pas.

Pour le serpent, il rectifie qu'il est symbole non pas de la *libido,* notion énergétique qui, comme idée, ne se dégage qu'à un haut degré d'abstraction, mais du phallus, en tant que celui-ci lui paraît caractéristique d'une « idée plus concrète », voire concrète au dernier terme.

Car s'est là la voie que choisît Ernest Jones pour parer au dangereux retour que le symbolisme semble offrir à un mysticisme, qui lui parait, une fois démasqué, s'exclure de lui-même dans toute considération scientifique.

Le symbole se déplace d'une idée plus concrète (du moins est-ce là comment il s'en exprime), à quoi il a son application primaire, à une idée plus abstraite, où il se rapporte secondairement, ce qui veut dire que ce déplacement ne peut avoir lieu que dans un seul sens.

Arrêtons-nous là un instant :

Pour convenir que si l'hallucination du réveil fait à l'hystérique princeps de l'analyse[10], son bras engourdi sous le poids de sa tête sur son épaule, pressé qu'il fut sur le dossier d'où il se tendait, quand elle s'est assoupie, vers son père veillé dans ses affres mortelles, le prolonger, ce bras, par un serpent, et même par autant de serpents qu'elle a de doigts, c'est du phallus et de rien d'antre que ce serpent est le symbole. Mais à qui ce phallus appartient « concrètement », c'est là ce qui sera moins facile à déterminer dans ce registre de la psychanalyse d'aujourd'hui si joliment épinglé par Raymond Queneau comme la liquette ninque. Que ce phallus en effet soit reconnu

[10]. *Cf.* le cas d'Anna 0…, non reproduit dont les *G.W.*, comme appartenant à Breuer. On trouvera le passage évoqué à la p. 38 de la *Standard edition* des *Studies* (vol. II) ou à la p. 30 de l'édition originale des *Studien über Hysterie*.

pour une appartenance qui fasse l'envie du sujet, toute femme qu'elle est, n'arrange rien, si l'on songe qu'il ne surgit si importunément que d'être bel et bien là au présent, soit dans la susdite liquette, ou tout simplement dans le lit où il clabote avec le mourant.

C'est même là le problème où Ernest Jones, onze ans plus tard, donnera un morceau digne de l'anthologie pour la figure (7)de patinage dialectique qu'il y démontre à développer le contrepied des positions prises par Freud sur la phase phallique par la seule voie d'affirmations réitérées de s'y accorder entièrement. Mais quoi que l'on doive penser de ce débat malheureusement abandonné, la question peut être posée à Ernest Jones : le phallus, s'il est bien l'objet de la phobie ou de la perversion, à quoi il rapporte tour à tour la phase phallique, est-il resté à l'état d' « idée concrète » ?

En tous les cas, lui faudra-t-il reconnaître que le phallus y prend une application « secondaire ». Car c'est bien là ce qu'il dit, quand il s'emploie à distinguer fort habilement les phases proto-et deutéro-phallique. Et le phallus de l'une à l'autre de ces phases comme idée concrète des symboles qui vont lui être substitués, ne peut être lié à lui-même que par une similitude aussi concrète que cette idée, car autrement cette idée concrète ne serait rien d'autre que l'abstraction classique de l'idée générale ou de l'objet générique, ce qui laisserait à nos symboles un champ de régression qui est celui que Jones entend réfuter. Bref nous anticipons, on le voit, sur la seule notion qui permette de concevoir le symbolisme du phallus, c'est la particularité de sa fonction comme signifiant[11].

À vrai dire il n'est pas sans pathétique de suivre la sorte de contournement de cette fonction, qu'impose à Jones sa déduction. Car il a reconnu d'emblée que le symbolisme analytique n'est concevable qu'à être rapporté au fait linguistique de la

[11]. Cette excursion n'est pas gratuite. Car après son « développement précoce de la sexualité féminine » de 1927, sa « phase phallique »de 1932, Jones conclura par la monumentale déclaration de 1935 devant la Société de Vienne, déclaration d'un complet ralliement au génétisme des fantasmes dont Melanie Klein fait la cheville de sa doctrine, et où toute réflexion sur le symbolisme dans la psychanalyse reste enfermée, jusqu'à notre rapport de 1953.

métaphore, lequel lui sert de main-courante d'un bout à l'autre de son développement.

S'il manque à y trouver sa voie, c'est très apparemment ; en deux temps, où le défaut de son départ tient, à notre sens, dans cette très insidieuse inversion dans sa pensée, par quoi son besoin de sérieux pour l'analyse s'y prévaut, sans qu'il l'analyse, du sérieux du besoin.

Dont témoigna cette phrase de sa controverse avec Silberer[12] : « S'il y a quelque vérité que ce soit dans la psychanalyse, [(8)]ou, tout uniment, dans une psychologie génétique, alors les complexes primordiaux qui se manifestent dans le symbolisme, *doivent être*[13] les sources permanentes de la vie mentale et proprement le contraire de pures figures de style ». Remarque qui vise une certaine contingence que Silberer note très justement tant dans l'application des symboles que dans les répétitions auxquelles ils donnent consistance[14], pour lui opposer la constance des besoins primordiaux dans le développement (besoins oraux par exemple, dont Jones suivra la promotion croissante).

C'est à rejoindre ces données originelles que sert cette remontée dans la métaphore, par quoi Jones entend comprendre le symbolisme.

C'est donc en quelque sorte à reculons et pour les besoins de sa polémique qu'il est entré dans la référence linguistique, mais elle tient de si près à son objet qu'elle suffit à rectifier sa visée.

Il y rencontre le mérite d'articuler son propre démenti à donner la liste de ces idées primaires dont il remarque avec justesse qu'elles sont en petit nombre et constantes, au contraire des symboles, toujours ouverts à l'adjonction de nouveaux symboles qui s'empilent sur ces idées. Ce sont, à son dire, « les idées du soi et des parents immédiatement consanguins et les phénomènes de la naissance, de l'amour et

[12]. *Op. cit., p. 125.*
[13]. *Must be*, c'est nous qui soulignons.
[14]. Jones va ici jusqu'à user de l'arme analytique en relevant comme un symptôme, l'usage du terme : *ephemeral*, pourtant logiquement justifié dans le texte de Silberer.

de la mort ». Toutes « idées » dont le plus concret est le réseau du signifiant où il faut que le sujet soit déjà pris pour qu'il puisse s'y constituer : comme soi, comme à sa place dans une parenté, comme existant, comme représentant d'un sexe, voire comme mort, car ces idées ne peuvent passer pour primaires qu'à abandonner tout parallélisme au développement des besoins.

Que ceci ne soit pas relevé, ne peut s'expliquer que par une fuite devant l'angoisse des origines, et ne doit rien à cette hâte dont nous avons montré la vertu conclusive quand elle est fondée en logique[15].

(9)Cette rigueur logique, n'est-ce pas le moins qu'on puisse exiger de l'analyste qu'il la maintienne en cette angoisse, autrement dit qu'il n'épargne pas l'angoisse à ceux qu'il enseigne, même pour assurer sur eux son pouvoir.

C'est là où Jones cherche sa voie, mais où le trahit son meilleur recours, car les rhétoriciens au cours des âges ont bronché sur la métaphore, lui ôtant la chance d'y rectifier son propre accès sur le symbole. Ce qui apparaît au fait qu'il pose la comparaison (*simile* en anglais) pour l'origine de la métaphore, prenant « Jean est aussi brave qu'un lion » pour le modèle logique de « Jean est un lion ».

On s'étonne que son sens si vif de l'expérience analytique ne l'avertisse pas de la plus grande densité significative de la seconde énonciation, c'est-à-dire que, la reconnaissant plus concrète, il ne lui rende pas sa primauté.

Faute de ce pas, il n'arrive pas à formuler ce que l'interprétation analytique rend pourtant presque évident, c'est que le rapport du réel au pensé n'est pas celui du signifié au signifiant et que le primat que le réel a sur le pensé, s'inverse du signifiant au signifié. Ce que recoupe ce qui se passe en vérité dans le langage où les effets de signifié sont créés par les permutations du signifiant.

Ainsi si Jones aperçoit que c'est en quelque sorte la mémoire d'une métaphore qui constitue le symbolisme analytique, le fait dit du déclin de la métaphore lui cache

[15]. *Cf.* Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Cahiers d'Art*, n[os] 1940-1944.

sa raison. Il ne voit pas que c'est le lion comme signifiant qui s'est abrasé jusques au yon, voire au yon-yon dont le grognement bonasse sert d'indicatif aux idéaux repus de la Metro-Goldwyn, – sa clameur, horrible encore aux égarés de la jungle, témoignant mieux des origines de son emploi à des fins de sens.

Jones croit au contraire que le signifié est devenu plus poreux, qu'il est passé à ce que les grammairiens appellent un sens figuré.

Ainsi manque-t-il cette fonction parfois si sensible dans le symbole et le symptôme analytique, d'être une sorte de régénération du signifiant.

Il se perd au contraire à répéter une fausse loi de déplacement du sémantème selon laquelle il irait toujours d'une signification particulière à une plus générale, d'une concrète à une abstraite, d'une matérielle à une plus subtile qu'on appelle (10)figurée, voire morale. Comme si le premier exemple à pêcher dans les nouvelles du jour, ne montrait pas sa caducité, le mot lourd, puisque c'est celui-là qui s'offre à nous, étant attesté pour avoir signifié d'abord le lourdaud, voire l'étourdi[16] (au XIII^e^ siècle), donc avoir eu un sens moral avant de s'appliquer, pas beaucoup plus tôt que le XVIII^e^ siècle, nous apprennent Bloch et von Wartburg, à une propriété de la matière, – dont pour ne pas s'arrêter en si beau chemin, il faut remarquer qu'elle est trompeuse pour autant que, de s'opposer au léger, elle conduit à la topique aristotélicienne d'une gravité qualitative. Irons nous pour sauver la théorie faire à l'usage commun des mots le crédit d'un pressentiment du peu de réalité d'une telle physique ?

Mais que dire justement de l'application qui nous a fourni ce mot, à savoir à la nouvelle unité de la réforme monétaire française : quelle perspective ouvrirons-nous de vertige ou de gravité, à quelle transe de l'épaisseur recourir, pour situer ce nouveau coup d'aile du propre au figuré ? Ne serait-il pas plus simple d'accepter ici l'évidence matérielle, qu'il n'y a pas d'autre ressort de l'effet métaphorique, que la substitution d'un signifiant à un autre comme telle : à tout le moins serait-ce ne pas rester lourd (en franc-comtois, on dit lourdeau) à la faveur de cet exemple, où le franc

[16]. Plus haut sans doute : le sale.

dit lourd, pour aucun sens rassis, ne saurait l'être… que de ses conséquences : car celles-ci s'inscrivent ici en termes comptables, soit purement signifiants.

Il n'est néanmoins pas à négliger qu'un effet de signifié, qui se montre, ici comme ailleurs, extrapolé à la substitution du signifiant, soit à prévoir, et attendu en effet : par quoi tout Français se sentira plus lourd du portefeuille, à égalité de poids des coupures, si moins étourdi dans la manipulation de leur numéraire, à égalité de dépense. Et qui sait la pondération qu'en prendra son allure dans ses pérégrinations touristiques, mais aussi les effets imprévisibles qu'aura sur les eldorados de ces placements ou sur ses ustensiles de prestige, le glissement métaphorique de ses sympathies de la ferraille vers l'industrie lourde et les appareils pesants[17]. Question : si le comique (11)est déprécié d'être dit lourd, pourquoi la Grâce divine n'en est-elle pas disqualifiée ?

Cette erreur sur la fonction du langage vaut qu'on y insiste, car elle est primordiale dans les difficultés que Jones n'arrive pas à lever concernant le symbolisme.

Tout tourne, en effet, dans ce débat autour de la valeur de connaissance qu'il convient ou non de concéder au symbolisme. L'interférence du symbole dans des actions plus explicites et plus adaptées à la perception, prend la portée de nous informer sur une activité plus primitive dans l'être.

Ce que Silberer appelle le conditionnement négatif du symbolisme, à savoir la mise en veilleuse des fonctions discriminatives les plus poussées dans l'adaptation au réel, va prendre valeur positive de permettre cet accès. Mais on tomberait dans le péché de cercle, à en déduire que c'est une réalité plus profonde, même qualifiée de psychique, qui s'y manifeste.

Tout l'effort de Jones vise justement à dénier que la moindre valeur puisse être préservée à un symbolisme archaïque au regard d'une appréhension scientifique de la

[17]. On aimerait savoir quelles craintes sur ces effets de métaphore, ont fait écarter aux dernières décisions cette appellation d'abord annoncée de franc lourd, pour lui substituer le nouveau franc.

réalité. Mais comme il continue à référer le symbole aux idées, entendant par là les supports concrets qu'est supposé lui apporter le développement, il ne peut lui-même se déprendre de conserver jusqu'à la fin la notion d'un conditionnement négatif du symbolisme, ce qui l'empêche d'en saisir la fonction de structure.

Et pourtant combien de preuves ne nous donne-t-il pas de sa justesse d'orientation par le bonheur des rencontres qu'il fait sur sa route : ainsi, lorsqu'il s'arrête au report que fait l'enfant du « couac » qu'il isole comme signifiant du cri du canard non pas seulement sur le canard dont il est l'attribut naturel, mais sur une série d'objets comprenant les mouches, le vin, et même un sou, usant cette fois du signifiant en métaphore.

Pourquoi faut-il qu'il n'y voie qu'une nouvelle attribution fondée sur l'aperception d'une similitude volatile, même si l'autorité dont il se couvre en son emprunt et qui n'est rien de moins que Darwin, se contente de ce que le sou soit frappé au coin de l'aigle pour l'y faire rentrer ? Car si complaisante que soit la notion de l'analogie pour étendre la mouvance du volatile jusqu'à la dilution du fluide, peut-être la fonction de la métonymie en tant que supportée par la chaîne signifiante, recouvre-t-elle mieux ici la contiguïté de l'oiseau avec le liquide où il barbote.

(12)Comment ne pas regretter ici que l'intérêt porté à l'enfant par l'analyse développementaliste ne s'arrête pas à ce moment, à l'orée même de l'usage de la parole, où l'enfant qui désigne par un oua-oua ce que dans certains cas, on s'est appliqué à ne lui appeler que du nom de chien, reporte ce oua-oua sur à peu près n'importe quoi, – puis à ce moment ultérieur où il déclare que 1e chat fait oua-oua et que le chien fait miaou, montrant par ses sanglots, si l'on entend redresser son jeu, qu'en tout cas ce jeu n'est pas gratuit ?

Jones, à retenir ces moments, toujours manifestes, ne tomberait pas dans l'erreur éminente par où il conclut que « ce n'est pas le canard comme un tout qui est par

l'enfant dénommé « couac », mais seulement certains attributs abstraits, qui continuent alors à être appelés du même nom[18]. »

Il lui apparaîtrait alors que ce qu'il cherche, à savoir l'effet de la substitution signifiante, c'est précisément ce que l'enfant d'abord, *trouve*, le mot étant à prendre littéralement dans les langues romaines où trouver vient de : trope, car c'est par le jeu de la substitution signifiante que l'enfant arrache les choses à leur ingénuité en les soumettant à ses métaphores.

Par quoi, entre parenthèses, le mythe de l'ingénuité de l'enfant apparaît bien s'être refait, d'être encore là à réfuter.

Il faut définir la métaphore par l'implantation dans une chaîne signifiante d'un autre signifiant, par quoi celui qu'il supplante tombe au rang de signifié, et comme signifiant latent y perpétue l'intervalle où une autre chaîne signifiante peut y être entée. Dés lors on retrouve les dimensions mêmes où Jones s'efforce à mettre en place le symbolisme analytique.

Car elles gouvernent la structure que Freud donne aux symptômes et au refoulement. Et hors d'elles il n'est pas possible de restaurer la déviation que l'inconscient, au sens de Freud, a subie de la mystification du symbole, ce qui est le but de Jones.

Certains abords erronés doivent à cette fin être déblayés, comme sa remarque, fallacieuse de fasciner par sa référence à l'objet, que si le clocher d'église peut symboliser le phallus, jamais le phallus ne symbolisera le clocher.

Car il n'est pas moins vrai que dans un rêve, fût-il celui [(13)]d'une forgerie ironique de Cocteau, on puisse tout à fait légitimement, au gré du contexte, interpréter l'image du nègre qui, flamberge au vent, fonce sur la rêveuse, comme le signifiant de l'oubli qu'elle a fait de son parapluie lors de sa dernière séance d'analyse. C'est même là ce que les analystes les plus classiques, ont appelé l'interprétation « vers la sortie » si l'on

[18]. . Jones, *op. cit.,* p. 107.

nous permet de traduire ainsi le terme introduit en anglais de : *reconstruction upward*[19].

Pour le dire, la qualité du concret dans une idée n'est pas plus décisive de son effet inconscient, que celle du lourd dans un corps grave ne l'est de la rapidité de sa chute.

Il faut poser que c'est l'incidence concrète du signifiant dans la soumission du besoin à la demande, qui en refoulant le désir en position de méconnu, donne à l'inconscient son ordre.

Que de la liste des symboles, déjà considérable, souligne Jones, il observe contre une approximation qui n'est pas encore la plus grossière de Rank et Sachs (troisième caractère du symbole : indépendance des déterminations individuelles) qu'elle reste au contraire ouverte à l'invention individuelle, ajoutant seulement qu'une fois promu, un symbole ne change plus de destination, – c'est là une remarque fort éclairante à revenir au catalogue méritoirement dressé par Jones des idées primaires dans le symbolisme, en nous permettant de le compléter.

Car ces idées primaires désignent les points où le sujet disparaît sous l'être du signifiant ; qu'il s'agisse, en effet, d'être soi, d'être un père, d'être né, d'être aimé ou d'être mort, comment ne pas voir que le sujet, s'il est le sujet qui parle, ne s'y soutient que du discours.

Il apparaît dès lors que l'analyse révèle que le phallus a la fonction de signifiant du manque à être que détermine dans le sujet sa relation au signifiant. Ce qui donne sa portée au fait que tous les symboles dont l'étude de Jones fait état, sont des symboles phalliques.

Dés lors de ces points aimantés de la signification que sa remarque suggère, nous dirions qu'ils sont les points d'ombilication du sujet dans les coupures du signifiant : la plus fondamentale étant l'*Urverdrängung* sur laquelle Freud a toujours insisté, (14)soit la

[19]. *Cf.* R. M. Loewenstein, *Some thoughts on interpretation in the theory and practice of psychanalysis*, In *Psa. study of the child,* XII, 1957, I.U.P., New York, p. 143 et The Problem of interpretation, *Psa.Quart.,* XX.

réduplication du sujet que le discours provoque, si elle reste masquée par la pullulation de ce qu'il évoque comme étant.

L'analyse nous a montré que c'est avec les images qui captivent son éros d'individu vivant, que le sujet vient à pourvoir à son implication dans la séquence signifiante.

Bien sur l'individu humain n'est pas sans présenter quelque complaisance à ce morcellement de ses images, – et la bipolarité de l'autisme corporel que favorise le privilège de l'image spéculaire[20], donnée biologique, se prêtera singulièrement à ce que cette implication de son désir dans le signifiant prenne la forme narcissique.

Mais ce ne sont pas les connexions de besoin, dont ces images sont détachées, qui soutiennent leur incidence perpétuée, mais bien la séquence articulée où elles se sont inscrites qui structure leur insistance comme signifiante.

C'est bien pour cela que la demande sexuelle, à seulement devoir se présenter oralement, ectopise dans le champ du désir « génital » des images d'introjection. La notion de l'objet oral qu'en deviendrait éventuellement le partenaire, pour s'installer toujours plus au cœur de la théorie analytique, n'en est pas moins une élision, source d'erreur.

Car ce qui se produit à l'extrême, c'est que le désir trouve son support fantasmatique dans ce qu'on appelle une défense du sujet devant le partenaire pris comme signifiant de la dévoration accomplie. (Qu'on pèse ici nos termes).

C'est dans la réduplication du sujet par le signifiant qu'est le ressort du conditionnement positif dont Jones poursuit la quête pour ce qu'il appelle le vrai symbolisme, celui que l'analyse a découvert dans sa constance et redécouvre toujours nouveau à s'articuler dans l'inconscient.

Car il suffit d'une composition minima de la batterie des signifiants pour qu'elle suffise à instituer dans la chaîne signifiante une duplicité qui recouvre sa réduplication

[20]. *Cf.* notre conception du stade du miroir et le fondement biologique que nous lui avons donné dans la prématuration de la naissance.

du sujet, et c'est dans ce redoublement du sujet de la parole que l'inconscient comme tel trouve à s'articuler : à savoir dans un support qui ne s'aperçoit qu'à être perçu comme aussi stupide qu'une cryptographie qui n'aurait pas de chiffre.

Ici gît cette hétérogénéité du « vrai symbolisme » que Jones [15]cherche en vain à saisir, et qui lui échappe précisément dans la mesure où il conserve le mirage du conditionnement négatif, qui faussement laisse le symbolisme, à tous les « niveaux » de sa régression, confronté au réel.

Si, comme nous le disons, l'homme se trouve ouvert à désirer autant d'autres en lui-même que ses membres ont de noms hors de lui, s'il a à reconnaître autant de membres disjoints de son unité, perdue sans avoir jamais été, qu'il y a d'étants qui sont la métaphore de ces membres, – on voit aussi que la question est résolue de savoir quelle valeur de connaissance ont les symboles, puisque ce sont ces membres mêmes qui lui font retour après avoir erré par le monde sous une forme aliénée. Cette valeur, considérable quant à la praxis, est nulle quant au réel.

Il est très frappant de voir l'effort que coûte à Jones d'établir cette conclusion, que sa position exige dès son principe, par les voies qu'il a choisies. Il l'articule par une distinction du « vrai symbolisme » qu'il conçoit en somme comme le producteur de symboles, d'avec les « équivalents symboliques » qu'il produit, et dont l'efficace ne se mesure qu'au contrôle objectif de leur prise sur le réel.

On peut observer que c'est là requérir de l'expérience analytique qu'elle donne son statut à la science, et donc beaucoup s'en éloigner. Qu'à tout le moins on reconnaisse que ce n'est pas nous qui prenons ici la charge d'y dévoyer nos praticiens, mais Jones à qui nul n'a jamais reproché de faire de la métaphysique.

Mais nous croyons qu'il se trompe. Car l'histoire de la science seule ici peut trancher, et elle est éclatante à démontrer, dans l'accouchement de la théorie de la gravitation, que ce n'est qu'à partir de l'extermination de tout symbolisme des cieux qu'ont pu s'établir les fondements sur la terre de la physique moderne, à savoir : que de Giordano Bruno à Képler et de Képler à Newton, c'est aussi longtemps que s'y est

maintenue quelque exigence d'attribution aux orbites célestes d'une forme « parfaite » (en tant qu'elle impliquait par exemple la prééminence du cercle sur l'ellipse), que cette exigence a fait obstacle à la venue des équations maîtresses de la théorie[21].

Il n'y a pas à objecter à ce que la notion kabbaliste d'un (16)Dieu qui se serait retiré sciemment de la matière pour la laisser à son mouvement, ait pu favoriser la confiance faite à l'expérience naturelle comme devant retrouver les traces d'une création logique. Car c'est là le détour habituel de toute sublimation, et l'on peut dire qu'en dehors de la physique ce détour n'est pas achevé. Il s'agit de savoir si l'achèvement de ce détour peut aboutir autrement qu'à être éliminé.

Là encore, malgré cette erreur, il faut admirer comment dans son labour, – si nous nous permettons d'employer ce mot au même effet de métaphore à quoi répondent les termes de *working through* et de *durcharbeiten* en usage dans l'analyse –, notre auteur retourne son champ d'un soc véritablement digne de ce que doit, en effet, au signifiant le travail analytique.

C'est ainsi que pour donner le dernier tour à son propos au sujet du symbole, il envisage ce qui résulte de l'hypothèse, supposée admise par certaine auteurs sur des repères linguistiques et mythologiques, que l'agriculture ait été à l'origine la transposition technique d'un coït fécondant. Peut-on dire légitimement de l'agriculture à cette époque idéale qu'elle symbolise la copulation ?

Il est bien clair que la question n'est pas de fait, personne ici n'ayant à prendre parti sur l'existence réelle dans le passé d'une telle étape, de toute façon intéressante à verser au dossier de la fiction pastorale où le psychanalyste a beaucoup à apprendre sur ses horizons mentaux (sans parler du marxiste).

La question n'est que de la convenance de l'application ici de la notion du symbolisme, et Jones y répond, sans paraître se soucier du consentement qu'il peut

[21]. *Cf.* Alexandre Koyré, *From the Closed World to the infinite Universe*, John Hopkin's Press. Baltimore, 1957, où il résume là-dessus ses lumineux travaux.

attendre, par la négative[22], ce qui veut dire que l'agriculture représente alors une pensée adéquate (ou une idée concrète), voire un mode satisfaisant, du coït !

Mais si l'on veut bien suivre l'intention de notre auteur, on s'aperçoit qu'il en résulte que ce n'est que pour autant que telle opération technique se trouve interdite, parce qu'elle est incompatible avec tel effet des lois de l'alliance et de la parenté, en ce qu'il touche par exemple à la jouissance de la terre, que l'opération substituée à la première devient proprement symbolique d'une satisfaction sexuelle, – seulement à (17)partir de là, entrée dans le refoulement –, en même temps qu'elle s'offre à supporter des conceptions naturalistes, de nature à obvier à la reconnaissance scientifique de l'union des gamètes au principe de la reproduction sexuée.

Ce qui est strictement correct en tant que le symbolisme est tenu pour solidaire du refoulement.

On voit qu'à ce degré de rigueur dans la précision paradoxale, on peut légitimement se demander si le travail d'Ernest Jones n'a pas accompli l'essentiel de ce qu'il pouvait faire à son moment, s'il n'a pas été aussi loin qu'il pouvait aller dans le sens de l'indication qu'il a relevé de Freud, la citant de la *Traumdeutung*[23] : « Ce qui aujourd'hui est lié symboliquement, était probablement uni dans les temps primordiaux par une identité conceptuelle et linguistique. La relation symbolique parait être un signe résiduel et une marque de cette identité de jadis ».

Et pourtant que n'eût-il gagné, pour saisir la vraie place du symbolisme, à se souvenir qu'il n'occupait aucune place dans la 1ère édition de la *Traumdeutung,* ce qui comporte que l'analyse, dans les rêves, mais aussi dans les symptômes, n'a à en faire état que comme subordonné aux ressorts majeurs de l'élaboration qui structure l'inconscient, à savoir la condensation, et le déplacement au premier chef, – nous en tenant à ces deux mécanismes pour ce qu'ils eussent suffi à suppléer au défaut

[22]. Jones, *op. cit.,* p.136.
[23]. Jones, *op. cit.*, p. 105.

d'information de Jones concernant la métaphore et la métonymie comme effets premiers du signifiant.

Peut-être eût-il évité alors de formuler contre sa propre élaboration dont nous croyons avoir suivi les lignes maîtresses, et contre l'avertissement exprès de Freud de lui-même, que ce qui est refoulé dans le recès métaphorique du symbolisme, c'est l'affect[24] Formulation où l'on ne voudrait voir qu'un lapsus, si elle n'avait dû se développer plus tard en une exploration (18)extraordinairement ambiguë de la ronde des affects, en tant qu'ils se substitueraient les uns aux autres comme tels[25].

Alors que la conception de Freud, élaborée et parue en 1915 dans l'*Internationale Zeitschrift,* dans les trois articles sur : les pulsions et leurs avatars, sur : le refoulement et sur : l'inconscient, ne laisse aucune ambiguïté sur ce sujet : c'est le signifiant qui est refoulé, car il n'y a pas d'autre sens à donner dans ces textes au mot : *Vorstellungsrepräsentanz*. Pour les affects, il formule expressément qu'ils ne sont pas refoulés, ne pouvant être dits tels que par une tolérance, et articule que, simples *Ansätze* ou appendices du refoulé, signaux équivalents à des accès hystériques fixés dans l'espèce, ils sont seulement déplacés, comme en témoigne ce fait fondamental, à l'appréciation duquel un analyste se fait reconnaître : par quoi le sujet est nécessité à « comprendre » d'autant mieux ses affects qu'ils sont moins motivés réellement.

On peut conclure par l'exemple qu'Ernest Joncs a pris pour point de départ et qu'il a déployé avec l'érudition dont il a le privilège : le symbolisme de Polichinelle. Comment n'y pas retenir la dominance du signifiant, manifeste sous son espèce la plus

---

[24] Jones, s'il s'appliquait à lui-même la suspicion analytique, devrait s'alerter de l'étrangeté dont il est affecté lui-même (*a curious statement*, profère-t-il, *loc. cit.,* pp.123-124) à la remarque pourtant fondée de Silberer « que l'universalité, ou la validité générale et l'intelligibilité d'un symbole varient en raison inverse de la part que jouent dans sa détermination les facteurs affectifs ».
En somme les points de méconnaissance dont Jones ne peut se déprendre, se montrent instructivement tenir à la métaphore du *poids* qu'il entend donner au vrai symbolisme. Par quoi il lui arrive d'arguer contre son propre sens, comme, par exemple, de recourir à la conviction du sujet pour distinguer l'effet inconscient, c'est-à-dire proprement symbolique, que peut avoir sur lui une image commune du discours (*cf. op. cit.* p. 128).

[25]. Jones, *Fear, guilt and hate*, lu au IIe Congrès international de Psychanalyse à Oxford en Juillet 1929, publié *op. cit.*, pp. 304-319.

matériellement phonématique. Car, au delà de la voix de fausset et des anomalies morphologiques de ce personnage héritier du Satyre et du Diable, ce sont bien les homophonies qui, pour se condenser en surimpressions, à la façon du trait d'esprit et du lapsus, nous dénoncent le plus sûrement, que c'est le phallus qu'il symbolise. *Polecenella* napolitain, petit dindon, *pulcinella*, petit poulet, *pullus,* mot de tendresse légué par la pédérastie romaine aux épanchements modiques des midinettes en nos printemps, le voici recouvert par le *punch* de l'anglais, pour, devenu *punchinello,* retrouver la dague, le tasseau, l'instrument trapu qu'il dissimule, et qui lui fraye le chemin par où descendre, petit homme, au tombeau du tiroir, où les déménageurs, ménagers de la pudeur des Henriette, feindront, feindront de ne rien voir, avant qu'il n'en remonte, ressuscité en sa vaillance.

Phallus ailé, Parapilla[26], fantasme inconscient des impossibilités (19)du désir mâle, trésor où s'épuise l'impuissance infinie de la femme, ce membre à jamais perdu de tous ceux, Osiris, Adonis, Orphée, dont la tendresse ambiguë de la Déesse-Mère doit rassembler le corps morcelé, nous indique à se retrouver sous chaque illustration de cette longue recherche sur le symbolisme, non seulement la fonction éminente qu'il y joue, mais comment il l'éclaire.

Car le phallus, comme nous l'avons montré ailleurs, est le signifiant de la perte même que le sujet subit par le morcellement du signifiant, et nulle part la fonction de contrepartie où un objet est entraîné dans la subordination du désir à la dialectique symbolique, n'apparaît de façon plus décisive.

Ici nous retrouvons la suite indiquée plus haut, et par où Ernest Jones a contribué essentiellement à l'élaboration de la phase phallique, en s'y engageant un peu plus dans le recours au développement. N'est-ce pas l'orée du dédale où la clinique même semble s'être brouillée, et du retour à une méconnaissance renforcée de la portée

[26]. Titre d'un poème obscène en cinq chants, censé traduit de l'italien, fort librement illustré et paru sans indication d'éditeur : à Londres à la date de 1782. C'est le mot qui y fait apparaître sous une forme secourable à toutes celles qui le prononcent, l'objet à la gloire duquel ces chants sont consacrés, et que nous ne saurions mieux désigner qu'en l'appelant le phallus universel (comme on dit : clef universelle).

essentielle du désir, qu'illustre une cure de contention imaginaire, fondée sur le moralisme délirant des idéaux de la prétendue relation d'objet ? L'extraordinaire élégance du départ donné par Freud : à savoir la conjugaison chez la fille de la revendication contre la mère et de l'envie du phallus, demeure le roc en la matière, et l'on conçoit que nous en ayons fait repartir la dialectique où nous montrons que se séparent la demande et le désir.

Mais nous n'introduirons pas plus avant une élaboration qui est la nôtre, en une étude qui ne saurait que s'incliner, – à s'en tenir au seul travail sur lequel elle porte –, devant l'exigence dialectique obstinée, la hauteur des perspectives, le sentiment de l'expérience, la notion de l'ensemble, l'information immense, l'inflexibilité du but, l'érudition sans défaut, le poids enfin, qui donnent à l'œuvre d'Ernest Jones sa place hors-série.

Est-ce un moins digne hommage, que ce cheminement sur le symbolisme nous ait portés si près de ce destin de l'homme d'aller à l'être pour ne pouvoir devenir un ? Berger de l'être, profère le philosophe de notre temps, cependant qu'il accuse la philosophie d'en avoir fait le mauvais berger. Lui répondant d'un autre lai, Freud à jamais fait s'effacer le bon sujet de la connaissance [(20)]philosophique, celui qui trouvait dans l'objet un statut de tout repos, devant le mauvais sujet du désir et de ses impostures.

N'est-ce pas de ce mauvais sujet que Jones en cette montée encore de son talent, s'avère le tenant quand il conclut, conjuguant la métaphore au symbolisme : « La circonstance que la même image puisse être employée pour l'une et l'autre de ces fonctions ne doit point nous aveugler sur les différences qu'il y a entre elles. La principale de celles-ci est qu'avec la métaphore, le sentiment à exprimer est sur-sublimé *(oversublimated),* tandis qu'avec le symbolisme, il est sous-sublimé *(under-sublimated, sic)* ; l'une se rapporte à un effort qui a tenté quelque chose au delà de ses forces, l'autre à un effort qui est empêché d'accomplir ce qu'il voudrait ».

C'est sur ces lignes, qu'avec un sentiment de revenir au jour, le souvenir nous fit retour de la division immortelle que Kierkegaard a pour jamais promue dans les fonctions humaines, tripartite, comme chacun sait, des officiers, des femmes de chambre et des ramoneurs, – et qui, si elle surprenait certains, de leur être nouvelle, a son mérite éclairé ici déjà la mention du bâtiment où elle s'inscrit évidemment.

Car, plus que du rappel des origines galloises d'Ernest Jones, plus que de sa petite taille, de son air ténébreux et de son adresse, c'est sûrement de l'avoir suivi, jusqu'au degré de l'évocation, dans ce cheminement comme d'une cheminée dans la muraille, qu'à cette ressortie dans une suie évocatrice de diamants, nous nous sommes sentis assurés soudain, et quoi que puisse lui devoir les représentants des deux premiers offices dans la communauté internationale des analystes, et particulièrement dans la Société britannique, de le voir éternellement prendre sa place au ciel des ramoneurs, dont on ne doutera pas qu'il soit pour nous le précellent.

Qui donc, lit-on dans le *Talmud,* de deux hommes qui sortent l'un après l'autre d'une cheminée dans le salon, aura, quand ils se regardent, l'idée de se débarbouiller ? La sagesse tranche ici sur toute subtilité à déduire de la noirceur des visages qu'ils se présentent réciproquement et de la réflexion qui, chez chacun, en diverge ; elle conclut expressément : quand deux hommes se retrouvent au sortir d'une cheminée, tous les deux doivent se laver la figure.

Guitrancourt, janvier-mars 59.